

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

LE

CATHOLIQUE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE

DANS LEQUEL ON TRAITE

DE L'UNIVERSALITÉ DES CONNAISSANCES HUMAINES

SOUS LE POINT DE VUE DE L'UNITÉ DE DOCTRINE;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON D'ECKSTEIN.

TOME TREIZIÈME.



PARIS,

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.



1829.

(N° 37. — JANVIER 1829.)

LE CATHOLIQUE.

PHILOSOPHIE.

DU PROGRÈS DE LA RÉVOLUTION ET DE LA GUERRE CONTRE L'ÉGLISE.

(Par l'abbé F. DE LA MENNAIS.)

CHAPITRE II *.

De la Révolution, suivant la théorie de M. de la Mennais.

« LA révolution est au milieu de nous, » s'écrient les royalistes, ceux qui composent le vieux parti ultra ou monarchique de la chambre des députés,

(*) Voyez le *Catholique* du mois de décembre 1828.

parti dont l'organe le plus pur est aujourd'hui la *Gazette de France*. — « Au contraire, répondent les « ministériels, nous touchons le port, nous abordons, « nous y sommes. » Pendant que cette race mobile, qui jetait naguère son ancre dans les parages de l'*Etoile*, et qui s'est récemment et discrètement coulée dans les bas-fonds du *Messager des Chambres*, célèbre ainsi son triomphe ; les doctrinaires moins glorieux s'écrient : « Nous n'y sommes pas, mais nous arriverons. — Ce » n'est qu'une corruption passagère, pensent tout haut » le *Courrier* et l'*Album-Magalon*. — Si cela continue, » soupire la *Quotidienne*, la fin du monde va venir. » Cependant M. Agier se frotte les mains, convaincu que ses trente voix ont sauvé la monarchie.

Non, Messieurs, parce que nous avons perdu M. de Villèle nous ne sommes pas en révolution. — Nous ne touchons pas le port, parce que nous avons gagné M. de Martignac. — Non, Messieurs les doctrinaires, vous n'êtes pas sur le point de voir vos doctrines régner sur la société et se constituer définitivement. — Votre appétit est glouton, mais le faubourg Saint-Antoine aussi a l'estomac très-chaud. On le verrait engloutir au besoin jusqu'aux pierres des palais une fois frappés de son marteau révolutionnaire. Vous qui réclamez en faveur de la souveraineté du peuple, prenez-y garde. Celui que vous élevez sur le pavois d'un jour est un tigre ou un enfant. Tigre, il faut le museler; enfant, sa minorité veut une tutelle. C'est là l'éternelle leçon des démagogues et des démagogies. — Dans les sentimens aveugles qui déterminent vos actions et vos paroles,

qu'y a-t-il de faux? qu'y a-t-il de vrai? c'est ce qu'il est nécessaire d'examiner.

Jusqu'à ce jour nous ne sommes pas un seul moment sortis de la sphère révolutionnaire, c'est-à-dire du mouvement général qui entraîne le siècle et l'opinion. Constituante, Convention, Directoire, administration impériale, administrations royalistes, ont tour à tour essayé de lui opposer des barrières : mais sa force majeure les a tous dominés. Quand on a prétendu que Napoléon a rétabli la hiérarchie des classes et des fonctions sociales, restauré la religion et relevé le culte, on lui a fait trop d'honneur. Il a conduit la révolution sur le champ de bataille. Il a offert des alimens à sa faim dévorante, tant au dehors qu'en dedans de l'Empire. Détruire la révolution n'était pas en son pouvoir. Sous quelque forme que l'administration s'établisse, l'esprit du siècle vient s'y loger. C'est une exsudation saline qui en pénètre la base, pour la ronger lentement.

Le gouvernement représentatif n'est pas plus que le régime militaire un remède à la révolution. Mil sept cent quatre-vingt dix a disparu : l'Empire s'est évanoui. On ne verra ni l'un ni l'autre secouer leur linceul et revivre. Mais ce qui se survit d'une manière indéfinie, c'est le principe même, créateur des divers régimes à travers lesquels nous avons passé depuis trente-huit ans. M. de la Mennais n'a donc pas tort de nous prophétiser encore la révolution. Elle est là qui nous surveille, qui nous entoure, qui n'a jamais cessé de vivre en nous, hors de nous, à nos côtés. Comment cette

prodigieuse force, qui a englouti tout le passé, disparaîtrait-elle au gré des nouveaux enrichis, des nouveaux administrateurs? Cela est aussi impossible que de voir s'accomplir les vœux de ces hommes qui appellent encore le pouvoir absolu.

Les penseurs de l'antiquité disaient que, pour opérer la création, deux forces contraires étaient indispensables : la force qui évoque, et celle qui résiste à l'évocation : toutes deux, dominées par une suprême force créatrice. Ainsi forment un perpétuel conflit, l'eau et le feu, le froid et le chaud, l'actif et le passif, le sexe mâle et le sexe féminin. Mais cette sympathie et cette antipathie, ou, pour employer le langage de la physique, cette polarité de leur existence n'aboutirait à aucun résultat, si une force magnétique ne venait les neutraliser en les dominant, et les forcer de tourner autour du même axe dominateur. De même il faut, pour qu'une nouvelle existence sociale commence, que révolution et contre-révolution aient prononcé leur dernier mot. Alors apparaîtra la force neutre, la puissance du catholicisme, qui introduira l'harmonie dans les choses, et remettra en accord l'ordre et la liberté. On s'aperçoit du premier coup d'œil de l'immense distance qui nous sépare de cet ordre de choses.

Si l'on veut entendre par révolution, les intérêts ou les passions des révolutionnaires, et par contre-révolution, les passions et les intérêts contraires; il y a long-temps que tout est dit à ce sujet. Le temps est passé où cette triste matière de récriminations et d'in-

vectives n'était pas encore épuisée. Je ne pense pas qu'il soit question désormais d'employer encore nos souvenirs de collège, et ces grosses haines qu'enfante la pauvreté, pour nous donner une édition nouvelle du sans-culotisme républicain. Une tombe commune renferme nos Gracques, nos Brutus, le *Timoléon* de Chénier, et les tragédies de M. Arnault, et celles de M. de Jouy. Ce n'est pas que l'on ne puisse encore nous lancer les faubourgs au sein de la cité : mais ce ne sera plus qu'un brigandage, et non une insurrection républicaine. De même, il n'y a plus de police, plus d'inquisition, plus de censure possibles. Il se peut bien que d'étroits cerveaux rêvent encore un sans-culotisme idéal, une censure idéale, un comité de salut-public, une inquisition politico-religieuse. Mais le derrière de la toile est connu : l'illusion théâtrale s'est évanouie. C'est en ce sens que les enthousiastes du gouvernement représentatif, et ces écrivains qui célèbrent les saintes orgies d'un ministérialisme dont ils se constituent à la fois les Satyres et les Eunuques, les Hiérophantes et les Silènes, ont raison, mille fois raison. Plus de révolution, plus de contre-révolution possibles. Je doute cependant que nous soyons parvenus à l'ère immuable des constitutions représentatives, appuyées tour à tour par les craintes et par les espérances, par le bon ou mauvais état des digestions ministérielles.

Je n'aperçois nulle part un principe énergique, vital, un organisme réel, rien qui opère au sein de la nature. Vous diriez une société réduite à l'impuis-

sance. L'essence même des choses est méconnue. Ni liberté, ni ordre, dans le sens vrai et fécond de ces mots. Où voyez-vous se développer un principe vigoureux d'indépendance? Où le voyez-vous, comme le palmier de l'Orient, se déployer dans sa sève originelle, atteindre le dernier degré de son expansion, et se couronner d'un sublime diadème de verdure? Partout cette indépendance trouve des entraves. C'est un palmier de serre chaude. On le fait végéter par artifice; ses racines trouvent pour barrière le fond de la caisse qui les contient; son front va se briser contre le plafond de la serre. Sous ce vaste étouffoir de nos lois, de nos ordonnances, de nos règlemens, c'est l'harmonie et l'ordre de la nature, c'est la vraie législation qui nous manquent. Ce que nous entendons par ce mot *nature*, c'est je ne sais quelle force brute, grossière, matérielle. Vous diriez une puissance sortie du bagne, et acclimatée au faubourg Saint-Antoine. Mais telle n'est point la véritable nature. Ce n'est là que l'esclavage d'une matière stérile et sombre, et non la beauté d'une nature organisée, qui, malgré le déploiement libre de ses facultés, est constituée d'après un invariable principe.

On prend pour ordre, non l'intelligence qui s'incorpore à toute formation, y préside, et s'identifie avec la nature et la liberté humaine; mais un simple mécanisme du genre de celui qui régit les administrations ou les fabriques. Etre libre et commander, obéir à une loi de maintien, de vie, d'organisation suprême, sans cesser de déployer toute sa force origi-

nelle : voilà ce que l'on ignore aujourd'hui complètement. C'est dans le seul domaine des sciences que toute liberté comme tout gouvernement se sont réfugiés. Ne serait-ce pas qu'un jour, quand la religion, s'emparant de la science, l'aura pénétrée tout entière, la nouvelle organisation du nouvel état social nous viendra de la science, comme seconde nature, seconde liberté, seconde autorité? Est-il nécessaire que jusqu'alors un principe de mécanisme prévale dans une liberté, une égalité, une administration également négatives? C'est ce qu'il est permis, non d'affirmer, mais au moins de supposer.

Quant à l'ordre de choses actuellement régnant, il est évident que toute sa vitalité est concentrée dans la rhétorique de la tribune, dans le bavardage de la presse périodique, dans les cartons des administrations, dans cette grande et perpétuelle fabrique de nouvelles lois, qui, transformant en papier tous les haillons de notre indigence, nous en bâtit des constitutions passagères; car si nos lois sont écrites sur le papier, nos constitutions sont pétries avec du carton. Se réjouir d'une situation pareille, c'est se livrer, on le sent bien, à une joie par trop niaise. On dirait que je ne sais quel élément de mort vient de tous côtés pénétrer dans l'intelligence et la saisir, non pour la dissoudre, mais pour la pétrifier. Notre ordre social a quelque chose de fossile; en vain nous essayons d'échapper à cette calamité; en vain, au moyen de nos passions et de nos intérêts, nous tentons de nous étourdir. Les passions forment des partis; les intérêts

engagent la lutte. Mais cette lutte, quel en est l'objet? Quelque chose de mort, d'inanimé, de fabriqué, qui ne satisfait aucune ame, n'offre d'appui à aucune conviction, ne détermine aucune intelligence. On ne doit plus regarder comme le fondement de l'ordre, de la liberté même, comme base du gouvernement, de l'Etat, de la prospérité populaire, de l'existence nationale, de la destinée humaine, ce mécanisme matériel. Il faut un dynamisme nouveau, un nouvel engendrement. Il faut que la liberté négative se change en liberté positive. Il faut que l'ordre administratif, qui est l'ordre négatif par excellence, se métamorphose de son côté en ordre de gouvernement réel, de création positive. Il faut que l'état social soit une image temporelle de la société spirituelle, qu'il ne se laisse subjuguer ni par les intérêts, ni par les passions, qu'il ne soit régi que par les idées. C'est là le triomphe de cet empire de la liberté uni au gouvernement des idées, en conformité de parfaite analogie avec la seconde nature, qui est l'Eglise chrétienne. C'est ce triomphe qu'il faut hâter par tous les moyens possibles de la science et de l'enseignement, une fois que l'on aura vu le matérialisme et l'athéisme légal, l'entière sécularisation de l'état social s'accomplir dans sa plus grande extension, et tout réduire aux seuls intérêts, au seul mécanisme des affaires.

Cet ordre de choses que je viens d'indiquer, et vers lequel j'ai dirigé constamment tous mes efforts, trouve aujourd'hui en M. de la Mennais un prophète dont l'éloquence est plus haute, dont la voix est plus forte

que la mienne. Mais un orage s'est soulevé contre cette autorité du pontife de la religion, qu'escorte une foule de jeunes Lévites, troupe ardente, trop ardente peut-être, trop peu calme et trop peu éclairée pour une si grande entreprise. L'irritation causée par la théorie de M. de la Mennais vient, d'une part, de ce que l'auteur a conservé trop de vestiges de l'ancien esprit de parti qui l'animait à l'époque où il était le bras droit du *Conservateur ;* et d'une autre part, de ce que l'intelligence vigoureuse de l'auteur a quelque chose de trop méthodiquement outré dans ses conséquences. Supprimant, pour ainsi dire, ce qu'il y a de vivant et de mobile dans l'univers, négligeant les intermédiaires, il part d'un point où les esprits ne se sont pas encore orientés, pour arriver d'un seul bond à une conclusion extrême qui les désoriente bien davantage. De là ce caractère géométrique dont se trouve empreinte une composition qui d'ailleurs est toute d'inspiration éloquente.

M. de la Mennais a raison. Il faut pousser l'humanité, la presser, la forcer, pour ainsi dire, l'épée dans les reins, à ne pas s'arrêter trop long-temps dans une situation peu conforme aux destinées de l'espèce. Aussi doit-on, par tous les moyens légitimes, tendre à ce que les dernières conséquences de tous les systèmes se trouvent en évidence. Nous avons eu le pouvoir absolu dans sa pleine maturité ; nous en avons connu la pourriture. Qu'on nous donne aujourd'hui le gouvernement représentatif dans sa plénitude ; nous verrons si la putréfaction arrivera.

Qu'on me comprenne bien, et qu'il me soit permis d'exprimer le fond même de ma pensée : je ne connais rien au-dessus de la religion, qui est la *vérité ;* ni de l'ordre, qui est l'*harmonie ;* ni de la liberté, où se trouve renfermé le *mérite* de l'ame humaine. Je pense que tous les intérêts publics doivent être débattus en public. Je suis donc *représentatif*, puisqu'il faut employer cette expression du constitutionalisme bâtard de notre époque : *représentatif* dans toute l'étendue du mot. Mais je veux que ce soient des intérêts réels, positifs, permanens qui se trouvent représentés, et qu'un vain babil, un continuel *hâblage* n'absorbe pas la discussion. Avec M. de Savigny, je doute de la capacité législative de nos modernes assemblées. Je dis plus, un gouvernement me semble d'autant mieux réglé que ses lois sont en plus petit nombre. Certes il est impossible que, dans un état de civilisation fort avancée, une partie de la législation ne se complique pas singulièrement. Sous ce rapport, des portions importantes du Code pénal et civil exigent plus d'étendue, une plus grande rigueur systématique qu'elles ne possèdent aujourd'hui. Mais le Gouvernement doit se montrer également avare de dispositions administratives et de lois politiques. Les Codes exigent une révision totale en ce qui concerne l'usurpation de la législation civile dans le domaine de la liberté positive. A plus forte raison ne devrait-on pas agrandir sans cesse le cercle de cet empiétement des Codes, au moyen de lois générales conçues dans le même esprit de réglement et de l'alignement de la liberté positive. De là ce caractère de liberté pu-

rement négative, dont toutes les œuvres de nos assemblées modernes portent l'empreinte

Il a été démontré jusqu'à l'évidence par M. de Montlosier (et je crois aussi par M. Pichon, dans un livre dont ma mémoire ne me rappelle pas le titre au moment même où j'écris), comment la législation actuelle, disposant en une infinité de cas de notre liberté, d'après une théorie arbitraire, usurpe la liberté du père de famille, empiète sur son domicile. Inconvénient moins grave toutefois que celui qui résulte de la prohibition pesant sur tout établissement autre qu'un établissement industriel, et de l'impossibilité où tout citoyen se trouve d'en fonder un semblable, même en se tenant renfermé dans les limites d'une liberté morale surveillée par le gouvernement. Il y a obstacle, ou plutôt impossibilité d'existence pour tout corps, toute association, toute agrégation auxquels l'autorité n'a pas donné sa spéciale autorisation. Est-ce là, je le demande, une liberté réelle et positive? Sous l'ancien régime, qui cependant avait singulièrement limité l'exercice de ces droits, ils subsistaient encore.

Ce n'est pas tout. Non content de tracer, de par la loi, un cercle rétréci autour de votre liberté morale (et ici le mot liberté ne peut vouloir dire *licence*) l'état vous impose en outre une éducation spéciale, et en son propre nom; tandis que lui-même il ne possède plus aucune doctrine. L'Université prohibe, et ce n'est pas assez, elle commande. Chose étrange et nouvelle dans le corps politique. Les seuls Pays Bas

ont suivi cet exemple. En vertu de la même méconnaissance de la liberté morale, on veut accomplir aujourd'hui, au nom de la loi, ce que la loi ne prétendit jamais exécuter. On croit pouvoir créer une nature, non pas naturelle, mais légale. Jadis les besoins des hommes suffisaient à la formation des communes. Dès qu'elles étaient réclamées dans une localité par l'esprit public, ce dernier procédait aussitôt à leur formation, et un instinct merveilleux le guidait toujours bien. Aujourd'hui, cet ordre éternel des choses se trouve changé. Ce sont des communes universelles que l'on décrète, d'après des données toutes fictives, toutes arbitraires. Le temps viendra nous apprendre ce qui sortira de cette combinaison, dont le but est de tout changer en paperasses, de tout recouvrir d'une bave brillante de rhétorique, et de remplacer sous ce dernier rapport l'administration elle-même, qui faisait son métier, par la masse même des citoyens, transformés en machines électives, représentatives, administratives.

Je suis loin d'accuser ici personne. Tel était le goût du temps. Il fallait le satisfaire, et le gouvernement a fait son devoir. Maintenant il faut attendre le moment où le positif des affaires et la rhétorique des passions auront tout envahi; où, sous le vaste étouffoir, nommé l'ordre social, il ne restera pas la plus petite place pour la vie et l'intelligence; où la liberté, partout légalisée, aura partout besoin de l'estampille de l'administration pour exister; où le knout d'une règle générale de discipline régira tout. Alors, tous les anciens

élémens historiques, toute la scène mobile et vivante de l'humamité ayant disparu sans retour, la science et la religion, que le monde aura bannies, combineront leur puissance, et leur union intime finira par relever ce génie de l'humanité qui ne peut jamais disparaître complètement. D'ici là, nous avons un long chemin à parcourir. Mais je pense, comme M. de la Mennais, que nous nous dirigeons vers ce but en dépit des signes contraires de l'époque.

Oui, les hommes ont besoin d'un intérêt public qui anime la cité tout entière. Mais il ne faut jamais que cet intérêt public aille empiéter sur la liberté privée des individus; liberté d'association, liberté de communauté, droit de famille et d'individualité qui constitue leur existence elle-même. C'est le génie administratif qui tue la liberté, tantôt sous forme de despotisme, tantôt sous forme de démocratie. C'est toujours, d'une manière ou d'une autre, la même violence exercée sur le génie même de l'homme. Ce caractère prohibitif des lois et des législations modernes, tient de bien près au génie d'une police d'état et d'inquisition, telle qu'on la voyait organisée sous les César de Rome. Comme ce caractère contrarie et blesse l'essence de la nature humaine, son résultat n'est pas équivoque ni douteux. Il faut, ou que l'esprit public s'anéantisse entièrement, ou que l'anarchie se joue de toutes les formes qui lui sont opposées comme barrières.

Il y a aujourd'hui en France, peut-être même dans le siècle, un grand amour pour les formes. Après avoir renversé cet abominable échafaudage de l'orgueil

humain qui, sacrifiant aux caprices d'un seul la liberté de tous, faisait de la seule volonté du monarque la loi absolue de l'empire; on est venu à remplacer cet édifice monstrueux par un autre non moins bizarre peut-être. On enchaîne toutes les libertés au pied d'une loi souveraine. S'il y a liberté d'écrire, c'est qu'une loi réglementaire permet la liberté de la presse. S'il y a liberté des votes, c'est encore en vertu des réglemens. Un évêque ne peut, sans autorisation légale, fonder un petit séminaire. Pour qu'une communauté religieuse s'établisse, il faut absolument et nécessairement qu'on l'autorise par une insertion officielle au Bulletin des lois. On nous administre au lieu de nous gouverner, c'est-à-dire au lieu d'éclairer, d'avertir, de diriger, de modérer les hommes. La loi n'est plus simplement protectrice, et ne se borne pas à réprimer le mal: elle intime des ordres. Elle est devenue toute politique, de civile qu'elle était auparavant. C'est à l'aide de ce pouvoir, que les uns espèrent contraindre et museler ce qu'ils nomment théocratie, les autres ce qu'ils nomment démocratie, les troisièmes ce qui leur semble aristocratie, enfin une dernière classe le gouvernement même, accusé d'usurper sous ce titre une autorité absolue. Le résultat est que l'activité et la liberté humaines se trouvent énervées et entravées dans toutes les directions possibles.

M. de Constant nous parle souvent de l'abolition des corporations, remplacées par les individualités sociales. Nous ne voyons là qu'une continuelle pétition de principe. Les individualités, dès qu'elles sont libres, usent

de leur liberté pour s'associer, pour faire corporation. Telle est la nature de l'homme. Dans la nature morale ainsi que dans la nature physique, tout tend constamment à l'organisme. Vous ne pouvez isoler les individus que par un mécanisme d'administration ou de formes législatives. Dès que vous admettez pour chacun de nous les droits de la libre individualité, vous perdez le droit d'imposer des entraves à l'essence même de cette individualité qui est le besoin de s'associer. Comment s'obstine-t-on à confondre les corps à privilèges, puissances despotiques, dominant la liberté d'autrui et bientôt réduites à ne vivre que d'une vie factice, avec les corps non privilégiés qui, comme tous les individus, existent sous la garantie du droit commun ?

Dans la constitution actuelle de l'ordre social, il n'y a qu'une seule classe, exclue de fait, sinon de droit, de toute participation à la liberté politique. C'est la classe qui se trouve réduite à l'état de domesticité. Je ne parle pas des prolétaires proprement dits, mendians, vagabonds et autres; ceux-là ne peuvent prétendre à aucun droit de cité. Mais je demande ce que peut signifier une classification basée sur le minimum du cens, dénuée de toute garantie morale? Convoquez à vos élections, d'après des proportions déterminées, toutes les professions, toutes les classes, depuis les métiers jusqu'aux rangs les plus élevés : alors chacun prendra le sentiment de sa position naturelle. Vous serez dans le vrai, dans la nature. Si au contraire la quotité du cens vous sert d'unique indice pour recon-

naître et distinguer les hommes, vous les dégradez, vous faites d'eux des chiffres, et de la société une arithmétique.

Tant que l'on n'aura pas satisfait le génie de l'homme, il y aura imminence de révolution, travail de révolution dans les bases même de l'ordre social: bons et mauvais désirs se trouveront également impatientés. C'est là l'ordre des choses que M. de la Mennais a fort bien indiqué.

Ce que je blâme chez ce penseur, c'est une facilité extrême à simplifier les questions les plus épineuses. C'est là le signe caractéristique de l'école de M. de Bonald, école d'ailleurs si remarquable et à laquelle M. de la Mennais adhère sous ce point de vue. On a trop souvent répété ce mot sur Montesquieu : *Il résume tout, parce qu'il voit tout.* Le mot est joli, mais il est faux. Il y a dans toutes les grandes investigations de l'histoire et de la philosophie dans leurs masses, deux grands écueils à éviter. On ne doit ni se perdre dans les détails avec le vulgaire des érudits, ni les supprimer comme le font les gens d'esprit, dont le savoir est faible. Les premiers, dont l'intelligence ne renferme que la confuse image des choses, étalent avec orgueil ces inutiles richesses, ces lingots bruts auxquels ils ne peuvent donner d'empreinte, qu'ils ne peuvent monnayer et jeter dans le commerce. Les autres, qui ont de l'unité, mais peu d'étendue dans l'esprit, ainsi que peu d'universalité, se contentent d'allumer un fanal isolé et perdu sur l'immensité des mers. S'ils élevaient davantage leurs regards, si leurs yeux se por-

taient vers la voûte des cieux toute semée d'étoiles, riches de constellations diverses, ils y verraient l'unité briller encore dans la variété la plus magnifique.

Le protestantisme et le catholicisme originels de l'esprit humain, sont bien loin d'avoir donné leur dernier mot. En religion, en politique, en philosophie, nous avons eu un faux protestantisme de sectaires. Quant au véritable protestantisme d'une critique haute et pénétrante, il n'existe encore que dans son germe. Le catholicisme n'a, jusqu'à ce moment, pénétré que d'une manière très-imparfaite le domaine de la science. Il est demeuré presque totalement étranger à la physique, à la jurisprudence, à la philosophie de l'histoire. Restreint dans le cercle de la morale et de la théologie, il n'a que très-incomplètement embrassé la philosophie. Tels sont les grands travaux auxquels il se trouve appelé maintenant, comme M. de la Mennais lui-même en est enfin convenu. Lorsque le catholicisme, avec sa vérité toute positive, aura définitivement adopté la critique, cette qualité protestante et réformatrice de notre esprit; lorsque ses plus profondes racines auront pénétré, auront enlacé et le domaine des connaissances physiques, et les grandes masses de l'histoire : alors arrivera l'époque du triomphe. Mais que de travaux d'ici là ! C'est une immense tâche. Il faudra que deux révolutions, l'une purement négative et toute de critique, l'autre de création, de formation et toute positive, s'accomplissent dans l'esprit humain. En observant la direction

scientifique de l'époque actuelle, on peut prophétiser avec certitude cette double révolution. Ce sont là de ces mystères dont on ne se doute pas dans nos salons, ni même parmi nos savans. Ils ne se révèlent qu'à des yeux plus clairvoyans, habiles à déchiffrer le double volume de la nature et de l'histoire.

Nous venons de voir jusqu'à quel point, et dans quel sens il faut entendre l'assertion de M. de la Mennais, quand il menace la France et l'Europe d'une imminente révolution. C'est par cette théorie que l'écrivain dont nous parlons, se rattache au vieux parti ultrà, dont il s'est d'ailleurs presque totalement détaché par son ardeur à soutenir la souveraineté de la religion. Mais ce n'est pas une nouvelle révolution qui est imminente, c'est l'ancienne qui continue à subir ses métamorphoses. Sans doute tout est remis en question; mais parce que, sur toutes les questions, l'humanité a besoin aujourd'hui d'une solution définitive. Elles ont été posées et résolues de manière à ne satisfaire l'esprit sur aucun point. On voudra nécessairement les établir dans leur force et leur plénitude, de manière à ce qu'elles touchent aux fondemens même de l'ordre social. Alors il s'agira de les éclaircir et de les vider. Oui, tout est ébranlé, religion, philosophie, vérité, erreur. Mais ce choc n'a rien altéré en soi-même; il a seulement ébranlé la position de la philosophie, de la religion, de la vérité, de l'erreur, au sein de l'ordre social. Nous dirons avec M. de la Mennais : *tout chancelle*. Nous ne dirons pas comme lui, *tout tombe*. En général, dans ses observations sur la

société, il l'étudie trop, comme l'anatomiste solitaire étudie un crâne privé de vie.

La philosophie n'a plus de force, parce que, refoulée dans l'opinion individuelle, elle ne constitue plus parmi nous une doctrine sociale. Les républiques de l'antiquité pouvaient résumer leurs constitutions en presque autant de systèmes. Sans parler des cités pythagoriques, qui cherchaient à reproduire l'ordre cosmogonique des institutions primitives, tout le monde sait combien les Péripatéticiens, les Epicuriens, les Stoïciens influèrent sur les destinées de Rome, en élaborant la législation de cette capitale du monde. De nos jours, la philosophie n'a pu aboutir qu'à la vague proclamation d'un Etre suprême, château de cartes renversé avec le fragile édifice de la théophilanthropie. Je sais que l'on a cherché à réaliser le Contrat Social. Mais il s'est tourné en administration; et la philosophie est rentrée dans le porte-feuille de M. l'abbé Sieyes, dont ce grand constitutionnel avait voulu la tirer. Bentham est bien parvenu à faire coudre dans la Charte de Don Pèdre quelques lambeaux de sa doctrine. M. de Constant a même réussi à y faire intervenir un pouvoir modérateur. Mais tous ces prétendus essais, à commencer par la célèbre déclaration des droits de l'homme, ont été moins des tentatives réelles, que des affiches de théâtre. La politique libérale est loin de s'élever à la hauteur de la philosophie libérale. Si l'on y regarde de près, on verra que la profondeur de la conviction manque également à l'une et à l'autre.

Il est vrai que la religion, reposant sur le fonde-

ment de l'Eglise, a sa certitude totale et absolue qu'elle puise en elle-même. Quant à sa position actuelle vis-à-vis de l'Etat, rien ne la détermine encore. Elle ne se trouve fixée ni dans un sens d'indépendance ultramontaine, ni dans un système gallican, janséniste, ou même constitutionnellement révolutionnaire. Ici, comme en philosophie, tout est encore en l'air. J'ai donc eu raison de dire que toute question d'opinion, de croyance et de foi, n'ayant pas eu sa racine au fond même de l'ordre social, cesse de satisfaire l'esprit, quant à son application politique, et reste entièrement indécise.

M. de la Mennais nous semble dans l'erreur, s'il croit la révolution parvenue au point d'être conséquente avec elle-même. Comme l'ancien régime, comme l'empire avec sa tradition administrative, qui s'est survécue à elle-même, elle laisse tout en suspens, parce que son regard ne s'est arrêté sur rien, d'une manière fixe et pénétrante.

Je le déclare positivement, afin qu'il soit impossible de se méprendre sur mon intention. J'ai foi aux progrès de l'humanité dans la voie du christianisme. Car la religion de vérité est éternellement conçue dans la Toute-Puissance divine. Elle est dans l'immensité, comprise dans la conception d'une nature purifiée, d'une nature idéale. Elle se trouve dans le caractère spécial qui distingue l'humanité et détermine son anoblissement originel et progressif. Mais je ne crois nullement aux progrès du genre humain dans la perfectibilité, en dehors des voies chrétiennes. L'huma-

nité, dès qu'elle renonce au christianisme, me semble plongée dans le vague du chaos, condamnée à une perpétuelle erreur, à un mouvement sans but déterminé. C'est tout au plus si elle parvient à enfanter avec peine une espèce de formule psychologique et physiologique, qui ne nous fournit aucune lumière véritable sur la nature de l'ame, et la vie de l'univers.

La politique actuelle, tant qu'elle se conforme aux idées dominantes du siècle, et se moule sur elles, me semble également éclose de ce même rationalisme inanimé, de ce même matérialisme imposteur, que je ne cesse de combattre et de poursuivre sous toutes les formes, dans le domaine de la science. Je ne confonds pas les formes représentatives avec la vie publique, qui exige de la part des peuples une ame politique, si je puis ainsi parler. Je ne pense pas non plus que le mécanisme de l'organisation sociale, et le gouvernement de l'administration répondent à tout ce qu'exigerait un ordre social vraiment harmonique et réellement organique. Je ne vois point où sont, sous ces divers rapports, ces progrès de l'humanité dont on nous fait tant de bruit. Ces essais, dont nous avons été témoins, ressemblent absolument aux essais politiques et administratifs tentés par les Grecs au déclin de leur grandeur, et par les Romains, sous la domination des Césars. Là, s'agitèrent aussi les idées modernes d'un gouvernement représentatif, et d'une administration publique, conforme aux théories que nos hommes de parti mettent en avant. On verrait d'autres résultats se développer, si l'on s'avisait de faire valoir au sein

de l'Etat, un élément de liberté positive, qui se trouvât d'accord avec les destinées chrétiennes, et tendît vers le même but.

Dans la situation présente des choses, il faut d'abord qu'elles continuent et achèvent leur cours; il faut qu'elles se développent sur cette base de rationalisme et de mécanisme qui leur sert de fondement. Ce n'est pas dans l'ordre ni dans la liberté qu'est le mal. C'est dans l'ordre et la liberté mal compris. Une chose a cessé d'exister pour toujours : c'est le passé des anciens régimes. Mais, avant de revenir à des idées d'ordre et de liberté réelle, à ces idées qui commencent à germer dans les meilleurs esprits, il faut que le ministérialisme et le libéralisme deviennent eux-mêmes de l'ancien régime. Pour cela, l'un et l'autre ne se sont pas encore assez prononcés, ne sont pas encore assez usés. Les livres des philosophes contiennent encore trop de ces abstractions spéculatives dont le siècle est engoué, et dont l'application n'a pas eu lieu. Il faut que cette réalité le rassasie. Il faut qu'on lui donne, pour ainsi dire, pleine mesure de ces abstractions, devenues des faits. Amendez les lois communales ou départementales dans le sens démocratique, ou selon les vues d'une oligarchie ministérielle, peu importe. Tout le monde n'en sera pas moins acteur ou complice dans ce nouvel ordre de choses. Chaque membre de la société exercera en raison de la capacité matérielle, conférée par le taux du cens ou la valeur de sa patente, le rationalisme de la pensée, et le mécanisme de l'exécution. Ainsi la question de l'avenir s'avancera

singulièrement. Quand le pays ne sera plus qu'une énorme agence d'affaires, qu'un vaste bureau; peut-être alors la nature se fera-t-elle de nouveau sentir avec ses imprescriptibles droits, avec cette immortelle puissance du génie de l'homme. La fatigue des esprits commencera la régénération intellectuelle.

Le *Globe*, plus habile que la tourbe des feuilles libérales, quoiqu'il ne tienne pas assez compte des passions qui peuvent agir sur les classes inférieures de la société; le *Globe*, dis-je, aperçoit la constitution communale et départementale comme un point de repos, un terme extrême, où la révolution doit s'arrêter. Le libéralisme n'y voit peut-être qu'un point d'agitation, dont il calcule mal la portée. Quelques efforts que l'on puisse tenter désormais pour démuseler le tigre populaire, la révolution, dès qu'elle entrera dans le positif des affaires administratives, se trouvera par là désarmée dans la masse de la bourgeoisie. C'est là que le *Globe* l'attend pour lui inculquer un peu de science, quelque philosophie, quelques doctrines. C'est aussi de cet état de choses qu'il faut partir pour reconquérir à la vérité chrétienne, la science, la philosophie et l'histoire. On saura alors s'il est aisé de déraciner, des profondeurs de la nature humaine, le catholicisme.

La cour de Rome, dans ces actes même qu'on peut qualifier de fautes, n'a jamais manqué de grandeur et de libéralité. En face des universités du moyen âge, au milieu des longues querelles, suscitées d'un côté par les continuateurs de la philosophie de Scot-Eri-

gène, d'un autre par Roscelin, son attitude a été trop incertaine. Lors du procès de Jordanes Bruno, et de l'emprisonnement de Galilée, elle a commis la grande faute de ne pas comprendre les questions physiques. Mais si l'on excepte ces taches et quelques autres, elle a constamment professé des opinions généreuses, quant à la manifestation des opinions. Jamais, en législation ni en politique, elle ne s'est montrée restrictive.

Le clergé de l'Europe moderne, en général moins corrompu que celui de l'ancien régime, possède aussi (on doit l'avouer) une entente moins forte de la véritable puissance ecclésiastique. Non-seulement il manque en général de la connaissance approfondie de l'époque et des lumières de la science moderne; mais il semble ne pas vouloir s'orienter lui-même. En vain M. de la Mennais a fait un pas de géant, malgré ce que l'on pourrait encore qualifier d'*ultracisme* en lui. Ceux qui répètent ses maximes, n'osent le suivre, ni élargir le terrain qu'il a mesuré. Il est temps cependant de ne plus traîner après soi le cadavre inanimé de l'ancien régime. Quand Roland traînait partout après lui sa bête qui était morte, et qu'il croyait vivante, il avait au moins pour excuse l'enthousiasme de sa démence. Pourquoi le clergé verrait-il encore une citadelle inexpugnable dans cet ancien régime qui a cessé d'inspirer à ceux même qui l'évoquent une seule émotion chevaleresque?

Certes, s'amouracher du constitutionalisme contemporain, ce serait s'éprendre pour une vaine idole,

mannequin misérable, homme de paille ou de carton. L'ancien régime au moins avait de profondes racines. Il a vécu long-temps. Sa cime s'est élevée à une hauteur remarquable. Malgré sa corruption, il y avait eu chez lui sève de vie. Le constitutionalisme du jour est au contraire mort dès sa naissance. Lui ferons-nous une inutile guerre? Ce serait perdre son temps. Le clergé doit se placer dans l'élément de sa propre indépendance : il doit s'y fortifier et maintenir la liberté de l'intelligence contre le rationalisme dogmatique, si mesquin, si faux, si étroit, nécessairement si intolérant. En effet, la tolérance de nos chefs philosophes n'a été qu'une ruse de guerre contre la religion, qu'elle prétendait sinon asservir, du moins anéantir. Je ne connais rien de plus inflexible que le pédantisme despotique de nos rationalistes.

Sur une foule de points je me suis rencontré avec M. de la Mennais. Tous deux nous avons été embrasés du même zèle pour la même noble cause : lorsque je ne tombe pas d'accord avec lui, il n'y a point divergence de doctrine ni de sentiment. Il n'y a que diversité dans l'application des doctrines, dans la manière de chercher son point de direction, de s'orienter en un mot dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Cette diversité résulte d'une multitude d'antécédens, tels que les donnent ces nuances diverses, ces agitations différentes dont la vie de chacun de nous est semée. Quand je contredis M. de la Mennais, ou plutôt quand je le modifie, il ne faut donc pas m'attribuer une vaine fureur de polémique. Je désire seulement que les

questions catholiques s'éclaircissent et se coulent à fond sur tous les points.

Je ne puis donc croire, avec M. de la Mennais, à l'imminence d'une seconde révolution. Le peuple des faubourgs manque d'un chef qui veuille ou qui puisse l'employer comme instrument de ses intérêts ou de ses passions. Il n'y a plus de grands factieux, parce qu'il n'y a plus de grands courages. La foule laisse paraître et s'évanouir, sans les remarquer, toutes ces publications qui, nous menaçant de la vengeance et de la fureur populaires, essaient vainement d'échauffer les masses et de les ébranler. On a beau idéaliser la Convention, et dans de risibles conciliabules comploter en style de tragédie ou de mélodrame : on ne parle qu'à des esprits blasés, et le nerf manque partout.

Peut-être aurions-nous eu des troubles si l'administration de M. de Villèle se fût maintenue, et que les coryphées du libéralisme eussent continué à exalter les esprits, et de les précipiter vers un fanatisme irréligieux. Cependant les conspirations de Berton et de quelques autres ont prouvé, qu'au moment de frapper les grands coups le parti bonapartiste et révolutionnaire manque de chefs. Jusqu'ici nul personnage un peu marquant n'a voulu franchir les bornes de la légalité, n'a osé se compromettre complètement. Aujourd'hui, le génie de l'industrie s'est trop exclusivement emparé des masses pour qu'elles se soulèvent au son d'une autre voix que celle de nos gros financiers. Ainsi les prédictions de M. de la Mennais nous semblent exagérées sous ce rapport. Qu'attendre cependant

d'une époque sur laquelle aucune opinion ne plane et ne domine, d'une époque où la confusion des esprits semble extrême ?

Le parti libéral est maintenant en train de prendre possession des cadres du gouvernement représentatif, d'où le parti ultra s'est laissé débusquer, et où le parti ministériel ne peut se caser, parce qu'il manque de passion, de couleur propre et de doctrines, parce que son intérêt n'est qu'un intérêt de fonctionnaires, et qu'un ressort énergique lui manque. Cependant nous voyons l'extrême gauche proprement dite, jouer maintenant le même rôle que l'extrême droite sous la précédente administration. Ses principaux orateurs, ancrés depuis si long-temps à la tribune, se trouvent usés ; jusqu'ici on n'a entendu que leurs paroles, on n'a pas vu leurs actes. Ils finissent par montrer la corde ; et les dernières ressources de leur esprit sont, pour ainsi dire, percées à jour. Aussi l'école doctrinaire, jeune encore, et qui a des opinions à faire valoir, usurpe-t-elle sans cesse sur la gauche, dont elle absorbe l'influence, en énervant son action révolutionnaire. C'est à l'école de M. Guizot qu'il appartient aujourd'hui de systématiser l'opinion moderne, de la réaliser dans l'Etat, de lui donner un corps, de l'asseoir d'une manière fixe ; entreprise dont le parti libéral est incapable. Si nous pouvons comparer les choses frivoles aux choses graves, le parti doctrinaire est maintenant au parti libéral à peu près ce que sont les partisans littéraires de M. de Jouy aux nombreux lecteurs de MM. Merimée et Vitet : l'un a conservé cette belle

frisure à la Titus du régime impérial, les autres ont rendu à la muse théâtrale l'ancien et pittoresque costume des Espagnols et des Anglais. Or, en littérature, personne aujourd'hui, si ce n'est M. Baour, n'ose porter la poudre, et la coiffure à la Titus est devenue de l'ancien régime. Le public n'en veut plus : il lui faut du nouveau. Ingrat public! en vain on tire, pour l'effrayer, le canon d'alarme classique; en vain les muses de l'empire, vénérables aïeules, le sermonent pour ses péchés, il se bouche les oreilles. Les ci-devant jeunes hommes de la littérature ont beau tomber à genoux devant lui, comme le fat surannné de la comédie devant une beauté rebelle. Il ne leur tend pas la main pour les relever, et rit, le cruel qu'il est, de leur grotesque mine. Dans cette attitude désespérante, avec leur goutte et leurs prétentions ils restent en butte aux traits de cette jeunesse littéraire, que le succès couronne, incapables également de se soustraire aux brocards et de fléchir l'inexorable idole.

Ainsi chacun, dans le mouvement qui prépare notre avenir, accomplit sa mission à son propre insu. Si, comme tout concourt à le prouver, le parti jeune l'emporte; si les opinions du *Globe* et la tendance de l'école doctrinaire, que M. de la Mennais a peintes de verve, quoiqu'en les écourtant, ont le dessus : dans cette nouvelle phase du développement philosophique, où l'école dont je parle nous aura entraînés, voici ce que nous aurons à réclamer d'elle : la liberté positive, l'indépendance de l'Eglise, l'affranchissement de l'individu : toutes choses également détestées des vieux

partis, tant libéraux que contre-révolutionnaires. Mais il faudra que le parti doctrinaire suive, dans la pratique, ces voies généreuses et vraiment libérales, dont il a montré lui-même la nécessité. Sans cela il ira se perdre et s'évanouir au sein de ce libéralisme usé dans sa trivialité.

Il y a dans le christianisme de M. de la Mennais un immense progrès ; c'est la reconnaissance formelle de ce grand principe de tolérance, qui ne s'est pas encore étendu jusqu'aux personnes, comme principe de charité, mais qui a embrassé les masses, comme principe de liberté religieuse et civile. Il faut, selon lui, que les destinées s'accomplissent sans moyens coërcitifs, sans violenter les peuples en leur imprimant de force une doctrine que leur cœur et leur intelligence n'avouent pas. Je n'examine pas maintenant si le système de M. de la Mennais, qui, au lieu de faire pénétrer l'autorité dans la liberté, sans contrainte, et par une simple adoption de l'une par l'autre, place la religion dans l'autorité seule, à laquelle il sacrifie la liberté : je n'examine pas si cette théorie primitive, ce principe exclusif de notre auteur, sont parfaitement en harmonie avec les nouvelles concessions qu'il fait à la liberté. Plus tard je m'occuperai de cet examen, quand je m'occuperai de l'idée fondamentale du même système, et de la difficulté extrême de réaliser cette idée éternelle. Quoi qu'il en soit, M. de la Mennais a observé avec beaucoup de justesse, que, pour arrêter la révolution future, il serait inutile et absurde de se précipiter sous les roues de son char,

comme ces fanatiques qui ensanglantent de leurs débris le chariot gigantesque de Jagannatha, sur les côtes d'Orissa dans l'Inde: et que le seul moyen de lui opposer un obstacle, est de se réfugier sur les hauteurs du mont Ararat, à l'aspect d'un nouveau déluge, d'y transférer l'arche sainte, et planant, de cette sublime élévation, sur les peuples qui s'agitent dans la plaine, de répandre sur eux la rosée d'une doctrine nouvelle et féconde. Voulez-vous influencer l'avenir, et opposer une digue au torrent? Isolez-vous, retirez-vous, non comme nos Jérémies de la *Gazette*, mais comme Moïse se retira en présence du peuple hébreu, pour converser, dans les profondeurs de sa lumineuse retraite, avec l'Esprit sublime qui lui dicta le Décalogue.

M. de la Mennais a donc raison de se moquer de nos politiques, à la façon de la *Gazette de France*, qui, sans posséder ni doctrines, ni charité, ni énergie vitale, comptent, pour faire reculer la révolution, sur la puissance du canon, sur le régime des lanciers, sur les escouades de gendarmerie, sur les bureaux de censure, et sur les ressources d'une police bien pensante. Comme, par tous ces moyens, on n'a pas gagné une seule conviction, entraîné une seule intelligence, on se trouve, au dernier jour, précisément aussi avancé que le premier jour. La terreur n'a qu'un empire bien passager, surtout quand elle n'est pas imprimée par la grandeur.

En définitive, les idées de M. de la Mennais sur une révolution future, idées qui sont peut-être revêtues de

couleurs trop sombres, et auxquelles un point de vue trop exclusif prête quelque chose d'étroit, ne pèchent point par leur base. Il a, comme Leibnitz, jeté dans l'avenir un coup d'œil pénétrant. Il a vu se découvrir à ses yeux cet océan des temps futurs; et les vallées profondes, et les vastes chaînes de montagnes qu'il recouvre, se sont dévoilés tout à coup à ses regards. Que les enfans de Dieu le suivent et traversent à pied sec la route qu'il trace : bientôt les Pharaons et les enfans de l'époque se précipiteront pour les atteindre, et seront submergés.

(*La suite au numéro prochain.*)

POLITIQUE.

DE L'ÉTAT PRÉSENT DE LA RELIGION CATHOLIQUE EN EUROPE.

§ I. *De la position du catholicisme dans la Grande-Bretagne.*

La seule grande puissance qui ait encore de la politique, l'Angleterre, vient de donner un remarquable exemple, en prononçant l'émancipation des catholiques irlandais. Il est utile, pour apprécier cet acte, de jeter un coup d'œil sur le génie anglais, génie tout politique, et de l'opposer au caractère exclusivement législatif et administratif des grands Etats du continent.

Par génie politique, je n'entends pas précisément cet esprit qui s'élabore dans un ministère des affaires étrangères; mais l'esprit public d'un peuple, la vie commune qui l'anime, et la grandeur, la perspicacité, le talent de volonté dont cette vie commune donne les preuves. C'est ce qui distingua les anciens Romains; c'est ce qui assimile les Anglais modernes à ces Ro-

mains, sans effacer l'énorme différence qui sépare les uns des autres.

Je désire être entièrement compris. Anglais et Romains diffèrent en tout, et ne se ressemblent que par cette persévérance de résolution qu'inspire la conviction d'une cause nationale. Les Anglais, comme les Romains, ont foi à leur destinée : les autres nations européennes ne connaissent rien de semblable.

Certes, la puissance insulaire de la Grande-Bretagne a beaucoup contribué à cet état social. Je doute cependant qu'on doive attribuer à cette cause unique le phénomène que présente cette contrée au milieu de la civilisation de l'Europe moderne. Ce qui, selon moi, a le plus efficacement contribué à ce résultat, c'est l'heureuse ignorance de l'Angleterre, étrangère à ces deux fléaux du continent : d'une part « le règne des parlemens de légistes, ou la puissance politique des cours judiciaires ; » et de l'autre « l'empire administratif des ministères de la monarchie absolue. »

Aujourd'hui qu'il est temps de tout dire, et que de tous côtés les masques tombent ; aujourd'hui que, dans le présent, dans le passé, dans l'avenir c'est la réalité que l'on veut atteindre, nous savons établir de nécessaires distinctions. Nous ne confondrons plus avec les petitesses et les entraves que l'Europe et la France ont dues à l'autorité des jurisconsultes et à l'administration ministérielle, les bienfaits réels dont l'une et l'autre ont été les sources. Si d'un côté nous apprécions, nous chérissons et respectons ce que cette administration bienveillante, paternelle, royale, jointe

à la puissance des jurisconsultes, ont valu à la France, et par suite à l'Europe entière, de sûreté personnelle; d'un autre côté, nous savons détester les maux qui ont dû se mêler aux heureux résultats de cette protection affectueuse. L'ordre et la police y ont gagné; les garanties individuelles sont devenues plus fortes. La liberté, la dignité, la volonté, l'énergie ont tout perdu. Toujours menés comme de petits enfans à la lisière, nous avons vu à notre gauche et à notre droite, un double rang de pédagogues surveiller et contrecarrer toutes nos actions. Ici, c'étaient les parlemens, qui soumettaient nos moindres démarches à leur coupelle, nous taillaient et nous rognaient sans pitié. Là, c'étaient les administrations ministérielles qui, pour nous épargner la peine de marcher nous-mêmes, nous posaient dans la cage du pouvoir absolu, et poussant cette vieille machine sur ses roulettes, nous forçaient à poursuivre ainsi sans nous fatiguer notre route monotone. Aussi, dès que la nation émancipée a voulu respirer l'air libre, dès qu'elle a prétendu vivre d'une nationalité commune, elle a chancelé. Aujourd'hui si elle marche, c'est encore, comme sous l'ancien régime, étayée par de postiches appuis. Elle a pour béquilles, d'une part, une chambre de législateurs qui la redressent par des lois; d'une autre, une administration ministérielle qui la redresse par des ordonnances. Cependant les peuples d'Europe, en y comprenant même un grand empire d'Orient, nous regardent faire; et le besoin d'imiter nos législateurs et nos administrateurs s'empare d'eux, comme autrefois la manie

d'imiter Louis XIV et le régime de nos parlemens était venue les saisir.

Quand un peuple est vraiment politique, il voit partout l'essentiel. Il n'est ni minutieux, ni tracassier. Il ne va pas demander à la loi écrite, ce que la grande loi de la nature lui confère dès sa naissance, en sa qualité de membre de la famille humaine. Ce que son droit lui donne, il ne l'attend pas de la faveur d'une ordonnance. On ne le voit pas chicaner sur les lois, et réclamer le privilège comme un appui. L'Angleterre, où l'état social est entaché de vices énormes que je suis le premier à reconnaître, ne se montre pas pédante comme notre continent. On ne s'y est pas enchaîné à la lettre morte d'un réglement, au point de perdre l'usage de toute sa capacité de volonté et d'intelligence. Là, règne, au-dessus de la loi, le grand principe de l'équité, qui n'est que la loi même, dans un grand nombre de cas.

Veut-on un seul exemple de cet esprit d'équité qui caractérise le gouvernement et le peuple anglais dans ces affaires nationales, où chaque citoyen a un intérêt dans la cause publique, et où la cause publique a son intérêt dans le bien-être de chaque citoyen? Je prendrai cet exemple dans l'ordre de l'administration, et le choisirai dans une circonstance d'assez peu d'importance en elle-même, mais frappante. Anglais ou étranger, avez-vous servi l'Etat en Angleterre; et votre service a-t-il été utile, pendant un laps de temps, quel qu'il puisse être? Vous trouvez-vous ensuite admis à une retraite prématurée? officier, soldat, marin, em-

ployé diplomatique ou civil : enfin à quelque ordre de fonctions que vous puissiez appartenir, on se garde bien de vous chicaner sur le jour, sur la date, sur l'époque précise de votre service. C'est le service qu'on examine en lui-même. Tout le contraire arrive en France sous le régime administratif. Si l'heure, si la minute ou la seconde ne sont pas précisément arrivées, où vous vous trouvez admissible à la retraite, et en droit de toucher une pension ; justice ne peut vous être faite : les règlemens, les ordonnances, les lois même, sont contre vous. En Angleterre, vous ne seriez soumis qu'à une seule sentence, à un seul examen ; et l'équité sévère, mais impartiale et haute, en serait chargée. Cette règle d'équité, le gouvernement et la nation la puisent également dans leur bon sens, dans la justesse de leur jugement. On sait très-bien que la loi même doit être la règle suprême de l'équité, et ne consacrer, d'aucune manière, une dureté qui pourrait devenir une criante injustice.

Mais aussi, en Angleterre, vous n'avez pas de grace à attendre, pas de faveur, excepté celle dont le gouvernement peut disposer légalement. Certes, il y règne une grande corruption ; mais elle naît de causes très-différentes de celles qui produisent le même résultat parmi nous. Je n'affranchis point les Anglais de ce fléau commun de l'humaine faiblesse. Leur corruption (et ils en ont beaucoup) est toute politique. Mon but n'est pas de préconiser leurs vices (dont la liste serait si longue), mais de faire remarquer surtout cet esprit d'équité qui règne dans la conduite du gouvernement

national, par rapport aux étrangers et aux indigènes; esprit qui résulte de l'absence totale de ce génie de chicanes législatives et administratives, dont la gangrène a corrompu le continent.

C'est ce dont l'émancipation des catholiques offre aujourd'hui une preuve nouvelle. Certes, il y a encore là oppression et tyrannie. D'une part, la religion catholique, opprimée comme culte public, reste une chose privée, tandis que la religion anglicane domine et triomphe. D'une autre, les communautés religieuses qui subsistent sont conservées, mais la faculté d'élargir leur sphère leur est refusée. Par la première de ces dispositions, la religion de vérité se trouve sacrifiée à la vanité anglicane, qui croirait périr si le catholicisme avait une existence publique et reconnue, et qui prouve par là combien elle le redoute. Jamais la religion catholique, même dans les temps d'oppression, n'a pu concevoir une telle crainte pour elle-même. L'autre disposition circonscrit injustement et violemment l'action du catholicisme. Mais quant au reste, quelle honte pour les peuples du continent, que cette parfaite sécurité avec laquelle la Grande-Bretagne et son gouvernement envisagent les rapports mutuels du clergé catholique anglais et de l'Eglise romaine! Le membre de l'Eglise anglicane, qui reconnaît pour son pape le souverain temporel de l'Angleterre, gémit en sa qualité d'anglican, de ces relations entre le Vatican et les catholiques: mais personne ne s'avise de trouver étrange que le catholique romain s'adresse directement à son chef spirituel, sans vexation, sans

que l'autorité civile s'en mêle d'aucune manière. Qu'il y ait au milieu de tout cela, préjugés anglicans, esprit de domination, de conquête, violence même : soit. Mais d'un autre côté, il y a bon sens, excellent jugement, surtout équité.

Supposez qu'une question de même nature se fût présentée aux gouvernemens du continent, qu'aurait-on fait? On eût suivi les erremens des administrateurs et des gens de loi; les exigences ministérielles et judiciaires eussent été consultées. On eût commencé par admettre l'Eglise catholique au nombre des cultes publics : et cette conduite semble, au premier coup d'œil, plus *libérale* que celle de l'Angleterre, qui ne veut y voir qu'un culte privé. Mais, sous cette apparente générosité, une véritable perfidie se fût cachée : on n'eût ainsi exalté l'Eglise, que pour la dominer plus à son aise. La puissance temporelle eût voulu se mêler de la présentation, peut-être même aussi de l'acceptation des évêques, proposés par les gouvernemens à la cour de Rome, ou proposés par la cour de Rome aux gouvernemens. A cet égard, l'Angleterre laisse toute liberté au clergé ainsi qu'à Rome : elle sait que ce ne sont pas là des affaires temporelles. Ensuite, on eût, sur le continent, empêché toute communication directe entre Rome et le clergé catholique. On eût soumis les bulles papales à un long examen, à une stricte censure, jusqu'à ce qu'elles pussent recevoir l'*exequatur* royal. Tout évêque qui eût correspondu avec Rome, sans l'intermédiaire d'un ministère des affaires étrangères, eût été déclaré cou-

pable de haute trahison. On eût forcé le clergé et la cour romaine d'accepter des concordats; et l'on eût eu bien soin d'en rendre l'exécution extrêmement difficile, en se réservant les *appels commè d'abus*, et toute la longue kyrielle de formalités et de chicanes, inventées pour consacrer le prétendu droit de la puissance ministérielle ou judiciaire à s'immiscer dans les intérêts de l'Eglise. Rien de tout cela n'arrive en Angleterre; et cependant on y craint l'invasion du catholicisme, invasion que le continent ne soupçonne pas, et ne repousse que par la risée.

Si l'Eglise catholique n'eût possédé sur le continent aucune existence légale, certes les puissances de ce continent se fussent bien gardées de lui concéder une existence privée qui l'eût affranchie de toute espèce de joug. C'est pour mieux l'assujettir que, parmi nous, on feint de l'honorer davantage. Mais si le clergé séculier, comme membre d'une église constituée, y est soumis à de grandes restrictions, c'est bien pis pour le clergé régulier. C'est à l'égard de ce dernier que les gouvernemens de l'Europe continentale violent toute espèce de liberté. On opprime en Angleterre, mais du moins on y respecte ce qui existe. Si l'extension des communautés religieuses y est prohibée, du moins les communautés existantes peuvent-elles se recruter à leur gré. Dans le reste de l'Europe, cette demi-oppression n'eût pas suffi. On leur eût défendu de se recruter; on les eut laissées mourir victimes d'un lent étouffement, ou même on les eût sécularisées de vive force. Ce n'est pas tout: l'Angleterre défend aux Jésuites qui habitent

maintenant cette contrée de se recruter parmi les Jésuites étrangers. Mais elle n'empêche pas les établissemens de Jésuites qui y existent, de joindre à la liste de leurs membres les noms de nouveaux Jésuites nés dans les trois royaumes. Sans doute, il y a encore dans ces procédés méconnaissance du principe de la véritable liberté chrétienne; mais cette méconnaissance se trouve adoucie par des tempéramens, que les catholiques des régions continentales de l'Europe pourraient envier à l'Angleterre.

§ II. *De la position du catholicisme dans les Pays-Bas.*

Il y a long-temps que ce vieux bon sens hollandais, caractère spécial qui distinguait si éminemment la république batave, a disparu des Pays-Bas. Là, comme en Suisse, le souffle de la révolution française est venu apporter nos manies administratives et nos manies législatives; gouvernemens libres et monarchies absolues ont été atteints de la même contagion.

Sans doute la vieille politique hollandaise, comme celle de la Grande-Bretagne, pouvait bien avoir quelque chose d'exclusif et de dur; elle pouvait ne répugner à aucun machiavélisme. Mais elle ne manquait jamais d'un esprit d'équité quant aux droits des citoyens, à leur existence publique et privée. Jamais la Hollande ne se montra tracassière, non plus que l'Angleterre. Si dans les beaux jours de son existence, il eût été question d'une grande mesure à prendre relativement à la fixation de l'Eglise catholique; certes elle n'eût jamais voulu retirer d'une main ce qu'elle eût

accordé de l'autre. L'esprit de Barnevelt, cet esprit dont Grotius a proclamé les sages maximes, régnait encore dans ses conseils. La loyauté de ses hommes d'Etat (dignes de s'associer à la grande ame d'Henri IV) eût réprouvé ces petits moyens de vexation administrative, cette mesquine intervention du gouvernement dans les rapports du clergé catholique et du siège de Rome. Ils eussent renié avec indignation ces chicanes de jurisconsultes, occupés à faire une petite guerre au clergé, pour troubler l'exercice de sa liberté ecclésiastique. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la fureur des chicanes législatives et des mesures ministérielles s'est emparée des conseils suprêmes qui régissent cette contrée, depuis que l'ancienne Hollande s'est politiquement anéantie. Si ses vieux hommes d'Etat pouvaient renaître, l'indignation l'emporterait chez eux sur le flegme national. La saine vigueur de leur raison se laisserait ébranler à ce spectacle par les mouvemens d'une juste colère.

On a vu quelques instans, grace aux seules inspirations du cœur du roi, une lueur de ce bon sens antique se faire jour encore et reparaître dans le Concordat. Des éloges sont dus aussi à la loyauté de M. le comte de Celles, qui s'est montré pénétré du véritable génie belge. Certes, il est aisé de critiquer bien des parties de ce Concordat ; mais on ne saurait le louer trop vivement, si on veut le comparer avec les maximes qui règlent ces matières en France et en Allemagne. Voilà précisément pourquoi on ne l'a point exécuté. Deux genres d'esprit se sont cotisés pour en

former un troisième bien mesquin, bien étroit et qui a frappé de mort le Concordat : d'une part, l'esprit ministériel, saturé d'idées françaises et de joséphisme; d'un autre l'esprit légiste, imbu de cette maxime, que toute liberté pour exister a besoin d'être légalisée, et que, par conséquent, il n'y a pas de liberté naturelle. Maxime qu'ils auraient dû étendre à la liberté de respirer et de vivre, s'ils eussent voulu être conséquens avec eux-mêmes.

Il est cependant utile que toute la vérité soit connue. Le libéralisme belge peut avoir ses préjugés anticatholiques : il est très-vrai que les ouvrages de M. de Potter respirent le génie de M. Daunou, et nous offrent la même étroite conception de la papauté. Mais ce libéralisme belge sait, quand il le faut, sacrifier ses préjugés à l'intérêt national, au sentiment public de la masse des habitans. M. de Potter lui-même a reconnu l'immense distance qui sépare les Catholiques des Pays-Bas des Gallicans de France. Il n'y a pas d'ultracisme en Belgique : on s'y entend aisément sur la liberté, et jamais la noblesse n'y resta en dehors des intérêts du pays; elle revêt même très-aisément une couleur populaire. Peut-être y a-t-il peu d'éclat chez cette nation; mais son esprit est solide, et cela n'est point à dédaigner.

Dans un tel état des choses, il s'est opéré une scission entre les Joséphistes belges et les libéraux du même pays. Comme les Joséphistes, d'ailleurs assez d'accord avec les libéraux quant aux idées religieuses, avaient été infidèles au vieux drapeau national;

comme ils avaient adopté, sous la conduite de M. Goubau de Vergeik, la cause du ministérialisme hollandais : les libéraux, indignés de cette servilité, prêtèrent enfin, mais un peu tard, l'oreille aux sentimens religieux de leurs compatriotes. Libéralisme et catholicisme se sont entendus, et leur accord a reposé sur des bases vraiment catholiques, vraiment libérales. Quant aux Joséphistes, ils ne se démentirent pas dans leur servilité ; ils se montrèrent ce qu'on les vit toujours, un parti anti-national. S'ils furent jadis fidèles à l'Autriche, ce ne fut que par reconnaissance pour Joseph II qui eut, comme on sait, le malheur d'attenter à la liberté religieuse de la Belgique.

Cependant le ministère hollandais a trouvé des auxiliaires, dont la couleur est caractéristique. Quelques révolutionnaires français, autrefois attachés au *Nain Jaune*, et à de semblables feuilles, sont venus grossir les rangs des Joséphistes, devenus les ventrus du gouvernement hollandais. Au nombre de ces recrues nouvelles, se trouvaient, dit-on, quelques correspondans du *Constitutionnel*, et autres feuilles prétendues libérales de France. Ici se trahit l'énorme différence qui se trouve entre le véritable parti libéral belge, et les hommes de la gauche, lesquels ont pour organes en France, les écrivains du *Courrier* et du *Constitutionnel*.

Il est curieux de voir ramper devant le ministère hollandais, ces mêmes hommes, dont l'exaltation révolutionnaire est extrême ; ces enfans perdus du libéralisme, dont les articles, publiés dans les Pays-Bas,

sous le ministère de M. de Villèle, articles de la plus injurieuse inconvenance envers la majesté royale, ne pourraient pas même trouver place aujourd'hui dans l'*Album* de M. Magalon. Ils desservent maintenant le plus décrié des ministérialismes, non par goût, car il faut leur rendre justice; mais par une violence de haine contre le catholicisme, qui compense au moins leur amour de l'indépendance.

Il est certain que l'émancipation du catholicisme en Irlande, a été vue avec dépit par tous nos libéraux, spécialement par ceux du *Constitutionnel* et du *Courrier;* car je ne range pas dans cette classe les rédacteurs du *Globe*, toujours francs dans leurs doctrines sous ce rapport. Poussés par l'exemple des Whigs d'Angleterre, qui, exempts des passions de nos radicaux, se sont prononcés, sur cette question, avec une honorable franchise; les prétendus libéraux français que je viens de signaler, se sont vus forcés de soutenir, en apparence, les mêmes opinions. Aujourd'hui, par exemple, ils se garderont bien d'analyser, de scruter, d'approfondir les discours de M. Peel, et d'appuyer cet esprit libéral, qui a dicté la concession anglaise: ils s'en tiendront à des phrases générales, que leur arrache la nécessité de faire bonne contenance, et de ne pas paraître déserter les principes. Eux, qui désirent de toute leur ame l'oppression du clergé, n'iront pas, par de maladroites professions de foi, réclamer son affranchissement.

Mais revenons à la Belgique. Le ministère Néerlandais, qui opprimait la presse, et repoussait le jury,

n'a été attaqué par le *Constitutionnel* et le *Courrier* que d'une manière bien faible et bien molle. Ces journaux savaient bien que les lois d'exception serviraient à tenir en échec les catholiques des Pays-Bas, dont la cause est vraiment nationale. C'est par un instinct anti-catholique, que nos libéraux n'ont guère voulu s'immiscer dans les affaires des Pays-Bas. Dès qu'ils ont vu M. de Potter, et les libéraux de ce dernier pays, se réconcilier franchement avec les catholiques, et la religion devenir l'alliée de la liberté contre le ministère, ils ont oublié cette fureur de déclamation, qui les anime contre tous les ministérialismes de l'Europe.

Les feuilles *ultra* n'aiment pas non plus, mais par un motif différent, à parler de la Belgique. Cette contrée tient encore à la liberté politique. On n'y est pas catholique selon l'esprit de cour; ainsi s'explique le silence des deux partis opposés.

§ III. *De la position du catholicisme en France.*

M. de la Mennais a tort, selon moi, d'envisager la déclaration de 1682 sous le point de vue unique de la nouveauté. Sur ce terrain, il sera toujours facile de le battre. Cette déclaration a pour bases deux points fondamentaux: la supériorité des Conciles sur les papes; l'indépendance de la puissance temporelle: et l'indépendance de la puissance temporelle, devenue maîtresse chez elle, au point que les rapports de l'Eglise nationale avec le Souverain Pontife, la constituent naturellement dans une espèce de suspicion légitime. Il résulte de ces principes, que les Conciles pourraient,

au besoin, réformer, peut-être même déposer les papes, et que les souverains temporels peuvent prohiber les communications des Eglises nationales avec Rome. En vain le grand génie de Bossuet, serré dans ce double défilé, y est resté à la torture, pour y chercher une issue qui n'existe pas. Au fond, Bossuet réprouvait ces maximes, que Fenélon a expressément rejetées. L'admiration de l'aigle de Meaux pour la monarchie absolue a seule pu le faire passer outre.

La supériorité des Conciles sur les papes a été soutenue par tous les sectaires qui ont prétendu réformer l'Eglise. M. le comte de Maistre, à la décision duquel je renvoie le lecteur, quant au fond des choses, a traité admirablement cette question. On est parti du point de vue historique. On a trouvé les Conciles, exerçant une autorité, pour ainsi dire, souveraine dans les anciens siècles de l'Eglise naissante, déchirée par des hérésies, et qui semblait enfanter avec angoisses les formules qui devaient contenir ses dogmes. Dans cette chrétienté, qui ne faisait que d'éclore, rien ne s'était définitivement constitué. Tout s'y trouvait, mais confusément, sous le rapport de la puissance patriarcale, pontificale, épiscopale, papale; tout cherchait à se classer d'une manière définitive, et dans la hiérarchie, et dans la manière de réduire les dogmes en formules. Le monde chrétien croissait comme l'arbre croît; et, partant d'une seule et profonde racine, il essayait d'atteindre sa sublime sommité. De ce travail intérieur, de son accroissement, on a tiré les plus fausses conséquences. On a prétendu

d'abord que le Concile était souverain, à l'exclusion du Pape, puisque ce dernier, délégué du Concile, disait-on, n'en était que le premier membre tout au plus. Ensuite que le catholicisme lui-même, ouvrage de marqueterie, ne s'est fait que successivement de pièces et de morceaux.

Les mêmes sectaires, protestans et autres, qui ont soutenu la supériorité des Conciles sur le Pape, ont envisagé, comme liée à la première question d'une manière intime, une seconde question sur l'autorité de l'Eglise. A les entendre, la hiérarchie catholique s'est investie, à tort, de l'autorité des apôtres, et il n'y a, dans sa doctrine, ni unité, ni universalité. En effet, ce sont là deux questions qui n'en font qu'une : il faut, ou qu'elles tombent comme un sophisme unique, ou qu'elles subsistent comme une seule vérité. Aussi les protestans ont-ils eu raison de prétendre que les Gallicans professent un semi-protestantisme, qui n'est pas conséquent à ses doctrines. S'ils eussent fait un pas de plus, ils eussent rencontré les Jansénistes, un peu plus protestans que les Gallicans, et un peu plus inconséquens que ces derniers. Les Gallicans ne savent pas, d'une manière bien précise, ce qu'ils doivent faire de la puissance épiscopale. Est-elle unie au siège de Rome par des liens tellement indissolubles, qu'elle paraisse en ressortir? Ces liens n'existent-ils pas? Dépend-elle, ne dépend-elle pas, quant à sa position politique, de la puissance des parlemens, et de la suprême volonté royale? Les Jansénistes veulent que l'évêque

soit à la fois indépendant de Rome, et du pouvoir temporel et civil. Cependant leur haine pour Rome, leur a fait sacrifier leurs principes à une constitution civile du Clergé, qui, dans l'ancien régime, assujettissait ce dernier aux parlemens, et dans le nouveau régime, le soumet à la Constituante et aux deux Chambres actuelles, héritières, selon eux, du pouvoir de la Constituante. C'est ainsi qu'en ne saisissant d'une opinion que des portions isolées, sans la soutenir dans toutes ses conséquences, on se place dans la situation la plus équivoque, et, si j'ose le dire, la plus rationnellement vermoulue.

Le catholicisme étant la vérité, ne peut être que la vérité éternelle et, comme telle, il doit être éternellement révélé. C'est ce que M. de la Mennais a très-bien entrevu, sans qu'il ait cependant complètement développé cette thèse dans son grand ouvrage. Avant le Christ, cette révélation existait sous la forme d'une religion de la nature ou cosmogonie, culte patriarcal qui a dégénéré en paganisme, et qui s'y est mêlé aux inventions des hommes et aux mystères des enfers. Ce culte, qui comprenait la chute de l'homme, coupable Prométhée, renfermait aussi l'espoir d'une future délivrance, dont la loi mosaïque seule a conservé la pureté. Lors de l'apparition du Christ sur la terre, on n'inventa donc aucune vérité. Jésus proclama la loi nouvelle qui ressortait de la loi ancienne. Il répudia le paganisme corrompu, et le mosaïsme qui avait achevé sa carrière. Mais il ne condamna pas la religion des patriarches, aux yeux desquels Dieu

s'est révélé dans la création, ni la foi de Moïse, pleine d'espérance en un Sauveur futur. Il confirma ce qu'il venait d'abolir, pour le régénérer dans le sens de l'accomplissement des humaines destinées.

Le catholicisme, vieux comme le monde, quand il passa dans le christianisme et devint le christianisme même, n'avait rien à inventer en fait de dogmes. Sa hiérarchie avait été instituée par le Seigneur sur lui-même, et fondée en même temps sur cette pierre que les architectes du temple primitif avaient rejetée, et dont le Christ fit la base même de la hiérarchie ecclésiastique. C'est en vain qu'à ce sujet les protestans mettent leur esprit à la torture; et lorsque, méconnaissant l'inviolable sainteté de la divine parole, ils accusent le Sauveur d'avoir fait un jeu de mots, et lorsqu'ils repoussent, ou plutôt veulent rejeter dans l'ombre l'autorité dont les anciens pontifes avaient joui dans les premiers siècles du christianisme.

Comme cette autorité, qui ne faisait que de naître, était nécessairement faible encore, et que la chrétienté tendait à se constituer; on a conclu de ce mouvement progressif que l'autorité dont je parle n'existait pas dans l'origine; comme si l'enfant qui n'a pas atteint sa maturité n'était pas destiné à devenir homme, et ne devait pas en porter le nom. L'homme est tout entier dans l'enfant. L'Eglise tout entière était dans l'Eglise à son berceau. Ainsi, quand les protestans, avoués ou secrets, arguent de la formulation des dogmes par les conciles, et du lent développement de la hiérarchie, pour conclure que cette hiérarchie n'est qu'une

œuvre postiche, et que les dogmes ont été ajoutés ou inventés après coup : c'est de bon sens qu'ils manquent dans cette question.

Raisonner ainsi, c'est oublier toutes les promesses du Christ ; c'est ne plus penser à cette lumière annoncée aux Apôtres, à ce Saint-Esprit qui vient illuminer les hommes légalement assemblés au nom du Christ. C'est tomber dans l'erreur des mystiques, qui ne reconnaissent ni Eglise ni dogmes, et ne veulent obéir qu'à l'inspiration. C'est en même temps se joindre aux rationalistes, qui, se moquant de l'inspiration, penchent pour le déisme philosophique. Certes, les Conciles ont réduit les dogmes en formules, mais ce n'est pas à dire pour cela qu'ils les aient fabriqués. Une partie de ces dogmes existait de toute éternité, une autre partie date de l'avènement du Sauveur. Autre chose de les préciser comme un inaltérable symbole ; autre chose de les inventer.

Dans ces temps voisins des Apôtres, où l'Eglise avait encore peu d'extension, où la communauté chrétienne tout entière pouvait s'assembler doctoralement sous forme de Concile, on a dû voir les Conciles agir avec le Christ et l'Esprit Saint ; mais une fois que la grande œuvre de la formulation des dogmes se fut accomplie contre les hérétiques, il ne resta plus aux Conciles de rôle vraiment doctoral à jouer, leur importance cessa. Les croyances de l'humanité se trouvant fixées à jamais, ils ne purent dorénavant s'assembler dans son intérêt général. Des Conciles nationaux et locaux réglèrent des points de discipline relatifs à des églises particu-

lières. Il n'y eut plus de Conciles généraux. La lumière qui présidait à ces Conciles spéciaux, n'eût pas été la même que celle qui avait dirigé les Conciles généraux, si le Pape ne s'y fût pas incorporé en qualité de Concile universel toujours suprême, toujours vivant. Car le Pape, en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, de dépositaire du dogme souverain, est le Concile incarné. C'est donc le Pape seul qui, depuis l'époque de la tenue des grands Conciles, peut conférer le caractère d'universalité aux autres Conciles, qui, n'étant pas chargés d'établir les dogmes de la foi, ne posséderaient, sans le Souverain Pontife, qu'un génie purement local.

Un homme d'un mérite rare, Jean Gerson, se méprit sur le caractère du Concile de Constance, en lui accordant un type d'universalité qu'il ne pouvait plus avoir, puisque le dogme se trouvait déjà fixé d'une manière invariable. Il ne s'agissait plus dans ce Concile que de reconnaître à la chrétienté un chef suprême, et d'en finir avec le schisme de l'Eglise. Les Pères du Concile de Trente, plus sages que ceux du Concile de Constance, n'ont pas méconnu la différence des temps, et la France est le seul pays catholique où l'on s'y soit mépris. Si Bossuet voulut, très à contre-cœur, renouveler avec des restrictions les opinions de Gerson, c'est qu'il avait à expliquer par un mauvais système un système pire encore ; c'est qu'il était forcé de sacrifier l'indépendance du clergé français à la monarchie absolue de Louis XIV, et que, pour accomplir ce sacrifice, il fallait d'abord affranchir l'Eglise

de France des liens qui l'attachaient au Saint-Siège. Ce ne fut donc pas par la doctrine que la déclaration de 1682 fut une innovation. Il n'y eut de nouveau dans cet acte que la prétention de formuler cette doctrine, comme une espèce de dogme constitutionnel pour le clergé. Une question fréquemment soulevée jusqu'alors, mais qui n'avait pas d'expression précise, se trouva obtenir ainsi un organe pour ainsi dire officiel.

Je sortirais de la question que je traite, si j'essayais d'approfondir la position respective des deux puissances. Lorsque Jésus-Christ a ordonné de *rendre à César ce qui appartient à César*, il a voulu empêcher son Eglise de convoiter la puissance temporelle, et non affranchir cette dernière de toute responsabilité religieuse. L'Eglise primitive se gouvernait librement à l'époque des persécutions. L'empire bysantin la plaça dans une position fausse vis-à-vis de l'Etat. Les conquérans germains firent planer sur l'Eglise même, leur constitution de fiefs et de bénéfices ; les mille réseaux de l'Etat s'emparèrent d'elle, et l'enlacèrent. Enfin, quand cette simonie eut atteint sa plus haute et sa plus vaste extension, les Souverains Pontifes élevant la voix en faveur de l'indépendance chrétienne, tonnèrent contre un odieux abus. Depuis Grégoire VII l'Eglise fut libre ; mais alors se souleva l'épineuse question de la responsabilité des puissances terrestres envers Jésus-Christ. Les Papes agirent d'après une sublime idée de la destinée chrétienne. Sans doute ils ont pu s'égarer fréquemment dans l'application de ces

principes. Bref, depuis la captivité d'Avignon, cette idée de Grégoire VII, n'ayant pu se réaliser, tomba dans l'oubli.

Au dix-septième siècle, les Jésuites, qui reconnurent la rationalité du principe, tentèrent de le soulever de nouveau. Il semblait sur le point de devenir européen, quand les ligues catholiques s'armèrent contre les ligues protestantes. Cependant les temps étaient passés sans retour, où de telles questions pouvaient se décider encore. Le système de l'absolutisme, soit monarchique, soit démocratique, l'emporta. Les jurisconsultes ne tardèrent pas à conclure que ce pouvoir absolu devait entraîner l'inspection de la discipline ecclésiastique, et la police exercée sur le clergé par les hautes cours judiciaires. Ils s'armèrent des doctrines jansénistes et gallicanes, et cherchèrent à grossir, d'une manière indéfinie, la liste des appels comme d'abus. Ce qu'on appela liberté de l'Eglise en fut l'esclavage ; et la philosophie irréligieuse n'eut pas honte d'applaudir à cette liberté dérisoire. Voltaire savait bien que les parlemens étaient dans leur tort, par rapport au clergé, mais il ne voulait pas le savoir.

Aujourd'hui M. de la Mennais vient agiter de nouveau cette querelle immense, non sous le point de vue historique, et pour affranchir l'Eglise de France du despotisme des doctrines gallicanes et parlementaires, mais comme s'il s'agissait de remettre en pratique cette vieille doctrine de la soumission des puissances à l'autorité de l'Eglise. Or les puissances n'ont pas voulu accepter cette doctrine: c'est un fait contre le-

quel toute polémique est superflue. On peut avoir mille fois raison, sur le fond même de la question, sans faire faire le plus léger progrès à la bonne cause. L'essentiel serait de s'en tenir à ce que le siècle peut offrir de positif. Réclamer l'indépendance pour l'Eglise; exhorter le clergé à se pénétrer de l'esprit du temps; à ne le combattre qu'après l'avoir compris; à s'emparer des armes de la science, pour s'assurer l'avantage, et renouveler, d'une manière efficace, la foi éteinte au fond des ames: tels sont les devoirs impérieux et nouveaux, que le génie de M. de la Mennais doit remplir. Tout cela est d'une urgence bien plus pressante, que la question de souveraineté, si puissamment soulevée par lui. Déjà sa polémique a embrassé cette tendance, et, s'il persiste à la suivre, on le verra peu à peu s'éloigner de son point de vue primitif, comme inapplicable au temps présent. Contentons-nous d'opérer le possible, au lieu de fatiguer notre esprit à la poursuite de l'impossible, fût-il même désirable et raisonnable.

Nous avons découvert les deux racines du mal. Nous avons vu quelles sont, en France, au sein de la religion même, les deux plaies du catholicisme. On y méconnaît, sous deux rapports, la grandeur pontificale.

D'une part, lorsque, confondant arbitrairement avec les anciens Conciles, qui réduisirent le dogme en formules, pour l'opposer aux hérésiarques, ces autres Conciles de pure discipline ou de simple réformation du clergé, on élève le Concile au-dessus du Pape;

on refuse ainsi l'infaillibilité au Souverain Pontife ; c'est-à-dire que l'on nie son souverain pontificat. Une fois le dogme formulé, un Concile général, dans l'antique sens du mot, ne pouvait avoir lieu : le rôle de ces Conciles était fini. Quant aux Conciles partiels, ils n'étaient rien sans le Pape, chef et souverain de l'Eglise, représentant permanent, et pour ainsi dire incarné du Concile général.

D'un autre côté, l'on s'oppose à la libre communication entre le Pape et l'Eglise de France. On méconnaît le caractère du christianisme, l'unité dans l'universalité. On proclame le système des Eglises nationales, non dans le sens historique, mais dans le sens théorétique du mot. On distingue entre le Pape et la cour de Rome. Le Souverain Père des fidèles n'est plus qu'un monarque étranger. Peut-on pousser plus loin la méconnaissance de la dignité papale?

Les plus rigoureuses conséquences du système de M. de la Mennais étant radicalement impraticables, il y a là luxe, et par conséquent superflu. Cette idée proclamée par Grégoire VII, le suprême pontificat, exerçant la haute juridiction sur les peuples et les gouvernemens du monde, a paru sublime à Leibnitz, à Grotius, à Olden Barnevelt, qui consolida la république batave, et, si je ne me trompe, à Bacon lui-même. Malheureusement cette grande pensée est devenue, à la longue, impraticable. On ne cessera pas de la contester dans la pratique. Les foudres romaines se sont épuisées pendant le cours du moyen âge. On sait combien les pontifes ont été sobres d'excommunications

depuis la captivité d'Avignon. Avant Grégoire VII, c'était par la douceur qu'ils cherchaient à exercer de l'influence sur la conduite des souverains : ils leur adressaient des lettres pastorales. Mais l'horizon se rembrunit : la simonie devint générale et effrayante. A de grands maux, Grégoire VII opposa de grands remèdes. Ils ne pouvaient avoir de puissance, qu'à une époque de foi chrétienne : encore pouvaient-ils troubler l'Etat : c'était leur danger. Souvent, au lieu d'étouffer le mal, l'excommunication augmentait le despotisme que le Souverain Pontife voulait punir dans les rois ; l'anarchie qu'il voulait frapper dans les peuples ; la violation de la loi chrétienne, qu'il prétendait châtier chez les uns et chez les autres. Le principe était grand, noble, conforme à la raison la plus élevée. C'est dans l'exécution qu'il offrait des dangers ; et souvent le siège apostolique en a éprouvé les désavantages.

Ne parlons donc plus de ce principe, non par une réticence servile, ni par adulation envers l'orgueil humain, mais seulement parce que l'exécution d'un tel système présente d'insurmontables obstacles. Abstraction faite de la théorie de la souveraineté, il y a dans la France catholique, une énorme plaie, depuis long-temps ouverte et que rien ne cicatrise. C'est cette manière de réduire le Souverain Pontife à un degré d'importance minime, et de changer cette dégradation en une maxime gallicane. C'est aussi l'emploi de la déclaration de 1682, pour former un clergé gallican, lequel se montrant, ou servile dans l'intérêt de l'esprit de cour et de ministérialisme, ou frondeur,

selon l'esprit des légistes, imbus de la doctrine janséniste : prenne le nom et l'autorité d'Eglise nationale, prêche un christianisme de Chambres, et compose une nouvelle Eglise constitutionnelle. M. de la Mennais a posé le doigt sur la plaie. Mais il traite son malade avec un peu de rudesse ; souvent il lui parle sans ménagement. Ce qui n'est pas toujours la meilleure manière de guérir les gens.

Ajoutons à toutes ces causes, la haine des philosophes du siècle dernier contre toute idée religieuse. Ici les libéraux se trouvent dans une position singulièrement fausse, et leurs doctrines avérées sont contredites par leurs prétendues maximes, relatives au pouvoir spirituel. Il est bon de s'orienter avec soin dans une telle situation. Nous chercherons ensuite pourquoi les royalistes ne profitent pas d'une manière large et forte de ce désavantage de leurs adversaires.

La philosophie du siècle dernier n'avait pas pour but spécial la liberté de conscience. Elle voulait *écraser l'infame*. Quand les philosophes ont parlé de tolérance, ce n'était pas elle qu'ils réclamaient, mais bien l'abolition du catholicisme. Déjà Locke avait proclamé avant eux cette maxime odieuse : « Tolérance générale » pour toutes les croyances, excepté pour le catholi- » cisme, parce que l'intolérance est dans sa nature. » Ici ce penseur a confondu, avec l'esprit de persécution, qui ne résulte nullement de la conviction catholique, cette conviction, cette foi, que le catholicisme a en lui même : foi qui manque totalement aux Protestans, puisqu'ils n'admettent aucun critérium de la

vérité infaillible, et qu'ils interprètent depuis longtemps, de mille et mille manières, la *parole* sainte sur laquelle ils prétendent s'appuyer ; cette parole que Luther leur a recommandé de laisser entière et intacte.

« Il ne peut exister, dit le catholicisme, deux vérités » générales et absolues. Si elles existaient, elles se con» trediraient. La vérité ne serait nulle part : il n'y au» rait qu'universel conflit de tous les principes. On ne » saurait espérer de bonheur qu'au sein de la vérité » absolue, générale; et je suis cette vérité : donc on » ne saurait être heureux qu'au sein de l'Eglise. » C'est là une vérité de conviction que proclame le catholicisme. Mais cette conviction s'unit étroitement à une charité non moins vaste, non moins universelle. Si je suis dans la vérité, mon devoir est d'y amener les autres. Les y contraindre par la violence, serait odieux par deux raisons : ce serait leur imposer le joug de l'hypocrisie, s'ils cèdent sans être convaincus, ou les écraser s'ils résistent. La tolérance catholique est toute d'amour du prochain, toute de charité active. Jamais elle n'a prétendu exercer aucune violence ; et si elle veut convertir, c'est par amour des hommes, par amour du vrai. Ce qui a pu être fait dans un sens contraire ne doit pas être attribué à la religion, mais simplement à la perversité humaine.

Le protestantisme croit qu'il n'y a pas de convictions générales, mais seulement des convictions individuelles. Il n'a qu'une charité négative et oisive. Sa tolérance consiste à ne pas s'occuper de la foi du pro-

chain, à ne pas le convertir, à le laisser à lui-même. Je parle ici du principe protestant, tel qu'on le voit éclater dans ses dernières conséquences, qui sont l'indifférence en matière religieuse: et je ne fais pas entrer en ligne de compte les inconséquences nombreuses des sectes protestantes, aussi ardentes à chercher des conversions que le catholicisme peut l'être.

La philosophie adopte le même principe. Autant de systèmes autant d'individus. Elle aboutit, en dernière analyse, à un scepticisme absolu: mais jamais elle n'y aboutit tout d'un coup. Elle a aussi son système de prosélytisme, et prétend que l'on arrive à elle. Aussi inconséquente que le protestantisme, il lui faut des sectateurs: elle veut qu'on se groupe autour des doctrines de Descartes, Locke, Broussais, Condillac, et Cousin. Comme le protestantisme, elle détruit tout critérium de vérité universelle, et cependant elle exige la domination de ses systèmes.

C'est là ce qui explique l'intolérance, dirigée par les philosophes et les protestans contre le catholicisme seul. Comme il n'y a que le catholicisme qui soit invariable et conséquent avec lui-même; comme il est impassible et immuable, l'anéantir n'avance à rien. Il se proclame la vérité même, et qui cesse de croire en lui, cesse de comprendre Dieu, l'homme et l'univers. C'est cette *infaillibilité* qui excite contre lui la révolte furieuse des sophistes et des sectaires. Voilà pourquoi on le rejette hors du ban de la tolérance universelle. On lui pardonnerait son clergé, sa hiérarchie, même au besoin cette pompe sublime que l'on ose traiter

d'idolâtrie (la persécution n'est-elle pas pardonnée aux mahométans et aux peuples païens?). Mais ce qu'on ne lui pardonnera jamais, c'est cette attitude ferme, inaltérable, éternelle, infaillible, au milieu des orages du monde.

La démocratie du siècle a pu se débarrasser jusqu'à certain point de l'aristocratie; elle est parvenue, quoique passagèrement, à déraciner la royauté. Tant qu'elle égorgeait des rois et proscrivait des nobles, elle avait gain de cause, mais en assassinant des prêtres, on ne faisait aucun progrès dans l'œuvre de destruction commencée. Le sang des martyrs était fécond comme aux premiers temps de l'Eglise. A cet aspect de l'immuable et éternelle puissance de la foi, Voltaire, si du fond de l'abîme il eût pu voir le peu de succès des efforts de ses disciples, eût poussé des cris de rage, et l'accent de son désespoir infernal fût encore parvenu jusqu'à nous : *écrasez l'infame*, *écrasez l'infame.*

Mais l'expérience l'a prouvé : *écraser l'infame* est impossible. On se contente donc de torturer ce qu'on ne peut anéantir; et l'on force l'Eglise à subir ici-bas le supplice des enfers. Par haine pour l'Eglise, le libéralisme se fera Voltairien aujourd'hui, demain Janséniste, Gallican après-demain. Il ira jusqu'à s'emparer du ministérialisme, pour s'en faire un palladium contre le clergé. On le verra s'armer de l'ancien esprit des parlemens, qu'il hait d'ailleurs, mais qui lui sert à repousser la liberté de l'Eglise. Dans sa dérision amère on l'entendra nommer liberté la dégradation de cette même Eglise. Il flattera les curés pour les

porter à s'insurger contre les évêques; ensuite il flattera les évêques, qu'il excitera à s'insurger contre Rome. Tour à tour il empruntera pour flageller l'Eglise le bras judiciaire et le bras ministériel, exécuteurs des hautes-œuvres d'un libéralisme fanatique. Cette grande œuvre d'iniquité se poursuivra par les voies les plus illibérales; et l'on fera valoir contre le clergé les crimes du passé, les fautes du présent. D'un côté M. de Montlosier, en lui imposant la sainteté, lui défendra la science. D'un autre, le *Constitutionnel* se moquera des pratiques de sa dévotion, et rira de son ignorance. Cependant, c'est ce même libéralisme qui, toujours prêt à rappeler les fautes d'autrui, rugit de fureur dès qu'on lui oppose les excès révolutionnaires. « Qu'est-ce que cela prouve contre ma cause? demande-t-il. » — Eh bien, messieurs, la Saint-Barthelemy prouve-t-elle quelque chose contre la cause du clergé?

Les libéraux, imitant l'Eglise en cela, proclament égalité de justice pour tous, et n'exceptent que l'Eglise de ce bienfait. Ils demandent la liberté de tous, mais pour la tourner contre le catholicisme. Au fond, ce n'était ni la liberté ni l'égalité qu'ils voulaient, mais la démagogie des tribuns du peuple, mais l'oligarchie des richesses. Au lieu de relever la dignité du peuple, ils ne voulaient qu'abaisser les grands et les soumettre au niveau démocratique. Le mot de *tolérance*, prononcé par eux, était vide de sens. Ils ne voulaient que la persécution et la ruine de l'*infame*.

Il y a une portion du libéralisme, portion honnête,

estimable, et qui, sous le nom de doctrinaires, se retire de la presse, échappe à la fureur dont la foule est obsédée, et compose un parti de gouvernement, dans le sens de la liberté, de l'égalité, de la tolérance. A peine cette fraction, qui se trouve, comme à son insu, gangrenée de philosophisme et de protestantisme, peut-elle parvenir à triompher de ses maximes et de ses inclinations. Cependant elle y tâche, et c'est dans ces essais qu'il faut l'appuyer. Tel est le secret de mon penchant pour le *Globe*, pour les cours de M. Guizot et de M. Cousin; penchant que beaucoup de mes amis ont cru devoir me reprocher. Ce ne sont pas mes doctrines qui se rapprochent des leurs; c'est un ardent désir de voir cette liberté, cette tolérance, cette égalité, si souvent et si vainement invoquées, porter enfin leurs fruits. M. de la Mennais lui-même (et son dernier ouvrage le prouve) en est venu à cette opinion. Et lui aussi, il a cherché à encourager chez les doctrinaires un esprit d'équité qui a commencé à poindre chez eux, quoique avec bien de la peine.

Le premier homme qui ait servi d'organe à ce parti moral, qui, répudiant les haines révolutionnaires, adopte les maximes honorables, mises en avant et oubliées par les fauteurs de la révolution : cet homme est M. Royer-Collard. Les Girondins, malgré la vertu personnelle de quelques-uns d'entre eux, étaient mêlés à la persécution et s'y livraient sans réserve. M. de La Fayette lui-même, qui toute sa vie a professé les doctrines de la tolérance, de la liberté, de l'égalité américaine, ne s'en est plus souvenu dans la question des catholiques

de France. On l'a constamment vu se ranger du parti des philosophes qui réclamaient des restrictions contre le clergé, jamais du parti de ceux qui repoussaient la tyrannie effroyable que la constitution civile du clergé lui imposait. Je puis lui en faire un reproche public, ainsi qu'à la plupart des libéraux qui, sous ce rapport, se trouvent en désaccord avec leur doctrine. Cette inconséquence venait sans doute chez lui d'instinct, plutôt que de réflexion.

Imbu de doctrines gallicanes, parlementaires, peut-être jansénistes, par rapport au clergé, M. Royer-Collard ne pouvait, sous ce rapport, servir toujours de bannière et de point de ralliement à son école. M. Guizot, tout protestant qu'il soit, a fini par devenir plus tolérant. Le *Globe* enfin semble avoir professé des maximes de liberté, de tolérance, d'égalité, auxquelles se joignent cependant des restrictions et des exceptions singulières, au sujet de la liberté d'association, de corporation, et de l'indépendance catholique. Ces restrictions réclament un examen sévère et attentif.

Dans la situation de nos affaires, tout dépend de la manière judicieuse et vraie de fixer le sens de ces deux mots: *liberté*, *égalité*. Ces mêmes doctrinaires, dont la réclamation presque révolutionnaire en appelle chaque jour aux imprescriptibles droits du genre humain, contre le despotisme des formes : ces doctrinaires, qui ne soutiennent, disent-ils, la révolution, qu'en vertu de ce droit légitime qu'ils attribuent à l'homme, de se révolter contre ce qui l'opprime :

droit que je suis d'ailleurs bien loin d'avouer dans le sens que la révolution lui donne : ces doctrinaires, dès qu'il est question de l'Eglise catholique et de sa liberté religieuse, retombent sous le joug des formes. C'est ainsi que le rédacteur en chef du *Globe*, et récemment M. Charles de Rémusat, dans une critique du dernier ouvrage publié par M. de la Mennais, ont soutenu l'équité des ordonnances, au sujet des petits séminaires, ordonnances dont cependant ils désavouaient le principe. Ce qui leur plaît dans les ordonnances en question, c'est qu'elles font rentrer sous le droit de l'oppression commune, l'Eglise, qui n'avait échappé à cette tyrannie, que par le privilège qu'on avait converti en monopole. Dans des articles très-bien faits, M. Dubois a soutenu que l'Eglise, pour acheter sa complète liberté, devait commencer par renoncer à toute alliance avec l'Etat, et à toute dotation de la part de l'Etat. Cependant comme cette dotation n'est pas le prix de services rendus à l'Etat, mais seulement l'indemnité accordée au clergé, en compensation de la confiscation de ses biens : il n'y a dans le fait aucun pacte entre l'Eglise et l'Etat ; et l'Eglise ne se trouve point placée dans une position, que les principes même de la Charte désavoueraient.

On voit que si les doctrinaires sont équitables, ils le sont pour ainsi dire à contre-cœur. S'ils n'imitent pas le *Courrier*, qui demande avec tant d'impétuosité l'exécution du Concordat impérial, et des articles organiques par lesquels ce Concordat est outrageusement violé dans son principe : ils veulent qu'avant

d'émanciper le clergé, on commence par lui enlever tout moyen d'existence. Ils demandent pour lui une sorte de liberté, dans l'espoir que le mouvement, par lequel les sociétés modernes sont entraînées, l'effacera plus sûrement. C'est en cela que le *Globe* nous semble manquer de générosité, de loyauté même: malheur qui n'a pu lui arriver que contre ses intentions, et en dépit des sentimens d'honneur qui l'animent, ou que du moins nous nous plaisons à lui attribuer.

Quand il s'agit de l'esprit d'association, le *Globe* emploie la même réticence. L'association libre est dans les principes de ses rédacteurs. Mais tout à coup une crainte vient les saisir. Ils redoutent que les Catholiques ne s'en emparent au profit des communautés religieuses; et alors, réduisant leur principe, et le rognant pour ainsi dire de leur mieux, ils n'admettent que l'indépendance des clubs électoraux, et des comités politiques, et empêchent l'existence privée des corporations religieuses et civiles. Cependant qui veut la liberté, doit l'accepter avec toutes les conditions qu'elle comporte, et ne peut repousser cette liberté d'association, pourvu qu'elle n'ait rien d'immoral dans son but. Quant au monopole des associations, ce fut la ruine des sociétés anciennes, et je suis bien loin de le réclamer.

En général, il y a de la bonne foi et d'honorables sentimens chez les hommes qui se proclament partisans de l'autel et du trône. Ces hommes ont de la loyauté dans les affections qui les attachent à la maison de Bourbon. C'est un dernier reste de ces senti-

mens chevaleresques, qui jadis ennoblissaient l'obéissance, et que Louis XIV eut le bon sens de conserver sous son règne, où tous les sentimens d'antique indépendance s'éclipsèrent. Ce monarque acheva l'œuvre du temps, et se montra beaucoup moins pénétré de l'esprit de système que les royalistes ne l'imaginent. Ce fut la force des choses qui dicta cette théorie, d'après laquelle il dut se diriger, et qui ne vint qu'après coup. Alors se trouvaient anéanties dans leur racine, et privées de la moindre indépendance politique, toutes les constitutions féodales, communales, toutes les corporations et leur puissance, l'université, enfin, tout ce qui jetait de l'éclat sur la France antique. En général la servilité ne fut pas à la mode sous l'ancien régime, quelque corrompu qu'il fût. Si l'on obéissait au maître, c'était par dévouement aveugle, et non par bassesse.

Il est cependant résulté de ce conflit de causes diverses, une complète méconnaissance de l'ancien droit divin des couronnes. Dans la monarchie absolue, le roi prétendit gouverner, non plus au nom et par l'autorité du roi des rois, mais en vertu de sa seule naissance. On interpréta dans un sens plutôt matériel que moral, le dogme de la légitimité. La royauté, dans cette situation, gagna de la puissance d'administration ministérielle, mais perdit quelque chose de son ancienne autorité de gouvernement. Elle se matérialisa comme le reste de la société. D'idéale qu'elle avait été dans le principe, elle devint de plus en plus *positive*. Brisant ses relations avec la majesté divine, la majesté profane se trouva isolée du peuple et de la reli-

gion, s'entoura, en quelque manière, d'une vaste antichambre, et se retrancha derrière les bureaux de ses ministères, comme derrière des remparts. Du sein de ce retranchement, elle espérait administrer l'Etat, qui jadis avait vécu de sa vie propre, naturelle, intime. On peut dire qu'aux yeux des ministres, le roi n'était plus le souverain bienfaisant pour tous, accessible à tous, mais le chef des ministres, source première des faveurs et des graces. On prit l'habitude de ne voir dans la religion qu'un frein pour le peuple, et quelquefois aussi une puissance, qui rapprochait le souverain du clergé. Dès lors le principal mérite et le rôle du prêtre, furent à peu près les mêmes que ceux de l'officier. Sa robe ecclésiastique lui donnait le droit d'approcher du prince : bientôt on ne vit plus l'homme dans l'évêque, mais le gentilhomme. On foula aux pieds cette vieille maxime, qui ordonnait à l'Eglise de ne choisir ses premiers pasteurs que parmi les hommes les plus vertueux et les plus capables. Pour être évêque, il fallait presque tenir un titre de sa naissance; la sainteté ne donnait que des droits secondaires.

Cette obséquiosité d'un clergé de cour, habitué à mettre aux pieds du souverain sa dignité ecclésiastique, coïncidait avec la fureur administrative des ministres, qui voulaient diriger jusqu'aux affaires du clergé, et avec la folie judiciaire des parlemens, qui n'admettaient d'autre liberté que celle qu'ils avaient d'avance réglée et déterminée. Quand les royalistes d'ancien régime sont revenus d'émigration, ils ont fait, sans trop de peine, le sacrifice de leurs vieilles

maximes gallicanes, ministérielles, parlementaires. Ils n'ont pu sacrifier l'esprit de cour. Sans doute nous n'avons plus de clergé titré comme sous l'ancien régime. Mais comme l'autel a succombé avec le trône, et que le trône a dû nécessairement protéger l'autel, on a regardé les intérêts de l'un et de l'autre comme absolument inséparables, et l'on n'a pas voulu permettre au clergé de rester neutre au milieu des partis de la France actuelle. On l'a forcé de prendre position, de devenir *ultra;* et c'est ainsi qu'on l'a entraîné récemment à prendre part aux chances de faveur et de disgrace que subit nécessairement un clergé dont le sort se rattache aux révolutions ministérielles, dirigées, soit par l'esprit de cour, soit par l'esprit représentatif.

Cette position du clergé était vicieuse dans son principe, et chaque jour, en s'écoulant, nous prouve combien elle était dangereuse. Déjà exposé à la colère philosophique, on le mettait en butte à la haine politique. Si, au contraire, éloigné de tous les partis, il eût tenu le milieu dans leurs débats, sa position religieuse se fût conservée honorable et indépendante : il eût servi la royauté d'une manière bien plus efficace qu'il n'a pu le faire dans cette autre position qu'il a maladroitement choisie. Personne n'est plus porté que moi à trouver des excuses aux fautes qui ont amené ces résultats. Mais enfin il est nécessaire de les connaître et de les avouer pour s'en garantir un jour.

Certes, le ministère actuel n'est pas plus défavorable au clergé dans ses intentions réelles, que ne l'étaient

les précédens ministères. Mais il subit l'effet d'une réaction. Naguère l'esprit de cour et d'ultracisme, le génie d'ancien régime, déguisé sous les formes de l'administration bonapartiste, essayèrent de dresser le clergé pour la conquête de la France, qu'ils espéraient enlacer et dominer au moyen de congrégations religieuses. Quand cette tentative eut manqué et que tout le monde vit jour au travers de ces intrigues, une réaction éclata : réaction d'un caractère étroit, mesquin, illibéral, dont les ministres se trouvèrent forcés d'être les organes. Mais il n'est pas vrai qu'ils aient eu la moindre tendance réellement irréligieuse. Au contraire, ils ont essayé de modérer la violence de la réaction que je signale. Ce qui leur a manqué, ç'a été la force nécessaire pour s'élever jusqu'à une haute liberté, vraiment ferme, vraiment positive et qui, par conséquent dominatrice, pût proclamer, comme droit naturel, l'affranchissement de la religion.

Il m'est à peu près démontré que le dernier ministère, désespérant plus d'une fois de pouvoir tenir tête au torrent de la réaction, a voulu imiter ces vaisseaux prêts à sombrer, et qui se remettent un moment à flot, en sacrifiant une partie de leur cargaison. M. de Villèle se souciait peu des Jésuites; et, de quelque faveur qu'ils pussent jouir auprès de Monseigneur d'Hermopolis, le ministre les eût sacrifiés à ce qu'il regardait comme la nécessité. Mais l'ancien ministère eût par là donné accès à une réaction plus profonde et plus large que le ministère actuel a paru servir. Jusqu'à un certain point, ce mouvement antireligieux a été as-

soupi par les ordonnances. Contraires à tous les principes que je professe en religion, en philosophie, en politique, en législation, ces ordonnances n'ont, selon moi, ni la portée ni l'effet qu'on a voulu leur attribuer.

Aujourd'hui, le parti royaliste en revient à la liberté. Il demande, ou plutôt il semble demander, avec les catholiques des Pays-Bas, la liberté de l'enseignement, l'indépendance de la religion, le droit des associations religieuses. Mais comme ces réclamations sont en discordance avec son ancienne conduite, il se montre faible, timide, incertain. Le temps n'est pas très-éloigné où l'on voulait assurer au clergé le monopole de l'instruction; où même l'on voulait remplacer et ruiner les colléges du gouvernement au moyen de petits séminaires destinés à recevoir des externes. Le parti royaliste a, pour ainsi dire, peur de ses propres réclamations dont il n'a pas la conscience. Il craint de faire retentir un langage trop libéral, et cependant, quand il s'agit du clergé et de ses affaires, c'est du libéralisme que ce parti fait contre les libéraux. Position équivoque, pénible, d'où le parti royaliste n'a pas encore su se tirer à son avantage.

Qu'il adopte enfin franchement la liberté, tous les embarras disparaîtront; et sa loyauté envers l'auguste maison de Bourbon ne se trouvera nullement affaiblie. Il n'y a que la liberté qui puisse replacer la royauté dans sa véritable sphère. C'est la liberté seule qui rétablira la royauté dans ce droit divin, supérieur à

l'unique succession de propriété légitime, et bien plus utile que la légitimité, parce qu'elle élève davantage le trône, le souverain, qui régnant véritablement par la grace de Dieu, a reçu une sanction suprême que rien ne peut effacer. Il reste toujours souverain aux yeux du chrétien ; au lieu que le roi seulement légitime ne peut revêtir ce caractère vraiment supérieur, inaccessible à l'injustice et à la violence, et que ni l'une ni l'autre ne peuvent jamais s'attribuer. Un usurpateur peut essayer d'anéantir la légitimité en se substituant à elle ; mais comme il ne peut avoir recours à la grace divine, il invoque ou le simple droit du plus fort, ouvertement avoué, ou le même droit déguisé sous le titre de souveraineté populaire, comme fit Bonaparte, qui faisait émaner sa tyrannie de cette prétendue souveraineté. Le monarque, en vertu du principe chrétien, jouit d'une sorte d'inviolabilité morale de sa couronne. Sa possession étant plus sacrée, est plus sûre que celle de l'usurpateur, qui peut à la rigueur léguer à ses descendans sa couronne matérielle, mais qui n'en conservera pas moins la tache de son origine : tache qui, empreinte sur le trône, pèsera sur lui, l'affaissera de plus en plus, et creusera un abîme sans cesse ouvert pour l'engloutir.

Pour obtenir une bonne solution du problème des destinées sociales, il faudrait que le pouvoir, l'ordre où se reflète toujours une image de la création et de la conservation de l'univers, reproduite dans l'Etat ; que la liberté ou le mérite en vertu duquel l'ordre s'acquiert, au moyen duquel le pouvoir demeure souverai-

nement intelligent, ne s'abrutît pas lui-même et n'abrutît pas l'espèce humaine ; enfin que la religion ou l'éternelle vérité des choses par laquelle l'ordre se comprend et qui légitime la liberté : il faudrait, dis-je, que ces trois puissances eussent leur plein effet dans une parfaite harmonie. Malheureusement, les choses ne peuvent aller ainsi. Tout se déprave. C'est à cette dépravation que doit s'opposer de toutes ses forces un parti ami du bien comme l'est le parti royaliste. Il doit se placer dans la liberté même ; c'est elle qui est la justice, l'équité, l'égalité véritable, le droit humain. C'est par elle et en son nom qu'il maintiendra l'ordre et la vérité, qu'il fondera le trône et l'autel sur l'inébranlable base des mérites et de la vertu sociale.

Là où il y a dépravation, il intervient en quelque sorte un jugement divin. Le pouvoir, qui se change en tyrannie ; la liberté, qui s'égare dans l'anarchie ; la religion, qui ne se garantit pas de la superstition, ou qui, s'affaiblissant elle-même et cessant d'être une foi, devient une philosophie mondaine, une pure opinion : sont aussitôt frappés dans les gouvernemens, les peuples et les ministres de la religion. Tôt ou tard cet inévitable jugement s'accomplit. Telle est la plus forte objection que l'on puisse opposer au système de M. de la Mennais, qui, non content d'accorder à l'Eglise le droit incontestable d'anathème et de censure (droit souvent employé jusqu'à l'abus et qui a péri par l'abus même) veut y ajouter encore le droit de jugement. Ce dernier est absurde, s'il n'est pas suivi d'exécution, et sous cette forme il est impossible,

puisque, comme l'a prouvé l'expérience, il ajoute encore à l'anarchie. Il n'y a dans ces sortes de cas qu'un juge et il est infaillible, il prononce en dernier ressort : c'est Dieu. Il laisse aux événemens leur cours nécessaire. Peuples, gouvernemens, pontifes ont plus d'un souvenir de ce genre à étudier et à conserver.

C'est spécialement du clergé français que dépendent avant tout les destinés du catholicisme en France. Qu'il veuille, et il pourra. C'est à lui de suivre avec une tranquille modération, avec le calme et une dignité convenables, quelques-uns des conseils que le zèle de M. de la Mennais lui adresse. Qu'il se place enfin sur le terrain de la liberté apostolique, qu'il s'arrache à la presse des partis, qu'il surveille avec soin ses Mandemens, qu'il acquière des connaissances théologiques et qu'il étudie son siècle. Il ne s'agit point de combattre les Amalécites, Gomorrhe ou Sodome; ses ennemis ne sont ni Voltaire, ni la liberté de la presse, ni l'aristocratie, la démocratie ou le ministère. Il ne doit avoir qu'un seul point de mire, le christianisme. Qu'il conquière son indépendance apostolique et la pleine liberté de ses réunions cléricales; qu'il combatte avec une douceur ferme pour s'affranchir des entraves que lui oppose l'Etat. C'est à la science qu'il faut qu'il s'adresse, pour la pénétrer d'une sève nouvelle de religion et de vérité.

(*La suite au numéro prochain.*)

PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE DU CATHOLICISME.

CHAPITRE V *.

De la nature.

Dans le cours de nos investigations, nous avons abordé les plages de la mort, ou plutôt, nous avons vu s'étendre à nos yeux cet océan désert, cette mer infinie et sans rivages, le règne de la mort. C'était le chaos antique, vieille idole, colosse, tronc abattu d'un primitif univers. Géant sans mouvement et sans vie, il n'avait ni les yeux pour voir, ni les pieds pour marcher, ni la voix pour s'énoncer. Sous les langes de mort qui l'enveloppaient, il dormait du sommeil du trépas. Tout à coup une action formidable vient l'arracher à ce tombeau. Le souffle de la vie soulève le linceul, flottant en lambeaux déchirés autour du vaste

(*) Lu à la société des Bonnes-Lettres, le 10 mars 1829.

cercueil où l'univers restait plongé. Le monde renaît à la lumière.

Etudions cette mort primitive, cette action vivifiante. Posons-les en théories. La mort nous offrira ce qu'il y a de plus lourd comme ce qu'il y a de plus léger : la pesanteur et les atomes. Nous aurons à observer dans la vie, l'agent universel de cet univers, le fluide éthéré. Nous passerons des formes chimiques ou élémentaires de l'existence, à l'organisme et à ses développemens divers. Il faut que nous commencions par nous orienter, pour ainsi dire, au sein de la matière grossière, inanimée, déchue, que le Créateur a saisie, pénétrée, soulevée de son souffle vital. De là ces images mythologiques, destinées à figurer ce Créateur qui est également le Conservateur, la Providence de l'univers. Tantôt il soutient, comme Atlas, le système des mondes ; tantôt c'est Vishnou qui, sous la forme du sanglier, plonge au sein de l'abîme, pour en tirer l'univers, et le soulever à l'aide de ses énormes défenses. Quelquefois c'est le même Vishnou, qui, métamorphosé en tortue, et endormi sur les ondes, où il va flottant, soutient le monde sur son immense écaille.

§ I. *Du chaos ou de la matière grossière.*

Lorsque la dissolution d'un corps organique vient de s'opérer sous nos yeux ; quand la corruption même a pris fin ; quand la vie apocryphe qu'elle enfante se trouve épuisée, que reste-t-il ? De la poussière ; des infinimens petits, privés d'action et de réaction sur eux-

mêmes, sans vie, sans mouvement. Ils restent ensevelis dans une apathie éternelle, jusqu'à ce que le fluide éthéré qui leur est étranger, vienne s'en emparer, comme d'une substance qu'il ne peut pas laisser inactive, et que sa force vitale saisit pour la transformer.

Allons plus loin. Etudions le génie intime de cette poussière. Elle nous révèle une existence moléculaire, une action élémentaire, qui se sont éteintes. Quoi de plus opposé aux infinimens petits dans leur vie et dans leur action, que ces autres infiniment petits plongés dans leur éternelle impuissance? Tout en se repoussant, les premiers semblent animés d'une haine mêlée d'amour : ils se meuvent pour se rapprocher, s'éloigner et se dévorer, jusqu'à ce que l'action créatrice les ait soumis à la loi des corps. Les autres, dans leur anéantissement éternel, ne possèdent jamais une vie qui leur soit propre et spéciale. Lutte sans fin de l'existence et de la mort; lutte, où vous diriez que la vie se repaît de la mort, et fait son impérissable aliment de cette mort qu'elle métamorphose, subjugue, anéantit.

Jamais des milliards d'atomes ne produiront un grain de sable : jamais la moindre substance inanimée et grossière ne deviendra cristal ou métal par leur entremise. Les fluides vivans, au contraire, les substances éthérées, s'emprisonnant dans un corps de vapeurs et de gaz, pour se recouvrir d'un autre corps de forces liquides, et passer plus tard à l'état solide, quand la matière grossière, domptée par eux, aura

fini par dominer la masse; ces forces élémentaires, dis-je, subissent une action chimique, principe de toute forme déterminée dans l'existence terrestre et grossière.

Au fond, il n'y a pas d'atomes. Jamais la nature, alors même que la mort triomphe d'elle, ne laisse le dernier terme d'aucune dissolution prendre une forme permanente. Les molécules élémentaires sont partout présentes, comme agens immédiats d'une vie universelle.

La pesanteur est une autre loi de mort et d'inanimation originelles. Lorsqu'un corps organisé se trouve anéanti dans le germe de sa vitalité, il reste comme paralysé, froid, lourd, inactif, avant qu'une dissolution passagère le fasse revivre pour quelque temps. Il est la pesanteur, non-seulement privée de mouvement, mais de toute espèce de forme d'existence. C'est là ce qui distingue le corps organisé, mais anéanti, de la masse inanimée en apparence, mais qui, dans sa lourdeur et son apathie, possède une certaine forme d'existence. Avant de passer à l'état de poussière inactive, légère, et retombant sur elle-même; la mort solide, le froid primitif se trouvent dominés par une puissance de vie, qui les force à la décomposition. Mais la complète dissolution du corps animé, sert à faire apparaître une nouvelle existence. Il est vrai que la mort s'est réintégrée au sein de la nature, déchue de cette primitive splendeur, à laquelle Dieu l'avait rendue en l'arrachant au chaos. Mais il n'est plus permis à la mort de régner sous forme de chaos perma-

nent. La confusion apparaît-elle au sein de la création? aussitôt tous les agens vitaux travaillent de concert à dominer et à paralyser ce désordre, après l'avoir réduit à son dernier période, en l'enfermant dans le plus petit espace possible de l'existence.

Aujourd'hui donc, si la nature ne possède plus la puissance d'une formation nouvelle, d'un nouvel organisme, si nous ne sommes plus aux jours de la création, nous n'assistons pas non plus à l'époque fatale d'une dissolution définitive. Le banquet de la vie n'a point cessé de nous offrir sa riche magnificence. La masse grossière, la matière inanimée, y prend elle-même part à sa manière. Cette pierre, ce métal, pour révéler ce qu'ils contiennent de magnétisme ou d'électricité, n'ont besoin que d'être exposés à une action chimique, à une combinaison inattendue. Dans l'état de maladie où le globe terrestre se trouve, la mort même sert, comme malgré elle, d'expression à une nouvelle vie.

Pesanteur et atomes : lourdeur incohérente, légèreté sans vie : point de centre, aucune surface : partout confusion : nulle existence distincte : avant que Dieu descendît sur l'abîme, tel était l'état de la nature anéantie. Telle est la base mécanique de l'univers : un stérile chaos, où prédomine partout le principe de la matière grossière. Ce mécanisme a disparu, soumis à une loi vivante d'universelle attraction : loi, qui régissant les mondes ou corps solides de notre système planétaire, et les ramenant vers un centre où se trouve un corps de puissance et de force majeures, ne prive

cependant pas de toute attraction particulière, de toute indépendance, de toute force réactionnaire, les globes subalternes, qui conservent ainsi une énergie secondaire et passive. Le mouvement mécanique des mondes autour de leur axe, n'est lui-même, en aucune manière, un mouvement purement extérieur : déjà se trouve, sinon un principe d'individualité et de liberté, du moins un principe de réelle existence, dans la concentration de la matière et dans sa répulsion vers un centre de vie. La pesanteur est partout devenue légèreté. C'est l'immense poids de la matière concentrée, qui donne, au système des mondes, son mouvement dans l'espace, mouvement plus rapide que la vie même, et que le mouvement des fluides éthérés.

Comparer l'existence de notre Univers à celle d'une horloge combinée par un habile mécanicien, telle a été la grande erreur d'une foule de physiciens et d'astronomes. Kepler, Herschell, et ces autres intelligences lumineuses, qui brillent d'un si vif éclat dans le firmament des grands hommes, n'ont point partagé l'erreur que je signale. Dans la vaste machine, que nos mécaniciens analysaient, l'attraction n'était plus une force vitale, agissant à distance par le mouvement d'une sphère vers une autre sphère : il fallait des poids et des contre-poids à cette immense horloge, que maintenait et conservait cependant le souffle de la création. On ne voulait plus voir dans le temps que la succession matérielle des minutes dans l'espace, vide immense où se trouvait encadrée la machine gigantesque de l'univers, machine exempte de rouille,

et dont la poussière n'embarrasse jamais les ressorts. Ce sont là de vains fantômes qui se sont évanouis au grand jour de la science.

La pesanteur, force primitive de la matière, force inerte, est l'inaction même. C'est la matière considérée dans son essence abstraite. Elle contraste, en cette qualité, avec toute espèce de corps organique ou inorganique. Dans les corps, il y a cependant pesanteur. C'est la force centrifuge constituant la créature, force entraînée vers un centre étranger à son principe éthéré, et où elle cherche un nouveau point d'appui; c'est cette force qui, pénétrant la matière, et attirée par elle dans cette situation, s'incorpore, pour ainsi dire, la matière grossière, et organise le corps quel qu'il puisse être, en lui donnant un poids quelconque. Ce qui distingue la pesanteur d'un corps organique de la pesanteur d'un corps inorganique, c'est la mesure. Le corps organique est d'un poids achevé, limité dans l'espace. Le corps inorganique est sans mesure réelle. Son poids est illimité, inachevé dans l'espace. La pesanteur originelle de la matière grossière, dans son état de primitive grossièreté, ne suppose ni poids, ni mesure. Comme cette matière est la mort et la confusion, tout centre et toute surface lui manquent; donc elle ne peut avoir de poids, et à plus forte raison, elle ne peut avoir de mesure. Cette pesanteur, privée de toute loi, de toute harmonie, ne peut être en quelque manière qu'une abstraction: abstraction fondée cependant sur l'originelle existence du chaos, de la mort primitive.

Gardons-nous bien de confondre la matière première, de création divine, avec la matière grossière, résultant d'une chute, d'une décadence. Distinguons également cet anéantissement produit par le chaos, de la matière que la vie a saisie sous forme de fluides éthérés, dans la lutte et les combinaisons chimiques des forces élémentaires. La matière grossière, tant qu'elle n'est pas domptée; assujettie à la loi des corps, c'est la confusion, c'est la mort.

Qu'est-ce que la mort? Comme principe, elle est non-existence; comme résultat, elle est existence. Pour me servir du dialecte de la philosophie, elle n'existe qu'*à posteriori*, jamais *à priori*. Elle n'est pas une cause, puisque, comme principe, elle est nulle. Ce n'est pas la chose originelle, la chose en elle-même: c'est la chose arrivée, comme résultat. La vie, au contraire, toujours cause et principe, se montre toujours *à priori*, jamais comme résultat. On opère la mort. Jamais on ne crée la vie.

Mort, signifie destruction. La mort spirituelle est l'anéantissement de l'homme spirituel; c'est une abolition de l'intelligence. La mort matérielle est la ruine de l'organisation.

Evoquer la mort, c'est évoquer une non-existence, qui, comme telle, n'a d'existence que pour elle-même. La mort est sans réalité, par rapport à la vie. Si elle est quelque chose, c'est par rapport seulement avec elle-même. Elle est à la fois et n'est pas. Au contraire, la vie est toujours subsistante. Elle est la substance qui est parce qu'elle est. Privée d'unité, de consis-

tance avec elle-même, la mort est l'opposé de sa propre existence. Négation, elle renferme l'affirmation qui la détruit.

N'allons pas nier trop absolument la mort, la négation. Plus d'un panthéiste, et plus d'un mystique, pour avoir transformé la mort en être de raison spéculative, au lieu d'y voir la masse inanimée, l'erreur, le mensonge, sont tombés dans de coupables excès. Ils prétendaient ne commettre aucun crime, tout en commettant le péché; comme le péché n'existait pas, selon eux, ils faisaient la chose qui n'était pas, et ne faisaient rien. Leur existence positive, avérée, qu'ils reconnaissaient comme seule réelle, demeurait vertueuse au sein du vice.

La mort, le mal, la matière grossière existent : mais leur vie est factice, erronée : elle consiste dans la cessation de la vérité, dans l'opposition à la vérité, ce qui est le comble de la non-existence.

Il ne faut pas exagérer ce caractère d'illusion propre à la mort, au mal, à la matière grossière. Transformez-la en pure illusion, en chimère : vous voilà jeté dans un panthéisme sans issue.

La mort spirituelle, c'est le mensonge, l'immoralité, la mauvaise intention. C'est la dissolution intellectuelle de l'être moral. La vie de l'esprit cesse. Le Démon prend l'empire. Celui qui meurt de la mort spirituelle s'assimile au mal. Quant à la mort matérielle, c'est l'abandon de l'existence corporelle, qui retombe à la fois, si je puis le dire, de tout son poids et de toute sa légèreté dans la matière grossière.

On ne doit jamais confondre avec les corps solides, la matière grossière. La terre, les pierres, les métaux, ont leur forme, possèdent leur vie propre. Ce ne sont point les productions du chaos. Cependant le chaos se reproduit sous la forme de la mort, dans la création altérée par la chute de l'homme.

La mort, sous le rapport spirituel et matériel, a une fausse vie qui lui appartient. Ce sont les passions qui font naître cette apparence : les passions, qui abusent des sens, de ce corps originel et, pour ainsi dire, idéal, dont l'ame est revêtue. Quand les sens se dérèglent, ils vivent d'une vie fausse, placée, pour ainsi dire, en dehors de l'existence. Cette même vie factice, apocryphe, s'empare de l'ame ou de l'intelligence, les pénètre dans leur profondeur, quand l'une se déprave par la passion, quand l'autre se corrompt par le sophisme. Est-il rien de plus factice que la vanité qui, vide et inquiète, semble se creuser en elle-même un tombeau diaphane? Dans cette existence, où tout est orage et vide, désir et avortement, se trouve comme un avant-goût des enfers.

Lorsque la dissolution d'un corps a lieu, il y a une passagère fermentation, fausse vie de la mort matérielle. Au bout de cette mensongère existence, la mort véritable se trouve. Au contraire, la vie réelle, se dégageant du corps qu'elle anime, retourne constamment vers son origine. L'esprit pur s'unit à Dieu, sans perdre son individualité. La vie matérielle retourne à l'ame du monde.

Il faut regarder l'une et l'autre mort, comme autant de réductions à l'état d'un être nul par lui-même, et

dont la substance consiste à n'avoir aucune valeur intrinsèque. C'est le néant, non comme néant (comme tel il n'existe pas), mais comme vide et tourment, lorsqu'il s'agit de mort spirituelle ; comme masse et atomes, quand il s'agit de mort matérielle.

Voilà comment la pesanteur, considérée comme telle, constitue pour la matière même, une sorte de forme, de capacité originelle, en sa qualité de paresse, d'inaction, de puissance négative. Elle est la mort, le froid, l'humide, l'improductif. De même la méchanceté compose la force négative, la puissance originelle, la capacité, la forme d'existence du démon, qui est le mal. C'est le Tartare qui, dans les antiques cosmogonies, s'agite au fond du chaos.

Non-seulement la mort est une réduction, elle est en outre une privation du poids, de la consistance, du nombre, de la mesure propres à la nature originelle. A la fois pesant et frivole, centre sans attraction, surface sans cohésion : tel est le chaos, où rien ne se coordonne. Ce génie superficiel, cette frivolité du néant, ont pour expression les atomes, que l'on pourrait nommer les élémens de la non-existence. Avec cette philosophie des atomes, on ne ferait pas, comme on voit, de bien grands progrès dans la recherche de la vérité.

Quand la primitive création désorganisée se trouva frappée de mort et comme paralysée, la vie élémentaire s'éteignit et s'envola en atomes sans puissance, retombant sur une masse inanimée. Il ne faut pas confondre avec les atomes ces molécules, globules de vie, tubes d'existence, qui revêtent une multitude de

formes, et transforment partout la mort, qu'ils pénètrent et saturent pour ainsi dire de vie.

Tel est l'exposé sommaire de la théorie de la matière morte, par contraste avec la matière animée. Sur la face de l'abîme s'élève le souffle de l'Eternel, avec un rayon de sa splendeur. Ce qui est mort reprend la vie ; ce qui revit est dompté ; enfin ce qui est dompté finit, au moyen de la forme qui lui est imprimée, par dominer à son tour. Après avoir animé la matière grossière, enveloppée de l'atmosphère vitale et toute-puissante qui la condense et la concentre, en pesant sur elle ; les fluides éthérés, ranimés par un nouveau souffle du Très-Haut, passent dans la matière à l'état d'organisme, en se montrant empreints du type des idées éternelles. La vie chimique fait place à une semence fécondante. De la forme originelle d'une vitalité pure, l'existence passe à la forme d'une vitalité productrice.

Dans le passage du chaos à la création, il y eut lutte entre la mort et la vie. L'organisation a suivi une marche logique, très-mystérieuse et cependant compréhensible. Parcourons de degrés en degrés cette échelle du développement de tous les êtres, de leur structure externe et interne. Si nous partons de la base de ce vaste ensemble, nous pouvons peut-être espérer d'en atteindre progressivement les hauteurs, ou du moins d'en approcher.

§ II. *De la lumière.*

La mort originelle exista comme chaos, comme

Tartare, comme feu stérile, comme eau improductive. Saisie d'un froid universel, la vaste humidité, sans forme, sans lumière, n'était que ténèbres et néant. Il n'y avait là ni terre ni mer, mais une confusion dénuée d'énergie vitale. En vain une masse ignée tourmentait ce chaos : là régnait le vide, la douleur : partout une vapeur sombre. C'est ainsi que nous trouvons le primitif aspect des choses, reproduit chez Hésiode, dans l'Edda, dans toutes les cosmogonies antiques.

Tout à coup jaillit du fond des cieux un rayon de lumière, qui déchire la nue de cette stérile existence. Pressé, circonvenu d'une atmosphère vitale, le globe s'organise comme un tout vivant dans l'espace. Etre animé, il se meut dans le temps. L'espace et le temps deviennent les formes de son existence.

Dans les cosmogonies païennes, c'est, comme nous l'avons dit, une divinité spirituelle qui crée et engendre la divinité matérielle. Il y a un dieu forgeron, un Hephâste. Ce maître du feu, Phta, Vulcain, est le chef des Cabires. Descendu au fond de l'empire de Pluton, il règle les feux, il organise les travaux au sein de la nuit primitive. Serviteur du Très-Haut, ange placé devant le Seigneur, c'est lui qui allume le feu créateur dans la profondeur des abîmes. Le chaos est, pour ainsi dire, en fusion. Immense forge, que les Cyclopes animent et font retentir du bruit cadencé de leurs lourds marteaux.

C'est ainsi que la création nous est représentée comme l'œuvre des forces théurgiques souterraines. On

l'attribue aux dieux forgerons. Aussi la plupart des religions anciennes exaltent-elles prodigieusement l'art du forgeron. Il est le compagnon du Barde et du Scalde chez les Germains et les Celtes. Le poète s'appelle forgeron du chant, de la parole créatrice. Il y a dans le travail intérieur des forces de l'univers, magie, électricité, magnétisme. Il y a magie, puissance de la parole dans ce commandement suprême qui appelle à l'existence les êtres animés.

Cyclopes et forgerons viennent au secours des dieux héroïques, Jzeds, anges lumineux, dans leur lutte avec les Titans, avec les démons, forces de la matière grossière. Nous avons observé qu'une Titanomachie, ou guerre des dieux, précède la cosmogonie qui débute par le chaos. On voit cette première guerre se reproduire et se confondre avec une seconde, et former une sorte d'épopée physique, où les élémens se repoussent, se dévorent, se composent, se groupent, et dans ce vaste assaut, dans cette universelle lutte de toutes les existences, forment l'immense corps du monde. Chez les Persans, le tablier du dieu Cabire devient l'étendard de leur empire, arraché à la puissance de Zohak, à l'instar du monde éclipsé d'Ormouzd, que le Démiourgue arracha au pouvoir du ténébreux Arimane. Le marteau des Cabires a retenti dans le nord et dans le midi de l'Europe, à l'Orient et à l'Occident: c'est l'emblème de l'initiation aux doctrines cosmogoniques. C'est ce marteau qui, frappant l'hiver sur son front de glaces, a ouvert passage à l'existence, jusqu'aux profondeurs de l'abîme.

Ainsi la vie est la manifestation d'une volonté suprême. Elle ordonne, elle divise ; c'est le Dieu médiateur qui sépare les cieux de la terre. Cet univers, qu'il vient de relever de son immense chute, est de nouveau réglé par lui.

« La matière était sans vie, sans forme, les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux. » Il *couvait* les eaux, dit Moïse avec sa sublime énergie. C'est la Divinité femelle, la déesse ailée, la colombe. La cosmogonie indienne dit que l'esprit de Dieu, *Nara*, avait son *Ayana* (son mouvement) sur les ondes. Dans le système mosaïque, *Maïm*, les eaux, signifient, non le liquide contenu dans ses bornes, mais la confusion universelle. C'est ce que nous reconnaîtrons avec plus d'évidence, quand il s'agira de la séparation des eaux et de leur organisme.

« Et Dieu dit : *Que la lumière soit! La lumière est.* »

« Il sépare la lumière des ténèbres. Il y avait confusion (*Vahi hereb*); et il y eut ordre (*Vahi boker*); première manifestation (*Iom ehad*). » La Vulgate, traduisant ce passage dans le sens figuré, dit : « Et le soir et le matin furent le premier jour. » Le soir, c'est l'emblème du chaos, confusion inorganique de toutes choses. Le matin est le symbole de l'ordre, de cette création qui, commençant avec le temps, est désignée par le premier jour. En tout ceci, l'écrivain sacré s'accorde complètement avec les cosmogonies païennes.

La lumière de la création n'est pas cette lumière

diurne que le retour du soleil nous ramène chaque jour. C'est le fluide lumineux, c'est la lumière par excellence, dont le soleil emprunte l'éclat, et qui, émanant de l'empyrée, remplit l'espace, en même temps que le calorique auquel elle sert de conducteur. Ce fluide est l'espace même, qui n'a de réalité que par lui : car il remplit les intervalles. Il est la véritable matière originelle, la vie physique primitive, dans son contraste avec cette matière grossière, ce chaos, élevé sur les ruines du monde sensitif, du monde de la création première.

On pourrait encore étudier, pour ainsi dire, au fond des cieux cet organisme subtil, cette matérialité primitive, cette physionomie sensitive de l'existence, cette sensation, qui est une matière première, cette manière d'être et d'exister dans un corps lumineux, transparent, vraiment idéal. Herschell en a observé les formations dans le ciel des fixes. Dans certaines étoiles, dans des planètes, dans des soleils (notre soleil est de ce nombre), la masse, la matière est comparativement et proportionnellement beaucoup moins considérable et moins épaisse que celle de la terre, quelle que soit l'immensité de circonférence de ces mêmes corps. Dans certains autres, appartenant également à notre planisphère, cette masse, cette matière, est plus considérable que celle de notre globe. C'est ce qui résulte positivement des calculs exacts des astronomes modernes.

Les intelligences (*Hasshamaïm*, les cieux, dont parle Moïse dans son premier verset), s'étant révol-

tées; l'univers se trouva dégradé par suite de cette révolte. Alors *Ha aretz*, la terre, (dans le sens originel, la substance corporelle limitée, le primitif organisme sensitif), *Ha aretz* fut transformé en chaos stérile. Quand, au son de la parole créatrice, la vie s'éveilla, quand la lumière se fit, elle dompta le chaos, le pénétra de son fluide éthéré, et, sans se confondre jamais avec la matière grossière, sans jamais y toucher, elle s'y endormit, pour ainsi dire, avec la chaleur, le magnétisme, l'électricité, en traversant le règne des vapeurs aériennes, et des substances liquides. Ce fut ainsi qu'elle opéra jusque dans les corps solides, en imprimant à la masse un mouvement, que soutient, dans le vaste espace, l'atmosphère dont les mondes sont entourés.

Les corps lumineux, ainsi que je l'ai déjà dit, n'expliquent la présence de la lumière que d'une manière très-imparfaite. Opaques et matériels, dans le sens grossier de ce mot, la lumière les possède; ce ne sont pas eux qui possèdent la lumière. Ils éclairent l'espace; mais la lumière, d'où leur vient-elle? La masse, en elle-même, est réellement obscure, bien qu'elle rayonne à cause de son opacité même. Si elle devient lumineuse, ce n'est pas en vertu de son principe. C'est ici que l'esprit de système, s'élançant sur les pas de Herschell, qui mesure les cieux à pas de géant, découvre ces vapeurs lumineuses, ces brouillards transparens et resplendissans, observés dans le ciel des fixes.

C'est du soleil que la lumière nous arrive à nous,

habitans du globe. Non que nous soyons essentiellement privés de toute lumière. La transparence de notre atmosphère est, à elle seule, un suffisant indice de sa capacité lumineuse. On sait que, de temps à autre, le soleil se trouve obscurci partiellement par le retrait de masses immenses de lumière. Ce sont les taches que les astronomes y ont découvertes. Des nuages s'élèvent entre le soleil et son atmosphère. Il fait quelquefois nuit dans l'astre du jour. On ne saurait donc affirmer que le soleil possède à lui seul une atmosphère lumineuse. C'est d'une région plus élevée que la lumière arrive au soleil, c'est de là qu'elle découle aussi sur notre système planétaire. Si les atmosphères des planètes n'étaient pas lumineuses, le soleil ne pourrait leur communiquer cette capacité. Leur transparence ne tient qu'à leur propre nature. Sans cette transparence, nous ne pourrions pas jouir de la lumière du soleil : cette dernière est, pour ainsi dire, une lumière positive qui vient féconder la lumière négative, dont se compose la transparence dont je parle.

L'observation approfondie de la nature lumineuse de notre sphère et des sphères plus élevées qui s'étendent au fond des cieux à des distances infinies ; cette observation, jointe à l'examen approfondi des degrés divers de rapidité qui régissent le mouvement de ces sphères, jusqu'aux extrêmes limites que nos instrumens et nos calculs peuvent atteindre: a porté de grands astronomes et d'habiles physiciens à reconnaître que la nature opaque de notre globe (partagée

par quelques-unes des planètes de la sphère de notre soleil) ne se trouve pas appartenir au même point à tous ces corps lumineux, que l'imagination elle-même s'effraie de poursuivre dans cet éloignement infini, où elle s'égare et s'anéantit. La masse grossière n'est pas aussi prédominante dans les systèmes de ces mondes, que nous voyons de temps en temps s'organiser encore dans le ciel des fixes, où des corps lumineux, comme notre soleil, paraissent se mouvoir autour d'autres corps également solaires.

Pour comprendre cette subtilité éthérée, dans son contraste avec la matière grossière, prenons comme point de comparaison l'atmosphère qui nous environne, ou même ces vapeurs qui s'élèvent de la terre et des ondes, cette eau même qui recouvre une vaste surface du globe, et opposons ces fluides et ces liquides à la masse énorme du basalte et du granit, enfin aux nombreuses couches des corps solides. Nous pourrons nous former quelque idée approximative de la distance qui sépare de la matière grossière, la primitive matière organique et vitale.

L'univers est rempli de ces fluides éthérés qui, sous forme de lumière, de calorique, d'électricité, de magnétisme, composent à la fois la force la plus subtile et la plus puissante : force immense et légère, qui, remplissant l'espace, établit en quelque sorte un lien et une harmonie entre le système des mondes. Créature sensitive, l'homme se trouve en contact intime avec cette région physique supérieure, et par le corps subtil que recouvre l'organisation plus grossière de

son corps matériel, et par la sensation dont son ame est affectée. Les masses solides sur lesquelles il s'appuie et dont son extérieur est composé, ne servent qu'à protéger son intime existence, et sont étrangères dans le fait à son génie originel.

La nature diaphane de notre vue; notre ouïe qui répercute les sons; notre odorat qui respire la plus subtile vapeur des fleurs, émanation, pour ainsi dire, d'un gaz éthéré : tout concourt à démontrer notre affinité même corporelle avec cette atmosphère, traversée par la lumière vitale. Si le goût semble avoir des rapports plus intimes avec la matière grossière, c'est qu'elle nous donne, dans les sels, une substance alimentaire, qui cependant rappelle dans sa composition intime l'élément aérien, au sein duquel nous respirons.

C'est ainsi que nous est révélée par les sens une existence élémentaire suprême, idéale en quelque sorte, quoiqu'elle ne soit pas incorporelle, et à laquelle nous unissent les rapports physiques les plus intimes. La métaphysique religieuse de l'Inde, fondée sur les Védas ou livres sacrés, reconnaît ce corps subtil, ce *linga-sarira*, cette existence sensitive, éthérée, lumineuse, sans laquelle le *sthula-sarira*, masse terrestre et grossière, retombant dans son obscurité, se trouverait de nouveau plongé dans la mort primitive qui l'accablait.

Ce que j'ai dit par rapport à l'homme, s'applique également aux plantes, aux animaux, à tout être organisé. Bien que chez l'animal, dont les appétits sont

plus terrestres ; et dans la plante qui tient encore par sa racine au sol qui la supporte, le principe de la masse soit plus dominant : cependant, il est facile de reconnaître que les êtres organisés appartiennent tous dans leur principe à une nature plus parfaite, plus délicate, originellement étrangère à cette matière grossière qui enchaîne aujourd'hui leur destinée. La masse domptée, transformée, forcée de renoncer à cette inaction pesante qui est son principe, gravite comme globe terrestre autour du soleil qui l'éclaire, et entraîne la lune dans son mouvement. On dirait que cette matière dominée reste étrangère à la force qui triomphe d'elle, et que notre globe porte encore témoignage en faveur de cette nature première, dont il nous est encore permis de deviner en quelque sorte les mystères, au moyen des phénomènes lumineux que le ciel des fixes nous révèle.

Les planètes exercent les unes sur les autres une force d'attraction qui, en leur imprimant le mouvement, nous permet d'apprécier leur épaisseur. Dans ce que l'on a si faussement appelé mécanique céleste, tout est vie et puissance. La masse, domptée et subjuguée, est contrainte d'entrer en relations sociales avec d'autres masses qui se meuvent également dans l'espace. Partout se révèle cette sublime intelligence dont le représentant mythologique fut la lumière. Dieu a dit : *Que la lumière soit, la lumière est.*

Il ne s'agit pas de déterminer les rapports de la gravitation, de l'atmosphère, de la lumière ; nous ne saurions développer ici tous les calculs du mouve-

ment planétaire, et du mouvement lumineux. Pénétrant, rayonnant dans les atmosphères, la lumière soutient, nourrit, échauffe, remue, comme calorique, s'insinue, traverse, combine, comme fluide électro-magnétique, les masses planétaires. Par elle, les corps opaques, naturellement obscurs, rayonnent : naturellement lourds, ils surpassent la lumière même, par la rapidité du mouvement qui les emporte.

Disons encore un mot de ce fluide éthéré, la plus vivace, la plus subtile, la plus délicate, pour ainsi dire, de toutes les substances. Observons la lumière dans sa tendance à devenir forme; examinons cette tendance, comme elle nous apparaît dans les phénomènes que nous présentent les comètes, et plus spécialement le ciel des fixes.

Dans ce ciel des fixes, on a étudié, ainsi que nous l'avons déjà fait entrevoir, de grands espaces couverts d'une espèce de brouillard, entièrement lumineux. Rien n'est plus varié, plus riche, plus fécond en couleurs vives et subtiles, que l'aspect de ces brouillards. Les uns se montrent à vous, comme une couche lumineuse, étendue toute en surface. Les autres ont déjà revêtu une forme. On dirait qu'ils ont leur centre, leur noyau, autour duquel ils se groupent et se condensent. Il est des étoiles qui semblent à peine sortir de ce brouillard qui les environne. D'autres ont déjà obtenu un degré d'existence plus compacte et plus prononcée. On voit la masse apparaître dans ces globes éthérés sous la forme d'une lumière concentrée. Suivant le savant Schubert, la lumière, en composant un

corps dont l'opacité augmente progressivement, se condense en un fluide éthéré, en un air pur, pour passer à l'état de vapeur, et se fixer à l'état liquide. Par un mouvement d'électricité, les rapports de la polarité prennent naissance. Alors ces corps revêtent la pesanteur, ou la substance solaire ou planétaire.

Herschell a démontré comment les étoiles qu'on nomme fixes, et qui nous semblent telles, naissent et se développent, pour ainsi dire, du sein de cette lumière éthérée. D'Aubuisson a pensé que la terre et le système planétaire dont elle fait partie, ont une origine assez semblable. Au fond des cieux, l'atmosphère semble se confondre, ou plutôt se dissoudre en lumière. Les sphères de ce système éloigné, étant, dans leurs dimensions gigantesques, d'une nature beaucoup moins grossière, ou même d'une nature qui n'a rien de grossier, se rapprochent les unes des autres sans danger, et semblent se mouvoir avec une certaine liberté.

Dans notre système planétaire, au contraire, comme la masse y domine, il faut que les corps, pour échapper à une commune ruine, se tiennent à distance les uns des autres. Ils exercent les uns sur les autres une puissance d'attraction, une puissance de répulsion; et, décrivant l'ellipse qui leur est tracée, maintiennent leur grande harmonie; ou ce que Pythagore, dans la sublimité de son langage allégorique, nomme la musique des sphères.

Ce n'est pas ici une simple force mécanique, semblable à celle qui fait tourner, utour de leur axe, les

mondes entraînés par leur prore poids. C'est une puissance physique supérieure, régie par une haute loi de nécessité. L'atmosphère sépare et unit toutes ces sphères, qui nagent, comme le dit la cosmogonie indienne, au sein de l'*Acasa*, du fluide éthéré, de l'espace animé.

Notre examen s'est porté sur les forces matérielles, et grossièrement corporelles ; nous avons reconnu qu'il faut les diviser en forces mécaniques, et en forces dynamiques, en mouvement des astres sur l'axe qui leur est propre, et en puissance attractive et répulsive qu'elles se trouvent contraintes d'exercer les unes sur les autres, par suite de leur masse. Dans le ciel des fixes, dans les régions éthérées et suprêmes, dans le firmament des firmamens, où la lumière semble avoir son séjour et sa source primitive, toutes ces forces dont je viens de parler, n'agissent plus au même degré, ou plutôt elles cessent d'agir. De là l'immobilité réelle ou apparente de ces étoiles, de ces soleils, de ces constellations du ciel des fixes. Il est, au contraire, dans ce même firmament éloigné, d'autres phénomènes qui trahissent une mobilité extrême, et rappellent tous les phénomènes des fluides éthérés, de la lumière, du calorique, de l'électricité, du magnétisme. Dans notre système planétaire, ces phénomènes ne jouissent plus de leur liberté entière. Ils appartiennent en propre à cette primitive existence corporelle, dont nous avons souvent parlé.

Avec la lumière se développe, par un second mouvement de l'existence, par un autre commandement de

la Divinité créatrice, l'atmosphère (*Rakiah*), littéralement *ce qui entoure ;* mot traduit dans un sens impropre par le mot *firmament*, qui n'est pas l'atmosphère même. De même le mot *Jôm*, qui veut dire originellement *manifestation*, *éclat*, a été traduit par le mot *jour*.

Tous les corps organiques ou inorganiques n'existent, ou plutôt ne se développent que sous la seule condition de l'air. Ils ont besoin de respirer et de s'exhaler. L'air les nourrit à l'intérieur comme à l'extérieur. C'est au milieu de cette atmosphère que nous existons: c'est en la traversant, que les fluides éthérés parviennent jusqu'à nous. Aussi tous les mondes ont-ils leur atmosphère, excepté ces mondes suprêmes où l'atmosphère semble lumière. Sans cette atmosphère vitale et lumineuse, la masse des mondes planétaires s'arrêterait dans l'espace, retomberait dans sa pesanteur inanimée; il y aurait mort universelle, universelle ruine.

C'est ainsi que l'observation nous prouve que, pour se communiquer à la masse planétaire, la lumière a besoin d'une atmosphère. Le soleil lui-même a la sienne, ainsi que les comètes, malgré leur noyau comparativement tendre, et leur substance qui est encore partiellement lumineuse. Non-seulement cette atmosphère est transparente, susceptible de réfléchir la lumière et de la répandre ; mais elle est aussi vivifiée. C'est un air nourrissant, plus corporel que le fluide éthéré.

Récapitulons ces observations sur l'état de la lu-

mière et de l'atmosphère. D'abord se présente le brouillard lumineux, s'étendant et resplendissant au fond des cieux, dans le firmament des fixes. C'est la lumière qui commence à se condenser dans une atmosphère lumineuse. Ensuite elle se concentre pour former des masses qui conservent leur transparence. Mais quand le noyau s'organise, la transparence cesse. Ce noyau n'est pas toujours centre: mais souvent il se trouve placé près d'un point central. La forme sphérique, qui prédomine généralement dans les cieux, n'y est cependant pas exclusive, surtout dans ces formations lumineuses, où il n'y a pas de masse planétaire assez considérable pour empêcher la transparence. C'est ce dont les comètes offrent l'exemple dans notre planisphère. Mais lorsque ces corps lumineux se sont emparés d'une masse de résistance suffisante, ils commencent par apparaître sous la forme d'un monde distinct, et qui affecte une forme de plus en plus sphérique.

C'est dans cet état qu'ils échangent, contre une clarté vive et pure, leur manière d'être vaporeuse et légèrement nébuleuse. Cette lumière resplendit dans les étoiles de feux plus ou moins éclatans, et devient plus ou moins énergique dans les planètes de notre système solaire. Ces feux ont des couleurs plus variées et plus étincelantes que les nuances de l'arc-en-ciel. Leur indicible éclat surpasse en beauté tout ce que l'ame et l'intelligence du poète et du peintre peuvent rêver de délices.

Dans une prochaine lecture, nous poursuivrons

cette analyse de la création. Nous la consacrerons à l'action des puissances élementaires, troisième manifestation de la Divinité créatrice au sein de la matière, au moment où (pour parler à la fois le langage de la cosmogonie indienne, et de la Genèse mosaïque), elle sépare les eaux de la région supérieure des eaux de la région inférieure. Dans cette lecture, nous nous occuperons aussi de jeter un coup d'œil sur cette théorie des élémens, si importante pour la connaissance approfondie des doctrines de cette religion qui, dans l'antiquité la plus haute, se trouvait révélée au sein de l'univers.

CHAPITRE VI.

INTRODUCTION AU RÈGNE ÉLÉMENTAIRE *.

§ I. *Récapitulation.*

Récapitulons : et, pour mieux connaître l'espace qui nous reste à parcourir, orientons-nous dans l'espace que nous avons déjà parcouru. Résumons les idées éternelles que nous avons abstraites de la masse des révélations primitives, conservées dans les cosmogonies païennes : là se trouve corrompue la religion primitive de la nature, la primitive religion patriarcale, dont nous avons comparé l'ensemble avec la tradition hébraïque, avec la pureté catholique de la compréhension chrétienne. Les idées que nous avons reconnues pour impérissables et ineffaçables, sont : Dieu dans son unité, Dieu dans son immensité, Dieu dans sa solitude à la fois, et sa plénitude. C'est une Trinité non révélée, un éternel engendrement du Fils, une éternelle émanation de l'Esprit divin. C'est la personnalité de Dieu dans l'unité divine : le monde

(*) Lu à la société des Bonnes-Lettres, le 24 mars.

en Dieu, la nature en Dieu, la famille et l'Etat, si je puis, pour me faire mieux comprendre, emprunter ces termes profanes. Enfin c'est Dieu une hiérarchie, Dieu un tout insoluble dans l'union, dans l'unité spirituelle.

Ce Dieu unique, dont le centre est partout, dont la circonférence est également partout, sort de son obscurité lumineuse. Il accomplit l'acte de son amour au sein de sa profonde méditation. Quand il cesse de s'engendrer lui-même, de se remplir lui-même de lui-même; quand il n'est plus tous les mondes à lui seul; quand toutes les intelligences, toutes les sociétés ne sont plus renfermées en lui: il constitue des individualités, des êtres libres, en dehors de son immensité divine. Il les renferme dans les limites du temps. Elles cessent d'appartenir à l'éternité suprême, puisqu'elles ont un commencement. Il les borne dans l'espace; car si elles restaient dans la plénitude absolue, elles seraient en Dieu même, elles seraient Dieu même.

Dieu, élevant vers lui-même, comme le disent les cosmogonies, son sublime regard, voit, contemple, crée, produit les célestes intelligences, au moyen de cet acte de vision, de contemplation. Descendant au fond de l'abîme de son être, il fait, pour m'exprimer toujours figurativement, jaillir, par la force de la méditation, du sein de cette mystérieuse profondeur, des formes qui contrastent avec les êtres. Tel est le résultat de cette puissance d'enfoncement dans sa substance idéale. C'est le monde primitif des sens, de

l'organisation dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus fin. C'est la terre primitive, la matière première; Gä, remplissant l'espace; l'éther qui pénètre, remplit et soutient tout; qui produit les phénomènes de la lumière et de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité, enfin l'éther développant en lui-même et par lui-même la vie à son plus haut degré de perfection; perfection idéale en quelque sorte dans sa substantialité même. Les êtres opposés à ces formes, sont les anges, nombres, puissances, figures, intelligences. C'est le ciel primitif qui s'unit à cette terre primitive.

Uranus s'allie à Gä, les intelligences s'enchaînent dans les formes, les anges descendent dans la matière première, parfaite, idéale. Une pensée d'orgueil coupable s'éveille en eux. Ils tirent vanité de leur beauté, de leur puissance. Avec cette pensée, naquit le désir qui devint à la fois frivolité et pesanteur, vague et mouvement sans intelligence. Alors il y eut, comme les cosmogonies le racontent, révolte dans les cieux, trouble sur la terre. Il y eut foudroiement, déchéance, matière grossière. Le monde élémentaire, qui, dans sa combinaison avec l'empire éthéré, compose l'existence matérielle première, s'affaissa sous le poids de la colère divine. On vit naître le chaos et les enfers. Il y eut une place spéciale, assignée à la matière déchue, une autre aux intelligences foudroyées. C'était la mort des élémens, leur anéantissement au sein de la matière grossière: un poids sans forme, sans force, sans attraction, inactif dans l'espace éthéré. Les té-

nèbres, le froid universel, consistaient dans cet affaissement d'une matière dépouillée de vie et de concentration. D'un autre côté, les intelligences, dans leur révolte, humiliées, annulées dans leur essence, étaient tourmentées par des passions sans but, et se dévoraient, en s'agitant au sein de stériles désirs. Tel était l'aspect général des choses, lorsque celui qui donne la vie, voulut réformer la créature.

Alors l'Etre éternel se révéla dans sa Trinité créatrice : comme Père dans la volonté : comme intelligence dans le Logos, dans le Fils : comme ame, esprit, émanation divine, dans le Kosmos, monde de l'amour céleste, conçu dans l'immensité de l'existence divine, d'où jaillit l'Esprit Saint qui répand la grace, la bénédiction sur la créature. Dieu descendit, en se mouvant sur l'abîme. Il prononça la parole créatrice. L'éther fut restauré, la lumière se fit. La masse froide, désorganisée, pénétrée par l'éther, qui enveloppe les molécules de la matière animée, qui les unit par l'électricité, qui les lie par une force magnétique, qui les dilate par la chaleur, qui les concentre par la pesanteur : cette masse, dis-je, recevant partout une forme, subit une attraction, obéit à une sympathie, loi d'amour universel. Ainsi furent enlevées les masses planétaires, masses énormes, se mouvant autour de leurs axes, obéissant à un moteur plus élevé, et entraînant, dans leur rotation, des satellites plus ou moins nombreux. On peut étudier astronomiquement le degré de trouble, plus ou moins grand, survenu dans le système originel de l'univers, en observant le degré de den-

sité des corps célestes, et la comparant avec la masse de notre terre.

Il y a dans cet ensemble, dans cette grandeur des phénomènes une trop haute importance pour que nos regards ne se fixent pas de nouveau sur une matière si féconde. Avant de nous occuper des combinaisons purement chimiques de la nature élémentaire, reprenons le fil qui s'est échappé de nos mains. D'une part, les forces et surtout la pesanteur; d'une autre, les agens déliés de cette organisation de l'univers, les fluides éthérés méritent une attention spéciale : car ils composent les bases d'une véritable philosophie de la nature. Nous l'avons déjà dit : sans la science de Dieu, sans la théogonie, il n'est point de science de l'univers, point de cosmogonie. Enfin, sans l'une et l'autre, comme nous l'apprendra la suite de ces recherches, point de véritable connaissance de l'humanité. Si la philosophie du catholicisme a une longue route à parcourir, c'est qu'elle est universelle, et que sur tous les points c'est à la vérité qu'elle aspire.

§ II. *De l'éther, sous forme d'espace, et sous celle des fluides éthérés.*

On peut dire en un certain sens que l'éther est toute la matière; car il est tout l'espace. C'est au sein de l'éther que notre globe et les autres planètes nagent avec leur atmosphère. Le soleil, les étoiles, tout est enveloppé d'éther, pénétré par l'éther. Les découvertes de la physique moderne ont prouvé que le fluide éthéré pénètre sans peine la matière grossière la plus

dense ; que ce fluide , animant les molécules, les sépare , les unit, les combine au moyen de l'électricité , vraie puissance, véritable substance éthérée. Toute vie est électrique. Ce n'est que par l'électricité que tout s'attache , se constitue , se formule , pour ainsi dire , dans sa propre existence. Voilà où nous ont conduits l'observation physique et l'analyse chimique. C'est , si je puis le dire , à ce point de spiritualisme dans l'empire de la matière , que nous ont fait surtout parvenir l'impulsion donnée à la science par Volta , les belles découvertes d'Oerfted, et les pénétrantes investigations de M. Arago , intelligence aussi déliée que la substance même dont son analyse a surpris les secrets. La matière grossière s'imbibe d'éther dans tous ses pores , comme l'éponge passe à travers l'océan , et s'imprègne de ses eaux. C'est l'éther qui la saisit , la combine , l'environne ; c'est lui , père lumineux de toute existence , qui entoure et pénètre l'univers d'un immense réseau électrique.

Remarquons que les plus antiques cosmogonies orientales semblent reconnaître cette propriété de l'éther. Les Védas de l'Inde le nomment *Acasa* ; ils le définissent comme un fluide très-délié et le comprennent sous la forme et la figure de l'immense espace. Ils le distinguent parfaitement de l'atmosphère. Quand cette dernière , dominée par l'éther, semble se confondre en quelque sorte avec l'éther et la lumière : quand la dilatation , l'élasticité aérienne sont au comble , et que l'air paraît élevé à une sphère supérieure , l'atmosphère se nomme *Indra*. Lorsque , concentré

dans les régions inférieures, l'air a pris le plus de pesanteur et de force possible, l'atmosphère change de nom et se nomme *Vayou*, vent. Dans la réalité, ce n'est pas l'éther, l'*Acasa*, qui porte le son, c'est *Vayou*, le vent. Dans l'éther, où tout mouvement est lumineux, le son est lumière. Il ne se prononce, il ne retentit que dans les régions inférieures de l'atmosphère.

J'ai déjà dit que les cosmogonies indiennes distinguent, non-seulement l'éther de l'air, mais l'atmosphère supérieure, dont notre globe est environné, de l'atmosphère inférieure. On pourrait contester cette assertion. Le mot *Indra*, métaphysique en principe et dans sa racine, physique seulement dans un sens détourné, s'applique également et à l'ensemble du monde élémentaire, et surtout à celui du monde planétaire, au firmament étoilé. Cependant *Indra* est aussi le dieu qui réside dans l'atmosphère. Il est l'atmosphère personnifiée.

Les anciens ne connaissaient point l'analyse chimique. Mais, en général, et surtout dans les religions primitives, la nature était conçue d'une manière toute-puissante dans son ensemble et dans ses détails. On la saisissait, pour ainsi dire, dans ses forces et dans ses agens. Cette conception était vraie, quoique en embryon. L'on avait le sens et le sentiment intime de la vérité. On sympathisait avec la nature d'une manière bien plus profonde et plus étroite qu'aujourd'hui. L'homme ne pouvait se détacher du sein de cet univers qui l'allaitait des flots de son nectar, qui le nourrissait de sa substance éthérée. On ne savait pas en-

core distinguer nettement ce que l'analyse moderne à reconnu; mais en gagnant cette faculté d'analyse, nous avons perdu le sentiment antique. Ce n'est qu'à force de science que l'on peut reconquérir aujourd'hui le sentiment de l'univers. Ici, comme en tout, la science seule peut nous rendre cette foi que nous ne pouvons plus posséder dans sa naïveté originelle.

C'est ainsi que, tout en distinguant l'éther de l'atmosphère, les cosmogonies orientales et même helléniques (du moins la cosmogonie orphique, peu authentique, il est vrai, et due peut-être à la communication postérieure des sages de l'Occident avec l'antique Orient) : c'est ainsi que ces cosmogonies semblent unir et confondre, dans l'espace, l'atmosphère et l'éther qu'elles ont commencé par distinguer. On remarquait bien la différence qui se trouve entre la substance éthérée et le fluide aériforme. On reconnaissait, dans l'air même, et hors de l'air, une substance de nature plus déliée. On disait que l'air passait à travers cet élément subtil, et s'en imprégnait, comme la matière elle-même le traversait et s'en imbibait. Mais ce que l'on ne savait pas encore, c'est que l'air est susceptible d'analyse, et qu'il est un corps. On avait bien observé ces différences qui surviennent dans l'état de l'air : différences dont les diverses couches de l'atmosphère, et les mouvemens qui s'y produisent, rendent l'observation facile jusqu'à l'évidence. On savait bien que l'éther n'a qu'un seul mouvement, la lumière, et l'on y voyait le siège de la lumière ; mais faute d'instrumens et de machines, on ne

pouvait que pressentir obscurément les phénomènes que nous connaissons. On ignorait qu'il fût possible de concevoir un espace sans air quelconque, composé uniquement d'éther, et lumineux dans son essence.

Les cosmogonies anciennes, où tout était conçu avec liberté, hardiesse, organisme, considéraient l'espace comme porteur du son; déjà l'on avait entrevu les vibrations du corps sonore. Mais l'espace, envisagé comme l'éther, n'était pas assez précisément distinct de l'atmosphère. D'un autre côté, l'on contemplait l'espace comme entièrement lumineux, comme un éther constamment mobile. De là cette assimilation de l'éther avec le soleil, en sa qualité d'œil du monde, et avec l'atmosphère, comme ouïe universelle, sous le symbole de l'oreille, organe qui reçoit le son. On contemplait l'univers sous l'emblème de l'intelligence céleste, Fils de Dieu, Logos transformé en Kosmos, ou soutenu dans le Kosmos, dans la forme de l'univers. Cet être idéal avait son œil dans l'éther ou dans le soleil, espace suprême, siège de la vision réelle. Son oreille s'ouvrait dans l'espace atmosphérique que le son parcourt. Gigantesques images, où se manifeste, sur une sublime échelle d'organisation intellectuelle à la fois et animale, une grande idée du système de l'univers. Ce qu'il y a de confus dans ces symboles, n'empêche pas que le coup d'œil même ne soit d'une vérité intime, d'une audace rare, et d'une grandeur étonnante.

On sait comment alla se perdre, dans les allégories physiques des Stoïciens et Néoplatoniciens, la religion

de l'antiquité. Jadis on avait adoré l'éther, en qualité de Dieu lumineux, et de siège de la lumière. On l'avait invoqué à la fois comme Père, soutien matériel du système des mondes ; comme mère universelle dans le sein de laquelle nageaient pour ainsi dire, et se jouaient les créatures ; comme le navire se balance sur les ondes qui le soulèvent, comme le ballon navigue dans l'air, et se soutient par sa légèreté. Ensuite, d'agent principal, et de Dieu subalterne, l'éther devint la divinité même qui réside au-delà de l'espace. Sous ce rapport, les Stoïciens, les Néoplatoniciens dont je parle, ne ressemblaient pas mal (en exceptant de la ressemblance cette mysticité, qu'ils transportaient des hautes régions intellectuelles, dans une sphère inférieure et matérielle) : ils ne ressemblaient pas mal aux Epicuriens, qui ne connaissaient que des dieux matériels, bornés dans l'espace. Aristote même, quand il entrevoit confusément une ame du monde, n'embrasse, par cette idée, que l'espace. Il est vrai que son espace est moins vide que ce néant intellectuel de nos déistes, espace stérile, où ils logent leur impuissante divinité, réduite au néant le plus complet.

« Que la lumière soit ! La lumière est ! » Répétons cette parole de la création. Tournons-nous encore quelques momens vers cette admirable lumière. Reconnaissons en elle un digne symbole de cette autre lumière toute spirituelle, vers laquelle se dirige l'élan de la pensée ; la pensée plus pénétrante que l'éther, plus subtile que la chaleur, plus rapide que le mouvement des mondes dans l'espace ; la pensée, qui,

seule, peut approcher de cette Divinité suprême, dont l'éther lumineux lui-même n'abordera jamais le trône.

§ III. *De la lumière considérée comme mouvement imprimé à l'éther.*

La lumière, physiquement parlant, est une substance. Elle nous affecte comme substance. On ne peut, puisqu'elle est substance, la confondre avec la simple force. Mais, malgré sa matérialité, elle n'a aucune pesanteur, la masse grossière n'est pour rien chez elle. Aussi est-elle éminemment vitale.

Des doctrines diverses et infiniment curieuses sur la lumière et la vision lumineuse, physiquement et métaphysiquement considérées, se trouvent dans les Védas, dans le Zendavesta, et dans plusieurs collections d'hymnes de l'antique Orient. Au moyen âge, quand on recherchait et observait les effets des couleurs, que la lumière devait traverser pour s'introduire dans les cathédrales, une partie de l'optique fut l'objet d'études spéciales; et cette théorie des couleurs fut mieux approfondie encore par les grands peintres du seizième siècle. Quant aux véritables expériences sur ce sujet, les premières sont dues au grand Newton. Cependant le point de départ de cet homme de génie était vicieux. Il partait d'un fait erroné, l'*émanation* de la lumière. Il y a quelque chose d'infiniment plus exact dans la théorie de la *vibration* de la lumière.

Il faut, pour comprendre comment s'opère la transmission de la lumière, connaître à fond la théorie des

ondulations de l'élément liquide, et appliquer ces observations à la théorie des ondulations du son, en les réduisant d'après des proportions infiniment déliées. Il y a harmonie entre les divers mouvemens des vagues sonores, des vagues liquides, des vagues lumineuses : ces mouvemens sont régis par des principes de modulation analogues. Le mouvement, qui est *lumière* dans la région éthérée, devient son dans l'atmosphère, et grossit de volume dans les vagues liquides.

Arrêtons-nous sur ce principe : ce qui est lumière dans la région éthérée devient son dans l'atmosphère. La parole divine, pensée lumineuse, conçue extérieurement sous forme de lumière, n'est l'écho d'aucun son terrestre. Dans la cosmogonie indienne, *Vach*, la révélation, la nature première, la lumière, est la mystérieuse parole à trois lettres (A U M), exprimée par les trois Védas, et incorporée dans l'univers. Ainsi le Créateur se reproduit dans la lumière, qui est éclat, rayon lumineux, manifestation, émanation, vie ou chaleur. C'est la Trinité physique de toutes les cosmogonies orientales, qui a pour base un suprême pouvoir ternaire.

Modification de la matière pondérable, le son ne se propage pas dans l'éther. Dans l'atmosphère supérieure, où l'air est extrêmement dilaté, il est à peine perceptible. Il grossit et s'accroît dans les couches de vapeurs. Dans l'eau, il retentit au loin : c'est dans les corps solides qu'il acquiert toute son intensité de vibration. Là, il parcourt une certaine distance, qu'il

abandonne pour une autre : et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il expire et s'évanouisse.

Dans l'élément liquide, les vagues n'occupent que la surface. L'ondulation du son occupe au contraire tout l'espace que le son parcourt. D'ailleurs, les nuances du son correspondent avec les nuances des couleurs que la lumière fait briller à nos yeux. C'est une propagation variée à l'infini et d'une rapidité infinie.

La manifestation du Verbe céleste, c'est la lumière. Ce même mouvement qui dans l'atmosphère produit le son, engendre, ainsi que nous l'avons vu, dans l'éther la lumière pure. Le soleil l'imprime à l'espace. Ainsi opèrent les étoiles et autres constellations lumineuses. Les corps furent lumineux dans l'origine. Quant aux sons, ils peuvent aussi, d'après des principes dont le mystère ne nous est pas connu, former des figures régulières. Ce n'était donc pas un vain délire que cette théorie antique, suivant laquelle les corps rayonnans et ceux qui sont uniquement sonores, sont considérés comme antérieurs aux corps uniquement terrestres et grossiers. D'après la doctrine orphéo-pythagorique, le soleil intellectuel, moteur de l'astre du jour, se trouvant en harmonie dans la partie la plus haute des cieux avec la parole créatrice, constituait les notes fondamentales, et comme l'accentuation graduée de l'univers, accentuation réglée sur une échelle musicale. Apollon, chef des Muses, se manifestait dans l'accord des vibrations du son et de la lumière, dans

l'harmonie des figures sonores et des figures lumineuses.

Ainsi la lumière arrive jusqu'à nous par un mouvement de vibration qui, remplissant l'éther, se réfracte dans le corps déjà pondérable de notre atmosphère supérieure, et trouve encore d'autres obstacles à traverser dans les couches de l'atmosphère inférieure. Pénétrant les masses solides, s'introduisant dans tous les pores de l'existence, l'éther lumineux, matière vitale de l'univers, est la vraie substance. En effet, la matière grossière n'est quelque chose que par le poids et la mesure. L'électricité d'un corps animé ou inanimé, électricité tantôt assoupie et neutralisée, tantôt divisée et réveillée, est la manifestation de la présence de l'éther. Il n'est pas de si étroit espace, où l'éther ne s'introduise dans l'adhésion ou la contraction électro-magnétique des molécules. L'éther seul forme la véritable adhérence.

La longueur plus ou moins grande de l'espace parcouru par le son, l'étendue plus ou moins considérable des ondes sonores, déterminent, comme nous l'avons déjà dit, la différence des tons. C'est également de la longueur des ondes lumineuses, de la diverse étendue laissée en arrière par la lumière, que dépendent les nuances des couleurs dans les corps (nuances qui correspondent avec les nuances des sons). De nos jours on a fait un clavecin des couleurs, et l'on s'est assuré par l'expérience de la régularité des figures que les ondes sonores forment dans leur

contact avec la matière. Par exemple, l'espace que l'onde lumineuse a parcouru avant de nous communiquer la sensation du rouge, est le même que l'espace parcouru par l'onde sonore qui nous transmet le ton le plus grave de la gamme. Depuis long-temps les peintres savaient qu'il existe une musique des couleurs, et les musiciens avaient aussi le pressentiment vague de ces nuances chromatiques des sons.

Les bornes de notre organisation ne nous permettent de saisir aucun son au-dessous de l'accent le plus grave, au-dessus de l'accent le plus aigu. Le rouge est la dernière des couleurs graves que nous apercevons; le violet la dernière des couleurs aiguës que nous pouvons saisir. Le reste nous échappe : cependant notre sensation, même exaltée, nous laisse pressentir et désirer encore une sensation plus déliée, plus délicate.

Il y a dans la lumière un timbre jusqu'ici mal observé. Ce timbre résulte de la différence que manifestent deux couleurs d'ailleurs identiques d'intensité et de nuances, mais qui, soumises à l'influence de certains corps, deviennent dissemblables. Ainsi s'achève l'analogie entre les phénomènes du son et de la lumière, phénomènes produits d'ailleurs par des causes toutes diverses; car le son appartient à la sphère de la matière limitée, la lumière à celle de la matière illimitée. Le son remplit une place dans l'espace; la lumière occupe, comme l'éther, l'espace entier.

Le chef-d'œuvre de l'analyse moderne, c'est la décompesition et la recomposition de la lumière, c'est l'étude de sa polarisation, c'est la distinction établie entre le rayon naturel de la lumière et le rayon divisé

en ordinaire et extraordinaire : polarisation obtenue par sa double réfraction. La lumière, qui cesse alors de modifier les corps, se trouve elle-même modifiée par eux, au moyen de la réflexion, de la réfraction, de la diffraction de ses rayons. C'est dans l'arc-en-ciel que l'on a découvert cette décomposition, dont l'analyse a été puissamment aidée par l'étude des aurores boréales.

Rien de plus curieux en physiologie que d'étudier la sensation externe, quand elle nous affecte dans notre organisation interne. L'aveugle que l'on vient d'opérer de la cataracte ne voit pas. Il commence par sentir. Il semble que ce soit des profondeurs de son être que le phénomène extérieur jaillit. Pour reconnaître qu'il voit réellement, il lui faut du temps. Si l'on rendait la parole au sourd-muet, en lui rendant l'ouïe, le même phénomène aurait lieu. Si le monde extérieur les révèle intérieurement à eux-mêmes; c'est qu'ils possèdent préalablement un monde interne, qui commence à se réveiller en eux, avant qu'ils aient trouvé une oreille pour écouter, un œil pour voir, une bouche pour s'exprimer. Tout leur sentiment n'est qu'émotion. Ils n'ont pas pu s'orienter encore. Ces hommes commencent par se voir, s'entendre, se parler intérieurement. Tout se passe en eux comme une confuse modification de leur ame intime. Avant de comprendre les choses, il est indispensable d'en posséder les formes. Car les formes n'appartiennent pas à la nature proprement dite, mais à notre intelligence, comme le prouve l'étude des sciences mathématiques. Demander à certains professeurs de physiologie une observation pareille, ce serait exiger

d'eux, sans doute, un trop grand effort d'intelligence. On les importunerait bien davantage encore, si on les conjurait de commencer par essayer de comprendre la vie avant de parler des organes et de la sensation. Il leur faudrait un cours de physique et de chimie, avant de trancher cette grande question de l'harmonie subsistante entre le développement des phénomènes vitaux, et celui des phénomènes intellectuels.

Les anciens, auxquels il arrivait souvent de confondre la lumière vitale et la lumière intellectuelle, reconnaissaient à l'éther une puissance intellectuelle. Non-seulement ils y faisaient résider l'ame vitale, mais aussi l'ame intelligente de l'univers, identifiant le Logos au Kosmos par des liens indissolubles. Chacun des rayons lumineux leur apparaissait comme une pulsation de l'éther rationnel. Toutefois, quand ils considéraient la lumière comme le mouvement éthéré, ils ne se trompaient pas. Rien n'est plus élastique que cet éther, ressort perpétuel, qui ne souffre aucun vide, pénètre tous les pores, s'introduit dans tous les interstices, devient pour ainsi dire la respiration des corps solides, dont il est l'électricité, dont il détermine l'attraction dans les grands, et l'adhésion dans les petits intervalles. Rien de plus vital. La vie réelle, c'est l'élasticité, le ressort suprême, c'est la liberté indéfinie, la plénitude indéfinie. L'éther, doué de la faculté de s'échapper, de fuir, de se dilater de toutes parts avec une subtilité impossible à mesurer, se rapproche de toutes parts aussi par une puissance invincible.

§ IV. *De la chaleur.*

Abordons les modifications de l'éther. Cherchons à pressentir cette grande unité qui a présidé aux développemens de la vie universelle. Analogue à la lumière, la chaleur rayonne : elle se réfléchit, se réfracte et se polarise comme la lumière. La théorie des ondulations lumineuses ressort intimement des théories de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme.

Dans les primitives cosmogonies, le chaud et le froid jouent un grand rôle. C'est la vie luttant contre la mort absolue. Elle métamorphose le froid en une qualité qui est relative, non pas à la totale disparition de la chaleur, mais à son absence plus ou moins marquée. Si les corps opaques, à cause de leur densité, repoussent presque entièrement le calorique ; cependant ils l'absorbent à leur surface, du moins en grande partie. Substantiel à la fois et impondérable, cet agent universel de la nature n'a de prise totale, dans son état libre, que sur les corps transparens qu'il peut pénétrer sans en être dévoré.

Qu'est-ce que le calorique ? Nous l'ignorons. Il nous fait éprouver la sensation de la chaleur ; il dilate les corps, qui augmentent de volume, jusqu'à ce que, dans les fluides élastiques, ils aient acquis une liberté absolue relativement aux liquides. Libre ou rayonnant, il traverse l'atmosphère ; et, émanant du soleil, centre de la chaleur terrestre, il se porte vers le corps froid qu'il doit animer. La réflexion des

rayons du calorique offre le même phénomène que celle des rayons lumineux. Même vitesse de part et d'autre; égale liberté de mouvement, quoique l'atmosphère amortisse un peu, fasse légèrement dévier leur action. La chaleur et la lumière traversent cette atmosphère sans être absorbées par elle.

Les corps s'envoient l'un à l'autre le calorique et la lumière. Une fois échauffés, éclairés, ils rayonnent pour ainsi dire, dans leur éclat, dans leur ardeur mutuelle. Le corps échauffé se trouve dans une perpétuelle vibration des molécules qui le constituent. Mouvement d'oscillation à peine perceptible, qui renferme le mystère de la pure vitalité. En nous et hors de nous, tout est vibration. Tout va et tout vient. Perpétuel cours du fleuve de l'existence, dans le miroir duquel la sagesse d'Héraclite contemplait ce résultat paradoxal, et cependant vrai: « Les choses qui sont, ne sont déjà plus; celles qui ne sont pas, sont déjà. » Axiome que l'on pourrait réduire à une expression plus compréhensible: Tout se trouve, en effet, concentré dans le mouvement vague d'un développement perpétuel, tout est dans l'action de *devenir*. Océan sans rivages, dans lequel résonne le perpétuel mouvement des ondes.

La chaleur, vibrant dans les molécules, fait vibrer avec elle le fluide éthéré qui les environne, et transmet, avec une rapidité infinie, ces vibrations aux corps qu'elle touche. De même le son, quand il met en mouvement un corps auparavant en repos, se communique à l'air, dont les vibrations atteignent les

corps placés à distance, et forcent ces derniers de vibrer à leur tour.

Un corps, ainsi que je l'ai déjà dit, ne possède la chaleur et la lumière qu'en les absorbant, non en les renvoyant. Cependant nul corps, quelque opaque qu'il puisse être, ne les absorbe assez complètement pour les amortir. La lumière éveille la vie, et la chaleur vient l'animer. Echauffez un corps solide; il se dilate, passe à l'état liquide. Que le corps liquide soit à son tour porté à un degré de chaleur assez forte; il se dilate également, et passe à l'état de fluide élastique. Mais retirez à l'eau dilatée cette puissance qui l'a réduite en vapeurs; elle va se former en globules vaporeux, puis repasser à l'état liquide. Vous pouvez volatiliser un corps solide sans le liquéfier, mais ce n'est pas la règle ordinaire. Ce froid, qui concentre la forme et resserre la vapeur pour la changer en eau, l'eau pour la changer dans un corps solide, n'existe que relativement à la chaleur employée pour conduire les corps à une évaporation, soit absolue, soit relative. De tous les corps, il n'en est aucun qui résiste à l'action du calorique plus obstinément que le charbon: c'est dans cette substance que la vie se trouve le plus complètement éteinte.

Nous reviendrons sur quelques-unes des qualités de la chaleur, lorsqu'il sera question de la formation élémentaire de cet univers, quand nous examinerons, sous le point de vue d'une philosophie de la nature, la théorie de l'air, des gaz et des vapeurs, tout ce qui tient aux forces de dilatation, d'ébullition, enfin toutes

les puissances chimiques, dont l'explication devient indispensable pour la connaissance du principe physique de la créature.

Le grand foyer de la chaleur, c'est le soleil. Sans nous occuper ici d'une foule de causes diverses, qui concourent au développement du calorique, arrêtons-nous un moment sur les deux électricités qui le provoquent, et sur la manière dont ce phénomène s'accomplit. Etudions ce fluide électrique qui se manifeste dans l'atmosphère, aussi bien que dans les entrailles de la terre, et sur lequel il est temps que notre attention se porte.

§ V. *De l'électricité.*

Une force de cohésion, très-prononcée dans les solides, à peu près nulle dans les liquides, unit les molécules de même nature : une force d'affinité rallie ceux dont la nature est différente. Dans ces phénomènes, c'est l'électricité qui joue le rôle principal. Ce pouvoir attire à distance, quand certains corps, électriques par eux-mêmes, se trouvent soumis au frottement. D'autres corps non-électrisables de la même manière, transmettent l'action électrique, qui se propage avec la rapidité de la lumière.

Il y a, comme on le sait, et comme nous venons de le dire, des corps qui conduisent, et d'autres qui ne conduisent pas l'électricité. Dans les corps non-conducteurs, le fluide électrique se développe à l'endroit du frottement, et ne se manifeste que là. Chez les autres, ce fluide, excité sur un point quelconque de la surface,

ne tarde pas à l'envahir tout entière. La terre, étant le commun réservoir de l'électricité, il faut, pour développer la puissance électrique, que les corps conducteurs ne touchent pas la terre.

La nature entière n'est qu'une vaste électricité, soit que cette puissance s'y développe par action directe, ou par action communiquée. Tout y est conducteur, ou non-conducteur de ce fluide. Cependant il ne faut pas établir, entre ces deux espèces de corps, une distinction trop tranchée. Il ne s'agit ici que du plus au moins. Mais la plus parfaite manifestation de l'électricité est, en quelque sorte, dans le corps humain, où la vie la plus sublime se trouve développée.

Un corps déjà électrisé a-t-il communiqué son électricité à un corps qui ne touche pas au sol, ou au réservoir commun? Aussitôt le premier de ces deux corps repousse l'autre. Ainsi se manifeste l'existence de deux fluides, l'un positif, l'autre négatif. Communiquez isolément à un corps l'une et l'autre électricité, la positive attire la négative, mais chacune d'elles se repousse soi-même. C'est sur ces deux fluides, possédés par tous les corps sans exception, mais non dans leur état de liberté, que repose la vitalité. Combinés dans l'intérieur des corps, ils s'attirent et se neutralisent. C'est cette combinaison de neutralité, qui constitue l'état naturel des corps, état différent de l'état d'électricité, dans lequel les deux fluides se trouvent séparés par une action ou une attraction quelconque.

Quand deux corps se trouvent à distance, l'électricité, en allant de l'un à l'autre, se communique par

une étincelle chaude et vitale, accompagnée d'une secousse, que l'on pourrait appeler le choc de l'existence. Dans l'éther, c'est une vaste masse de lumière. Car l'étincelle n'est que la marque du passage de l'électricité traversant l'air.

Tout étant composé d'électricité, tout peut également se décomposer par elle. Lorsque ces deux électricités, qui constituent l'état naturel des corps, se séparent avec violence, il semble que la vie se découvre dans tout son mystère. Dans tous les corps chimiques, dans toutes les puissances élémentaires, l'étincelle électrique est pour ainsi dire l'unité même de l'existence. Pour quitter l'état naturel aux corps, pour jaillir du sein de cette existence, il faut qu'elle en déchire pour un moment le tissu. C'est l'électricité ordinaire qui décompose l'eau et l'air, et reconnaît chimiquement leur substance.

Par l'attraction, quelles que soient les distances, le corps électrisé décompose ou sépare les deux fluides électriques. Ainsi désunie, lorsque la vie se trouve au moment où son unité doit se recomposer, l'acte de cette recomposition est si formidable, que les corps eux-mêmes en sont souvent foudroyés. L'instant suprême de l'existence, convulsivement agitée, devient pour ainsi dire l'instant suprême de l'anéantissement. Ainsi les derniers éclats d'un feu d'artifice, jaillissant en clartés profondes, ne verseraient la clarté sur les ténèbres environnantes que pour expirer et s'anéantir.

L'électricité est la capacité originelle de l'espace

éthéré. Invisible, et sans lumière, elle s'y trouve dans un état calme, stable, permanent. Elle est la plus haute manifestation de l'éther animé, le vaste espace, la vitalité même. La lumière et la chaleur traversent cet espace, sans séjourner dans l'empire de cette électricité pure, où le magnétisme n'agit pas encore : car il n'est révélé par le mouvement vital, que dans la matière grossière, où il devient, ainsi que nous ne tarderons pas à le voir, électro-magnétisme : c'est, si l'on peut parler ainsi, une explosion de vie, explosion silencieuse, et qui s'opère constamment au sein de la matière grossière, pour la subtiliser, l'idéaliser, l'éthériser en quelque manière, et la rendre partout vitale.

La chaleur et la lumière sont des mouvemens imprimés à la matière électrique dans l'espace éthéré. Alors elle sort de son repos, et se décompose pour y être aussitôt recomposée. Sans l'étincelle électrique, jamais, comme nous l'avons déjà dit, le feu de l'existence ne s'allumerait au sein d'aucun abîme. Cette étincelle se précipite, pour ainsi dire, s'enfouit dans la matière pondérable, y dort comme un mystère caché, avec une vie non-apparente. Les anciens avaient reconnu cette sublime étincelle, sans la comprendre, sans l'analyser, comme la moderne chimie y est parvenue. Mais aussi, chez les anciens, cette conception, moins précise, avait-elle, en revanche, une énergie et une puissance profondes. D'ailleurs les phénomènes de l'électricité semblent avoir fait

partie de cette science divinatoire des fulgurations que l'antiquité attribuait aux Etrusques, et qui faisait leur gloire.

Quand nous aborderons la grande question de l'existence chimique et de la combinaison des élémens au sein de la matière grossière, nous verrons que toutes les existences renferment dans leurs profondeurs une formidable batterie d'électricité. Partout la vie y est en explosion, en composition constante. L'électricité ne cesse d'y déterminer des agrégations et des ségrégations chimiques. Du reste, l'électricité, dans la transmission de la décharge électrique à travers les corps électrisés, suit ce mouvement de vibration que nous avons signalé dans la chaleur et dans la lumière. Partout la vie s'organise en oscillations minimes qui parcourent des distances immenses. C'est un mouvement de composition et de décomposition de chacune des molécules du corps électrisé, une rupture de l'équilibre moléculaire, ou de l'état normal de l'existence.

Toute attraction, toute répulsion révèlent dans toutes les distances, grandes, moyennes ou très-petites, ainsi que dans l'existence qui paraît insoluble et sans distance, une puissance d'électricité universelle. Cette électricité est toujours active parce qu'il n'y a nulle part d'homogénéité entière et absolue, parce qu'il y a en tous lieux contact de substances hétérogènes. Aussi se manifeste-t-elle également, bien que sous des formes diverses, dans le règne de la nature animée et inanimée. La végétation, par exemple, n'est,

comme la nutrition, qu'un acte perpétuel d'électricité développée. Cette puissance éclate dans l'atmosphère, par suite des évaporations chimiques et végétales, émanées du globe. La masse de vie électrique qui s'est ainsi exhalée de la terre est de nouveau rendue à la terre, sous la forme de foudre et d'orages, et son explosion vient purifier la région inférieure de l'atmosphère.

§ VI. *Du magnétisme.*

Sans embrasser tout ce que l'électro-chimie présente de problèmes, abordons le magnétisme, qui se développe au moyen de l'électricité. On a reconnu que le magnétisme n'est autre que l'électricité même, et que mutuellement cause et effet, ils agissent l'un sur l'autre. La puissance électro-magnétique dirige et développe le magnétisme, au lieu de l'attirer comme une substance étrangère.

L'aimant qui existe en petites parcelles se montre aussi en énormes masses dans les flancs des substances aimantées. Son action traverse une foule de corps pour opérer l'attraction; mais cette action s'affaiblit à raison des distances; et il lui est donné d'attirer le fer, mais non de le traverser. L'aimant, comme la pesanteur, possède une force d'attraction, mais de nature différente. Tandis que notre globe attire tout vers son centre de gravité, l'aimant est nul au centre et ne devient actif que vers les deux extrémités opposées. Cette portion non attractive de l'aimant est la portion neutre pour ainsi dire, laquelle sépare à droite

et à gauche l'aimant en deux poles opposés, divisés par une ligne moyenne. Ici reparaissent sur une échelle plus vaste, ces phénomènes de la polarité que nous avons vus poindre dans la chaleur et la lumière.

Brisez un aimant, soit par le milieu, soit ailleurs. A ses nouvelles extrémités les deux pôles se reforment; au centre reparaît la ligne moyenne de la non-manifestation de la puissance aimantée. Ce qui prouve que le magnétisme n'est pas la propriété d'un corps, qu'il n'appartient pas en lui-même à tel membre d'un corps dont il serait la partie constitutive; mais que c'est un fluide éthéré qui se communique, ainsi que je l'ai dit, avec la même rapidité que l'électricité, la chaleur et la lumière.

Toutes les forces d'attraction que la terre exerce, se trouvent concentrées dans le centre de gravité vers lequel toute la pesanteur se dirige. Ces forces agissent diversement, soit sur la surface du globe terrestre par attraction de chute des corps et d'écoulement des rivières, soit sur la lune que la terre fait mouvoir autour d'elle, soit sur le soleil dans l'orbite duquel elle se trouve entraînée. Au contraire, c'est dans les pôles de l'aimant que se concentrent toutes les forces d'attraction de la masse des molécules aimantées. Or la terre est un vaste aimant, et de cette double loi d'attraction de pesanteur, vers un centre de gravité, et d'attraction aimantée, vers les pôles de l'aimant, résultent les phénomènes de cet équilibre universel, où nous voyons l'univers se maintenir.

Il y a dans l'aimant un pôle attractif vers lequel tous les pôles attractifs se dirigent, et un pôle répulsif qui repousse dans la même direction tous les pôles répulsifs. L'éther, agent impondérable de l'existence matérielle, se manifeste, dans les corps pondérables, au moyen du fluide magnétique, qui n'ôte rien au poids de l'aimant, et n'y ajoute rien, quand on le communique, ou qu'on l'enlève à ce dernier.

Le mouvement des globes, à travers l'espace, est le résultat de leur pesanteur; elle les enlève et les transporte au moyen de l'intensité de la concentration des masses, vers un noyau de leur existence solide. La réaction des forces ou agens éthérés non pondérables, qui agissent sur la matière pondérable, ne se manifeste jamais par des mouvemens aussi étendus; elle ne se trahit que par ces vibrations légères, ces oscillations imperceptibles dont j'ai parlé plus haut. La vie se révèle par les infiniment petits, par les vibrations moléculaires. Mais pour que la masse grossière se meuve dans son volume total, elle a besoin d'un mouvement d'entraînement extrêmement considérable, en raison d'une force de concentration également énorme. C'est là ce qui constitue les phénomènes astronomiques, et les fait contraster avec les phénomènes vitaux. Là se découvre aussi l'immense vie de l'espace et de la pénétration éthérées. Tel est l'aspect sous lequel se présente la vie, dans ses rapports apparens de dynamisme et de mécanisme de la matière grossière, de pesanteur et de consolidation absolues,

rapports que l'on ne peut parfaitement comprendre qu'au moyen de l'élasticité universelle, et de la pénétration vitale.

Tous les corps renferment, d'une manière soit apparente, soit cachée, les deux fluides magnétiques qui dominent plus ou moins à chacun des pôles opposés de l'aimant. Dans l'état naturel des corps, ces fluides sont mutuellement combinés et neutralisés, ce qui est vrai sous le rapport magnétique, aussi bien que sous le rapport électrique. Dans l'état magnétique et électrique, au contraire, ces deux fluides se séparent. Quand ils deviennent identiques, ce qui les neutralise en apparence, leur action paraît amortie. Elle reste inerte dans ces intervalles éthérés, qui, remplissant le moins d'espace possible, s'interposent au milieu des molécules de la matière grossière; mais dès que le moindre changement arrive, il résulte de ce changement l'action la plus puissante. Alors ces fluides se déplacent, dans les intervalles les plus resserrés, sans passer d'un corps à un autre, sans circuler dans une substance quelconque, et par un simple mouvement de vibration. Ils se repoussent dans leur contradiction mutuelle. Mais la chaleur vient-elle augmenter la dilatation, et énerver ainsi l'influence de l'aimant: aussitôt la recomposition des deux fluides se trouve déterminée. Ils s'attirent, s'amortissent, s'identifient, se neutralisent.

La terre, ainsi que nous l'avons dit, n'est qu'un vaste aimant. Elle agit sans cesse sur les corps magné-

tiques, sans les attirer cependant, et ne leur laisse aucun moment de repos autour de sa circonférence entière. Elle possède, près de l'équateur, une ligne sinueuse, qui est sa ligne moyenne; et ses nombreux pôles magnétiques s'étendent dans la direction des deux pôles de sa rotation astronomique.

J'en ai dit assez pour conduire le lecteur à la progressive démonstration vers laquelle je m'achemine. Signalons encore le mouvement du magnétisme et sa rotation. Une des observations qui jette les plus profondes lueurs dans la théorie de cette force mystérieuse, constate que le développement de sa puissance s'accroît sous l'influence des rayons solaires. Les vibrations de la lumière, dans leur action magnétique, coïncident avec l'électricité, dont la puissance est également avérée pour exciter la force magnétique.

§ VII. *Conclusion.*

Que nos regards se reportent une dernière fois sur cette matière grossière dont s'emparent les agens que je viens 'analyser. Son poids, sa densité, la distinguent de l'autre matière. Cependant nous n'avons de la matière qu'une idée tout-à-fait abstraite : nous ne la saisissons pas plus que les atomes. Elle est partout, en sa qualité de matière, identique avec elle-même, et dans un perpétuel contraste avec les nuances infinies de la vie. En parlant de la densité d'un corps, on parle d'un corps qui a forme. Or comme ce sont les agens de la nature, dont l'action détermine partout la

forme et le corps, la matière grossière, considérée comme matière, n'a pas densité, car nulle part elle ne compose un corps à elle seule.

Dans la matière, généralement parlant, il existe des agens physiques, dont nous avons parcouru les développemens divers. Ce sont eux qui, au fond, constituent toute la nature, considérée dans l'intimité de ses forces. Il y a également dans la même matière une quantité pondérable, sous conditions achevées ou inachevées, organiques ou inorganiques. On y rencontre des formes et des proportions mathématiques, qui sont plutôt des abstractions de notre intelligence que des réalités. La physique a pour base une science qui embrasse toutes les mathématiques, dont la réalité n'existe que dans une vérité idéale. La nature entière peut se soumettre à des données rigidement scientifiques : la théorie des agens de la nature peut être comprise de la même manière. Mais, en s'occupant de la géométrie de cet univers, on ne doit jamais oublier que le problème, offert par l'ensemble des choses, est celui d'une géométrie toute vitale, toute divine.

Quand il s'agit de nos sensations, ce qui nous les fait éprouver, ce n'est donc pas la matière pure et simple; c'est la matière animée, tendant à une formation, à un progrès. C'est cette matière que nous observons dans l'étendue. Nous la touchons, nous en avons le poids et la mesure. Nous en apprécions les limites. C'est avec une nature constituée que nous sommes en rapport, ce sont des corps que nous ob-

servons, et non une matière grossière, dont nous ne saurions jamais nous former une idée exacte. Différence immense, que les physiciens sont loin d'ignorer, et que les matérialistes mettent en oubli.

Toute espèce de corps est soluble. Il est en quelque sorte divisible à l'infini. Il y a cependant un mot qui exprime le dernier terme de cette division ; c'est un type vivant, un corps en petit, dans lequel on étudie le corps en grand. C'est comme un gaz léger, dans lequel l'unité du corps se rencontre en principe. Cette dissolution des corps prouve leur non-homogénéité : elle est le produit de ces agens vitaux qui remplissent les interstices des molécules, et constituent leur force réelle de cohésion ou d'attraction. Les métaux eux-mêmes ont leurs pores comme tous les corps, mais à un degré bien inférieur : ils ne remplissent pas tout l'espace qu'ils semblent occuper. La pression peut réduire leur volume, sans y rien enlever. Cependant nul corps ne se laisse annuler. L'air lui-même n'est point anéanti. Tous occupent leur place spéciale et distincte dans l'espace.

Elle est divine cette force qui donne le mouvement, cette force qui vibre au sein des fluides éthérés, qui emporte les globes à travers l'espace. La masse n'est que le principe du chaos, vaincu par la forme constitutive des corps : par conséquent ce n'est point en vertu de la masse elle-même, qu'un corps peut se mouvoir. Pour qu'un corps scintille ou rayonne dans les distances les plus grandes ou les plus petites, il faut donc une animation céleste, un *Fiat* émané de Dieu.

Ce mouvement, communiqué par la puissance créatrice, trouve une résistance dans la masse, résistance qui le force à s'arrêter ; c'est ainsi que la chaleur rencontre le froid avec lequel elle se combine dans la forme. Il n'existe donc pas de mouvement absolu ; la masse s'y oppose : ni de chaleur absolue ; le froid y met obstacle. Si, sur un point quelconque, la vie était absolue, elle détruirait aussitôt la masse, pour rentrer au sein de l'éternité, avec la nature idéale qu'elle anime. Tout ce que la nature a conservé du chaos dompté et indomptable, c'est-à-dire la masse et le froid, sont éminemment fragiles, puisque l'un et l'autre sont soumis au temps. Fragilité qui caractérise spécialement la matière grossière, depuis cette autre grande révolution qui a signalé la chute de l'homme.

La terre, en tournant sur elle-même, trouve dans son axe un point d'arrêt : plus un point de la surface du globe est éloigné de l'axe, plus sa vitesse augmente ; ainsi, sous l'équateur, la surface fuit avec une extrême rapidité, tandis qu'aux pôles il se trouve un point immobile. Le plus léger des corps, l'air est dans un état d'oscillation perpétuelle, oscillation qui se rapproche un peu du mouvement de vibration éthérée. La pure vitalité y trouve une résistance moins forte que dans les liquides. Mais la force d'arrêt que les solides opposent au mouvement infini est elle-même la borne de leur existence. Cette puissance motrice qui dirige le mouvement et lui fait suivre une route dont il ne peut dévier, c'est la Providence qui nous laissera, quand nous aurons quitté la sphère

des forces et des agens immédiats de la nature, plonger un regard scrutateur dans le règne de ses formations successives.

La pesanteur est devenue, pour les masses, une condition de mouvement. Elle les a centralisées; elle les a métamorphosées en légèreté même. Nous ignorons ce qu'est cette force que nous nommons pesanteur : mais la durée ou la vitesse, qui se trouvent en proportion avec elle, peuvent nous servir à la mesurer. Comme il y a des corps impondérables, tels que les fluides éthérés, on ne peut pas confondre la pesanteur avec le corps. Galilée a observé que, sans la présence de l'air, tous les corps, les plus légers ainsi que les plus lourds, se précipiteraient à la fois vers la terre, et se dirigeraient d'une grande vitesse vers un centre de gravité. L'air seul, s'emparant des corps légers, modifie leur précipitation. Enlevez l'air ; trouvez moyen de créer le vide, ou l'espace éthéré : tous les corps tombent à la fois. Mais le corps que régit la pesanteur, s'élève, dès qu'il cesse d'obéir à cette loi, à une hauteur égale à celle de sa chute, en raison de la vitesse qui lui a été communiquée.

Le matérialisme n'a pas de sens : c'est ce qu'il serait facile de démontrer mathématiquement, par la théorie des forces, et physiquement, par celle des agens naturels. En effet, la matière en elle-même n'est nulle part appréciable. Il ne s'agit partout que d'action et de réaction, d'attraction et de répulsion, de pondération, d'équilibre et de mesure, enfin des manifestations diverses d'une vitalité qui rencontre une borne

dans la masse, mais qui n'est pas la masse même. Pour expliquer cette masse (je ne parle pas de la substance matérielle proprement dite, puisque cette substance peut très-bien se concevoir dans l'abstraction de la masse), il faut avoir recours à cette loi de chute et de déviation, dont nous avons trouvé la théorie dans les traditions cosmogoniques de la plus haute antiquité.

C'est une grande erreur, de ne pas établir une ligne de démarcation tranchée entre la masse lourde et pesante, fatiguée, paresseuse, tendant à l'immobilité, au repos éternel, au néant de la mort : et les puissances motrices, désignées comme anges créateurs, dans le vaste Panthéon de la Divinité créatrice. Ces puissances sont elles-mêmes créées ou dirigées. On les distingue en forces tout-à-fait inconnues, telles que l'attraction, la pesanteur, le mouvement, directions imprimées à l'existence par une vertu toute divine; et en agens corporels impondérables, tels que les fluides éthérés, la chaleur, la lumière, l'électricité, ou le magnétisme qui ne se manifeste que dans la matière pondérable. Les forces agissent en partie sur le vide ou la substance éthérée, en partie sur la matière pondérable. Elles mettent en mouvement la substance éthérée, en y développant tous les phénomènes de la lumière : elles impriment à la matière pondérable le mouvement de rotation. Quant aux fluides éthérés, ce sont eux qui, comme nous le reconnaîtrons plus tard, cristallisent, électrisent toutes les existences, leur communiquent le magnétisme, la vitalité. Ils do-

minent pour ainsi dire la nature entière, dont ils constituent la base même.

On peut nommer, si l'on veut, sciences matérielles, la physique, qui étudie les corps dans leur apparition externe, et la chimie, qui les analyse dans leurs combinaisons élémentaires internes. Ces sciences s'occupent sans doute de corps et de substances, puisque la vie est, jusqu'à un certain point, matérielle dans ses formes et son existence. Le matérialisme philosophique chercherait en vain à s'étayer de ces sciences. A mesure que l'expérience ou l'analyse de la nature se développeront sur cette échelle grandiose, qu'elles ont jusqu'ici parcourues, cet athéisme sophistique se trouvera tous les jours plus en dehors de la science véritable. Nous suivrons cette philosophie fausse, dans le cercle de la physiologie moderne, dont nous adopterons les résultats, tout en rejetant les conclusions absolument erronées qu'on a prétendu en tirer; nous espérons sur ce nouveau champ de bataille, convaincre également le matérialisme de mensonge. Mais, avant de passer à ce sujet important, nous examinerons le monde élémentaire dans sa combinaison chimique, nous parcourrons les règnes de la nature dans leur structure externe et interne, dans leur véritable caractère, dans leur signature réelle: ensuite nous nous occuperons de l'homme, dont la place est marquée au centre de la création.

(*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

QUELQUES MOTS AU SUJET DE L'*UNIVERSEL*.

J'ai pris jusqu'ici pour règle de ne jamais répondre au vulgaire des critiques. Quand on ne se donne pas la peine d'étudier un écrivain ; quand on se contente de tourner en caricature sa pensée et son style; quand on prodigue, au lieu de raisons, des injures : de tels adversaires valent-ils la peine que l'on entre en lice pour les combattre? Exiger d'eux un jugement sain sur l'ensemble d'un ouvrage, ne serait-ce pas trop demander à leur capacité, à leur conscience? Comme l'envie leur tient lieu d'esprit, laissons l'envie se débattre au sein de ses propres fureurs.

Mais qu'un homme distingué m'adresse une critique juste ou injuste : dans le premier cas, il y a discussion possible : si la passion vous attaque et que le talent la dirige, c'est encore un devoir de se défendre. Je me suis trouvé dans cette position vis-à-vis de M. Benjamin Constant. En me vengeant des attaques de sa mauvaise humeur, en repoussant ses assertions,

j'ai conservé envers lui une attitude loyale. Impatienté de ma critique de son ouvrage sur la *Religion*, il m'avait traité en ennemi du repos public : j'ai dû répliquer à cette injure : je l'ai fait en me plaçant sur la ligne de mon droit, tout en respectant les convenances qu'exigeait de moi le talent remarquable de cet écrivain.

Mais le vulgaire des feuilles qui se disent libérales, ne pouvait, ne devait attendre aucune réponse de ma part. J'ai agi de la même façon envers les pamphlets émanés d'une opinion diamétralement contraire. J'ai laissé la *Gazette de France* me traiter en ennemi de l'autel et du trône. Certes il n'y avait pas là de quoi exciter l'indignation et la colère.

L'*Universel*, journal qui se traîne à la remorque de la *Gazette*, aurait pu aussi m'outrager impunément. Mais le public est persuadé que cette feuille ne paraît que sous les auspices de trois noms honorables, dont deux ont acquis une juste célébrité, et dont le troisième peut aspirer à une égale renommée; MM. Abel Rémusat, Saint-Martin et Félix Lajard. Ces noms seuls me forcent à rompre le silence.

Que l'*Universel* m'associe à M. de la Mennais, et que, après avoir traité cet homme de génie comme pourrait le faire la plus décriée des feuilles libérales, il me donne au monde entier pour un homme sans moyens, qui ne se comprend pas et ne se laisse pas comprendre; qu'il m'accorde cependant de la bonne foi, de l'aplomb; qu'il me jette légèrement ces lourdes injures à la tête: peu m'importe et peu importe au

monde. Mais que les trois personnes que j'ai nommées et avec lesquelles j'ai entretenu jusqu'ici les relations les plus bienveillantes, aient consenti à ce débit d'invectives, voilà ce que je devais chercher à savoir.

Plus la réputation de ces hommes de talent est juste et méritée, moins leur opinion devait m'être indifférente. Il ne s'agissait pas de l'*Universel*, mais d'eux seuls. M. Félix Lajard, à qui je m'adressai à ce sujet, me répondit en son nom et au nom de ses honorables amis, et m'affirma positivement les faits que je vais transcrire :

« MM. Abel Rémusat, Saint-Martin et Lajard « sont absolument étrangers aux allusions directes « et indirectes que l'*Universel* a pu contenir contre « M. d'Eckstein : le public est dans une grande erreur « s'il suppose que ces trois personnes contribuent en « rien à l'esprit qui dirige cette feuille : ils lui ont « donné un petit nombre d'articles, mais sans tirer à « conséquence, et quant à ce qui est personnel à « M. d'Eckstein, l'*Universel* n'a exprimé l'opinion « d'aucun d'eux. »

Je me suis trouvé heureux d'apprendre que mes relations avec ces savans ne seraient pas compromises par les attaques du journal en question. Comment, en effet, des hommes que l'opinion place si haut, auraient-ils pu faire une sourde guerre à ceux que l'estime publique environne, et dont eux-mêmes sont forcés de reconnaître les titres à cette estime?

Condescendraient-ils à se mêler à cette tourbe critique, toujours prête à morceler les œuvres d'un

écrivain, à détacher quelques fragmens de l'ensemble de ses pensées, à épiloguer sur des mots, à s'arrêter sur de vaines minuties, que la petitesse de l'esprit aime à peser, qu'une intelligence plus haute aperçoit à peine? Le ridicule en ce cas reste non à l'écrivain que l'on soumet à ce misérable examen, mais au critique sans force et sans conscience, obligé d'exploiter les observations les plus triviales, et de s'arrêter, dans la détresse de sa pensée, à la critique niaise d'une épithète plus ou moins bien placée, d'une phrase plus ou moins bien construite, ou d'une image hasardée, que la verve de l'inspiration consacre et excuse.

Maintenant, bon *Universel*, marchez en paix, continuez votre métier! Mais n'allez pas, comme Pasquin, empruntant la défroque de son maître, vous pavaner sous le costume de ces écrivains, dont la condescendance vous a enrichis de quelques miettes échappées à la prodigalité de leur opulence. Gardez-vous bien, surtout, de vanter vos correspondances à l'étranger; n'accusez pas les autres feuilles de recueillir, comme une manne précieuse, la sueur qui tombe de votre front. Vous parlez bien haut de vos laborieuses recherches; mais que le public se rassure sur les suites de vos pénibles veilles. Quelques feuilles éphémères, publiées en Allemagne, et à peu près de la force de nos feuilles de théâtre, de notre *Journal des Modes*, de notre *Pandore*, font tous les frais de votre science d'avant-hier. Plumez laborieusement ces ouvrages, continuez à demander au *Morgenblatt*, au *Zeitung*

sur die elegante welt, non-seulement vos inspirations, mais vos savantes pages. Traduisez, compilez; c'est très-bien : mais un peu moins d'orgueil. Puisez dans ces sources fécondes de la littérature germanique le Pactole de science profonde que vous faites couler sur le terrain de notre littérature quotidienne, si stérile selon vous. Mais si d'autres feuilles vous pillent ce que vous avez pillé, ne vous plaignez pas. Paon magnifique, songez que vos plumes d'emprunt tiennent à peine, et si des geais accourent pour vous les enlever, laissez-vous faire. Ou si vous voulez qu'un ridicule parfait vous entoure, défendez vainement vos plagiats, et becquetez-vous, pour nous amuser, avec telle feuille du soir, qui aura eu la bonté de vous voler.

BARON D'ECKSTEIN.

ANTIQUITÉ.

DU SIVA POURAṄA.

§ I. *Quel est le génie, et quelle fut l'origine des doctrines du Sivaïsme.*

Jusqu'à ce jour l'investigation des antiquités indiennes ne s'est arrêtée avec une attention spéciale que sur les Pouranas qui renferment la doctrine du dieu Vishnou, et dont on trouve pour ainsi dire la concentration dans ce poëme philosophique, devenu célèbre sous le nom de Bhagavat Gita. On n'a pu encore apprécier le génie de la religion sivaïque, que d'après un extrait du *Markandeya Pourana*, extrait dont le savant M. Burnouf a donné l'analyse dans le Journal asiatique de janvier 1824. Dans cet extrait, intitulé : *Devi Mahatmyam*, la grandeur de Devi, c'est la Shakti, l'énergie femelle du dieu mâle, de Siva, qui se trouve célébrée. Pour les sectateurs de Siva, cet épisode est, en fait de doctrine, à peu près ce que le Bhagavat Gita est pour les partisans de Vishnou, un résumé éner-

gique de leurs opinions. Cependant le Devi Mahatmyam est loin d'avoir la valeur philosophique de l'autre poëme.

Dans un ouvrage publié à Londres en 1809, sous le titre de *Ancient indian litterature, illustrative of the researches of the asiatic society instituted in Bengal; jan. 15, 1804, from original mss.*, on a inséré, entre autres extraits de divers Pouranas, extraits fort incomplets, un extrait du Siva Pourana, avec des passages assez considérables, traduits de plusieurs de ses chapitres. Nous sommes portés à croire que le tout est emprunté, non à l'original sanskrit, mais à quelque traduction persane, telle que celles qui parurent sous l'empereur Acbar, et sous ses ordres. On sait qu'il fit publier dans l'idiome persan, idiome usité à la cour du Grand-Mogol, les Oupanishads ou anciens commentaires védantistes des Védas. Quoi qu'il en soit, le Siva Pourana ne pouvait pas subir la même altération qu'ont soufferte les Oupanishads (publiés par Anquetil, sous le titre d'*Oupnekhat*). Dans les Oupanishads, les systèmes persans se sont glissés fréquemment à l'insu même du traducteur, dont l'esprit n'était pas assez complètement pénétré du génie philosophique original de l'antiquité indienne. Le Siva Pourana a conservé son type païen pur, ainsi que peuvent l'attester, et des preuves intérieures, tirées de la traduction même, et une comparaison attentive des épisodes de cet ouvrage avec les passages ou les aventures de Siva sont racontées, soit dans les Pouranas consacrés à Vishnou son ennemi, soit dans le Ra-

mayana et le Mahabharata, grandes épopées indiennes, dont les mêmes aventures sont accidentellement le sujet.

Vous passez d'un monde dans un monde nouveau, lorsque de la lecture d'un Pourana de Vishnou, ou de l'étude de ces deux grands poëmes épiques, où les incarnations de Vishnou (Rama et Crishna) sont célébrées, lorsque, de cette étude, vous passez à celle du Devi Mahatmyam ou du Siva Pourana. Rien de plus tranché que cette opposition: il semble que vous quittiez le désert de Sahara, pour vous transporter dans un Oasis libyen. Dans les Védas, il n'y a qu'élévation sublime, grandeur et simplicité patriarcale. L'impression que vous recevez du Bhagavat Gita, est celle d'une mysticité exaltée, mêlée de stoïcisme et d'amour sentimental. Là aussi vous trouvez de la grandeur, de l'immensité, mais sous des couleurs diaphanes. Vous diriez que l'ame du poète philosophe nage dans des flots purs de substance éthérée. Au contraire, le grandiose du Devi Mahatmyam est un grandiose mêlé d'horreur. Il semble que la porte mystérieuse des enfers s'ouvre devant vous. Là, tout est sang et volupté funèbre. De ce séjour émanent des cris, qui font retentir les trois mondes, comme le disent les Indiens.

Devant l'expression de la mysticité des adorateurs de Vishnou, tout mysticisme arabe ou persan pâlit et s'efface. Devant l'infernal enthousiasme des adorateurs de Siva, tout délire africain, toute inspiration de sang et de volupté s'évanouissent. La fureur des

Bacchantes, déchirant en lambeaux Orphée ou Lycurgue: le culte orgiaste de la Phrygie, ne sont rien auprès d'une telle démence. Tout y porte l'empreinte spéciale du génie indien. Le subtil s'y joint au gigantesque. Mais on y chercherait vainement ce profond mysticisme, qui s'exhale des ames indiennes d'une manière si naïve et si sublime.

Il y a dans les formes extérieures, ainsi que dans le fond même des doctrines sivaïques, des raisons suffisantes pour que l'on en tire l'induction que la religion de Siva, étrangère aux peuples qui parlèrent le sanskrit, appartient spécialement aux nations aborigènes de l'Inde. Sous beaucoup de rapports, il y a parenté entre Siva, son épouse Devi, et ces géans, ces démons, contre lesquels ils luttent quelquefois. Dans la poésie épique, Ravana et Shishoupala, Jarasandha et une foule d'autres personnages, ennemis du culte de Vishnou, sont des espèces d'incarnations du dieu Siva; ce ne sont pas des incarnations absolues; Siva ne se confond pas, ne s'absorbe pas tout entier, dans leur corps ni dans leur ame. C'est, au contraire, Vishnou lui-même qui est présent dans la personne de Rama, surtout dans celle de Crishna, pure et simple hypostase des forces célestes de cette Divinité.

Si quelquefois Siva et Devi paraissent hostiles aux démons, ce n'est jamais sous un point de vue historique, mais seulement sous un point de vue cosmogonique. Il est facile de s'apercevoir que les Brahmanes, après avoir converti des masses d'aborigènes, anciens adorateurs de Siva, ont essayé de chanter

sur un mode brahmanique les exploits de cette Divinité. Mais la nature du sujet était rebelle à leurs efforts, et le génie anti-brahmanique de la religion sivaïque perce de tous côtés dans leurs chants. Mais quand vous voyez Siva s'allier aux démons, sous les formes de Ravana, de Jarasandha, de Sishoupala, et d'autres, il revêt alors une couleur qui devient de plus en plus historique, et l'on peut y étudier, sous mille et mille rapports, la lutte des peuples, des religions et des races.

Allons plus loin. Ravana, tout géant qu'il est, est le souverain de Lanka. Jarasandha et Sishoupala, au contraire, quoique tenant au génie de Ravana, sont des héros à forme humaine. Il résulte d'une lecture attentive des poëmes épiques, et des Pouranas de l'Inde, qu'une partie au moins de la caste guerrière ou des Kshatryias, impatientée du joug des Brahmanes, embrassa la religion des aborigènes, se révolta contre l'autorité des pontifes de Brahma, sectateurs de Vishnou, et vaincue dans cette lutte, fut obligée de s'expatrier. Ce mouvement commence à l'époque de Parasourama, époque fort reculée; il ne se termine qu'à celle de l'anéantissement des Courous, princes rebelles de la race de la Lune, comme Jarasandha, prince également rebelle, appartenait à celle du Soleil. Mais dans la mythologie épique et historique de l'Inde, que je désigne ainsi par contraste avec la mythologie cosmogonique, les deux races lunaire et solaire, figurent comme enfans de Brahma, par Cashyapa, comme alliés aux Brahmanes: ce qui

ne les a pas empêchés de devenir infidèles, et au culte de Brahma, et à celui de Vishnou. Quelques efforts que fassent les poètes brahmaniques, pour voiler ces vérités, elles ne laissent pas que de percer sous ces voiles; et ils n'ont pu altérer le caractère des faits primitifs.

Ce n'est pas tout. On sait que la religion de Bouddha, qui a le sang en horreur, est originairement émanée de la religion de Vishnou, et n'est devenue hétérodoxe, que pour avoir méconnu l'autorité des Védas, et s'être affranchie du joug des castes. Cette religion semble, au premier coup d'œil, également odieuse aux sectateurs de Siva, et à ceux de Vishnou, pour des raisons moins religieuses que politiques. Siva et Vishnou s'accordent pour combattre le Bouddhisme: et, par une singularité qui mérite d'être remarquée, ces mêmes hommes, qu'ils punissent comme Bouddhistes, ont été engagés dans cette croyance réprouvée par Siva et Vishnou même. Rien n'indique mieux les combinaisons systématiques, à l'aide desquelles les poètes brahmaniques se sont jadis efforcés de déguiser la vérité, en confondant les faits: confusion artificielle dans l'origine, et qui n'est devenue réelle que par la suite des temps. Ainsi, ni les partisans de Vishnou, ni même ceux de Siva, ne se montrèrent, dans le principe, contraires aux Bouddhistes. La prépondérance de la caste brahmanique fut la seule cause d'une hostilité déclarée.

Quoiqu'il y ait opposition radicale entre les croyances de Siva et de Bouddha, et que leur génie diffère

aussi essentiellement l'un de l'autre, que la religion de Siva diffère de celle de Vishnou; quoique Siva, défenseur des Brahmanes et du régime des castes, ait lancé la foudre sur les démons ennemis des castes, et soutiens de la cause bouddhiste : il est avéré néanmoins que le Bouddhisme, qui a horreur du sang, s'est attaché dans plusieurs régions (à Ceylan, par exemple, au Thibet, et dans diverses parties de l'Inde) au culte populaire de Siva, culte bien moins analogue aux doctrines bouddhistes, que la religion de Vishnou, d'où ces dernières sont émanées dans l'origine. Siva était le dieu des aborigènes. Quoique les princes de ces peuples primitifs eussent été incorporés par les Brahmanes dans la classe des Kshatryias, parens des Brahmanes; cependant ces princes aborigènes, corrompant les Kshatryias, conservèrent, au sein de l'Inde, une tendance anti-brahmanique; tendance, qui ne fut jamais complètement étouffée dans les basses classes, composées, en majeure partie, d'aborigènes. Aussi les Bouddhistes, dans l'ardeur de leur lutte contre les institutions brahmaniques, ne craignirent-ils pas de devenir infidèles à la religion de leurs patriarches. A Ceylan, ils s'adjoignirent Kartikaïa, fils sanglant de l'horrible Siva. Dans quelques régions septentrionales de l'Inde, ils s'adjoignirent Siva lui-même. Ces résultats de nos recherches vont s'entourer d'une vive lumière (nous l'espérons du moins), quand nous aurons donné l'analyse rapide, et la traduction partielle de divers fragmens du Siva Pourana.

Au premier aspect, il semble que les doctrines sivaïques, doctrines d'un matérialisme gigantesque, mais extrêmement poétique, ne puissent s'accorder ni avec un rigoureux ascétisme, ni avec un mysticisme excentrique. Certes rien n'est, en apparence, moins idéal, moins sentimental, que le culte des Bacchantes et des Ménades, que cette croyance qui va secouant un thyrse frénétique, que cette religion où l'on voit le tigre et la panthère se rouler sur des débris d'ossemens humains, où une volupté sans grace, où une débauche furieuse se mêlent à des flots de sang. Cependant que l'on veuille réfléchir à l'*éviration* fanatique des prêtres de Phrygie ; à cette fréquente transmutation de sexes, dont il est question dans les cultes orgiastes ; à cette mollesse efféminée qui se mêle à tant d'effervescence et d'atrocités ; à cette étrange mysticité qui cherche partout des objets de contemplation sur la nature originelle des choses, trouve matière à son symbolisme dans le sang même de la déesse, dont la purification mensuelle lui paraît un emblème de la création sanglante et douloureuse du monde. Que l'on se souvienne de la fable des Titans, qui mettent Bacchus en lambeaux ; des idées emblématiques, attachées aux symboles figuratifs des signes sexuels ; que l'on se rappelle une foule d'autres circonstances que j'omets ici à dessein : on ne s'étonnera plus de cette mysticité des partisans de Siva, mysticité vraiment gigantesque, vraiment infernale dans la contemplation profonde de cette terrible divinité.

Sans doute les ascètes de la religion de Siva sont

fort éloignés de la pureté des anciens Rishis ou patriarches, dont les Védas expriment la pensée haute et sévère. Ils sont également étrangers à l'aimable candeur des pieux Mounis qui, au sein des vastes forêts de l'Inde, méditaient sur Vishnou. L'ascétisme sivaïque respire un orgueil implacable. C'est une âpre volonté qui ne recule devant aucun crime : effroyable esprit de conséquence : redoutable méditation de l'Yogi plein d'ardeur, du Sonnyasi farouche, s'enfonçant pour ainsi dire dans l'intimité de leur pensée. C'est à cette croyance de Siva, rendue mystique par une espèce de raffinement bizarre, que se rattachent les plus extravagantes idées du mysticisme indien : ce raffinement a eu lieu, lorsque, transportant au sein de la religion de Siva la haute contemplation des Brahmanes, la sublime intuition vishnouviste, la profonde absorption dans l'esprit de Vishnou, on essaya de brahmaniser le sivaïsme, rebelle à ces efforts.

Que l'on n'aille pas induire de ce que je viens d'avancer, que les partisans de Siva fissent de l'impureté leur pratique habituelle. Les ascètes de la même religion étaient fort éloignés surtout de l'exercice des crimes que leurs dogmes semblaient conseiller. Des hommes réellement pieux, élevés dans cette croyance épouvantable, ont conservé leur ame pure de débauche, se sont abstenus de forfaits, n'ont pas trempé leurs mains dans le sang, sont restés purs, tout en se livrant à des spéculations sur cette doctrine. L'excellent naturel indien a souvent triomphé de cette religion désastreuse qui, partout ailleurs, aurait fait des

cannibales. Phénomène à la fois triste et bizarre, touchant et digne de remarque! Etrange lutte de la nature humaine contre les effets de certaines opinions, aveuglément admises!

Mais ce n'est pas tout encore. Non-seulement la piété réelle s'est alliée à une doctrine monstrueuse, et la pauvre nature humaine, dans son égarement, est restée comme suspendue sur le bord de l'abîme; mais, par un phénomène encore plus singulier, s'il est possible, on a vu émaner, de la moins philosophique des croyances anciennes, une philosophie tout entière. Et comme diverses écoles se sont rattachées, soit aux Védas, soit à la religion de Vishnou; la croyance de Siva, et celle de Devi son épouse, réduites en aphorismes, ont également donné naissance à quelques sectes philosophiques.

Le système Mimansa est brahmanique dans son essence. Il se rattache de la manière la plus étroite à la lettre et à l'esprit des Védas. Gautama, qui est l'Aristote de l'Inde, et Canada, qui en est le Démocrite, se rallient, d'une manière ostensible, à l'esprit des Védas, quoique dans le fait ils s'en écartent énormément, quant au génie intime, et quant à la lettre même: à peu près comme les Cartésiens ou les disciples de Gassendi ont quelquefois prétendu parmi nous ne point s'écarter de l'orthodoxie de l'Eglise. Le Bhagavat Gita ressort intimement du culte de Vishnou, ainsi que la doctrine des Védantistes plus modernes, qui défigurent l'antique Védanta, née elle-même des Védas. A son tour, Capila, qui admet, pour principes

fondamentaux de l'existence, les deux principes opposés, mais essentiellement unis, de Prakriti, la matière éternelle, et de Pouroush, l'esprit éternel (mais engendré dans le sein de Prakriti, et créé par elle): Capila interprète, dans le sens de sa doctrine, les rapports qui unissent Siva à Devi son épouse. Patandjali, embrassant dans toute son extension l'ascétisme des Yogis ou ermites de la religion de Siva, s'est plongé dans la contemplation sans bornes de ce Pouroush, de cet esprit universel, qui lui a fait perdre de vue la matière. On dit que dans les temps modernes, comme dans l'antiquité, plusieurs sectes purement athéistiques et purement matérialistes, ont émané des disciples de Devi, épouse de Siva. Il y a donc ici pour le savant qui étudierait ces systèmes en eux-mêmes, et dans leur filiation historique, un trésor d'investigations à recueillir, surtout si l'on s'attachait à démêler leurs rapports primitifs avec l'une ou l'autre des sectes dominantes, dont, par la suite, ils se sont considérablement éloignés.

Pour empêcher toute méprise, une dernière observation est indispensable. Souvent dans l'Inde on a tenté de confondre tous les systèmes, et de les identifier. C'est surtout dans les institutions de Jagannatha, attribuées au dieu Crishna, que cette tentative est évidente. Crishna s'y allie à Devi qui lui reste cependant toujours subordonnée. Les sectateurs de Siva ont également adopté Vishnou pour leur dieu, en l'identifiant à Siva, mais d'une manière également subalterne. Les caractères fondamentaux de chaque doc-

trine n'en restent pas moins ineffaçables. On a beau décorer du nom d'incarnation de Vishnou, un saint appelé Capila (aussi différent d'ailleurs de Capila le philosophe, que Gautama-Bouddha diffère du philosophe Gautama); on a beau donner au violent Durvasas un titre semblable; comme ces êtres ne remplissent aucun rôle essentiel dans la religion de Vishnou, comme ils ont gardé leur caractère de colère concentrée, leur amour du sang et du meurtre: on ne peut s'empêcher de reconnaître en eux, au premier coup d'œil, le frénétique Yogi, qu'il est impossible de confondre avec les Rishis, dont l'ame indomptable est pure de cruautés, ou avec les Mounis, que distingue une douceur souvent évangélique.

Nous avons jeté d'avance sur notre route, ces remarques préliminaires. Elles étaient nécessaires pour que des circonstances, bizarres en apparence, ne vinssent pas, au milieu de nos recherches, bouleverser toutes les notions acquises sur les divinités indiennes, dont le génie ressort d'ailleurs avec tant de force et d'individualité des poëmes nombreux, où leur caractère, leurs attributions, leurs aventures se trouvent développés. C'est au fond même des choses que toute bonne critique doit se plonger, en ne négligeant aucun accessoire, en n'omettant aucun détail, en essayant, au contraire, de les comprendre et de les embrasser tous, autant que possible. Pénétrons maintenant dans la vaste enceinte où règne cette Divinité terrible, tour-à-tour errante autour d'un cimetière, s'élançant sur la cime du mont Cailasa, envi-

vironnant le globe des enlacemens bizarres de sa danse frénétique ; ou bien dans les profondeurs d'une grotte mystérieuse, oubliant l'univers et la clarté du jour, pour serrer sur son sein Devi, prête à expirer de bonheur. Le taureau Nandi s'agite, les tigres veillent en silence, les pénitens se couvrent de cendres, les dévots s'enivrent ; çà et là vous apercevez des bûchers que le feu consume, et une victime humaine est dévorée. Cependant le dieu, dont le cou est chargé d'un collier de crânes humains, s'est perdu dans sa propre contemplation. Soulevons le rideau qui voile les ténèbres de son sanctuaire.

§ II. *De Siva, considéré comme Dieu suprême, et sous les ordres duquel Brahma et Vishnou concourent à la création de l'univers.*

Souta, qui semble un ascétique de la religion sivaïque, écoute la prière de Shanaka et des Rishis (dévots de la religion de Brahma), qui le supplient de leur raconter le Mahatmya, la grandeur de Siva, son éclat, sa manifestation, sa supériorité sur les autres dieux de l'univers. Voici ce que renferment à ce sujet six des divisions du poëme, depuis la seconde division ou Adhyaya, jusqu'à la septième inclusivement. Nous en donnerons l'analyse succincte, où nous nous contenterons de reproduire les idées essentielles et caractéristiques.

Souta dit : « Vous avez sollicité, ô Rishis, la faveur » d'être initiés à l'étude des circonstances, au milieu » desquelles le Très-Haut apparut, et des qualités qui

» le distinguèrent. Nareda, votre chef auguste, qui re-
» pose sur la sainte tribu des Rishis, comme la tête
» est assise sur les épaules, eut le même désir, alors que,
» posant sur le sol lumineux où resplendit la gloire de
» Siva, le pied de son investigation, il mesura dans
» sa marche la surface du globe, et porta ses homma-
» ges et ses offrandes aux Lingas nombreux, érigés de
» toutes parts en l'honneur de Siva. Jamais cependant
» sa recherche ne peut arriver jusqu'à la racine même
» d'où la connaissance de cette Divinité dérive. Nareda,
» voyant alors l'inutilité de son entreprise, éleva vers
» Brahma ses mains jointes ensemble, et le supplia
» de lui révéler l'indicible, l'incroyable essence de la
» nature de Siva. Tous, écoutez en silence, baissez la
» tête, soyez attentifs à la réplique de Brahma. »

Nareda fait ses invocations, et renouvelle, de la manière suivante, ses instances auprès de Brahma :

« O toi, qui sais ce qui est caché, et ce qui se mani-
» feste ! O toi, qui n'ignores aucun des mystères ! O toi,
» de toutes les créatures, la plus ancienne; toi,
» Brahma, qui te trouves élévé incomparablement plus
» haut que tous les adorateurs de Siva : déjà, grace à
» ta bienveillance, j'ai appris à connaître Vishnou dans
» sa perfection la plus grande, ainsi que tous les modes
» de la foi, de la science, de l'obéissance, de la cha-
» rité, des pélerinages. Mais dans l'étude de Siva, je
» n'ai pas encore avancé d'un seul pas. Etre sublime,
» qui toi-même n'es qu'essence, qui pourrait, si ce
» n'est toi, délier ce nœud inextricable? Quel autre

» saurait dévoiler à nos regards un Etre qui dépasse » de si loin les forces de la pensée, les limites de l'in- » telligence? O Créateur de toutes choses, j'ai prêté » une oreille attentive à ce que plus d'un Rishi contem- » platif, plus d'un Brahmane, versé dans la lecture » des livres sacrés, m'ont rapporté sur Siva. Mon ame » a vainement puisé à ces sources de doctrine. Elle » n'a pas été satisfaite. Parle; toi seul peux apaiser » cette soif d'apprendre, dont je suis dévoré. »

Brahma lui répondit en ces termes :

« O Nareda, ta demande est bonne: elle appellera sur » toi la félicité. Les créatures, en écoutant mon récit, se » trouveront plongées dans une béatitude qui, les pré- » servant de toute transmigration future, les arrachera » à toutes les peines du monde. Il est vrai que, ni » Vishnou ni moi, nous n'avons pu obtenir, sur l'ori- » gine des choses, une science aussi complète que » nous l'aurions désiré. Mais des trésors m'ont été dé- » couverts à cet égard, tu vas les partager: puise avec » confiance le bonheur dans cette source pure. »

« Ce monde périssable n'avait pas percé encore l'enveloppe d'invisibilité qui l'entourait. Il n'avait pas rempli encore la vaste scène de la révélation actuelle. La lumière, l'éclat de son essence, cette lumière, pour laquelle il n'y a point d'accidens, point de nuit ni de jour, de froid ni de chaleur, de commencement ni de fin, voulut se révéler, se manifester elle-même, et faire apparaître cet univers au grand jour de l'existence. De cette pensée jaillirent deux Etres :

Pouroush, l'homme (1), Prakriti, la femme (2); elle avait huit bras, des vêtemens splendides, des bijoux de prix, et une beauté dont ces ornemens rehaussaient l'éclat. De la souplesse transparente de ses membres, et de sa démarche, jaillissaient les rayons de l'essence lumineuse. Une flamme ardente s'élançait de ses regards, vive et perçante comme la flèche aiguë. Chacune de ses mains brandissait une arme guerrière. La science de la musique lui avait été révélée dans toute sa perfection.

« Pouroush et Prakriti, étonnés d'eux-mêmes, ne pouvaient deviner à quoi leurs facultés devaient être employées. Pélerins égarés dans un univers nouveau, perdus au sein de la création divine, une voix frappa leurs oreilles. « Que votre intelligence, disait la voix, vous » serve à accomplir les austérités religieuses. » Aussitôt l'un et l'autre pratiquèrent tous les devoirs d'un ascétisme rigide, et se plongèrent dans l'excès d'une adoration sans bornes. Puis prenant un peu de repos, ils se dirent : « Louanges ! Bonheur ! Nous avons pra- » tiqué les austérités saintes ! » A peine cette réflexion fut-elle éclose dans leur intelligence, ils virent s'élever, du corps même de ce rayon de la lumière essentielle, une eau bouillonnante, écumante, qui enveloppa bientôt la face de la terre. L'étendue, couverte par cette eau, effraie et paralyse l'imagination qui essaie de la mesurer. En vain cette ame pensante et sensitive (3),

(1) Le Macrocosme, ou grand monde.
(2) La nature primitive.
(3) Manas.

qui réside au fond du cœur, essaie d'appliquer à cette computation les facultés de son intelligence.

« Après l'apparition de ces eaux immenses, tous deux sentirent une grande fatigue. Pendant une heure entière ils essayèrent en vain de poser leur pied quelque part. C'est depuis ce moment que l'auguste nom de Pouroush (de Macrocosme) devint Narayana (1), et que Prakriti (la nature première) fut Narayani (2). Narayana donna l'essor à sa bonté, qui fit naître les cinq objets des sens : la terre, l'air, l'eau, le feu, *l'acasa*, qui contient et enveloppe tout. Cependant, du sein de Narayani jaillit *Mahan Atma* (la grande Ame, l'ame du monde). De Mahan Atma émanèrent alors les trois Gounas ; le Rajagouna (monde de l'apparence) ; le Tamagouna (monde de l'obscurité) ; le Satvagouna (monde de la vérité). De ces trois Gounas jaillit *Ahankara* (le Moi, l'individualité, l'égoïté). Du sein d'Ahankara se développèrent les Tanmatra (l'écoulement des semences ou types originels des choses).

« Narayana et Narayani concentrèrent ces émanations sur un point unique. Ensuite ils se reposèrent de nouveau. Leurs nombrils (*Nabha*) éclatèrent ; et la fleur du Lotus en sortit, entourée de feuilles dont la pensée est incapable de mesurer l'étendue ; elles étincelaient d'un éclat devant lequel des milliers de soleils pâliraient. Et moi, Brahma, j'ai trouvé mon origine dans ce Lotus : il me serait impossible de me rappeler quoi que ce soit, excepté cette origine.

(1) L'Etre qui se meut à la surface des eaux.

(2) L'Etre qui s'élève de la profondeur des eaux.

«Plongé dans un étonnement inouï, je méditai, je réfléchis. Qui suis-je? D'où viens-je? A quel emploi dois-je vouer mes facultés? Quel est mon Créateur? Enseveli dans ces doutes, je raisonnais ainsi dans mon orgueil. Puisque cette fleur de Lotus m'a porté dans son calice, c'est elle aussi qui m'a engendré. Folle pensée, mais qui m'agitait si violemment, que je passai un siècle à m'enfoncer dans la tige du Lotus, afin de pénétrer jusqu'à sa racine. Mais atteindre ses dernières profondeurs, était une tâche au-dessus de mes forces. Le besoin d'atteindre à mon point de départ ne cessait de me guider et de me tourmenter; poussé par cette ardente envie de connaître mon origine, je passai un autre siècle à monter dans la tige, pour atteindre la dernière élévation du calice de la fleur, pour me reposer enfin dans ce sein adoré. Mais en vain je marchais avec confiance dans cette route de mes désirs. Je n'aperçus aucune lueur d'espérance qui me promît de toucher enfin le but auquel j'aspirais avec tant de force.

«Et dans une stupéfaction indicible, je contemplais, ô Dieu, ô Seigneur suprême, ces enchantemens et ces miracles, qui du néant s'élancent à l'existence! Quelle magie dans cet élan des êtres, qui, couverts du voile de la non-existence, jaillissent, déchirent le voile, et apparaissent à la vive lumière de la création! Telle était ma pensée. Telle était ma perplexité. Une voix retentit tout à coup à mon oreille étonnée. «Tapa, s'écria-t-elle, Tapa, enfonce-toi dans l'adoration.» Dès que ce commandement m'arriva d'en haut, tous mes chagrins se changèrent en joie. A ma dou-

leur succédèrent les plus pures délices. Depuis le moment où cet ordre me fut donné, je me sentis animé d'une vie nouvelle. J'obéis, et, pendant l'espace de douze années, j'adorai, soumis aux volontés de l'Etre suprême.

« Tout à coup, du sein de Prakriti (la nature primitive), s'élança dans les airs Vishnou le bienheureux, au noble port, à la peau brillante et noire, une couronne de pierres précieuses sur la tête, la poitrine recouverte d'une étoffe jaune, tenant dans ses quatre mains la conque sacrée, la roue, arme de destruction, la massue et la fleur du lotus. Il souriait en se balançant avec une grace divine. Ses yeux larges et ouverts brillaient comme l'hyacinthe aux regards d'azur. Son corps étincelait comme l'or pur; son cou brillait de diamans et de rubis. « Qui es-tu, d'où viens-» tu? m'écriai-je en faisant un signe de la main. Reste » éloigné de moi! » Courroucé de ces mots pleins d'audace, Vishnou répliqua : « Tu as donc oublié Bha-» gavan (1), qui est Pouroush (le Macrocosme), et la » grande ame, et le seigneur de l'univers, celui dont » les vastes replis enveloppent les mondes: celui-là » même qui produit et anéantit les mondes, et dont » l'ordre fait subsister toutes les créatures? Toi-même, » c'est mon corps qui t'a engendré. Sache que ces pa-» roles véhémentes, âpres et offensantes que tu m'as » adressées, c'est ma Maya (2) qui les a placées dans

(1) Un des surnoms de Vishnou.

(2) L'illusion, au moyen de laquelle Vishnou fait apparaître, comme réel, ce qui n'existe qu'en apparence.

» ta bouche. Je t'ai engendré afin que toi-même, à ton » tour, tu créasses le système des mondes. »

« Déjà ma fureur se soulevait en entendant ces paroles; et je me préparais au combat. « Sois sûr, m'é- » criai-je, qu'il existe aussi un Etre qui t'a crée. Com- » ment oses-tu donner tant de licence à tes discours? » Alors le feu de la rage, qui nous animait également, éclata en flammes épouvantables.

« Cependant un Etre lumineux apparut, et nous éclipsa : Etre sans défaut, qui possède toutes les perfections: Etre sans passé, sans présent, sans avenir (l'Eternité même). Il brilla comme un astre au sein de la nuit obscure, et sa forme était celle du Linga. (1).

« Vishnou lui-même, malgré sa grandeur, se sentit comme rapetissé. « Pourquoi, me dit-il, arborer l'é- » tendard de la guerre? Regarde! Une troisième Divi- » nité se manifeste. Tâchons d'atteindre sa base et sa » sommité. »

« Alors, pendant mille années, Vishnou, sous la forme d'un ours (*Varaha*), descendit dans les enfers (*Patala*). Moi-même, pendant un espace de temps égal, adoptant la figure du cygne, je m'élançai vers les hauteurs de l'empyrée.

« Mille ans s'étaient écoulés. Vishnou et moi, nous voyagions sans nous arrêter, et traversions les mondes célestes et les mondes infernaux, sans pouvoir y découvrir la plus légère trace de l'essence réelle de l'Être suprême. Désolés, abattus, nous revînmes à notre

(1) Le Phallus, emblème de la production, de la génération universelles.

point de départ. Ce fut là que, pendant un siècle, nous offrîmes à cette troisième divinité notre adoration et nos hommages. Nous lui adressions les paroles suivantes, dans la surprise extrême qui s'emparait de nous.

« Dieu tout-puissant ! Dieu sans substance ! Dieu sans modifications et sans qualités ! Dieu sans existence ! Dieu qui est vraiment Dieu-même ! Hélas, rien ne nous a été révélé de ta substance ; rien ; pas même le dernier atome qui compose la base sur laquelle tu reposes ! »

« Nous étions encore en prières, lorsque, du sein de cette essence lumineuse, s'éleva une autre figure à cinq têtes, à dix bras, blanche comme le camphre; belle ; d'une force prodigieuse, le teint animé, la peau fine et ferme. Ses vêtemens descendaient avec majesté le long de son corps. Quand nous vîmes cette pure émanation de la lumière, nos soupçons se changèrent en certitude. « C'est là notre Créateur, » nous écriâmes-nous à la fois. Nos lèvres s'ouvrirent. Des invocations (Mantras contenus dans les livres sacrés) s'en échappèrent. « Commande, nous sommes prêts à t'obéir, lui disions-nous d'un commun accord. » Le dieu donna cet ordre : « Que Brahma soit le Créateur et Vishnou le conservateur de cet univers. Plus tard un rayon de ma lumière, s'identifiant avec le monde, en amènera la destruction. De Narayani s'élancera une Sakti (1), son nom sera Savitri (2); Savitri sera donnée en mariage à Brahma. Une autre Shakti,

(1) Déesse, énergie femelle.

(2) La même que les Védas appellent Gayatri, mère de la

nommée Lakshmi, aura Vishnou pour époux. Une troisième Shakti, nommée Sati ou Parvati, s'unira à ma propre forme. Soyez attentifs et exécutez mes ordres. »

Vishnou, d'une voix humble, dit au dieu :

« Esclave de tes ordres, et inébranlable dans mon obéissance, j'espère que tu daigneras m'accorder mon humble demande. »

« La réponse du dieu fut : « Qu'il en soit ainsi. » Vishnou et moi, nous entonnâmes ses louanges, et manifestâmes le vœu de le contempler dans sa cime majestueuse. Il daigna nous répondre ainsi : « Prononcez constamment la syllabe à la triple lettre (1); un rayon de ma lumière se manifestera. » Mais Vishnou prononça cette parole intérieurement au fond de son ame. Il y ajouta cinq autres Mantras, qu'il avait reçus comme dons du ciel, et les répéta dans sa conscience.

« Siva enseigna encore à Vishnou d'autres Mantras ou invocations saintes. Ce dernier les communiqua à Brahma, et lui dit comment il fallait, en les prononçant, accomplir ses dévotions. Brahma dont la vue est prophétique et lit bien loin dans l'avenir, récita les paroles qui lui avaient été enseignées, et leur consacra toute la pureté de son ame. Il adressa ensuite à la majesté de Siva la prière suivante :

« O toi qui n'ignores rien de ce qui est révélé, rien

science. Elle renferme la quintessence des Védas. C'est le texte même d'où l'on a fait émaner la mystérieuse syllabe aux trois lettres divines : A U M.

(1) A U M, appelée ici le Mantra.

de ce qui est caché, apprends à tes disciples quelles œuvres tu exiges d'eux pour qu'ils réussissent à te plaire. Apprends-moi comment nous pourrons imprégner nos cœurs des rayons de ton inexprimable majesté. »

« Emu d'une ardente tendresse pour ses disciples, Siva se tourna de leur côté, et leur dit : « Ecoutez en » silence. Recevez au fond de votre ame, l'image de » ce Linga, et hâtez-vous de lui offrir vos hommages. » Soyez pieux. » — Il ajouta en souriant :

« Pratiquez la morale du Linga, un bonheur incom» parable vous environnera. » Puis, s'adressant à Vishnou : « Que le culte que vous m'offrez soit sincère et fidèle. » Le regard de Vishnou se fixant sur Siva, révéla son consentement. Il se recueillit, et répondit en ces mots :

« Tu es notre seigneur. Nous sommes tes esclaves. Chacun de nous est soumis à ta puissance. »

« Cependant Siva, le grand dieu, fit entendre ces paroles :

« J'ai imprimé dans votre ame une image toute-puissante de ma forme, de mon apparition extérieure. Plus d'angoisses, plus de doute. Votre origine date de Prakriti, la nature première. Vous voilà forts et puissans. J'ai divisé mon être en trois parties : Brahma repose sur ma main droite, Vishnou sur ma main gauche ; moi, j'occupe la place du cœur. Je connais votre fidélité qui m'est garantie à jamais et qui n'a pas de bornes. Dès que votre esprit aura formé un désir, ce désir sera accompli. »

« A ces mots, Vishnou et moi nous adorâmes humblement le dieu, avec des sentimens de pénitence. Nous lui fîmes remarquer que, puisqu'il nous admettait à son noble service, puisque nous nous trouvions attachés à lui comme des serviteurs loyaux, nous osions aussi espérer qu'il ne permettrait pas que son souvenir ne nous quittât en aucun lieu, en aucun temps.

« Le corps de Siva se balança avec grace, et il proclama ce qui suit: « Vous avez été créés pour engen-
» drer le monde. Vos prières sont exaucées. Jamais,
» en m'adressant vos hommages, vous ne vous écar-
» terez de la voie orthodoxe. Elevez mon idole; qu'elle
» soit fabriquée d'argile. Présentez-lui vos offrandes.
» Dès que je l'accepte, ce sacrifice vous sera utile. Ce-
» pendant un autre être sortira, sous la même forme
» qui m'est particulière, de l'une des rides du front de
» Brahma. Son nom sera Roudra (1). Il inspirera l'ef-
» froi aux créatures. Son pouvoir ne sera pas inférieur
» au mien; aucune différence ne se trouvera entre lui
» et moi. Toi Vishnou et toi Brahma, ainsi que Roudra
» et moi, nous ne sommes réellement qu'une seule et
» même forme de l'existence. Il n'est entre nous quatre
» aucune vraie distinction. La seule différence, c'est
» que vous êtes nés de Prakriti, et que je n'en suis pas
» né. Gardez bien le souvenir de ce que je vous dis et
» adressez-moi les hommages de votre contemplation.
» O Brahma, guide les quatre castes: conduis-les dans
» le champ de l'existence, ainsi que les quatre ordres

(1) L'une des formes de Siva.

»d'ascètes ; afin qu'ils sachent ce qui est et ce qui »n'est pas. »

« S'adressant en suite à Vishnou, « Ecoute, dit-il, » accorde aux habitans de ce monde la béatitude fu» ture. Ce qui est bon à mes yeux, paraîtra bon aux » tiens. Quiconque doute de cette assertion le moins du » monde, ignore les célestes vérités. Je t'ai parlé des » Lingas ou formes (Phalliques) de mon existence. » Composes-en un de perles pures, un autre de fiente » d'une vache noble, un troisième d'or, un quatrième » d'argile : réunis ces quatre idoles : hâte-toi de les » adorer. »

« Il dit et s'évanouit. Mais le Linga apparut dès cet instant. Quiconque, en présence du Linga, fera retentir un cantique en l'honneur de Siva, vivra pendant six mois sous la forme de cette grende divinité. Cela n'admet aucune contestation. »

Alors les Rishis s'adressèrent de nouveau à Souta et lui dirent que cette apparition du Linga venait d'effacer toutes les traces des plus grands crimes qu'ils eussent pu commettre : qu'ils se trouvaient rachetés de leurs péchés ; qu'ils ne subiraient plus de transmigrations dans la vie future. Cependant ils désirèrent connaître d'une manière un peu plus approfondie la grandeur (*mahatmya*) de Siva, et l'engendrement de toutes les créatures. Souta s'énonça de la manière suivante et continua son récit.

« Une lumière pure éclaire votre intelligence. Votre demande n'est que raisonnable. Voici les termes dont se servit pour parler à Vishnou le Linga de Siva.

Linga infini, qui n'est assujetti à aucune des conditions de l'existence corporelle.

LE LINGA.

« Les créatures t'adoreront. Quiconque se trouvera dans le malheur sera relevé par toi. Revêts donc en ce bas monde une foule de formes diverses. Sois illustre par tes Avataras ou incarnations divines. Délivre les mortels des fruits du péché. Qu'ils ne transmigrent plus dans les royaumes de l'univers. De mon côté, je deviendrai Roudra; je satisferai aux besoins des créatures engendrées, je calmerai leurs douleurs. Point de différence entre toi et moi. Ton ame ne cessera pas de me contempler. Jamais moi-même je ne cesserai de te contempler. Je t'adorerai comme tu m'adores. Je te rendrai mes hommages comme tu me rends les tiens. Si l'un de mes serviteurs pieux pensait mal de toi, je ne lui tiendrais aucun compte de ses mérites; et sans faire attention à son obéissance, je le plongerais dans la profondeur des abîmes. »

VISHNOU.

« Maître tout-puissant! quiconque m'adorera, s'il manque, sous le plus léger rapport, au respect qui t'est dû, se rendra coupable à mes yeux du plus noir des forfaits. Je le précipiterai dans l'enfer, où il restera plongé jusqu'à l'époque de l'éternelle dissolution des choses. »

Vishnou parla ensuite en ces termes à Brahma :

« O Brahma, si quelque obstacle s'offre à moi, veuille me protéger. Chef des dieux, que ton attention se porte sur tous les objets ou importans ou légers.

Quiconque reconnaîtra ton pouvoir reconnaîtra le mien. Si quelqu'un prétendait établir la moindre différence entre nous, qu'il sache que de tous les moyens de fixer sa demeure au fond des enfers, il n'en est pas de plus certain. Jamais, pendant l'espace de ce grand siècle, composé d'années immenses qui forment ta vie, la lumière de ton existence ne s'obscurcira. Que chacune de tes journées (1) te voie dominer en maître absolu, dans ta force et ta grandeur. »

« Ainsi parla Vishnou. Aussitôt Brahma contemple, adore, s'initie dans la voie du savoir. Plongé dans une méditation, dans une pénitence profonde, il se mit sérieusement à l'œuvre de la création. Vishnou, dès que cette instruction fut terminée, disparut.

« Cependant Brahma prit entre ses mains un peu de cette eau qui enveloppait la lumière universelle. Il lança cette eau dans l'air. Un œuf se forma ; œuf qui renfermait les vingt-quatre principes de toute existence corporelle et terrestre. Cet œuf remplit tous les étages de la terre et des cieux. De son sein échappent des créatures sans vie. Brahma, étonné de cette apparition et de cette privation de vie, arrêta sur l'essence pure de Vishnou sa contemplation dévote. Heureux de voir un attachement si fidèle. Vishnou lui parla ainsi :

VISHNOU.

« Le nuage immense dont les flancs portent la grace

(1) Chaque jour de Brahma, nommé le Kalpa de ce Dieu, contient quatre cents Yougas.

divine est gros de l'avenir. L'océan des bontés célestes grossit, prêt à submerger les créatures. Quels sont tes vœux? parle! ils seront exaucés.

BRAHMA.

« Ce jour me comble de joie. O bonheur! Tu as élevé auprès de moi la tente de l'amitié; tu demeures et reposes dans l'assistance que tu me prêtes. La vision de ta splendeur m'est apparue! Tu as daigné te rendre à mon humble prière. Siva m'a recommandé de t'obéir en tout; j'ai suivi tes ordres. J'ai concentré tout ce que mon esprit a de facultés sur cet acte de la création. Ce sont là et mes pensées et mes œuvres. J'espère aussi que tu daigneras animer d'une vie nouvelle, d'une ame qui se connaisse, ces innombrables créatures, et ces corps doués de formes si variées. »

« Ainsi parla Brahma : Vishnou pénétra au sein de l'œuf du monde. »

Cependant Souta, après avoir rapporté cette histoire pleine d'une grandeur céleste, s'adresse aux Rishis et leur dit :

« O Rishis, dont le cœur pur est plein de foi, écoutez ces paroles qui suffisent pour effacer les iniquités les plus profondes. Quand toutes ces créatures sans vie furent exaltées et abreuvées par la grace de Vishnou, quand les torrens de la vie les eurent inondées : alors Vishnou choisit son séjour dans le monde de la vérité (Satyaloka). Brahma choisit le sien dans le monde de l'obscurité (Tamaloka). Les planètes prirent aussi leur rang dans leur ordre déterminé.

« Brahma engendra d'abord les Sanakadikas, quatre

pénitens pieux et sages, nommés Sanaka, Sananda, Sanatkoumara, Sanatana.

« Ils refusèrent de se charger d'engendrer les diverses modifications de l'existence. Alors Brahma, penchant son front et l'appuyant sur ses genoux, se mit à pleurer.

« Mais c'était le jour où Roudra devait émaner, comme on l'a dit plus haut, de l'une des rides du front de Brahma. Le grand Roudra apparut avec ses cinq têtes et ses dix bras. Il essaya de consoler le cœur affligé de Brahma et d'adoucir sa douleur, et lui dit :

ROUDRA.

« Pourquoi ces larmes? D'où vient cette tristesse dont ton ame est dévorée?

BRAHMA.

« Souverain tout-puissant, je désire accomplir tes ordres en m'adonnant à cet acte de création. Mais le poids que je dois soulever est trop lourd pour mon bras. J'espère que pour m'aider à achever cette grande entreprise, tes graces mystérieuses et intimes visiteront les profondeurs de mon ame. Exalté par ton secours, je pourrai faire surgir les créatures et donner la vie à cet univers.

SIVA.

« Ne t'afflige pas, sèche tes pleurs et prends courage. Dirige de nouveau ta pensée vers l'œuvre de la création. Je donnerai aux créatures la faculté d'exister. Le voile de vapeurs sombres qui ternit l'éclat de ton ame, je le déchirerai. »

« Il dit, et s'élève à la cime du mont Kailasa sa demeure céleste. Il produit ensuite Bhrigou et les Rishis au nombre de sept.

« A cet aspect Brahma tira de sa cuisse, Nareda. De son ombre, il forma le saint Cardama. De l'avant-doigt de sa main droite, il fit sortir Daksha. De Bhrigou émana Maritchi : de Maritchi, Kashyapa. Daksha eut soixante filles, dont il donna treize en mariage à Kashyapa. De cette union de Kashyapa avec les treize filles de Daksha, naquirent toutes les variétés des créatures : les dieux (Devatahs), les Titans (Daityas), les Géans (Danavas), et les oiseaux qui volent dans les airs, et les quadrupèdes qui ruminent sur la terre, et les serpens, et les montagnes et les arbres : enfin tout, depuis la profondeur des enfers (Patala) jusqu'au monde de la suprême vérité (Satyaloka).

« Une autre de ses filles, la charmante *Sati,* fut offerte aux embrassemens de Rondra, celui même qui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, encourage et anime les vœux des deux mondes, céleste et terrestre, et accorde sa grace aux prières de l'univers. Cette noble Sati porte aussi les noms de Bhavani et de Parvati. »

Alors les Rishis s'adressèrent de nouveau à Souta et lui demandèrent :

« Quel rapport peut exister entre Sati et le nom de » Parvati, qui signifie : *fille de la montagne?* Comment » fut-elle unie à Siva? »

Dans un prochain numéro, nous donnerons le commentaire et l'explication de cette curieuse cosmogonie.

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

PHILOSOPHIE.

(N° 38. — FEVRIER 1829.)

LE

CATHOLIQUE.

ANTIQUITÉ.

DU SIVA POURANA.

COMMENTAIRE SUR LES ADHYAYAS, OU SUBDIVISIONS QUI CONTIENNENT LA COSMOGONIE DU SIVA POURANA, DEPUIS LA SECTION II, JUSQU'A LA SECTION VII (*).

§ III. *De la Trimourtti indienne, considérée plus spécialement dans ses rapports avec le Sivaïsme.*

Mon intention n'est pas d'approfondir ici tout ce qui se rapporte à cette matière, mais seulement d'indiquer et d'analyser la manière dont le Sivaïsme envi-

(*) Voyez le *Catholique* du mois de janvier 1829.

sage la Trimourtti. Quand, dans une mythologie compliquée, les divers phénomènes commencent à se classer nettement; lorsque l'on voit le jour poindre au sein d'une nuit obscure, on a déjà beaucoup gagné.

Chacun des grands systèmes religieux de l'Inde a sa Trimourtti, sa Trinité; ou, pour mieux dire, chacun de ces systèmes adore les trois figures de l'unité divine; car tel est le sens de Trimourtti, dans la rigueur de l'expression. Dans les Védas, qui renferment la religion de Brahma, c'est le mystérieux Om, c'est la syllabe aux trois voyelles, AUM, prononcée Om par contraction. Elle a pour symbole les trois Védas, Rig, Yayoush et Sama, trois rameaux du grand arbre de la science divine. Ce Verbe céleste, que l'on appelle aussi Vach, voix, parole, ame du monde, a aussi pour expression les Vyahritis, les trois paroles mystérieuses: Bhur la terre, Bhuvah le nuage, Swar le ciel, noms mystérieux qui appartiennent aux divinités du feu terrestre, de l'atmosphère éthérée, et du soleil, roi des astres. Dans ces conceptions, aucune ligne de démarcation ne paraît séparer ce qui est physique de ce qui est métaphysique, quoique dans beaucoup de passages des Védas, le fondement de toutes choses soit présenté sous un point de vue purement métaphysique.

Dans la religion de Vishnou, la Trimourtti a une double forme: l'une mystique, l'autre héroïque. La révélation de la triple lumière de Bhagavan (ou Vishnou lui-même, occupant le fond des cieux avec Lakshmi son épouse, rayon émanant de sa sagesse), nous

offre la conception mystique de la Trimourtti : c'est alors que Vishnou communique la vie réelle aux apparences fugitives, dont ce monde est composé. Au contraire, l'incarnation de ce même Vishnou, qui vole au secours de la terre, affaissée sous le poids des crimes, et vient relever le genre humain de sa déchéance, nous présente la conception épique de la Trimourtti. C'est sous ce dernier point de vue qu'il apparaît dans le Ramayana, alors que se séparent momentanément trois personnes, fondamentalement et réellement unies : Rama, qui est Vishnou lui-même ; Sita, qui représente son épouse Lakshmi ; Lakshmana, la force, le bras droit, le cercle de l'immensité, figuré par le serpent qui entoure le monde, et frère de Vishnou dans le poëme que je viens de citer. C'est sous la même forme qu'apparaît la Trimourtti dans le Mahabharata, où Crishna, Rukmini et Balarama son frère, jouent des rôles analogues à ceux des trois personnages du Ramayana. Du reste cette révélation de la Trimourtti de Vishnou, révélation céleste ou terrestre, se rattache, ou plutôt se trouve liée artificiellement à la manifestation de la triple parole du Verbe créateur que célèbrent les Védas. Sous d'autres rapports, cependant, il arrive aux sectateurs de Vishnou, quand ils exagèrent, jusqu'à un certain point, leur propre doctrine, et nient la triple existence du système des mondes, de contrarier à la fois la lettre et l'esprit des Védas, et de tomber dans l'hétérodoxie. C'est dans cette catégorie, que se trouvent les chants du Bhagavat, et les Pouranas où la gloire de

Vishnou est célébrée ; le Bhagavat surtout, est hétérodoxe.

Dans la religion de Siva, religion toute matérielle, il y a une mysticité contre nature, qui, d'une part, vous montre l'Etre suprême entouré de voiles épais et impénétrables ; d'une autre, se plonge dans des voluptés sanglantes et effrénées, et excite au plus haut point le délire et la frénésie des sens. Dans les dernières profondeurs, comme dans l'arrière-scène de la même théorie, se trouve également un héroïsme que l'on a sacrifié et repoussé, parce qu'il appartenait aux ennemis du culte deVishnou. L'emblème de cet héroïsme, est Kartikaya, fils de Siva. La Trimourtti mystique de la religion de Siva, c'est le Linga, c'est Siva en personne, conçu dans son unité, et sous le point de vue de sa manifestation en Pouroush et en Prakriti, comme nous le développerons bientôt. La Trimourtti héroïque de cette même croyance, est renfermée dans la personne de Siva, dans celle de Parvati, son épouse, et de Kartikaya son fils, chef des armées célestes. Quelquefois Kartikaya se trouve remplacé par son frère Ganesa, dieu de la sagesse. Alors cette Trimourtti revêt un autre caractère. Du reste, la religion sivaïque, comme la religion vishnouviste, se rattache d'une manière artificielle au culte de la Trimourtti des Védas, auquel elle assimile Siva lui-même. Seulement les Pouranas où Siva est célébré, ne se trouvent jamais contraires au texte des Védas, précaution que n'ont pas toujours ceux qui exaltent Vishnou. Dans ces Pouranas de Vishnou règne, pour la plu-

part du temps, le panthéisme du Bhagavat-Gita.

Cependant les Védas renferment, ainsi que plusieurs indices l'attestent, une espèce de germe de Trimourtti nouvelle, dans laquelle apparaîtrait Aditya, Brahma comme créateur, escorté de Vasou ou Vishnou comme conservateur, et de Siva ou Roudra comme destructeur. Conception absolument différente de celle où figure le Verbe mystérieux Om.

D'ailleurs, plusieurs passages des mêmes Védas prouvent que les livres sacrés de l'Inde ne sont pas exempts d'un certain matérialisme, assez semblable à la doctrine sivaïque. On y voit Roudra, la mort personnifiée, le dieu qui donne la mort, ouvrir le cercle de la vie; et la vie, rentrant dans le cercle de la mort, avec toutes les facultés organiques. La mort, c'est celle qui digère et qui engendre. C'est un état de constante fluctuation de l'un de ces états à l'autre. C'est la vie, placée entre deux destructions qui lui ouvrent un passage éternel, non dans l'ordre des choses éternelles, mais dans l'ordre des choses temporelles. On voit que cette doctrine diffère peu du Sivaïsme. Dans ce dernier, la mort, sous l'emblème de la faculté génératrice, occupe le premier rang; car Siva, qui est la mort, est aussi le Linga, le producteur, le générateur.

Suivant le système des Védas, la Trimourtti, composée de toutes les puissances lumineuses, les unes créatrices, les autres conservatrices, les troisièmes destructrices (Adityas, Vasous et Roudras), la Trimourtti, dis-je, est subordonnée à une sorte de sacré

quaternaire, raison primitive, cause insoluble, racine de toute existence divine. Ce quatrième principe, placé en tête de la Trinité créatrice, est, dans tous les systèmes védaïques, *Brahm*, la grande Unité, l'Etre impassible, la raison fondamentale de toutes choses. Il ne faut jamais confondre Brahm avec Brahma, le Créateur, dans lequel se révèle la force du Macrocosme (Pouroush), et de la nature primitive (Prakriti). Le créateur est triple, dans l'unité de Brahma, du Pourousha, de Prakriti, de la volonté, de la pensée, de l'ame créatrice, conçues à la fois spirituellement et matériellement, en dehors du cercle de la matière, et au dedans de ce cercle.

Cependant l'on ne trouve, ni dans les Védas, ni dans la doctrine originelle de Vishnou et de Siva, la Trimourtti, telle que les Pouranas la présentent. Il était impossible que cela fût, et que les Védas nous offrissent cette Trimourtti comme un compromis entre les trois grandes sectes fondamentales de l'Indoustan, qui ont conclu la paix, et confondu leurs principes dans un système de cosmogonie unique, où les dieux de ces sectes se réunissent dans l'intérêt de leurs partisans. Il est indubitable que l'alliance mythologique de Brahma, de Vishnou et de Siva, en qualité de Créateur, de Conservateur, et de Destructeur, composant une seule Trimourtti (Trinite révélée dans l'ordre de création seulement, et non dans l'ordre éternel); il est indubitable, dis-je, que cette alliance a résulté d'un arrangement qui n'a pu avoir lieu qu'après les guerres acharnées, dont ces trois

sectes rivales furent victimes, après que les foudres de leur colère se furent épuisées dans de longs combats. Le Paganisme nous offre souvent le même phénomène. La mythologie populaire y sert fréquemment d'expression à un traité de paix conclu entre les sectes différentes, naguère rivales, et ennemies acharnées. La poésie, venant tout recouvrir de couleurs vives et fantastiques, finit par effacer les derniers souvenirs de ces dissensions, et de l'accommodement qui les a terminées. Cependant l'Inde a cela de spécial, que la fusion des masses s'y est opérée d'une manière très-imparfaite. Il est beaucoup plus facile d'y démêler, sous les types fabuleux, les événemens de l'histoire réelle, que dans la mythologie des Hellènes.

Dans cette lutte des sectes, qui eut lieu avant l'époque où la Trimourtti populaire fut décidément fixée et sanctionnée, le culte de Brahma se trouvait tout-à-fait aboli. Cependant on conserva soigneusement l'autorité des Védas ou livres sacrés, d'où ce culte émanait. Les Védas furent toujours le rituel brahmanique. Tout système philosophique devait, pour être ou sembler orthodoxe, trouver son point de départ dans les Védas, ou feindre de l'y chercher. Mais Brahma n'eut plus ni temples ni sacrifices; et Siva le priva d'une de ses cinq têtes, de même qu'il fit tomber celle de Daksha, pontife de la religion brahmanique.

Un phénomène bizarre résulte de ces singulières combinaisons. Dans les Pouranas, où la religion des sectes indiennes est exposée, Brahma, Dieu suprême des Védas, joue un rôle très-subalterne. Cependant l'au-

torité des Védas est encore respectée dans ces mêmes Pouranas, qui rendent hommage à la priorité de leurs doctrines.

Depuis un temps immémorial, les Brahmanes se sont partagés en deux classes, l'une attachée à la réligion de Siva, l'autre à celle de Vishnou. Les Védas renferment bien leur rituel; ce sont les Pouranas qui contiennent leur croyance. En conservant un ancien respect pour la lettre des Védas, ils n'en suivent pas l'esprit. Depuis long-temps Brahma a cessé de recevoir leurs hommages. Plus de secte brahmanique, proprement dite, quoique les Brahmanes tirent leur nom de Brahm, l'Etre universel, qui fit naître Brahma, le Créateur : révolution antique dont nous ne pouvons pénétrer les causes, et dont les effets sont sous nos yeux.

Nous voyons, dans le Siva Pourana, Brahma livrer la guerre à Vishnou. Siva vient soumettre et pacifier les deux adversaires. Dans d'autres Pouranas, tantôt Vishnou et Siva se réunissent pour combattre Brahma: tantôt ils luttent l'un contre l'autre; et soit dans leurs combats, soit dans leur ligue, la prépondérance ou la victoire sont accordées tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Quant à Brahma, jamais il ne reste vainqueur. On le voit toujours accablé par les forces ennemies, déshonoré, le front abattu, déchu de sa splendeur, de son rang, les yeux baignés de larmes. Il se réfugie dans Tamaloka, au fond du séjour de ténèbres. Malgré cette déchéance, il est toujours le chef des divinités secondaires, le Créateur.

Avant que Rama, incarnation de Vishnou, chef des Kshatryias, précurseur de Crishna (au temps duquel les familles de ces Kshatryias se divisèrent), avant que Rama n'eût accompli la conquête du Décan, le culte de Brahma était aboli. Dans le Décan, ainsi que dans le Guzurate, se montrent de toutes parts de vieux monumens de la religion de Siva et de celle de Vishnou, sans parler des monumens non moins nombreux de la religion bouddhiste. On y voit toujours le dieu souverain des Védas apparaître dans une situation subalterne. Brahma n'y a pas de temple comme les autres divinités: aucun monument n'atteste l'antiquité de son culte.

C'est au nord-ouest de l'Inde, que la religion des Védas avait jadis ses établissemens, comme le prouvent, jusqu'à l'évidence, ces hymnes même, l'étude et l'examen des lieux, où selon les Oupanishads, elles furent chantées dans l'origine; et le génie intime des poésies religieuses dont il est question. C'est le séjour de Cashyapa, qui a donné son nom au Kashmir: c'est surtout le royaume de Kaikaya, le Caboul actuel, cité par le Ramayana et le Mahabharata, comme une contrée gouvernée par des princes alliés à ceux qui régnaient sur les rives de la Yamouna, et sur les rives du Gange.

On ne peut aussi méconnaître la frappante analogie qui se trouve entre les hymnes écrites en langue zende, renfermées dans la collection d'ouvrages hétérogènes, nommés Zendavesta, et les hymnes des Védas. Il y a de grands rapports, il y a même similitude entre quel-

ques parties du rituel des Védas et du Zendavesta. Seulement dans ces écrits attribués à Zoroastre, et qui ne sont ni de la même époque, ni de la même main, distinguons deux classes d'ouvrages différens. Toutes les fois qu'il y est question du combat d'Ormouzd et d'Ahrimane, un caractère de religion absolument étrangère aux hymnes des Védas s'y trouve révélé : caractère qui se rapproche davantage de l'opposition que plusieurs Pouraṇas établissent entre Vishnou et Siva ; emblème de la lutte de ces deux divinités, ou plutôt de celle des deux sectes qui se rangèrent sous leurs bannières. Le Vendidad indique à peine cette opposition des deux principes. Surtout on n'y trouve pas le même caractère que dans la cosmogonie du Boundehesh, compilée sur les données d'un culte, très-antique sans doute, mais postérieur. Ici je ne veux pas parler de la composition du Boundehesh, recueilli à une époque plus moderne encore, mais du fond des doctrines qu'il contient.

Il est impossible de ne pas reconnaître que le régime des castes indiennes fut une division artificielle, adoptée pour classer et rassembler à la fois dans une unité commune des familles d'origine différente. Les quatre grandes castes nommées pures, et qui, depuis un temps immémorial, n'existent plus dans leur pureté absolue, comprennent quatre différens peuples, qui eurent leur religion et leur langage spéciaux. L'idiome des Brahmanes fut le sanskrit ; celui des Kshatryias fut le prakrit, parent du sanskrit. Le culte particulier des Brahmanes était l'adoration de Brahma ;

la religion primitive des Kshatryias, était celle de Vishnou. Ces derniers cependant, lorsqu'ils s'incorporèrent une partie de la tribu militaire des aborigènes de l'Inde, embrassèrent en partie le culte de Siva. Les Vaisyas, qui forment la troisième caste, parlent aussi des dialectes dérivés du prakrit ; du moins dans l'Inde septentrionale. Siva est le dieu principal de cette troisième caste. Si, dans le nord, elle a perdu le langage des aborigènes, tout porte à croire que le laps des âges a pu seul produire ce résultat. Marchands et cultivateurs, les Vaisyas faisaient partie des habitans primitifs, et dans la Péninsule, ils parlent aujourd'hui même le dialecte des aborigènes. Quant à la dernière caste, celle des Soudras, il est probable que ce fut une race primitive que les aborigènes subjuguèrent avant l'arrivée des Brahmanes et des Kshetryas. Sous quelques rapports, cette caste des Soudras s'est confondue avec les Vaisyas.

Outre ces quatre castes, leurs subdivisions permises, et leurs mélanges illicites, mélanges que les familles qui se sont conservées dans leur pureté originelle ne voient qu'avec horreur : une grande population se présente dans l'Inde sous le nom de *Tchandalas*, *Gouhyas*, *Nishadas*. Ce sont d'anciens peuples barbares et sauvages, que le Ramayana nous montre comme gouvernés par des princes particuliers. On les confond aujourd'hui avec les castes mélangées, impures ; on les regarde comme le rebut de l'espèce humaine ; et l'anathème pèse sur cette masse d'hommes, comprise sous le nom de *Pariahs*, et sous une multitude d'autres dénominations.

Les Brahmanes, conquérans religieux, et les Kshatryias, conquérans militaires de l'Inde, ne vécurent jamais en bonne intelligence. On voit cette haine éclater dans une double guerre. Dans l'une, le guerrier Wishwamitra combat le Brahmane Vashishtha ; ce fut alors probablement que se confondirent, pour la première fois, les cultes de Siva et de Brahma ; car le guerrier Wishwamitra devint Brahmane, et imprima un caractère nouveau au culte brahmanique originel. L'autre guerre divisa les deux familles brahmaniques de Gautama et de Jamadagni. Le Brahmane Parasu-Rama, fils de Jamadagni, extermina les Kshatryias que soutenait la famille de Gautama, adorateur de Vishnou. C'était, au contraire, le culte de Siva, que Parasu Rama propageait. Entre ces deux événemens, qui précédèrent les faits racontés dans le Mahabharata et le Ramayana, nous ignorons tout ce qui se passa. Seulement nous voyons, après de longues luttes intestines, le culte de Brahma, soutenu par Vashishta, s'effacer et disparaître même des rangs brahmaniques, et faire place au culte de Vishnou, et surtout à celui de Siva. On ne peut donc douter que les Brahmanes, pour dompter plus facilement les Kshatryias, rebelles à leur autorité, n'aient réclamé, à l'époque de Parasu Rama, l'appui des aborigènes.

Du temps de Rama, les Brahmanes se réconcilient avec les Kshatryias, qui combattent en faveur de Vishnou, contre les princes du Décan, sectateurs de Siva. Les Brahmanes, dans leur zèle de conquête militaire et religieuse, avaient à redouter le culte des aborigènes ; ce fut aux dépens de ce dernier que s'ac-

complit cette conquête nouvelle, qui scella définitivement l'alliance des Brahmanes et des Kshatryias. Depuis ce moment, Vishnou et son culte triomphèrent, jusqu'à l'époque où les guerres d'envahissement de la péninsule furent terminées.

Le Mahabharata dévoile à nos yeux une querelle intestine, soulevée entre les Kshatryias, dont les uns défendaient la religion de Vishnou, les autres celle de Siva. Une révolution eut lieu dans le culte de Vishnou qui, sous le nom de Crishna, triompha des Sivaïtes. Ce fut alors que les partisans de Siva furent exterminés au nord et au centre de l'Inde, ainsi que dans le Décan.

Quand les Kshatryias de la race de Crishna abusèrent ainsi de leur victoire, sans doute les Brahmanes craignirent pour leur propre existence. Leur politique releva le sivaïsme, qui reparut à Kasi (Bénarès), où le brahmanisme a ses principales écoles. Ensuite vinrent les Bouddhistes, dont les doctrines découlent en partie du védantisme vishnouviste, en partie de la Sankhya de Capila, philosophe dont les doctrines ont une origine sivaïte. Le cours des âges développa mille autres sectes sivaïtes et vishnouvistes, au sein de l'Indostan. Ces sectes nouvelles reproduisirent, avec plus ou moins de fidélité, le génie des doctrines antiques. Ce sont les idées de ces sectes plus récentes, qui se trouvent exposées dans les Pouranas. Elles ont cessé de jouer un rôle, vers le dixième siècle de l'ère chrétienne; mais l'origine de leurs dogmes se perd dans la nuit des temps.

Nous avons dû tracer cette rapide esquisse des guer-

res de religion dans l'Inde, afin d'indiquer la position respective des personnages de la Trimourtti indienne, considérée comme résultat de la pacification des sectes religieuses. Dans cette Trimourtti populaire, se trouvent confondues, tantôt avec prédominance de Vishnou, tantôt avec prédominance de Siva, les trois grandes divinités, non dans une égalité parfaite, mais soumises à une hiérarchie de fonctions, plutôt historique que philosophique dans son origine.

Il y a une Trimourtti femelle, ainsi qu'une Trimourtti mâle. Dans les Védas, Savitri, la lumière des mondes, est mâle: cependant elle y est aussi considérée comme femelle; jamais elle n'est hermaphrodite, c'est-à-dire mâle et femelle en même temps. C'est Brahma, comme Créateur, qui réunit les deux sexes à la fois. On le nomme Viraj; et comme tel, il renferme Pouroush et Prakriti, la puissance génératrice et la puissance engendrante. Brahma a pour épouse Sarasvati, la lumière femelle, le Véda personnifié. Suivant les Pouranas, elle concentra les trois Védas dans sa personne. C'est la déesse à triple forme, la Shakti, l'énergie créatrice: elle est, à elle seule, une concentration de la triple force divine. Le verbe AUM est son expression mystérieuse.

Lakshmi et Parvati, toutes deux triples, jouent un rôle semblable, l'une dans la religion de Vishnou, l'autre dans celle de Siva. Lorsqu'on eut formé de la réunion de Brahma, Vishnou et Siva, une seule Trimourtti populaire; les partisans des Shaktis, les sectaires qui soutenaient la prééminence du principe fe-

melle sur le principe mâle dans la création de cet univers, voulurent aussi posséder leur Trimourtti, qu'ils composèrent de Saraswati, épouse de Brahma, de Lakshmi, épouse de Vishnou, de Parvati, épouse de Siva : système qui s'établit parallèlement au système de la Trimourtti mâle. Ne nous arrêtons pas plus longtemps sur ces nuances. Abordons le fond des choses même, tel que nous le trouvons développé dans la cosmogonie du Siva Pourana.

Nous y trouvons toujours Brahma, chef des dieux subalternes, des Dévas qui jouent dans les Védas le rôle principal, en qualité de génies des élémens et des planètes. Quoique Créateur du monde sublunaire, ce n'est pas d'après les ordres immédiats de Siva qu'il agit. Il a pour intermédiaire Vishnou, chargé de lui transmettre les commandemens de Siva. Ce n'est pas ce dernier, c'est Vishnou, qui impose à Brahma l'œuvre de la création, comme acte d'obéissance, comme devoir, et presque comme pénitence. Brahma exécute l'ordre qui lui est donné : mais son œuvre manque du souffle de vie. Il s'adresse à Vishnou, implore sa puissance ; et ce dieu descend au sein des créatures pour les animer. Vivifiées par Vishnou, elles restent cependant stériles, incapables de se perpétuer, d'engendrer, de mourir et de revivre par un nouvel enfantement. Brahma, qui ne trouve plus dans Vishnou un appui suffisant, n'ose pourtant pas invoquer le père universel des êtres et des choses : il tombe dans le désespoir, reste muet et morne, la tête penchée, et versant des larmes. Une ride profonde, sillon tracé

par le chagrin, se grave sur son front. De cette ride émane Roudra, le destructeur, lequel réside dans l'univers, comme Linga ou générateur. Ce que Brahma a conçu, Vishnou vient l'animer ; Siva le détruit et le procrée tout à tour, l'engendre de nouveau.

Rien n'est plus digne de remarque que ce ton de soumission humble, avec laquelle Brahma et Vishnou parlent à Siva. Vishnou se considère en quelque sorte comme l'égal de Siva ; Brahma se contente d'être admis un peu au-dessous de Vishnou. Il n'ose s'identifier avec aucun des deux : mais c'est surtout de Siva qu'il reconnaît la supériorité.

Ce qui atteste, d'une manière frappante, l'origine que j'ai donnée plus haut au système de la Trimourtti, ce sont les paroles du Pourana, qui condamnent d'une manière violente tous ceux qui se refuseraient à croire à la vérité de la pacification, opérée entre les trois grandes divinités. « Que celui-là soit anathème, dit » Siva, qui, tout en m'adorant, doute que je puisse » conférer à Vishnou la faculté de coordonner cette » création, et de la préserver ! » C'est Siva qui garantit à Vishnou son existence : c'est Vishnou qui garantit la sienne à Brahma. En un mot, le sectateur de Siva ne connaît pas de plus grand forfait que de mal penser de cette pacification entre les trois sectes rivales, pacification qui a la Trimourtti pour emblème. De même les Pouranas, où Vishnou joue le plus grand rôle, ne flétrissent aucun crime avec plus de force, que celui du doute élevé sur la puissance destructrice et génératrice de Siva. Pour que les diverses opinions en

vinssent à ce terme, quels combats ont dû les précéder, et quelle générale lassitude a dû suivre ces combats! Voilà des sectes rivales, qui, malgré l'esprit de domination, facile à reconnaître dans chacune d'elles, s'unissent pour accabler des plus formidables anathèmes quiconque refuserait d'ajouter foi à leur parfaite harmonic! Coalition forcée et si peu volontaire, qu'à chaque instant elles sont prêtes à rallumer la guerre, et à se foudroyer l'une l'autre!

Le Siva Pourana considère à la fois Siva dans la trinité, en qualité de Roudra, et en dehors de la trinité, comme suprême puissance. Dans ce dernier cas, il est l'essence pure de Siva, le feu idéal qui, dans son apparition universelle, revêt la forme de l'organe de la génération. De toute manière, ce Pourana tend à donner de la puissance de Siva et de sa nature ineffable, une idée extraordinaire. Comme Brahma et Vishnou sont des êtres engendrés, ni l'un ni l'autre ne peuvent pénétrer sa nature intime: ils ignorent sa véritable essence. Ils ne sauraient parler que de son apparition comme Linga. Ce n'est qu'en sa qualité de Roudra, de Dieu destructeur, qu'il s'identifie avec eux: et alors il est distinct de la qualité éternelle de Siva. En vain Brahma et Vishnou essaient d'atteindre, l'un le sommet, l'autre la profondeur du Linga. Brahma ne peut pas même aprofondir son origine dans le Lotus, fleur universelle, emblème du monde. Ici le Pourana respire une élévation, dont il est impossible de ne pas reconnaître la sublimité, quels que puissent être la bizarrerie et le mauvais goût de ces grossiers

emblèmes, dont l'antiquité païenne ne fut jamais avare. Cette nudité des images, qu'il ne faut pas toujours regarder comme résultant de l'immoralité de la pensée, ne s'est tournée en dépravation que dans les âges suivans.

Quand nous envisagerons, sous un point de vue philosophique, le curieux passage que nous avons signalé à l'attention de nos lecteurs, nous reviendrons sur la nature idéale de Siva. Disons encore un mot sur l'unité de ce dieu, unité sur laquelle repose la Trimourtti, et qui se révèle dans la supériorité de Siva, ou le quarternaire sacré. C'est là une doctrine philosophique qui se présente à nous dans toutes les sectes, dans toutes les croyances de l'Indostan, qui ont adopté une Trimourtti quelconque. Partout le dieu ternaire est renfermé dans la grande unité d'une quatrième puissance, qui est réellement la grande unité, racine de la triplicité des Etres créateurs, conservateurs, destructeurs, et des Etres créés, conservés, anéantis. Ces derniers se trouvent renfermés dans le règne des trois Gounas, ou des trois mondes de la vérité, de l'apparence phénoménale, et de l'obscurité matérielle. Quant à la nature du dieu Siva; quant à ce feu idéal, qui apparaît comme Linga, comme feu de la génération: il est évident qu'un tel système n'a rien qui se rapproche du spiritualisme professé par la religion de Brahma, ni du mysticisme de celle de Vishnou, mais qu'il consiste en une espèce de matérialisme, dont le caractère se développera de plus en plus à nos yeux.

§ IV. *Du système de philosophie qui sert de base à la cosmogonie du Sivaïsme.*

Arrêtons un moment nos regards sur les autres cosmogonies indiennes. Celle du Siva Pourana se rapproche beaucoup moins des doctrines cosmiques, dont le génie nous a été révélé par les extraits des Védas publiés jusqu'à présent, que de la cosmogonie qui se trouve placée à la tête du code connu sous le nom de *Lois de Manou*. Toutefois la cosmogonie de Manou est beaucoup plus ancienne. Quoique le Sivaïsme y soit brahmanisé, spiritualisé, forcé de se dépouiller de cette grossièreté originelle qui caractérise l'apparition du Linga, et de s'assimiler en quelque manière à la théorie des Védas; cependant, comme on n'y voit aucun essai vraiment historique, pour concilier les sectes hétérogènes, et les soumettre à une Divinité suprême, on peut, sans hésitation, accorder la priorité à la cosmogonie de Manou.

Ensuite, à l'instar des autres Pouranas, le Siva Pourana fait intervenir, dans l'acte de création, divers personnages à moitié historiques, à moitié mythologiques, patriarches et saints (tels que les Sanakadikas) que l'on ne rencontre, ni dans la cosmogonie de Manou, ni dans celle des Védas. Quoique ces personnages en eux-mêmes n'offrent aucun indice d'une création moderne, et que les Védas citent même plusieurs entre eux: comme dans les Pouranas on les voit apparaître sous des rapports nouveaux, il est impossible de ne pas voir dans leur introduction, un luxe d'idées ajou-

tées après coup, une addition faite à la simplicité primitive.

Suivant une remarque du savant Colebrooke, la cosmogonie de Manou ressort du système philosophique nommé Sankhya, et attribué à Capila. Rien ne nous semble d'une justesse plus frappante que cette observation. C'est cette même philosophie qui est venue aussi marquer de son empreinte puissante la doctrine exposée dans le Siva Pourana. Le fondement unique de toutes choses, c'est le Linga, le feu matériel, générateur, producteur, incréé, que nulle puissance n'a produit, qui est émané de la seule faculté idéale de Siva dans son essence. Il se divise en deux substances vraiment éternelles, quoique leur manifestation n'ait lieu que lorsque la création du monde terrestre commence. C'est Prakriti, ou la nature première; et Pouroush, la raison ordonnatrice, qui finit par régler la nature première. Pouroush s'y reproduit en qualité de Logos, au sein du Cosmos, ou de Prakriti devenue l'ame du monde. Ecartez les voiles mythologiques, et vous arriverez aux fondemens mêmes du système de Capila, tel que Colebrooke nous l'a fait connaître.

On sait que le Sankhya est double; et que, matériel dans la doctrine de Capila, il est mystique dans celle de Patandjali. Double caractère, qui se révèle également dans le Siva Pourana. Ici nous touchons à l'un des signes distinctifs les plus curieux qui se présentent à l'observateur de l'Inde antique: c'est le mysticisme au sein du matérialisme.

La partie matérielle du Sivaïsme, celle qui se rapproche du Sankhya de Capila, reconnaît deux principes contraires, dont l'unité se rencontre dans le principe fondamental de toute existence, dans l'Etre même. Prakriti, la nature première, est opposée à Pouroush, à l'intelligence première. Ce dernier, nommé en style métaphysique, Bouddhi, ou la raison souveraine, rentre dans le cercle de Prakriti, de la nature première, par laquelle la raison est engendrée de nouveau, sous la forme du monde.

La partie spirituelle de cette même doctrine, celle qui s'allie à la Sankhya de Patandjali, professe, comme une opinion fondamentale, la non-divisibilité de l'essence de Siva, alors que, rentrant en lui-même, ce dieu cesse de se manifester dans le monde des phénomènes : doctrine, qui paraît assez identique à celle qui se trouve exposée dans le Bhagavat Gita, et les Pouranas consacrés à célébrer la supériorité de Vishnou. Cependant, il y a une différence essentielle entre le génie des doctrines, l'essence de Siva étant toute matérielle, et celle de Vishnou toute spirituelle.

Il est vrai que l'on présente Siva comme un *Etre qui n'en serait pas un ;* comme n'ayant ni substance, ni qualité, ni essence ; comme constituant l'*Etre-non-Etre* par excellence. Raffinement de spéculation mystique, qui ne repose sur le fondement d'aucune doctrine réelle. Les Pouranas vishnouvistes, et le Bhagavat Gita attribuent la même spiritualité à Vishnou. De même que le Mouni, qui suit leurs doctrines, doit, pour obtenir Moukti ou la béatitude, se plonger dans

la contemplation de l'essence non-essentielle de Vishnou : le Yogi, sectateur de Siva, doit, pour s'assimiler à Siva lui-même, se perdre dans la compréhension de cette incompréhensibilité radicale, si je puis ainsi parler. Quiconque, par la profondeur de sa réflexion, s'absorbe tout entier dans la contemplation d'une Divinité, devient cette Divinité, même dans le système des Védas.

Il ne faut donc pas prendre à la lettre ce prétendu *nihilisme*. On ne réfléchit pas sur *Rien;* on n'adore pas *Rien;* on ne contemple pas *Rien;* on ne devient pas *Rien*. Siva est réellement une substance, le Linga, la faculté génératrice idéalisée. Vishnou est réellement une essence, la pure béatitude, le Moukti personnifié. Le Yogi, qui adore Siva, pénètre dans la substance même du feu éthéréen : le Mouni, sectateur de Vishnou, s'identifie à l'essence de la béatitude céleste. On obtient par Vishnou, Moukti, la béatitude; par Siva, on obtient Mahat, la puissance. Alors on participe au Mahatmya, à la grandeur, à la force, à l'éclat de ce dernier. Le Mouni est un contemplateur, dont la piété douce cherche à pénétrer, par un lent effort, dans l'essence même de la Divinité; le Yogi est un enthousiaste fanatique, qui veut conquérir à force ouverte la substance suprême. Telle est la différence du mysticisme védantiste, exposé dans le Bhagavat Gita, et du mysticisme de Patandjali.

Pouroush, le Macrocosme, l'intelligence et la forme que revêt cette intelligence, quand elle apparaît dans le système de l'univers; Prakriti, ou la nature pre-

mière, sont tous deux créés par l'essence de Siva, et constituent comme une double manifestation de cette essence, avant l'époque où l'univers fut engendré. Pouroush se rapproche du Logos, Prakriti du Cosmos. Mais ni l'un ni l'autre n'ont encore d'existence fixe et déterminée. Ce sont de simples capacités d'existence physique et métaphysique, plutôt que les réalités de cette existence. La grande unité de Siva, dans laquelle s'est opérée l'apparition de Pouroush et de Prakriti; cette unité est neutre, et s'élève à la fois au-dessus du génie mâle de Pouroush, et du caractère femelle de Prakriti.

Ces deux grandes capacités originelles de toute existence, se mirent à contempler, et à s'enfoncer, comme le Yogi doit le faire, au sein de l'essence mystérieuse de Siva; la force de leur pensée, unie à celle de la pénitence, se dirigea et se concentra vers un point unique, la pure essence de Siva. De là jaillirent les eaux primitives, par suite de cet *enfoncement* contemplatif de Pouroush et de Prakriti, se plongeant dans la substance de l'Etre qui leur avait donné naissance.

On nomme ordinairement Tapasya (pénitence, ardeur de dévotion) cette création, au moyen d'un enfoncement, d'une élévation contemplative, au moyen d'une méditation profonde et sublime. C'est au système des Védas que les sectateurs de Vishnou et de Siva ont emprunté cette théorie. Les mêmes Védas renferment le germe d'une opinion développée dans les Pouranas; suivant cette docrine, la création se se-

rait opérée au moyen de la vision , ou de la concentration de la faculté intelligente et lumineuse , ayant l'*OEil* pour symbole. Cette vision s'arrête sur un point quelconque de l'espace, et là s'allume à l'instant même le feu de la création. C'est cette concentration des énergies (ou Saktis), de la pensée et de la vue créatrices, s'arrêtant sur un point déterminé, qui produit le système des mondes, ayant pour symboles, les mères déesses (Matris ou Devis), lesquelles épousent ensuite les Créateurs. La cosmogonie du Siva Pourana n'approfondit pas cette doctrine: mais partout elle la suppose.

Ainsi évoquée à l'existence matérielle, la pure essence de Siva quitte sa puissance lumineuse, et, se métamorphosant, devient les eaux primitives. Alors on voit Pouroush et Prakriti changer également de nature. Pouroush devient Narayana, celui qui se meut sur les eaux, qui a son mouvement (Ayana) sur les eaux (Nara): c'est l'esprit de Dieu, flottant sur les ondes. Prakriti se transforme en Narayani, celle qui sort des ondes. Nous ne possédons plus la primitive unité de Pouroush et de Prakriti, intelligence et nature premières, contenues dans le feu idéal de Siva ; mais une seconde unité, celle de Narayana et Narayani, qui se manifestent au sein des ondes : ce qui constitue une matérialisation plus positive de la doctrine première.

A cette manifestation de la Toute-Puissance divine, lorsque l'univers passa de l'état éthéré à l'état liquide, manifestation pour ainsi dire chaotique, succède un développement des grands principes du monde élé-

mentaire, et du monde de la sensation ou des organes. Cet univers a sa forme triple : dans le firmament où réside la vérité ; dans l'atmosphère et à la surface du globe, où existent les apparences ; enfin dans les enfers, séjour de l'impénétrable obscurité. Le Moi (Ahankara), ou plutôt, si je puis créer ce terme, l'Egoïté, et les Matras où la semence originelle, les types des choses, s'unissent à toute existence. Ainsi s'achève la première ébauche de la création, ébauche indiquée d'une manière imparfaite, et qui se trouve complètement développée dans la cosmogonie de Manou, parfaitement identique avec celle que nous venons d'exposer.

Il y a quelque différence entre cette cosmogonie, et les doctrines du Bhagavat Gita, semblables aux cosmogonies que renferment les Pouranas vishnouvistes. Ces derniers rejettent la réalité du système du triple monde, et combattent la théorie de l'Ahankara ou de l'Egoïté, reconnue si formellement par Capila, qui suit sous ce rapport les Védas. Les Vishnouvistes ne reconnaissent qu'une existence réelle : c'est Moukti, la béatitude. Il y a beaucoup plus de réalité dans les Védas, ainsi que chez Capila, dans le Siva Pourana, et dans la cosmogonie de Manou. Les partisans de Vishnou considèrent le Moi comme le comble de l'illusion ; les sectateurs de l'opinion contraire y voient le dernier degré de la réalité. Suivant les premiers, il faut vaincre le Moi pour parvenir jusqu'à Vishnou ; suivant les seconds, Siva est le Moi, dans son essence impénétrable.

Une seconde concentration de la puissance attractive de Narayana et de Narayani ; concentration semblable à celle qui fit jaillir les eaux de l'essence lumineuse de Siva, lorsque Pouroush et Prakriti fixèrent leur attention sur ce point unique ; une seconde concentration, dis-je, ayant lieu au sein des eaux, en fit sortir la force du monde organique, l'emblème de l'universelle végétation, dont le symbole est la fleur du Lotus. Cette fleur éclot du nombril de Narayana et Narayani confondus, lorsque, dans leur mystique contemplation, ils y dirigèrent exclusivement la vue, comme le font encore les Fakirs de l'Inde. Au sein de ce Lotus naquit Brahma destiné à créer le système de l'univers. En vain, pour connaître son origine, se plonge-t-il dans la tige de la fleur pour en observer les racines : en vain s'élève-t-il jusqu'au calice pour en examiner les pétales épanouis. C'est à ce développement de la puissance végétale que le monde se serait arrêté, le monde déjà dessiné précédemment dans ses grandes masses, si, par un nouvel acte de Prakriti, Vishnou, le conservateur, n'avait pas été engendré. C'est Vishnou qui se manifeste dans la Providence, soutien des mondes.

Déjà nous avons dit quel sens historique renferment ces querelles suscitées entre le Dieu créateur, et le Dieu conservateur d'un univers où le développement de l'organisme originel est seul achevé. Dans d'autres Pouranas, la querelle de Vishnou et de Brahma est plus fortement indiquée, et les injures dont ils s'accablent rappellent, par leur cynisme effréné, les in-

sultes lancées par Loki contre les dieux de l'Asgaard, celles que les confrères d'Ahrimane profèrent contre les amis d'Ormouzd, et toutes ces invectives dont la mythologie hellénique est remplie en de semblables occasions. Vous diriez que le paganisme, par amour excessif de la vérité, ou par une débauche d'esprit assez bizarre, s'amuse à se parodier lui-même, tant il sacrifie alors sur les autels du ridicule la puissance, les talens et surtout les vertus de ses dieux et de ses déesses.

Précipité au fond du Tamaloka, du monde des ténèbres, Brahma est alors une espèce d'Ahrimane. Dans le système védaïque, tel n'est pas son caractère véritable. Vishnou rappelle Mitra, dont il porte le nom, en qualité de médiateur. Quant à Roudra, qui se trouve enfermé dans le monde des phénomènes terrestres, monde de la constante agitation entre la vie et la mort, du passage de l'une à l'autre, il semblerait inférieur à Vishnou, si la divinité de Siva, divinité toute-puissante, ne rappelait la présence du quatrième et suprême principe des Persans, *Zervan Akerene*, en sanskrit *Sarvam Akhyaram*, l'unité indivisible, sous forme de l'existence universelle. C'est ainsi que l'on peut encore concevoir, sous un point de vue philosophique, la Trimourtti de ce système, en l'isolant de sa signification historique. C'est alors le partage de toutes choses entre les trois Gounas, entre la vérité, l'apparence et l'obscurité, mises en harmonie et balancées par l'unité d'une seule existence incompréhensible.

Au moment où apparaît le Linga, qui vient apai-

ser la guerre soulevée entre le principe de l'obscurité et celui de la vérité, principes dont Brahma et Vishnou semblent les symboles; le monde s'ordonne : c'est-à-dire qu'une sphère d'activité spéciale se trouve assignée à chacune des trois divinités, ou plutôt des trois proportions de la Divinité. Brahma se met à l'œuvre le premier. Il produit, comme dans la cosmogonie de Manou, l'œuf du monde, né dans les ondes. C'est un nouveau pas dans l'empire de l'organisme. Comme le premier pas dans ce domaine a été signalé par l'apparition du Lotus, celle de l'œuf marque le second progrès de l'animation. Mais l'œuf engendré ne s'anime pas encore; il refuse d'éclore et de quitter sa première forme. Vishnou manifeste alors son activité, et anime l'œuf. De toutes parts se répand la vie universelle. Ce qui manque encore, c'est la génération, c'est l'engendrement. On doit craindre de voir ce monde animé, s'évanouir de nouveau dans une stérilité profonde.

Nous avons déjà parlé légèrement des quatre Sanakadicas, ou saints qui ne veulent pas se charger de continuer l'existence de cet univers, et lui imprimer la fécondité. Après Vishnou, Roudra se présente en scène. Il déploie la puissance de Siva, qui fait naître la vie du sein de la mort, et rentrer la mort dans le cercle de l'existence vitale. Indiquées brièvement dans le Siva Pourana, ces idées sont communes à un grand nombre de mythologies anciennes.

Le reste de cette cosmogonie n'offre rien de vraiment remarquable. On n'y trouve qu'un second com-

plément de la création : car la première est achevée avant l'époque où le Lotus apparut, quand Narayana et Narayani mirent en mouvement les primitives puissances élémentaires, le primitif organisme. Selon ce système, Siva, pour créer les Rishis, se retire sur le mont Caïlasa, son Olympe ; dans les autres Pouranas, c'est de Brahma seul que naissent les mêmes Rishis ; particularités dont il est impossible d'épuiser le développement, lorsque nous ne traitons encore que d'une cosmogonie, où, sous ce rapport, il y a confusion, et où le déploiement des forces actives dans la création se trouve évidemment écourté. Nous reviendrons sur ce sujet, quand nous analyserons les systèmes contenus dans les Védas, et dans la cosmogonie de Manou.

Dans un autre chapitre, nous nous occuperons aussi de la position respective du Sivaïsme et du Bouddhisme, telle qu'elle se trouve énoncée dans le Siva Pourana. La doctrine de Bouddha est vishnouviste, en ce sens qu'elle considère Bouddha comme une incarnation de Vishnou, et aspire à Moukti, ou à la béatitude en Bouddha. Cependant lorsqu'elle admet la coéternité des deux principes contraires, d'une nature première, éternelle (Prakriti), et d'une intelligence également éternelle, première (Pouroush, Mahat, Bouddhi, ou quelles que soient ses dénominations diverses, et les nuances métaphysiques qui s'y attachent); alors elle rappelle la philosophie de Capila, et la doctrine exprimée dans la cosmogonie du Siva Pourana.

CHAPITRE II.

De la guerre soulevée entre Siva et Daksha, pontife de Brahma.

Dans les extraits du Siva Pourana publiés en anglais, cette guerre est à peine indiquée. Mais ailleurs on en trouve le récit détaillé. Liaison nécessaire, anneau indispensable dans le développement historique et mythologique du système sivaïque, elle tiendra ici sa place. Je ferai précéder la narration abrégée de cette lutte par quelques documens sur l'animosité générale que les pontifes de Siva, unis à ceux de Vishnou, montrèrent contre les prêtres de Brahma.

Du neuvième au douzième siècle de notre ère, quand les doctrines sivaïques se renouvelèrent, on vit les anciennes sectes sivaïtes et vishnouvistes prendre une forme nouvelle. Elles se régénérèrent en quelque sorte. Ce fut alors que furent rédigées, sous la forme qui est parvenue jusqu'à nous, les principaux Pouranas, qui célèbrent Siva, Vishnou, Rama, Crishna, Kali, Dourga, et les autres Matris ou divinités femelles. Il paraît prouvé que le Shri Bhagavata seul appartient à une époque beaucoup plus moderne. Quant au fond des récits des Pouranas, il remonte à l'antiquité la plus reculée. Il se rapporte en partie à la cosmogonie des Védas, des lois de Manou, à la

philosophie Sankhya et Védanta. Il correspond également, d'une manière partielle, avec les sujets célébrés dans le Ramayana et le Mahabharata, et sculptés dans les rochers du Décan intérieur, des côtes de Guzurate, de Malabar, de Coromandel, d'Orissa. Les Pouranas, quand bien même ils auraient été altérés par des corrections beaucoup plus fréquentes et plus considérables, offrent des preuves surabondantes de l'antiquité des sujets qu'ils traitent.

Quant au sujet de la discussion actuelle, il est indubitable que les guerres de Brahma, Vishnou et Siva, telles que les Pouranas les racontent, ont subi les altérations d'une rédaction comparativement moderne. Mais le fond du sujet remonte, sous de certains rapports du moins, à une antiquité très-reculée. Pendant l'espace compris entre les neuvième et douzième siècles de notre ère, époque probable et presque certaine de la dernière révision des Pouranas, il y avait bien guerre et luttes partielles entre les sectes sivaïte et vishnouviste; mais de temps immémorial, le culte de Brahma était aboli. Pourtant ce que les Pouranas racontent de préférence, ce ne sont pas les divisions intestines des Sivaïtes et des Vishnouvistes, divisions reproduites dans l'Inde, pendant l'époque que l'Europe nomme le moyen âge; mais le combat de Siva et de Vishnou contre Brahma.

Nous puiserons une partie de nos premiers renseignemens dans Polier et dans Sonnerat. Le premier a consulté des extraits que son Pandit lui a fait des Pouranas; extraits d'une parfaite exactitude, si l'on en

juge d'après celle qui distingue les extraits des poëmes épiques, compilés par le même Pandit, et comparés avec les originaux. Le second a publié des passages, tirés du *Scanda Pourana*, traduit en langue tamoule sur l'original sanskrit, et traduit de nouveau du tamoule en français. Probablement cette dernière publication n'a pas plus de valeur que le prétendu Bagavadam, mauvaise et maigre traduction française d'une traduction tamoule du Shri Bhagavata. Nous ne citerions ni Polier ni Sonnerat, si d'autres documens, dus à des traductions partielles des divers Pouranas par Ward et les savans de Calcutta, ne nous y autorisaient.

Sonnerat, comme nous venons de le dire, a tiré ses extraits du Scanda Pourana, où se trouve célébré le fils de Siva, chef des armées célestes; c'est un Pourana sivaïte. La cosmogonie qu'il y a trouvée, est parfaitement semblable à celle que nous venons de traduire et d'extraire du Siva Pourana. Brahma, qui se croit supérieur à Siva ainsi qu'à Vishnou, offense l'une et l'autre Divinité. Au moment de la création, une sanglante lutte s'élève entre les deux Divinités, comme nous l'avons vu dans la traduction du Pourana. Le firmament est ébranlé. Le monde visible semble se dissoudre. Saisis d'une frayeur mortelle, les Dévas (dieux) ferment les yeux, pour ne pas être témoins de ce grand désastre. Ils cherchent Indra, qui les conduit vers le Caïlasa, demeure céleste de Siva. Là ils implorent et invoquent ce dieu qui « *semblable à* » *l'huile essentielle dans le baume* » (à la chose la plus

délicate dans la chose salutaire), sent au fond de son ame la crainte des dieux, comme si cette crainte pouvait jamais lui être connue. Alors il apparut comme une colonne de feu (le Linga) entre les deux combattans.

A cet aspect, un miracle s'opère. La fureur de Brahma et de Vishnou se calme. Afin de terminer leur querelle, ils conviennent de reconnaître pour Dieu suprême, le premier des deux qui sera parvenu au sommet ou à la base de la colonne ardente. Vishnou, plus rapide que le coup d'œil, parcourt des millions de lieues; il s'enfonce comme un sanglier dans les profondeurs de la colonne sainte. Mille années de sa divine existence s'écoulent; il ne cesse de creuser, n'avance jamais, reconnaît la stérilité de ses efforts, et, adorant Siva, revient au point d'où il est parti.

Quant à Brahma, métamorphosé en cygne, il joint à plus d'ambition, plus de persévérance. Il vole, vole sans cesse, et ne peut avancer. Un million des années de sa divine existence se passe ainsi; et lassé de ses efforts, revenant plus tard que Vishnou, au point d'où il est parti, il adore Siva.

Cette longue opiniâtreté de Brahma inspire de la défiance à Siva. Il veut l'éprouver, et laisse tomber par terre la fleur de l'arbre Khadira. Brahma recueille cette fleur qui, bientôt, prie le Créateur de lui laisser la liberté. Brahma la lui promet, sous condition qu'elle ira avec lui chez Vishnou, et qu'elle attestera que lui, Brahma, est parvenu au sommet de la colonne. En

effet, elle rend ce faux témoignage, et Brahma soutient le mensonge avec impudence. Aussitôt la colonne de feu se déchire et se fend. Les huit éléphans, qui portent le monde, vomissent des flots de sang; des éclairs affreux dévorent les nuées; Siva laisse échapper un effrayant sourire, et tout est bouleversé.

Alors Vishnou, se rappelant cette présomption téméraire qui l'avait porté à se métamorphoser en sanglier pour sonder la nature intime de Siva, se précipite à plusieurs fois aux pieds du Dieu suprême, qui lui pardonne, et lui accorde différentes faveurs. Brahma reste immobile; la honte et la terreur l'accablent. Siva le maudit, et lui apprend que puisqu'il a menti jamais il n'aura ni temple ni culte. Quant à la fleur de l'arbre Khadira, le dieu défend que jamais elle serve à former les guirlandes dont son temple est orné; il la bannit à jamais. Cependant le repentir de Brahma finit par calmer le courroux de Siva, qui consent à ce que les Brahmanes répètent et accomplissent en son honneur les rites journaliers, et les prières tirées des Védas.

Dans la trentième section (Adhyaya) du Siva Pourana, la fleur Kaitaki est condamnée à ne plus faire partie du Pouja, ou des offrandes présentées à Siva. Cette fleur, ayant porté un faux témoignage contre Sita, femme de Rama, avait été maudite par elle. Telles sont les paroles de l'anathème: « Que jamais » elle ne soit portée en offrande à Siva! » Probablement la fleur Kaitaki est la même que la fleur Khadira: ou

plutôt, c'est une double fable inventée pour expliquer la loi qui bannit cette fleur du temple de Siva.

On trouve dans Polier un autre récit plus moderne dans sa forme, mais également curieux. Brahma, quand il eut créé le système de l'univers, en déroba une partie qu'il se réserva. Cette infidélité du Créateur fut découverte par Vishnou et Roudra, les deux personnages de la Trimourtti, que Siva, comme Dieu suprême, avait chargés de remplir l'espace éthéré enfanté par Brahma. Voici comment ils s'en aperçurent.

Ces deux grandes divinités avaient fixé le lieu des trois résidences de Brahma, Vishnou et Roudra, au-dessus de l'espace qui renferme notre système planétaire (au-dessus des Swargas), dans le ciel des fixes. Le séjour de Brahma était Brahma-Loka; celui de Vishnou, Vaicuntha; celui de Roudra, Caïlasa. On reconnaît sans peine les trois Gounas, le monde de la vérité (Satya Gouna), occupé par Vishnou; le monde de l'apparition (Raja Gouna), habité par Roudra; et le monde de ténèbres (Tama Gouna), que Brahma occupe. Ils descendent ensuite plus bas que les Swargas, et organisent toute la région qui se trouve placée entre les cieux et les enfers. Puis ils arrangent les Swargas ou cieux planétaires, et les Patalas ou séjour des serpens. Tout à coup ils s'aperçoivent qu'il leur manque un morceau de matière pour former Naraka, les enfers.

C'est à Brahma que s'adressent, en l'accablant des plus vifs reproches, Vishnou et Roudra. Forcé d'avouer son larcin, et de rendre le morceau enlevé à

l'espace, Brahma restitue son larcin, dont il avait déjà profité pour agrandir ses propres cieux. Malgré cette mésaventure, Brahma, lorsqu'il fut chargé de la promulgation des Védas, s'enfla d'un tel orgueil, qu'il se donna pour l'Etre suprême. Ce fut pour le punir, que Siva précipita Brahma-Loka (le ciel de Brahma) des hauteurs du firmament dans les profondeurs de l'abîme, au-dessous des Patalas même, plus bas que la demeure des serpens.

Privé de l'usage de ses sens, par suite de cette chute terrible, Brahma, quand il revint à lui-même, se soumit à une rude pénitence. Une voix retentit. C'est celle du Dieu suprême. « Reconnais-moi, dit-» elle. Je suis celui qui confond l'orgueil. Un seul crime » est excepté par moi de toute espèce de pardon : c'est » l'orgueil. Tu recevras ta grace, mais quand tu auras » subi quatre différentes incarnations dans chacun des » quatre âges du monde. Vishnou a trouvé grace à » mes yeux ; il me représente sous une forme sensible. » Tu lui rendras hommage. Tu composeras l'histoire » de deux de ses incarnations, en Rama et en Crishna. » Commence par célébrer Dourga. Pour accomplir » cette tâche, nais dans un rang infime, d'où ta sagesse » te fera sortir ; et finis par composer cette œuvre su-» blime, le Markandeya Pourana. Ensuite, comme » Valmiki, subissant une seconde transmigration, tu » chanteras les hauts faits de Rama dans l'épopée du » Râmayana. Pour la troisième fois, semblable à Vyasa, » tu composeras l'éloge de Crishna dans l'épopée du » Mahabharata. Enfin, sous la figure de Calidasa, tu

»paraîtras à la cour du roi Vicramaditja, et tu seras »nommé la perle des poètes.»

Il n'est pas difficile de deviner que cette quadruple incarnation de Brahma est une invention moderne. Calidasa vécut peu de temps avant l'ère chrétienne. Ce n'est pas de son vivant que l'on a pu diviniser un personnage si complètement historique. Quelque Brahmane des derniers siècles aura cru pouvoir orner, de cette quadruple incarnation, l'histoire de la chute de Brahma, histoire tout-à-fait distincte, et qui respire le véritable génie de l'antiquité.

On représentait autrefois Brahma avec cinq têtes; il perdit une de ces têtes, qui lui fut enlevée par Siva ou par son fils Bhairava. Sonnerat rapporte, toujours d'après le Scanda Pourana, que, pour humilier les Devas et les Rishis (dieux et saints qui jouent les premiers rôles dans les Védas) et les punir d'avoir soutenu la supériorité de Brahma, Siva créa Bhaïrava, de son souffle seul. Ce Bhaïrava, vengeur de la dignité de son père, coupa la cinquième tête de Brahma, dont le crâne lui servit ensuite de coupe pour recevoir le sang des dieux et des Rishis. Quand les cœurs de ces derniers furent épurés, Siva les ressuscita. On lit dans Abraham Roger, que Bhaïrava arracha cette cinquième tête de Brahma, en la grattant avec ses ongles, d'une manière cruelle. Ensuite Brahma se repentit; et Siva lui fit don d'une immortelle beauté, mais ne lui laissa que quatre têtes, et s'empara de la cinquième qu'il mit sur ses épaules.

On retrouve la fable de cette cinquième tête enlevée à Brahma, dans d'autres Pouranas, qui ratta-

chent ce récit à l'amour incestueux que Brahma conçut pour sa fille Sandhya. Nous allons rapporter cette version, en l'abrégeant d'après le Calica Pourana, cité par M. Ward. L'auteur de ce Pourana est un partisan des Shaktis, déesses-mères de la secte de Siva; car celles qui appartiennent spécialement à la secte de Vishnou, sont célébrées dans le Padma Pourana.

Brahma donna le jour aux Pradjapatis, seigneurs de la création, esprits universels, dans lesquels le Logos s'était incorporé sous la forme du Cosmos. Devenus patriarches et pontifes de la création, ces mêmes Pradjapatis ignoraient le mystère de la génération qui devait la rendre féconde. L'univers resta stérile. Alors Brahma fit naître la belle Sandhya, et le dieu de l'amour, Kandarpa. La première flèche que lança Kandarpa atteignit Brahma son propre père; ensuite il blessa ses frères, les Rishis et Pradjapatis. Tous s'eflammèrent d'un incestueux amour pour Sandhya. Indigné contre Kandarpa, Brahma le maudit, et souhaita qu'un regard de Siva courroucé, tombant sur le coupable, le réduisît en cendres. Kandarpa et tous les dieux supplièrent Brahma de pardonner à son fils, et firent *Stava* pour l'apaiser. Brahma pardonna; mais comme la malédiction d'un dieu ou d'un pontife est irrévocable, il adoucit la peine, et déclara que Kandarpa renaîtrait lorsque Siva contracterait un nouveau mariage.

La belle Sandhya répondait cependant à l'amour forcené de Brahma son père et de ses frères, ou Brahmandicas. Sur les bords du Chandrabhaga, près des

montagnes septentrionales, elle faisait *Tapasya*, pénitence, quand Vashishta, fils de Brahma, lui fut envoyé secrètement par son père; l'aspect de sa sœur lui fit oublier le but de son message. Ces abominations excitèrent la colère de Siva. Il résolut de les punir. Brahma, et tous les Brahmandicas, dégradés par l'inceste, penchèrent la tête, comme affaissés par le sentiment de leur crime : une transpiration violente couvrit leur corps; et des flots de cette sueur, bain mystérieux, irruption de la honte, jaillirent une foule d'êtres nouveaux. Brahma se dépouilla de son corps coupable, et revêtit un nouveau corps, composé de ténèbres. Ceci rappelle l'histoire de la chute de Brahma, forcé d'habiter le Tama Gouna, le monde de la matière grossière. Le nouveau corps de Brahma n'avait plus que quatre têtes, tandis qu'auparavant il en avait possédé cinq. Des quatre nouvelles têtes jaillirent les quatre Védas (y compris l'Atharvan), ou les quatre livres révélés. Enfin Brahma, quittant ce second corps, devint Viray, se fit mâle et femelle, se manifesta dans le fils de celui qui existe par lui-même : en Swayambhouva, fils de Swayambhou; et en Sataroupa, la première femme, sœur de Swayambhouva, son époux et son frère.

C'est là une interprétation mystique de la triple formation de la création, ou bien encore de sa triple forme, représentée par les trois corps de Brahma. Sans nous égarer dans une explication étrangère à notre sujet, observons seulement que, malgré le caractère symbolique de ces divers récits, on ne peut

s'empêcher de faire attention à leur sens historique. Brahma, passionné pour Sandhya, néglige l'étude des Védas. Elle veut fuir ; mais il la poursuit sans relâche. Quand elle se tourne à droite, une tête nouvelle naît à Brahma, du côté vers lequel Sandhya se dirige. Elle se retourne vers la gauche, son persécuteur s'accroît d'une tête dans la même direction. Ainsi Brahma se trouve porter quatre têtes correspondant aux quatre points cardinaux : ce qui lui vaut le surnom de Tchatouranama. Enfin Sandhya élève les yeux vers le ciel, dont elle veut implorer le secours. Une cinquième tête, dirigée vers les cieux, vient aussitôt dominer les quatre premières têtes de Brahma. Mais Siva s'en irrite, et cette tête surnuméraire est abattue.

Les Brahmandicas, tantôt au nombre de sept, tantôt au nombre de neuf, tantôt au nombre de dix, se nomment Pradjapatis, seigneurs des créatures. Ils se trouvent, par la suite, incarnés dans les sept Manous, qui représentent les sept Æons ou cycles de la création. Ils apparaissent plus tard dans les Rishis, sages, pontifes, patriarches, incorporés dans le ciel planétaire. Tous ces personnages semblent à la fois historiques et allégoriques. C'est à eux que sont attribués, en majeure partie, les hymnes des Védas. Ils sont tous attachés à Brahma, et appartiennent au premier culte védaïque, aboli long-temps avant l'ère chrétienne. Les Pouranas ont pourtant conservé ces mêmes personnages ; ils ont développé le germe mythologique renfermé dans les Védas, et les ont présentés sous ce point de vue spécial.

A leur tête marche Daksha, qui est, pour ainsi dire, l'aîné de la création. Les Pouranas prétendent qu'il est sorti du grand orteil de Brahma. Pontife par excellence de Brahma, c'est surtout lui qui, dans les livres mythologiques, apparaît comme le représentant de son culte. Il est Prajapati, disent les Védas. Il a pour fils Yajnya, le sacrifice; d'après les Pouranas, il ordonne le sacrifice. Daksha est toujours, d'après les livres primitivement révélés, le premier être manifesté, une modification de Narayana Pourousha, de l'esprit qui anime les mondes, qui se meut sur les eaux. Dacshina est sa fille. Une autre de ses filles, Surya Savitri, le soleil, conçu comme énergie femelle, fut mariée par lui à Soma, roi de la lune. De lui descendent, par Soma et Cashyapa, les deux grandes familles de guerriers, qui se partagent les annales de l'Inde héroïque, sous le nom de *Fils du soleil et de la lune*. Nous nous contenterons d'énoncer ce fait sans l'approfondir, en ajoutant que Daksha nous semble porter un caractère tout astronomique: il est nommé père du premier système astronomique de l'Inde antique. Le premier, il combina l'année lunaire, et organisa le système planétaire.

Une guerre furieuse éclata entre Siva et lui, au sujet d'un sacrifice symbolique (Yajnya), que Daksha avait ordonné: sacrifice qui figurait la création du monde, où avait été immolé allégoriquement, par toutes les puissances divines, Pradjapati ou le Logos, s'incorporant au Cosmos: on sait que Daksha est le représentant terrestre de Pradjapati. Les Védas ont consacré à ce sacrifice des hymnes sublimes. Pour dé-

terminer le caractère de cette lutte, nous consulterons spécialement le Shri Bhagavata, et le Calica Pourana, d'après les extraits, ou plutôt les sommaires que Ward en a donnés.

Daksha s'enorgueillissait d'un pouvoir usurpé sur le genre humain. Quand il entrait dans une assemblée céleste, les Devas (dieux) se levaient avec respect. Siva seul lui refusait cet honneur. Daksha le maudit et s'écrie: « Tu mendieras comme tes sectaires; tu » seras vagabond, pauvre, sans ressource. Ton aspect » sera hideux comme tes mœurs; et tu porteras sur » le globe tes pas errans. » Siva lui répliqua, en souhaitant sa mort. Un premier combat eut lieu. Les dieux apaisèrent cette rage. Daksha, en signe de réconciliation, donna à son ennemi, Sati sa fille en mariage. Voici maintenant quelle fut l'origine de Sati, et sa naissance merveilleuse.

Brahma, comme nous l'avons vu plus haut, avait donné le jour à Kandarpa, dieu de l'amour. Le père de Kandarpa, que Siva a puni, ainsi que les Brahmandicas, amoureux de Sandhya, engage Kandarpa à venger cette injure, et à blesser Siva, pour l'humilier à son tour, lui ôter son innocence, et le couvrir de honte. On se rappelle ici ce passage de la Genèse, où il est dit que « l'homme coupable, quand il vit » pour la première fois qu'il *était nu*, fut couvert de » honte et de confusion. » Dès que l'homme a perdu ce vêtement primitif de candeur originelle, vêtement tissu par la nature dans sa pudique beauté; dès que sa première innocence l'abandonne, il échange ce pur

vêtement contre une écorce grossière de racine ou d'écorce d'arbres. C'est ce que la tradition indienne, ainsi que la tradition mosaïque, établissent avec une profonde sagacité d'aperçu dans la nature originelle des choses.

Suivant la sixième section du Calica Pourana, l'univers eût perdu la faculté de se reproduire, si Siva fût resté sans épouse. Brahma, pour obvier à ce danger, engagea Daksha à se rendre avec lui sur les bords de l'Océan de lait, mer d'innocence, première création virginale, d'où sortait l'*Amrda*, l'ambroisie, la boisson d'immortalité. Là, ils se résolvent tous deux à offrir leurs adorations à Prakriti, la nature première, qui leur apparaît sous la figure de Mahamaya, la grande illusion, la déesse nature. Brahma et Daksha font une rigoureuse pénitence. La déesse se révèle à eux, en disant à Daksha : « Je mourrais, si tu cesses » de m'adorer. » Elle promet aussi de s'incarner en Sati, sa fille future. Daksha rentre dans sa demeure, et épouse Birini, fille du sage Berana : de ce mariage naît Sati, incarnation de Mahamaya, et épouse prédestinée de Siva. Nous verrons plus tard Daksha, en méprisant sa fille Sati, oublier ce qu'il doit à Mahamaya, à la déesse nature, énergie féminine du Dieu suprême Siva, et se montrer parjure à l'éternelle fidélité qu'il lui avait jurée.

On lit ailleurs que l'épouse de Daksha est Devi, la déesse elle-même, en sa qualité de fille de Swayambhou, l'être existant par lui seul, et que cette Devi implore la Divinité suprême, son prototype, c'est-à-

dire Prakriti, ou Mahamaya, et lui demande la naissance de Sati. Daksha, malgré son alliance au système de Siva, n'en est pas moins infidèle à ce dernier.

Daksha enseigne à la jeune Sati, sa fille, comment elle doit se consacrer au service (Aradhana) de Siva, pendant les douze mois de l'année. Brahma, et son épouse Savitri, Vishnou et Lakshmi son épouse, montent sur le Caïlasa, Olympe de Siva, pour l'engager à se marier. Siva témoigne à Sati qu'il est reconnaissant de la Tapasya, ou pénitence mêlée d'adoration, qu'elle a faite en son honneur. Le dieu perfide de l'amour saisit cet instant, et décoche à Siva une de ses flèches. Ce dernier sollicite la main de Sati; Brahma s'entremet pour accomplir cette union, et réussit à la terminer. Malheureusement Brahma lui-même a jeté sur la belle Sati des regards pleins d'amour: déjà s'armant du trident redoutable, Siva veut lui fendre la tête, quand les dieux s'y opposent. A peine les noces célébrées avec magnificence sont-elles terminées, que les Devas retournent aux Swargas, ou au ciel planétaire. Siva, plaçant sur ses genoux sa belle fiancée, et monté sur son taureau favori, atteint bientôt les hauteurs du Caïlasa.

Daksha, comme nous l'avons déjà indiqué, voulut célébrer le Yajnya, le grand sacrifice, recommandé par les Védas, le sacrifice de la création, nommé le fils de Daksha. Déjà se sont rassemblés avec tous les dieux, les Pradjapatis et les Rishis, les seigneurs de la création, ainsi que les grands saints, pontifes de cette même création. Daksha rentre dans l'assemblée, et

tout le monde se lève, excepté Siva. Daksha témoigne l'indignation que lui cause cette obstination de son gendre. Siva se tait : Nandi, le dieu-taureau, le favori de Siva, n'a pas la même patience. Il jette sur Daksha sa malédiction. Aussitôt se lève le saint patriarche et législateur Bhrigou. Il prend à haute voix la défense de Daksha et de Brahma, et maudit à son tour les serviteurs de Siva, les Pramathas, les Nandis, les Bhringis, les Bhoiravas, et d'autres hordes fanatiques que Siva avait engendrées. Alors intervient Vishnou, qui empêche la ruine générale des dieux et des combattans des deux partis. C'est du moins ainsi que l'issue de cet événement se trouve rapportée dans le Shri Bhagavata, composé dans l'intérêt de la doctrine vishnouviste. Le Calica Pourana, écrit, au contraire, dans l'intérêt du système de Siva, n'a garde d'accorder au dieu médiateur une aussi grande puissance, un honneur aussi signalé.

Depuis long-temps la colère couvait dans les esprits. Daksha désirait obtenir un fils, et son épouse se plaignait de n'avoir donné le jour qu'à des filles (au nombre de cinquante, il est vrai). Pour atteindre ce but de ses vœux, il ordonna un nouveau sacrifice. Devas, Rishis, Pradjapatis, toutes les filles de Daksha, y furent invités, à l'exception de Sati et de son époux Siva. Narada apprit aux deux époux l'injure qui leur était faite. « Les rois de la terre eux-mêmes » assistent au sacrifice, leur dit-il. Seuls, vous êtes » exceptés. » Siva comprime et dompte la violente colère qui l'émeut. Sati désire se rendre à la cérémonie.

Siva, qui prévoit les suites fâcheuses de cette démarche, cherche vainement à la dissuader. Elle part, quoiqu'elle n'ait pas été invitée.

Elle est froidement accueillie par son père et par sa famille, qui lui témoignent de la hauteur et du dédain. Tous ils regardaient Siva comme un être immoral, et Daksha seul comme un être pieux. D'ailleurs Siva mendiait et ne vivait que d'aumônes. Sati adresse à ses parens de vifs reproches; enfin, poussée à bout par leur mépris, elle jure de se venger, et se précipite dans la flamme allumée pour le sacrifice. Selon la législation indienne, on ne peut faire à son ennemi un plus grand mal que de se suicider par haine contre lui.

Sati se précipite donc dans la source de Naphte de Jwalamoukhi, lieu célèbre, et absolument semblable aux cieux, dit le Siva Pourana. Là se trouve Jwala Jir, qui accorde au monarque ou au pontife contemplatifs qui se présentent devant lui, toutes les faveurs, et le commandement de l'univers. On voit dans les siècles mythologiques beaucoup de saints et de pénitens s'y couper la tête ou la langue, pratique alors fréquente parmi les sectateurs de Siva. Aussitôt après ce sacrifice le dieu leur rendait le membre dont ils venaient de se priver.

S'il faut en croire Wilford, dans l'essai où il a tenté d'assimiler les traditions indiennes aux traditions égyptiennes et helléniques (souvent, il faut le dire, à l'aide de documens apocryphes), Siva lui-même maudit Sati, pour ne lui avoir pas obéi, et pour

avoir assisté au sacrifice malgré lui. Aussitôt Sati ressuscite sous la forme d'une *Pica*, d'une pie femelle. Siva, pour la consoler, se métamorphose en *Picèswâra*, *Cociteswâra*, pie mâle ou coucou mâle, seigneur de l'oiseau *Pica* ou *Cocila*. Aujourd'hui même les femmes indiennes font leurs dévotions à Pica, dans l'espérance d'obtenir une progéniture heureuse.

Nareda, selon la première version, va raconter à Siva la mort de sa femme. Siva, frémissant de rage, donne à peine à Nareda le temps d'achever. Il s'arrache sur le front deux cheveux : deux géans en sortent. Le sacrifice de Daksha est renversé; tout est ruines et destruction. Daksha et sa race entière sont massacrés. Dans d'autres Pouranas, les circonstances de cet événement sont diversement rapportées ; elles éprouvent quelques modifications, et sont abrégées ou développées.

Selon le Shri Bhagavata, dans la section quatrième, Siva jette à terre ses longs cheveux de derrière (*Yata*), réunis et collés par les cendres. De ces Yata naquit le monstre *Virabhadra*, qui a mille bras armés, et qui secoue le trident. Les Brahmanes dirent à Abraham Roger que ce monstre naquit de la sueur du front de Siva, lorsque ce dernier, furieux, écuma de rage. Le torrent de sueur baigna la terre, et Virabhadra, s'en élançant, cria d'une formidable voix : « Mon père ! à » quoi me destines-tu ? » — « A la destruction du sacri» fice, répondit Siva. » Dans le Siva Pourana, c'est le dieu qui jette lui-même sur le sol une goutte de sueur, d'où naît son fils et son vengeur.

Dans la lutte furieuse engagée par Virabhadra, ce dernier frappa du pied le dieu du soleil, et le fit tomber de manière à se casser les dents. Depuis cette époque, Sourya, semblable aux vieillards, fut incapable de mâcher des alimens solides. On ne lui présenta plus que des fleurs et des herbes délicates, offrandes que l'on dépose sur son autel. Cette fable, comme on le voit, est d'invention nouvelle, et s'est introduite pour rendre compte de la suppression des sacrifices sanglans, qui étaient autrefois offerts au soleil, et que l'on a remplacés par des sacrifices moins cruels. Tous les sacrifices recommandés dans les Védas, en l'honneur de la création, sont des sacrifices sanglans, comme ceux qu'Abel et Noë offrent dans la Genèse. Pourousha ou Pradjapati y est symboliquement immolé, tantôt sous la forme d'un cheval, dans l'Asvamedha, tantôt sous celle d'une vache, dans le Gomedha, quelquefois même sous celle d'un homme, dans le Neramedha. Peut-être ces sacrifices ne furent-ils jamais réellement accomplis. La religion de Vishnou et celle de Bouddha les rejettent expressément. Celle de Siva et de Cali son épouse les a remplacés par d'autres sacrifices également sanglans.

Virabhadra traita la lune comme il avait traité le soleil. Il pinça la peau du dieu mâle de cet astre, de manière à y imprimer des traces noirâtres : ce sont là ces taches que l'on observe dans l'astre de la nuit. Toutes les mythologies antiques sont remplies de bouffonneries pareilles, spécialement celle des Scandinaves. Elles donnent, comme nous l'avons déjà dit, une naïve parodie d'elles-mêmes.

A la tête d'une armée de Pratas et de Bhoutas, esprits errans, démons nocturnes, Yakshas, Paisachas, et autres êtres monstrueux, impies, sanguinaires, d'origine sivaïte; Virabhadra acheva de détruire le sacrifice de Daksha, et fendit le crâne de ce dernier. Les dieux allèrent se plaindre à Brahma qui leur conseilla la patience. Il se mit à leur tête, fit à Siva sa soumission, et l'adora en toute humilité. Siva rentra dans la salle des sacrifices, guérit les blessés, et ressuscita Daksha. Ce dernier avait perdu sa tête qui, jetée dans les flammes du sacrifice, avait été réduite en cendres. Siva la remplaça par une tête de bélier qu'il posa sur ses épaules: plus tard, Daksha reparut dans le personnage antédiluvien de Prachinabarhi.

Siva fit rechercher les cendres de Sati, les réunit, les plaça sur son cœur, et fit le serment solennel que toute femme qui, en l'honneur de son époux, se plongerait dans les flammes, monterait droit aux Swargas. Pour rendre ce serment plus imposant, il ajouta que toute femme qui se brûlerait ainsi sept fois en sept régénérations successives, sur le bûcher de son époux, obtiendrait *Moksha*, la béatitude céleste, dans le séjour de Vishnou, d'où elle ne descendrait jamais pour habiter un corps fragile. La secte sivaïte est la seule qui regarde ce dévouement des veuves comme sacré; celle de Vishnou y répugne dans son principe: on n'en trouve pas le moindre vestige dans les Védas. Cette doctrine se retrouve dans le Nord scandinave, sous une forme analogue à celle de l'extrême Orient.

Dans la dix-huitième section du Calica Pourana, il

est dit que Siva, en pleurant à chaudes larmes, souleva sur ses épaules, et plaça sur sa tête le cadavre de Sati. Alors, poussant des hurlemens épouvantables, saisi d'une frénétique démence, il fit sept fois le tour du globe, et sept fois, en dansant en long et en large, parcourut toute cette surface qui tremblait sous son poids. A la prière des dieux, Vishnou, pour garantir la terre, et la préserver de sa ruine, saisit son arme, Chakra, fendit Sati en deux parts égales, et ensuite la découpa en cinquante morceaux, que Siva, continuant toujours sa danse furibonde, répandit sur différentes parties du globe. Chaque endroit sur lequel un de ces fragmens tomba devint un lieu de culte, consacré à l'adoration de la puissance femelle. La fureur de Siva finit par se calmer, et il ordonna que, dans chacun de ces lieux consacrés, le Linga serait également révéré. Daksha, aux instances des Devas et de Brahma, fut ressuscité, et jura d'adopter le culte de Siva : au prix de cette concession, il lui fut permis de continuer le sacrifice commencé sous des auspices si terribles, et interrompu par le carnage.

Ailleurs on lit que les déesses, contenues dans le cadavre de Sati, s'en élancèrent d'elles-mêmes, et tombèrent sur les lieux où elle est adorée. Les mamelles se précipitèrent sur Jalendra, cité du Pandjab, dont le nom signifie : Souveraine des ondes. La Yoni (Κτεις) fut jetée dans l'Asam. Une autre portion (*Guhhya*), dans le Guhyasthan, enfoncement d'un rocher, grotte du royaume de Napala. Ainsi, dans une grande partie de l'Inde, se trouva répandu le culte du dieu mâle et

de la déesse femelle (Yoni et Linga), culte qui fut connu sous les Sésostrides, en Egypte et hors de l'Egypte. Sati, mise en lambeaux, rappelle évidemment le jeune Jacchus, déchiré par les Titans. C'est une fable cosmogonique, où le Cosmos femelle, l'ame du monde, symboliquement sacrifiée, immolée en place du Logos mâle, est répartie dans les diverses parties du monde par les puissances créatrices.

Concentré dans sa douleur, Siva ne voulut être consolé ni par Brahma ni par Vishnou. En vain ils employèrent tous leurs efforts pour lui donner une compagne. Importuné de leurs soins, il jura de ne prendre pour épouse que Sati, si jamais elle pouvait revivre dans un nouveau corps: ajoutant que l'on ne le tromperait point à ce sujet, puisque la femme dans le corps de laquelle Sati ressusciterait irait nécessairement, et d'elle-même, au-devant de lui pour le prier de l'épouser.

Les guerres de Siva et de Vishnou remplissent les grands poëmes épiques, nommés le Ramayana et le Mahabharata. Dans le premier, Ravana, ennemi de Rama, se montre l'un des plus fervens adorateurs de Siva. Dans le second, le même dieu a pour sectateurs Cansa, ennemi de Crishna, ainsi que Jarasandha, Carna, Cala Yavana, Shishoupala, et les autres soutiens de la cause de Cansa. En général, les Courous semblent plus favorables à Siva, et les Pandous à Vishnou. Mais comme les Pouranas portent plus spécialement le caractère d'une transaction entre les partisans de Vishnou et de Siva, cette opposition, que l'on

peut y entrevoir, y est cependant rejetée dans l'ombre.

Le Calica Pourana, entre autres, rapporte comment, pendant un sacrifice (Yajnya) en l'honneur de la création, Vishnou apparut sous la forme de Varaha Avatara, métamorphosé en sanglier. C'est sous cette forme que nous l'avons vu se plonger dans les racines de la colonne de feu, manifestation de Siva. Aux yeux des Sivaïtes, cet Avatara fut impie de sa nature. On nomma Vishnou, Yajnya Varaha, parce qu'il s'était présenté à ce sacrifice. Le sanglier, de son sabot durci, déchira le sein de la reine Prithevi, la terre : c'est celle que Vishnou arracha aux eaux du déluge, sous la forme d'un poisson, Matsya. Siva, prenant la figure de l'oiseau Sarabha, combat le monstre, et triomphe de lui. Le même Pourana consacre un long récit à cette guerre des Varahas vishnouvistes, et des Sarabhas sivaïtes.

Une autre guerre éclata entre les Pramathas, sectateurs de Siva, nommé Pramathasa (seigneur des cinq sens), et les Garoudas, sectateurs de Vishnou, grands aigles que monte Vishnou. Cette guerre des Pramathas, que l'on considère aussi comme Nagas (serpens), Danavas (démons), et des Garoudas, se prolongea des hauteurs du Caucase indien aux sommets du mont Vindhya, et jusque dans l'île de Ceylan. Le Ramayana l'indique, comme nous le verrons ailleurs.

Au reste les Pouranas nous montrent Siva et Vishnou, réunis pour combattre Brahma, et se confondant alors pour former une Divinité unique, *Har-Heri.*

Hara, le seigneur, est Siva: Heri, aussi le seigneur, est Vishnou. On reconnaît le *Herus* latin, qui rappelle la *Hera* hellénique, le *Har*, *Erick* germanique. Har-Heri s'appelle encore Sankara-Narayana : il est à moitié blanc, couleur de Siva; à moitié bleu, couleur de Vishnou. Le Scanda Pourana, dans la section Kasi-Khanda, raconte que Siva et Vishnou, conversant un jour ensemble, Siva supplia ce dernier de lui apparaître sous les traits de Mohini, cette belle femme qui distribua aux dieux l'eau de l'immortalité. Vishnou accomplit cette métamorphose. Siva poursuit la fausse Mohini, qui échappe à sa fureur, et qui, fatiguée, se cache derrière un arbre pour reprendre la figure de Vishnou. Mais Siva serra Vishnou d'une étreinte si forte que désormais ils ne firent plus qu'un.

Nous aurons à parler plus tard des querelles soulevées entre les partisans des Saktis, Matris ou Devis, épouses de Siva, et les partisans de Siva même. Ces querelles s'apaisèrent quand Siva, sous le nom d'Ardhanari, unissant la personne de Siva et de Bhagavati son épouse, revêtit une forme à moitié mâle, à moitié femelle.

(*La suite au numéro prochain.*)

POLITIQUE.

DES COMMUNES ET DE L'ARISTOCRATIE,

PAR M. DE BARANTE.

CHAPITRE PREMIER.

Du principe qu'il faudrait suivre relativement à l'institution des communes et des départemens.

Avant de subir le joug d'un écrivain aussi distingué, d'un publiciste aussi remarquable que M. de Barante; avant de me soumettre à son influence; je sens la nécessité de m'isoler un moment de l'auteur et de son livre. Pendant cette courte période de recueillement au sein de ma propre pensée, je resterai ce que je suis, et pourrai me livrer ensuite à toute la séduction d'éloquence et d'argumentation que possède un homme d'Etat habitué au maniement des affaires, et qui a sur moi tous les avantages d'une longue expérience. Toutefois, comme il y a une manière purement histo-

rique d'envisager les choses; comme il existe une philosophie de l'histoire, je me crois en droit de choisir, pour mon point de départ, ce mode spécial, comme d'autres sont en droit de partir de l'expérience immédiate et pratique des affaires. Etranger à l'administration, je ne traiterai pas cette matière, comme M. de Barante, en savant administrateur. Ce sera en historien et en philosophe que je m'expliquerai, selon le degré de mes lumières, et la force ou la faiblesse de mon intelligence.

Dans toute association d'hommes, il y a deux principes fondamentaux, dont les développemens sont plus ou moins réguliers: la *liberté* d'une part, l'*ordre* de l'autre. La liberté se trouve en harmonie avec les droits de notre individualité; l'ordre, avec la raison intime des choses. Nous devons accepter l'ordre, mais librement, comme des êtres doués de raison. Cependant l'homme, auquel il n'est pas donné de composer la nature, n'a pas davantage le droit de composer l'ordre: par le fait même de son existence, toute société est d'origine divine. Elle ne saurait se maintenir, si elle était seulement factice et conventionnelle; il faut qu'entre elle et la nature même des choses, il se trouve, pour ainsi dire, des affinités électives: il faut que, pour constituer un tout organique, une force d'attraction et de cohésion en unisse les différens membres. Si vous composez une société d'après le principe purement mécanique de la juxta-position des pouvoirs, elle tend nécessairement à une anarchie sans terme; formée sur le principe exclusivement atomistique du

maintien des individualités isolées, elle se dirige vers une dissolution entière. C'est ce dont les républiques grecques et la république française ont offert plus d'une preuve.

L'ordre dans la société n'est pas chose qui se règle arbitrairement comme un système. Morcelez les pouvoirs, au lieu de les combiner; vous n'obtiendrez qu'une rivalité de pouvoirs. De même, ce n'est jamais l'isolement des individus qui peut établir et maintenir la liberté. Dans ce sens, il n'y a pas liberté, mais faiblesse: c'est un aimant neutralisé, qui n'a plus de direction vers les pôles, vers les extrêmes de l'existence. Il faut une liberté dont la sphère s'agrandisse indéfiniment, et qui renferme dans son sein la capacité de la puissance. Une liberté isolée n'est pas une liberté vraiment individuelle. Il n'est de liberté individuelle que celle qui peut, au besoin, centupler ses forces, au moyen de l'association, véritable agrandissement de l'existence morale. On permet à la richesse d'affluer vers la richesse. Pourquoi la liberté n'attirerait-elle pas la liberté? On veut un ordre social, composé de pouvoirs fractionnés, toujours en lutte, toujours en combat, toujours isolés. On veut que la puissance sociale des individus ne puisse jamais s'y agrandir. On accorde tout le reste. Que les richesses s'accumulent prodigieusement entre les mains de quelques heureux; que les élections soient un chaos: peu importe. Mais l'avenir viendra révéler les suites nécessaires d'un ordre de choses dont l'œil le plus sagace ne peut pénétrer aujourd'hui les résultats.

Quand tous les événemens accumulés se développeront, quand ces combinaisons funestes donneront leurs fruits nécessaires, on restera frappé d'étonnement à la vue de ces résultats.

Qu'est-ce que l'Etat? C'est la famille agrandie, me répondent les uns : il se régit naturellement et nécessairement d'après les principes de la famille. C'est une convention sociale, répondent les autres. Certes, dans les fondemens de l'ordre social, il y a combinaison intime et secrète de la famille et de la convention. Mais avant tout, je vois dans l'Etat une nécessité de la nature humaine, une seconde nature, ordonnée sur le modèle de la nature physique qui nous environne, et marchant sur une ligne parallèle. Dans l'Etat, la force des choses joue le rôle de la gravitation. Les torts de l'esprit de système sont toujours redressés par la nature, qui rejette comme inconciliable avec elle tout ce qui prétend s'amalgamer avec elle par une alliance factice. Voilà pourquoi toutes les constitutions écrites s'altèrent dès qu'on les applique, et cessent d'être dans la réalité ce qu'on a prétendu les faire sur le papier. L'antiquité et les temps modernes fournissent de nombreux exemples de ce phénomène. On a beau vouloir s'en tenir aujourd'hui à la lettre, demain à l'esprit des institutions, la nature suit sa marche. Jamais la lettre morte ne communiquera la vie qui lui manque. Jamais un esprit factice ne prendra consistance. Quels sont donc les vrais législateurs? Ceux qui étudient la société dans la réalité de son existence historique, et non dans l'abstraction de

la pensée. Il y a cent fois plus de profondeur dans le système de la nature, que dans les fabrications de l'imagination humaine.

L'Etat, qui est avant tout dans l'ordre de la nature humaine, n'en est pas moins une création intellectuelle du génie de l'homme. Il se compose, en principe, d'individualités liées à d'autres individualités par une solide étreinte. De même que dans l'ordre physique les individualités élémentaires, en s'attirant selon des lois quelconques, se combinent pour former une masse d'existence nouvelle, l'ordre moral a sa combinaison; il est comme un magnétisme qui lie entre elles toutes les parties de la véritable combinaison sociale. C'est une force subsistante par elle-même, et qui n'a besoin pour cela ni de lois, ni d'ordonnances, ni de réglemens. Croire que la société ne se maintient qu'au moyen de la législation, de l'administration, ignorer la force morale qui la coordonne, ne pas soupçonner cette puissance intrinsèque qui la fait reposer sur elle-même : telle est la grande erreur, on peut même dire la frivole folie de la politique moderne.

Les hommes se sont réunis dans un but, dans un esprit vraiment social. Ce n'a pas été seulement pour se donner des lois; la loi ressortait de leur propre nature; ni pour administrer leurs propres affaires sous une forme quelconque; l'administration résultait de la nécessité intime. Ils ont voulu s'agrandir en s'associant : s'étendre par la communication et le concours des forces; sortir en quelque sorte de l'individualité pour participer en commun au génie de la

vaste humanité. Tel fut le génie de la société antique, génie nommé par les Doriens *Kosmos*, pour indiquer son analogie avec l'ordre de la nature. Un *Logos*, intelligence créatrice, l'esprit même qui régit l'humanité, a présidé à la formation de ce Kosmos. De même qu'il a été dit que le Créateur se trouverait toujours présent là où deux hommes se trouveraient réunis en son nom, et que cette troisième puissance leur communiquant l'étincelle électrique, combinerait leur existence sociale : de même la religion, en sanctionnant l'ordre social, l'électrise au nom de la vérité. L'humanité se retrouve dans la vérité aussi bien qu'elle se retrouve en elle-même.

L'ordre de la nature étant l'ordre de la création, nul ne peut être dans le vrai sans être dans l'ordre de la nature. Il faut, s'il est permis de parler ainsi, s'embrasser dans l'humanité, fraterniser réellement avec l'homme. Cette fraternité, ce n'est pas ce nivellement honteux, isolant les individus et ne cessant d'appauvrir leur existence, ce n'est pas la fraternité ou la *mort*. C'est la fraternité de la vie, un développement de la puissance sociale, un agrandissement des destinées humaines, non dans l'ordre de convention, mais dans l'ordre de la nature.

Organisé à la hâte, fait de pièces et de morceaux, bâti sur une foule de ruines amoncelées, et sur tous les débris des siècles précédens, l'ancien régime avait frappé de mort le régime d'association. Cependant il avait maintenu, aux dépens des individus isolés qui se trouvaient en dehors du privilège, les corpora-

tions caduques du passé, privées de toute existence politique et morale; il avait conservé leurs privilèges abusifs. On vit ce cadavre ambulant, où s'agitait l'ame hideuse de l'arbitraire livré au caprice des favorites et des courtisans, se traîner jusqu'au seuil de la révolution, et venir y expirer sans noblesse. Long-temps atterrées, les individualités ressaisirent leur dignité et leur rang. Les prêtres, dont la vie avait été trop souvent licencieuse, devinrent des martyrs sublimes. Les privilégiés de l'ancien régime rentrèrent au sein de la nature humaine, pour égaler souvent par des dévouemens nouveaux, tout ce que leur ancienne grandeur avait déployé de courage et d'héroïsme aux siècles de leur gloire. Les révolutionnaires, de leur côté, oublièrent souvent qu'ils étaient philosophes; de prodigieuses vertus se firent jour auprès de crimes énormes. Hélas! ce fut l'éclair au sein de l'orage; une nuit profonde succéda bientôt à cette lueur passagère.

Le grand crime de Bonaparte n'a pas été de renverser le Directoire, ni même d'usurper un trône. Armé de tous les moyens nécessaires pour élargir la sphère de l'humanité, pour ennoblir l'homme, il ne l'a traité que comme une matière vile; ce fut là son forfait. Sous son empire, la liberté fut annulée et l'ordre ne fut que de l'administration. Quand on vit la liberté reparaître avec nos rois, les prétentions révolutionnaires renaquirent. On voulut non une liberté selon la nature des choses, mais une liberté selon la loi. La législature entama une longue querelle avec l'administration, pour savoir à qui l'administration ap-

partiendrait en définitive. Ceux-ci voulaient la rendre démocratique, ceux-là voulaient la laisser entre les mains d'une puissance centrale. De là ces débats, ces compromis encore inachevés, qui, pour la première fois, dans la discussion de la loi communale et départementale, ont éclaté avec franchise. Jusqu'à l'époque où nous sommes, cette direction avait été soigneusement dissimulée. Cependant, c'est vers ce point unique que toutes les questions ont plus ou moins gravité depuis l'établissement des chambres. Nous assistons enfin au combat décisif des deux combinaisons, législative et administrative, qui se partagent la société moderne. Aurons-nous une législature nationale qui organise l'administration interne? Aurons-nous une administration suprême qui, par des moyens plus ou moins avoués, domine la législature nationale? Telle est la véritable question qui, sous le voile d'intérêts très-différens, s'agite aujourd'hui.

Il ne faut plus s'y tromper. La monarchie, la république n'ont plus aujourdhui de signification qui rappelle leur ancienne origine. Derrière ce que l'on nomme monarchie, s'agite un système d'administration, comme un système de législature se cache derrière ce que l'on nomme république. Il est impossible que l'équilibre de ces deux systèmes soit complet dans le gouvernement représentatif. Une puissance tierce est nécessaire pour les mettre en harmonie; sans elle, les deux puissances opposées s'useraient sans résultat, et leur frottement inutile n'aboutirait à rien. Ce troisième pouvoir naîtra de l'une des deux combinaisons admi-

nistrative ou législative. C'est le ministère qui, jusqu'à ce jour, a essayé de se constituer en qualité de puissance neutre et suprême, et d'imprimer aux affaires le sceau de son unité. On l'a vu, sous le ministère précédent, prêt à établir une force centrale et intermédiaire, suffisante pour absorber la législature, détruire l'opposition comme système, et faire régner un parti sur ses ruines. La législature, se recrutant et se renforçant dans les dernières élections, tend aujourd'hui à engloutir à son tour l'administration. Alors nul doute que la scène ne change, et que l'on ne voie le ministère ressortir des Chambres, comme les Chambres ressortissaient naguère du ministère. Ne nous laissons pas égarer par de trompeuses similitudes. Ne contemplons pas ce mouvement purement administratif et législatif des choses, à travers je ne sais quelle vision confuse de monarchie ou de république. N'assimilons pas l'état actuel de la France au gouvernement aristocratique de l'Angleterre. Ce serait errer grandement, et voir, sous un point de vue absolument faux, la nature réelle des affaires.

Parmi les anciens, avant l'époque où les Sophistes appliquèrent leurs systèmes à l'ordre social, il représentait l'ordre parfait de la nature, intellectuellement combiné. Cependant, comme la liberté y ployait tout entière sous le joug du fatalisme, il y avait fausse compréhension de la liberté. L'Etat, devenant une seconde nature dans les gouvernemens libres comme dans les gouvernemens despotiques en apparence, exerçait une domination exclusive. Le sophisme,

quand il voulut organiser, au sein d'Athènes, les individualités, ne put créer qu'une anarchie stérile, parce que la religion toute fataliste des païens enlevait aux individualités la puissance morale. De même, quand la dépravation des mœurs à Rome y fit prévaloir les individualités, on vit émaner de leur sein le despotisme des Césars. Les Stoïciens eux-mêmes, avec toute leur indépendance, ne comprenaient pas la liberté chrétienne, la véritable individualité. Le fatalisme s'alliait seul à tout ce qu'il y avait d'indépendance dans leurs sentimens.

Chez les modernes, au contraire, le christianisme a opposé à la domination exclusive de l'Etat un principe d'individualité fortement caractérisé. Il a banni le fatalisme qu'il a remplacé par l'idée de moralité. Les affaires se sont compliquées singulièrement. La société pendant le moyen âge, époque de désordre et d'orages, mais époque vitale et forte, avait cherché, au moyen des associations féodales, communales, religieuses, universitaires, à constituer dans son sein une parfaite harmonie entre les sentimens de l'individualité libre et les nécessités sociales. Elle s'était à la fois agrandie et garantie au moyen de ces nombreuses corporations, où l'individu centuplait sa force individuelle sans que la société y perdît rien. La monarchie absolue, au lieu d'améliorer sagement cet état de choses, l'a détruit dans l'ordre temporel, comme le protestantisme l'a ruiné dans l'Eglise. La révolution est survenue, se portant héritière universelle de la monarchie absolue et de la Réforme; et, copiant les

systèmes factices inventés par les anciens sophistes, elle a essayé de faire revivre ces avortemens. La monarchie absolue nous a légué le génie administratif du temps actuel. Aux sophistes d'Athènes nous devons cette manie législative qui, enchaînant le pays, le livre tout garotté à la domination des avocats. Alors s'est évanoui jusqu'au dernier vestige de toute individualité libre et prononcée. Ainsi a disparu tout génie social, tout ordre de gouvernement vraiment politique. Qu'est-ce que l'Etat aujourd'hui? une machine à fabriquer les lois, machine soulevée par le balancier énorme d'une administration embarrassée dans ses moindres mouvemens. Liberté de jouir, de parler, de divaguer : voilà quelle est cette liberté qu'on nous laisse; c'est une franchise de gazettes et de tribunes, une émancipation qui s'étend jusqu'à la Bourse, jusqu'aux bals et à l'Opéra. Mais est-ce là, je le demande, la liberté en action, la liberté vraiment sociale, est-ce là la destinée véritable de l'homme? N'a-t-il pas une plus haute vocation intellectuelle, scientifique, morale, active, politique?

Comme toute chose a sa base matérielle, on part de là pour méconnaître dans la pratique, sinon dans la théorie, toute base idéale. L'ordre de la nature physique veut que tous les élémens concourent à des combinaisons infinies d'existence diverse. De même l'ordre de la nature morale exige que les hommes s'associent pour agrandir, d'après les combinaisons les plus diverses, la sphère de leur destinée. La loi arrive cependant et méconnaît ce que la nature vient de pro-

clamer. Elle prétend supplanter la nature, la régler, la maîtriser, connaître mieux qu'elle la nécessité des choses. Enfin elle transforme l'ordre social en un vaste mécanisme d'administration bureaucratique.

Aucun pays n'a existé sans que beaucoup d'affaires n'y fussent communes à plusieurs. Chemins vicinaux, répartition des dépenses générales, presbytères, dépenses locales, faisaient partie du droit commun. Mais ce n'était pas là que se trouvait le principe de ce que l'on nommait autrefois corporation et droit de cité. Ce droit reposait sur une plus haute idée de gouvernement. Je ne parle pas ici de l'existence républicaine, aujourd'hui incompatible avec l'état de l'Europe, quoiqu'elle ait imprimé ses traces dans les mœurs de plusieurs contrées, et notamment dans celles de l'Angleterre. Je ne prétends indiquer que cet ordre de choses, d'après lequel des associations d'hommes s'organisaient, non-seulement dans un but matériel, mais dans un but moral, intimement uni à l'association positive. Il ne faut pas espérer reconquérir les symboles du passé, ni cette pensée si expressive, et si essentiellement artiste, qui anima l'antiquité et le moyen âge. Mais ce que nous avons irrévocablement perdu sous le rapport de l'art, nous pourrons le regagner sous le rapport de la science. Les corporations peuvent ennoblir leurs destinées, en consacrant par l'inspiration religieuse, l'union d'un caractère d'utilité privée ou publique à un caractère moral et scientifique. Le mouvement de l'avenir peut nous y mener. Si les corporations ne sont plus souveraines dans leurs

attributions, ni symboliques dans leurs formes, si elles ne respirent plus le génie des arts dans leurs institutions ; elles peuvent encore devenir scientifiques sous l'invocation des idées morales ou religieuses, en maintenant le principe de leur individualité, qui est celui de leur indépendance même.

L'homme est à la fois libre et enchaîné. Il est libre dans son individualité. Il est esclave dans ses rapports avec l'humanité. Comme, pour l'homme pieux, le plus haut point de liberté consiste à unir et confondre, avec la bonté divine, l'individualité humaine ; de même, pour l'homme politique, pour le citoyen de l'Etat, le point de liberté le plus haut consiste dans son identification avec les intérêts de la cause publique. On n'est réellement libre qu'autant qu'on mérite de l'être. C'est dans les mœurs que se trouve la vraie liberté d'un peuple. Si l'intérieur d'une nation est en proie à l'esprit de servilité ou de faction, qu'importent les formes extérieures d'une fausse liberté politique? Rome et Athènes l'ont éprouvé. De nos jours c'est cette dignité humaine, cette indépendance réelle, cette vraie et forte liberté qu'il s'agit d'étayer d'une manière puissante; quand elles manquent, nulle loi d'affranchissement de la presse ne les communiquera.

Pour l'homme, le plus haut point de liberté, c'est le sacrifice volontaire et réfléchi de son intérêt privé à l'intérêt public. C'est le dévouement envers l'Etat. Les anciens ne l'ignoraient pas. Quelque chose de semblable résultait de l'esprit de chevalerie, de commu-

nauté, de cité, de corporation, qui animait le moyen âge. Dans les ames républicaines de la révolution française, apparaissait à travers les erreurs systématiques et les vices individuels, une étincelle de ce feu sacré. Les Vendéens en ont donné un frappant exemple. Les Anglais, peuple politique par excellence, ont conservé quelque chose de cette liberté. Chez nous elle s'égare, quoiqu'elle repose au fond de plus d'une ame monarchique, ultramontaine ou républicaine. C'est le génie législatif et administratif, qui l'ensevelit et l'étouffe.

Pour que la liberté naturelle à l'homme, liberté de dignité et de tenue morale, hostile à toute licence, ne soit pas violentée par de prétendus réglemens ; il faut qu'une législation, véritablement civile, réellement politique, ne se propose ni de rien ordonner, ni de rien circonscrire. Dans les relations privées ou publiques, une bonne législation, étrangère à l'ordonnance ainsi qu'à la prohibition, se contente de garantir : tel est son génie véritable en Angleterre. Sans doute il s'y est introduit de nombreux abus. Cependant c'est le seul Etat de l'Europe, où il se trouve encore un système de garanties, tel que l'ancien monde en possédait l'ébauche, avant que l'absolutisme, la révolution, les ministres, les hommes de loi, les philosophes, en eussent effacé tout vestige. La loi civile garantit la paix de la famille, sans s'y introduire de force, sans commander à la force du sang. Elle garantit la paix de la cité, sans l'encombrer de ses réglemens. De même elle garantit les stipulations entre individus ; mais ne les enchaîne pas quant aux formes. Elle garantit éga-

lement la paix de l'Eglise et de l'Etat, sans prescrire des injonctions à l'Eglise ni à l'Etat. Elle veille à la sûreté; mais jamais sa protection ne devient ici un ordre, là une prohibition. Jamais elle ne se montre minutieusement réglementaire: jamais elle n'appesantit le joug d'une absolue volonté.

En France, au contraire, la loi ne protège en aucune manière l'esprit d'individualité ou de communauté (qui n'est qu'un esprit d'individualité cherchant à se fortifier par des combinaisons étrangères à son principe). Elle règle avec minutie les actions des individus, fait pénétrer son contrôle jusque dans le secret de la famille, dans l'intérieur de la cité, examine et règle tous les contrats, s'interpose dans les rapports de l'Etat et de l'Eglise, impose à l'Etat lui-même ses formes et ses réglemens. Ainsi est parvenu à prédominer le génie mesquin des hommes de loi. Il est escorté d'un autre génie, ministériel ou administratif, jadis arbitraire (comme le disent les orateurs de la gauche) et qui doit rentrer aujourd'hui dans la catégorie de la loi commune. La législature gouvernera l'administration; et ce Briarée aux cent bras, qui déjà étreint et gouverne la famille, l'association, la cité, l'Eglise, l'Etat, enveloppera l'ordre social tout entier.

On a pris pour de simples divisions de territoire, la commune, le district, la province; ce n'est point cela. Ce sont des êtres moraux, des associations d'hommes vers un but d'intérêt public, mais resserré dans la sphère de telle ou telle localité. La commune

est un individu qui a sa tête et ses membres, qui marche, qui agit, qui réfléchit, qui combine, qui possède sa volonté propre, et, se dirigeant dans un esprit d'humanité, cherche le bien-être et le bonheur des membres de cette subdivision. Le principe de la commune n'est ni dans l'élection populaire, ni dans la nomination royale de ses employés, mais dans l'association. Une commune existe au même titre qu'un individu. Une fois formée naturellement, l'association se régit comme elle l'entend, par élection domestique des membres de son gouvernement, ou en laissant leur choix à un corps d'anciens, investi de la confiance populaire. Ce sont là choses de famille qui ne concernent ni la loi, ni l'Etat. On ne décrète pas plus une commune qu'un individu. La commune dérive de l'esprit commun, qui a sa source dans un principe d'association, qui porte les individus à se coaliser dans un but déterminé. Toute commune qui manquerait d'un esprit commun, ne pourrait être qu'une forme de la législation, ou une forme de l'administration, suivant l'empreinte qui lui serait donnée par l'une ou par l'autre. Ce ne serait pas une commune.

On déclare l'esprit d'association dangereux en lui-même. On lui préfère une élection démocratique, ayant pour but de nommer quelques administrateurs ou surveillans d'administration. Une foule d'individus, que nul intérêt commun ne rallie, masse sans esprit public, vrai chaos, se trouve ébranlée : bientôt elle se laisse exploiter par les factions, les coteries, ou le gouvernement, qui se disputent les élections. Pour

cacher l'aversion qu'inspire l'esprit réel d'association, l'on fait valoir et ressortir tous les abus des corporations vieillies sous l'ancien régime, qui avaient fini par perdre tout esprit propre, tout mouvement vital, et par végéter, en se nourrissant de monopole. Mais cette haine contre un esprit d'association dégénéré n'est qu'un prétexte. Le fait est que des deux côtés, ni la législation, ni l'administration ne veulent que l'individu s'agrandisse dans sa liberté, qu'il suive les combinaisons du génie humain, et obéisse aux lois de sa nature.

Ce n'est plus le passé dont il est question. Il ne s'agit plus de patriciens des cités, de jurandes, de maîtrises, ni d'un régime dégradé, infidèle à ses principes et qui depuis long-temps en ignorait la source. Le passé n'est pas un talisman : c'est au fond de la nature humaine qu'est le secret de tous les prodiges; mais pour les opérer, qu'elle soit libre. Reconnaissez les véritables droits de l'homme, méconnus par nos philosophes, par nos législateurs qui les ont proclamés et ont fait la révolution en leur nom; imitez, sous ce rapport, les Américains et les Anglais. Vous n'aurez point de communes, point de provinces, rien de vital, si vous ne reconnaissez formellement le droit d'association. Au lieu de cela, vous aurez le jeu constant de la machine législative et administrative, en petit dans la cité, en grand dans l'Etat. Vraie machine à vapeur, elle ira tant bien que mal, et obéira aux élections, son dangereux et inconstant moteur. Jamais ces élections, telles que le génie moderne (hostile au génie d'asso-

ciation) les comprend, ne pourront former de combinaisons durables, créer des sympathies, décider des affinités sociales. Elles n'y réussiront pas mieux que ne pourra le faire un choix de fonctionnaires ministériels, d'après les vues de l'administration.

Résumons notre pensée. Elle a pour base l'expérience du passé, la connaissance de la nature humaine, qui répugnant aux droits et aux devoirs fictifs imposés par une législation conventionnelle, constitue elle-même ses droits réels. On a pu nous accuser de ne pas conclure, parce que nous aimons à pénétrer dans la nature intime des choses, et que des dispositions purement administratives ou législatives nous semblent dénuées de l'autorité qu'elles assument. On verra si, une fois placé sur l'inaliénable terrain de la vérité, de la nature des choses, nous ne saurons pas donner nos conclusions et poser les bases d'un ordre vraiment rationnel.

Sortons du cercle étroit de l'administration proprement dite, abandonnons des combinaisons mesquines et purement législatives. Entrons dans la sphère d'une vie locale; que les communes et les divisions territoriales jouissent enfin de leur existence réellement morale. Pour cela il faut émanciper d'abord les individus, il faut leur dire : « dès que vous voudrez vous unir » sous une forme permanente et que vous ne serez gui- » dés ni par un intérêt de club et de faction, ni par un » intérêt de coterie, associez-vous matériellement et » moralement. » Il est bien facile de ne pas confondre ces associations avec les simples conventicules, ten-

dant à usurper pour un temps ou pour toujours, sous formes de comités directeurs ou électoraux, les pouvoirs sociaux pour écraser et intimider les individualités contraires. Ces conventicules ne sauraient subsister momentanément qu'au temps des élections politiques, non pour commander à ces élections, mais pour contrôler les droits des électeurs et des éligibles. Qu'ont-ils de commun avec des corporations morales, formées non par un intérêt passager de parti, mais par un intérêt permanent qui puise sa force dans les libres droits de l'individu ?

Une fois que vous avez sanctionné et garanti ce droit de corporation, comptez chacune des corporations, de quelque nature qu'elle soit, comme un individu à forces collectives, mais comme un simple individu. Que ces corporations choisissent dans leur sein un ou plusieurs membres qui concourent aux élections dont l'intérêt est local ; qu'elles votent comme simples individus, dans les élections générales. Par là elles entreront en balance avec d'autres individualités soit isolées soit collectives, lesquelles ont des droits égaux. Vous éviterez la règle mesquine du cens, et l'élection descendra sans danger pour le repos public jusque dans les classes inférieures de la société, dont vous agrandirez les destinées et que les clubs ne peuvent plus accaparer pour les égarer. Vous laisserez en dehors de l'élection tout ce qui n'est ni domicilié ni propriétaire sous une forme quelconque, les prolétaires auxquels la communauté donne du travail, et la classe domestique nourrie et entretenue par les fa-

milles. C'est la seule manière de relever la dignité de la nature humaine, de faire disparaître des élections la cohue qui les encombre, et d'y faire dominer une individualité prononcée, soit qu'elle se montre isolée ou collective. Ayez des corporations, non en vertu de la loi (ce qui les rendrait mesquines en les soumettant à l'inspection de l'Etat), ni en vertu d'un monopole (ce qui porterait atteinte à la liberté d'autrui et les rendrait odieuses, vexatoires); mais en vertu d'un principe de liberté individuelle bien constaté.

Pour organiser les départemens et les communes, qu'a-t-on besoin de la loi? vit-on jamais la loi former des sociétés? Il faut rentrer enfin dans la nature des choses. Il faut dire aux hommes : « Nous garantissons votre liberté, dès qu'elle restera étrangère à la licence et tendra à l'intérêt public. Au gouvernement appartiendra l'administration, jusqu'à ce que par un mouvement social intérieur, paisible, où les affaires de parti n'entrent pour rien, des associations se soient établies. Quand ces associations seront en assez grand nombre pour garantir le repos public, pour empêcher la cohue électorale, nous reconnaîtrons à ces sociétés le droit d'entrer en association communale, d'établir une commune sur des bases projetées par elles-mêmes dans un intérêt local distinct de l'intérêt général; de même que nous reconnaîtrons ce droit aux propriétaires ou hommes domiciliés, bien famés, quelle que soit la cote de leurs impositions ou la valeur de leurs patentes, pourvu qu'ils jouissent d'une indépendance relative et ne vivent ni comme

prolétaires par les travaux publics, ni comme domestiques par le service privé. Quant au département, nous consulterons avant tout les existences territoriales, parce que le département lui-même, n'est qu'une existence territoriale. Ce n'est ni une commune ni une cité; c'est un pays comme les provinces d'autrefois. Du reste nous traiterons les corporations ainsi que les individualités départementales isolées, mais suffisamment intéressées à l'intégrité du territoire, comme nous traiterons les communes, c'est-à-dire comme pouvoirs légaux, constitués, engagés seulement à ne jamais attaquer l'Etat, à servir son budget, à suivre ses lois, et chargés seulement de répartir, quant aux intérêts matériels, les impositions ou la conscription selon la nature des localités. Quant à tout ce qui concerne les intérêts moraux et matériels des localités, des écoles, des routes, des presbytères, des fondations pieuses, etc., pleine liberté; ce sont là des choses privées qui intéressent tous les pères de famille, tous les propriétaires, et qui n'entrent pas dans le domaine du commandement de l'Etat. »

Il est un danger qu'il faut éviter avant tout. C'est de fixer la capacité sociale d'après le cens absolu, abstraction faite de toute moralité; ce qui ferait traiter le genre humain comme une matière vile. On prétend s'appuyer sur les institutions d'Athènes et de Rome que l'on ne connaît pas. Mais à l'époque même de Solon, fondateur de la timocratie ou gouvernement par le cens, ce cens était loin d'emporter la signification que les modernes lui attribuent; il renfermait des

classes, des phratries, des tribus, auxquelles le cens servait d'expression. Même remarque, plus facile et plus évidente encore, pour les institutions romaines. Clisthènes seul établit dans la cité de Pallas le gouvernement par le cens, isola ainsi les individus, provoqua les orages alternatifs de l'anarchie et du despotisme et renversa l'institution des phratries. Encore ne parvint-il à son but qu'avec des restrictions. Etablissez le cens comme dominateur absolu ; vous verrez une oligarchie plus ou moins honteuse, sous forme ou populaire ou tribunitienne, avec les riches ou les rhéteurs s'emparer des affaires après quelques oscillations de l'esprit démagogique. On sait quelle dépravation de mœurs et de société entraîne infailliblement l'oligarchie.

Telle est toute mon opinion sur cette matière. Il est temps de passer à l'examen d'un ouvrage distingué, avec l'auteur duquel je ne puis m'entendre que sous les rapports où il ne se trouve pas en désaccord complet avec les principes que j'énonce. L'administration me semble appartenir au droit naturel des administrés. Qu'elle soit bien entendue, mais que jamais elle ne devienne la grande, l'unique affaire de la société ; ne perdons pas notre titre d'hommes pour nous renfermer dans la sphère industrieuse des castors et des abeilles. C'est sous ce rapport que nos administrateurs et législateurs, tant ministériels qu'opposans, professent bien moins de respect pour la valeur morale de l'espèce humaine, que les républiques anciennes et les Etats du moyen âge.

CHAPITRE II.

De la commune administrative, selon le système de M. de Barante.

Il faut surtout ne pas tromper les esprits par des mots, et leur donner au lieu de phrases des réalités. Il faut rendre aux locutions nées en d'autres époques, le sens qui leur appartient aujourd'hui. C'est ce que M. de Barante, esprit entièrement distingué par la netteté, la fermeté et la méthode, ne pouvait manquer d'accomplir. Dès les premiers pas, il a soin de ne pas nous tromper; et sous le nom de communes, il nous fait sentir que la France actuelle ne veut pas faire entendre de véritables communes, mais seulement des administrations locales au choix des citoyens et surveillées par des hommes du gouvernement. C'est l'action ministérielle sur laquelle les représentans populaires, élus au sein des diverses localités, exercent un contrôle relatif aux intérêts matériels de ces mêmes localités, et incidentellement à leurs intérêts moraux, tant dans les départemens que dans les villes. Ainsi, au centre de l'Etat, l'action politique du ministère subit un contrôle de la part des représentans de toute la France. Entre ces deux modes de représentation locale ou nationale il se trouve une seule différence; c'est que la première, purement administrative, est

circonscrite dans la sphère assez resserrée des intérêts locaux, et que la seconde, essentiellement législative, traite de la politique, moins, il est vrai, pour le fonds des choses que pour la forme.

M. de Barante prouve de la manière la plus solide, qu'il est nécessaire que les agens de l'administration soient soumis au contrôle de personnes étrangères à la sphère ministérielle, et intéressées à la bonne administration. Il n'est peut-être au monde que deux gouvernemens exempts de ce contrôle et livrés à la merci de l'administration : la Chine et la France telle que Bonaparte l'a faite. Mais la Chine possède une garantie de liberté privée : c'est l'institution des familles qui se régissent avec une entière liberté et dans l'intimité desquelles ne pénètrent jamais la loi, ni l'administration. Le père de famille est souverain sous le toit domestique. Le Mandarin ne l'y atteint pas. En Chine, la commune c'est la famille ; et la famille y jouit d'une grande extension. On y compte, non par individus comme en France, mais par familles. En Chine d'ailleurs l'administration, dévolue de plein droit aux savans et aux lettrés, se trouve exclusivement entre les mains de la classe éclairée. L'oppression consacrée par un tel régime, reçoit cependant des adoucissemens étrangers à l'esprit d'une administration bonapartiste, composée de créatures ministérielles, élues par la faveur, exemptes de tout examen préalable, même de la part de l'Etat. Il est vrai que cette institution administrative, la plus absolue qu'il y ait jamais eu, a, depuis la restauration, trouvé son contre-poids

dans l'établissement d'une tribune politique et dans la liberté de la presse. Mais malheureusement ce contre-poids n'a fait qu'énerver l'administration sans l'éclairer. Les administrateurs ont fini par trembler devant leurs administrés, non par crainte de perdre le pouvoir, mais par terreur des pamphlets et des bavardages. Ils avaient raison de récuser un contrôle nécessairement injuste puisqu'il était passionné. Ils étaient accusés loin des localités, hors de leur présence. Un contrôle exercé sur les lieux mêmes ne peut avoir les mêmes inconvéniens.

Quant à la certitude que M. de Barante professe sur les lumières que les personnes intéressées peuvent apporter dans ce contrôle, j'avoue que je ne la partage pas. Préfet, sous-préfet, maire, hommes de gouvernement se trouveront en face des conseils de département, d'arrondissement, et de cité, à peu près dans la même position où les ministres se trouvent vis-à-vis la chambre des députés. On peut présumer que dans un grand nombre de cas, il y aura collision, lutte d'opinion. L'institution en elle-même est tout-à-fait neuve. Jusqu'à ce moment on n'avait connu que des communes, qui étaient des corporations; des Etats provinciaux, véritables pouvoirs politiques, images des Etats-généraux, résultats des capitulations particulières qui avaient rattaché chaque province à la monarchie : mais des représentations locales ! jamais cela ne s'était vu. L'Angleterre, si constitutionnelle, si représentative (qu'on me permette d'essayer le jargon moderne) ne comprendrait jamais comment on

peut, avec des intérêts locaux, former des combinaisons de représentation locale. Au fond de toute cette donnée repose un principe vicieux, et il est urgent quenous nous exprimions à ce sujet avec une franchise sans détour.

Autrefois les communes et les états provinciaux traitaient avec l'Etat, avaient leurs officiers qui remplissaient ces devoirs. Cet ordre de choses s'est conservé en Angleterre sous une autre forme ; l'administration y est du ressort du pays. A l'époque des intendances, les franchises communales et provinciales furent supprimées en France ; en quelques endroits où elles furent conservées, on les combattit afin de les détruire. Mais jamais on n'eût pu croire à la possibilité d'une fusion intime du régime des intendances, expression des volontés administratives, ministérielles ; et du régime des communes et états provinciaux, expression des volontés administratives, locales. C'est à ce but que tend la loi départementale et communale, d'accord avec M. de Barante, dont l'ouvrage roule en partie sur cette combinaison vraiment désespérante.

En fait de république, ou de monarchie, sous toute forme de gouvernement, j'ai constamment entendu dire qu'une chose surtout est nécessaire, l'unité. Opposez deux forces égales ; vous avez une perpétuité de collisions, à moins d'un médiateur assez puissant pour établir l'unité. Mais alors au lieu de planer sur les deux oppositions, le médiateur se fait centre, les incorporant toutes deux à sa substance. En Angleterre, toute l'unité est dans le parlement. C'est là le

vrai ministre de la royauté ; abandonnant le pays à sa nature propre, quant aux corporations, aux communes, aux localités, enfin pour tout ce qui regarde l'intérêt privé, c'est lui qui administre et gouverne. En France, cette unité n'est pas encore trouvée. Nous sommes engagés dans un conflit permanent. Aux sommités sociales, lutte des chambres et ministères. Dans une sphère inférieure on tend à établir une lutte également permanente entre les agens de l'administration et les représentans des localités. Dans les chambres comme dans les localités, ce n'est réellement pas un contrôle, c'est une contradiction. L'un des deux adversaires faiblit-il; un parti s'empare de la domination pour écraser le parti contraire. Mais la patrie ne se trouve jamais dans son véritable équilibre. C'est un tiraillement continuel dont, pour son malheur, il ne se rend pas compte lui-même, quoiqu'il en soit la victime, au sein de la prospérité comme des calamités.

Cependant il faut que ce manichéisme social ait une fin. Il faut que l'unité de pouvoir s'établisse enfin, soit dans les mains du parlement comme en Angleterre, soit sous l'influence de la couronne comme on veut y parvenir en France. L'unité, ce n'est pas l'absolutisme, ce n'est pas caprice arbitraire, volonté sans règle ; ce n'est pas l'obstination à se soustraire au contrôle. C'est la force morale et gouvernementale, déterminée sur un point quelconque. Rentrez-vous dans le système des anciens états généraux (non pour les formes mais quant au fond des choses), vous obtiendrez la prépondérance du principe monarchique ;

au moyen de ce principe, vous pouvez émanciper les communes et départemens en supprimant tout ce qui rappelle les intendances. Vous aurez des états généraux permanens, véritables conseils de Gouvernement, aidant le Gouvernement dans le maniement des affaires administratives, politiques, législatives. Au contraire, arrivera-t-il comme en Angleterre, que le principe parlementaire prévale sur le principe monarchique? Les ministres ressortiront essentiellement des chambres, sous sanction royale, gouverneront avec les chambres, sous la même sanction; et l'on pourra sans risque abandonner l'administration aux localités. Mais nous nous trouvons dans une situation mixte, où tout à cet égard se hérisse de difficultés que la raison la plus éclairée désespère d'éclaircir.

En tout, ce dont il faut surtout se garantir, c'est la collision. Elle n'amène aucun résultat. Elle entraîne des difficultés que la bonne volonté, rare dans les temps de parti, saurait seule aplanir. Si des conseils de département, d'arrondissement, de communes, sortent de leurs attributions, on peut légalement les casser; mais il faut en choisir de nouveaux. Il y a appel au pays. On s'exalte; les premiers membres sont réélus. Ils sont cassés de nouveau; et vous voilà forcés de sortir du droit commun, dangereux expédient pour tous les partis sans exception.

Tel est, selon moi, le grand obstacle qui s'oppose aux projets d'organisation municipale et départementale, enfantés par M. de Barante et le Gouvernement. Ce qui fait la difficulté, ce ne sont ni les électeurs à trois

cents francs, ni les plus imposés. C'est l'impossibilité de mettre d'accord deux régimes contradictoires, un système d'administration ministérielle et un système d'administration locale. J'ai donné le résumé sommaire des idées d'un homme pour les lumières duquel j'ai sur une foule de points la plus grande déférence, comme j'ai le plus grand respect pour son talent. Maintenant je dois m'occuper des classifications de son ouvrage. Mais avant d'étudier ces détails d'un système qui unit à beaucoup de sagacité et d'expérience des combinaisons artificielles selon nous, combinaisons destinées à éluder les vices fondamentaux que j'ai développés; disons un mot de la partie historique. Si elle offre plus d'un sujet d'éloges sous le rapport de la véracité, elle offre aussi plus d'un sujet de critique, quant à l'intelligence des antiques institutions ramenées, selon moi, à des principes trop étroits et non à leur unité fondamentale.

CHAPITRE III.

Des opinions de M. de Barante sur les communes et les Etats provinciaux de l'ancien régime.

L'origine des communes est livrée à un chaos d'opinions contraires, également tranchées, également absolues. En histoire, on a la manie de vouloir tout rapporter à une date fixe, à une époque précise; de reconnaître à toute chose une institution définitive et formelle ; de saisir les objets dans leur apparence extérieure, au lieu de les analyser et de les comprendre dans les élémens qui composent leur existence et leur force intime. Source de préjugés plus abondante que toute autre; immense barrière opposée aux progrès de la science réelle.

Ceux-ci n'ont voulu voir dans les communes qu'un bienfait de nos rois, surtout de Louis-le-Gros qui, pour se débarrasser des grands vassaux, a émancipé les agrégations d'hommes et les a constituées en communes. Ceux-là n'ont vu, comme M. Thierry, qu'une révolte du peuple conquis et opprimé contre le peuple conquérant et oppresseur ; révolte qui aurait établi les communes. D'autres, dont M. Raynouard vient de se constituer l'organe, veulent que la commune ait été pour quelques cités une continuation, pour quelques autres une imitation des formes et de l'esprit de la municipalité romaine. C'est au sein de ces détails pu-

rement extérieurs que l'on se débat, et la science historique n'avance point d'un seul pas. La puissance des mœurs, la vie intime des choses sont méconnues. On s'arrête à quelques formes qui n'ont pas toujours l'importance qu'on voudrait leur donner.

Rien de plus facile à comprendre que la politique de nos rois sous la féodalité. Ils ont créé la monarchie dans l'intégrité de son territoire : ils ont arrondi leurs domaines pour constituer une monarchie absolue. Au moyen âge, l'Europe tendait à concilier deux systèmes opposés en apparence, et qui cependant se sont fort bien alliés ; un système d'empire et un système de cité. Par suite du premier, les petites mouvances féodales se trouvaient soumises à la hiérarchie de mouvances féodales suprêmes, au sommet desquelles s'élevait la suzeraineté royale. Ce régime, si habilement analysé par M. de Montlosier, a été ingénieusement comparé par M. de Saint-Aulaire à un édifice gothique dont une aiguille pyramidale couronne le sommet. Les Germains en ont connu l'ébauche dans leurs grandes crises nationales ; et il rappelle de loin les ligues et les confédérations de l'antiquité. Au moyen de la mouvance féodale, on vit s'organiser et se consolider de soi-même ce qui n'avait été qu'esquissé légèrement sous les Arminius, les Marbod, les Ermanaric, ce que le génie du grand Théodoric et de Charlemagne avait compris dans un sens politique, sous des formes de plus en plus permanentes. Une idée de la grandeur romaine, qui avait reçu, il est vrai, une application toute germanique, s'y incorpora.

De toute antiquité, chez les peuples issus de la Germanie, la constitution de l'empire émanait directement d'un esprit de ligue et de fédération, entre chefs, entourés de leurs féaux, et non entre peuples. Ainsi Arminius et ses héros s'associaient à d'autres chefs des Chérusques, entourés également de leurs fidèles compagnons. La même remarque applicable à l'empire dont Marbod, Ermanaric ou le grand Théodoric furent les principaux soutiens, s'étend avec plus de raison encore à l'empire de Charlemagne, constitué plus fortement. D'abord les chefs étaient mutuellement plus indépendans, plus égaux. Il s'établit dans la suite une hiérarchie plus prononcée, une réelle suzeraineté, une soumission plus régulière. Toutes les monarchies européennes, telles que les alliances du grand Théodoric et de Charlemagne en continrent le germe, s'étaient constituées dans l'origine, sur le pied d'une immense hiérarchie de souverainetés germaniques, reconnaissant l'Empereur pour suzerain suprême. Aussi le successeur du pouvoir impérial de Charlemagne jouissait-il autrefois du titre d'aîné. Si cet ensemble de monarchies germaniques formant le système européen, n'existait qu'en idée, cette théorie se réalisait d'une manière plus ou moins complète dans chaque monarchie spéciale, et particulièrement dans les royaumes démembrés des vastes domaines de Charlemagne.

Chez les Germains, les chefs et les fidèles avaient toujours eu de la tendance à se constituer en fédérations ou ligues d'empires; mais les peuples au con-

traire se resserraient dans le cercle limité de leurs associations particulières. Pour eux, la patrie entière était dans le district, dans le canton, dans la communauté, plus tard dans la cité. Là résidait originairement, avec le corps de la nation, d'où émanaient les princes et leurs féaux, la souveraineté réelle. Quand les princes et féaux, occupant une vaste étendue de terrain, s'y établirent d'une manière solide, ils réussirent à supprimer tacitement cette souveraineté et à métamorphoser la souveraineté des tribus, purement locale, en une souveraineté féodale de vassaux et de suzerains qui gagna chaque jour une puissance nouvelle. Cette double souveraineté, qui finit par se confondre, était distincte dans l'origine; applicable au canton seul, elle passa au camp mobile et s'étendit sur le territoire occupé par l'armée victorieuse.

Il y a une étrange ressemblance entre les anciennes localités helléniques et cette organisation locale des Germains. Seulement dans cette dernière l'esprit de cité ne dominait pas. Quand la mouvance de la vassalité eut absorbé toutes les campagnes, on vit l'ancien esprit local, la souveraineté de la tribu, l'indépendance de la commune, ou, si l'on veut, le génie républicain se réfugier dans la cité, ou fonder des cités nouvelles. Dans la cité, il trouva une féodalité dominatrice. Dans les autres cette féodalité ne tarda pas à venir le trouver.

Cela devait être surtout en pays conquis. Des garnisons germaniques occupaient la cité romaine. Là s'organisa une communauté féodale, dominant la cité,

et bientôt dominée par son suzerain. Lorsque d'autres Germains quittant la commune rurale s'établirent dans la cité, où la commune romaine se trouvait asservie, il fallut bien qu'ils adoptassent le génie de la vassalité, et renonçassent à celui de citoyen qui les eût placés dans une position de vaincus. Ces mêmes Germains formaient-ils des communes indépendantes, dans l'enceinte d'un bourg ou d'une cité créée par eux? La féodalité rurale était assez puissante pour les venir trouver là et les assujettir à sa vassalité.

C'est aux petits vassaux, bourgeois des villes, qu'est due cette explosion de l'esprit communal du moyen âge, explosion qui fit tomber les chaînes dont les villes étaient chargées. Je n'y puis voir, avec M. Thierry, une révolte d'esclaves poussés au désespoir par les vexations de leurs tyrans. En supposant ces vexations aussi générales, aussi épouvantables qu'on le prétend, comment les villes, au moment même de leur émancipation, auraient-elles déployé cette prodigieuse force, cette féconde population qui les distinguent? C'est à la prospérité plus qu'à l'oppression que les communes doivent leur affranchissement. Des esclaves avilis auraient à peine senti ce joug d'une domination étrangère qui devint pesant à des bourgeois enrichis. On s'est débarrassé du seigneur pour prendre sa place. Avec la richesse est venu l'amour du pouvoir. Cela est si vrai, que cette même révolution accomplie contre les seigneurs féodaux et leurs substituts, par les bourgeois riches qui constituèrent la cité, fut recommencée contre les patriciens, par les corps de métiers,

devenus riches, et commençant à leur tour à sentir leur force. Mais d'une part il y eut souvent accommodement entre les seigneurs et les villes, ou beaucoup de seigneurs se firent patriciens et acquirent droit de bourgeoisie : d'une autre des accommodemens de même espèce eurent lieu entre les patriciens, constituant le corps de gouvernement au sein de la cité, et les corps de métiers qui voulurent prendre à leur puissance une part plus ou moins étendue. C'est là le phénomène que présente sous un point de vue purement extérieur et très-général l'affranchissement des communes. C'est ainsi que M. de Barante l'a saisi dans ses traits principaux, sans avoir totalement échappé à cet esprit de système qui dépare quelquefois les précieux et consciencieux travaux de M. Thierry.

Soutenir, avec MM. Raynouard et Guizot, que l'esprit de la municipalité romaine a triomphé plus ou moins dans cette révolution, ce serait peu comprendre les événemens. De même que, sous Théodoric et Charlemagne, les Germains crurent imiter, par leurs ligues féodales, l'empire romain qu'ils ne comprenaient pas ; de même pendant le moyen âge, on prétendit rattacher à la constitution de la cité romaine, celle de la cité germano-latine, ou simplement germanique, malgré le contraste extrême qui se trouvait entre l'une et l'autre. Esprit, génie, antécédens, tout avait changé, excepté quelques souvenirs de formes.

Si, en étudiant ce phénomène de l'émancipation du génie communal du moyen âge, nous quittons la

spéculation purement physique et extérieure de ses apparences, si nous nous plongeons dans la contemplation de ses combinaisons élémentaires, ce que nous avançons se révèlera d'une manière de plus en plus manifeste. Nous y trouvons l'action du christianisme, unie au mouvement des idées spécialement germaniques, surtout en ce qui concerne l'esprit de corporation, fixé dans la commune. Les corps et métiers du moyen âge ne sont pas plus des réminiscences des corps et métiers de la cité romaine, que les associations de chevaliers et de moines, dont ces corps et métiers reproduisent les symboles et le génie, ne se rattachent aux municipalités latines.

Le christianisme, spécialement le christianisme contemplatif, se trouvant en contact avec des peuples enfans, mais vigoureux, tendit de bonne heure à devenir symbolique, à réaliser, sous des formes imposantes, son sentiment intime et son idée fondamentale. Cette tendance, qui l'avait caractérisé dans son berceau d'Orient, il la perdit un peu dans l'empire romain, essentiellement pratique. Cependant, comme le mysticisme réside dans les profondeurs et la nature même du christianisme, où Dieu apparaît sous la forme d'une incarnation humaine, et verse avec les flots de son sang divin, une grace universelle; les calamités de l'empire ne firent que prêter de l'énergie à cette disposition, surtout quand le monachisme oriental passa en Occident. Pendant les orages de l'invasion barbare, le monachisme fut accueilli avec un enthousiasme étrange, en Irlande, d'où il se répandit pour

civiliser les Anglo-Saxons, Francs et Alemans; il passa jusqu'en Helvétie. Il trouva, au sein des cités conquises, des corporations d'arts et métiers tombées dans la servitude; releva leur courage; et s'allia d'un côté à la science, d'un autre aux arts et métiers. Ce premier mouvement fut étranger aux vainqueurs. Mais quand la conquête se consolida; quand les Germains pauvres, pour fuir le vasselage des campagnes, affluèrent dans les villes, et y exercèrent des métiers: alors ces métiers furent animés d'un double génie, le génie de communauté, et le génie d'aventures, tous deux propres aux Germains. Un amalgame eut lieu. Aux mœurs simples et fortes de la religion primitive, se joignirent les idées du christianisme. Le Germain, citoyen chez lui, mais aventurier à l'étranger; citoyen que ses dieux pénates avaient attaché au foyer domestique; voyageur, que ses dieux héroïques avaient lancé dans la carrière des aventures; vit, dans le Christ, son maître, dans les apôtres des missionnaires, des voyageurs, des héros. Alors s'élevèrent partout, au sein des corporations établies sur le type des institutions monachiques, chevaleresques, même universitaires, une maîtrise, un compagnonage, qui imprimèrent à la vie la plus obscure un sceau de singularité, de dignité, d'importance. Quand les mœurs s'affaiblirent, les formes seules demeurèrent, et cet esprit antique qui avait créé de grandes choses fut méconnu. C'est à lui que l'on doit la chevalerie mystique des arts et des sciences, et ces écoles de philosophie, et ces corporations de maçons, d'architectes,

de peintres, d'industriels, véritables écoles de la vie, commencées sous l'inspection d'un maître, terminées à l'étranger dans l'étude de la vie même. Je viens de tracer la rapide esquisse de ce mouvement d'organisation interne. Telle fut cette vie corporative du moyen âge, rejetée injustement dans l'ombre, parce qu'elle a disparu avec le génie symbolique d'où elle émanait, et qui s'est effacé du monde. Il nous est possible de le remplacer par un esprit vraiment politique, vraiment chrétien, vraiment social; mais cette heureuse époque est loin de nous encore.

M. de Barante a tort, selon nous, de ne voir dans l'esprit de communauté du moyen âge, qu'une nécessité d'affranchissement, une révolte. Il y avait quelque chose de cela; mais il y avait plus. Là se trouvait un besoin de création, de formation, ce que je pourrais nommer un génie *plastique* et *symbolique ;* génie qui rappelle moins les savans artifices et les combinaisons rationnelles de la moderne Europe, que l'antiquité, son génie *artiste*, et son amour pour les formes significatives. L'administration, qui est tout pour nous, n'était rien alors. Dans l'antiquité, comme au moyen âge, elle appartenait, ainsi qu'aujourd'hui en Angleterre, à la liberté individuelle. L'Etat n'y intervenait que sous le rapport des ressources générales, sous le point de vue le plus universel, sans rechercher minutieusement les détails, et comme au moyen d'une capitulation tacite avec les intéressés. Ces derniers reconnaissaient la suzeraineté de l'Etat, soit volontairement, en lui faisant des dons gratuits, soit forcément

en lui payant des impôts, ou en lui donnant des hommes dont la législature nationale ou l'arbitraire seul fixaient le nombre. Depuis un demi-siècle surtout, nous avons enlevé l'administration aux intéressés, pour la confier à l'Etat; spoliation qui s'est accomplie, sous prétexte d'ordre, de police, et dans l'intérêt du despotisme, et dans celui d'une législation philosophique. Elle est devenue, de chose naturelle, affaire politique. Jadis elle s'entendait et s'opérait d'elle-même. On n'y attachait pas une importance extrême. Elle était de droit simple et naturel. Aujourd'hui, entourée d'ordonnances, réglée par des arrêtés, torturée, morcelée, l'Etat seul est responsable d'elle, et d'elle dépend, dit-on, le salut de l'Etat. Voilà quant au fond, la plus grande différence qui se trouve entre nos communes, et les communes anciennes. Différence que M. de Barante a bien observée, et qui entraîne toutes les conséquences auxquelles nous initiera le prochain examen des détails de son savant ouvrage.

(*La suite au numéro prochain.*)



PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE DU CATHOLICISME.

CHAPITRE VII.

DU RÈGNE ÉLÉMENTAIRE *.

§ I. *Des combinaisons chimiques.*

Répétons-le, pour que nous ne soyons jugés que d'après nos seules intentions : nous n'entendons point, par le mot philosophie, une théorie des facultés de l'entendement. Selon nous, la philosophie n'est point un département isolé dans le vaste empire de la science universelle. C'est l'intuition de la pensée, pénétrant toutes les parties et de l'existence physique dans la nature organisée et de l'existence intellectuelle dans le monde de l'humanité. Il faut un secours divin pour accomplir ce prodige. La philosophie constitue la seule expérience ; elle est la grace d'en haut. C'est l'art de comprendre, le don de sagacité, uni à cet ardent amour du vrai, sans lequel toute entreprise des hommes échoue au port. Si pour atteindre la vérité suprême, nous nous engageons dans une longue et pénible carrière, que nul ne s'en étonne. Il faut que l'esprit de Dieu me guide, et c'est la circonférence de l'univers que je parcours. Puisque je suis entré dans cette

(*) Lu à la société des Bonnes-Lettres, le 14 avril.

sphère de la création, il faut maintenant que je m'oriente dans toutes les directions : je dois connaître à fond, et observer dans ses détails, dans sa nature même, le sol que je vais fouler.

Sortis du domaine de la mort originelle, du chaos inerte, nous nous sommes introduits dans le monde de la vie pour étudier et comprendre les agens de la nature. La vie universelle s'est offerte à nous dans ses manifestations simples : dans les modifications du fluide éthéré. Nous avons appris à connaître la chaleur qui est la lumière, le magnétisme qui est l'électricité. Alors s'est révélée à nous une nature pour ainsi dire idéale dans ses forces primitives.

Aujourd'hui nous descendons au-dessous de cette idéalité. Nous embrassons le règne élémentaire, où les forces divines luttent contre des forces néfastes. Nous avons à expliquer le grand phénomène d'une nature corrompue dans ses sources même, dans ses élémens, à l'origine où elle puise sa vie. Nous aborderons les combinaisons d'une chimie terrestre, dont les règles commandent à la constitution de tous les corps organiques et inorganiques.

Il ne s'agit plus d'attaquer le matérialisme dans ses avant-postes, mais de le frapper dans ses derniers retranchemens. Plus d'un philosophe ancien et moderne a tourné ses positions et l'a forcé à rendre les armes. Vaincre est toujours vaincre ; il est beau de voir défiler devant soi les troupes ennemies, quand même leurs corps seraient à peine entamés. Cependant il vaut mieux encore enfoncer la phalange principale et battre

l'ennemi dans son quartier général. Le triomphe est alors acheté plus cher; mais quels lauriers sont plus brillans que ceux dont le sang et la poudre ont consacré la gloire!

Il est une double espèce de matérialisme. L'un est à l'usage de ces sophistes au cœur froid dont l'imagination est flétrie. Le second appartient à ces enthousiastes qui subtilisent la matière, la raffinent et l'idéalisent. Les premiers, hommes tout négatifs, puisque la vie n'est jamais qu'une abstraction pour eux, prétendent aux honneurs d'un esprit positif, parce qu'ils ne considèrent que la seule matière, dans son unité, dans sa totalité, dans la masse matérielle. Le chaos et les atomes sont leur point de départ. Leur système a pour fondement un pur mécanisme, pour divinité le hasard. Veulent-ils s'élever à une conception de l'unité? ils arrivent à un dynamisme par suite duquel les masses matérielles, au lieu de se dissoudre, se groupent et s'allient. Ils reconnaissent comme toute-puissante l'action des agens physiques, mais ils n'y voient que le développement d'une force mécanique, de la pression, du frottement ou de toute autre cause semblable. La pesanteur, comme motrice des globes planétaires, est regardée sous un point de vue entièrement mécanique. Le premier mobile de toutes choses, leur valeur inconnue, c'est un choc aveugle résultant d'une pression de la matière, acculée vers son centre de gravité et de là est né le mouvement.

L'autre espèce de matérialisme a admiré dans la matière première la richesse et la diversité. C'est à ses

yeux le sein organique nécessaire à toute existence. Il est essentiellement contraire au mécanisme. Son point de départ est dans l'unité d'un dynamisme dont le développement atteint pour dernier période la hauteur d'une vie intellectuelle. Il regarde la matière comme animée d'une puissance divine qui se manifeste en de nombreuses modifications. Ces dernières constituent un dieu-nature organisé, qui a parcouru toutes les phases de l'existence, depuis les langes de la première enfance, jusqu'à la parfaite maturité. Ces matérialistes n'envisagent que la vitalité, l'organisme, la faculté compréhensive.

Ce fut au dix-huitième siècle que les matérialistes de la première classe remportèrent la victoire. On avait conçu d'une manière étroite les travaux de Bacon, de Newton, de Galilée. On n'avait plus que du mépris pour Jordanes Bruno, Kepler et les alchimistes. On ne considérait que la force matérielle. On ne pensait qu'à la rapidité de la lumière, à la pesanteur de la matière. Mais de nos jours on a vu la physique et la chimie surtout s'avancer à pas gigantesques : alors la seconde espèce de matérialistes commencèrent à dominer les esprits. Nos chimistes, nos physiciens n'adoptent plus cet athéisme qui pétrifie la pensée. S'ils ne sont pas religieux, ils deviennent panthéistes. Ils abandonnent pour un panthéisme scientifique l'épicuréisme anti-scientifique. Cabanis en avait le pressentiment. Ce disciple de Condillac commença le divorce qui devait séparer l'école des doctrines du maître.

L'athéisme systématique n'a de valeur que comme

philosophie de la mort : mais seulement de la mort accomplie, de la totale dissolution; non de cette mort qu'on pourrait nommer encore vivante, de la décomposition.

Le panthéisme, soit systématique soit anti-systématique, a sa vérité relative. Vrai comme conception de la nature, il est faux comme conception de l'homme et de la Divinité. Au moins les sectateurs de cette doctrine aiment, sentent, comprennent quelque chose. Ils reconnaissent la vie, le génie des agens de la nature, le caractère animé des combinaisons chimiques, les forces destructrices et organiques dans leur mutuel équilibre. Au moyen de ce panthéisme on arrive à une vraie philosophie de la nature.

Après avoir distingué les nuances de ce double matérialisme, mesurons le cercle qui nous reste à parcourir.

Faisons abstraction du chaos, des atomes, de la mort absolue. Quittons cette poussière inféconde d'où les mondes ne peuvent émaner. La vie étant présente au sein de la mort même, le cahos n'est plus qu'une abstraction. C'est à cette mort pour ainsi dire animée, à cette mort vivant dans le monde élémentaire et s'épuisant en éternels efforts contre la source de la vie que nous nous adressons. Elle réside dans les élémens, comme la vie y réside. C'est sur cette mort qu'il est urgent de fixer toute notre attention.

Toute manifestation vitale peut, il est vrai, causer la mort. La lumière peut consumer comme la chaleur.

L'électricité peut désorganiser comme le magnétisme. Mais ce ne sera que par des circonstances particulières dont l'action de ces moteurs se compliquera, et non par une action malfaisante en elle-même que de tels résultats seront produits. C'est ainsi qu'une trop grande extension du principe de la vie en renverse les combinaisons. Il en est autrement de certaines substances élémentaires dont l'action est nuisible en elle-même: gaz délétères, miasmes corrosifs, d'une influence presque toujours néfaste.

Si la matière pondérable était sans bornes; si nous possédions un corps éthéré comme nous avons une ame immortelle; jamais nous n'éprouverions aucun dommage du plus haut développement possible de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, en un mot de l'excès de la vitalité. Au contraire, il ne ferait qu'agrandir pour nous le cercle de la vie matérielle. Mais dans notre existence actuelle, lorsque la vie éthérée déborde en nous, lorsqu'il y a trop grande abondance de calorique, d'électricité, lorsque la lumière nous offense et nous blesse, quand elle nous éblouit et nous aveugle, l'étincelle de vitalité qui nous anime fait explosion; il y a combustion de notre existence. Alors le corps élémentaire, composé d'une matière grossière et pondérable, oppose un obstacle à cette manifestation violente de la partie éthérée de nous-mêmes; le tissu organique se déchire; et, brisant les liens de son enveloppe terrestre, la vie éthérée s'ouvre de toutes parts un passage pour s'élancer au sein de la vitalité libre.

Originairement, ainsi que nous l'avons vu, le chaos était quelque chose d'inerte et de stérile. C'était l'absolue privation de la vie : c'était le froid dans son essence. Au réveil de la création, quand la lumière se développa avec la vie, lorsque l'esprit de Dieu flotta sur les eaux, cet esprit *couva* les eaux, dit Moïse. C'est là cette colombe mystique, cette déesse de la mythologie profane moitié femme et moitié poisson. C'est la nature première animée du souffle divin ; c'est l'œuf du monde, couvé par l'esprit créateur, et qui joue un si grand rôle dans tant de cosmogonies païennes.

L'image de l'œuf est un symbole très-expressif. Dans les croyances des anciens peuples, elle indique la vie pénétrant au sein du chaos, qu'elle transforme en un principe de vie universelle. C'est le chaos animé, rempli des germes de l'existence ; le chaos où se trouvent concentrées et neutralisées pour ainsi dire toutes les substances élémentaires ; le chaos où elles se rencontrent dans leur primitive unité. C'est le noyau primitif, la première concentration de la matière. On a représenté symboliquement ce chaos par le jaune de l'œuf, point central autour duquel viennent se grouper des substances élémentaires successivement dégagées du sein d'une unité sans forme et subtile. Ces substances vont se dégageant et se combinant d'une manière toujours plus compliquée, jusqu'à ce que l'œuf soit enveloppé des tissus les plus fins, tissus qui garantissent son existence encore inachevée. L'ensemble de cette production est enfin recouvert d'une coque solide, capable d'entrer en contact avec l'action immédiate des

fluides éthérés et que l'atmosphère vient cependant amortir et briser.

Telle est cette grande idée d'après laquelle se trouva, dans l'origine, au centre de notre planète une force virtuelle, unité de toutes les substances élémentaires, développées du sein les unes des autres, et se combinant toujours en dehors de leur existence première. C'est la nature active et agissante, c'est la mère physique de notre globe, qu'un père céleste anima en la fécondant et la pénétrant d'une sève de vie concentrée. L'esprit de Dieu couva les ondes. La colombe mystique fit éclore l'œuf du monde. Il n'y eut nulle part mécanisme de la création; partout au contraire animation vitale, universelle.

Les anciens nous montrent la déesse nature comme une magicienne. D'elle emanèrent toutes les métamorphoses. Elle fit naître les élémeus qui se combinèrent autour de son sein fécondé. C'est la conviction intime, la conscience de cette magie de la nature, de cette magie de la métamorphose, qui a porté les anciens pontifes, comme les alchimistes du scizième siècle, à essayer de se placer au centre même de ces métamorphoses, et de deviner la nature dans ses combinaisons élémentaires. Privés du secours d'une analyse savante, presque totalement étrangers aux développemens d'une chimie progressive, ils tentèrent une œuvre gigantesque, mais ridicule. D'un côté ils prétendirent au moyen de la parole, opérer comme Dieu même. D'un autre, au moyen de leur science imparfaite, ils crurent pouvoir opérer comme la nature, et

accomplir une double métamorphose, par la puissance virtuelle d'une création suprême et par la magie d'une production centrale. Nous leur devons de grandes idées, des images hardies, quelques vérités bien senties, et une quantité de folies extravagantes, depuis longtemps appréciées à leur juste valeur.

Les fluides éthérés constituent la vie matérielle, la matière animée, dans son expression la plus haute et la plus idéale. Ils se combinent avec les substances pondérables, mais simples, que nous appelons des élémens, et que la seule chimie moderne est parvenue, à force de recherches et d'immortelles découvertes, à étudier dans leur valeur spéciale et réelle. Ces substances élémentaires composent les principes de toutes les saveurs, de toutes les odeurs. Elles manifestent les couleurs révélées dans la matière pondérable, et qui ne sont pas seulement des nuances du rayon lumineux. C'est là que se découvrent les profondes racines de toutes les combinaisons chimiques, de toutes les modifications de la nature terrestre, telle que nous pouvons l'observer dans la construction de notre globe. Au-delà des bornes de ce globe, l'expérience n'est plus pour nous immédiate et directe, quoique les mathématiques nous permettent encore de l'employer. Enfin les substances élémentaires dont je m'occupe, renferment dans la cristallisation un type primitif de figures. Par leur combinaison avec les phénomènes de la chaleur et de l'électricité, elles nous révèlent une vie universelle dans la nature sensible. Nous l'avons déjà dit, dans leur essence tout

n'est pas salubre ; c'est sur cet alliage que nous allons arrêter notre attention.

L'analyse du monde élémentaire nous apprend comment l'esprit de vie pénètre au sein de la matière grossière. La terre est un composé d'élémens qui sont les substances simples, radicales, primitives, de son organisation. Ces élémens sont de deux espèces ; les uns métalliques, les autres non-métalliques. On nomme élément, ce qui est indécomposable en soi. L'apparition des élémens présente un double phénomène : ou ils servent eux-mêmes au développement de la puissance vitale ; telle est l'action de l'oxygène, action qui le caractérise au plus haut degré : ou ils se montrent directement contraires à la vitalité, comme l'azote, l'élément le plus ennemi des sources de l'existence. Les élémens les plus hétérogènes constituent, par leur union plus ou moins intime, médiate ou immédiate, une harmonie universelle, résultat de leurs diverses modifications. En général, toutes les combinaisons élémentaires se composent d'une existence positive, et d'une existence négative, modifiée et identifiée par quelque puissance médiatrice et neutrale, pour ainsi dire. Ce qui n'est cependant pas une règle générale.

Des combinaisons nuisibles peuvent émaner d'élémens vicieux, ou même d'une alliance d'élémens innocens en eux-mêmes. Quelquefois, quoique rarement, ce qui a la puissance d'asphyxier peut, dans telle circonstance donnée, rallumer le flambeau de la vie, prêt à s'éteindre. Toutefois, quelles que puissent être

les combinaisons chimiques et les diverses modifications subies par les élémens dans ces combinaisons, il existe certainement des élémens délétères, d'une odeur et d'une saveur fétides, exerçant une action funeste; des gaz qui, se mêlant surtout à l'hydrogène, le conducteur le plus effréné des miasmes pestilentiels, causent les plus grands désordres. Ainsi, à côté d'un état élémentaire salubre et pur, se trouve également un état élémentaire maladif et corrompu.

C'est une ancienne observation que la reconnaissance de cette gangrène qui a pénétré la nature physique, en même temps qu'une corruption parallèle dévorait la nature morale. Suivant les croyances anciennes, la nature organisée, vierge pure, née au sein d'une vie toute-puissante, dans un chaos animé, élevé sur la ruine d'un chaos primitif, dompté et aboli, avait apparu, pour la première fois, dans l'éclat d'une beauté parfaite. C'était, dans le langage symbolique de la mythologie indienne, Padma, la fleur du Lotus, épanouie dans une mer de lait. C'était Aphrodite, portée mollement sur les ondes, dont le terrible orage s'était apaisé. Plus tard, quand l'homme se corrompit, cette corruption s'étendit à la nature même. Ahrimane se glissa, comme le serpent au sein de la création; il *courut* dans son sein, il flétrit sa beauté.

De toutes les religions antiques, les Védas et la religion persane sont celles qui attribuent le plus de sainteté aux élémens. Cependant elles n'ignorent pas cette puissance néfaste, que nous venons d'énoncer.

La croyance persane sait qu'Ahrimane et ses démons, ou Daroudjs, les ont corrompus. Elle oppose l'action pestilentielle des miasmes, des vapeurs, des gaz délétères à une action élémentaire plus pure. Quant aux Indiens, ils regardent le corps entier de l'univers comme en proie à une vaste plaie. Si une divine incarnation ne venait secourir la terre, elle succomberait sous le poids de ses maux. Il nous suffit d'avoir indiqué, par ces citations, la tradition d'une nature vierge dans son origine, dégradée dans la suite.

Les anciens ignoraient les véritables élémens des choses; mais ils savaient très-bien toutes leurs manifestations, dans les combinaisons simples et primitives. Il y a chez eux une conception profonde de la nature des élémens, conception qui les montre se développant, et se métamorphosant du sein de la mère-nature, fécondé par un rayon vital. Ainsi tous les élémens sont expliqués par un élément principe, qui leur sert de racine. Sous ce rapport, deux doctrines fondamentales forment deux groupes séparés.

Suivant le premier de ces systèmes, la terre possède dans son centre une force, une capacité élémentaire originelle, dans laquelle réside l'unité de la nature, et d'où les élémens se développent progressivement, jusqu'à ce qu'ils atteignent la subtile ténuité de l'éther. C'est le feu souterrain, c'est la combustion humide, au moyen de laquelle tout se combine et s'organise, d'après la loi de la progression élémentaire. L'autre doctrine envisage tous les élémens comme une métamorphose de l'éther. Des hauteurs de l'empyrée, la

vie matérielle descend vers le centre de la terre ; d'abord condensée en vapeurs, elle s'emprisonne elle-même en des formations successives. Dans l'un de ces systèmes le feu inférieur, et dans l'autre l'éther suprême, sont envisagés comme les véhicules de toute existence : mais il n'en reste pas moins vrai que dans ces deux doctrines, l'eau est considérée comme le premier produit dont se dégagent, pour s'en nourrir, les créatures animées et inanimées, les primitives combinaisons terrestres. Une profonde philosophie de la nature sensitive, organique, élémentaire, se trouve cachée dans les religions de la Perse et de l'Inde, dans les systèmes philosophiques indiens, ioniens, chinois. Nous la retrouverons dans la mythologie scandinave, sous une forme toute poétique, et beaucoup moins parfaite.

Des penseurs modernes, qui s'occupaient à la fois de physique et d'antiquités, sont tombés, à cet égard, dans des erreurs singulières, ou plutôt leur intelligence s'est laissée aveugler par une véritable fascination. De cette vérité que nous venons d'établir, ils ont conclu que toutes les religions anciennes étaient une pure physique, que les dieux étaient une simple manifestation vitale, qu'ils représentaient les sens, les élémens et les organes, et que toute la haute antiquité fut matérialiste. Pour arriver à cette démonstration, il fallut méconnaître toute la mysticité, la moralité, la spiritualité, l'intellectualité des anciennes doctrines. Il fallut nier jusqu'aux hommes ; rayer de la mythologie, les héros, fils de Dieu, les incarna-

tions divines, et les métamorphoser tous en forces planétaires ou élémentaires.

Je ne prétends pas que les croyances païennes ne contiennent ni un principe astral, ni un principe physique et élémentaire. La religion primitive était une contemplation de Dieu au sein de la nature, une étude du grand livre de la création, véritable Testament ouvert aux patriarches. Mais ce Kosmos, d'abord conçu comme le monde en Dieu, ensuite comme le globe terrestre, était animé par le Logos, la divine intelligence. Il faut, pour expliquer l'antiquité, si naïve et si multiforme, dans l'expression de la surprise que lui causait l'irruption de tous les phénomènes à la fois, savoir se placer au milieu et au-dessus de tous les systèmes.

Il est vrai que les allégories moitié physiques moitié morales et intellectuelles des Stoïciens et Néoplatoniciens, créant et constituant une sorte de mysticisme au sein de la nature, ont pu en quelque sorte conduire aux erreurs que je viens de signaler : mais une étude plus attentive de la philosophie pythagoricienne, et spécialement de celle de Platon, eût conduit à des résultats plus variés, à un point de vue plus haut et plus large.

Les alchimistes du seizième siècle formèrent une classe intermédiaire entre les anciens philosophes et les modernes naturalistes. Ils comptèrent dans leurs rangs des hommes devenus célèbres, même dans la science, et qui plus tard constituèrent la société des Rosecroix. Le grand Kepler lui-même ne fut pas étran-

ger à leurs doctrines : ni Bacon ni Leibnitz ne les ont méprisés. Leurs fautes grossières sautent à tous les yeux, et le plus ignare se croit en droit de les tourner en ridicule. Mais il ne faut point méconnaître leur génie ; et la chimie leur a dû plus d'une découverte précieuse.

Pendant que la physique observe la nature dans ses dehors, la chimie pénètre dans son intérieur. Cette dernière étudie les combinaisons, et sait en extraire les substances radicales, afin de reconnaître la diversité de cette unité ; tandis que l'autre explore les agens eux-mêmes, et cherche à deviner l'universalité de leur action. Cependant les spécialités élémentaires ne sauraient jamais se combiner chimiquement, sans la présence de l'universalité de ces agens, qui échauffent, éclairent, électrisent, magnétisent, rapprochent, éloignent toutes les molécules de la matière, c'est-à-dire les élémens, les formes gazeuses ou les radicaux animés de toute corporisation.

Il y a (pour me servir de l'expression de l'alchimie) des arcanes dans la nature. Ces arcanes se manifestent par les vertus diverses, inhérentes aux agens d'une vie universelle éthérée ou non éthérée, pondérable ou non pondérable, traversant l'espace entier ou bornée dans un espace soit élémentaire soit non élémentaire. Cette capacité de vitalité, cette diversité d'une action d'ailleurs simple et unique ; tel est le grand mystère. Nous avons déjà parlé légèrement de la vie des molécules ou substances élémentaires, de leur attraction, de leur répulsion, de cette affinité qui les unit, de

cette faim qui les dévore et les porte à s'assouvir et se rassasier de leur mutuelle substance. Dans les Védas, les élémens sont nommés ceux qui dévorent; et ce mot est profond. Ce sont les êtres qui se nourrissent éternellement les uns des autres, qui se servent de mutuel aliment. Hiranya Garbha, le corps élémentaire de cet univers, engloutit tout. Si la divinité créatrice n'eût mis un terme à cette faim dévorante et insensée, tout eût disparu; rien ne fût resté intact. Aussi le Créateur qui met un frein à tous les excès, qui dispose, arrête et modère tout, reçoit-il le titre de suprême Modérateur.

La chimie moderne, en décomposant, dissolvant et recomposant, nous rend compte de cette vie intime, mais ne l'explique pas. Dans ses détails, et dans son ensemble, l'étude de la chimie suffit pour renverser toute cette frivole sagesse qui construisit le vain échafaudage d'un athéisme systématique, soutenu par Helvétius et d'Holbach.

Il y a donc mariage, association au sein de la matière : mais il y a aussi dans son sein, répulsion, médiation. De là cette extrême richesse, cette inépuisable variété de combinaisons. Les élémens n'ont nulle part une existence simple : sans une action puissante, ils ne se dégageront jamais les uns des autres. Rien de mécanique, rien qui puisse expliquer leur intime alliance par le moyen d'une simple pression, d'une juxtaposition.

Brisez les corps, réduisez-les en poudre, vous ne parviendrez pas à connaître la nature des élémens qui

les composent. Vous ne décomposerez pas ces élémens; et chaque atome conservant la même nature inhérente au corps tout entier, offrira encore le type de cette nature. Dans cette cohésion intime, il faut qu'une analyse chimique agisse en sens inverse de la combinaison primitive pour que la moindre parcelle du corps se trouve dissoute. La pénétration mutuelle et intime des élémens ou des gaz moléculaires, constitue la chimie de notre globe et celle de l'atmosphère qui l'enveloppe.

Les combinaisons élémentaires se développent extérieurement et intérieurement au moyen de la lumière, de la chaleur et de l'électricité. Le magnétisme joue un rôle moins important parce qu'il est caché dans l'électricité. Dans les substances élémentaires, une force de cohésion unit ce qui est homogène : attraction pour ainsi dire sociale, qui identifie au sein d'un corps unique les molécules de même nature. Ensuite une force d'affinité vient combiner tous les hétérogènes, soit en les faisant se saturer mutuellement et sans médiation, soit au moyen d'un élément médiateur ou du fluide électrique. Ces hétérogènes se dévorent sans s'attirer, et dans cet acte de nutrition, ils subissent une vraie métamorphose. Le globe entier ne se soutient que par cohésion, par affinité. Mais il faut, pour que les substances hétérogènes se combinent en s'identifiant, que la cohésion des forces homogènes cesse pour quelque temps, et se retrouve ensuite dans la nouvelle métamorphose. Telle est la base sur laquelle repose une combinaison universelle.

Dans les corps gazeux où s'enferment les substances élémentaires dans leur intime pénétration, il n'y a presque pas de cohésion ; tout y est affinité. Dans les corps liquides, la cohésion est plus considérable, quoique l'affinité domine encore. Enfin, dans les solides l'affinité est à peu près nulle, mais la cohésion domine. Il y a donc dans les radicaux de toute substance, un constant phénomène d'électro-magnétisme, qui les porte à se dévorer mutuellement.

Comme entre les deux pôles opposés de la substance aimantée se trouve une ligne moyenne, qui sépare le pôle positif du pôle négatif; de même, il est un point intermédiaire où a lieu la combinaison des substances élémentaires. Seulement, lors de l'excitation de l'état magnétique, la ligne moyenne reste toujours la même en divisant également les deux pôles de droite et de gauche, tandis que les points de contact entre les substances élémentaires sont nombreux, lorsque la combinaison est parfaitement achevée. Et de même que l'état naturel des corps, dans son contraste avec leur état magnétique, consiste dans cette neutralité qui fait rentrer les pôles magnétiques dans la ligne intermédiaire qui les sépare : de même la combinaison des corps consiste dans leur saturation mutuelle et complète sur tous les points où un contact s'était établi au moment de la nouvelle unité.

Les élémens, en se combinant déploient une immense ardeur ; ils se saturent mutuellement, dans des proportions données, proportions invariables et à jamais fixes dans les productions diverses : ce qui prouve

combien la nature est étrangère à tout hasard et vitale dans son principe. Lorsque l'effervescence est portée au plus haut point, la chaleur se développe quelquefois au moment où la combinaison vient d'être à peine achevée. Souvent il y a incandescence ; une explosion a lieu. L'électricité joue son rôle. Ensuite les corps combinés prennent leur assiette naturelle; ils forment un corps complet et prononcé, doué d'un degré d'individualité plus ou moins tranchée; enfin, ils sortent de la généralité des puissances élémentaires. Une loi unique régit ces métamorphoses de l'existence corporelle. Quant aux nuances, elles se multiplient à l'infini, en raison du degré d'affinité ou de cohésion qui prédomine.

Souvent les substances élémentaires perdant, dans leur combinaison, leurs propriétés radicales, acquièrent de nouvelles vertus qui leur étaient étrangères. Placées sous l'empire d'influences différentes, elles se modifient encore dans la température, par les accidens de la lumière, par la juxta position, par la pression qu'elles exercent ou qu'elles subissent. Ainsi telle force élémentaire qui, sur tel point donné, favorise exclusivement telle combinaison, n'a qu'à se développer sur une échelle de proportions différentes, pour détruire la même combinaison. Les corps, où l'affinité est très-faible, peuvent s'unir par masses cohérentes, et dans toutes les proportions. Ceux, où l'affinité est grande, concentrent leur volume, et s'identifient au moyen d'une sorte de destruction, en se dévorant avidement :

amalgame qui s'opère tout au plus dans la proportion d'un à cinq.

La chaleur, est de tous les agens de la nature, celui qui joue le plus grand rôle dans la composition des corps. Elle est leur souveraine modératrice; c'est elle qui les maintient dans un état d'équilibre et d'harmonie. Tout ce qui tend à un état exclusivement solide, est écarté, repoussé par elle, de manière à ce que les corps restent soumis à deux forces opposées, l'une attractive, l'autre répulsive. Tout corps se trouve plus ou moins en équilibre de chaleur, puisqu'en s'échauffant, il se dilate et laisse échapper son calorique; et qu'en se refroidissant, il se resserre pour recevoir et faire entrer en lui du calorique. Ce qui n'est vrai que dans le cas où la chaleur n'a pas totalement métamorphosé l'état des corps.

Le poids de l'atmosphère modère l'intensité de la chaleur, et médiatise, pour ainsi dire, toute existence corporelle. La chaleur, sensible dans la température où l'élévation du degré extérieur de la vivification des corps, se répand et se cache dans leur intérieur, à proportion du degré de capacité qu'ils ont à absorber la chaleur.

On a souvent répété que l'univers est un temple, un tout animé, un ensemble hiérarchique, un Etat, une société, une mutuelle relation entre tous les êtres. C'est surtout dans les proportions où les substances élémentaires se trouvent entre elles, que l'on voit se révéler d'une manière éclatante cette architecture de

l'univers. Si nous pouvions, à cet égard, embrasser tous les rapports des êtres, et étudier les invariables proportions des mélanges nécessaires pour établir les combinaisons chimiques, nous obtiendrions une géométrie animée, système vivant de figures et de nombres, non dans l'acception purement idéale de la philosophie pythagoricienne, mais dans le sens physique de la moderne analyse. La chimie renferme la théorie d'une vaste science, comprenant les proportions numériques observées dans les combinaisons de la nature vivifiée. La chimie a bien observé, mais elle n'a pas toujours bien compris. Elle a vu des faits isolés; le majestueux ensemble lui a échappé.

Le nombre, le poids, la mesure; telles sont les conditions sous lesquelles les combinaisons chimiques apparaissent. Nous avons démontré que, très-probablement, il doit y avoir, au centre de la matière organique, un noyau primitif, lieu où tout est confondu dans une énergique unité. De ce centre se dégagent successivement les forces élémentaires, qui se combinent ensuite pour former des existences différentes. Cet embryon de la nature, sein maternel de toutes les existences, est l'ardent foyer où tout se nourrit, vers lequel toute existence matérielle tend à aboutir. Un grand mystère de l'unité physique, qui correspond à l'unité morale, se découvre toujours dans la division élémentaire, dans la reproduction d'une nouvelle unité, dans la séparation, dans la distinction des genres, dans l'engendrement d'un nouvel être, résultant de l'opposition de deux forces contraires.

Les élémens ont une tendance marquée à s'identifier dans leurs forces contraires, pour se refléter dans un troisième être auquel ils impriment une sorte de ressemblance avec le type d'où ils sont émanés. Il y a dans leur action intime comme une sorte d'imagination qui les entraîne. Ils affectent des formes spéciales ; ils se cristallisent en figures dont la régularité atteste cette force aveugle qui leur a été profondément imprimée.

Dans cette balance ou harmonie, dans ce constant équilibre du monde élémentaire, tout manifeste une action de poids et de contre-poids, une union et une division de forces opposées. Veut-on dissoudre un corps? il faut lui opposer une force contraire qui équivaille, par le poids et la mesure, à la force de cohésion de ses parties, et qui réussisse ainsi à les détacher, à les défaire, pour ainsi dire. C'est le poids placé dans l'un des plateaux de la balance pour rétablir l'équilibre, et soulever le poids qui charge le plateau contraire. Loi, dont l'activité est constante au sein du monde élémentaire. Elle fait entrer dans de nouvelles combinaisons les corps qu'elle arrache à leur existence antérieure.

Ainsi le hasard ne joue aucun rôle dans les opérations positives de la nature élémentaire. Cette proportion des nombres, contrastant avec la maladie visible, la dégradation du corps de la matière animée, nous fait encore apercevoir, dans l'état actuel du globe terrestre, son antique perfection. Alors même que la terre a subi de ces puissantes catastrophes qui sem-

blent avoir dérangé son équilibre, il est démontré que les modifications survenues ont été soumises elles-mêmes à des règles de proportion ; la balance est restée égale, et si les poids ont changé, aucun des deux plateaux n'a été emporté par l'autre.

Dans notre système élémentaire, comme dans le système planétaire, tous les corps se combinent ainsi ; leur mélange s'opère d'après des données invariables. On ne découvre ces corps que dans la combinaison intime ou dans l'enfantement. En dehors de ce cercle ils n'existent que d'une vie triste et solitaire. Il faut qu'ils se cherchent et s'attirent, qu'ils se reconnaissent et s'absorbent dans un être nouveau où ils se trouvent à la fois exister et ne plus exister.

Passons de ces considérations générales à une vue spéciale de la nature des élémens, d'après les données de l'antiquité et des temps modernes.

§ II. *Des élémens non-métalliques.*

On sait que les anciens reconnaissaient parmi les élémens cinq substances fondamentales, l'éther ou l'espace, l'air, le feu, l'eau et la terre. Division à laquelle l'antiquité elle-même attacha peu d'importance et qui est contraire à la rigueur de la science. Dans le système des penseurs de l'Ionie, depuis Thalès jusqu'à Héraclite, il n'est bien réellement question que de la métamorphose des élémens, des combinaisons élémentaires. Dans le système indien, les Tanmatras, ou semences élémentaires des choses, se composent de toutes les affections sensitives, de toutes les

modifications organiques, d'un mouvement intérieur au sein de la matière. Cependant personne alors n'avait aucune idée de l'analyse du système de la nature.

Les anciens adoraient, sous le nom de feu, un élément dans lequel ils croyaient trouver la révélation de la puissance immédiate de la vie universelle au sein de la nature. Le feu n'est pas un élément; ce n'est pas même une matière. C'est la manifestation de l'action des élémens; c'est la combustion par incandescence. On avait raison cependant de reconnaître en toutes choses un feu caché et un feu révélé, une ardeur d'animation interne et d'explosion au dehors, une étincelle de vie endormie et réveillée. Dans le monde ancien, rien de plus universel que le culte du feu, comme emblème d'une divinité créatrice, conservatrice, destructrice, qui se manifeste comme intelligence dans le rayon; comme ame dans la chaleur; comme épuration dans la flamme. On adressait à la fois ses hommages à la flamme visible et invisible. On l'adorait sous la forme de pyramide, sous celle de colonne de flamme: la pyramide était le symbole de l'ame s'élançant vers l'immortalité; la colonne était l'emblème de la puissance génératrice. Dans la religion persane, le feu figure d'une manière presque idéale: d'autres croyances du paganisme, en très-grand nombre, n'y attachent que les idées les plus grossièrement matérielles.

Dans une foule de symboles à signification matérielle et intellectuelle, le feu apparaissait comme la lumière et la chaleur qui favorisent l'incandescence,

comme l'électricité qui la provoque. Comme pouvoir générateur, il s'unissait à l'élément humide, principe des corps au sein de la matière grossière. Il ne peut être question du feu, que comme d'un principe de combustion plus ou moins inhérent à toute la matière. Abordons le règne élémentaire, en nous occupant des substances métalliques et non-métalliques. Les dernières fixeront d'abord notre attention.

Il n'est dans tout l'empire de la nature aucun élément qui occupe une place plus spéciale que l'oxygène. Dès qu'il se combine avec un corps, ce dernier entre en combustion avec ou sans dégagement de chaleur et de lumière. Tous les corps simples, métalliques ou non, peuvent se combiner avec l'oxygène, et par conséquent ils sont combustibles. Cependant l'oxygène, gaz dont la totalité est pénétrée par la chaleur, et où il n'existe aucune cohésion moléculaire, ne se trouve pas également réparti dans tous les acides ou primitives combinaisons élémentaires.

Dans l'air, c'est l'oxygène qui constitue la vitalité même : c'est cette partie combustible de l'air, que les animaux aspirent avec avidité. Elle nous fait exister ; mais si elle entrait pure dans nos poumons, notre existence, se développant avec une activité trop rapide, se consumerait bientôt.

L'oxygène seul opère la combustion des corps. S'ils s'embrasent en plein air, c'est par l'oxygène que l'air renferme : car l'autre élément de l'air, l'azote, prive de la vie, éteint la lumière : c'est le modérateur qui, renfermant la vitalité en de justes limites, empêche la

combustion de la créature. Les anciens pensaient qu'il viendrait un jour, où l'univers rentrerait dans le sein du feu éternel qui l'avait engendré; qu'une conflagration générale, venant engloutir tous les systèmes des mondes, contrasterait avec ce déluge qui, dans les temps primitifs, causa la dissolution du globe. Croyance commune aux Brahmanes et aux Druïdes: croyance également professée par Héraclite et les Stoïciens, par Odin et ses Ases.

La combustion est une combinaison véritable; mais une combinaison pour ainsi dire trop complète. La combustion se cache, et couve au fond de toutes les existences. C'est l'électricité qui résulte de la combinaison, flamme vitale, neutralisée dans tous les corps. Lorsque deux corps se combinent chimiquement, il y a production de chaleur et de lumière. Les deux fluides électriques opposés, que tous les corps contiennent, se neutralisent au moment de ce dégagement. Ainsi toute combinaison chimique renferme une combinaison électrique, neutralisée dans le point où le contact s'opère. L'oxygène, l'élément le plus doué d'électricité négative, peut se combiner avec tous les corps de la manière la plus intime. Tous, ils sont beaucoup plus positifs que lui; ce qui favorise les combinaisons.

L'oxygène se trouve dans l'air, dans l'eau, dans toute organisation animale et végétale. Combiné avec les métaux, il forme les oxydes; avec les substances non-métalliques, il produit les acides, principes des couleurs et des saveurs.

Après le feu, c'est l'air qui, de tous les élémens vénérés dans l'antiquité, a reçu le plus d'hommages. On l'identifiait à ce que la vie a de plus intime, dans l'aspiration, la respiration, dans les combinaisons intérieures des organes. C'est la théologie et la philosophie indiennes qui donnent le plus vaste développement à ce système qu'elles nomment *Prana:* on y traite des diverses fonctions vitales, au moyen de l'être animé, nourri de l'atmosphère. C'est le *Rakiah* de Moïse, ce qui entoure, l'atmosphère. L'air, comme le feu, est représenté sous la forme d'une colonne immense dans les cultes antiques, et adoré sous cette forme. On l'identifie avec la faculté de la parole, parce que le mouvement, qui est lumineux dans l'éther, commence à se manifester par le son dans l'atmosphère.

Nous avons déjà dit que l'air contient deux principes contraires, l'oxygène et l'azote, l'un qui favorise, l'autre qui repousse la combustion. L'élément aqueux ne s'y trouve jamais en état de dissolution, mais seulement par mélange. Quant à l'azote, il ne se combine jamais directement avec l'oxygène, et lorsqu'il en est entièrement saturé, il s'en sépare aisément.

Toutes les substances animales renferment l'azote, élément privatif de la vie: c'est lui qui, sous les rapports chimiques, distingue essentiellement ces substances des substances végétales totalement dépourvues d'azote. C'est ici que se manifeste, dans son opposition la plus tranchée, ce caractère de dualisme, qui se prononce de plus en plus, à mesure que l'on

s'élève sur l'échelle des êtres, et qui s'apaise, pour ainsi dire, dans la vie qui anime ces êtres mêmes.

Quant aux combinaisons de l'azote et de l'oxygène, considérées en elles-mêmes, nous renvoyons à la chimie. Il y aurait certainement une philosophie chimique à en tirer; mais l'étendue de connaissances et l'espace de temps nécessaires à ce travail ne se trouvent pas en mon pouvoir. Je pourrais en dire autant de toutes les autres combinaisons d'acides et d'oxydes élémentaires. Ici c'est la vie elle-même, dans son ensemble, que nous devons approfondir; ce ne sont pas ses merveilleux détails que nous avons à étudier. Contentons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur la scène la plus riche et la plus développée que puisse jamais solliciter l'investigation humaine.

La lumière s'est faite: ce qui entoure, l'atmosphère (*Rakiah*), s'est étendu de tous côtés. Selon Moïse, Dieu sépare les eaux d'en haut des eaux d'en bas, la rosée fécondante des ondes inférieures; dans la cosmogonie védaïque, ce sont les *Ambhas* et les *Apas*. C'est le troisième commandement de Dieu; la séparation des eaux et de la matière solide (*Aretz*): la terre sort des eaux, que les anciens appellent le grand dissolvant de la nature.

L'élasticité absolue des fluides éthéréens, où tout est fuite, répulsion, et qui remplissent l'univers tout entier, rencontre un premier obstacle qui la repousse, dans ces gaz élémentaires qui, passant par l'état de vapeurs, s'emprisonnent dans un corps liquide, pour perdre enfin dans les corps solides jusqu'au souvenir

de leur liberté. L'humidité est le principe de la matière grossière. Sortant de l'état du froid primitif et improductif, l'humidité, animée par la chaleur, est à la fois le plus puissant véhicule des miasmes pestilentiels, et la source de toute subsistance, de toute nourriture. La nature elle-même est identifiée à l'eau, dans les croyances mythologiques, et l'on ne voit la terre s'y montrer en grande partie que comme un sédiment de l'élément liquide.

Les eaux, dans l'origine, sortent du chaos. La déesse de l'humidité s'allie au dieu du feu : de leurs embrassemens naissent toutes les générations de la nature. Un esprit de feu se mêle à la masse chaotique pour l'arracher à son état de stagnation, et la plier à la loi des formes. C'est le feu artiste s'agitant au sein de la matière plastique. Pouroush, le dieu-monde, dans la mythologie de l'Inde, tire sa nourriture de l'amas des eaux primitives. Comme emblème de la matière première, de la création issue du chaos ; comme symbole de la régénération, de la nature restaurée, arrachée d'abord au chaos, ensuite au déluge, lorsque les eaux reprirent leur équilibre, et se retirèrent dans leurs limites : l'eau joue un grand rôle dans les usages emblématiques de l'antiquité religieuse. On l'y voit apparaître comme eau lustrale, et sous mille autres formes. On adorait l'Océan et les grands fleuves. Sources bienfaisantes et malfaisantes, eaux douées de propriétés minérales, fontaines limpides, murmurant sous d'antiques forêts, flots qui environnaient les îles, lacs sacrés ; tout se peuplait de dieux et de

déesses, génies mâles et femelles de l'élément humide.

L'eau se compose en majeure partie d'hydrogène. Ce gaz, comme l'azote, est impropre à la vie, et étouffe la combustion. Mais il s'enflamme, et diffère, sous ce rapport, de l'élément négatif, de l'azote. Beaucoup plus léger que l'air, il peut, comme les autres gaz, se transvaser par les liquides. L'eau est une réunion d'oxygène et d'hydrogène. De tous les corps, celui qui se sature le plus avidement d'oxygène, c'est l'hydrogène. Réunissez ces deux gaz, et enflammez-les; une détonation aura lieu, et donnera l'eau pour produit. Electrisez-les; l'eau sera produite, mais sans détonation. C'est ainsi qu'on la décompose et qu'on la recompose à volonté.

Toutes les substances végétales contiennent de l'hydrogène, du carbone, et de l'oxygène, comme toutes les substances animales contiennent de l'hydrogène, de l'oxygène, du carbone et de l'azote. Ainsi l'élément radical de l'eau baigne, pour ainsi dire, les plus profondes et les plus mystérieuses racines de toute existence sensitive.

On connaît la puissance de l'eau échauffée, surtout quand on l'échauffe jusqu'à rougir. Nos machines à vapeur nous donnent quelque idée de la force immense avec laquelle les gaz comprimés soulèvent et entraînent des masses énormes. Une échappée de vue nous permet de plonger un regard dans les profondeurs du laboratoire de la nature, où il n'y a pas de levier plus puissant que l'oxygène et l'hydrogène.

Au-delà de cette sphère élémentaire des anciens, la

moderne analyse a découvert beaucoup d'autres substances simples et primitives, dont la liste n'est pas encore achevée. Le soufre et le charbon jouent un grand rôle dans cette philosophie de la nature, inventée par les alchimistes. Les propriétés du soufre ont dû attirer l'attention des plus anciens observateurs. Il s'offrait dans les solfatares à l'examen le moins attentif. La chimie est venue constater toutes ses combinaisons. Il en est de même du charbon pur ou du carbone. On sait que le diamant est le charbon dans sa plus grande pureté, et qu'il est entièrement combustible. Aussi prétend-on fabriquer le diamant comme le charbon; ce qui probablement n'enrichira pas beaucoup les expérimentalistes qui se livrent à ces essais.

Le phosphore (*porte-clarté*) est une autre substance élémentaire dont les qualités sont éminemment remarquables. On le trouve dans la cervelle humaine, et dans celle des animaux. Peut-être la physiologie voudrait-elle en tirer certaines inductions pour prouver, selon elle, la phosphorescence de la lumière intellectuelle. Il n'est pas impossible qu'en suivant la ligne de perfectibilité indéfinie, on ne nous démontre que les animaux parviendront un jour à notre degré de lumière, prodigieusement dépassé par les hommes à venir. Quel regard de mépris ces géans intellectuels jetteront sur notre actuelle ignorance! Et le beau produit d'une civilisation progressive!

Je ne vous parlerai pas du chlore, de l'iode, du bore, de l'acide fluorique, du brome, du sélénium, et de tant d'autres substances élémentaires et compo-

sées, découvertes par les chimistes modernes. Placé sur l'extrême limite des substances métalliques et non-métalliques, le seul ammoniac eût pu fournir à la contemplation d'un philosophe de la nature, les combinaisons les plus remarquables. Il eût pu en déduire des conclusions au sujet de la vie universelle qui enlace d'une chaîne immense et invisible les êtres animés et inanimés. Cependant nous avons encore une longue route à parcourir. Le règne minéral va nous ouvrir ses trésors, le règne végétal ses brillantes ressources, le règne animal sa mystérieuse structure. Tels sont les degrés du temple; il faut les gravir pour arriver au portique; et quelle distance encore du portique à la coupole et au sanctuaire!

CHAPITRE VIII.

De la formation du globe terrestre *.

§ I. *Introduction.*

Nous avons achevé l'analyse du monde élémentaire à bases anti-métalliques. Nous avons indiqué l'activité vitale d'une foule de substances qui nous environnent sous les formes d'eau et d'air, sous d'autres formes encore, aériennes, liquides, solides. Partout nous avons vu une vie intime se manifester dans ces gaz dont l'action est tantôt bienfaisante, tantôt malfaisante, où tout est combinaison profonde, proportion achevée, saturation, combustion, médiation, affinité accomplie. Touchons maintenant aux bases de l'existence élémentaire métallique, combinée dans les roches, dans les métaux, dans les alcalis. Ce sont autant de points d'appui dont il faut constater la solidité puissante; c'est sur eux que s'appuiera le temple du globe terrestre. Magnifique, il va s'élever du sein des ondes; on le verra surgir du fond des abîmes, dans une majestueuse et calme grandeur. L'Océan qui l'a engendré en est ému, comme l'artiste à l'aspect du chef-d'œuvre éclos sous le coup d'œil créateur de son génie, et avec lequel toutes ses facultés créatrices se

(*) Lu à la société des Bonnes-Lettres, le 21 avril 1829.

sont pour ainsi dire harmonisées. C'est le transport d'un profond enthousiasme, complet, bien que mesuré dans son expression. Cependant à côté de cette puissance de création active, mais toujours sage; au sein du même temple s'agite un autre pouvoir qui ne cesse d'élever des constructions nouvelles, de faire surgir des colonnades plus brillantes, plus solides, des portiques plus variés, ornés de sphinx toujours plus mystérieux, œuvres d'une énergie volcanique habitant les dernières profondeurs du globe, et dont les phénomènes correspondent avec les phénomènes de l'atmosphère agitée dans toute son étendue. Edifice sublime, né à la fois de l'agitation et du calme de la nature, et dont les approches sont défendues par des éclairs, par de formidables orages qui semblent les convulsions de la terre dans l'enfantement.

Notre maxime constante est de commencer par le commencement. Dans le principe même des choses, sont contenus et leur développement et leur unité. Les combinaisons chimiques, tendant toujours au point de leur départ, ressemblent à ces voyageurs qui, entraînés dès leur jeunesse vers les contrées les plus lointaines, nourrissent encore le souvenir du sol natal, y reviennent avec délices, se rattachent au sein de la nourrice qui allaita leur enfance, et finissent par demander à la terre maternelle le dernier repos de la tombe.

Quand la masse solide se dégagea d'une confusion de l'eau et de l'atmosphère; lorsque naquirent les trois mondes (comme les anciens eussent parlé): le

monde de l'air, où volent les oiseaux; le monde de l'océan, des sources et des rivières, sans cesse frappées par les nageoires des poissons; enfin le monde de la terre-ferme, séjour privilégié des quadrupèdes : alors l'intérieur du globe s'est en même temps dégagé de toutes ces substances, dont les combinaisons l'entourent comme autant d'atmosphères solides, que l'on peut comparer aux satellites du système planétaire, anneaux immenses qui environnent de toutes parts leur existence. Alors le globe se trouve en progression de vie chimique ou électro-magnétique. Puisant sa force dans son propre sein, il n'obéit pas à une loi de pesanteur aveugle, d'attraction uniquement étrangère. La terre tourne sur son axe, comme elle tourne autour du soleil, par suite de cette vie électro-magnétique qui l'anime et qui éclate dans toutes les combinaisons chimiques.

Est-il un plus magnifique spectacle que celui de la naissance de ces grandes masses inorganiques; terres, minéraux, plaines, montagnes, sommités, enfoncemens, ou réguliers ou confus, qui couvrent la face du globe? Dès qu'au centre de l'abîme la vie pénétra avec l'unité, dès qu'il y eut un noyau d'existence animée, toujours active, la puissance de combinaison se manifesta jusque dans les dernières et les plus invisibles profondeurs de la matière. Au mouvement de l'électricité propagée dans les hauteurs de l'atmosphère, correspondit un autre mouvement de l'électricité qui alla avec la chaleur développer la vie au-delà même des cavernes de l'Océan. La mer primitive s'a-

nima : tel le vieux Uranus abandonna sa puissance et la transmit à Vénus, jeune, belle, éclatante de formes divines. Graduellement, sans violence, sans secousses, la température de l'abîme s'échauffa jusqu'à l'ébullition. Dans un silence grandiose s'opérèrent les formations granitiques d'une cristallisation primitive, les montagnes de Localoca, le Caf, les ossemens du géant Ymer, le Mérou, les Riphées, les Atlas si vantés par toutes les mythologies de l'Orient et de l'Occident. Le vieux Vulcain ne voulut pas rester paisible au milieu de l'abîme. Les Cyclopes agitèrent de pesans marteaux. A côté ou au-dessus des premières créations granitiques, on vit se placer de nouvelles formations de laves, semblables aux premières, et cependant distinctes d'elles. Mais du haut des cieux Jupiter ou Indra tonnaient dans l'atmosphère. Ces foudres, ces éclairs, ces bruits souterrains, cette forge immense, ce travail de tous les Cyclopes aux infatigables marteaux, composèrent un ensemble de productions dont les traditions antiques n'ont pas laissé s'effacer la profonde empreinte.

Un souvenir prodigieux des forces primitives de la nature règne dans ces cosmogonies, dénuées d'ailleurs, comme cela devait être, de toute chimie savante. La vie y est saisie d'une manière grandiose. Il est impossible que de telles conceptions ne se rapprochent pas de l'époque où le souvenir des créations était récent, où les forces de Gâ n'étaient pas encore épuisées, où s'élançant avec des cris de joie, de la couche témoin de son douloureux enfantement, elle vola triomphante

dans les bras de son époux. Dans toutes les parties du monde, chez toutes les nations primitives, on retrouve des fragmens de ces cosmogonies : chose remarquable, et qui prouve qu'au lieu d'appartenir à une philosophie postérieure (incapable malgré son habileté d'atteindre cette simplicité sublime et antique), elles sont traditionnelles.

Avant d'aller plus loin, osons faire pénétrer un regard dans ce gouffre. Contemplons les bases et les substances constitutives de ce monde métallique. Passons, de considérations chimiques de détail, à de grandes vues minéralogiques. Nous verrons partout se volatiliser ce qu'il y a de plus métallique, c'est-à-dire de plus substantiel dans les masses. Les cristallisations les plus puissantes, les métaux les plus durs, en dépit de leur gigantesque obstination, se laissent réduire à l'état de gaz légers, de simples capacités. D'où nous pouvons déduire un grand résultat, confirmé en partie par l'expérience : c'est que dans l'empire de la nature inorganique, aucune masse n'est parfaitement et complètement solide, que, même au sein de notre globe, il y a de profondes cavités, des discontinuations de la masse compacte. En dépit des désordres survenus dans sa constitution, en dépit de son imperfection actuelle, son caractère vital et grandiose lui reste.

§ II. *Des métaux.*

Les élémens métalliques forment les bases des corps solides. Jadis on les identifiait avec la terre, envisagée comme élément unique, sans faire attention à la

variété des roches, à la diversité des métaux. Une intuition de génie avait saisi, au centre de la terre, ce centre, ce noyau, sein maternel des combinaisons terrestres, chaos fécond, où tout était *un*, d'où tout se dégageait en formations successives. Le monde minéral avait fixé l'attention. Les anciennes croyances sont toutes pleines d'êtres et d'idées fantastiques, de personnages, moitié symboliques, moitié historiques, qui ont rapport au monde minéral. On connaît les forges de Vulcain, les palais d'Amphitrite, les trésors des Scandinaves, confiés à la garde des nains; les Cuveras indiens, dieux des cristaux et des pierres précieuses; les Cabires des Pélasgues; les Curètes, les Dactyles, les Telchines, puissances métalliques, cosmiques, inventeurs de l'art de forger le fer, de travailler l'airain. On avait établi des rapports entre l'éclat des métaux, la coruscation des pierres précieuses. Le firmament, orné de ses astres, était censé se reproduire dans le domaine de Pluton, dont la voûte formait un firmament métallique. Quand les arts se perfectionnèrent, des notions acquises par le commerce, au moyen des colonisations, des inventions, se greffèrent sur cette branche puissante de l'arbre de la science mythologique. Les contemplations astrologiques réglèrent cet ensemble, et le dominèrent.

On trouve les minéraux à l'état vierge et natif, combinés avec l'oxygène et à l'état d'oxyde. Il leur arrive aussi de se combiner avec d'autres élémens anti-métalliques : on les rencontre sous forme de sels. Tous les acides s'unissent, d'une manière plus ou

moins prononcée, au métal oxydé, mais non au métal à l'état pur. De là naissent les diverses espèces de sels. Plusieurs métaux, entre autres l'arsenic, se changent eux-mêmes en acides, et, dans cet état, se combinent avec les oxides métalliques.

Nous avons parlé de l'éclat propre aux métaux, de cette lumière, de cette couleur, qui sont venus, pour ainsi dire, les trouver au sein de l'abîme. Là Pluton alluma ses feux : il a, comme Jupiter, ses étoiles et ses planètes ; ce sont les métaux. Plusieurs minéraux étincellent également aux yeux ; mais cet éclat cesse quand on les réduit en poudre ; alors, au lieu de rayonner, ils deviennent ternes et obscurs. Les métaux, au contraire, même divisés en minces fragmens, conservent le privilège de réfracter la lumière.

En général l'opacité, la densité caractérisent les métaux, quoique ces qualités soient assez faibles dans quelques-uns. Les uns sont cassans, les autres seulement malléables, d'autres ductiles et malléables. La constitution des uns est lamelleuse, ou facile à séparer en lames. D'autres se composent d'un tissu de fibres. Le mercure existe à l'état liquide. Le potassium, le sodium, sont d'une extrême mollesse. D'autres, comme l'étain, le plomb, sont un peu plus durs, mais reçoivent toutes les empreintes. Entre la dureté de l'or et de l'argent, qui n'est que relative, et celle du cuivre et du fer, qui est extrême, il se trouve des nuances sans nombre. A l'état liquide, tous les métaux se cristallisent.

Les métaux, bons conducteurs du calorique, le

communiquent avec rapidité aux corps voisins. Ils sont, en partie et au même degré, conducteurs de l'électricité. Généralement la chaleur et l'électricité agissent sur les métaux d'une manière puissante, tandis que l'oxygène en état de siccité, et l'air sec, ne les affectent que faiblement. Mais dans un air humide les métaux s'oxident. La chimie les a divisés en six grandes classes, d'après cette influence si diverse qu'ils exercent et qu'ils subissent. Les uns peuvent décomposer l'air et même l'eau à froid ou à chaud ; les autres, au moyen d'une chaleur plus ou moins intense, peuvent être décomposés, lorsqu'ils se trouvent à l'état d'oxydes.

D'abord se présentent les métaux de la terre, qui composent plus de la moitié de la masse solide de notre globe, et que l'on ne rencontre qu'à l'état d'oxides. Quelques-uns des bijoux les plus précieux, plusieurs pierres d'une inestimable valeur sont les produits de cette matière vile en apparence, et que nos pieds foulent. Ces substances terreuses sont recouvertes d'une légère couche végétale, débris d'une foule de corps organiques, mêlés à la substance des corps inorganiques.

Les métaux des alcalis sont répandus dans toute la nature. On retrouve la chaux, la soude, la potasse, dans une foule innombrable de combinaisons, dont la description n'est pas de notre compétence. On les découvre encore, soit comme la chaux dans les ossemens des animaux, soit comme la potasse dans les végétaux. Ainsi que les autres élémens du monde in-

organique, ils entrent dans la composition du monde organique.

Le nombre des élémens métalliques s'est accru prodigieusement. Il est à croire qu'il s'accroîtra davantage encore.

On les voit jouer un rôle dans la mythologie et le commerce des peuples anciens. A l'Occident, les Phéniciens; en Orient, les Indiens enveloppèrent d'un nuage de fables mystérieuses l'exploration de l'étain. Les uns allaient le chercher dans les îles Cassitérides de l'Ouest, les autres dans la péninsule de Malacca. Comme instrument d'agriculture et de guerre, comme soc de la charrue et glaive meurtrier, le fer est devenu un double symbole. On reconnaissait une sorte de puissance divine à ce métal, siège et source du magnétisme. D'ailleurs il se retrouve dans les cendres de presque toutes les substances végétales et animales. Le cuivre fut employé avant le fer, aux usages auxquels ce dernier fut consacré dans la suite. Le plomb, qui se combine avec tous les métaux qu'il absorbe, excepté avec l'or et l'argent, n'avait pas moins de célébrité. De temps immémorial, l'or et l'argent circulèrent comme le sang dans les veines du corps social. Tous ces métaux se trouvent dans les quatre dernières des six grandes divisions métalliques, et on les a mis en rapport avec les quatre âges du monde.

Mais laissons ces trésors souterrains, richesses de Pluton, où l'on peut observer, comme dans tous les phénomènes de l'existence, une action bienfaisante et malfaisante, dualisme digne de la plus haute attention.

Je n'esquisse que les grands traits de la philosophie de la nature. Il me reste à dire un mot des oxydations métalliques, dans leurs rapports de cristallisations salines, avec les acidifications auxquelles elles s'allient.

Les corps simples ne restent jamais isolés. Ils ont besoin de se pénétrer d'un corps étranger qui leur soit opposé sous quelque rapport. Ils forment une opposition électrique avec ce corps qui leur est contraire, tout en s'alliant intimement à eux. Leur polarité se développe au moyen de cette combinaison ; ainsi s'organise ce qu'il y a en même temps de positif et de négatif dans leur existence; ce qu'une ligne moyenne sépare, quand l'électricité est excitée; ce qui rentre dans le point de concentration de la ligne moyenne, quand le corps vit dans l'unité de son existence naturelle.

Les deux corps, se combinant ainsi pour former opposition, aiment à se refléter dans un troisième être, qui porte en quelque sorte l'empreinte de l'union conjugale qui l'a créé. Les deux pôles adverses de l'existence électro-magnétique de ces corps, cherchent pour ainsi dire parmi les élémens qui les environnent, ceux pour lesquels ils ont de l'affinité, avec lesquels ils pourraient entrer en relation. Ils se créent à leur gré des combinaisons nouvelles, dont la chaîne se perpétue à l'infini. Si nous exceptons les alcalis végétaux et l'ammoniaque difficile à classer, toutes les bases sont métalliques, et, s'oxidant avec l'air vital, composent des oxides métalliques. Elles s'unissent aux acides, compositions d'oxygène anti-métalliques, et

qu'elles recherchent avidement, quoique ces derniers leur soient opposés. Ainsi ces bases forment, avec les acides, des cristallisations salines de toutes les espèces métalliques.

Lorsque l'identification des oxydes des métaux, avec les acides des substances non métalliques s'est opérée; lorsque l'oxygène a joué, dans les doubles combinaisons originelles, son rôle électro-négatif: il se forme alors dans cette combinaison nouvelle un point de neutralisation. C'est le sel neutre dans lequel on ne trouve plus aucune trace de l'alcalinité et de l'acidité dont il a été composé. Cette neutralité n'est pas toujours une parfaite égalité entre les deux élémens constitutifs de l'existence saline. Si dans la molécule acide, l'acidité l'emporte sur l'alcalinité renfermée dans la base; ou si, au contraire, c'est la molécule alcaline qui a le plus de force: la neutralité n'est que relative; il y a réaction, soit acide, soit alcaline. C'est dans cette combinaison élémentaire que toutes les existences se trouvent, et le repos même de l'existence est dans cette situation.

Mais ce que nous venons d'exposer ne peut avoir lieu que si les deux forces opposées sont en équilibre. Dès que l'équilibre est rompu; dès que la proportion est double d'une part, et simple de l'autre; dès que l'augmentation, soit de la substance alcaline, soit de la substance acide, produit ce que l'on nomme des *bi-sels*, la neutralité est détruite.

Souvent aussi, par suite d'un mélange, il y a des combinaisons d'échange; et c'est ce qui a conduit à

la théorie des équivalens. Deux sels différens existent dans une neutralité absolue, sans réaction quelconque d'une substance sur l'autre. Si un mélange intime s'opère entre ces deux corps, aussitôt ils échangent mutuellement leurs bases et leurs acides: et l'on voit s'organiser deux nouvelles neutralités, distinctes des premières. Phénomène qui prouve combien peu la nature se laisse guider par un système d'adjonctions mécaniques, et quelle est, dans les combinaisons chimiques, la vivacité de son action.

C'est ainsi que les acides, dans lesquels l'oygène se trouve combiné avec des élémens anti-métalliques, et les oxydes, où le même oxygène s'allie à des élémens métalliques, s'unissent, pour composer des sels, avec leurs couleurs variées, et les formes de leurs diverses cristallisations. Les uns, solubles seulement dans la chaleur, se cristallisent par refroidissement: les autres, solubles à froid et à chaud, se cristallisent par évaporation. Dès qu'un sel neutre est décomposé au moyen de l'électricité, l'acide se porte vers le pôle positif, et la base demeure au pôle négatif. Les terres, les alkalis, les substances métalliques, dans leur état d'oxydation, s'unissent tous, mais d'une manière diverse, aux acides anti-métalliques, et produisent les cristallisations salines de tout genre, les salpêtres, les plâtres, le sel gemme, etc. Quant à la théorie des formes diverses que ces sels affectent en se cristallisant, elle se fait remarquer autant par la richesse de leur construction, que par leur invariabilité géométrique. Nous y découvrons toujours cette

force pour ainsi dire savante, qui, sans jamais dévier du type qui réside en elle-même, agit régulièrement dans toutes les combinaisons.

Quittons l'empire élémentaire, où les forces se trouvent en action de mélange, de saturation, de combustion et d'échange. Abordons les constructions dans leur masse, la vaste charpente du globe. Ecoutons la voix gigantesque de la nature, quand elle surgit de l'Océan qui mugit, quand l'écho formidable de la création retentit du sein des cavernes profondes, s'élève dans les nuages sillonnés par la foudre, et touche la cime des hautes montagnes, environnées d'une auréole d'éclairs. Quand nous aurons examiné les bases solides sur lesquelles ce globe repose, nos regards se porteront sur les mondes, roulant dans leurs orbites au sein de cette immensité; Océan où navigue, au milieu de tant de vastes navires, notre nacelle si faible et si belle à la fois. Des cieux nous redescendrons sur la terre pour y voir le monde organisé se développer dans ses rapports avec le monde des masses inorganiques, monde que l'athéisme revendique vainement comme sa propriété particulière.

§ III. *Du règne minéral.*

Celui qui verse la lumière, ce Dieu qui, si j'ose employer le langage symbolique de l'antiquité, fait briller ses cornes d'or, ouvre l'année de la création, et de son poignard doré remue le sein de la terre, pour y faire germer la vie, se plonge dans l'abîme dont il évoque ainsi la puissance. S'animant, s'em-

brasant alors, ce pouvoir inférieur s'environne de ses combinaisons, comme les planètes s'entourent de leurs satellites, et se font escorter par leurs lunes. Il va au-devant de la lumière du jour, et après s'être élaboré, roule à travers l'espace comme globe. Dominés par une vertu magnétique, les êtres entraînés les uns vers les autres, se maintiennent et gravitent ainsi dans un mutuel rapport.

Tous les corps, ainsi que nous l'avons observé, s'évaporent en gaz aériformes et en vapeurs. Les gaz aériformes produisent, à leur tour, les masses aérolithiques que nous voyons encore se former dans l'atmosphère, d'où elles se précipitent sur notre globe. L'antiquité, qui adorait ces aérolithes sous le nom de Bætyles, les employait souvent pour en faire les trônes qui servaient à l'inauguration des chefs de tribus et des pontifes. Au moyen de l'opposition des deux forces contraires, quand l'électricité se manifeste dans la polarité de l'existence, les masses granitiques se composent elles-mêmes au moyen de la cristallisation, et s'élèvent du sein des ondes. Phénomène qui se répète dans l'atmosphère, au milieu des orages, quand l'air est embrasé d'une chaleur étouffante. Alors la pluie tombe par torrens, et les aérolithes dont nous venons de parler, s'organisent d'après le même principe électro-chimique

La géognosie, s'alliant à la chimie d'une manière intime, a reconnu que les montagnes primitives se sont élevées, non par degrés imperceptibles, mais par grandes masses, du sein d'un Océan, où leurs élé-

mens se sont trouvés dans un état de décomposition absolue. D'autres masses se sont formées plus lentement, en surgissant du fond des mers. A l'époque où ces créations s'opéraient, la température devait être excessive. Sans un degré de chaleur très-intense, l'Océan n'aurait pu enfanter ces prodiges: c'est du sein des flots en ébullition qu'ils sont sortis. Auprès des pôles même on retrouve encore, au sein de la terre, des débris végétaux et animaux, dont les équivalens n'existent que sous la zone torride.

On sait que la concentration d'un corps liquide, qui tend à devenir solide, produit la chaleur, lorsque les deux élémens opposés se combinent au moyen de l'électricité. Cette chaleur augmente prodigieusement, lorsque les bases métalliques s'unissent aux acides avec lesquels elles se trouvent en opposition de caractère. Telle est la véhémente incandescence produite par le mélange de l'eau et de la chaux. On peut juger, d'après cet exemple, quelle intensité de chaleur ont dû développer les masses de montagnes, lorsqu'elles sont sorties pour la première fois du sein des flots.

L'irruption volcanique, qui n'est pas sans analogie avec cette formation primitive des masses neptuniennes, s'est opérée néanmoins d'une manière bien plus tumultueuse. L'analyse des laves et des autres créations de nature ignée, prouve que les mêmes élémens métalliques, qui se sont oxydés dans les enfantemens de la mer, se sont oxidés également dans l'engendrement des volcans. L'élément métallique et l'oxygène, ce qu'il y a de plus vital d'une part, et de plus solide

d'une autre, se brûlent, se consument en se pénétrant mutuellement. De là est résultée une conflagration, ou du moins une augmentation universelle de chaleur sur tous les points du globe. C'est cette union de l'air vital avec la substance, en apparence la plus indissoluble, mais réellement susceptible de dissolution, qui forme, quant à la composition des masses solides, partout oxydées, le plus saillant des phénomènes de l'existence primitive.

Ainsi ce n'est point par la nature des substances, mais seulement par le degré de chaleur qui les a produites, que diffèrent toutes ces créations, tant neptuniennes que volcaniques. Les masses primitives se sont cristallisées d'après des principes analogues à l'engendrement des masses de laves. La différence vient de ce qu'elles eurent le temps de se cristalliser, et de ce que leur combustion ne fut pas absolue. L'Océan se trouva dans un état d'ébullition très-intense, mais qui, au lieu de se concentrer sur un point unique comme l'irruption volcanique, se répandait partout d'une manière uniforme.

Jadis toute cette masse terrestre fut liquide, en majeure partie du moins. La preuve en est offerte à la fois par les déserts de sable, et par les montagnes calcaires qui s'élèvent jusqu'aux régions des neiges éternelles. Qui dira combien de siècles ont dû s'écouler, avant que la masse solide sortît des profondeurs de l'Océan! Les époques de la création mosaïque, les jours de la Divinité, que toutes les nations orientales connaissent, embrassent une durée de

temps dont il ne nous est pas donné de mesurer l'étendue? Sur les plus hautes cimes des montagnes d'origine secondaire (je ne parle pas des masses granitiques primitives, sorties de la mer à une époque où la nature organique ne s'était pas encore développée), sur la cime de ces montagnes secondaires se trouvent des êtres organiques, pareils à ceux qui vivent au sein de l'abîme, et qui, au lieu d'être roulés les uns sur les autres dans une confusion chaotique, reposent, pour ainsi dire paisiblement, dans des pétrifications dont les formes complètes prouvent que le déluge ne les a pas déposées sur ces montagnes, et que ce même lieu leur a servi de tombe et de berceau. Leur existence, partout où on les trouve, est un indice des phases diverses que la formation de notre globe a parcourues, avant les premiers temps où les souvenirs traditionnels de l'humanité le voient revêtu de sa forme actuelle.

Les masses granitiques ne sont pas toutes également de formation primitive. Il y en a de postérieures à ces montagnes calcaires, remplies des débris d'un monde organique. Mais alors tout concourt à prouver que les lieux, témoins de ces formations, virent mourir autour d'eux les êtres organisés qui existaient au sein des mers, ou dans les terres circonvoisines. Dans les entrailles du globe, embrasées d'une ardeur prodigieuse, il y eut un long travail de création, avant que l'équilibre se trouvât complètement établi entre les diverses parties du monde organique et du monde inorganique.

On a attribué l'apparition des volcans, tantôt à une cause purement locale et isolée, tantôt à une cause plus universelle. S'il y a des éruptions simplement locales, il y en a d'autres dont la coïncidence ou la succession dans des contrés du globe fort éloignées, annoncent la nature générale. Des continens tout entiers ont été soulevés par des tremblemens de terre. Il semble que la nature entière participe aux convulsions volcaniques, soit par les souffrances qu'elle éprouve, soit par le mouvement insolite de ses masses élémentaires, et de ses agens physiques. On a vu ces bouches enflammées vomir des amas énormes d'eaux marines, avec leurs poissons qui n'avaient pas eu le temps de mourir : tant il y avait eu de rapidité dans le mouvement qui, du fond des abîmes éloignés, lançait ces masses liquides vers la voûte des cieux. Des sources se sont taries à une distance considérable de ces éruptions, et ont reparu à une distance plus grande encore. On a remarqué une frappante coïncidence entre les éruptions des volcans, les tremblemens de terre gigantesques, l'apparition des comètes, celle des météores enflammés, et la chute des aérolithes, phénomènes simultanés, observés dans des contrées diverses. Une convulsion universelle de la nature se manifeste ainsi, et nous prouve l'intime correspondance qui unit les phénomènes de l'atmosphère aux phénomènes de l'intérieur du globe. Enfin on a vu les oiseaux, avertis par un instinct secret, s'éloigner tout à coup, non d'une localité isolée, mais d'une immense étendue de pays; et les qua-

drupèdes même donner des signes d'une agitation secrète. On ne peut donc douter qu'aux causes locales des volcans il ne se joigne des causes générales.

Dans ces phénomènes, deux circonstances principales fixeront notre attention. La première est leur universalité. Ces tremblemens de terre, qui bouleversent les contrées les plus éloignées, ne peuvent émaner que du centre du globe, et de ses dernières profondeurs. Les phénomènes atmosphériques, qui leur correspondent d'une manière simultanée, ne peuvent s'expliquer que par une véritable sympathie entre deux actions toutes-puissantes, dont tous les mouvemens se trouvent en rapport mutuel. Ensuite la position géographique de tous les volcans se trouve répartie avec une régularité extrêmement remarquable, et qui mérite d'attirer l'attention la plus sérieuse. La manière dont ils se trouvent distribués, ici sous les pôles, là suivant la direction de l'équateur, ailleurs, au sein des zones tempérées, dans les lignes méridiennes, indique les rapports de leur formation avec la formation du globe. C'est un puissant indice de la profondeur centrale jusqu'où leurs racines descendent. Mais pour se rendre un compte exact de cette profondeur, il faut plonger son regard dans l'abîme, d'où se sont élevées les primitives combinaisons terrestres. MM. de Humboldt, Ebel, et Schubert seront nos principaux guides dans ces difficiles recherches.

Moïse, et les anciens en général, croyaient qu'une portion de notre globe renferme des cavités immenses, occupées en partie par l'amas des eaux. Les

différentes températures de la terre semblent militer en faveur de cette opinion : si la masse était partout compacte, cette température serait partout identique. Quelle que soit la dureté d'une masse de rocher, vous y trouvez toujours des cavités, des voûtes où les cristallisations se forment : le porphyre, le basalte, la pierre à fusil, renferment de ces cavités que l'eau remplit souvent. De cette formation en petit, des inductions fort raisonnables nous ramènent à la formation en grand : il n'y a de différence que dans les proportions plus ou moins considérables de l'une ou de l'autre.

Les masses solides ont dû s'organiser en grand, au moyen d'un mouvement de vibration électrique, sur quelques points de cet intérieur du globe, où les élémens existent dans leur primitive unité. Ces masses servirent de points d'appui à d'autres formations qui vinrent se cristalliser à leurs parois : semblables, dit Schubert, à ces nuages qui, suspendus, et comme adossés à deux groupes de montagnes, forment une immense voûte au-dessus des vallées profondes. De même s'organisèrent, dans l'éloignement de ce centre de toute chaleur, de ce foyer brûlant au milieu du globe, ces voûtes gigantesques, nées au sein d'une atmosphère refroidie, et que l'on pourrait comparer à des nuages devenus solides. Ainsi se formèrent ces cavernes profondes, dont quelques-unes sont accessibles à nos investigations, et nous indiquent des communications souterraines dont l'étendue effraie, et dont il faut renoncer à pénétrer jamais tous les mystères. Ces cavités, qui nous semblent gigantesques,

ne sont qu'une faible image de celles qui se sont formées d'après les mêmes principes, au fond des entrailles du globe, comme le prouvent ces commotions simultanées ressenties dans des régions éloignées. Les volcans servent, pour ainsi dire, de bouches et de tuyaux à ces cavernes immenses, que la primitive force productrice ne cesse de remplir, et qui versent sur la terre, par le moyen de ces dégorgeoirs, les produits de cette constante élaboration. On a vu des masses de montagnes, des îles entières s'engloutir tout à coup; preuve évidente de l'existence de ces cavités où les anciens affirment que plus d'une Atlantide a trouvé son tombeau.

Toutes les combinaisons existent dans les entrailles du globe: mais leur existence y est indistincte et cachée. La combinaison réelle, distincte, séparée n'a lieu qu'à la surface du globe. A la surface, ce qui était vapeur prend forme et consistance, jusqu'à ce que, la surface se trouvant achevée, une atmosphère nouvelle s'organise: atmosphère où tout revient à l'état vaporeux, mais avec des conditions différentes. La pluie tombe des régions supérieures où l'eau n'est pas visible. Elle y était cachée, et s'y produit par un double mouvement de décomposition et de recomposition électriques: de même la terre, au fond de ses entrailles, engendre la masse des eaux qui remplit ses cavités profondes. Le mouvement de flux et de reflux que la mer éprouve a été attribué à la seule attraction de la lune: mais il doit tenir aussi à des causes souterraines. Aujourd'hui, comme à l'époque de la

primitive formation de notre globe, les oscillations de l'existence se perpétuent dans ses profondeurs.

Tels sont les rapports qui existent entre toutes les combinaisons chimiques des régions supérieures et celles des régions inférieures. La commotion électrique des vapeurs nuageuses au sein de l'Océan a soulevé les masses de granit. Ebel a fort bien démontré l'analogie des lois de formation entre les masses de montagnes et ces décharges de nuages électriques que sillonnent les foudres et les orages. Une analyse comparée du gisement des diverses espèces de minéraux, et de la direction suivie par les éclairs, a prouvé jusqu'à l'évidence que les lois de l'électricité s'appliquent aux masses minérales, et qu'elles y sont renforcées par le développement du magnétisme. On a comparé le globe à une immense pile voltaïque, où les créations volcaniques et les formations atmosphériques correspondent d'une manière intime.

Notre globe est non-seulement une pile voltaïque, mais un aimant gigantesque. Dans le plus léger débris de la moindre substance solide, nous retrouvons en petit le phénomène que la terre nous offre en grand : une polarité de l'existence, un axe magnétique autour duquel toutes ces petites masses prennent leur direction. Ainsi se réflète dans les moindres détails l'immense phénomène de la vie. Les pôles de l'existence provoquent une existence contraire; souvent ils l'engendrent en la faisant surgir du sein des masses voisines. De même certaines couches métalliques, certaines combinaisons minérales, certaines couches de montagnes, provoquent l'existence de formations miné-

rales de nature contraire : tant est puissante l'activité de ce dualisme électro-chimique, dont l'univers porte partout l'empreinte.

Cette force, qui a fait surgir à la surface du globe les masses granitiques et toutes les couches correspondantes, semble aujourd'hui comprimée au sein de ce même globe, comme l'attestent les éruptions volcaniques. Mais d'un autre côté, le pouvoir de dissolution, qui se trouvait jadis caché au centre de la terre, agit maintenant à sa surface, comme une longue expérience en fait foi. Il semble que depuis long-temps les rôles de l'existence aient changé. Sous le contact atmosphérique, on voit ces géans de formation primitive, ces masses granitiques, subir une dissolution plus ou moins lente, plus ou moins rapide. Il suffit d'observer les montagnes pour reconnaître cette action qui dévore tout, et qui souvent exerce d'épouvantables ravages. La mythologie fait déjà mention de la diminution des montagnes : elle nous montre l'Olympe et le mont Ossa foudroyés. Dans la fable indienne, Indra, dieu de l'atmosphère, abaisse l'orgueil du mont Vindhya, aux gigantesques sommités. Ces citadelles élevées, que la nature s'était construites dans sa toute-puissance; ces masses formidables, à l'abri desquelles elle paraissait braver les cieux, couvrent de leurs débris un vaste espace de terrain. Ainsi s'effacent peu à peu ces orgueilleuses productions d'une nature inorganique, jadis environnées de productions végétales et animales, non moins

monstrueuses ; et habitées , selon Moïse et les anciens , par des races gigantesques antédiluviennes. En revanche , la terre végétale augmente par degrés , et les habitans de notre globe semblent se multiplier selon la même proportion.

Toutes les forces , qui jadis s'agitaient et se cristallisaient au fond de l'Océan , ont été , depuis l'époque où le monde a ses annales , attirées vers le centre de l'abîme. Il a acquis une puissance volcanique , intime. On dirait qu'en enfantant des laves , il se joue des productions granitiques. La masse des montagnes de l'Amérique semble appartenir en partie à une éruption volcanique. Sous tous les rapports , l'Amérique peut passer pour un nouveau monde physique aussi bien que politique. Mais il y a entre les productions de l'Océan antique , et les matières vomies par les volcans , un point de ressemblance : les unes et les autres développent la chaleur et l'incandescence, et créent, par les combinaisons électro-chimiques des substances hétérogènes , toutes les laves qu'elles enflamment, comme l'Océan, par une combinaison analogue, engendrait les cristallisations granitiques, et tout ce qui leur ressemble.

On a expliqué d'une manière satisfaisante le changement successif de température que notre globe a subi, à mesure que sa formation s'est accomplie. L'air vital a décomposé tout à coup ces énormes masses sorties, en se refroidissant, du sein de l'Océan. Dans le principe, cette décomposition s'est opérée avec une

violence extrême. De cette prompte altération de la température, il est résulté un grand phénomène : nous trouvons placés régulièrement, à côté des animaux et des végétaux de la zone torride, les débris des animaux et des plantes appartenant aux latitudes septentrionales. Il y eut un changement de climat rapide, incisif, pour ainsi dire, qui causa la mort des uns, et le développement des autres. Dans la mythologie persane, c'est cette introduction de l'hiver dans le monde physique, qui termine l'âge d'or où vécurent, au sein de l'innocence, Meschia et Meschiané.

Ce phénomène, observé dans la constitution de notre globe, peut s'observer encore dans les violens orages, où une chaleur étouffante est souvent remplacée par un froid glacial et subit. Quand une excitation vive a développé le positif de l'existence, et que cette excitation cesse, une excitation opposée se manifeste; le pôle positif se trouve remplacé par le pôle négatif, et tout se trouve interverti.

Le temps n'est pas encore venu de nous occuper des catastrophes prodigieuses que notre globe a subies. La première se rapporte, comme nous l'avons vu, à un âge antédiluvien, où le globe se refroidit, où la mort se renouvela pour ainsi dire, où la nature entière se trouva sans doute dévorée d'une gangrène profonde. L'autre de ces catastrophes, connue sous le nom de déluge, se trouve inscrite comme la première dans les fastes de tous les peuples. Le grand livre de la nature en porte l'ineffaçable empreinte.

Dans une leçon prochaine, nous essaierons de nous

élever jusqu'à la contemplation de l'harmonie ineffable du système des mondes : Vénus-Uranie sera notre guide, et les yeux fixés sur sa divine beauté, nous parviendrons peut-être à cette contemplation sublime.

(*La suite au numéro prochain.*)

POÉSIE.

POÉSIES LYRIQUES DE GŒTHE.

La vraie poésie inspirée, celle qui émane des profondeurs même du sentiment, c'est la poésie lyrique. En contraste avec elle se trouve la poésie de réflexion, poésie philosophique, poésie de la pensée. La narration épique occupe une ligne intermédiaire. Tels sont les trois élémens constitutifs, les trois bases de toute poésie. Elle est ou individuelle et lyrique, ou générale et philosophique, ou purement sociale et historique. Elémens qui se combinent dans des proportions plus ou moins exactes, et dont les combinaisons donnent naissance aux genres et aux espèces poétiques.

Le sentiment humain, l'action humaine sont ce qu'il y a de plus individuel en nous. Le sentiment constitue l'individualité; l'action la manifeste. De là cette intime connexion théorétique, qui se trouve entre le genre dramatique et le genre lyrique proprement dit, entre la peinture des caractères, et le développement des sentimens. Toute œuvre dramatique, qui suppri-

merait ou affaiblirait l'élément lyrique dans la manifestation des individualités, serait blâmable sous le rapport de l'art, et deviendrait, soit épique, soit philosophique; elle pencherait, ou vers la narration, ou vers la rhétorique des passions, des lieux communs et des sentences. D'ailleurs il est vrai qu'il n'y a pas de drame, proprement dit, sans narration et sans réflexion. Seulement, pour qu'un drame atteigne réellement son but, il est nécessaire que l'action et le sentiment obtiennent une juste prépondérance dans la manifestation des caractères. La combinaison de la pensée doit résulter, non des détails minimes du style, où l'auteur ne doit jamais remplacer ses personnages, mais de l'ensemble total de l'ouvrage.

Comme il n'est pas dans la nature deux élémens qui, sans se combiner, existent pour eux-mêmes et pour eux seuls: comme l'esprit humain ne renferme que des facultés combinées, et non des facultés isolées: il n'est pas non plus en poésie, de genre tellement à part, que le genre opposé ne s'y trouve mêlé de quelque manière. Un sentiment exprimé lyriquement, et qui serait privé de toute idée, de toute combinaison de l'esprit, deviendrait fade et insipide à la longue. Mais il n'en demeure pas moins vrai que la poésie lyrique cesserait de mériter son nom, et ne serait plus qu'une simple combinaison de l'esprit, si l'élément lyrique n'y dominait pas. De même la poésie lyrique se combine aisément avec la poésie d'action ou poésie dramatique, avec laquelle elle a d'ailleurs une grande affinité. Le mouvement du sentiment,

celui même du sentiment en repos, est ordinairement un mouvement actif, une disposition de l'ame, qui se marie au génie de l'individu. La narration semble être ce qu'il y a de plus étranger à la poésie lyrique : cependant on peut concevoir des situations mixtes, où le récit épique alterne avec le mouvement lyrique. Seulement, il n'y a jamais entre ces deux genres, fusion, affinité. On a beau nuancer habilement la transition d'un genre à l'autre, elle n'en reste pas moins brusque et tranchée. Cependant il est possible que dans telle ou telle combinaison, un génie inspiré fasse jaillir d'heureux résultats et de grandes beautés de cette brusquerie même.

Ce que je viens de dire de la poésie lyrique s'applique à tous les genres de poésie, à la poésie dramatique surtout. La beauté ne consiste pas dans une régularité purement extérieure, symétrique, réglée au cordeau. C'est de l'idéalité réelle, de l'intimité, de la vérité des proportions qu'elle émane. Une œuvre poétique, n'est belle qu'autant qu'elle se trouve en harmonie avec elle-même. C'est la règle du poète, règle qu'il puise dans les profondeurs même de son propre génie, qui est pour lui la véritable nature. Toute règle abstractivement déduite des chefs-d'œuvre laissés par les maîtres de l'art, n'est qu'une règle morte; jamais elle ne se trouve réellement dans ces nobles ouvrages, où la critique prétend l'intercaler arbitrairement.

En fait de poésie, il n'est qu'une règle vraiment applicable, la règle de la réflexion, qui doit en quel-

que sorte dominer le génie inspirateur. Tout poète qui ne se comprendrait pas lui-même, auquel manquerait la conscience de lui-même, ne serait qu'une force brute de la nature. S'il nous plaît, grace aux dons brillans dont il est orné, jamais il ne satisfera, d'une manière complète, le sentiment de l'idéalité. Il y a chez Calderon, Shakspeare et Sophocle, malgré la diversité des genres cultivés par eux, une ressemblance remarquable; les chefs-d'œuvre créés par eux, sont dominés par cette raison grandiose, qui voit clairement le but qu'elle veut atteindre, et pénètre du premier coup d'œil le sens intime de ses productions. On peut en dire autant du Dante et de Cervantes. Chez plus d'un écrivain célèbre pour sa clarté, vous ne trouvez de lucide que le mécanisme extérieur; essayez de pénétrer plus avant, vous ne trouvez qu'un inextricable chaos de sentimens et d'opinions. Telle est la prétendue lucidité, si ridiculement attribuée à la philosophie de Condillac.

La moderne poésie allemande n'offre pas deux plus grands contrastes que celui qui sépare la muse de Schiller de celle de Gœthe. Chez ce dernier, tout est mouvement lyrique, et naturellement dramatique. Chez l'autre, un rare talent de combinaison scénique et théâtrale se joint à un mouvement rhétorique. Un génie, composé de la fusion de ces deux génies, un Schiller-Gœthe, se fût rangé à la tête des plus prodigieuses intelligences qui aient illustré l'humanité. Gœthe possède une réflexion, non d'instinct, mais d'expérience. Sa raison, haute, originale, bien en-

tendue, est celle qu'il s'est faite. Elle ne ressortait pas du fond de son inspiration. Aussi ses grands ouvrages, *Faust* et *Guillaume Meister*, ne sont-ils que des fragmens; et l'auteur a vainement essayé de les ramener à l'unité qui leur manque. Dans *Iphigénie* et *le Tasse*, drames du même auteur, tout est achevé sous le rapport du style, de la conversation, de l'art dramatique. Mais l'action manque, ou plutôt cette action n'y est plus la flamme véhémente qui embrase les élémens opposés, pour se les incorporer, pour s'identifier à leur substance; c'est cette flamme adoucie qui donne de la transparence à une belle statue de marbre. On y reconnaît le feu sacré, non celui qui dévora la cité troyenne et l'engloutit dans une mer de flammes, mais celui qui colore et qui anime. Gœthe, lorsqu'il est parvenu à réaliser une combinaison, la crée dans une certaine harmonie, dans un certain équilibre de toutes les forces de l'imagination et de l'ame, sans en identifier tous les élémens, sans les confondre dans une substance unique. On voit toujours le poète se reposant devant sa combinaison, et ne s'y incorporant pas tout entier.

Schiller, tout au contraire, sans atteindre cette dernière perfection de combinaison à laquelle il pouvait prétendre, sait combiner avec une grande hardiesse, avec un grand talent. Il manque de cette mesure, de cette proportion, de cette harmonie, naturelles à Gœthe. Mais Gœthe, faute de mêler à ces qualités précieuses le génie de l'action; Gœthe, pour qui les nuances du sentiment et les rêveries de la contempla-

tion étaient la vie intellectuelle, applique difficilement son génie à une vaste combinaison. Schiller, malgré ses défauts, en dépit de son peu de génie dramatique, arrive toujours à un grand ensemble. Il ne se contente pas, comme Gœthe, de peindre les caractères; et, s'il ne les individualise pas toujours avec la précision de son célèbre rival, il les développe, il les fait vivre d'une manière scénique, théâtrale, qui ne s'éloigne de la perfection qu'à cause de ce défaut de mesure et d'harmonie que nous avons déjà signalé. En un mot, Gœthe comprenait la beauté parce qu'il la possédait; Schiller ne la comprenait que par sa raison. Gœthe manquait, non dans la manifestation des sentimens, non dans la création des caractères, si profondément conçus et nuancés par lui, mais dans l'ensemble des productions, de cette force que Schiller possédait. Schiller s'élève facilement jusqu'à l'héroïsme, et le porte jusqu'à l'enflure. Chez Gœthe, rien ne rappelle Achille volant aux combats, ni Jupiter lançant la foudre. Son symbole est cet Apollon contemplateur, ce dieu des Pythagoriciens renfermant dans son sein les plus sublimes méditations sur l'harmonie des mondes et leur éternelle beauté. Enfin Gœthe, possédant la moralité de la beauté, celle de l'art idéalisé, est moral comme artiste, parce que le principe du beau repose en lui. Schiller, au contraire, agissant comme poète dans un sens purement vertueux, donnant la prépondérance à l'idée du devoir, à la moralité des actions, possède, si je puis me servir de cette expression hardie, la moralité de la morale même.

C'est donc dans le sentiment lyrique, sentiment animateur des compositions de Gœthe, que se trouve l'unité des élémens de son inspiration, la base intime et profonde de son génie. De même le fondement naturel de la poésie de Schiller, c'est la réflexion. Cependant on voit ce double rôle changer et s'intervertir tout à coup. De même que dans un des jours chauds de l'été, lorsque l'électricité s'est formée au sein des nuages, le froid succède subitement à la chaleur, les phénomènes, de positifs qu'ils étaient, devenant négatifs ; de même Gœthe transforme en un talent de contemplation son talent d'inspiration, cesse d'agir, s'arrête, se repose en face de son ouvrage, et quelquefois l'abandonne brusquement pour l'interrompre à jamais. Et de même aussi que, pendant les jours du printemps, lorsque l'air a conservé sa fraîcheur, le développement de l'électricité augmentant la chaleur atmosphérique, change le pôle négatif en pôle positif; de même aussi Schiller, après un début de réflexion froide et un peu embarrassée, s'anime, marche, atteint le but, et accomplit une œuvre où des imperfections se font observer dans la température du génie, mais où se meut une pensée intime, ample dédommagement de ces défauts.

Qu'il nous suffise d'avoir essayé, par ces réflexions préliminaires, de révéler la nature du génie de Gœthe dans son intime concentration. Quoi de plus riche et de plus varié d'ailleurs que ce génie, qu'Auguste Guillaume de Schlegel a surnommé avec tant de justice *le Protée !*

Sans nous occuper de ses romans ni de ses nombreuses compositions dramatiques, étudions sa poésie lyrique. Là se développent tous les germes du génie de Gœthe ; là nous pouvons l'étudier dans ses mouvemens intimes ; là il se présente, pour ainsi dire, transparent à nos regards, comme la salamandre, qui toujours vivant au sein de la flamme, y déploie à nos yeux ses nuances variées et mobiles.

L'oiseau brillant des tropiques, le colibri, a moins d'éclat, quand, suspendu à un rameau couvert de fleurs, il se plonge avec volupté dans leur calice. Semblable à cet être aérien, le poète, suspendu, pour ainsi dire, par la seule attraction du désir, par le seul organe d'un goût exquis, aux fleurs les plus suaves de l'arbre poétique, s'enivre avec un doux murmure, et se baigne dans le trésor embaumé que leur sein renferme. Faisons silence pour écouter les doux accens de la muse de Gœthe. Faisons silence, comme la nature entière, et jusqu'aux animaux se taisent, quand Philomèle enchante de ses premières modulations une soirée de mai, quand le plus léger bruissement cesse dans les feuillages, quand le cerf se repose à l'ombre de l'arbre protecteur de ces hymnes délicieuses. Ecoutons la muse de Gœthe exhaler du sein de la lyre divine tous les soupirs de son ame ; prêtons l'oreille à cette voix si flexible ; que l'univers écoute, et que les habitans de l'Olympe, penchés sur leurs trônes divins, s'abaissent pour mieux entendre.

Les poésies lyriques de Gœthe se prêtent à tous les tons. Comme un vêtement transparent et souple suit

l'ondulation des membres gracieux qu'il enveloppe de ses plis, ces poésies embrassent tous les genres. Quelquefois c'est l'inspiration lyrique dans toute sa pureté. Un sentiment naïf, tendre, souvent enfantin, les anime; ailleurs il est gracieux, léger, aérien; plus loin, sombre, concentré, mélancolique; d'autres fois gai et plaisant, ou même simple jusqu'aux dernières limites d'une naïveté innocente, toujours enchanteresse, toujours exempte de vulgarité. Il en est qui, par le mouvement ou même par l'action du sentiment, se rapprochent tout-à-fait du drame. Dans cette classe se rangent les romances et ballades, soit en dialogue, soit en récit épique. On voit aussi Gœthe fondre harmonieusement sa poésie lyrique dans la poésie de réflexion, et s'abandonner enfin tout entier à cette dernière. Alors, sans renoncer au mouvement lyrique proprement dit, le poète parle comme un sage de l'antiquité. Quelquefois le tour de la pensée devient malin, épigrammatique; jamais il ne tombe dans la satire amère, odieuse, par conséquent antipoétique. On voit ailleurs le poète monter sur le trépied sacré, s'y agiter comme la Pythie, et entonner le dithyrambe aux ardentes couleurs. Toutes les nuances de la vie intime de Gœthe se sont réflétées dans ces poëmes, qui fourniraient une biographie plus exacte peut-être de sa pensée et de son ame que ne peut l'être le grand ouvrage en prose dont le but avoué est de retracer son histoire.

On peut, quant au fonds des sentimens et des idées, partager ces poëmes en trois classes. Les uns semblent inspirés par une muse antique et païenne; les autres

par une muse romantique, chevaleresque, chrétienne; les derniers par une muse de sociabilité moderne. Dans toutes règne également le génie de Gœthe, génie flexible, et sachant passer de l'inspiration sacerdotale à l'inspiration profane, des images voluptueuses aux images funèbres, de la grace à la tristesse, de la gaieté innocente et insouciante à tout ce que la démence a de plus sombre. Gœthe sympathise avec toutes les situations, avec toutes les existences. Mais de quelque couleur que sa poésie se revête, la facilité en est le caractère le plus constant; rien de maniéré, d'outré, de chargé. Jamais il ne court après une forme bizarre, une rime extravagante. Il veut qu'on l'aime, qu'on le comprenne, qu'on le chante. L'afféterie du grotesque est sans charme pour lui. Tantôt c'est la mer courroucée, étincelant de mille feux, mettant à nu mille monstres de l'abîme; tantôt le flot silencieux et paisible dont la transparence laisse entrevoir des perles, des pierres précieuses, ou les paillettes d'or roulant sur un bassin de marbre, ou les veines de l'argent qui se dessinent sous les flots. Mais toujours Gœthe, sans descendre jusqu'à la trivialité, est éminemment populaire. Toujours il respire dans une sphère d'élégance, de sociabilité élevée, où l'air des salons ne pénètre pas, mais où la bonté, l'humanité, la bienveillance répandent leurs plus suaves parfums.

Si Gœthe a empreint ces poésies de toute son individualité, il leur a aussi communiqué toutes ses sympathies. On y voit apparaître le pauvre, le mendiant, le riche, le roi, le laboureur, le Bohémien, la fille

des champs, la dame des villes, non comme de vains fantômes, mais dans le mouvement réel de leur existence. Leurs sentimens appartiennent à l'humanité tout entière, mais leurs expressions sont constamment individuelles, et émanent de l'ame, de la situation même des personnes qui les prononcent. On pourrait nommer Gœthe le plus grand poète lyrique de tous les siècles et de tous les pays, s'il avait essayé la poésie religieuse, poésie dont les Livres Saints offrent des modèles désespérans, et que la muse des hommes est incapable d'atteindre. A cette exception près, il marche l'égal de tout ce qu'ont produit de plus parfait dans ce genre, les anciens, les modernes, les poètes du moyen âge, et ceux de la renaissance des lettres au seizième siècle. De tous les lyriques qui existèrent jamais, c'est le plus *chantant.*

Aucune contrée de la moderne Europe n'est aussi riche que l'Allemagne en poésies lyriques. Je regarde les Minnesinger des douzième et treizième siècles comme supérieurs aux Troubadours, par la richesse et la naïveté des sentimens. Plus tard, je ferai connaître à mes lecteurs *Walter von der Vogelweide*, et quelques autres poètes de la même époque; on pourra juger de la justesse de mon appréciation. Des romances populaires composées, dans les temps postérieurs, par des auteurs maintenant inconnus, peuvent dignement rivaliser avec les romances anglo-écossaises recueillies par Percy, avec les *Kjæmpeviser* et les *Elskowiser*, ou chants héroïques et chants d'amour des Danois et des

Suédois. Il n'y a que les romances espagnoles qui, par le fond de la pensée et la dignité du style, nous semblent l'emporter sur toutes les autres. Pendant les guerres religieuses du quinzième siècle, les protestans et les catholiques d'Allemagne composèrent des chants d'église, dont quelques-uns rivalisent de force et de noble simplicité. Luther et le Jésuite Spée méritent d'être cités avec le même honneur. L'imitation de la poésie lyrique italienne parut en Silésie, pendant la guerre de Trente ans. Cette école, réduite tout à coup au silence, après la paix de Westphalie, produisit un vrai poète, Flemming, natif du Holstein, qui voyagea en Perse, et mourut en Russie. Ensuite la double imitation des modèles hollandais et de la littérature française, vint étouffer toute originalité. Gunther seul faisait entendre encore les accens d'une muse inspirée, mais délaissée. Il vécut dans la débauche et mourut dans la détresse.

Avec Klopstock, dont la muse s'inspira du génie de Milton, des prophètes et des apôtres, commence l'ère d'une vie nouvelle. Aujourd'hui personne ne lit plus son poëme épique, ni ses drames, ni sa prose, ni les odes de sa vieillesse. Mais tout amant de ce qui est pur, noble, élevé, tendre, grandiose, admire et relit sans cesse les odes composées pendant la première moitié de sa vie. Le célèbre Haller a aussi écrit quelques odes, où l'on remarque une inspiration réelle, puisée dans le paysage des contrées alpines. A une école différente appartiennent Gleim, et surtout cet aimable Gœtz,

poète charmant, dont la grace toucha jusqu'à Frédéric-le-Grand, étranger au mérite, insensible aux beautés de la muse allemande. Gleim et Gœtz doivent leurs inspirations, non à l'ange de Sion, mais à l'habitante divine du Parnasse.

En 1770, on vit se former spontanément, au nord et au midi de l'Allemagne, deux écoles poétiques, dont le berceau fut placé dans les universités de Gœttingue et de Strasbourg. L'une reconnaissait pour chef Klopstock, et prenait pour guide sa muse hébraïque et classique. L'autre se rattachait à Herder, et imitait ses inspirations romantiques. Les plus remarquables sectateurs de la première furent le comte Frédéric de Stolberg, le romancier Miller, et le sentimental Hôlty. Gœthe, le peintre Muller et Jung Stilling appartiennent à la seconde. Claudius et Burger, également étrangers à l'une et à l'autre, les rappellent toutes les deux par le charme, la naïveté, la sensibilité, quelquefois par la profondeur et le grandiose de leurs compositions. Mais comment traduire des émotions et des couleurs? Comment reproduire exactement toutes ces nuances dont l'arc-en-ciel est diapré? Par quel mécanisme de traduction, fixer et répéter le son délicieux qui retentit dans l'espace?

Quoi qu'il en soit, je chercherai à faire connaître et apprécier les principales beautés de ces poètes lyriques, en m'inspirant de leurs sentimens et de leurs idées. Mais c'est sur Gœthe que notre attention se concentrera spécialement. C'est à sa muse que nous de-

manderons d'intimes confidences. Puisse le lecteur français juger avec indulgencc un essai plein de difficultés, et ne pas nous accuser de profaner les mystères de la poésie, en les divulgant en prose barbare !

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

ANTIQUITÉ.

DU SIVA POURANA.

POLITIQUE.

DES COMMUNES ET DE L'ARISTOCRATIE, PAR M. DE BARANTE.

PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE DU CATHOLICISME.

POÉSIE.

(N° 39. — MARS 1829.)

LE CATHOLIQUE.

VARIÉTÉS.

NOUVEAUX MÉLANGES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR M. VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. Villemain est un exemple frappant de ce que peuvent une volonté forte et l'élévation des sentimens, jointes à un beau talent et à une inspiration naturellement heureuse. Elevé dans des idées purement littéraires, plus conformes aux habitudes académiques du dernier siècle qu'aux mâles études de l'époque actuelle, il a su s'affranchir peu à peu du bel-esprit; d'orateur il est devenu historien et penseur. La série des ouvrages de M. Villemain offre un *crescendo* remarquable; et comme l'auteur est jeune encore, il est difficile de marquer le degré d'élévation auquel il pourra arriver.

Les premières publications de cet habile professeur sont sans doute dignes de son éloquence. Elles offrent une combinaison de style par masses, et l'on y découvre l'influence de la littérature latine. L'auteur est *cicéronien*, avec les dehors d'une élégance toute française. Cependant il ne s'y montre pas encore libre des entraves de l'école. Produit étonnant de la rhétorique moderne, c'est le plus brillant des académiciens, mais il est toujours orateur et académicien. Que l'on prenne la peine de me comprendre : M. Villemain s'annonça dès son début avec une force de conception peu commune. Ce qui lui manquait, c'était de n'avoir pas assez travaillé sa pensée ; mais bientôt Galathée s'anima sous le ciseau du nouveau Pygmalion ; elle respira et se montra brillante de jeunesse et de beauté. Ce fut ainsi que la pensée de M. Villemain devint une fille des muses.

Applaudissons à cette heureuse métamorphose, et cherchons-en le principe. Nous le découvrirons sans doute dans son génie, mais aussi dans une application soutenue à un genre d'études consciencieuses et sévères. Les philosophes de la Grèce, le divin Platon surtout, et les Pères de l'Eglise ont été les objets de ses méditations. L'auteur en a recueilli un idéal de beauté que la latinité, d'ailleurs si imposante, ne pouvait lui offrir. C'est ainsi que le jeune écrivain qui se pénètre de Bossuet, double la puissance de sa raison, s'il joint à l'étude de ce grand modèle celle des pensées de Pascal, et la métaphysique de Mallebranche. Celui qui se laisse entraîner par la ravissante har-

monie de Racine, accroît sa capacité en parcourant avec Montesquieu l'histoire législative des nations anciennes et modernes.

Le nom de rhéteur a une signification honorable qui n'est pas celle de l'esprit dégénéré des sophistes auxquels on l'a jadis appliqué. C'est ainsi que je prétends qu'à son aurore littéraire, M. Villemain a été un rhéteur du premier ordre, et qu'il annonce maintenant un philosophe inspiré par les lumières de Platon et de l'Eglise. Son talent pour l'histoire n'est pas moins remarquable. La Vie de l'Hôpital, qui ouvre le volume des Nouveaux Mélanges, a tous les avantages des biographies de Plutarque, sans en offrir les ambitieux défauts, sans tomber surtout dans ce jeu d'antithèses historiques si familier au célèbre auteur de tant de faux parallèles. On aurait désiré dans l'Histoire de Cromwell un cadre plus vaste dans lequel l'auteur aurait fait entrer une époque tout entière; mais on y reconnaît que M. Villemain a déjà dépassé les bornes de la biographie. Il s'en éloigne encore plus dans la Vie de l'Hôpital; il en sera sans doute entièrement affranchi, lorsqu'il nous offrira le grand tableau des premiers siècles du christianisme, comme nous pouvons en juger par les fragmens remarquables détachés de cette noble composition.

En écrivant la Vie du chancelier de l'Hôpital, M. Villemain avait à éviter plus d'un écueil. Pour rester dans le vrai, il fallait être catholique, mais catholique dans toute la force de l'expression. N'est-ce pas profaner ce beau titre que de présenter la cause du

catholicisme sous la forme d'une faction animée par la haine et la vengeance ? On est catholique avec l'ame des premiers chrétiens et de cet apostolique Fénélon, le plus ultramontain des évêques de France, le plus grand partisan des Jésuites, mais aussi le plus tolérant des hommes, de ce même Fénélon qui avait si fort en horreur les combinaisons de la monarchie de cour et de la monarhie ministérielle, auxquelles nous devons les désordres de l'ancien régime, et la dégradation de la royauté sous le titre de pouvoir absolu.

Les Guises, aussi distingués par leur génie populaire et l'élévation de leur ame que par leur zèle ardent pour la vérité, eurent la grandeur pour apanage. Mais leurs brillantes qualités étaient ternies, il faut l'avouer, par un odieux esprit de faction et de parti. Sous le rapport de la probité politique, leurs adversaires l'emportent de beaucoup sur eux. En revanche, ceux-ci sont dans le faux, soit qu'ils embrassent ouvertement le protestantisme, soit qu'ils cherchent, en leur qualité de membres du parlement, à envahir les droits du clergé. Le chancelier de l'Hôpital fut, à beaucoup d'égards, le Fénélon de ces temps de malheur. Catholique et tolérant; uni à une femme protestante, mais lui-même anti-protestant par conviction; favorable aux évêques et à leurs droits, et rarement impressionné par les préjugés ou les violences parlementaires; inoffensif pour Rome, mais déplorant les désordres du clergé, et l'appui du glaive prêté à une religion qui doit marcher avec Dieu seul: le chancelier de l'Hôpital, nourri des lettres anciennes, versé

dans la belle latinité, savant en jurisprudence, avait un caractère de stoïcisme tempéré par les vertus d'une foi douce et exemplaire. S'il ne fut pas un génie du premier ordre, s'il ne put s'emparer de son époque pour la dominer et lui communiquer son esprit, au moins occupe-t-il le premier rang parmi les hommes de bien, et offre-t-il le plus beau modèle de la magistrature française, si distinguée par un caractère de fermeté que l'on retrouve à tous les âges.

M. Villemain s'est tiré avec beaucoup d'adresse des difficultés que lui présentait son sujet. La probité de ses intentions prouve son amour pour le bien, et à quel point lui est chère cette morale du christianisme toute-puissante sur les sociétés modernes. Avouons-le cependant: il lui manque encore une opinion déterminée. On devine la pureté de son ame, et le désir de vérité qui le transporte. Ses inclinations littéraires percent même à travers les grands sujets de l'histoire; mais on ne se rend pas assez compte de sa doctrine. Il n'est pas protestant; il s'éloigne de Rome et des ultramontains sans aigreur et sans fiel: on dirait qu'il penche vers la doctrine gallicane telle que les parlemens l'ont interprétée. Mais dans tout cela il y a encore plus d'affection que de raison, plus d'admiration pour de beaux caractères que de réflexion sur le fond des choses. Malgré ces défauts, la vie du chancelier de l'Hôpital est tracée à grands traits. Son époque, jugée avec une certaine impartialité, n'est affaiblie que par l'indécision de l'écrivain; car la véritable impartialité est celle qui dérive d'un système arrêté, et qui

franchit ensuite les bornes de ce système pour s'élever à l'appréciation indépendante des systèmes opposés. Sans un point d'appui pris en nous-mêmes, notre impartialité est vague et flottante. Egalement, si l'esprit systématique nous domine à tel point que nous cessions, pour ainsi dire, d'être hommes pour devenir esclaves d'une opinion, il n'y a plus de libre jugement, plus de juste évaluation du mérite d'autrui. Disons encore que ce morceau d'histoire, le premier des nouveaux mélanges, est composé dans ce style ferme et vigoureux qu'il n'est plus besoin de faire remarquer lorsqu'on parle de M. Villemain.

Le savant professeur a placé en tête de son aperçu caractéristique des Pères de l'Eglise au quatrième siècle, un Essai sur le polythéisme du premier siècle de notre ère. C'est un tableau tout-à-fait digne d'être comparé à celui que Robertson a composé sur le moyen âge, sauf que M. Villemain est bien autrement maître de son sujet que l'historien de Charles-Quint. Un rapide aperçu de notre manière d'envisager cette grave question indiquera les points sur lesquels nous sommes d'accord avec l'auteur, et ceux sur lesquels nous différons d'avec lui.

Le paganisme des Romains fut originairement un culte majestueux de la Divinité, contemplée immédiatement au sein de la nature. Rien n'y rappelle la religion des héros, si étendue chez les Hellènes. En revanche, il y existe une analogie frappante avec ce que nous savons des croyances pélasges : la religion de Rome fut d'abord une émanation de celle des Etrus-

ques dont tout concourt à prouver l'identité avec celle des Pélasges.

Le code sacerdotal et législatif de Numa, être mythologique dont on a fait un roi fabuleux, était pour les Romains le fondement même de la religion. Les Grecs ont faussement prétendu mettre ce code en rapport avec les doctrines de Pythagore. L'illustre Samien visa à la réforme du polythéisme des Hellènes. Le code romain exprimait une croyance plus pure que celle de l'héroïsme grec; mais la philosophie du sage de Samos est conçue dans un tout autre esprit que celle du pontife législateur de la ville du Capitole. Elle est cependant pure et inspirée comme l'autre, si nous la comparons aux fables des mythologues.

Lorsque les Romains furent en contact avec les Hellènes. leur croyance, pieusement conservée, mais nullement délivrée des langes de l'enfance, subit une première atteinte, par suite de son amalgame avec les fables empruntées aux poètes de la Grèce. Tout devint grec à Rome; la littérature naissante ne conserva de latin qu'un caractère particulier de civilisation et de patriotisme, profondément gravé dans les mœurs de la ville éternelle. Mais le dernier ébranlement de la vieille foi de Rome, fut occasioné par les altérations de la constitution de l'Etat.

L'ordre social chez les Romains se composait, dès le principe, d'une unité morale luttant contre un peuple latin, qui demandait à être incorporé à la politique de l'Etat, renfermée dans un sénat d'origine étrusque. Servius Tullius commença l'œuvre de l'affranchisse-

ment, et accorda aux Latins de se placer à côté de la classe guerrière et sacerdotale des Etrusques, fondateurs de la cité du Capitole. Dans les commencemens de la république, l'œuvre de ce grand roi resta comme suspendue, jusqu'à ce que les tribuns eurent reconquis pour le peuple les anciens droits avec leurs conséquences.

Arriva l'époque des Gracques. On y tendit à introduire en grand dans le vieil ordre social, à la fois aristocratique et plébéien de Rome, les idées démocratiques des Hellènes. Le sénat subit une réforme radicale, lentement préparée dans la succession des âges. Il se métamorphosa de plus en plus en une oligarchie de riches, au lieu d'être, comme par le passé, une caste aristocratique, sacerdotale et nobiliaire. De même aussi le peuple latin, jadis sévèrement discipliné, se changea en une multitude une et indivisible. On peut dire avec raison que Rome, aux derniers temps de la république, offrit, quoique sur une échelle plus vaste, le même phénomène que les Etats de la Grèce, depuis l'Athénien Clisthènes. Il restait cependant au sénat romain un ascendant oligarchique qu'aucune république des Hellènes ne posséda jamais. En compensation, la masse du peuple appelait à grands cris un tyran comme un libérateur, qui devait la mettre en possession d'une souveraineté dont le sénat avait seul le privilège.

Lorsque, par la nature des choses et par une imitation mal entendue des constitutions de la Grèce, les idées démocratiques eurent acquis un puissant ascen-

dant au sein de Rome, elles réclamèrent, par la bouche des tribuns, non-seulement le partage, mais encore la division des pouvoirs. Le sénat opposa à ces prétentions la résistance qu'offre une oligarchie compacte dans sa puissance. Il ne permit jamais qu'on démembrât en lui la politique, la religion et la jurisprudence, qui formaient l'unité morale de l'antique constitution romaine.

Aussi long-temps que Rome eut pour guide le génie étrusque qui avait présidé à son origine; tant que l'aristocratie du sénat, issue de la caste patricienne, ne se fut pas dissoute en oligarchie de riches, la religion domina la politique et la jurisprudence. Toutes les conquêtes des Romains furent originairement entreprises dans un but où venaient se confondre la religion et la politique. On divinisait la patrie au nom de laquelle se faisaient ces guerres. La jurisprudence romaine n'eut également rien de démocratique; elle avait été établie au moyen d'une législation sacerdotale qu'on fit remonter au fabuleux Numa, dont les institutions furent reproduites par la loi des Douze-Tables. Cette loi, étrangère au génie des Grecs, a été assimilée à la législation de Solon; mais il suffit d'une simple inspection pour se convaincre du contraire.

Une fois que le sénat fut devenu une véritable oligarchie, la religion, jusque-là le lien de la politique et de la jurisprudence, cessa d'être comprise. Elle ne fut plus qu'une vaine formule, une coutume des pères, un moyen d'influence sur les peuples au profit du pouvoir. La politique cessa d'être sacrée, et devint un pur

machiavélisme. Le paganisme romain, incorporé et assimilé à contre-sens au paganisme grec, tomba dans le ridicule. La philosophie d'Epicure, toute de volupté pratique et convenant parfaitement à un peuple peu métaphysicien par la nature même de son langage, acheva la ruine des croyances chez les grands et les riches. Quant aux jurisconsultes, ils se séparèrent par les mêmes causes, quoique plus lentement, de l'antique religion. Leur caractère, de sacerdotal qu'il était, devint profane. Mais ici le génie romain se déploya, pour la dernière fois, dans toute sa grandeur morale.

Sous l'empire, qui consomma la dissolution de l'ancien ordre social, les jurisconsultes se divisèrent en diverses écoles, et cherchèrent, à défaut de la religion, à ennoblir la législation par la philosophie. Les uns restèrent fidèles au système d'Épicure ; quelques autres furent péripatéticiens : mais les plus imposans, ceux qui ne voulurent pas devenir les esclaves du pouvoir, embrassèrent une doctrine de stoïcisme pratique. Ce fut en général du côté pratique que les savans latins adoptèrent la philosophie des Hellènes, abandonnant son génie spéculatif pour lequel ils ne se sentaient pas de vocation.

Le contact de l'empire avec l'Orient ralluma à Rome le flambeau des croyances, éteint par son alliage avec la mythologie des Grecs. Le génie oriental parlait à la nature humaine, avec bien plus de profondeur que les riantes fictions de fables remplies de frivolités. Il correspondait aussi davantage avec le génie primitif de la religion étrusco-romaine. Mais ce rajeunissement du

paganisme au sein de Rome, ne partant point d'un principe fixe d'unité morale, n'aboutit qu'à un panthéisme gigantesque, contraire aux mœurs, tendant à confondre le bien et le mal dans une immonde corruption, dépravant l'imagination des peuples et ne parlant aucunement à leur ame. Il y avait de l'intelligence dans ce paganisme nouveau, mais il était aussi vide de patriotisme que de sentiment. Il provoquait la pensée et ne réveillait en aucune manière la piété. C'était le règne désordonné des symboles ; ce n'était plus le culte patriarcal des divinités tutélaires. Cet essai populaire d'une informe union entre toutes les croyances païennes même les plus antipathiques, frappait l'imagination des masses, et alimentait la mystique rêverie des penseurs.

Deux classes d'hommes exploitèrent cette nouvelle forme donnée au paganisme ancien : de prétendus pythagoriciens, et de soi-disant platoniciens, qui n'avaient presque rien de commun avec leurs prédécesseurs. Les premiers firent une assez grande fortune chez les Romains, parce qu'ils s'associèrent sous le titre de mathématiciens, et entreprirent de vastes constructions architecturales. Ils correspondaient par là au génie pratique de l'Italie. Les autres fleurirent, surtout parmi les Grecs, et prirent leur origine à Alexandrie d'Egypte. Leurs inspirations sont souvent remarquables, et l'on ne peut que louer leurs efforts pour reconstituer une croyance universelle et en faire la base de la philosophie comme de la religion des païens. Mais leurs moyens d'exécution ressemblèrent aux ten-

tatives de l'empereur Adrien, qui voulut identifier à Rome toutes les croyances, de même qu'à Alexandrie les néoplatoniciens prétendirent le faire à l'égard de tous les sytèmes. Il résulta de cet essai une informe compilation de matériaux, au lieu d'une unité vraiment morale.

Quoi qu'il en soit, le paganisme fit les plus grands efforts pour opposer, au christianisme naissant ce renouvellement de la religion et de la philosophie, sous une forme symbolique pour le peuple, et platonicienne pour les adeptes. Mais le christianisme fut tel qu'Hercule au berceau, étouffant le serpent qui cherchait à l'enlacer. Rien de plus grand que cette lutte, où l'on vit la religion du Christ faire par *séparation* ce que le paganisme avait inutilement tenté par voie de *confusion*; où l'on vit la vérité sainte replacer le genre humain sur la base primitive de l'unité de la foi, en découvrant partout le principe des choses, et en répudiant l'alliage païen de la corruption de ce même principe.

Le tableau qu'a fait M. Villemain du polythéisme expirant et de la lutte engagée entre celui-ci et la religion chrétienne, est grand et imposant; mais il ne nous paraît pas assez philosophiquement résumé. Et, pour nous servir d'une expression de la fable indienne, l'auteur a voulu, comme Vishnou, mesurer le globe en trois pas. Il l'a mesuré en effet; il y a mis à la fois du génie et de la méthode, et cependant il n'a pas dirigé ses nobles efforts vers le point culminant de la discussion. Son esquisse est hardie; il ne lui manque

en quelque sorte qu'un foyer d'où les rayons lumineux se répandent à la circonférence. Cependant cette circonférence est bien arrêtée, et l'écrivain non-seulement a coloré son tableau d'une main exercée, mais l'a encore composé avec raison, sagesse et entente du sujet.

J'ai beaucoup à dire encore sur cette publication de M. Villemain, dont je n'ai examiné qu'une faible partie. Je ne prends pas tout-à-fait congé de son livre, si plein de choses, si beau de formes, et si vrai dans le fond.

ANTIQUITÉ.

DU SIVA POURANA.

CHAPITRE III.

De la guerre soutenue par Scanda contre Taraka et Sourapurpana ; de la conquête de l'île de Ceylan ; de la ruine de Tripoura, métropole de l'hétérodoxie bouddhiste.

§ I. *Du géant Taraka.*

Dans la mythologie indienne, les Daityas ou Titans représentent les forces rebelles, les mauvais génies. Ils figurent, par extension, les peuples aborigènes de l'Inde, et les sectes hétérodoxes. On les nomme aussi Danavas, fils de Danou, et Rakshasas, magiciens, géans. On les voit lutter dans les fables cosmiques, en qualité de génies rebelles, contre Dourga, la puissance créatrice, épouse de Siva, du Dieu suprême. Mais dans les fables épiques, on voit souvent ces Daitias, Rakshas ou Danavas, apparaître comme ennemis de Brahma et de Vishnou, comme partisans de Siva, ses alliés et ses sectateurs. Le démon Taraka se trouve, par rapport à Siva, dans une position très-

compliquée, ainsi que la suite de cette analyse le fera voir.

Un autre personnage, démon femelle, qui se nomme également Taraka, et qui ne joue un rôle que dans les fables épiques, a-t-il une affinité mythologique avec le Taraka dont nous nous occupons? Nous l'ignorons, et nous ne pouvons constater que l'identité des noms entre le démon mâle, appelé Taraka, et cet autre démon femelle, héroïne combattue par Rama, qui châtie son insolence. Au reste, Taraka signifie *sauveur*. Tarakeswara, le seigneur Taraka, s'appelle ainsi, d'après Siva, que l'on surnomme Iswara, le seigneur. Ce sens du mot Taraka, cette signification céleste qu'on lui donne, semble laisser deviner une conception antique de ce personnage, conception étrangère au point de vue sous lequel il apparaît dans le Siva Pourana (sections ou adhyaya neuvième et suivantes).

« Taraka le Titan, dit ce Pourana, était un Raksha ennemi de l'humanité. L'ambition le dévorait. Il choisit dans la forêt de Madhou, sur les limites du royaume de Vraja, un endroit agréable, orné de fleurs charmantes, et d'une tendre verdure. Là, dans l'intention perverse de ruiner le pouvoir des Dévas, il s'exerça dans l'accomplissement d'une pénitence, et de mortifications auxquelles la crédulité la plus aveugle refuserait d'ajouter foi. Cependant je vais vous en faire le récit exact.

« Il passa un siècle, debout sur un pied, l'œil fixé sur le soleil, les deux bras tendus vers les cieux. Il passa un second siècle, debout, immobile, reposant sur le

grand orteil d'un de ses pieds. Il passa un troisième siècle, buvant de l'eau pure pour tout aliment : un quatrième, pendant lequel il ne se nourrit que d'air : un cinquième, où, debout et nu dans le fleuve, il y fit ses dévotions : un sixième, où il resta debout au centre de la terre, accomplissant les rites pieux : un septième qui le vit debout dans l'élément du feu, continuant de remplir ces devoirs. Pendant le huitième siècle, il resta la tête en bas, les pieds tournés vers le ciel : pendant le neuvième, il se soutint sur une de ses mains, dont la paume, appuyée sur la terre, lui servait de support : pendant le dixième, on le vit suspendu aux branches d'un arbre : pendant le onzième, il s'accrocha par les pieds aux rameaux de l'arbre, et resta ainsi la tête en bas.

« Après ces onze siècles de mortifications terribles, il respira. Aussitôt s'élança du haut de sa tête une flamme qui consuma toute la terre. Indra, maître des cieux inférieurs, trembla pour son empire. Il craignit que Taraka n'usurpât sa puissance. Frappés d'étonnement, accablés de douleur, tous les Dieux se dirent : « L'Etre suprême a-t-il fixé le moment présent, comme « époque d'une destruction universelle? » Question qu'ils s'adressaient et se renvoyaient l'un à l'autre.

« Les Dieux portèrent sur cet événement les forces de leur intelligence et découvrirent que Taraka, pour mieux atteindre son but, s'était assuré des faveurs de Brahma, en lui faisant hommage de ses austérités et de ses pénitences. Il espérait ainsi que le dieu ne s'opposerait pas au vœu qu'il avait formé de réduire l'uni-

vers au néant, en décochant sur lui la flèche de ce feu terrible qui enveloppe tout de flammes ardentes; flèche partie de cet arc de la colère qui dévore l'ame elle-même. Alors les Dieux, formant une procession solennelle, se rendirent près de Brahma, leur chef. « Nous restons en paix sous l'ombre tutélaire de ta » faveur, lui dirent-ils; pourquoi nous livrer aux dé- » vastations d'une flamme étrangère? » Brahma leur répondit, en versant sur eux un déluge de faveurs: « Une adoration extrême, dévouée, prodigieuse, m'a » été rendue par le Titan; il faut que je le récom- » pense; je suis forcé d'être reconnaissant. Vous verrez » ensuite que je saurai vous rendre justice, et vous » garantir de tout danger. »

» Brahma répandit donc ses graces sur Taraka, et lui dit: « Parle, quel désir formes-tu? Puisque tu as » pratiqué les austérités les plus sévères, je dois l'ac- » complir. » Le Titan adora le dieu, et lui répondit:

« O roi, souverain de tous les êtres, c'est par toi » que tous les vœux sont remplis! Je ne te demande » que deux graces pour prix de mon culte: la pre- » mière, c'est que nulle créature vivante ne puisse s'é- » galer à moi pour la force et pour la puissance; la se- » conde, c'est que si jamais Siva donne naissance à un » fils légitime, j'aie le bonheur d'être tué par ce fils, » et que seul il puisse me vaincre! » — Brahma dit: « Que cela soit! » et disparut. Taraka termina ses adorations, retourna vers son royaume d'Hiranya, terre resplendissante d'or; et les Titans, habitans de cette contrée, se réunirent en assemblée générale, où ils

élevèrent Taraka au-dessus de tous leurs princes, et lui décernèrent le souverain empire.

« Dès qu'il se vit maître de ces forces démoniaques et gigantesques, il fit peser le bras de sa tyrannie sur le globe qui trembla. Les dieux furent aux abois. Indra, en signe d'obéissance, fut obligé de lui donner le cheval blanc qui lui servait de monture. Yama se vit forcé de recueillir l'herbe destinée à nourrir ses chevaux. Kouvera remit entre ses mains sa hache de bataille. Varouna lui abandonna ses mille chevaux marins, blancs comme le lait, excepté l'oreille gauche qui était noire. Les Rishis lui donnèrent la vache de la bienfaisance : les profondes rivières versèrent à ses pieds leurs perles et leurs pierres précieuses. Il fit transporter dans sa demeure tout ce que la terre avait de magnifique. Le soleil, frappé de crainte, abandonna au monstre ses rayons et sa chaleur : Taraka lui ordonna de conserver seulement la force et l'éclat nécessaires pour faire fleurir le lys aquatique. Effrayée de la soif de sang qui le dévorait, la lune parut toujours pleine, et, pour lui obéir, elle éclaira le jour comme la nuit. Le vent ne soufflait que d'après ses ordres ; Pavana ne s'agitait plus qu'avec le faible mouvement d'un éventail. Taraka enlevait et dévorait lui-même les offrandes délicates, présentées aux Dévis et aux Pitris, aux dieux et aux ancêtres. L'univers entier, pendant un espace de temps considérable, resta soumis à son pouvoir. »

Nous voyons dans ce morceau, Taraka se montrer à nous comme ennemi des dieux (Devas) et des pères

(Pitris), dont le culte est celui des Védas. Cependant Brahma, chef des dieux et des ancêtres, par une apparente contradiction, lui accorde sa faveur. Peut-être les Brahmanes protégèrent-ils pendant un certain espace de temps les princes aborigènes contre les Kshatryias, sectateurs de Siva. Peut-être (et cette opinion nous semble plus probable) n'est-ce là qu'une de ces conceptions fantastiques, purs jeux d'esprit, communs à toutes les mythologies, et où les doctrines les plus inconciliables, les choses les plus opposées se confondent et se mêlent dans une apparente unité.

La pénitence de Taraka rappelle celle d'une foule de sages, de pontifes, de démons indiens. Les uns, comme le guerrier Wishvamitra, pratiquent ces austérités, afin d'obtenir la dignité de Brahmane; d'autres, sages et pontifes, pour s'identifier à la divine essence, et conquérir la suprême béatitude; les Titans enfin, pour usurper la domination de l'univers, et détrôner les dieux. Il arrive quelquefois aux pontifes et aux sages de montrer autant d'ambition que les Titans: aussi Indra, qui commande aux dieux du ciel inférieur, tremble-t-il perpétuellement pour son empire. Ce gigantesque ascétisme rappelle le Tapasya, dévotion, pénitence, méditation du Créateur, contemplant les mondes qui habitent le sein du dieu suprême, et qu'il se prépare ainsi à reproduire sous une forme terrestre. De ce Tapasya du Créateur, émane aussi une flamme, mais elle est douce; au lieu d'embraser les créatures, elle les nourrit, elle les soutient et les échauffe. Ainsi les solitaires et les dévots indiens

se proposent l'imitation en petit de ce que les sages, les dieux, les géans ont accompli dans des proportions colossales. Dévouement qui renferme une lutte bizarre, ineffable, de cet orgueil satanique qui crie à l'homme: *Sois ferme dans ta volonté, tu t'égaleras aux dieux:* et de cette humilité presque chrétienne, qui abaisse et confond toute espèce d'orgueil.

Taraka prie Brahma d'ordonner que ce soit un fils de Siva qui lui donne la mort. C'est que Siva, ayant juré de ne pas se marier, Taraka croit de cette manière s'assurer une existence immortelle. Ensuite les sectes indiennes, dans leur mysticisme panthéistique, finissent par unir et confondre les amis et les ennemis, les dieux et les démons: alors ceux que frappe le courroux céleste, sont à la fois ses favoris et ses victimes. De là ce désir étrange de Taraka, qui veut périr sous la main de l'ennemi même qu'il adore.

§ II. *De la résurrection de Sati, qui renaît en Parvati. De la mort de Kama.*

Les dixième et onzième sections du Siva Pourana traitent de la résurrection de Sati sous la forme de Parvati. Brahma instruit les dieux des promesses du sage Narada, qui a prophétisé la naissance de ce fils de Siva, sous la main duquel Taraka doit succomber. Il leur apprend que Siva réside au nord de l'Inde, sur les hauteurs de l'Himachala. Les dieux, s'adressant à leur chef Indra, le prient d'inviter le dieu de l'amour, Kama, à se joindre à eux. On flatte, on caresse le jeune Kama; on loue sa beauté, on exalte sa

puissance. Il conçoit tant d'orgueil qu'il se vante de pouvoir subjuguer Siva lui-même. — « Eh bien! re- » prend Indra, c'est ce que nous te demandons. » A ces mots, il réfléchit sur ce qu'il vient d'avancer, prévoit les maux qui le menacent, et cependant il persiste. Il se souvient avec terreur du courroux dont l'accabla Siva, lorsque Sandhya, fille de Brahma, sœur des Brahmandicas, partagea leur flamme incestueuse, inspirée par Kama, sur lequel pèse depuis ce temps la malédiction de son père et de ses frères. Il consulte son épouse Rati, qui blâme sa témérité, mais qui consent à l'accompagner.

Kama part avec le dieu du printemps, Vasanta. Il se dirige vers le mont Himachala, et se prépare à percer le cœur de Siva. Ce Kama, fils de l'Uranus indien (Kashyapa) et de Maïa, la déesse nature, la déesse des illusions, est aussi nommé fils de Brahma. Il rappelle le dieu égyptien Caimis, époux de Rhytia, semblable à Kama par son âge et sa beauté. On remarque aisément l'analogie de ces mots Kama et Caimis, Rhytia et Rati. L'ancien nom de l'Egypte était *Chemia*. En sanskrit, *Kama*, c'est le désir. Les langues dites sémitiques, offrent de nombreux dérivés de ce mot, avec une signification à peu près semblable; le mot *Cham* y signifie ardeur, désir, feu, et par suite *soleil*. Le mot *Rati* (nom de la femme de Kama), indique une jeune femme qui folâtre.

On affirme que le culte de Kama fut supprimé dans l'Inde de très-bonne heure, par suite de la colère de Siva. Cependant il conserve ses temples, et son culte paraît avoir été fort répandu dans l'Asam et le Napala,

au nord-est du Bengale, dans la région de Kamaroupa, du dieu de l'amour, où les mœurs et les fêtes se rapprochent de ce marché de femmes, et de ces cérémonies érotiques de l'ancienne Babylone. Ce n'est pas que la religion de Kama ait jeté de profondes racines dans le paganisme indien. Il n'y apparaît que trois fois d'une manière prononcée et importante : la première, lorsqu'il jette dans le sein de Brahma et des Brahmandicas, une flamme incestueuse pour la belle Sandhya, et que la malédiction paternelle tombe sur lui ; la seconde, quand il enflamme Siva d'amour pour Parvati, et que Siva le consume des foudres de son regard ; la troisième, lorsqu'il renaît en Pradyumna, fils de Crishna, et que Rati son épouse ressuscite en même temps que lui.

Dans la cosmogonie des Védas, le dieu Kama figure, non comme être mythologique, mais comme simple *idée*. Il est le désir, la chaleur vitale, engendrée au sein de Brahma le Créateur. On l'oppose à *Tamas*, aux ténèbres. Son culte, tour à tour aboli, partiellement relevé, aurait-il quelque rapport avec la religion des nations commerçantes de l'Afrique et de Babylone, que l'on dit issues de Cham ? Nous l'ignorons, et probablement personne n'obtiendra la solution de ce problème. Observons toutefois la place purement métaphysique qu'il occupe dans les Védas ; son rôle, moitié poétique, mythologique et fabuleux, moitié historique (quant à l'abolition de son culte) dans ses rapports avec Siva et Brahma ; enfin les relations intimes qui l'unissent à la divinité de Crishna, dont il devient

l'enfant. On sait que ce culte de Crishna avait pour but de réunir dans un commun Panthéon toutes les divinités indiennes. Peut-être de ces rapprochemens pourrait-on faire sortir quelques inductions que je ne basarderai cependant pas.

La régénération de Sati, comme nous l'avons dit plus haut, s'était effectuée en Parvati, qui, dès son enfance la plus tendre, avait déclaré au dieu Himala, roi des montagnes, son intention de ne jamais épouser que Siva. Depuis cette époque, elle lui voua une ardente dévotion. Elle fit en son honneur une pénitence (Tapasya) mêlée d'austérités et d'adorations. Quand sa mère apprit d'elle que, pour obtenir la main de Siva, elle avait résolu de pratiquer ces austérités, elle en fut alarmée et s'écria : « *Ouma* (1) ! Comment peux-tu songer à te rendre dans la forêt, pour y pratiquer de si rigides austérités ? Reste parmi nous, remplis tes dévotions dans la demeure de tes parens : tu obtiendras le dieu que tu désires. Comment tes formes délicates supporteraient-elles ces rigueurs ? La fleur soutient le poids de l'abeille, mais si l'oiseau vient s'y reposer, sa tige se brise. »

Hismalaya, père de Parvati, sollicite pour sa fille, auprès de Siva, la faveur de servir ce grand dieu en qualité de simple domestique, pendant le temps que lui-même resterait plongé dans ces méditations mystiques d'où rien ne pouvait l'arracher depuis la mort

(1) *Ou-ma !* O mère ! De là le nom d'*Ouma* qui est resté à Parvati.

de sa femme. Siva y consentit ; mais Kama, dieu de l'amour, Rati sa femme, et Vasanta, dieu du printemps, se glissent, pleins de malice, au lieu que Siva occupe aux pieds de l'arbre Roudraksha, dont les fleurs sont tressées en guirlandes en son honneur. Accompagnée de Jaya et Vijaya ses amies, Parvati accourait pour cueillir ces fleurs, qu'elle voulait offrir à Siva. Il leva la tête pour la première fois, et tendit la main pour recevoir l'offrande. C'était une première distraction causée par l'habile Kama. Pour la première fois, Siva sortait de cette frénétique et sombre douleur, qui l'avait absorbé depuis la mort de Sati. Cependant Siva s'étonne d'apercevoir le dieu du printemps, Vasanta, à une époque où il n'avait pas encore coutume de se montrer. Il soupçonne quelque trahison, et jette les yeux sur Kama qui, se tenant à gauche du côté du midi, observait attentivement Siva, et épiait le moment où ce dernier regarderait Parvati, pour le percer de sa flèche. Siva en fureur, ouvre le troisième œil, placé au milieu de son front, et le foudroyant d'un regard terrible, le consume tout entier.

Wilford, dans son *Essai sur l'Egypte*, ouvrage rempli d'ailleurs de documens apocryphes et que nous ne citons qu'à regret, cite un autre Pourana, où la mort de Kama est diversement racontée. Selon ce Pourana, Siva et Parvati se connaissaient déjà. Ils jouaient aux dés ou aux échecs, jeu appelé Chatouranga. Une violente querelle survint entre eux, ce qui leur arrivait souvent ; ils se séparèrent en colère. La déesse se retira vers la forêt Gauri, située à l'oc-

cident, peut-être sur les monts nommés par les anciens *Parveti*. Siva, de son côté, se dirigea vers le Cailasa, à l'orient des régions septentrionales de l'Inde. Tous deux se livrèrent séparément à une pénitence extrêmement austère. Mais le feu de leur dévotion était si véhément qu'une conflagration de l'univers semblait imminente.

Les dieux s'adressent alors à Brahma, qui les mène vers Siva, en le suppliant de rappeler à lui son épouse. Le Dieu s'écrie, dans un accès de rage : « Qu'elle » vienne d'elle-même et de son propre gré. » Les dieux envoient alors la déesse Ganga vers Parvati, pour lui adresser d'humbles supplications. A leur tour, les dieux se rendent près de Kama et l'invitent à blesser Siva de ses flèches redoutables. Presque aussitôt que Kama fut consumé, Parvati apparut sous la forme d'une Cirati ou fille des montagnes : et dès qu'elle vit que le cœur du Dieu commençait à s'enflammer, elle reprit sa véritable forme. Une grotte s'éleva sur la place même de la réconciliation ; grotte qui se nomme Camavana. Cependant Siva prit le nom de Cameswara (Cama et Iswara, réunis, identifiés dans la personne de Siva) ; il consola aussi Rati, lui disant qu'elle retrouverait son époux, aussitôt qu'il reparaîtrait dans la personne de Pradyumna, fils de Crishna. Ici, comme dans l'autre fable relative au même sujet, c'est toujours Kama qui vient aider Parvati. Son culte s'allie à celui de la divinité femelle et non du dieu mâle.

Cama renaquit en ce monde terrestre et devint *Adhoyoni*, par un adoucissement apporté au châti-

ment qu'il avait subi. Il fut même l'objet d'une grande faveur, puisqu'il devint le fils de Crishna qui est le même que Vishnou. Rati et les Apsarasas, nymphes célestes qui avaient suivi Cama dans cette entreprise qui provoqua la colère de Siva, chantèrent des lamentations sur un rhythme doux et triste (*Ratti Vilapa*). C'est ainsi que dans plusieurs religions antiques, nous voyons un dieu bienfaisant et jeune périr à la fleur de l'âge, et sa mort être suivie de plaintes et de lamentations. Depuis cette époque, Cama prit le nom d'Ananga, dieu sans corps. Le récit de sa mort se trouve aussi dans le Ramayana, d'où nous allons l'extraire (1). Nous suivons la version anglaise de Carey et Marshman.

Wishwamitra se trouve chargé de l'éducation du héros Rama et de celle de Lakshmana son frère. Un jour il les conduisit tous deux vers une forêt, située au confluent de la rivière Sarayou et du fleuve du Gange : là vivaient dans une profonde retraite de pieux contemplateurs, de dévots Mounis, dont l'ermitage s'élevait au milieu des bois. A la vue de cette habitation, les deux princes demandèrent à Wishwamitra : « Quelle est cette demeure sacrée ? quel mortel l'habite ? Homme divin, permets que nous t'écoutions. » Tes paroles seront pour nous une haute instruction, » une faveur insigne. »

En les entendant, le chef des sages sourit et répondit : « O Rama ! apprends à qui cette demeure ap-

(1) Livre I, section 22.

» partint jadis. Il y eut un temps où Kandarpa possé-
» dait une forme visible. Aussi les sages nomment-ils
» ce lieu *Kama*, désir. O descendant de Raghou ! ce fut
» cet audacieux qui blessa le Seigneur des dieux Siva,
» qui, le bras étendu vers le ciel, pratiquait des austé-
» rités rigides. Pour le punir d'un tel crime, l'œil du
» grand Roudra le foudroya. Ses membres délicats dé-
» vinrent la proie du feu ; toutes les chairs de son corps
» tombèrent en lambeaux ; sa forme tout entière fut
» dévorée. Depuis cette époque, ô descendant de Ra-
» ghou ! Cama, que le courroux du souverain des dieux
» avait privé de son corps, s'appela *Ananga*, le dieu
» sans corps. L'ermitage que j'habite s'est élevé sur le
» lieu même où Kama, Dieu glorieux, perdit son corps ;
» et ces sages, que jamais le péché ne flétrit de son ap-
» proche, ce sont mes disciples, ô héros éminent en
» vertus ! »

Dans ce morceau, un calme sublime respire. Il est en outre remarquable, parce qu'il nous montre la retraite pure de la sainteté s'élevant sur le lieu même où le Dieu de l'amour, cet ennemi de la sainteté, a perdu ses formes terrestres, pour ne conserver que son ame céleste. Allégorie ingénieuse qui nous fait voir l'édifice de la pureté morale et religieuse, habité par le seul amour divin, s'élevant sur les ruines du désir charnel de la concupiscence.

§ III. *Amours et mariage de Siva et de Parvati.*

Siva, lorsqu'il a foudroyé Kama, retourne vers le Kaïlasa. Parvati, dans son désespoir et dans son effroi,

va retrouver le roi Himala son père et la reine Meina sa mère. Narada lui apparaît et lui enseigne le moyen de reconquérir les faveurs de Siva. Parvati, suivant les conseils du dieu, s'achemine vers une solitude profonde, située dans l'Himachala, domaine de son père, roi des montagnes, lieu qui s'appela ensuite Gauri, d'après l'un des surnoms de la déesse. A force de dévotions et de prières, Parvati triomphe de la résistance de Siva qui voit en elle une incarnation de Sati, son épouse bien-aimée. Siva et Parvati ont une entrevue; Siva qui s'est d'abord présenté sous la figure d'un pieux mendiant ou Sonnyasi, reprend ensuite sa propre figure, ce qui comble de joie Parvati.

Cette dernière prie Siva de consentir à ce que leur mariage s'accomplisse régulièrement : il y consent et la renvoie vers sa famille. Lui-même se rend à Cashi (Bénarès). Là il va trouver les sept Rishis et les prie de se hâter de solliciter, en son nom, la main de la déesse et de faire savoir au roi Himala (roi-montagne) et à Meina son épouse, quel rejeton précieux doit naître de cette union. C'est elle en effet qui produira le sauveur des dieux, le destructeur du démon qui opprime Siva dans les huit formes de son existence, dans l'eau, le feu, l'air, la terre, le soleil, la lune, l'éther et les saints qui accomplissent le sacrifice, êtres élémentaires et sidériques, hommes pieux, créés pour maintenir cet univers.

Les Rishis partent, accompagnés de l'épouse de l'un d'entre eux, Arundhati, la seule de ces épouses qui n'eût pas été répudiée comme infidèle. Ils s'élèvent dans les

airs, et atteignent la cité merveilleuse habitée par le roi Himala. Tous les habitans de cette ville aiment la musique avec passion. Quand le roi de la montagne les vit descendre du haut des cieux, étincelant de lumière, il les prit pour les sept étoiles, et alla au-devant d'eux en grande pompe : ajoutons que les Rishis, saints patriarches, êtres à la fois historiques, cosmiques et allégoriques, avaient été incorporés aux sept planètes.

Vient ensuite un tableau de mœurs naïves et vraiment homériques. Arundhati, l'épouse fidèle de l'un des Rishis, parle la première et s'adresse à la reine Meina, qu'elle engage à donner sa fille en mariage à Siva, dieu puissant dont elle exalte la magnificence. Les Rishis, attirant à l'écart le roi Himala, lui tiennent le même langage et l'exhortent de la manière la plus vive à consentir à cette union. Ainsi passèrent quatre jours entiers; enfin le moment favorable arriva, le consentement fut donné, les Rishis repartirent. Aussitôt Siva se rendit au Cailasa pour préparer les noces : et Narada fut chargé d'aller convoquer à ces solennités Brahma, Vishnou, tous les dieux, tous les Rishis, une foule d'êtres célestes. Nous laisserons parler le poète.

« A la sommation de Bhagavan, tous les dieux, tous les êtres célestes se présentèrent pour assister à la cérémonie du mariage. En avant marchait Brahma, monté sur un cygne. Les Rishis se tenaient en croupe. Après lui venait Vishnou, assis sur l'aigle Garoura, et tenant dans ses quatre mains la conque, le disque, la massue, la fleur de lotus. Sur leurs pas se pressaient Indra, Yama, Kouvera, Varouna et les fleuves Ganga et Ya-

mouna, et les sept Océans, et les musiciens célestes, et les nymphes des cieux, et le serpent Vasouki, et d'autres serpens, tout couverts de chaînes resplendissantes, tout étincelans d'or et de pierreries. Les sept déesses-mères, Matris, vinrent aussi pour préparer les noces.

« Quand l'assemblée fut complète, et que tout fut préparé pour la procession céleste, Siva, quittant le mont Cailasa, se mit en marche avec toute la grandeur et toute la pompe imaginables. A la place du signe qui se trouvait sur son front, on vit briller un troisième œil, lançant des feux comme le soleil. Le croissant, placé sur le sommet de sa tête, se changea en un radieux diadème. Les serpens, dont son cou est enlacé, se transformèrent en chaînes précieuses, en colliers éclatans, où les rubis et les perles mariaient leur éclat. Les cendres, qui lui servent à se frotter le corps, devinrent le parfum exquis qui émane du bois odorant du sandal. La peau d'éléphant, qui lui couvre les reins, se changea en une robe de soie, brodée d'or. Aucun dieu n'approchait de cette magnificence.

« A cette vue le grand banquet de la vie qu'on avait cessé de servir, prodigue de nouveau ses trésors aux créatures Le monde vieilli revêt une jeunesse nouvelle et immortelle. Affaissé sous le poids de ses douleurs, l'univers retrouve son sourire, et se rappelle sa félicité passée. On entend résonner les chants mélodieux des Gandharvas et des célestes nymphes, ainsi que les instrumens magiques des Ganas et des Cinnaras. La terre et ses habitans font retentir es accens

d'une joie exaltée, les chants de gloire et de louange. Dans les veines de ceux qui ont vieilli coulent et circulent d'abondantes sources de vie. Mille heureuses pensées inspirent le cœur des sages. Le domaine des formes visibles resplendit de joie ; le monde de la pensée intime se pare d'un nouvel éclat. L'ame humaine s'épanouit comme le tendre bouton de la rose, dont le calice s'ouvre et développe ses feuilles nombreuses et purpurines. Tous les habitans du globe sentent une douce satisfaction pénétrer leurs pensées, les enrichir, leur prêter une inestimable valeur. Le lit de l'homme devient une couche semée de perles. La joie de la terre s'élance vers les cieux ; et l'arbre de bénédiction, qui ombrage l'Empyrée, fait ployer ses branches protectrices jusque dans les profondeurs du globe terrestre qui tressaille d'extase.

« Quand les regards des dieux se fixèrent sur ces scènes de délices, ils s'enflammèrent comme des torches ardentes. Quand cette ravissante symphonie vint enivrer les oreilles des hommes, les cœurs des hommes justes s'allumèrent comme le bois sec s'embrase. Siva, en se mettant en marche, ressemblait à un jardin, dont toutes les fleurs s'épanouissent. Les Swargas même furent éclipsés par sa splendeur. »

Dans cette traduction j'ai effacé ou du moins adouci plusieurs passages qui n'appartiennent pas au poète indien, et dont l'affectation recherchée trahit évidemment leur origine persane : rien de plus étranger à la poésie indienne. Peut-être aussi, comme les Pouranas ont été remaniés depuis l'invasion mahométane, aura-

t-on glissé dans celui-ci des traits en désharmonie complète avec le reste du tableau, des images qui n'ont aucun rapport avec le style antique et simple de la composition. Plus d'une fois ces indices d'une main étrangère, et d'une imagination persane, apparaissent dans ce Pourana, et toujours à contre-sens. Je continue de citer l'auteur original.

« De son côté, le roi Himachala fit de somptueux préparatifs pour le mariage. Dans l'attente de l'arrivée de Siva, il se revêtit de magnifiques parures; les autres rois-montagnes, les épouses de ces puissans monarques, ainsi que leurs enfans, se couvrirent aussi de vêtemens splendides et de chaînes précieuses. Parvati, dans toute la magnificence nuptiale, illumina de sa splendeur la chambre du mariage.

« Ensuite le mont Gandhamadana fut envoyé à la rencontre de Siva, et chargé de revenir annoncer l'auguste arrivée du maître souverain de toutes les créatures. Himachala resta assis en l'attendant. Cependant la procession des dieux, descendue avec Siva des hauteurs du Cailasa, s'avançait avec une lenteur grandiose et imposante; alors le roi Himachala, se hâtant d'aller au devant de Siva, le reçut dans ses bras. Quand ces deux grandes divinités se rencontrèrent, vous eussiez dit ces deux puissans fleuves Ganga et Yamouna, lorsqu'ils accomplissent leur jonction solennelle, et confondent leurs vastes flots.

«Himachala, après avoir ainsi reçu son gendre, prit congé de lui, et retourna vers son palais pour y dis-

poser tout. Il se baigna, distribua des aumônes aux pauvres et aux religieux. Jamais encore Siva n'était entré dans sa royale demeure. Meina, compagne du roi, se tint avec Narada au seuil de la porte du palais. Dans l'ivresse de son bonheur, elle s'écriait : « Que »je le voie, ce dieu si beau, ce dieu si aimable, pour »lequel Parvati, ma fille chérie, a entrepris de si nom»breuses pénitences, de si rigides austérités. »

« Elle dit : et Siva, qui lit au fond des cœurs, se promet de punir l'orgueil d'une mère. Il se change en un être difforme, dégoûtant, et métamorphose toute sa suite en hideux fantômes. Quiconque eût aperçu Siva sous ce déguisement, fût devenu insensé de terreur et d'horreur. Cependant les êtres célestes, qui marchent à la tête de la procession, resplendissent de leur éclat accoutumé.

« On voit s'avancer en chantant et en dansant, les poètes célestes, les nymphes divines, dont la beauté ne se flétrit jamais. A leur tête se montre leur chef Vishwavasou, dans la magnificence de sa parure. Meina le voit, et s'écrie : « Voici bien certainement »Siva. » — « Non, réplique Narada, ce ne sont que des »poètes et des danseurs faisant partie de la suite de ce »grand dieu. » Paksha et Manigriva, ainsi que les autres Yakshas, dieux des richesses, se présentèrent ensuite « Sans aucun doute, s'écria de nouveau Meina, »Siva est l'un de ceux-ci. » — « Vous vous trompez, »lui dit Narada. » Alors s'approchèrent Dharma Raja et Indra, et le soleil, et la lune, et les Nakshatras ou constellations lunaires. Chacun de ces personnages fut

successivement pris pour Siva par Meina, à laquelle Narada ne cessait de faire connaître sa méprise et de répéter: «Ce ne sont que les serviteurs de Siva.» Meina, hors d'elle-même, criait toujours: «O bon-»heur! Oh! qu'elle sera brillante la destinée de ma »fille, de mon enfant! Quelle sera donc la beauté de »Siva, lorsque ses serviteurs brillent d'un éclat si mer-»veilleux!»

«Ensuite, quand elle vit Brahma précéder les Rishis, elle voulut s'élancer à sa rencontre; mais le sourire de Narada lui révéla sa méprise. Vishnou s'avance ensuite. Sa couleur est celle d'un nuage sombre. Son vêtement jaune l'entoure de ses plis majestueux. Sa beauté ressemble à un essaim de dieux de l'amour. Son sourire est plein de finesse, et son œil s'ouvre languissamment comme la fleur du Lotus. L'aigle Garouda lui sert de monture; nul ne l'égale en pompe et en puissance. Alors tous les doutes de Meina s'évanouissent. «Ou ce Dieu est Siva, s'écrie-t-elle, ou nul »autre ne l'est.» Elle s'élance; mais Narada la saisit par sa robe, et l'empêche de se compromettre ainsi. Les expressions manquent à Meina pour vanter le bonheur infini de sa fille. Sa joie se manifeste par mille paroles extravagantes et incohérentes.»

Nous laisserons de côté quelques autres détails de cette scène d'une naïveté antique, souvent pleine de charmes. Enfin Siva lui-même paraît. Voyons Meina continuer son rôle de femme et de mère.

«Un nuage de poussière s'élève. «Il vient, c'est »lui, crie Narada, en indiquant du doigt le point de

» l'horizon d'où venait cette troupe. Ce sont là, con-
» tinue-t-il, les serviteurs de Siva, les guerriers fidèles
» qui combattent pour sa cause. Regardez-les, et voyez
» s'élever du sein de cette foule le dieu que vous cher-
» chez. » Cette multitude effrayante se composait d'êtres impurs, faits pour inspirer une terreur profonde, de Jinas, de Pratis et de Paisachas. Beaucoup de ces noirs fantômes portent, sur un corps difforme, plusieurs têtes qu'ils agitent d'une manière hideuse. D'autres n'ont pas de tête. Armés de flèches, ils font retentir l'air du son de leurs voix rauques, et du bruit discordant de leurs instrumens. Tous ceux qui les voient sont frappés de terreur, et le sang se glace dans leurs veines.

« Au centre de la troupe infernale, apparaît Siva, monté sur un taureau. Il a cinq têtes et trois yeux. Son corps est frotté de cendres. Dressés sur sa tête, ses cheveux forment un nœud formidable, et se réunissent, suivant la coutume des dévots Sonnyasis. Les serpens l'environnent. La lune resplendit sur le haut de sa tête. L'une de ses dix mains tient un crâne humain en guise de coupe : une autre porte un plat pour y recevoir l'aumône. Le trident est dans sa troisième main. Sur sa poitrine se trouve le Lingam; un collier de crânes humains serre son cou; une peau d'éléphant couvre ses reins. Ivre, et à moitié endormi, il s'approche du palais. »

« C'est lui, s'écrie de nouveau Narada. » Meina jette un regard sur le dieu déguisé, et tombe étendue sur la terre, sans proférer une parole, et comme sans vie.

Elle ne revient à elle que pour maudire sa fille, et l'accabler d'imprécations et d'outrages. « Quoi ! lui » demande-t-elle dans sa fureur, c'est donc là ce dieu » si parfait, dont la possession comble tous les désirs? » Malédiction sur moi ! mille malédictions sur ta mère, » qui a pu consentir à cette union infame ! »

« En proie à une colère effrénée, elle refuse de sanctionner le mariage, et accable de coups Parvati. En vain les dieux interviennent, et emploient la violence pour guérir son obstination. Elle résiste, continue d'abreuver sa fille d'outrages, et jure que Parvati périra par le poison, ou qu'elle la noiera de ses propres mains. Cependant le roi ordonne ; tous les dieux se joignent à lui ; elle accorde enfin son consentement après une longue résistance.

« A l'instant même Siva reprend sa forme réelle, et apparaît dans sa gloire. Confondue, couverte de honte, la reine se précipite à ses pieds. La noce se célèbre au son des instrumens, aux acclamations de l'univers, qui adore Siva. »

Cet extrait sommaire ne donne qu'une faible idée de cette scène, grandiose et naïve tour à tour. A un coloris très-riche, mais dénué d'emphase, d'ornemens exagérés et de recherche, se joint une admirable simplicité de diction. La pensée fondamentale en est sublime. La signification primitive des noces de Parvati et de Siva est cosmogonique. C'est l'union de Pouroush et de Prakriti, du premier homme et de la première femme; c'est l'ame du monde s'alliant avec le feu céleste. Ensuite, c'est le symbole de la réunion

pacifique de deux sectes opposées, l'une adorant la Divinité sous forme mâle, comme feu, comme soleil, comme Lingam, Logos ou intelligence sublime; l'autre rendant un culte à la Divinité sous forme femelle, comme eau, comme lune, comme Yoni, comme ame du monde. Il paraît que ces sectes se sont établies originairement, l'une dans la partie orientale du nord de l'Inde, vers le petit Thibet, aux environs du mont Cailasa; l'autre dans la partie occidentale des mêmes régions, sur les monts Parveti, ou monts de la colombe, nom que l'antiquité donnait à l'une des branches de l'Hindoukoush, du Caucase indien. Le lieu de la scène se trouve placé au pied de l'Himalaya ou de l'Imaüs, par lequel l'Inde est bordée vers le nord, et dont les pentes méridionales commandent aux délicieuses vallées de Kashmir, du Srinagara, du Napala, de l'Asama, et de plusieurs autres. C'est là que Siva donne à Meina cette leçon, qui doit confondre son orgueil, guérir sa vanité, et lui inculquer plus fortement que tous les principes de morale, l'humilité et la modestie.

Au reste, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ce double mouvement, qui dirige d'un côté les dieux, descendant des hauteurs du Cailasa, d'un autre les rois des montagnes, à la fois montagnes et princes; dans ce tableau solennel et pittoresque, dis-je, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'œuvre d'une imagination pleine de grandeur. Meina est peinte d'après nature, avec une naïveté vraiment comique. Il y a quelque chose de profondément vrai, dans ce portrait de Siva,

dieu de la destruction, qui se manifeste à la fois par l'immoralité et l'ivrognerie. La beauté ne domine pas dans cette terrible image; mais l'idée en est grande. Comment un dieu si infame peut-il être souffert par les Indiens? Comment un peuple dont l'organisation est si délicate adore-t-il le dieu qu'il méprise? On n'expliquera cette contradiction que par cette vieille corruption du paganisme, ne reculant devant aucune de ses doctrines, si absurdes et si criminelles qu'elles puissent être.

Le poète dit qu'à cette noce de Parvati et de Siva, ce dernier s'étant aperçu qu'il manquait encore quelque chose à la fête, créa les poètes, et les chargea de chanter ses exploits devant l'assemblée des dieux. Parvati exigea aussi qu'ils célébrassent sa beauté. Les poètes ne voulurent pas lui obéir, et pour prétexte de leur refus, prétendirent n'avoir été créés que pour célébrer des actions héroïques. La déesse furieuse leur lance sa malédiction, et leur souhaite une éternelle pauvreté. Ils vont demauder asile à Siva, qui cherche à tempérer les effets de la colère de sa femme, mais qui ne peut les détruire: la malédiction d'une déesse ne peut être stérile. Cependant Siva ordonne que, malgré cette pauvreté générale imposée aux poètes, leurs relations auraient souvent de l'éclat, et que la gloire suivrait leurs pas. Nous avons déjà dit que les poètes héroïques de l'Inde se nomment Bardaï, Bardes. Par une singularité dont il m'est impossible de donner l'exacte solution, l'institution de ces Bardaï, leur hiérarchie d'emplois et de fonctions se

rapproche par de frappantes analogies du bardisme celtique.

Avant l'époque où Siva emmena son épouse au Caïlasa, pendant les noces même, il arriva un accident mythologique, dont la signification est probablement physique, et qui rappelle par une de ses circonstances la naissance de Daksha, issu du grand orteil de Brahma. Il est impossible de rendre en français cette particularité étrange, dont nous nous contenterons de reproduire en termes latins les circonstances qui répugnent le plus à nos habitudes civilisées. Brahma voyant l'orteil de Parvati : *Istius cupidine subitâ permotus, semen in terram effundit :* de là naît Vatouki. Ce dernier est placé comme disciple auprès du dieu du soleil ; et de nos jours encore il précède le char du soleil, sous la forme d'un saint Brahmachari.

§ IV. *Naissance de Scanda, qui devient chef des armées célestes.*

Voici en quels termes le Ramayana (1) raconte les noces de Siva et la naissance de Scanda. Ce récit est placé dans la bouche de Wishwamitra, qui a pour auditeurs les deux jeunes princes, Rama et son frère, dont l'éducation lui est confiée. Nous ne pouvons donner ici qu'une traduction écourtée et raccourcie de ce morceau, dont les scrupules de l'Anglais puritain, qui l'a traduit dans sa langue, ont effacé le caractère.

Mera, fille du mont Merou, épouse du souverain des

(1) Livre I, sect. 30, 31.

montagnes, Himavat, a donné deux filles à son époux, Ganga, son aînée, le fleuve du Gange, et Ouma, qui est la même que Parvati : la première se marie, la seconde reste vierge. Enfin Roudra obtient sa main. Laissons parler le poète :

« Dans les temps anciens, le grand dévot, le divin Siva s'étant marié, fixa sur son épouse un regard d'amour, et se livra aux légitimes voluptés des époux. Ce dieu tout-puissant, dans un seul moment de transport, épuisa la coupe de la vie, pour une centaine d'âges célestes : et cependant aucun enfant ne naquit de l'ardeur de leurs embrassemens. O Rama ! prince qui affliges tes ennemis, ce grand Roudra, ce sage souverain des dieux, restait sans postérité. Les êtres célestes s'assemblèrent, conduits par Indra ; ils s'approchèrent de lui, et dirent : « L'univers est ébranlé de tes embras- » semens, et le système entier des mondes est prêt à » crouler. Cet univers est constitué trop faiblement » pour supporter cette manifestation de la toute-puis- » sance de ton énergie vitale. Prends pitié de cet uni- » vers, accorde aux habitans de l'Olympe ce qu'ils te » demandent. O seigneur des dieux, être souverain, » renonce à des plaisirs violens. Pratique dans l'espace » privé d'air, les austérités que pratiqua Brahma, le » créateur. Que ton épouse devienne pénitente à ton » instar, qu'elle se mortifie comme toi. Abandonnez » les voluptés, et sauvez le monde prêt à périr. Tu le » dépeuplerais, en attirant et concentrant sur toi seul » toute son énergie, toute sa puissance vitale. »

« Le seigneur majestueux de tous les mondes, quand

il eut écouté la supplication des dieux, leur répondit : « Que la paix soit rétablie dans le monde, ô Dieux ! Par » ma seule puissance, Ouma et moi nous saurons mo- » dérer notre énergie productrice. Mais, dites-moi, à » votre tour, ô dieux excellens, *vim immensam, quam jam* » *excitatam cohibere nequeo, quisnam excipiet?* » Que la terre la reçoive aujourd'hui, répondirent les dieux à celui qui a le taureau pour monture !

« Aussitôt ce redoutable souverain des dieux fit ce qui lui était indiqué. *Vis prolifica latè effusa, terram undique usurpavit :* elle couvrit de toutes parts les mers et les forêts. Tous les dieux s'adressèrent ensuite à Houtashana, dieu du feu, et lui dirent : « Escorté de Vayou (dieu du vent), combine-toi avec l'énergie, la se- » mence de Roudra. » Ce fut ce principe prolifique qui, pénétré par Aghni (le feu), forma la montagne blanche, où se trouvait une forêt divine, remplie de lys blancs qui brillaient aux yeux comme un feu pur. Dans cette forêt naquit le puissant Kartikaïa (Scanda), dont la splendeur rappelait celle d'Agni. Tous les dieux et tous les sages adorèrent Ouma et Siva, et leur ame, pendant cette adoration, nageait dans les délices.

» Alors, le cœur navré de chagrin, Ouma, la fille de la montagne, donna un libre cours à ses douleurs. O Rama ! ses yeux étaient rouges de larmes, et ses imprécations attaquaient tous les dieux immortels : « Vous » qui m'avez rendue stérile, vous qui m'avez privée du » bonheur d'avoir un enfant, vous qui m'avez arraché » les délices de la couche nuptiale, que jamais vos » épouses ne vous rendent pères ! Que vos filles ne

» portent jamais de fils ni de filles dans leurs flancs » devenus stériles ! » Après avoir maudit, en ces termes, tous les dieux, elle maudit aussi la terre : « Tu ne seras » plus vierge, ô terre ! Déchirée et tourmentée par le » soc de la charrue, épouse malheureuse, partagée par » un nombre infini de cruels époux, tu changeras sans » cesse de forme et de maîtres. Etre stupide, ma ma- » lédiction t'accable et te ravale ! Tu m'as envié le bon- » heur de posséder un fils ; jamais tu ne connaîtras la » joie que cause la naissance d'un fils. »

« Siva, chef des dieux, voyant tous les dieux affligés, partit pour les régions gouvernées par Varouna (régions septentrionales). Dès qu'il fut arrivé avec la déesse son épouse sur le revers septentrional du mont Himavat, il se mit à pratiquer des austérités saintes.

« Pendant ce temps, les dieux, précédés par Aghni (le feu) et au nombre desquels se trouvait Indra, s'adressèrent à Brahma pour obtenir de lui un chef des armées célestes, qui les conduisît au combat contre les géans. Ils s'inclinèrent, et parlèrent en ces mots au Créateur : « O Dieu ! ce chef de nos armées, celui » qui doit détruire nos ennemis, le Sauveur promis par » toi n'est pas né encore, et le céleste Siva reste, avec » Ouma son épouse, livré à des austérités rigides sur » le sommet de l'Himavat. Tu es notre suprême asile, » ô toi qui seul connais les décrets de ta volonté. Tu » désires le bien de l'univers : fais-nous donc connaître » de quelle manière nous devons agir. »

« Le grand créateur des mondes, quand il eut entendu la supplication des dieux, essaya de les calmer

par de douces paroles, et leur répondit: « Ouma, » fille de la montagne, a prononcé une irrévocable » sentence en vous condamnant à ne jamais avoir d'en- » fans de vos femmes. Jetez les yeux sur la céleste » Ganga, sœur de la noble Ouma: c'est avec elle que » s'unira le dieu du feu Houtashana pour donner le » jour à un fils qui triomphera de vos ennemis, et » deviendra le chef des troupes divines. Ganga, fille » aînée du roi des montagnes, reconnaîtra ce fils, qui » cependant sera de mille manières l'enfant d'Ouma, » sa sœur cadette. » Tous les dieux entendirent ces mots, et, se réjouissant à haute voix, s'inclinèrent en adorant Pradjapati.

« Ensuite ils se rendirent tous ensemble au mont Cailasa, qui étincelle de métaux brillans, et désignèrent Aghni, comme celui par l'entremise duquel un dieu devait leur être donné. « O Houtashana, s'écriaient- » ils (ô dieu du feu!), accomplis cette œuvre divine. » Etre sublime, imprègne de tes facultés énergiques » Ganga, la fille de la montagne, le fleuve sacré. » Houtashana se rendit à leurs vœux. Il dit à Ganga: « Viens, » et *prolificam vim meam recipe.* » A ces mots qu'elle entendit, elle se revêtit d'une forme noble et belle. Il contempla cette beauté céleste, et aussitôt, *sese undequaque profudit.* Alors le grand purificateur (le feu), répandant de toutes parts sur la déesse sa divine influence, fit naître ces rivières nombreuses dont la réunion forme Ganga (le Gange). Cette déesse s'adressa à celui qui marche à la tête de tous les dieux. « Etre » céleste, dit-elle alors dans son inexprimable angoisse,

»je me sens incapable de soutenir ton influence. Ce »feu me consume!» Et le feu qui dévore toutes les offrandes présentées aux dieux, répondit à Ganga: «Déesse sans tache, dépose cette production dans »le lieu que je t'indique, du côté de l'Himavat.»

«Conformément aux ordres d'Aghni, Ganga repoussa hors de son sein cet être resplendissant qui, jeté par elle sur le flanc de la montagne, y brilla comme l'or enflammé (1), substance qui, en tombant par terre, produisit l'or, dont la splendeur est sans égale. De la même substance naquirent aussi le cuivre et le fer noir : ses parties les moins précieuses se changèrent en zinc et en étain. Ainsi se transforma en métaux de diverses espèces cette substance qui était tombée sur la terre. Tous les arbres de la montagne, sur les flancs de laquelle elle avait été jetée, rayonnèrent d'une splendeur infinie, et se changèrent en arbres d'or.

«Ensuite Brahma vint dans cette contrée, et prononça les mots suivans: «La substance, qui s'est im»prégnée de cette manière, et qui doit cette teinture »à son illustre origine, sera Jata-Roupa, la produc»tion de la beauté.» C'est depuis cette époque que l'or, qui brille comme le feu, a été nommé Jata-Roupa. Ainsi naquit l'or dont l'éclat rivalise avec celui de la flamme. Ainsi la côte de Ganga donna naissance au

(1) Comme la rivière Jambounada, dont les ondes convertissent en or par leur sable ou leur limon. Cet or dont les dieux font usage porte le nom de la rivière Jambounada elle-même.

dieu Koumara (1) brillant comme l'aurore, et dont l'énergie est égale à celle du feu.

« Ensuite les dieux confièrent aux six Krittikas (2) ce fils, ce Sauveur, ce précieux enfant, qui devint leur nourrisson. Les six Krittikas convinrent de reconnaître cet enfant pour leur fils unique, et le nourrirent de leur lait. Tous les dieux donnèrent alors l'arrêt suivant. Ce fils portera le nom de Kartikaya (3), nom sous lequel il deviendra fameux dans les trois mondes. Les Krittikas, lorsqu'elles entendirent cette déclaration des dieux, reçurent l'enfant enveloppé de ses langes, et le lavèrent: il resplendissait comme le soleil. Le voyant entouré de cet éclat, purifié et semblable au feu, les dieux le nommèrent Scanda, reçu dans les langes. Il s'appelait aussi Kartikaya, au bras puissant, qui éclate comme une flamme ardente.

« Dans le sein des six Krittikas, se forma l'aliment sacré, le lait pur et incomparable, douce nourriture de Kartikaya, dieu à six têtes. Ensuite ce roi des êtres, dont la beauté éclipse celle du dieu même de l'amour, défit, par son seul effort, l'armée des Titans. Tous les dieux s'assemblèrent, ayant à leur tête Aghni, et consacrèrent cet être sublime qu'ils proclamèrent com-

(1) Dieu des richesses; c'est le même que Scanda, chef des armées célestes.

(2) Etoiles de la Pléïade, femmes de six d'entre les Rishis, planètes ou patriarches au nombre de sept.

(3) Kartikaya, c'est-à-dire nourri par les Kritikas. C'est le même que Scanda et Koumara, dieu des richesses, et conducteur des armées célestes.

mandant en chef des célestes armées. Tout habitant de la terre qui se dévouera au culte de Kartikaya, parviendra à un âge avancé, deviendra père d'une postérité nombreuse, et montera à la céleste demeure de Scanda. »

Il y a dans le Mahabharata un autre récit où cette fable est exposée. Avant d'essayer de la commenter et de l'expliquer, nous donnerons, d'après la section dix-neuvième du Siva Pourana, une rapide analyse de cette version nouvelle, où l'on trouvera de nombreuses variations du même type, comme cela s'observe dans toutes les histoires mythologiques.

» Siva, dit le Pourana que je viens de citer, redoublait d'ardeur auprès de Parvati; son vœu ardent était de donner naissance au Sauveur du monde, à ce destructeur du démon Taraka, qui devait opérer la délivrance des dieux et des hommes. Les dieux cependant, qui éprouvaient de nombreuses défaites et que les Titans ne cessaient de harceler, murmuraient entre eux à voix basse : « Comment Siva peut-il oublier notre » situation désespérée, et retarder ainsi l'accomplisse» ment de ce qui peut nous sauver? » Ils envoyèrent alors le dieu du feu qui, sous forme de colombe, se présenta aux yeux de Siva, au moment même où ce dernier venait de s'arracher des bras de Parvati.

« Quand les regards de Siva tombèrent sur la colombe, il lui parla dans les termes suivans : « Puisque » tu as quitté la forme qui t'appartenait et que tu m'as » apparu sous une forme empruntée, *rostro excipe se-* » *men meum.* » La colombe obéit à Siva. Mais le poids

dont elle se chargeait était trop lourd pour elle; malgré tous ses efforts, elle le laissa échapper. Il tomba dans le Gange, qui, également incapable de supporter ce fardeau, le rejeta dans une forêt de roseaux dont ses bords étaient couverts. Dans ce lieu naquit un enfant mâle, beau comme la lune, brillant comme le soleil, qui, par son attitude et sa majesté, trahissait sa haute origine, sa noble descendance. Son nom est Agnibhou, le descendant du feu, d'Aghni. Il se nomme aussi Ganga Poutra (fils du Gange) et Skanda, terreur des géans.

« Cependant les six épouses des six Rishis qui voulaient alors prendre un bain dans le Gange, s'avançant l'une après l'autre, contemplaient cet enfant chacune à leur tour, et l'appelèrent leur fils. Scanda, qui a six bouches, but le lait de leur sein. Aussi l'appelle-t-on Kshana Matra, le fils de six mères. »

Dans un autre Pourana, composé en langue tamoule, et qui renferme la légende du temple de Téruchendour, situé dans la partie méridionale de la péninsule indienne, on trouve la naissance de Scanda et ses exploits, rapportés d'une manière curieuse, qui coïncide avec son histoire telle que Sonnerat la rapporte, d'après le Scanda Pourana. Sonnerat raconte que Scanda naquit du troisième œil qui brille au milieu du front de Siva. Il devait écraser le démon Souraparpana, de la même famille que le géant Taraka. La légende dont nous allons donner l'extrait, se trouve dans les numéros de février et de mars de l'*Asiatic journal*, pour l'année 1827. Cette légende a

trait à la conquête de l'île de Ceylan; aussi est-elle distincte de l'histoire de Taraka, bien qu'elle se rapporte également à la naissance de Scanda.

Cashyapa eut deux femmes, Aditi, mère des dieux; Diti, mère des démons. Diti donna naissance à trois fils, Sourapourpana, Sinhamoucha Soura, ainsi nommé à cause de ses mille têtes de lions et de ses deux mille pattes; enfin Gajamoucha Soura, né avec une tête d'éléphant. Ces trois démons, qui rappellent les trois fils de Taraka, avec lesquels il ne faut pas cependant les confondre, obtinrent, à cause de leurs dévotions et de leurs pénitences semblables à celles de Taraka, une puissance entière dans les régions célestes et terrestres. Ni dieux ni mortels ne pouvaient les détruire. A leur sceptre se soumettaient, en tremblant, sept mondes suprêmes, ou Lokas, et sept Lokas inférieurs. Hommes, animaux, démons et dieux étaient leurs esclaves.

Quand ils eurent obtenu cette toute-puissance de la faveur du Créateur des mondes; ils se rendirent tous trois auprès de Cashyapa leur père, devant lequel ils se prosternèrent. Puis ils lui annoncèrent le pouvoir dont ils jouissaient; ce qui affligea profondément le patriarche, tendre père dont l'affection s'était vouée aux dieux ses premiers enfans. Les frères supplièrent leur père de ne plus penser aux dieux, leurs ennemis acharnés depuis les jours même de la création. Ils quittèrent ensuite le domaine de leur père, envahirent toutes les côtes méridionales de la Péninsule, défirent les dieux, et les assujettirent à leur empire.

Ensuite, en vertu du pouvoir qui leur avait été conféré, ils se créèrent un royaume spécial, que leur puissance magique fit jaillir des profondeurs de l'Océan. Ils nommèrent ce nouveau domaine la cité Viramajèndrapouripatana, dont les murailles sont toutes d'or. Le frère aîné, et le second, à la tête de lion, habitèrent cette forteresse, et assignèrent à leur troisième frère, à figure d'éléphant, une autre citadelle ou montagne, nommée Crauncha-Gouri-Parvata; montagne créée pour lui seul.

La Trimourtti, Trinité créatrice elle-même, fut incapable de se soustraire à la violence de ces trois tyrans qui s'étaient retranchés dans les profondeurs de l'Océan. Plusieurs dieux se réfugièrent dans les retraites des montagnes septentrionales, résidence de Siva, qui promit de les délivrer dans peu de temps. Cependant quarante révolutions du globe terrestre eurent lieu, et les dieux n'étaient pas vengés. Ils redoublèrent de pénitence et de ferveur, quand Siva leur apparut pour la seconde fois. Ils lui reprochèrent vivement son indifférence, et le pressèrent d'accomplir enfin ses promesses auxquelles il avait manqué. Siva ordonna aux dieux du feu et du vent de transporter, dans le fleuve du Gange, près de Kasi (Benarès), *semen suum et uxoris semen*, et de l'y précipiter. Ils obéirent, et ce dépôt fut confié à un lieu couvert de hautes herbes, du sein desquelles naquit Soupramanya ou Scanda.

Ce dieu enfant avait six têtes, douze bras, dix-huit yeux; il jouait au milieu de l'herbe. Vishnou, providence et conservateur de l'univers, l'aperçut et or-

donna aux six étoiles, nommées Krittikas, de prendre soin de l'enfant, et de le nourrir de leur lait. Comme elles ne pouvaient pas lui servir de nourrices toutes à la fois, elles prièrent Vishnou de le partager en six enfans, afin que chacune des six déesses pût lui offrir le sein. Ces prières arrivèrent au Cailasa; aussitôt chacune des six nourrices eut entre ses bras un enfant, et le nourrit avec délices. Siva et Parvati apprirent cette naissance, quittèrent leur demeure céleste, montèrent sur deux taureaux, et se rendirent en procession sur les bords du Gange. Parvati, lorsqu'elle vit ces enfans, et apprit pourquoi on les avait divisés en six, les réunit de nouveau, et rendit sa forme primitive à l'enfant qu'elle suspendit à son sein, et nourrit de son lait. Elle l'emmena ensuite avec elle sur le mont Cailasa, dont elle lui assigna une portion, pour qu'il pût y jouer tout à son aise.

Quand l'enfant grandit et devint fort, il manquait de camarades pour jouer avec lui. Parvati contempla les ornemens qui paraient les chevilles de ses pieds, et qui étaient rehaussés par neuf bijoux précieux. Aussitôt neuf petits dieux s'en élancèrent. On les nomma les neuf héros, *Nava Viras*. Ils se mirent à jouer avec Scanda, auquel un invincible attachement les lia désormais. Un jour ces neuf héros souhaitèrent d'avoir une armée à leurs ordres. Dans l'ardeur de ce désir, ils transpirèrent et cette transpiration fit naître neuf cent mille petits dieux. Virabahou, l'aîné des neuf, fut le chef de ces forces : ses huit frères commandèrent sous ses ordres, à ces neuf cent mille petits dieux, et

Scanda fut regardé comme leur souverain commun.

Arrêtons-nous ici ; passons de nouveau en revue tout ce que nous venons d'exposer. Il est évident que la religion de Siva, et celle de Vishnou, ont reçu l'empreinte d'un caractère brahmanique, étranger à leur génie propre. Il n'y avait ni mysticisme, ni contemplation dans les religions de Vishnou et de Siva, l'une toute héroïque, l'autre toute matérielle. On y a joint la doctrine du Tapasya, l'ascétisme céleste emprunté aux Védas. Il est vrai que l'on a renchéri sur cette contemplation védaïque ; qu'en la raffinant, on l'a changée en véritable mysticisme, en quiétisme gigantesque dans son incroyable exagération. Ce qui distingue de l'ascétisme chrétien, ainsi que du mysticisme mahométan, ce mysticisme indien, c'est l'exagération de la force. Devant cette imperturbable patience contre la douleur, devant ce stoïcisme perpétuel et terrible de l'Yogi sivaïte, le Stylite lui-même pâlit. Ce culte de sang et de volupté, cette doctrine toute matérielle, même en lui supposant, comme nous le supposons, une certaine tendance mystique, ne se rapprochent cependant pas du mysticisme contemplatif du Siva Pourana, mysticisme où se trahit, comme je l'ai dit, une exagération du caractère védaïque.

Dans les noces de Siva et de Parvati, la volupté même est mystique : c'est le mysticisme intime du sujet, le mysticisme d'origine profondément sivaïte. Siva devient l'emblème de la puissance créatrice, con-

centrée sur un seul point, dont Parvati, symbole de la nature, offre l'image. Le Créateur doit se concentrer dans la Créature, pour donner naissance au Sauveur, héros de l'humanité. La terre est incapable de supporter le poids du dieu agissant. Elle s'affaisse sous l'excès de sa manifestation créatrice. Pour qu'une production s'accomplisse, il faut une mesure, une proportion. Aussitôt avec ce mysticisme d'origine sivaïte, vient contraster ce Tapasya, cette austère pénitence de Siva et de Parvati, comme s'ils se repentaient de leurs premiers excès. C'est la donnée védaïque ou brahmanique, qui offre, pour ainsi dire, le correctif de la fable originelle. Cette dernière est grossière et rappelle la profonde licence de l'antiquité. Toutefois ce n'est pas là de la corruption proprement dite; ce n'est pas un raffinement de volupté, tel qu'on le rencontre dans plus d'un ouvrage moderne, où la licence réelle des idées se cache sous le voile imposteur d'une décence apparente. Les images du paganisme ne sont que repoussantes, dans l'Inde au moins; car il y a une véritable corruption, une débauche réelle dans le paganisme égyptien et grec des temps postérieurs, surtout dans le paganisme romain sous l'empire. Dans l'Inde, ce n'est pas absolument un jeu de l'imagination dépravée: ce sont des allégories physiques et métaphysiques, exprimées par des symboles cyniques. Sans doute le goût du beau, du vrai, de l'honnête, a droit d'en être révolté; mais ils ne nous causent jamais cette indignation profonde qui résulte, par

exemple, de la lecture de l'ouvrage, où Pétrone flétrit de couleurs si énergiques les débauches des tyrans de Rome.

Trois idées fondamentales dominent le paganisme antique tout entier, et surtout le paganisme indien. Ce sont d'abord l'idée du Logos créateur, de l'intelligence qui ordonne cet univers: ensuite celle du Kosmos procréé, de l'harmonie qui unit les parties au tout, qui constitue ce grand ensemble, nommé univers, et où se manifeste une ame divine, ame du monde, incorporée à un système d'idées empruntées au Logos créateur, et réalisées dans la matière: enfin c'est l'idée de l'incarnation du Logos au sein de l'humanité déchue; incarnation destinée à rétablir l'univers dans sa pureté originelle, à sauver l'humanité des suites de la mort et du péché, et à lui assurer l'immortalité. De là toutes les doctrines, théogoniques, cosmogoniques, héroïques, qui servent de fondement à la masse presque entière des fables de la primitive antiquité.

Déjà apparaît dans la cosmogonie une double divinité, mâle et femelle, nommée Viraj dans les doctrines védaïques, et composée de Siva et Parvati (Pouroush et Prakriti), dans le système sivaïte. La forme mâle de cette divinité double, est l'intelligence suprême qui sert de type; elle s'unit à la forme femelle ou à l'ame créatrice, pour engendrer cet univers, qui devient le symbole de la trinité créatrice. Dans le monde, comme dans la Trinité, se réflète un principe d'engendrement, de conservation, de destruction,

qui roule, pour ainsi dire, dans un cercle perpétuel. Le monde est une incarnation du dieu suprême; par cette raison même, il constitue une déviation de la nature pure de la Divinité; il constitue une chute. Mais si de cette cosmogonie nous remontons aux fables de la guerre des dieux et des géans, fables qui s'y sont incorporées; nous voyons que la création n'a devié de sa pureté que par suite de l'opposition des deux principes contraires. Originellement vierge et pure, cette vaste machine de l'univers n'est rentrée dans le chaos, d'où le Créateur l'a tirée, qu'à cause de cette désobéissance des Titans ou démons rebelles. Alors l'acte de la création devient un acte de sacrifice; c'est comme tel que les Védas le présentent. Le Créateur, c'est le sacrificateur et la victime. Le monde est l'incarnation d'un dieu qui expie le crime du Titan, afin de rétablir l'empire des dieux. Le Créateur devient le Sauveur de cet univers.

Mais il existe, en dehors de cette conception purement cosmogonique, une manière purement humaine de concevoir un dieu sauveur. Le dieu suprême revêt une forme humaine, afin de sauver l'humanité des suites du péché. C'est le héros, le dieu libérateur de tous les peuples anciens. C'est, suivant les Hellènes, le fils de Zéus, l'enfant de Jupiter et d'une mortelle. C'est la miraculeuse incarnation de Dieu, s'alliant à une fille de la terre, suivant les sectateurs du Vishnou indien. Mais la religion sivaïte a eu aussi son héros sauveur, Scanda, sur lequel nous allons reporter toute notre attention.

Déjà nous l'avons indiqué : dans les temps postérieurs, l'héroïsme sivaïte a perdu le premier rang. On voit Scanda, le Sauveur des dieux, l'ennemi des géans, tomber au second rang, et venir au secours de Ravana, Shishoupala, et des autres démons, à l'époque où les incarnations de Vishnou apparaissent sur la scène du monde. Sans doute nous posséderions la contre-partie de cette dernière fable, si nous connaissions l'épopée des peuples, dont les dieux figurent, dans la fable vishnouviste, comme Rakshasas, démons, monstres et géans. Les mêmes renseignemens nous seraient probablement donnés par les chants du Touran, si, au lieu d'étudier ses héros dans l'épopée de l'Iran, qui les présente comme hostiles, nous possédions les poëmes où ces héros sont célébrés par des bardes nationaux.

Scanda, le Sauveur, ne peut naître de l'union directe entre Siva et Parvati. Il lui faut une conception en quelque sorte plus pure, plus mystique, plus extraordinaire. Le génie du feu s'y mêle, assisté du souffle vital. Tous deux vont unir aux eaux du Gange, déesse pure, emblème de la nature réparatrice, régénératrice, de la nature virginale en quelque sorte, la manifestation de la puissance énergique de Siva. Aghni, le génie du feu, apparaît sous la forme d'une colombe. Parvati elle-même est le symbole de la colombe, dont elle revêt la figure : symbole universellement répandu, type de l'esprit créateur, s'incorporant à la créature, comme ame du monde.

Lorsque l'on reconnut pour la première fois dans les doctrines païennes des idées qui rappelaient et

la Genèse mosaïque, et la promesse d'un Sauveur du monde, et la révélation d'un jugement dernier; ces données, empruntées à l'antique religion de la nature et de l'humanité souffrante et repentante, excitèrent un grand tumulte dans le monde savant. M. le comte de Maistre a approfondi, dans son excellent *Traité des sacrifices*, plusieurs parties de cet important sujet. M. de la Mennais a été beaucoup trop loin, quand il a voulu y voir une connaissance complète et exacte de la vérité sainte. Toute la métaphysique des anciens se rattacha d'une manière intime à une physique pleine de grandeur, mais qui souvent la dénature. Il y a plus; dans les croyances anciennes, la religion du démon s'est, pour ainsi dire, incorporée à la science du Créateur. Nous y trouvons fréquemment une pureté qui nous charme, une naïveté divine; mais à côté de cette naïveté, de cette pureté, la grossièreté des images, la licence de la pensée, le délire coupable des idées nous choquent et nous rebutent. Dans les croyances antiques, la liberté n'est que la révolte; dans leur ensemble, elles succombent à la fatalité qui les écrase. C'est que le céleste Libérateur, annoncé si souvent par des chants, des symboles, des pressentimens, ne s'était pas montré encore. Mais sans liberté, quelle moralité, quelle dignité, quelle tenue le caractère humain peut-il avoir? Il flotte entre l'abjection servile et la rébellion insolente. Nulle équité, nulle justice distributive : point de modération, puisque le modérateur est inconnu. Rien ne s'harmonise; tout reste isolé et absolu. Seul juste, seul équitable, le christia-

nisme, qui rétablit l'harmonie entre les facultés humaines, renferme seul un système complet de morale.

Il n'est aucun peuple de l'antiquité chez lequel l'idée d'un Sauveur ait jeté des racines plus profondes que chez le peuple indien. Dans la législation la plus ancienne, cette idée s'est incorporée profondément. Le mot *Poutra*, fils, désigne le Sauveur du père, celui qui doit le délivrer du tourment de la renaissance terrestre, arracher son ame aux flammes du Naraka, des enfers: c'est pour cela qu'il présente des sacrifices aux Mânes. Il expie les péchés des Pitris, des Pères: il les adore, il leur porte des offrandes. C'est sur la combinaison d'une semblable doctrine, que reposent tout le rite domestique, toute la religion de la famille.

Ce qu'il y a de sérieusement tragique dans les grandes fables de l'antiquité, résulte du contraste qui se trouve entre la puissance de fatalité et l'impuissance du dieu ou de l'homme révolté contre la chaîne qui pèse sur lui. Souvent aussi les hommes et les dieux de la mythologie supportent cet esclavage avec une servilité aveugle, qui devient un jeu frivole de l'imagination, et tombe dans un ridicule puéril. Vous êtes effrayé de cette manière sévère, terrible, sombre, d'envisager la vie, vous reculez devant la grandeur triste et austère des pensées; plus loin vous vous étonnez de voir la facilité avec laquelle cette énigme se résout en un caprice poétique, en un jeu futile de l'esprit, du sentiment et de l'imagination. Vous cherchez vainement un point central entre les deux ex-

trêmes. C'est ce dont la fable de Scanda présente plus d'un exemple.

Il y a dans cette fable, des choses purement locales et topographiques en quelque sorte. D'abord on y voit les montagnes septentrionales de l'Inde, le Cailasa, occupant l'extrémité orientale de la chaîne de l'Himalaya, les monts Parvati qui sont situés à l'extrémité occidentale de la même chaîne. On les voit se personnifier sous la forme des dieux, des monarques et des sectes, appartenant à ces régions. Parvati, fille de l'Himalaya, est née de Meina ou Mera, fille du mont Merou, prototype fabuleux des montagnes de l'Inde, paradis sous forme de montagne. Scanda, fils du dieu du Cailasa, naît dans une forêt de la montagne blanche, symbole de la terre vierge encore, du Paradis terrestre : c'est dans son sein que Scanda naît comme dieu des richesses, dieu métallique. Il est l'or personnifié ; ou plutôt, c'est le règne métallique lui-même ; car son corps renferme tous les métaux d'ordres différens. Toutefois ce n'est là qu'une conception purement locale de Scanda, et non son vrai caractère : le vrai dieu des richesses, c'est Couvera, qui habite aussi les régions septentrionales.

Suivant la légende du temple de la péninsule indienne que j'ai citée plus haut, la même fable a un sens local un peu différent. Les dieux et les géans appartiennent, moitié aux montagnes de la péninsule, moitié à celles de l'île de Ceylan. Cependant Siva habite toujours le Cailasa, et Scanda est né dans le nord. Partout, comme on le voit, des données purement

locales se sont combinées avec des idées générales qui existaient d'avance et dans leur intégrité, mais absolument étrangères aux nouvelles données, qui leur ont été associées par la suite. De cette fusion est né un ensemble de conceptions poétiques, dans lequel se trahit l'arrangement de l'esprit sacerdotal, imbu d'un système unique. Cependant les poètes indiens ont, comme les poètes helléniques, ajouté leurs inventions à ces fables. Gardons-nous de nous égarer dans cette route d'une fausse critique, où les Buttmann, les Ott-fried-Muller, les Welker, hommes doués d'ailleurs d'une vaste et profonde compréhension de l'antiquité, se sont parfois engagés, quand ils ont présenté ces doctrines comme morcelées, détachées, et manquant de toute espèce d'unité. Mais prenons bien garde aussi d'imiter ces savans d'un génie égal, les Grimm, les Gœrres, les Creuzer, auxquels il est arrivé quelquefois de tout unir, de tout confondre, de tout identifier, comme si les combinaisons les plus hétérogènes étaient nées d'un seul jet et de prime-abord. En toutes choses, il n'est qu'une voie suivie par la véritable raison, c'est celle d'un sage milieu.

Dans la fable de la naissance de Scanda, le colossal domine. D'abord c'est une volupté gigantesque, et un mysticisme non moins gigantesque attaché à cette volupté. Ensuite la fable revêt le double sens physique et métaphysique; le feu et l'air se mêlent aux ondes pour enfanter le règne minéral; mais en même temps l'esprit céleste, le souffle vital s'allie intimement à la déesse pure et vierge, pour enfanter le Li-

bérateur, celui qui arrachera l'univers à l'oppression, et terrassera le démon. Scanda porte essentiellement un caractère double, physique et métaphysique; il est Coumara, dieu des richesses; il est Scanda, chef des célestes armées; bientôt l'imagination populaire fait de lui le dieu des batailles. Ces combats auxquels il préside, ne sont pas purement intellectuels; le carnage signale sa présence. On le nomme Divimatri, fils des deux mères (Ganga et Parvati ou Ouma), nom qui révèle à lui seul sa double nature. Parvati le place sur son sein, comme l'ont fait les six Krittikas ou femmes des patriarches.

La fable de Scanda a reçu son application astronomique. Il a pour berceau les Pléïades, habitées par les six épouses des Rishis, répudiées comme adultères. Cependant quand Patterson assimile Kartikaia, nourrisson des Kritticas, à l'astre du jour, il se trompe, et donne une solution trop facile à ces fables païennes, où il se trouve autre chose et plus que de simples allégories. Ce n'est pas comme soleil que Scanda joue un grand rôle dans la mythologie de l'Inde.

D'ailleurs le même Patterson a raison d'observer que la chronologie indienne concorde exactement avec la période astronomique des sept Rishis, ou de la constellation des sept étoiles, supposées suivre, à travers le zodiaque, un mouvement rétrograde, durant l'espace de deux mille sept cents ans. Les femmes des sept Rishis sont les sept Pléïades, comme nous l'avons indiqué. Aghni, dieu du feu, devient amoureux d'elles. Alors la femme d'Aghni, qui redoutait

la colère des Rishis, emprunta la figure de leurs épouses, et, sous cette forme, se livra aux embrassemens d'Aghni son époux: six des femmes des Rishis consentirent à cette supercherie. Arundhati, épouse de Vashishta, fut trop chaste pour souffrir que la femme d'Aghni empruntât sa ressemblance. Aussi est-elle la seule que nous voyons figurer dans les noces de Siva et de Parvati; c'est elle qui demande à Meina, mère de Parvati, la main de sa fille pour le dieu. Un très-grand scandale eut lieu quand les Rishis connurent la vérité. Vashishta conserva sa fidèle Arundhati. Mais les autres épouses des Rishis, pour avoir consenti à ce que la femme d'Aghni prît leur ressemblance, furent reléguées dans le cercle arctique. Ce fut là qu'on leur confia l'éducation du jeune Kartikaya, dieu de la planète de Mars, et qui, après avoir banni du zodiaque la constellation Abhijit, y mit ses six nourrices à la place de cette constellation. Singulière coïncidence avec la fable grecque, où les Pléïades sont également chargées de l'éducation du jeune Bacchus, et où l'une d'entre elles, quittant ses sœurs déshonorées, se réfugia vers le cercle arctique.

Aghni, qui s'enflamme d'amour pour les sept épouses des sept patriarches, pères de la création, enfans du Créateur, saints, sages, périodes et époques astronomiques, Aghni est l'esprit igné, le feu créateur se manifestant dans les six époques de la création, pour se reposer le septième jour. Les femmes des Rishis occupent la place de leurs époux, dont elles sont les manifestations. Cette seule indication suf-

fira ; la nature du sujet que je traite ne réclame point l'explication du reste de cette fable. Plus tard nous étudierons le même Scanda, sous les rapports nombreux, et sous les noms différens qu'il emprunte dans ses développemens variés. Le célèbre Calidas l'a célébré dans un poëme spécial, sous le nom et la forme de Coumara, dieu des richesses.

§ V. *Défaite et mort de Taraka.*

Sous les ordres de Souryamanou (Scanda), les dieux, selon le Siva Pourana, attaquèrent Taraka au sein de son propre royaume. Il y eut alors un si épouvantable carnage, que l'on vit toutes les armures, dit le poète, s'ouvrir et se fracasser, comme si leurs yeux se fussent éveillés pour contempler ce spectacle. Titans et géans foudroyés, réduits en poudre, furent emportés dans les airs comme une vapeur impalpable. Au dixième jour, le souffle de la victoire vint frapper les tempes de Souryamanou. Sa flamboyante épée jeta d'épouvantables éclairs, abattit la tête du monstre, et délivra l'univers que cette oppression écrasait. Les compagnons du dieu plongèrent une foule de Titans dans l'abîme qui n'a pas de fond. Les rangs des démons furent moissonnés, comme un champ de blé est moissonné par la faucille : le peu d'ennemis qui échappèrent, heureux d'avoir la vie sauve, firent humblement leur soumission, et demandèrent grace. Ainsi le royaume de Taraka se trouva entièrement purgé de la race des monstres et des démons : et Scanda reçut le nom de Tarakajit, vainqueur de Taraka.

Cette guerre, entre Taraka et Scanda, avait éclaté au moment où le roi de la lune, Chandra, célébrait le sacrifice royal, afin d'obtenir le gouvernement de l'univers. Après la bataille, les dieux portèrent en triomphe Souryamanou, et le conduisirent vers Siva son père. Ils saluèrent ce dernier, l'adorèrent, et lui parlèrent ainsi : « O chef des dieux! O grand Dieu! » O toi, qui protèges tes saints! O toi, qui domines » les montagnes; toi, qui parmi les résidences lunaires » est la lune même, et dans le règne céleste, le firma- » ment étoilé! Dans les livres sacrés, le verbe aux » trois syllabes représente ta beauté. Que ne fais-tu » pas pour le salut du monde? C'est d'après tes com- » mandemens que le bien et le mal s'ordonnent. Ecla- » tante comme des milliers de soleils, ta beauté dé- » passe toutes les bornes de l'imagination et de la pen- » sée. Pour te célébrer dignement, que pourrons-nous » faire? Comment te présenter des offrandes qui te » plaisent? Quelles louanges pourrions-nous donner à » ce soleil dont la splendeur illumine l'univers, nous, » faibles atômes qui n'avons ni tête ni pieds ni déve- » loppement? Nos dangers trouvent leur récompense » dans ta bonté infinie. Nous voici devant toi, nous ju- » rons de t'obéir en toutes circonstances! » — « Si ja- » mais vous redoutez quelque péril, leur dit Siva, » pensez à moi; le péril disparaîtra. »

Nous n'avons pu qu'indiquer ici les scènes de bataille qui, en général, sont tracées de la manière la plus grandiose par les poètes indiens. Le lecteur remarquera une frappante analogie entre les expres-

sions dont les dieux se servent en s'adressant à Siva, pour décrire son essence, et celles qu'emploie Crishna dans le Bhagavat Ghita, pour exposer la nature de sa propre divinité. Ce panthéisme systématique est une preuve nouvelle de la révision que de nouveaux rédacteurs ont fait subir (dans le sens seulement de ce panthéisme) aux traditions indiennes.

§ VI. *Guerre contre Souraparpana, et ruine de ce dernier.*

Revenons maintenant à la légende du temple de Terouchendour, où se trouve une fable analogue à la précédente, et qui s'accorde avec le récit de Sonnerat, au sujet de la mort du géant Souraparpana.

Les dieux, ainsi que nous l'avons vu, ont invoqué deux fois Siva, pour les assister contre les démons. A la seconde invocation est né Skanda, dont nous avons décrit l'éducation guerrière : il est, comme Sésostris et Ninus, environné de jeunes enfans, tous élevés pour la guerre. Quand, pour la troisième fois, les dieux s'adressent à Siva, il fait aussitôt arriver Viswakarma, le céleste architecte, auquel il ordonne de fabriquer un Ratha, char d'or massif, orné de pierres précieuses, resplendissant comme mille soleils. Il exige que des éléphans, des chariots, des coursiers soient créés. A mesure que Siva ordonne, Brahma fait naître cette armée.

Les préparatifs terminés, Siva fait venir Scanda devant lui, pour mettre entre ses mains le javelot Sati, qui détruit tout ce qu'il touche, et fait naître dans son vol d'innombrables et irrésistibles armes. Il lui apprend à ré-

citer une prière, en décochant la flèche Astra, qui crée dans son vol un nuage obscur, chargé de flèches sans nombre. Ces deux armes occupent une place importante dans la poésie épique de l'Inde. Rama, incarnation de Vishnou, s'en sert dans les combats. Elles tuent le corps, mais elles sauvent l'ame qui va s'unir, tantôt à la pure essence de Vishnou, tantôt à celle de Siva. Ainsi ces armes vengeresses sont aussi des armes de miséricorde.

Rien de plus magnifique, de plus emphatique que cette description des troupes célestes qui se trouvent à la disposition du commandant des armées divines. Il part, escorté des Nava-Viras, et des neuf cent mille petits dieux dont nous avons parlé plus haut. L'armée se met en mouvement, et descend des hauteurs du Cailasa. D'abord Virabahou, l'aîné des neuf héros, compagnons de Skanda, attaque Gajamoucha Soura, celui des trois frères gigantesques qui commande à Craun-cha Gouri Parvata. Ce dernier fait Virabahou prisonnier, et l'enferme dans sa forteresse. Skanda entend le bruit de cette défaite, jette sa lance contre le monstre: elle traverse son corps, abat la forteresse, remonte vers les cieux en triomphe, se baigne pour se purifier dans les flots de la céleste rivière, l'Agasa Ganga, et retourne à l'instant se placer, d'elle-même, entre les mains de Skanda.

Le dieu de la guerre confie à Indra, roi des dieux de l'atmosphère, le gouvernement du fort dont l'enceinte est dévastée. Ensuite il marche sur Tritchendour, où il trouve le mont Gandhamadana, qui s'é-

lève à pic sur les bords de l'Océan, auprès de la capitale des démons. Il dresse ses tentes, dans ce lieu qui l'enchante, et l'appelle Srijanthapoura, nom samkscrit de Tritchendour. Ajoutons que tous les noms de montagnes que nous venons de citer comme placées dans la péninsule indienne, existent originairement au-delà de l'Himalaya, dans le Thibet et la Tartarie.

Scanda rassemble ensuite un conseil de guerre, auquel assistent les dieux supérieurs, inférieurs, et les sages patriarches. On y prend la résolution d'adresser un message à Souraparpana; et c'est Virabahou, à peine délivré de ses fers, que l'on charge de cette ambassade. Il faut qu'il aille demander au démon, et obtenir de lui, la liberté des dieux captifs: sous cette condition seule, il conservera son empire et la vie. S'il ne la remplit pas, il mourra.

Aussitôt, de la cime du mont Gandhamadana, Virabahou s'est élancé avec une si prodigieuse furie, que le poids de sa gigantesque stature, affaissant la montagne, l'a forcée de descendre jusqu'aux enfers. Il prend ensuite son vol vers les régions éthérées, touche au temple situé près de la porte occidentale de la ville des Titans, et, du faîte de ce temple, plonge son regard dans la vaste et magnifique étendue du royaume qui se déroulait à ses pieds. Tous les palais en étaient d'or, tous les édifices étincelaient de pierres précieuses. Il découvre l'endroit où les dieux étaient retenus prisonniers, pénètre jusqu'à eux, relève leur courage abattu, et leur annonce leur prochaine délivrance. Il y a une scène pareille dans le Ramayana,

quand Hanuman pénètre dans Lanca, où Sita est retenue prisonnière.

Ensuite le messager se changea en un petit enfant, et entra dans le palais, sans qu'on le remarquât : c'est ainsi qu'Hanouman, dans une situation semblable, se change en abeille pour échapper à l'observation. Virabahou voit le tyran assis dans sa salle d'audience sur un trône rayonnant d'un éclat inexprimable. De deux côtés, des vierges jeunes et belles, formant une double haie, rafraîchissent, en agitant leurs éventails, l'air qui l'environne. Un grand nombre de dieux prisonniers avaient entre leurs mains des ustensiles à son usage, et lui présentaient le bétel. Les poètes et les hérauts de stature gigantesque, chantaient ses exploits, ses dons et sa puissance. Devant lui dansaient des beautés célestes. Frappé, ému de ce mélange de majesté et de volupté, le messager rougit presque de honte : il se souvient qu'il est enfant, il est confus d'avoir à se faire entendre de si bas. Cependant il pense à Scanda. Aussitôt s'élève pour lui un trône plus magnifique, plus élevé que celui du tyran ; et le messager Virabahou s'assied magnifiquement en face de Souraparpana.

Ce dernier s'étonne, demande à Virabahou qui il est, d'où il vient, s'il peut, à son gré, paraître et s'éclipser, enfin s'il est un acteur qui vient donner des représentations en sa présence, et solliciter les dons de sa libéralité. Virabahou se fait connaître, et révèle son message. Le géant tombe dans une convulsion de gaieté moqueuse, suivie d'une convulsion de rage. Il

appelle son second fils Vagirabagousoura, qu'il charge de punir l'insolent porteur du message. En effet, Virabahou est attaqué par ce dernier et par ses gens; mais le messager les saisit tous par le corps, et brise leur crâne sur le sol. Il disparaît ensuite, vole vers la porte méridionale de la cité, y rencontre le redoutable géant Yala-Moucha-Soura, dont la tête est celle de l'Yala, animal fabuleux. Il le tue, et retourne vers Scanda.

Ce dernier, accompagné de Brahma et de Vishnou, monte sur son char, conduit son armée, et traverse l'Océan. La poussière s'élève sous les roues du char, et l'Océan est presque desséché. Scanda s'arrête à trente lieues de la capitale de l'ennemi, et ordonne aux eaux de se diviser. Une cité magnifique jaillit du sein des ondes. C'est la cité (le mont) Hemacouta, située au nord de l'Inde : nous la retrouvons ensuite dans l'île de Ceylan, où nous voyons plus tard Ravana, dans sa lutte avec Vishnou, et avant que le Bouddhisme s'introduisît dans cette île, adorer Siva et Kartikaya. Ainsi il est probable que cette guerre du commandant suprême des armées célestes, cache une véritable conquête de l'île de Ceylan, conquête antérieure à celle de Rama qui détrôna Ravana.

Naturellement léger et indiscret, Narada, le messager céleste, incapable de taire ce qu'il connaît, prend son vol, s'abat sur le palais de Souraparpana, et instruit le géant de tout ce qui le menace. Ce dernier, dans son profond dédain, pousse un éclat de rire. Selon lui, personne ne pouvait lui arracher les dons de

la toute-puissance que le seigneur Siva lui avait accordés. « Un seul de mes officiers, dit-il à Narada, un » seul, à la tête d'un seul détachement, suffirait pour » abaisser l'orgueil d'un tel adversaire. » Narada porta ce message à Kartikaya, qui ordonna aussitôt à l'un de ses Bhoutas ou Ganas (sectaires principaux de Siva) de se mettre également en campagne avec un nombre de troupes égal à celui de l'ennemi. Les deux commandans en vinrent aux mains. De toute l'armée des Titans, le chef seul Doundhana, demeura vivant, et combattit le Bhouta qui commandait le corps des dieux. Toutes les armes furent brisées et réduites en poudre. On finit par combattre corps à corps. Doundhana, soulevé par le bras puissant de son ennemi, fut lancé dans les airs. Il retomba sur ses pieds, ressaisit le Bhouta, et le rejeta à son tour dans l'espace. Ce jeu cruel recommença plusieurs fois. Enfin, le Bhouta furieux s'empare d'un pilon de fer qui se trouvait auprès, et brise le crâne de son ennemi.

Souraparpana fait aussitôt venir près de lui Banougapa son fils, lui enseigne l'art mystérieux de se servir des armes célestes, le bénit et l'envoie à la tête d'une grande armée, contre l'armée des dieux. Kartikaya, auquel Narada a donné l'éveil, arme le messager dont nous avons déjà parlé, Virabahou, l'un des neuf héros, camarades d'enfance du dieu, le place sur un char magnifique, et met sous ses ordres un nombre de troupes supérieur à celui des troupes ennemies. Il lui apprend aussi l'art d'employer les armes divines, le rend plus puissant que son adversaire, et l'envoie à

sa rencontre. Il part au bruit des fanfares guerrières.

L'avant-garde de Virabahou repousse celle des Titans. Bientôt une bataille s'engage entre des corps de troupes immenses ; et la victoire reste aux démons. Enfin les deux chefs se trouvent en présence, montés sur leurs Rathas ou chars. Ils se lancent des flèches innombrables qui se subdivisent dans l'air en des milliers de flèches nouvelles. C'est un combat dans le style homérique, comme on en trouve beaucoup dans le Ramayana. Enfin Banougapa n'est qu'une plaie. Il s'évanouit. Virabahou perce d'une flèche le conducteur du char ennemi, et détruit le char et les chevaux. Cependant Banougapa revient à lui, et ne perdant pas courage, tue l'un des coursiers du char de l'autre chef. Alors Virabahou saisit l'arme principale qu'il tenait en réserve, abat la tête de son ennemi, et retourne vers Kartikaya, auquel il ramène son armée triomphante.

Dans l'aveuglement de sa douleur et de sa rage, Souraparpana ordonne que l'on fasse marcher un plus grand nombre de troupes. Son troisième fils, Aghni-Moucha (à la face de feu), s'offre à commander cette armée qui doit venger la mort de son frère et les injures de son père. Il dit à son père que, si l'expérience avait manqué à Banougapa, on n'aurait pas le même reproche à lui faire. Le père, ivre de joie, embrasse son fils, et lui donne pour compagnons les deux fils de Banougapa qui doivent personnellement tirer vengeance de la mort de leur père.

Narada ne manque pas d'aller instruire de ces dis-

positions le commandant en chef de l'armée des dieux, qui sourit, et met en campagne Virabahou et toute l'armée des petits guerriers dont nous avons parlé plus haut, et issus des neuf héros déjà engagés dans les précédens combats. Cette armée était inférieure en nombre, mais douée d'un courage égal. Les deux fils de Banougapa furent défaits et tués, ainsi que les guerriers qu'ils commandaient. Mais devant Aghni-Moucha on fut obligé de battre en retraite. Ce dernier combattit l'un après l'autre quatre des neuf héros, et par son art magique, fit sortir de terre une corde mystérieuse, avec laquelle il les enchaîna tous quatre, puis les transporta aux bords de la mer de lait, dans laquelle il les plongea vivans. Instruit du malheur de ses frères, Virabahou tira de son carquois une flèche, fit une courte prière, la lança du côté de l'océan de lait, coupa la corde enchantée, et délivra ses frères, qui s'envolèrent aussitôt à travers les airs pour aller rejoindre leur libérateur.

Virabahou, furieux de ce que venait de faire Aghni-Moucha, ordonne à ses huit frères de s'éloigner et de le laisser seul maître du combat. Ensuite il provoqua son ennemi à un combat singulier, s'il osait en subir les chances. Pendant toute la journée, leurs épées s'attaquèrent et se répondirent avec tant de rage, que le fils du géant, couvert de blessures, finit par s'évanouir. Son vainqueur lui coupa la tête, et retourna au camp de Kartikaya.

On se figure aisément la fureur du tyran. Il mit en marche ses meilleures troupes, et voulut se placer lui-

même à leur tête. Mais Hiranya, le plus jeune de ses fils, lui fit observer que cette conduite était indigne de lui, et se charge, à lui seul, d'abattre le chef ennemi. Souraparpana le laisse partir. Il est défait comme les autres.

Dans son désespoir, Hiranya invoque Bhadracali, la déesse (épouse de Siva). Elle vient au secours d'Hiranya, à la tête d'une armée de déesses. Ces Amazones sont battues. Bhadracali, dans une fureur inexprimable, s'avance contre Virabahou qui la saisit par la chevelure, lui porte un coup terrible, et lève sa lance pour l'égorger. Elle implore son pardon, jure qu'elle ignorait qui il était, promet de ne plus combattre jamais contre Kartikaya, obtient son pardon, et fuit du champ de bataille. Cette lutte de la mère contre le fils (car Bhadracali est une des formes de Parvati) rappelle les guerres entre Siva et Parvati, où Siva soutient son fils Kartikaya, Parvati son fils Ganesha. Nous reviendrons plus tard sur ces détails. On voit que dans ce mythe tout se trouve mêlé : il renferme dans une confusion bizarre, les événemens les plus hétérogènes, la conquête de l'île de Ceylan par le Sivaïsme, et les deux subdivisions postérieures de ce même Sivaïsme en deux sectes : subdivisions qui se prononcèrent un peu avant l'époque des guerres de Rama contre les Sivaïtes de Ceylan.

Hiranya, prenant la forme d'un poisson, se sauve à travers les eaux de l'Océan. Depuis cette époque on ne l'a pas revu, mais on suppose qu'il vit encore. Il exista un autre démon du même nom. Vishnou, qui avait

également pris la forme d'un poisson, le combattit, lorsqu'il préserva du déluge l'arche de Satyavatra.

Alors Souraparpana met en campagne son second frère, Sinhamoucha Soura, qui a la tête d'un lion. Pendant le combat, qui s'établit entre lui et Virabahou, les chances sont diverses. Le monstre lance huit flèches enchantées contre huit des neuf héros, qui perdent des flots de sang et s'évanouissent. Virabahou pousse son char contre celui de Sinhamoucha, dont le drapeau tombe percé d'une flèche dirigée par Virabahou. Alors Sinhamoucha, saisi de fureur, jette une corde magique qui enchaîne son ennemi, comme les Parthes enlaçaient leurs adversaires dans des filets. Virabahou est lié avec ses neuf frères : et tous sont transportés au-delà du septième océan. On les plonge vivans dans cette région de la terre où règne une éternelle obscurité. Kartikaya, que Narada vient informer de ce malheur, jette dans l'air le javelot Sati, qui vole vers le pays des ténèbres, rompt les liens des neufs héros, et les rapporte sains et saufs aux pieds du dieu de la guerre.

Kartikaya dit à Virabahou que Sinhamoucha est plus fort que lui Virabahou, et lui recommande de rester en repos, pendant que lui, Kartikaya, livrera la guerre au monstre. Les huit héros, et Virabahou supplient pendant long-temps Kartikaya de leur permettre d'attaquer encore le monstre, et se montrent si vivement blessés du peu de confiance qu'il a en leur force, qu'il finit par céder à leurs vives instances. Une nouvelle lutte a lieu. De nouveau Sinhamoucha

Soura les attache et les assujettit au moyen d'une corde magique. Ainsi enchaînés, il les jette par-delà le mont Astogiri, derrière lequel le soleil se lève.

Alors Kartikaya se met lui-même en marche pour aller combattre le démon à la face de lion. Chacune de ses flèches abat un millier d'ennemis, et les dieux, qui lui servent d'escorte, restent invulnérables. Au moyen de son art magique, Sinhamoucha, qui se voit sur le point de succomber, attire à lui tous les Bhoutas et tous les Ganas, sectateurs armés de Kartikaya. Il les soulève avec ses deux mille mains gigantesques, les plonge dans sa gueule et les avale. Sinhamoucha, ivre d'un tel triomphe, fait retentir sa conque d'un souffle si puissant, que les mondes inférieurs et supérieurs tressaillent et se crévassent. Une foule de dieux effrayés prennent la fuite.

« Possèdes-tu, dit alors Kartikaya dans sa fureur à » Sinhamoucha triomphant, possèdes-tu le secret d'em» pêcher ma flèche de te blesser? » Le monstre lui répond par un défi, et le dieu lui lance un Astra qui brise sa poitrine. Il pose sa main sur la blessure pour empêcher les Bhoutas et Ganas, dévorés par lui, de s'en échapper. Mais Kartikaya fait jaillir un second Astra, qui, le frappant au front, entraîne sa chute. Sans y réfléchir, le géant retire la main de son sein, et la porte à la tête. A l'instant même les Bhoutas et Ganas s'élancent de ses oreilles, de ses narines, de sa poitrine. Le peu qui reste de l'armée ennemie est détruit par une pluie de flèches.

Alors reparaissent Vishnou et tous ces autres dieux

qui avaient pris honteusement la fuite, et qui s'étaient cachés. Ils reviennent, et font résonner, en l'honneur de Kartikaya vainqueur, la conque sacrée. Ce dernier se souvient des neuf héros, prisonniers derrière le mont Astogiri : il lance deux flèches, destinées à rompre leurs liens. Cependant Sinhamoucha reprend ses sens, voit son armée détruite, et pousse d'effroyables hurlemens. De ses deux mille mains il jette sur Kartikaya un nombre infini de flèches. Kartikaya ordonne à ses épées d'abattre les têtes et les mains du monstre. Mais à peine abattues, elles renaissaient, et Sinhamoucha restait debout. Kartikaya commanda à ses épées de cesser. Sinhamoucha resta possesseur d'une seule tête et de deux mains ; alors Kartikaya l'égorgea.

De tous les chefs, Souraparpana seul est vivant. Il s'avance en personne contre Kartikaya, dont il repousse l'armée, et met en fuite Virabahou qui la commande. Kartikaya détruit l'armée des géans ; leur roi ordonne à son peuple entier d'accourir pour le défendre. Kartikaya invoque le dieu du feu, qu'il prie de lui prêter ses flammes, et consume, par des flèches ardentes, la première des légions ennemies ; une seconde a le même sort. Une troisième apparaît ; Kartikaya, furieux, ouvre le troisième œil, placé sur son front, et d'un regard foudroyant, pulvérise cette légion. Siva, et les saints Sivaïtes agissent souvent ainsi, et, du feu de leurs regards, détruisent leurs adversaires. On n'ignore pas que le regard d'Isis et de Dâmâter, est doué du même pouvoir.

Une quatrième légion apparaît. Kartikaya éclate de

rire ; mais c'est le rire de la fureur. Il anéantit encore cette légion et, lançant ses flèches terribles, leur ordonne d'aller clouer les portes des cités occupées par les démons, et de tuer tous ceux qui voudraient les forcer pour secourir leur monarque. Alors Souraparpana lui-même s'élance contre Kartikaya, et abat le drapeau flottant sur le char du dieu. Dans l'ivresse de sa joie, il fait retentir d'un chant de triomphe la conque des batailles. Mais Kartikaya, avec une simple flèche, renverse à la fois le drapeau et les soixante coursiers du char ennemi. Vishnou, à son tour, fait retentir la conque victorieuse. Souraparpana évoque un second char armé, et, redoublant d'énergie, renouvelle le combat. Il vole vers les cités dont il brise les portes; mais avant que les démons aient eu le temps d'en sortir, Kartikaya jette au loin cinq armes qui, après avoir égorgé tous les démons, retournent aux mains de leur maître.

Kartikaya poursuit alors son ennemi vaincu, le pourchasse à travers ses immenses domaines, et ne peut le rencontrer nulle part. Enfin il arrive dans un endroit que couvrent des ténèbres profondes. Grace à l'invocation que Kartikaya avait adressée au dieu du feu, le dieu de la guerre dissipe cette obscurité magique. Une arme enflammée brille dans les ténèbres, et l'infortuné Souraparpana est révélé à tous les yeux.

Il attaque de nouveau Kartikaya, qui triomphe de lui aisément, et fuit à travers ses mille et huit domaines (1), dans chacun desquels il livre combat à son

(1) Mille et huit, c'est le nombre des épouses légitimes de Crishna.

adversaire. Privé de tout autre asile, il se réfugie enfin dans l'île de Ceylan (Jamboudiva) : Kartikaya lance une flèche enflammée sur son char, et le brûle. Métamorphosé en oiseau gigantesque, le Titan vole pour assaillir les dieux, et pour leur arracher les yeux avec son bec. Kartikaya ordonne à Indra, chef des dieux, de se changer en paon, et de lui servir de monture. Emporté dans l'espace aérien, par le vol de cet oiseau, Kartikaya poursuit Souraparpana, devenu oiseau, et finit par le vaincre. Souraparpana reprend sa forme de géant, et vole vers la montagne d'or dont j'ai parlé. Il y recueille deux espèces d'herbes verdoyantes, douées de la vertu singulière de ranimer les morts. On retrouve dans le Ramayana ce moyen employé par Hanuman, quand il veut ressusciter Lakshmana et les autres guerriers de Rama qui ont mordu la poussière. En effet, le souffle de ces herbes agitées ranime les morts de l'armée de Souraparpana. Mais à peine renaissent-ils, Kartikaya les réduit en cendres, en lançant sur eux ses flèches enflammées. Le géant enveloppe d'obscurités l'île de Ceylan. Vishnou, Brahma, tous les dieux ressentent une frayeur si grande, qu'ils appellent Kartikaya à leur secours. Ce guerrier ordonne déjà à la lance Sati de détruire le démon, quand celui-ci dissipe l'obscurité magique, et se trouve forcé de reparaître sur le champ de bataille, où il se présente sous la forme de Brahma, à quatre têtes et à huit mains, afin de tromper le dieu. Kartikaya reconnaît la ruse, invoque le véritable Brahma, renverse le fantôme du faux Brahma, et

contraint le géant à reparaître sous sa forme véritable. Mais bientôt Souraparpana emprunte une autre forme, celle de Vishnou, monté sur Garouda. Kartikaya, invoquant le véritable Vishnou, en renverse l'image et la ressemblance. Ainsi le mythe, changeant de nature, s'applique au combat des trois formes de la Trimourtti; combat dont nous avons déjà parlé.

Souraparpana revêt ensuite la figure de Siva, père de Kartikaya, et apparaît comme Siva, monté sur un taureau. Ce qui semblerait établir une division entre la secte du père et celle du fils. Cependant le faux Siva essaie de s'emparer de l'arme véritable du Sivastra, et le fantôme s'évanouit de lui-même. Kartikaya voit s'élever devant lui un arbre gigantesque, le Mango; il accourt pour le frapper de son glaive; mais l'arbre disparaît. Ensuite, pendant six jours entiers, il combat le géant sous sa forme réelle. Kartikaya le chasse à travers les sept régions suprêmes, et les sept régions inférieures. On perd leur trace. Tous les dieux sont consternés. Six jours après, les deux adversaires reparaissent à la fois sur le champ de bataille. Armé de la lance Sati, Kartikaya frappe le sein de Souraparpana, et le fend en deux: il tombe divisé en deux parts, dont l'une devient coq, et l'autre paon.

Kartikaya voulut prouver au monstre qu'il était bien réellement un rayon émané de la suprême lumière. Alors il adopta sa figure céleste, et s'environna d'un éclat si grand qu'il remplit l'univers de sa lumineuse immensité. Le géant fut honteux de sa faute; une sagesse soudaine éclaira son ame, et lui fit regretter

d'avoir méconnu l'enfant du suprême Siva. Sous ses deux formes de coq et de paon, il implora le pardon de Kartikaya. Kartikaya aussitôt reparaît comme guerrier, et Souraparpana, le prenant pour un imposteur, parcourt en fuyant le champ de bataille, et poursuit de ses morsures tous les dieux qu'il rencontre. Kartikaya lance un Astra, ordonne à cette arme d'aller s'emparer du coq et du paon, et reçoit en effet les deux animaux qu'il est sur le point de tuer, quand Souraparpana, poussant un long gémissement, avoua son ignorance, et, se repentant tout haut d'avoir méconnu le dieu déguisé, confessa son crime.

Il prie Kartikaya de le choisir pour monture. Le dieu y consent, monte le paon, attache le coq au drapeau flottant sur son char, et dans cet équipage, traverse le camp en triomphe. La Trimourtti, les dieux, et les patriarches apparaissent dans les airs, éclatans de splendeur et de majesté. Ils font tomber sur le destructeur des géans, une pluie de fleurs odorantes. Des accens divins résonnent dans les cieux; les nymphes célestes enlacent et cadencent leurs pas gracieux (1).

Kartikaya ordonne ensuite à Varouna, dieu de l'Océan, d'aller délivrer les dieux captifs dans la cité de Souraparpana, et de l'engloutir sous un vaste déluge. Il fait ensuite son entrée triomphale à Srijayantipoura (Tritchendour), ville du Décan, où il

(1) Il y aurait une comparaison très curieuse à établir entre la chasse que donne Kartikaya au géant, et celle que donne Ceridwen au jeune Gwyon dans le mythe du pays de Galles.

se montre à la tête des dieux qu'il a sauvés, et des autres dieux. Vishnou crée deux déesses d'une immortelle beauté, qu'il donne pour épouses à Kartikaya. Après les noces, dieux et patriarches retournent à leurs postes respectifs.

Kartikaya charmé du lieu délicieux où il se trouve (Tritchendour, près des bords de l'Océan, à l'endroit où le fleuve Tambrawaney s'y jette), veut y établir définitivement sa résidence. La Trimourtti et les dieux promettent de venir l'y adorer : mais on observa que ce lieu manquait de Brahmanes pour desservir ses autels. Kartikaya fit venir de cette cité d'Ayodhya, où devait naître un jour Rama, deux mille familles brahmaniques. On n'ignore pas que ce même Rama arracha plus tard l'île de Ceylan aux partisans de Kartikaya. Le dieu de la guerre promit à ces Brahmanes de les protéger, et s'ils lui restaient fidèles, de les admettre un jour dans son paradis céleste. Au mois d'octobre de chaque année, on célèbre encore une fête en commémoration de cette victoire de Kartikaya.

Il me serait impossible d'entrer ici dans tous les détails mythologiques de ces fables. On y voit les armes de la Divinité se montrer à la fois destructrices et réparatrices. Le même souffle panthéistique a confondu les doctrines essentiellement hétérogènes du Sivaïsme et du Vishnouvisme. Il semble que le démon Taraka habite quelque région de l'Inde centrale ou septentrionale. La fable de Souraparpana, quoiqu'elle se rattache également à la naissance de Scanda, est tout-à-fait distincte de celle de Taraka ; le drame se joue dans

les contrés méridionales de la péninsule et dans l'île de Ceylan. A travers ces mythes, où les allégories abondent, on voit percer une masse de faits historiques beaucoup plus considérable qu'à travers les mythes helléniques, beaucoup plus confus, moins soutenus, moins grandioses, mais plus pittoresques et plus achevés. La magie joue un grand rôle dans la religion des Rakshas, Daityas, Danavas, Titans de l'Inde. C'est une magie noire, dont la nature rappelle un grand nombre de cultes de l'Asie septentrionale.

Si je voulais me livrer ici à la témérité des comparaisons et des analogies, je rappellerais la mythologie celtique, telle qu'on l'aperçoit encore à travers les fables traditionnelles de l'Irlande et du pays de Galles. J'ai été frappé, je l'avoue, de ses étranges coïncidences avec les mythes indiens que je viens d'exposer. Il me serait facile de relever plus d'un rapport étonnant entre les métamorphoses des démons indiens, et celles des Tuatha Danan, divinités gaëliques. Mais pour entreprendre le travail exigé par un rapprochement si extraordinaire, il est encore trop tôt.

Au surplus, quelques altérations que les religions de l'Inde aient subies, en des temps plus ou moins modernes (et je parle ici spécialement des croyances aborigènes, et non de celles des peuples qui parlent le sanskrit); quelques altérations qu'aient également subies les croyances irlandaises et galliques, il reste au fond de ces religions une analogie intime et extraordinaire, qui doit appartenir à cette époque, antérieure à toute histoire, où les peuples de l'Asie sep-

tentrionale se sont divisés, les uns pour envahir le Midi et l'Orient, les autres pour occuper l'Occident et le Septentrion.

§ VII. *Destruction de Tripoura.*

On désigne Tripoura comme la même contrée qui porte encore le nom de Chedi, et dont il est souvent question dans les fables héroïques de l'Inde centrale et septentrionale. Mes recherches ne m'ont procuré à ce sujet aucune lumière assez positive, pour que je prétende déterminer exactement le site géographique de cette région.

Après avoir chanté la défaite de Taraka le géant, le Siva Pourana s'occupe de ses trois fils, oncles maternels de Ravana, antagoniste de Rama. L'aîné de ces fils se nommait Vidhanmali, le second Tarakaksha, le troisième Kamalaksha. Après la ruine de leur père, ils prirent tous trois la fuite, et, dans l'espoir d'obtenir la faveur de Brahma, ils imitèrent les austérités que Taraka avait pratiquées. Pendant un siècle ils restèrent en prières, debout sur un seul pied. Pendant mille ans, l'air seul leur servit d'aliment; pendant mille autres années, leur tête prosternée, frappa le sol. Pendant un siècle, ils restèrent debout les bras élevés. Brahma eut pitié de leurs peines. « Le nuage de mes » faveurs, leur dit-il, va fondre sur vos têtes. La bonté » divine, dépassant ses limites comme un océan qui » inonde ses rivages, va vous entraîner dans son sein. » Les géans lui demandèrent pour récompense qu'il les rendît invincibles. Brahma ne put accéder à leur de-

mande. Alors ils lui demandèrent que trois cités leur fussent accordées pour lieu de résidence, et en toute propriété, et que ces trois cités les suivissent partout : consentant, disaient-ils, à être anéantis d'un coup de flèche avec leurs trois villes, si jamais elles se trouvaient réunies sur une seule ligne, et si quelqu'un pouvait les saisir de sa main. « Que cela soit, » s'écria Brahma ! » Il disparut.

Alors il donna à l'architecte des géans Maya Daitya, l'ordre de bâtir trois cités; l'une d'or, la seconde d'argent, la troisième de fer. Tarakaksha eut la cité d'or; Kamalaksha, la cité d'argent; Vidhanmali, la cité de fer. Maya couvrit les trois villes de sa protection magique. Tous les appartemens des maisons étincelaient de pierres précieuses. Chaque édifice était aussi élevé que le mont Kailasa. Les plus belles nymphes, des musiciens, des prophètes, des bardes célestes, Apsarasas, Gandharvas, Siddhas, Charanas, s'y trouvaient ainsi qu'une multitude de Brahmanes versés dans les Védas. Là s'élevaient un grand nombre de temples consacrés à Siva et Parvati. Les éléphans enivrés chancelaient; les arbres de la Sagesse répandaient leur ombre. Là étaient des Titans instruits dans les livres sacrés; et des guerriers formidables. Leurs épaules étaient larges comme celles du taureau furieux; leur force telle, qu'ils eussent arraché sa proie au lion affamé. Les Dieux ne purent résister à ce peuple de Titans, dont les uns avaient les yeux bleus et la chevelure brune, les autres une expression tendre et douce, les troi-

siėmes une grande véhémence d'ame et de paroles. Il y avait aussi des bossus, des nains, de toutes les tailles les plus diverses ; mais tous ils adoraient Brahma et Siva ; tous partisans des Védas, Shastras et Pouranas (livres de religion, de lois et d'histoire), étaient parfaitement orthodoxes, et leur croyance était infiniment plus fervente que celle des habitans du globe. En définitive, il arriva que les Dieux opprimés furent obligés de chercher auprès de Brahma, et ensuite de Vishnou, un asile contre les géans.

Ces trois Titans et ces trois cités rappellent les trois frères, dont Sourapurpana est l'aîné, et qui possédaient également trois villes. Il s'y trouve aussi une allégorie des trois âges du monde. Le mythe des enfans de Taraka appartient à une ère historique ; il se rapporte, comme nous allons le voir, au conflit qui eut lieu entre les sectes bouddhiques et brahmaniques. On l'a surajouté après coup à la fable de Taraka, avec laquelle il n'a aucune connexion réelle. Les habitans du pays de Tchédi ou Tripoura, les Traipouras sont indiqués comme géans, comme démons, parce qu'ils ont dévié de l'orthodoxie pour embrasser le bouddhisme.

Par une bizarrerie sans égale, c'est Vishnou lui-même, qui, pour ruiner Tripoura, y pervertit la religion : ce qui indique la double origine du bouddhisme, qui bien qu'il se rattache à la Sankhya sivaïte, dérive originairement de l'ascétisme vishnouviste. Cependant il n'y a aucune alliance réelle entre Bouddha et les deux divinités que je viens de citer.

Suivant le Bhagavat Pourana, les femmes de Tripoura, et par suite leurs maris, sont corrompus et séduits par Vishnou, qui prend la forme de Mohini, déesse de l'Illusion (1). Dans le Siva Pourana, Vishnou, pour corrompre l'orthodoxie de Tripoura, pour secourir les Dieux opprimés par ces géans orthodoxes, produisit à lui seul, et tira pour ainsi dire de sa propre essence, un personnage bizarre, qui portait les cheveux rasés de très-près, des vêtemens sales, un pot de cuivre suspendu sur son dos, un éventail de lin dans sa main, et un linge blanc qui lui fermait la bouche. Vishnou le nomma Moundi. Ce Moundi se leva, adora Vishnou, et lui dit : « Quels sont tes or»dres, seigneur? Pourquoi m'as-tu créé? »

« Prends patience, répondit Vishnou. Toi que j'ai »engendré de ma propre substance, et sans autre se»cours que moi-même, sois prompt, actif et ferme »dans l'exécution de mes desseins, ne néglige, n'ou»blie rien de ce que je t'ordonnerai. On t'exaltera, on »t'adorera éternellement pour ta puissance divine. Par »la vertu de l'illusion qui existe en moi (*Maya*), j'ai »fabriqué seize mille vers (Shlokas), contraires aux »Védas (à la loi), hors de la voie des quatre Varnas (2), »et de celle de quatre Ashramas (3). Ils sont faux et »indignes de toute créance. Va enseigner ces apo-

(1) Mohini verse aux dieux la liqueur de l'immortalité; elle distribue aux géans un vin qui exalte leur fureur.

(2) Couleurs distinctives des castes.

(3) Lieux de pénitence.

»cryphes ; et après les avoir appris toi-même, grave-»les dans la mémoire de tes auditeurs. Quiconque se »laissera séduire par tes instructions, sera converti au »péché, et lui appartiendra de cœur et d'ame. Si tu »es en outre porté à augmenter la masse des erreurs, »fabrique tout à ton aise autant d'apocryphes qu'il te »plaira. Va donc, pénètre-toi de mes ouvrages ; cours »à Tripoura. Fais dévier le peuple de la route de la »vérité, et précipite-le dans une ruine totale. Rends-toi »ensuite à Merousthala ; tu y répandras ta doctrine »comme je te l'ai prescrit ; nul ne pourra t'en faire un »crime : ce sera au contraire une œuvre méritoire, et »pour ta récompense tu viendras un jour te réunir »à ma pure essence. » Moundi, d'un humble regard, jura obéissance à Vishnou. Aussitôt il se mit à l'œuvre.

Remarquons ici deux choses. D'une part le panthéisme extraordinaire de cette doctrine accorde à l'impie Moundi, la vertu et la sainteté ; d'un autre le moyen de sauver les dieux est de pervertir à l'hétérodoxie une race orthodoxe. Si les Titans pouvaient les vaincre en amour de la vérité, ils tomberaient de leur trône. On voit que l'Inde a ses apocryphes comme la Grèce païenne, comme la première ère du christianisme. Bonddhistes, faux Orphiques et Manichéens se sont emparés de ces moyens.

Cependant Moundi exécute les ordres qui lui sont donnés. Il forme quatre disciples, missionnaires du mensonge, auxquels il enseigne l'imposture de son faux Shastra. Ils adorent ensemble Vishnou aux pieds

duquel ils se prosternent : « Mille bénédictions sur vous » et vos œuvres ! leur dit Vishnou. Vous apparaissez » comme des guides spirituels, infaillibles et accom» plis. » — Ils répliquent tous les quatre : « O Dieu puis» sant ! c'est là une doctrine vraiment miraculeuse ! » La louange voudrait élever la voix : mais elle sent » sa langue se glacer et s'arrêter. L'éloge qui voudrait » s'élancer, reste interdit, enchaîné, stupéfait. Ob» tenir cette science, c'est une tâche bien difficile, et » notre conscience est accablée d'un poids immense. » Vishnou saisit leurs mains, les conduit vers Moundi, et dit à ce dernier : « Ils seront comme toi. » Sa faveur leur impose ensuite les noms suivans Pouja (*offrande*); Rishi (*patriarche de la religion de Brama*); Yati (*sectateur de Siva*); Acharya (*précepteur de la foi*), ou aussi *Oupadhyaya* (celui qui enseigne aux autres tous les commentaires des livres sacrés). Vishnou leur dit encore : « Adorez dans la pureté de votre cœur, mon » nom qui est *Arhata.* » Arhata est un des titres de Bouddha. Ce Bouddha est envisagé comme une pure incarnation de Vishnou, quoique sa doctrine soit excommuniée comme fausse et impure.

Yati et ses compagnons se mirent donc à l'œuvre, et commencèrent à corrompre et à pervertir l'ame et l'intelligence des habitans de Tripoura. Narada, le messager céleste, pénétra lui-même dans la ville, selon les ordres de Vishnou, et se fit leur disciple, afin d'être formellement et ouvertement classé au nombre des hérétiques. Les habitans disaient : « Puisqu'un

» docteur si saint, un dieu si savant entre les dieux
» savans se convertit, nous pouvons l'imiter en sûreté
» de conscience. » Narada se rendit près des souverains
de la ville, et leur dit : « Un docteur est venu ici, dont
» les préceptes l'emportent en sainteté sur toutes les
» doctrines que j'étudiai jamais. Il se nomme Yati. Je
» me suis pénétré de ses principes. O vous, que je
» veux préparer à entendre ses leçons, écoutez-moi;
» laissez-vous éclairer et instruire. » Les princes cédèrent aux persuasions de Narada, recherchèrent avec empressement ces docteurs hypocrites, et se livrèrent avec ardeur à cet enseignement perfide. Les imposteurs, humblement sollicités, enlevèrent le linge qui voilait leur bouche, et donnèrent les instructions demandées. Ce fut ainsi que Tripoura, ses princes et ses habitans furent complètement pervertis.

Les dieux supplièrent alors Siva de profiter d'un instant si favorable pour punir les criminels. Siva ordonne de préparer son Ratha, son char de guerre, qui roule avec majesté, quand le dieu qui le monte va accomplir quelque immense destruction. Il part ainsi pour Tripoura. L'architecte des dieux, Vishwakarma, place en guise de roue droite le soleil, en guise de roue gauche la lune. A droite des Brahmanes, à gauche des Rishis tiennent la place de ces clous d'airain qui arment les roues. Le dais qui le recouvrait était le firmament; et le chariot était large comme le mont Parvati. Le contrepoids des roues se trouvait à l'est et à l'ouest; les quatre océans (*Samoudras*) servaient de

sièges et de coussins. Au lieu de coursiers, les quatre Védas y furent attelés, et Saraswati, épouse du créateur, leur servit de clochette. La syllabe sacrée, composée de trois lettres, remplaçait cette pièce de l'attelage qui se trouve derrière les chevaux et les pousse. Brahma lui-même conduisait le char. Les nacshatras ou constellations lunaires et les étoiles servaient d'ornemens et de bijoux précieux. Siva prit son arc dont le mont Soumeron était le bois, le serpent Seshounaga la corde, Vishnou la flèche, et le dieu du feu la pointe. Quand le char, avec ses ornemens, se mit en mouvement, vous eussiez dit que l'année elle-même avec ses douze mois allait s'avancer pleine de grace. Ainsi ce chariot gigantesque et fantastique n'est qu'une allégorie de la création que Siva emploie pour la destruction, et dont l'année est l'emblème.

Quand Siva fut monté sur le char avec ses légions de guerriers et de sectaires, Brahma lança ce char dans l'espace, et il roula avec une violence si furieuse, que la pensée même qui mesure en un clin d'œil le ciel et la terre, est moins rapide dans son vol. Les régions supérieures et inférieures tremblèrent comme agitées par la foudre sous les roues du char. La terre, incapable d'en supporter le poids, fut remplacée par la vache de la bienfaisance, la nourrice de l'univers (1). Dieux, Rishis et nymphes célestes, voyant Siva s'a-

(1) Dans une foule de langues indo-germaniques, les mots qui signifient vache et terre sont les mêmes : Gâ, Gäveh, Gaïa, Gau, Goe, etc.

vancer, s'écrièrent : « Victoire! victoire (*Yayà! yàyà!*) » Parvati, qui ne pouvait supporter la longue absence de son époux , courut après lui , l'atteignit bientôt , et s'assit à ses côtés. Quand il vit Parvati accourir, la joie rayonna sur son visage, qui devint si éclatant, qu'il était impossible de fixer ses regards sur lui.

A la tête de la procession marchaient les sectateurs de Siva (Ganas), portant des Agniastras, armes à feu, larges comme des montagnes. Ensuite venaient les Dieux , montés les uns sur des éléphans , les autres sur des coursiers, des chameaux , des taureaux , quelques-uns sur des chars. Au centre de l'armée étaient réunis une foule d'autres sectaires , de divinités , d'êtres allégoriques. Les Mounishwaras (dévots consacrés à Iswara ou Siva) portant leurs cheveux longs et épars comme les Sonnyasis et tenant des bâtons de pénitens , dansaient pendant la route. Du haut des cieux , les Siddhas ou prophètes célestes , chantaient les louanges de Siva, et faisaient tomber une pluie de fleurs sur sa tête. La voûte du ciel , comme un vaste bassin renversé , servait de tambour, et retentissait de coups majestueux qui accompagnaient la marche de l'armée.

Siva , qui peut d'un regard réduire cet univers en poudre , n'avait accumulé de si grands préparatifs de guerre que pour frapper de terreur ses ennemis , les forcer de reconnaître d'avance sa puissance et les pénétrer du sentiment de leur propre faiblesse. Ce char merveilleux , ces dieux , ces sectaires , ces saints , cet arc et cette flèche , cette disposition d'armée , cette

grande cérémonie avaient pour but de répandre au loin la renommée et la gloire du dieu. Il voulait que jeunes et vieux s'écriassent : « Siva est maître de toutes » choses. Dieux, sages et sectaires, s'honorent de lui » obéir. Aussi a-t-il composé son char de tous ces per» sonnages terrestres et célestes. »

Les trois géans vont à la rencontre de Siva. Brahma, Vishnou, tous les dieux s'écrient ensemble : « Victoire ! » victoire ! » et lui disent que le moment est venu de les exterminer d'un seul coup, et de plonger Tripoura dans les enfers. Plaçant une flèche sur la corde de son arc Pashoupati, Siva attendit que les trois géans se trouvassent placés sur une seule ligne ; et saisit cet instant pour les abattre à la fois. Ce moment vint ; les monstres furent anéantis, en un clin d'œil. Le reste des géans fut dévoré par le fer et la flamme. On épargna et l'on récompensa seulement ceux des habitans de Tripoura dont la foi inébranlable n'avait pas cessé d'honorer Siva, et qui furent enrôlés parmi les Ganas, sectateurs de Siva. Des milliers de Titans, immolés en l'honneur de cette divinité, furent brûlés dans un solennel holocauste. Pleins de tendresse et de bonté, Parvati et Siva voulurent apposer sur la bouche des dieux le sceau du silence ; mais en vain ! les dieux brisèrent ce sceau et entonnèrent l'hymne de louange.

Ainsi furent vaincus par les Sivaïtes orthodoxes, les Vishnouvistes hétérodoxes. Brahma s'adressa à Siva, et lui dit ces mots respectueux : « O chef des dieux et » des créatures ! Seigneur des cieux ! Etre clairvoyant

» auquel rien n'est caché ! Tu donnes le repos, tu es le » type du bien, tu n'as pas de qualité, et tu possèdes » toutes les qualités ! Destructeur de Tripoura, des » géans et des Titans, protecteur des délaissés et des » opprimés ! Qu'elle est majestueuse ta beauté, com- » posée du corps aux trois syllabes saintes, et de sa » parole ineffable. Donne à tes serviteurs paix et sûreté. » Ordonne que la foi en ta divinité reste éternellement » empreinte dans mon cœur ; veuille que je puisse être » exalté en toi et par toi ! »

Vishnou, après avoir accompli l'acte d'adoration, joignit ses deux mains en signe de soumission, et dit : « O toi qui es sans qualités, et qui possèdes ce- » pendant les trois qualités ; ô toi, la beauté, la » forme, l'essence, la splendeur de Pouroush et de » Prakriti, des Gounas ou des mondes, de toutes les » créatures, de l'ame universelle, hommage, adoration » à toi pour jamais. Qu'il me soit permis d'espérer que » la foi que j'ai en toi ne cessera pas de s'accroître. » Et tous les dieux répétèrent en chœur : « Le nombre » de tes graces s'élève plus haut que toutes nos pen- » sées. Espérons que la foi et la soumission que nous » t'avons vouées seront à jamais fermes, éternellement » inébranlables. »

« Exprimez vos désirs, leur dit Siva, d'un ton plein » de grace et de bonté, je vous les accorderai. » Les dieux s'écrièrent : « Sois notre défenseur si jamais » les démons nous oppriment ! » Siva leur dit : « Cela » sera dans toute l'éternité. »

Alors parurent les Yatis qui avaient perverti Tripoura, pour accomplir les ordres de Vishnou. Ils demandèrent l'accomplissement des promesses du dieu, qui, pour les remplir, leur ordonna d'habiter Merousthala, où ils demeurèrent, prêchèrent et dogmatisèrent. Ainsi Merousthala est une région située soit dans l'Inde, soit hors de l'Inde, où les Bouddhistes, grace à la trève qui leur fut accordée, jouirent d'une existence paisible.

(*La suite au numéro prochain.*)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU *Correspondant.*

MONSIEUR,

LE *Globe* du 28 avril contient une critique de mon ouvrage. L'auteur du *Catholique* n'a pas à s'en plaindre, la discussion y est polie, la plaisanterie de bon goût. J'ai donc à remercier l'écrivain, et pour l'instruction que m'ont procurée ses remarques, et pour le plaisir que m'a causé sa malice ingénieuse. Toutefois, sans vouloir montrer une susceptibilité toujours déplacée, je crois devoir répondre à quelques observations de mon critique par des observations contraires.

Le *Globe* se prétend embarrassé (vis-à-vis de moi) par les éloges que je lui ai souvent accordés. Pourquoi cet embarras? Il est vrai que j'ai eu souvent occasion de louer le talent des écrivains de ce journal; je l'ai fait avec plaisir, même en les combattant, parce que j'aime mieux m'adresser à des adversaires qui répondent par des raisons, qu'à ceux qui répondent par des injures. Mais des éloges mérités n'ôtent rien à la

franchise. Sans avoir entamé avec le *Globe* une polémique régulière, j'ai repoussé plus d'une fois ses doctrines. Quoiqu'il me soit arrivé d'entretenir mes lecteurs de cette feuille, je ne vois cependant pas que ce soit *presque à toutes les pages de mon recueil.* J'eusse assurément blessé la modestie des écrivains du *Globe*, en leur prodiguant des éloges à tout propos et hors de tout propos, comme mon critique semble m'en faire un reproche, et j'aurais craint, d'ailleurs, de paraître mendier des suffrages. Certes, il était très-flatteur pour moi que mon nom fût prononcé dans le *Globe;* mais quelque haut prix que j'eusse pu mettre à cette faveur, c'eût été l'acheter trop cher, que de l'obtenir par des moyens qui trahissent un manque de dignité dans celui qui les emploie.

Mon critique veut bien s'affliger de ce que le succès de mon ouvrage ne répond pas à son mérite. Déjà, dans son livre de la *Religion*, M. Benjamin Constant avait témoigné la même sollicitude. N'eût-il pas été plus court de s'en tenir à la valeur intrinsèque de l'ouvrage, que de s'inquiéter de la liste de ses abonnés? Suivant le rédacteur du *Globe*, je m'étonne de l'abandon dans lequel le public me laisse; j'ai tort, dit-il, de me désespérer à ce sujet; car j'aurais dû calculer d'avance toutes les chances d'impopularité qu'entraînaient avec lui mon nom et le titre de mon recueil. Il énumère ensuite les obstacles que j'ai rencontrés. Il a dit souvent juste, et il n'a pas tout dit; mais quant à mon étonnement, à mon désespoir, cela est de trop. Je n'ai pas pris les choses d'une manière aussi tragique:

je ne suis pas aussi seul et aussi délaissé que mon critique le pense : en tout cas, j'ai trop de stoïcisme et d'expérience du monde pour m'abandonner à un stérile découragement.

L'expérience a pu modifier quelques-unes de mes idées ; mais le rédacteur du *Catholique* est toujours l'écrivain du *Drapeau blanc*. Toujours en moi le même amour de la monarchie et de la liberté, le même dédain pour une popularité vaine. Je n'ai pas plus aimé les tyrans que les démagogues. Flatteurs des grands, courtisans de la multitude, ils m'ont paru misérables au même degré. Je me suis permis d'adresser au clergé quelques avis : il n'est pour vous, lui ai-je dit, qu'une seule position, la Religion. Craignez le vain titre d'un culte d'Etat, au moyen duquel on voudrait vous priver de votre indépendance spirituelle, en échange de quelques faveurs qui n'en valent pas la peine. Evitez à la fois un rigorisme puritain et un relâchement qui sentirait les voies du monde. Ignorez les partis et leur langage : retirez-vous de l'arène politique, où vous ne pouvez paraître qu'en vous faisant des ennemis, et en perdant votre influence. Vous pourrez alors revendiquer pour vous la Charte, la Charte tout entière ; liberté de fonder des écoles, liberté de vous réunir en communautés religieuses, libres communications avec Rome, libres assemblées, libre discipline, le tout sous la responsabilité de votre conduite sage et prudente. Il s'agit moins de foudroyer éloquemment la liberté de la presse, que d'implanter la foi dans les ames flétries, et de propager, par la science et

par la sainteté, la cause sacrée du christianisme.

Personne plus que moi n'a combattu tous les prétendus moyens de gouvernement, derrière lesquels ne se sont que trop souvent abritées l'intrigue et la faiblesse. Comment mon critique peut-il donc soutenir que je me suis long-temps caché dans les rangs de ceux qui demandaient l'oppression? Cette manœuvre n'est pas nouvelle: la faction révolutionnaire l'a employée contre moi en France comme dans l'Etranger. J'ose me vanter de cette persécution, comme je déplorerais bien sincèrement l'aveuglement de ceux d'entre les hommes religieux et monarchiques qui ne verraient pas en moi un des défenseurs les plus dévoués et les plus ardens de leur cause.

De ces remarques qui me concernent personnellement, arrivons à des accusations plus graves. Ici j'ai besoin de laisser parler le rédacteur du *Globe* lui-même, pour faire mieux ressortir sa pensée.

« Il y a, selon M. d'Eckstein, une langue, une phi-
» losophie, une société primitive. Les traditions affai-
» blies ou détournées qui en restent encore, composent
» tout ce qu'il y a de bon, de solide, de vrai dans le
» monde; et de ces traditions éparses et partout sub-
» sistantes, résulte le vrai système moral de l'homme
» et du Gouvernement. Mais un système qui se sou-
» tient par la tradition, et qui se donne pour primitif
» par son origine, ne saurait être une philosophie,
» car la philosophie date toujours d'elle-même, et re-
» commence sans cesse plutôt qu'elle ne se perpétue:
» c'est donc une religion. »

Qu'il y ait eu une langue primitive, c'est ce que j'admets facilement, puisque je crois à l'existence d'une société primitive. Je pense toutefois, que cette langue n'existe plus nulle part, et je ne suis pas de ceux qui veulent réduire les idiomes des peuples à un type commun. Je n'ai jamais dit, ni prétendu dire qu'il n'y avait de vérité dans le monde que la vérité traditionnelle : c'est mal exposer ma doctrine. J'ai dit, et je soutiens encore que la vérité est *une*, qu'elle est *universelle*, qu'elle est renfermée dans la Genèse et dans la parole du Christ. Voilà sur quel fondement repose ma philosophie, j'en embrasse hardiment toutes les conséquences. Je crois à un développement progressif de l'humanité, mais seulement dans le sens du christianisme. Je crois, de plus, aux heureux résultats d'une investigation de plus en plus approfondie de la nature; et j'applaudis de toute mon ame aux développemens des sciences physiques et de la chimie moderne : car la nature est un livre où il faut puiser des instructions divines, comme dans les Saintes Ecritures. La nature, pour qui sait bien l'étudier, est aussi une Sainte Ecriture.

Le mot de tradition égare mon critique. La tradition n'est pas ici une *vieillerie* telle qu'il voudrait le faire entendre. C'est la nature, éternellement jeune; ce sont les Saintes Ecritures, constamment vraies. Là est la véritable *source de Jouvence;* là est l'ambroisie qui nous procure l'immortalité véritable. Si la tradition n'était qu'une vieillerie, elle ne serait certainement pas une philosophie; mais comme elle est le

fait éternellement subsistant, le fait de la nature et de la révélation, elle est aussi la seule philosophie réelle, immortelle. Elle date toujours d'elle-même, bien autrement que cette philosophie de nos spéculateurs de l'entendement, qui depuis trois mille ans entassent systèmes sur systèmes.

L'écrivain du *Globe* confond la philosophie et le raisonnement. Ce dernier date toujours de lui-même. Il est chose purement individuelle; il a pourtant aussi ses lois, dans lesquelles se reflète une loi générale de l'entendement de l'humanité entière. Les philosophes cherchent à établir ces lois, comme les mathématiciens établissent la loi des figures, les physiciens celle des agens naturels, les chimistes celle des combinaisons et de l'analyse. Seulement les philosophes dans leurs écoles ne sont pas encore parvenus au bout de leurs entreprises. Et comme c'est sur un monde idéal que leur spéculation s'exerce, il est probable qu'ils n'y réussiront jamais. Peut-être tout ce qui est possible à cet égard a-t-il déjà été fait il y a bien long-temps par Aristote et Platon, sous les deux formes de l'idéalisme et du rationalisme. Depuis ces deux grands penseurs, on n'a fait que les élaborer, mais jamais on n'a produit une science nouvelle. Avant eux, leur doctrine existait en germe chez les Chinois, chez les Indiens, probablement aussi chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, dans les écoles ionique et pythagoricienne. C'est la force des choses qui a conduit les penseurs de tant de nations à ces deux formes éternelles de la pensée humaine, l'une idéale, l'autre rationnelle,

réelles toutes deux. Il est peut-être bon de reproduire ces grandes questions, pour les montrer sous de nouvelles faces, mais il ne faut pas s'imaginer créer par-là une science nouvelle.

On prétend que, suivant moi, le Catholicisme a précédé le Christianisme. C'est la même doctrine qu'on a voulu imputer à hérésie à M. de la Mennais; c'est la doctrine d'une foule de Pères de l'Eglise, de nombre de grands et de savans personnages. Elle se réduit à un fait fort simple. Il y a une révélation primitive, une religion patriarcale, une religion de la nature. Il s'y est joint l'annonce d'un Sauveur du monde, pour réhabiliter l'humanité déchue et corrompue. Les païens ont défiguré cette doctrine, en y mêlant une religion de l'enfer. Ils y ont incorporé leurs sciences, leur histoire, leurs inventions, leurs arts. Partout les peuples chantent un héros, un Sauveur venu ou à venir. Cette idée, vieille comme le genre humain, est explicitement renfermée dans la Genèse. Le Christ a été, surtout, si universellement reconnu, parce qu'il a été universellement attendu. Ce système est chrétien, il est orthodoxe. Certains hommes voudraient vainement le rejeter, dans l'espoir de faire tomber le Christianisme des nues, comme il en sera un jour de la liberté politique en Allemagne, si nous devons en croire mon spirituel critique.

Je ne soumets donc pas la philosophie, la politique, la littérature même, enfin toutes les sciences morales, à l'érudition, comme le prétend le rédacteur du *Globe;*

mais j'établis leurs rapports avec la vérité éternelle, et éternellement révélée. Je dis : une chose n'est bonne et vraie qu'en tant qu'elle correspond au type dont elle émane, auquel elle se rapporte. Si je cherche à appuyer la vérité sur la science, ce n'est pas parce que je crois qu'elle en deviendra plus vraie; mais parce que, voyant l'usage irréligieux qu'on a prétendu tirer de nos connaissances, j'ai voulu prouver que le Christianisme n'avait rien à en redouter.

Je n'ignore pas que le libéralisme s'afflige profondément de cette manière de voir. On veut, à toute force, faire du catholicisme une chose usée. A en croire certains philosophes, ce serait un système de pure invention humaine. Prouver que la religion de vérité coïncide avec toutes les traditions, qu'elle n'a rien à redouter des sciences exactes, de nos connaissances en physique, en chimie, en mathématiques, en astronomie, en physiologie, en anatomie, est de toutes les actions la plus condamnable, de toutes les entreprises la plus audacieuse, et celle qu'il convient le plus de décréditer en la compromettant comme hétérodoxe auprès des catholiques, en la donnant aux autres pour mensongère. Quand il s'agit de Religion, de Christianisme, les hommes de la révolution connaissent mieux leurs ennemis, que les catholiques ne connaissent leurs amis. Ils m'ont depuis long-temps *dépisté*, apprécié: c'est parce qu'ils me connaissaient, qu'ils m'ont tenu pendant long-temps *sous le boisseau*. Défense de citer mon nom après que le temps des injures était passé. Caresses, avances, dédain, oubli,

j'ai tout essuyé, mais je n'ai pas un seul instant été découragé, et l'on ne me découragera jamais.

Aux yeux de mon critique, Eglise est synonyme d'intolérance, d'ignorance, d'illibéralité; et parce que je suis tolérant autant qu'homme puisse l'être, parce que je cherche à m'instruire, à m'éclairer, parce que la mauvaise foi même ne pourrait me contester la libéralité de mes opinions et de mes sentimens, pour toutes ces causes je ne lui semble pas être dans le giron de l'Eglise. C'est tout le contraire: je me croirais mauvais chrétien, détestable catholique, si j'étais persécuteur, fanatique, si je prêchais l'esclavage, l'abrutissement de mes concitoyens. Il est temps enfin, que ces accusations vagues et banales contre le catholicisme aient une fin. S'il y a eu des prêtres criminels, si quelques ambitieux ont ceint la tiare, l'Eglise a toujours maintenu sa pureté, son infaillibilité: le péché de l'homme ne fut jamais celui de l'institution.

Mon critique prend acte d'une légère esquisse de philosophie du Catholicisme, où je n'ai fait qu'indiquer la doctrine de la Trinité dans l'ordre spirituel, et le génie du monde inorganique, dans l'ordre matériel, pour en conclure que je suis à peine chrétien, parce que je n'y ai pas parlé de la Rédemption. Plus j'eusse avancé dans mes leçons, plus mon plan eût été démasqué dans son ensemble. J'eusse parcouru l'empire de la nature organique, pour interroger l'homme sur son origine et sa destinée. Mon crime, aux yeux du critique, a été de ne m'être pas énoncé sur tout, à la fois, dans le court espace de quelques

lectures entreprises à la *Société des Bonnes-Lettres.* Quels que soient les égards que me témoigne cet écrivain, peut-être pourrais-je me plaindre de voir chez lui comme une secrète intention de me séparer des hommes religieux.

Je terminerai cette apologie, trop longue peut-être, par une réflexion relative à la prétendue opposition que veut voir le *Globe* entre la religion et la raison.

En général, il serait temps de ne plus jeter en avant ces termes sans définition aucune. Qu'est-ce à dire que le *Globe*, organe du siècle, se range du côté de la raison, tandis que les hommes qui n'ont pas le même respect pour le rationalisme et la démocratie, sont, par cela seul, en dehors de cette raison? Les écrivains du *Globe* prennent-ils leurs adversaires pour des insensés, privés de la faculté de comprendre? Qu'ils s'expliquent alors, et qu'ils prouvent ce qu'ils avancent. S'il n'en est rien, si, à leurs yeux même, leurs adversaires peuvent avoir aussi des lumières et du bon sens, qu'ils laissent donc de côté cette opposition chimérique entre une raison souveraine, et l'imagination, la folie, la déraison, comme il leur plaît de qualifier la foi antique. La plus haute raison, la plus ferme, la plus indépendante, n'a rien qui répugne à la foi : Descartes, Leibnitz, Kepler, Newton, l'ont prouvé. Plus une raison est étendue, moins elle se contente de petits raisonnemens, moins elle se montre satisfaite d'elle-même, plus aussi elle aime à embrasser le culte d'une raison divine, d'une haute raison des choses, qui demeure immuable, parce

qu'elle a tout ordonné. Que signifie contre cette *dernière raison des hommes et des choses*, la mesquine opinion du jour, qui le lendemain sera oubliée, et de quel droit se proclamerait-elle une raison souveraine? Mon critique est trop éclairé pour ne pas savoir qu'entre lui et moi, ce n'est pas un combat de la raison contre la folie, mais un combat plus vaste, plus sérieux entre le déisme et le christianisme. Appelons les choses par leur nom, et ne les déguisons pas sous un vain nuage de paroles métaphysiques, qui donnent le change aux faibles sur la valeur réelle des doctrines.

Je n'aurais pas profité des leçons d'urbanité et de bon goût de mon élégant critique, si je ne lui exprimais le désir qu'il ne soit plus question entre nous ni de *ma foi*, ni de *mes abonnés*, ni de *ma raison*, mais des systèmes et des opinions que j'avance. Qu'il s'occupe de ma manière de composer et d'écrire, je lui en saurai gré, pourvu qu'il ait la générosité de ne pas s'appesantir sur de petits détails. Ce qu'il importe de voir dans le style, ce ne sont pas des aspérités, des inégalités, c'est l'ensemble. Ma pensée est-elle ferme et précise, m'entends-je moi-même, et puis-je me faire comprendre par les autres? C'est là ce dont il s'agit, et non pas de savoir si j'appartiens par la naissance à l'autre bord du Rhin, ce qui est, pour une foule de lecteurs, une fin de non-recevoir. Mon critique est un homme trop instruit, trop bien élevé pour vouloir encourager, dans le vulgaire, la paresse et la médisance. Il sait mieux que personne combien les envieux, les hommes à courte vue, aux principes mesquins, se

réjouissent de rencontrer une phrase banale sur un publiciste, sur un écrivain. On se croit en droit de juger un homme avec une phrase, que souvent la légèreté a avancée, que l'ignorance, la frivolité, la méchanceté répètent.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite et haute estime. Vous savez quel intérêt sincère je prends au succès de votre entreprise, que j'ai appelée long-temps de tous mes vœux, et dont le caractère nouveau doit donner des espérances réelles à tous les amis des bonnes doctrines.

Baron d'ECKSTEIN.

Paris, 2 mai 1829.

PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE DU CATHOLICISME*.

CHAPITRE IX.

De l'ordre des cieux.

La vie est partout chargée d'électricité. On voit partout un élément se transporter dans un élément contraire. D'un conflit de haine et d'amour se composent les combinaisons solides. Il n'y a dans les combinaisons élémentaires, ni sexes, ni reproduction des sexes. Mais les contraires s'y trouvent unis. Il semble que l'élément mâle se précipite vers le pôle positif de l'existence, et l'élément féminin au pôle négatif. C'est la faiblesse auprès de la force. Un médiateur suprême, une haute neutralité les unit, les domine dans la combinaison achevée; il les écarte au contraire dans la combinaison suspendue.

(*) Lu à la société des Bonnes-Lettres, le 5 mai 1829

Les élémens, à défaut de production, se consument les uns les autres. C'est ainsi qu'ils se saturent complètement, quand ils se dévorent. C'est ainsi que s'opère leur combustion totale quand ils s'identifient. Miracle de l'existence! Là où nous ne découvrons ni production, ni sexes, il y a une combinaison plus active encore que n'est l'union et la désunion des sexes. Mystère d'amour que la haine paraît seule accomplir. Tandis qu'une existence s'engloutit dans une autre existence, tout est calculé d'après d'exactes proportions : tout s'identifie, tout s'apaise.

Lorsque cette vie élémentaire eut achevé de se développer dans la formation du globe; lorsque ce mouvement de la masse animée se fut contracté, concentré dans l'espace; lorsque la terre se fut élaborée comme un tout vivant d'après un principe électro-magnétique; le Créateur devint ordonnateur, et celui de qui le souffle de vie avait émané, disposa tout dans l'ordre de l'intelligence. A cette voix divine, l'espace se peuple de corps célestes qui roulent dans leurs orbites, qui deviennent soleils, lunes, planètes. L'organisation est achevée; mais les lois de l'existence subsistent. Les cieux et la terre vivent, mais non d'une vie immobile; le mouvement des combinaisons n'a pas cessé. Il est vrai que, comparé à l'immense mouvement des êtres, imprimé par le Créateur au commencement des choses, ce nouveau mouvement est imperceptible.

Nous avons vu la lumière et la vie pénétrer au sein d'une matière désorganisée, dans un monde élémentaire déchu. Elle élabore le chaos mort pour en faire

un chaos vivant, énergique unité d'où émane l'opposition des élémens, qui avec intermédiaires ou sans intermédiaires, se combinent dans une existence nouvelle. Nous avons prouvé l'existence d'un monde élémentaire pur, correspondant à un monde éthéréen également pur. Ce sont les cieux et la terre dont parlent la Genèse et la mythologie primitive. Chaque jour on voit dans le ciel des fixes, les corps lumineux naître et se former de la concentration des vapeurs éthéréennes. Nous avons observé cette lumière délicate, cette transparence du ciel des fixes, où les corps revêtent tant de formes diverses. Là le noyau élémentaire n'est pas encore assez concentré pour se constituer d'une manière énergique comme centre de mouvement. La polarité ne s'y éveille pas comme sur le globe terrestre avec le magnétisme. La matière n'y est pas en opposition avec elle-même. Un positif de l'existence n'invoque pas une existence négative. Il ne puise pas au besoin ce contraste dans les élémens qui l'environnent; ce ne sont pas ses propres forces qui lui en offrent la faculté.

Dans le ciel des fixes, cette lumière n'est qu'étendue. Quand elle s'unit et se concentre en une vapeur que l'on peut comparer, non à la splendeur du soleil, mais à l'atmosphère dont cet astre s'environne, elle revêt des formes dont la bizarrerie apparente vient de l'absence d'un centre fixe, composant une unité élémentaire, une masse déterminée.

Dès que cette unité commence à poindre, c'est la forme sphérique qu'elle affecte. Elle déploie alors une

vie d'électro-magnétisme, répartie en des combinaisons chimiques sans nombre. On voit paraître aujourd'hui, pour s'évanouir demain, des étoiles de substance légère qui scintillent au milieu de tant d'atmosphères lumineuses. Leurs mouvemens sont tellement rapprochés, que si leur masse, malgré la concentration qui la distingue, n'était pas infiniment délicate, il y aurait perturbation constante et inévitable. Il semble quelquefois aussi que les comètes, en se rapprochant de notre globe, le menacent de destruction. Vous diriez que leur rapide mouvement va se heurter contre le soleil; mais tout à coup une répulsion électrique les éloigne et les repousse à une distance incalculable. Si l'on examine la bizarrerie de leur marche, l'irrégularité de leur structure, on reconnaîtra qu'elles ne peuvent appartenir qu'au genre des productions lumineuses, dont la densité est peu considérable, et telles que nous les apercevons dans l'éloignement immense où le ciel des fixes nous les montre.

Gardons-nous bien de considérer comme espace cette idée morte que l'on voit figurer dans la plupart des systèmes d'une philosophie rationaliste, conçue par des penseurs éminens, mais trop étrangers à l'observation de la vie universelle. Certes Aristote fut le plus grand naturaliste de l'antiquité. On ne peut nier le génie de Descartes en mathématiques. Kant, qui a prévu et calculé plusieurs des découvertes de Herschell, mérite le titre de grand mathématicien, de grand astronome. Cependant ces penseurs, dès qu'ils

veulent déterminer l'idée métaphysique de l'espace et du temps, mettent la nature en oubli. Tous, excepté Aristote qui, en sa qualité de païen, bornait l'infini dans l'espace même, ils font contraster un infini abstrait, qu'ils nomment Dieu, avec un espace abstrait qu'ils nomment nature, et ne parviennent à saisir ni un Dieu réel, ni une véritable nature. Au centre, ils placent l'homme qui, avec ses catégories de sentiment et d'intelligence, est une vraie pièce rapportée. Dans cet arrangement bizarre, pourvu que l'on fasse mouvoir les ressorts de son imagination, de sa raison, et de sa mémoire, on peut le gouverner à sa guise : c'est un vrai mannequin pensant. Je ne conteste pas l'admirable logique de ces mathématiciens en fait de philosophie. Ce que je leur conteste, c'est la métaphysique, c'est la synthèse, c'est la création.

L'espace ! Quel mortel jamais l'embrassera par la pensée? L'espace ! Vie éthérée, ressort immense dans lequel et par lequel se meuvent et agissent librement les agens d'une nature impondérable, au-delà des bornes qui circonscrivent les myriades d'atmosphères; myriades, dont aucun idiome humain n'exprimera jamais le nombre infini. Ici les mondes sont des atomes, et ces atomes disparaissent dans l'immensité. Cependant que l'image de l'espace ne confonde pas toutes les facultés de notre esprit. Il existe un Etre qui l'a conçu, qui a porté dans son sein cet espace immense, qui a engendré l'univers. Voltaire et les Déistes de l'école de Locke, ont insisté avec affectation sur cette idée; ils ont voulu nous en épouvanter, afin de mon-

trer Dieu au-delà, comme une simple abstraction de l'entendement, et l'homme en-deçà, vermisseau méprisable, qui prétend adorer Dieu dans son cœur, le méditer dans son intelligence, et qui recule devant la seule pensée de l'espace. C'était que le Déisme, en reconnaissant avec hypocrisie l'existence d'un Etre suprême, voulait, dans la réalité, nous conduire à un athéisme pratique.

La lumière, dont le mouvement est si rapide que la pensée seule semble pouvoir le devancer, qu'est-elle en comparaison de cette autre loi de pesanteur, de gravitation universelle qui porte non-seulement les corps planétaires, mais tous ces systèmes de mondes rangés autour de soleils particuliers avec leurs planètes, leurs lunes, leurs comètes, qui les porte, dis-je, à agir les uns sur les autres? Il n'y a que la pensée, qui plus vive que cette loi de mouvement et d'harmonie universelle, ne recule pas devant l'infini de la Divinité. Certes, si l'astronomie et son observation lui permettait d'embrasser l'espace, porteur de tant de systèmes solaires et planétaires, elle ne reculerait pas devant lui.

La lumière et l'atmosphère sont les conditions de toute existence, même terrestre. C'est le réveil de la création sous une forme double. Tous les systèmes des mondes doivent leur vie et leur transparence à l'air et à la chaleur qui se communiquent à eux par vibrations. Otez cette lumière, cette animation divines, vous n'aurez que des masses mortes, dont l'existence sera tout-à-fait incompréhensible si vous n'admettez

une antériorité de vie, une déchéance. La lumière et l'atmosphère reproduisent, mais d'après des proportions différentes, les mêmes phénomènes qui signalent la masse condensée. Quand le rayon traverse l'atmosphère et pénètre la masse, il s'y réverbère et devient chaleur. Les orages atmosphériques s'opèrent d'après les mêmes lois qui régissent les combinaisons chimiques, les formations granitiques, les éruptions volcaniques de l'intérieur du globe. Excitée avec la plus grande violence dans sa manifestation vitale, l'atmosphère peut même produire des aérolithes qui sont en partie ferrugineux.

Plus il y a de solidité dans la masse élémentaire des globes, plus leur centre exerce vivement l'attraction qui les fait tourner sur eux-mêmes ; plus ils agissent avec rapidité sur leurs satellites. Ceux de ces corps dont la masse plus éthérée offre moins de consistance, n'impriment à leurs satellites qu'un mouvement beaucoup plus lent, beaucoup moins déterminé. La science du calcul a été poussée si loin que l'on a mesuré le poids ou l'épaisseur relative des sphères qui entrent dans le système solaire, auquel notre globe appartient. Ce calcul s'établit par la force d'attraction dans les distances. La solidité de notre globe terrestre est extrêmement prononcée relativement à sa circonférence. Saturne, au contraire, semble extrêmement léger ; son poids paraît à peine égaler ces créations de l'eau et de l'air qui flottent au-dessus de nos têtes. La densité d'Uranus, situé au-delà, semble plus considérable. Il est loin d'égaler en pesanteur notre globe ;

mais il paraît balancer Jupiter et lui offrir un contrepoids égal.

On a supposé que les étoiles du ciel des fixes composaient autant de soleils, centres d'un nombre égal de mondes planétaires, ayant eux-mêmes leurs comètes et leurs lunes. Mais des observations astronomiques détruisent ces suppositions gratuites, et nous empêchent d'assimiler les phénomènes de ces mondes éloignés à ceux du système solaire, où des masses concentrées exercent une attraction régulière. Dans cet universel mouvement des mondes, rien ne rappelle le mécanisme d'une horloge. La loi d'attraction, bien qu'elle dépende de la masse et soit dirigée entièrement par la gravitation qui établit de mutuels rapports entre les corps; cette loi est une loi de la vie. Elle n'agit qu'autant que les corps célestes, obéissant au génie magnétique de la masse, tournent, comme notre globe, autour de leur axe. Le mouvement est nécessairement plus lent, la vie magnétique moins développée dans les masses moins solides où les substances éthéréennes jouent un plus grand rôle; mais là domine à son tour une vie plus haute, une vie éthéréenne.

L'expérience a renversé la supposition qui présentait ces millions de soleils entourés d'autant de systèmes planétaires à part. On pourrait avancer que notre soleil, loin d'obéir à une attraction solaire placée en dehors de sa sphère, loin d'être lui-même la planète d'un soleil central autour duquel tournent des soleils innombrables, exerce au contraire sur le ciel des fixes

une influence quelconque. L'astronomie moderne a prouvé que ces étoiles ne sont pas immobiles; mais qu'elles obéissent à des mouvemens dont la nature diffère entièrement de ceux qui entraînent notre système planétaire: mouvemens rares et irréguliers qui feraient croire que par suite du peu de densité des masses la gravitation n'exerce dans ces régions du ciel qu'une subalterne influence. Ainsi s'expliquent à la fois cette immobilité apparente et plus ou moins prononcée, et cette mobilité extrêmement irrégulière si on la compare aux mouvemens de notre système planétaire.

En vain un déisme superficiel a voulu contester à notre globe son importance et l'écraser sous le poids des mondes accumulés. Rendons au soleil qui nous éclaire, à la lune qui nous escorte, aux planètes qui sont associées à notre marche, le rang qui leur appartient. Certes, si ces mondes, dont des millions échapperont toujours aux observations de nos instrumens les plus perfectionnés, sont habités par des êtres vivans, ces êtres sont d'une nature plus éthérée, d'une substance corporelle plus délicate que la race humaine. Selon les peuples de l'antiquité, les ames vertueuses voyageaient à travers ces régions éclatantes. Le système de la métempsycose établissait une gradation entre tous les êtres matériels qui retenaient les ames captives, à l'exception de celles qui se trouvaient condamnées au supplice immortel ou temporaire des ténèbres éternelles. Dans la substance minérale, l'ame restait immobile. Dans la plante, elle acquérait quelque

conscience d'elle-même; puis elle suivait un mouvement ascendant en passant dans les corps des animaux qui peuplent l'eau, l'air et la terre, montait de l'esclave à l'agriculteur, de ce dernier au marchand, puis au guerrier, puis au pontife, et s'épurant sans cesse dans ses transmigrations successives, devenait digne d'habiter ces globes que nous venons de décrire, et finissait par s'assimiler à la pure essence divine. Ce système est né d'une doctrine très-ancienne qui confond les ames humaines avec les ames des dieux déchus et métamorphosés en démons, précipités au fond des enfers en subissant, d'après le degré de leur culpabilité, une sorte de purgatoire sur le globe terrestre, où ils se virent forcés d'attendre la série de leurs métamorphoses.

Ce système, quelque erroné qu'il puisse être et quelle que soit son origine, renferme cependant un sentiment de vérité, car il est bien visible que l'homme n'est qu'un passager sur cette terre. Sans doute ses pieds touchent le globe : c'est par là qu'il y tient; mais son ame s'élance dans les cieux ; et la majesté de son port, la structure de ses membres tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, tout concourt à prouver qu'il n'existe sur cette terre, qu'en attendant pour ainsi dire; que sa patrie est ailleurs; que sa sphère propre est située au-dessus du globe. C'est dans l'atmosphère qu'il vit, respire et se meut. Si sa nourriture est matérielle et grossière, sa puissance vitale, sa subsistance réelle a quelque chose de plus délicat et de plus subtil. L'animal lui-même, bien qu'il n'ait pas de résurrection à

attendre, bien que son ame au lieu d'être une libre intelligence, soit purement physique; l'animal, dis-je, semble étranger ici-bas ; on le dirait l'image d'un type primitif. Les anciens, en classant les astres sous la forme de groupes d'animaux célestes, semblent avoir divinisé ce type. La plante, captive au sein de la terre, ne fleurirait, ne vivrait pas sans l'air et le soleil. En définitive, notre globe ne possède de vraiment matériel et de complètement indigène que la simple combinaison chimique, que le règne élémentaire. Lui seul se combine et s'enfante au sein de la terre. La semence destinée à reproduire la plante, est sans doute fécondée par la terre qui lui donne son développement et sa croissance. Cependant la semence même prouve que pour produire la plante, il ne suffit pas de la simple combinaison chimique, de l'existence élémentaire. Il y a là plus qu'une simple apparition de polarité, plus qu'une manifestation d'électro-magnétisme : ce qui s'y meut, ce n'est pas une combinaison, mais une généralité, une espèce tout entière, un type vivant qui se reproduit constamment de lui-même, et trouve, non dans une combinaison purement extérieure, mais en lui-même son entier développement.

Ainsi ceux des habitans de la masse terrestre, qui se trouvent le plus soumis aux exigences de la matière grossière, rappellent encore cependant comme le souvenir, comme le mystérieux rêve, comme l'apparition vague d'un autre monde au sein du monde terrestre. Ce globe matériel lui-même est donc digne de notre profonde reconnaissance. Son sein nous a

portés, soutenus et nourris. La terre est pour nous une mère tendre et bienfaisante. Nous lui devons ce corps, fragile à la vérité, symbole d'une forme plus pure. Cette forme est-elle idéale, éthérée? Nous l'ignorons. Le mystère de la résurrection des corps est absolument voilé à nos yeux, quoique plusieurs Pères de l'Eglise aient pensé, d'après les anciens (ce qui n'est pas impossible), que l'ame immortelle doit conserver éternellement sa physionomie individuelle et spéciale. En un mot, notre planète, quelle que soit sa petitesse, figure par sa masse au premier rang des planètes du système solaire. Moins parfaits peut-être que les habitans d'un autre globe, nous avons cependant une haute importance. Dieu ne s'est-il pas abaissé jusqu'à nous, lorsqu'il a revêtu le corps de l'homme? Ne nous a-t-il pas ouvert ce grand livre de la nature, avec ses éternels enseignemens?

Une circonstance distingue spécialement notre système planétaire des systèmes de cet autre monde qui nous apparaît dans le ciel des fixes : c'est que malgré la transparence lumineuse de l'atmosphère qui environne les corps planétaires, leur masse plus concentrée et plus épaisse les rend moins susceptibles de briller d'un éclat qui leur appartient. Ils reçoivent leur lumière du soleil autour duquel ils tournent. Au contraire, l'éclat dont resplendissent les étoiles du ciel des fixes est entièrement à elles : quoiqu'on les ait comparées, soit aux planètes se mouvant autour de soleils étrangers, soit aux lunes se mouvant autour des planètes, leur lumière n'est pas empruntée aux

astres qui se meuvent en même temps qu'elles. Ce ne sont pas des masses obscures, qui répercutent des rayons voisins, mais des corps lumineux par eux-mêmes, et dont la clarté semble éclipser ces autres astres, dont on a voulu faire les soleils de leurs systèmes. Il existe au-delà des bornes de cette partie du monde dans laquelle notre globe joue son rôle, et se trouve emporté, d'autres mondes, dont la structure est différente. Les profondes observations de Herschell les ont atteints ; mais ils présentent encore plus un problème qui attend, pour être résolu, la savante investigation des astronomes.

Il y a donc dans d'autres systèmes une nature, une matière absolument différentes des nôtres, puisque ces rapports, qui existent dans notre système de la masse obscure au corps lumineux, sont ailleurs des rapports de corps lumineux à d'autres corps également lumineux. Dans ces sphères suprêmes, on ne doit plus connaître cette opposition des deux forces contraires : opposition qui, dans les combinaisons chimiques, se révèle par la polarité positive et négative, manifestation de l'électro-magnétisme, et dans le monde organique par les rapports des sexes. C'est à ce résultat que nous arrivons, si nous raisonnons par analogie, et si, après avoir reconnu cette pesanteur et cette densité propres à notre globe, nous en induisons le fait d'une extrême légèreté propre aux mondes que nous venons de désigner. Rien n'est plus juste en effet que cette observation de l'ingénieux et savant Schubert, qui dit que le principe de la matière grossière se trahit surtout par

l'opposition des deux forces contraires, telle qu'est l'opposition du sexe mâle et du sexe féminin.

Nous avons observé plus haut que dans le mouvement qui emporte les planètes autour du soleil, rien n'est mécanisme pur et simple. Si le soleil exerce son attraction sur la terre, celle-ci possède aussi sa force d'attraction commune aux astres, et qui influe sur le soleil même. Comme cette influence des diverses planètes ne peut être que proportionnée à leur dimension, à leur épaisseur, et que les planètes sont fort petites, comparées à la gigantesque masse du soleil, cette action est nécessairement peu considérable, alors même que des masses comparativement petites (comme le globe) possèdent une densité plus forte que celle du soleil. Il est donc inexact de dire que la terre et les autres planètes tournent autour du soleil, comme les lunes tournent autour des planètes qui ont des lunes. Il faut dire que la terre et les autres planètes tournent avec le soleil autour d'un centre de gravitation commun. La même chose arrive à la lune par rapport à notre terre. Elles exercent l'une sur l'autre une attraction; et comme l'attraction du globe terrestre est plus forte, c'est elle qui domine.

Plus les masses planétaires s'éloignent d'une forme grossièrement matérielle, acquièrent de subtilité, moins elles s'éloignent de leurs lunes ou d'autres corps lumineux, dont le voisinage n'a plus rien de dangereux pour elles. Les satellites de Jupiter et de Saturne en offrent un exemple. Notre lune elle-même en est la pr euve. La terre, en se rapprochant ainsi d'un sa-

tellite, contraste avec ces autres masses planétaires plus concentrées, dont le génie est en quelque sorte insociable. Lès comètes s'approchent du soleil sans aucun danger. Dans la voie lactée, ou dans le ciel des fixes, d'énormes masses lumineuses se rapprochent également. Il est vrai que l'on a prétendu infirmer la réalité de fait, et qu'on a supposé entre elles des distances énormes : la science moderne a prouvé le contraire.

Tel est l'aspect général que présente cet immense océan, l'espace éthéré, dans lequel se meuvent les soleils, les planètes, les comètes, toutes les apparitions qui nous frappent dans le ciel des fixes et dans les voies lactées. Vous diriez des îles, des brouillards légers, d'immenses bancs de vapeurs, de vastes récifs, dont les formes se diversifient sur l'azur des cieux. Hardi navigateur au sein de cette mer sans bornes, l'astronome jette de tous côtés la sonde de ses calculs. Il s'étonne de se trouver au milieu de groupes nombreux où ces îles, ces récifs, ces brouillards se rapprochent sans s'entre-choquer, et se trouvent dans un voisinage très-intime sans s'exposer à aucun danger mutuel. Ce sont des atmosphères lumineuses que l'on peut comparer à celles du soleil et des planètes de notre système solaire, mais qui ne subissent la dépendance d'aucun corps matériel et grossier, et qui se meuvent paisiblement au sein de leur propre splendeur. Dans cette véritable et primitive patrie des agens physiques, elles semblent communiquer ensemble sans jamais se confondre ; là réside la

lumière avec l'électricité, non neutralisée, mais libre, et qui, au lieu de lutter contre une grossière enveloppe, se meut dans sa lumineuse indépendance. Là point de combat violent, point d'obscure prison, point d'appétence effrénée ni de résistance à vaincre. La mort semble y avoir perdu son empire. Au lieu de l'atmosphère qui domine dans notre système, c'est l'éther qui semble régner.

Revenons au système solaire, qui réclame notre attention la plus spéciale. Toute l'antiquité a considéré le soleil comme emblème de la puissance mâle, du Logos créateur, résidant au-delà des mondes dans sa Trinité une et indivisible. Cette conception est à la fois spirituelle et matérielle. C'est le symbole de la lumière physique comme de la lumière morale. Dieu du feu, distributeur de la chaleur, dieu mâle de l'univers, c'est encore lui qui, par ses rapports avec les planètes de notre système solaire, fut considéré comme le grand ordonnateur des mondes, celui qui les maintient dans une universelle harmonie.

De toutes les philosophies antiques, c'est le pythagorisme qui a le mieux résumé sous le point de vue spiritualiste et dans un sens de paganisme épuré, les doctrines relatives au soleil. Suivant cette philosophie, le soleil, emblème du Logos, ordonne le Kosmos, figuré dans le système planétaire. Il conduit le chœur des astres : les sept planètes (les seules que l'on connût alors) sont les sept cordes de la lyre céleste. Toute la science musicale des anciens se trouvait en rapport avec le mouvement des astres figuré par les danses

cosmiques ou religieuses et dont les temples païens offraient la représentation. L'architecture de cet univers (dont le temple était le symbole) s'était formée au son de la lyre. L'harmonie de la gravitation s'était établie par le mouvement d'attraction des planètes dans leur rapport avec le soleil, moteur de l'ensemble du système.

Ainsi non-seulement on concevait alors comme formant un tout doué de vie l'espace et son immensité, mais le temps lui-même. On ne regardait pas le temps comme la durée seule, comme une vaine succession de minutes et d'heures, mais comme le mouvement même des corps planétaires attirés par la force majeure du soleil, l'attirant à leur tour, et exerçant sur leurs lunes la même attraction, pour la recevoir également de ces satellites. Le temps passait pour la pulsation vivante du dieu éthéré, résidant au sein de l'espace et commandant à l'harmonie des mondes. Il représentait la mesure, la répartition, la distribution. On reconnaissait un rhythme du temps, servant de type au rhythme de la prosodie mélodieuse, à la mesure et à la césure. La poésie ancienne a établi entre la révolution des temps et les arts de la danse et de la versification des rapports hardis et symboliques; ici c'est la révolution périodique des astres, là c'est le retour nécessaire des mêmes temps et des mêmes figures. Cette poésie avait saisi toutes les analogies d'après des rapports et des données grandioses, qui unissaient ainsi ce qu'il y a de plus dissemblable en apparence. L'instinct profond qui lui servait de guide pouvait

l'égarer dans les conséquences, jamais dans le principe même des systèmes.

Les révolutions des temps étaient placées sous l'autorité de la dernière des planètes observées, du vieux Saturne. On a rallié dans le fonds la plus grande partie de ces cycles au cycle des six époques de la création, couronnées et terminées par un septième jour. Ce septième jour était consacré au repos, au sabbat; là régnait Sabasius, Sabaoth, au nom duquel les fêtes cycliques étaient instituées. En étudiant le livre immense de la nature, les anciens étaient spécialement frappés du hasard et de la fatalité qui leur semblaient marqués d'un sceau particulièrement divin. Mot vide de sens, selon l'acception matérialiste, le hasard acquiert une signification profonde, dès que l'on y voit comme les anciens une manifestation spéciale de l'esprit qui domine les mondes au moyen de l'ame universelle. Quant à la fatalité, elle se manifestait par le retour périodique des mêmes phénomènes dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Par suite de la chute de l'homme et de l'affliction dont une punition divine l'avait frappé, la liberté se trouvait méconnue; on concluait du physique au moral. Dans la primitive antiquité, l'Etat n'étant qu'une image du Temple parmi les peuples même que le sacerdoce ne dominait pas, toutes les institutions sociales émanaient des institutions religieuses. Elles se rattachaient toutes, sans exception, à des cycles, à des retours périodiques, manifestations actives et constantes, mais tantôt destructices, tantôt créatrices de l'esprit qui régit les

mondes. On avait incorporé aux formes et aux établissemens de la religion et de l'Etat, l'harmonie résultant du rhythme, de la musique inhérente au mouvement des sphères, c'est-à-dire de leurs révolutions dans le temps. Ainsi la religion et l'Etat réflétaient l'humanité dans l'ordre céleste et dans l'ordre de création, dans le Logos et le Cosmos, pour parler le langage de l'antiquité.

Si le soleil était l'emblème de l'intelligence céleste, ordonnatrice, lien, harmonie de l'univers, intelligence révélée dans l'ame du monde ; la lune, à son tour, était l'emblème de cette ame passivement unie à l'intelligence active. Elle figurait également la nature, représentée par l'élément humide, et fécondée par le feu. Quand la virginité de la terre primitive eut cessé, le paradis fut placé dans la lune, appelée par les Indiens terre céleste, Svargabhoumi. Souvent dans les mythologies anciennes, le soleil et la lune échangeaient mutuellement leurs rôles. La lune devenait mâle, le soleil femelle; de même que l'on voit, parmi les phénomènes de la vitalité, le positif se changer en négatif, et un échange capricieux de forme et de caractère s'établir entre l'un et l'autre. Mais ces données sur les rapports mutuels entre notre globe, le soleil et la lune, sont moins des résultats d'une compréhension réelle et profonde de la nature, que des combinaisons mystiques, jeux fantastiques de l'imagination.

Toutes les planètes n'ont pas leurs lunes. Mais Saturne et Jupiter en ont plusieurs ; et ces satellites très-

rapprochés de leurs planètes, semblent associés à elles par une espèce de familiarité et de voisinage très-intimes. Aux yeux des anciens, la lune était un astre spécialement mystique. On trouve dans une foule de fables cette étrange conception d'après laquelle la terre s'est créé sa lune à elle-même, comme un satellite qui doit l'escorter dans toute sa route. L'année lunaire était la plus ancienne subdivision du temps; avant de compter par jour, on comptait en général par nuits. Le réveil de la nature datait de l'apparition de la lumière; mais son origine datait du chaos ténébreux. Suivant les anciens, une lune primitive avait précédé celle que nous connaissons. Les Héllènes, ainsi que les Indiens, prétendaient que cet astre avait deux fois changé de face. D'abord c'était un emblème de la terre originelle, disparue au sein du chaos; ensuite, quand l'âge d'or avait cessé, quand Astrée avait pris son essor vers les cieux, la terre virginale et primitive s'était réfugiée dans la lune.

Les rapports qui se trouvent entre les mouvemens lunaires et le flux ou reflux de la mer, rapports qui ne sont pas purement passifs, quant aux flots de l'Océan, et qui révèlent cette vie réciproque déjà observée par nous dans les rapports de tous les corps célestes; ces rapports, dis-je, avaient été étudiés et divinisés. On avait placé la végétation sous l'influence spéciale et directe de la lune. On croyait trouver dans le règne animal l'influence d'une force solaire plus prononcée et plus directe. Prototypes de l'humanité entière, l'homme et la femme primitifs avaient été en-

visagés comme soleil et lune. Sur l'homme se concentrait toute la puissance solaire, sur la femme toute la force lunaire. L'homme était le symbole du feu; et, dans ce vieux langage emblématique, la femme devenait celui de l'élément humide.

On sait que les planètes ont été divinisées de mille manières, qu'on y a incorporé une foule d'idées, de systèmes, qu'on en a fait un alphabet hiéroglyphique, exprimant une multitude de rapports. On a tour à tour transporté dans la voûte des cieux les saints, les héros, les pontifes. Qui ne connaît les maisons mythologiques du soleil et de la lune; l'invention du zodiaque, dont l'astrologie a tiré si grand parti; enfin cette primitive astronomie, dont les bégaiemens ont été si ridiculement commentés et exagérés par le savant Dupuis. Il est certain que la divinisation des constellations célestes a joué un très-grand rôle dans les croyances matérielles et idéales de l'antiquité: elle étend son influence, de la naissance même de l'homme à la fondation des temples et des cités. De même que la création possédait, sur une échelle grandiose, son thème de nativité, chaque individu, chaque association d'hommes avaient également le leur.

CHAPITRE X.

Du contraste entre l'existence organique et inorganique.

Notre théorie générale vient d'embrasser le monde inorganique sous le point de vue d'un vaste ensemble. Dans l'enfantement du système de l'univers, les premiers objets sur lesquels notre attention s'est fixée ont été les agens physiques de l'univers, les élémens de la matière grossière dans leurs combinaisons chimiques, dans leur développement de vie électro-magnétique : vie dont la manifestation se trouve à la fois dans la neutralité de l'existence naturelle et dans la polarité de l'existence éveillée. Mais il y a une immense lacune de la manifestation du monde inorganique à celle du monde organique. Si les combinaisons chimiques nous présentent la vie des masses, la vie captive au sein de la matière, mais illimitée dans la forme, l'organisme nous révèle la vie des spécialités, celle des genres. Il se manifeste dans les sexes. C'est alors un dualisme que ne sépare plus cette ligne moyenne dans laquelle il rentre lors de l'état naturel des choses : c'est un dualisme tranché, prononcé, en contraste formel et constant avec l'état naturel. Il n'y a plus de polarité positive et négative : mais il y a là un genre mâle et un genre femelle, émanés peut-être d'une existence neutre, primitive, hermaphrodite. Il est évident que les combinaisons chimiques ne font qu'un avec la matière de

cet univers ; et qu'au contraire les semences ou types des espèces d'où émanent les créatures qui peuplent le monde organique, ne sont nullement consubstantielles de la même manière avec la matière en question.

Plus d'une sympathie unit ces deux mondes que sépare un gouffre éternel. Même les créatures les plus libres dans leur structure, telles que l'homme, tiennent à ce monde terrestre de tout le poids de la matière. Il y a des animaux qui semblent flotter entre les deux mondes, organique et inorganique: tels sont les coraux et les madrépores : il semble que le règne minéral s'y confonde avec le règne végétal et animal. Il existe aussi des plantes où le principe métallique semble dominer. Cependant quels que soient les liens qui attachent l'arbre et la plante au sol qui les porte, qui y enchaînent l'homme et l'animal, la ligne de démarcation entre les uns et les autres n'en reste pas moins extrêmement prononcée. Bien que des combinaisons purement chimiques dominent dans la structure de l'homme, de la plante et de l'animal, elles ne constituent pas la vie qui leur est propre. Une vie toute électro-magnétique ne les transporte pas comme les élémens au sein les uns des autres. C'est une vie de type, de genre, de modèle; une vie idéale déposée en germe dans la semence des créatures animées, et qui semble émaner d'une vaste intelligence.

On a vu souvent dans la nature, la vie se manifester par des contrastes éclatans. Au printemps la chaleur succède communément à l'orage. Souvent dans les

ardeurs de l'été, un froid glacial en résulte. On voit dans toutes les combinaisons chimiques où l'électricité est suscitée avec développement ou sans développement de magnétisme, ce qui était au positif passer brusquement au pôle négatif. Tous ces paradoxes de la nature (si une telle expression peut être employée) ne sont pas sans leurs motifs directs. Cependant la paradoxie qui résulte du contraste des deux mondes, organique et inorganique, sort de toutes les limites ordinaires. Non-seulement il y a brusque changement, mais totale différence entre ces deux états de la matière, et l'on n'a encore découvert aucune gradation de l'un à l'autre. Ce n'est pas une puissance purement naturelle qui a été capable de développer au sein du monde inorganique ce monde de l'organisme dont notre contemplation générale va parcourir les extrêmes frontières. Plus tard, l'occasion se présentera d'en pénétrer les plus profonds mystères.

Ainsi, quand la végétation paraît sur le globe, ce n'est plus un développement de l'ancienne création. C'est une création nouvelle au sein de la création primitive. Suivant la mythologie persane, Dieu a ensemencé le globe. Il est le laboureur qui couvre la terre de moissons, qui la pare de forêts gigantesques. Tout reverdit, tout germe à sa voix. Une pensée mystérieuse éclate dans la végétation. Dans cette mythologie, Kaimers, le dieu taureau, le premier homme, à la fois emblème du genre humain et du monde animal, meurt immolé par le Créateur. Il tombe, et diverses parties de son corps donnent naissance au

monde végétal; ses cornes sont l'emblème de l'abondance. Les croyances indiennes et égyptiennes présentent la même idée sous le type de la création du Lotus. C'est là une ère essentiellement distincte de l'ère élémentaire primitive.

La combinaison chimique offre une saturation et, en quelque sorte, une combustion. Les gaz élémentaires rentrent les uns dans les autres; ils se dévorent mutuellement. Leur amour est une faim; on dirait même une haine. Parfois il leur arrive de s'attirer directement et de se séparer aussi facilement qu'ils se sont attirés : exerçant les uns sur les autres cette puissance d'attraction sympathique, vivante, indépendante, qui fait que les corps célestes se meuvent, s'attirent ou s'éloignent en se faisant suivre de satellites, ou en restant sans satellites. Dans d'autres circonstances, ils ont besoin d'un intermédiaire pour s'unir : dans ce cas, leur cohésion est forte; et pour les séparer, il faut des combinaisons puissantes dans le sens contraire. Ce n'est pas ainsi que s'opère le développement des germes. Ils ont leur type en eux-mêmes: type qui constitue leur unité, leur individualité dans le genre, dans l'espèce qui les distinguent. Ils ne s'emparent pas au besoin des élémens qui les environnent, afin de se créer des oppositions. Bien que protégés, dans leur existence intrinsèque, par des combinaisons élémentaires étrangères, c'est en eux-mêmes qu'ils trouvent leur vie. Pour analyser une combinaison chimique, il vous suffit de la réduire à ses élémens constitutifs. Une semence ne peut s'analyser : vous aurez

ɪeau observer ses élémens un à un, vous ne découvrez ɪas ce feu artiste, ce génie intime et caché qui échappe toute analyse, et qui, au sein du germe, constitue 'essence du germe même. Une semence, c'est une déalité, une création *à priori*, le type d'un genre, d'une spèce, c'est un être à part qui défie tous les efforts le la physiologie la plus savante. Si la physiologie ɪarvient à comprendre avec une admirable clarté es rapports des membres et des organes qui constituent la vie de l'être organique, elle reste muette levant cette unité de direction qui anime leur existence. Elle n'explique que l'organisme, mais elle ne lit rien des types; et les types seuls constituent les phénomènes révélés, mais non constitués organiquement.

Les Védas indiens opposent à Tamas, au monde de 'obscurité, au monde élémentaire, à la lumière qui 'éclaire et l'organise, Kama, le désir, l'Eros des anciens, idée physico-métaphysique, d'où la mythologie a ait éclore la divinité de l'amour. Le monde de l'attraction a trouvé sa limite dans l'empire élémentaire. Hiraya-Garbha, être symbolique, emblème de ce monde, dévoré toutes les substances des élémens : il ne reste plus rien à dévorer. Toutes les combinaisons élémentaires sont achevées. Alors naît Kama, le désir. Il levient un type de génération, la semence originelle les créatures sensitives. Ce désir vint à éclore dans 'ame du Créateur, quand il voulut engendrer des créatures aimantes, dont l'homme devait terminer la

série : l'homme, créature intelligente, reconnaissante, au moyen de laquelle s'opère le retour de la créature vers le Créateur. Le désir est indiqué comme le Non-Etre (*A-Sat*) en tant qu'on le considère comme l'extrême limite de l'Etre (*Sat*). Quand le sentiment s'éveilla au sein de la création, il s'établit une tendance générale des êtres sentans vers la source universelle de la lumière. Tout en se rattachant au sol par leurs racines, tout en lui demandant leurs alimens, ils semblèrent chercher leur vraie patrie dans ce soleil qui éclaire les intelligences, et où le monde archétype réside dans le Logos suprême.

Nous avons renversé (telle est du moins notre espérance) la notion sophistique et fausse qui présente la nature comme morte et inanimée : nous l'avons bannie même de l'empire inorganique. C'est un premier pas vers la reconnaissance définitive d'un principe immatériel qui se révèle à nous par sa parole et ses bienfaits. Les limites imposées à ce cours ne me permettent pas de pénétrer encore dans le monde de l'organisme, pour en dévoiler la mystérieuse philosophie dans l'étude physiologique et dans l'étude anatomique des règnes de la nature organique. J'espère, si jamais je continue ces leçons, pouvoir interroger ces combinaisons mille fois plus profondes que les combinaisons de la vie chimique. Alors j'essaierai de m'élever jusqu'à une théorie mathématique suprême de cet univers, considéré dans ses formes extérieures, dans son intime structure, dans sa me-

sure, dans son poids, dans ses nombres, dans son harmonie. Ce sera l'immense avant-scène du théâtre où le génie de l'homme se déployant dans sa liberté, s'agitera, tantôt au sein d'une nature vierge et primitive, tantôt dans un monde, corrompu d'abord et affaissé sous le poids du crime, puis réhabilité de sa déchéance par le divin Sauveur.

POÉSIE.

POÉSIES LYRIQUES DE GŒTHE *.

De toutes les poésies lyriques de Gœthe, il n'en est pas de plus ravissantes, selon moi, que celles qui respirent un sentiment *romantique*; et je n'entends pas, par ce dernier mot, le *romantisme* vague, indéterminé, que l'on propage en France, et que je suis loin de comprendre. Je donne à ce mot son acception allemande. On peut, dans l'ordre de sentiment, distinguer trois sortes d'inspirations; celle que je nommerai *classique* et qui est particulière aux Hellènes; celle qui est née du moyen âge, et qui s'étant développée chez les peuples qui parlaient la langue *romane*, reçoit le nom de *romantique*; enfin l'inspiration de la sociabilité moderne. Gœthe a parcouru tous ces tons, il a déployé un génie rare dans les diverses transformations de sa pensée. Dans ses élégies grecques, je le placerais au-dessus d'André Chénier, que cependant

(*) Voyez le *Catholique* du mois de février

l'estime beaucoup, et dont plusieurs compositions élégiaques vivront toujours. Gœthe est plus hellénique, plus naïf, plus correct, moins sentimental, moins déclamatoire : il est surtout plus poète.

Toutefois il faut bien se garder de prendre pour une inspiration vraiment classique et complètement grecque, l'inspiration de quelques poètes modernes. Sans doute vous diriez une mélodie hellénique, qui, traversant les âges, a pénétré jusqu'à nous. Ces accens, qui se prolongent au sein de notre Europe, partent de la Grèce des vieux âges : c'est bien la suavité antique. Mais il s'y mêle une suavité moderne, quelque chose d'à moitié romantique, d'à moitié chrétien, ou même quelques nuances empruntées à la sociabilité nouvelle. La réalité hellénique manque à ces compositions ; et cela ne pouvait être autrement. Il fallait que Gœthe et André Chénier missent leur ame et leurs pensées dans leurs admirables élégies. Autrement, pâles imitateurs de la *manière* antique, copistes stériles des formes helléniques, ils les eussent parodiées sans en saisir l'esprit ; compilateurs scientifiques, observateurs du costume, on les eût vus, comme Ronsard, accumuler froidement les mots de la mythologie, et bégayer en allemand ou en français des phrases grecques, privées de sens. Ainsi ont erré ces romanciers et ces dramaturges, qui, prétendant à l'honneur de profondes études, et de recherches savantes, ont consulté, pour se faire contemporains de telle ou telle époque, de mauvais dictionnaires historiques : puis recousant quelques lambeaux de sou-

venirs et de chroniques, ils nous ont donné le siècle de la chevalerie, celui de la Ligue, celui de la Fronde, avec une imperturbable assurance. Si l'on eût démasqué la réelle indigence de plus d'une œuvre moderne qui, composée dans cet esprit, a joui d'un succès de vogue ou d'un succès de coterie, les sifflets d'un siècle entier eussent peut-être vengé le bon sens.

Il y a dans l'inspiration classique un remarquable caractère. Elle est *nue* avec audace. Dans ces temps où les mœurs publiques subsistaient encore, elle poussait l'aberration jusqu'au cynisme, et cependant elle évitait l'immoralité. Parmi les moralistes anciens, ce sont précisément les plus sévères qui montrent leur pensée le plus à nu, et poussent le cynisme le plus loin. Ils s'enorgueillissaient de cette simplicité sans voile, de cette nudité qui les rapprochait de la vie animale; ils devaient leur nom à cette dureté presque impudente; par l'abnégation des besoins et des élégances de la vie, par l'inflexibilité de leur ame, ils ressemblaient au *chien*, qui devenait le type nominal de leur secte. Leur mépris pour les exigences du corps se manifestait par la saleté de leurs haillons, par la grossièreté souvent repoussante de leurs habitudes. Sous cette apparence hideuse, se cachait une philosophie sévère, devant laquelle les Muses et les Graces devaient fuir, mais qui ne dégradait point l'ame.

Telle est la nudité antique, dans son dernier excès, dans sa dernière impudeur, dans son audacieuse imitation des mœurs animales. Diogène dévoilait toute sa pensée sans la contraindre par aucune retenue, sans

respecter aucune convenance, comme le chien vagabond cède, en présence du peuple, à ses instincts les plus brutaux. Le cynisme, chez Diogène et ses disciples, s'alliait à une moralité antique très-sévère. Rien de moins semblable d'ailleurs à la moralité chrétienne. Ce que le cynisme avait de hardi dans le sens moral, le stoïcisme le lui a emprunté, non comme doctrine absolue, mais comme devoir pratique. Bannissant du cynisme cette effrayante nudité, qui nous apparaît aujourd'hui comme une gigantesque impudeur, le stoïcisme n'a gardé de ce dernier que son inflexibilité absolue. Les Cyniques étaient les moines de la philosophie classique, de même que les Yogis indiens, avec une force d'ame plus haute, et une impudeur plus effrénée, s'il est possible, sont les moines de la philosophie orientale.

Mais dans des temps corrompus, la nudité antique s'est portée à un autre excès. Sous la première forme, elle était loin de vouloir abdiquer sa dignité d'homme; elle repoussait expressément la dépravation des mœurs et les fureurs de la débauche. Plus tard elle fit naître un système d'orgies épouvantables. Quelle distance, ou plutôt quel abîme séparent le cynisme ingénieux d'Aristophane (toujours inspiré par les Graces et que je ne confonds pas avec le cynisme diogénique); quelle distance sépare le cynisme de l'abjection dégoûtante où l'école sodatique s'est précipitée! C'est à la cour des Ptolémées que cette dépravation prit naissance. On y prèchait avec audace, d'une part une philosophie dont le dernier terme était le suicide

systématique, résultat de l'épuisement, de la débauche, et non de la grandeur d'ame stoïque; d'une autre, une philosophie de la volupté, devant laquelle pâlit et s'efface l'épicuréisme le plus complet.

Cependant la force du caractère hellénique n'était rien auprès de celle du caractère romain. Gigantesques dans le patriotisme comme les Indiens le furent pour la vengeance, la philosophie et la dévotion, les Romains en décadence furent gigantesques dans la dépravation. Ouvrez Pétrone, vous y trouvez le mystère de cette corruption infernale. Toute la vie de Néron n'est qu'un acte de débauche incroyable. M. Victor Hugo, dans l'une de ses compositions les plus remarquables, en a très-bien saisi le génie.

Dans Alexandrie et en Sicile se forma une école de poètes savans, qui reproduisit avec une certaine élégance, avec une certaine recherche mythologique, le sentiment de la nudité antique. Properce, parmi les Romains, fut leur imitateur heureux. Il est impossible de méconnaître le sentiment poétique qui l'anime; on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses combinaisons une recherche savante, dénuée d'afféterie. C'est sur le modèle de Properce que Gœthe a composé ses *élégies romaines*; mais il a écouté sa propre inspiration; la fausse science n'est entrée pour rien dans son œuvre; point d'élégance apprise, nulle recherche; partout une heureuse facilité. Il est nu comme les anciens; mais jamais il ne blesse comme eux le sentiment de la pudeur chrétienne.

Toutefois de pareilles poésies, belles de naïveté,

de fraîcheur, de sentiment, de grace voluptueuse et pudique, ne peuvent être considérées que comme curiosités littéraires : ce sont les jets élancés de l'imagination de l'artiste, dans une heure désœuvrée, alors que des méditations dignes de son génie ne l'occupaient pas tout entier. Si l'on doit laisser une grande liberté à la poésie, il faut lui défendre de se refaire païenne, dans un sens qui blesserait nos idées de moralité. Quelque condamnables que puissent être, sous ce dernier rapport, les élégies romaines de Gœthe, jamais, comme Voltaire, dans son ignoble *Pucelle*, il ne se propose d'atteindre un but d'immoralité déterminée. Il ne se constitue pas comme Arétin, comme Crébillon, le prédicateur du libertinage, avoué ou déguisé, éternelle flétrissure des hommes d'esprit ou de talent qui lui ont consacré leur plume.

Gœthe a écrit d'autres poésies, également inspirées par le sentiment antique et qui ne méritent pas le même reproche. Il y règne ce sentiment de pudeur élevée, que l'on vit éclore dans l'ame presque chrétienne d'un Sophocle et d'un Platon; sentiment que l'on remarque avec étonnement dans les poésies indiennes, tout à côté d'un cynisme sans bornes qui effraie et révolte l'imagination. Rien n'est beau que ce qui est pur. La pudeur a sa volupté. C'est celle de l'ame : volupté de grace ingénue et de naïve décence; c'est cette volupté chaste qui respire également dans l'innocence et la bonté. C'est dans cette sphère éthérée, que se meuvent avec une divine mélodie plusieurs élégies antiques de Gœthe. L'amour y est vierge pour

ainsi dire. Son sourire est celui de la beauté calme, et non du désir passionné. Je me plais à signaler cette disposition de l'ame si remarquable chez un poète souvent taxé d'avoir nourri pour les idées païennes une prédilection d'artiste, et dont le talent, même dans sa patrie, a souvent été méconnu sous ce rapport.

C'est surtout par le sentiment romantique que Gœthe est heureusement inspiré comme nous l'avons dit plus haut. Mais qu'est-ce que cette inspiration? Nous essaierons de la définir.

Le génie romantique s'est manifesté sous deux formes dont l'une appartient aux rangs supérieurs, l'autre aux rangs populaires de la société. Remarquons toutefois que la poésie romantique populaire n'a pas cessé d'offrir un reflet de cette poésie chevaleresque et galante, mélange de religion et d'amour. Seulement le peuple, en bannissant l'élégance et la recherche, l'a empreinte de la naïveté de ses sentimens particuliers, nés de besoins plus modérés et de désirs plus humbles. Il est souvent arrivé que la poésie chevaleresque, en se transformant en poésie populaire a perdu ses belles formes rhythmiques, si variées et si musicales, et que d'un autre côté elle a gagné de la naïveté et de la profondeur. Cependant cette règle est loin d'être générale.

Gœthe a su concilier habilement le ton noble, élégant, élevé, avec la naïveté, la simplicité populaire. Sa poésie n'est ni raffinée jusqu'à la recherche, ni vulgaire jusqu'à la trivialité. Il sait reproduire la fleur, le parfum de tous les sentimens délicats et tendres. Il offre la

révélation animée et facile de tous les besoins intimes et profonds de la nature humaine. Ce n'est pas un de ces poètes minutieusement pittoresques, qu'une description nouvelle amuse et arrête à chaque pas. Pour me servir d'une expression aujourd'hui usitée, et que la France a empruntée à l'Angleterre, ce n'est pas un de ces poètes *lakistes*, peintres maniérés de la nature. Tel est, par exemple, l'Allemand Mathisson. Pour peindre lamagie de l'arc en ciel, il prodigue une multitude de petits coups de pinceau détachés. Les Alpes, ces colosses de la nature, sortent de son pinceau, gracieux et jolis. Il nuance si bien tous ses détails que le gigantesque même devient *léché*. Au lieu de peindre par les sensations de l'ame, il décrit par des couleurs. Manière mesquine et pauvre, qui, dans un temps donné, pourrait entraîner la ruine entière de la poésie, des arts et du goût pour le vrai beau.

Ce qui constitue le génie romantique, ce n'est pas le pittoresque des couleurs, mais celui de l'ame. Il ne s'occupe pas de décrire. C'est à l'harmonie des sentimens qu'il s'attache. Il y a chez lui de la peinture et de la mélodie. Lorsque le chritianisme eut détruit l'existence antique, quand la nudité pure et idéale, ou grossièrement dépravée, fut bannie de la société, alors l'homme, refoulé vers les sources intimes de son être, y découvrit un monde nouveau. En Orient et en Occident, la poésie antique, tout en nous montrant les femmes sous les rapports les plus ingénus et les plus tendres, tout en leur accordant un haut degré de beauté morale, n'est cependant en général que

l'expression d'une société exclusivement virile. De là sa nudité mâle, avec l'élévation et la grossièreté, la beauté et la laideur qui la caractérisent. Elle ne sait rien déguiser. Au contraire, la poésie romantique, née d'une nouvelle combinaison de l'existence dans laquelle les femmes, objets d'un culte respectueux et de tendres hommages, jouent un rôle important; la poésie romantique s'enveloppe d'un voile de pudeur enchanteresse. Dans l'expression de l'amour, où les anciens ne voyaient que le désir, la poésie romantique s'empreint de mysticisme. Sous tous ces rapports, et si l'on fait abstraction de cette uniformité inséparable de certaines idées communes au caractère général de l'humanité, c'est le contraste du nouvel homme et de l'homme ancien ; de l'homme régénéré par le Sauveur, et de l'ancien homme, fruit du crime et du péché.

Les anciens ont aussi connu leur pureté haute et virginale, idéale même comme les modernes : mais elle forme une exception ; et au lieu de dominer la vie entière, elle se classe comme une beauté à part. C'est ce qu'il est facile d'observer dans la poésie indienne, où l'on voit ce que les croyances anciennes ont de plus honteux se placer avec une naïve étourderie à côté de ce que les mêmes croyances ont de plus sublime. Jamais vous ne croiriez que la même bouche, qui vient de prononcer le plus grossier langage, et d'exprimer les idées les plus répugnantes à une imagination délicate, va prononcer les plus douces et les plus chastes paroles. C'est là cependant le phénomène

que l'antiquité présente. Il provient de ce que le sentiment de la moralité, répandu dans tout le monde antique, manquait de cette boussole sûre, de ce guide certain que le christianisme seul possède, et que les Mahométans eux-mêmes n'ont pas, en dépit de leurs emprunts faits à la religion chrétienne. Cette réserve, cette mesure, cette sagesse inhérentes au christianisme, ne pouvaient appartenir aux Mahométans, qui avaient imité et corrompu l'usage de la polygamie, transmis par l'antique religion patriarcale.

La poésie ancienne, appartenant aux castes dans l'Inde; aux artistes dans la Grèce; à l'Agora dans Athènes, restait étrangère à la famille. Elle n'avait pas même d'asile sous la tente patriarcale, ou dans le harem oriental, comme parmi les Juifs et les Mahométans. Mais dès que le christianisme eut créé, au sein de la famille, la société de l'homme et de la femme, société différente de la société antique, la poésie ne fut plus que l'inspiration du sentiment individuel; l'inspiration de chaque chevalier, de chaque citoyen, de chaque paysan; inspiration qui se diversifia dans le castel, dans la maison, dans la cabane. La femme prenait part à cette poésie devenue le témoignage de l'amour, le langage de la galanterie. Il s'y mêlait un sentiment romanesque, inconnu à l'antiquité tout entière, et né de cette vie aventurière que l'esprit des conquérans septentrionaux avait importée dans la société du moyen âge, d'ailleurs si rigidement séquestrée au sein de la famille. Toute la poésie indienne, hébraïque, hellé-

nique, la poésie même des Scaldes et des Bardes est simple et peu compliquée. Mais dès que le christianisme vient rapprocher les sexes, on voit la galanterie, s'alliant aux aventures, donner naissance à une multitude de situations diverses, compliquées à l'infini, et produire une multitude de délicatesses inconnues à l'antiquité. Ce n'est pas l'intérêt des situations qu'il faut demander à la poésie des anciens : c'est l'action de la seule nature humaine, se déployant dans sa primitive énergie. Tout au contraire, l'un des plus grands charmes de la poésie romantique résulte de l'intérêt attaché aux situations difficiles. La terreur antique est inspirée par l'aspect de la Gorgone qui pétrifie. La terreur romantique naît d'un imminent danger : c'est la torche funèbre qui répand sous la voûte obscure l'éclair d'une lueur rapide, et s'engloutit aussitôt dans une ombre mystérieuse.

Chez Gœthe, la poésie romantique, sortant de la sphère de galanterie où les Minnesinger et les Troubadours l'avaient renfermée, et s'élançant dans la carrière des chants populaires, consacrés au récit d'exploits aventureux, prend naturellement le caractère de la ballade et de la romance, conçues, non dans le sens que les Français ont mal à propos donné à ces appellations, mais dans celui qu'y attachent les Espagnols, les Ecossais, et les Allemands. Elle devient la narration lyrique d'une action intéressante. Tantôt la poésie romantique de Gœthe n'offre que la suave et constante modulation d'un sentiment unique ; tantôt l'expression des sentimens se complique et prend l'in-

térêt d'un drame. Lorsque Gœthe touche cette corde d'une lyre montée sur le ton romantique de la poésie du moyen âge, il est toujours sûr de faire vibrer, comme Mozart, comme Maria Weber, toutes les imaginations de sa patrie.

Les Allemands connaissent moins bien la vie de société que la vie de famille : la vie de société n'existe bien réellement que dans l'Europe méridionale. Elle règne en France. Emanée des cours chevaleresques du moyen âge, elle a subi plus d'une métamorphose depuis cette époque. Ce qu'elle avait de conventionnel et de recherché; ce qu'une galanterie trop raffinée et un sentiment d'honneur exagéré lui avait donné de factice, s'est renforcé d'une autre classe de sentimens et d'habitudes factices, nées d'une société qui, blasée sur ses jouissances, ne voulait pas renoncer cependant au décorum de la décence, de l'élégance et du bon ton. Voltaire est inimitable comme poète de société. Chez Gœthe, l'expression de cette sociabilité n'est jamais bien franche, ni bien entière.

Le cosmopolisme ne lui convient guère davantage. Les lumières du siècle ne lui offrent pas d'inspirations vraies; il n'a pas la philanthropie de nos hommes éclairés. Quand il monte sa lyre sur ce ton, vous sentez que c'est là un acte de complaisance. Béranger est le seul qui ait rendu cette dernière espèce de poésie piquante en l'associant au mauvais ton des cabarets et des courtisanes. Son patriotisme, sa philanthropie, sa haine du passé politique et religieux sont plus à l'aise dans les bas-étages de la société où sa philosophie

n'est guère comprise, que dans la sphère des banquiers, médecins et avocats, où on la comprend mieux. Malheureusement cette classe moyenne est fort peu poétique. Béranger, l'idole du libéralisme de la haute bourgeoisie, ne l'a jamais chantée. La poésie gastronomique de M. Désaugiers est dans un rapport bien plus exact avec la sphère dont je parle. Mais comme M. Désaugiers est resté étranger à la puissance des lumières, du patriotisme et de la philosophie, toutes choses qui assaisonnent fort bien les truffes, il est oublié aujourd'hui. Quant à Gœthe, à peine a-t-il semblé, dans quelques poésies maçonniques, donner un souvenir à ces hautes vérités.

Avide de toutes les gloires, Gœthe a aussi cherché l'inspiration orientale. Emané d'un sentiment de sa jeunesse, son chant de Mahomet est plein de magnificence.

Parvenu à un âge plus avancé, un caprice bizarre de son imagination l'a porté à se faire mahométan sous le rapport poétique. Son *Divan* est le fruit de cette tendance nouvelle de son esprit : nous avouerons ici sans détour, qu'il a, en grande partie, échoué dans son entreprise.

Ce n'est pas qu'il n'ait senti avec beaucoup de force et souvent caractérisé de main de maître le génie des poètes mahométans. Cependant il reste encore beaucoup à dire à ce sujet, même après ce grand homme. On ne peut s'empêcher de louer plusieurs de ces poésies où respirent à la fois la sagesse de Saadi, le mysticisme de Hafiz, la pompe et le sens profond de l'Orient.

Nulle trace d'imitation : le poète a chanté par sympathie ; mais jamais cette imagination occidentale ne peut atteindre à cette ardeur dévorante, à ce mysticisme subtil, profond, sublime, à cette énergique bizarrerie qui signalent la véritable, la haute poésie mahométane. Ce Gœthe, ordinairement si naturel, devient quelquefois baroque. Un ami de la poésie trouverait dans le parallèle des Orientales de Gœthe et de celles que M. Victor Hugo a récemment publiées, matière à une comparaison instructive et curieuse. Nous nous contentons d'indiquer cette donnée que nous n'approfondirons pas. Il est plus important d'observer dans sa nature et son essence propres l'inspiration de la poésie mahométane.

Il y a des passages poétiques dans le Koran ; mais la lecture de cet ouvrage est en général d'une monotonie fatigante. La mythologie qu'il renferme n'a rien de neuf et de spontané ; c'est (si je puis employer ce mot populaire) une mythologie de *raccroc* comme celle des Bouddhistes. C'est un emprunt fait aux Sabéens, aux Mages, aux Idolâtres de la Mecque, le tout mêlé avec des histoires apocryphes, dérobées aux écrits gnostiques et manichéens importés par les marchands arabes. Les fables de la Cabbale, les contes Rabbiniques lui ont aussi fourni leur contingent. Il est évident toutefois que l'homme qui a rassemblé cette composition extraordinaire était doué d'une imagination grandiose, de facultés éminentes et d'une haute inspiration. Si le koran est éminemment ridicule, il est aussi éminemment sublime.

Les Arabes, s'ils eussent suivi les intentions de Mahomet, s'en seraient tenus là. Ils avaient leurs chants de tribus, remplis de peintures animées de la vie pastorale : là respire cet amour de la liberté, que l'on pourrait nommer le patriotisme du désert. Le désir s'y montre énergique, audacieux, brûlant comme le soleil de ces climats : les querelles de tribu à tribu éclatent en fureurs qu'assouvit une atroce vengeance. La générosité, la magnanimité s'y allient à une haute éloquence, à un orgueil sans bornes. On leur permettait de conserver ces chants; mais les contes persans, indiens, ceylanais, que l'on récitait autrefois sous la tente devaient être remplacés par les légendes qu'avait inventées Mahomet.

Quand les Arabes se furent une fois élancés de leurs déserts, ils s'approprièrent la poésie et la philosophie des Persans, des Indiens, des Hellènes. Ils y transportèrent leur exaltation, leur bon sens, leur fanatisme, leur générosité, leur grandeur d'ame, leur soif de gloire, leurs haines et leurs amours. Ils s'écartèrent même davantage de la pensée fondamentale du chef de leur religion, et devinrent mystiques. Le polygame Mahomet avait repoussé les moines. A la vue des ascètes manichéens, des Yogis, des Sonnyasis, des Mounis, des moines bouddhistes, des cénobites égyptiens, syriens, abyssiniens, les Arabes de l'Inde, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, s'enflammèrent d'une ardeur ascétique. Ils allièrent leur panthéisme au monothéisme du Koran, sans réfléchir à l'incompatibilité de ces deux doctrines. De là naquit une poésie des

Soufis, particulière aux nations mahométanes. C'est un quiétisme prodigieux, souvent rempli d'images éloquentes et grandes.

Cependant l'antique sagesse pratique qui composait la poésie populaire orientale maintenait ses droits dans les paraboles, les fables, les sentences énigmatiques, œuvres de leurs poètes les plus distingués. Malgré cette richesse et ce luxe extrême d'élémens poétiques et philosophiques; malgré la pompe, l'élévation, la profondeur, le coloris, la naïveté, la grace de cette poésie; comme elle était obligée de se greffer sur le monothéisme du Koran, comme toute action et toute représentation dramatiques étaient sévèrement interdites; tant de trésors se trouvèrent renfermés dans une sphère de sensations extrêmement restreinte. C'est ici que le génie de Gœthe, malgré son étendue et sa puissance, s'est trouvé incapable d'entrer à la fois dans tant d'opulence et dans tant d'indigence. Pour qu'il embrassât un si grand nombre de combinaisons, dont le résultat est, après tout, fort monotone, il eût fallu que le poète se fît et plus prodigieux et plus stérile, et qu'il sût à la fois rabaisser et agrandir son admirable génie.

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

VARIÉTÉS.

ANTIQUITÉ.

DU SIVA POURANA.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE DU CATHOLICISME.

POÉSIE.

LE

CATHOLIQUE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

LE

CATHOLIQUE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE

DANS LEQUEL ON TRAITE

DE L'UNIVERSALITÉ DES CONNAISSANCES HUMAINES

SOUS LE POINT DE VUE DE L'UNITÉ DE DOCTRINE;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON D'ECKSTEIN.

TOME QUATORZIÈME.



PARIS,

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.



1829.

(N° 40. — AVRIL 1829.)

LE CATHOLIQUE.

PHILOSOPHIE.

DE VOLTAIRE.

On peut remarquer qu'il y a, dans la démoralisation des hautes classes de la société, une époque où l'énergie et l'esprit d'indépendance ne les ont pas encore tout-à-fait abandonnées. Ce n'est que par degrés qu'elles tombent dans une corruption complète, et qu'elles arrivent à ne plus briller même par leurs vices. Sardanapale, Alcibiade, Sylla et César, au milieu des débauches auxquelles ils s'abandonnèrent, furent, suivant les circonstances, capables de fortes et de grandes résolutions. Plusieurs des courtisans de Charles II ont été aussi intrépides que corrompus: Buckingham et Rochester offrent des exemples de ce courage qui s'allie à de grandes faiblesses. Le régent de France lui-même, tout souillé qu'il était par les

infamies auxquelles il ne craignait pas de se livrer, n'avait pas un caractère d'une trempe commune. On peut en dire autant, jusqu'à un certain point, de ses compagnons de débauche. Plus tard, sous le règne de Louis XV, les excès de la régence amenèrent, comme cela arrive dans toute situation semblable, une génération de courtisans essentiellement lâche, prête à toutes les viles complaisances qu'un empereur romain ou un Shah de Perse pouvait attendre de ses favoris et de ses eunuques. Les esprits avaient passé de la crapule à un véritable état d'imbécillité, dont Voltaire et son école cherchaient à les tirer, en montant le siècle sur un nouveau ton.

Voltaire était l'homme qu'il fallait à un temps de *sybaritisme* universel, à une époque où chacun éprouve le besoin de varier ses plaisirs et de rompre le cours monotone d'une vie dissolue, par les amusemens de l'esprit. Voluptueux et même cynique dans une partie de ses ouvrages, on le voit, dans quelques autres, ne prêcher que la morale ; varié jusqu'à l'infini, il pique sans cesse la curiosité, quoiqu'il ne satisfasse jamais la raison ni l'intelligence. Il avait une imaginaton plus mobile que puissante, et des pensées plus brillantes que solides. Son action fut directe et immense sur ses contemporains ; cet homme, et les philosophes qui le proclamèrent leur chef, firent sortir les hautes classes de la société de cette profonde corruption morale et de cette ignorance où elles croupissaient sans honte, pour les jeter dans le vague des sophismes, et leur ouvrir une nouvelle carrière, celle

des frivolités philosophiques. L'esprit de Voltaire est éminemment enjoué, son originalité consiste dans la manière de présenter les choses. Quant à ses idées, de quelque couleur qu'il les embellisse, elles ne sont souvent que triviales, excepté dans plusieurs tragédies où il s'élève quelquefois jusqu'au sublime.

Le grand but de Voltaire était de passer pour universel, de paraître tout savoir, de briller sur tout; mais il se souciait fort peu de rien approfondir, traitait l'érudition de pédanterie, et mentait sciemment sur les hommes et sur les choses : enfin c'était un écrivain sans conscience. Son imagination a parcouru tous les pays du globe pour leur emprunter à chacun quelques lambeaux. Du Gange jusqu'à la Tamise, et de Pékin jusqu'à Potsdam, il a voulu tout mettre à contribution, tranchant sur tout, et parlant toujours en souverain maître. Il se crut destiné à devenir le régénérateur de toutes les connaissances humaines. Tout ce que les étrangers avaient produit d'excellent et de parfait, ou tout ce qu'il jugeait tel, il voulait l'introduire et l'acclimater en France; il comptait par-là faire sensation, et sortir des routes battues, guidé par la vanité et non par l'intérêt de la science. Il a pétri aux Français du Newton, du Locke, du Shaftsbury, du Pope, du Swift, de l'Adisson, en y mettant sa couleur; en sorte que tout cela est devenu du Voltaire; je suis loin de lui en faire un reproche, car il est plus amusant que ses modèles.

Si nous voulons voir au fond des choses, il est impossible de nier que Voltaire n'appartienne à cette école

française qui, depuis Louis XIV, s'était faite esclave de la cour, et ne cessait de vanter le pouvoir absolu. Voltaire ne s'est jamais soucié du peuple; il ne parlait des droits de l'homme, et ne se ressouvenait de sa qualité de plébéien, que lorsqu'il était offensé ou qu'on le mettait à sa place. Il attaque les parlemens pour tout acte d'indépendance, non parce que les parlemens n'étaient pas toujours assez fondés en droit, mais en général parce qu'ils résistaient au pouvoir. Il idolâtre l'idéal de l'autorité absolue dans la personne de Louis XIV. Jamais courtisan ne sut varier avec plus d'attention et de délicatesse le ton de la flatterie envers les grands et les puissans de l'Europe. Les louanges ne lui coûtaient rien, et il ne les prodiguait pas toujours au mérite; mais c'est là ce qui lui faisait exercer une influence si dangereuse sur les hautes classes. Ce séduisant sophiste ne leur inspirait aucune crainte, et paraissait être des leurs; ils se fussent bien gardés de se compromettre à ce point avec Diderot ou Jean-Jacques. Voltaire était un esprit purement rationnel, quelle que fût d'ailleurs la mobilité de son imagination, et malgré son talent poétique à reproduire, au besoin, les mœurs chrétiennes et chevaleresques. Il n'avait d'autre but que d'ôter tout charme, toute magie, toute illusion aux choses grandes et sublimes, pour désenchanter complètement ce qu'il appelait le *stupide univers*. Il croyait par là réduire tout au vrai, comme un peintre qui s'aviserait de gratter les couleurs de son tableau pour le rendre plus naturel. Voltaire n'entendait rien à cette harmonie qui lie

ensemble toutes les facultés humaines : vouloir en détruire une, c'est fausser et anéantir toutes les autres.

Personne n'avait des idées plus frivoles que les siennes sur la véritable nature de l'homme. Il était enchanté de se voir revêtu du costume d'homme de cour et de chambellan, et pénétré du plus profond respect pour l'habit. Il y voyait la force réelle, la puissance matérielle, le grade, la distinction. Mais le côté moral, le côté élevé, l'aspect symbolique sous lesquels il faut envisager les grandeurs humaines, et sans lesquels elles seraient odieuses, vexatoires, intolérables, lui échappaient entièrement. C'est sous ce rapport qu'il se vantait d'être *philosophe*. Il fit passer dans l'ame des grands seigneurs cette persuasion que l'habit seul les distinguait de leurs valets, et il les dégrada en les avilissant à leurs propres yeux. C'était le *maître* qui lui plaisait en toute chose, si ce maître lui était favorable. Il ne voyait pas en lui l'image d'un ordre de choses élevé, mais le représentant de la force brute et matérielle. A ses yeux le monarque était un homme qui s'assied sur des planches qu'on appelle trône, et qui s'y représente lui-même; le prêtre, un individu qui vit grassement de messes et de bénéfices, qui vend aux imbéciles les béatitudes célestes, et qui en secret suit, comme tout le monde, son penchant aveugle pour des plaisirs effrénés. Le gentilhomme n'est, pour Voltaire, qu'un homme puissant, qui n'a rien de commun avec les autres hommes, parce qu'il est plus riche qu'eux et qu'il va à la cour. Les classes

subalternes n'ont d'autre mérite que d'être utiles, d'être de bonnes machines d'industrie et de commerce. C'est ainsi que Voltaire dépouille le genre humain de tout mouvement généreux, de tout caractère sacré, le réduisant à l'expression la plus abjecte et la plus matérielle: c'est ainsi qu'il déracine tout ce qui peut servir à élever l'ame, et qu'il fait de l'homme un animal grossier, stupide et routinier. Quelles que soient ses démonstrations philanthropiques, c'est là le fond de ses opinions; c'est dans cet esprit qu'il a écrit l'histoire. Aussi rien n'est plus misanthropique que cet *Essai sur les mœurs*, tant vanté par les esprits superficiels ou par des admirateurs complaisans, qui se prosternent humblement devant un nom, quoiqu'ils mentent à leur propre conscience en l'adorant. Jamais les plaisanteries de Voltaire n'en feront un auteur gai: la fatigue et l'abattement s'emparent des lecteurs réfléchis dans un grand nombre de ses ouvrages.

Nous avons dit qu'un appel aussi décidé aux opinions les plus brutalement matérielles, dut achever de perdre les mêmes hommes dont Voltaire était d'ailleurs le flatteur officieux. Les princes et les grands, sur la parole du poète français, descendirent de la haute sphère où Dieu les avait placés, non pour s'approcher du peuple dont ils avaient eu le malheur de se tenir éloignés depuis le règne de Louis XIV, mais pour s'offrir à lui en spectacle, comme des hommes qui ne croient pas en eux-mêmes, et qui sont les premiers à remarquer sa sottise à les respecter et à leur obéir. C'est là le triste exemple qu'ont donné tant de

rois et tant de grands seigneurs dans le siècle dernier. En méconnaissant leur propre caractère, ils perdirent la conscience d'eux-mêmes, et se mirent au niveau de leurs valets. On les vit applaudir à cette fausse maxime que le *hasard seul* de la naissance, la seule *élégance* des mœurs les distinguaient du reste de la nation. Jamais on n'avait plus témérairement provoqué les passions de la multitude. Le peuple respecte volontiers celui qui se respecte lui-même; mais il méprise avec raison l'homme qui croit se populariser en s'avilissant à ses propres yeux.

Cet état de choses eut une double influence sur le siècle de Louis XV. Les grands, instruits à l'école de Voltaire, établirent par leurs discours et par leur exemple, que la délicatesse de l'esprit, la finesse et l'agrément de la conversation, les plaisirs qui déguisent la corruption produite par l'excès de la civilisation, formaient seuls la véritable distinction entre les états et les ordres de la nation; et ils commencèrent, comme de raison, par s'attribuer ces privilèges. Tout ce qui péchait contre l'élégance des mœurs, tout ce qui avait un air d'âpreté, de rudesse, d'inflexibilité, était rejeté, comme antipathique avec un ordre de civilisation quelconque, et repoussé dans les rangs de ce qu'en style superbe on appelait la canaille, de ce qu'on ne daignait pas compter au rang des hommes, ou, d'après le langage reçu, parmi les hommes comme il faut.

Cependant, le cercle de ce monde de grands, de gens élégans, d'hommes civilisés, s'étendait et devait

nécessairement s'agrandir encore de jour en jour par l'admission des philosophes et des financiers, qui étaient chargés, les uns de l'amusement, et les autres des dettes des grands seigneurs. Bientôt il s'éleva une sorte de rivalité entre ceux qui joignaient à l'élégance des mœurs l'avantage d'une position libre et indépendante, et surtout le privilège de la naissance; et ceux qui, malgré l'esprit et la politesse qui les distinguaient, ne pouvaient se mouvoir dans la même sphère de grandeur et d'éclat. De là une haine violente qui divisa sourdement les salons, et qui produisit la terrible explosion des vanités révolutionnaires dans les principaux membres du tiers état, et enfin la réaction de la populace contre tout le monde élégant, contre toutes les classes supérieures, soit qu'elles fussent composées des chefs de la noblesse ou des chefs de la bourgeoisie. Quelles que soient les différentes causes morales et politiques de la révolution, on ne saurait nier que ce qui a le plus servi à l'envenimer ne soit cette situation respective entre deux classes également riches, également civilisées, qui, par l'influence des doctrines de Voltaire, cherchaient à se confondre l'une dans l'autre, sans pouvoir abdiquer, l'une sa supériorité, l'autre le ressentiment de cette supériorité même. Voilà ce qui alluma les feux de l'enfer dans le cœur des démocrates.

L'influence des écrits de Voltaire fut donc la cause immédiate du progrès des opinions matérielles qui, jadis renfermées dans un cercle étroit de courtisans et de grands seigneurs, s'étendirent alors jusqu'à la haute

classe de la bourgeoisie, qu'elles mirent tout à coup en contact avec un monde corrompu, dont elle adopta l'esprit. Mais ce n'est pas là que se borne l'impulsion que cet homme a donnée à son siècle. Par lui la littérature devint toute-puissante, et la politique, faible sous le Régent, devint nulle sous Louis XV. Tous les intérêts nationaux firent place aux questions littéraires. Les grands n'avaient rien de mieux à faire que de s'occuper d'intrigues galantes, de comédiens et de philosophes; l'Etat n'était plus rien à leurs yeux. L'esprit des salons domina la nation. Il faut avouer que la vie se passait de cette manière avec assez d'agrément; mais l'homme n'a pas été envoyé sur la terre pour ses plaisirs seulement. Cette prééminence que s'arrogea la littérature du siècle de Louis XV sur toutes les autres relations sociales, bien autrement importantes, les faussa toutes. Ce qui restait encore des idées nobles et religieuses de cet ancien esprit de chevalerie qui imprimait à tout un grand caractère, disparut bientôt. Les nobles s'étaient abaissés aux rôles de simples courtisans; les littérateurs se mirent à faire le métier de valets auprès des grands seigneurs. Mais les philosophes n'en haïssaient pas moins ceux auxquels ils faisaient si lâchement la cour.

Qu'est-ce au fond que la classe des hommes de lettres, considérée comme *classe à part?* Un fléau de la société, une superfétation dans le corps social, et rien de plus. Il suffit, pour en convenir, d'examiner de bonne foi les différentes époques de civilisation qui ont vu les littérateurs former une classe. Nous les

voyons d'abord sortir de l'empire d'Alexandre, lorsque ce corps immense fut tombé en putréfaction, et en achever la dissolution à la cour des Ptolomées, des Antiochus, des Attale, et des rois de Macédoine. Plus tard, les rhéteurs et les sophistes de toute espèce s'attachent à l'empire romain, et y répandent la corruption.

Dans les premiers temps, c'étaient les prêtres, les guerriers, les magistrats qui étaient astronomes, poètes, philosophes. Il y avait alors de grands poètes, de grands philosophes, de grands historiens; les sages de la Grèce, Lycurgue, Solon, Héraclite, Platon, Eschyle, Sophocle, Thucydide en font foi. Mais qu'ont été les littérateurs de l'école alexandrine? des compilateurs, tout au plus. Dans le moyen âge de l'Europe, qui pourrait contester à saint Bernard, à saint Thomas-d'Aquin, à Albert-le-Grand, à Roger Bacon le titre de penseurs éminens? Cependant leur vie entière fut toute consacrée soit à l'ordre religieux, soit à l'ordre politique. Le Dante était homme d'Etat; le templier Wolfram d'Eschenbach (l'immortel auteur du *Titurel*), les empereurs de la maison de Hohenstauffen, tous poètes, menaient une vie agitée des plus grands intérêts. Bacon est chancelier d'Angleterre; la vie de l'Arioste fut utilement employée; Cervantes et le Camoëns passent la leur dans les camps. Le seizième siècle abonde en grands écrivains : on n'entend pas parler d'une classe de littérateurs à part.

Cette nouveauté s'introduisit, en Angleterre, du temps de la reine Anne, et en France, sous Louis XV

à une époque où les esprits étaient non-seulement faussés, mais gâtés par l'afféterie. Les Anglais furent préservés, par leur constitution, des dangers du bel-esprit, mais la France ne put échapper à sa funeste influence. S'il faut absolument une classe de littérateurs, leur place est, comme en Allemagne, dans les universités. L'Etat peut avoir besoin d'esprits profonds et méditatifs ; il n'a que faire de gens superficiels, jugeant tout et n'approfondissant rien. C'étaient cependant ces beaux-esprits qu'on pourrait comparer à des plantes parasites, qui, sous le nom de philosophes, s'adjugeaient, en France, le sceptre de la mode et de l'opinion, et s'appelaient fastueusement eux-mêmes les flambeaux du siècle des lumières. En se comparant aux classes supérieures, ils trouvèrent qu'ils valaient mieux que les nobles et les riches ; qu'ils avaient plus d'esprit, plus de raison et plus d'intelligence : ils n'étaient que leurs maîtres en frivolités.

C'est ainsi que les prétentions de cette coterie développèrent, au milieu même du plus indigne valetage et des plus honteuses flatteries prodiguées aux gens en faveur et aux maîtresses du roi, une sorte de *faux républicanisme* tout-à-fait opposé au noble esprit d'indépendance. Les véritables causes de ce républicanisme étaient le ressentiment d'un amour-propre ulcéré, et surtout un matérialisme grossier. Ceux qui ne voient dans le pouvoir et dans la hiérarchie sociale que l'œuvre du hasard, doivent trouver tout naturel de s'emparer de l'autorité, si la chance est pour eux. Les idées démocratiques et les idées despotiques ont

la même origine. Mais ce qui est digne de remarque, ce qui fait voir jusqu'à quel point les classes supérieures étaient dénuées d'esprit public sous l'ancien régime, c'est qu'elles ne trouvaient rien de plus naturel que cette manie de républicaniser qui s'était emparée des académiciens et des gens de lettres. Ils allèrent jusqu'à encourager cette disposition de tout leur pouvoir. Il ne s'agissait plus que de trouver des théories toutes faites, pour mettre en action les sentimens haineux de quelques beaux esprits, et pour soutenir leur morgue et leur jactance. Ce fut l'œuvre de la conspiration ourdie par les philosophes.

DES ENCYCLOPÉDISTES.

Voltaire, qui n'avait que des opinions littéraires et des idées irréligieuses, qu'il décorait du nom de philosophie, ne se doutait pas de l'influence qu'il devait exercer, ainsi que son école, sur l'ordre social, et, par contre-coup, sur l'état politique de la France. Il ne prévit jamais cette révolution que Leibnitz avait déjà su présager ; preuve assez frappante qu'il ne comprenait aucune question d'ordre général, qu'il n'avait pas plus d'esprit public que de prévoyance, et qu'il n'était enfin qu'un littérateur. Remplacer les prêtres par des philosophes de sa trempe, voilà le but le plus évident de ses efforts ; mais jamais il n'a songé que la chute de la religion entraînerait celle de l'Etat : cela suffit pour le juger.

En prenant à Locke des lambeaux de sa philosophie,

Voltaire lui emprunta, encore, quelques idées d'indifférence en matière de religion, qui durent plaire à son esprit superficiel. C'est cette indifférence qu'il nous a prêchée sous le nom de tolérance. Elle a été plus mortelle pour la religion que tous les sarcasmes dont il abreuvait les prêtres. Ses insultes appelaient l'intérêt sur eux : mais il les fit oublier, en se faisant prédicateur de tolérance.

Qu'est-ce que la tolérance dans le système de Locke? Ce n'est ni la charité chrétienne, ni la modération d'ames élevées, mais intimement persuadées des vérités saintes : c'est, et Locke le dit formellement, la *destruction du catholicisme.* Il veut bannir la religion catholique du sein de la chrétienté, parce que, se disant la vérité unique, elle doit regarder comme fausses toutes les autres religions, et être intolérante par essence, c'est-à-dire exclusive, absolue et universelle, tout à la fois, dans sa tendance et dans son esprit, quelle que soit, d'ailleurs, la charité des membres de l'Eglise. Locke aurait desiré fondre ensemble toutes les sectes chrétiennes, hors la catholique, en enlevant à chacune ses dogmes et ses mystères, en leur ôtant, en un mot, tout ce qu'elles avaient d'exclusif, d'absolu et d'universel, tout ce qu'elles reconnaissaient comme vérité; il se proposait de remplacer ce qu'elles auraient perdu, à cet égard, par un déisme vague et sans couleur, enfin par sa philosophie : c'est là ce qu'il voulait substituer à la religion du Christ. Voilà donc, sous le nom de tolérance, une déclaration de guerre, d'abord contre le catholicisme et, ensuite, contre les sectes

chrétiennes. La destruction de toute Eglise dominante, qu'elle fût protestante ou catholique : c'était là le but de Locke.

Voltaire et ses disciples prêchèrent cette tolérance avec tant de zèle, que les hommes les plus élevés en dignité perdirent tout-à-fait de vue l'union intime de l'Eglise et de l'Etat. Les attaques des philosophes contre le christianisme inspirèrent une indifférence générale. Le peuple, voyant qu'au-dessus de lui on ne pratiquait plus, avec le même soin, les devoirs de la piété, commença à les négliger à son tour : en sorte que, sous Louis XVI, la religion était partout tombée en désuétude. Mais ce mépris doit être bien moins attribué au cynisme et aux impiétés des philosophes, qu'à leurs forfanteries religieuses et à leurs protestations de déisme et de tolérance.

Le principal but de Voltaire, comme nous l'avons dit, était d'exciter, sans cesse, l'attention du public et d'occuper constamment la renommée. Personne ne songeait moins que lui au renversement de l'autorité : cependant ses déclamations l'ébranlèrent dans une autre de ses bases, dans le cœur des peuples. Il la représenta, sans y penser, comme odieuse, vexatoire et tyrannique : c'est ce que produisit son système de philanthropie.

La philanthropie est encore un de ces mots par lesquels Locke comptait agir sur l'ordre social. Par philanthropie il entend, non pas une bienfaisance réelle, toujours active, qui est un devoir pour les hommes puissans, mais une satire continuelle contre les grands

et les riches, une suite de déclamations démocratiques et d'attaques contre toutes sortes de propriétés et de redevances. Tout cela eut peu d'effet en Angleterre: il n'en fut pas de même en France. Voltaire et les autres philosophes y exercèrent la plus grande influence par toutes ces démonstrations d'une fausse popularité. Toute redevance fut taxée d'usurpation, toute prestation en nature d'acte vexatoire : on criait à la barbarie, à la féodalité, sans savoir ce qu'on disait. Le très-acariâtre seigneur de Ferney fit autant de bruit de ses efforts pour l'abolition de la servitude dans le Jura, que de son intervention dans l'affaire des Calas. Mais, il faut le dire, il ne connaissait pas la portée de toutes ses diatribes : il s'était vu chéri des grands, il voulut se faire idolâtrer du peuple, le tout sans intention politique, dans le seul intérêt de sa vanité.

L'esprit éminent de Montesquieu, malgré les faux systèmes où il s'égara, avait rejeté comme indignes de lui les rêves de Locke en matière de philanthropie et de tolérance : qu'eût-il dit s'il avait été témoin des jongleries de Voltaire? C'est une remarque bizarre mais vraie, que le plus inépuisable et le plus spirituel de tous les moqueurs qui eussent jamais existé, devint le chef de cette école de *sensiblerie* qui, sous Louis XVI, se distingua par tant d'affectation et de forfanterie. Voltaire se fit traiter de *bienfaiteur de l'humanité*, de génie tutélaire venu dans ce monde pour écraser l'hydre de la superstition, et pour faire tomber les fers du genre humain. Qu'aurait-on pu dire de plus de Jésus-Christ?

Il est assez vraisemblable que la secte des philosophes, dont Voltaire fut le patriarche, se constitua en une espèce d'association maçonique; au moins est-il sûr qu'elle a travaillé avec toute l'ardeur d'une propagande. Mais sa force n'était pas là. Toutes les manœuvres, toutes les conspirations réunies n'auraient pas été capable d'opérer un mouvement pareil à celui de la révolution, et auquel, d'ailleurs, Voltaire ne songeait pas même de loin. Mais les principes de dissolution des prétendus philosophes, en agissant sur l'esprit public, ont pu accélérer la crise, et lui ont, en effet, imprimé ce caractère de mépris pour le passé, qu'on ne remarque pas dans les révolutions antérieures à notre siècle. Voltaire se fit des disciples parmi les grands et les rois, parmi les maîtresses en titre et les gens de lettres. Malgré tous ces auxiliaires, il trouva que son plan d'attaque contre le christianisme n'allait pas encore assez vite: il s'adjoignit donc les encyclopédistes. Leur gigantesque ouvrage fut consacré à la refonte de toutes les sciences et de toutes les connaissances humaines, pour les dégager de tout esprit religieux, et les réduire à leur expression la plus rationnelle et la plus matérielle.

D'Alembert et Diderot ont été les colonnes de l'Encyclopédie; Voltaire en fut le protecteur en titre; le club littéraire du baron d'Holbach servit de lieu de recrutement aux philosophes; le salon d'Helvétius fit le reste. Voltaire devint le plus infatigable correspondant de l'association. Il tint constamment le public en haleine par les passe-temps que sa verve cynique lui

fournissait aux dépens de la justice, de la raison et de la morale. D'Alembert, esprit sec, écrivain trop positif, et, malgré son jargon académique, trop peu déclamatoire pour l'époque, se distingua par la plus aveugle admiration pour le patriarche de Ferney, devant lequel il s'efface pour mieux l'adorer. Jamais ambitieux ne fit une plus entière abnégation de lui-même, en parlant à son maître : aussi en fut-il le favori. Diderot est un homme d'une autre trempe ; il ne manque ni de feu, ni d'ardeur ; il est original, il est lui-même ; mais il se perd, parce que son originalité est désordonnée. Helvétius n'a fait que reproduire faiblement le système de la philosophie d'Epicure.

Diderot mérite seul, après Voltaire, une attention particulière. D'Alembert ni Helvétius ne purent parvenir à exercer une véritable influence : il n'en fut pas de même de Diderot. On ne saurait lui refuser une grande originalité d'expression, un tour d'esprit vif et piquant, et beaucoup d'imagination, surtout lorsqu'il n'est ni lourd ni emphatique, ce qui lui arrive souvent. Il faut avouer aussi, pour rendre hommage à la vérité, qu'on voit, çà et là, percer dans ses ouvrages des rayons de lumière, et qu'on remarque en lui une force de tête, un don de penser, un esprit philosophique, dont Voltaire n'avait pas la plus faible lueur : mais ces éclairs sont rares, et les ténèbres les remplacent bientôt. Partout où Diderot peut être impunément lui-même, son expression a quelque chose de l'homme de génie ; mais quand il abonde dans le sens de l'école moderne, quand il se met à fabriquer des

systèmes de la plus dégoûtante impiété, son naturel l'abandonne aussitôt ; il se jette dans l'emphase et dans les déclamations, il perd ce tact que les auteurs français doivent à l'esprit du monde, et nous offre l'image anticipée d'un jacobin populacier. Certes, il serait injuste de penser que le caractère de Diderot le portât dans cette voie : l'exagération même de son langage atteste le contraire. Mais les esprits les plus distingués peuvent être corrompus par les fausses doctrines d'un siècle dépravé, aussi facilement que les hommes ordinaires, si l'harmonie ne règle et ne tempère tous les mouvemens de leur génie, s'ils ne savent pas se rendre compte de leurs idées, et être maîtres d'eux-mêmes. C'est ce qui manquait entièrement à Diderot. Jamais homme ne fut moins d'accord avec lui-même : on pourrait dire de lui qu'il était tout en ébauche, et que son éducation morale et intellectuelle n'avait pas été achevée.

Il faut remarquer, néanmoins, que l'expression d'une rage impie et concentrée n'en est pas moins horrible dans plusieurs écrits de Voltaire, malgré son élégance et sa finesse. Le patriarche de toutes les impiétés devient cent fois plus commun, plus cynique, plus populacier que Diderot lui-même, lorsqu'il insulte le Christ et son Eglise. On distingue dans ses écrits un fond de haine et de méchanceté qu'on ne découvre pas au même degré dans son disciple : car l'aversion des choses sublimes et sacrées n'était pas innée dans Diderot comme dans Voltaire. Règle générale : L'homme qui se déclare ennemi des croyances,

et qui les attaque de front, quelles que soient d'ailleurs l'urbanité de ses manières et la délicatesse de son esprit, devient subitement *canaille*, et nous montre ce que la nature humaine a de plus hideux, dès qu'il s'agit de l'objet de son animosité. La révolution française a démasqué plusieurs hommes de lettres, tels que La Harpe et Champfort, et plus d'un gentilhomme, comme Condorcet et Hérault de Séchelles, qui, malgré le tact dont ils avaient fait preuve dans la première moitié de leur vie, malgré le sentiment des convenances qui les distinguait, devinrent de véritables *furies*, dans leurs attaques contre tout ce que les hommes ont de saint et de sacré.

DE ROUSSEAU ET DE SON ECOLE.

On peut regarder Jean-Jacques Rousseau comme le véritable précurseur de la révolution française; elle existait toute en lui. Dans son orgueil, il avait la prétention d'élever son *moi* au-dessus de toutes les autorités reçues; de juger d'après ses seules idées, abstraction faite de toute expérience, de toute connaissance positive, de toute considération d'équité, les gouvernemens, leur forme, leurs lois, et de refaire le monde entier sur un plan de démocratie, fruit d'un rêve idéologique. On a beaucoup discuté sur le caractère de Jean-Jacques, ce qui doit nous être étranger, et ce qui, en général, est de peu d'importance: c'est de ses doctrines qu'il s'agit, et non de sa personne.

Rousseau reconnut les manœuvres de la coterie des

philosophes : il s'éloigna d'eux , parce qu'il avait en lui un sentiment de dignité qui lui inspirait du mépris pour toute intrigue littéraire. Le seul regret que lui fit éprouver cet éloignement , fut de perdre l'amitié d'un esprit éminent , de Diderot , qui n'eut pas la même répugnance que Jean-Jacques pour la secte , ou plutôt qui n'était pas jaloux , comme lui , de Voltaire, le patriarche de la philosophie. En général , on ne peut nier que Rousseau n'eût un vif sentiment des beautés , de l'harmonie , de l'ordre entier de la *nature*, sentiment le plus étranger aux philosophes, aux courtisans, aux hommes du monde de son époque. Un esprit de société entièrement factice avait étouffé et anéanti cette disposition des ames neuves et pures, qui les élève à la contemplation de la nature , comme un enfant tourne naïvement ses regards vers le sein de sa mère. L'homme profondément religieux est seul capable de comprendre la création , de pénétrer dans ses mystères , et de bien entendre les accords les plus intimes de l'harmonie universelle. Les païens sentaient et connaissaient mieux la nature que nous , parce qu'ils vivaient avec elle. Le christianisme , loin de nous en détacher , nous y rappelle sans cesse , comme vers un objet qui nous révèle les secrets de la science divine. Il n'y a qu'un siècle corrompu par une fausse civilisation , qui soit mort pour tout ce qui tient au système de l'univers. On a beau chanter les merveilles de la nature , comme les poètes anglais du règne de la reine Anne , comme Thompson et Pope ; on a beau nous vanter ses charmes , comme Saint-Lambert et autres

philosophes, ce ne sont là que de froides compositions d'une élégance calculée, sans ame et sans vie, et qui ne nous apprennent rien sur la véritable nature des choses. Les modes de la cour de France, au dix-huitième siècle, qui furent aussi adoptées par la cour d'Angleterre, et qui devinrent le costume universel de la société, prouvent assez à quel excès de ridicule, à quelle mesquinerie peut se porter une époque dont le goût est factice, et qui n'a plus aucune trace de naturel; enfin, une époque purement *académique.*

Rousseau aimait la nature, et ce sentiment l'honore: malheureusement, le sophiste de Genève était, par le cours de ses idées, ce qu'il y avait de plus éloigné du véritable christianisme. Son amour de la nature ne fut donc qu'un sentiment plus ou moins vrai, plus ou moins énergique de ses beautés poétiques, de son harmonie universelle, mais il ne la comprenait pas véritablement, il n'y voyait pas cette révélation perpétuelle qui nous y est offerte, du système d'un Dieu créateur et architecte des mondes; il n'avait jamais lu l'inscription sur le voile mystérieux de la déesse Isis; il n'avait pas osé lever un coin de ce voile, pour pénétrer dans le sanctuaire de la nature, et pour voir se développer à ses yeux le règne des symboles. Si Rousseau eût jamais médité Platon, dont il semble n'avoir pas pris même une simple notion, peut-être avec son ame ardente et son culte pour la nature, le cours de ses idées eût-il complètement changé.

Cette fausse direction que prit, dans Rousseau, l'amour de la nature, a produit ses plus graves erreurs

et ses plus grands écarts. C'est lui qui a fait naître, de nos jours, cette classe de soi-disant *amis de la nature*, aussi ridicules, aussi emphatiques dans leur enthousiasme que l'étaient les *amis de la société*, ennemis de la nature, au nombre desquels furent les encyclopédistes. L'école de Rousseau n'a fait que remplacer les sentimens factices d'une certaine espèce, par des sentimens d'une espèce contraire. Jean-Jacques a de plus, par suite de ses erreurs sur la nature des choses, faussé le système d'éducation et le système politique.

On a souvent remarqué que la tendance de Rousseau était d'arracher les hommes au monde et à la sphère des sociétés privées, pour les livrer à un triste isolement, et les rendre sombres et sauvages. Ce sont là les impressions que Jean-Jacques éprouva lui-même, pour avoir renfermé dans des bornes trop étroites ses méditations sur la nature. Quoiqu'il eût des sentimens très-élevés, très-nobles et très-délicats, il tomba souvent dans une sorte de *sensiblerie* pleine d'affectation, et à laquelle, faute d'autre terme, je donnerai le nom de *naturalisme*, pour désigner par là combien cette prétention sentimentale était éloignée du véritable sentiment de la nature. Rousseau se fit misanthrope, lorsqu'il vit combien la société de son temps était peu naturelle; et cette misanthropie, il la poussa au point de devenir l'ennemi de toutes les institutions sociales, tant il est vrai que l'homme ne peut admirer un seul objet exclusivement, c'est-à-dire d'une manière étroite et bornée, sans dépasser inévitablement la ligne de la vérité, pour se jeter dans la car-

rière des sophismes. Les *amis de la nature* de l'école de Rousseau, qui se firent misanthropes, ajoutèrent à la masse des mécontentemens qui fermentaient déjà en France, dès la fin du règne de Louis XV, par suite de la dissolution des liens sociaux. Ils ajoutèrent à la disposition des esprits, ce ton d'aigreur, qui eut des suites si terribles, lorsqu'il éclata au commencement des troubles de la révolution. On vit alors les *amis de la nature* devenir les bourreaux de leurs semblables.

Une grande partie de ces sentimens d'admiration pour la nature, était factice dans l'école de Rousseau, et provenait, comme dans le maître lui-même, d'un amour-propre excessif, incessamment révolté de la hiérarchie des rangs et des classes, qui formait la base de l'organisation sociale. Madame Roland, dans ses fameux Mémoires, nous a révélé le secret de ces ames profondément ulcérées, qui croyaient être dans le vrai, dans la nature, en haïssant tout ce qui était social, tout lien et toute subordination. En cela, elle ressemble beaucoup à son maître Rousseau. Elle avait l'ame tout aussi ardente, les sentimens tout aussi nobles, aussi délicats, aussi élevés; l'expression tout aussi simple et aussi touchante, mais l'orgueil fit un être machiavélique de cette femme, lorsqu'elle devint l'ame de la société des Girondins. Et qui sait ce que Jean-Jacques fût devenu s'il eût vécu au milieu des troubles de la révolution, dans la première vigueur de l'âge? On n'échappe jamais aux conséquences d'une doctrine, surtout lorsqu'elle prend sa source dans

notre orgueil, ou dans quelque vice honteux de l'esprit humain.

Si Rousseau, par son exemple, donna ainsi naissance à une classe de misanthropes qui cherchaient la nature et la vérité dans la dissolution des liens de la société, il fit aussi éclore une foule de naturalistes de salon, dont le jargon bizarre n'est pas encore passé de mode. On vit un essaim de petits botanistes et de petits physiciens, hérissant leur conversation de termes techniques, ne sachant rien, et prétendant tout savoir. Jean-Jacques n'était rien moins qu'un Linnée ou un Buffon : il mit cependant la botanique et toutes les sciences physiques à la mode. Mais rien n'énerve plus les esprits, rien ne les affadit et ne les rapetisse plus que de les tourner constamment vers des objets de détail, dont on exagère l'importance, en y attachant un mérite de *sentimens* particuliers. Tous ces hommes, si délicats, si tendres, si sensibles, qui avaient toujours la larme à l'œil, qui ne cessaient d'admirer les plus petites merveilles de la nature, sans en saisir jamais le véritable sens, mais pour y trouver seulement de quoi enrichir leur pathos, tous ces hommes, dis-je, ont ajouté à la corruption d'un état social trop raffiné, la corruption du sentiment, la mollesse du cœur, et le relâchement des liens de famille ; aucun n'a élevé son siècle, en lui apprenant de grandes vérités, aucun ne l'a retrempé, par une forte et sévère morale. Le mélange de la sensiblerie de Rousseau, avec celle de l'école de Voltaire, c'est-à-dire des *amis de la nature*

et des *philanthropes* a produit une classe d'hommes efféminés, dont le fade jargon n'a pas peu contribué à pallier, aux yeux de la multitude, la véritable nature d'une révolution qui commençait sous des auspices si séduisans.

De tous les élèves de Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre est celui qui mérite le plus d'attention. On ne peut méconnaître en lui une ame naturellement tendre; il n'avait pas même l'esprit faux, au fond, et ses sophismes ne viennent, en partie, que du désir de se concilier le suffrage de ses contemporains, en affectant leur langage. Des notions, à la vérité très-superficielles, puisées à l'école de Platon et de Pythagore, avaient agrandi les vues de cet écrivain ; mais il n'avait pas assez de force de tête pour les combiner dans un système bien ordonné. Son esprit est décousu, ses vues manquent d'ensemble, et la sensiblerie l'égare. Cependant son amour de la nature n'est pas un sentiment factice, quoiqu'il exagère, et qu'il soit, après Jean-Jacques, un des auteurs modernes les plus capables d'énerver les esprits. On peut remarquer que le goût et la connaissance de la musique relevèrent les idées de Rousseau et de son disciple sur le système de la nature. Rien de plus étranger aux hommes frivoles que la musique et les beaux-arts en général. Elle était inconnue à Voltaire et aux encyclopédistes; Diderot, qui fait une exception, exagère cependant ses sentimens, au point de faire douter de leur sincérité. Il avait d'ailleurs des idées tout-à-fait erronées sur le naturel, comme on peut le voir dans ses longues dis-

sertations sur l'art dramatique et sur la peinture; mais tout n'est pas faux dans son goût musical. Je ne parle pas de ces coteries de Gluckistes et de Piccinistes, pour qui la musique n'était qu'une affaire de mode, et qui ne défendaient les grands maîtres, dont ils s'étaient déclarés les coryphées, que pour faire montre de leur goût et de leur science.

Il faut le dire : si, dans le siècle qui vient de s'écouler, Voltaire et les encyclopédistes nous ont donné une génération de froids sophistes et d'élégans rhéteurs, s'ils ont exercé une fatale influence sur les hommes d'Etat et les hommes du monde, celle de Rousseau et de son école n'a pas été moins funeste, surtout pour les jeunes gens et pour les femmes. Les premiers avaient corrompu l'esprit, Jean-Jacques corrompit le cœur. Un roman, mal conçu sous le rapport littéraire, mais fidèle tableau des égaremens d'un cœur sans énergie, et des combats d'une femme plus tendre que vertueuse, a exercé une influence sans bornes. Rousseau a su donner au vice les couleurs de la vertu ; il eût mieux valu encore lui laisser ce caractère d'agrément et de frivolité dont Voltaire l'avait revêtu. Jean-Jacques excuse toute action répréhensible, si le *cœur* y a été pour quelque chose. Qu'auraient dit les anciens, qui condamnèrent quelques déclamations sentimentales d'Euripide, s'ils avaient pu lire le roman de Rousseau? Si la vivacité naturelle aux Français les a sauvés des dangers de ce livre, si le mal n'a pas été, chez eux, aussi grand qu'il aurait pu l'être, en revanche, il a porté ailleurs ses ravages. Un

homme de génie, Gœthe, débuta, dans sa patrie, par le roman de *Werther*, ouvrage dont le style est admirable, mais où l'on voit, dans les personnages, une lâcheté morale aussi corruptrice que celle de la *Nouvelle Héloïse*. Gœthe s'est, depuis, fait connaître par des productions dignes d'un esprit mâle, mais l'impulsion était donnée; c'est lui qui a naturalisé, en Allemagne, le genre du roman de Jean-Jacques, et du drame de Diderot, quoiqu'il ait été le premier à désavouer de pareilles compositions et à reconnaître les torts de sa jeunesse. Les pièces de théâtre d'Iffland et de Kotzebue, et les romans d'Auguste Lafontaine, qui appartiennent également à un genre de littérature bourgeois, où la *sensiblerie* est poussée jusqu'au dernier degré, et dans lesquels aucun talent ne demande grace pour les préceptes d'une doctrine relâchée, ont plus contribué à cet affaissement moral qui a fait tomber les Allemands sous le joug de Buonaparte, que toutes les fautes de leurs souverains. Ils en ont fait, pendant une certaine époque, un peuple de femmes, une nation larmoyante, que de meilleurs principes littéraires et le malheur des temps sont venus un instant régénérer.

Le système d'éducation adopté par Jean-Jacques provient aussi de ses faux jugemens sur la nature, et de son aversion pour l'ordre social qu'il ne voulait pas reconnaître. Il a emprunté les principes d'Emile à la philosophie de Locke, qui conseille aussi de ne suivre d'autre guide que la nature, mais qui, dépourvu de l'ame et du talent de Jean-Jacques, ne put donner

beaucoup de vogue à son système. Dans un temps où la mode défendait aux mères de nourrir leurs enfans, aux parens de les voir et aux époux de vivre ensemble, l'*Emile* leur recommandait l'amour maternel; et la vie conjugale pouvait avoir, sous ce rapport, un véritable mérite que je suis assurément le dernier à lui contester : mais le mal n'est pas là; il se trouve dans le système qui veut qu'on élève l'enfant sans contrainte, à sa guise et à son gré. Rousseau écrit comme s'il prétendait que son *Emile* ne devînt jamais un *homme*, et restât toujours une femme capricieuse et volontaire. Il voudrait donner à l'enfant des demi-notions sur tout, lui rendre tout facile, et l'instruire en se jouant. Mais les hommes ne se forment pas au milieu des jeux : c'est par les obstacles qu'on leur apprend à surmonter, c'est par un exercice mâle et vigoureux de leur esprit qu'ils se développent. Ceux qui veulent rendre le savoir facile n'enseignent que pour faire oublier, ne font que mal apprendre, et ne nous préparent qu'un peuple de demi-savans. Ceux qui se sont formés à l'école de Voltaire ont été de vieux enfans, les élèves de Rousseau sont de jeunes vieillards : ni les uns ni les autres ne sont véritablement des *hommes*.

La grammaire a formé la base de l'enseignement chez les peuples du paganisme, comme chez les peuples chrétiens. La grammaire est la philosophie du langage, et, bien enseignée, elle nous révèle le génie de l'homme. Rien de plus propre à développer la pensée de l'enfant, quelque aride et quelque sèche qu'elle paraisse d'abord. Elle ne s'apprend pas en se

jouant, elle demande du travail; mais l'homme est-il destiné à apprendre quelque chose sans effort? ne vaut-il pas mieux montrer d'abord à la jeunesse les difficultés de la route qu'ils auront à parcourir dans cette vie, que de la leur semer de roses? Si l'on veut que le peuple prenne des habitudes fortes, il lui faut de fortes études, une éducation mâle et sévère. Prendre pour base de l'éducation la nature, suivant le système de Rousseau, c'est jeter l'enfant sur un océan où il se perdra, parce qu'il est impossible de lui faire connaître la nature à fond : elle ne peut être étudiée que par l'homme mûr et réfléchi, elle ne peut être connue que de l'homme de génie. Aussi l'instruction que Rousseau veut qu'on donne aux enfans est-elle une instruction toute morale et non scientifique. Rousseau lui-même était ignorant, et il avait sur Voltaire l'avantage de l'avouer ; mais, en revanche, il se crut en droit de mépriser les sciences, ce qui était beaucoup hasarder pour un homme qui les connaissait si peu, et qui se trompait sur tant de choses.

D'un système anti-social, qu'il appelait le système de la nature, Rousseau résolut de créer un ordre social à sa guise, et de former une constitution *à priori,* mettant de côté tout ce qui tient au génie de l'histoire, aux mœurs nationales et aux traditions politiques et populaires. Rousseau prit le type de son système, fondé sur ce qu'il croyait être l'état de nature, chez les sauvages, ou chez les peuples auxquels on donnait ce nom. Ce fut encore une grande erreur de ce philosophe, qui ne connaissait ni les langues, ni les mœurs,

ni les institutions, ni les traditions de ces peuples, et qui en jugeait sur des fragmens épars dans quelques voyages, écrits souvent par des observateurs très-superficiels. De nos jours on a commencé à mieux étudier les sauvages. On possède des grammaires d'une grande partie de leurs langues; on a jeté un coup d'œil scrutateur sur leurs institutions et leurs usages; et il en est résulté, pour tous les hommes instruits et de bonne foi, que les sauvages ne sont rien moins que les enfans de la nature; qu'ils portent, au contraire, la forte empreinte d'une antique civilisation, dans son plus grand état de dépérissement; qu'ils sont les misérables débris d'une société jadis florissante. On trouve chez eux des traces sans nombre de l'organisation la plus artificielle, qui nous offrent des traits d'analogie frappans avec ce que nous connaissons des plus anciens systèmes religieux et sociaux. Les langues de la plupart de ces peuples sont savantes et compliquées; le système grammatical en est fin et ingénieux, quoiqu'elles aient, au fond, quelque chose de bizarre, de capricieux et d'arbitraire, et qu'elles paraissent peu susceptibles de perfectionnement, sous plus d'un rapport. Dans les langues de l'Amérique du nord, qu'on a appelées polysinthétiques, à cause de l'étonnante et singulière richesse de leurs formes grammaticales, rien ne nous rappelle une prétendue origine *naturelle*, d'après laquelle toute langue perfectionnée aurait commencé par être une langue sauvage, un assemblage confus d'onomatopées, de cris et d'interjections. Une langue est un tout organique, surtout si

elle est langue-mère et qu'elle ne provienne pas d'un mélange de plusieurs idiomes différens. Expliquer sa formation d'une manière toute mécanique, c'est non-seulement méconnaître le génie de l'homme, mais encore se tromper entièrement sur la marche de la nature.

Un examen approfondi de la matière a donc suffi pour décréditer les théories sur les hommes de la nature, parmi lesquels Rousseau place les sauvages au premier rang. Mais que devient son *Contrat social*, si son hypothèse sur les *hommes de la nature* est reconnue fausse et insoutenable? car tout son système politique est fondé sur cette unique supposition. Rousseau, dans ses argumentations, a l'air de raisonner d'après une logique exacte ; mais comme il est peu rigoureux dans ses termes, cette logique est plus apparente que réelle ; il saute, en effet, par-dessus toutes les difficultés de la matière qu'il traite, et il néglige même la grande objection de l'origine des langues, qui contredit sa théorie, quoique dans une dissertation spéciale sur cet objet, il paraisse en sentir toute l'importance, et semble vouloir renoncer à sa philosophie, pour tous les tourmens qu'elle lui donne. Les hommes, enfans de la nature, tels que Rousseau les imagine, voyant que celle-ci ne les garantit pas assez des dangers communs, renoncent, selon lui, dans leur intérêt, à l'état de nature, et se soumettent volontairement à des magistrats, qui tiennent d'eux leur pouvoir, et qui les protègent : ils établissent ainsi entre eux une convention ou un *contrat social*. C'est de cette manière

que Jean-Jacques métamorphose ses hommes de la pure nature en hommes de la *raison absolue*, en rationalistes ou idéologistes. Plus cette raison procède par abstraction, plus elle est absolue, tranchante dans ses distinctions et savante dans son analyse des diverses parties du corps social, mieux aussi l'Etat est organisé. Il est très-remarquable que ce soit justement Rousseau, l'adorateur de la nature, qui en méconnaisse à ce point les droits, qui s'en repose si peu sur le temps du soin de créer et de classer les choses, qu'il soit enfin, par sa théorie du *Contrat social*, devenu le modèle de l'esprit révolutionnaire, qui ne sait que jeter les bases de constitutions *à priori*, exécutées au nom de l'autorité absolue des principes.

Le système de Rousseau est, par lui-même, la chose du monde la moins séduisante et la moins dangereuse. Une œuvre politique où l'on ne fait entrer pour rien l'origine et l'histoire des hommes, où on les prend d'une manière abstraite, comme s'ils existaient par eux-mêmes, indépendamment du passé et de l'avenir, de Dieu et de la nature, une œuvre semblable ne saurait tenter les peuples que dans une époque de délire. Cette manière de réduire l'état social à son expression la plus circonscrite, la plus bornée, la plus matérielle, n'a rien qui tienne du génie. Mais Rousseau, pour déguiser les défauts de son plan, appelait adroitement à son secours l'enivrement de l'orgueil, et l'attrait d'une fausse sensibilité. C'est au nom de la liberté et de l'indépendance, au nom de la générosité des sentimens, qu'il cherchait à étourdir ses compatriotes sur les con-

séquences toutes matérielles de ses théories. C'est en agissant, par l'orgueil, sur les hommes de loi, et par la sensibilité, sur les femmes et les jeunes gens, qu'il les attacha tous à son système de réforme politique.

Il existait, dans les dernières années de la monarchie, une classe d'hommes d'affaires qui, dans les anciens temps, paraît à peine, et ne joue qu'un rôle subalterne : c'est la classe des avocats. D'abord, se bornant à leur métier, et vivant en partie de chicanes, ils auraient continué à végéter sans importance sociale, si déjà, dans l'ancien régime, on n'eût voulu faire à toute force de quelques-uns d'entre eux, des tribuns ou des orateurs romains, et si on ne leur avait pas appris le jargon académique. Ces hommes qui, dans les tribunaux et les parlemens, ne pouvaient jadis parvenir qu'à force de travail, élevèrent leurs prétentions, aussitôt que, laissant de côté l'objet habituel de leurs études, ils furent devenus beaux-esprits et littérateurs. Les écrits de Rousseau exercèrent sur eux une influence magique. Ils s'approprièrent toutes ses déclamations contre l'ordre social existant. Dans les écoles, les études de l'ancienne université de Paris avaient bien dégénéré : tout y était réduit à la mesquinerie de l'esprit de collège, et la plupart des avocats y avaient reçu un vernis de littérature latine très-superficiel, sans aucune teinture des Grecs, sans la moindre connaissance des sources législatives et politiques de l'histoire de France. Ils ne savaient qu'admirer la procédure romaine; ils étaient absolus dans leurs

idées, raisonnant et dissertant, à perte de vue, sur le génie républicain des anciens, sans y rien comprendre. Enfin ils n'avaient étudié l'antiquité qu'à travers le prisme trompeur des principes philosophiques du siècle, et avec les préjugés de l'école. Ce concours de circonstances dut contribuer à l'enthousiasme de cette classe d'hommes pour les écrits d'un auteur qui envisageait le génie de l'antiquité de la même manière qu'eux, sur la seule lecture des *Vies de Plutarque*. Rousseau ne voyait dans les républiques anciennes qu'un état de nature primitif, modifié par un contrat social, et des sociétés gouvernées par des citoyens qui ne reconnaissaient d'autres mobiles de leurs actions que la raison absolue, ou l'inspiration des sentimens privés. Il n'est pas besoin de dire combien était fausse cette manière de juger l'antiquité classique.

Montesquieu, quoiqu'il ne se doutât même pas de l'état primitif de la société chez les anciens, avait su justement apprécier leur politique, dans leur temps de corruption. C'est avec la même sagacité qu'il observa la politique des peuples modernes. Il avait trop de bon sens et de raison pour chercher un état social hors de la sphère de l'histoire, et pour en inventer un *à priori :* aussi, le premier président de Bordeaux fut-il abandonné par les légistes, pour le citoyen de Genève. C'est de cette époque d'engouement pour les doctrines de Jean-Jacques que datent les déclamations et le jargon républicain des hommes de la révolution ; c'est à son école que les démocrates modernes ont appris à s'appuyer de l'autorité des grands hommes

de la république romaine, et à se couvrir de leurs noms, comme s'ils eussent été des Cincinnatus ou des Caton, des Scipion ou des Gracques. Voilà ce qu'a produit l'enthousiasme excité par Rousseau pour les beaux caractères de l'antiquité, que l'on comprenait si peu, et qui ont été parodiés en France par une race d'hommes abâtardis, qui se croyaient Grecs ou Romains, parce qu'ils avaient honte de leurs propres aïeux; comme si la grande ame de Scipion n'eût pas sympathisé avec celle de Duguesclin, et qu'elle eût pu avoir quelque chose de commun avec celle d'un Barnave ou d'un Vergniaud.

La misanthropie de Rousseau, son admiration outrée de l'état de nature, ses plaintes sur la corruption amenée par la civilisation moderne, l'aversion que ses pages brûlantes surent si bien inspirer pour tout ce qui existait, le vague même de son esprit, éminemment révolutionnaire, et incapable de discuter des intérêts réels, pour savoir comment on remplacerait ce qu'on allait détruire, toutes ces causes combinées agirent puissamment sur le cœur tendre des femmes, et sur l'imagination toute passive de la jeunesse, prête à recevoir toutes les impressions qu'on veut lui donner. On crut revenir à la vertu, ou, ce que l'on regardait comme la même chose, on crut devenir républicain, en sacrifiant Voltaire à Rousseau, en modifiant les principes épicuriens de l'un par les maximes morales de l'autre, en donnant au vice le charme tout nouveau de la sensibilité, afin de le rendre bien naturel, bien simple et bien excusable.

Rousseau fut ainsi le second apôtre , le bienfaiteur du siècle des lumières, celui qui, avec Voltaire, pour parler le langage du siècle, le tira des ténèbres de la barbarie, et le débarrassa des langes de l'enfance. Nous vivons encore sous l'influence de ses maximes, et l'avenir sera en partie déterminé par la profonde impulsion que ses écrits ont imprimée à la dernière moitié du dix-huitième siècle.

HISTOIRE.

DES HISTORIENS

DE L'EUROPE MODERNE.

Au quinzième siècle, nous voyons renaître l'histoire comme science dans l'école de Machiavel; on aperçoit une intention de style et de composition qui n'existe pas dans les naïfs et intéressans chroniqueurs du moyen âge. Machiavel s'est pénétré du génie de Rome; mais de Rome veuve de ses croyances païennes, adonnée à la méprisable philosophie d'Epicure, et abusant d'une politique de fer, dont les mystères ont été entièrement dévoilés à l'ame du secrétaire d'Etat de Florence. Il n'est que *politique*, mais il l'est sans Dieu et dans le sens matériel le plus déterminé. En fait de doctrines, il nous offre un rocher nu sur lequel rien de généreux ne saurait germer; ce rocher a été souvent habité par l'aigle des empires. Ne cherchez pas des entrailles dans Machiavel; demandez-lui de la raison, il vous en donnera à mesure comble.

Commines est de l'école du sage de Florence, mais il l'est avec une naïveté inconnue à l'autre ; c'est un naturel d'une trempe différente, forgé et refroidi sous la main d'un maître qui avait su fixer l'attention de l'auteur du *Prince*. Le machiavélisme fut à la mode en France, surtout lorsque Catherine de Médicis vint y étaler le luxe de ses maximes. Heureusement qu'il n'atteignit pas jusqu'au fond des mœurs ; rien n'est plus divertissant que Brantôme, qui débite avec une sorte de fatuité les plus détestables doctrines, tout en faisant un étalage de mœurs chevaleresques et de loyauté qui contrastent avec la ruse et la perfidie exaltées à l'égal du génie et de la vertu.

L'école historique d'Espagne et de Portugal fleurit au seizième siècle, et pendant une partie du dix-septième. Elle est, sans contredit, ce que l'Europe moderne a produit de plus comparable aux belles compositions de l'antiquité, sous le rapport de l'art et de la perfection du style. La raison en est simple : l'historien de la conquête du Mexique, celui qui a écrit, dans un genre qui rappelle Tite-Live, les exploits des Portugais aux Indes orientales, étaient des hommes éminens dans l'Etat ; ils avaient été acteurs eux-mêmes dans des événemens importans, ils étaient capables d'en saisir le fil et le nœud. Leurs compositions respirent un ardent patriotisme qui leur communique une force, un feu, une conscience que l'on chercherait en vain dans les ouvrages d'une époque plus rapprochée.

A l'antipode de l'école fondée par Machiavel, et

dans laquelle le Florentin s'est seul montré vraiment grand, paraît Bossuet, dominant l'histoire comme l'aigle domine la terre, et soutenant, pour ainsi dire, notre globe par sa puissante pensée. Si Machiavel n'envisage dans les affaires humaines que la seule prudence de l'individu, supérieure au hasard et combinant les chances de l'avenir, l'évêque de Meaux y montre la main de la Providence, qui laisse flotter les rênes de son gouvernement ou les retire à elle au temps marqué, selon qu'il plaît à la Divinité de se manifester dans sa colère ou dans sa magnificence. Ici, la politique du ciel et la politique terrestre contrastent d'une manière tranchante. Nul doute que le point de vue de Bossuet ne soit celui de la vérité centrale; il a fait jaillir une vive lumière sur un passé englouti dans une nuit obscure. Mais il est une face de l'histoire que cet illustre écrivain n'a pas plus envisagée que celui auquel nous venons de l'opposer : le moral des peuples a échappé à l'un comme à l'autre : la politique seule a fixé leur attention.

Scaliger d'abord, et plus tard Leibnitz, quoiqu'ils ne fussent pas historiens, ont possédé tous les deux ces vastes données historiques, dont des hommes du premier ordre ont repris, de nos jours, l'exploitation de même que l'on poursuit un filon d'or découvert il y a long-temps dans une mine abondante. C'est au moyen de la philologie, c'est par l'examen philosophique des anciennes croyances, c'est avec le secours de la jurisprudence, que ces esprits distingués déroulent le tableau du moral des peuples, et appro-

fondissent le genre humain dans son caractère universel et primitif. L'histoire méditée des races antiques, celle même des peuples les plus barbares et les moins connus, leur servent de degrés pour s'élever à la hauteur d'où le genre humain peut être contemplé dans son unité primordiale et dans la révélation. Ce que Scaliger et Leibnitz ont ébauché quant à l'antiquité classique et aux temps moyens de l'Orient, de la vieille Europe et même du Nouveau-Monde, une critique profonde et pleine d'expérience l'explore aujourd'hui en France, en Angleterre, en Allemagne, et sur plusieurs points éloignés du globe. Les matériaux de la science historique, de l'ordre le plus élevé et le plus universel, déposés en blocs, trouveront leurs architectes, et s'élevant en édifice présenteront la plus belle ordonnance.

Il est intéressant de savoir pourquoi ces semences précieuses, ayant été jetées, il y a près d'un siècle, dans la vieille Europe, n'ont germé que de nos jours, et comment il s'est fait que la postérité immédiate des grands hommes que nous venons de nommer, n'en a pas mieux profité. Nous l'attribuons à deux causes.

D'abord, l'enthousiasme pour la science comme pour la philosophie s'éteignit rapidement en Europe, après avoir été porté au plus haut point pendant la plus grande partie du seizième siècle et le commencement du siècle suivant. La déplorable scission des lettres et des affaires venait de s'opérer d'une manière absolue. On eut plus d'ergotage que de science, plus

de pédans que de savans; en fait d'antiquité, on ne s'occupa que de choses futiles, on abandonna les grandes questions et les pensées fortes. Des esprits déréglés, même en essayant de s'élever un peu, bouleversèrent les notions du sens commun; la fureur des étymologies engendra des monstres d'absurdité.

Tandis que ceci se passait dans le monde savant, quelque chose de pis s'introduisait dans le grand monde. Une doctrine prétendue philosophique y fit son apparition, et enseigna aux hommes que tout ce qui ne frappe pas la vue au premier abord, ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête, et n'est qu'une pure chimère. Toutes les pensées ne furent plus qu'une écorce séparée du noyau qui en faisait la valeur. La sagesse de Locke devint l'ame du siècle; elle prit le sceptre littéraire et politique, et ce fut au moyen de ce savoir, acquis avec si peu d'efforts, que l'histoire elle-même perdit sa gravité, et que nous vîmes renaître le système historique de la secte d'Epicure. On appliqua à tous les événemens des motifs vulgaires pris dans les passions les plus communes, et tout ce qui ne permettait pas une explication grossière était rejeté dans le domaine des fables. Telle fut la manière moderne de traiter l'histoire.

On peut distinguer dans Montesquieu trois influences qui ont agi et réagi sur cet esprit éminemment doué de la force de perspicacité. Nous voyons en lui un politique, imbu des systèmes de Rome qu'il n'a bien appréciés que sur le déclin de la république, à l'instar de Machiavel, et dans un sens aussi déter-

miné. Ensuite le président du parlement de Bordeaux nous offre le magistrat d'une monarchie, partisan éclairé du système de la noblesse, et la concevant très-bien dans la sphère des attributions publiques, avantage immense qu'il possède sur son rival de gloire, en ce sens qu'il pénétra mieux que lui la constitution des temps moyens, ne se bornant pas uniquement aux définitions d'Aristote et à la politique de Rome. Malheureusement le dernier esprit qui s'était logé dans Montesquieu, est celui de son siècle, avec lequel il n'offre aucun contact dans ce qu'il a de grand et de vraiment utile, mais auquel il ressemble dans ses maximes et ses définitions politiques et dans sa théorie fondamentale de l'ordre social empruntée à Locke. Ce qui, dans l'auteur de *l'Esprit des Lois*, ne fut qu'accidentel, devint malheureusement fondamental dans celui de *l'Essai sur les Mœurs*.

Voltaire, ignorant au fond, sceptique dans la forme, mais assez léger en philosophie pour croire trop facilement ce que lui débitaient ses oracles anglais, était doué de quelques qualités qui auraient pu en faire un historien selon les besoins du temps, s'il eût eu de la conscience. Tourmenté du désir d'être universel, il lui manquait, pour s'élever à une certaine hauteur, le point d'appui de l'unité. Son coup d'œil est vif et perçant; ce n'est certainement pas la sagacité qui a manqué à son esprit. Avec tous ses moyens, il n'a forgé qu'un libelle contre le genre humain; toute sa science historique, comme son génie créateur, se laisse étudier à fond dans son roman de Candide.

Quant à l'école française, qui a marché sur ses traces, Condorcet a adopté sa philosophie en poussant à outrance le mécanisme de ses notions, et en nous offrant, dans un ouvrage exalté par les adeptes, la caricature du genre. Il ne faut qu'un peu de bonne volonté pour trouver que son fameux ouvrage sur la perfectibilité de notre espèce et sur son origine, brute et sauvage, est excellent comme l'ironie la plus complète et la plus amère sur le système du maître.

Un seul écrivain se distingue un peu au milieu de toutes les théories sur l'homme sauvage et sur l'homme civilisé, imaginées par les disciples du patriarche des incrédules ou par les hommes à sentiment qui allèrent à l'école de son fameux rival. Cet écrivain est Mably. Il unissait à un savoir assez marquant et assez consciencieux pour l'époque, la mauvaise sagesse de son siècle, rehaussée par une teinte un peu plus austère de républicanisme antique, qu'il ne saisissait que dans son caractère moral et nullement dans son caractère religieux. Sa manie était de transporter ce républicanisme dans les développemens de l'histoire morale et législative de la France ancienne, pour la fausser ainsi par des aperçus d'une très-grande inexactitude. Nous croyons devoir insister sur ce caractère de Mably, parce qu'il nous semble que l'on a voulu faire revivre son système en histoire, si ce n'est entièrement, au moins dans quelques parties, pour le refondre d'après des notions empruntées d'une manière discordante à la philosophie écossaise et à l'esprit des chroniques anciennes. Nous aurons l'occasion d'exa-

miner ce système, logé dans la tête de quelques hommes recommandables par leur savoir et par leurs talens.

La tentative faite sur les antiquités du genre humain par Bailly et par Court de Gebelin mérite quelque estime, sous le rapport de la tendance, qui n'est point anti-religieuse; mais cette tentative ne soutient pas le regard de la critique sous le rapport de la science. S'il y a dans le *Monde primitif* de l'un, et dans les *Lettres sur l'Atlantide* de l'autre, quelques vérités fondamentales, le tout est si mal encadré, qu'il en perd la plus grande partie de sa valeur.

Le dix-huitième siècle a vu se former en France et en Angleterre une école d'historiens qui a pris le titre de philosophique. On a voulu s'élever récemment contre la tendance indiquée par cette dénomination, et ramener l'histoire à la naïve poésie de son origine ou à l'énergique précision d'une action contemporaine. Dans un excès de zèle pour cette manière de voir, on a affublé l'histoire de la forme du roman, genre avec lequel elle nous paraît tout-à-fait incompatible.

Il faut à tout une philosophie, c'est-à-dire la doctrine qui est l'ame de toute composition. Sans l'impulsion centrale, vous aurez beau avoir la naïveté, rechercher la vérité objective des faits, les développer jusque dans leurs détails domestiques, vous ne parviendrez pas à dominer votre sujet, à l'envisager dans sa connexité avec la masse des événemens. Le mobile secret des choses, tout ce qui compose, pour ainsi

dire, cette histoire inaperçue qui, comme la végétation, se forme d'une manière silencieuse, les mœurs des peuples, la modification de leurs croyances d'après les antécédens, leur législation, leur existence quant à la littérature et aux arts, rien de tout cela ne se laisse apprécier sans la philosophie. La seule difficulté consiste à la posséder forte et bonne, à se nourrir de graves études, à avoir long-temps médité avant de prendre la plume. Avec des aperçus frivoles, que l'on a décorés du titre de savoir, on ne peut écrire que des impertinences; mais aussi pourquoi placer la philosophie dans cet amas d'incohérences auquel on a donné ce nom durant le dernier siècle?

La masse des événemens s'est d'ailleurs tellement accrue, qu'il importe plus aux modernes de résumer que de raconter, de saisir le multiple sous un seul point de vue, que de s'égarer dans les détails. Que l'on ne croie pas que nous voulons justifier ici cette manière d'écrire expéditive par laquelle l'ignorance juge et caractérise tout un siècle d'un trait de plume. Nous vouons une méthode aussi étroite au ridicule. C'est le superflu qu'il est nécessaire d'élaguer, jamais le caractéristique et l'essentiel. Les anecdotes doivent trouver place dans les Mémoires, genre d'écrits qui tient des confessions particulières, et qui ne doit pas entreprendre sur le domaine de l'histoire.

Une véritable et bonne philosophie n'empêche jamais de saisir le caractère propre des siècles, et ne cherche pas à transporter dans le passé l'opinion dominante du jour. C'est ce qui la distingue essentielle-

ment du philosophisme. Ne connaissant point le passé, il le falsifiait en le jugeant d'après les principes et les erreurs du temps. Tout a été factice dans sa manière de s'orienter au milieu des événemens et des âges anciens.

L'école philosophique des historiens anglais du dernier siècle l'emporte sur Voltaire, non par le talent, ni par une meilleure doctrine, ni par des études profondes, mais par une conviction plus sincère, par une étude plus élaborée, par un résumé plus large, quoique moins substantiel, que celui qui distingue Machiavel et Montesquieu. Gibbon est le plus érudit de tous et le plus consciencieux dans la recherche des sources; il lui a manqué une connaissance indispensable à son sujet, celle des antiquités et des doctrines orientales, et une appréciation plus juste du génie du christianisme. Malheureusement pour lui il est, de tous les Anglais de son temps, celui qui entre le plus avant dans l'école de Voltaire, ce qui jette du faux et du froid dans sa composition. Il n'en a pas moins élevé un édifice historique qui, jusqu'à ce qu'on le démolisse pour le reconstruire d'après une donnée plus profonde et plus vigoureuse, peut être considéré comme monumental.

Après Gibbon, Hume est celui de tous les historiens anglais qui s'est le plus rapproché de la manière de voir de ses contemporains. Par une bizarre contradiction, il a cherché à se rendre aussi chaud et aussi partial que Gibbon aurait voulu se rendre froid et impartial. De part et d'autre, il y a eu mensonge et

déception envers leur tendance avérée. Les sarcasmes continuels de l'historien du Bas-Empire prouvent contre son impartialité, et le scepticisme avoué de Hume jette du louche sur ses sentimens envers la maison des Stuarts, favorable au catholicisme. Hume, fort peu savant en histoire, ne pouvait, sous ce rapport, lutter avec son compatriote, mais il l'emportait sur lui en philosophie ; non qu'il professât une véritable opinion liée et enchaînée dans toutes ses conséquences, mais parce que, mieux que lui, il était parvenu à reconnaître le néant de la sagesse du siècle. Jamais la doctrine de Locke n'a été plus complètement ruinée que par la dialectique de ce célèbre Ecossais.

Si nous n'envisageons dans l'historien que le talent oratoire, et si nous voulons faire connaissance avec une ame honnête, exprimant avec candeur les impressions qu'elle a reçues du dehors, nous mettrons Robertson bien haut dans notre estime. Il n'en sera pas tout-à-fait ainsi lorsque nous demanderons à celui qui écrit l'histoire une puissance d'investigation, une recherche des sources, une hauteur de conception d'un ordre élevé. Dans son Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, le professeur écossais a essayé de dérouler le vaste tableau des temps moyens de l'Europe ; il a conçu l'histoire par les masses qu'elle peut offrir à la méditation du spectateur, sous un point de vue plus large que ses deux rivaux de gloire. Malheusement il n'a pas eu le don de réaliser cette conception. On n'oserait plus, de nos jours, offrir à l'Europe savante une œuvre aussi imparfaite.

Robertson n'a pas mieux compris que Hume les antiquités nationales de son pays. Il n'était pas plus que lui en état de se transporter, par la force de son talent et la puissance de son imagination, au berceau des nations et dans les siècles reculés où sont les sources de la vie morale et intellectuelle des peuples. On ne peut lui reprocher de ne s'être donné aucune peine à cet égard; c'est ce qu'on ferait avec plus de justice envers son fameux compatriote, qui ne traitait le passé qu'avec un souverain mépris et sans même comprendre la nécessité de l'étudier. La manière de voir de l'auteur de l'Histoire d'Ecosse était essentiellement moderne; mais elle n'était ni sceptique ni dédaigneuse, et il s'exprime d'une manière supportable sur des points historiques dans lesquels Hume ne vaut absolument rien.

Robertson avait aussi une doctrine qui l'emportait sur celle de ses compétiteurs, en ce sens qu'elle paraissait plus nationale et se rapprochait davantage de la croyance de son pays. Hume et Gibbon sont, au fond, indifférens sur toute espèce de doctrine. Le scepticisme de l'un, le persiflage de l'autre, ne sauraient tenir lieu d'un sentiment élevé. Ils n'ont rien de commun avec les sentimens nationaux de la vieille Angleterre, qui pouvait seule leur donner l'ame et la vie. Robertson était un protestant timide, légèrement empreint de presbytérianisme et enclin à ce système des causes finales, qu'on a pompeusement décoré du nom de philosophie écossaise. En lui le déisme se revêt quelque peu de l'apparence des doctrines reli-

gieuses de sa patrie. Il ne se trahit par rien de bien tranchant, et la conscience n'en est pas effarouchée; si l'écrivain n'exprime pas plus énergiquement sa pensée dominante, c'est que son ame manque de vigueur.

Loin de nous, au surplus, l'intention de dénigrer des hommes tels que Gibbon, Hume et Robertson. On ne saurait trop leur savoir gré d'avoir entrepris des ouvrages de longue haleine dans un siècle où assez généralement on découpait l'histoire en vignettes et où la frivolité les divisait en petits chapitres assaisonnés d'épigrammes mordantes. Les trois historiens anglais se sont au moins nourris de l'étude des anciens, dont Voltaire ignorait jusqu'aux langues; ils se sont proposé un but sérieux; ils n'ont pas voulu seulement amuser leurs contemporains et capter des suffrages; ils ont cherché avant tout à se satisfaire eux-mêmes. Aussi l'*Essai sur les Mœurs* sera oublié, malgré la brillante réputation de son auteur, lorsqu'on citera encore l'ouvrage de Gibbon comme une des plus estimables productions du genre.

Tandis que la philosophie du siècle se manifestait en France, au moins avec éclat et originalité; lorsque Voltaire imprimait le génie du persiflage, que Diderot la dotait d'un hardi cynisme et Jean-Jacques d'éloquentes déclamations, elle resta stationnaire en Angleterre, au point où Locke l'avait laissée. Il faut en excepter cependant la tentative isolée de David Hume et le système trop vanté des moralistes d'Ecosse. Aussi, rien de saillant, rien de bien pénétrant, soit dans la

bonne, soit dans la mauvaise doctrine, ne se fait remarquer dans les successeurs des trois célèbres historiens de l'Angleterre ; Roscoe, seul, mérite une place distinguée, non pour son style, très-inférieur à celui des auteurs qui l'ont précédé, mais pour la manière diligente avec laquelle il a poursuivi ses recherches. Quant au nouvel esprit introduit dans la Grande-Bretagne par suite de l'impulsion que William Jones y a donnée, à la recherche et à l'investigation de l'antiquité, il appartient entièrement à l'ère nouvelle, non-seulement pour les études historiques, mais encore quant à l'ensemble des sciences et des doctrines du genre humain. Il nous suffira de consigner ici que cet esprit et sa tendance naturelle sont bien éloignés de ce que nous pouvons appeler philosophie du dix-huitième siècle.

Une impulsion due à la recherche consciencieuse des origines des divers peuples du globe, de leur législation et de leurs croyances, jointe à une philosophie qui aspire au moins à être dans le vrai et à se placer sous le point de vue traditionnel et contemplatif des nations de l'antiquité, opérera cette grande révolution que nous pouvons prédire avec assurance. Les sophismes se sont épuisés ; leur cercle, essentiellement vicieux, ne présente qu'une fragile circonférence ; leur centre constamment mobile ne permet à aucune doctrine émanée de cette source de se perfectionner par elle-même. Et si, par hasard, un esprit doué de quelque vigueur sort de la sphère de mobilité de nos sophistes, afin de développer leurs erreurs jusque dans

leurs dernières conséquences et les ériger en systèmes, la lâcheté de la race la fait reculer devant cet audacieux, et renier celui-là même dont les talens lui font le plus d'honneur. C'est ainsi que, partant de la même doctrine, ils n'en ont pas moins osé condamner l'épicurien Helvétius, l'athée Diderot et le philosophe machiniste Condorcet, parce que ces trois hommes, quoique d'un mérite inégal, ont osé plus qu'eux et les ont dévoilés dans leur génie propre et suivant leur caractère. Diderot, surtout, le plus fort, le plus hardi et le plus enthousiaste des sophistes du siècle dernier, a encouru leurs anathèmes. Ils ne se croyaient pas aussi effrayans de vérités lorsqu'il a exposé et poussé leur doctrine jusqu'au bout. Désormais ces hommes-là sont jugés; ils sont passés et moralement morts quelques tentatives qu'ils fassent pour sortir de leurs tombeaux. Les morts-vivans qui peuvent de nos jours être positivement distingués, ceux qui marchent réellement à rebours de leur époque, sont les hommes qui tiennent encore au dix-huitième siècle par la philosophie.

(*La suite au numéro prochain.*)

POÉSIE.

POESIE SCANDINAVE.

RAGNAR SAGA LODBROKAR.

(*Histoire de Ragnar Lodbrok et de ses fils.*)

Quelle est l'époque précise où vécut Ragnar Lodbrok ? Suivant la Saga islandaise, d'accord avec Mathieu de Westminster, il fut contemporain du roi northumbrien Ella, « tué, dit le chroniqueur anglais, » par les deux fils du roi danois Lodbrok, Hingvar et » Hubbe. » Cet événement eut lieu vers les dernières années du huitième siècle. Müller, dans sa Bibliothèque des Sagas, et Suhm, dans son Histoire critique du Danemarck, appuient cette opinion de raisons plausibles. Mais Dudon de Saint-Quentin, et Robert Wace dans son Roman du Rou, font les fils de Lodbrok contemporains et amis du fameux Hasting. Ils racontent que Biern-Côte-de-fer (en danois *Biærn Jernside*), fils du roi danois Lodbrok, accompagna Hasting dans son expédition de France et d'Ita-

lie, et que notamment il combattit à ses côtés au sac de Luna. La Saga islandaise rapporte ce dernier événement, qu'elle attribue aux deux fils de Ragnar, sans faire aucune mention de Hasting. Are Frode, le plus ancien des historiens islandais, qui vécut au commencement du douzième siècle, semble placer Ragnar Lodbrok dans le neuvième. Il fait égorger, en 870, saint Edmond, roi d'Angleterre, par les fils de Lodbrok. Il est un moyen de concilier les deux systèmes: c'est d'admettre que Ragnar Lodbrok, qui vécut au temps d'Ella, fut l'aïeul de ceux de ses descendans, qui accompagnèrent Hasting en Italie et en France, et qui tuèrent saint Edmond. Rien de plus fréquent dans l'histoire que ces confusions de noms et de dates.

Dans la Saga islandaise, Ragnar Lodbrok est censé épouser Aslauga, fille de Brunhild la Salienne, et du Ripuaire Sigourd. On voit que le personnage historique de Ragnar s'est rattaché comme un dernier chaînon poétique aux personnages mythologiques qui figurent dans le poëme des Nibelungen. Pour peu que l'on se soit occupé des fables antiques, on n'ignore pas que chez tous les peuples, dans les âges reculés du monde, cette manière d'écrire l'histoire, en la mêlant aux mythes et en la poétisant ainsi, se retrouve fréquemment.

Il y a des versions très-diverses de la Saga de Ragnar: on peut les comparer avec les récits de Saxon le Grammairien, et les traditions sur la mort de Ragnar. La rédaction de cette Saga, telle que nous la connaissons, ne remonte qu'au douzième siècle; mais elle offre

des preuves nombreuses d'une rédaction plus ancienne. Quoi qu'il en soit, elle subsiste comme un monument très-curieux de cet esprit des derniers temps de l'Odinisme, conservé sous ses traits les plus vigoureux par le rédacteur chrétien de cette histoire. Long-temps les Scaldes ont maintenu les droits poétiques de la religion ancienne; et cette Saga contient plus d'un échantillon de leur poésie. On distingue parmi ces fragmens le fameux chant de mort de Lodbrok, traduit par Mallet en français, d'après une version très-fautive. Il est évident que les parties de prose de la Saga ont été composées pour servir de liaison à ces débris de la poésie des Scaldes, qui s'y trouvent intercalés. En général, toutes les Sagas ne sont que de longs développemens de tous les anciens poëmes qui leur servent de bases. Ils ont été écrits long-temps après les poésies d'allitération qui s'y représentent si souvent. Ce sont ces dernières qui méritent surtout de fixer l'attention. Les poëmes, sur lesquels la Saga de Ragnar Lodbrok et de ses enfans est fondée, appartiennent, entre autres, à une époque beaucoup plus reculée que la composition de cette Saga, d'une date comparativement moderne. Toutefois, ce ne sont que des chants héroïques, remontant aux derniers temps du paganisme, non des chants mythologiques.

Il est facile de sentir que le chant de mort de Ragnar fut composé par un poète païen. Il exprime en termes formels son mépris pour le christianisme; ce que nul Scalde chrétien n'eût sans doute pensé à

faire, ou n'eût osé faire, quand bien même il l'aurait pensé. Sans doute, les Scaldes scandinaves, une fois convertis au christianisme, conservèrent, ainsi que les Bardes kymriques et gaëliques, leur poésie, leurs figures, leurs images, leur dictionnaire mythologique, dont ils composèrent, en les mêlant aux idées chrétiennes, une nouvelle poésie. Mais ni les uns ni les autres ne s'avisèrent jamais d'exalter l'ancienne religion au mépris de la nouvelle: c'est ce dont on chercherait vainement un seul exemple. Dans le Nord et partout aillèurs, il y a un contraste frappant entre les chants païens et les chants chrétiens, même altérés par une expression païenne: ces derniers conservent toujours leur caractère indélébile.

Un écrivain récent, M. Thormod Legis a très-bien prouvé l'antiquité du chant de Ragnar par les archaïsmes de langage qu'il renferme. Il a démontré que la versification de ce chant est loin d'être précise et complète comme celle des poésies scaldes d'une époque postérieure. Les Scaldes de ces derniers temps mettaient un grand raffinement dans leur rhythme, et ne se trompaient jamais de mesure ni de césure : au contraire, la versification du chant de Ragnar flotte incertaine entre les deux formes rhythmiques, le Fornyrdalag et le Drottkvædi. Par le style il rappelle ces morceaux d'une incontestable antiquité, dus à Biarke et à Bragi l'ancien, dont d'autres ouvrages ont cité ce qu'il y a de précieux, et qui nous ont été ainsi conservés. Mais il y a quelque chose de plus décisif que la forme de cette poésie : c'est le fond, l'intime et vi-

vante vérité qui la distingue. On voit qu'elle a été faite devant les objets même qu'elle reproduit ; sur le champ de bataille ; tant elle est précise et directe : tant il est facile de la saisir vivante, si je puis m'exprimer ainsi.

Saxon le Grammairien rapporte que Ragnar, dévoré par les serpens, et sur le point de mourir, chanta ses hauts faits d'une voix triomphante. On ne s'étonne pas d'un tel récit quand on a fait connaissance, dans la poésie et l'histoire scandinaves, avec ces hommes au cœur d'airain, les Berserker, vrais dieux du carnage. On cite, entre autres paroles échappées à Ragnar, cette apostrophe forte et vulgaire, adressée à ses fils absens : « En vérité, ils grogneraient mes petits, » s'ils voyaient les tourmens du sanglier, s'ils savaient » combien le vieux souffre. » Mots qui forment la base et le fondement de ce chant de mort. Peut-être quelque vieux guerrier les aura recueillies de la bouche du héros mourant, pour les transmettre à la postérité. Ragnar lui-même était célèbre parmi les Scaldes, ainsi qu'Aslauga sa femme. Tous deux précédèrent Bragi l'ancien, un des Scaldes les plus célèbres de l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, il semble que les fils de Ragnar aient chanté, avant de donner la bataille qui vengea la mort de leur père, cet hymne, qui certainement n'est pas l'ouvrage du vieux Scalde mourant. Du vivant de Saxon le Grammairien, déjà ce chant avait vieilli. Il fut transporté de Danemarck en Islande : aussi n'en fait-on pas mention parmi les anciens monumens de

poésie islandaise : c'est un poëme danois d'origine et non islandais.

Mais passons à une traduction abrégée de la Saga elle-même.

« Herraud, tel était le nom d'un Jarl (1) célèbre et puissant, habitant le Gautland (2). Thora, sa fille, la plus belle des vierges, excellait dans tous ces arts agréables, qui font qu'une femme, en les possédant, l'emporte sur la femme qui en est privée. Elle surpassait toutes les femmes, et s'élançait au-dessus d'elles par la souple élégance de sa taille, comme le cerf léger s'élance au-dessus des autres animaux. Le Jarl qui aimait beaucoup sa fille, fit construire pour elle un appartement non loin de la salle du roi, appartement entouré par une cloison. Il avait l'habitude de lui offrir tous les jours un cadeau : et il avait fait serment d'agir ainsi toute sa vie. Un jour il lui apporta un dragon jeune et beau. Elle le mit dans une cage et plaça de l'or sous sa couche. En peu de temps le monstre grandit : l'or grandit avec lui. Bientôt la cage devint trop étroite pour le dragon, qui forma autour d'elle des replis circulaires. Il ne cessa pas de croître, et finit par étendre tellement ses anneaux qu'il enveloppa l'appartement, et l'or s'accumulait proportionnellement. Puis il dépassa la cloison même, et l'environna de ses plis, sa queue touchant sa tête. On ne

(1) Eorl, en anglo-saxon; Earl en anglais moderne. On le traduit assez inexactement par le mot *Comte*.

(2) Ostrogothie.

s'approchait pas de lui sans danger ; et persomme n'osait plus pénétrer jusqu'à la jeune fille, excepté celui qui apportait au monstre ses alimens. Par repas il dévorait un taureau, et l'avalait d'un seul coup. »

« Cependant l'Iarl furieux promit de donner sa fille à l'homme qui tuerait le dragon, quel qu'il pût être ; et que l'or, sur lequel le monstre était couché, servirait de dot à la vierge. »

Telle est l'introduction de cette histoire. Le serpent couché sur l'or, le serpent gardien de la vierge, le monstre de l'arbre (*Lindorm*), le serpent qui dévore le taureau : ce sont là des images, des symboles, des types mythologiques, servant de base à la poésie épique des Germains. Dans cette poésie, Fafnir est le serpent, Brunhild est la vierge entourée d'un cercle de flammes ; Sigourd, meurtrier du serpent (en scandinave Fafnisbane), est le héros qui la délivre. Cette délivrance, et l'or conquis par Sigourd, entraînent de grandes calamités. On voit tous ces êtres mystérieux, la vierge curieuse et hautaine, le serpent avec sa prudence et sa malice, l'or fruit défendu, jetant le trouble entre les hommes, comme dans l'Edda l'or le jette parmi les dieux : on les voit concourir à la ruine du héros sauveur de la vierge, et même entraîner celle des races alliées, qui se disputent le trésor ravi au héros. C'est ainsi que la vierge se venge du mépris qu'il lui fait subir, en se plongeant dans les flots du sang de son libérateur, et cherche ensuite une mort glorieuse au milieu des flammes du bûcher. C'est dans les chants païens du Nord que s'est con-

servé ce fondement mythologique du poëme des Nibelungen, effacé de la poésie germanique, lorsqu'elle devint chrétienne. Il rappelle une foule de mythes épiques de la haute antiquité orientale et occidentale: tels que l'enlèvement d'Hélène, de Sita, de Rukmani, etc. Dans la Saga de Ragnar Lodbrok, ce mythe se trouve intercalé, et sert à rattacher cette histoire à la série des événemens mythologiques antiques, qui lui sont réellement étrangers, quant au fond. L'allégorie morale et physique, le type mystique et historique, qui se rapportent à la tentation de l'homme, à la guerre et à la destruction qui en fut la suite, ne peuvent s'expliquer que par l'analyse des chants épiques et des Sagas relatifs aux Nibelungen: chants et traditions originairement germaniques, et que nous ne retrouvons en partie, que dans des débris de poëmes scandinaves.

Nous allons voir le héros historique Ragnar Lodbrok s'identifier avec le héros mythologique Sigurd, qui tua le serpent (Fafnisbane). Ragnar était fils de Sigurd Hring, qui mourut en 748. Ce dernier Sigurd, personnage qui appartient à l'histoire positive, est donné pour un parent de l'autre Sigurd, que le poëme germanique des Nibelungen assimile au Sigebert des Francs. Dans ce Sigebert se confondent l'époux de Brunehaut et le fameux Sigebert de Cologne tué par les instigations de Clovis. Il est évident que les poètes germains et scandinaves ont appliqué à divers princes et princesses fameux de leur temps, l'ancien mythe où se trouvent célébrés un héros Sigge et l'héroïne

Brunhild : mythe que possédèrent en commun les Francs et les Scandinaves, et qui appartient à l'une des formes de la religion d'Odin. Mais écoutons les paroles du Saga même :

« Alors régnait en Danemarck Sigurd Hring, roi puissant, devenu célèbre par sa victoire sur Harald Hildetand, dans les champs de Bravalla (1). Toutes les régions septentrionales savent comment Harald succomba sous le fer de Sigurd.

» Sigurd avait pour fils Ragnar, dont la taille était haute, le visage beau, la repartie prompte et spirituelle. Ragnar se montrait généreux pour ses hommes, terrible envers ses ennemis. Quand il fut en âge de porter les armes, il s'environna d'une escorte de guerriers et prépara ses navires. La promesse que l'Iarl Herraud avait fait proclamer parvint jusqu'à lui. Il paraît ne pas la connaître ; et vous auriez cru qu'il l'ignorait. Il se fit faire des vêtemens d'une forme inusitée, des culottes d'ours sauvage et un capuchon de même étoffe ; les crins étaient bouclés et épais, de là son surnom de *Lodbrok* (2). Quand ces préparatifs furent faits, il fit tremper ce vêtement dans la poix bouillante et le laissa durcir.

» Puis, quand vint l'été, il s'embarqua pour le Gautland avec ses compagnons, cacha ses vaisseaux dans une anse de la baie, non loin des domaines de l'Iarl,

(1) Situés dans le Smaaland.

(2) *Brok* (braguette), vêtement également connu des Gaulois. *Lod*, crin bouclé et épais.

et y resta pendant une nuit entière. Il se leva de grand matin, prit son vêtement, s'habilla et saisit une énorme lance. Il quitta en secret son vaisseau, courut vers un banc de sable, se roula dans le sable, puis enleva le clou qui attachait le fer au bois de sa lance, et s'achemina seul vers la porte du fort où commandait l'Iarl. Il arriva de si grand matin, qu'il trouva tous les habitans plongés dans le sommeil. Il marcha droit vers l'appartement de la vierge, et arrivé à cette cloison que le serpent enlaçait de ses replis, il le frappa de sa lance, la retira et frappa de nouveau le monstre sur le dos. Orm (tel est le nom du serpent) se recourba sous l'atteinte de la blessure avec un mouvement si violent que le bout de la lance se brisa. Dans sa lutte avec la mort, il ébranla la forteresse entière. Quand Ragnar se détourna, une gerbe de sang jaillit de la blessure du monstre, et frappa le dos du guerrier, qui, grace aux vêtemens qu'il s'était fait faire, ne fut pas empoisonné (1).

« Réveillées par le bruit, les habitantes du Gynécée se présentèrent sur le seuil de la porte. Là, Thora, la jeune fille, aperçut un homme dont la taille était majestueuse, lui demanda quel était son nom et à qui il voulait parler.

« Il resta debout devant la vierge, et chanta les vers suivans :

(1) Dans les chants germaniques, Sigurd se frotte, avec ce sang, l'espace qui sépare les deux épaules, tout son corps se couvre d'écailles.

« J'ai risqué la vie qui m'est chère,
» O vierge, dont le visage est éclatant!
» J'ai tué le monstre, ce *poisson des champs* (1);
» Et moi-même je ne compte que quinze hivers.
» Qu'une mort subite me frappe
» Si je n'ai plongé profondément
» Le fer de ma lance dans le cœur
» De ce *saumon du désert* (2) qui s'entortille dans ses anneaux. »

« Ensuite il se tut et repartit. Il emporta le bois de la lance et le fer resta enfoncé dans la plaie.

« La jeune fille, à laquelle ces vers s'adressaient, comprit que le héros parlait de son exploit, et que les quinze hivers indiquaient son âge. « Mais qui peut-il être ? » se demanda-t-elle. Elle ne savait si c'était un mortel ou un dieu, tant sa taille était élevée. Elle rentra dans son appartement et se coucha.

« Le matin, quand les gens se réveillèrent, ils aperçurent le dragon tué et la pointe de la lance plongée dans son corps. L'Iarl la fit arracher de la plaie ; cette pointe était si large et si pesante que peu d'hommes étaient en état de la porter. L'Iarl prit conseil de sa fille et de ses amis, et songea à remplir sa promesse. On croyait que celui qui si glorieusement accomplit cette haute entreprise viendrait lui-même réclamer la récompense qu'il avait méritée. Mais Thora conseilla de convoquer une assemblée complète de guerriers et de faire proclamer que tout le monde eût à s'y

(1) Epithète du dragon.

(2) Epithète du dragon.

trouver, sous peine d'encourir la colère de l'Iarl. « Si
» l'un des hommes présens à cette assemblée prétend
» à l'honneur d'avoir tué le dragon, il présentera le
» bois de la lance à laquelle appartient la pointe. »

« L'Iarl trouva bon ce conseil, et fit aussitôt convoquer l'assemblée. Quand le jour désigné fut arrivé, l'Iarl y parut entouré d'une foule de chefs secondaires ; et l'assemblée fut très-nombreuse.

« Ragnar, sur ses navires, entendit parler de cette convocation et s'y rendit lui-même avec presque tous ses hommes. Quand ils furent arrivés, ils se tinrent un peu à l'écart des autres. Ragnar s'aperçut qu'il y avait beaucoup plus de monde que dans les circonstances ordinaires.

« L'Iarl se lève, ordonne qu'on fasse silence et commence à parler. Il remercie les guerriers d'avoir obéi à sa sommation sans murmurer, puis il leur raconte tout ce qui s'est passé, leur dit quelle promesse il a faite à l'homme qui tuerait le dragon, ajoute que le monstre est mort et que le héros, auquel est due cette héroïque entreprise, a laissé dans la plaie le fer de sa lance.
« Si quelque membre de cette assemblée, ajoute-t-il,
» possède le bois de cette même lance, il n'a qu'à le pré-
» senter pour justifier ses prétentions. Je remplirai mes
» promesses, de quelque rang que soit le vainqueur. »

« Quand il eut terminé son discours, il fit présenter à chacun des membres présens à l'assemblée la pointe de cette arme, et exhorta les guerriers à s'avancer, pour qu'il lui fût facile de reconnaître les traits de l'homme

qui présenterait le bois de la lance et s'attribuerait cet exploit.

« Ainsi fut fait. Personne n'apporta le bois de la lance.

« Enfin on en vint à Ragnar, qui reconnut le fer et dit que c'était celui de sa lance. Et voici que le fer et le bois réunis se trouvèrent appartenir à la même lance. Tous furent convaincus qu'il avait tué le dragon : action qui le rendit célèbre dans toutes les contrées du nord.

« Alors il sollicita la main de Thora, fille de l'Iarl, qui, joyeux de cette demande, la lui donna pour épouse. Une grande fête fut préparée pour les noces. On mit à contribution pour le repas tout ce que le territoire pouvait fournir de provisions.

« Après les noces, Ragnar s'embarqua pour son pays, où il fut roi. Il aimait tendrement Thora, dont il eut deux fils, Eirek l'aîné, le cadet Agnar, tous deux d'une haute stature, d'un visage agréable et beau, habiles dans tous les exercices du corps, surpassant en force leurs contemporains.

« Mais un jour il arriva que Thora tomba malade et mourut au milieu de ses trésors. Ragnar, profondément affligé, refusa de prendre une autre femme. Il nomma d'autres hommes, chargés de vaquer avec ses fils aux affaires de l'empire. Quant à lui, il recommença son existence aventurière, les courses de sa jeunesse : sur tous les rivages où il aborda, il fut vainqueur. »

Le lecteur français qui connaît les vieilles chroniques des Francs, se retrouvera ici en pays de connaissance : ce sont bien ces mœurs rudes, ces habitudes simples, fermes, naïves, guerrières. Ici tout est coulé en fer : c'est une masse grossièrement, mais énergiquement façonnée ; c'est un bloc de granit dans sa rudesse originale. Vous reconnaissez une société forte, libre, mais peu riche en idées, barbare, solennelle, naïve, avec son étiquette, son cérémonial, sa pompe sauvage. D'ailleurs il est possible et même probable que Lodbrok se soit réellement mesuré contre un guerrier nommé *Orm* (serpent), nom très-commun à cette époque.

(*La suite au numéro prochain.*)

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA.

CHAPITRE IV.

Des guerres allumées entre les partisans de Siva et ceux de Parvati.

§ I. *Naissance de Ganesha.*

Ward affirme que l'ouvrage intitulé Ganesha-Khanda, dans sa section historique sur le dieu Ganesha, donne une explication extrêmement cynique de la naissance de cette Divinité. Voici dans quels termes le Siva Pourana exprime cette bizarre histoire, que l'on n'a pas encore traduite :

« Parvati crée, avec les impuretés et *cum excrementis corporis sui*, le dieu Ganesha. Elle en compose une image ; et à sa prière cette image s'anime. »

Parvati, continue Ward, maudit les dieux qui l'avaient forcée à un enfantement pareil. Depuis cette

époque, les dieux ne purent avoir d'enfans que des femmes étrangères, et non de leurs propres femmes. Ils ne durent leur postérité qu'à l'adultère. C'est en se baignant que Parvati crée Ganesha : un mythe populaire attribue à Scanda une naissance analogue.

Quand les dieux apprirent que Parvati avait engendré un fils, destiné à être son héros, son défenseur, comme Scanda fut en quelque sorte le défenseur de son père Siva, tous les dieux, et entre autres Sani, dieu de la planète Saturne, se rendirent au lieu où l'enfant reposait, la tête tournée vers le nord, ainsi que Dourga l'avait placé. Or il est dit par la loi que, quiconque reposera, la tête tournée vers le nord, sera menacé d'un grand malheur, et mourra bientôt. Sani, s'apercevant de la faute commise, détourna ses regards de l'enfant : si, dans cette position il l'eût regardé, Ganesha fût tombé en cendres. Parvati regarda, au contraire, comme une insulte pour son fils cet acte de bienveillance de la part de Sani, qu'elle accabla de reproches amers, et même d'insultes violentes. Long-temps Sani conserva un sang-froid magnanime. A la fin cependant, las de ces injures, il tourna la tête vers Ganesha : celle de l'enfant, dévorée par une flamme subite, disparut.

Quand la mère malheureuse vit son enfant privé de tête, elle s'abandonna à la plus vive douleur. Elle voulut s'armer contre Sani, et essayer de le détruire. Brahma l'arrêtant, ordonna à Sani d'apporter la tête du premier animal qu'il trouverait, la tête tournée du côté du Nord. Sani chercha et vit un éléphant dans

cette position. Il lui coupa la tête et la posa sur les épaules de Ganesha, qui depuis cette époque a toujours porté la tête d'un éléphant. Cependant Parvati se montra fort peu reconnaissante envers le Dieu qui avait causé cette hideuse transformation. Brahma, pour l'apaiser, l'assura que, de tous les dieux, Ganesha recevrait le plus d'hommages. Aussi est-ce lui que l'on invoque toujours en commençant les cérémonies religieuses. Son nom se trouve à la tête de tous les poëmes. C'est lui qui est préposé à la garde des routes publiques. Rien ne se fait sans son secours. Cependant il est toujours le dieu à tête d'éléphant (*Gadjânana*); il ne perd jamais le titre de *Dwoimatra*, fils de deux mères : l'une est Parvati, l'autre est l'éléphant.

Dans la langue tamoule, Ganesha est surnommé *Poulear*. Voici comment M. Burnouf explique ce titre dans son ouvrage intitulé : l'*Inde française* (1). Parvati, se trouvant au bain, comme nous l'avons vu, conçoit le violent désir d'obtenir un fils. Une abondante transpiration couvre tout son corps : elle essaie de l'essuyer, et dans ce moment même un petit enfant se trouve dans le creux de sa main. Siva apercevant le nouveau-né, s'enflamme de jalousie. « Quel est cet » enfant, demande-t-il d'un ton sévère? » (*Pillai âr* (2)? en langue tamoule). Ces deux mots réunis se prononcent *Poulear*, et s'écrivent *Pillaiyiar*. Parvati, après cet enfantement, fut célébrée et adorée sous le nom de

(1) XIVe livraison.

(2) Puer quis?

mère de Ganesha (*Ganesa Janani*). On la représente assise sur le Lotus, symbole du bain au milieu duquel l'enfantement s'est opéré. Ses vêtemens sont rouges ; d'une main elle soutient Ganesha qu'elle presse contre son sein ; l'autre repose et s'appuie sur le genou de l'enfant.

Nous avons assisté à cette naissance bizarre de Scanda, que Parvati n'avait pu parvenir à engendrer, et que Siva fit naître par ses seuls efforts. Ganesha naît d'une manière analogue, des efforts de Parvati. Aussi voit-on dans la querelle de Scanda et de Ganesha, querelle que nous connaîtrons plus tard, Scanda se présenter comme le champion de Siva. De même Ganesha, dans les longs combats élevés entre les partisans du principe mâle et ceux du principe femelle (sectes matérialistes, dont la lutte remonte aux plus anciens temps du monde et s'est reproduite dans l'Inde à de plus récentes époques); Ganesha, dis-je, se montre comme défenseur de Parvati.

Mais Scanda et Ganesha intervertissent quelquefois leurs rôles, comme Siva et Parvati les intervertissent eux-mêmes. Ces deux époux, qui dans leur accès de jalousie, se redoutent, se fuient, se frappent, se persécutent, se haïssent, finissent par se réconcilier et s'entendre : leurs amours, qui ont commencé par la froideur et les refus de Siva, sont traversés par de fréquentes disputes ; mais ces disputes ont toujours leur raccommodement. La même alternative de haine et d'amitié a lieu entre Ganesha et Scanda. Quelque fois Parvati, fière de son fils Scanda, le guerrier cé-

leste, place auprès d'elle soit Scanda lui-même, soit le paon qui lui sert de symbole. Ganesha, champion déclaré de Parvati, n'en est pas moins le chef, le commandant des Ganas, dieux et fanatiques, sectateurs de Siva. Malgré ces rapprochemens momentanés, ajoutons qu'une opposition très-prononcée subsiste toujours entre Scanda, dieu guerrier, et Ganesha, dieu de la sagesse.

Toute cette fable renferme un double ou triple sens, cosmique, moral et historique. L'eau et le feu, le principe mâle et femelle se combattent, s'unissent ensuite, se séparent de nouveau, finissent par se combiner une seconde fois. Il en est de même des arts de la paix et de la guerre, ainsi que des partisans religieux, attachés à ces deux croyances ennemies.

Au reste, on a fait servir à expliquer la tête d'éléphant de Ganesha une foule de mythes, que Baldæus nous a fait connaître, et qui offrent entre eux de grandes variétés. Suivant l'une de ces versions, Ganesha est fils de Siva et de Parvati. Les deux époux se promenaient ensemble dans une forêt verdoyante, lorsque deux éléphans vinrent se jouer à leurs yeux. Le tableau de leurs ébats grava, dans l'imagination de Parvati, une profonde empreinte, et l'enfant que son sein portait vint au monde avec une tête d'éléphant. Selon une autre version, Siva et Parvati, à l'aspect de ces animaux gigantesques, revêtirent la même forme et engendrèrent un fils qui leur ressembla en partie.

Baldæus parle d'un autre Ganesha auquel Rhode semble attribuer une origine bouddhiste. A ce sujet,

il s'égare dans des combinaisons que rien ne justifie, et transforme Ganesha en quelque divinité bouddhiste, adoptée par les Brahmanes. On nomme en langue tamoule ce Ganesha *Egasourabam*, en sanskrit *Ecasourabha*, mot que Baldæus traduit par *le vrai Dieu*; interprétation évidemment fausse, puisque la mythologie indienne n'attribue ce titre à aucune divinité, à l'exclusion des autres. Ce Ganesha est armé de onze bras. Ses adorateurs s'abstiennent, comme les Bouddhistes et beaucoup de sectes brahmaniques, de la chair des animaux, tant quadrupèdes que poissons, des œufs et de l'usage des boissons spiritueuses. On le dit fils de Parvati, de la lune et d'Anga, épouse du roi Dasaprayavadi. Rhode veut que ce Ganesha soit le même que le Bouddha shivaïte, placé à la tête des rois de la dynastie lunaire, mal à propos confondu par lui avec le Bouddha hétérodoxe, incarnation de Vishnou. L'autre Bouddha qui préside à la planète Mercure n'a rien de commun avec ce dernier. Il est dieu de la sagesse ainsi que Ganesha; mais aucune autre circonstance n'établit entre eux de rapports sur aucun point. Cependant, ainsi que nous le verrons plus tard, Ganesha est un dieu lunaire.

Déjà nous avons montré Siva et Vishnou s'entendant pour corrompre Tripoura et plonger les habitans dans l'hétérodoxie. Nous lisons ailleurs que Siva envoie à un autre peuple Ganesha son fils, comme astronome, chargé de lui inculquer des notions bouddhistes, et de se venger de lui en le pénétrant de doctrines impies qui doivent causer sa ruine.

Quoique champion et défenseur de Parvati, Ganesha ne respecte pas toujours sa mère. Baldæus nous a transmis le récit des violences impudiques que ce dieu voulait faire subir à sa propre mère ; Siva, indigné, le punit par la castration. Cependant Ganesha, dans le Décan de l'Inde, passe pour le protecteur de l'hymen, et ses deux femmes lui donnent une postérité nombreuse.

§ II. *Guerres soutenues par Ganesha contre les partisans de Siva.*

Ganesha, ainsi que nous l'avons vu, devint le champion de Parvati. Quand cette dernière, au milieu de ses querelles d'amour et de jalousie, se sépara de son époux Siva, ce fut Ganesha qui veilla comme gardien à la porte de la céleste demeure de sa mère. Il empêcha les fidèles Ganas, serviteurs de Siva, de porter à Parvati les paroles de paix dont ce dernier les avait chargés. Une guerre terrible s'éleva, et le Siva Pourana la rapporte dans le plus grand détail. On y voit Ganesha lutter seul contre les forces réunies de Siva et des dieux ses alliés. Parvati crée, pour sa défense, deux nouveaux êtres, monstres bizarres ; le géant Vaghouta, dont le corps est semblable à une noire montagne, dont la bouche est un immense abîme ; et le géant Prihanda, aux bras sans nombre, qui tous brandissent de redoutables armes. Dès qu'un ennemi se présente, Vaghouta le saisit avec un de ses bras et le précipite dans la gueule de Prihanda, qui l'engloutit.

Ensuite le Siva Pourana raconte la disparition de ces deux monstres, disparition arrivée quand Vishnou et sa religion se montrèrent pour la première fois. Cependant la ruine de l'univers était encore imminente. Ganesha était trop fort pour Vishnou. Il brisa le trident du redoutable Siva, le *Trisoula;* enfin, dans une lutte entre Ganesha et Vishnou, ce dernier aurait succombé, si Siva n'eût décapité Ganesha.

A la vue de Ganesha, privé de sa tête, les dieux partisans de Siva se livrèrent à des transports de joie. Mais Parvati, furieuse de la mort de son fils, donna naissance à d'autres êtres formidables, qui devaient lutter contre la puissance créatrice, et dissoudre cet univers avant l'accomplissement des temps. Alors interviennent Nareda et les dieux; on engage Parvati à se désister d'un tel dessein. Elle y consent, mais sous condition que la vie sera rendue à Ganesha. Quel parti prendre? Ganesha avait perdu sa tête de même que Daksha en fut autrefois privé. Les dieux étaient plongés dans la douleur, quand Siva leur apprit qu'il fallait remplacer cette tête par celle du premier animal qui, le lendemain matin, s'avancerait vers eux du côté du nord. C'était un éléphant à une seule dent: on plaça sa tête sur les épaules de Ganesha, qui reçut le nom d'*Eka-Danta*, dieu à la dent unique. Ranimé par les invocations sacrées de Siva, Ganesha fut adopté par lui. Les dieux consentirent à ce que Ganesha fût adoré le premier d'eux tous.

Telle est la seconde interprétation qu'a subie la fable précédente.

Il est d'autres circonstances où éclate également la rivalité de Siva et de Ganesha. Le Rishi Gautama, et sa femme Ahalya, étaient en butte aux fausses imputations, et à l'ingratitude des Rishis et de leurs épouses. Ces derniers mirent dans leurs intérêts Ganesha, auquel ils persuadèrent de se revêtir de la forme d'une vache, et d'aller, sous cette forme, tourmenter Gautama, qui, en frappant l'animal sacré, devait attirer la malédiction sur sa tête. En effet, Gautama, frappant la vache avec une tige d'herbe menue, lui donna la mort. Il se trouvait, par ce crime, exposé à une animadversion générale. Mais Siva, qui savait quel piège on lui avait tendu, prit pitié de lui, et fit couler sur lui, pour le purifier de tout crime, la déesse Ganga, qui roule éternellement ses ondes dans l'épaisse chevelure du dieu. Gautama supplia, mais vainement, la déesse de rester toujours près de lui, et d'environner éternellement son corps. Tels sont les seuls documens qui nous restent sur cette singulière fable du Siva Pourana.

§ III. *Rivalités, voyages, mariages de Scanda et de Ganesha.*

Ganesha, le dieu à la taille épaisse et courte, au teint jaune, au gros ventre, à la tête d'éléphant, est en possession de quatre bras. L'un tient la conque, l'autre l'arme Chakra, le troisième la massue, le quatrième le Lotus. A l'aide de sa trompe d'éléphant, il respire l'odeur d'une boîte de parfums, qu'il paraît savourer avec une volupté comique. D'autres fois on

le voit tenir dans une de ses mains, une corde, dans la seconde, le bâton pointu qui sert à conduire les éléphans, dans la troisième, un gâteau de miel de forme ronde, dans la quatrième, un fouet. Un rat lui sert de monture. Voici quel est ce coursier bizarre, suivant la tradition qu'un voyageur (1) rapporte. Ce n'est rien moins que le géant Gadsha-Mouchasoura, doté de l'immortalité par les dieux, et qui, enorgueilli de cette faveur, maltraita cruellement les mortels et les immortels. Ganesha, arrachant l'une des deux dents qu'il possédait, la lança sur le monstre qui se fendit, puis se métamorphosant en souris haute comme une montagne voulut attaquer le dieu. « Ce sera ma mon-» ture, » s'écria Ganesha en sautant sur son dos ! Il lui fit cadeau d'une meilleure ame, et s'en servit désormais en guise de *Vahan*, ou de monture céleste.

C'est dans cet équipage que Ganesha fait paisiblement le tour du monde, afin de reconnaître quels sont ceux qui lui rendent hommage et ceux qui négligent son culte. Un jour au milieu de la saison des pluies, le rat vint à glisser; Ganesha tomba dans la boue; plein de rage, il jeta des regards curieux autour de lui pour voir si quelqu'un avait été témoin de son désastre. La nuit était obscure. Tchandra seul, dieu de la lune, souriait avec malice. Il maudit alors Tchandra, et déclara que tous ceux qui, ce même jour, verraient la lune seraient exposés soit spontanément, soit volontairement aux atteintes de la médisance et

(1) Sonnerat.

de la calomnie. C'est pour échapper aux suites de cette malédiction, que les Indiens offrent tous les mois, au quatrième jour de la pleine lune, un sacrifice à Ganesha.

Mais ce dernier n'est pas toujours si malheureux. Il lui arrive de remporter une victoire signalée sur son frère Scanda qui, à son tour, devient l'objet de la publique raillerie. Ce dernier, à la tête des dieux, venait de remporter la victoire sur le démon Taraka. Poussés par la reconnaissance, les dieux voulurent le proclamer leur souverain, et envoyèrent à cet effet une députation vers le Cailasa, ciel de Siva. Ce dernier était placé entre ses deux fils Scanda et Ganesha. Le dieu accepta cet honneur; mais voulut que ses deux fils concourussent pour l'obtenir. Alors il ordonna aux frères rivaux d'entreprendre le tour de la terre et des cieux, et déclara que celui qui aurait le premier terminé cette course, obtiendrait la prééminence que les dieux avaient résolu d'accorder à Scanda seul.

Ce dernier monta sur son paon, qui traversait l'espace avec une incroyable vitesse. Ganesha, assis sur son rat, s'avançait avec une extrême lenteur. L'un, le dieu guerrier, se distinguait par une valeur irréfléchie, l'autre, le dieu sage, par la finesse et la pénétration. Ganesha, au lieu de faire le tour du monde, alla droit à la *Trimourtti*, où les trois personnes de la trinité indienne se rassemblent sur un seul point. Il tourna autour d'eux, leur baisa les pieds, et après leur avoir rendu hommage, il s'arrêta. Quand on lui demanda pourquoi il agissait ainsi, il répondit : « J'ai tourné

» autour du Créateur, du Conservateur et du Destruc-
» teur de l'univers : j'ai donc fait le tour des cieux et
» de la terre. Mon voyage est achevé. »

Scanda, doué d'un esprit moins subtil, tourna réellement autour du globe, autour des cieux. Mais de quelque côté qu'il se dirigeât, partout il rencontrait les pas de Ganesha ; et, à son retour, il fut contraint d'avouer que sans bouger de place, son rival avait remporté le prix de la course. De là cette absolue prééminence que Ganesha obtint sur les divinités du second ordre, qui composent la cour d'Indra. C'est par une invocation à Ganesha que débutent toutes les solennités, toutes les cérémonies religieuses, toutes les prières, celles même que l'on adresse aux dieux d'ordre supérieur ; enfin tous les travaux importans et sérieux. Son image, comme nous l'avons déjà dit, se retrouve partout, sur les temples, sur les grandes routes, à la cime des arbres, dans les rues et dans les campagnes. On prête encore à ces honneurs une origine différente, et on les rattache à une autre fable.

C'est d'après Polier que nous avons donné l'explication précédente de ce mythe. Dans le Siva Pourana, les deux frères Ganesha et Swami Kartikaya (l'enfant allaité par les Pléiades) concourent aussi ; mais il s'agit entre eux de savoir qui sera marié le premier. Ils font donc le tour du monde, Swami Kartikaya en accomplissant réellement cette vaste tournée, Ganesha en se contentant de faire ce circuit autour de Parvati et de Siva. Ganesha prouva, par l'autorité des livres de lois (des Védas et des Shastras) qu'un fils accomplit le

tour du monde, en tournant autour de son père et de sa mère. Par conséquent, Ganesha fut marié le premier. On lui donna pour femmes les deux sœurs Siddhi et Roudhi, filles de Vishwaroupa. Scanda revint de son grand voyage, et trouva son frère, non-seulement marié, mais père de deux enfans, fils de chacune de ses deux femmes, et nommés l'un Laksha, l'autre Labha.

Selon Baldæus, toute cette histoire remonte encore à une autre origine. Siva exhorte les deux frères à faire le tour du mont Kailas, et promet à celui qui sera le premier de retour une figue excellente de la saveur la plus exquise. Ganesha s'aperçoit que le rat sur lequel il est monté est loin d'égaler en vitesse le paon de son rival, et raisonne ainsi : « Siva est le Cailasa, le Cailasa est Siva même, le ciel est le dieu du ciel, et le dieu du ciel est le ciel. » Ainsi plus adroit que Scanda, il se contente de tourner autour de Siva qui lui donne le fruit promis au vainqueur. Scanda revient, s'écrie qu'on l'a trompé, et, entrant en fureur, casse une dent à son frère. Siva, pour l'apaiser, lui donne une autre figue, d'une saveur délicieuse. Selon Rhode, Scanda, monté sur le paon, représente le soleil. Ganesha, monté sur sa souris et ne trottant que la nuit, est l'emblème de l'astre nocturne; on l'appelle quelquefois fils de la lune : il la porte sur sa tête. Le Cailasa, d'après cette explication, est la terre autour de laquelle les deux astres paraissent tourner. Ganesha, symbole de l'année lunaire, marche plus vite : aussi reçoit-il tous les hommages; c'est à l'année lunaire

que tous les sacrifices et toutes les fêtes se rapportent. Scanda en témoigne son mécontentement, l'année change, et la guerre ne s'apaise que par l'intercalation d'une partie de l'année lunaire suivante dans l'année solaire précédente. C'est ainsi que Scanda obtient aussi son sacrifice.

Sonnerat donne pour épouses à Scanda les deux filles que Vishnou a eues de Lakshmi sa femme, et dont les noms, en langue tamoule, sont Chandaravali et Amourdavali. Il prétend qu'après leur mariage, on les nomma Tejavane et Valinayaqui, noms évidemment estropiés et dont il est impossible de rien faire. Selon Ward, Scanda ne fut jamais marié; mais le dieu de l'atmosphère, Indra plaça dans sa couche une Apsara, nymphe céleste, nommée Devasena. D'ailleurs ni Ganesha, ni Scanda n'ont d'Olympe, de ciel, d'habitation spéciale et séparée. Ils demeurent avec Siva leur père sur le mont Cailasa. C'est là que les dieux sont venus les trouver ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Rien de plus facile à comprendre que l'ingénieuse allégorie morale du voyage de ces dieux, de ce concours auquel ils se soumettent pour obtenir ou des honneurs plus éclatans, ou la première épouse. Peut-être sous ce voile se cache aussi une rivalité de sectes, l'une rendant un culte à Parvati et Ganesha, l'autre à Siva et Scanda : l'une adorant la production active et la destruction, l'autre la nature passive et le pouvoir de la civilisation. Il y a quelque chose de bouffon dans cette chute de Ganesha qui tombe dans la boue, regarde

autour de lui pour savoir si on ne l'a pas aperçu, et maudit la lune dont le malin sourire l'a mortifié. Partout se rencontre ce besoin d'ironie, tantôt cachée, fine, douce, légère, gracieuse et gaie, tantôt amère et violente. C'est par là que les hommes se vengent en quelque sorte, sur l'Etre tout-puissant, de leur propre impuissance. C'est une sorte d'athéisme sans méchanceté, sans mauvaise intention, presque innocent, tant que l'ironie n'est ni insultante, ni poignante. Le moyen âge avait ses solennités burlesques, ses fêtes de l'âne et des fous. Nous avons raison de les trouver indécentes; mais l'époque où elles florissaient n'y voyait rien de scandaleux; cette parodie des sentimens sacrés ne les étouffait pas. Il y avait trop de naïveté dans l'expression de cette ironie, pour qu'elle ressemblât jamais au persiflage de Voltaire, à la moquerie vraiment irréligieuse. Mais si dans les siècles même où le christianisme dominait, on voit éclater ce trait ineffaçable de la nature humaine qui, impatiente de porter le fardeau de son impuissance, parodie avec plus ou moins de gaieté et de finesse, l'Etre dont la sagesse profonde lui a imposé ce fardeau; si l'on voit apparaître l'ironie sous la loi chrétienne, où les hommes, ayant la liberté pour les conduire, la vérité pour les éclairer, la grace divine pour les assister, sont seuls responsables de leurs actions: que sera-ce dans les temps païens, où la fatalité pèse de tout son poids sur la nature humaine, où les malheurs des hommes sont attribués aux dieux mêmes? L'antiquité avait beaucoup de divinités ridicules; et si leur conception

première était sérieuse, leur exagération poétique et fantastique, la bizarrerie des symboles qui les environnaient les rejetait dans cette classe ironique. Le sujet même renfermait une parodie gaie et piquante; de même qu'il contenait quelquefois cette impiété en révolte, insultant, comme Prométhée, à la destinée qui l'écrase, et oubliant que la corruption humaine, attirant sur elle ce malheur, ne l'avait que trop mérité.

§ IV. *Scanda quitte l'Inde, et se retire dans le pays de Crauncha.*

Scanda, dit le Siva Pourana, venait de terminer son voyage, et il avait presque atteint la céleste demeure du Cailasa, quand Nareda vint à sa rencontre, et lui apprit la victoire de Ganesha. Scanda, plein de fureur et de honte, prit l'Inde en dégoût, parce qu'on y adorait Ganesha, et se retira dans le pays de Crauncha, la terre des grues. C'est-là qu'il demeure encore sur la cime d'un mont solitaire. Là se rendent, profondément affligés, les Rishis et les Devas, ainsi que Siva et Parvati, lorsque brille la pleine lune de Kartikaya. Aussi le dévot, quand il fait, au mois de Kartika, un pélerinage à la terre de Crauncha, et sous la constellation des Pléiades (Krittika), est relevé de tous ses péchés qui s'effacent aussitôt.

Le Siva Pourana donne à entendre ailleurs que l'avantage accordé à Ganesha sur son frère, occasiona une dispute violente entre Scanda et ses parens. Ce dernier quitta le Cailasa, et refusa de venir reprendre

sa place dans l'Olympe indien. Pour apaiser son courroux, Siva et Parvati se rendirent dans sa demeure de Crauncha, où Siva reçut le nom de Malikarjouna : ainsi est appelé un des douze Yotilingas (Phallus), adorés dans l'Inde. Scanda sortit de sa demeure et alla trouver ses parens, à dix *coss* de distance. C'est sur la cime du mont Sri-Saïla, que s'élève le Linga en l'honneur de Malikarjouna.

Il y a dans l'Inde plusieurs autres lieux mythologiques également nommés Crauncha. Mais l'endroit dont il est ici question, situé en dehors de l'Inde ou Yambhoudwipa, se trouve au nord-ouest. Cette contrée, nommée Crauncha Dwipa dans les Pouranas, est celle que Wilford, dans ses hypothèses audacieuses, a refoulée vers la Russie orientale, du côté de la Baltique. Sans doute il y a dans cette assertion de Wilford une exagération énorme : mais quoi qu'il en puisse être, une comparaison exacte et approfondie de cette bizarre mappemonde des Pouranas, avec les noms de lieux qui se trouvent dans les épopées indiennes, serait, sans aucun doute, un curieux travail. Wilford dit que Crauncha est accessible par une triple ouverture, pratiquée par Scanda ou Canda, surnommé Haraja ou Haracula, fils de Hara le Seigneur, Siva.

Suivant la géographie des Pouranas, c'est dans les montagnes situées au sud ou au sud-ouest du mont Merou, c'est-à-dire au nord de l'Inde, dans la forêt Sancha, qu'est né Shadanana, Kartikaya, ou Scanda aux six visages. Il eut le désir de quitter ce lieu pour

se rendre vers le nord-ouest, vers le mont Crauncha, pour y goûter le repos, après les longues et sanglantes guerres qu'il eut à soutenir contre les dieux et les géans. Il accomplit ce dessein, et jeta, dans les montagnes qui environnent le mont Crauncha, son épée qui y resta enfoncée. C'est sous l'emblème d'une épée que sa mère Parvati ou Devi, est adorée dans la péninsule de Crauncha, comme déesse de la victoire. C'est donc la Shakti, l'énergie femelle du dieu mâle : c'est l'épée du dieu de la guerre. Les Alains, comme on sait, adoraient cette divinité sous l'emblème d'une épée. Avant et après l'ère chrétienne, ces mêmes Alains, les O-lan-na des Chinois couvraient les bords orientaux et occidentaux de la mer Caspienne. Ils semblent avoir formé un puissant empire, allié à celui des Parthes : il n'est pas impossible que les Asi de la Sogdiane ne soient une branche de ce même peuple. Parvati ou Devi, adorée sous le symbole de l'épée, se nomme aussi, quand elle prend le caractère de déesse de la victoire, Asa Devi, celle qui comble nos désirs. Du reste, ce que je viens d'avancer n'est qu'une lueur hypothétique, jetée sur les ténèbres profondes de cette question.

Quoi qu'il en soit, l'émigration de Scanda est un des plus curieux événemens de la mythologie indienne. Plus tard, nous verrons que Scanda fut adoré dans l'île de Ceylan ; et que son culte s'établit du temps de Ravana, pendant la guerre de Rama, dont par conséquent il fut l'antagoniste. Après avoir, dans la

guerre de Souraparpana, singulier calque, vraie contre-partie de la guerre du Ramayana, combattu les géans (Rakshas), il devient leur allié contre Vishnou et Rama. Il commande à l'armée de serpens qui combattent les Garoudas ou aigles de Vishnou. Puis après la chute de Ravana, il se rend dans le Dwipa de Crauncha, situé vers le nord. On est tenté de reconnaître dans tout ceci l'émigration d'une caste ancienne de Kshatryias, partisans de Siva et de Scanda, et chassés de l'Inde par les sectateurs de Vishnou, aux époques les plus réculées. Aujourd'hui que toute espèce de document nous manque, qui oserait transformer en histoire positive, une donnée aussi incertaine et aussi vague, bien qu'elle soit en elle-même infiniment curieuse? Il est possible que divers événemens, appartenant à diverses époques, se soient mêlés et confondus dans une unité factice. Surtout n'ajoutons aucune foi à ces imprudens fabricateurs d'hypothèses, qui veulent voir dans Scanda Alexandre-le-Grand, et s'appuient sur ce que les Persans ont donné au vainqueur des Indes le nom d'Iskander, d'ailleurs ignoré aux Indes. Si, comme cela est probable, mais incertain, les Yavanas des poëmes épiques de l'Inde, cachent à nos yeux les anciens Grecs de la Bactriane, nulle part ces poëmes ne leur donnent Scanda pour chef. Wilford veut voir dans le nom de Scanda le type des Scandinaves. S'il a pensé aux habitans de la Scandinavie, cette hypothèse est absurde, Le plus sûr est d'imposer un frein à ces sup-

positions audacieuses, qui jettent tant d'obscurité sur les recherches de l'érudition, et de savoir avouer, quand il le faut, son ignorance profonde.

§ V. *Jalousie et querelles de Siva et de Parvati. Leur raccommodement.*

Nous avons rapporté plus haut comment Siva, épris d'un ardent amour pour sa première femme, Sati, se fâcha cependant contre elle, quand elle lui désobéit pour se rendre au sacrifice ordonné par Daksha, père de la déesse. Siva, qui, depuis la mort de la déesse, avait résolu de subir un veuvage éternel, se laissa toucher par les charmes et la dévotion de Parvati, qui l'adorait, et subissait, en son honneur, une rigoureuse pénitence. Siva fut ému de ce dévouement, et, apparaissant aux yeux de Parvati, il lui demanda pourquoi elle se livrait à de si pénibles austérités. Parvati, confuse, resta dans le silence, et baissa la tête : sa pudeur virginale demeurait muette; mais ses suivantes, plus hardies, déclarèrent au dieu la passion qui agitait leur maîtresse. Siva commença par railler Parvati, par la blâmer, et chercha même à la dissuader. « Quiconque pratique des austérités, » lui dit-il, espère obtenir un prix égal au zèle et aux » sacrifices qu'il s'impose : et si c'est le mariage que l'on » désire, on veut une personne de bonne famille. » Quant à moi, Siva, je n'ai ni père ni mère. On » veut une personne riche. Quant à moi, misérable, » je n'ai pas un seul lambeau de vêtement pour cou- » vrir ma nudité. On veut de la beauté, de la grace.

» Regarde ! Je suis hideux, trois yeux étincèlent sur » mon front. »

Parvati ne se rebuta pas. Elle soutint même les railleries de sa mère et de ses voisines, fort mauvaises langues qui, apercevant le dieu le jour de ses noces, s'écrièrent à la fois : « Est-il bien possible ! Cette pau» vre enfant, cette pauvre petite ; ce diamant enchâssé » dans l'or ; tant de charmes, tant de beauté ; Parvati » enfin, qui éclipse la splendeur ineffable des cieux, » serait livrée en mariage à ce misérable, à cet être » vil et hideux ! Va, continuaient ces femmes dans » leur courroux ; vieux chien privé de dents ; scélérat » à l'œil triple ; toi que la peau du tigre enveloppe, et » qui, barbouillé de cendres, portes une ceinture de » serpens glacés ; toi, dont le cou est environné d'un » collier de crânes humains ; toi dont la main tient un » autre crâne, et dont la tête a pour couronne un dé» goûtant diadème de cheveux tressés (Yata) ; ivrogne, » dont l'haleine trahit l'impureté ; toi, dont les yeux » rouges sont dévorés d'ulcères ; toi qui, assis à cru sur » un taureau, parcours en frénétique l'orbe entier du » globe : est-ce à toi que l'on a sacrifié notre pauvre » petite Parvati ? Autant aurait valu la précipiter dans » les eaux d'une rivière profonde ! » Nareda, qui avait excité ce torrent d'injures, y opposa une digue, et fit taire ces femmes.

Cette scène complète parfaitement bien celle que nous avons rapportée d'après le Siva Pourana. Ward, qui en fait le récit, la compare au scandale que suscita dans l'Olympe antique le mariage d'Aphrodite

avec le difforme Hæpheistos. Siva, qui commence par dédaigner Parvati, cède à cet amour invincible qui embrase la jeune fille, et lui fait surmonter tant de dégoûts.

Cependant, comme Jupiter, il devient volage, et la jalouse fureur d'une autre Junon ne tarde pas à éclater. Cette jalousie donne lieu à de terribles guerres, où l'on voit deux sectes ennemies se poursuivre et se combattre avec acharnement.

Siva, dans l'excès de son amour, a cédé à Parvati la moitié de son corps, ainsi que le rapporte Abraham Roger. Il est devenu lui-même moitié homme et moitié femme, Ardhanari-Jswara, seigneur hermaphrodite. Mais cette passion même qui le transporte, rend son union stérile ; il ne peut donner le jour à un fils, à un Sauveur, à un Médiateur. Chacun des deux époux s'occupe donc de procréer, à lui seul, un enfant qui n'appartient qu'à lui. Scanda naît de Siva; le sage Ganesha de Parvati. Siva, comme nous l'avons vu, est le Linga, le Phallus, le feu matériel, la chaleur, la combustion : il est Pourousha, l'ame ignée. Parvati est la Yoni, Κτεις l'eau matérielle, ou plutôt l'humidité, principe de la nature; elle est Prakriti, le Kosmos, qui, s'unissant au Logos, devient l'ame du monde. Leur nature est originairement hermaphrodite : là est le mystère, d'une part, de leur puissance; d'une autre, de leur improductivité. Pour que la création s'accomplisse, la réunion de deux forces contraires ne suffit pas ; il faut encore un modérateur sublime et suprême qui les accorde et les féconde.

Des amours de Siva et de Parvati naissent une foule de fables gigantesques, grossières, indécentes, dont la chasteté ou la pruderie des langages modernes s'indignerait. Nous toucherons à ces difficiles matières, avec toute la réserve possible, quand nous aurons à traiter du culte de Siva sous l'emblème du Linga, de celui de Parvati sous l'emblème de la Yoni. Il faut avoir le courage d'affronter le dégoût qu'inspire cette mythologie cynique; il faut, si l'on veut connaître le paganisme avec tous ses égaremens, ses contrastes choquans, sa mysticité bizarre, alliée à une grossièreté révoltante pour nous; il faut, dis-je, sonder cet abîme de perdition, d'où l'avènement du Sauveur des hommes a tiré le genre humain. Toutefois, il y a loin encore de cette brutale corruption de l'Inde à la dépravation raffinée de l'Asie mineure, de la Grèce et de Rome, aux temps de leur corruption, lorsque les orgies asiatiques y pénétrèrent.

Il est question de plusieurs peuples, infidèles à la loi brahmanique, et que l'on dit avoir appartenu à la caste des Kshatryias. On les nomme guerriers infidèles. Dès l'époque de Bahou et de Sagara, avant que les Brahmanes eussent étendu leur puissance au-delà de la cité d'Ayodhya (Aoude), ces guerriers ont fait des incursions dans l'Inde. On les a vus combattre en faveur du Brahmane Vashishta contre le guerrier Vishwamitra, dans le pays de Kaboul ou Saboul, terre de la vache Sabala (royaume de Kekaya). Beaucoup plus tard, ils reparaissent comme alliés de Carna, de Cansa, de Shishoupala, de Jarasandha, et combattent

le dieu Crishna. Puis on les perd de vue; ils s'effacent des siècles mythologiques et ne se retrouvent plus qu'à une époque plus historique, sous le règne de Chandragoupta (Sandragyptos), contemporain du grand Alexandre et de ses successeurs. Ensuite on les rencontre au siècle d'Auguste, pendant le règne de Vicramaditya. Ils forment dans l'Inde l'empire des Indo-Scythes. Enfin ce sont les Mahométans, conquérans de l'Inde. Dans la poésie épique, comme dans les Pouranas et dans la législation de Manou, les mêmes noms de Sacas, Yavanas, Paradas, Parasicas, Chinas, sont communs à toutes les nations envahissantes, qui s'élancèrent sur l'Inde du côté du nord-ouest. On en compte encore d'autres, alliées aux Daradas, peuple qui s'est maintenu dans les montágnes septentrionales du Pandjab, et qui, au temps de Crishna, se trouve combattre les Pandous et marcher sous les ordres de Douryodhana, leur ennemi. Il est facile de reconnaître de l'analogie entre les noms que j'ai cités et ceux des Saces, des Grecs Bactriens, des Persans, des Parthes, même des Chinois qui, deux siècles avant l'ère chrétienne, occupèrent les bords de l'Oxus. Sans doute il est incontestable, selon moi, que ces noms furent appliqués dans une époque peu reculée aux diverses nations que j'ai nommées, comme on les appliqua plus récemment encore aux Hons blancs, aux Indo-Scythes, aux Arabes et même aux Turcs. Mais dans l'origine, ce n'étaient, à mon avis, ni les Parthes, ni les Grecs, ni les Chinois qu'ils désignaient; c'étaient

des nations scythiques et indo-persanes. Opinion qui me semble surtout prouvée quant aux Yavanas. Si, dans la suite des temps, les Grecs Bactriens furent connus sous cette dénomination, elle ne leur appartenait pas dans le principe. Les successeurs d'Alexandre ont régné sur les Yavanas, parce que ces derniers, comme les Sacas de l'antiquité, nations saces et indo-persanes ou scythico-persanes, avaient, long-temps avant l'ère hellénique, habité la Sogdiane et conquis la Bactriane, d'où ils se précipitaient sur l'Indostan, ouvert à leurs incursions. C'est depuis cette époque que tous les peuples de ces contrées, Persans, Scythes, Grecs, Alains, Parthes, Mahométans, ont reçu indistinctement le nom de Sacas et Yavanas, pourvu qu'ils arrivassent du nord-ouest.

Le mot Yavanas a fait penser quelques savans au Javan de la Bible, aux Ioniens qui servaient dans l'armée persane, et aux Grecs d'Alexandre. Yavan est un nom mosaïque. Rien n'indique que cette appellation ait appartenu aux peuples d'origine non-sémitique. C'est évidemment le mot hébraïque correspondant au mot Ion des Grecs. Mais jamais les Ioniens ne se nommèrent Yavanas. D'ailleurs, en admettant que les Grecs de la Bactriane se soient, comme il est assez probable, confondus avec les Ioniens de l'armée persane, ils n'en étaient pas moins de race macédonienne, et le nom d'Ioniens était celui qui leur convenait le moins. Ainsi, quoique plus tard les Indiens aient nommé Yavanas les Grecs Bactriens, ainsi que

les Alains ou Indo-Scythes, les Arabes et les Turcs Mahométans, il est difficile de reconnaître dans cette désignation la marque de l'origine ionienne attribuée à cette nation.

Wilford fait dériver le mot Yavana, comme une forme de participe régulier, de la racine *yu*, qui veut dire *mélanger* : selon cette hypothèse, les Yavanas seraient la race mélangée. Une telle explication n'est pas admissible, selon nous. Le mot Yoni, qui dans la langue indienne a le même sens que Κτεὶς en grec, vient de la même racine. Or, selon le même Wilford, les Yavanas ne furent ainsi désignés que parce qu'ils s'obstinèrent à exalter la Yoni au-dessus du Lingam. C'étaient, dit-il, des sectateurs d'une religion de la nature, qui plaçaient au-dessus du principe mâle, du feu matériel, de la lumière originelle, du Logos ordonnateur de l'univers, de Pouroush, du grand mâle, époux de Prakriti, le principe femelle, la nuit primitive, le chaos, l'amas des eaux, la nature originelle. Ils se battaient en faveur de Parvati, contre son époux Siva. Wilford a-t-il tort ou raison? C'est ce que l'on ne peut décider qu'en consultant les originaux. Quoi qu'il en soit, les Yavanas ont toujours été classés parmi les nations sivaïtes, ennemies de Vishnou, adversaires de Brahma, et qui ne prêtent de secours au Brahmane Vashishta que dans une circonstance toute spéciale.

Ni le Linga, ni la Yoni n'exprimèrent originairement ces idées grossières et indécentes que leurs symboles indiquent. La Yoni est le principe matériel des choses, principe originairement inactif, mais ayant

en lui-même une aptitude, une capacité à recevoir la forme. C'est l'unité élémentaire non encore fécondée par le rayon de la lumière divine, principe vivifiant, animant, feu et souffle, appelé Linga. Dans le symbole du Créateur-Créature, cette Yoni figure le Nabha, le nombril, le centre, l'unité de toute existence primitive. Quand toutes les sectes indiennes se confondirent ou se soumirent à un mélange systématique, quand la pacification générale eut lieu entre elles, on représenta Crishna comme protégé contre Siva par Parvati en personne; mais cette donnée fut plutôt allégorique que mystique. Beaucoup de sectateurs de Vishnou devinrent sectateurs du principe femelle, Yonijas.

On sait que la manie de Wilford était de trouver entre toutes les fables de l'Inde une parfaite analogie avec celles de l'Egypte, et que son Pandit, profitant de cette manie, la flatta en falsifiant des textes indiens auxquels il donnait une couleur égyptienne. C'est par cette supercherie que les Yavanas, peuple du nord-ouest, furent transportés sur les bords du Nil, où jamais ils n'avaient résidé dans l'origine. Cependant il se trouve chez Wilford un récit dont on serait tenté d'admettre l'authenticité, pourvu toutefois que les ouvrages originaux le confirment.

Un jour s'éleva entre Siva et Parvati une querelle violente à propos de la supériorité des sexes. Il s'agissait de déterminer lequel des deux exerce le plus d'influence sur la production des êtres animés. Les deux époux convinrent de procréer, chacun de son côté, une nouvelle espèce d'hommes, et que les fils de l'un

et de l'autre seraient les partisans respectifs de leur père et de leur mère. Mahadeva (Siva) engendra une race nombreuse, vouée au culte du Linga, mais difforme, hideuse, faible, sans intelligence. Parvati, de son côté, donna naissance à une foule d'adorateurs de la Yoni : ceux-là eurent en partage beauté, force corporelle, esprit, courage, générosité. Ces deux sectes ne tardèrent pas à se combattre; la victoire demeura aux Yonijas, adorateurs de la Yoni. Siva, courroucé contre eux, voulut, de son troisième œil, les foudroyer et les réduire en cendres. Parvati, par son intercession, réussit à l'apaiser; mais il ne leur épargna la vie que sous condition qu'ils s'exileraient de l'Inde pour toujours. Attachés au culte de la Yoni qu'ils considéraient comme l'unique source de l'existence, ils reçurent le nom de Yavanas.

Selon le Ramayana et les Pouranas, les Yavanas ainsi que les autres nations militaires, Sacas, Parasicas, etc., sont nés de la vache Sabala ; elle les engendra en mugissant, lorsque le guerrier Wishwamitra tenta de l'enlever au Brahmane Vashishta. Cette vache n'est autre que Parvati, femme de Siva, le dieu Taureau, qui eut Wishwamitra pour partisan. Elle est l'emblème du pays de Sabala (le Caboul, le Saboulistan). Dans la mythologie du Nord, il est aussi fait mention d'une vache guerrière, nommée Sibilya, Sif ou Siva, et femme du dieu Taureau, Thor. On la voit dans le Ragnar Lodbroks Saga, apparaître sur le champ de bataille, pour protéger avec une violence furieuse les partisans de Thor, les Suédois, contre les

Danois, alliés des Ases. Il n'y a qu'un moyen d'expliquer ces analogies ; c'est de s'accorder sur l'existence de quelques notions religieuses, généralement répandues dans l'Asie septentrionale, aux jours d'une antiquité reculée, et semblables aux croyances de la Bactriane et du Caucase indien.

Entre le neuvième et le treizième siècle de l'ère chrétienne, quand les sectes sivaïtes se renouvelèrent, quand de nouveaux partisans remirent en honneur les formes de la déesse mère, les Shaktis ou Matris; on pourrait penser que d'antiques querelles se rallumèrent dans les écoles philosophiques, et même éclatèrent violemment dans les rangs du peuple. Selon les sectateurs de Parvati ou Yonijancitas, c'était de la puissance femelle qu'émanaient la beauté et la vigueur des êtres animés; opinion que les Lingancitas traitaient d'impie. Ils opposaient à leurs adversaires un argument invincible : les mulets, nés d'un cheval et d'une ânesse, ne sont-ils pas supérieurs aux bardeaux, nés d'une cavale et d'un âne?

Dans un Pourana cité par Wilford (Brahma Vaivartta) (1), Parvati, après une querelle de jalousie, quitte Siva. L'univers, privé du principe passif de son existence, se trouve réduit à n'être plus désormais qu'une inextinguible flamme; la désolation règne sur la nature, et le malheureux Siva se livre au désespoir. Il passe un temps infini à la chercher et ne la trouve pas. Ensuite il se rend près de Vishnou, auquel il com-

(1) Section Crishna-Janma-Chanda.

munique ses chagrins, et qu'il supplie de l'aider dans ses recherches, jusqu'alors infructueuses. Vishnou ou Hari accompagne Siva, nommé Trinetra (*au triple œil*), et parcourt avec lui l'immense espace. Mais Parvati leur échappa toujours.

Quand ils eurent atteint les limites de ce monde, le désespoir leur arracha des larmes, et ils s'arrêtèrent. Leurs pleurs, se confondant, formèrent le lac des larmes, l'Asru-Tirtha, situé à l'occident de l'Asto-Giri, montagne derrière laquelle le soleil se couche. Auprès de ce lac se trouve le lieu de l'adoration, et non loin de là le figuier immortel, l'Acshaya-Vata. Enfin ils trouvèrent Parvati, et les époux se réconcilièrent. Puis ils firent route ensemble, de Dwipa en Dwipa (de péninsule en péninsule), toujours folâtrant, jouant, s'amusant pendant le voyage. Enfin ils atteignirent la péninsule de l'or, la terre de l'or, Canchana-Bhoumi, Canchana-Dwipa. Fatigués ils se reposèrent au pied du figuier magnifique, près des bords de l'Océan, et s'enfoncèrent dans la grotte embaumée (Pushpa-Canana) ; grotte éternellement retentissante du murmure harmonieux du *Bramara* (1), insecte superbe. Là résonnent aussi les doux accens du Cocila (*Cuculus*); là l'air est rafraîchi par le souffle des vents, riches de parfums délicieux. Siva resta dans cette grotte, seul avec Parvati, ignoré du monde entier, pendant tout un siècle; il lui fit, pendant ce siècle de volupté, les plus magnifiques présens. Ils se ren-

(1) En allemand *Bremse*, grosse abeille noire.

dirent enfin à la demeure de Daksha, que leur retour combla de joie, et qui leur fit cadeau d'un char magique fabriqué par l'architecte céleste, Viswa-Carma ou Twashta. Ce char roulait tout seul. Les époux furent enchantés d'un si beau présent, montèrent sur le char, et retournèrent dans la solitude, où ils se reposèrent encore sous l'arbre Vata, près du mont Astogiri.

Siva et Crishna, que nous ne comparons d'ailleurs à aucune divinité hellénique, se rapprochent, sous un rapport, de Persée et d'Hercule : ce sont des divinités voyageuses. On les voit sans cesse passer des confins de l'Orient aux limites de l'Occident. Mais ils se dirigent presque toujours vers les régions occidentales. C'est bien rarement qu'on les voit apparaître au Nord ou au Midi. Leurs voyages ont pour but constant les extrêmes limites du pays des Saces ou Scythes, du côté de la mer Caspienne, peut-être même de la mer Noire : c'est vers Crauncha et Saca qu'ils cherchent une terre de promission, un paradis perdu. Il y a une singulière correspondance entre cette direction et celle des dieux helléniques ; le paradis de ces derniers se trouve également dans les régions hyperboréennes, aux Hespérides, vers la Pannonie et l'Italie. Serait-ce qu'une antique donnée mythologique sur la beauté, le repos, l'excellence des régions occidentales aurait également dirigé les émigrations et les colonisations européennes des Hellènes, et celles de diverses branches indo-scythiques, parties des régions de la Bactriane? L'Occident antique aurait-il été pour eux ce

que l'Amérique fut, pour nous, au quinzième siècle de notre ère, une terre promise?

Dans la cosmographie mosaïque, on trouve les Japhétides répartis sur un grand nombre d'îles. Dans celles des Indiens et Hellènes, les Dwipas (péninsules) et les îles ne se représentent pas moins fréquemment. Ce document semble renfermer un souvenir traditionnel de l'antique situation du globe, souvenir qui s'accorde avec les travaux et les conjectures de la géologie moderne. Il y eut des îles avant que les continens fussent formés. Dans le principe, l'Océan domina. Selon les mythologies grecque et indienne, les montagnes élevaient alors à une plus grande hauteur leurs cimes assises sur une base plus gigantesque. Nous voyons encore aujourd'hui nos montagnes se décomposer, ces grandes masses périr de siècle en siècle, et les énormes débris de leur grandeur première prouver, en jonchant le sol, la vérité de la tradition. Nous ne possédons pas dans sa pureté la vieille géographie mythologique. On l'a souvent remaniée. A mesure que les Indiens connaissaient des peuples nouveaux, ils leur accordaient sur cette carte antique une place arbitraire; mais à travers ces altérations sans cesse renouvelées à de grandes distances, et sous une multitude d'ornemens bizarres et surajoutés, on voit encore apparaître le type primitif et les extraordinaires créations d'une nature vierge et toute-puissante.

La fuite de Parvati qui se cache à tous les yeux, prive le monde de sa matière première, et le livre à une activité ardente qui le dévore. Cette longue pour-

suite, entreprise de concert par le dieu conservateur et le dieu destructeur, cherchant, à travers l'espace, le principe passif de toute existence, de toute combinaison matérielle: ce voyage, qui ne s'arrête qu'aux limites du monde, vers les lieux où le soleil se couche, près d'un lac formé par les pleurs du désespoir, non loin de l'antique figuier, premier vêtement de l'homme honteux de sa chute: enfin cette union définitive des deux principes contraires, dans la grotte enchantée, lieu de délices, paradis inconnu au reste du monde: tout cela compose une vaste allégorie cosmique et même morale, dont la sagacité de nos lecteurs pénétrera le sens intime, et dont nous avons dû nous contenter d'indiquer les traits principaux.

On a fondé, sur la réconciliation de Siva et de Parvati, un grand nombre de fables mystiques et philosophiques, symboliques et poétiques, gracieuses ou gigantesques, bizarres, extravagantes ou naïves. Siva et Parvati, pour achever la fusion des deux systèmes, pour réconcilier définitivement les Yonyancitas avec les Lingancitas, donnent eux-mêmes l'exemple. En sa qualtié de Modérateur, de Conservateur, de Providence, de soutien de l'univers, Vishnou sollicité par Parvati, opère la réconciliation des deux principes divisés, le Kosmos et le Logos. Depuis cette époque, le culte de Vishnou s'unit à celui de Parvati, plus souvent qu'à celui de Siva. On identifia à la Yoni (Κτεὶς) de Parvati, le Nabha (nombril) de Vishnou: c'est vers cette partie du corps du dieu, que les dévots dirigent leur attention, quand ils se perdent et se plongent dans la

contemplation de sa divinité. Wilford a eu tort d'exagérer, mais non d'indiquer la corélation qui se trouve entre ces idées et les croyances égyptiennes, phéniciennes et pélasgiques. Cette union mystique de Vishnou et de Parvati est représentée sous l'emblème du Lotus, fleur du monde, éclose du sein des flots, sous l'influence du rayon de lumière qui la frappe, quand le Créateur pénètre dans son sein. Le germe de la fleur est à la fois Mérou, la montagne sainte, l'élévation primitive, le Paradis, et le Linga. Les pétales et les stygmates représentent les montagnes adossées au mont Mérou, les diverses régions de la terre antédiluvienne, composant la Yoni. Les quatre feuilles du calice indiquent les quatre points cardinaux, les quatre contrées principales; et les feuilles même sont les Dwipas ou péninsules, flottant autour de l'Inde. Ainsi le Lotus mythologique figure la terre dans sa situation primitive, à laquelle on a joint les subdivisions géographiques, dont on s'est avisé plus tard.

On représente également tout ce sytème sous l'emblème d'une coupe dont la forme est celle d'un vaisseau et qu'on nomme Argha. C'est dans ce vase que sont placés les fruits et les fleurs présentés en offrande aux divinités. Siva se nomme Arghanatha, le seigneur de la coupe mystérieuse; lui-même s'y trouve sous la forme de l'offrande qui représente le Linga. Le bord renversé de la coupe est l'emblème de la Yoni. Ordinairement, une convexité, pratiquée au centre du vase, indique le Nabha ou nombril de Vishnou. Wil-

ford, trouvant entre le mot Argha et les noms du vaisseau Argo et des Argonautes, une analogie de consonnes, a bâti sur cette coïncidence une série d'hypothèses singulièrement déraisonnables, et que réfute le fond même des idées et des mythes.

En dépit de la réconciliation de Siva et de Parvati, malgré le changement de Siva, qui adopte à la fois les deux sexes, les deux Divinités ont eu constamment leurs sectateurs différens, souvent ennemis, toujours rivaux. Des deux côtés on convenait de la nécessité de l'union des deux principes contraires, et de leur concours pour la formation de l'univers; mais on combattait pour leur supériorité et leur antériorité respective. Les uns, adorateurs du principe femelle, les Shaktas, prétendaient que Parvati était mère de Siva, avant de devenir son épouse, et que, comme telle, elle ne devait pas lui être subordonnée. Les autres affirmaient qu'avant de s'unir comme époux à Parvati, Siva s'était manifesté comme hermaphrodite, dans le Pouroush et la Prakriti. Au milieu de cette dissension, il se forma une secte moyenne et distincte, tenant à la fois au culte de la Yoni et du Lingam, et adorant Siva androgyne, en qualité de Hara-Gauri, ou d'Ardhanari-Iswara. Ainsi tout l'ensemble de ces systèmes est dominé par une seule idée qui se laisse entrevoir à travers les querelles de secte: c'est l'idée cosmique de deux principes contraires, et d'un principe qui leur est étranger et les domine; c'est-à-dire le système ébauché d'une trinité grossièrement matérielle.

Une foule de poëmes indiens d'ordre secondaire

contiennent des récits locaux qui se rapportent à ces divinités. La version des Pouranas s'y trouve, non altérée, mais élaborée et modifiée. Ward a fréquemment puisé à ces sources; jamais il ne nous donne rien qui ait de l'unité et de l'ensemble. Dans le Radha-Tantra, on voit Siva et Parvati se réunir et ne former qu'un seul corps, à moitié blanc, à moitié jaune. Le blanc est la couleur de Siva, le jaune est celle de Parvati. Ce double corps compose Brahm, l'Etre suprême, dans lequel se concentrent les forces mâle et femelle. On trouve dans un autre poëme les circonstances suivantes, ajoutées au même récit.

Siva vivait d'aumônes; mais elles suffisaient à peine à la nourriture de sa famille. Car Parvati, sa femme, avait dix bouches, et Ganesha, son fils, un estomac immense. Pour rendre ces dévorans appétits plus faciles à satisfaire, il convint avec sa femme de ne plus habiter à eux deux qu'un seul corps. Malgré cette réunion intime, l'épouse était encore jalouse. Le poëme intitulé *Shivopakhyana* nous apprend qu'elle gronda beaucoup son époux, parce qu'il avait été quêter de saintes aumônes dans le quartier de Sivapoura, où les femmes de mauvaise vie étaient reléguées. Sivapoura fait partie du céleste domaine de Siva. On voit que dans l'Inde le peuple même tourne ses dieux en plaisanterie, ou plutôt l'ironie se trouve de toute nécessité au bout de ces croyances bizarres; et, ce qui est étonnant, c'est que les mêmes hommes qui traitent si lestement leurs dieux ne laissent pas de les adorer avec la bonne foi la plus naïve.

Il est souvent question, dans le Ramayana et le Mahabharata, de ces querelles entre Siva et Parvati, querelles rappelées à propos des guerres que les sectes de Vishnou et Siva se livrèrent, et du secours que Parvati prêta à Vishnou. Nous donnerons, d'après Ward, une idée succincte de ces récits.

Parasou Rama, sectateur de Siva, Brahmane exterminateur des Kshatryias, a osé battre Kartika et Ganesha, les deux enfans favoris de Dourga (Parvati). Cette audace courrouce violemment Dourga et Siva.

Plus tard, un autre Rama, guerrier partisan de Vishnou, combat Ravana, mais ne peut réussir à le vaincre. Siva avait pris Ravana sous sa protection. Tous les dieux se joignirent à Rama pour le supplier d'abandonner à leur vengeance ce Ravana, son adorateur. Il le promit. Sept jours après arriva le moment où Ravana devait périr. Tous les dieux et Siva voulurent assister à ses derniers soupirs ; mais à l'instant même où ce dernier allait se mettre en route, Dourga se présenta devant son époux, et lui demanda comment il pouvait aller contempler la mort d'un serviteur fidèle, d'un adorateur fervent.

« Ravana est resté debout au cœur de l'été, lui » disait-elle, environné de quatre brasiers ardens, feux » allumés en ton honneur : là, il est resté en adoration » devant toi, la journée entière. Pendant la saison du » froid le plus dur, il est resté debout dans l'eau glacée. » Avec une constance sans exemple, il est resté debout » sur sa tête, inondé de torrens de pluie. Quant à toi, » ajoute-t-elle, en couvrant Siva d'imprécations, tu n'es

» qu'un vieux coquin, que les voluptés ont flétri, un » ivrogne dont la raison est étouffée par la fumée des » herbes étourdissantes que tu respires. Tu couvres » de cendres ton corps ignoble. Ton séjour de prédi- » lection, ce sont les cimetières. Tu les habites comme » un vampire. Va, mendiant, on aura ton nom en » exécration parmi les hommes ; à la longue, on finira » par l'oublier. Crois-tu que je consente à rester plus » long-temps en face de toi, monstre? »

Siva répond à ces douces paroles, par des injures également homériques : « Tais-toi, lui dit-il ; tu ba- » vardes comme toutes les femmes. Tu es ignorante et » étourdie comme elles le sont toutes. Ta conduite est- » elle celle d'une femme honnête? Non, tu n'es qu'une » vagabonde, une coureuse, une querelleuse. Tu passes » ta vie à t'enivrer ; tu n'as pour société que des êtres » dégradés : ton plaisir est d'égorger les géans, de » boire leur sang, de suspendre leurs crânes autour » de ton cou. »

On peut imaginer l'horrible fureur de Dourga. Les dieux s'alarment et supplient Rama d'intervenir auprès d'elle. Si la querelle continue, il sera impossible de détruire Ravana. Par cette flatterie, il sut se rendre si agréable à la déesse qu'elle-même consentit à la mort de Ravana. Abandonné par l'armée des Amazones (Strirajas), sectatrices de Dourga, et privé de l'appui de Siva, il succomba aux coups de ses ennemis.

§ VI. *Amour que Parvati inspire à quelques géans, et punition qui leur est infligée par Siva.*

Le géant Jalendra est la personnification de l'une des cités du Pandjab, où sont adorées les mamelles de Sati, qui est Parvati elle-même, mais Parvati née une première fois. Ce géant était épris d'un violent amour pour Parvati. Il voulut que Siva lui cédât sa femme, et le menaça, s'il refusait, de toute sa vengeance; de là une lutte acharnée entre le géant et Siva. Le démon est invulnérable, et résiste au dieu, qui s'étonne de ne pouvoir le dompter. Brahma lui apprend que le monstre, époux d'une femme vertueuse, devait à cette chasteté parfaite le privilège d'être invincible. Comment rompre ce talisman? Siva consulta Vishnou, qui se revêtant de la forme de Jalendra, comme Jupiter prit celle d'Amphytrion, alla trouver la femme du géant qui, trompée par la ressemblance, combla de caresses le Sosie de son époux. Aussitôt Jalendra cessa d'être invulnérable, et Siva l'égorgea.

Polier (1) rapporte la même fable, à laquelle il donne une autre couleur, et une différente issue. Nareda, messager des dieux, rendait visite à Vishnou. Lakshmi, épouse de ce dernier, devait l'introduire auprès du dieu; mais elle le fit trop long-temps attendre. Ennuyé de faire antichambre, Nareda, personnage fort colère malgré sa sainteté, la maudit et lui souhaite le malheur d'être la femme d'un géant. Aus-

(1) Chapitre XII.

sitôt elle naît sous une forme différente, sous celle de Vrindha, femme de Jalendra. Nous avons dit plus haut quelle ruse employa Vishnou pour obtenir de cette dernière les faveurs qu'elle croyait accorder à son époux. Vrindha reconnut la supercherie, et conçut un si violent dépit, qu'elle-même maudit Vishnou, en lui souhaitant d'être métamorphosé en une pierre noire. Cette pierre se nomme Salgrama, et sert de symbole à Vishnou.

Il est probable que cette fable cache un sens historique. Jalendra est la personnification de l'une des cités du Pandjab, célèbre par le culte que l'on y rend au principe femelle, tantôt conçu sous une forme vishnouviste, tantôt sous une forme sivaïte, toujours opposé au dieu mâle, et spécialement à Siva. Cette ville, conservant dans sa pureté la plus entière la chasteté de son orthodoxie, ne peut être vaincue que si elle cède à la corruption, et laisse un culte étranger s'introduire dans son sein. Il est possible que le même mythe ait un sens physique. Mais je suis loin de regarder cette explication comme certaine.

On trouve dans Polier une autre fable, où un géant est également amoureux de Parvati. Le fameux Basmagut, le démon des cendres (Basma), voulait savoir quel était le plus puissant, de Siva, de Brahma, et de Vishnou. Nareda, qu'il interrogea sur cette question, lui répondit que Siva était le plus puissant des trois. Aussitôt commencent les adorations et les sacrifices du géant qui, pour obtenir de Siva ce qu'il désire, lui rend un culte extraordinaire. Il est sûr

d'être exaucé de ce dieu, en lui offrant le *Homa*, sacrifice du feu, agréable à tous les dieux, et qui, lorsqu'il s'adresse à Siva ou à Parvati, est accompagné d'holocaustes sanglans, où tombent victimes des hommes ou des animaux. Basmagut, en offrant ce sacrifice, suit les rites ordinaires. Il déchire des lambeaux de son corps, les brûle sur l'autel de Siva, et finit par se couper la tête et la jeter sur l'autel. Cet hommage plaît toujours au dieu qui, pour récompenser de si dévoués sectateurs, leur rend dix têtes pour une, leur apparaît, et leur accorde aussitôt ce qu'ils demandent. Nous verrons plus tard Ravana lui-même se couper la tête comme Basmagut.

Siva, satisfait des adorations du géant, lui apparut donc, avec Parvati son épouse. Le corps mutilé de Basmagut reprend sa première forme ; et Siva, le douant d'une force, d'une puissance, d'une vigueur dix fois supérieure à celles qu'il possédait auparavant, lui accorde en outre la faculté de réduire en cendres tous les objets que sa main toucherait et qu'il aurait l'intention de détruire : de là le nom de démon des cendres, *Basmasura* (nom resté à Basmagut). Parvati apprend au démon combien elle a été charmée d'un culte et d'une adoration à laquelle ses propres sectateurs l'avaient elle-même accoutumée. A ces mots, et à l'aspect de la charmante Parvati, le géant s'enflamme d'un ardent amour, et l'ingrat veut tenter sur son bienfaiteur l'essai du pouvoir surnaturel que ce dernier vient de lui conférer. Basmagut va poser la main sur Siva ; mais le dieu devine sa perfidie, l'esquive,

et, poursuivi par le géant, est sur le point d'être atteint par lui, quand il invoque Vishnou, et l'appelle à son secours.

Vishnou, fidèle à son ami Siva, accourt à sa prière. Il revêt, pour tromper le géant, la forme de Parvati elle-même, simule l'ivresse de l'amour le plus vif, et lui adressant, sous le nom et la figure de la déesse, les discours les plus passionnés, jure qu'elle n'adore que lui, et que son époux Siva lui est odieux par ses habitudes d'ivrognerie et sa laideur, qu'augmente encore la ceinture de serpens hideux dont il se pare.

Il y a cependant un talent que la fausse Parvati reconnaît à son époux prétendu, c'est celui de danser. On sait que Siva est fort habile en ce genre. On l'a vu danser autour du monde, et former des pas frénétiques, en déchirant les membres de Sati son épouse, qui avait péri pendant le sacrifice de Daksha. « La » danse de Siva, dit Vishnou sous la forme de Parvati, » est pleine d'un charme que rien n'égale. J'oublie » toute sa laideur, quand je le vois se livrer à cet exer» cice. Alors une céleste beauté l'environne. » Basmagut veut plaire à la déesse, et la prie de lui enseigner cette danse qui l'a séduite. Cette scène commence. Vishnou couvre et entoure de son illusion, de sa Maïa, comme d'un épais nuage, l'intelligence du géant. Les yeux fixés sur la fausse Parvati, il imite tous ses pas, il suit tous ses mouvemens. Elle pose une de ses mains sur sa tête. Il oublie le don funeste que Siva lui a donné, fait le même geste que Vishnou, place une

main sur sa, tête, et se détruisant ainsi lui-même, tombe en cendres.

Alors Vishnou reprocha à Siva son imprudence. Siva convint qu'il avait eu tort; mais il ajouta qu'il lui était impossible de résister aux prières de ses ardens sectateurs, et à leurs sacrifices dévoués, bien qu'il n'ignorât pas que, presque toujours, ils faisaient très-mauvais usage des graces qui leur étaient accordées. « Mais c'est en toi seul, Vishnou (dit Siva, que » le Pourana vishnouviste fait parler dans son sens), » en toi seul que je place toute ma confiance. Ta » bonté deviendra un appui pour ma faiblesse. Tu » m'empêcheras de tomber victime de ma fatale im- » prévoyance. » Puis il entonna un hymne en l'honneur de Vishnou, auquel il venait de rendre hommage en ces termes.

Marc Wilks (1) rapporte le même récit, avec des circonstances particulières. Le géant, avant de recevoir le nom de démon des cendres, Basmasura, se nommait Wrika. Siva, après l'avoir doté de la dangereuse faculté d'anéantir ce qu'il touche, est, dans ce récit, comme dans le précédent, obligé de fuir devant l'ingrat qui étend sur son bienfaiteur sa main dévorante, cherche un asile dans la forêt, et s'y cache au centre d'un petit fruit nommé *Tunda-Punda* (depuis l'époque où Siva y chercha un asile, ce fruit s'appela *Linga-Tunda*). Le géant, étonné de ne pouvoir

(1) Histor. sketches on a tour in south India, t. I, p. 442.

trouver le dieu, demande de ses nouvelles à un Soudra qu'il rencontre. Ce dernier craint d'attirer sur sa tête la colère de l'un des deux adversaires, soit qu'il parle ou qu'il garde le silence, et tout en répondant à la question du géant : « Je n'en sais rien, » il désigna du petit doigt de sa main droite le fruit qui recelait Siva.

Le géant s'approche pour saisir le fruit : Vishnou s'avance sous la forme d'une jeune fille, remarquable par l'éclat et le prestige de sa beauté. Le géant s'éprend d'amour pour la vierge. Mais comme elle appartient à la caste des Brahmanes, elle repousse, dans la conscience de sa sainte pureté, les embrassemens de l'impur, de l'impie Asura. Elle exige de lui qu'il se purifie, au moyen d'un bain et de la cérémonie Sandhya. Déjà nous avons vu que Sandhya était épouse et fille de Brahma. Le géant consent à tout ; il accomplit les rites de la purification ; mais quand il exécute celui qui ordonne au purifié de poser la main sur sa tête, il se détruit lui-même et tombe en cendres. Sandhya, que les embrassemens de Brahma avaient rendue impure, avait été soumise autrefois à la même purification.

Cette dernière circonstance du même mythe est racontée diversement. La prétendue jeune fille, à laquelle le géant dit que Siva lui a communiqué la faculté de réduire en cendres ce qu'il touche, feint de ne pas y ajouter foi ; « Siva, dit-elle, est habitué au » mensonge. Jamais il ne tient sa parole. Essayez sur » votre propre tête : vous reconnaîtrez bien que Siva » vous a trompé. » Le géant a la niaiserie de faire sur lui-même l'expérience en question, et s'anéantit. Siva

quitte sa retraite, remercie Vishnou, et condamne le Soudra qui l'a trahi à se couper le petit doigt de la main droite, instrument de sa perfidie.

Alors l'épouse du Soudra tombe à genoux aux pieds du dieu, implore la grace de son mari qui, ainsi mutilé, sera incapable de gagner sa vie. Comme elle-même n'est pas obligée de se livrer à d'aussi pénibles travaux, elle offre au dieu de remplacer son mari, et de se couper deux doigts de la main. Siva y consent et ordonne que les femmes se laisseront désormais couper deux doigts auprès de son temple, avant de lui offrir leur sacrifice. Coutume qui se pratique encore dans trois districts de Deonhully, situés dans le Mahishasura (*Maissour*) oriental. Toutes les fois qu'avant de marier la fille aînée d'une famille de Soudras, on va lui percer les oreilles, sa mère apporte sur les autels de Siva l'effroyable sacrifice dont nous venons de parler. Si la jeune fille n'a plus de mère, celle du fiancé la remplace, quand elle possède encore les deux doigts. Le sacrificateur, c'est le forgeron du village. Il pose la main de la victime sur une enclume, et, d'un coup de marteau asséné sur les jointures, détache les deux doigts. Il reçoit pour cette opération, une somme fixée par la loi.

Cette fable prouve que les Soudras de la péninsule ont appartenu dans l'origine à la religion des Asuras, et que, depuis l'époque de la conquête, les classes supérieures se livrèrent exclusivement au culte des divinités qui composent la Trimourtti. Du reste, les Ganas, sectateurs de Siva, sont eux-mêmes consi-

dérés comme Asuras ou démons. Le dieu primitif des aborigènes de toutes les classes, ce fut Siva : les Asuras ont répudié son culte, et embrassé celui de Parvati. Une fausse Parvati, c'est-à-dire une doctrine hétérodoxe, leur est ensuite envoyée, et parvient à les séduire. La danse frénétique de Vishnou n'est qu'une imitation de celle de Siva, et n'appartient pas en propre à la première de ces deux divinités.

Baldæus rapporte encore la même fable sous une forme différente. Le géant Darida, après une pénitence, un Tapasya de douze ans, reçoit de Brahma trois cadeaux, un livre, un gâteau, des bracelets. A ce triple don est attachée une faveur précieuse. Le géant ne pourra être blessé tant qu'il les conservera. Dans l'orgueil que lui inspire son invulnérabilité nouvelle, il provoque Siva lui-même. Ce dernier, qui connaît le don fatal accordé au géant, n'ose pas le combattre, et envoie, pour lui tenir tête, Sorga, déesse formidable. Cette dernière lui abat la tête, et croit avoir triomphé; mais ce n'est qu'une tête factice, que le monstre place, quand il lui plaît, au-dessus de sa tête réelle, afin de sauver cette dernière. Aussi Darida, le lendemain du jour où sa tête était tombée, se représentait-il sur le champ de bataille, plus audacieux, plus insultant, plus terrible que la veille.

Cinq déesses, envoyées par Siva, succédèrent à Sorga, et ne furent pas plus heureuses qu'elle. Le géant leur livrait sa fausse tête, et restait vainqueur. Siva, réduit au désespoir, implore le secours de Vishnou. Du corps de ce dernier jaillit une puissance

magique, qui, s'incorporant à Siva, s'élance du troisième œil du dieu, œil resplendissant de lumière, et revêt la forme de Bhradacali, forme terrible, à laquelle rien ne saurait résister. Bhradacali, déesse guerrière, n'est autre que Parvati. Elle combat le géant, sans être plus heureuse que les autres déesses. Alors elle lui envoie cette Sorga que nous avons déjà nommée, et qui doit employer la ruse pour ravir au géant les dons qu'il tient de Brahma.

Sorga se déguise en mendiante. Au moment où Darida se prépare à un nouveau combat, elle lui demande l'aumône. Comme il n'a pas d'argent, il la renvoie à sa femme, la géante, la Rakshasi. La mendiante craint, dit-elle, d'être repoussée par la Rakshasi. « Je jure, reprend alors le géant, qu'elle te » donnera tout ce que tu lui demanderas. » On sait que, dans la mythologie indienne, les sermens, les malédictions, les promesses, les bénédictions, acquièrent une efficacité que rien ne peut détruire : les rétracter est impossible. Ils deviennent indépendans de ceux même qui les ont prononcés. Sorga va trouver l'épouse du géant, lui répète le serment de son époux, et lui demande le gâteau, les bracelets et le livre. La Rakshasi ne se défie de rien, donne à Sorga ce qu'elle réclame; aussitôt Darida perd sa puissance, et Bhradacali l'égorge. Rhode observe avec raison que la fable précédente se confond avec une autre série de fables, où l'on voit Parvati, sous la forme de Dourga, combattre les géans. Nous consacrerons un chapitre spécial à ces mythes, et nous placerons ail-

leurs la suite du récit de Baldæus, récit extrêmement curieux sous le rapport historique.

On a cherché l'explication de tous ces mythes dans la philosophie de la nature, telle que les Stoïciens et Néoplatoniciens l'ont exposée. Siva est l'emblème du feu et de la production : il a pour ennemi le ténébreux Asura, qui le combat au moyen de sa puissance magique et néfaste. Le livre que lui donne Brahma est le livre sacré, le Véda originel, d'après lequel l'ordre de l'univers fut primitivement réglé : c'est Vach, la parole divine. Le gâteau est le symbole de l'offrande, composée des sucs essentiels du règne végétal, emblème de la croissance de l'univers. Enfin les bracelets, dans la mythologie indienne, comme dans les fables scandinaves, indiquent la richesse, la félicité terrestre de leur possesseur. Grace à ces talismans, le géant invincible arrête le développement de la fécondité de Siva, prive de sa puissance ce soleil producteur, et l'entrave dans sa course.

Certes on peut donner à ces mythes une telle explication. Mais il faut se garder de réduire à un sens exactement allégorique tous les détails de ces récits, dans lesquels le caprice poétique a son libre essor. Il ne faut pas surtout négliger la base locale et souvent historique d'une foule de mythes, où se trouvent en présence, non-seulement les principes contraires de la nature, mais une foule de sectes acharnées les unes contre les autres. Vishnou est (si l'on veut) le vent ou l'air : ou plutôt, le vent, l'air, est une des formes de Vishnou. L'ennemi de la nature étant épris d'amour

pour Parvati, Vishnou cherche à préserver de ses atteintes la déesse de la chaleur, de l'humidité féconde : il revêt, pour accomplir ce dessein, une forme semblable à celle de Parvati. Toutefois ces explications allégoriques n'épuisent pas complètement la donnée de ces mythes. Il y a là, nous l'avons déjà dit, plus que la frivole ébauche d'une philosophie de la nature.

Rhode a eu raison de rejeter l'explication que les Brahmanes lui ont donnée de la scène figurée dans les souterrains d'Ellore. Suivant eux, le géant a réussi à enlever momentanément à Siva et à sa femme la Yoni et le Lingam ; Vishnou parvient à les reconquérir par la ruse. Mais si le feu et l'eau, si les principes mâle et femelle avaient manqué à la création, si les deux principes vivifians eussent été enlevés à la fois, le géant aurait réellement triomphé, il n'y aurait pas eu de création.

(*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

DE L'IRLANDE ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES.

CHAPITRE PREMIER.

Avant-Propos.

L'Irlande, au moyen âge, posséda une littérature très-riche et très-remarquable. Ensevelie aujourd'hui presque tout entière sous la poudre des bibliothèques, elle attend ses éditeurs, du réveil de la nation. Sans parler des écrivains ecclésiastiques, elle a eu, pour historiens, les Seanachies, généalogistes chargés de conserver le souvenir des grandes familles, la tradition des tribus et des localités; pour romanciers, les Bardes, chargés d'exalter les exploits des ancêtres, et conservateurs de certains types poétiques qu'ils incorporaient à une foule d'événemens réels et fantastiques, sujets de leurs chants.

Outre ces Bardes et ces Seanachies, il y eut encore des Brehons ou juges, auteurs de plusieurs collections d'antiques lois, aussi précieuses pour le moins, que ces recueils d'anciennes lois germaniques, qui nous laissent jeter sur l'histoire primitive des peuples un coup d'œil lointain et vaste. Ainsi cette littérature offre à l'historien, au poète, au jurisconsulte, surtout à l'observateur philosophique, curieux d'étudier le génie de l'homme dans son développement, plus d'une source de recherches précieuses, plus d'une mine nouvelle à exploiter.

Il est déplorable que les antiquités irlandaises aient déjà été la proie de deux fléaux de l'érudition; l'esprit de système et la fausse critique. Des brouillons de deux races diverses se sont précipités dans cette carrière. Je leur préfère infiniment ces anciens écrivains, les Keating, les O'Flaherty, qui, recevant avec une naïve crédulité toutes les traditions, toutes les fausses chronologies, léguées par le moyen âge, se sont contentés de nous les transmettre sans jugement, sans critique, sans commentaire. La première classe de ces érudits prétendus, gorgés d'un savoir fastidieux et faux, n'a consulté qu'une imagination insensée, et des analogies gratuites; tantôt, comme sir Charles Vallancey, occupés de tout retrouver partout, et volant sur les traces mensongères du fameux Rudbeck; tantôt métamorphosant les Irlandais en Chaldéens de Dadan, en Scythes de la race de Magog, en Persans, en Brahmanes, en Phéniciens, en Arabes, en Cophtes, en Pélasgues, en Etrusques; trouvant même des ressem-

blances entre les Irlandais et les Chinois, les Lybiens, et je ne sais combien de nations de toutes les parties du globe : ressemblances étayées par les plus détestables étymologies. La seconde classe, plus ridicule encore dans sa présomption, se piquant d'une critique plus éclairée ; et souriant orgueilleusement de la folie des autres, est tombée dans un défaut contraire et plus bizarre : les Ledwich, les Beauford, les Whitaker, ont refusé aux Irlandais toute nationalité originelle, toute tradition vraiment antique. Suivant eux, il faut tout rapporter aux Arabes d'Espagne, ou aux Danois du onzième siècle. Mais jusqu'ici les antiquités de cette contrée n'ont été soumises à aucun jugement vraiment impartial, vraiment éclairé.

Cependant montrons-nous justes ; après avoir sévèrement condamné ce qui méritait nos reproches, accordons nos éloges à ce qui en est digne. Sir Charles Vallancey est pénétré d'un véritable amour pour les antiquités de sa patrie. Il nous a donné d'importans travaux sur la grammaire irlandaise : matériaux excellens, qui n'attendent qu'un génie plus philosophique, capable de les mettre en œuvre. Il a également signalé à l'attention publique le texte des anciennes lois, dont il a fait connaître des fragmens fort importans. On découvre à travers le fatras d'une érudition indigeste, quelques vues ingénieuses et une connaissance rare des véritables sources. En un mot, sir Charles Vallancey, avec ses défauts et ses mérites, est le Wilford de l'Irlande : plus utile toutefois que le membre de la société de Calcutta, parce qu'il nous a

fait connaître un plus grand nombre de passages originaux, et nous a communiqué des textes plus étendus de la vieille littérature irlandaise, que Wilford ne l'a fait pour la littérature sanskrite.

Ici, comme en beaucoup de circonstances, il est advenu que les plus superbes ont été les plus malheureux. Rien de plus frivole que les hypothèses de Ledwich, Beauford et Whitaker. Après avoir doctoralement prononcé que l'ancienne littérature irlandaise n'était digne d'aucune étude, d'aucune attention, ils ne nous ont rien donné de mieux que des conjectures purement arbitraires sur les origines de leur patrie, conjectures fondées sur les élucubrations de Richard de Cirencester, moine anglais. Suivant lui, des émigrés bretons, chassés par les Belges, et ces mêmes Belges, chassés à leur tour par les Romains, abordèrent en Irlande, et peuplèrent cette contrée. Certes on ne peut douter qu'il n'ait existé à la fois en Angleterre, en Irlande, et dans la Celtibérie, une race de Brigantes; et que cette race ne se soit répandue dans une grande partie de l'Europe centrale et occidentale. Mais ces Brigantes furent-ils Gaëls ou Cymrys? L'idiome qu'ils parlaient était-il irlandais ou breton? C'est ce que nous ignorons complètement. On peut aussi admettre sans difficulté que les Belges se soient établis non-seulement dans les Gaules, mais en Angleterre et en Irlande, sans tirer de là l'induction forcée et fausse, que ces Brigantes (Bretons ou non, puisque leur idiome est un problème) et ces Belges aient composé le fond de la population irlandaise. Celle-ci

parle une langue originale parfaitement distincte de celle des Bretons, et souvent même en opposition marquée avec elle, quant à ses racines. Brigantes et Belges se sont mêlés et confondus dans la masse des aborigènes; leurs mœurs, leurs institutions propres, leurs idiomes spéciaux (si tant est qu'ils en aient eu de spéciaux) ont été se perdre dans les mœurs, les institutions, et le langage des Irlandais originels. Sans doute la civilisation irlandaise a renfermé dès lors des élémens étrangers, mais non comme le veulent les savans que nous réfutons. Ces élémens sont restés en sous-ordre.

Il y a deux points qui restent indubitables: c'est que, d'une part, l'introduction du christianisme entraîna la destruction de l'ancienne civilisation d'Irlande; et que, d'une autre, le même christianisme fit subir une refonte à cette civilisation, qu'il adopta sous cette métamorphose. Ces deux événemens se rapportent à deux ères différentes, l'une signalée par la présence de saint Patrick, l'autre par celle de saint Columban. En Irlande, comme dans la Grande-Bretagne, le pouvoir et l'ordre druïdiques furent abolis. Là où les collèges des Druïdes avaient existé, le christianisme prit racine: et cette analogie des localités conserva nécessairement une foule de fables druïdiques, qui passèrent dans la légende. On vit se perpétuer sous le christianisme, mais en adoptant sa loi et sa croyance, l'ordre moitié religieux et moitié civil des Bardes, ainsi que les Brehons ou juges. Les régions celtiques de la Grande et de la Petite-Bretagne

(de l'Angleterre et de l'Irlande) ne furent pas témoins de cette vaste et complète destruction des anciennes institutions païennes que l'on observe dans l'empire romain, ni de cette autre destruction non moins entière de la religion de Wodan et de ses institutions au sein de l'Europe germanique. Le paganisme romain était usé ; celui de Wodan était récent dans le Nord ; il ne se rattachait pas à une civilisation scientifique, comme le culte bien plus étendu, la civilisation infiniment plus savante des Druïdes, Seanachies, Bardes et Brehons. C'est ainsi que les Bardes ont pu se conserver dans le pays de Galles et en Irlande. Les Scaldes aussi se conservèrent quelque temps en Scandinavie; mais ces derniers ne tardèrent pas à s'éteindre. Les Bardes, Seanachies et Brehons, appartenant presque tous aux ordres sacrés, et ne sacrifiant pas leurs vieux souvenirs, devaient se perpétuer plus aisément et plus long-temps.

On voit qu'il est ici question d'une situation fort compliquée, d'époques très-diverses qu'il faut soigneusement distinguer. Les Bardes gallois (Aneurin, Merdyn, Taliesin,) sont à peine chrétiens : ils essaient d'identifier le christianisme et le paganisme. Ils fondent des sociétés mystérieuses, des communautés secrètes, dans lesquelles ils reproduisent les doctrines druïdiques, mêlées d'idées nouvelles qu'ils empruntent tant au paganisme romain (surtout au culte mithriaque) qu'au christianisme oriental, imprégné de gnosticisme. Peut-être m'occuperai-je plus tard de chercher comment des élémens si disparates se combinè-

rent et se confondirent : tel n'est pas maintenant le but de mes recherches.

Les institutions chrétiennes ne parvinrent que par degrés à effacer et supplanter dans le pays de Galles les institutions païennes. Cette lutte entre les vieux Bardes et les moines chrétiens, lutte où ces derniers eurent long-temps le dessous, respire encore dans les chants des anciens poètes du pays.

Quant aux Bardes d'Irlande, ils ne forment point d'ordres, point d'affiliations secrètes. On les voit embrasser franchement le christianisme, surtout à l'époque de saint Columban. Plus tard, cependant, quelques-uns d'entre eux reproduisirent encore des souvenirs druïdiques. Saint Columban régénère leur ordre. Il règle aussi les Seanachies ou historiens, les Brehons ou juges, et les affilie ainsi d'une manière étroite à la cause chrétienne.

Quand les barbares vinrent s'établir sur les ruines de l'empire romain, les moines, appelés scotiques ou irlandais, pénétrèrent en Ecosse, dans la Grande-Bretagne, dans les Gaules. Ils y allumèrent le flambeau de la foi, et y portèrent leur érudition semi-orientale : car le christianisme irlandais s'était plutôt rattaché à l'église d'Orient qu'à celle d'Occident. Ces moines paraissent s'être distingués par une assez grande tolérance. Ce furent eux d'ailleurs qui, versés dans les langues grecque et hébraïque, interpolèrent les antiquités nationales, y introduisirent les personnages mosaïques, la chronologie biblique, supprimèrent la science des Druïdes, changèrent en histoire

réelle ce qui avait été allégorique, établirent dans le chaos des traditions antiques des classifications arbitraires, hébraïsèrent en quelque sorte la langue irlandaise, et l'enrichirent d'une foule de termes bibliques. Enfin l'esprit de système ne s'en tint pas là ; il poussa plus loin sa conquête, établit de faux rapports entre les diverses traditions locales de l'ancienne Irlande, et inventa une vaste théorie de migrations apocryphes, d'après lesquelles les ancêtres des Irlandais, descendans de Magog, se promenèrent de Thrace en Scythie, de Scythie en Egypte, de l'Egypte à Crotone, de Crotone en Ibérie, de là en Irlande. Notre opinion personnelle est que les Tyrrhénes, Pélasgues d'origine, et établis en Etrurie, découvrirent l'Irlande, y firent le commerce, et que des colonies celtibériennes, d'origine gaëlique, émigrèrent dans cette île. Plus tard nous aurons lieu d'étayer cette opinion de ses preuves. Ainsi s'explique ce système de migrations, sans aucune liaison réelle, et que l'on a rattachées dans le sens biblique à Magog. On regardait Magog comme l'auteur de la race scythique : or, les Irlandais se nommant *Scoti*, on fit d'eux des *Scythes* ; et les Scythes ayant autrefois envahi la Palestine, peut-être même l'Egypte, il n'en coûta pas davantage de les transporter d'Egypte en Etrurie, en Espagne et en Irlande. Les Grecs et les Romains ont eu, comme les nations modernes, leurs fabricateurs de migrations et d'origines romanesques, tout aussi naïves, tout aussi bien faites que celles de nos moines chrétiens. Dès qu'un mot d'un idiome barbare semblait avoir de l'analogie

avec une expression grecque, ou latine, ou barbare, déjà connue, on inférait de là une analogie de mœurs, d'origine et de race : les étymologistes se mettaient à l'œuvre; les inventions apocryphes naissaient aussitôt, et les fausses déductions se trouvaient mises en crédit de la meilleure foi du monde.

Les Danois, quand ils envahirent l'Irlande, détruisirent la civilisation chrétienne et la littérature nationale. Lorsqu'ils adoptèrent eux-mêmes la foi du Sauveur, ils firent peu d'attention aux antiquités irlandaises, et se livrèrent au commerce d'une manière exclusive. Mais vers le onzième siècle, sous le règne de Brien Boiromh, le peuple opprimé reconquit l'avantage sur ses oppresseurs. On recueillit avec avidité tout ce que l'on put trouver des débris de l'antique littérature. Les écrits du Saxon Bède, du Breton Nennius, furent compulsés par les savans de cette époque. Dans Nennius se retrouve déjà une partie des fables que nous avons citées, et qui ont rapport aux prétendues migrations des Scythes: par conséquent ces fables sont antérieures. C'est à une ère plus reculée et plus savante encore qu'il faut rapporter l'hébraïsme dont la langue et les traditions irlandaises se trouvent empreintes; hébraïsme qui résulte d'une longue culture et de la fable et de la grammaire gaëliques : hébraïsme qui n'a pu appartenir à une époque aussi sauvage que celle de l'affranchissement de l'Irlande. Je ne prétends pas que sous Brien Boiromh', des traditions empruntées aux Scaldes, mais extrêmement défigurées, ne se soient glissées dans les antiquités irlandaises. On a pu confondre

avec les Scaldes danois, voués à la sorcellerie, les Tuatha Danan, race druïdique, qui s'occupaient également d'incantations magiques. Cependant, cela est loin d'être complètement démontré, et sans rien affirmer de positif à cet égard, je me contenterai de faire observer qu'il y avait entre les races irlandaise et scandinave une haine trop prononcée et trop vive, pour que la vieille civilisation irlandaise, cédant à l'influence d'un rapprochement passager, reçût d'elle l'empreinte de la civilisation scandinave.

A cette époque, il est certain que des notions exactes et précises sur l'ancien druïdisme irlandais s'étaient conservées dans les monastères : c'est ce que prouvent non les livres des Seanachies ou les poëmes des Bardes, mais le commentaire de Cormac, archevêque et roi de Cashel, qui vivait au dixième siècle, avant l'époque de Boiromh, et fut contemporain de l'invasion danoise. Nous avons déjà dit comment, dans les livres des Bardes et Seanachies, un caractère historique apocryphe fut donné à tout ce qui avait été allégorique. Rien de tel dans le commentaire de Cormac, que malheureusement nous ne possédons pas tout entier.

La conquête normande porta le coup fatal non-seulement à la liberté, mais à la civilisation, mais à la littérature irlandaises. L'ancienne constitution nationale fut envahie par la féodalité ; les Seanachies tombèrent dans le mépris ; les Bardes furent persécutés ; les Brehons ne jouèrent plus qu'un rôle faible et sans influence dans quelques tribus isolées. Cependant,

quand le nouvel ordre de choses fut consolidé, un peu de liberté reparut. Du temps du célèbre Mortimer, comte de March, l'Irlande jouissait d'une situation assez brillante. La poésie s'était relevée de ses ruines; les idées chevaleresques adoptées par les Bardes s'étaient amalgamées, de la manière la plus bizarre, avec les souvenirs hétérogènes de la vie patriarcale. Les vieux héros de l'Irlande reçurent une nouvelle couleur du reflet chevaleresque qui se projeta sur eux, et dans plus d'un poëme de cette époque, les souvenirs et les traditions des vieux temps s'allièrent étrangement avec les opinions du moyen âge.

Quand la Réforme s'introduisit en Irlande, Henri VIII et sa fille Elisabeth persécutèrent avec une extrême fureur les derniers et faibles restes des Seanachies et des Brehons, restes qui étaient parvenus à se soustraire à l'oppression normande. Ce fut alors que toute la vieille civilisation irlandaise disparut des hauts rangs de la société, quoique la noblesse s'enorgueillît encore de descendre soit des Normands, soit des Mileadh, ancienne tribu militaire de race irlandaise. Le peuple accueillit les derniers débris des Bardes qui se métamorphosèrent en mimes, en jongleurs, ou plutôt allèrent se confondre avec une classe de mimes d'origine plus ancienne, et voués aux amusemens populaires. Les Seanachies s'effacèrent totalement ainsi que les Brehons. Aujourd'hui, de toute la civilisation de l'ancienne Irlande, il ne reste que la langue et quelques vestiges de coutumes à moitié conservées par les tribus pastorales de l'intérieur.

Nous venons de parcourir un vaste espace. De la littérature païenne, proprement dite, nous ne possédons que quelques lois, dont la rédaction semble entièrement païenne, et qui se sont conservées dans les codes les plus anciens, rassemblés par les ordres des rois chrétiens de l'île. La majeure partie des lois a subi, comme la loi salique et la loi ripuaire, une métamorphose chrétienne, qui n'a effacé que les souvenirs de la religion païenne, et non les institutions primitives. Le génie patriarcal y respire encore. D'autres sont évidemment dus à l'influence chrétienne, aux progrès du commerce et de la civilisation matérielle. Je ne sais si l'on pourrait découvrir dans quelques-unes d'entre elles l'influence et la trace des codes romains, que des moines auraient connus; c'est une question que je ne puis résoudre, que je laisse indécise, et que j'abandonne aux savantes investigations des jurisconsultes.

Les histoires traditionnelles de l'Irlande, histoires que nous avons déjà caractérisées d'une manière assez précise, appartiennent, quant au fond, à cette ère de christianisme qui suivit l'arrivée et les prédications de saint Columban. La forme sous laquelle elles nous sont parvenues ne remonte pas aussi haut. C'est vers le neuvième siècle au plus, et vers le douzième au moins, que furent composées celles qui ne s'occupent du passé qu'accidentellement, sans beaucoup de détails, et où l'on retrouve l'esprit et le génie de véritables annales contemporaines: telles sont les annales d'Innisfallen, le livre de Tighernmass, ainsi que celui

de l'archevêque de Cashel. Ces ouvrages sont presque tous antérieurs à l'invasion normande. Quelques-uns appartiennent à l'époque de l'invasion danoise. D'autres coïncident avec le règne de Brien Boiromh et de ses successeurs, c'est-à-dire avec l'ère de la restauration nationale de l'Irlande.

Quant à ces autres récits, presque tous héroïques, mythologiques, romanesques, où les traditions et les mythes ont été transformés en poésie, ils doivent leur origine à deux époques différentes : à celle de la résurrection des libertés irlandaises sous Brien Boiromh, et à celle de l'établissement définitif des institutions normandes. C'est à cette source féconde que Keating a puisé. Dans les livres de Lecan, de Sligo, de Ballymote, l'érudition trouvera des trésors ; mais si elle n'appelle à son aide la plus judicieuse et la plus exacte critique, elle courra beaucoup de risques.

Nous n'avons rien dit encore de l'Ossian irlandais, dont des fragmens importans sont parvenus jusqu'à nous. Ces chants datent presque tous de l'époque dont nous parlons, et ne peuvent avoir été composés avant le douzième siècle. Il y a certainement dans ces poëmes un mélange de souvenirs beaucoup plus anciens ; mais leur histoire critique et approfondie reste encore à faire. Nous ne voulons pas parler ici de l'Ossian de Macpherson, ouvrage apocryphe, création de Macpherson lui-même, qui s'est plu à étendre et paraphraser en style moderne le peu de traditions antiques que ses compositions renferment. C'est à lui seul qu'est dû ce ton de sentimentalité emphatique, étran-

ger à l'Ossian original, quoique la poésie des Bardes ne soit pas aussi rude que celle des Scaldes, et que l'on voie quelquefois des sentimens tendres et doux s'y manifester.

Une dernière source de traditions irlandaises, ce sont les Mabinogion ou contes populaires dus aux mimes et jongleurs dont j'ai parlé plus haut. Certes, il y en a quelques-uns de fort anciens; mais défigurés dans le cours des âges, ils ne nous sont parvenus qu'après tant d'altérations successives, que leur étude offre aujourd'hui peu de véritable instruction.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de tous ces documens d'espèces diverses, appartenant à des siècles différens, on sera frappé de la richesse et de l'indigence qu'ils nous offrent. Parmi ces sources nombreuses, il n'en est aucune à dédaigner; il en est peu dont le cours soit limpide. Il faut surtout que l'historien judicieux, le philosophe observateur s'occupent de l'analyse de la langue irlandaise, document infiniment précieux. Il est probable, ainsi que je l'ai dit plus haut, que les anciens moines scotiques, qui ont écrit des grammaires et compilé des dictionnaires irlandais, réduisirent cette langue en système, et y introduisirent de force un type hébraïque, qui lui est étranger. Deux motifs semblaient autoriser cette altération: d'abord il y avait eu des relations de commerce entre les Irlandais et les Phéniciens, relations que l'on interprétait et que l'on exagérait; car jamais les marchands de ces régions lointaines n'ont eu les vues scientifiques et religieuses qu'on leur attribue, et rien

ne prouve que les Phéniciens aient fait des établissemens en Irlande, ni que leur influence s'y soit propagée : ensuite, comme l'hébreu passait pour la langue primitive, on le prenait pour le critérium infaillible de l'antiquité des autres langages, et l'on se plaisait à rattacher aux tables généalogiques de Moïse, les origines irlandaises.

Les travaux de ces premiers grammairiens semblent avoir été connus des lexicographes et grammairiens irlandais du moyen âge, qui les citent plus d'une fois et semblent même s'appuyer de leur autorité. En définitive cependant, nous ne possédons de tout cela que des restes extrêmement faibles. Le commentaire de l'archevêque Cormac est le seul flambeau qui puisse encore éclairer et expliquer à nos yeux un grand nombre d'archaïsmes.

Enfin quelques tribus des villages d'Irlande ont conservé les débris épars et informes d'une foule d'institutions de la vie civile, quant aux propriétés mobilières et immobilières, aux héritages et aux classifications sociales. L'oppression normande, et même la tyrannie protestante n'ont pas oblitéré entièrement toutes les traces d'un ancien ordre de choses. Il n'est pas inutile de consulter aussi quelques superstitions populaires, où se conservent plusieurs opinions du Druïdisme.

Nous n'avons point parlé des écrivains ecclésiastiques de l'ancienne Irlande, qui semblent devoir offrir peu de documens intéressans. Cependant un examen attentif des faits qu'ils rapportent pourrait devenir fort

utile. Il serait important d'avoir recours à la légende, surtout celle qui a rapport aux deux grands saints de l'Irlande, Patrick et Columban, à sainte Brigitte (que l'on a confondue avec la déesse Brighit), à saint Féchan et à quelques autres saints. Sir Charles Vallancey, qui exagère la vieille civilisation de l'Irlande, ne sait comment accorder avec ses opinions le récit de Giraldus Cambrensis qui accompagna le roi normand, conquérant de l'Irlande, et qui nous peint comme sauvages les tribus habitantes de cette contrée. Le savant baronnet se courrouce fort contre Giraldus. D'un autre côté, Ledwich veut que la chronique du moine soit la plus pure source des antiquités de l'Irlande. Il y a exagération des deux côtés. Giraldus, chroniqueur remarquable, ne nous donne pas la clef des vraies antiquités irlandaises. Mais il mérite d'être consulté.

Enfin si l'on voulait étudier l'Irlande à fond, il faudrait non-seulement tenir compte des notions très-peu nombreuses que les anciens nous ont conservées sur ce pays, mais étudier les chroniques d'Ecosse, d'Angleterre, peut-être même les traditions de la Basse-Bretagne, et les poëmes chevaleresques normands sur la Table ronde, dont la principauté de Galles est le théâtre, mais où se trouvent des allusions à l'Irlande. Il faudrait spécialement examiner les rapports qui s'établirent au moyen âge entre le pays de Galles et l'Irlande, rapports dont le souvenir est resté gravé dans les annales des Kymrys. Les Sagas islandais font mention des conquêtes norwégiennes en Irlande. Peut-

être l'histoire positive ne tirerait-elle pas un très-grand profit de ces investigations ; mais il est toujours curieux pour le philosophe, d'étudier l'influence mutuelle d'un peuple sur un autre peuple.



CHAPITRE II.

De l'ancienne population de l'Irlande.

§ I. *Colonie de Keasar.*

Les moines scotiques, moins attachés à l'Eglise chrétienne d'Occident qu'à celle d'Orient, ont forgé un système de généalogies et de migrations arbitraires, qu'ils ont attribuées aux diverses tribus par lesquelles l'Irlande fut occupée. Ils ont prétendu que ces tribus, après avoir eu des rapports avec la Grèce et l'Egypte, et subi beaucoup de vicissitudes, abordèrent dans l'île d'Eirin. Absurdes en elles-mêmes, ces généalogies contiennent cependant des noms dont l'origine est druïdique en grande partie, et qu'il ne faut pas oublier d'examiner. Ce sont les divinités du pays, affiliées entre elles, et revêtues du caractère de personnages historiques. Il est vrai que l'on a personnifié de la même manière les tribus et les idiomes même parlés par elles, et de cette fusion est résulté un ensemble complexe, dont le fil s'est embrouillé progressivement, et dont le travail le plus patient et le plus opiniâtre peut seul venir à bout.

Commençons par écarter une première difficulté.

Ces inventions sont si évidemment fausses et mensongères, que l'on serait tenté de les attribuer, non aux moines scotiques, mais aux moines du treizième et du quatorzième siècle. En effet, ces derniers, éloignés de l'ère druïdique, n'étaient point remarquables par leur savoir, et vivaient à une époque où Bardes, Brehons et Seanachies étaient tombés dans une nullité absolue ou presque complète; tandis que les premiers, savans et versés dans les lettres, plus rapprochés de l'ère druïdique, vivaient à une époque où les Bardes, Brehons et Seanachies venaient d'imprimer à leurs traditions une couleur mosaïque, afin de leur enlever tout vestige de paganisme.

Cette supposition ne résiste cependant pas à une discussion réfléchie. De même que les moines francs et saxons forgèrent des origines troyennes et macédoniennes, qu'ils attribuèrent aux Saxons et aux Francs; origines nées des souvenirs confus que leur avaient laissés la lecture de Quinte-Curce et de Virgile, et qui, par conséquent, se rattachaient, avec plus ou moins de maladresse, aux événemens de l'antiquité romaine: de même les moines scotiques, imbus de la lecture de l'Ancien Testament en langue hébraïque, et cultivant le grec de préférence au latin, attribuèrent aux Irlandais des origines mosaïques, grecques, égyptiennes. Ce qui tranche la question, c'est que l'on trouve ces mêmes origines, ces migrations et ces généalogies, indiquées chez Nennius. Si elles eussent été arrangées par les moines des temps postérieurs, ils les eussent rattachées aux fables celti-

ques, rapportées par Galfred de Monmouth, et au lieu de remonter à une source mosaïque et hellénique, c'est aux souvenirs de Rome et de Troie qu'ils eussent donné la préférence.

La connaissance que ces arrangeurs d'antiquités irlandaises avaient des ouvrages classiques, se révèle par un seul fait: ils essaient d'identifier les souvenirs primitifs de la nation avec la Bithynie, pays des Bebrykes, peuple qui figure aussi dans la Gaule méridionale. C'est à ce sujet que des divinités druïdiques ont été métamorphosées en personnages et en territoires historiques. Le point central de ces fictions est Baath, le premier homme qui ait émigré en Irlande, le premier Dieu, le premier habitant, la personnification vivante de la race irlandaise elle-même. Ce Baath, que l'on semble avoir conçu sous une triple forme, et dans son unité, venait du Bith-aon, ou Bith-aoin, pays de Bith ou Bath, double forme d'un mot identique. Aon ou Aoin dérive du mot *Aoi*, région. La consonnance fortuite de *Bith-aon* et de la Bithynie a causé la confusion que je viens de signaler.

Bath se nomme le Bon Beatha. Il a pour fille Keasar, (*Ke-as-ire* ou *Ke-as-aire*), la fameuse *Ire* ou *Aire*, grande déesse des Irlandais, épouse de son père. Nous parlerons plus bas de ces deux personnages, lorsque nous aurons à traiter de la religion. Bath se métamorphose en homme, et Keasar, sa fille, son épouse, se métamorphose en femme. On a voulu rattacher son souvenir à la tradition du déluge: elle est devenue nièce de Noé, arrivant en Irlande quelque temps avant

le déluge, pour y mourir presque aussitôt. Enfin, comme nous l'avons déjà dit, on lui a donné pour époux son propre père. Puis on a fait de Baath, Beatha, Bith, deux êtres différens, l'un père, l'autre époux de Keasar. C'est ainsi que les plus anciennes divinités irlandaises ont reçu une fausse interprétation biblique et historiqne. En nous occupant de la primitive religion irlandaise, nous traiterons de ces mêmes mythes relatifs au déluge, non sous leur rapport chrétien, mais considérés comme appartenant à la croyance celtique.

Cette divinité unique et triple, ce Bath, père, époux, frère de Keasar, vient de l'Orient, et débarque à Dunnambarc, dans la province de Conacht : là se trouve la forêt de Keasar, de la déesse Aire ou Ire, Ke-as-ire, située dans la partie occidentale de l'Irlande. Bath meurt à Sliabh Beatha, la montagne de Beatha. En parlant de l'ancienne géographie irlandaise, nous trouverons occasion d'expliquer comment s'est opérée la personnification d'une foule de localités, personnification curieuse, et qui nous permet de jeter un coup d'œil historique sur la division ancienne du territoire, et l'établissement des tribus en Irlande.

Trois hommes, trois femmes, prenant possession du pays, succombant dans leur entreprise, et donnant leur nom à diverses portions de l'Irlande : tel est le type primitif vers lequel viennent converger plusieurs traditions relatives à la primitive population de l'Irlande. Ces trois hommes, ces trois femmes se retrouvent dans les trois grands dieux mâles, dans les trois

grandes déesses femelles des Tuatha-Danan ou Dadan, c'est-à-dire des Druïdes magiciens, appartenant à l'ordre sacerdotal irlandais. Il est probable que l'on aura ajouté à l'invention des moines scotiques d'autres inventions, destinées à expliquer les souvenirs populaires et traditionnels de cette triple divinité.

C'est ainsi que, dans le Livre Blanc (*Leabhar dhroma sneachta*), il est question de trois femmes qui, les premières, occupèrent l'Irlande, et lui donnèrent son nom. Plus tard nous reconnaîtrons en elles les trois reines, les trois déesses des Tuatha-Danan. Quelquefois ces trois femmes sont représentées comme trois hommes; pères, fils, époux des déesses, ce sont alors les trois grands dieux des Tuatha Danan. On fait d'eux trois pêcheurs, Capa, Laighne et Luasat, hommes vigoureux venant d'Espagne; le déluge les surprend dans un lieu nommé Tuath Jnbhir. Ordinairement on les nomme Bith, Bith-Fiontan, et Ladrha; le premier, père de Keasar, le second, son époux, le dernier, son frère. Ladrha est aussi l'une des divinités femelles qui donnent leur nom à l'Irlande.

Après le déluge, nous retrouvons dans ce pays la même triplicité de personnages mythologiques; ce sont Fors, Fearon et Andord, dont on fait des êtres réels et historiques. Parmi les enfans de Bartolam, et les petits-fils de Miless, dont nous nous occuperons bientôt, on voit ensuite reparaître Fearon.

L'île était restée long-temps déserte, quand Adhna, fils de Beatha (personnage mythologique, placé en tête de toutes les tribus d'Irlande), vient découvrir

l'Irlande. C'est toujours la même fable, soumise à une variété singulière de métamorphoses qui la défigurent, et à une amplification bizarre, où les mêmes événemens sont répétés jusqu'à satiété, et où l'ignorance des temps postérieurs se trahit d'une manière évidente.

Deux marchands, deux Keannuithe, accompagnent Adhna, fils de Beatha. On n'a pas manqué d'en faire des Cananéens. Peut-être est-ce un lointain souvenir du commerce des Phéniciens, souvenir qui n'a laissé sur le sol de l'Irlande aucune trace profonde. Ailleurs on trouve ces Keannuithe ou Aonaïc, dépeints comme un peuple de géans.

Revenons à Beatha-le-Bon, source de cette mythologie si étrangement défigurée. Il est père de Phenius Farsa, personnage dont on n'a pas manqué de faire le symbole des Phéniciens. Ce Phenius Farsa est l'ancêtre de la caste militaire de l'Irlande, des *Milcadh*, guerriers : par un puéril rapprochement de mots, on a transformé ces Mileadh (venant de *Mil*, héros, en latin *Miles*) en Milésiens, habitans de Milète. Ce Phenius Farsa, aïeul des Phenii, des Fins, ou héros de l'antique Irlande, est devenu aussi le symbole de la science, de la haute instruction religieuse et militaire; en effet les guerriers étaient placés sous la tutelle des Druïdes, chargés non-seulement de l'éducation religieuse, mais de l'éducation militaire. Ce n'est pas que ce Phenius Farsa fût un personnage druïdique. Les moines scotiques l'inventèrent, comme représentant l'ancienne caste militaire. On a voulu, comme

nous le verrons plus tard, l'identifier avec le dieu inventeur de l'écriture Ogham, avec l'Hercule Ogmios des Irlandais et des Gaulois.

J'ai déjà dit que Baoth, Bith, Baath, est originaire du Bith-aon, pays de Bith, que l'on a transformé en pays des Bithyniens. Selon Arrien, Bithys ou Bithynus, dieu des Thyniens, est fils de Phineus; et Vallancey, se hâtant de saisir l'analogie qui se présentait à lui, n'a pas manqué de rapporter à cette origine, le Fenius, fils du Bith irlandais, hypothèse qui tombe d'elle-même: car ce Fenius, au lieu d'être un personnage mythologique, n'est qu'un simple symbole de la tribu militaire.

Vallancey affirme que Bath signifie homme de mer, matelot. C'est le dieu des ondes, le dieu des vaisseaux, celui qui a transporté en Irlande les premiers habitans qui sont venus, soit de la Celtibérie, soit des Gaules, fixer leur résidence dans cette île. La différence radicale qui sépare la langue primitive de la Grande-Bretagne de celle de l'Irlande, me fait croire que ces émigrans venaient de la Celtibérie. Ce même Bath s'identifie avec le grand dieu des Tuatha-Dadan, avec le Deal-Baoith, sur lequel il est temps de fixer notre attention.

Deux motifs ont engagé les moines scotiques à faire dériver de Chus l'origine des Tuatha-Dadan: d'abord l'analogie de ce nom Dadan (ou Danan), avec les Chaldéens de Dadan; ensuite l'exercice de la magie, exercice attribué aux Druïdes, nommés Tuatha-Dadan. Comme les premiers chrétiens regardaient le démon

comme l'auteur de la magie, la race de Chus, frappée d'une malédiction spéciale, était nécessairement adonnée à la sorcellerie. Mais dans le fait, les Tuatha-Dadan, au lieu d'être isolés des autres races d'Irlande, n'en diffèrent sous aucun rapport, et s'y rattachent étroitement par une commune origine. Ce ne sont que les représentans d'un Druïdisme antique, qui, tombé en désuétude, fut remplacé, comme nous le verrons plus tard, par un Druïdisme nouveau, soutenu par les Mileadh, guerriers révoltés contre le Druïdisme primitif. On voit ici une nouvelle conquête, un nouveau partage, l'abolition des antiques divinités de l'île.

Breas (*Bri-As*, l'homme fort) fut, dit-on, le guide des Tuatha-Dadan, lorsqu'ils émigrèrent en Irlande. C'est un des trois frères, enfans de Danan, fille de Deal-Bhaot. Danan a donné son nom aux Tuatha de Danan. Leur grande divinité, Danan, est la même qu'Aire, l'Irlande personnifiée, la déesse, la mère, la nature, la reine de la région occidentale. Dans le chapitre qui traitera de la religion, tous ces noms seront expliqués. Danan, triple et une, mère des trois grands dieux, de Breas, de Juchor et de Juchorba, est la même que Ke-as-aire ou Ke-as-ire, la grande Ire. Elle est fille de Deal-Bhaoit, c'est-à-dire de Baath ou Bith, grand dieu de la nation irlandaise.

On fait aussi descendre de Nemed, dont nous aurons occasion de parler, ces mêmes Tuatha-Dadan. Nemed n'est qu'une personnification de la caste sacerdotale, considérée spécialement sous le point de vue législatif : de même que ces Tuatha-Dadan ne sont

qu'une autre personnification du même ordre sacerdotal sous le point de vue de la magie religieuse. Le fils de Bath, Ibath ou Jobhath est aïeul, est parent au deuxième degré ascendant, de Nemed, dont le trisaïeul est Fathochda, frère puîné de Baath. En tête des généalogies irlandaises, ce Jobhath et ce Fathochda figurent avec Baath leur frère : ce qui nous ramène toujours dans le cercle d'une divinité triple. De cette triple divinité on a fait les pères, grands-pères, fils, petits-fils, etc., d'une foule de races héroïques et sacerdotales de l'antique Irlande, confondues et mêlées avec un inexprimable désordre, et offrant la plus étrange contradiction. Partout on devine aisément le but des moines scotiques. Ne pouvant supprimer tout à coup le souvenir des antiques divinités, ils les ont introduites dans la généalogie des tribus, non plus comme êtres surnaturels, mais comme hommes, et ils ont ensuite soumis ces généalogies à leur arrangement arbitraire. Heureusement ce labyrinthe n'est pas sans issue, et le fil conducteur se trouve entre les mains de la critique.

Nous avons déjà dit que Deal-Bhaoit, la grande divinité des Tuatha-Dadan, eut pour fille Danan, qui n'est autre que la grande Aire ou Ere; nom qui n'a rien d'hypothétique, et qui appartient bien réellement à Danan. Elle est donc Ke-as-are, ou Ke-as-aire. D'elle naissent les trois frères, les trois dieux, les trois Mages, les trois rois, enfin les chefs de l'émigration des Tuatha-Dadan, désignés plus haut sous le nom de Brias, Juchor, Juchorba. Mais, de son côté, Deal-Bhaoit, le

grand Bath a un fils; et ce fils a pour filles, Eire, Fodhla, Banba, les trois premières femmes qui abordèrent en Irlande, et lui donnèrent son nom. Elles s'identifient et coalescent dans une seule grande Eire (Keasar, Ke-as-aire). C'est à cette seule et même divinité de l'île, considérée comme symbole de la nature entière, que viennent aboutir Danan et ses nièces, Eire, Fodhla, Banba, trois reines et déesses des Tuatha-Dadan. Il résulte de cet assemblage de preuves et de traditions, que les Tuatha-Dadan furent considérées par les Irlandais comme les habitans primitifs de l'île. Plus tard, nous verrons en eux les pontifes de la religion ancienne, vaincus par les ministres d'une religion nouvelle, soutenus des Mileadh, caste guerrière, qui prit alors l'ascendant sur le vieil ordre sacerdotal.

Les fils de Bath, les grands dieux des Danan; Brias, Juchor et Juchorba, se nomment encor Uar, Jurca, Jurcatha. On les dit issus de Cuill, Ceacht et Grian, divinités des Tuatha-Dadan. Ils se prétendent nés du Clan ou de la tribu du petit Tuireann. Brias, fils d'Uar et qui n'est que Uar lui-même, est nommé le héros de Tuirionn. On retrouve souvent ce Tuirean et ces Tuirion dans les antiquités irlandaises; elles font aussi mention de la cité de Crotun ou Crotone. Partant de là, les moines scotiques et après eux Vallancey ont rattaché la prétendue migration des Tuatha-Dadan (métamorphosés en Chaldéens de Dadan), aux migrations des Pélasgues tyrrhéniens ou tyrséniens, fondateurs de Crotone et qui se confondirent

en Etrurie avec le peuple étrusque. On sait que cette dernière nation entretint jadis commerce avec les Gaules, et que l'Italie septentrionale, à une époque très-reculée, communiqua, par l'intermédiaire de quelques nations barbares, avec les régions des bords de la Baltique, où se recueillaient l'ambre et le succin. Sans doute les Etrusques auront visité l'Espagne, et rien n'a pu s'opposer à ce que, suivant la trace des Phéniciens, peut-être des Carthaginois, ils se soient aventurés jusqu'à l'extrême Occident et soient venus aborder en Irlande. Mais partout où les Pélasgues tyrrhéniens abordèrent, ils apportèrent avec eux le culte pélasgique des Cabires, qui dut à cette importation son établissement en Etrurie, et que nous retrouvons sous des désignations absolument analogues en Irlande, où il s'incorpora à l'ancien culte des Tuatha-Dadan ou Druïdes. Si les Phéniciens n'avaient pour but que le commerce, les Tyrhéniens y joignaient une intention politique et religieuse. Déjà l'existence du culte cabirique en Irlande avait été observée par l'antiquité qui l'avait nommée l'*Ile Sainte*.

Uar, Jurca, Jurcatha, fils de Cuill, Ceacht et Grian se trouvent indiqués sous les noms de Mac-Cuill, Mac-Ceacht, Mac-Grian. Ce sont trois divinités, trois princes des Tuatha - Dadan; ils se partagent l'Irlande. Leur grand-père est Daghda, la grande divinité des Tuatha-Dadan; nous ne pourrons examiner que dans le chapitre de la religion les rapports de ce Daghda ou son identité avec Deal-Bhaoit, dont nous avons parlé plus haut. Envisagés comme dieux,

les trois frères se nommaient Macuill, Maceacht, Macgreine : comme hommes , c'étaient Ea-Thoir, Tea-Thoir, Cea-Thoir. Or les Gadeliens (*Gaodhall*), les anciens Irlandais descendaient de Ea-Thoir, qui eut pour fils Gadel, personnification des Irlandais, inventée par les moines scotiques. Ainsi les Tuatha-Dadan ne sont autre chose que les Gadeliens ou Irlandais originaires. Fenius Farsa, fils de Baath, ancêtre des Irlandais, a pour second fils Niul, père de Gadel; Niul est le même que Ea-Thoir; il est censé, comme Ea-Thoir, recevoir les leçons de Fenius Farsa; dans cette école naît Gadel, ancêtre de la race irlandaise. Pour nous résumer, ces Tuatha-Dadan, ces pontifes, les Gaoidhal, la masse du peuple, comprenant les guerriers, les prêtres, les tribus inférieures, et les Fenii, Scuits, Scots ou Milésiens (les guerriers), dérivent tous d'une source commune et ne forment qu'une seule et même nationalité irlandaise. Les guerres qui s'élèvent entre eux ont pour causes la question de prééminence entre les guerriers et les pontifes et l'introduction d'un nouveau culte, ou plutôt la modification des anciennes croyances.

Eathoir (ou Maceacht); Teathoir (ou Macuill); Ceathoir (ou Macgreine) épousent trois déesses, Eire, Fodhla, Banba, et sont détrônés ainsi que leurs femmes, comme nous le verrons plus bas, par les Milésiens ou guerriers. Une population nouvelle ne succède pas à une population nouvelle. C'est une révolution politique et religieuse qui s'accomplit au sein de l'ancienne population. Par suite de cette révolu-

tion, les Scots (Milésiens ou Fenii), les guerriers oppriment les Gaoidhal, la masse de la primitive population d'Irlande. Le nom de Gaoidhal, sans s'anéantir, s'efface insensiblement, et celui de *Scots*, désignation spéciale des Milésiens (ainsi que nous le prouverons), prend peu à peu sa place.

Eire, Fodhla et Banba sont encore adorés par les Tuatha-Dadan, sous les noms de Badhbha, Macha et Moriogan. Macha est femme de Nemed, grande divinité des Nemédiens, qui ne sont eux-mêmes que les Tuatha-Dadan, considérés comme Brehons, comme juges sacerdotaux de l'Irlande.

Souvent, au milieu d'un tel chaos de documens, on est obligé de retourner sur ses pas, de revenir au même point d'où l'on est parti : car toutes les preuves s'enchaînent et c'est là le seul moyen de se convaincre que, dans cette diversité apparente de traditions, on ne fait que tourner dans le même cercle de notions historico-mythologiques, religieuses et idéales. Or le point central est ici le dieu Bath, auquel on a rattaché toutes les généalogies irlandaises : triple divinité que nous avons vue reparaître sous une multitude de formes. Il est probable que son culte est le résultat de l'affiliation d'un culte tyrséno-pélasgue, parti de Crotone, et mêlé à un culte druïdique d'origine irlandaise. Si nous repoussons de nos conjectures toute influence des divinités et de la civilisation phéniciennes, c'est que nous ne retrouvons aucune trace précise de cette influence, et que, dans les contrées lointaines où ils abordèrent, les Phéniciens ne voulurent

jamais importer de nouvelles doctrines religieuses, mais seulement servir leurs intérêts commerciaux.

Baath, ce dieu de l'Irlande, nommée d'après lui Bith-Aon ; Baath, l'aîné, le Bithynien, que Vallancey et les moines scotiques donnent pour père aux Scythes, est la grande divinité des Tuatha-Dadan, leur Deal-Bhaoit, père mythologique de la caste militaire des Fenii ou Scuits, ridiculement métamorphosés en Scythes et en Phéniciens. Ainsi il faut voir en lui le symbole unique des deux castes qui se subdivisèrent dans la suite, castes supérieures des pontifes et des guerriers. Quant à Gaoidhal, il représente la masse même du peuple. Baath a pour frère Jobath, duquel est issu Nemed. Aiteachta ou Fathochda est un autre frère de Baath. De lui dérive la colonie de Bartolam. Nemed est l'homme de la religion; Bartolam est le guerrier oppresseur. Baath, Jobhath et Aiteachta ne sont qu'une même divinité. Nous verrons bientôt que Nemed et Bartolam représentent la vieille querelle de la race sacerdotale et de la race guerrière : querelle qui se termine par le triomphe des Milésiens et l'oppression des Tuatha-Dadan. Au reste Baath, Jobath et Fathochda se confondent. Il y a bien une distinction entre Baath l'aîné, et Fathochda, le second des frères. Mais ce dernier lui-même se nomme aussi Aiteachta, l'aîné, l'ancien.

Bartolam, Nemed, et la colonie des Firbolg, dont nous aurons occasion de parler plus tard, se rapportent d'une manière plus spéciale à Jobath ou Fathochda, c'est-à-dire au frère de Baath. Cependant

les Irlandais anciens se nommaient eux-mêmes Attach Tuath (anciens seigneurs) Attach-Cothi ou Aiteach-Cothi (vieux Scots). Ces Attach-Tuath ou Attach-Cothi, sont désignés comme aborigènes : ils ont pour symbole, pour personnification, leur ancêtre Aiteachta. Ces peuples primitifs arrivèrent, dit-on, en Irlande, en même temps que les Tuatha-Dadan, et habitèrent l'île de moitié avec eux. Si nous opposons aux enfans de Baath les enfans d'Aiteachta, nous ne pourrons voir en eux que les Gaoidhal, la masse des premières tribus d'Irlande, parmi lesquelles les Druïdes (Tuatha-Dadan) occupent le premier rang, comme fils des grandes divinités de l'île.

Aiteach-ta, signifie le fils aîné de la famille. Tantôt ce titre est donné à toute la nation : tantôt il appartient spécialement aux Tuatha-Dadan, fils aînés de Baath, frère de Fathochda ou d'Aiteachta, qui dans ce cas devient le puîné. Du reste, ce titre d'aîné, donné à celui dans la personne duquel la race entière se trouvait représentée sous forme d'aïeul de la race, pourrait bien se rattacher au droit de primogéniture en vigueur parmi les Irlandais. Dans la famille et la tribu, tous les frères et parens partageaient également : seulement l'aîné était considéré comme l'unité vivante de la tribu ou de la famille. Le droit d'aînesse appartenait toujours à l'ancienneté, et l'oncle âgé prenait nécessairement le pas sur le fils aîné, moins vieux que lui.

Ce mot Aiteach a subi de nombreuses vicissitudes. Il a été éclipsé, comme le mot *Gaoidhal*, par le nom

patronimique des Scots, après le triomphe de la caste militaire. D'abord on entendait par *Attach-Tuath*, les aborigènes; puis on appliqua cette désignation aux géans; car une tradition leur attribuait une prodigieuse force corporelle. Ensuite ces mêmes Aiteach-Tuath ne signifièrent plus que la classe des agriculteurs, des paysans. On ne vit pas disparaître aussi complètement la signification du mot Gaoidhal, attribuée à la masse entière de la nation. D'ailleurs nous trouvons dans les Aiteachta un peuple agricole, gouverné par une caste pontificale de Tuatha-Dadan. Quand cette caste fut opprimée par la caste militaire des Scots, Féniens ou Milésiens, les agriculteurs devinrent esclaves. Déjà ils avaient auparavant subi le joug de l'invasion belge, et probablement aussi, comme nous le ferons voir, celle des Brigantes. La caste agricole supporta le poids des taxes et des charges auxquelles la caste triomphante, devenue la nation souveraine, avait su se soustraire. Souvent la première se révolta; et même liguée avec les Tuatha-Dadan, elle parvint à reprendre momentanément l'avantage, pour retomber bientôt après dans la servitude.

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

PHILOSOPHIE.

HISTOIRE.

POÉSIE.

POÉSIE SCANDINAVE.

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA.

VARIÉTÉS.

DE L'IRLANDE ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES.

(N° 41. — MAI 1829.)

LE CATHOLIQUE.

LITTÉRATURE

APERÇU DES ÉCOLES LITTÉRAIRES DE L'ALLEMAGNE.

Le génie des Keppler et des Leibnitz ne brillait plus sur l'Allemagne. La philosophie qu'on enseignait dans les Universités, et dont Frédéric vantait l'excellence, parce qu'elle était débitée en latin, et non dans cette langue allemande, pour laquelle il avait une si grande antipathie, n'était qu'une rapsodie de maximes de Leibnitz et de Descartes, dont les Wolf et les Crusius n'avaient fait qu'une masse informe. La poésie allemande était au dernier point de décadence. Pendant la guerre de Trente-Ans, il s'était formé en Silésie une école de poètes distingués, à la tête desquels il faut placer Opitz et Flemming. Ils

tiennent, dans la littérature allemande, le rang qu'on assigne en France à Malherbe et à Marot. Cette école silésienne s'éclipsa bientôt; et au commencement du dernier siècle, les muses de la Germanie se réfugièrent à Leipsick, où le triste Gottsched leur fit répéter ses chants. Un déluge de vers insipides, et tous dans le genre appelé *français*, que Gottsched avait voulu mettre à la mode, inonda le nord de l'Allemagne; l'on vit le roi de Prusse puiser sans répugnance à cette Hippocrène. Cette source ne tarda pas à tarir. Mais une nouvelle école de poètes se forma en Suisse. Bodmer et Haller en furent les chefs. Bodmer, mauvais versificateur, a le sentiment du beau: le premier il découvrit à l'Allemagne des trésors qu'elle ignorait, et qui font maintenant l'objet de son admiration; il lui fit connaître ces Minnesinger, ces troubadours allemands du treizième siècle, cette foule d'empereurs, de princes, de chevaliers, dont plusieurs avaient su réunir aux images tendres et sublimes de la poésie, le charme et l'élégance de la versification. Il tira de la poussière ces restes d'épopées gothiques, dont le fond appartient à l'époque de la migration des peuples, quoique leur forme actuelle indique le onzième siècle de notre ère; ouvrages semblables aux poésies d'Homère, aux chants épiques du Persan Ferdoucy, des Indiens Vyasa et Valmiki. Le style de Haller est dur et rocailleux, son génie est élevé; s'il n'est pas grand poète, c'est un esprit noble et libre, et l'on entend toujours avec plaisir les accens d'une muse indépendante.

Les poètes qui font école en Allemagne n'ont rien de commun avec les coteries de versificateurs qu'on a vues en France et en Angleterre dans le dernier siècle. Ils exercent de l'influence comme Eschyle et Sophocle aux beaux jours de l'antiquité, et, dans les temps modernes, les troubadours, les Minnesinger, le Dante, Pétrarque, Shakespeare, Calderon, Racine, Corneille. Les jeunes gens se groupent avec ardeur autour d'un maître vénéré, auquel ils ne s'attachent pas avec une complaisance servile : c'est un modèle sur lequel ils se forment librement, comme Raphaël reçut les leçons du Pérugin. Cet esprit de vénération pour ses maîtres est entièrement opposé à l'esprit de coterie et de cabale littéraire. Voltaire et Rousseau ont eu quelque chose de cet ascendant; mais ils ne l'ont exercé que d'une manière funeste. On les craignait, on ne les aimait pas. Ce n'étaient pas des maîtres entourés de leurs disciples, mais des littérateurs, des sophistes ligués pour une croisade d'impiété. L'Allemagne a aussi connu ces associations depuis la réunion des philosophes de Berlin.

Les efforts des Suisses pour donner à la littérature allemande une allure indépendante, ne parvinrent pas à la tirer de l'ornière où l'avait fait tomber la manie du genre français. Deux auteurs d'un caractère différent, Klopstok, qui fit école, et Lessing, qui resta toujours isolé, furent plus heureux. L'un se fit chef d'une nouvelle secte de Grécomanes, l'autre se mit à la tête de quelques Anglomanes : il ne faut pas leur imputer les ridicules exagérations de leurs imitateurs.

Klopstok, esprit religieux, donna comme Protestant, comme apôtre d'un christianisme un peu vague, tout à la fois sentimental et raisonné, le modèle de ce ton de sensiblerie, de ce style vaporeux propre à son école; c'était du sublime sans fond, de la mysticité sans dogmes, de l'amour sans imagination, de l'enthousiasme sans objet, ensemble bizarre pour lequel on a créé le nom de *religiosité*. Cependant Klopstok avait une ame vraiment élevée. Malgré l'assoupissante monotonie de sa *Messiade*, on ne saurait nier qu'elle ne contienne des beautés du premier ordre, des sentimens tour à tour tendres et sublimes, éloge qu'on peut faire avec encore plus de vérité de ses *Odes*, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre.

Le genre grave de Klopstok, sa muse chaste et austère, son enthousiasme pour Homère et Sophocle, le mépris que lui inspirait la philosophie française, et surtout sa franche aversion pour Voltaire, firent dans le nord de l'Allemagne une puissante diversion aux efforts de la coterie de Berlin pour acclimater, au moins en Prusse, les doctrines des encyclopédistes. Aussi les philosophes de cette Académie jetèrent-ils le gant à Klopstok et à son école. Une réunion de jeunes étudians de Gœttingue, qui, sous les auspices de ce poète, y avait formé une sorte de Parnasse, répondit au défi et ne craignit pas de faire retomber jusque sur le roi de Prusse le ridicule dont son académie voulait couvrir les Allemands. Les disputes littéraires furent les seules par lesquelles l'esprit public se manifesta alors en Allemagne. L'école de Klopstok se passionna

pour la Germanie avec une exagération un peu fantasque, car elle remonta jusqu'au temps d'Arminius et des vieux Teutons pour y chercher des modèles. On ne chanta plus que les triomphes des Bardes et des Scaldes, et la défaite de Varus, sans trop savoir ce que l'on célébrait. L'admiration pour les Grecs fut poussée jusqu'au fanatisme par les mêmes enthousiastes. L'Académie de Berlin opposa à cet enthousiasme factice, l'éloge des lumières du siècle et le tableau des conquêtes de la philosophie moderne.

Le poète Gerstenberg tient un rang honorable parmi les anciens amis de Klopstok; il est presque toujours exempt de cette emphase qui caractérise la plupart des imitateurs de l'auteur de la *Messiade*. Le comte Frédéric de Stolberg mérite également d'être cité : c'est un poète distingué, un citoyen plein de franchise et de patriotisme, un homme profondément religieux. Un de ses amis, Voss, manifesta de bonne heure une opposition marquée à ses principes. Le comte de Stolberg était passionné pour la cause de la noblesse, Voss avait en aversion les anciennes classes. Il n'est pas le seul littérateur qui, accueilli avec bienveillance dans les hauts rangs de la société, ait répondu à la confiance d'une illustre amitié par une haine injuste. Voss s'est fait un nom par ses travaux philologiques, et surtout par sa traduction d'Homère, qui, avant qu'il l'eût gâtée en la retouchant, pouvait être considérée comme un chef-d'œuvre d'intelligence et de fidélité; il n'a qu'un mérite secondaire comme poète.

Klopstok avait des sentimens démocratiques; mais

il conserva une vive reconnaissance pour les bienfaits dont l'avaient comblé le roi de Danemarck et les chefs de la noblesse du Holstein. La division fut lente à éclater dans les rangs de ses disciples. La haine de Voss pour les nobles, au milieu desquels il vivait, travaillait sourdement, et ne se manifesta qu'au commencement de la révolution française.

Au nombre des amis du comte de Stolberg et des plus chauds partisans de Klopstock, il faut compter Claudius, dont l'ame s'ouvrait aux idées grandes et sublimes, comme aux sentimens tendres et gracieux. Klopstock était luthérien rigide, sans trop tenir à la partie dogmatique du luthéranisme; Voss était une sorte de *chrétien rationnel*, nom qu'on a donné aux chrétiens-philosophes de l'Allemagne, qui s'efforcent de tout expliquer dans les livres saints, au moyen de la raison pure, pour leur ôter leur caractère de sainteté. Claudius et le comte Frédéric de Stolberg tenaient fortement aux dogmes et aux mystères de la religion. Tous deux avaient une tendance secrète au catholicisme, qui éclata au commencement de la révolution français. Le comte de Stolberg abjura publiquement; il se fit catholique, et rompit tout à coup avec le démocrate Voss.

Deux hommes d'un talent supérieur, Frédéric Jacobi et Lavater, se distinguèrent, entre les partisans de Klopstock, d'une manière indépendante. Jacobi délivra la philosophie allemande des lourdes chaînes dont l'avaient chargée les adhérens de Wolf et de Crusius. Il combattit la philosophie française dans la personne

de Voltaire, d'Helvétius, et refuta les théories de Locke, que les philosophes de berlin, et, à leur tête, le roi de Prusse avec son académie, s'étaient efforcés d'introduire en Allemagne. Il signala le scepticisme de Hume et la philosophie idéale du Hollandais Hemsterhuis, qui a écrit des pages qu'on croirait arrachées d'un manuscrit de Platon. Jacobi est celui de tous les auteurs allemands dont le style a le plus de noblesse et de pureté. A travers beaucoup de sensiblerie, de religiosité moderne, et de déisme, Jacobi possède un fond d'idées très-remarquables, une grande élévation d'esprit, une critique éclairée, une érudition philosophique peu commune, et une ame placée au-dessus des petits préjugés. Démocrate avec modération, Jacobi vécut dans les cercles de la haute société; il s'y fit chérir et rechercher. La partie de ses essais philosophiques, où il foudroie l'incapacité des réformateurs du siècle, l'emporte sur celle où il veut établir un système indépendant. Il est idéaliste comme Hemsterhuis ; mais on sent qu'il est tourmenté par une opposition dont il ne sait pas se rendre le maître, entre un philosophie religieuse, fondée sur des principes dogmatiques et sur une révélation divine, et une philosophie idéale, qui se fonde sur la reconnaissance de nos seules facultés intellectuelles. Jacobi est un de ceux qui ont pris la part la plus remarquable à la grande lutte qui divisa les amis de Klopstock, durant le cours de la révolution française.

Lavater, cette ame de feu, était le Diderot de l'Allemagne, sauf le cynisme et l'impiété du philosophe

français. Son génie va par saillies et par boutades. Il a peu de suite, et ses idées il les exagère tantôt avec un certain charlatanisme d'expression, et tantôt il les abandonne à peine énoncées et sans se donner le temps de les développer. Le curé de Zurich était destiné à causer une grande révolution dans la haute noblesse et parmi les partisans de Klopstock. C'est son influence secrète qui opéra la division entre les admirateurs démocrates de Voss et les amis aristocrates de Stolberg. Cependant Klopstock, Gerstenberg et Jacobi se tenaient entre les deux partis, et ils retardèrent la rupture jusqu'au moment où les troubles de France vinrent à éclater. Lavater a passé pour un jésuite déguisé en protestant : l'accusation est fausse, mais son amour du catholicisme n'en est pas moins un fait. Il était l'apôtre clandestin d'une société nombreuse à laquelle il faisait distribuer des livres imprimés pour ses seuls amis et sectateurs. On venait de loin pour entendre ses prédications et ses harangues, toutes prononcées dans des assemblées où nul profane ne s'introduisait, et qui étaient composées moitié de la noblesse et moitié de simples artisans et de gens du peuple. La principale réunion de ses adhérens, tous anciens disciples de Klopstock, se tint d'abord dans les hautes classes du duché de Holstein, et ensuite dans la partie catholique du cercle de Westphalie et spécialement à Munster. L'ancienne amie de Diderot et d'Hemsterhuis, la généreuse protectrice du célèbre Hamann, la belle princesse de Gallitzin, rassemblait dans cette ville les sectateurs de Lavater, et, de philosophe qu'elle était,

elle se fit ardente catholique. Le prince évêque de Munster, le comte de Furstenberg, s'empara de ce mouvement ; et il se forma, en Westphalie, une propagande catholique, en opposition à la secte des philosophes de Berlin et des illuminés d'Ingolstadt, qui nous occuperont plus tard.

Les hommes les plus marquans, les esprits les plus distingués vivaient alors en Westphalie, et formaient une sorte de cour à la princesse russe. De ce nombre fut Justus Mœser, le plus profond investigateur du droit germanique, l'éloquent écrivain qui, à la manière de Montesquieu et des anciens, nous a tracé un vaste tableau de l'économie politique, des affaires domestiques et de l'organisation sociale des anciens Francs et Saxons. Mœser est supérieur à Montesquieu sous le rapport de l'érudition : il s'est entièrement affranchi des préjugés philosophiques et politiques de l'auteur français, et il ne lui est point inférieur sous le rapport du talent. Son style est mâle et vigoureux, et son indépendance se manifeste hautement par le profond mépris qu'il ne craint pas de montrer pour le jargon historique de Voltaire, qui croyait avoir traité les questions les plus épineuses avec des sarcasmes.

Un autre auteur digne d'estime est Kleuker, dont le travail sur le Zendavesta, importé en Europe par Anquetil, qui n'avait pas le génie nécessaire pour en faire l'investigation approfondie, est encore ce que l'on a essayé de mieux sur les livres religieux de l'ancien Zoroastre. La tendance de Kleuker fut la même

que celle de deux autres écrivains, Hamann et Herder, qui, vivant dans la Prusse orientale et adversaires déclarés des philosophes de Berlin, durent bientôt se rencontrer avec les amis de Klopstock, et avec la société de Lavater et de la princesse Gallitzin.

Hamann est, nous n'hésitons pas à le dire, le génie le plus original que l'Allemagne ait jamais produit. En vénération à ses amis et à ses disciples, Jacobi et Herder, Hamann, né dans la basse classe du peuple, s'est élevé au rang des plus grands philosophes, et il est mort catholique dans la ville de Munster, après y avoir fait abjuration de la foi protestante, à une époque où la nouvelle philosophie française attaquait avec tant de scandale les idées de la révélation. Les écrits de Hamann ne s'adressent pas indistinctement au public courant après la nouveauté et avide de frivolités littéraires. Il a eu soin lui-même de les rendre inaccessibles au vulgaire des lecteurs, pour que la vérité ne fût pas déshonorée par un impur alliage avec le jargon philosophique du siècle. Hamann écrit en énigmes et sous des formes qui paraîtraient quelquefois extravagantes, sans leur piquante originalité. Sterne et Rabelais offrent des traits semblables ; mais ce qui est propre à Hamann, c'est la profondeur philosophique de ses pensées. Une apparence quelquefois triviale cache en lui une hauteur de vues immense : c'est une écorce rude qu'il faut percer pour y trouver un fruit délicieux. On pourrait lui appliquer le mot de Socrate sur Héraclite. Parmi ceux qui ont le plus religieusement cultivé l'amitié et conservé le souvenir de

Hamann, il faut placer en première ligne Claudius et Jacobi, que nous connaissons déjà, mais surtout Herder, le plus passionné de ses disciples. Dans l'époque moderne, un autre sectateur très-remarquable de Hamann s'est présenté en Allemagne sous le nom de Jean Paul.

Herder puisa dans les leçons de Hamann son enthousiasme pour Platon et pour Homère, et son culte des livres saints. C'est de lui qu'il apprit à admirer la sagesse de l'Orient, berceau du monde, à respecter les mœurs du moyen âge et à mépriser l'école de Voltaire et les encyclopédistes. Il était loin de posséder le génie philosophique de Hamann ; mais c'était un poète qui n'avait que de nobles inspirations et un enthousiasme généreux, un écrivain tout de feu et plein de force et d'originalité. Il faut juger Herder sur les écrits de la première moitié de sa vie : bientôt il n'est plus lui-même ; on sent l'influence du siècle, et, quand il veut s'y dérober, c'est avec une humeur chagrine qui inspire de la tristesse. Personne mieux que cet auteur n'a saisi, dans ses premiers écrits théologiques, le génie des livres saints, et surtout celui de l'ancien Testament. Malgré les écarts qui, sur la fin de sa vie, l'ont détourné de sa route primitive, il n'en revient pas moins avec tendresse et prédilection sur les inspirations de sa jeunesse. Il est assez singulier de voir le vieux Herder, évêque protestant, et passablement spinosiste, recommander la lecture des vieilles légendes, les remettre en honneur, les dépouiller de quelques formes bizarres, pour en démontrer non-seulement

toutes les beautés poétiques, la touchante et naïve simplicité, enfin le riche coloris mythologique qui les distingue, mais encore pour en faire reconnaître la vérité intime et pour prouver que rien n'est impossible aux hommes qui marchent avec Dieu. L'esprit de Herder était comme un champ de bataille, sa tête était une vaste encyclopédie. Tous les temps, toutes les époques se trouvaient entassés dans son imagination, et ce n'est point par l'ordre de ses pensées que se distingue le disciple du sage de Kœnigsberg. Une aigreur mal entendue finit par l'envenimer contre l'école de Kant, dont il avait été l'ami, et cette aigreur dégénéra en acharnement lorsque les deux frères Schlegel, sans provoquer Herder, et en lui manifestant même toute leur admiration, osèrent porter la main sur quelques-unes des idoles littéraires dont il avait eu la faiblesse d'élever les autels. Il devint alors presque infidèle aux principes qui l'avaient guidé pendant une grande partie de sa vie; mais il ne put jamais faire une entière abnégation de ses premiers principes.

Un mérite de Herder est d'avoir appelé l'attention publique sur les trésors de la poésie populaire et d'avoir traité avec le mépris qu'elle mérite la poésie académique, qui ne se distingue que par une froide élégance. Herder admire le génie sous quelque climat qu'il se trouve : il se prosterne devant Homère et Pindare; il écoute Eschyle et Sophocle; il suit Platon et le divin Socrate, sans refuser ses hommages au Persan Ferdoucy, à l'Indien Calidas et au poète Hafiz; il s'approche des troubadours et des Minnesinger, et

recueille les nobles inspirations de leur muse. Le Dante et Pétrarque, Boccace, le Tasse et l'Arioste, Cervantes et Caldéron, Spenser, Shakspeare et Milton, Corneille et Racine ont tour à tour en lui un admirateur franc et passionné. Rien de borné, rien d'étroit dans sa manière de juger le génie des diverses nations, et il sait, dans ses jugemens, s'élever, comme Lessing, à une grande hauteur. Les frères Schlegel seuls ont pu le surpasser par un goût plus sûr et mieux affranchi des entraves de l'opinion, et par l'universalité des vues.

Herder fit connaître à l'Allemagne étonnée les airs tendres et naïfs, les romances touchantes qui, avec tous les changemens qu'elles avaient subis depuis huit siècles, formaient les chants des paysans, des chasseurs et des pâtres de la Souabe, de l'Alsace et de la Suisse. C'est à lui aussi que l'on doit la connaissance plus générale des Kæmpevisar ou chansons héroïques du peuple danois, des romances écossaises, maures et espagnoles : le premier, il parla du *Romancero general* et des romances sur le *Cid*, depuis long-temps et injustement oubliées en Espagne. Ces publications firent une impression extraordinaire en Allemagne : Herder entraîna le cours des idées dans le sens de la chevalerie ; il fit triompher les idées religieuses et poétiques, les sentimens naïfs et populaires ; lui-même composa sur ce ton des chants lyriques pleins d'intérêt. Gœthe, le peintre Müller et le sectaire Jung, firent des chefs-d'œuvre dans ce genre. Claudius, Bürger et le comte Frédéric de Stolberg s'y exercèrent avec succès, et

tous ils eurent le bonheur d'arracher une grande partie des basses classes à l'influence des sophistes de Berlin, qui, en prétendant les éclairer, voulaient supprimer d'un coup les anciens chants de la nation, et détruire les livres populaires, copies grossières et informes des vieilles poésies chevaleresques, mais qui n'en ont pas moins leur mérite. Voilà ce qu'ils voulaient ôter au peuple, pour mettre à la place des dissertations démocratiques et anti-chrétiennes, et des diatribes contre les prêtres et les gouvernemens. La France et l'Italie ne connaissent pas le charme et l'énergie de ces vieilles poésies populaires. La France, dans ses chefs-d'œuvre, n'a qu'une poésie de cour pleine d'éclat, de grandeur et de délicatesse, mais nullement populaire; et en Italie, par une combinaison de circonstances particulières, les morceaux du Tasse et d'autres grands poètes sont chantés par le peuple même en guise de romances. Le vaudeville français, gai, vif et spirituel, mais très-peu poétique, ne saurait donner une idée de la poésie dont nous parlons. Quelle qu'elle soit, Herder et ses amis, en la ranimant, n'ont pas peu contrarié les plans des philosophes sur le peuple en Allemagne. Comme dans ce pays les classes inférieures savent presque généralement lire, le dessein de leur arracher leur vieille littérature, pour y substituer une lecture toute sophistique, eût pu avoir les plus dangereuses conséquences, si des hommes d'un grand talent ne s'y fussent courageusement opposés.

Hippel et Kant étaient encore au nombre des an-

ciens amis de Hamann, et formaient avec lui et Herder, à Kœnigsberg, une société opposée, dans l'est de l'Allemagne, aux philosophes de Berlin et aux illuminés, que l'école de Klopstock et de Lavater tenait en échec dans le Holstein et à Munster. Hippel a exposé, dans des romans pleins d'une piquante originalité, une partie des doctrines de Hamann et de Kant, et, quoique ces doctrines soient très-opposées entre elles, Hippel a su tirer un aussi bon parti des unes que des autres. Pour le philosophe Kant, comme sa grande influence sur l'Allemagne ne date que de la révolution française, nous en parlerons, quand nous serons arrivés à l'époque moderne.

Une partie de l'école de Klopstock se laissa égarer par l'influence du roman de *Werther*, et mêla la *sentimentalité* de Jean-Jacques avec la *religiosité* de Klopstock et de Jacobi. Miller, étudiant de Gœttingue et poète agréable, se mit à la tête de cette association qui inonda l'Allemagne de romans pleins d'amour platonique, et qui ont fait faire plus d'une folie dans les pays du Nord, où l'on prend à la lettre tout ce qui est écrit dans les livres. On a vu des jeunes gens se brûler la cervelle pour l'amour d'une Charlotte imaginaire, se détruire après avoir lu Rousseau, former des intrigues romanesques comme Siegwart, en quittant le roman de Miller, et entretenir des correspondances ridicules, où l'emphase le disputait à la sensiblerie, lors de l'apparition du *Woldemar*, roman philosophique de Frédéric Jacobi. Si le mal se fût borné là, et même quand quelques jeunes fous eussent pris le

métier de brigands, pour imiter les héros de Schiller, on aurait pu s'en consoler comme d'extravagances partielles; malheureusement la lecture de ces romans efféminés a eu une funeste influence sur l'esprit de la classe moyenne en Allemagne : elle a généralement énervé les courages, amolli les ames et abâtardi les esprits. Cependant, il faut le dire, ce ne sont pas ces premiers essais des imitateurs de Jean-Jacques et de Gœthe qui ont fait le plus de mal. Au moins les romans de Miller, quelque tristes et quelque larmoyans qu'ils soient, n'ont-ils pas rempli les têtes de sophismes sur l'inégalité des conditions, la tyrannie des convenances sociales, les chaînes pesantes du mariage et l'innocence des péchés d'amour. Tout cela est le produit d'une autre école, qui vint ensuite, et qui érigea en vertu une sorte de lâcheté morale, faite pour dégrader une nation qui se respecte; école sans talens, dont les coryphées sont les Kotzebue, Iffland et Lafontaine.

Avant de passer à l'école de Gœthe qui, par Herder, Hamann et Lavater, se lie à celle de Klopstock, il nous faut dire un mot de Lessing. Cet auteur se mit avec Klopstock à la tête de ceux qui combattirent cette maladroite imitation des grands écrivains de France, devenue, au commencement du siècle dernier, à la mode en Allemagne, où elle étouffait le génie national. C'est à Lessing que voulurent se rattacher ceux des philosophes de Berlin qui ne faisaient point partie de la coterie française de l'Académie royale de Prusse : mais Lessing conserva une marche indépendante; et, quoi-

qu'il se déclarât contre le christianisme, il ne voulut jamais rien avoir de commun avec les philosophes et les démocrates du jour.

Lessing n'est rien comme poète : son *Nathan-le-Sage*, ouvrage dans lequel il prêcha la tolérance de toutes les religions sans distinction, comme si toutes elles se réduisaient à une seule et unique vérité, est de tous ses drames celui où l'on pourrait trouver le plus d'imagination; cette imagination vient plutôt de l'originalité du caractère de l'auteur, qui s'y est peint sous le costume philosophique du Derviche Alhafiz, que d'une véritable inspiration poétique. *Nathan* est, sous tous les rapports, une production remarquable; quoique le fond du drame repose sur une idée fausse, et qui n'est autre chose que le thême du siècle, l'indifférence en matière de religion, Lessing s'est bien gardé d'y jeter ces déclamations philosophiques des partisans de Voltaire et des académiciens de Berlin. Il détestait tout ce qui sentait la phrase obligée, la tirade en l'honneur de l'âge présent. Le même homme qui, dans ses querelles théologiques, avait soutenu une lutte si animée contre les luthériens orthodoxes, et publié les écrits inédits du fameux Bérenger de Tours, fut assez indépendant pour défendre l'authenticité des traditions primitives de l'Eglise et les doctrines catholiques contre les attaques des docteurs luthériens. Il n'était pas chrétien ; il détestait le joug qu'on aurait voulu lui imposer personnellement contre son opinion : mais il trouva le catholicisme très-conséquent avec lui-même; il releva avec force les nombreuses erreurs du protestan-

tisme, et il montra, dans toute sa carrière, pour ce qu'il appelait la *petitesse d'esprit*, et pour les méprisables tracasseries des philosophes français, autant d'aversion qu'il en aurait éprouvé contre toute croyance religieuse à laquelle on eût voulu le soumettre par la force.

Cette indépendance est quelque chose dans un incrédule, et prouve que ce n'est pas un pur mouvement d'orgueil ou de vanité, une forfanterie puérile qui l'ont jeté dans le doute, mais qu'il était doué réellement d'une conception philosophique forte et puissante, moins éloignée qu'on ne le croit des idées religieuses. Ce ne sont pas ceux dans qui le doute est le résultat d'un examen approfondi qui sont dangereux pour la société et pour la Religion : elles ne sont menacées que par les esprits superficiels et frivoles, qui seuls ont la prétention de régénérer le monde d'après leurs prétendues lumières. Rien de semblable dans Lessing : c'était l'ennemi le plus franc du charlatanisme philosophique ; ses amis, les philosophes de Berlin, avaient beau l'engager à se mettre à leur tête, à établir avec eux des relations semblables à celles de Voltaire avec les encyclopédistes, jamais ce grand écrivain, placé au-dessus de ses contemporains par sa rare sagacité et par son austère franchise, ne se laissa séduire par leurs propositions : il conserva avec eux des relations littéraires, sans se mêler en rien de leurs intrigues philosophiques. La persuasion de Lessing était que le siècle marchait vers une crise, qu'il était gros d'un avenir où le christianisme aurait le dessous ; mais il ne voulut pas entrer dans les manœuvres qui

devaient amener cette crise : il ne s'enthousiasmait point pour la supériorité du siècle; il crut devoir subir les idées nouvelles comme une triste nécessité.

Lessing, esprit véritablement philosophique, était moins un philosophe rigoureusement systématique qu'un homme qui prend çà et là ce qui lui convient, comme Diderot, avec lequel il n'a d'ailleurs aucune véritable analogie. C'est, sans contredit, le plus grand dialecticien des temps modernes : son esprit vif et pénétrant perce son adversaire sans s'arrêter à lui porter des coups indifférens; sa polémique est pressante et enjouée. Lessing a beaucoup écrit sur les beaux-arts et sur la poésie ; on ne saurait contester la force de ses jugemens ; cependant il s'égarait dans de fausses théories ; il ne méconnaissait pas tout-à-fait l'idéal ; mais il ne l'avait pas approfondi : s'il l'eût bien conçu, il l'aurait apprécié. Il avait pris goût aux raisonnemens de Diderot en matière de beaux-arts et de théâtre. Son esprit, exempt d'enflure et de prétention, le préserva de l'exagération et de l'emphase de l'ami de Rousseau.

Winkelmann avait relevé, pour ainsi dire, les statues des dieux antiques ; jamais écrivain ne sut prêter à l'éloquence plus de noblesse, de grace et de majesté que l'auteur de l'*Histoire des Arts.* Tandis que Klopstock reporte l'attention de ses compatriotes sur les chefs-d'œuvre divers des beaux génies de la Grèce, Winkelmann compare les statues de ses dieux à ces chefs-d'œuvre. En France, si l'on en excepte Diderot, on ne voit pas un seul philosophe daigner même jeter un

coup-d'œil sur ces productions de l'antiquité. Voltaire n'aimait pas Homère , et n'avait qu'une idée très-dédaigneuse des grands tragiques de la Grèee , qu'il ne juge pas mieux que Laharpe, et qu'ils ne connaissaient tous les deux que par de mauvaises traductions. C'était tout le contraire en Allemagne. La poésie latine, élevée au premier rang en France, fut négligée au-delà du Rhin. En revanche, ni Klopstock , ni Winkelmann n'y manquèrent de disciples, lorsqu'il fut question d'étudier et d'approfendir la littérature et les arts de la Grèce. Lessing, dans son *Laocoon* , guidé par de fausses idées sur le naturel et le pathétique, n'en montra pas moins un goût élevé et un enthousiasme vrai pour les beautés de l'art. On trouve dans quelques pages éloquentes de Herder le feu de Winkelmann, et Gœthe porta dans cette discussion toute l'exaltation de son ame. Depuis cette époque, le goût des beaux-arts devint dominant en Allemagne ; et de nos jours, on a vu de grandes écoles littéraires en exploiter tout le domaine, en étudier toutes les branches avec un savoir, un goût et une érudition philologique qui embrasse les principaux peuples de l'antiquité, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Pélasgues, les Hellènes, les Etrusques, comme les peuples les plus remarquables du moyen âge; les Germains et les Maures, le siècle de Giotto, comme celui de Raphaël et du Corrège.

De tous les hommes qui marchèrent sur les pas de Lessing, Lichtenberg en approche le plus. Son esprit vif et piquant n'est pas dénué d'une certaine profon-

deur philosophique, quoiqu'il soit moins dialecticien que Lessing. Tous deux semblent avoir penché vers les idées de Spinosa, qui voyait le monde en Dieu, ou qui contemplait l'univers à l'instar des Panthéistes de l'antiquité, et de ceux du moyen âge, de David de Dinant, de Jordano Bruno, comme une grande divinité, comme un être organique et réellement indépendant. La question du spinosisme de Lessing a causé une des plus vives querelles philosophiques qui aient divisé l'Allemagne au siècle dernier. Lessing mourut avant de se prononcer d'une manière absolue : l'école de Berlin, fort peu religieuse d'ailleurs, crut devoir défendre sa mémoire contre ce qu'elle appelait une *accusation de spinosisme*. Il était plaisant de voir des hommes partisans de la philosophie française, faire parade de leur déisme (comme un des chefs de la révolution française reconnut un jour l'Être suprême), et rejeter Spinosa qu'ils traitaient d'athée. Il doit y avoir une raison particulière de la haine des déistes sectateurs de Socin et de Locke contre Spinosa et son école. Le panthéisme systématique du philosophe hollandais, quoiqu'il ne nous donne qu'un dieu-nature et qu'il nous prive du Dieu créateur, *anime* au moins le monde, le *spiritualise* en quelque sorte, et rejette absolument toutes les idées empruntées aux déistes et aux physiciens, leurs partisans, selon lesquels il n'y a pas de vie, proprement dite, dans la nature, qu'ils privent de ce que les anciens appelaient *l'ame du monde*. C'est certainement un grand malheur de penser comme Spinosa, mais ce n'est pas là une erreur particulière à

notre siècle, car elle nous reporte toujours vers un ordre de choses *idéales*, en fixant notre attention sur le système des mondes, en sens opposé de la physique moderne. En effet, il n'est pas rare de voir des spinosistes abandonner leurs erreurs pour se faire chrétiens, tandis que cela n'est jamais arrivé à un disciple fervent de Socin, de Locke ou de Voltaire.

Ce fut Frédéric Jacobi qui soutint que Lessing avait été spinosiste, et qui, en professant une philosophie opposée de tout point à celle de Spinosa, reporta l'attention des penseurs sur le système du savant hollandais. Un moraliste estimable, le juif Mendelsohn, écrivain plein de candeur et de loyauté, partisan d'une philosophie idéale, combattit l'assertion de Jacobi, mais fut écrasé par son adversaire, à qui ses lumières donnaient une grande supériorité. Le but de Jacobi était de renverser les idoles du jour. « Il n'est pas vrai que la philosophie du siècle soit de la philosophie; c'était là sa thèse favorite. On attaque Spinosa sans le connaître, et on applaudit au système de Locke, parce qu'il est vulgaire et trivial. Le siècle traite de même Machiavel, contre lequel il tonne, et il encense Filangiéri et Beccaria, qui sont de pauvres jurisconsultes, et qu'on écoute quand ils ne font que répéter machinalement le jargon de Locke. » Telle fut l'opinion de l'adversaire de Mendelsohn. Loin d'être partisan de Spinosa, de Machiavel et de David Hume, dont il signala le premier le scepticisme, Jacobi trouva que ces hommes, chacun dans son genre, valaient bien la peine d'être examinés, ne fût-ce que pour pouvoir être bien

réfutés, et que ce n'était pas aux ignorans et surtout aux déistes modernes à traiter leurs ouvrages de bagatelles. Il démasqua l'*hypocrisie*, qui se cachait derrière le déisme; il fit voir que ce n'était qu'un athéisme déguisé, puisque le dieu des déistes n'est qu'un être abstrait et nullement le Dieu vivant, le Dieu créateur et conservateur. Jacobi ne ménage pas davantage la fausseté qui se couvre du voile de la philanthropie du jour; et tout ce qu'il voit autour de lui, un prince machiavélique dans ses œuvres, réfutant Machiavel; des encyclopédistes jugeant hardiment ce qu'ils ne connaissent pas, n'examinant rien à fond et en conscience, et, dans leur esprit de coterie et d'intrigue, affectant de repousser les maximes de l'auteur du *Prince*, tandis qu'ils les mettent en pratique en conspirant sourdement contre le christianisme; des jurisconsultes italiens faisant des romans politiques, dont les rêves réalisés bouleverseraient toute la société, et rendraient nécessaires des moyens aussi odieux que ceux que Machiavel semble recommander à son prince.

C'est là le tableau que Jacobi met au grand jour. Il démontre qu'il doit y avoir une raison cachée de la part des philosophes français et de l'école de Berlin, de n'oser jamais aborder franchement aucune question, de déclamer sur des hors-d'œuvre, et de garder toujours un masque hypocrite pour se dérober aux regards de l'assaillant qui voudrait les voir à visage découvert. Ce que Jacobi observe, par rapport à Spinosa et à Machiavel, dans leur genre respectif, il le remarque également au sujet de David Hume, dont le

scepticisme fut mal reçu des philosophes du jour ; il renversait de fond en comble l'échafaudage des doctrines de Locke et de la philosophie du dix-huitième siècle.

Il en est de même de Hobbes, un de ces hommes sur lesquels les partisans des lumières du siècle n'aiment pas à s'arrêter, quoiqu'il soit un franc athée. La raison de tout ce manège philosophique est facile à découvrir. Les philosophes du temps ne sont animés d'aucun amour de la vérité : ils n'ont qu'un but politique et intéressé. Et voilà pourquoi des hommes tels que Lessing et Jacobi, qui cherchaient à s'éclairer, ne purent jamais faire cause commune avec eux, les voyant toujours dans la route opposée à la philosophie, dans celle du mensonge et de l'hypocrisie.

L'école littéraire de Berlin se composait d'une association de critiques dont la principale intention était *d'éclairer le peuple*, de l'arracher à son ignorance, de mettre entre ses mains des livres de morale et de prières, pleins de déclamations philosophiques à la mode du jour ; d'abolir les chants antiques de la nation, les vieux romans populaires et les anciens livres d'église ; de combattre la prédilection des Allemands pour la noblesse, et de prôner la philosophie du siècle, en la dégageant seulement de ce que les auteurs français peuvent avoir de trop immoral et de trop licencieux pour le bon peuple allemand. Dans toute cette école de Berlin, il ne s'est pas rencontré un seul homme d'un véritable talent : mais, en revanche, il y avait force intrigans. Le libraire Nicolaï s'était mis à la tête

de l'association, et cherchait, mais vainement, à se parer de la renommée de son ami Lessing, qui voulait rester étranger à toute cette coterie. Deux moralistes respectables, Mendelsohn, qui ne s'occupait d'aucune intrigue, et Garve, qui vivait aussi paisiblement au fond de sa province, devaient ensuite être mis en avant. Mais aucun de ces deux hommes, dont le génie ne fut rien moins que transcendant, ne voulut accepter cet honneur. Enfin, ils crurent avoir trouvé ce qu'il leur fallait dans le philosophe Engel, dont la plume exercée traçait agréablement de légères esquisses, et qui a laissé un roman très-remarquable sous plusieurs rapports. Mais Engel, quoique grand partisan des lumières, et assez violent, n'était pas assez actif pour se mettre à la tête de cette entreprise encyclopédique formée à Berlin. Nicolaï en resta donc décidément le chef.

Personne n'a diffamé avec plus d'audace le mérite naissant : on aurait pu l'appeler le Cerbère de la littérature allemande. Lui et les siens avaient une véritable peur du *génie*. Leur instinct leur disait que le génie est trop indépendant pour marcher à la suite des sophistes du jour. L'enthousiasme, l'inspiration, l'amour des choses saintes, les idées nobles et relevées, ils avaient tout cela en horreur; et tous ces sentimens, que l'on a quelquefois personnifiés, étaient pour eux comme autant de mauvais esprits envoyés dans ce monde pour les tourmenter. A la moindre lueur d'un grand talent, ils criaient à l'*obscurantisme*, et ne parlaient que du danger auquel étaient exposées les lumières du siècle;

ils se disaient menacés de l'invasion des Jésuites, et voyaient déjà les bûchers de l'inquisition. Ces prêcheurs de tolérance, les plus intolérans des hommes, prodiguaient l'outrage à leurs adversaires. L'école de Klopstock encourut d'abord leur disgrace, non pour ce qu'elle pouvait avoir de faible et d'exagéré, mais pour ce qu'elle avait de noble et de religieux. Cependant, la grande renommée de Klopstock leur imposait encore un peu ; mais ils furent sans pitié pour Claudius et pour le comte Frédéric Stolberg. Voss, qui au fond partageait leur manière de voir, ne put aussi, avant d'être des leurs, que leur être odieux, à cause de son amour pour Homère et pour la Grèce : tout ce qui sentait l'admiration leur semblait une extravagance. Mais c'est surtout Lavater qui était l'objet de leurs anathèmes. Les mêmes hommes qui se montraient les ennemis acharnés des protestans orthodoxes, accusèrent Lavater de vouloir vendre le protestantisme au Saint-Siège. Que leur importait protestantisme ou catholicisme, puiqu'ils n'étaient pas chrétiens? Connaissant le goût des Allemands pour les questions théologiques, les philosophes de Berlin, qui comptaient des prêtres dans leurs rangs, inventèrent une sorte de christianisme bâtard, auquel ils donnèrent le nom de *christianisme de la raison pure* : c'était une nouvelle édition du vieux socinianisme. Les théologiens de la secte étaient chargés d'*expliquer* la Bible au peuple, c'est-à-dire de lui prouver qu'elle ne contenait aucun mystère; que Moïse, les prophètes et Jésus-Christ étaient, à la vérité, des hommes sages, comparables à Confucius et à So-

crate, mais qu'une partie de leur sagesse reposait sur leurs *connaissances physiques*, ignorées de leur temps; en sorte que tous leurs miracles, leur prophéties et leurs révélations, ne sont autre chose que des expériences qu'ils ont voulu faire pour s'emparer de l'esprit du peuple, et le conduire à la vertu par la morale. Le plus fameux théologien de la coterie, un certain Bahrdt, devint plus tard l'objet de la risée publique, lorsque Gœthe le mit sur la scène et en fit le héros d'un drame satirique, dans le genre des comédies d'Aristophane.

On peut se figurer la fureur des philosophes de Berlin quand ils virent paraître sur la scène littéraire des philosophes religieux, des hommes inspirés par la nature des livres saints, tels que Hamann et Herder; on n'entendit plus crier qu'à l'obscurantisme et au jésuitisme dans toute l'Allemagne du nord, et enfin au Martinisme, après que Claudius eut publié une traduction du fameux Saint-Martin. On s'adressa aux souverains pour les supplier de repousser du sein de leurs Etats ces hommes dangereux et leurs sectateurs, qui parlaient le langage des prophètes, et menaçaient de corrompre la jeunesse des universités, en l'arrachant à l'influence de l'école de Berlin. Ces cris parvinrent même jusqu'aux oreilles du grand Frédéric, qui y fut sourd, et les autres princes du nord accueillirent dans leurs Etats ceux même que Nicolaï et ses adhérens leur avaient marqués pour victimes. Gœthe, fatigué à la fin de leurs cris de rage, et de leur opiniâtreté à s'acharner sur lui, les mit dans une pièce

satirique, et, inspiré par la verve hardie d'Aristophane, les transporta sur un Parnasse placé au milieu des enfers, où il les fit tourmenter par tous les feux-follets qui les avaient agités, dans ce monde, sous le nom d'obscurantistes.

Un des principaux soins de ces grands philosophes qui avaient pour adversaires les Klopstock, les Claudius, les Frédéric Stolberg, les Hamann, les Herder, les Lavater, les Gœthe et les Jacobi, fut d'ôter au peuple ce qu'ils appelaient la superstition. Ils ont écrit de gros volumes, distribués à bas prix dans les campagnes, pour déraciner les anciennes croyances populaires sur les sorciers, les lutins, les esprits et mille autres apparitions semblables, qui forment la mythologie des classes du peuple et attestent la force de son imagination poétique. En ôtant au peuple ces sortes de contes et ces croyances, superstitieuses si l'on veut, qui lui aidaient à tromper, par les charmes de l'imagination, les fatigues d'une vie condamnée au travail, que mettait-on à la place? des déclamations philosophiques et des insinuations contre la malice des prêtres qui voulaient tenir le peuple dans l'ignorance, et surtout contre les hobereaux, termes de mépris philosophique pour désigner d'honnêtes gentilshommes qui, au lieu de suivre un pernicieux exemple, et de consommer leur patrimoine à la cour, vivaient patriarcalement au sein de leurs terres, et y conservaient les traditions de loyauté et les mœurs de leurs pères. Les mêmes hommes qu'on voyait toujours prêts à flatter les courtisans assez faibles pour les accueillir, qui

prodiguaient l'encens aux ministres, et exhortaient les princes, en Allemagne comme en France, à s'emparer du pouvoir absolu, pour briser la résistance qu'opposaient, à des ordres injustes et arbitraires, les Etats où les nobles dominaient; ces ennemis de toute supériorité faisaient germer, surtout en Prusse, des semences de jalousie et de haine dans le sein de la bourgeoisie, et répandaient ainsi le poison des opinions démocratiques jusque dans la basse classe. Deux faiseurs de romans, à la solde de l'école de Berlin, furent les ouvriers de cette grande entreprise.

Müller, l'auteur de *Waldheim* et des *Barons de Felsheim*, et né dans une ville du Holstein, et le Hambourgeois Waechter, connu sous le nom de Veit Weber. Le premier était chargé de faire la guerre aux hobereaux, de les présenter aux habitans des villes et aux fermiers comme une race stupide et ignorante, remplie de préjugés et d'orgueil féodal, opprimant le peuple et méprisant la bourgeoisie qui les surpassait en valeur et en lumières, en honneur et en probité. Veit Weber, dans des romans de chevalerie, représentait la scélératesse des chevaliers et des moines, occupés sans cesse à détrousser les passans ou à se livrer à la débauche. Des tirades contre leurs successeurs, contre la superstition et la barbarie se trouvaient mêlées à tous ces grossiers tableaux qu'on aurait crus écrits dans un antre révolutionnaire. C'était connaître et flatter assez adroitement le goût des Allemands pour les ouvrages d'imagination : mais ni Müller, ni Waechter ne s'élè-

vent jamais, dans leurs compositions, au-dessus de la médiocrité.

Les philosophes de Berlin, cherchant toujours à opposer une grande renommée à leurs adversaires, qui leur étaient supérieurs en talent, et ne pouvant rien faire de Lessing, firent enfin tomber leur choix sur Wieland, et lui élevèrent des autels, comme au véritable Voltaire de l'Allemagne. Wieland est, ainsi que Voltaire, une espèce de Protée, qui prend toutes les formes ; mais s'il a l'avantage de l'érudition sur le philosophe français, il est en revanche bien moins amusant. Le poète de Biberach ne manquait pas d'imagination ni d'esprit, de finesse ni de conception ; mais il composait ses romans, ses poëmes, ses écrits philosophiques en courant ; il n'approfondissait rien ; il visait à la légèreté, à l'agrément, au cynisme même et à l'impiété ; mais ses graces étaient affectées, son style devenait maniéré, lourd et monotone, ou n'était plus qu'un ennuyeux bavardage. On ne saurait toutefois lui refuser un grand talent. Son poëme d'*Oberon* est une production charmante, et on trouve dans quelques-uns de ses romans philosophiques des passages admirables. Mais son éloge se borne là. Disciple des écrivains français du dernier siècle, il a voulu introduire leurs doctrines en Allemagne, et on ne saurait trop lui adresser de reproches à ce sujet.

Quoique partisan fanatique des idées modernes, Wieland était timide par caractère et tout-à-fait étranger à l'intrigue. Sa plume servait la secte philosophi-

que, mais ses écrits n'étaient pas bien dangereux pour un peuple éminemment grave et qui passe tour à tour de l'exaltation poétique aux abstractions de la métaphysique. Si Wieland eût voulu être plus Allemand, s'il n'eût pas tant cherché à copier Voltaire et l'Arioste, Hamilton et Crébillon fils, son influence se fût accrue, et ses écrits auraient porté à la morale publique des atteintes bien plus sensibles, s'il ne leur eût pas donné ce ton frivole qui y domine.

Deux disciples de Wieland méritent quelque attention. L'un d'eux, le baron de Thümmel, a su se rapprocher davantage du genre français, par une élégance soutenue, un style libre et aisé, des descriptions pleines d'esprit, de gaieté et de grace. Cependant le roman de Thümmel, si vanté par les philosophes de Berlin, est un tableau qui fatigue à la longue, par le peu d'opposition dans les couleurs et par l'uniformité du fond. Ce sont toujours des contes impies ou licencieux, dont on ne peut jamais se reposer sur des scènes nobles et touchantes. Schulz est plus piquant, plus fin, moins négligé que Wieland, dont il est aussi l'élève, et se place avec avantage à côté de Thümmel. Les écrits de l'un et de l'autre ne pouvaient produire de l'effet que sur les hautes classes de la société. Comme l'infortuné Forster, le romancier Schultz eut le malheur de se passionner pour la révolution française, et de courir à Paris prendre part au commencement des troubles; mais plus heureux que Forster, il n'y laissa pas la vie.

Le passage de l'école de Wieland à celle de Gœthe

et de Jacobi se remarque dans les écrits d'un jeune homme passionné, plein de fougue et d'intempérance, répandant sur ses compositions un coloris chaud et animé, mais ne pouvant jamais donner de la clarté à ses conceptions, et ne sachant, dans ses indécisions continuelles, quel parti prendre entre un matérialisme trop cru et un *idéalisme* un peu *fantastique*. Nous voulons parler de Heinse, auteur du roman d'*Ardinghello*, dans lequel, à côté de la description des chefs-d'œuvre des peintres et des statuaires de l'Italie, on trouve des tableaux dignes de Pétrone qui, en méritant les plus graves reproches, font voir en même temps de quel feu l'auteur sait animer ses écrits. Mais le cynisme de cette école de Wieland, de quelque manière que Heinse voulût le nationaliser par l'exaltation de ses principes, ne fit jamais sur l'Allemagne l'effet que produisirent en France les auteurs de *la Pucelle*, des *Bijoux indiscrets*, de *Faublas* et du *Poète*. Il fallut de la sensiblerie pour corrompre les Allemands, comme il avait fallu de la volupté pour pervertir les Français.

L'école de Berlin eut un puissant renfort dans un fameux charlatan qui, pendant quelque temps, balança en Allemagne l'influence de Lavater, et se partagea avec lui l'amitié des grands : je veux parler du pédagogue Basedow. Il jouait la niaiserie ; mais c'était un niais qui savait faire des dupes. D'abord, il eut l'adresse de ne heurter personne ; il excita pendant quelque temps l'engouement des partisans de Klopstock et de ceux de Nicolaï; il se lia avec Gœthe et avec Lavater, poursuivant toujours son dessein. Sous

les auspices du duc régnant, il avait formé à Dessau un grand établissement d'éducation, dans lequel il voulait élever les jeunes gens des premières familles du nord de l'Allemagne, d'après les principes de l'*Emile*. Ses disciples étaient chargés de l'instruction du peuple. Tous les professeurs connus pour être partisans des lumières, furent appelés dans ce grand chantier, où l'on devait travailler à faire des hommes. C'était là une grande nouveauté en Allemagne, qui, avant Basedow, ne comptait pas dans son sein un établissement d'éducation entrepris et exploité par des particuliers. Les gymnases et les séminaires donnaient une instruction grave et solide que l'on achevait dans les Universités. Mais ces moyens étaient insuffisans pour apprendre vite à la jeunesse les principes de la philosophie du siècle qui, pendant long-temps, fut ignorée dans les écoles. L'institution de Basedow était plus expéditive. On y formait, en peu de temps, des jeunes gens capables de parler de tout, de trancher sur tout, et qui, au-dessus des préjugés et des superstitions du bon vieux temps, ne seraient pas embarrassés de régenter l'Etat. Campe exploita avec le même succès cette sorte d'éducation à Brunswick, et bientôt le grand Institut de Schnepfenthal surpassa encore les jongleries pédagogiques de Campe et de Basedow. L'Allemagne eut une classe de régens contre lesquels les Universités eurent beau se lever en masse, il fallut supporter les charlatans même au sein des Universités; car on vit des professeurs salariés par le gouvernement, monter gravement en chaire pour y dé-

velopper les principes du nouveau système d'éducation, qui consiste à entasser un amas de demi-notions dans la tête des enfans, et pour former des précepteurs de leur doctrine, en état d'élever tout à coup, comme dans une serre chaude, toute une génération de demi-savans.

Il n'est pas besoin de dire que le jargon *industriel* devint le langage à la mode dans ces sortes d'établissemens. On n'y parlait que de *technologie* ou de la science de l'industrie ; car on avait fini par appeler *science* tout travail mécanique. On grava dans l'esprit des jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie les idées du jour ; on leur apprit que la naissance était un préjugé, et que toute la dignité de l'homme consistait à savoir fabriquer des toiles, tisser des étoffes ; que les industriels étaient les seuls hommes utiles, la seule classe respectable dans l'Etat, et que ne pas les porter à la tête des affaires était une honte pour le siècle des lumières, un affront fait à la civilisation, un reste de barbarie et de féodalité. Dans toutes ces institutions, à commencer par celle de Basedow, on négligeait entièrement les classiques ; l'étude du grec était abandonnée; on n'enseignait que l'anglais et le français et on amusait la jeunesse par de frivoles expériences de physique. L'étude de cette science demande des hommes consommés : elle est au-dessus de la portée des enfans. Rousseau crut leur apprendre à connaître l'auteur de la nature en supprimant son nom, et en cherchant à fixer leur attention sur les phénomènes du système du monde. Basedow suivit la même marche : prendre des

papillons, faire sécher des plantes, déclamer sur la beauté du lever et du coucher du soleil, faire des phrases pleines de sensiblerie sur la lune, parler un peu d'astronomie, d'histoire naturelle et de chimie, voilà ce qu'on appelait préparer les jeunes gens à réfléchir sur tout, et élever leur pensée vers l'auteur de toutes les merveilles.

Les philosophes de Berlin n'ont jamais accordé franchement leur suffrage qu'aux élèves et aux professeurs formés dans l'institution de Basedow. De ce nombre était le poète Mathisson, rimeur froid et élégant, déclamateur outré dans le genre de Jean-Jacques, dont il n'avait ni l'ame, ni le génie, enfin démocrate philanthrope. Il mit, dans les hautes classes du nord de l'Allemagne, les voyages à Genève à la mode, prêcha les pélerinages au tombeau de Jean-Jacques, et fit retentir partout le nom de Rousseau, de l'ami, du bienfaiteur de l'humanité. On ne vit donc que grands seigneurs allemands allant faire leurs dévotions philosophiques aux différentes stations où Rousseau s'était reposé dans son passage sur la terre: on eût dit que c'était un saint dont tout le monde devait se disputer les reliques. Cependant ces déclamations sentimentales n'étaient pas dans le goût de la froide école de Berlin; elle finit, quoique à regret, par en faire justice.

Parlons d'une autre école, formée par Gœthe, à Francfort, et qui, loin de se courber sous le joug des philosophes de Berlin, les châtia publiquement, et les traita avec encore moins de respect que n'avaient osé le faire les disciples de Klopstock. Gœthe est, de tous

les auteurs du siècle, celui qui, sans contredit, possède le plus grand génie poétique. Sa muse est à la fois noble et populaire. Rien de plus sublime que ses odes; rien de plus touchant, de plus naïf, de plus terrible, ou bien de plus gai, de plus plaisant, de plus comique que ses romances. La simplicité de son expression est tout antique; ses paroles laissent autant de traces que celles du Dante, et on y remarque la même force, la même liberté, la même grace et la même indépendance.

Le style de Racine peut seul donner aux Français une idée du style de Gœthe. En lisant ses chansons on croirait entendre une musique ravissante : aussi sont-elles connues depuis la mer Baltique jusqu'au Danube, et chantées dans toutes les réunions de nobles, d'artisans, de paysans et de pâtres. Il y a dans ses expressions quelque chose de sauvage et de pittoresque qui captive tout à coup l'ame et l'imagination, et qui s'allie heureusement au charme d'une diction toujours pure et toujours harmonieuse. Ses grandes compositions ont de grands défauts et des beautés du premier ordre. Quoique *Werther* soit un ouvrage condamnable sous tous les rapports, quelle grace sauvage et quelle terreur mêlée de pitié dans la seule description de ce malheureux qui a perdu la raison par amour de l'amante de Werther! Dans le roman de *Wilhelm Meister*, Mignon et le vieux harpiste excitent tour à tour l'horreur, la pitié et l'admiration : on ne saurait porter le pathétique plus loin avec des moyens aussi simples : c'est le comble de l'art. Le style du *Tasse* et d'*Iphigénie* est magnifique; on croirait que c'est sous le ciel de l'Italie

et de la Grèce qu'il a écrit ces deux compositions, peu dramatiques, il est vrai, mais pleines d'élévation et de grace. Personne ne sait comme Gœthe observer les mœurs populaires : avec quelle vérité parlent ses paysans, ses bohémiens, ses sorcières, ses artisans et ses bourgeois dans *Gœtz*, *Egmont* et *Faust !* Quelle touche délicate, quand il peint les femmes ! Marguerite, dans *Faust*, est un portrait qui rappelle les têtes de Giotto et du Pérugin. Rien de plus simple, de plus naïf que cette beauté recueillie en elle-même. Gœthe n'a pas le défaut des poètes modernes, de vouloir rendre toutes les sensations et reproduire sur une figure jusqu'aux moindres idées; il ne faut pas faire agir un caractère comme on ferait une carte de géographie, où l'on s'attache à tracer le cours des plus petits ruisseaux : c'est la physionomie du pays qu'il importe surtout de connaître, et il ne faut pas l'altérer par la minutie des détails.

A travers ces beautés incontestables, il manque quelque chose au génie de Gœthe : il a un côté vulnérable par où la philosophie du siècle l'a frappé ; elle ne l'a pas empêché de comprendre la religion et de mépriser les modernes philosophes ; mais elle n'a pas permis à Gœthe de sortir d'une certaine indifférence, dans laquelle il s'est arbitrairement renfermé. Sur la fin de sa carrière, et dans ses différens écrits, il semble dire que tout est bien, c'est-à-dire que tout est indifférent ; que chaque système, chaque auteur a son mérite, la philosophie comme le christianisme, Voltaire comme Bossuet ; que ces deux écrivains ont raison

chacun à sa manière, et que le plus sage parti à prendre est d'observer tranquillement et de sang-froid tous les mouvemens d'ici-bas, sans trop s'y mêler, sans trop s'en plaindre et sans s'en inquiéter plus que de raison. Gœthe a eu beaucoup de disciples : ils se sont moqués, comme lui, des philosophes, des réformateurs de la constituante, des révolutionnaires, des illuminés, des libéraux et des déistes de tous les temps et de tous les lieux ; mais, comme lui aussi, ils ont soutenu qu'il fallait laisser faire les fous, puisque c'était leur plaisir, et qu'ils ne valaient pas la peine qu'on s'en affligeât. Les principes de Gœthe ont eu, en Allemagne, une influence incalculable, surtout parmi les hommes d'Etat qui se sont avidement emparés de ses maximes d'indifférence en matière politique, et de son mépris pour le genre humain.

Par suite de cette disposition un peu trop *impartiale* de son esprit, Gœthe n'a jamais su réellement peindre l'héroïsme. Gœtz et Lerse ont à la vérité des caractères héroïques, mais qui ne sont qu'ébauchés ; Egmont est ce qu'on appelle un bon vivant, et l'on ne voit plus de héros dans ses autres pièces de théâtre. En revanche il nous a peint, avec des couleurs trop vives et indignes de lui, des caractères mous et efféminés, de véritables modèles de lâcheté morale. Tels sont Weisslingen, Brakenbourg; tel est même le fameux Werther, le savant Faust et l'insignifiant Wilhelm Meister. Tous ces personnages ont l'*impuissance* de faire le bien et le mal franchement; ils ne savent jamais ce qu'ils veulent, et Gœthe leur a donné un ton passionné et amoureux

trop séduisant et trop dangereux pour la jeunesse. Aussi est-il un de ceux qui ont le plus de reproches à se faire au milieu de ce déluge de romans qui pendant si long-temps ont corrompu le cœur et affaibli le cerveau des bons Allemands.

L'audace de Gœthe est divertissante dans ses drames satiriques imités d'Aristophane. Wieland, Nicolaï, Bahrdt, Hennings et une foule d'autres philosophes du jour, sont les jouets de sa verve ironique. Il les présente au lecteur, comme Aristophane montra Cléon et les sophistes aux Athéniens. Gœthe n'est ni lourd ni monotone; il a toujours de la légèreté et de la grace, cependant ses traits sont des flèches aiguës, et son aversion pour les jongleurs philosophiques ne connaît point de bornes.

Parmi les amis les plus distingués de Gœthe, il faut citer d'abord, Lenz et le peintre Muller. Lenz, dans la comédie du *nouveau Menoza*, livre au ridicule, avec une verve qui rappelle celle de Gœthe et d'Aristophane, les princes travaillés de la manie du siècle, qui se font philanthropes et voyagent chez les philosophes, pour apprendre d'eux à gouverner leurs peuples et à faire le bonheur du genre humain. Dans une autre comédie très-spirituelle, *le Mentor*, il met sur la scène les pédagogues de l'école sentimentale de Jean-Jacques, les théologiens philosophes et les ennemis de l'obscurantisme, toujours en mouvement pour arracher le peuple à la superstition. Le beau talent de Lenz se flétrit dans la misère : il est mort de faim et n'ayant plus l'usage de la raison, pour avoir fait une satire trop

mordante des travers de son siècle. Le peintre Müller est un poète populaire, d'une imagination forte et puissante : on pourrait l'appeler, sous plusieurs rapports , le Rubens de la poésie : même fougue et même abondance que le peintre flamand , mais avec plus de grace et de naïveté. On dirait de lui comme de Gœthe, que c'est un poète des anciens âges, tant son style, à la fois simple, pittoresque et énergique, ressemble peu au ton déclamatoire, à l'élégance froide et alambiquée de notre siècle. Müller quitta l'Allemagne de bonne heure, et ses chants y furent trop tôt interrompus.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'effet produit par le roman de *Werther*, ouvrage que Gœthe a désavoué, depuis, en partie, ainsi que les drames larmoyans de *Clavigo* et de *Stella*, productions indignes de l'art, et qui, de son aveu, ne furent qu'un tribut payé à la manie du jour. Si le roman de *Werther* a été en Allemagne la source de toutes les larmes où s'est noyée la sensibilité de la nation , le drame héroïque de *Gœtz*, esquisse vigoureuse et animée des mœurs du xve siècle et du déclin de la féodalité, est devenu le modèle d'une foule de compositions dramatiques, plus extravagantes les unes que les autres, où avec des termes grossiers et d'effroyables juremens, avec des phrases entrecoupées et des quolibets sans nombre , enfin avec un cynisme révoltant et une absurdité au-delà de toute expression, on croyait avoir atteint le comble de l'art. Babo, l'auteur du drame noble et pathétique d'*Otto de Wittelsbach*, forme seul une exception à tous ces dramaturges qui s'étaient proposé d'imiter *Gœtz*. Ce poëme servit

aussi de type à un amas de détestables romans de chevalerie, qui firent tourner plus d'une tête en Allemagne, et qui ressuscitèrent, parmi la classe des étudians et dans les rangs du peuple, les mœurs du moyen âge dans toute leur sauvage grossièreté : car il était dans la destinée du peuple allemand, d'être au dix-huitième siècle la proie des romanciers.

Klinger fut un des plus chauds partisans de Gœthe. Cet auteur ne manque ni d'élévation ni de chaleur. Mais s'étant jeté sur les traces de Jean-Jacques, dans la voie des sophismes irréligieux du siècle, avec un fond de gravité imperturbable et une ambition démesurée, il gâta un beau talent par des déclamations philosophiques et de sanglantes diatribes contre les institutions sociales. Entré au service de Russie, Klinger y avança rapidement en grade, et fut chargé, avec le Suisse La Harpe, de l'éducation de l'empereur Alexandre. Les écrits de Klinger ont eu le sort de ceux de Wieland : on les a beaucoup lus, mais ils n'ont eu qu'une faible influence sur l'esprit public, parce qu'ils étaient trop en dehors des mœurs nationales. La misanthropie amère et la mauvaise humeur auxquelles Klinger a fini par s'abandonner contre le genre humain, n'ont pas eu de prise sur la bonhomie du peuple allemand : *Candide* ne deviendrait jamais son catéchisme.

Une secte de mystiques s'était déclarée, depuis la dernière moitié du XVIIe siècle, dans l'Allemagne septentrionale, et avait pris divers costumes et diverses couleurs. Ses membres étaient généralement connus sous le nom de *piétistes*, et les plus ardens des Calvinis-

tes, comme les Luthériens, se jetèrent dans leurs rangs, quand ils virent les bancs de l'église protestante se dégarnir peu à peu. Les piétistes faisaient leur principale lecture des théosophes, des rosecroix du siècle de la Réforme et des ouvrages mystiques de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de Fénélon et de madame Guyon. Leur vie était calme et tranquille, et consacrée aux soins de la charité. On voyait confondus parmi eux des membres de la haute noblesse, de riches fabricans, des artisans et des laboureurs. Les frères Moraves, après s'être débarrassés de quelques extravagances et avoir modifié le panthéisme de leur doctrine primitive, se joignirent souvent aux piétistes, et vécurent avec eux dans une parfaite harmonie. Ils acquirent plus d'importance que jamais, surtout dans la partie protestante de la Westphalie, dans la Hesse et le Palatinat, vers le milieu du dernier siècle. Des villages entiers et tous les lieux de fabriques, surtout dans le pays de Berg, furent envahis par ces piétistes qui y établirent de paisibles confréries. Les philosophes de Berlin jetèrent feu et flamme contre eux, comme contre une nouvelle espèce d'obscurantistes; ils les appelaient les jésuites du protestantisme, les accusaient de menées sourdes, pour enchaîner les classes laborieuses au char de la noblesse, et pour encourager les préjugés et la superstition; enfin ils les représentaient comme une race d'imposteurs et d'hypocrites. Tout à coup des provinces entières prirent fait et cause contre les philosophes de Berlin, que les sectaires excommunièrent, ainsi que Voltaire, les regardant comme les

persécuteurs de la *bête* et de l'*antéchrist*. Gœthe et Lavater se mirent de la partie. Gœthe défendit chaudement les piétistes, et rédigea les Mémoires d'un de leurs chefs, du fameux docteur Jung. Ces Mémoires, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre, sont l'épanchement d'une ame tendre et naïve, et prouvent combien Gœthe savait recevoir les inspirations de la Religion et faire entendre ses véritables accens. Ces Mémoires de la vie de Jung, sont devenus le livre le plus populaire de l'Allemagne, et leur héros, après avoir commencé par être tailleur, a fini par être l'oracle des princes, le directeur de l'ancien roi de Suède, et comme l'apôtre d'une grande partie de la population des campagnes et de la petite bourgeoisie des villes d'Allemagne. Gœthe, véritable Protée, a écrit depuis les *confessions* d'une protestante, qui entra dans la société des frères Moraves; et peu d'écrits offrent une empreinte aussi profonde de l'amour le plus pur et le plus exalté de la Divinité. C'est ainsi qu'il prenait plaisir à contrarier, en tout, la marche des novateurs, quand ils voulaient exercer quelque action directe sur les classes du peuple.

Au milieu de ce conflit d'opinions diverses, de cette lutte entre les doctrines du siècle, appelées lumières par les uns, sophismes et impiétés par les autres, et les traditions du passé, qualifiées d'obscurantisme par ceux-ci et de vérités par ceux-là; Gœthe tenta d'opérer une nouvelle diversion dans l'esprit public, en intéressant plus fortement que jamais les classes élevées de la société à la protection des arts et des sciences. Les

études physiques de Gœthe appartiennent proprement à une époque postérieure; mais son zèle pour les arts date des années qui ont précédé la révolution française. Marchant sur les traces de Winkelmann, il se fit païen, à sa suite. L'admirateur des églises gothiques, celui qui avait fait une si belle description de la cathédrale de Strasbourg, ne vit plus rien dans le monde entier que les temples grecs, les statues de Phidias et les divinités de la Grèce : car il lui arriva ce qui était arrivé à Winkelmann ; son amour pour les Grecs et pour les beaux-arts s'était changé en véritable paganisme.

Les élégies voluptueuses de Gœthe sont comparables à celles de Properce; il y a telle idylle de lui que son mélange de grace et de naïveté sauvage, ferait prendre pour un morceau de Théocrite. *Iphigénie* est aussi un produit de son admiration pour les Grecs : l'Olympe gouverné par le père des dieux captivait son imagination. Il fit non-seulement éclater son courroux contre les lumières du siècle ; mais dans son enthousiasme pour les créations d'Homère il courait risque de heurter le christianisme même. *La Fiancée de Corinthe*, ballade pleine de beautés poétiques, mais d'une profonde immoralité, prouve cette disposition de son esprit. Ce n'est pas la *volupté funèbre* qui, comme le dit madame de Staël, repose sur ce tableau, où semblent se confondre le pinceau de Corrège et celui de Michel-Ange; ce n'est pas la nudité antique de certains détails qui me fait insister sur l'immoralité de cette production, c'est l'idée principale du sujet lui-même. Le poète y

peint le paganisme à son déclin, sous les couleurs les plus intéressantes, et fait de la naissance du christianisme le tableau le plus rembruni : quelle que soit la licence poétique, elle ne va pas jusque-là. L'exemple dangereux donné, à cet égard, par Gœthe, fut suivi par Moritz, écrivain ingénieux, et par le jeune Schiller, dans plusieurs de ses poésies lyriques. Schiller est bien revenu de ses erreurs : mais il n'y en eut pas moins de scandale dans le fanatisme avec lequel il voulut, comme Gœthe, relever le culte des faux dieux, et réduire la religion à l'imagination et à la poésie. Une noble indignation porta le comte Frédéric de Stolberg à s'opposer à cette audacieuse tentative : mais il eut à se repentir d'avoir lutté contre l'homme qui, pendant si long-temps, disposa presque arbitrairement de l'opinion de l'Allemagne.

Nous avons prononcé un nom célèbre chez les Allemands, le nom de Schiller. Nous aurons occasion de le faire connaître à l'époque où son talent se mûrit, et lorsque son génie, sorti des rêves démocratiques qui l'avaient agité, s'éleva à la hauteur des idées nobles et religieuses : nous le voyons ici dans un âge où le désordre régnait encore dans son esprit, infecté d'ailleurs de toutes les doctrines des philosophes et des politiques du jour ; car Schiller composa ses premies essais au commencement de la guerre d'Amérique ; événement qui fit d'autant plus de bruit en Allemagne, que plusieurs de ses souverains, notamment l'électeur de Hesse et le duc de Wurtemberg, avaient vendu à l'Angleterre plusieurs régimens pour

être employés contre les insurgens, tandis que Louis XVI leur envoyait des secours. S'il y avait de l'imprudence de la part du roi de France à secourir les Américains, il y eut peut-être de la honte pour quelques princes allemands à soutenir les Anglais. Cette circonstance renouvela les questions politiques, à peine entamées quelques années auparavant, lorsqu'en prenant fait et cause pour le roi de Prusse ou pour Marie-Thérèse, on ne se laissait aller qu'à l'enthousiasme qu'inspiraient tour à tour l'héroïne et le héros.

Schiller débuta par un drame épouvantable, dont le style lourd et traînant est tantôt boursoufflé et emphatique jusqu'au ridicule, et tantôt plat et trivial. On n'y trouve pas un seul caractère bien tracé. Le sujet d'ailleurs est repoussant. Cependant, malgré toutes ses monstruosités, *les Brigands* captivent l'imagination. On voit que l'auteur a du talent, et que ce talent pourra devenir du génie. Les deux autres drames de Schiller, *Fiesque* et *Intrigue et Amour* sont au-dessous de la critique. *Don Carlos* a plus de mérite, sauf l'emphase ordinaire à l'auteur. Il y a un caractère de tracé dans cette production extravagante, dont la fable est si nulle et remplie de tant d'exagérations. *Don Carlos* est d'ailleurs semé de déclamations démocratiques ; et si Schiller n'avait pas d'autres titres à l'immortalité, il serait oublié depuis long-temps.

Schiller, dès son début, entraîna la jeunesse des écoles et des universités. *Les Brigands* étaient un manifeste lancé dans le monde contre l'ordre social.

Aussitôt de jeunes bandes s'organisèrent en Allemagne, et déclarèrent une guerre *vertueuse* à la société. Le drame d'*Intrigue et Amour*, écrit dans le genre de ceux de Diderot, était une longue déclamation contre les conventions sociales et les préjugés de la naissance. Ce galimatias excita un enthousiasme général. Les romans de brigands devinrent populaires; les drames larmoyans firent fureur. Nous verrons ailleurs avec quelle immoralité cette mine de comédies bourgeoises fut exploitée par Iffland et Kotzebue.

Schiller, s'abandonnant tout entier à la politique, à laquelle aucune étude ne l'avait préparé, se mit à faire l'histoire de l'insurrection des Pays-Bas contre la couronne d'Espagne. Il n'avait pas approfondi son sujet; et, rassemblant au hasard ses matériaux, il donna à l'Allemagne une mauvaise compilation historique dans le sens de la philosophie moderne. On voit dans cette triste composition toute la fureur de l'esprit démagogique. Ce ne sont pas les insurgés des Pays-Bas qui intéressent l'auteur: c'est à ses compatriotes qu'il s'adresse, en les excitant à la révolte par cet exemple. *La Guerre de Trente-Ans* vaut beaucoup mieux. On y voit quelques coups de pinceau dignes de la grande composition dramatique de *Wallenstein*; mais ces traits sont rares.

Schiller a noblement expié les erreurs de sa jeunesse, dont il a fait un désaveu général; et sa véritable carrière ne commence qu'à la publication de *Wallenstein*, en 1798, époque où nous le retrouve-

rons. Ses torts envers ses compatriotes ont été grands; mais ils n'étaient que le fruit de son inexpérience. La philosophie de Kant commença à l'arracher aux séductions du siècle : la société et l'amitié de Gœthe firent le reste.

A l'exception de Justus Moeser, dont nous avons déjà fait mention, l'Allemagne n'a possédé qu'un véritable historien dans le dernier siècle, et nous ne craignons pas de dire que c'est le plus grand historien des temps modernes : c'est l'auteur de l'*Histoire des Suisses*, le fameux Jean de Müller. Elève de Bonnet, admis jeune encore dans la société de Voltaire, ami de quelques hommes d'Etat qui brillèrent en Angleterre, confident de Gibbon; plus tard, ministre en quelque sorte du sage électeur de Mayence, et premier bibliothécaire à Vienne ; Jean de Müller a parcouru une longue carrière qu'il a malheureusement terminée, mourant de douleur de s'être traîné dans les antichambres de Jérôme Bonaparte, qui en avait fait son ministre de l'instruction publique. L'érudition de Müller était un véritable phénomène ; elle ne nuisait ni à son exquise raison, ni à son imagination ardente ; enfin, elle ornait son esprit au lieu de le charger. Impartial et naïf dans le choix de ses modèles, il avait consulté tour à tour Hérodote, Thucydide, Polybe, Salluste, César et Tacite, l'Arabe Mirkhond, et tous les bons historiens du moyen âge que les esprits superficiels dédaignent, en les traitant de chroniqueurs. Il appréciait Joinville et Villani, le Suisse

Max Stumpf, comme le moine Mathieu Pâris. Aucun préjugé n'entrait dans l'esprit de Jean de Müller. Protestant, il reconnaît le génie de Grégoire VII ; il l'admire, il le proclame grand homme. Il fait l'éloge des papes depuis Hildebrand jusqu'à Boniface VIII, qui gâta tout par ses emportemens, et avec lequel le génie du Saint-Siège descendit dans la tombe. Il sait parler à l'empereur Joseph le langage sévère de la vérité, au sujet de sa conduite envers Pie VI. Défenseur zélé de la sainte cause des Suisses, il est enthousiaste des anciens empereurs. Il exalte Charlemagne, élève aux nues les grands princes de la maison de Franconie et de Souabe, peint les vertus du chef de la dynastie de Habsbourg, et jette un vaste coup d'œil sur la monarchie de Charles V. Müller a l'énergique concision de Tacite et la touchante naïveté, la simplicité presque enfantine d'un vieux chroniqueur. Son style, souvent âpre, n'est jamais dépourvu de grace ; il est plein de vie, et s'élève quelquefois jusqu'au sublime. Point de trace du jargon moderne, et jamais de tirade philosophique. Homme d'Etat avec Machiavel, Polybe et Montesquieu, il est chevalier avec Joinville. L'idée du *droit* et celle de l'*équité*, voilà ce qui domine le plus fortement l'esprit de Müller. *La modération dans la force*, c'est là sa devise. Il nous fait admirer les Suisses qui se lèvent en armes pour défendre leurs anciens droits, et nous les montre, après leur triomphe, tournant leurs armes victorieuses contre quelques chefs qui voulaient abuser de la victoire et *méconnaître les droits des vaincus*. L'*Histoire de*

la Suisse est un arrêt foudroyant contre les révolutionnaires modernes. Bourke ne leur a jamais lancé d'anathème plus terrible.

Amant de la liberté, Müller la veut pure. Nobles et bourgeois, corporations et individus, princes et républiques, il reconnaît les droits de chacun. Ce qu'il a en horreur, c'est la spoliation, sous le nom d'amour du bien public; c'est l'hypocrisie des sophistes et le fanatisme des ignorans, qui veulent organiser et réformer les Etats sans être jurisconsultes, ni politiques, sans rien connaître des mœurs, de l'histoire, des droits et des coutumes des pays qu'ils prétendent régénérer. La seule autorité de Müller a empêché les bons esprits, en Allemagne, de donner dans le piège de la révolution française : il la prédit vingt ans auparavant; et aux premiers symptômes qui signalèrent sa naissance, il annonça à l'Europe qu'elle finirait par un gouvernement militaire, et par le despotisme le plus terrible et le plus avilissant.

Tandis que les philosophes de Berlin combattaient dans l'Allemagne septentrionale pour l'esprit du siècle, contre les hommes de l'ancien régime, et que l'école de Gœthe s'opposait, sur les bords du Rhin, à l'invasion des maximes philosophiques, une révolution morale, toute irréligieuse et toute démocratique, s'opéra inopinément dans le midi de l'Allemagne catholique, où elle ouvrit un volcan de discordes. Nous avons dit que les cours catholiques de l'Allemagne méridionale avaient pris le ton de la cour de France, et en avaient subi l'influence et les variations. A l'avènement de

Louis XVI, prince qui passait pour ami des philosophes, quoiqu'il ne fût rien moins que cela, les courtisans bavarois commencèrent aussi à vouloir se mêler de belles-lettres et de philosophie. Malheureusement ils n'en avaient aucune teinture, et, dans leur embarras, ils s'adressèrent à un pauvre professeur d'Ingolstadt, qui se chargea de leur expliquer la philosophie française, et de les mettre à la hauteur des idées du jour. Embarrassé entre les oracles de Paris et de Berlin, Weisshaupt vanta la sagesse des uns et des autres aux jeunes seigneurs de la cour de Munich. Ce premier essai l'enhardit, et comme il avait été élève des Jésuites, il lui vint dans l'idée de former une association pareille à la leur, mais dirigée par des philosophes, et dans un but philosophique. Il communiqua son plan à plusieurs de ses amis, et, entre autres, à un gentilhomme hanovrien, Knigge, qui des francs-maçons avait passé aux philosophes, et qui donna à Weisshaupt l'idée d'affilier sa société naissante à celle des francs-maçons, mais sans leur laisser pénétrer le secret de la secte, et en lui ménageant une existence indépendante. En même temps Knigge se proposa pour le voyageur de la société, et il se rendit à Berlin, pour engager les philosophes de l'école prussienne à faire cause commune avec ceux de Bavière. Ce premier pas fut suivi d'un plein succès, et c'est ainsi que l'ordre des illuminés de Bavière commença à prendre de la consistance.

Les universités d'Allemagne avaient de tout temps recélé dans leur sein des associations maçonniques

entre les étudians, héritage des formes hiérarchiques et des symboles mystérieux du moyen âge. Il nous importe pour le moment de rechercher quelle fut l'origine de ces diverses institutions; il nous suffit de savoir que les formes et les symboles n'étaient plus d'aucune utilité, depuis qu'ils avaient été abandonnés par les théosophes, les cabalistes et les rose-croix : c'étaient des emblèmes innocens destinés à resserrer les liens d'amitié et de fraternité entre de jeunes condisciples, et à éprouver leur courage et leur constance par de longues initiations. Les Allemands ont toujours été passionnés pour les institutions secrètes, qui leur viennent en grande partie des temps du moyen âge. Au commencement du dernier siècle, une grande révolution s'était opérée dans les loges des francs-maçons d'Angleterre. Cette révolution, toute philanthropique, et basée sur les doctrines de Locke, fit sentir son influence jusqu'à Berlin, où le roi de Prusse était grand-maître de l'ordre; et ensuite dans toutes les autres loges allemandes, elle eut une propagande. Knigge, soutenu par l'école de Berlin, l'introduisit au sein des universités du Nord, et Weisshaupt, aidé des illuminés, dans celles du midi de l'Allemagne. La bienfaisance, la philanthropie, la destruction des préjugés et de la superstition étaient des prétextes ostensibles de toutes les réunions; le nivellement des rangs et des conditions, l'abolition du christianisme, en étaient le but caché et le véritable objet. L'impression des écrits de Weisshaupt et de son côde machiavélique, faite par les ordres du gouvernement bavarois, et les actes de la

vaste correspondance de la propagande d'Allemagne, déposée dans les archives de Munich, sont des témoignages authentiques qui en font foi. On initiait dans les différens grades les princes, les ministres, les nobles, les bourgeois et les littérateurs. On se mit en relation suivie avec toutes les parties de l'Allemagne; on affilia jusqu'à l'Autriche, et on se ménagea des accès près de l'empereur Joseph, que les émissaires de la propagande poussèrent dans les voies de la nouveauté. Enfin, à l'époque de la mission de Mirabeau en Prusse, on s'affilia, par le moyen de cet intrigant, au Grand-Orient de France, auprès duquel les sociétés allemandes accréditèrent le missionnaire Bode. On eut soin de correspondre avec Naples et le Milanais; on se concerta avec Beccaria et Filangiéri, et on employa enfin tous les moyens en usage dans une conspiration.

Le coadjuteur de Mayence, baron de Dalberg, depuis prince-primat de l'empire, était le grand seigneur que la propagande bavaroise avait mis en avant avec le plus d'éclat. On abusa de la bonne foi de ce chef de la haute noblesse, en faisant valoir le bien public, la gloire que procureraient la propagation des lumières, et toutes les jongleries de ce genre. Dalberg était un homme médiocre, engoué de petite littérature, et fort à son aise dans la société des poètes et des savans. L'esprit ardent de l'empereur Joseph se précipita dans la route des nouveautés que des conseillers aveugles lui avaient frayée. Le soulèvement de la Hongrie et celui des Pays-Bas furent le fruit de ses imprudentes tentatives. Il voulut arracher aux peuples leurs lois,

leurs mœurs et leurs coutumes, pour les remplacer arbitrairement par le code de Beccaria, par les maximes de J.-J. Rousseau, et par la sagesse de Weisshaupt et des philosophes de Berlin. Le monarque de l'Europe dont la puissance était assise sur les bases les plus solides, la vit s'écrouler de toutes parts. Le roi de Prusse sourit aux fautes qui signalaient l'avènement de son jeune rival, et il en profita adroitement pour se proclamer le libérateur de l'Allemagne, lui qui avait donné le signal de toutes les violences, par l'invasion de la Silésie, qui avait étendu une main avide sur la Pologne; tandis que ce ne fut que malgré elle en quelque sorte, et pour ne pas laisser une trop grande prépondérance à ses rivaux, que Marie-Thérèse consentit, lors du fameux partage, à accepter le plus faible lot.

La ligue des illuminés entra bientôt en guerre avec les catholiques du midi, comme l'école de Berlin avait lutté contre les protestans du nord. Les Bavarois, gouvernés par les moines et les prêtres, murmurèrent hautement contre les impies qui, dans leurs projets de réforme politique, osaient attenter au culte. Des visionnaires s'élevèrent dans les rangs du peuple, et tonnèrent contre les philosophes. Attaqués avec fureur par l'école de Berlin et par les illuminés, leur succès populaire ne fit qu'augmenter. Enfin, Lavater se mit aussi de la partie, et on le vit, avec le prédicateur Stark de Darmstadt, répondre à l'école de Berlin et aux illuminés. Weisshaupt, qui était un pauvre écrivain, n'osa pas riposter. Le gouvernement bavarois, poussé par les ordres religieux, et effrayé des cris du peuple, inter-

vint dans la querelle : on arrêta quelques coupables, et on laissa échapper les autres ; et comme l'affaire excita une rumeur générale dans toute l'Allemagne, à cause du grand nombre des affiliés et des dupes, sans compter ceux qui s'y trouvèrent compromis, les ministres de l'électeur se virent dans la nécessité de publier une partie des actes du procès, et de faire connaître le code machiavélique de Weisshaupt. Dès-lors, le rôle de cet intriguant fut fini, et il rentra dans l'obscurité : mais les illuminés, quoique vaincus, parvinrent cependant à se reconstituer, et on les vit proclamer les principes de la révolution française.

Il était dans la destinée des Allemands de se jeter dans toutes les exagérations. A peine les efforts des philosophes furent-ils comprimés, que les visionnaires parurent sur la scène. A la mort du grand Frédéric, ils eurent accès à la cour de Prusse : le père du roi actuel se laissa endormir par eux au sein des voluptés. La réaction contre les philosophes fut violente ; c'est ce qui l'empêcha d'être durable. Des nécromanciens, des charlatans, des histrions de toute espèce, les Schrœpfer, les Cagliostro et consorts se montrèrent alors, courant l'Allemagne, la France et la Russie, étourdissant les esprits, et ressuscitant de misérables superstitions, à l'aide de machines, de trappes et de tout l'appareil dramatique, à la honte du siècle des lumières, et en face des philosophes assemblés. Une lèpre pareille avait couvert l'empire romain : les Chaldéens, les Phrygiens, les mathématiciens parurent à

l'époque où la philosophie d'Epicure et l'athéisme avaient envahi et corrompu la reine du monde. Par un contraste bizarre, l'incrédulité produit toujours une crédulité superstitieuse ; et il est triste de le remarquer, les meilleurs esprits n'ont pas toujours la force de s'en garantir. Gœthe et Lavater, le comte de Stolberg, Claudius et Schiller, comme les *Mémoires d'un nécromancien* en font foi, Herder et plusieurs autres hommes d'une trempe peu commune, ne furent pas assez en garde contre Cagliostro et ses semblables. Le magnétisme animal suivit bientôt et eut les mêmes partisans; le piétisme de Jung, la théosophie de Saint-Martin, qui ne méritaient pas d'être confondus avec les jongleries des Schrœpfer et des Cagliostro, furent accueillis avec enthousiasme: les incrédules semblèrent alors taxer avec raison leurs nobles adversaires d'obscurantisme: les défenseurs de la vérité ne se trouvant jamais dans une position plus fausse que lorsqu'ils se laissent séduire par l'exagération, et qu'ils montrent les petites faiblesses dont l'homme le plus ferme ne saurait toujours se préserver. A Dieu ne plaise que je veuille nier les mystères de la nature, et contester la puissance de l'homme moral et intellectuel! mais tout ce qui tient à un ordre de choses invisibles, tout ce qui peut nous être révélé des pensées de la Divinité, n'est donné qu'à un esprit profond et recueilli ; une ame noble et pure peut seule être initiée à ses secrets. Croire aux charlatans, c'est dégrader la science; et le théosophe Saint-Martin, malgré toutes ses erreurs, n'en a pas

moins su se défendre de ces honteuses mystifications et avec plus de sagesse que tous nos philosophes et tous nos incrédules.

La révolution française fit rentrer les choses dans le véritable rationalisme auquel la philosophie du siècle les avait réduites. L'école de Berlin reprit son influence, grace à ses nouveaux chefs, Biester et Gedike : Wieland prêcha la réforme dans son *Nouveau Mercure ;* Voss la chanta dans ses hymnes insensées ; Klopstock , Jacobi et Schiller crurent un moment à la bonté de cette cause; Forster porta pour elle sa tête sur l'échafaud ; et les illuminés de Bavière attendirent le moment où ils pourraient recevoir le prix de leur *servilité libérale* des mains d'un despote sorti des rangs de la démocratie.

(*La fin à un prochain numéro.*)

HISTOIRE.

DE L'IRLANDE

ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES*.

§ II. *Colonie de Bartolam.*

Fenius-Farsa, fils de Baath, est appelé père de deux races. La branche aînée, celle qui gouverne dans la mère-patrie, est la branche de Nion-nuall (*le fils de l'héritage*). Nion-nuall est l'aîné, le plus ancien de la famille; nom et idée qui correspondent précisément au titre d'Aiteachta ou Fathochda, d'où descend Bartolam. Le second fils de Fenius s'appelle Niul, et se confond avec Gaoidhal. Il émigre, et devient père des Milésiens ou Scots. En tout, ce dernier est assimilé à Fenius son père, que l'on environne d'une certaine renommée de science. Car, après avoir dépossédé l'ancien sacerdoce des Tuatha-Dadan, les Scots en rétablirent un autre; ou plutôt, il semble que la caste

(*) Voyez le *Catholique* du mois d'avril.

guerrière irlandaise, comme la caste guerrière étrusque, se revêtit elle-même du sacerdoce. Du moins tout concourt à prouver que les chefs devinrent Druïdes. La race des aînés (*Nionnual*) est opposée à celle des cadets (*Niul*). Les Scots se trouvent en hostilité contre les guerriers et pontifes de la religion ancienne. A travers tous ces mythes, grossièrement défigurés sous une foule de formes diverses, nous apercevons toujours le même résultat, une grande opposition entre la race aînée et la race cadette; double branche d'un même peuple, soumise à une révolution politique, sociale et religieuse.

Ce Bartolam, descendant d'Aiteachta, l'aîné (frère puîné de Baath) est représenté sous des couleurs semblables à celles qui caractérisent Nionnuall, l'aîné, petit-fils de Baath. C'est un des premiers habitans de l'Irlande, homme fougueux, violent, meurtrier de ses proches. C'est la race guerrière des anciens temps, opposée aux Milésiens et aux Scots, comme les Tuatha-Dadan se trouvent en contraste avec les Druïdes des temps postérieurs. Bartolam descend de Srou, qui descend lui-même de Gaodhal. Ce dernier est identique avec Niul, fils de Fenius Farsa, et frère de Nionnuall. Malgré cette généalogie, Bartolam se trouve confondu non avec la race de Niul, mais avec celle des aînés ou des méchans. Ces généalogies irlandaises offrent un chaos inextricable, à cause des personnages non mythologiques qui y ont été introduits après coup. Tels sont Fenius Farsa et Gaoidhal, personnifications des Féniens et de la masse de la nation irlandaise. En

réalité, l'aîné Nionnual est le fils de Baath ; et dans un autre sens, il est son frère, sous le nom d'Aiteachta ou Fathochda : c'est le favori et l'intime de la Divinité ancienne. Quant au cadet Niul ou Gaoidhal, il est le banni. C'est de lui que dérivent les Scots, caste militaire, qui, par suite d'une révolution, se trouve séparée de la masse nationale. La Divinité ancienne le repousse; mais il prend sa revanche, reconquiert le domaine de ses aïeux, et détrône à son tour les dieux des Tuatha-Dadan, auxquels Bartolam rendait hommage.

Ainsi les Gaoidhal, ridiculement transformés en Gætules par Vallancey, composent la masse de la nation. C'est la source commune d'où dérivent et les anciens (la branche de Baath, d'Aiteachta, de Nionnual, aïeuls de Bartolam et des Tuatha-Dadan) et les puînés (la branche fénienne, celle de Niul, des Scots, des Milésiens). Ces derniers finissent par devenir maîtres. Les Gaoidhal forment la grande unité nationale des tribus de Gaëls ou Irlandais : on les divise en Attachtuatha, fils d'Aiteachta (Autochthones), et en Scots, Féniens, Milésiens, conquérans du pays, et oppresseurs de l'autre race. Cependant remarquons que les premiers n'étaient pas réellement autochthones, ni les autres des émigrans envahisseurs. Les traces de l'antique origine des uns et des autres se sont complètement effacées de la mémoire des hommes. Ce sont les moines scotiques qui, égarés par de fausses étymologies, des souvenirs classiques et bibliques, et ces traditions confuses qui parlaient de commerçans

phéniciens, de pirates du même pays, de pontifes tyrséniens, d'émigrans venus de la Celtibérie ou de la Belgique, et peut-être même de Brigantes envahisseurs, ont composé ce roman des migrations phéniennes, antérieures à l'établissement de ces voyageurs en Irlande, roman qui ne repose sur aucune base historique, véritable hypothèse bâtie sur les nuages.

Bartolam, nous dit-on, aborde en Irlande à la tête de sa colonie. Il débarque à l'embouchure de la rivière et dans le port d'Inbher Sceine, dans la partie occidentale de la province de Munster. C'est là que les Milésiens débarquèrent aussi plus tard. Il porte, comme les Milésiens, le titre de Scot, guerrier. Mais ce n'est pas le pieux Miless, le noble héros, le guerrier des temps nouveaux; c'est le géant impie, le guerrier néfaste des anciens jours. Baoth, Bith, né dans le Bith-Aon, dans le pays de Bith, en Irlande, avait abordé avec la belle Keasar dans la province de Conacht. La côte occidentale de l'Irlande fut peuplée avant la côte orientale, et nous pensons qu'elle eut pour premiers habitans des Celtibères, c'est-à-dire des Gaëls, conquérans d'une portion de l'Ibérie. C'est là, selon nous, la véritable souche des Gaoidhal, des Irlandais. Peut-être s'établirent-ils en même temps dans la province de Conacht et dans celle de Munster; peut-être chacune de ces provinces ne fut-elle peuplée qu'à des époques diverses et éloignées.

Mais, déjà avant l'arrivée de Bartolam et de sa colonie, les mêmes rivages avaient été envahis par des

pirates, qu'on appelle le peuple de Ciocall, que l'on désigne aussi sous le nom de Fogmhoraïcc, écumeurs de mer, qui reçoivent encore le nom d'*Afrigh*, Africains, et qui se trouvent enfin confondus avec les Belges. Etrange chaos où tous les siècles, tous les événemens se trouvent falsifiés et jetés pêle-mêle. A travers cette brume épaisse, quelques rayons de lumière se font à peine jour.

L'Africain Ciocall avait mis pied à terre à Inbher Domhnoin : plus tard nous retrouverons les Damnoniens au même endroit. Nous aurons lieu de nous occuper d'eux d'une manière spéciale : nommés encore Fir Domhnann, ils se retrouvent en Angleterre, et rappellent les Ostidamniens, que Pythéas semble placer en Espagne vers le cap Finistère. On veut qu'ils aient été expulsés de la Grande-Bretagne par les Belges, qu'ils se soient réfugiés en Irlande, et que les Belges, à leur tour chassés par Vespasien, soient venus chercher un asile dans la même île. Nous ne voyons pas sur quels fondemens reposeraient de telles conjectures: vaines imaginations d'un moine anglais, Richard de Cirencester, que Whitaker, Ledwich, Beauford, ont copié aveuglément. On a voulu par là expliquer ces noms de Belges et de Damnoniens qui se retrouvent en Irlande et en Angleterre; et comme l'on y trouve aussi des Brigantes, on s'est imaginé que l'Irlande a dû être peuplée par la Grande-Bretagne. Il est probable qu'avant l'arrivée des Kymris, qui conquirent l'Angleterre et ne pénétrèrent pas en Irlande, la population des deux îles fut homogène, et que cette population

était la même que celle des plus anciens Celtes de la Gaule et de l'Ibérie. Mais si l'on est porté à croire que des Gaulois vinrent originairement peupler la grande île d'Albion, les traditions irlandaises feraient soupçonner que des colonies celtibériennes sont venues habiter primitivement l'île d'Eirinn. Dans ces traditions, les Gaulois sont toujours considérés comme étrangers. Un Gall est pour un Gaoidhal un ennemi. Au contraire, les Brigantes irlandais dérivent immédiatement leur origine des Brigantes espagnols ; peut-être aussi les Damnoniens irlandais ne sont-ils que les Ostidamniens d'Espagne. Restent les Belges, qui semblent s'être à la fois établis sur les côtes d'Irlande et de la Grande-Bretagne.

Voici un singulier exemple de cette confusion, qui a réuni, sans les caractériser, les Fir Domhnann (Damnoniens du Conacht), que nous croyons pouvoir rapporter aux Ostidamniens espagnols, les Fomhoraigh, pirates africains qui vinrent piller la même province, et les Firbolg, ou Belges, qui la dévastèrent à leur tour. Les deux frères Gann et Seangann sont à la fois désignés comme appartenant aux Firbolg et aux Fomhoraïcc ; tantôt on les voit favoriser, tantôt combattre les aborigènes. Bartolam vint ensuite détruire l'empire des premiers Fomhoraïcc, du peuple de Ciocall, des Afrigh ou Africains ; il imposa des taxes à la nation conquise, introduisit le système de Gabhaïl, impôts prélevés sur les classes inférieures ; en cela les Milésiens l'imitèrent. Ainsi, l'île commença par être ravagée par les pirates, par être ensuite écrasée d'im-

pôts par la première caste militaire de Bartolam, puis par la nouvelle caste militaire de Miless. Le peuple agriculteur est forcé d'apporter des dons en nature au peuple armé qui s'est emparé de ses domaines. C'est surtout après la suppression des Tuatha Dadan, qui honoraient la culture de la terre, que la nation se trouve opprimée. Après la conquête milésienne, un joug commun pèse sur les restes des Fomhoraïcc ou pirates, des Belges, des Damnoniens, des Tuatha-Dadan ou anciens pontifes; toute la nation devenue tributaire se révolte souvent, et quelquefois parvient à ébranler le pouvoir de ses maîtres.

On donne trois fils à Bartolam : Rughraidhe, Slainge et Laighline. Mais ce Rughraidhe n'est autre que le Clanna Rughraidhe que l'on voit paraître comme Firbolg ou Belge, puis comme Milésien, descendant d'Ir, établi dans l'Ulster. Nouvelle confusion inextricable. Devons-nous regarder ce Clan célèbre comme aborigène de l'île? ou bien les Belges s'y sont-ils incorporés? Quoi qu'il en soit, la domination belge a duré peu de temps. Ce peuple n'a pas tardé à se confondre avec la masse nationale, d'une part avec le vulgaire, d'une autre peut-être aussi avec les guerriers.

Le second fils de Bartolam, Slainge, se trouve être aussi un Firbolg. Entre les Attachtuath auxquels appartient Bartolam, et les Firbolg, il y a encore ici confusion. Laighline, troisième fils de Bartolam (son nom vient de *Laighin*, « lance longue »), donna ce nom à la province de Leinster. Nous verrons des Galls ou Gaulois étrangers envahir ensuite plusieurs portions

du Leinster; et le mot de Galls, devenu synonyme d'étrangers, s'appliquer aux Danois et autres envahisseurs des époques subséquentes. On voit avec quelle confusion, quelle négligence, ou plutôt quelle ignorance, ont été forgées ces généalogies.

Les Firbolg reconnaissent cinq chefs; Slainge, Rughraidhe (désignés comme fils de Bartolam et dont nous venons de parler); Gann, Geanann et Sean Gann : ces derniers sont nommés tantôt Firbolg, tantôt Fomhoraice, ou Afrigh, pirates africains. Ils sont opposés à Nemed, c'est-à-dire à l'ancienne caste des législateurs sacerdotaux irlandais. Le père de ces deux Firbolg, de Slainge et de Rughraidhe, Bartolam opprime les Druïdes de l'île. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le vieux mythe qui le représente égorgeant le chien favori de sa femme adultère. Ce chien donna son nom à l'île de Samer (*Inis Samer*). Dans la religion druïdique, le chien est le symbole du pontife, comme nous le verrons plus tard. L'ancienne caste guerrière et la nouvelle, Bartolam et les Scots taxèrent également le pays, opprimèrent également les pontifes.

Les quatre fils de Bartolam, nés en Irlande, s'appellent Er, Orbha, Fearon, Feargna : ces quatre noms appartiennent aussi aux quatre petits-fils de Milésius. Faut-il en conclure que la caste militaire des temps postérieurs, celle des Scots, est issue de la caste militaire antérieure, comprise au nombre des Aitachtuath ou Autochtones?

Du reste, la colonie de Bartolam se trouve complètement identifiée avec celle de Beath et de Keasair.

Sous le nom de Baath ou Bith Fiontan, Baath est l'époux de Keasair, et survit seul à la ruine de toute sa race. Ruan ou Thuan dans la personne duquel revit Baath ou Fiontan est le seul qui survive à la ruine de la race de Bartolam. Trois dieux, trois hommes, Fors, Fearon, Andord, occupent l'Irlande, après la disparution de Keasaire, et repeuplent l'île. Le quatrième est Fiontan, le seul qui ait survécu. De même Bartolam en mourant laisse après lui quatre fils, nés en Irlande, Er, Orbha, Fearon (ce dernier porte le même nom que celui qui survit à Keasair), et Feargna. Ici se retrouve cette unité ternaire ou quaternaire d'une seule divinité fondamentale; Baath, Jobath, Aiteachta, Fathochda, ou Baath seul. La colonie de Baath et Keasar, ce sont les Tuatha-Dadan ou les pontifes. La colonie de Bartolam, ce sont les guerriers de l'ancienne religion; guerriers qui, comme les autres, font peser un joug tyrannique sur les agriculteurs et les pontifes.

§ III. *Colonie de Nemed.*

Nous arrivons enfin à la colonie de Nemedius, si plaisamment transformée en colonie Numide par Vallancey. C'est ainsi qu'il a fait de Fenius Farsa, tantôt un chef de Phéniciens, tantôt les Céphènes ou Bactriens, tantôt les aborigènes du Fars ou de la Perse originelle, tantôt des Pharusiens ou Mauritaniens. C'est ainsi qu'il a métamorphosé les Gaoidhal en Gætules; bizarres imaginations qui nous feraient voir dans les Irlandais aborigènes une nation persane, africaine et phénicienne à la fois. Sans doute je crois que, long-temps

avant l'empire des Mèdes et des Persans, ces derniers, sous le nom de Céphènes, firent une grande irruption vers l'Asie mineure et la contrée des Pélasgues. Suivant Salluste, cette invasion aurait pénétré jusqu'en Mauritanie et en Espagne. On trouve aussi en Egypte des traces d'un dieu persan. Mais ces données ne suffisent pas pour nous engager à identifier les Irlandais aux Persans, aux Lybiens et à cette foule de peuples auxquels l'imagination étymologique de Vallancey se plaît à les assimiler, sans aucune preuve. Quant à l'analogie apparente qui se trouve entre les Nemediens et les Numides, il suffit, pour renverser ce vain échafaudage, d'expliquer la véritable origine du mot Nemed.

Les antiques lois d'Irlande se nomment Neimeadh; ces lois sont appliquées par des juges sacerdotaux, appellés Breith et vulgairement Brehons. Pour désigner la collection des lois ou plutôt celle des arrêts, des sentences prononcées par les juges, on dit *Breith-Nemeadh.* Comme ces lois étaient en vers dans l'origine, le mot Nemead a indiqué un poëme; le juge pontifical s'est appelé Naomh, Neimead; et le mot, en traversant les âges, a fini par ne plus signifier qu'un homme éminent revêtu d'une fonction quelconque. Je pourrais aller rechercher et poursuivre dans les idiomes germaniques, grecs et latins, la signification analogue de tous ces mots. Je pourrais même remonter à des sources orientales; mais tel n'est pas mon but actuel. Il me suffira d'avoir prouvé que le Neimeadh, le Nemedius de la fable ne ressemble en rien à un Numide. Au contraire lui et sa colonie s'offrent à nos observa-

tions comme cultivant les arts de la paix, comme prêtres, pontifes et juges : ce qui nous sera évident plus tard. Par leur reine Macha, ils s'identifient avec les Tuatha-Dadan, pontifes et mages, dont Macha est également la grande divinité femelle. Enfin ces Nemèdes succombent sous le joug des étrangers, des Africains, des Belges, ainsi que des guerriers indigènes : postérieurement les Tuatha-Dadan ont de même plié sous l'épée victorieuse des Scots.

Nemedhius est appelé « Fils d'Adnamhain. » C'est sans aucun doute l'Adhna, le messager, celui dont nous avons parlé dans le premier paragraphe sur la colonie de Keasair, le navigateur qui découvrit l'Irlande, après le déluge. Nemedhius, comme Bartolam, descend de Fathochda. Toute cette série d'aïeux se compose de divinités que l'on a métamorphosées en hommes. Ce sont, comme nous le prouverons aisément dans le chapitre où nous aurons à traiter de la Religion, les dieux des Tuatha-Dadan qui, soumis à un ordre chronologique d'invention arbitraire, ont été rattachés à Magog et à Japhet, que la Bible appelle Gadul (le *Grand.*) De ce *Gadul* on a fait dériver les Gaoidhal ou Irlandais. Par une confusion plus arbitraire encore, on a introduit dans la liste de ces dieux la personnification des tribus irlandaises diverses. Ce sont Fenius Farsa, Gaoidhal, Nemed; ce sont Heber, Scot, Heremon, que nous apprendrons à connaître plus tard : inventions que nous avons déjà expliquées; artifices grossiers auxquels eut recours l'imagination des moines et bardes irlandais.

Nemed, comme Bartolam, a quatre fils. Ce sont quatre dieux que l'on retrouve dans la liste des divinités des Tuatha-Dadan. Si-Tiearna, le chef des matelots, le dieu des ondes ; Jarbhainiel Faid, le dieu de la science et de la prophétie; Ainnin, le dieu suprême ; enfin Fergas Leathdhearg. Macha, épouse de Nemed, reçoit le culte idolâtre de ses enfans : c'est la déesse des Tuatha-Dadan. Ainsi achèvent de s'identifier avec les Druïdes adonnés à la magie (*Tuatha-Dadan*) , les Némédiens ou juges sacerdotaux. Les uns et les autres forment des subdivisions de la vieille caste sacerdotale, qui, détruite dans la suite, fut remplacée par une hiérarchie de Druïdes. A la tête de ces derniers se place le Kaiker, prophète ou guide des Scots, des guerriers : ce prophète se nomme également Amhergin, fils de Milésius, pontife des Scots. Aussitôt que les Némédiens et les Tuatha Dadan s'effacent de la scène, aussitôt disparaissent les antiques familles sacerdotales, la caste héréditaire des pontifes. Avec Kaiker et Amhergin commence la hiérarchie druïdique moderne, fondée sur la ruine de l'esprit de caste ou de famille. Alors on choisit les Druïdes par voie d'initiation, dans tous les rangs des Scots, des tribus militaires dominantes, qui prétendent être le peuple souverain, le peuple par excellence.

Ce furent les pirates, nommés Fomhoraicc ou Afrigh, qui construisirent les temples et les maisons des Némédiens; il semble que ce fait prouve la sujétion des Fomhoraicc, réduits en esclavage comme le furent plus tard les Firbolg, que les indigènes condamnèrent aux

mêmes travaux. On a lieu de croire que les anciens juges et pontifes de l'Irlande avaient assigné à chaque caste de l'île des professions héréditaires. Les étrangers, vaincus par les indigènes et par les pontifes leurs chefs, soumis après avoir pillé les côtes et s'y être établis en dominateurs, furent contraints d'exécuter les travaux qui demandaient le plus de force physique, d'élever des temples et des autels druïdiques. Ainsi peuvent s'expliquer les singulières contradictions qui s'élèvent au sujet de ces Fomhoraicc ou Firbolg, tantôt maîtres et tyrans, tantôt esclaves laborieux, tantôt confondus dans la masse des agriculteurs, et qui finissent, en leur qualité de membres de la nation sujette, par tomber, en majeure partie, sous l'exclusive domination des Scots.

Mais Némédius lui-même, vainqueur des Fomhoraicc, est vaincu à son tour. Les pirates vont fonder leur empire dans l'Ulster, au nord de l'Irlande, à Tor Conuing. De là ils ravagent l'île et lui imposent des taxes très-dures. Elles sont prélevées le 1er novembre, à l'époque où sont ordinairement recueillies les taxes ou dons volontaires dont Bartolam et les Milésiens ont introduit l'usage. On voit qu'ici les pirates se confondent avec les guerriers anciens et modernes, oppresseurs des Tuatha-Dadan, des Nemédiens et des agriculteurs.

§ IV. *Colonie des Firbolg.*

Une portion des Nemédiens émigra, dit la tradition, et l'autre vécut soumise au joug oppressif des pirates,

jusqu'à l'arrivée des Firbolg. C'est au sujet de ces derniers que la plus étrange confusion règne dans les annales irlandaises : on y voit à la fois les guerriers et les pirates, les indigènes et les Africains. Une chose est certaine, c'est que l'on ne trouve en Irlande aucunes traces primitives et originelles des Belges-irlandais, qui probablement vinrent s'y établir à la même époque où ils conquirent une partie des Gaules et de la Grande-Bretagne. Leur souvenir est tout-à-fait obscurci par celui des Scots, et ils finissent par aller se mêler avec le reste de la population sujette de l'île.

On a transformé les Belges en Scythes, descendans de Magog, et l'on a oublié que l'on avait également vu des Scythes dans les Scots, issus de Phenius Farsa, et par conséquent Phéniciens, en dépit de leur origine scythique. De nouvelles folies sont venues servir de renfort aux folies antiques. Comme après la conquête milésienne, le nord de l'Irlande porta le nom d'Heremon, et le midi celui de Heber ou Eibhear, les Ledwich, les Beauford et autres savans de même trempe, s'emparèrent avidement du mot Heremon, y virent une analogie certaine avec la nation germanique, et prétendant que Germains et Belges sont précisément la même chose, voulurent que les Hérémoniens fussent des Belges. Suppositions aussi inadmissibles que gratuites, comme nous aurons soin de le prouver.

On a voulu rattacher systématiquement les Firbolg à la race de Nemed, bien que ces Firbolg soient Belges et non Némédiens, Gaoidhals, Irlandais. Leur généalogie est absolument la même que celle de Bartolam, de

Nemed, des Tuatha-Dadan, Irlandais primitifs, antérieurs à l'époque Milésienne. Lorsque les Scots, Féniens ou Milésiens soumirent la vieille Irlande pour la métamorphoser et la rajeunir, les Belges, confondus dans la masse nationale, se trouvèrent soumis au joug commun. Le *Clanna Rughraidhe* (en admettant qu'il soit Belge d'origine et n'appartienne pas à une race purement milésienne) fut le seul qui échappa à la servitude.

On prétend que ces mêmes Firbolg tenaient à cette partie des Némédiens qui, pour se soustraire à la tyrannie des pirates (Fomhoraicc), quitta la mère-patrie, et après avoir erré dans les contrées étrangères revint établir dans l'île le gouvernement de ces petits princes ou rois provinciaux, décorés du titre magnifique de rois d'Irlande. On confond d'une part l'irruption Belge avec l'invasion des Afrigh ou Fomhoraicc, pirates africains auxquels on donne les mêmes chefs ; d'une autre avec la servitude que ces Africains firent peser sur les Nemètes indigènes : inconséquence extrême et vraiment digne de risée.

Pendant le temps que les Nemètes fugitifs passèrent chez les nations étrangères, ils furent opprimés, dit la tradition. On les contraignit à creuser des puits profonds (*domhnan*, profondeur, abîme) : de là vint ce nom de Damnoniens (*Fir Domnan*), assigné à l'une des castes asservies de l'antique Irlande. Il est probable que cette caste, opprimée par les pirates Ibères ou Africains et par les Belges, tomba dans les derniers rangs du peuple, lorsque la puissance milésienne s'é-

tablit. Cette étymologie que je viens de rapporter est fausse, comme on le sent bien; mais elle sert à indiquer la déconsidération et l'esclavage auxquels cette caste fut réduite.

Ces Nemèdes remplissaient encore,pendant leur séjour à l'étranger, d'autres fonctions serviles. Ils ramassaient dans des outres de cuir (*bolg*) le sable des puits, et le transportaient au loin. En allemand *balg*, veut aussi dire ce qui est gonflé, une outre. De là, disent nos savans, vint le nom des Fir Bolg ou Belges, invention étymologique aussi ridicule que les précédentes. On a voulu expliquer ainsi comment les anciens tyrans de plusieurs parties de l'île, les Belges, furent enfin assujettis par les Tuatha-Danan, les pontifes; puis asservis par les Milésiens, qui firent peser un joug commun sur les Attachtuath, les Tuatha-Dadan, les Nemèdes, les Damnoniens et les Firbolg. En langue cymrique, Belgyaydd signifie guerrier; en langue germanique, Balger, Belger a le même sens. Les Belges étaient pirates et guerriers: ils fondèrent en Irlande des royaumes de peu d'étendue, qui ne tardèrent pas à être détruits. Les Tuatha-Dadan, les pontifes eurent à leur tour le dessus, et les Firbolg, engloutis dans la masse nationale, devinrent agriculteurs. Dans la religion ancienne qui avait des rapports avec le culte des Cabires, *Bolg* indiquait un épi de blé. C'était aussi le dieu du blé; une personnification de l'agriculture et de la caste agricole.

Pendant que les Fir Domhnan (Damnoniens) s'occupaient à creuser des puits, que les Firbolg (Belges)

ramassaient dans des outres et enlevaient la terre de ces puits, une troisième caste, celle des Fir Gailiain, toujours armés, protégeait leurs travaux et les garantissait des insultes étrangères. Ces *Fir Gailiain* ne sont autre chose que les Galls ou Gaulois, les étrangers oppresseurs du peuple. Il y a là un souvenir effacé d'un double état de choses : de cet état calme et paisible d'une part, où sous l'autorité des pontifes chacun accomplissait sa tâche et remplissait son devoir, au rang précis qui lui avait été fixé ; de cette situation tumultueuse et guerrière d'un autre côté, où les castes furent bouleversées, où les côtes furent infestées par les étrangers Belges et Gaulois, que l'on confondit avec les pirates anciens. Ces Fir Domhnan ou Damnoniens, ces Firbolg ou Belges, ces Fir Gailiain ou Galls, esclaves chez l'étranger, occupés à creuser la terre, à la cultiver, à la garder ; considérés comme autant de tribus Nemèdes émigrées, puis revenues en Irlande et tombées sous la domination des Firbolg, attestent la confusion et le chaos des traditions qui nous sont parvenues et auxquelles on a fait subir un arrangement capricieux, arbitraire, systématique. On a identifié de la manière la plus désordonnée et la plus bizarre une multitude de notions appartenant aux époques les plus éloignées, aux peuples les plus dissemblables.

Nous avons déjà dit comment les Firbolg se sont trouvés mêlés, d'une part, à la colonie de Bartolam, d'une autre, aux pirates étrangers. Slainge et Rughraidhe (les Firbolg), sont également fils de Bartolam,

Gann, Geanann, Seangaun (les Fomhoraicc, Afrigh, ou pirates africains), sont aussi des Firbolg. Il paraît prouvé qu'à diverses époques, des pirates africains, gaulois et belges, infestèrent toutes les côtes d'Irlande, le Leinster où Slainge s'établit, le Munster où nous trouvons Gann et Seangann, le Conacht, dont Geanann s'est rendu maître, l'Ulster, domaine de Rughraidhe : et que, long-temps après l'époque de leur envahissement, ils finirent par se confondre dans la masse des Attach Tuath, ou Gaoidhal nationaux. C'est du moins le seul résultat probable que l'on puisse déduire de cette masse bizarre de données hétérogènes. Leinster, dont le nom primitif est Gailan, fut occupé dans l'origine par les Gailan ou Galls. Du reste on convient unanimement que les Firbolg envahisseurs établirent les petites royautés dont nous avons fait mention : royautés détruites par les trois fils de Neimhid, qui ne sont autres que les Tuatha-Dadan, et qui relevèrent l'antique sacerdoce.

§ V. *Colonie des Tuatha-Dadan.*

Dans les divinités des Tuatha-Dadan, nous avons déjà reconnu les chefs des plus antiques colonisations irlandaises. Baath, Keasar, Macha, épouse de Nemed : telles sont les grandes divinités de la primitive religion d'Irlande. Plus tard, ce culte se mêle à un culte cabirique, appartenant, selon nous, aux Pélasgues tyrséniens de Crotone, confondus en Etrurie avec la nation étrusque : ce sont ces Tyrséniens qui importèrent en Etrurie le culte des Cabires et les plus

anciens arts de la Grèce. On a faussé la généalogie des Tuatha-Dadan, pour lui imprimer un caractère diamétralement opposé à son caractère originel. On a voulu en faire des Chaldéens de Dadan, des descendans de Cush. Cependant les dieux que l'on voit apparaître dans la généalogie de leurs chefs, sont tous supposés être issus de Nemed : ce qui prouve qu'ils remontent, comme Nemed lui-même, à une origine gaëlique. Il faudra, pour que cette assertion soit confirmée par des preuves, soumettre à une analyse successive tous les mythes fabriqués ou apocryphes, ainsi que les mythes originaux, dans lesquels se révèle encore une empreinte druïdique, singulièrement défigurée, il est vrai.

Le chef des Tuatha-Dadan, le Mage principal, triompha des Firbolg, les soumit complètement, abolit la royauté, et rétablit son pouvoir sur les ruines de la domination et de la législation étrangères. A cet événement s'est jointe une guerre religieuse, que l'on s'est plu à lui assimiler. Ce législateur Eochaidh, vaincu par le chef des Tuatha-Dadan, ne peut être un étranger, un Firbolg, bien qu'on lui donne ce nom. Les lois d'Eochaidh sont celles de l'Irlande antique. Probablement la caste des Druïdes adonnés à la magie, (les Tuatha-Dadan appelés Mags ou Mages), aura usurpé sur les véritables Nemèdes, et arraché aux Druïdes législateurs le pouvoir souverain. Cet événement aura eu lieu par suite de l'introduction du culte du Tuirian dans la religion druïdique : et, dans ce cas, l'ère des Tuatha-Dadan serait celle de ces Tuirrian ou Tyr-

rhènes, l'époque des Cabires, lesquels jouent un rôle important parmi les divinités de ces pontifes. Nous aurions ainsi découvert la signification réelle des deux batailles de Tuirriodh, dans l'une desquelles le chef des Tuatha-Dadan tua le législateur Eochaidh, et succomba lui-même dans l'autre bataille. Du reste, selon la tradition, ces Tuatha-Dadan partirent du Muir Touran (mer tyrrhénienne), et leurs navires les portèrent vers les régions occidentales.

Appelés aussi Mucs ou Mages, les Tuatha-Dadan domptent, au moyen de leur science magique, les Firbolg et les Fir Domhnan. Venus d'Ecosse où ils avaient occupé deux cantons ou deux villes (Dobar et Jar-Dobar), ils se rendent maîtres de l'Irlande. Plus tard, nous verrons les Pictes et les Scots arriver d'Irlande en Ecosse, et s'y établir. L'île d'Erin aurait-elle offert un asile à des Gaëls ou Calédoniens, appartenant à la même race que celle qui occupait déjà l'Irlande, et chassés des régions méridionales, vers le Nord, par l'invasion des Kymris? C'est ce que nous ignorons.

Les Firbolg, après la défaite qu'ils subirent avec les Damnoniens, allèrent se réfugier et se fortifier dans les îles d'Arran, d'Eilie, de Rachruin, d'Inis Gall, et dans quelques autres îles situées sur les côtes d'Irlande, d'où les Pictes, dit-on, vinrent ensuite les débusquer et les chasser. Le roi de Leinster, un des petits princes d'Irlande, ayant pitié de leur sort, les reçut dans ses domaines en qualité de tributaires. Ils y furent si maltraités, et écrasés d'impôts si exorbi-

tans, qu'ils émigrèrent dans le Conacht, sous le règne d'Olliola, pendant les siècles héroïques d'Irlande. Pus tard, nous les y retrouverons.

Depuis deux siècles l'Irlande était tombée sous le joug de cette caste, livrée aux incantations magiques, quand une révolution religieuse et politique lui arracha l'empire, qui passa entre les mains des Scots, Féniens ou Milésiens : c'est là l'époque la plus importante des annales fabuleuses de l'Irlande.

§ VI. *Colonie des Mileadh, Scots ou Fins.*

Nous sortons enfin de l'ère sacerdotale pour entrer dans l'âge héroïque. Ici disparaît l'ancienne civilisation agricole, manifestée, comme nous ne tarderons pas à le démontrer, par la religion des Tuatha-Dadan. Une nouvelle barbarie commence. La nation est opprimée. Mais bientôt elle reçoit l'empreinte d'une civilisation plus énergique. Les Druïdes forment une hiérarchie, qui se recrute dans les rangs des Scots. C'est à cette époque que l'institution des Bardes a jeté le plus d'éclat et qu'ils se sont affiliés aux Druïdes.

La généalogie des Mileadh (nous avons déjà fait cette observation) s'est trouvée falsifiée par l'introduction de personnages fantastiques, symboles de la science des nouveaux Druïdes, des guerriers leurs alliés et des Bardes nouveaux : invention des moines scotiques, qu'est venue augmenter encore l'ignorante imagination des Bardes, lorsque ces derniers, à une époque postérieure, voulurent expliquer à leur manière les institutions druïdiques, bardiques et militaires de l'Irlande

héroïque sous les Mileadh et les Scots. Parmi ces personnages on remarque surtout Feniusa Farsa : c'est au moyen de ce héros que l'on essaie de rendre compte du degré d'instruction dont se glorifiaient les Féniens, héros de l'Irlande, la principale des tribus militaires, élevée par les Druïdes et chantée par les Bardes. Ensuite se présente Gadelus ou Gaoidhal, symbole scotique de la civilisation irlandaise, également né de la féconde imagination des moines. Il reçoit son éducation dans l'université d'Eden, et, comme Fenius, sa science se rapporte à une origine hébraïque, dont la source est dans le Paradis terrestre, et que Moïse a perfectionnée. Enfin vient Ebir Scuith, ou Heber Scot, comme on l'appelle également : personnification des Scots méridionaux, appelés Eibhear ou Ibères, c'est-à-dire des Celtibères, venus d'Espagne, Brigantes et autres races Gaëliques que l'on retrouve en Ibérie, dans les Gaules, en Irlande, en Angleterre ; il faut soigneusement les distinguer des Kymris de la Grande-Bretagne, race conquérante qui subjugua les Gaëls d'Albion, et se les est incorporés ainsi que les Brigantes. Les Brigantes irlandais parlent la langue scotique, idiome qui n'a presque rien de commun avec le kynmrique, que parlait la Grande-Bretagne.

Si les Tuatha-Dadan nous offrent une riche collection de dieux évidemment païens d'origine, on ne cite pour unique divinité des Milésiens, que la seule Scota leur mère, métamorphosée en reine, autre invention des poètes. Du reste, il y a bien peu de différence en-

tre la généalogie des Milésiens et celles des précédentes races irlandaises. Ce n'est que depuis l'époque d'Ebir Scuith qu'on les voit devenir un peuple à part : c'est-à-dire qu'alors ils rentrent dans la classe des guerriers antiques, dans la colonie de Bartolam. Ils forment un seul corps avec les Gaoidhals ou Gaels ; et s'ils finissent par se séparer des Attach-Tuath ou anciens guerriers, maîtres du pays, ce n'est que plus tard lorsque d'autres tribus militaires, parentes des premières, et venues de la Celtibérie ainsi que les Brigantes, s'incorporent les Scots ou Fins. Renforcée par ces nouveaux alliés, excitée contre l'ancienne religion des Tuatha-Dadan, par l'esprit de secte qui leur est propre, on voit alors la caste militaire, réformer ou plutôt abolir presque entièrement le vieux culte, changer l'ordre social et fonder ce que l'on appelle la royauté irlandaise. C'est, ainsi que je l'ai dit plus haut, l'époque héroïque de l'île. Après de longs combats, elle aboutit enfin à une ère d'institutions bardiques et druïdiques entièrement renouvelées.

De toutes ces institutions remarquables, la tradition ne nous a conservé que la seule législation : encore nous est-elle parvenue fort défigurée. Quant au culte, toutes les traces en sont effacées. Les noms des divinités des Tuatha-Dadan se sont propagés parce qu'ils remontaient à une antiquité fort reculée. Mais quand le christianisme pénétra en Irlande, les Mileadh y régnaient ; telle fut probablement la cause de la profonde obscurité où leurs croyances sont restées ensevelies.

Lorsque nous aurons à examiner cette question, nous prendrons soin de l'éclairer par l'histoire des phases diverses que le druïdisme a parcourues dans les autres régions celtiques, voisines de l'Irlande.

Depuis le troisième siècle de l'ère chrétienne, tous les écrivains grecs et latins appellent les Gaëls Irlandais du nom de Scots. Mais rien ne prouve que ce nom ne soit pas beaucoup plus ancien; car les historiens et même les géographes des temps antérieurs disent à peine quelques mots de la population de l'île. Ptolémée, qui s'en occupe davantage, se tait presque absolument sur les régions intérieures de l'Irlande. Le nom d'Ecosse (*Scotia*) n'est devenu européen qu'après l'époque où les moines scots s'environnèrent d'une juste célébrité et où l'ancienne Calédonie, conquise par des guerriers irlandais, reçut d'eux ce nom de *Scotia*, Ecosse, nom qui s'est effacé de la mère-patrie, et qui n'appartient plus aujourd'hui qu'à l'Ecosse proprement dite.

Donner aux Scots ou Scuith une origine scythique, c'était là une occasion trop favorable pour que la manie des étymologistes ne la saisît pas avec empressement. Les Scythes sont un peuple finnois de la Russie orientale, qui tomba sous le joug des Saces ou Scythes royaux, nation indo-germanique à laquelle on suppose tantôt une origine gothique, tantôt une origine slave, sans jamais parvenir à résoudre une question qui dans le fait est insoluble. Mais par quel effort grotesque d'une imagination scientifique, a-t-on osé faire voyager les Scythes à travers la Phénicie, l'Egypte, l'Ibérie, l'Ir-

lande ! Que des moines scots aient nourri ces chimères, on le comprend ; mais qu'elles ne se soient pas évanouies devant la critique moderne !

On prétend que les Irlandais doivent aux vaisseaux qui les portèrent sur ces rivages, le nom de *Scuith ;* mot que l'on fait coïncider avec *Baoth , Bith , Baath* (en allemand *Boot*), qui signifie à la fois *marin* et *navire.* Les traditions des tribus gaëliques prouvent en masse que leur existence originelle fut nomade ; mais leurs véritables annales ont disparu, et un nuage ténébreux couvre l'origine réelle du peuple de Baoth, qui se nommait Scuith. Nous ignorons pourquoi l'île d'Ierne perdit son nom, pourquoi le culte d'Eire fut aboli, pourquoi la déesse des Scots vint la remplacer, pourquoi enfin, sans jamais perdre à l'étranger, ni dans ses rapports intérieurs, sa dénomination antique, elle vint à porter en même temps le nom de *Scotia.*

Les Scots, dans leurs migrations maritimes, avant d'aborder en Irlande, ont pour guide, un prophète, Kaiker : c'est lui que l'on nomme Draoi, Druïde. Il est le type de la nouvelle religion. Sous Bratha, père de Breoghan, les Féniens ou Fins, les héros Scots abordent dans l'An Spain, en Espagne. Nous voici donc arrivés parmi les Brigantes d'Espagne, dans le territoire de Breoghan. Ce dernier a pour fils le héros Ith : c'est lui qui découvre l'Irlande, où il est assassiné. Ce meurtre devient cause de la conquête de l'île par le Clanna Breoghan, la race de Breoghan, les Brigantes, et par leurs parens, les Mileadh ou Milésiens qui s'établirent à leur suite.

Il y eut disette en Espagne parmi les fils de Breoghan. Ith, le héros prudent, leur donna l'avis d'aller à la recherche de ces régions occidentales, vers lesquelles leur prophète Kaiker avait voulu les diriger. Il leur parla de l'antique amitié qui attachait l'Espagne à l'Irlande, Anspain à Eirinn, alors que régnait le dernier souverain des Firbolg, roi-législateur, détrôné par les Tuatha-Dadan. Ainsi la vieille royauté des Firbolg se trouve rattachée à la nouvelle royauté que les Brigantes et Milésiens projettent de fonder. Ces derniers ne veulent que renouveler les anciennes tentatives de la caste guerrière, pour renverser le pouvoir du sacerdoce.

Ith cingla vers l'Irlande et mit pied à terre au nord dans l'Ulster. Là trois frères, trois dieux, trois rois des Tuatha-Dadan se disputaient alors la possession d'un bijou, d'un objet précieux. Ils avaient pour épouses, trois sœurs, trois déesses des Tuatha-Dadan. Ith, pris pour arbitre par les trois rois, leur recommande l'union. Mais il a l'imprudence de vanter en leur présence la beauté du territoire qu'ils possèdent. Ils conçoivent des soupçons et l'assassinent. Le bijou précieux que ces rois se disputent, c'est l'Irlande. Quant au meurtre d'Ith, il forme un mythe remarquable dont nous ne tarderons pas à donner l'explication. Ses enfans, ses compagnons portent le cadavre sur leurs vaisseaux, se rembarquent et vont déposer le corps du héros égorgé, aux pieds de son parent, le noble Milespain, le guerrier celtibère Miless : en irlandais *Mil*, *Miless*, a la même signification que *Miles*

en latin : ce mot désigne la race héroïque et guerrière. Ith est évidemment la grande divinité des Milésiens, le dieu nouveau, le dieu assassiné, dont ils vengent la mort et qu'ils opposent aux dieux des Tuatha-Dadan. Aussi trouve-t-on les paroles suivantes dans la tradition rapportée par le livre de Lecan : « *La race d'Ith* » *est d'origine infiniment plus élevée que celle de Miless.* » Cette origine est céleste. Au reste, le mot Ith est un surnom d'Eire, l'Irlande antique. Le culte d'un Dieu sauveur et guide, divinité mâle et héroïque, remplaça celui de la Déesse Nature.

Eibhear Fionn (Heber Fionn), le héros Finn, l'Ibérien, le Celtibère, fils de Scota, épouse de Miless, a pour frère le pontife Amherguin, opposé aux pontifes des Tuatha-Dadan. Ces deux frères, à la tête des Clanna Breoghan et des Clanna Mileadh (des Brigantes et Milésiens), abordent en Irlande où le désir de venger Ith les conduit. On distingue, parmi la foule des autres enfans de Miless, Ir et Heremon, dont les descendans se sont partagés en tribus diverses et ont couvert le pays de leurs ramifications.

Que les Brigantes et Milésiens, la race d'Ith et d'Eibhear Fionn se rapportent à une origine celtibérienne; c'est ce que l'on peut appuyer d'une grande quantité de preuves. Les Fins d'Irlande portent le nom de Clanna Baosgoine, peuple venu de la région basque : non qu'ils fussent Ibériens d'origine primitive, mais parce que leur race s'était établie chez les Ibères, dont la contrée avait été conquise par diverses tribus celtes, nommées depuis Celtibères. Enfin le nom d'I-

bérie (Eibhear) est resté attaché à la partie méridionale de l'Irlande.

Je dois le répéter : ce ne sont pas ici de vrais Ibériens, des Espagnols proprement dits ; ce sont des Celtes ou Gaëls de l'ancienne roche ; Gaëls, qu'il ne faut point confondre avec les Kymris et Belges, Celtes d'origine plus récente et plus mêlée. La langue irlandaise, qui n'offre presque aucune trace de l'idiome basque ou ibérien, se distingue, malgré quelques mélanges, par une originalité très-prononcée qui prouve évidemment *l'unité* primitive de la population de cette contrée.

Les Brigantes abordent à Jnhber Sceine, dans le Munster occidental, sur le rivage même où débarqua jadis le guerrier Bartolam. Ir, l'un des dieux héroïques des Milésiens, se noie près de la côte occidentale du Desmond : on l'ensevelit dans une petite île à laquelle se rattache une fable mythologique que nous ne passerons point sous silence. D'Ir descend le Clanna Rughraidhe, qu'on a prétendu être tantôt les enfans de Bartolam, tantôt les Firbolg : on doit entendre par là que cette tribu n'a jamais cessé d'être guerrière. Ir fut la souche des héros ou des Fins de l'Ulster. L'Irlande elle-même porte son nom. C'est le pays d'Ir. Dans le livre d'Armagh, elle est appelée Ireo, le sépulcre d'Ir, du premier Milésien qui y fut enseveli. On voit que l'idée d'Ir se trouve identifiée à celle d'Ith. Tous deux ont la même origine.

Erreamhon (Heremon), le Milésien, débarque à Jnbher-Colpa. Là meurt son frère, Colpa, le guer-

rier que l'on ensevelit sur la côte orientale, sur la limite des provinces de l'Ulster et de Leinster, à Drocheda. Heremon, quoique Milésien ou Scot, est toujours opposé à Eibhear ou Heber, aux Ibériens et aux Brigantes. Il est évident que les Hérémoniens forment le noyau de cette partie de l'ancienne caste guerrière, qui, n'ayant pas été renforcée par les Brigantes, n'en concourt pas moins à opprimer les Tuatha-Dadan. Plus tard, on voit se diviser l'Irlande celtibérienne du midi, et l'Irlande belge du nord; et les rois de ces provinces se disputer l'empire. Les héros de la race d'Ir, le Clanna Rughraidhe, qui joue un grand rôle dans l'histoire héroïque d'Irlande, vont s'établir dans l'Ulster.

§ VII. *Colonie des Peacti, ou Pictes.*

On a confondu les Croutine (Crotoniens à ce que l'on suppose), c'est-à-dire la tribu de Tuireann avec les Peacti ou Pictes. Les uns apparaissent avec les Tuatha-Dadan, et nous avons déjà parlé d'eux. Les autres, grace à l'érudition des moines scots, ont eu la Thrace pour patrie, parce que l'historien Hérodote place dans cette contrée un peuple de Pactyens, devenus nécessairement des *Pictes*. Ajoutons à cela que comme la plupart des peuples sauvages, les Thraces et les Pictes d'Irlande et d'Ecosse se peignaient le corps: analogie singulièrement frappante aux yeux de Vallancey.

Les Pictes sont considérés comme étrangers à l'Irlande, et ne se confondent pas avec la masse nationale, comme les Belges et les Brigantes. On a cru

pouvoir confondre, avec les Peacti ou Pictes qui s'établirent en Ecosse, les Dal Raidhe de l'Ulster, d'origine irlandaise, parce que, dans les temps postérieurs, ces Dal Raidhe passèrent en Albanie où ils fondèrent un empire scotique ou écossais. Au reste l'histoire des Pictes irlandais et écossais demeure encore ensevelie dans une obscurité complète. Nous y voyons positivement des Celtes ou Calédoniens, qui passèrent peut-être d'Ecosse en Irlande, comme les Dal-Rieda passèrent ensuite de l'Irlande en Ecosse. Rien ne peut établir que ce fussent des Scandinaves, comme le savant Malte-Brun a paru le supposer.

Les Pictes et les Scots étaient souvent en querelle. Mais souvent aussi ils se réunissaient pour combattre les Bretons de race kymrique. On connaît leurs invasions dans la Grande-Bretagne, devenue romaine. Rien n'empêche d'admettre un fait avancé par les anciens écrivains irlandais, qui parlent d'autres invasions faites par eux, à des époques antérieures. Selon les traditions irlandaises, les Pictes, chassés par les Bretons d'Ecosse en Irlande, revinrent à leur tour expulser les Bretons. Peut-être n'est-ce là qu'un souvenir de la conquête de la Grande-Bretagne par les Kynmris ou Bretons.

§ VIII. *De l'invasion des Gaulois* (*Armoricains*) *en Irlande.*

Ugaine More, le grand Ugaine fut (rapporte la tradition) le premier Hérémonien puissant sur la mer. Il infesta comme pirate, les côtes des Gaules, et

épousa une femme de ce pays. Son petit-fils Labhradh Luingseach, jeune encore, se réfugia dans les Gaules, puis il revint en Irlande avec une armée de Galls ou d'étrangers gaulois qui s'emparèrent de la province de Leinster, appelée autrefois Gailian, parce que du temps des Firbolg elle avait été conquise par les Fir Gallion, les Galls, les Gaulois. Ensuite cette province porta le nom de Laighin, à cause de la longueur des lances portées par les Galls de l'armée du prince irlandais Luingseach. Ce dernier se rendit ainsi maître d'une partie de l'Irlande. Les Fir Galion du temps des Firbolg, et ces derniers Galls ne sont évidemment qu'un même peuple; et la mention séparée que les chroniqueurs font de ces deux parties de la même population, résulte de leur seule ignorance. On sait d'ailleurs que, sous Jules-César, et après sa mort, les pirates armoricains infestèrent les côtes d'Irlande.

§ **IX.** *De la lutte qui eut lieu entre l'élément ancien et l'élément moderne de la civilisation et de la population irlandaise, sous le paganisme.*

L'histoire de l'âge héroïque de l'Irlande mérite un examen séparé. Non-seulement il y eut un combat perpétuel entre les Eireamhon (Hérémoniens) et les Eibhear (Ibériens), c'est-à-dire entre la race guerrière du Nord et celle du Midi; mais de province à province, il y eut des dissensions et des guerres. Le Conacht où se trouvaient les débris des Fir Damnon, des Firbolg, des Tuatha-Dadan, de l'antique civilisation vaincue, luttait contre l'Ulster, occupé par les Iriens,

descendans d'Ir, plus connu sous le nom du Clanna Rughraidhe. Au sud-ouest, la race d'Ith, habitant le Corkaluighe ou pays de Cork, cherchait également à agrandir ses domaines. La poésie et l'histoire ont tour à tour exploité ces données, et travaillé sur ces époques. Mais cette poésie où l'on découvre un lointain reflet des chants bardiques anciens, s'est renouvelée sous le moyen âge, et a subi une métamorphose dans ses derniers temps. Cette histoire, dont les résultats sont, en définitive, incertains et pauvres, a subi également une manipulation nouvelle; et c'est d'après cet arrangement arbitraire que l'on y voit se succéder une foule de princes qui tous meurent assassinés, et qui, se confondant ou se trouvant reproduits deux ou trois fois sous les mêmes noms, ont l'air de former des dynasties non interrompues, malgré leurs morts subites et violentes. Quoique l'Irlande méridionale et septentrionale ne connût pas de rois uniques, on nous offre des monarques irlandais qui règnent sur l'île tout entière, à peu près comme Saxon le Grammairien nous fait la liste complète des rois de Danemarck. On a soumis à un ordre systématique et régulier en apparence, à une chronologie factice, les récits traditionnels, les histoires locales, conservées par les Seanachies, ainsi que les généalogies héroïques, véritable chaos: on les a forcées de se ployer de la manière la plus arbitraire au système biblique, depuis les temps postérieurs au déluge, jusqu'à l'ère chrétienne. Quant aux monumens historiques de l'Irlande qui remontent à l'époque la plus éloignée, ils

ne sont, pour la plupart, accompagnés d'aucune de ces indications chronologiques : preuve qu'elles appartiennent presque toutes aux moines des temps postérieurs, et non aux moines scots, beaucoup plus savans que ces derniers.

Le Clanna Rughraidhe, les héros de l'Ulster, forment la masse des Féniens septentrionaux, établis dans le Fir Maighe Feine (aujourd'hui Fear Moighe), champ des hommes nommés Fins. La poésie s'est plu à orner de couleurs presque chevaleresques la cour d'Eamania (Eamhain) dans l'Ulster, et les guerriers qui se pressaient autour de leur prince et de leur chef. On voit encore percer quelque chose de la rudesse sauvage qui caractérise la tradition épique primitive, à travers toutes les métamorphoses que les Bardes du moyen âge ont fait subir aux Féniens : ce caractère se retrouve surtout dans le récit des exploits du héros Coucoullan (Cougcoulion) : héros que Macpherson a étrangement défiguré dans son faux Ossian, et dont le mâle et grossier héroïsme ne ressemble en rien à la pâle figure esquissée par l'auteur anglais. Le cycle héroïque de ces mythes épiques, comprend les expéditions d'Ecosse, et les guerres entre les héros de l'Ulster et ceux du Conacht.

Le Clanna Rughraidhe chassa du Conacht une partie de la tribu Dhana ou Ernai, que le livre de l'Ulster nomme Dalnariens. Il est vraisemblable que ce sont les descendans ou des Fir Domhnan ou des Tuatha-Dadan. Une partie de ces Ernai se rendit dans le Munster, où ils furent désignés sous le nom de Ernai

méridionaux ou Dias Dhana. Un autre fragment du même peuple resta dans le Conacht, et porta le nom d'Ernai septentrionaux, Tuath-Dhana. Il est impossible de marquer précisément à quelle époque ces divisions eurent lieu. Mogha-Nuaghat (que l'on prétend, je ne sais pourquoi, avoir vécu vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne) chassa du Munster ces Ernai méridionaux qui l'avaient occupé depuis environ cinquante ans.

La première lueur véritablement historique qui s'offre à nous du sein de ces obscurités, date d'un certain Riada, nommé Rheuda par Bède-le-Vénérable. Ce fut lui qui, le premier, conduisit en Ecosse une colonie de Féniens de l'Ulster, qui y formèrent un établissement stable. Ce sont les Dal-Riadas, que Bède appelle Dal-Rheudini, et qui restèrent étroitement alliés avec les Fins ou héros de l'Ulster. L'exactitude de cette coïncidence prouve qu'il ne faut pas absolument rejeter sans examen les traditions originelles de l'Irlande. L'historien sait trouver un point intermédiaire entre l'aveugle superstition qui croit à tout, et le dédain frivole qui ne veut ajouter foi à rien. Disons encore ici qu'Euménius le panégyriste, parle des invasions tentées par les Pictes et les Irlandais ou Scots, dans la Grande-Bretagne : invasions qui eurent lieu, selon lui, à une époque presque contemporaine des expéditions de Jules-César.

Les classes assujetties, en y comprenant les Firbolg, Fir Domhnan et Tuatha-Dadan (ou les débris de ces derniers), se soulevèrent contre les Milésiens, dont

ils égorgèrent un grand nombre. Cette révolution, dont le but était d'arracher le pouvoir aux Scots, et de rétablir l'ancien ordre de choses, où, sous les auspices du sacerdoce, l'agriculture fleurissait, fut sur le point d'étouffer et d'anéantir le nouveau système. Les Bardes représentent sous les traits les plus odieux ce grand soulèvement. C'est, selon eux, une révolte d'esclaves, terminée par une anarchie complète. Il semble que les révoltés aient trouvé des alliés parmi les Fir Galeon, ou Galls, Gaulois étrangers, pirates armoricains et autres, venus en Irlande sous Luingseach, comme nous l'avons dit. Du moins, rapporte-t-on que Cinncait (*l'homme aux oreilles de chat*), descend de ces Galls; on le compte aussi parmi les Firbolg. Mais c'est la dernière guerre où le nom des Firbolg se trouve cité.

La plaine de Sang (*Magh Crou*), dans le Conacht, fut le premier théâtre de la révolte; un grand nombre de chefs milésiens y fut, dit-on, égorgé par trahison. Toute la masse des aborigènes (Aiteach Tuatha) prit part au soulèvement, et favorisa l'anarchie. C'était encore, dans le Leinster et le Conacht, une population puissante que celle des Aiteach Tuatha, renforcés par les Belges, bien que les uns et les autres eussent été assujettis à payer des tributs onéreux. L'état d'anarchie dura long-temps; et quand le peuple révolté eut décimé ses propres rangs, les Scots respirèrent enfin, la royauté parvint à se rétablir et le peuple lui-même désira le retour de l'ordre de choses qu'il venait de détruire. Il accepta les institutions civiles et religieuses

qui lui furent imposées par Tuathal Teachtmar, le Milésien, et s'engagea par serment à le reconnaître pour roi. Tuathal les obligea à prendre pour témoins de la sainteté de leur foi les deux divinités du soleil et de la lune, et ne voulut accepter aucun autre serment. Il est probable que c'étaient là les dieux nouveaux qu'ils devaient adopter en répudiant leurs anciens dieux. Tuathal semble avoir essayé de relever le culte ancien, en le ralliant au culte nouveau ; il paraît avoir en même temps agrandi le pouvoir de l'ordre druïdique, probablement en lui adjoignant les débris des anciennes familles sacerdotales, connues et respectées du peuple. Mais ces détails appartiennent à un examen spécial de l'histoire de Tuathal.

Le plus puissant des chefs Hérémoniens ou princes du Nord, *Conn-aux-cent-combats*, ou comme le nommèrent pompeusement ses compatriotes, le Héros *aux cent batailles* (*Conn Ceadchathach*), tenta vainement de conquérir, à l'aide des princes ses confédérés, le midi de l'Irlande. Là, Modha Nuagat se releva victorieux, à la tête de ses Ibériens.

Il est très-probable que les longs combats du Nord et du Midi, les guerres d'Hérémon et de Héber ne sont autre chose que ces combats des chefs méridionaux et septentrionaux, essayant tour à tour d'envahir leurs territoires respectifs. Dans ce cas, et si l'on peut accorder quelque degré de confiance à la chronologie irlandaise, le plus haut point de la puissance milésienne ne daterait que du premier siècle de l'ère chrétienne. Il est difficile au surplus de savoir si l'on peut, même

pporter à une chronologie, qui n'a
ır se diriger et s'orienter, que le dé-
aint Patrick et son arrivée à la cour
, ou tout au plus l'époque du roi pi-
i aux cent otages, lequel, peu de temps
poque, pilla la Grande-Bretagne et l'Ar-
mo... cependant, par rapport à ces événemens même, l'histoire se mêle encore de fables, et une grande incertitude règne.

Quoi qu'il en soit, l'analogie qui se trouve entre la réforme de l'institution druïdique dans les Gaules et dans la Grande-Bretagne, me porterait à reculer davantage les établissemens milésiens en Irlande, et à les faire remonter jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Il est vraisemblable que ces grandes migrations des nations galliques vers l'Italie et la forêt Hercynienne (migrations antérieures au troisième siècle avant Jésus-Christ), ayant coïncidé avec un changement dans le culte, la législation, les mœurs celtiques, ont opéré et affermi la révolution par suite de laquelle les tribus pastorales et agricoles, autrefois soumises à l'omnipotence sacerdotale, ont subi la loi des petits rois ou chefs de Clans militaires. L'ordre druïdique, tel qu'on le voit apparaître dans l'île d'Albion, sous Jules-César, porte évidemment les traces d'une réforme importante. La caste elle-même a disparu ; elle a été remplacée par une nouvelle hiérarchie dont la nation militaire dominante a fourni les élémens. Je rapporte cette réforme à une origine kynmrique et non gaëlique. Les liens les plus étroits unissent aux

Druïdes d'Albion les Druïdes des Gaules. Parmi les Druïdes irlandais rien de semblable : même après la réforme, ils conservèrent les divinités des Tuatha-Dadan, oubliées dans les Gaules et presque entièrement inconnues de la Grande-Bretagne, d'où les Gaëls vaincus en masse avaient été repoussés vers la Calédonie.

Mogha Nuadhat repousse les Earnai méridionaux (les Dias Dhana, dont nous avons fait mention), et que le Clanna Rughraidhe avait déjà chassés du Conacht, où les Earnai septentrionaux (Tuath-Dhana) étaient au contraire demeurés. Cet acte de puissance, exercé par le chef ibérien, causa la querelle qui s'éleva entre lui et le chef hérémonien Conn. Cette guerre, comme on le voit, n'est pas née seulement de l'ambition des chefs, mais de la migration des peuples. L'Irlande depuis cette époque se partagea en deux, la Scotie septentrionale (*Leath Cuinn*) et la Scotie méridionale (*Leath Modha*); domaines dont l'un appartenait au chef ibérien, l'autre au chef hérémonien. Il est évident que ce n'est que de cette époque que date la fixation définitive du pouvoir prédominant des Scots sur les Attach Tuath, indigènes attachés à la religion, aux lois, aux institutions primitives; car les Earnai, tant du Nord que du Midi, faisaient partie de ces mêmes indigènes. Au reste, puisque cette division de l'Irlande en Scotie du Midi et du Nord, n'était pas inconnue de Bède-le-Vénérable, elle est certainement historique.

Quoique les héros de l'Ulster, le Clanna Rughraidhe, se fussent emparés du Conacht, cependant les Earnai de Conacht, derniers débris des Fir Domhnan et des

Tuatha-Dadan, ne restèrent point écrasés sous l'oppression qu'on voulait les forcer à subir. Plus tard, nous les voyons se confondre eux-mêmes avec les Féniens, entrer dans la nation des Scots, devenir les Fins ou les héros du Conacht. Dans leurs rangs, on distingue Morna et son fils Goll, qui devint célèbre dans cette lutte soutenue par Conn, par les Hérémoniens du Nord qu'il défendait contre Mogha, les Ibériens du midi. Ibh Errus (aujourd'hui la baronnie d'Erris, dans le comté de Mayo, province de Conacht), fut le siège d'une Académie, fondée par les Bardes des quatorzième et quinzième siècles, qui célébrèrent les héros de l'ancien Conacht, dont des fragmens et des traditions poétiques avaient conservé le souvenir. Dans le prétendu Ossian, arrangé par Macpherson, se retrouvent les noms défigurés de plusieurs de ces héros. Les Fins du Conacht, peuple issu de la fusion des Earnai ou Damnoniens et du Clanna Rughraidhe, prirent un rapide essor, acquirent un grand ascendant et se nommèrent les enfans de Morna. Barde et héros à la fois, Goll, dont Morna était le père, fut reconnu leur chef, il devint le champion principal de cette division de l'Irlande nommée Conn, de la Scotie septentrionale.

Il y avait guerre constante entre les Fins du Conacht et ceux du Leinster, nés d'une fusion du Clanna Baosgaine (héros brigantes ou celtibères), avec les Galls (guerriers gaulois, conquérans du Leinster). Le fameux Cumhal, père de Fingal (Fin, le héros gallique), était le chef des Fins du Leinster. Ce Fingal était encore enfant quand son père Cumhal fut tué par Goll, le

héros du Leinster. Les Hérémoniens du nord avaient à se défendre à la fois contre les Ibériens du midi et les héros du Leinster, qui étaient leurs alliés.

Ainsi, dans l'histoire des Fins, nous trouvons trois différentes époques très-distinctes : celle de Cuchullin, au temps où le Clanna Rughraidhe, les héros de l'Ulster soumirent le Conacht et allèrent porter la guerre en Ecosse ; celle de Goll et de Cumhal, lorsque les Fins du Conacht se battaient contre ceux du Leinster ; enfin celle de Fingal, époque peu antérieure à la ruine totale des Fins ou des principales tribus guerrières. L'autorité royale qui, probablement soutenue par le peuple et les Druïdes, commençait à s'affermir, prit de l'ombrage et écrasa ces tribus. Ce fut une époque pleine de mouvement, de force et de grandeur, mais oppressive, désordonnée, violente. Les traditions populaires qui en ont conservé le souvenir, en parlent comme d'une lutte de géans. La poésie des Bardes, empruntant aux poëtes normands une sorte de draperie chevaleresque, et aux moines scotiques une apparence d'érudition, est venue ensuite modifier ces traditions. Toutefois on y trouve vaguement quelques traces de l'affiliation étroite qui unissait l'ordre des Bardes et Druïdes, à la nation des Scots ou Milésiens, d'où cet ordre était issu.

Nous pensons bien que les Fins se sont recrutés parmi des hordes étrangères, parmi des Gaulois ou Belges, qui s'étaient établis à main armée sur quelques-uns des rivages d'Irlande. Mais il y aurait absurdité à prétendre y voir soit des pirates danois soit des Finnois.

Les expéditions danoises se rapportent à un temps beaucoup plus moderne, et la consonnance du mot Fin, et de la nation finnoise est une preuve fort insuffisante. En Tchoude, le mot *Fen* signifie marécage ; en irlandais, *Fin*, *Fion*, signifie héros. Quand les héros se sont transformés en sages, *Fin* a voulu dire *savant* et sage. Il y a donc entre ces racines une différence fondamentale. Ainsi nous ne pouvons nous accorder avec quelques-uns de ceux qui se sont occupés des antiquités d'Eirinn, et qui veulent que la célèbre milice des Fins ait été une colonie étrangère.

§ X. *Des conquêtes que les Norwégiens et Danois firent en Irlande.*

Orose, écrivain du cinquième siècle, rapporte que l'empereur Constantin expulsa de la Gallicie espagnole une masse de barbares, que les Scots irlandais accueillirent avec joie. Ces derniers achevèrent, de concert avec les Pictes, la conquête de la Calédonie et y formèrent des établissemens stables. Niall aux neuf otages (Niagallach), prince de l'Irlande septentrionale, prêta secours aux Dail Riadas (Scots de la Calédonie), qui se trouvaient en guerre avec les Pictes, et détruisit de fond en comble l'empire de ces derniers. Depuis cette époque, les Scots dominèrent dans l'Albanie. Niall rendit alors la marine irlandaise formidable ; il pilla les côtes d'Albion et celles de l'Armorique. Peu de temps après le christianisme s'introduisit dans l'Irlande. Il s'opéra une première refonte de toutes les institutions religieuses, historiques, poétiques. Les Druïdes fu-

rent abolis ; les Bardes et les Seanachies subirent une métamorphose. On attribue ces changemens aux efforts de saint Patrick et à la conversion des Bardes de la cour de Laogaire, instruits par lui des vérités chrétiennes. Cependant, malgré l'abolition du Druïdisme, malgré la réforme opérée par saint Columban, l'apôtre des Ecossais, quoique les moines scots brillassent d'un éclat remarquable et s'environnassent de la double autorité que confèrent la puissance et le savoir, le paganisme reparut au septième siècle ; et sur plusieurs points de l'Irlande il causa une réaction terrible.

C'est vers l'année 815 que l'on place le premier débarquement des Danois et des Norwégiens dans l'Irlande, sur les côtes occidentales du Munster. On leur donnait le nom de *Dubh Geinte* (païens noirs), et de *Dubh Lochlannuig* (peuple noir, venant du Lochlan, pays de marais et de lacs). On prétend que Lochlannach signifie aussi un peuple puissant (*lonn*) sur la mer (*loch*). On place à côté de ces peuples noirs, des nations blanches ou blondes, leurs alliées : ce sont les Fionn-Loch-Lannic, les Lochlanns blancs, les Fionn-Geinte, les païens blancs, les Fionn-Gaill, les Galls blancs. On retrouve ici un souvenir confus de tous ces pirates, qui, soit auparavant soit après, infectèrent les côtes, et s'établirent, les armes à la main, dans les provinces maritimes de l'Irlande. Toutes ces populations d'Afrigh, de Firbolg, de Galls ou Gaulois, ont à la fois revécu dans l'invasion danoise et norwégienne.

Il faut remarquer surtout que les pirates danois et norwégiens trouvèrent des alliés dans ces débris des Fins du Conacht, qui occupaient l'ancien territoire des Firbolg et des Fir Domhnan, ainsi que dans les autres débris des Fins de Leinster, qui habitaient l'ancien pays des Galls ou Armoricains. Ces guerriers prirent les armes contre l'autorité royale et recommencèrent à mener un train de vie aventurière, meurtrière, toute païenne. On voit que le christianisme n'avait fait que sillonner, pour ainsi dire, cette race sans y laisser de germes profonds, et que les anciens rois n'avaient imposé qu'un joug de contrainte extérieure, aux Fins qu'ils avaient subjugués.

Guidés par la trompeuse analogie des sons, les antiquaires irlandais veulent que les Leathmannic (cités dans le livre de Munster et dont l'origine est probablement scandinave) soient une colonie de Lettoniens, Prussiens de la Baltique. D'après tous les documens qui nous font connaître ces Prussiens ou Lettoniens des anciens âges, ce peuple ne s'est jamais aventuré dans les longues excursions maritimes.

Souvent les Lochlans blancs et noirs restèrent en paix ; mais il leur arriva souvent aussi de se disputer le territoire. Ici, je me contente d'indiquer ce que je développerai un jour. Je donnerai ailleurs la solution de ce problème, et j'expliquerai l'origine des établissemens danois en Irlande. Qu'il me suffise, quant à présent, d'avoir énuméré dans un exposé succinct les

colonisations pacifiques ou guerrières dont l'antique Eirinn fut le théâtre.

§ XI. *Récapitulation. — Conclusion.*

A une époque reculée, dont aucune lueur historique ne dissipe les ténèbres, un peuple celtique de Gaëls ou Gaulois s'établit en Irlande. Il y mène une vie pastorale, s'élève même jusqu'à l'agriculture et y forme des institutions pacifiques. Son gouvernement est pontifical et le peu de métiers qu'il connaît sont héréditaires dans les mêmes familles.

Cependant, à diverses reprises, on voit la portion errante de la nation, la population pastorale tenter d'opprimer le sacerdoce et les agriculteurs. Tel est le mot de l'énigme de l'histoire relative à Bartolam. Les pasteurs de l'intérieur, après avoir repoussé les Afrigh, ou Africains, pirates qui infestaient les côtes, exercent à leur tour le brigandage.

Quant au commerce des Phéniciens et Carthaginois en Irlande, il paraît avoir laissé bien peu de traces dans ce pays. Le culte du Bel irlandais nous semble différer absolument de celui du Baal phénicien : le *Bel,* dont nous parlons, est celui des Gaules et d'un grand nombre de nations orientales ; il rappelle également le Ball-der scandinave. Mais comme le culte des Cabires a laissé sa visible empreinte dans l'antique religion de l'Irlande, et que ce culte est Pélasgo-Tyrsénien, il nous est permis de voir dans la colonie de Tuirean, des Pélasgues tyrséniens, établis en Etrurie. Probablement

ce fut à cette époque que dominèrent les Tuatha-Dadan, Druïdes aborigènes, mêlés aux nouveaux pontifes tyrséniens, opposés aux Nemèdes, Druïdes primitifs et non mélangés.

Plus tard, les Firbolg ou Belges abordèrent dans le nord, et les Brigantes (Celtibères) dans le midi de l'Irlande. La domination des Tuatha-Dadan absorba la plus grande partie des Belges qui perdirent leur royauté et leur gouvernement militaire. Mais à leur tour, les pontifes virent leurs prérogatives abolies par les Brigantes ou Mileadh. C'est de cette époque que datent les siècles héroïques de l'Irlande, époque où de fréquens combats eurent lieu entre la partie septentrionale et la partie méridionale de cette contrée.

Les Fins, héros du Munster, de l'Ulster, du Conacht et du Leinster, appartiennent à la fois à la race pastorale indigène, et aux races différentes des conquérans et pirates étrangers. Les Fins du Munster sont des Celtibères purs, vrais Milésiens; ils descendent en droite ligne de la race d'Ith. Il est probable que le Clanna Rughraidhe, ou les Fins de l'Ulster se rapportent à une origine plus antique. Ils prétendent descendre d'Ir, que de fausses généalogies nous donnent pour le frère d'Ith. Quant aux Fins du Conacht, ils sont nés d'une fusion du Clanna Rughraidhe avec les Firbolg et les Damnoniens (Fir Domhnan); et ceux du Leinster sont des Brigantes Celtibères, fondus avec les Galls ou Gaulois Armoricains, qui s'établirent de vive force dans cette province.

Il n'est pas impossible que des Gaëls de la Grande-Bretagne aient passé en Irlande, quand ils se virent repoussés au midi vers le Cornwall, au nord vers la Calédonie, par les Kynmris envahisseurs. L'histoire et les traditions ne donnent cependant aucune preuve de ces faits, que les probabilités seules appuient.

Ainsi une première révolution de la société irlandaise fut due à l'ascendant de la race des Scots et à l'introduction d'un nouveau Druïdisme. Le culte étranger, ou cette réforme, semblent émaner des Kynmris ou des Belges conquérans : on le retrouve dans les Gaules. Une seconde révolution sociale est due au christianisme. Enfin un nouvel orage vint tout bouleverser en Irlande. Mœurs, institutions, croyances, furent jetées dans le chaos par l'invasion norwégienne et danoise : cependant ces conquérans ne laissèrent dans l'histoire aucune trace durable de leur passage, et se contentèrent de bâtir des forteresses, sujets de disputes et de commentaires interminables pour les historiens. Vallancey veut que ce soient les tours des Mages ou Tuatha-Dadan ; Beauford, des édifices élevés par les Chaldéens (sectateurs de Mithras, nombreux dans l'empire romain, mais qui n'ont point pénétré en Irlande et qui n'y ont laissé aucun souvenir); Ledwich reconnaît bien que ces forteresses sont l'ouvrage des Danois, mais il les confond trop absolument avec les Raths ou places fortifiées des chefs irlandais.

Les conclusions auxquelles nous venons d'aboutir peuvent manquer d'éclat romanesque, mais elles ne

sont ni fantastiques comme les conjectures de Vallancey, ni superficiellement hypothétiques comme les résultats donnés par Ledwich et Beauford. Nous nous livrerons bientôt à l'examen des fables historiques et des mythes défigurés, examen qui fournira des preuves à la plupart de nos assertions précédentes.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DE

MA CARRIÈRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE EN FRANCE ET DANS LES PAYS-BAS ;

PAR LE BARON D'ECKSTEIN.

Avant-Propos.

Si des attaques dirigées contre moi ne me forçaient à prendre la plume, jamais je n'eusse pensé à entretenir le public de mes actions et de ma personne. Je fais trop peu de cas des auteurs de ces attaques pour les honorer d'une réponse ; mais le temps est venu, ce me semble, de dire à mes amis comme à mes ennemis : « Me voici ; jugez-moi ; je me montre à vous tel que je » suis, tel que j'ai été. » Depuis long-temps j'ai dit adieu à la politique ; et je ne vis plus que pour la science. De vieilles routines, de nouvelles passions contrariaient trop souvent les opinions que j'avais à faire valoir. Que l'on ne me compte pas au nombre de ces fonctionnaires, de tous les rangs, de toutes les hiérarchies, dont je suis loin de contester l'utilité. Je n'existe pas pour les factions, mais pour la vérité; je vis pour une idée. Quant à ces intrigans politiques, sans

doctrine réelle, sans valeur pratique et dont le sublime dévouement se résout toujours en bons écus bien trébuchans, jamais leurs rangs ne se sont ouverts pour moi.

Mon attitude envers le public a toujours été simple et ferme. Jamais les circonstances dont j'ai pu être le témoin et l'observateur n'ont été pour moi l'objet de ces scandaleuses révélations indignes du respect qu'un écrivain se doit à lui-même. Je n'ai pas cru devoir consigner dans mes ouvrages les plus légères bagatelles que le hasard jetait sous mes pas. Mes discours ne se sont pas grossis de ces mots pompeux : *roi, empereur, altesse*, *majesté;* je n'ai pas fait retentir l'air des noms de princes et de grands qui avaient pu m'apercevoir ou m'accueillir. S'il est quelqu'un qui m'ait jamais entendu dire d'un ton mystérieux et capable : « Telle importante mission m'a été confiée. — La monarchie » était sauvée, si l'on eût écouté mes conseils ; — qu'on » les dédaigne encore, elle est perdue. — Je suis initié » dans les secrets d'état ; je tiens celui-ci de M. de Hardenberg, et cet autre de M. Canning ; » s'il est un seul homme qui ait entendu sortir de ma bouche ces locutions du pédantisme diplomatique, qui m'ait vu étaler des bagues et des tabatières, cadeaux de quelques souverains, ou faire parade des familiarités et compter les audiences que l'on m'aurait accordées ; que cet homme se présente, qu'il me nomme charlatan politique, et qu'il me siffle. Mais jamais on ne m'a vu mêlé à la foule des valets galonnés ; et bien du temps se passera avant que l'on ne m'y rencontre.

Personne ne respecte plus que moi la majesté royale ; nul n'est plus disposé que moi à lui sacrifier jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Mais je pense qu'elle a beaucoup mieux à faire que d'écouter et d'exaucer les prières de tous ceux qui viennent réclamer d'elle un salaire. Elle a le gouvernement à diriger ; un grand peuple à protéger. Qui que vous soyez, si la nécessité des temps ne vous appelle pas auprès des rois, à quoi bon les importuner d'une inutile présence ? Pour moi qui me trouvai appelé dans les cours, lorsque je pouvais y rendre quelques services, je m'en suis retiré dès que je n'y ai servi à rien. Une fierté bien naturelle m'empêcha toujours d'aller grossir l'armée de ces hommes dont les antichambres sont la seule patrie.

J'ai le cœur royaliste et le caractère indépendant : avec de telles opinions et la conduite qu'elles doivent dicter, on n'arrive pas aisément à la fortune, je le sais. Pour réussir auprès des grands, il faut peu de sincérité, peu de loyauté. Se courber avec adresse, répondre avec élégance, se mettre en avant avec une obséquieuse impertinence ; voilà ce qu'il faut. Et que de plats valets n'ai-je pas vus faire leur chemin dans le monde ! Combien de médiocrités désespérantes ont su se faire adjuger la palme de l'habileté et du talent, en prévenant l'un des embarras du maître, et se rendant ainsi digne de son sourire ! Pour avoir deviné les faiblesses de la haute société, combien d'effrontés agens d'intrigue ont su captiver une honorable bienveillance, et n'ont dû leur succès qu'à cet instinct des besoins du pouvoir dont les avait doués la nature ! Il est deux es-

pèces d'hommes que le vulgaire des gens d'état accueillent presque toujours avec faveur : d'abord ceux qui leur paraissent doués d'une certaine capacité administrative, leur servent d'instrumens et corrigent souvent les fautes grossières échappées à leur ignorance ; quant à la vertu, au caractère de ces hommes, on ne s'en informe pas. La seconde classe se compose de courtiers d'intrigue, de ces commensaux de salon, de ces bouffons officieux, qui ne visent pas tant à l'honneur qu'à l'argent.

Ajoutons un mot à cette déclaration. Si j'ai vu le dessous des cartes, si une effrayante masse de médiocrités ambitieuses et jalouses s'est révélée à moi, je n'en respecte pas moins le pouvoir. Tout ami de la liberté que je suis, le pouvoir me semble la première condition de la société. Royaliste, j'ai embrassé avec amour la cause du trône, cause que je n'abandonnerai jamais. Je suis encore de ces hommes qu'une vive sympathie, un attachement profond enchaîne à la dynastie de nos rois. Egalement étranger à la fronde et à la servilité, je n'aime ni le fracas de l'opposition, ni le silence morne de l'obséquiosité ministérielle. Je n'écoute aucun préjugé, et pour juger les choses, c'est à l'impartialité de mon esprit que je m'adresse. Accessible à toutes les idées, prêtant l'oreille à toutes les opinions, je les soumets ensuite à mon jugement personnel, je les classe et les apprécie d'après ma conviction individuelle.

CHAPITRE PREMIER.

De mes opinions dans tous les temps.

Je me trouvais à Bruxelles en février 1814. Les événemens de la guerre m'y avaient conduit. Les commissaires-généraux des hautes puissances alliées, M. le comte de Lottum et M. Delius me firent appeler, et m'accréditèrent auprès du gouvernement Belge, récemment installé. M. le duc de Beaufort était gouverneur-général civil de la Belgique : il était parti pour le quartier-général, et M. le comte de Robiano le remplaçait. Avant d'expliquer la nature des missions qui me furent confiées, je dois faire connaître les sentimens et surtout les opinions qui me guidaient et le système politique dans les combinaisons duquel on me faisait entrer ; car j'ai toujours refusé des fonctions qui ne cadraient pas avec mes opinions.

J'étais jeune, j'avais peu d'expérience des événemens et des hommes. J'apportais dans le monde des études assez fortes, un ardent amour du bien et une grande activité d'esprit. J'appartenais à cette école allemande, qui voulait fortement les libertés publiques : école féconde qui a produit parmi les hommes d'état le célèbre baron de Stein, parmi les jurisconsultes et publicistes, les Savigny, les Niebuhr, les

Eichhorn. Par cette position même, je me trouvais en contradiction avec deux autres classes d'hommes : les serviles, d'une part (soit ministériels soit absolutistes), d'une autre les révolutionnaires, imbus de l'esprit de l'Assemblée Constituante. Je regardais comme fondamentale la nécessité de donner à tout une base *historique* ; non que je voulusse qu'on rétrogradât vers le passé et qu'on prît son siècle à rebours ; mais je désirais que l'on consultât les mœurs, les traditions, les croyances des peuples, que l'on partît de ce point pour améliorer, pour innover même s'il était nécessaire. Je m'embarrassais peu si une constitution était écrite ou non ; je demandais seulement qu'elle ne reposât pas sur une théorie vaine, qu'elle reconnût la réalité historique et qu'elle portât en elle-même un germe de vie, d'améliorations et de développemens successifs.

Aujourd'hui un système pareil passerait pour aristocratique : cependant, selon les intentions de ceux qui le soutenaient, il n'avait rien que de populaire. Justice pour tous, égalité pour tous ; nul monopole, aucun privilège, voilà ce que nous demandions. Mais comme un peuple qui méprise ses ancêtres se méprise, nous voulions que le passé fût respecté dans ce qu'il a de respectable. Nous nous élevions avec force contre le grand divorce que notre siècle a vu s'accomplir entre le passé et le présent.

Je n'ai plus, je l'avoue, les mêmes convictions ; ce qui était possible en 1814, ne l'est plus aujourd'hui. La base historique a partout été dédaignée ; les souverains même l'ont traitée assez légèrement. On n'a

pas su, tout en consultant le passé, dont les mœurs des peuples sont encore empreintes, mettre à profit, pour améliorer, les leçons de l'expérience et du temps. On a vu d'une part des constitutions écrites, d'une autre le régime ministériel fondé par Bonaparte se perpétuer et fleurir. C'est de l'année 1815 que date le moment fatal qui a détruit toutes les espérances de l'école historique.

Depuis ce temps j'ai vu la France de près, je l'ai étudiée avec soin : il m'est resté la conviction intime que la base historique n'est pas applicable à ce pays. Quittant alors la sphère des intérêts positifs, je me suis jeté dans celle des idées : j'ai dit adieu à la politique pour ne m'occuper que des investigations de la science. Les formes passent, les mœurs varient : il y a dans les idées un principe d'éternité que rien n'étouffe. J'ai adopté pleinement les deux grandes idées de l'époque : la liberté et l'égalité, conciliées avec l'ordre, mais si malheureusement défigurées par le parti révolutionnaire. Deux motifs ont causé cette triste altération dont nous sommes témoins : d'une part l'esprit anti-chrétien, d'une autre le génie négatif des révolutionnaires, génie qui ne trouvait pas un correctif suffisant dans la philosophie du dernier siècle ni dans la théorie informe empruntée à la Constituante. Jamais ce qui est essentiellement négatif ne pourra servir à rien constituer réellement.

C'est alors que j'ai entrevu dans la liberté un droit de l'individualité puissante et soutenue. J'ai découvert les vices de ce que l'on nomme régime légal. Mes

études historiques et philosophiques me mettaient à même d'en débrouiller les origines. Partout j'y ai retrouvé empreinte la griffe des gens de loi, toujours circonscrits dans un cercle de chicanes mesquines, toujours chargés d'une multitude de petites entraves, gens qui n'ont aucune idée politique dans l'esprit, aucun sentiment social dans le cœur. Rien n'a plus nui à l'exécution des plans de l'Assemblée Constituante que le style de procureur, cette liberté morcelée dont elle couvrait ses systèmes. Je pense, avec M. de Savigny, que notre époque est profondément dénuée de toute capacité législative.

Qu'on nous donne la liberté politique, la liberté de conscience : qu'on permette et que l'on encourage le libre agrandissement de l'individu, se constituant soit en associations, soit en corporations, comme il l'entendra. Que l'Etat garantisse et protège ces corporations, qu'il repousse les conspirations, arrête et punisse l'immoralité; mais que le génie de l'homme ne soit point gêné dans la manifestation libre et puissante de son individualité. Eloignez tout monopole, tout privilège, justice égale pour tous : un gouvernement fort, une société forte. Que l'un et l'autre suivent le propre mouvement de leur nature, et non l'impulsion stérile de fausses théories; laissez-les s'élever dans leur indépendance et leur vigueur, comme l'arbre croît et s'élève au sein de la forêt. C'est ainsi que la liberté, d'infructueuse et de négative, deviendra positive et créatrice. Jamais on ne verra la loi s'immiscer dans la politique : elle sera la loi privée et non la loi

publique. Je ne conçois que de cette manière la possibilité de s'affranchir graduellement et sans secousses des entraves de l'administration, pour conférer à la société le pouvoir usurpé sur elle. Dans ce système, les associations, en développant une puissance future, pourraient enfanter des communes et des provinces organisées d'après les intérêts de leurs propriétaires. Il y aurait là place pour tout le monde, et le pauvre même prendrait part à la puissance publique.

Je sais que ces idées portent encore la vive et forte empreinte de mes études historiques. Elles refont l'histoire en mettant en action les principes de la liberté et de l'égalité. Elles attaquent le génie de la révolution dans sa racine. Ce génie exige la constante intervention de je ne sais quelle vague et abstraite souveraineté populaire, exercée par une poignée de législateurs nommés tumultuairement, et dont le frêle édifice ne peut manquer de tomber bientôt en débris. Il fausse la nature, pour donner la prépondérance à je ne sais quel principe philosophique, tantôt décoré du nom de *volonté publique* ou *volonté nationale*, tantôt appelé *raison publique*; car, après tout, cette prétendue souveraineté de la raison philosophique, c'est la souveraineté du grand nombre, dont on déguise la brutalité sous un masque imposteur.

Et qu'est-ce que le grand nombre? la confusion, le chaos. Qu'est cette prétendue raison de nos philosophes? un dogme théorétique et pédantesque. Oh! que la nature est plus puissante que cette confusion! C'est elle qui nous arrache sans cesse à l'anarchie, état

contre nature, pour nous faire entrer dans le régime social. De même le christianisme (seconde nature, nature en état de grace) est bien plus profond que la raison de nos doctrinaires, qui n'enfante que des disputes sur les bancs des collèges. Le christianisme s'allie merveilleusement bien à la liberté, à l'égalité. Seul il les féconde. C'est lui surtout qui porte les hommes à s'unir, à s'associer. Malheureusement nos gens d'Etat ne veulent y voir qu'une affaire de police.

Mais ici je me sens appelé, par cette partie de mon sujet, à parler de la foi que je professe. Lié d'amitié avec quelques-uns des protestans les plus célèbres de l'Allemagne, qui se sont convertis au catholicisme, je suivis, très-jeune encore, l'exemple qu'ils me donnaient. Ce fut en 1809, à Rome, que j'abjurai les doctrines protestantes, entre les mains de Monseigneur Ostini, aujourd'hui Nonce en Suisse. Depuis ce temps, j'ai professé une charité générale et une indulgence sans bornes pour toutes les croyances. Ennemi déclaré de toutes les persécutions, la tolérance religieuse n'eut pas de sectateur plus zélé que moi. Je puis dire, sans rien avancer qui ne soit exact, que, protestant, j'avais été moins tolérant, et que ma conversion elle-même était la cause première de cette disposition, qui au surplus n'est pas négative comme celle des protestans et des philosophes du siècle, mais toute positive, toute bienveillante, toute active, née de ma charité chrétienne, non de ma haine du catholicisme. Je ne voudrais qu'on opprimât ni les sectaires ni leurs adversaires.

Comme, pendant le court espace de temps que je puis nommer ma carrière publique, mes opinions politiques et religieuses se sont mêlées et enlacées d'une manière aussi complexe que profonde, il faut bien que, pour expliquer le vrai mobile de mes actions, j'entre dans des détails indispensables à ce sujet.

Je pense qu'il y a eu une révélation primitive; catholicisme primordial, religion de la nature, culte des patriarches, dont le paganisme ne fut que la dégénération. L'homme gémissait alors sous le poids de la fatalité; Jésus-Christ seul, opérant sa délivrance, lui a rendu la liberté, l'égalité vraies. Au lieu de contrarier la nature, le christianisme la relève, l'idéalise et l'embellit. La nouvelle loi devait faire disparaître à la fois l'ancienne théocratie et cette philosophie qui, au temps de la décadence des républiques athénienne et romaine, avait engendré tant de révolutions sociales. L'Eglise, abolissant le régime des castes et les familles sacerdotales; l'Eglise, théocratie nouvelle, élevée sur les fondemens de l'égalité première, de la haute liberté, ne s'incorpore pas à l'Etat. Elle se propose à lui comme un grand modèle; elle sanctifie la nature. Une complète liberté, dans le cercle où elle se meut, lui est essentiellement indispensable. Sous ce dernier rapport on ne saurait tenir d'une manière plus prononcée que moi, aux doctrines que l'on nomme ultramontaines. Mais entend-on par là que je veuille prendre sous ma protection les abus dont les ecclésiastiques peuvent se rendre coupables, leur permettre

de s'immiscer dans les affaires d'Etat et réclamer en leur faveur l'impunité dans les affaires civiles? Ce serait étrangement se méprendre. Je ne réclame pour l'Eglise que la liberté chrétienne. Selon moi, aucun ministre de l'intérieur ne doit se mêler de son régime intérieur ou extérieur. Dans un pays catholique, c'est-à-dire dans un pays où le souverain n'est pas évêque, je ne conçois pas de ministre des cultes.

Ces idées, je les apportai en Belgique; je les ai toujours conservées. Rien chez moi qui rappelât le génie de la sacristie, ni celui des terreurs religieuses; rien qui ressemblât à un tripotage de religion, à une mesquinerie féminine. Quelquefois je ressentais de l'indignation contre ces prétendus hommes d'Etat qui, s'appuyant sur les hommes de loi, soumettaient le catholicisme à une puérile persécution, gênant ses moyens, ses assemblées, ses rapports avec Rome, entravant jusqu'à l'instruction qu'il conférait. Mais vous auriez vainement cherché au milieu de cette indignation la plus légère trace de l'esprit inquisitorial, du génie d'une police religieuse, ou d'une police politique.

Tous les partis, je le sais, ont été blessés tour à tour par la hardiesse de mes idées, par la plénitude de ma conviction, à la fois catholique, indépendante, royaliste, libérale même, dans le sens honorable du mot. On ne me voyait ni m'abaisser devant la multitude pour la flatter, ni m'assouplir sous la main du pouvoir, et me prêter à ses mouvemens avec la souplesse d'un gand. Dès 1814, je me trouvai en guerre ouverte avec la police et la censure; non que j'eusse de la prédilec-

tion pour les écrivains dangereux et les fauteurs de désordre, mais parce que j'étais bien persuadé que la police et la censure, impuissantes à lutter contre le cours du siècle, ne profiteraient qu'aux intrigans: également persuadé qu'au lieu de servir la religion, comme elles le prétendent, elles n'aboutissent jamais qu'à la faire haïr en la montrant peureuse, haineuse et tracassière.

Quant aux idées anarchiques et désorganisatrices, elles étaient si éloignées de ma pensée que j'étais toujours prêt à m'unir de cœur à la cause d'un gouvernement qui aurait su créer une administration forte et vigoureuse, et avoir l'entière conscience de sa dignité. Malgré toute mon antipathie contre le régime bonapartiste, je ne regardais pas comme impossible de l'ennoblir en l'arrachant à ses injustices. Je me disais: « Il manque à la société une base historique; la phi- » losophie moderne est hostile au christianisme; peut- » être pour accomplir l'éducation des hommes, le gou- » vernement a-t-il besoin d'une force centrale. Mais, » dans ce cas, c'est l'éducation des administrateurs dont » il faut s'occuper avant tout. Qu'ils cessent d'être des » instrumens; qu'ils deviennent des êtres pensans, res- » ponsables de leurs actions; qu'au lieu d'être les marion- » nettes du pouvoir, ils soient ses confidens, ses amis, » ses soutiens. » Mais mon espoir a été stérile. Les partis se sont emparés de l'administration, qui s'est énervée dans leurs bras. Routine, faveur, circonstance, ont tout usurpé; on n'a plus exigé qu'une seule capacité, celle des affaires. Quant à l'esprit public, quant aux

vertus patriotiques, on n'y songeait pas. Aussi, depuis quatorze ans, l'administration entend-elle le glas de la mort résonner à son oreille; et telle est son insignifiance que l'on s'aperçoit à peine de son agonie.

Concluons : si l'année 1814 m'avait ouvert la carrière politique, l'an 1818 m'ouvrit celle des études. Dès que je vis que toute action directe et conforme à ma conscience m'était interdite, je me retirai des affaires pour me livrer au cours de mes idées. J'espérais qu'il me serait possible de faire pénétrer d'une manière lente et graduelle dans l'ame de mes contemporains ma conviction personnelle, et qu'en variant mes moyens, en fécondant le champ qui s'offrait à moi, il ne me serait pas impossible d'obtenir le succès. Ici j'avais tous les préjugés à combattre. Mais au moins mes mouvemens étaient libres, j'en étais le maître, et je ne me trouvais enchaîné à aucun char.

CHAPITRE II.

Du Système politique dans lequel je me suis trouvé engagé pendant mon séjour dans les Pays-Bas.

Les souverains alliés n'avaient pas encore déchiffré l'avenir de Napoléon ni celui de la France. Tout restait vague et incertain : il était de la plus haute importance que l'on s'assurât de la faveur et de l'appui des Pays-Bas. Mais de quel moyen se servir pour mettre en mouvement l'esprit public de la Belgique? Employer le *statu quo* bonapartiste? rien de plus inutile. La Belgique n'avait été que légèrement sillonnée par la charrue révolutionnaire, et les nouveaux intérêts n'y avaient point jeté de racines profondes. On avait là peu de lumières politiques et religieuses, mais du bon sens pratique. Le clergé, à défaut de génie, était convaincu. Il avait tout souffert avec courage, tout jusqu'aux rigueurs de la conscription : car l'empereur avait mis en coupe réglée les jeunes gens des séminaires, pour se venger de leurs supérieurs. Ces ecclésiastiques n'étaient ni persécuteurs ni tracassiers. Le peuple les aimait : ils avaient gardé le souvenir vivant du patriotisme de vieille roche.

Quant à la noblesse belge, elle n'avait pas même été frappée dans ses biens. Les confiscations révolutionnaires n'avaient pas entamé la masse des grandes pro-

priétés. Dans l'ancienne révolution des Pays-Bas, on avait vu cette noblesse marcher à la tête du parti populaire. Pour la bourgeoisie, c'était la solidité même. Le paysan était laborieux et riche, surtout dans les provinces flamandes. Les provinces wallonnes, où l'on parle français, ne ressemblaient pas à ces dernières, et la tourmente révolutionnaire ne les avait pas épargnées. Dans cet état de choses, et quoique le pays ne possédât point un nombre suffisant d'hommes à l'épreuve, malgré le flegme national et la licence, compagne d'un premier mouvement de réactions politiques, on pouvait, on devait faire fonds sur les Belges, qu'il ne s'agissait que d'exalter et d'encourager. Telles étaient mes instructions, en général d'accord avec mes inspirations personnelles.

Peut-être n'ai-je montré là que le beau côté des choses; peut-être d'autres desseins se mêlaient-ils à ces idées ; peut-être voulait-on, comme dit le peuple, *dorer la pilule*. Pour moi, j'étais assez jeune, assez enthousiaste, assez inexpérimenté, pour rêver sincèrement la résurrection (sur un fondement élevé) des antiques libertés flamandes. Je pensais que s'il était nécessaire de guérir des maux invétérés, du moins ne fallait-il pas traiter les peuples comme des enfans et emmiéler les bords du vase. J'espérais donner un fondement solide à la vraie liberté religieuse, qui marche de concert avec la liberté de l'Eglise dans ce qui est de son ressort spirituel. Je débutai par attaquer ouvertement, par improuver hautement toute spoliation, toute réaction. Le peuple Belge était généralement irrité

contre les acquéreurs de biens nationaux : on demandait le châtiment des Belges francisés, partisans déclarés de la dynastie napoléonienne. Je me suis opposé de toute ma force à un tel aveuglement, qui d'ailleurs était diamétralement opposé aux intentions des hautes puissances , et compromettait tous les intérêts de l'ancienne liberté.

D'une part je me proposais d'engager à la modération le gouvernement Belge , et de m'opposer aux réactions; d'une autre, je comptais soutenir, près des commissaires-généraux des hautes puissances , les intérêts de la liberté ecclésiastique de la Belgique , et de son ancienne liberté nationale. J'espérais faire ainsi quelque bien , apporter quelque adoucissement aux maux du pays , écrasé de contributions en hommes et en argent. Tout était désorganisé. On voulait réorganiser tout, afin de subvenir aux besoins de la guerre. D'un côté croulait le régime d'une fiscalité abhorrée, d'un autre s'élevaient des exigences dont rien ne pouvait modérer l'excès. Au moment même où il fallait réorganiser (pour remplir le fisc et les cadres de la conscription ,) cette administration même dont les acclamations populaires venaient de saluer la chute; il n'y avait ni manque d'adresse ni défaut de sagacité politique , à vouloir préoccuper fortement les esprits des intérêts de la liberté religieuse et civile. « Le temps présent a ses dures exigences, me disais-» je ; mais elles sont passagères. L'avenir se présentera » sous de plus heureuses et plus riantes couleurs. » Tous les Belges, amis de leur patrie, dont les cir-

constances m'ont rapproché, partageaient vivement mes espérances.

Tel était aussi le langage constant des commissaires envoyés par les hautes puissances. MM. de Lottum et de Delius m'approuvaient et m'encourageaient. En fait de régénération politique, ils allaient au-devant des vœux des Belges. M. de Delius surtout était partisan de l'Ecole historique dont j'ai parlé plus haut. Il est vrai que le but spécial de la mission dont ces Messieurs étaient chargés, se rapportait moins aux intérêts des peuples qu'à ceux des armées coalisées. Je ne l'ignorais pas, et, dans cette conviction même, j'essayais d'imprimer un utile élan aux hommes les plus considérés du pays. Je ne doute pas que si cet élan se fût prononcé avec vigueur, les hautes puissances n'en eussent accueilli l'expression. L'on n'eût point cédé la Belgique à la Hollande sans condition; l'Autriche ne l'eût pas abandonnée sans stipuler en sa faveur de puissantes garanties. C'est ce dont M. le duc de Beaufort et M. de Robiano avaient la conviction. Mais leur âge était très-avancé. Ils tenaient à la lettre de l'antiquité d'une manière sévère et stricte, et ne savaient pas en revivifier l'esprit. Ils ne voulaient pas voir que l'époque du privilège était passée. Ce qu'il fallait, ce n'était pas l'enrichissement du clergé; ce n'était pas le monopole des faveurs assuré à la noblesse : il fallait établir entre cette dernière, les communautés bourgeoises et les communes rurales, la plus intime, la plus parfaite harmonie. La Belgique ne poursuivait d'aucune haine la noblesse ni le clergé. S'entendre

sur une base imposante et large, eût été facile.

Les meilleures intentions caractérisaient M. le comte de Horst, envoyé du quartier-général pour remplacer M. le duc de Beaufort dans le gouvernement civil du pays. Il entrait complètement dans l'esprit de M. de Stein, et ne demandait rien de mieux que le réveil de la Belgique. L'essai fut tenté, mais en place de réalité, que vîmes-nous s'opérer ? Une résurrection de fantômes. Liberté, force, grandeur, on voulait tout attendre des puissances alliées. On ne voulait pas se servir ni s'assister soi-même ; on attendait en vain.

Alors les Anglais auraient pu faire beaucoup pour la cause des Belges. Mais la Belgique ne fut pour eux qu'une ligne de forteresses possédée par les Hollandais, devenus alliés de l'Angleterre, et qui pouvait servir à faire écouler les marchandises britanniques. Aussi tout leur intérêt se concentra-t-il sur la Hollande ; on les vit soutenir le principe de la confusion des dettes belges et hollandaises, et seconder le nivellement complet des législations de ces deux contrées, malgré les différences essentielles des principes qui régissent les deux nations.

Quant à l'Autriche, elle se souvenait que l'esprit de liberté politique avait occasioné l'insurrection contre Joseph II, et elle était loin de le regarder de bon œil. La Prusse s'intéressait faiblement à la question. La Russie n'y pensait pas. Les Belges avaient oublié de se faire respecter ; ils en furent punis. On les céda au nouveau royaume des Pays-Bas ; et dans cette cession, ils ne parurent point d'une manière active

pour garantir leurs droits, leurs croyances et leurs intérêts.

Faiblesse chez les peuples, égoïsme dans le pouvoir : de tels principes devaient donner de semblables fruits. On devait prévoir l'issue de tout cela. Je ne m'y trompai pas. Mais quand les choses furent ainsi terminées, le désappointement de ceux qui s'étaient laissé enivrer d'une espérance vaine, se tourna contre moi. Tous ces gens que j'avais servis, que j'avais encouragés, que j'avais soutenus, moins parce qu'ils étaient éclairés que parce qu'ils étaient placés dans la société de manière à pouvoir exercer une heureuse influence, tous ces gens vinrent m'assaillir. A les entendre, je les avais bercés de chimères ; je les avais trompés; qui sait même? Peut-être les avais-je vendus à la maison d'Orange. Ils m'attribuèrent follement toute l'amertume de leur illusion déçue. Ce fut alors que j'appris, pour la première fois, à connaître les hommes.

Attirer sur ma tête le courroux des aveugles, provoquer la haine des ingrats, c'était bien assez ; mais ce n'était pas tout. Plus avisée, une autre classe d'hommes nourrissait contre moi une animosité plus vive et mieux fondée sans doute. Quand ma tentative eut échoué ; quand tout cet ancien régime belge rentra dans la poussière, au lieu de voler vers les nouvelles destinées que je lui avais inutilement préparées et que sa gaucherie le rendait incapable de remplir ; on vit tout le bonapartisme, tous les partisans de la révolution française se réveiller et relever la tête. Long-

temps abattus par les revers de leur cause, ils s'étaient tenus cachés, redoutant la réaction populaire qui les menaçait et dont je les préservais avec soin. Le fond des dispositions du quartier-général m'était connu, et j'empêchais d'honnêtes gens, égarés par leur colère, de céder à ses mouvemens et de venger sur les hommes du parti adverse la longue oppression de leur pays. Mais dès que les Bonapartistes virent que l'on accusait d'incapacité les soutiens de l'ancienne cause, qui n'avaient pu se constituer eux-mêmes, ils accoururent, ils s'offrirent, ils se vantèrent de leur habileté, de leur capacité administrative.

M. le baron de Vincent, gouverneur général pour l'Autriche, ne voulut point les entendre. Il devait se garder d'irriter, de blesser les Belges, dont sa mission était de calmer les douleurs; il était spécialement chargé de préparer les voies à leur union avec la Hollande. Quand il eut remis le gouvernement entre les mains de M. le baron de Capellen, homme plein de douceur et de modération, ces mêmes Bonapartistes, échappant tout à coup à la domination autrichienne et voyant les Belges désappointés, poussèrent un long cri de joie, et devinrent Orangistes furieux. Un prince de la religion protestante leur convenait; et dans leur haine contre le catholicisme, ils espéraient bien le circonvenir. On les vit se presser autour du nouveau gouvernement, et lui offrir leur dévouement ministériel le plus empressé, le plus servile. Ils disaient au gouverneur hollandais : « Laissez-nous les places, nous sommes tout à » vous. Nous vous aiderons à bâillonner la liberté du

» pays. On crie contre les exactions fiscales ; nous con-
» sentons d'avance à toutes les taxes. Seulement que
» le clergé, la vieille noblesse, la vieille bourgeoisie
» soient condamnés à la mort politique. Des maires,
» des préfets, des sous-préfets ; la conscription ; les
» droits réunis ; pas de communes; point de provinces.
» Le paysan est bien ; laissez-le ; mais il est encore su-
» perstitieux ; détachez-le de son clergé, c'est le point
» essentiel. »

Je m'élevais contre ce langage imposteur ; M. le baron de Capellen m'écoutait avec faveur. Sur une foule de points, il était nécessaire (et je le voyais) de céder beaucoup. Il ne s'agissait plus d'assurer l'indépendance belge, mais d'établir ce que l'on nomme *régime constitutionnel.* J'eusse desiré que ce système nouveau favorisât, autant que possible, les vieilles libertés. Alors le parti révolutionnaire vit que je me trouvais sur son chemin : il me regarda comme son plus grand obstacle, comme son point de mire, comme son plus redoutable antagoniste. On me dépeignit sous des couleurs fausses; j'étais, disait-on, l'ennemi de la maison d'Orange et le soutien des Autrichiens. C'était me taxer de folie. L'Autriche avait abandonné les Pays-Bas; quel Don Quichotte assez absurde eût voulu s'escrimer encore en faveur d'une cause qu'elle-même délaissait? Mais ce dont mes ennemis firent le plus de bruit, c'était ma profession de foi religieuse. Ils espéraient armer le protestantisme contre moi ; leurs premiers efforts furent vains.

M. de Capellen pénétra aisément les intentions de

ces messieurs. Il ne tint aucun compte de leurs criailleries, et me présenta lui-même à son Altesse Royale le prince d'Orange, depuis roi des Pays-Bas. Avant que ce prince montât sur le trône, il voulut bien me demander mon opinion sur une foule de points. Précédemment, et quand la guerre durait encore, j'avais été chargé d'organiser la Flandre-Orientale. M. le baron de Vincent m'avait ensuite envoyé à Anvers, pour y chercher et lui proposer des sujets propres aux emplois de l'administration de cette province. S. A. R. me donna ses instructions pour le Hainaut où elle m'envoya. Elle daigna me demander un grand nombre de Mémoires sur les anciennes constitutions de ces provinces. Je me trouvais en correspondance réglée avec le gouvernement. J'eus l'honneur d'accompagner le prince à Mons; une bienveillance parfaite me protégeait. Tout était dans l'attente de l'avenir; le ministère hollandais ne s'était prononcé sur aucun point; aucune constitution n'avait été donnée.

Je suis très-porté à croire que mes travaux étaient remplis d'imperfections; mais je doute infiniment que ces administrateurs, ces gens d'affaires, excellens pour remplir les caisses du gouvernement, pour organiser la conscription, mais absolument ignorans pour tout le reste, aient communiqué à S. A. R. des documens plus précieux. Je regrette beaucoup de n'avoir point gardé l'original de ces travaux. On y verrait maintenant quel esprit de liberté dictait mes paroles, avec quelle horreur je flétrissais toutes les espèces de vexations administratives, avec quelle force

j'appuyais sur la nécessité de reconnaître hautement tous les droits. Dès le début, personne plus que moi n'a repoussé les idées de police et de censure. Mais, je l'avoue, le génie étroit des légistes ne m'inspirait pas un grand respect; je trouvais ignobles les persécutions infligées au clergé; je repoussais cette chétive instruction qui ne profite qu'au ministérialisme bureaucratique; je voulais que l'éducation s'appuyât sur de larges et fortes bases : voilà mes torts.

CHAPITRE III.

Des missions que j'ai remplies dans la Belgique avant les cent jours.

Ce fut le 7 mars 1814 que le Gouvernement provisoire adressa au clergé belge une circulaire approuvée par les commissaires-généraux des Hautes Puissances, et destinée à rendre au pays la liberté religieuse dont Napoléon l'avait dépouillée. Depuis ce temps, tous les protestans ministériels; tous les Joséphistes jansénistes; tous ceux qui criaient : *vive la maison d'Orange!* dans l'espoir que le clergé serait écrasé par elle; tous ceux qui par ce seul motif s'étaient éloignés de l'Autriche; tous les Bonapartistes métamorphosés en libéraux gallicans, ou prétendus tels; tous ces hommes qui, dans ce siècle religieux, ont le rare courage de défendre les rois contre les papes, et dont l'affection pour les rois s'est manifestée par de si nobles exploits; tout cela se servit contre moi de la circulaire en question; on savait que j'en avais rédigé les termes, et obtenu l'approbation. Je vais copier cette circulaire, qui ne tendait pas, comme on l'a prétendu, à favoriser les empiètemens du clergé sur l'Etat, mais à assurer la liberté religieuse dans sa plus vaste étendue.

Lettre adressée à Monseigneur l'évêque de Namur et à MM. les vicaires-généraux des différens diocèses de la Belgique.

« Les victoires éclatantes que les armées de Leurs

» Hautes Puissances Alliées ont remportées par le se» cours de Dieu, ayant affranchi le clergé de la Belgique » de toutes les entraves mises à l'exercice de la re» ligion catholique apostolique et romaine ; le gou» vernement, conformément aux intentions de Leurs » Hautes Puissances Alliées, maintiendra inviolable» ment la puissance spirituelle et la puissance civile » dans leurs bornes respectives, ainsi qu'elles sont » fixées par les lois canoniques de l'Eglise et les an» ciennes lois constitutionnelles du pays.

» En conséquence, les affaires ecclésiastiques resteront » entre les mains des autorités spirituelles, qui soigne» ront et surveilleront en tout les intérêts de l'Eglise. » C'est donc aux autorités ecclésiastiques que l'on » devra s'adresser pour tout ce qui concerne la religion.

» En transmettant cette résolution à votre clergé, » vous pouvez, Messieurs, lui assurer la protection spé» ciale du gouvernement.

» Bruxelles, le 7 mars 1814.

» Dans l'absence de M. le duc de Beaufort,

» *Signé* comte E. de Robiano.

» Vu et approuvé la déclaration ci-dessus, tout-à» fait conforme aux intentions bienveillantes des » Hautes Puissances Alliées.

» Les commissaires généraux de l'administration de » la Belgique.

» Comte de Lottum. Delius. »

Le jour où cette circulaire fut publiée, je reçus les deux lettres suivantes, qui me conférèrent une mission dans la Flandre Orientale.

Le gouverneur-général civil de la Belgique à M. le baron d'Eckstein.

« Monsieur,

» Il nous revient de toutes parts que M. l'intendant » de l'Escaut. . . . . ne jouit point de la con- » fiance publique, si nécessaire surtout dans les cir- » constances présentes; et comme il importe qu'il puisse » être remplacé le plus tôt possible par un autre sujet, » Leurs Excellences, MM. les commissaires-généraux » des puissances alliées, désirent, ainsi que moi, M. le » baron, que vous vous rendiez d'abord à Gand, et que » vous engagiez d'une manière efficace, M. de... à don- » ner lui-même sa démission, et à l'adresser d'abord au » gouvernement-général. Il vous remettra en même » temps toutes les pétitions qui lui sont parvenues, ten- » dantes à obtenir des places dans la nouvelle adminis- » tration. Au surplus, M. le baron, l'intention de Leurs » Excellences, conforme à la mienne, est qu'on dé- » signe quelque place qui puisse convenir à M...

» Bruxelles, le 7 mars 1814.

» En l'absence de M. le duc de Beaufort,

» *Le comte* E. DE ROBIANO. »

N° II.

Le gouverneur général civil de la Belgique, à M. le baron d'Eckstein.

« Monsieur,

» En suite de la lettre de ce jour, par laquelle vous » avez été invité à procurer la démission de M. l'inten- » dant du département de l'Escaut... Leurs Excellences,

» Messieurs les commissaires généraux des puissances
» alliées désirent, ainsi que moi, et vous autorisent à
» vous concerter avec Messieurs les quatre députés de la
» noblesse de l'Oost-Flandre, et Messieurs..... sur les
» choix des personnes les plus propres à remplir les
» places vacantes, et surtout celle d'intendant qui va-
» quera par la démission de M..... ; vous priant, M. le
» baron, de me faire parvenir votre travail à cet égard,
» pour me servir de direction quand il s'agira de les
» remplir.

» Bruxelles, le 7 mars 1814.

» Suivent les mêmes signatures. »

Je pris en même temps les ordres relatifs au service militaire de la province. La confusion était extrême. Le général Maison se trouvait à Lille avec un corps d'armée; le général Carnot occupait Anvers; Ostende était encore au pouvoir de l'empire; Gand était occupé par un poulk de Cosaques, très-peu considérable, commandé par le colonel Bichaloff. Le duc de Saxe-Weimar, actuellement régnant, n'avait pas encore transféré à Tournay son quartier-général. Quand le major Hellwig vint nous soutenir, je fus chargé de sommer Ostende de se rendre. La plus grande effervescence régnait dans le peuple. Il s'agissait à la fois de prévenir les réactions, et de contenir les partisans désespérés de l'empire. Redoutant une invasion des garnisons de Lille et d'Anvers, qui faisaient de fréquentes sorties, les hommes riches de la province se tenaient cois, et refusaient d'occuper les emplois publics. J'étais seul à exalter leur courage, à enflammer

leur ame, à leur faire pressentir la liberté politique, à les pénétrer de ce que je regardais comme les besoins les plus urgens du pays. Quelques hommes se mirent en avant : le patriotisme ne leur manquait pas; mais ils manquaient de lumières, et ne pouvaient tomber d'accord sur aucun point fixe, sur aucune grande base à arrêter. L'occupation de Paris vint trancher la question.

Lorsque M. le général Vincent, gouverneur civil et militaire de la Belgique, après M. le comte de Horst, m'envoya dans la province d'Anvers, la paix de Paris était déjà conclue. Ma mission dura peu. Là, comme dans la Flandre Orientale, la plupart des autorités furent instituées sur ma recommandation. Cependant ce n'étaient ni les mêmes circonstances, ni tout-à-fait les mêmes idées qui me guidaient. Il ne pouvait plus être question d'indépendance belge. L'Autriche avait abandonné ce pays. Il ne s'agissait plus que de présenter une masse d'hommes respectables, et de les mettre en possession de l'autorité, afin d'empêcher les ennemis des libertés civiles et religieuses de la Belgique, de devancer les véritables patriotes auprès de S. A. R. le prince d'Orange.

Un assez grand nombre d'années sépare l'époque où j'écris, du temps dont je parle. Alors j'ignorais les cours, j'étais loin de connaître les chancelleries et leur diplomatie, et les artifices, et les combinaisons, et les routines ministérielles. J'imaginais quelque chose de grand et d'exalté, non que je me trompasse sur les hommes mêmes et sur leur caractère indi-

viduel ; mais je croyais qu'il serait possible de les entraîner dans un grand et noble mouvement. Cette force, cette conviction, cet enthousiasme, ce dévouement à une idée puissante, je les cherchai vainement, je ne les rencontrai nulle part. Oui, je dois l'avouer, et je ne puis en rougir, j'ai été complètement dupe. Après nous avoir long-temps agités pour nous arracher au régime impérial, des esprits médiocres n'ont eu rien de plus pressé, quand ils ont vu leur but atteint, que de se jeter eux-mêmes dans une routine qui leur coûtait peu de peine, et ne compromettait pas leur capacité. C'était une espèce de lit de repos pour eux. Partout le mouvement des affaires était sans direction réelle. Certes, on était las de la grandeur exagérée de Napoléon et de la révolution française ; mais j'espérais qu'on saurait la remplacer par une sagesse calme, forte et éclairée. Les Cabinets, dans leur profonde lassitude, ne songeaient qu'à se refaire. Après avoir suscité les espérances et les efforts des hommes à idées bonnes ou mauvaises, à spéculations justes ou fausses, on les trouva tous également insupportables. On eut même plus d'empressement à bouleverser l'autorité du baron de Stein, et à lui enlever l'influence qu'il avait exercée sur les affaires, qu'à paralyser l'action révolutionnaire. Quant aux Bonapartistes, comme ils avaient la triture des affaires, on les proclama seuls capables. Hommes de routine, rompus à toutes les combinaisons de la fiscalité, ils offraient des facilités dont on profita. Dès le congrès de Vienne, il fut facile de prévoir

dans quelle atonie on verrait l'Europe plongée, après de si violentes secousses ; comme si l'apathie et la langueur étaient le repos majestueux de la force.

M. le baron de Capellen, ami personnel de S. M. le roi des Pays-Bas, et son conseiller intime avant que M. de Falk le fût devenu (je me reporte ici à un temps assez éloigné), était un homme remarquable par la probité la plus stricte, les mœurs les plus douces et la noble pureté de son ame. Toute la gent administrative, débris de l'ordre des choses précédent, venait l'assiéger et l'accabler. On se pressait autour de lui pour lui faire entendre que la maison d'Autriche était odieuse aux Belges ; cette haine venait de ce que l'Autriche possède encore une noblesse entourée de toutes ses vieilles prérogatives, de ce que Vienne surtout est encore toute catholique, de ce que les réformes de Joseph II y sont mises en oubli. M. de Capellen me faisait l'honneur de s'entretenir avec moi sur ce sujet. Je lui prouvais clairement que les Belges, au lieu d'être Français, ou Autrichiens, ou Orangistes, étaient Belges avant tout ; qu'ils avaient leurs préjugés ; que chez eux l'élan n'était pas rapide ; mais s'il était difficile de les mettre en mouvement, du moins leur jugement était solide et ferme comme celui des Hollandais, dès que leur intérêt positif se trouvait en jeu.

« Ils ne souffrent pas plus le régime fiscal que les Hollandais ne le souffrent, disais-je à M. de Capellen. Deux classes d'hommes vous exhortent à l'établir : la race administrative qui suit tous les erremens de Bo-

naparte, et qui est absolument dénuée d'esprit public : les Joséphistes également dénués de cet esprit. Ces gens n'ont pour soutien qu'un petit nombre d'habitans des provinces wallonnes : dans ces dernières se trouvent des intérêts nés de la révolution française, tandis que dans les provinces flamandes, ces intérêts ont à peine laissé la plus légère trace. Ménagez tous les intérêts, n'encouragez pas les doctrines dangereuses. Etablissez la tolérance dans la Belgique ; elle n'est pas protestante. Son catholicisme est sincère ; mais souvent trop peu de lumières se joignent à cette sincérité. Répandez l'instruction ; ne blessez pas la croyance de la majorité. Un prince protestant va monter sur le trône. Les Hollandais se refusent aux impôts : ils y échappent même par la nature de leurs propriétés. Ne faites pas peser sur les Belges un fardeau que les Hollandais ne veulent pas supporter. Deux obstacles s'opposent à l'union des Pays-Bas et de la Hollande : l'argent et la religion. Voulez-vous que cette union s'opère sur une base grande et large? N'essayez pas une fusion qui ne sera qu'une confusion. Elevez-vous au-dessus de ces fausses idées d'unité, d'après lesquelles, sans respect pour les mœurs et les opinions, vous pouvez jeter dédaigneusement tous les peuples dans un moule unique. Créez l'alliance des Belges et des Hollandais. Gardez-vous bien d'adopter dans les Pays-Bas une nuance protestante, et de les effrayer par les exigences du fisc. »

Non-seulement j'eus sur ce texte de longs entretiens, d'abord avec M. le baron de Capellen, puis

avec M. de Falk (qui le remplaça dans la faveur du souverain), mais avec le commissaire de la Grande-Bretagne. J'ai eu l'honneur d'en parler au souverain lui-même, avant et depuis son couronnement. On m'a demandé un grand nombre de mémoires, où je devais détailler avec soin toutes les difficultés, qui, selon moi, s'opposaient à une fusion, tous les ménagemens qu'exigeait la situation des affaires religieuses.

Je n'ai deviné que long-temps après la cause de l'empressement avec lequel le ministère hollandais sollicitait de moi ces renseignemens avant la promulgation d'une constitution. On me supposait quelque sagacité. On ne me croyait pas incapable de débrouiller l'étrange chaos des prétentions contraires, et de ramener toutes les questions aux principes d'où elles émanaient. On voulait voir clair dans les affaires et les passions du pays. Des regrets, des dénonciations, des plaintes, des clameurs retentissaient de toutes parts. C'était une tour de Babel, où se mêlaient avec un fracas confus les cris de tous les partis : représentans de l'ancienne Belgique, de la Belgique démocratique, de la Belgique bonapartiste, sectateurs de la réforme joséphiste, élevaient à la fois leurs voix discordantes. Le cabinet hollandais avait pris son parti d'avance : d'accord en cela (je le pense du moins) avec la Grande-Bretagne. On voulait opérer la fusion de la Hollande et des Pays-Bas. On craignait la France catholique, et l'on ne voulait pas que le catholicisme des Pays-Bas tournât un jour ses regards vers la France. Aussi

ne le laissait-on pas indépendant. On aimait mieux se servir des idées des Joséphistes, de celles des Jansénistes de l'église d'Utrecht, de celles des Bonapartistes qui favorisaient un gallicanisme ministériel. Indifférens pour toutes les religions, ces derniers ne haïssaient que le catholicisme. Mais comme on entrevoyait un grand nombre d'obstacles à surmonter, on sentait la nécessité de voir ces obstacles indiqués et classés dans un travail bien fait.

M. de Capellen, qui avait de l'ame, n'apercevait que d'une manière vague et confuse le but vers lequel on se dirigeait, M. de Falk, doué d'une haute sagacité, d'une rare pénétration d'esprit, y voyait plus clair. Il ne s'est mis en dehors de ce système, qu'au moment où il l'a vu devenir la prise d'esprits essentiellement petits, d'un Van Maanen, d'un Appelius, gens avec lesquels sa raison (capable d'ailleurs de concilier tant de difficultés et de vaincre tant d'obstacles), ne pouvait sympathiser.

Ainsi tous les travaux qu'on m'avait demandés, toutes les missions dont on me chargea à Mons, à Tournay, à Bruges (où j'étais accrédité auprès des autorités civiles et militaires, pour dresser une statistique exacte de l'état présent et passé du pays) : ainsi toutes les espérances que je me crus en droit de concevoir ; tout cela, au lieu d'aboutir au résultat qui s'offrait naturellement à moi, se dirigeait vers un but absolument contraire à ma conviction personnelle. Mais il y a dans le caractère hollandais une grande ap-

titude à la patience et au travail. Chez eux, dans les anciens temps de leur république, il y avait une vraie pépinière d'hommes d'Etat. M. de Falk avait dans l'esprit et dans le caractère assez d'énergie pour ne pas se laisser aveugler par la routine administrative. S'il voulut s'y plonger tête baissée, c'est qu'il y voyait le moyen de satisfaire à une nécessité de fiscalité, de domination. Selon ce plan, la Belgique devait assister la Hollande, l'aider à soutenir le fardeau de sa dette; elle ne devait plus être qu'une immense place d'armes, prête à fournir aux besoins et à défendre les intérêts de la Grande-Bretagne. Comme on redoutait l'ambition française et qu'on voulait la contenir, on ne voulut pas émanciper le clergé catholique, on le soumit à des lois sévères. Il semblait à M. de Falk que le clergé des Pays-Bas tenait trop intimement, du moins par ses souvenirs, aux anciennes libertés belges. On voulait anéantir ces vieilles libertés, en les confondant et les assimilant dans une nouvelle liberté néerlandaise, du caractère le plus vague, le plus indéfini. Telle fut la raison qui le détermina : c'est ainsi qu'il se trouva poussé à écouter les Joséphistes, les Jansénistes, les Bonapartistes, et à laisser de côté les avis que lui donnaient les partisans de l'indépendance religieuse. Plus il estimait la cause soutenue par ces derniers, plus il la redoutait. Du reste on a réalisé d'une manière très-mesquine les idées de M. de Falk; les disciples de la routine administrative s'en sont emparés pour les gâter, et jamais il n'eût consenti à les voir ainsi travesties. Tout fut consommé quand la

Belgique eut pour ministre des cultes un Joséphiste déclaré, M. Goubau de Vergeyk. On ne pouvait s'exprimer plus positivement qu'au moyen de cette nomination, et cette laconique éloquence faisait bientôt comprendre le but vers lequel se dirigeaient les efforts de la politique hollandaise.

CHAPITRE IV.

De ma mission dans le département de l'Escaut, pendant les cent jours, comme directeur de haute police.

Me voici parvenu à une époque de ma vie que je ne regretterai jamais, parce que j'ai pu alors rendre quelques services à l'auguste dynastie des Bourbons. Au moment où le Roi venait d'arriver à Gand, j'y fus envoyé en qualité de directeur de haute police pour le département de l'Escaut. Comme ma vie n'avait été jusqu'à cette époque qu'une longue lutte contre la police de Bonaparte, comme j'avais été persécuté par cette même police, tous mes anciens amis d'Allemagne poussèrent un cri unanime contre la nouvelle position que j'adoptais. Elle fut présentée sous un faux point de vue. Des libellistes trouvèrent piquant et original de me présenter comme doublement traître, comme ayant en même temps quitté ma foi et mes principes. « J'étais un ancien partisan de la liberté, devenu *servile » et absolutiste*. J'étais un protestant converti, récem- » ment vendu aux Jésuites de France. J'avais servi M. de » Metternich dans les Pays-Bas ; j'étais devenu le com- » missaire de police des Jésuites. »

Je me trouvais à Bruxelles quand la marche de Napoléon sur Paris, jetant le gouvernement hollandais dans la perplexité, le contraignit à cacher pour un

moment ses desseins ultérieurs sur la Belgique : il ne les proclama que plus tard, en promulguant la constitution. Je me présentai alors à S. A. R. le prince héréditaire des Pays-Bas, et je lui demandai du service. On était encore indécis sur l'emploi qu'il fallait me confier, quand les événemens de la France se développèrent avec la rapidité de l'éclair. Aussitôt, pour garantir la Belgique, on fabriqua un projet de police civile, politique et militaire ; et je fus envoyé à Gand. Le Roi venait de s'y fixer, comme je l'ai dit plus haut. Je rentrais ainsi dans cette même Flandre Orientale que l'année précédente j'avais été chargé d'organiser. Tous les hauts fonctionnaires nommés d'après ma recommandation se trouvaient à leur poste. Ils avaient deux raisons pour ne pas m'aimer : la première, c'est qu'ils me devaient leur pouvoir ; la seconde, c'est que je venais enlever à leurs faibles mains une partie de ce même pouvoir qui leur avait été confié. Je venais troubler la tranquillité de leur paresse ; je gênais leurs habitudes commodes. En un mot, pour me servir de leur expression favorite, je régnais à Gand.

A peine le bruit de mon arrivée prochaine fut-elle parvenue de Bruxelles à Gand, on accourut près de S. M. Louis XVIII, que l'on eut soin de prévenir qu'il devait se tenir sur ses gardes, qu'on allait lui dépêcher un homme dangereux, jacobin exalté, ancien membre des sociétés secrètes allemandes. Quant aux Bonapartistes, j'étais également l'objet de leur haine, mais pour des motifs tout différens. Ce qu'ils

me reprochaient, c'était de leur avoir fait subir le joug de ces mêmes hommes, qui, devenus mes ennemis, venaient de me dénoncer auprès de Louis XVIII. J'étais un aristocrate pendable. « Si le maître revient » jamais, nous te punirons ! s'écriaient-ils ; nous sau» rons nous venger de ta morgue germanique et sus» pendre ton squelette en expiation de ta tyrannie. » Ainsi j'avais à gauche une bonne grosse haine, à droite une envie mesquine à combattre, et je m'en inquiétais fort peu.

Revenu bientôt de la frayeur qu'on avait voulu lui inspirer, le Roi ne tarda pas à me connaître. Il me pénétra sans peine, et ne vit plus en moi qu'un homme énergiquement dévoué à l'accomplissement de ses devoirs, et qui, sans disputer à ses adversaires leur place d'honneur dans les antichambres, restait ferme et inébranlable à son poste.

Les affaires et la situation de la France m'étaient étrangères. Depuis ce temps, une longue et profonde observation me les a fait connaître. Ce que je savais c'était l'histoire générale de la Révolution, à laquelle se joignaient des notions sur l'Emigration. Quant aux individus, je n'avais aucune notion sur eux. A peine avais-je entendu dire vaguement que la politique française, adverse à Napoléon, se divisait en deux partis : l'un ayant pour chef M. de Talleyrand, à la tête de la haute administration impériale, infidèle à l'empereur, qui ne lui pardonnait pas sa défection de 1814 ; parti que M. de Jaucourt représentait à Gand pendant l'absence de M. de Talleyrand, alors au congrès de Vienne :

l'autre, divisé, tout occupé à médire de ses propres membres, à tirer sur ses propres troupes, et dirigé par M. de Blacas, qui passait pour le confident de Sa Majesté. Comme M. de Blacas se trouvait plus en évidence, qu'il approchait plus de Sa Majesté que M. de Jaucourt, dont la diplomatie était paralysée; comme c'était au moyen de M. de Blacas seulement, que je pouvais arriver jusqu'au Roi, il était naturel que je m'adressasse à ce dernier, et non à son antagoniste.

D'après mes instructions, il fallait que je subisse la responsabilité de tous les événemens que le séjour du Roi à Gand pouvait entraîner. Je devais veiller à la sûreté de la personne du Souverain et de sa famille; empêcher que les hommes inutiles n'encombrassent la ville; diriger sur Alost la jeunesse dévouée à la cause royale; expulser tous les étrangers suspects. Les mêmes instructions m'ordonnaient de bannir temporairement les indigènes de mauvaise réputation, ou fameux par l'exaltation de leur Bonapartisme. A Gand, comme partout ailleurs, on avait vu se dissiper rapidement cette indignation contre les excès de l'Empire, indignation qui avait éclaté après sa chute. Les anciens impôts avaient été rétablis après la Restauration; on avait maintenu soigneusement toutes les formes administratives; des réquisitions continuelles avaient épuisé le pays où de grandes armées avaient séjourné, où les levées militaires se succédaient sans fin et sans trève. Un lourd fardeau pesait sur le peuple; et, ex cepté ceux que des principes arrêtés de patriotisme

et de religion animaient, tout le monde espérait et attendait un changement qui pût l'alléger. Ce n'est pas que Napoléon, regardé par la masse nationale des provinces flamandes surtout, comme un ennemi de la foi, de la liberté antiques, ne leur fût en horreur. On voulait profiter de ces sentimens et les exalter. Mais ces tentatives étaient gauches, et les peuples étaient depuis long-temps au fait de la valeur réelle de certains mots.

Dans la sphère de mes attributions, je me trouvais investi d'une autorité presque sans bornes. Une entière responsabilité pesait sur moi. J'avais reçu l'ordre formel de ne me laisser arrêter et circonvenir par aucune sollicitation diplomatique, par aucune intrigue de cour. On connaissait la facilité avec laquelle les diplomates ont coutume d'appuyer et de servir leurs compatriotes, et l'on craignait qu'ils n'abusassent de leur pouvoir, sans considérer que dans le moment où nous nous trouvions, dans la crise terrible de cette guerre à mort, tous les liens de l'ordre social ordinaire se trouvaient rompus, et que si la prudence était nécessaire, une fermeté inébranlable ne l'était pas moins. Aussi mon poste à Gand, pendant les cent jours, était-il, sous bien des rapports, un enfer véritable. On me criait de Bruxelles : « Soyez sourd à toutes les prières, » à toutes les suppliques diplomatiques : résistez aux » agens même du Roi. Sachez vous mettre au-dessus » de leurs haines et de leurs oppositions. On vous a » confié un poste difficile, parce que l'on se reposait » sur la force de votre caractère. Justifiez cette con-

» fiance. Si l'on se plaint de votre rigueur, nous l'exi- » geons ; nous la prendrons sur nous. » Langage que l'on m'a tenu dans plus d'une circonstance.

A Gand j'entendais d'autres discours : « Défiez-vous, » me disait-on, des amis de M. de Talleyrand. Quoique » proscrits dans leurs chefs, ils ont conservé des amis » en France. Si la guerre se prolonge et que l'on par- » vienne à persuader aux souverains alliés que l'éloi- » gnement de la dynastie légitime est la condition in- » dispensable de la chute de Napoléon, ce seront ces » hommes qui s'empareront du gouvernement. » Tous les jours mes oreilles étaient abasourdies de ces pronostics et de ces leçons.

Les avis qui me venaient d'autre part étaient moins furieux, plus sardoniques et plus fins. On me disait que M. de Blacas et ses amis compromettaient, non par leur trahison, mais par leur incapacité, le sort de la dynastie; que leur gaucherie irritait au lieu de calmer les passions; que pour bien agir, je devais faire exactement le contraire de ce qui m'était conseillé par eux ; qu'il me fallait chasser bien vite de Gand tous les vieux émigrés, et les contraindre à endosser l'uniforme à Alost ; qu'enfin l'on me donnerait une liste exacte de tous ceux auxquels je pourrais sans danger accorder un permis de séjour.

Extrêmement indifférens à toutes ces intrigues, et ne faisant attention qu'à la marche des armées, les diplomates cherchaient à être agréables à tout le monde. L'horizon venait-il à se rembrunir ; je devais, disaient-ils, user d'une extrême sévérité. Mais remar-

quaient-ils quelque langueur dans les préparatifs de la guerre, je pouvais tout laisser faire, tout laisser aller; seulement telle ou telle puissance réclamait de moi l'expulsion de tel ou tel homme qui lui avait déplu. En général les diplomates trouvaient un objet d'étude, dans cette confusion de personnages de toutes les couleurs et de tous les rangs, de toutes les intrigues et de toutes les castes, qui s'étouffaient à Gand. Ils variaient fort dans leurs opinions sur cette population mélangée; et si aujourd'hui la ville était trop déserte à leur gré, le lendemain elle leur semblait trop remplie.

Toutefois, je dois l'avouer, les plus grands de tous ces embarras me venaient de continuelles dénonciations que les royalistes faisaient tomber sur leurs propres rangs. Chacun des personnages influens de la cour avait sa police spéciale. Ils se détestaient mutuellement; leurs agens se croisaient, se heurtaient, et plus d'une fois le repos et la sûreté publiques, gravement compromis par ces ridicules conflits, m'obligèrent de faire maison nette. M. de Blacas, dont les opinions réelles me sont d'ailleurs inconnues, comme elles le sont au public, M. de Blacas, avec les idées duquel je ne sais s'il me serait possible de sympathiser, se distinguait surtout par son calme et son aplomb. Il était moins violent, moins emporté que tous les autres. Cependant sa faveur l'environnait d'ennemis. On l'accusait d'un grand nombre de fautes : ce n'était pas à moi de le juger; mais la moins tracassière de toutes les polices était la sienne. C'était celle qui me dénon-

çait le moins de conspirations contre la vie du Roi. Toutes les autres me révélaient au moins une douzaine de complots par jour.

Parmi tous les royalistes que j'ai eu l'occasion de voir à Gand et que j'ai pu étudier de près, nul n'avait une ame plus pure et plus haute, nul ne se distinguait par une bienveillance plus noble que le dernier des La Rochejacquelein, mort dans les champs de la Vendée. Il avait peu de lumières, et souvent il lui arrivait de se tromper sur les personnes; mais son ame agrandissait ses vues. Seul, il fut actif pour la cause royale, parmi cette foule de hâbleurs, qui se contentaient de couver les plans les plus extravagans et de tirer vanité d'un dévouement stérile, au lieu de suivre les avis de tous les diplomates, qui leur criaient de rentrer en France sur différens points, et d'aller y agir efficacement dans une sphère spéciale, comme les Princes l'ont souvent désiré.

Je dois encore citer au nombre des royalistes qui ont couru de véritables dangers, M. le comte de Salperwick, qui s'est distingué dans une utile mission. Je pourrais encore en nommer d'autres, dont le mérite fut plus ou moins éclatant, et dont les noms ne tombent pas sous ma plume.

A la cour de Gand et dans les cercles de la diplomatie, la grande affaire, c'était l'intrigue liée avec Fouché, duc d'Otrante, ministre de Napoléon et affidé secret de la politique de M. de Talleyrand. Sur ce terrain, M. de Blacas était complètement battu : aussi ne voulait-il pas qu'on lui parlât d'aucune espèce de

négociation avec Fouché : mais la diplomatie se montrait plus prudente que lui. M. de Jaucourt se servit habilement de cette disposition ; il fit des ouvertures qui réussirent, et vers la fin , il parvint à balancer l'ascendant du confident des pensées royales. Ce fut un moment décisif pour M. de Blacas. Fouché disait hautement qu'avec ce ministre, une réaction française en faveur des Bourbons devenait impossible. Le secret espoir des amis de M. de Talleyrand consistait à conduire Napoléon d'embarras en embarras ; l'instrument principal sur lequel ils comptaient, c'était Fouché avec ses combinaisons. On voulait s'arranger de manière à ce que l'ex-Empereur consumât son temps en préparatifs de guerre, l'énerver par un système de représentation nationale , animer les députés contre lui, l'animer contre les députés, souffler partout la discorde, ameuter surtout le parti de M. de Lafayette; exciter enfin une inquiétude générale, qui devait aboutir à une catastrophe, et agir à l'intérieur , pendant que les Alliés se dirigeaient vers les frontières. Après la chute de Napoléon , les Bourbons seraient rentrés , entourés de la combinaison ministérielle de MM. le prince de Talleyrand et le duc d'Otrante ; l'émigration se trouvait ainsi éliminée du pouvoir.

Napoléon avait perdu bien du temps ; mais il n'était pas l'homme aux longs tâtonnemens. Il échappa au réseau de Fouché, pour aller succomber à Waterloo. Les Alliés ne se laissèrent plus devancer par M. de Talleyrand. On sacrifia M. de Blacas ; mais l'émigration ne fut point neutralisée.

Je ne pouvais, sans entrer dans ces détails, faire connaître ma position réelle. Ce terrain mobile était nouveau pour moi. Au milieu de tant de préventions contraires qui venaient m'assaillir, j'avais besoin, pour leur résister, d'appeler à mon secours tout ce que je pouvais avoir de fermeté et d'adresse. J'étais seul; peu de troupes, peu de gendarmerie; nous étions absolument abandonnés; et certes (comme le général hollandais qui commandait à Gand s'en plaignait souvent) cet abandon eût entraîné de plus graves inconvéniens, si les troupes alliées eussent été battues à Waterloo. Quant à la nouvelle armée belge, ses cadres se remplissaient avec une excessive difficulté.

En dépit de ces obstacles, tant que le Roi a séjourné à Gand, le repos y a été maintenu. Quoique l'on excitât secrètement la populace, et que Gand, ville immense et déserte avec ses nombreux canaux, offrît une multitude de points favorables à la sédition, elle n'a pas été le théâtre d'une seule émeute. Le Bonapartisme s'y remuait cependant avec violence; et sans la victoire de Waterloo, je n'eusse répondu de rien. En cas de revers, je craignais un *sauve qui peut* général. J'avais dû prendre d'avance mes mesures pour en paralyser les effets, et je m'étais arrangé de manière à ce que le service du Roi n'en souffrît point.

CHAPITRE V.

Des plaintes que M. Le Bret, baron d'Imbert, M. le marquis de Maubreuil et M. de Fauche-Borel ont dirigées contre moi.

Trois hommes ont élevé la voix contre la manière dont j'ai rempli mes fonctions à Gand. M. le marquis de Maubreuil, M. Le Bret d'Imbert et M. de Fauche-Borel. Ces Messieurs ne s'accordent pas. Le premier fait de moi un agent de M. de Talleyrand ; le second veut que j'aie été la créature de sir Charles Stuart, aujourd'hui lord Stuart de Rothesay ; le troisième me traite de marionnette de M. de Blacas. Ce dernier prétend que j'ai été l'un des *commissaires de police* de la ville de Gand, que l'on m'adjoignit à M. de Blacas, que je m'accrochai à la fortune de ce dernier, et que, me traînant à la suite des bagages royaux, j'arrivai à à Paris, pour y cumuler pensions et sinécures.

Je suis fort au-dessus des injures que ces trois hommes m'ont adressées. Je n'ai aucun compte à leur rendre de ma gestion, et le public même n'a aucun droit de l'exiger. Armé de pouvoirs très-vastes, j'en ai usé avec discrétion, et seulement pour le bien du service du Roi. Si des erreurs ont été commises, elles portaient avec elles-mêmes leur excuse pleine et entière dans l'état de confusion et de trouble où le pays

se trouvait plongé. De tous côtés affluaient des nuées d'intrigans, avides, comme ils me le disaient, de sauver le Roi et la monarchie. Je leur disais que la seule manière efficace de servir la cause royale était d'agir en sa faveur dans le sein même de la France, mais que rester les bras croisés en pays étranger, ce n'était pas être utile au Roi ; que si leur ardeur était vraiment belliqueuse, ils avaient pour se satisfaire le camp d'Alost et même la Vendée, pour laquelle M. de La Rochejacquelein leur faisait délivrer de bons passeports. A ces conseils ils répondaient en criant comme de beaux diables, que j'étais trompé, que j'étais dupe, que je me laissais circonvenir et attraper, tantôt par M. de Blacas, tantôt par M. le comte Anglès, tantôt par M. le duc de Feltre; enfin que MM. de Jaucourt, Beugnot, Guizot, faisaient de moi leur dupe; comme s'il y avait eu le moindre rapport entre ce que je leur disais et ma prétendue duperie.

Ce torrent d'extravagances qui m'inondait et m'accablait, me faisait perdre un temps considérable. Je restais seul chargé de ma vaste correspondance ; car mes bureaux n'étaient pas encore organisés. Alors je résolus de couper court à ces embarras, en fermant aux étrangers les portes de la ville. On donna des cartes de séjour à tous les serviteurs du Roi, à tous ceux qui avaient le droit de rester près de lui et qui étaient autorisés par ses ministres ; car ma conduite envers ces derniers a toujours été remplie d'égards et de serviabilité ; et je n'ai cessé de les consulter. Quant aux étrangers inutiles, ils furent obligés de s'éloigner.

Les uns rentrèrent en France, d'autres se répandirent sur différens points des Pays-Bas. On leur permit le séjour de la Hollande, en-deçà de Liège, Anvers et Bruxelles.

Il y avait peu de temps que je me trouvais à Gand, lorsque l'on y amena M. de Maubreuil, que des royalistes avaient arrêté pour leur propre compte. C'était un homme exaspéré, qui débitait, avec une effroyable volubilité, une foule de contes plus extraordinaires les uns que les autres. Il prétendait que M. de Talleyrand l'avait excité à l'assassinat de Napoléon, qu'on l'avait relâché peu de temps avant le départ du Roi, en lui assurant de considérables profits s'il voulait tenter une seconde fois cette entreprise. Il avait à la bouche le nom de tous les personnages du temps : empereurs, rois, princes et ministres. Vous eussiez dit qu'il avait été leur confident intime. C'était un étrange dévergondage. Je croyais apercevoir derrière ces folies un parti pris, un système fait, une ruse destinée à laver M. de Maubreuil de l'accusation dont il avait été l'objet, et à donner une couleur toute politique à l'ensemble de ses opérations.

Je ne rapporterai qu'une seule circonstance qui pourra faire apprécier le caractère de cet homme, dont la célébrité est si déplorable. M. le comte Anglès demanda à le voir; nous y allâmes ensemble. Nous le trouvâmes baigné dans son sang; il s'était ouvert les veines avec un fragment de verre; mais l'opération s'était faite avec assez d'adresse pour que sa vie ne courût aucun danger. La veille, M. de Maubreuil m'avait dit

que M. Anglès était un monstre : il avait ce monstre sous les yeux ; il lui parla sans indignation, sans colère, de la manière la plus naturelle et la plus calme. Il alla jusqu'à rayer M. Anglès de la longue liste de ses ennemis. Alors c'était un monstre de moins. Depuis cette époque, M. de Maubreuil a écrit ses Mémoires, où M. Anglès est redevenu monstre ainsi que moi. C'est dans ces mêmes Mémoires que se trouve un si ridicule et si long roman sur mes liaisons avec M. de Talleyrand ; et comme ce roman devait avoir une teinte lugubre et sombre, il m'accuse de lui avoir fait ouvrir les veines dans sa prison.

Entre cet homme et M. Le Bret, baron d'Imbert, il y avait de grandes différences. La position de ce dernier était plus isolée; il n'aspirait pas à une sorte de monstrueuse célébrité ; un seul secrétaire l'accompagnait : on ne lui connaissait pas de Séïde. Il se présentait comme l'un des principaux agens des Bourbons, pendant l'émigration. Fort exaspéré contre le ministère britannique, il l'accusait de perfidie, et affirmait que pour échapper à une dette énorme contractée envers lui, on l'avait expulsé de la Grande-Bretagne en le calomniant et le représentant comme espion de Bonaparte. Le baron Le Bret d'Imbert avait été, disait-il, contre-amiral, et il avait livré Toulon au roi de France, en y faisant entrer les Anglais.

Quoi qu'il en soit, les circonstances les plus fâcheuses accompagnaient son arrivée ; mon devoir m'ordonnait de ne pas le laisser à Gand, où d'ailleurs il n'avait que faire. Il prétendait que sa vie courait des risques

en France. On le dirigea sur la Hollande. L'envie lui vint, il y a quelques années, de composer des Mémoires : là je suis représenté comme un homme soudoyé par l'or de la Grande-Bretagne. Ajoutez à cela les suppositions du parti libéral, qui veut que j'aie puisé sans réserve dans le Pactole du prince de Metternich ; celles des protestans, selon lesquels les Jésuites m'ont enrichi ; celles de la congrégation, qui est venu à son tour affirmer que les Illuminés font ma fortune : vous vous ferez une légère idée des immenses trésors que j'ai été à même d'amasser. Que dira lord Stuart de Rothesay de mon pacte avec ses coffres-forts ; pacte d'autant plus étrange, que, selon M. de Fauche-Borel, ce seigneur a la plus mince idée de ma capacité.

Il faut bien que M. de Fauche-Borel me retienne un peu plus long-temps. On l'a taxé de trahison, je n'y crois pas. On l'a calomnié, mais on l'a calomnié de bonne foi. Le duc de Rovigo a joué à la police royale un tour dont elle a été dupe. Il me semble avoir entendu rapporter que le nom de M. de Fauche-Borel se trouva couché par un artifice coupable sur les registres de la police, et que ces registres étant tombés entre les mains du Roi, S. M. en parla à M. de Blacas : stratagème vraiment infame, destiné à perdre à jamais de réputation M. de Fauche-Borel. Je veux croire avec M. de Bergasse au profond dévouement de M. de Fauche pour la cause du Roi. Je fais des vœux pour qu'on lui accorde une indemnité, qui suffise à rembourser tous ses frais et à le consoler de toutes ses peines. Mais ce n'est point de cette question qu'il

s'agit. Il faut savoir si j'ai dû, si j'ai pu me conduire envers lui autrement que je ne l'ai fait.

Jamais son nom n'était parvenu jusqu'à moi. Il arrive à Gand, porteur d'une lettre de Sa Majesté le roi de Prusse. Il demande à être introduit auprès de Sa Majesté le roi de France qui refuse expressément de l'admettre, lui fait dire qu'il ait à déposer la lettre dont il est porteur, et y ajoute la défense expresse de paraître devant lui. Cependant, s'il faut en croire M. de Fauche (j'avoue que cette circonstance est tout-à-fait échappée de ma mémoire), M. de Jaucourt insiste pour qu'un permis de séjour lui soit accordé. De son côté, M. de Blacas m'apprend les motifs de l'indignation de Sa Majesté contre M. de Fauche. Je me trouve dans la nécessité d'informer ce dernier que les services qu'il vient offrir au Roi n'étant pas agréés et la lettre dont il est porteur ne l'investissant d'aucun pouvoir, ne le chargeant d'aucune mission, enfin ne l'accréditant d'aucune manière, il me semble convenable qu'il prenne le parti de se retirer. Il résiste. J'attends l'arrivée d'une réponse que j'avais demandée au ministre des Pays-Bas près la cour de France (ce ministre était alors à Bruxelles); et le contenu de cette lettre s'accordant parfaitement avec les renseignemens que j'avais pris, je suis forcé de lui réitérer l'injonction de se retirer. Il m'oppose une résistance opiniâtre, et donne un exemple d'insubordination dans un moment où le premier devoir de tout royaliste était de donner l'exemple contraire. Alors je ne balance plus, et voyant que son entêtement s'accroît de mon indulgence et

qu'il s'obstine à ne pas partir sans gendarmes, je lui donne enfin l'escorte qu'il réclame. Il arrive ainsi à Bruxelles. Ses Mémoires m'ont appris qu'il avait été incarcéré dans cette ville. Non-seulement je fus étranger à ce dernier fait; mais je l'ignorais entièrement avant la lecture de son ouvrage.

Certes, s'il était un homme qui dût me sembler suspect, c'était M. de Fauche. Le Roi, qu'il avait servi, était convaincu de sa trahison, et refusait de le recevoir. M. de Fauche prétendait que le Roi avait été trompé. Mais Gand n'était pas le lieu de la révision de ce procès. En temps de guerre et de crise, une stricte obéissance est le premier devoir. Quel chaos, quel désordre, si tous les hommes qui affluaient à Gand, pour sauver le Roi et la monarchie, eussent raisonné comme M. de Fauche! — Mais, dit ce dernier, il était porteur d'une lettre de Sa Majesté le Roi de Prusse, et par conséquent il était accrédité. — Cette lettre, M. Fauche l'a imprimée. S. M. le Roi de Prusse assure le Roi de France de son inviolable attachement. Elle charge M. de Fauche de porter au Roi l'expression de cet attachement: elle suppose que personne ne peut être plus agréable au Roi que M. de Fauche.

Mais Sa Majesté prussienne ignorait les motifs du mécontentement que le roi nourrissait contre M. de Fauche; et puisque Louis XVIII refusait de l'admettre en sa présence, tout était consommé; sa mission était finie. Et quelle était cette mission qui n'accréditait M. de Fauche sous aucun rapport? Le Roi pensait que cet ancien agent de la cause royale, sachant que son

maître était courroucé contre lui, s'était présenté à Sa Majesté prussienne, afin d'obtenir un prétexte qui lui permît de s'offrir de nouveau devant Louis XVIII, prétexte d'autant plus facile à obtenir que le roi de Prusse ignorait et le mécontentement du roi de France et la position de M. de Fauche. Or, c'était précisément cet artifice et cette tentative qui déplaisait au Roi. Pouvais-je contraindre Louis XVIII à accepter les services d'un homme qu'il jugeait infidèle à sa cause?

Je sais tout le respect dû à l'autorité suprême, que Dieu même a en quelque sorte établie et sanctionnée. Mais je n'ignore pas non plus que la vérité dite aux princes avec le respect qu'ils méritent, est un service éminent à leur rendre. Un monarque d'Europe n'est pas un souverain d'Asie; il n'exige point une soumission d'esclave. En Orient, malheur et anathème sur celui qui ne se prosterne pas devant le sceau royal. Obéir ou mourir! Il n'est permis ni de raisonner ni de penser. Mes instructions plaçaient tous les événemens sous ma responsabilité la plus expresse. Elles ne me disaient pas de regarder comme un envoyé diplomatique M. de Fauche, qui n'était porteur d'aucun titre, et que nul membre du corps diplomatique n'a réclamé. M. de Brockhausen l'a fait sortir, il est vrai, des prisons de Bruxelles, où on l'avait enfermé, sans que je l'eusse ni commandé ni su. Mais M. de Brockhausen n'a point porté de plainte, il n'a pas réclamé contre cette prétendue violation du caractère diplomatique, dont en effet M. de Fauche n'était pas investi. Le gouvernement des Pays-Bas, qui n'avait aucun reproche à m'adresser

et qui ne m'en a fait aucun, a constamment repoussé les plaintes qui sont venues après coup.

Il est fort naturel que M. de Fauche ait vu avec peine le mécontentement du Roi et qu'il ait cherché à remonter aux sources de cette défaveur. Mais qu'il s'en prenne à moi, et à moi seul, d'un éloignement dont je n'étais ni la cause ni l'arbitre; éloignement qu'il ne m'était même pas permis de juger, puisque j'étais appelé seulement à veiller sur la sûreté du Roi et non à m'immiscer dans ses secrets: cela était trop ridicule. M. de Fauche, s'il eût eu quelque bon sens, se fût aussitôt retiré à Bruxelles près de M. de Brockhausen; là il eût fait traiter son affaire selon les formes diplomatiques. Les soupçons qui planaient sur M. de Fauche auraient eu le temps de s'éclaircir, pendant que M. de Goltz eût agi en sa faveur auprès de la cour de Gand, et M. de Brockhausen auprès de celle de Bruxelles. Mais il ne voulait pas suivre la marche que la simple raison lui commandait: il voulait, par force ou par ruse, contraindre le Roi de France à le recevoir, et s'obstinait à rester à Gand où il n'avait plus rien à faire. La violence et l'obstination avec lesquelles il refusa de partir, furent causes de toutes les mésaventures qu'il déplore.

Telle est la claire et précise explication de cette affaire; on voit combien il serait difficile d'y trouver d'autres mystères que ceux que je viens de développer. Quittons à présent M. de Fauche, agent diplomatique et porteur d'une lettre de Sa Majesté le roi de Prusse: adressons-nous à M. de Fauche l'écrivain, le biographe, l'auteur de Mémoires secrets sur sa vie et sur celle

d'autrui. Quant à cette belle carrière d'injures qu'il se plaît à parcourir, il n'a rien à craindre : je ne veux pas m'y lancer sur ses traces. Je me contente de soumettre à un examen exact et rapide, mais juste, cet homme qui hasarde sur les autres tant de jugemens sans appel.

J'admets le dévouement de M. de Fauche ; je veux qu'il soit dévoué aux Bourbons de cœur et d'ame. Mais quel triste agent le Roi avait-il là ? Quoi ! cette France, grandie au milieu des révolutions, cette France, devenue le tombeau des légions ennemies, M. de Fauche espérait la changer en corrompant deux hommes, Pichegru et Barras ! Croyait-il qu'un tour de main suffît pour escamoter un peuple ? Quelle extrême frivolité de jugement ! Qu'était-ce que Pichegru sans son armée ? qu'était-ce que Barras sans la France qui l'accompagnait ? L'un ne pouvait pas plus donner la France, que l'autre ne pouvait donner l'armée. Apparemment que pour complaire à M. de Fauche-Borel, Pichegru eût consenti à se laisser battre et Barras eût arrêté les mouvemens de l'administration en détournant les finances de l'Etat ! M. Fauche dans ses Mémoires, où il veut nous prouver ces belles choses, nous montre Pichegru et Barras absolument paralysés, inactifs, apathiques ; et s'ils participent à la conspiration qu'on leur prête, c'est par un rôle neutre, dont la passible nullité est vraiment admirable.

M. de Fauche est à ce sujet dans une erreur bizarre, que j'ai vu beaucoup d'émigrés partager. J'en ai connu qui me soutenaient bravement que toutes ces batailles gagnées par Bonaparte, il ne les a dues qu'à la com-

plaisance des monarques alliés, jaloux des Bourbons, et ligués pour se laisser battre : sans cela Bonaparte, en face des royalistes, fût tombé de lui-même. Et que l'on ne croie pas que ces assertions m'aient été faites en se jouant, et par des hommes obscurs : c'étaient des rêves d'hommes titrés et puissans, rêves sérieux et comiques s'il en fut jamais. Mais si M. de Fauche partage ce singulier aveuglement, d'autres mérites lui appartiennent en propre. Les moyens inventés par lui pour ramener les Bourbons sur leur trône, méritent qu'on les lui restitue comme sa propriété spéciale. Ces moyens étaient fort humbles, très-naïfs, très-populaires, point aristocratiques, comme on va le voir.

Il faut l'avoir lu pour le croire. Cette grande conversion de l'armée et de la nation, savez-vous comment M. de Fauche voulait l'opérer ? Bien payé par l'émigration, par l'Angleterre, par je ne sais quelles autres puissances, il parcourait la France sous le costume de marchand forain et de brocanteur : il portait avec lui de petits verres, des breloques, des colifichets, des montres d'or et de similor; que sais-je ? assez de brillantes bagatelles pour séduire le peuple français en détail. Malheureusement il ne lui était guère possible de prendre les républicains un à un. Quelles idées lumineuses et pratiques ! M. de Fauche est encore enchanté de ces exploits, qui devaient lui faire tant de partisans parmi les tambours-majors et les sapeurs. Toutes ces Amazones qui suivent les régimens eussent béni la présence de M. de Fauche s'il eût pu prolonger son petit commerce d'orfévrerie politique. Gagné par le cœur des

belles, le cœur des soldats eût volé vers leur roi légitime; et le moteur de ces grands mouvemens, porté en triomphe par les cantinières, M. de Fauche, eût joui de toute sa gloire.

Le résultat de tant de peines fut différent; les finesses de M. de Fauche étaient si transparentes qu'on les pénétra d'un seul coup-d'œil. Et ces sommes considérables, dépensées par le roi de France, par les princes de son auguste dynastie, par M. de Fauche lui-même, qui s'y est ruiné, n'ont abouti à rien qu'à une mystification complète et coûteuse.

Quelque chose de plus triste et de plus fâcheux a résulté de cette déception. Un cœur généreux a répondu à la naïve confiance de M. de Fauche. Pichegru, profondément dégoûté du régime révolutionnaire, s'est abandonné (malgré son peu de confiance dans cette entreprise) au penchant naturel qui l'entraînait vers ses princes légitimes : penchant précieux, instinct d'une ame noble, qu'il eût dû conserver pour un meilleur temps. Il succomba. Peut-être Pichegru, général des armées françaises, Pichegru, s'il eût mené la France à la victoire, maître de l'intérieur à force de gloire, eût pu conduire les affaires à ce point de maturité désirable et nécessaire pour relever enfin le trône royal : entreprise difficile, qui eût demandé de la lenteur, de la prudence, et dont le résultat eût été hasardeux. Car M. de Maistre l'a très-bien prouvé : la révolution française n'est pas le résultat d'une passagère intrigue; c'est le commencement d'une grande catastrophe pour le genre humain, catastrophe plus

puissante que tous les imprudens qui se précipitèrent sous les roues sanglantes de son char triomphal.

On a pu apprécier les idées politiques de M. de Fauche. A ses talens d'homme d'Etat se joint une qualité parfaitement conforme à leur rare portée. C'est un bavardage intarissable. Je suis fâché d'être obligé d'employer le terme technique, le seul qui convienne à la chose. Jaser, jaser, toujours jaser : tel est son style, telle est sa pensée. Vous diriez une invasion générale de toutes les commères du voisinage. Ce sont d'interminables caquets. A tel général illyrien il a prêté vingt louis ; on l'a remercié, mais on ne les lui a pas rendus. Quels détails intéressans pour l'histoire! Le livre est plein d'anecdotes de cette force. Sans la flasque et verbeuse mollesse du style, qui n'a rien que de fastidieux, on pourrait s'amuser un instant de ce mélange d'une colère pindarique et d'une bonhomie toute triviale. Avec un peu plus de gentillesse et de piquant, M. de Fauche eût été le Vert-Vert de la politique ; mais du scandale fade, de la méchanceté sans trait; fi donc! La médisance a du moins besoin de cette légèreté vive qui fait quelquefois pardonner tant d'insignifiance.

M. de Fauche, qui m'a modérément traité d'imbécile, de méchant, de sot et de fou ; M. de Fauche, qui me compare à Laubardemont, et qui ne fait grace ni à mon génie mystique et rêveur, ni à mes lectures mal digérées, me pardonnera la petite analyse que j'ai donnée plus haut de son esprit et de sa capacité. Cepen-

dant je ne lui conseille pas d'inventer des histoires pareilles à celle de l'arrestation de M. de Richelieu à Gand; ce serait pousser trop loin le ridicule des contes romanesques qu'il fabrique pour se faire de moi un adversaire; de moi, qui ne le reconnaîtrai jamais pour tel. Je l'invite aussi à ne pas s'appuyer désormais sur un faux témoignage, comme il l'a fait en s'étayant de l'autorité de lord Stuart de Rothesay; il courrait risque de recevoir un second démenti de la même nature que celui que je vais transcrire. Lord Stuart de Rothesay m'a fait l'honneur de m'adresser la lettre suivante datée du 22 juin :

« J'ai reçu, Monsieur le baron, la lettre que vous » avez bien voulu m'adresser, et j'ai vu avec surprise que » M. Fauche-Borel vient de m'attribuer un propos dont » vous avez lieu d'être mécontent.

» Je suis bien aise d'avoir une occasion de rendre » justice au zèle que vous avez manifesté pour des in- » térêts dont l'avancement était notre devoir commun » lors de mon séjour à Gand, et de vous assurer que » j'ignore absolument la source où M. Fauche-Bo- » rel a pu puiser des propos aussi peu analogues à » mes opinions.

» Agréez, Monsieur le baron, l'assurance de la haute » considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre » très-humble et très-obéissant serviteur,

» Stuart de Rothesay. »

Après avoir essayé de la malignité, M. de Fauche

recherche les honneurs de la méchanceté. Sa noirceur est fort innocente : elle consiste à m'attaquer, à ce qu'il croit, dans les intérêts de ma fortune, d'une manière bien vive et bien adroite. Commissaire de police à la solde de M. de Blacas, entré en France à la suite des fourgons et de la boulangerie de la maison royale, j'ai su, s'il faut l'en croire, me faire adjuger de bonnes pensions, et vivre en cumulant leurs bénéfices : petite dénonciation adressée à tous les libéraux, qui ignorent mon caractère, par M. de Fauche, qui réclame du trésor royal toute son existence.

On peut admirer à loisir la noble délicatesse d'un procédé qui va si bien à un homme habitué à la vie des cours, du moins à ce qu'il dit, et élevé parmi les grands seigneurs. Je m'engraisse donc de la substance même du peuple français : M. de Fauche le signe et le proteste ; scélérat mystique, j'ai su mettre mon mysticisme à profit. Tartuffe nouveau, Vampire du budget, me voici devant mes juges, traîné par M. de Fauche, avec mes clignotemens d'yeux et mes trésors mal acquis. Il est temps d'aller franchement au-devant de ces accusations, auxquelles certaine feuille périodique a déjà préludé par quelques allusions.

Certes, ma conscience ne serait pas tranquille, si j'avais rendu de ces services que l'on n'avoue pas, de ces services qui peuvent bien coïncider avec le dévouement, mais qui n'ont en eux-mêmes rien de noble ni d'élevé ; et si, pour prix de ces services, j'acceptais des faveurs publiques. Mais l'homme qui, dans une

grande crise, a pu loyalement et dignement servir la cause royale, peut, sans rougir, se voir l'objet de la munificence du souverain. Jamais je n'ai rien réclamé. Ayant exercé des fonctions dans le midi de la France, on m'a conservé une faible portion de mon traitement, en souvenir de mes services de Gand. Plus tard, je fus attaché aux affaires étrangères : ce ministère m'a commandé des travaux, et peut m'en commander encore. Je ne suis pas un membre parasite de la société. Mes études ont pour objet les intérêts les plus élevés de l'humanité : en entreprenant l'investigation des questions les plus difficiles, j'ai cherché à y porter la double puissance de l'enthousiasme et de la réflexion. Mes heures ont été absorbées par l'étude de l'histoire, dans ses bases les plus profondes, de la philosophie, dans ses ramifications les plus vastes. Si de telles recherches ne sont d'aucun fruit pour la multitude, elles sont riches de résultats pour quiconque approfondit l'histoire, la théologie, la jurisprudence. L'homme d'Etat et le philosophe peuvent également en tirer parti. Ce qui me reste de jours, je les consacre à ces études consciencieuses qui honorent un homme après sa mort, et qui, je le sais, ne font pas sa fortune, comme la feraient des romans biographiques, des Mémoires controuvés, et des pamphlets politiques. Si jamais, comme M. de Fauche le demande, je me voyais attaqué devant les deux chambres, à cause de mes prétendues sinécures et de leur cumul, je me défendrais devant ces mêmes chambres, non pas en mendiant

nécessiteux et timide, non pas en intrigant, réclamant le salaire de ses services honteux et secrets, non pas en parasite effronté, mais en homme qui a été utile à la cause du Roi dans les jours du danger; en homme qui se voue à de consciencieuses et fortes études; en homme qui a tout fait pour bien mériter de la nation, d'abord en rendant des services publics dans d'importantes circonstances, ensuite en sacrifiant sa santé et ses veilles à des travaux scientifiques.

Je ne puis, il est vrai, faire parade d'une galerie de tabatières, envoyées par la munificence des souverains. Je ne puis me vanter que Louis XVIII, Charles X, l'empereur Alexandre, l'empereur Nicolas, Frédéric-Guillaume m'aient accordé de fréquentes audiences. La porte des ministres de toutes les puissances européennes n'a pas été assaillie par moi; je n'ai point prétendu m'immiscer dans les cercles de la diplomatie, et représenter dans le monde politique comme fraction d'ambassadeur, comme tiers, quart ou cinquième de chargé d'affaires. Mon ambition n'est pas celle de ces courtiers d'intrigues, qui, agrandissant, par leur vanité, l'importance minime de leur position, et ne sachant atteindre à rien de grand et de complet, vous parlent incessamment de Metternich, de Castlereagh, de Stuart, de Richelieu, de Talleyrand, comme de leurs intimes et de leurs familiers. Je crois me connaître mieux en fait de dignité humaine. Je sais que les grands se moquent de vous, si vous vous glissez obséquieusement dans leur familiarité, si vous avez

l'air de tirer de vos rapports avec eux, un orgueil puéril, et de vous grossir en leur présence. Je sais avec quel mépris ils se servent des gens qui, la main toujours étendue pour exécuter leurs ordres, le pied toujours agile pour s'élancer dans la directiou de leur bon plaisir, le dos toujours courbé, attentifs au coup d'archet du maître, sont là toujours prêts à continuer la walse dont il donne le signal, et fixe la mesure. Ces gens-là, ils les emploient; mais dès qu'ils connaissent leur véritable valeur, comme hommes, ils les dédaignent et les oublient.

Je ne doute pas, je le répète, de la vérité des sentimens royalistes, et du dévouement de M. de Fauche. Mais une simple lecture de ses Mémoires suffit pour expliquer la majeure partie de ses disgraces. Il est trop ou trop peu homme public : trop, s'il n'a prétendu que jouer le rôle d'agent subalterne; trop peu, si, pour récompense de son dévouement, il a cru qu'on le ferait entrer dans le grand mouvement des affaires publiques. Simple agent de quatrième ou cinquième ordre, il s'est trop mis de niveau avec les plus grands personnages. Homme politique, il ne s'est pas assez tenu à distance ; il n'a pas su se montrer assez ferme et assez modéré à la fois. Il devait s'attendre à être le jouet de tous les caprices; tour à tour repoussé, attiré, caressé, rebuté, et c'est là, en effet, quelle a été sa destinée.

Il me tarde d'en finir avec M. de Fauche. Plonger dans cet abîme de misères, y pénétrer, y fouiller,

c'est un ennui prodigieux. Cependant M. de Fauche a été bien audacieux, sinon de m'accuser, au moins d'avoir fait peser sur moi, en face du public, le soupçon d'avoir falsifié une lettre (1). Si, par ses antécédens, par sa position, par sa valeur historique et politique, par ses talens et ses connaissances d'homme d'Etat et d'homme public, mon adversaire en valait la peine, je lui répondrais d'un autre ton. Dans la situation des choses, l'explication suivante doit suffire.

Dans l'affaire de M. de Fauche, ce n'est pas moi qui ai commis des indiscrétions, c'est M. de Fauche lui-même. Les noms propres abondent sous sa plume; il a une telle idée de son importance que cette idée le rend indiscret sur toute chose. Il n'a rien de plus empressé que de consigner soigneusement dans les *factum* échappés à sa plume tous les remerciemens, toutes les lettres que de hauts personnages lui ont adressés. Vous diriez ces braves gens qui, affichant au coin des rues les brevets qui leur ont été accordés, pour décorer une enseigne des armoiries royales et pour exercer une profession, accollent ainsi à leurs noms obscurs des noms de souverains et de princes. Il quête partout des suffrages. Il en demande à l'archiduc Charles, à tous les diplomates de toutes les cours. S. A. R. le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame la duchesse de Berry,

(1) Il a porté contre M. le duc de Blacas une accusation toute semblable. J'ai pris, à ce sujet, des renseignemens positifs. Que M. de Fauche produise la lettre de S. M. le roi de France, textuellement, sans la tronquer. La chancellerie prussienne ne lui en refusera pas copie.

ont-ils daigné l'admettre en leur présence? Vite, il consigne les paroles bienveillantes qu'on a prononcées. Mais il n'est pas toujours aussi fier. Il se fait aussi donner de naïfs éloges par des personnages d'un rang moins élevé; puis il a soin de les enregistrer au grand livre de la renommée. Le public est convoqué à son de trompe : il faut bien vendre sa marchandise « Or écou-
» tez, dames et messieurs; voici le roman merveilleux,
» panacée de scandale universel, et remède contre l'en-
» nui. Il est ici question de mes hauts faits et de mes
» exploits, que des ducs, princes, archiducs, duches-
» ses, archiduchesses, altesses, altesses royales, princes,
» rois et empereurs, ont approuvés et scellés de leur
» grand sceau. Ici vous verrez relatés et inscrits en
» gros caractères tous les sourires favorables de leurs
» ambassadeurs et de leurs ministres. Oyez dire com-
» ment tel de ces messieurs me serra la main; comme
» quoi tel autre m'a nommé *son cher Fauche;* comme
» quoi un troisième m'a dit ces propres paroles : *vous*
» *avez rendu de grands services.* Il n'y a pas jusqu'aux
» humbles bourgeois qui ne m'aient applaudi. On m'é-
» crit de Francfort-sur-le-Rhin que je suis un mortel
» prodigieux, destiné à produire une sensation éton-
» nante. Voyez, lisez, et surtout achetez. C'est de l'his-
» toire ! »

Forcé de me défendre contre un homme qui m'appelle la marionnette de M. de Blacas, j'ai dû lui prouver que M. de Blacas n'avait en aucune manière provoqué son éloignement. Je tenais d'autres sources, comme je l'ai rapporté plus haut, les informations qui

m'ont dirigé. La lettre dont j'ai parlé existe entre mes mains ; je suis prêt à la déposer entre celles du loyal ministre des Pays-Bas près la cour de France. Comme je n'aime à satisfaire aucune curiosité maligne, je ne produis ici aucun nom propre. M. de Fauche prétend que le général prussien dont il est question a commis un crime de lèse-chancellerie, presque un crime de lèse-majesté. Le général a dit la vérité ; c'est que la lettre dont M. de Fauche était porteur ne lui conférait aucune mission, ne l'accréditait en rien, ne le chargeait d'aucune négociation quelconque.

CHAPITRE VI.

Causes de mon départ de la Belgique.

Ma mission dans le département de l'Escaut était terminée lorsque le Roi quitta la ville de Gand. J'y restai quelques jours de plus, pour arranger et classer mes papiers, puis je fus rappelé et envoyé dans le grand duché de Luxembourg, qui appartenait depuis peu aux Pays-Bas. J'étais chargé d'y prendre des renseignemens exacts sur la situation de la province. On voulait créer une administration nouvelle, et aplanir en même temps les difficultés qui résultaient des collisions existant entre les autorités militaires prussiennes occupant la forteresse de Luxembourg, et les autorités constituées qui toutes dataient de l'empire de Napoléon. Cette mission, qui fut accomplie à la satisfaction du gouvernement, fut la dernière que l'on me confia. Je quittai la Belgique, et voici pourquoi.

Je me trouvais encore à Gand lorsque, dans toutes les provinces du nouveau royaume des Pays-Bas, une constitution fut proposée à l'acceptation des notables. Les Belges ne voyaient pas dans cette constitution une assez forte garantie de leur indépendance religieuse, et de leurs anciens droits publics, droits vraiment libéraux. J'ai dit plus haut que le gouvernement m'avait

chargé de divers travaux sur les anciennes constitutions nationales et sur les principes qu'il me semblait utile de faire revivre tout en consultant les besoins de l'époque. M. de Falk voulait un ordre de la noblesse, une bourgeoisie, des provinces ; c'était la face extérieure des choses. Il semblait même penser à une représentation du clergé et des universités, représentation que l'on repoussa ensuite. Cependant il ne perdait pas de vue le grand objet de la politique hollandaise : la fusion ou plutôt la confusion de la Belgique et de la Hollande, qui grevait la première de ces deux contrées d'une partie des dettes de la seconde : l'assujettissement du clergé belge, que l'on craignait de voir favoriser une puissance catholique, et se détacher de la puissance protestante appelée à gouverner. Quant à l'Angleterre, elle ne voyait dans la Belgique qu'une ligne de forteresses, vraie place d'armes qui lui servait de garantie dans l'avenir, contre l'ambition française.

Cette constitution nouvelle, soumise à l'acceptation des notables, portait deux caractères remarquables et qui me frappèrent. La forme de la présentation était fautive : comment en effet et à quel signe reconnaître ces notables, qui ne sont pas constitués préalablement? Ensuite cette constitution conservait, avec quelque nuances et sans aucune différence fondamentale, la vaste machine de l'administration française, qu'on avait déguisée sous des titres nouveaux et des désignations nouvelles.

Il me semblait, quant à la forme, que l'on ne pouvait légalement s'en tenir qu'à l'un de ces deux partis : en revenir à l'ancien ordre des choses, antérieur à la révolution, et convoquer les notables dans ce sens, sauf à leur faire adopter une nouvelle constitution : ou reconnaître la légalité de l'ordre de choses existant et suivre, dans la convocation des notables, le système des lois françaises. Alors les notables étaient tout trouvés dans les conseils généraux et les corps municipaux. Mais on repoussait l'une et l'autre de ces méthodes. On voulait un monstre à deux têtes; l'évocation d'un fantôme de souveraineté du peuple, fantôme vague et indéfini : puis le ministérialisme agissant sur toutes ces individualités éparpillées, que le sceptre souverain écraserait si aisément. Cette ombre de liberté factice, servant à voiler une autorité ministérielle, ne s'accordait ni avec mes sentimens ni avec mes principes. Je m'expliquai hautement à ce sujet. Je publiai même une brochure qui causa quelque sensation.

Ainsi mes idées se trouvaient en opposition directe avec les intérêts hollandais; et cette franchise politique avec laquelle je soutenais les principes fondamentaux du droit public, ne devait guère captiver la bienveillance d'un gouvernement qui se dirigeait dans des voies arrêtées d'avance. La constitution fut rejetée; mais il trouva moyen de la faire accepter, en déclarant qu'il confondait les votes de la Hollande et du grand-duché de Luxembourg, avec ceux de la Belgique: déclaration toute nouvelle; car précédemment il n'avait été

question de rien de tel. Comme les intérêts du Luxembourg et de la Hollande sont absolument distincts des intérêts belges ; comme le roi des Pays-Bas les possédait à différens titres ; comme d'ailleurs la constitution leur avait été soumise isolément, il était naturel de ne pas confondre les votes. Mais M. de Falk, Hollandais avant tout, insistait fortement sur cette fusion, dont le résultat était si favorable à la Hollande. Le Luxembourg, province éloignée, où l'on chercherait en vain le moindre esprit public, n'avait d'autre vœu que celui de l'administration qui le régissait. Il s'est réveillé depuis cette époque; mais alors, placé entre une domination hollandaise et une domination prussienne, il préférait au gouvernement militaire de la Prusse le gouvernement civil des Pays-Bas.

Bientôt à cette dissidence d'opinions se joignit un autre sujet de mécontentement. Le gouvernement des Pays-Bas voyait avec déplaisir des évêques, d'origine française, occuper des sièges en Belgique. On assura une pension à M. de Pradt, et il donna sa démission. En vain criait-on au ministère hollandais que cet archevêque de Malines n'était pas confirmé par le Saint-Père, ne possédait pas réellement un siège que la puissance temporelle ne pouvait seule lui conférer. La pension de M. de Pradt avait un double but : d'abord, prouver que le gouvernement institue les évêques, que l'on peut se passer du pape ; faire prévaloir ainsi sur les convictions catholiques de la Belgique, des doctrines joséphistes et jansénistes, teintes d'une légère

nuance gallicane : ensuite offrir aux évêques démissionnaires l'appât d'une récompense. Mais l'exemple de M. de Pradt ne trouva pas d'imitateurs, et l'on vit le prince de Broglie résister à toutes les sollicitations.

Alors les hommes que ces mesures du gouvernement contrariaient, lui opposèrent cette déclaration de la mutuelle indépendance des deux puissances, religieuse et temporelle, dont j'avais été rédacteur. Comme elle était signée par les commissaires des hautes puissances, c'était une garantie formelle et irréfragable. Le ministère hollandais en conçut une irritation extrême. Il s'informa de tout ce qui se rapportait à l'acte qui le courrouçait. Il ne tarda pas à savoir que j'avais pris part à sa confection. Dans une audience que j'obtins de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, ce que je dis à ce sujet eut le malheur de le mécontenter. Cependant je fus envoyé dans le Luxembourg.

Pendant les derniers jours de ma résidence à Gand, une vive querelle eut lieu entre l'autorité militaire hollandaise et l'évêque de Gand. Je dois dire, pour rendre un complet hommage à la vérité, que, guidé par les avis d'un ecclésiastique exalté qui s'éloignait trop de la mesure et des convenances nécessaires, le prince de Broglie, au lieu d'éviter d'irriter les esprits, donnait quelquefois et involontairement lieu à cette irritation dangereuse. Sur des points secondaires, quelque chose de plus conciliant eût été plus utile. Peut-être aussi que, comme Français, il a manifesté trop ouvertement en pays étranger et récemment organisé, sous un

gouvernement de fraîche date, son amour pour la France. Je ne pense pas cependant qu'il se soit immiscé le moins du monde dans la grande affaire de l'acceptation ou du rejet de la constitution belge.

De son côté l'autorité militaire toute protestante, habituée d'ailleurs à l'obéissance passive, n'était pas d'humeur à ménager Monseigneur l'évêque, et les scènes fâcheuses se succédaient. Comme la manière dont on agissait était un peu trop militaire, je m'y opposai, d'accord avec les autorités civiles. M. de Broglie m'en sut quelque gré, et m'adressa à ce sujet une lettre écrite avec quelque effusion, et que je conserve. Cependant je ne dissimulais pas ses torts, lesquels au fond se réduisaient à fort peu de chose. Intervenir dans cette application du régime militaire aux affaires spirituelles, paraissait, de ma part, une action d'une grande audace. S'il y avait là matière à jugement, il fallait que les tribunaux s'en emparassent; s'il n'y avait point matière à jugement, la seule prudence de l'administration régulière devait en connaître. Pour moi, je me trouvai presque accusé de rébellion contre la force exécutive. A Bruxelles, on me témoigna un léger mécontentement. Mais comme après tout j'étais dans mon droit, on ne put trop me rien dire.

Tels sont en masse, les griefs qui ont indisposé contre moi les hommes d'Etat hollandais. Joignez à cela que pour combattre l'opposition belge et vaincre leur génie récalcitrant, on remit en faveur toutes les créatures du despotisme de Napoléon. Mon rôle était

évidemment fini dans les Pays-Bas. Je sais bien qu'en sollicitant les faveurs ministérielles, j'eusse pu obtenir des emplois; mais dès-lors mon existence se trouvait bornée à une complète insignifiance. M'ensevelir vivant dans un régime administratif, pour lequel je n'avais aucune sympathie, c'était là une vie misérable pour laquelle je ne me sentais aucune espèce de vocation.

CHAPITRE VII.

De mon premier séjour en France.

J'ARRIVAI en France en 1817. Le Roi, en partant de Gand, avait daigné m'engager à y venir. M. le comte de Serres avec la famille duquel j'avais l'honneur d'être lié, et qui m'honorait de son amitié bienveillante, parla de moi aux ministres de Sa Majesté qui venait de changer son cabinet. Le Roi me reçut avec bonté, avec faveur : lui-même me recommanda personnellement à M. le duc de Cazes. Je vis ce ministre : nos idées étaient à des milliers de lieues de distance. M. de Cazes, se trompant complètement sur mon caractère et ma personne, me confondit avec les administrateurs, et ne parut pas espérer ni attendre beaucoup de moi ; ma manière de voir en religion et en politique lui était absolument étrangère. Je n'appris que par le *Moniteur* ma nomination au poste de commissaire-général de police dans le département des Bouches-du-Rhône. Le ministre imaginait que, puisque j'avais rempli temporairement un poste de haute-police au quartier-général du Roi, je me proposais de parcourir, dans toute son étendue, une carrière administrative à laquelle j'étais on ne peut plus étranger.

Mon premier mouvement fut de refuser. Mais j'avais

sollicité les bontés du Roi, ce généreux prince m'avait recommandé à son ministre, et avait réitéré sa recommandation, comme M. de Cazes me l'apprit de sa part. Il m'était impossible que je lui manquasse par un refus.

Je suis resté un an à Marseille; alors je demandai ma démission, et pour écarter toute idée d'offense ou d'inconvenance, M. de Serres se chargea de me la faire obtenir. Je fus rappelé. La police en elle-même et dans ses attributions spéciales m'est en horreur. A Gand, dans un état de crise, dans un poste de guerre, j'exerçais des fonctions politiques. Il y avait danger et honneur. A Marseille, c'étaient des balivernes. On m'écrivait de Paris, que je devais observer les royalistes exaltés qui contrariaient le gouvernement royal. A Marseille on m'inspirait de la défiance contre les employés du ministère que l'on me dénonçait comme des Bonapartistes déguisés. Il n'y avait qu'une chose réellement curieuse à étudier, c'étaient les mouvemens de l'Italie et de l'Espagne. J'avais des relations avec le Piémont et la Catalogne. Toutes les nouvelles qui m'arrivaient de ces contrées, m'annonçaient une grande fermentation politique. J'instruisis de tout cela le gouvernement, et je lui donnai les renseignemens les plus détaillés et les plus complets. Mais il était absorbé dans les misères de l'intérieur; dans ces vaines et sottes querelles de l'ultracisme soutenu par la cour et repoussé par les puissances alliées; dans les mouvemens de bonapartisme qui agitaient encore le Dauphiné; dans les efforts de ministérialisme, qui essayait de s'affermir et de s'étendre; enfin

dans les faibles tentatives du libéralisme, qui tout étourdi de ses récens échecs, n'avait pas encore repris courage.

Si je recueille les souvenirs que cette époque m'a laissés, je dirai que j'y trouvais avant tout l'absence d'un gouvernement quelconque. Dans les salons de l'aristocratie on criait à ne pas s'entendre, on croyait marcher à la centre-révolution, enseignes déployées, on radotait la guerre civile. A en croire certains royalistes, M. de Cazes eût été l'obstacle unique. D'un autre côté le symptôme le plus funeste de l'état du pays, c'était le ministérialisme de cette époque. Le ministère ne cessait de répéter qu'il fallait nationaliser le Roi et royaliser la nation. On espérait fabriquer de l'esprit public au moyen de circulaires et d'instructions ministérielles. C'était un arrière-goût des bureaux de l'ancienne censure.

Alors M. Fiévée était à son zénith. On s'arrachait ses brochures : toutes les vapeurs aristocratiques de la chambre *introuvable* ne s'étaient pas encore dissipées dans les airs. Vite que l'on nous crée des influences de noblesse provinciale, comme dans la Grande Bretagne: vite, une chambre noble, rattachée à la Pairie, et lui communiquant sa valeur. C'est ainsi qu'après l'anéantissement de l'administration napoléonnienne, on comprenait la représentation nationale. M. de Cazes raisonnait autrement. Il voulait une chambre de fonctionnaires, aristocratie d'employés, soumis à l'influence ministérielle, et choisis parmi les enfans de la nouvelle

France, duement instruits et purgés de tous désirs, vœux et intentions révolutionnaires. Lorsque par la réaction des affaires le parti libéral commença à se recruter, il eut aussi son système exclusif; il voulut que la noblesse et les fonctionnaires s'effaçassent de la représentation nationale. Il ne lui fallait que des banquiers, médecins, avocats et gens de lettres. L'esprit public n'appartenait évidemment qu'à la bourgeoisie. Tel est le triple cercle de réactions malheureuses et fatales, cercle vicieux dans lequel on roule depuis quinze ans.

Je n'avais, je l'avoue avec franchise, aucune espèce de foi dans ce que je voyais et entendais. Les passions avaient de la violence sans grandeur. L'artillerie des dénonciations se croisait dans tous les sens. On voulait étayer la religion sur des bayonnettes, et le trône par la censure. Tout ce parlage de libertés aristocratiques ne tendait qu'à un but, le renversement de M. de Cazes. Ce renversement une fois obtenu, on s'empressa de détruire ce que l'on avait fait. Le parti royaliste, en dépit de ses protestations, n'avait aucune foi dans son avenir, et il l'a bien prouvé. Sans cette défiance de ses forces, se serait-il réfugié derrière le gouvernement pour y chercher l'énergie qui lui manquait?

Ce qui a donné tour à tour la victoire à tous les partis, ce n'est pas leur force, c'est le grand nombre de fautes commises par leurs adversaires. A peine chaque parti a-t-il occupé le pouvoir, il a fait tant de faux pas que sa ruine était assurée dès le premier moment de son élévation. Les partis ont deux tâches

à remplir : pacifier leurs adversaires et se fortifier eux-mêmes. Cela n'est pas facile, et tous nos gens d'Etat y ont échoué. Tous les ministères, excepté celui de M. de Villèle, se sont trouvés comme l'administration actuelle, en dehors des partis. Ils ont espéré se créer une nation ministérielle. C'est méconnaître la nature de l'homme, surtout dans les temps d'orages. S'élever au-dessus des préjugés et des haines, c'est très-bien ; mais pour cela, il ne faut pas descendre au niveau de toutes les médiocrités.

J'étais profondément affligé de tout ce que je voyais: mon dégoût pour les fonctions que j'avais acceptées allait toujours croissant, et j'obtins ma démission, comme je l'ai dit plus haut. Aussitôt, par ordonnance royale du 8 juin 1818, je fus nommé commissaire-inspecteur général, près le ministre de la police générale. Ce que cette fonction était précisément, quelles étaient ses attributions, à quoi elle m'obligeait ; je ne saurais le dire, et je ne l'ai jamais compris : car à l'exception d'un travail politique, que l'on me demanda sur la situation générale des affaires européennes, je ne fus absolument chargé d'aucune besogne jusqu'au moment où ce ministère fut définitivement supprimé. Alors je rentrai dans la vie privée et je m'y renfermai.

CHAPITRE VIII.

De mes études et de leur objet.

Je n'avais jamais entièrement abandonné mes travaux ; je m'y livrai de nouveau tout entier avec bonheur, avec enthousiasme. La sphère de liberté dans laquelle je me retrouvais, dans laquelle je respirais enfin, me semblait délicieuse. La nature renaissante, quand le poids de l'hiver glacé cesse d'enchaîner son énergie, ne se déploie pas avec une plus voluptueuse indépendance. Jusqu'à cette heure, ma vie n'avait été qu'une suite de tourmentes. J'étais revenu, j'étais rassasié des illusions de la politique. La cause pour laquelle j'avais combattu était abandonnée. Pour deviner une cause nouvelle, que l'avenir couve encore, il m'a fallu des années de repos et de longues méditations.

Si l'entraînement de l'action politique m'avait détourné un moment des études profondes, le goût m'en était resté. J'y revins avec une nouvelle ferveur. Il fallait une base à ma spéculation ; je la cherchai dans une philosophie de l'histoire. Ma première jeunesse ébaucha cet ouvrage, que je continue dans l'âge mûr, et que j'achèverai plus tard. Les matériaux de ce grand travail se trouvent, ou par masses, ou par fragmens, dans le *Catholique*. Là je dépose mes pen-

sées et mes résultats, comme dans un magasin, comme dans un arsenal. Je les en tirerai plus tard, et, les disposant sur un autre champ de bataille, je ne désespère pas de les rendre utiles et actives.

Pendant l'espace de trois ans, je me suis renfermé dans la bibliothèque de M. Langlès, si riche en monumens de la littérature orientale. Je me suis plu à pénétrer dans les mystérieuses obscurités de l'Inde antique, me frayant une route à travers ces origines si curieuses et si difficiles à éclaircir, comme on se fraie un passage, la hache à la main, dans les forêts vierges de l'Amérique. Les autres parties du monde ont été aussi les objets de mes investigations; car, selon moi, il n'est point de peuple qui doive passer inaperçu dans l'histoire. Sauvage, barbare ou civilisée, toute nation a droit à ce que son idiome, ses mœurs, ses lois, ses croyances soient soumis à un examen approfondi. Comment se divisent et se ramifient les familles des peuples? Quelles furent leurs relations mutuelles? C'est là une question immense, un terrain vierge, que je me suis plu à parcourir et à mesurer dans tous les sens.

Il est impossible qu'un seul homme parvienne à la solution complète de toutes les questions que je me suis proposées. C'est une œuvre gigantesque; c'est la tâche des siècles. Mais il faut le dire, c'est aussi la nécessité des temps; car en France, et dans beaucoup d'autres pays, en Allemagne surtout, les intelligences les plus hautes, ont fait les mêmes efforts que moi. Tirer de ses décombres la révélation primitive; dé-

chiffrer le langage mythologique de l'antiquité la plus reculée ; s'appuyer à la fois, dans sa marche, sur la critique la plus rigide et la plus minutieuse, sur l'impartialité la plus entière, et sur cette rare bonne foi, qui ne se refuse à aucune lumière ; puis embrasser, d'un vaste coup d'œil, les siècles historiques ; comprendre le christianisme dans son type et dans ses développemens ; expliquer, en quelque sorte, le sphynx gigantesque de la nature et de l'humanité : tel est ce plan, effrayant pour les vulgaires ames, et qui, semblable à ces pics échelonnés qui couronnent l'Imaüs indien ou les Andes du Pérou, tente les grands courages.

Très-jeune encore, j'avais eu l'occasion de voir et de connaître, dans les universités d'Allemagne, des savans distingués : plusieurs d'entre eux m'honorèrent de leur bienveillance et de leur amitié. Parmi ceux de mes professeurs qui me traitèrent avec faveur, je citerai spécialement deux hommes diversement et également remarquables, M. Creuzer, grand philologue, et M. Wilken, non moins grand orientaliste. A Rome et à Vienne, je trouvais chez M. de Humboldt, frère de l'illustre voyageur de ce nom, l'élite des savans, des littérateurs et des artistes. Citer M. de Humboldt, c'est s'engager à ne rien ajouter à ce nom justement célèbre : je ne connais personne que l'on puisse placer au-dessus de lui pour l'instruction riche et variée, pour l'érudition profonde. A Vienne, surtout, M. de Schlegel (Frédéric) m'attira, et son amitié m'honorait. Il aimait mon enthousiasme, et jusqu'aux der-

niers momens de sa vie il prit un vif intérêt à mes travaux.

J'étais resté pendant plusieurs années étranger à ce monde de haute science et d'érudition profonde. Absorbé dans mes propres recherches, je ne voulus pas me jeter à la tête des Académiciens, et j'espérai qu'en ne me pressant pas de ravir leur estime, je ne laisserais pas que de pouvoir l'atteindre un jour. En France, j'ai peu fréquenté les gens de lettres et les savans; souvent je les ai admirés; j'ai profité de leurs travaux: quand j'ai dû parler d'eux, mes paroles ont exprimé une juste et sincère reconnaissance.

Quand il m'arrivait, dans la première moitié de ma vie, de me rapprocher de quelque homme célèbre par la colossale élévation de son savoir, je me sentais ému d'un respect profond, mêlé d'une confiance sans bornes en ses qualités morales. Je ne pensais pas, ou ne voulais pas penser, que le talent pût méconnaître sa dignité dans de malheureuses coteries. J'ignorais les divisions du monde littéraire. En effet, je pensais, et je pense encore, que les écrivains ne se divisent qu'en deux classes: ceux dont le mérite est réel, mérite qu'il faut reconnaître sous toutes les formes; ceux dont le mérite est usurpé, et ceux-là, il faut les démasquer sous toutes les formes. Quant au vulgaire des littérateurs, à cette tourbe menue de gens qui se disent écrivains, je n'ai jamais pu me familiariser avec elle. Vermine parasite, populace nuisible et haineuse, je l'ai toujours négligée en Allemagne et en France; jamais

je n'ai attendu aucune bienveillance de cette populace, et elle m'a honoré de toute sa haine.

J'ai été l'objet de fréquentes attaques. Ultramontain et catholique, je rendais justice à l'ordre des Jésuites, dont je détestais les intrigues, dont je reconnaissais les fautes, mais dont je ne pouvais méconnaître la grandeur et les talens. Donc j'étais de toute nécessité un suppôt de congrégation, d'inquisition, de police religieuse. Constant ennemi des censeurs et de la censure, je me plaisais en même temps à écraser de mon mépris les faiseurs de libelles; et ceux-ci se vengeaient en m'appelant fauteur de l'obscurantisme, en me désignant comme un homme qui désirait et invoquait l'abrutissement des hommes. L'anarchie me semblait un signe certain de faiblesse publique et je la détestais, tout en adorant la liberté, dans laquelle je voyais la force. On me coiffa de l'éteignoir. Je fus un absolutiste et un servile. En vain par l'indépendance de mes actions, de mes écrits, de mes paroles, protestais-je sans cesse contre ces calomnies : je n'en demeurais pas moins un ventru, un sinécuriste, un ministériel. Comme ces criailleries fatigantes contre tous ceux dont on voulait usurper les portefeuilles et les places me semblaient une tactique basse et insupportable, on ne cessait de me représenter comme le soutien du ministère.

Les attaques des pamphlétaires ne se sont pas bornées là. Comme j'avais complètement disparu de la scène publique, pour me renfermer dans le cercle de

mes études ; et comme il m'arrivait de reparaître de temps à autre avec mes opinions, dans quelque journal littéraire ou politique d'Allemagne ou de France, alors on frémissait de colère de ne pouvoir me rejeter dans les rangs de la gent servile, tartuffe, espionne, obscurantiste : alors il fallait bien voir en moi l'homme libre et indépendant. Mais comme on détestait ma foi catholique et la direction de mes pensées, on accumula contre moi toutes les personnalités mensongères que l'on put inventer : c'est dans cette fange que toutes les médiocrités littéraires ont été puiser pour m'arracher quelques murmures d'impatience. Je les ai laissées faire et dire.

Mes chagrins véritables me venaient d'ailleurs. Je me mettais, pour ainsi dire, aux genoux des hommes religieux et monarchiques, les suppliant sans cesse de ne pas faire de sottises. Ultramontain, je leur prêchais la tolérance ; partisan modéré des Jésuites, je tonnais contre le mélange monstrueux de la politique et de la religion, je couvrais de mépris l'invention d'une police religieuse. A cet égard, une longue expérience des affaires européennes, m'a suffisamment instruit : vains efforts. La passion l'emportait sur mes conseils. Comme j'avais foi à la puissance de la vérité, je n'étais qu'un rêveur. J'étais le sectateur des sociétés secrètes de l'Allemagne, de l'Italie, un sectaire, un Illuminé, que dis-je? peut-être un Jacobin, parce que je repoussais la censure. J'avais le malheur de lire trop clairement dans l'avenir, et l'on se méfiait de moi.

L'entreprise du *Drapeau Blanc* ayant échoué par des causes que je dirai plus bas : je voulus enfin me dessiner d'une manière franche, isolée, complète. Je commençai à publier le *Catholique*. Il me tardait de me débarrasser de ce fardeau de calomnies, dont la sottise aveugle, alliée de la méchanceté, avait voulu me charger. On faisait de moi un agent du prince de Metternich; probablement parce que, depuis de longues années, je suis resté dans une profonde retraite, combattant sans relâche pour l'alliance intime de la royauté, de la religion et de la liberté, dans un esprit d'avenir absolument contraire au génie et aux combinaisons du *statu quo*.

CHAPITRE IX.

De ma rentrée dans les affaires.

Je sens que ce titre a quelque chose de pompeux; je n'ai pas pris la route frayée, pour arriver aux places et aux succès. M. de Serres, malgré toute sa bienveillance, n'eût pu me placer d'une manière convenable. Mon temps était passé d'un côté; mon temps n'était pas venu de l'autre. Comme la cause historique à laquelle j'étais attaché avait succombé, il n'y avait plus d'espoir pour moi sous ce rapport. D'autre part, la haute cause philosophique à laquelle je me suis consacré depuis cette époque, reposait encore au sein de l'avenir : mes idées étaient autres que celles des vieillards, que celles des hommes mûrs. La jeunesse seule eût pu se laisser enflammer par elles : mais la jeunesse livrée à elle-même. Trop soumise encore aux manipulations des sophistes, elle était alors le jouet des factions, elle ne s'était pas devinée.

Aujourd'hui quelque chose qui ressemble à l'équité, commence à poindre. Quelques vues grandes et généreuses se font jour. Quoique je sois fort opposé à l'école doctrinaire qui était venue trop tôt sous M. de Cazes, et qui sous son ministère s'était compromise par des mesures administratives, je me plais cependant à reconnaître hautement qu'elle modifie la révolution sous

des rapports essentiels, que même elle tend à la dissoudre dans l'avenir. Lié d'affection avec M. de la Mennais, mais ne pouvant consentir à me jeter entièrement dans son moule, à adopter la forme exacte d'une pensée dont, sous le point de vue religieux, j'adopte le fond, sauf quelques nuances dans l'application: je suis toutefois forcé de dire qu'il agit comme un dissolvant énergique et utile sur le vieux parti de la contre-révolution, sur le parti ancien religieux et monarchique. Les idées sont tellement avancées, que si (comme cela ne peut manquer d'arriver en temps et lieu) on les laisse gagner les masses, définitivement une question majeure se trouvera engagée. Il s'agira de savoir comment s'opérera le développement des lumières, de la civilisation, de l'humanité, soit au moyen du catholicisme, ou au moyen de ce système philosophique et individuel qui varie d'homme à homme.

Bientôt on verra cesser et tomber de lui-même tout ce rabâchage, qui prétend prouver l'impossibilité de concilier le catholicisme avec la liberté, et la nécessité de le soumettre à l'autorité civile, pour conserver l'indépendance de cette dernière. On en viendra peu à peu à ne vouloir ni souveraineté populaire, ni souveraineté ministérielle, ni souveraineté absolue du trône, mais liberté entière pour toutes les individualités auxquelles il sera permis de se grouper, de s'associer comme bon leur semblera, de se constituer en corporations, en communautés, tant religieuses que civiles, sous la garantie de l'Etat, sans monopole, sans privilège. Quand on verra les catholiques sages, conservant et affermis-

sant, sur de solides bases, leur amour pour la monarchie, embrasser les principes d'une juste liberté, renoncer à un régime de faveurs de cour ou de ministère, s'unir librement à un gouvernement fort et intelligent, devenir ainsi les soutiens du peuple et de la royauté : quand les libéraux vraiment tolérans, sacrifiant leurs penchans démagogiques, reconnaîtront avec franchise les droits de leurs adversaires, et soutiendront sans violence et sans mensonge leurs doctrines philosophiques, le temps nouveau aura été préparé, et je pourrai tirer quelque orgueil d'y avoir contribué pour ma faible part.

C'est un commencement, je le sais. Il n'y a encore que des symptômes énergiques, chez M. Guizot, d'une part, chez M. de la Mennais de l'autre. Mais, n'en déplaise aux partisans fidèles de la dernière raison des peuples et des rois, aux amis de la routine des cabinets, une seule idée jetée dans les esprits vaut cent diplomates et dix armées. Une idée est immortelle ; elle grandit dans l'ombre comme en plein jour. Couvée par des intelligences fortes, elle va plus loin que mille théories, mille opinions éphémères, filles d'intérêts contraires et de passions tumultueuses. Jusqu'à ce moment nos ministres n'ont pas eu foi à la puissance des idées. Gouverner par l'ascendant de la pensée leur semble chose inouïe. Ils ont oublié ces grands rois, ces grands magistrats, ces grands ministres, je peux même dire ces grands capitaines, qui, dans les siècles passés, ont frayé la route aux générations futures, et préparé l'avenir.

Les idées étaient absolument étrangères au gouvernement de M. de Villèle. Elles ne le remuaient pas le moins du monde. Homme d'une haute capacité administrative, il ignorait absolument qu'il y eût des idées dans le monde; mais lui, il ne connaissait que des affaires à diriger, des intérêts à fixer et à consolider, des passions qu'il fallait d'abord essayer d'amortir, sauf à capituler avec elles si l'on n'y réussissait pas. C'était un esprit absorbé dans le présent, et dans le présent de la minute; quant à l'avenir, il n'en avait pas l'ombre. Sous son ministère, il s'est opéré une effrayante décomposition du parti ultrà. L'ordre naturel des choses exigeait ce résultat. Si, par le désordre des temps, nous voyions quelque jour un ministère sortir du côté gauche de la chambre, la décomposition du parti libéral aurait lieu avec une rapidité plus effrayante encore. C'est qu'à gauche comme à droite, dans les chambres comme dans la nation, les partis extrêmes ont parcouru tout le cercle de leur existence, ou qu'ils touchent à leur décrépitude.

Je puis le dire sans outrer la vérité : tout ce qui est arrivé, je l'ai littéralement prédit; et j'en appelle ici aux souvenirs du noble baron de Damas. Il y a, disais-je alors, au sein de cette administration deux esprits mal accouplés ensemble : d'une part, le ministère qui veut gouverner avec la masse du côté droit, et gouverner modérément, mais ministériellement; d'autre part, un gouvernement subalterne, qui n'est pas un gouvernement à proprement parler, mais dont le ministère est contraint à subir les hommes et les in-

fluences. Ce dernier parti veut unir le Villèlisme administratif à la propagation de l'ancienne foi catholique et monarchique, propagée par la censure, la police et une hiérarchie d'employés civils et militaires, de tout rang et de toute espèce. Les hommes qui se livrent à ces espérances, avec une bonne-foi aveugle à laquelle je rends hommage, sont tout-à-fait dupes de leur dévotion individuelle et de leur dévouement au monarque, sentimens nobles et purs, mais qui chez eux sont peu éclairés. Sans posséder la puissante énergie d'un fanatisme sauvage, ils ont la haine de la civilisation et des lumières qu'ils confondent malheureusement avec la révolution. M. de Villèle s'impatientera contre eux, mais inutilement. Malgré lui-même, ils traîneront son gouvernement de catastrophe en catastrophe. Alors ce sera un *haro* général des ambitions royalistes désappointées et des haines révolutionnaires et libérales en mouvement.

Pour avoir deviné si juste, je ne prétends point aux honneurs de la prophétie. Il n'y avait qu'à ouvrir les yeux et à voir. En étudiant le passé de certains hommes, on devinait leur conduite future ; toute mon espérance était dans l'avénement d'une génération nouvelle. M. le baron de Damas, dont j'avais eu l'honneur de faire la connaissance à Marseille, avait pour moi de l'estime et quelque amitié. Il eût voulu agir en ma faveur. D'abord il m'attacha au ministère de la guerre, puis à celui des affaires étrangères. La marche du gouvernement était contraire aux vœux qu'il voulait bien

former pour moi, et un parti qui courait à sa destruction obstruait les avenues du pouvoir.

Il est deux circonstances qui méritent d'être citées : l'une se rapporte à moi personnellement, l'autre au développement de ma pensée. Un jeune homme, allié à ma famille, sorti tout frais des universités d'Allemagne, était venu à Paris à dix-sept ans. Vain, étourdi, inconsidéré, il ne semblait pas dénué de sentimens généreux. Une folle vanité le perdit.

Il avait pris part à je ne sais quelles folies allemandes, et s'était lié avec des jeunes gens qui se donnaient entre eux le sublime titre d'*Unbedingte*, titre ridicule en allemand, et intraduisible en français. Les *Unbedingte*, ce sont les *inébranlables*, les *imployables*, les dévoués sans condition, les Séïdes aveugles de leur conviction et de leur doctrine. Tel était au moins le sens bizarre que donnaient à ce grand mot l'adolescent dont je parle et son collègue Follenius.

Ils vinrent tous les deux me trouver, et me développèrent ces belles idées. Pour eux, l'action la plus niaisement atroce dont les fastes historiques aient daigné faire mention, était un acte sublime : l'assassinat de Kotzebue. Imaginez un jeune homme de Paris, de Saint-Denis ou d'Orléans, allant avec grande solennité plonger le poignard dans le sein d'un romancier trivial, d'un vaudevilliste joyeux, d'un chansonnier gastronome, afin, dirait-il, de sauver ou la France monarchique ou la France républicaine. Or Kotzebue était à la fois le Désaugiers, le Pigault-Lebrun, l'Ar-

naud Baculard de l'Allemagne. Pour croire à toute cette niaiserie, il faut l'avoir vue; il faut, comme moi, en avoir été le témoin; il faut avoir entendu son langage.

Le malheureux parent que j'ai cité a fait plusieurs voyages en France. Il se vantait au premier venu d'être l'un des chefs de la maçonnerie allemande; un grand-prêtre des carbonari; un Mufti des *Unbedingte*, et je ne sais combien d'autres folies également absurdes. Ces folies lui ont valu les cachots de Turin, où il vécut ou plutôt mourut lentement, jusqu'à ce que la commission de Mayence vînt le réclamer.

Ici son histoire change et devient scabreuse.

Transféré à Milan, il se prétend tout à coup converti, métamorphosé. Son jacobinisme exalté fait place à l'absolutisme le plus pur. Jamais conversion ne fut plus étrangement complète, plus rapide ni plus surprenante. Il fait des révélations, et s'enfuit d'une manière si bizarre que l'on a pu supposer que les gardiens l'avaient laissé fuir. Cependant on l'arrête une première fois en Bavière, une seconde fois en Prusse; renvoyé en Danemarck, sa patrie, il y expie par un nouveau séjour dans une forteresse ses anciennes folies. On le relâche; il s'avise de prendre en main la cause du duc de Brunswick, encore mineur, écrit des pamphlets contre le comte de Munster, chargé du gouvernement du duché de Brunswick pendant la minorité du prince, et ministre dirigeant les affaires du royaume d'Hanovre. Frappé de nouveau, il ressemble à ces mouches

imprudentes qui voltigent sans cesse autour de la lumière qui doit brûler leurs ailes.

Ce qui m'a étonné, ce ne sont pas les folies contradictoires de ce jeune homme ; c'est l'accueil qu'on lui a fait dans les cours, c'est la facilité avec laquelle des diplomates habiles ont prêté l'oreille à son babil, c'est la bienveillante indulgence qui a toujours encouragé sa nullité. Le caractère de cet adolescent était, si l'on peut le dire, percé à jour. Jamais on ne vit surface plus plane et plus facile à deviner. Jamais on ne vit un manque plus complet de l'énergie de la pensée. C'est là cependant l'homme qui a occupé sérieusement la police prussienne et attendri sur son sort M. de Kampz. J'ai vu les interrogatoires de W. D.; je les ai rendus accompagnés de notes à l'usage du gouvernement français. C'était du romanesque puéril, gravement débité, gravement écouté, doctoralement enregistré.

On a voulu que des combinaisons profondes se cachassent derrière ces interrogatoires. On a prétendu y découvrir les secrètes intentions du prince de Metternich et son désir d'effrayer les cours d'Allemagne, de les arrêter dans la carrière des constitutions, et d'occuper l'empereur Alexandre par une vaine fantasmagorie : c'était donner beaucoup trop d'importance aux rêves d'un enfant. Quoi qu'il en soit, ces soupçons sur les rapports secrets de M. de Metternich avec W. D. ne sont venus qu'après coup. On le tenait pour véridique, tant que les portes des prisons restèrent closes sur

lui. Je me suis laissé dire que, par ses touchantes confessions, il avait attendri le chef de la police prussienne, et qu'en imitant de son mieux les aventures fabuleuses du baron de Trenck, il avait fait couler les larmes de ce rigide gardien de la tranquillité publique. Malheureusement pour le révélateur et pour celui qui recevait de si bonne foi ses révélations, M. Cousin fit en Allemagne un petit voyage. Il n'y était pas attendu.

W. D. avait parlé de M. Cousin dans ses interrogatoires. Requis de dire à quoi il avait employé son temps pendant son séjour en France, il avait fabriqué une belle et bonne conspiration dans laquelle il se donnait, ainsi qu'à son ami Follenius, les deux rôles principaux. Dans cette conspiration se confondaient les noms les plus hétérogènes, réunis à tout hasard ; et si l'on savait quels hommes on avait transformés en Carbonari, régénérateurs de la liberté européenne, on serait bien étonné. Parmi eux, notre nouveau Trenck avait assigné à M. Cousin une place importante : il était devenu l'un des conjurés les plus formidables. A cette époque même un officier de la garnison d'Erfurt (un insensé, à ce que l'on m'a dit) forma le projet de s'emparer à lui seul de la forteresse, pour en faire le siège de je ne sais quel collège des *Unbedingte*, la résidence d'un nouveau *Vieux de la Montagne*. On l'arrêta avant qu'il n'eût pu, dit-on, se donner un seul complice. Cependant M. Cousin s'était approché des murs d'Erfurt ! Quelle idée lumineuse ! Certes le chef des Carbonari de France accourait pour donner l'assaut à la forteresse ; et le chef des *Unbedingte* allait, du haut des

murailles, lui tendre la main et seconder ses efforts.

En cette circonstance la police française a été accusée de peu de sagacité, et le *Livre Noir* a prouvé toute la pénétration de nos inquisiteurs d'Etat. Si je n'eusse accompagné de notes vigoureuses les interrogatoires de mon triste parent, M.... donnait dans le panneau tête baissée. Il ne me fut pas facile de persuader à certains esprits que M. Cousin ne menaçait pas le moins du monde la tranquillité européenne. C'était moi qui, avant son départ, l'avais présenté à M. le baron de Damas. Il était parti, pour ainsi dire, sous la garantie de ma loyauté et de ma bonne foi. Qu'on juge de l'effet que son arrestation dut produire sur moi.

Parler à M. de Damas avec force, avec conviction; l'engager aux démarches les plus vigoureuses et les plus promptes, ce fut pour moi l'affaire d'un moment. Je courus chez M..... Je m'adressai à sa conscience que je secouai, pour ainsi dire, violemment. Au fond, c'était un très-honnête homme. Il est sorti de l'administration, pauvre comme il y est entré. Mais il avait des idées fixes et n'était au fait ni des hommes ni des choses. Je me hâtai d'écrire au ministère prussien, et, tout en désavouant le jeune homme et ses interrogatoires mensongers, je le ménageai. Je prouvai que c'était tout simplement une tête romanesque, ivre et folle de vanité. Le pauvre diable venait d'avoir une grande frayeur.

Au moment même où M. Cousin lui servait à bâtir ses conspirations chimériques, ce savant qu'il croyait à mille lieues de là, lui fut confronté : il balbutia, se

troubla, et fut obligé de rétracter toutes les fables tristement amusantes, écloses de son cerveau. Quant à M. Cousin, il vit bien de quoi il était question : cette physionomie enfantine, et ces contes dans le genre *des Mystères d'Udolphe*, lui révélèrent toute la portée, toutes les espérances du personnage qui voulait se faire de ses révélations terribles un instrument de liberté. Il eut la générosité de ne pas lui arracher complètement son masque, et le laissa en arrière, chargé d'une bonne pacotille de ridicule, dont de grands personnages, avides à s'en partager l'usufruit, semblent lui avoir envié la propriété exclusive.

Je ne me serais pas arrêté si long-temps sur une aussi déplorable misère, si l'existence d'un homme distingué ne s'y fût pas trouvée gravement compromise. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui ont frappé mon observation, M. le baron de Damas a déployé sa droiture accoutumée, cette franchise et cette force de détermination, cette noblesse d'ame qui le signalent. Je vais maintenant m'occuper de l'essai que je tentai, en me chargeant du *Drapeau blanc;* je dirai à quoi je tendais, et quelle fut la nature de cette tentative.

Depuis long-temps j'avais acquis la conviction que la violence des journaux est en proportion de leur degré de compression. Comme cette compression elle-même ne pouvait avoir qu'un temps, et cessait de droit au commencement des sessions, l'action concentrée des chambres et des journaux battait à la fois en brèche le ministère. Même en supprimant toute

liberté de la presse, on n'eût rien gagné; les rangs subalternes du pouvoir étaient occupés par des hommes qui avaient follement résolu de reconquérir la France au royalisme par le clergé, d'appuyer ce clergé par la censure, d'organiser en toute hâte les comités religieux, jusqu'au sein des moindres villages, et d'exalter en même temps la ferveur royaliste. Ce plan, étranger au Gouvernement, n'était peut-être pas même entrevu par M. de Villèle, parce qu'il dédaignait profondément tout ce qui tenait au développement d'une idée, à la marche d'une opinion, à la mise en action d'un système quelconque. La vigilance du Villèlisme forçait ce que l'on a nommé la *Congrégation* à mettre beaucoup d'eau dans son vin. Il attiédissait perpétuellement la doctrine en question. La congrégation n'aimait pas M. de Villèle; mais elle eût voulu l'exploiter, et elle sentait que si son ministère croulait elle croulait avec lui. Aussi se fit-elle ministérielle, sans obséquiosité, sans conviction. A chaque concession que le ministère était obligé d'accorder en réalité ou en apparence aux idées du temps, les fauteurs des menées dévotes sentaient le sang se glacer dans leurs veines.

Quiconque a vu et observé la France de l'époque où nous sommes, sait où auraient abouti toutes ces menées. Si pendant un certain nombre d'années, M. de Villèle avait pu faire régner ses idées de prudence et d'amortissement universel; si pendant un espace de temps égal, la congrégation eût pu faire planer sur les affaires ce zèle ardent, mitigé par la

crainte de se voir désavouée du gouvernement : l'esprit révolutionnaire grandissait dans l'ombre, et, se développant avec une force secrète et concentrée, il n'eût pas manqué d'amener quelque bouleversement nouveau. La France du dix-neuvième siècle eût été témoin d'une explosion terrible, causée par cette tentative mesquine et sourde, par cette oppression sans énergie qui, incapable de marcher ouvertement à la conquête des hommes et des doctrines, voulait escamoter son triomphe. Les fous étaient les seuls à ne pas voir cela. Le Gouvernement témoigna plusieurs fois son inquiétude.

En général, le christianisme, religion de liberté, est contraire aux voies compulsives. La liberté eût conservé à la religion tout le terrain que les inquisitions lui ont fait perdre. Dans une époque frondeuse et incrédule comme la nôtre, la compression était à la fois odieuse et risible. Risible par la petitesse des moyens appliqués à de grands résultats; odieuse par l'emploi de ces moyens mêmes, quelque faibles qu'ils pussent être. Car la chose qui semble futile à telle époque peut être grave dans telle autre; et par de fausses mesures, le plus doux de tous les gouvernemens peut devenir insupportable.

Intimement convaincu de l'inutilité de tout cet attirail de censure et de police politique, qui faisait tant de bruit et n'arrivait à rien, j'étais cependant dénué de préjugés dans la question. Car je ne suis pas un fanatique de la liberté de la presse, et je la considère

seulement comme une des nécessités de l'époque, comme moyen de ramener le catholicisme à sa propre puissance. Abandonné à lui-même, il se trouvera forcé de chercher un appui dans toutes les sciences, dans toutes les lumières, pour s'entourer d'une force nouvelle, arracher au philosophisme révolutionnaire la civilisation moderne et s'en emparer. Je soumis au bon esprit de M. de Damas le plan d'un journal entièrement rédigé dans ces principes, à la fois indépendant et catholique, royaliste et non ministériel, nullement frondeur, mais allant au-devant de toutes les questions de personnes et de choses. C'était une polémique vive et soutenue dont je voulais me charger, sans partialité, sans parti pris, sans engagement envers ou contre qui que ce soit, distribuant selon ma conscience les éloges et le blâme, sans considérations de respect humain et sans arrière-pensée. M. le baron de Damas obtint du ministère de la maison du roi la cession du *Drapeau Blanc*, dont la direction me fut confiée.

Cette entreprise a échoué; la raison en est fort simple: je n'étais pas maître du terrain. Au sein du nouveau *Drapeau Blanc*, le vieux *Drapeau Blanc* s'était perpétué. M'arrivait-il de commencer sur un point quelconque un examen hardi et sévère; la chancellerie se plaignait, le ministère de l'Intérieur se plaignait, la police générale se plaignait. Comme on avait pris des engagemens avec le rédacteur d'une feuille du soir, on lui donna la primeur des nouvelles étrangères, et je fus privé de cette ressource dont *l'Étoile* s'enrichit. Il était évident que cette entreprise avait

eu le tort d'arriver trop tôt, et que ni le temps ni les hommes n'étaient mûrs pour elle.

Ennemi déclaré du clergé, M. de Montlosier, qui ne cachait sa haine sous aucun voile, exagérait à plaisir les méfaits de la congrégation, concentrait sur un seul point toutes les plaintes de la France parlementaire, gallicane, janséniste, protestante, libérale. Son livre était dangereux sans doute, mais à ce danger se joignait une éminente utilité. C'était un miroir grossissant, dans lequel les fautes de ses adversaires, sans changer de nature, se trouvaient répétées avec exagération. Selon moi, et tout en reconnaissant le talent et les anciens services, ainsi que les rares connaissances de l'auteur; il y avait dans sa manière de voir une singulière petitesse. Il marchait à grands pas, quoiqu'à son insu, vers le protestantisme et demandait contre le clergé, au nom de l'Etat, une odieuse oppression. Son livre dont il m'avait offert le manuscrit allait paraître, la bombe était prête à éclater. Je proposai à M. de Damas de le faire insérer, par fragmens, dans le *Drapeau Blanc*, et d'y mettre à nu la situation véritable des choses, afin de prévenir les réactions futures. J'avais deux intentions : celle d'avertir de ses fautes le parti religieux, de lui donner une forte leçon, et d'empêcher le parti philosophique et révolutionnaire de triompher de ces fautes, pour prendre tous les devans; celle de repousser vigoureusement au nom de la liberté et de la tolérance les remèdes oppresseurs inventés par le *Constitutionnel*, le *Courrier Français* et M. de Montlosier. Je voulais détacher la

religion de la police, l'arracher aux faveurs de la cour, je voulais la ramener à son énergie propre, à sa liberté native. Je voulais que le clergé fût tout de charité pour les personnes ; que la hiérarchie entière, depuis les premiers jusqu'aux derniers rangs, s'abstînt de politique, et, se renfermant dans la sphère de sa noble mission, accueillît, selon l'esprit de l'Evangile, ses adversaires eux-mêmes. Je voulais que la foi éclairée, et consultant son époque, parvînt à reconquérir la science. Projet trop hardi, trop généreux peut-être et qu'on ne me donna pas le temps d'achever. J'avais voulu élever un paratonnerre ; la foudre en tombant eût été s'éteindre dans le mur extérieur de l'édifice. On aima mieux voir tomber la bombe : elle éclata, et porta le ravage au sein de la place même.

Je dois le dire avant d'achever ces pages : j'ai toujours trouvé M. de Damas prêt à ce qu'il y avait de plus raisonnable, de plus noble, de plus généreux. Mais ses forces étaient paralysées. Je ne lui en ai pas moins voué une reconnaissance toute personnelle, dont rien n'ébranlera la solidité et dont je le prie de recevoir ici les hommages publics.

Ce que l'avenir me prépare, m'est caché. Quoi qu'il puisse arriver, ce sera toujours vers le but le plus élevé que se dirigeront mes efforts ; l'amour de la vérité, la cause de l'humanité sont tout pour moi. Quant à mon caractère personnel, ce fidèle exposé de ma conduite en donnera la mesure.

Premier Post-scriptum.

Je regarde la vocation du savant, du poète, de l'artiste, comme une espèce de sacerdoce profane, diversement exercé. Mais quel nom donner aux occupations de cette populace littéraire, écrivassiers féconds, *gens de lettres*, comme ils se qualifient : nom, par parenthèse, aussi vide de sens que ridicule? Sans opinion, sans conscience et sans couleur, ils se font chaque jour une nouvelle conscience, se parent d'une nouvelle nuance, s'arment d'une opinion nouvelle. Il est fréquent de voir le même homme traverser effrontément tous les journaux de la capitale, déjeunant de la feuille monarchique, dînant de la colonne ministérielle, soupant du pamphlet libéral. « Je » serai conseiller d'Etat, je le serai. Si le gouverne» ment ne me récompense pas, qu'il tremble! » Le ministère est-il sourd à ces menaces; on va trouver le libraire que l'on tente par quelque bonne grosse spéculation sur le scandale. « Quelle est la mode? qu'est» ce que le public achète? Des mémoires. Eh bien! » faisons des mémoires. Libraire, vous les publierez, » vous me les paierez, et moi, j'annoncerai vos autres » marchandises dans les journaux auxquels je travaille. » Y a-t-il quelques réputations qui ne soient point usées; » hâtons-nous de les entamer. Nous ferons habilement » savoir à l'honnête homme calomnié par nous, que » certain drôle (que nous connaissons, mais que nous » désavouons) va incessamment l'attaquer. Nous lui fe» rons ensuite adroitement sentir qu'un billet de mille

» francs remis dans nos mains, conjurerait l'orage.
» Vive le talent ! Aglaé et les Frères Provençaux auront
» bientôt englouti ce que nous aurons gagné par une
» exploitation si bien combinée. Mais nous recom-
» mencerons; et M.... auquel nous aurons rendu
» ce beau service, nous sera toujours dévoué. Nous
» trouverons toujours chez lui table mise.

Cette espèce de réserve et de pudeur chaste que l'amour du beau et de la vérité inspirent toujours à l'homme digne de ce nom, ne lui permettent guère d'observer de près les insectes de la littérature. Dès que vous les entendez bourdonner, dès qu'ils choisissent un endroit favori pour y chercher leur nourriture, pour y plonger leur dard, il y a là symptôme de putréfaction. Et qui aime à fouiller un cadavre? Cependant il arrive assez souvent qu'on est obligé d'appeler les médecins dans les lieux infects, pour en chasser le méphitisme. Le critique est appelé aux mêmes devoirs. C'est à lui de préparer la chlorure qui absorbe les miasmes pestilentiels, et même d'entrer dans le cloaque. C'est une fonction peu agréable : mais enfin c'est un devoir.

J'avertis donc une fois pour toutes cette gent écrivassière, dont l'ignorance bavarde nous assiège, que s'il lui prend envie de s'évertuer trop effrontément sur le compte de ces hommes que le public respecte, il pourra aussi me prendre envie un jour d'approfondir toutes les bassesses et toutes les misères dont leur existence se compose, de leur rompre en visière sans scrupule, sans ménagement, sans désemparer, d'arracher

à leur nullité le voile de l'anonyme; dussé-je les saisir comme le chirurgien saisit le lépreux en lui arrachant les écailles, dût quelque fragment de leur peau rester dans mes mains, dût le vide de leur intelligence, combiné avec leur sottise, leur présomption et cet esprit de mensonge qui les distingue, les livrer définitivement au mépris de la France et de l'Europe.

Second Post-scriptum.

Le hasard vient de faire tomber entre mes mains la réponse de M. Pierre Grand à M. Fauche-Borel. Je ne connais nullement M. Pierre Grand et ne m'établis point juge dans la polémique soulevée par lui. Seulement je crois devoir l'avertir, dans les intérêts de la vérité, du tort qu'il fait à un honnête homme: cet honnête homme s'appelle M. Alphonse de Beauchamp.

S'il fallait en croire M. Pierre Grand, M. Fauche-Borel, le diplomate, M. Fauche-Borel, le conspirateur, M. Fauche-Borel, le séducteur de Pichegru et de Barras, ne serait point capable d'écrire ses Mémoires. Quelle apparence de vérité cela a-t-il?

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que M. Pierre Grand attribue formellement à M. Alphonse de Beauchamp la rédaction des susdits Mémoires. Et cela n'est pas; non cela ne peut pas être; et le lecteur en va juger.

D'abord, est-il croyable que M. de Beauchamp, chargé toute sa vie d'occupations littéraires si hautes et si importantes, auteur, si je ne me trompe, d'une *Histoire de la guerre de la Vendée*, d'une *Histoire du règne de Louis XVIII*, d'une foule d'articles histori-

ques, semés dans la *Biographie* de M. Michaud, historiographe de S. M. l'empereur du Brésil, et historien du Brésil par une conséquence nécessaire; que M. Alphonse de Beauchamp, habitué à ne s'occuper que de rois, de princes et de peuples, se soit abaissé à écrire les Mémoires d'un obscur particulier? Comme historien, il doit apprécier plus qu'un autre la parfaite exactitude dans les détails des faits : or les Mémoires de M. Fauche, si je dois en croire des personnes bien instruites, fourmillent d'erreurs grossières dont on m'a offert de me procurer la liste immense et complète.

Ensuite, si l'on voulait à toute force établir qu'un écrivain, connu par la rapidité de ses compositions, ait pu se livrer à une légèreté si singulière, il est d'autres raisons vraiment concluantes qui le disculperaient à tous les yeux.

On ne peut douter que M. de Beauchamp ne soit un écrivain consciencieux, toujours dirigé par la même pensée, soit qu'il écrive dans la *Foudre*, soit qu'il confie ses élucubrations au *Drapeau blanc*, soit qu'il prête sa plume aux inspirations du duc d'Otrante, soit qu'il retrace les beautés vierges du nouvel empire fondé à Rio-Janeiro, soit qu'il célèbre le génie de la Rochejacquelin ou la science politique du sage auteur de la Charte. Or, en supposant que tous ces ouvrages de M. de Beauchamp portent l'empreinte d'un génie puissant et élevé (hypothèse à laquelle je crois sur parole : car mes études ne se sont pas dirigées encore vers le champ d'investigation que M. de Beauchamp

a parcouru); il est moralement impossible qu'il ait jamais composé ces Mémoires de M. de Fauche, Mémoires dont l'inspiration bavarde, le flasque génie, le babil ennuyeux , sans une seule pointe de sel attique, trahissent la médiocrité la plus décidée.

Mais pourquoi chercher dans des inductions morales et intellectuelles la preuve que M. de Beauchamp n'est pas coupable du péché littéraire que M. Grand lui impute ? Je n'ai pas l'honneur d'être intimement lié avec M. de Beauchamp ; mais lorsqu'il coopérait à la rédaction du *Drapeau blanc*, il est impossible de montrer à quelqu'un plus de bienveillance qu'il ne m'en a témoigné. C'était la politesse elle-même : serremens de mains, paroles aimables; rien n'y manquait. Souvent il m'a répété affectueusement que je jouissais de son estime spéciale.

Ah ! me frapper dans l'ombre et sous le masque, lorsque, comme M. de Beauchamp, l'on a vanté mon caractère et rendu hommage à mes qualités personnelles; j'en atteste M. Pierre Grand lui-même, cela n'est pas possible ; et accuser M. de Beauchamp de cette lâcheté, lui qui m'assurait si chaudement de sa bienveillance et qui (parvenu à une réputation littéraire déjà toute faite) était presque un protecteur pour moi; ce serait outrager son honneur et lui adresser une trop grave injure.

A la rigueur, on pourrait dire cependant que M. de Beauchamp s'était trompé sur mon compte et que l'expérience l'a éclairé. Mais il n'en est rien; car ma

dernière conversation amicale avec cet honorable écrivain est de très-fraîche date. Allons, M. Grand, rétractez-vous ; rayez de vos papiers le nom de M. de Beauchamp : il n'a rien à faire dans vos pamphlets, pas même comme censeur rigide, ennemi des pensions et des sinécures.

J'aurais dû donner le pas aux dames : et certes la galanterie m'aurait obligé à faire passer le Pseudo-Fauche, dont je n'admets pas l'existence, derrière *certaine dame* de qualité, vraie chevalière d'Eon, virago redoutable. Le public sait avec quelle délicatesse et quelle loyauté un fabricant de Mémoires, désignant une dame encore vivante, sous les traits de laquelle il a prétendu se cacher, usurpant son nom et son masque, a spéculé sur cette combinaison du scandale et du mensonge ! S'il est vrai que, derrière M. Fauche-Borel, un Pseudonyme se cache, comme on a vu, sous le paganisme, des pontifes menteurs se cacher derrière la statue des faux dieux : quel spectacle plus révoltant encore nous offre celui qui usurpe le nom d'une femme qui ne lui en a pas donné la permission, pour faire, au nom de cette dame, de scandaleuses révelations aussi mensongères qu'elles sont indécentes.

Aimable Hermaphrodite, vous qui avez prétendu me faire jouer un rôle dans les *Souvenirs d'une dame de qualité*, apprenez, qui que vous soyez, que vous n'avez pas dit sur mon compte un seul mot de vérité. Vous me faites rival de M. de Cazes et de M. de Bour-

rienne, à une époque où j'étais encore loin de la France. A voir la description que vous faites de mes dîners, il semble que vous y ayez assisté plus d'une fois : tant vous décrivez avec *gusto* mon expertise gastronomique. Mais, avouez-le, vous n'avez pas su assaisonner de sel attique les mets que je me fais servir. Vous me transformez en Béotien massif; ce qui est sans doute infiniment spirituel, et ce qui prouve la confiance profonde que vous avez en votre légèreté délicate. Avant de composer des Mémoires en votre nom ou sous le nom d'un autre, vous feriez bien de révéler au public le nom de l'anecdotier qui raisonne et déraisonne à tort et à travers sur une foule de personnages qu'il n'a jamais entrevus.

J'ai encore un remerciement à faire à une feuille religieuse et monarchique qui m'envoya, il n'y a pas long-temps, un littérateur, homme de peine, en me priant de lui procurer du travail. Les élucubrations de cet écrivain eurent le malheur de ne pas me convenir, et j'eus le malheur de refuser ses services. Aussitôt, faisant volte-face, et passant de la feuille ultramontaine à une publication libérale, il se mit à réchauffer du Fauche ou du Pseudo-Fauche, et donna au public ce ragoût, véritable brouet spartiate. Il faut bien que tout le monde vive : le Fauche réel ou prétendu, la femme de qualité, le littérateur homme de peine : car écrire, ce n'est ni penser ni réfléchir; c'est tout bonnement fabriquer, tisser de la laine, ou tout autre métier. Pour moi, las d'avoir entretenu le

public de moi-même, et presque honteux d'avoir dû repousser de si basses attaques, j'échappe enfin avec bonheur à cette triste nécessité des temps, et je dépose avec joie la plume, que je consacre désormais à mes études favorites, à la recherche de la vérité.

TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE.

DE L'IRLANDE ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES.

De ma carrière politique et littéraire en France et dans les Pays-Bas ; par le baron d'Eckstein.

FIN DE LA TABLE.

(N° 42 — JUIN 1829.)

LE CATHOLIQUE.

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA*.

CHAPITRE V.

Des combats soutenus par Dourga contre les géans, et de leur sens cosmique.

L'ÉTUDE du Sivaïsme serait incomplète si elle n'embrassait pas l'histoire des Matris, si l'on ne tenait aucun compte de la prodigieuse activité qui est le partage

(*) Voyez le *Catholique* du mois d'avril.

de ces déesses, mères, épouses, filles de Siva, et qui étant, pour ainsi dire, l'expression guerrière de sa puissance, reproduisent toute son effroyable énergie. Ici nous voyons la signification historique s'effacer presque entièrement. C'est la guerre des dieux, la chute de l'Ange rebelle; le combat soutenu par la déesse Nature contre le démon antagoniste de la nature. Les Asuras cessent d'y jouer un rôle comme géans ou Rakshas : ce ne sont plus des peuples : ce sont les forces rebelles, insurgées contre la création: ce sont les démons précipités dans l'enfer, les Titans.

Il y a cependant des rapports entre ces combats, dont le théâtre est toujours la partie méridionale de l'Inde, et des divisions de sectes qui déchirent les rangs des aborigènes. Les Asuras, ennemis des dieux, privés de la boisson de l'immortalité, voient leur religion pâlir entièrement, et s'éclipser devant la croyance des immortels, des Souras, des dieux. Avant que les Souras n'eussent forcé les Asuras à reculer, à se fortifier au centre de l'Inde, puis dans la péninsule, et enfin à chercher un asile dans l'île de Lanca, ces divinités des races ennemies habitaient ensemble, au nord de l'Inde, vers le mont Mérou, dans les régions voisines des contrées tibétaines. Quand la mer de lait fut battue et changée en beurre, comme nous l'avons expliqué, les démons, mécontens des dieux usurpateurs du Nord, émigrèrent vers le Midi. Commençons par montrer ce qui, dans cet événement, a rapport au rôle que joue la divinité cosmique de Siva. On le voit dans cette circontance avaler du poison : les détails que

nous allons donner éclairciront sa position allégorique vis-à-vis des Asuras, dont il est souvent regardé comme la divinité principale.

§ I. *Siva avale le poison, en qualité de Nilacantha.*

Dans le troisième âge du monde, pendant le Dwapara, au temps où le genre humain était gouverné par le Manou Chacshousa, on vit s'opérer ce grand mythe, dont nous avons déjà donné une indication. Pour reconquérir le paradis perdu, perdre les démons, assurer l'immortalité des dieux, sauver ces derniers, détruire leurs adversaires, et unir, par des nœuds invincibles, Vishnou, sauveur et conservateur, à son émanation, Lackshmi, la nature bienfaisante, la grace divine, on battit la mer de lait qui devint solide. Cette fable étrange est la plus riche, la plus importante, la plus variée, la plus remarquable de toutes celles de l'Inde. C'est celle qui donne le plus à réfléchir, à cause de ses ramifications étendues, et de ses analogies avec des mythes occidentaux, relatifs à Phaéton, à l'Eridan, et à d'autres traditions dont les seuls Hellènes nous ont conservé divers fragmens. Cette vaste composition mythique mérite un examen distinct que nous lui consacrerons, lorsque nous analyserons les doctrines du dieu Vishnou. Ici nous pouvons à peine l'effleurer, en nous occupant de ce qui concerne Siva, dans le but que nous avons signalé plus haut. Du reste, ce même mythe se rapporte à la civilisation primitive de l'Inde.

Les dieux et les démons, long-temps en guerre,

firent enfin trève à leurs querelles pour rétablir les affaires de cet univers : ils voulurent le régénérer, et le précipitèrent dans la mer. Ensuite une montagne leur servit à remuer et battre les flots de l'Océan laité, du sein duquel s'éleva une nouvelle terre, ou une nouvelle lune, virginale, plus belle et plus jeune que la première. Leur espoir était d'obtenir du médecin céleste, Dhanwantara, la boisson qui donne l'immortalité. Vishnou, pour empêcher que les démons ne prissent part au festin, prit la forme de Mohini, jeune fille, séduisante magie de Vishnou. Pendant que les dieux savouraient l'Am'rda, Mohini amusait les géans, et leur versait des boissons qui les enivraient.

La corde qui rattachait et supportait la montagne qu'on employait en guise de battoir, n'était autre que le serpent Vasouki, dont les dieux tenaient la queue et les géans la tête. Au commencement de l'opération, c'étaient les dieux qui tenaient la tête; les géans, comme Vishnou l'avait prévu, se trouvèrent offensés, et réclamèrent la place d'honneur. C'était ce que Vishnou désirait. Le serpent, fatigué de l'emploi pénible qui lui était échu en partage, vomit sur les géans qui lui serraient le cou, les torrens de son poison.

Du fond des abîmes jaillit un poison mortel qui eût détruit les trois mondes, si, pour sauver les hommes, Siva ne se fût résolu à l'avaler lui-même. Les dieux et les démons tiraient le serpent Vasouki, chacun de leur côté : et ce tiraillement était si violent, que dans les profondeurs de l'Océan, des milliers

d'habitans furent détruits, qu'une conflagration générale embrasa les forêts, etc. Enfin des torrens d'une pluie bienfaisante, versés par Indra du haut des cieux, apaisèrent l'incendie. Cette onde céleste était douée de vertus spéciales. Les végétaux, consumés par le feu, avaient, pour ainsi dire exprimé et concentré leur essence, qui avait formé une rivière, composée de leur suc confondu : l'eau divine, venant se mêler à cette rivière, il en résulta la boisson de l'immortalité.

Nous allons extraire du Ramayana tout ce qui, dans le récit de cette fable, a trait à Siva. Il est facile de reconnaître au premier coup d'œil que l'introduction du mal au sein de l'univers, est le sujet principal du mythe, dans lequel Siva est considéré comme une espèce de Sauveur. Nous avons déjà vu que Vasouki servait de corde pour mettre en mouvement la montagne. Agité par cet emploi fatigant, il vomit, de ses nombreuses têtes, des torrens de feux empoisonnés, qui versaient la corruption et le mal sur le monde, sur les dieux qu'il renferme, sur les hommes, sur les habitans des régions souterraines. Les dieux allèrent demander un refuge au grand dieu Sancara (Siva), seigneur des animaux. Puis ils se présentèrent devant Roudra auquel ils dirent, «*Sauve-nous, sauve-nous!*» Lorsque cet être divin, ce seigneur de l'univers, s'entendit ainsi invoquer par les dieux, il se montra à eux sous forme visible (1). Hari (Vishnou), seigneur de

(1) Dans la religion de l'Inde, les dieux, invoqués sincèrement, se montrent sous forme visible ; c'est-à-dire que la grace divine accompagne toujours la dévotion.

la conque et du disque, parut aussi, sourit, et dit à Roudra: « Seigneur du Trisul (du Trident), chef des » dieux, le premier objet qui naîtra des profonds » abîmes de la mer, agités par les dieux, sera ton par- » tage. N'es-tu pas le premier né parmi les dieux? O » toi, chef qui leur commande à tous, reçois, pour » premier tribut, ce poison qui t'est offert. » Le maître des dieux parla ainsi et disparut. Hara (Siva) ayant entendu ces mots, prononcés par Hari (Vishnou), et voyant combien les dieux étaient effrayés, reçut la boisson vénéneuse, comme si c'eût été la boisson de l'immortalité (l'Amrita); puis il prit congé des êtres célestes.

Le Mahabharata chante la même aventure dans un style sublime. Wilkins a traduit cet épisode qu'il a placé à la suite de sa traduction du Bhagavad-Gita. Selon cette version, la boisson de l'immortalité se forme la première, et le poison ensuite; le contraire arrive dans le Ramayana. Selon le Mahabharata, la naissance de ce poison fut due à l'extrême avidité des dieux et des démons, qui, pour arracher aux profondeurs de l'Océan tous ses trésors, battirent les flots plus violemment et plus long-temps qu'il ne fallait. « Un mortel poison fit irruption du sein de l'abîme; la fumée s'éleva et obscurcit la face du monde, et ce poison affreux, qui dévorait comme la flamme, inonda les trois quarts de la terre. D'après les ordres de Brahma, Siva, le dieu suprême, but ce poison pour sauver le genre humain; mais, au grand étonnement des Asuras (démons), le poison s'arrêta dans la gorge du dieu suprême, qui depuis lors se nomme Nilacantha (à la gorge noire).

Le désespoir des Asuras fut extrême. Depuis ce temps, ils vouèrent une haine profonde à la déesse Sri (à la nature vierge, à la grace divine), ainsi qu'à l'Amrita, boisson de l'immortalité. »

Dans le Bhagavat Pourana, on voit les dieux, les patriarches et les hommes, errer, s'enfuir et chercher un refuge, au moment où le serpent vomit le poison. Ils invoquent Siva : « Sauve-nous, s'écrient-ils, ô toi qui soutiens la lune sur ta tête. » En effet, Siva les sauve. Au fond, c'est la même fable un peu variée. Vishnou, que le poison atteint, devient noir, ou plutôt d'un bleu sombre. Siva, qui est blanc, avale le poison, et sa gorge devient noire. Lorsque ce dernier eut bu le Calacoutha (la *pointe* noire, le *grain* noir), son corps se fendit à cause de l'excessive chaleur qu'il éprouva ; et on l'appela, comme nous l'avons déjà dit, Nila-Cantesvara, le seigneur à la gorge d'un bleu foncé. Il appela le Gange sur sa tête, afin que la déesse de ce fleuve, par le baptême et l'attouchement de ses ondes sacrées, apaisât la flamme qui le dévorait. Il plaça aussi sur son front le croissant de la lune nouvelle, croissant qui contient l'amrita, boisson de l'immortalité. Il enlaça son cou de serpens, afin que la fraîcheur de leur peau détruisît l'effet funeste produit par le poison. Il alla même jusqu'à se plonger dans les éternelles glaces de l'Himalaya, où il s'ensevelit vivant pour éteindre l'ardeur dont il était brûlé On reconnaît ici Ahrimane, la couleuvre, qui flétrit la création, la tue, et introduit l'hiver dans le monde. Le caractère de Siva se présente toujours sous une

double face : c'est à la fois un sauveur sivaïte et un destructeur. Il est le soleil d'hiver, le démon, le feu sacré. On se souvient qu'avant l'époque où il but le poison, la veille de son mariage, il fut blessé par le dieu de l'amour, qui lui décocha une flèche, au commencement du printemps. Le poison noir (Cala) demeura dans sa gorge, et y forma un point, un paquet, une pointe aiguë, qui y fit naître une protubérance charnue, un goître. C'est le fruit de la pomme mangée par Adam. Parmi les trésors sortis de la mer de lait, Siva choisit l'arc et les flèches, le Codanda, symbole de la divine justice, à laquelle les coupables ne sauraient échapper.

§ II. *Siva et les Asuras.*

La plupart des Asuras, favorisés par Brahma ou par Siva, ont pour ennemis Vishnou et même Parvati, qui les détruisent. Parvati en cette circonstance prend le caractère de Dourga, qui semble ainsi d'une opinion contraire à celle de son époux. Dans ce vaste dédale de fables purement cosmiques, auxquelles viennent se mêler les traditions de luttes réelles entre des sectes ennemies, il est bien difficile de saisir le fil historique. Les Asuras sont les Daityas ou Titans. Originairement on les nommait Daityas (fils de Diti, de la Nuit), ou Danavas (enfans de Danou, fille de Cashyapa, dont Diti était l'épouse). Les dieux, après l'opération qu'ils firent subir à la mer de lait, se nommèrent Suras, et leurs ennemis prirent le titre d'Asuras. *Sura* signifie la boisson bienfaisante que les dieux ou Devas reçurent en partage, et qui leur conféra l'im-

mortalité. *Asura* est la boisson spiritueuse et funeste qui donne une fausse exaltation, et qui cause l'ivresse, comme cette liqueur de l'arbre planté par Bacchus, liqueur qui trompa la sagesse de Noé, et l'exposa nu à tous les regards. Les Suras ont pour symboles de célestes nymphes qui s'unissent aux dieux par des nœuds que le mariage ne consacre pas. Les Asuras, de leur côté, sont personnifiés par les Mohinis, nymphes de l'illusion, magie dont Vishnou se sert pour tromper les démons, au moment même où il verse aux dieux le breuvage de l'immortalité. Enfin les Daityas ou Danavas, en leur qualité d'Asuras, portent encore le titre de Rakshas, Rakshasas, géans, guerriers terribles, employant la magie pour combattre, bien que, d'un autre côté, on n'accorde pas plus à ces géans qu'aux Titans de la Grèce et aux géans scandinaves, la force de l'esprit, la pénétration et la prudence. Ce sont à la fois des idées cosmiques, les forces rebelles de la nature, et des anges déchus, et les aborigènes de diverses parties de l'Inde, qui eurent pour culte originel le Sivaïsme, non encore empreint de Brahmanisme.

Les démons sont prototypes des enfans de la lune; comme les dieux sont prototypes des fils du soleil, les uns descendent de Diti, les autres d'Aditi; mais les enfans du soleil et de la lune appartiennent à la caste des Kshatryias, étrangère aux aborigènes. Les Kshatryias de la dynastie lunaire semblent avoir contracté avec les Rakshas des rapports religieux et sociaux, auxquels les Kshatryias de la dynastie solaire se refu-

sèrent toujours. Avant l'époque de Crishna, les fils de la lune étaient Sivaïtes ; ils avaient pour ancêtre un Boudha, génie de la planète Mercure, disciple de Soucra, pontife des Titans. Il ne faut pas confondre ce dieu avec le Bouddha vishnouviste. C'est un autre Bouddha, plus ancien, appartenant au Sivaïsme, et qui se rapporte à l'une des croyances des aborigènes de l'Inde, croyance qu'il ne faut pas confondre avec le Bouddhisme des temps postérieurs. Le Bouddha de la race lunaire est un magicien ; son caractère diffère absolument de celui qui distingue son homonyme ; il est le fruit d'un adultère. Au moyen d'incantations magiques, propres à la race lunaire et aux démons, Chandra, dieu de la lune, dieu mâle, enlève Tara, épouse du pontife des dieux, dont le chef Indra combat Chandra. Ce dernier a pour alliés les Daityas, Soucra, leur pontife, et le dieu Siva. Bouddha, fils de Tara, fut réclamé à la fois par le pontife, époux de Tara. et par le ravisseur, dieu de la lune, véritable père de l'enfant. Ce Bouddha se trouve recevoir une double éducation des pontifes des dieux et de ceux des Titans. Nous aurons occasion de rapporter ailleurs la suite de l'histoire de ce vieux Bouddha. Quant à présent, il nous suffit d'avoir prouvé par les faits qu'il a existé parmi les aborigènes de l'Inde un Bouddhisme primitif, défiguré dans le Bouddhisme sivaïte, et encore plus dans le Bouddhisme vishnouviste, lesquels ne sont, en grande partie du moins, que des branches parasites du Brahmanisme. C'est un examen qui demande à être approfondi, et dont je m'occuperai plus tard.

Les anciens rois lunaires , et à leur tête Yayati , descendent du Bouddha sivaïte , élevé parmi les Rakshasas , quoique la politique des Brahmanes , pour rendre les géans hostiles à ce Bouddha , ait tout confondu. Ces rois lunaires , à l'instar des Asuras , tentent de détrôner Indra , qui , maître du breuvage de l'immortalité , s'était fait couronner souverain des dieux subalternes. Yayati réussit dans ce projet , et devient Indra , c'est-à-dire qu'il remplace l'Indra véritable. Ensuite il s'allie par un mariage avec la famille du pontife suprême des Daityas , Rakshasas , géans ou démons , ce qui malgré les guerres fréquentes , soulevées entre ces Rakshas et les fils de la lune , dénote entre eux des liens fort étroits. Mon but est de saisir le fil historique au milieu de toutes ces obscurités , et je glisse sur les mythes divers , dont ces faits ont été le sujet , mythes dont je n'entreprends pas de donner l'explication morale et physique.

Quand la mer de lait fut battue par les dieux , le géant Bali s'irrita d'avoir été trompé , et de n'avoir pu obtenir le breuvage de l'immortalité ; il attaqua Indra , le combattit , le détrôna , et se fit souverain des dieux. On voit reparaître ailleurs ce Bali comme sectateur de Siva , ou du moins comme petit-fils de Prarhada , sectateur du même dieu , géant auquel tous les Pouranas donnent une couleur particulière de sainteté , bien qu'il soit détruit par Vishnou , ainsi que Bali , ressuscité par la suite. Le Siva Pourana (Adhyaya 75) donne en ces termes sa généalogie :

L'épouse de Vishnou , Lakshmi , le pria un jour de

lui donner le spectacle d'un combat. En vain le dieu essaya de lui faire comprendre que la délicatesse d'une femme s'accordait mal avec l'horreur du champ de bataille; elle insista, Vishnou céda à ses prières. Le dieu se mit à se demander quel serait l'objet du combat, et sur qui sa valeur s'exercerait pour amuser sa femme, quand les Sanakadikas, enfans de Brahma, se présentèrent aux portes du palais de Vishnou, pour lui offrir leurs hommages. Repoussés avec brutalité par les deux gardiens du palais, Jaya et Vijaya, ils jetèrent leurs malédictions sur eux, malédiction qui les chassa, au moment même, du poste qu'ils occupaient. Vishnou sollicita auprès des Sanakadikas quelques adoucissemens à cette peine; les saints déclarèrent que si pendant sept métamorphoses, les anciens gardiens du palais persévéraient dans leur foi en Vishnou, ils recouvreraient leur place, et pourraient revoir le dieu; que si au contraire ils voulaient se déclarer ennemis irréconciliables de Vishnou et le combattre, ils n'auraient besoin pour parvenir à leur but, que de subir trois métamorphoses, à trois époques, en trois existences diverses. Ce dernier parti fut celui que choisirent Jaya et Vijaya.

Ils naquirent donc une première fois dans la maison de Kashyapa, époux d'Aditi, et reçurent les noms d'Hiranya Kasipou et d'Hiranyaksha ; le géant au ventre d'or, le géant aux yeux d'or. Tous deux habitaient le Moultan. Par leur seconde métamorphose, ils parurent sous la forme de Ravana et de Khoumbhi-Karna ; ils étaient alors géans souverains de Cey-

lan. Pour la troisième, ils devinrent rois, amis des Kourous, princes de la dynastie lunaire, alliés de Jarasandha, fils du soleil; leurs noms étaient alors Shishoupala et Dantavaktra. Vishnou les combattit sous cette triple forme, et Siva ne cessa pas de les soutenir. Contentons-nous, quant à présent, de dire un mot de la première, sans épuiser cette matière qu'il ne nous est permis que d'effleurer ici, et qui ne doit être approfondie que dans un tableau complet du système vishnouviste.

Hiranyaksha voulut abîmer la terre sous les eaux de l'Océan. Vishnou se changea en sanglier Varaha, et soutint la terre au moyen de ses défenses. Les Sivaïtes disent qu'il se servit de son sabot pour la frapper et la tourmenter. Siva prit pour le combattre la forme d'un oiseau gigantesque, le Sourabha. Avec l'aide des présens de Brahma, Andhaki, fils d'Hiranyaksha, conquit le monde; mais les dieux le dépossédèrent, et il fut obligé de s'enfuir vers le nord-ouest, et de se plonger dans un immense souterrain, de douze koss de profondeur. Un jour que le Titan combattait les dieux, Siva pénétra dans cet asile. Le Titan avait le dessous, Siva eut pitié de lui, lui prêta secours, et demeura dans la caverne. De là ce nom d'Andhakeshvara, de seigneur Andhaki, nom qui lui fut assigné depuis cette époque, et qui prouve l'identité réelle de Siva et du Daitya.

Hiranyakasipou, le Titan impie, avait donné le jour à un fils, qui, en dépit des ordres et des malédictions de son père, adorait Vishnou. Ce fils se nom-

mait Prarhada. Vishnou, sous la forme de l'homme-lion, *Narasinha, Narasingha* (le Neriosengh des Persans) mit en lambeaux l'impie Hiranyakasipou, dont il but le sang. Dans sa rage meurtrière, il ne voulait même pas se contenter d'une seule victime. Les dieux s'alarmèrent pour la sûreté du monde; ils envoyèrent vers l'homme-lion, Prarhada, fils du Titan, et son adorateur fidèle. Narasinha le lécha comme la vache lèche son veau. Cependant sa fureur n'était pas apaisée. Alors Ganesa fut à son tour dépêché vers le dieu courroucé; il partit monté sur sa souris, et tomba; chute risible que nous avons déjà expliquée. Le danger croissait; les dieux prièrent Siva de se mêler de cette affaire. Il apparut sous la forme de l'oiseau Sarabha, combattit Narasinha, l'homme-lion, c'est-à-dire Vishnou, et le força de s'éclipser, comme il l'avait banni une première fois, quand il s'était revêtu de la forme de Varaha.

Ici nous voyons Siva lutter avec Vishnou, ennemi des géans. Ainsi se trahit l'alliance qui unissait Siva avec ces derniers; alliance dont on voulut effacer toutes les traces, mais qui éclate de toutes parts dans les guerres du Ramayana et du Mahabharata. Plus tard, nous aurons occasion de développer cette donnée, qu'il nous suffit d'indiquer quant à présent. Passons à une autre partie du même sujet. Nous allons voir Parvati, malgré son titre d'épouse de Siva, embrasser cependant, d'une manière plus spéciale, une cause agréable à Vishnou, dans les combats qu'elle soutient contre les géans; alliance entre Parvati et Vishnou,

qui éclatera de même à nos yeux, dans la vie de Crishna.

§ III. *De Parvati, envisagée comme Bhavani, mère des dieux.*

Les sectateurs de la Divinité sous forme féminine, ou des Saktis, adorent Parvati, sous le nom de Bhavani; c'est la Cybèle des Phrygiens, la déesse-nature, le chaos, la nuit antique. Il est dit que Brahm, l'Etre suprême et éternel, créa la Trimourtti, Trinité composée de Brahma, de Vishnou, de Siva. Mais, à part de la Trimourtti, existait déjà, également par suite d'une émanation de la volonté céleste, Bhavani, la première créature non engendrée. C'est la nature considérée comme la fécondité par excellence. Comme telle, elle préside à la génération. C'est elle dont la magie parvient à tromper les hommes, quand les dieux choisissent pour objets de leurs amours, de simples mortelles. Sans qu'on puisse accuser ces dernières d'infidélité à leurs époux, elles donnent naissance à des enfans que les hommes regardent comme leur progéniture, mais qui ne leur appartiennent point en réalité. C'est encore son intervention prestigieuse qui rend les vierges fécondes et mères, sans que leur innocence soit altérée : prodiges opérés au moyen d'invocations, de Tantras ou formules magiques, assez puissantes pour attirer sur ces vierges et sur ces épouses les faveurs célestes.

Si Bhavani, la féconde déesse, l'Isis indienne, aux mamelles turgescentes, s'offre à nous sous un aspect

bienfaisant, elle a aussi son aspect redoutable. On la voit apparaître terrible et sanglante dans les combats qu'elle soutient contre les Titans, combats auxquels nous allons assister.

Mère des dieux, et de toutes les déesses la plus ancienne, les personnages même qui composent la Trimourtti, sont forcés de lui offrir des sacrifices et des hommages, d'instituer des fètes en son honneur. A peine née, le sentiment de sa nouvelle existence l'enivrant de joie, elle adora Brahm, l'Etre suprême, et le célébra dans des hymnes, qu'elle accompagna de battemens de mains si violens, que les paumes de ces mêmes mains se trouvèrent remplies d'ampoules. De ces ampoules naquirent les trois dieux de la Trimourtti, Trinité indienne.

Polier raconte le mythe avec une variante. Bhavani naissante, ne chante pas, elle danse; l'extrême vivacité de ses mouvemens désordonnés témoigne l'ivresse de sa joie. Au milieu de cette tripudiation bizarre, trois œufs conçus par elle tout à coup, lui échappent, et tombent à terre. De ces trois œufs, naquirent les trois personnages de la Trinité.

C'est surtout cette variante qui est populaire parmi les adorateurs de Bhavani.

Selon une troisième version de cette même fable, Vishnou, enfanté par la seule force de volonté de Bhavani, nageait, avant la création, à la surface des ondes, qui enveloppaient encore le monde. Du nombril de Vishnou émana le Lotus, fleur du sein de laquelle sortit Brahma. Deux Titans se prirent de que-

relle avec Brahma le Créateur, et le tirant violemment par une touffe de cheveux qui ombrageait son front, en firent tomber une goutte de sang. De cette goutte naquit le destructeur, appelé Roudra, le sang. Le Siva Pourana nous a déjà fait voir Roudra, naissant des rides du front de Brahma, soucieux et mélancolique. C'est la même donnée, d'après laquelle le monde, engendré dans les larmes du Créateur, est destiné à périr dans le sang. Selon le Bhagavat Pourana, Roudra naquit aussi du front de Brahma, par suite de la volonté active de ce dernier, et non passivement, par suite des commandemens de Siva. Brahma voulut châtier les Sanakadikas ou patriarches, qui, au lieu d'engendrer des créatures, se livraient à la contemplation, et laissaient le monde périr; alors il fit sortir Roudra de son front. Ce Roudra apparut sous la forme des onze Roudras, ou forces destructrices, qui agissent dans les sens, dans les élémens, et dans les organes de la nature entière. En se multipliant, les Roudras acquirent un caractère malfaisant. Mais Brahma les contraignit à l'ordre et à la pénitence.

Dans le Scanda Pourana, cité par Sonnerat, on voit aussi Siva pénétrer dans l'univers, en prenant la forme des cinq élémens, se développant du sein les uns des autres. A cet égard Vishnou lui sert de véhicule, et Siva l'envoie comme Providence dans le monde: du nombril de Vishnou sort Brahma le Créateur. Si je rappelle cette tradition, ce n'est que pour prouver que, dans la conception cosmique des sectes opposées, le même cercle d'idées se retrouve toujours, et que les adora-

teurs de la Divinité, sous forme de Linga ou de la Yoni, se rapprochent quant au fond des doctrines. Mais revenons à Bhavani. Cette mère des dieux, quand elle s'unit à Pouroush ou à Siva qui devient son époux, est Prakriti, la nature primitive, l'élément de l'eau, de la nuit, du chaos; saint abîme, mystère impénétrable de la Divinité originelle, et qui elle-même fut en principe cette Divinité originelle, lorsque les germes des choses reposaient encore dans son sein.

Les menstrues de Bhavani, recueillies par la terre, produisent les fleurs, les animaux, tout ce qui a mouvement et vie sur la terre. Tous les dieux auxquels elle donne naissance, portent sur leur front le signe de la Yoni, composé de deux lignes blanches et parallèles, au milieu desquelles une ligne rouge et perpendiculaire indique la menstruation, d'où émane toute la végétation terrestre, tout ce qui fleurit, tout ce qui a mouvement, vie, faculté de sentir et d'aimer. Les sectateurs de cette déesse portent le même signe empreint sur le front. On lui rend des hommages nocturnes; elle est honorée par des sacrifices où la Yoni apparaît couronnée de fleurs. Ces institutions et ces rites seront décrits dans un chapitre spécial.

Il est difficile de dire à quelle époque commencèrent les nouveaux rapports qui réunirent le culte de Bhavani au culte de Brahm, considéré comme Etre suprême. Certes, cette fusion de doctrines hétérogènes ne peut être prise pour la doctrine primitive. Brahm et Bhavani ne peuvent appartenir au même système originel. Bhavani, mère de la Trimourtti, est encore

une combinaison postérieure, créée par les sectateurs du principe féminin, qui ont voulu subordonner à ce principe la Trimourtti populaire, née elle-même, ainsi que nous l'avons démontré, de la pacification des trois grandes sectes rivales. Mais en dépit de cette fusion et de cet accommodement, il reste certain que la figure gigantesque de Bhavani et tout son culte, rappellent un autre culte qui remonte à la plus haute antiquité, culte dans lequel la manifestation du paganisme se montre sous les formes d'une dépravation terrible dans sa licence.

§ IV. *De la guerre soulevée par le géant Dourga contre Parvati.*

Parvati se montre sous deux formes, l'une belle, l'autre difforme et même horrible. Une fable rapporte que Parvati se partagea en deux êtres, l'un qui émana de son côté droit, plein de beauté et de grace, d'un difficile abord, nommé Dourga, et qui combattit les géans; l'autre voué au châtiment, à la vengeance, et qui s'appelle Kali.

Le Kashi-Khanda, une des sections du Scanda Pourana, dont Ward nous a donné l'analyse, fait mention du surnom de Dourga, et en donne ainsi l'histoire. On y voit un événement qui a trait à l'extirpation momentanée de la religion brahmanique, et à son rétablissement dans le midi de l'Inde.

Kartikaya répondit en ces termes au sage Aghastya, qui lui demandait pourquoi Parvati sa mère était surnommée Dourga :

Dans les temps anciens, un Titan, nommé Dourga, fils de Rourou, ayant accompli des austérités religieuses en l'honneur de Brahma, obtint la bénédiction de ce dernier. Il devint un cruel tyran, conquit les trois mondes, détrôna Indra, assujettit les dieux, et força les épouses des patriarches à célébrer ses louanges. Il chassa les dieux de leurs palais célestes, et les renvoya dans les forêts. Ils accouraient au signe qu'il faisait, et le servaient en humbles esclaves. Il abolit toutes les cérémonies religieuses. Les Brahmanes, saisis de crainte, abandonnèrent la lecture des Védas. Le cours des fleuves changea ; le feu perdit son énergie. Les étoiles épouvantées s'éclipsèrent dans le ciel. Le Titan Dourga se revêtit de la forme des nuages, et fit pleuvoir selon son bon plaisir. La terre, en proie au même effroi, se hâta de produire bien plus qu'auparavant. Les arbres donnèrent des fruits et des fleurs hors de saison.

Enfin les dieux, dans leur désespoir, se réfugièrent auprès de Siva. « Il m'a détrôné s'écriait Indra. — Il » m'a enlevé mon empire, disait le dieu du soleil. » Ainsi chacun des dieux racontait ses griefs. Siva, les prenant en pitié, consentit à ce que Parvati allât exterminer le géant. Elle accepta avec joie, apaisa la frayeur des dieux, et commença par envoyer au géant la belle Kala-ratri, dont les charmes suprêmes enivrèrent de désir les habitans des trois mondes. Sa mission était d'exhorter le géant à rétablir l'ordre qu'il avait troublé. Ce dernier devint furieux, et envoya plusieurs de ses guerriers pour s'emparer de cette créa-

ture décevante. Mais par la seule haleine de sa bouche elle les réduisit en cendres. Dourga plus irrité encore, envoya trente mille géans d'une grandeur si énorme, que toute la surface de la terre était couverte par eux. A cet aspect, Kala-ratri s'envola à travers les airs et les géans la suivirent.

Dourga réunit ensuite un prodigieux nombre de chars de guerre, d'éléphans; de chevaux à la rapide course, d'intrépides géans, et courut combattre Parvati sur le mont Vindhou, dans l'Inde méridionale. Dès qu'il approcha, la déesse s'adjoignit mille bras, et appela à son secours différentes classes d'êtres, dont Ward a supprimé la nomenclature. Les guerriers de Dourga firent pleuvoir sur Parvati une grêle de flèches aussi dense, aussi épaisse que les gouttes de pluie dans un ouragan. Ils arrachèrent les arbres du sol, déplacèrent les montagnes, et lancèrent contre la déesse ces redoutables projectiles. Cependant Parvati, assise et immobile au sommet du mont Vindhya, essuyait ces bordées, et ne lançait contre son ennemi qu'une seule arme, mais qui abattait à elle seule un grand nombre des bras du géant. Ce dernier, à son tour, jeta un dard enflammé sur la déesse, qui sut le parer, puis un second dard, auquel elle répondit en lui envoyant mille flèches. Une flèche, une pique, une massue, avec lesquels Dourga se précipita sur son ennemie, furent également repoussés par elle.

Enfin Parvati s'empara du géant, plaça son pied gauche sur la large poitrine du monstre, et ne put le maintenir dans cette position. Il se dégagea et recom-

mença la lutte. Parvati fit aussitôt sortir de son corps neuf millions d'êtres fantastiques, qui égorgèrent l'armée des géans. Dourga fit alors pleuvoir un orage terrible de grêle, orage auquel Parvati opposa avec succès l'arme Shoshana qui dessèche les eaux. Puis arrachant le sommet d'une montagne, il le précipita de nouveau sur Parvati; mais au moyen de ses armes, elle fendit la montagne en sept. Aussitôt le géant se métamorphosa en éléphant, haut comme une montagne; mais elle lui attacha les pieds, et avec ses ongles crochus et aigus comme des dagues, elle le mit en lambeaux. Il sortit de ses propres débris sous la forme d'un buffle, dont les cornes puissantes jetèrent de loin des pierres, des arbres, des montagnes contre la déesse. La seule haleine de ses narines suffisait pour déraciner les arbres. Alors la déesse le perça de son trident; il roula de côté et d'autre, comme un homme ivre; et contraint de reprendre sa forme naturelle, il reparut comme géant à mille bras, dont chacun portait une arme.

Cependant Parvati, enchaînant à la fois ses mille bras, le souleva dans les airs, et de cette élévation, le précipita sur la terre avec une effroyable violence. Dourga se releva, se secoua comme si de rien n'eût été; enfin la déesse perça sa poitrine d'une flèche; des torrens de sang sortirent de sa bouche, et il expira. Une joie indicible s'empara de l'ame des dieux. Le soleil, la lune, le feu, retrouvèrent leur force et leur splendeur anciennes. Les dieux détrônés reconquirent leur puissance. Les Brahmanes étudièrent de nouveau

les livres sacrés ; la régularité des sacrifices succéda au désordre universel ; tout reprit son cours ordinaire. Les louanges de Parvati firent retentir les cieux ; et depuis cette époque, les dieux délivrés par la déesse, l'honorent sous le nom de Dourga.

Ce mythe renferme deux choses : une lutte de peuples et de sectes, et un tableau magnifique des convulsions de la nature. D'une part, le culte brahmanique, introduit de force dans l'Inde méridionale, se trouve momentanément détruit par les Rakshas aborigènes de cette contrée. Puis nous voyons les partisans des Sactis (déesses-mères), dont la religion était originairement identique avec celle des aborigènes, mais s'était rattachée au culte brahmanique, qui lui avait fait subir des modifications ; ces partisans des Sactis relèvent l'autorité des Brahmanes. D'autre part, Dourga se montre comme dieu de l'atmosphère, comme tempête, comme ouragan redoutable, écrasant et déchirant la cime du mont Vindhya, représenté et personnifié par Parvati, déesse-montagne. Il est à regretter que Ward ait négligé de traduire cette partie du récit, dont le caractère doit être aussi grandiose que l'est le Mahishashoura, mythe que nous étudierons aussi, et qui se passe également dans la péninsule indienne. Les forêts s'ébranlent, les montagnes frémissent, l'ouragan déchaîné fait trembler le monde. Tous les animaux sauvages, éléphans, buffles, taureaux, arrachés à leurs solitudes, courent et se précipitent saisis de terreur. Enfin cependant tout rentre dans l'ordre. Le domaine usurpé par Dourga,

le démon inabordable, est soumis de nouveau aux lois d'Indra, dieu de l'atmosphère, qui règne paisiblement.

§ V. *Du combat de Mahamaya contre Mahishasoura.*

Ce Mythe, dans lequel on voit la déesse combattre les Titans rebelles, et les précipiter du haut des cieux, avant que la révolte des élémens fût pacifiée, est le plus célèbre des mythes cosmiques de l'Inde. On le trouve raconté longuement dans le Devi Mahatmyan (gloire ou splendeur de Devi, la déesse), l'une des sections du Markandeya Pourana. Là se trouve un épisode célèbre sous le nom de Tchandi, Tchandica, nom que prit Devi après la victoire remportée par elle sur le démon Tchanda. Cet épisode porte aussi le titre spécial de gloire ou splendeur de Devi. Je vais en donner l'analyse, d'après Ward et M. Burnouf (1).

Commençons par signaler un fait nécessaire à l'intelligence des mythes indiens. Chaque Pourana vishnouviste essaie d'ajouter aux Pouranas, écrits en faveur d'autres divinités, des événemens qui transforment ces poëmes en documens favorables à la croyance vishnouviste; altération dont toutes les autres sectes, sivaïtes, partisans de Lackshmi (épouse de Vishnou), adorateurs de Parvati (femme de Siva), se rendent également coupables. C'est ainsi que dans le récit du Devi Mahatmyam, le combat de Vishnou contre le géant Madhou (combat que j'expliquerai dans une analyse du

(1) Journal asiatique n° 19.

Vishnouvisme) se teint d'une couleur empruntée au culte de Parvati. C'est ce que prouve l'extrait suivant.

Lorsque la terre se trouva une seconde fois submergée, vers la fin du Kalpa, l'une des sept époques destinées à la conservation du monde; il arriva que Mahamaya, la grande illusion, la déesse Parvati, adopta la forme du sommeil, et endormit jusqu'à Vishnou, le Conservateur, la Providence de l'univers. C'est-à-dire que le monde, rentrant dans la Maya, magie de la puissance créatrice, s'éclipsa. Il y eut, comme disent les Indiens, sommeil de la Divinité, inaction complète. Dieu seul était. Rien n'existait hors de lui.

Ainsi reposait Vishnou, profondément endormi sur le serpent Seccha, symbole du cercle du monde. Alors naquirent deux Asouras, *ex excrementis aurium suarum*. Leurs noms étaient Keitabha et Madhou. Leur but était de détrôner Brahma, le Créateur, dont ils voulaient usurper la place. Déjà ils avaient atteint le ciel de Brahma, et s'apprêtaient à le dévorer, quand ce dernier, assis sur la cime du Lotus (1), appela Devi à son secours. Tous les dieux, et Brahma, pendant le sommeil de Vishnou, se virent obligés d'implorer l'assistance de Mahamaya. La déesse s'élança de l'œil de Vishnou, qui s'éveilla. Cela signifie que la magie, de divine et d'intérieure qu'elle avait été pendant le sommeil de Vishnou, devint extérieure et visible. La création du ciel et de la terre commença; création considérée comme le non-être, *Asat*, en contraste avec

(1) Brahma, Créateur, sort des ondes, porté par le Lotus.

Sat, l'Etre par excellence, l'Etre même, Dieu, l'existence réelle.

Vishnou réveillé attaqua les deux géans, les forces rebelles de la nature; il passa cinq mille années à les combattre sans succès, tenant les poings fermés et les bras en l'air. Les Asouras, satisfaits de cette bravoure, eurent l'insolence d'applaudir aux prouesses du dieu, et lui dirent : « Demande-nous une faveur, elle te sera » accordée. » Vishnou leur répondit : « La faveur que » je vous accorde, c'est d'être égorgés par mes mains. » Les géans lui répondirent : « Oui, mais sous la condi- » tion que tes mains ne nous égorgeront pas dans » l'air. » L'air est le principal élément, le symbole de Vishnou. Ce dernier plaça les deux géans sur son bras gauche, et les tua. Avant qu'ils n'expirassent ainsi, Devi avait frappé leur ame de terreur.

Mahisha, roi à la tête de buffle, régnait sur les Asuras : en cette qualité, il portait le nom de Mahishasura. Il fut vainqueur des dieux, et les contraignit à aller mendier sur la terre. On sait que les dieux d'Egypte se métamorphosèrent un jour en animaux, et parcoururent le globe sous cette forme, pour échapper à la surveillance de Typhon et de ses satellites. Indra, convoquant les dieux réfugiés dans le Sacadvipa, ou région des Saces, invoque d'abord Brahma, impuissant à les secourir ; il s'adresse ensuite à Siva, également incapable de leur être utile, puis à Vishnou, que cette nouvelle rend furieux. Il pousse un long cri, et fait résonner sa conque. Siva répond à cet appel. De son visage et de celui de Vishnou jaillissent des tor-

rens de clartés. La grande déesse Nature, Mahamaya, émane de ces torrens; c'est l'illusion, c'est la magie dans toute sa grandeur. Des visages des autres dieux assemblés, émanèrent d'autres flots lumineux, torrens de gloire, énergies célestes qui, pénétrant à la fois la déesse Mahamaya, la femme, la nature personnifiée, l'agrandirent, la fortifièrent. Elle devint gigantesque et haute comme une montagne. Tous les dieux lui donnèrent leurs armes. Il est dit ailleurs que la flamme de la colère émana de la bouche des dieux irrités, et que tous ces feux, se concentrant sur un point unique, donnèrent naissance à une déesse à dix bras, à dix armes, rayonnante d'une indicible beauté.

On compte tantôt huit, tantôt dix Saktis ou énergies femelles, émanant des dieux, pour pénétrer le sein de Mahamaya (Dourga). Elles se nomment Matris, déesses-mères : c'est Brahmi, fille de Brahma; Maheswari, fille de Siva; Aindri, fille d'Indra; Varahi, fille de Varaha; Vaishnavi, fille de Vishnou; Caumari, fille de Coumara; Cauveri, fille de Cuvera. Quelquefois on leur adjoint Chamunda et Charchica, qui ne doivent ces noms qu'à leur lutte avec les démons. Voici l'énumération de ces divinités, telle que la donne le Devi Mahatmyam (1).

«Les énergies émanées de chaque dieu, chacune semblable en forme, en mode d'existence, et pour les ornemens, au dieu lui-même, se réunirent pour com-

(1) Voy. Colebrooke.

battre les démons. La Sakti de Brahma, les reins ceints d'une corde blanche, et portant une gourde creuse, vint, montée sur un char tiré par deux cygnes: elle a pour surnom Brahmani. Ensuite apparut Maheswari, montée sur un taureau, armée du Trident, portant un large serpent en guise de bague, et le croissant de la lune pour ornement de tête. Parmi les ennemis, destinés à combattre les enfans de Diti (Titans), se montre aussi Caumari, dont les mains tenaient la lance, à laquelle un paon servait de monture, et qui, sous forme de Kartikaya, était Ambica (la mère). Vaishnavi arriva, montée sur un aigle, portant la conque, le disque, la massue, l'arc, l'épée, que ses cinq mains soutenaient. Sous le nom de Varahi vint l'énergie de Hari, qui prit la forme sans égale de l'ours sacré. On vit se présenter Narasinhi (femme-lion), dont la forme ressemblait absolument à celle de Narasinh (homme-lion); sa crinière se hérissait, et, s'élevant formidable, menaçait les cieux. Ensuite Aindri, portant le tonnerre dans sa main, et montée sur le roi des éléphans; semblable en tout à Indra aux cent yeux. Et enfin l'énergie terrible nommée Chandica: Sakti, qui s'élança du corps de Devi (Parvati elle-même), horrible, poussant de longs hurlemens, pareils aux gémissemens affreux de cent chacals à la fois. Ce fut elle, la déesse invincible, ce fut Aparajita qui parla en ces mots à Isana, dont la tête est environnée des tresses noires de ses cheveux. »

Ici s'arrête Colebrooke. Voici comment les mêmes déesses sont décrites dans l'*Uttara Calpa*, autre sec-

tion du Markandeya Pourana. « On vit Chamunda debout sur un cadavre, Varahi assise sur un buffle, Aindri montée sur un éléphant, Vaishnavi portée par un aigle, Mahesvari par un taureau, Caumari par un paon, Brahmi par un cygne; enfin Aparajita, que le monde entier révère. Ce sont les Matris, douées de toutes les facultés. »

Quand cette terrible Mahamaya, cette concentration de toutes les énergies, de toutes les déesses, eut reçu les armes que les dieux lui remirent, elle s'éleva dans les airs, en poussant un long cri. L'armée des démons est battue; mais Mahisha se précipitant alors sur l'armée des dieux, y jette quelque confusion. La déesse jette sur lui une longue chaîne, qui l'enlace, le serre, le presse de ses nombreux replis. Le démon, pour échapper à cette entrave, change de formes; tour à tour, homme, éléphant, lion, il finit par reparaître comme Mahisha; et Mahamaya le tue alors comme elle a tué Dourga, qui, après beaucoup de métamorphoses, avait aussi repris sa forme première. Enfin les dieux triomphent; la magie infernale est détruite; la réalité seule règne; tous les prestiges s'évanouissent. Devi abat la tête du monstre, l'apporte en trophée aux dieux, et reçoit leurs hommages. Alors Sacra ou Indra, chante un hymne de gloire en l'honneur de la déesse, et les autres dieux l'accompagnent.

Holvell nous a donné ce mythe, défiguré par quelque missionnaire, qui a voulu transformer en anges,

les dieux attaqués par les Titans, et Mahishasoura en Satan. Cet apocryphe, dont il était facile de deviner la source, a cependant trompé Voltaire. C'est dans le Markandeya Pourana que se trouve le récit original, d'après lequel a été fabriqué cet apocryphe, que M. Rhode donne aussi pour la version véritable. Dans le Pourana, cette narration porte un caractère tout différent. C'est bien, si l'on veut, la lutte des bons et des mauvais anges, mais non sous forme hébraïque. C'est en même temps la lutte de la lumière et des ténèbres; c'est l'ame plastique, combattant le chaos, et imprimant un corps à la nature; c'est aussi (nous l'avons déjà dit, et la suite de ces récits le prouvera) une lutte entre des sectes et des nations diverses. L'introduction du Brahmanisme désorganisa le culte des Rakshas qui possédaient originairement la religion de Boudha, dieu de la planète Mercure, de Siva et de Parvati même. Leurs doctrines furent brahmanisées; ce qui causa les déchiremens que je signale.

Le Mysore, où la fable de Mahishasoura est locale et populaire, n'est autre que la région même de Mahishasoura. Parvati a son temple, sur la montagne, près de la forteresse : ce fut là que jadis en mémoire de son triomphe sur les démons, on lui sacrifia des victimes humaines. Elle a dix bras : une de ses mains droites porte une lance dont elle perce Mahishasoura; dans une de ses mains gauches se trouve la chevelure du géant, dont la poitrine est mordue par un serpent, dont elle tient la queue. Toutes ses autres mains repo-

sent sur sa tête, et sont chargées de différentes espèces d'armes. Un lion s'appuie sur sa cuisse droite; et le géant pose sur sa cuisse gauche.

§ VII. *De la guerre qui eut lieu entre Mahamaya, et les deux géans Shoumbha et Nishoumbha.*

Shoumbha et Nishoumbha, deux géans vainqueurs des dieux, avaient remplacé Mahishasoura sur le trône. Dourga prit dix formes différentes pour triompher d'eux. Au fond, ces deux géans ne sont que Mahishasoura lui-même; ils se confondent avec lui. C'est le même mythe avec d'autres développemens. Les dieux se réunissant autour de l'Himavat, séjour de Dévi, chantent un hymne suppliant, par lequel ils réclament son assistance. Devenus mendians, et réduits à la dernière infortune, ils sont consolés par Mahamaya, qui se montre à eux, les bénit, et disparaît. Les dieux vont se séparer; ils s'occupent à puiser de l'eau. Une femme d'une ravissante beauté se présente à leurs yeux, et leur demande : « Quelles sont ces louanges » que vous chantez; qui célébrez-vous? — Nous célé» brons Mahamaya. » Aussitôt, du corps de cette femme, s'élance un être divin, qui s'écrie : « C'est » moi-même! » Puis Mahamaya (car c'était elle) monte dans les airs, et atteint bientôt au sommet du mont Himalaya.

Shoumbha et Nishoumbha avaient placé deux messagers sur la cime de ce mont; c'étaient Chanda et Manda. Les messagers allèrent avertir les Asuras, qu'une femme ravissante de beauté venait d'arriver en

cet endroit, et leur conseillèrent de changer contre sa possession les trésors des mondes conquis par eux. Shoumbha ayant aperçu cette femme, s'enflamma pour elle d'un amour ardent. Il lui envoya le démon Shougriva, qui la demanda en mariage pour Shoumbha. Elle accepta cette offre, sous condition que son époux se battrait avec elle, et resterait vainqueur dans cette lutte, destinée à humilier l'orgueil féminin. Ce fut en qualité de Dourga qu'elle admit près d'elle l'envoyé du géant.

Nous avons déjà vu Parvati devenir l'objet des amours des géans, et ces derniers toujours dupes de l'apparence, tantôt se laisser tromper par une beauté séductrice, qu'ils poursuivent au lieu de s'attacher à la beauté réelle de la vertu divine, tantôt savourer des liqueurs spiritueuses, au lieu de la boisson céleste de l'immortalité. Les Daityas, éternellement fascinés par l'illusion, se précipitent dans le malheur moral et la douleur physique. Le roi des Singes se nomme aussi Shougriva ; je ne sais si le messager des Daityas a d'autres rapports avec ce personnage que celui de son nom. Le roi des Singes, habitant le pays des Daityas, assiste cependant Rama contre Ravana, souverain de ces derniers. Dans tous les cas, on voit souvent les géans et les singes, figurer symboliquement les races aborigènes de l'Inde méridionale.

La réponse de la déesse, réponse que le messager de Shoumbha apporte à ce dernier, excite le transport de son courroux. Il envoie Dhoumra-Lotchana à la tête d'une armée puissante, et lui donne l'ordre de

s'emparer de la déesse, et de la traîner par les cheveux, des hauteurs de l'Hymalaya jusqu'à ses pieds. Dhoumra-Lotchana se prépare à exécuter cet ordre et se présente à cet effet devant la déesse. Elle sourit, et lui dit ces uniques paroles: « Fais ce qui t'est commandé. » Il essaie d'obéir aux volontés de son maître, pose la main sur Dourga; elle pousse un long cri. A l'instant même, le Titan est réduit en cendres. Puis Dourga s'élançant, montée sur son lion, se précipite au milieu des géans, et détruit toute leur armée. C'est la seconde forme dont se revêt Dourga pendant ce combat; c'est celle qui lui vaut le surnom de Dashabhouja, déesse aux dix bras.

A cette fatale nouvelle, les deux Asuras se livrent à des mouvemens de fureur que l'on peut concevoir. Ils chargent deux autres Titans, Chanda et Munda, de remplir les ordres qu'ils avaient donnés au premier envoyé qui devait vaincre et punir Dourga. Ces deux nouveaux adversaires montent sur l'Himalaya; sur la cime de ce mont, ils aperçoivent une femme montée sur un âne, et qui rit à gorge déployée. Elle voit ses ennemis approcher, entre dans un grand courroux, attire à elle tous les géans, les dévore par douzaine, et savoure leur sang. Puis elle fait tomber la tête de Munda, l'élève en l'air, et boit avec avidité le sang qui en découle. Chanda, saisi d'un transport frénétique, veut à son tour attaquer Dourga qui, toujours portée par la même monture, fait subir à Chanda le sort de son compagnon, dévore la chair d'une partie de l'armée, et boit le sang d'une autre partie de cette

même armée. Elle s'était élancée du front de Parvati ou Mahamaya, sous la forme de Chamunda, pour combattre les démons Chanda et Munda. De là le nom de Chamunda qui lui est resté, ainsi que celui de Chandica.

Enfin les deux Asuras, Shoumbha et Nishoumbha, prennent le parti de se mettre en mouvement eux-mêmes. Alors, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les Saktis des différentes déesses volent au secours de Devi, et s'incorporent à son essence. Ractavidja commande l'avant-garde des géans. Blessé par la déesse, de chaque goutte de son sang éclosent des milliers de soldats aussi vaillans que lui. Ce prodige est dû à une bénédiction qu'il avait obtenue de Brahma. Alors Chandi la déesse s'écria qu'elle détruirait cette multitude de guerriers redoutables, pourvu que Kali, la noire déesse, qui fait partie du corps de Devi, et représente sa forme funèbre, consentît à ouvrir sa bouche pour recevoir le sang de Ractavidja goutte par goutte, avant que ce sang pût arroser la terre.

Dourga, dans sa lutte contre ce géant, prend deux formes : d'abord celle de Singha-Vahini, la déesse assise sur le lion, déesse au vêtement jaune, aux quatre bras, dont l'un tient une épée et l'autre un javelot; la troisième de ces mains semble indiquer que l'on peut approcher sans crainte, et la quatrième donne une bénédiction. Sous sa seconde forme, celle de Kali la noire, elle tue Raktavidja. Nous reviendrons sur Kali et son culte.

Shoumbha, voyant ce désastre, appelle à haute voix son frère Nishoumbha, qui vient à son secours, dont

l'armée est égorgée, et qui succombe lui-même. C'est sous une nouvelle forme (la déesse en revêtit dix pendant ces combats) qu'elle immola le géant. Cette forme se nommait Chinnamastaka, la déesse sans tête : femme nue, de couleur jaune, la tête à demi séparée du tronc, portant pour ornement un collier de crânes, et debout sur le corps de Siva. Des cadavres l'environnent ; une de ses mains brandit un glaive ; l'autre tient un crâne de géant ; la troisième semble indiquer que l'on peut approcher sans crainte ; la quatrième donne une bénédiction. Le nom qu'elle porte vient de ce qu'après avoir égorgé tous les géans, se sentant encore altérée de sang et de carnage, elle finit par couper sa propre gorge, afin que le sang, qui jaillissait de la plaie, satisfît cette soif inextinguible. De sa main gauche elle supporte cette tête, à peine rattachée au cou par ses ligamens.

Le dénouement de cette horrible tragédie approche enfin. Shoumbha, irrité de tant de défaites et hors de lui-même, s'écrie : « Déesse, ne sois pas si fière de » triompher, tu n'es pas seule auteur de cette vic- » toire ; d'autres que toi t'ont aidée. » — « Non ré- » pondit-elle, il n'y a que moi dans l'univers. Quels » autres dieux connais-tu ? Quelle autre existence s'y » soutient ? Regarde ces forces diverses, ces divines » énergies m'appartiennent toutes. C'est de mon sein » qu'elles émanent. C'est là qu'elles retournent. » Aussitôt Devi absorbant en elle-même les forces de tous les dieux, reste seule en présence de l'Asura. « Avance, » lui crie-t-elle ; me voici seule. Combats une femme. »

La lutte s'engage terrible. La déesse, renversant le géant, le perce de son glaive.

Revêtue d'une nouvelle forme pendant cette dernière action, elle a pour nom Mahisha-Murdini; celle qui tue le buffle. En effet, Shoumbha, pour la combattre, avait pris la forme d'un buffle, Mahisha. Cette guerre s'identifie entièrement à la lutte contre le géant à tête de buffle, que nous avons décrite précédemment. Mahisha-Murdini est de couleur jaune. Elle a le lion pour monture, tantôt six mains, et tantôt dix. Elle tient une conque, un disque, une massue, un lis aquatique, un bouclier, une longue lance, et la queue d'un serpent.

Elle revêt encore une autre forme, sous laquelle elle prend le nom de Tara, le Sauveur. Ce nom rappelle le démon Taraka ou Tara, dont nous avons parlé. Tara est une femme noire à quatre bras, debout sur la poitrine de Siva; l'une de ses mains tient une épée, l'autre la tête d'un géant, la troisième permet d'approcher; la quatrième répand la bénédiction.

Il nous reste encore à expliquer trois des formes que Dourga revêtit dans ces combats. Comme Jagaddhatri, mère de l'univers, sa couleur est jaune, ses vêtemens sont rouges; elle est assise sur le lion. Ses quatre mains tiennent la conque, le disque, la massue, la fleur du Lotus. Comme Moukta-Keshi, elle est nue; sa couleur est bleue; elle se tient debout sur la poitrine de Siva. De ses quatre bras, l'un, le plus élevé à droite, bénit; l'autre, moins élevé, et placé du même côté, ordonne d'approcher sans crainte; les

deux bras gauches tiennent une épée et un casque. Son nom signifie, la déesse aux cheveux flottans.

Jagadgauri, aux quatre bras, est la dernière de ces dix formes ; c'est Gauri, la jaune, la maigre, que tous les dieux célèbrent, lorsque ayant le dieu du feu pour chef, ils chantent des hymnes en son honneur. Satisfaite des éloges qu'on lui rend, Devi leur promet d'accomplir tous leurs vœux. Ils demandent la paix des trois mondes; et la déesse leur accorde cette demande, en prédisant ses apparitions futures.

Le Markandeya-Pourana, dont le Devi Mahatmyam est extrait, est une œuvre gigantesque, horriblement grandiose, remplie d'imagination et de force. C'est du Michel-Ange pour le style et la poésie; c'est une lutte terrible entre le génie et un sujet colossal. Que l'on se transporte par la pensée au milieu de toutes les grandes scènes de la nature, dans l'Inde méridionale; sous ce ciel brûlant, au sein de ces monts frappés des orages, peuplés de bêtes féroces : vous concevrez cette imagination presque africaine, que soutient un style d'une simplicité primitive. Le Devi Mahatmyam passe pour l'une des plus anciennes compositions en langue sanskrite. On prétend même qu'elle remonte à une antiquité plus haute que le Ramayana et le Mahabharata. Cette antiquité si éloignée, qu'on attribue au Devi Mahatmyam nous semble au moins douteuse.

CHAPITRE VII.

De la lutte qui eut lieu entre le Sivaïsme et le Vishnouvisme, et des documens que l'histoire fabuleuse de l'Inde fournit à ce sujet.

§ I. *De l'opposition des partisans de Parvati et de Vishnou; opposition dont le Decan fut le théâtre.*

Dans aucune contrée du globe, on ne rencontre une bigarrure de castes, de mœurs, de peuples, d'institutions, d'idiomes divers, semblable à celle que nous présente la péninsule de l'Inde. Conquise par les Kshatryas venus du Nord, et envahie par les Brahmanes, elle avait été, dans l'origine, le séjour des Rakshas, Danavas, Daityas. On distingue dans l'énumération des peuples qui l'habitent, des nations de singes et d'ours, une multitude d'êtres mythologiques, symboles des tribus supérieures et inférieures, qui divisaient les peuples aborigènes. Dans ces étranges régions, on a vu les Jaïnas, les Bouddhistes, une foule de sectes hétérodoxes s'établir tour-à-tour. Avant, et même après l'invasion mahométane, une réforme complète y altéra les dogmes des Vaishnavas, Saivas, Saktis, des partisans de Krishna, Rama, Sita, et Parvati. Il

y a plus. De vieilles institutions civiles, politiques, religieuses, s'étaient enracinées avec tant de force, que les établissemens brahmaniques n'ont pu triompher de leur génie caractéristique. A cet égard les côtes du Malabar et de Coromandel sont surtout dignes d'un examen spécial. On y parle le Tamoul, le Talinga, le Carnata, le Dravira, et d'autres idiomes, qui ont reçu l'empreinte et comme une forme nouvelle de l'idiome savant des Brahmanes, mais qui diffèrent de ce dernier, par leurs bases même et leurs racines. On ne parviendra de long-temps à classer tous les phénomènes que nous présente une région qui offre à la sagacité de la critique moderne, et à son génie analytique, une matière non moins complexe et non moins curieuse que les antiquités mythologiques des Hellènes, si confuses et si désordonnées.

Jamais Kshatryias ni Brahmanes ne semblent être parvenus à prendre possession absolue de l'Inde méridionale. C'est précisément de toutes les contrées de l'Inde, celle où règne l'étiquette la plus stricte, où les castes sont le plus soigneusement subdivisées, et c'est précisément cette variété, c'est cette division, c'est cette richesse, qui prouvent l'ancienne existence de peuples plus ou moins aborigènes, qui, en s'établissant dans ces localités, ont modifié leurs croyances d'après le type des croyances brahmaniques, mais sans perdre leur originalité propre. La masse des habitans de rang supérieur consiste en Vaisyas, marchands, agriculteurs. Beaucoup de Soudras se sont aussi élevés dans la hiérarchie des castes; et dans presque toutes les localités,

il est sorti de ces castes de Vaisyas et de Soudras des branches parasites de Brahmanes et de guerriers, que les vrais Brahmanes et les vrais Kshatryias ne reconnaissent pas pour leurs parens. Auprès de ces Vaisyas ou Soudras, subdivisés en beaucoup de familles, de branches et de tribus, se trouvent aussi les Tchandalas, qui composent, avec les Nishadas, une race primitive et aborigène, séparée des Rakshas, et opprimée par ceux-ci, comme elle le fut postérieurement par les Brahmanes. Ces Tchandalas eux-mêmes se subdivisent en sectes et en castes nombreuses. L'une d'elles, celle des Pariahs, l'une des plus obscures, a fait retentir, dans notre Europe, son nom et l'histoire de son abaissement, qui est devenu presque un symbole du malheur et de la servitude.

Nous allons fixer spécialement notre attention sur ces Soudras, et plus spécialement sur ces Tchandalas. Le culte des grandes divinités indiennes est fort peu répandu parmi les castes les plus infimes, d'ailleurs aussi considérables par le nombre de leurs membres, que malheureuses par leur destinée. C'est là, en revanche, que se rencontre dans toute sa vigueur la croyance des Saktis, et surtout celle de Bhavani ou de Parvati, sous ses formes terribles, en qualité de Kali, Dourga, etc. Une foule de sectes philosophiques et de sectes populaires, réputées hétérodoxes, ont embrassé, avec une ferveur extrême, ce culte des déesses néfastes, des puissances de la nature génératrice et destructrice. Il est évident que l'on y découvre des traces des croyances aborigènes, brahmanisées à une époque

très-reculée, qui date surtout de la conquête de Parasu-Rama, Brahmane sivaïte, ennemi des Kshatryias, et qui semble avoir été du parti des aborigènes. Le Malabar rapporte à Parasu-Rama une partie de ses institutions et de sa civilisation. Ce fut contre les Kshatryias vishnouvistes que combattit ce Parasu-Rama. Il vécut avant le Kshatryia Rama, qui fit la conquête du Décan, de l'île de Ceylan, et spécialement de la côte de Coromandel.

Dans une fable que cite Baldæus, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, un Soudra, qui se trouve placé entre la terreur que lui inspirent, d'une part, le dieu Siva, d'une autre, la puissance d'un Raksha, ne trahit pas par ses paroles le séjour du dieu, poursuivi par le Raksha, mais se contente de l'indiquer du doigt. Déjà nous avons fait connaître la position respective de Siva et des Rakshas, tantôt amis, tantôt ennemis; ce qui résulte probablement de ce que le culte originaire des Rakshas, le Sivaïsme, fut brahmanisé de bonne heure, et cela surtout par Parasu-Rama, soutien du Sivaïsme réformé. L'homme du peuple, le Soudra, se trouve exposé à la double colère des deux adversaires, tous deux appartenant par leurs armes à la classe des guerriers. Rien ne rappelle plus vivement la position subalterne des Tchandalas, que nous voyons si attachés au culte de la Divinité, considérée sous forme femelle. Empruntons à Baldæus la continuation de cette fable; nous regrettons que la bibliothèque royale, ne possédant pas l'original du

livre curieux de Baldæus, nous force à recourir à l'abréviation que Rhode en a donnée.

On sait que le géant Darida est invincible, tant qu'il conserve trois dons qui lui ont été conférés par Brahma. Siva envoie pour le combattre la déesse Sorga. Elle abat sa tête, mais en vain; une tête nouvelle repousse à l'instant même, et remplace la tête abattue. Cinq autres déesses viennent chacune à leur tour combattre le géant, et n'ont pas un meilleur succès. Enfin l'énergie de Vishnou pénètre dans le corps de Siva, pour sortir du troisième œil de ce dieu, œil placé au milieu du front. Cette énergie, en jaillissant de l'œil du dieu, est Bhadra-Cali, déesse terrible, forme noire et sinistre de Parvati. Bhadra-Cali, aidée des six Saktis, déesses ou énergies dont j'ai déjà parlé (et qui, probablement, ont émané d'un nombre pareil de dieux mâles); Bhadra-Cali, celle qui a huit visages et seize mains, chargées des armes et des symboles des dieux; Bhadra-Cali, dont la couleur est noire comme le charbon, dont les dents rares, mais menaçantes, apparaissent dans sa bouche, comme ces rochers terribles écueils des navigateurs; dont les oreilles portent deux éléphans pour pendans; dont la sombre chevelure se termine par une queue de paon; Bhadra-Cali, dans sa lutte contre les Asuras, semble se confondre avec Dourga; mais cette dernière est aussi belle que Bhadra-Cali est hideuse. Kali, adorée par les Tchandalas, et surtout par les Pariahs de Coromandel, porte chez eux le nom de Mariatale. Elle est leur grande divinité,

et préside au bien comme au mal ; c'est elle qui envoie aux enfans des Pariahs la petite vérole ; dans ce cas, on lui sacrifiait un coq, dont un chien léchait le sang.

Bhadra-Cali revient triomphante de son combat contre Darida ; et par ses demandes exagérées, elle devient à charge à Siva, qui ne peut la satisfaire, en lui offrant même un vase rempli de son propre sang. Il finit par se débarrasser d'elle, en lui donnant un vaisseau fait de bois odorant de sandal, dans lequel il lui prescrit de monter, pour parcourir le globe, et observer les hommes qui l'habitent. Elle séjournera sur la terre, inconnue, invisible, et recevra des hommes sacrifices et adoration. En même temps Siva crée deux jeunes gens monstrueux, les deux Bhairavas, nés de sa colère, comme nous l'avons vu. L'un se nomme Virabhadra ; c'est lui qui renverse et trouble le sacrifice de Daksha ; le second, que Baldæus appelle, en langue tamoule, Quetraquele, coupa la cinquième tête de Brahma. Bhrada-Cali, en descendant sur la terre, eut pour compagnon de voyage les deux jeunes dieux. On ne peut s'empêcher de reconnaître ici une visite des dieux, un voyage destiné à propager leur culte parmi les hommes.

Bhrada-Cali choisit pour lieu du débarquement, une plage que je ne trouve spécifiée d'une manière distincte, ni par Rhode ni Baldæus. Des pêcheurs et des chasseurs de singes accourent au-devant d'elle, la combattent, et la forcent de retourner vers Siva. Ce dernier lui donna pour compagnon un singe, dans

le corps duquel elle entra, et résida quelque temps. Sous cette nouvelle forme, elle triompha de ses ennemis, aborda sur la côte de Coromandel, et là reprit sa véritable figure, celle de Bhadra-Cali.

Il est bon de rappeler ici que les aborigènes d'une partie de l'Inde méridionale, prétendent, ainsi que les peuples du Thibet, descendre du Singe Hanouman, dont nous aurons plus tard occasion de connaître les rapports avec le Sivaïsme. Cet Hanouman, et son peuple-singe, sont les alliés de Rama, le guerrier vishnouviste, quand ce dernier fait la conquête du Décan et de l'île de Ceylan. Les habitans de ces contrées, long-temps opprimés par les Rakshas, maîtres du pays, regardèrent Rama comme un libérateur. Sous un certain point de vue, il est indubitable que les Tchandalas, jadis sujets des Rakshas, et asservis plus tard par les conquérans du Nord parlant le sanskrit, ont pour symbole ce peuple-singe. Hanouman, leur père, leur grande divinité, a reçu une forme toute brahmanique, forme sous laquelle il joue un grand rôle dans la mythologie du Ramayana. Il est probable que les Tchandalas adoraient un dieu-singe, et que, s'étant révoltés contre leurs oppresseurs pour se joindre aux conquérans venus du Nord, leur dieu fut incorporé au système brahmanique. Pour eux, ils restèrent dans leur état d'abjection originelle. Cependant on trouve encore dans le Ramayana des traces de l'ancienne puissance de ces Tchandalas et Nishadas. Aujourd'hui considérés comme les derniers des hommes, ils eurent jadis leurs rois distincts avec

lesquels les Kshatryias ou même les Brahmanes conclurent des pactes.

Lorsque Bhadra-Cali, sous la figure du singe, fut descendue du vaisseau, et qu'après avoir combattu et anéanti les pêcheurs et les chasseurs, ennemis des singes, elle eut repris sa forme naturelle; elle se rendit à la cour de la reine de Koulang, dont elle devint la fille adoptive. Elle passa douze ans chez cette reine. Ici nous voyons clairement ce culte du singe, culte propre aux aborigènes, se confondre avec le culte de l'énergie femelle, déjà brahmanisé, quoique ce dernier culte (sous sa forme sivaïte) n'appartienne pas au Brahmanisme originel. Dans les mythologies anciennes, rien de plus fréquent que ces adoptions d'un culte, présentées sous la forme d'un être vivant et personnifié.

Plus tard, Bhadra-Cali épouse le fils du roi de Kouleta, région située à quinze lieues nord de Calicut. Elle vit avec lui douze années; nombre égal à celui des années qu'elle a passées avec la reine. Malgré cet hyménée, elle reste vierge et ne permet pas à son époux d'approcher d'elle. Dans un grand naufrage, le père et la mère de l'époux de Bhadra-Cali perdirent tous leurs trésors. Elle lui rendit alors les anneaux d'or qu'elle portait aux pieds, et qu'elle avait reçus de lui comme cadeaux de noces : elle lui ordonna de les vendre. Comme le prince essayait d'échanger ses anneaux contre de l'or, un orfèvre du royaume de Pandion (des Pandous, conquérans de l'Inde, qui introduisirent dans les régions méridionales de la Pé-

ninsule, le culte de Crishna) rencontra le prince, l'attira dans la cité du roi Pandou, et là ce méchant homme l'accusa d'avoir volé les bagues. Le roi fit suspendre cet infortuné à l'arbre Palméer, et l'y attacha au moyen d'une lance qui traversait son corps. C'est là, selon toute apparence, un emblème du mauvais succès du culte sivaïte dans cette région.

Bhadra-Cali, ne voyant pas son époux revenir, se mit en route pour le chercher. Ceci rappelle les courses de beaucoup d'autres déesses, courant sur les traces d'un époux ou d'une fille ravis, assassinés. Elle rencontra d'abord une colombe à laquelle elle demanda si elle n'avait pas vu son époux. La colombe lui indiqua la route que ce dernier avait prise. La déesse, dans sa reconnaissance, promit à la colombe qu'elle aurait toujours de l'eau en abondance pendant le mois de février, mois pendant lequel la sécheresse est extrême dans ces contrées. Elle fit aussi cadeau à la colombe d'un fragment de son collier d'or. Aujourd'hui encore les colombes des bois se distinguent par une espèce de collier de couleur dorée et semblable à un anneau. La fable que je viens de raconter n'est qu'une explication physique de la forme de la colombe. Parvati d'ailleurs est souvent représentée sous la figure d'une colombe.

Ensuite la déesse rencontra un autre oiseau qui répondit à ses questions d'une manière précise. Il obtint en don une rose qu'elle plaça sur sa tête. Cet oiseau porte sur le sommet de la tête un plumet qu'il étend à son gré. Rhode, qui écourte le récit de Baldæus, glisse légèrement sur beaucoup d'autres événemens et

en vient à la conclusion du récit, conclusion extrêmement importante pour l'histoire de ces régions.

Ensuite vient un Nayr. Il creuse à la hâte une fosse qu'il cache et recouvre avec art. La déesse s'y précipite. Elle maudit le Nayr, et jure que dorénavant il ne sera que pasteur de troupeaux. Une fille de Nayr se présente alors. Elle est interrogée par la déesse, et ne lui répond que par du mépris et des outrages grossiers. « Depuis quand, demande la fille du Nayr, les » femmes s'avisent-elles de courir après les hommes ? » Maudite par la déesse, elle est condamnée à n'épouser qu'un pasteur de troupeaux. Rhode observe, à ce sujet, que les Nayrs, anciens maîtres du pays, devinrent, par suite de la conquête du Malabar par le guerrier Parasu-Rama, assujettis aux Brahmanes. Mais je pense qu'il y a encore une autre explication historique à donner à cette fable.

Les Kshatryias du nord, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, ne furent jamais nombreux dans la Péninsule. Ils y firent invasion à deux reprises différentes; une seule de ces invasions y a laissé de profondes traces. La première date du temps de Rama Chandra, conquérant de Ceylan, qui, aidé par Hanouman et ses singes, s'empara du Décan. La seconde date de l'époque de Crishna, conquérant du Gurjara Rashtra (Guzurate), et dont les enfans, les Yadous, se répandirent dans le Décan. Ils étaient à la fois guerriers et pasteurs; ce qui semble une anomalie dans la distribution primitive des castes. Les Yadous devinrent les soutiens des Pandous leurs alliés, et qui

passent pour leurs parens. Les Pandous sont de vrais Kshatryias, arrivés du nord et appartenant à la dynastie lunaire. On veut faire remonter la conquête du Décan jusqu'aux fils de Yayati, ancêtre des Pandous. Mais il y a peut-être ici quelque fiction mythologique, quelque combinaison arrangée après coup. Pour appuyer de preuves l'opinion que je viens d'émettre, il faudrait nous détourner de la route de notre examen, et je remettrai ce travail à une autre occasion.

Quoi qu'il en soit, les princes indigènes de ces contrées (à l'exception des Pandous qui allèrent fonder dans le Décan des établissemens solides), y restèrent les maîtres, en se pliant à la loi et aux mœurs des Brahmanes. C'étaient les Rakshas, géans, démons, Titans de l'antiquité. Ils tenaient dans l'asservissement un peuple de Tchandalas, qui se révolta contre ces Rakshas lors des guerres de Rama et de Crishna. En effet, la tradition veut que Crishna ait eu pour alliés contre les géans, un peuple de Jambavas, d'ours, nation montagnarde adorant Jambavan, dieu ours, dans l'ame duquel habita Crishna. Mais quand les princes indigènes de ces contrées embrassèrent à leur tour les croyances brahmaniques, un double joug de mépris pesa sur les malheureux Tchandalas que les guerriers aborigènes et les conquérans brahmaniques écrasèrent à la fois. Toutefois on incorpora aux doctrines du Brahmanisme primitif des notions empruntées à l'ancienne religion des Tchandalas et combinées avec des croyances particulières aux anciens Rakshas. De là cette foule de sectes populaires qui peuplèrent

l'Inde méridionale, et qui sont, pour la plupart, étrangères à l'Inde septentrionale.

Les Nairs que Parasu-Rama subjugua, font partie de la classe supérieure des aborigènes. Leur organisation sociale a quelques rapports avec certaines institutions du Thibet où la polyandrie est consacrée. Dans le Mahabharata, l'histoire de Draupadi, seule épouse des cinq frères Pandous, nous offre un vestige remarquable de la même singularité. Ce ne sont pas des mœurs originairement brahmaniques; c'est une institution barbare, que plusieurs nations européennes rappellent par des traits analogues; il serait curieux d'en approfondir le génie intime. En général, les établissemens politiques et civils de la côte de Malabar méritent un examen philosophique et sévère. On dit que M. Burnouf, savant très-versé dans ces matières, s'en occupe maintenant, et nous ne pouvons trop encourager ses travaux. Il serait également utile de chercher parmi les Soudras, et même parmi les Vaisyas de l'Inde méridionale les traces d'une religion originelle. On découvrirait par là les grands traits d'un Sivaïsme primitif, sous la double forme du culte mâle et du culte femelle, adoptée par lui. On verrait de même ce qu'il y a d'originel dans le Bouddhisme du Decan, transporté au Thibet et dans l'île de Ceylan, avec ses plus grandes anomalies, telles que le culte de Siva, de Kartikaya et de Dourga. Il serait possible d'apprécier alors l'habileté des Brahmanes et des Bouddhistes, qui, pour se rendre favorables les aborigènes, tout en changeant leur culte d'une ma-

nière plus ou moins complète, ont fondu leurs croyances avec la croyance nouvelle.

Continuons cependant à suivre la déesse dans le cours de ses voyages. Bhadra-Cali rencontre un Polia ou Houlia, homme appartenant à la plus abjecte de toutes les tribus de Tchandalas aborigènes. Les Pariahs eux-mêmes se refusent à toute communication avec les Polias, bien qu'ils appartiennent au même peuple, à la même famille. Au lieu de fuir l'aspect de la déesse que sa présence impure offense, ce Polia ose rester devant elle. Elle le maudit et le condamne à subir cette vie d'excommunication universelle et d'abjection profonde auxquelles les Polias sont encore condamnés.

Un Pariah vient ensuite se jeter aux pieds de la déesse qu'il adore. Bhadra-Cali se montre bienveillante à son égard, lui permet de boire du vin (ce qui est défendu aux classes supérieures), de se nourrir de la chair des vaches mortes de vieillesse ou tuées. Aux yeux des autres classes, cette nourriture que les Pariahs actuels ont coutume de recueillir, est réputée infame.

Il n'est rien de plus caractéristique que cette haine de Bhadra-Cali contre le Polia, et cette faveur qu'elle accorde au Pariah. Peut-être le premier de ces deux hommes appartient-il à une race de nègres, dont on trouve encore quelques traces dans le Décan, et qui existe dans les îles Andaman et Nicobar, ainsi que dans les îles Malaies, où cette race porte les noms de Papuas et d'Haraforas. Peut-être aussi appartient-il au peuple originaire des Pariahs, des Tchandalas;

et l'oppression des castes supérieures aura pesé sur ces misérables avec une telle énergie, qu'ils se seront crus condamnés par leur naissance même, et par un juste arrêt du ciel, à cette situation épouvantablement abjecte, qui aura fini par leur sembler naturelle. En même temps la condition des autres castes leur aura semblé si magnifique et si brillante, que ces Tchandalas même ont organisé leur propre race en castes distinctes, et en subdivisions de castes, selon leurs professions diverses; et que les Pariahs eux-mêmes, par suite de cet orgueil de caste, font peser sur les Polias la même infamie, dont les Soudras les accablent. Singulière hiérarchie d'orgueil, de tyrannie et de servitude, dont l'observation jette une lueur si profonde dans les mystères du cœur humain.

La déesse, après s'être entretenue avec les aborigènes de tous les rangs, maîtres et esclaves, Nairs, Polias et Pariahs, retrouve enfin son époux, de même qu'Isis retrouve Osiris assassiné. Elle lui rend la vie, le conduit vers Bellapenate (au nord de Kranganor), où on lui élève un temple, où des sacrifices ont lieu en son honneur. Siva envoie ensuite à son secours une armée de Rakshas, de Titans. Bhadra-Cali part avec cette armée. La déesse, épouse, fille et mère à la fois de Siva, attaque l'empire des Pandous, le dévaste, tue le roi Pandou, l'orfèvre perfide qui avait trahi son époux, et tous ceux dont elle avait à se plaindre. C'est ici la lutte historique des Saïvas et Saktis contre les Vaishnavas; car les Pandous étaient partisans de Vishnou.

Sonnerat, d'après les traditions malabares, fait de

Bhadra-Cali l'épouse de Jamadagni, père de Parasu-Rama, le Brahmane sivaïte, conquérant du Malabar. A l'aspect d'un Gandharva, esprit céleste, Bhadra-Cali conçoit un désir criminel, par lequel la pureté de son ame fut flétrie. Le Brahmane son époux, le saint Jamadagni, ordonne à Parasu-Rama, son fils, de conduire sa mère au lieu où se font les exécutions publiques, et de l'y décapiter. Le fils obéit et coupa la tête à sa mère; mais il en eut un si violent chagrin, que son père, pour le consoler, lui enseigna une prière assez puissante pour rendre sa mère à la vie. Parasu-Rama (*Parasu* est le nom de la hache avec laquelle il avait décapité Bhadra-Cali), vola aussitôt vers le lieu où il avait accompli l'exécution. Là il ramassa la tête de sa mère. Mais une femme de Pariah venait d'être exécutée pour ses crimes, à côté de Bhadra-Cali. Le fils se trompa, plaça la tête de sa mère sur le corps de la criminelle Pariah, et prononçant la prière de la résurrection, composa un monstre, dont la tête était douée des vertus divines qui distinguaient la femme de Jamadagni, mais qui, depuis le cou jusqu'aux extrémités du corps, réunissait tous les vices, toutes les impuretés, toute l'atrocité des Pariahs. Aussi cette déesse monstrueuse fut-elle repoussée par les dieux; elle devint l'objet du culte des Pariahs, race maudite et proscrite. Le dieu qui avait été son époux dans la fable précédente, devint son fils : cette consolation lui fut accordée pour compenser un peu la rigueur de sa destinée.

Nous avons dit comment Parasu-Rama, Brahmane

sivaïte, força les Nairs de se plier à la loi des Brahmanes. Il ne semble pas avoir été favorable au culte de la Divinité femelle. Voici ce que signifie cette expulsion de Bhadra-Cali, repoussée par les dieux, c'est-à-dire par les castes supérieures, et adoptée par les Pariahs. Dans l'intérieur des temples, où jamais Pariah ne pénètre, on place la tête de Bhadra-Cali, tête sacrée, exposée à la vénération des hautes castes. Quant au tronc de la même déesse, il est placé sans sa tête, à l'extérieur des temples, où les Pariahs peuvent l'adorer. C'est-à-dire que les castes supérieures, concevant le culte de la déesse sous un point de vue élevé, d'une manière mystique et haute, laissent au vulgaire ignorant, le culte matériel et physique. Quand nous traiterons des sacrifices, nous aurons occasion de parler de ce culte.

Bhadra-Cali ou Parvati est adorée sous une multitude de désignations et de formes, non-seulement par les castes inférieures de l'Inde méridionale, mais par une foule de sectes hétérodoxes, et réputées athéistiques. Une circonstance aussi étrange que remarquable, c'est que dans les fêtes célébrées en l'honneur de ces déesses, le pontife et le peuple, confondus, boivent en leur honneur des liqueurs enivrantes, et que l'extase de la débauche et de l'ivresse fait partie de ces rites bizarres. Alors toutes distinctions de castes sont effacées; tout est confondu. Brahmanes et Pariahs se tendent la main; les sexes et les âges s'y mêlent sans pudeur: culte immoral, qui est en abomination aux purs sectateurs des Védas. On sait que le nom des

Asuras leur vient de l'habitude de s'enivrer, tandis que les dieux se nomment Souras, et ne boivent que la liqueur céleste, l'ambroisie qui donne l'immortalité. Siva seul (et c'est un trait de plus qui prouve sa parenté originelle avec les Asuras), se permet cette ivrognerie, si odieuse aux autres sectateurs des Védas. Ce n'est que dans le Décan que l'on voit ces rites impurs célébrés par des Brahmanes, non, il est vrai, par de véritables Brahmanes, mais par des pontifes qui n'appartiennent pas aux races sacerdotales venues du Nord. Parvati est toujours une grande divinité pour les Indiens orthodoxes; mais malgré la teinte brahmanique répandue sur son culte et sur les diverses formes de son culte, on y voit toujours percer un caractère originairement étranger au génie des Brahmanes. Cette observation réclame un examen approfondi de son culte, et des sacrifices qui lui sont offerts: examen que nous remettons à un autre moment.

§ II. *De Parasu-Rama considéré comme pontife sivaïte.*

J'ai dit quelle était la position de Siva et de Parvati, son épouse, envers les Asouras. Cette position est hostile, mais, sous un certain rapport, elle est favorable. Les Sivaïtes combattent les deux Avataras de Vishnou, celui qui eut lieu en Varaha, et celui qui s'accomplit en Narasinha. Siva se montre ainsi favorable aux géans Hiraniaksha et Hiraniacasipou. Dans la guerre qui eut lieu après que la mer de lait fut battue par les dieux, et que Siva eut avalé le poison, ce dernier n'est pas contraire à Bali. Si ces fables peuvent s'expliquer

d'une manière cosmique, quant au fond sur lequel elles reposent, on doit dire aussi que leur signification historique se manifeste, du premier coup d'œil, dans l'histoire de Parasu-Rama, où l'on voit le Sivaïsme lutter contre le Vishnouvisme des Kshatryias.

Nous avons vu plus haut Parasu-Rama naître du Brahmane Jamadagni et de la déesse Bhadra-Cali : nous avons vu comment cette déesse, objet du culte des habitans du Decan, fut décapitée par Parasu-Rama, puis rendue à la vie par le même pontife. Dans le Ramayana et dans les Pouranas, c'est Renuka qui est femme de Jamadagni, et mère de Parasu-Rama. Cette Renuka est Iswari, la grande déesse, titre que porte également Parvati ou Bhadra-Cali. Elle est Mulaprakriti, la nature première, née immédiatement et directement de l'Etre suprême. Son fils, qui l'a décapitée, rappelle, de la manière la plus frappante, le Baal chaldéen, le Créateur, qui décapite Omoroka, sa mère, c'est-à-dire le chaos, la nature originelle, pour la rendre ensuite à la vie, et créer l'univers sous cette forme nouvelle. Je pense que Renuka fut une simple mortelle que l'on identifia avec la grande déesse, à l'époque où l'on divinisa son fils Rama, et son époux Jamadagni, tous deux Brahmanes. Renuka étant Iswari, Jamadagni devint alors une apparition terrestre de Siva en personne, de Siva auquel Parasu-Rama ne cessa pas de vouer un culte plein de ferveur.

Renuka, femme du célèbre Brahmane Jamadagni, était fille d'un roi de la dynastie lunaire, qui résidait

dans la ville d'Ayod'hya. A cette époque, un Brahmane pouvait épouser la fille d'un Kshatryia, et un Kshatryia, comme l'a prouvé Wishwamitra, pouvait devenir Brahmane à son tour.

La mère de Parasou, désirant donner le jour à un fils, implora Jamadagni son époux, et se recommanda à ses prières. Jamadagni formait les mêmes vœux que sa femme. Pour obtenir des dieux cet objet de ses désirs, il ordonna un sacrifice, et pétrit deux gâteaux, l'un destiné à être mangé par sa belle-mère, et l'autre par sa femme; dès qu'elles se furent nourries de ces gâteaux, leurs vœux devaient être accomplis.

La belle-mère, épouse du roi, pensa que son gendre avait dû préparer le gâteau de sa femme avec plus de soin que celui qu'il réservait à la mère de sa femme. Elle échangea donc adroitement les deux gâteaux, mangea celui de sa fille, qui prit celui de sa mère pour le sien. Il en advint que le fils de la reine, bien que Kshatryia par son père, apporta en naissant toutes les vertus douces et pacifiques d'un Brahmane, et que le fils du Brahmane fut doué de l'impétueuse ardeur d'un Kshatryia.

Siva prend le soin de l'éducation de Parasu-Rama. Nous avons vu que Jamadagni est Iswara, le Seigneur, un Brahmane sivaïte, dont le caractère est pieux et doux : quant à Renuka, elle est Iswari, la déesse, une Brahmane livrée au culte de la puissance femelle. Siva, en élevant Parasu-Rama, élève son adorateur, et, pour ainsi dire, son propre fils, dont la beauté, la majesté le ravissent. En qualité de partisan de Siva,

Parasu-Rama ne tarde point à montrer son animosité contre Parvati, qu'il décapite ensuite dans la personne de sa propre mère. Un jour qu'il se rendait au Caïlasa pour porter à Siva ses hommages, Ganesa, le fils dévoué de Parvati, l'empêcha de pénétrer dans cette demeure céleste. Parasu-Rama, irrité de cette insolence, arracha le cimeterre que Ganesa tenait à la main, et lui en trancha la tête. On lit dans le Ganesa Pourana que Rama se contenta de casser une des dents d'ivoire du dieu à tête d'éléphant. Cette dent, qui tomba par terre, ébranla le monde, et troubla les amours de Siva et de Parvati, qui entrèrent dans un grand courroux. Parvati surtout, fort alarmée, allait accabler Parasu-Rama d'une malédiction formidable, lorsqu'elle vit accourir près d'elle Vamana, l'une des incarnations de Vishnou (sous la forme d'un nain): il venait de la péninsule blanche, tout couvert de blancs vêtemens, resplendissans comme des myriades de soleils, les dents éblouissantes de blancheur. — « Qui êtes-vous, demanda Parvati ?» — « Je suis » Vamana. Le bruit et le fracas du monde chancelant, » m'ont attiré de la péninsule blanche, et je viens » pour sauver Parasu-Rama. »

Ce dernier lutta pendant long-temps contre les Kshâtryias, qu'il finit par chasser de l'Inde, soutenu par les Brahmanes, et par les classes inférieures qu'il arma. Ici recommence le perpétuel combat des Brahmanes et des Kshatryias, combat dont il faut chercher le principe dans les guerres de Wishwamitra et de Vashishtha. Le guerrier Vishwamitra avait exter-

miné les fils du Brahmane Vashishta, auquel il voulait en outre enlever son pays, figuré par la vache Sabala. Cependant des guerriers barbares vinrent au secours du Brahmane, dont ils prévinrent la ruine. On voit également le beau-père de Jamadagni, Kartavirija Arjouna, d'origine guerrière, essayer d'enlever à Jamadagni sa vache, c'est-à-dire son territoire. Seulement les deux combats ont lieu sur des domaines fort différens. Le Saboulistan (la terre de la vache Sabala), situé à l'occident de l'Inde, est le théâtre du combat de Vishwamitra. Celui de Kartavirija Arjouna, a lieu, au contraire, vers l'orient, dans les environs d'Ayodhya (Oude), terre de la vache Kama-Dhanou. Jamadagni avait demandé par des instances réitérées, le don de cette vache, à Indra roi des cieux inférieurs, et Siva avait fini par la lui envoyer. Dans les deux récits, la vache se défend si bien, et engendre à elle seule un si grand nombre de combattans, que les deux princes, qui cherchent à l'enlever, sont contraints à se désister de leur entreprise.

Toute cette histoire de Parasu-Rama est infiniment curieuse. Mais comme je n'ai pas l'intention de la détailler ici, je me contenterai de rapporter d'une manière abrégée, que, par l'ordre de Siva, il fit un pélerinage pour se purifier du meurtre de sa mère, meurtre que son père lui avait ordonné par jalousie, comme nous l'avons dit plus haut. Les Kshatryias tuent son père Jamadagni, et Renuka, qui est ressuscitée, se brûle sur le corps de son époux, le Brahmane sivaïte, à l'instar de Sati, épouse de Siva, qui s'était jetée dans

les flammes. Leur fils jure de venger ses parens; Siva approuve ce serment, et lui donne pour armes son arc invincible, ses flèches redoutables.

Nous avons déjà fait observer que la mythologie indienne est le résultat d'une fusion panthéistique de sectes précédemment rivales, sectes réunies dans une croyance à peu près commune, par une espèce de compromis et de pacte entre les Sivaïtes, qui adoptent Vishnou, et les Vishnouvistes qui adoptent Siva, sans que les caractères spéciaux de ces différens dieux, soient réellement conciliables au fond. Ainsi dans les mythes sur Parasu-Rama, on voit ce disciple de Siva devenir une incarnation de Vishnou, quand ce dernier, cédant aux instances de Siva, permet à Parasu-Rama d'aller combattre et vaincre les Kshatryias. Il est ici question d'une guerre civile entre les Brahmanes sivaïtes et les Kshatryias vishnouvistes pour la plupart, et non de combats soutenus contre les Rakshas, Daityas ou aborigènes. Dans le fond, Parasu est étranger au Vishnouvisme; on le voit même dans le Ramayana venir expressément combattre cette doctrine, en s'opposant à Rama Chandra, qui n'est qu'une incarnation de Vishnou.

Après avoir chassé les Kshatryias appartenant à la dynastie solaire, en subjuguant leur capitale Ayodhya, Parasu-Rama se met à parcourir l'Inde tout entière, afin d'accomplir l'œuvre d'extermination qu'il a commencée. Près de Kurukshatra, non loin de Dehli, il rencontre un corps de ses ennemis, et remplit de leur sang un lac immense. Comme Kurukshatra se trouve compris dans les domaines de la dynastie lu-

naire, il paraît que Parasu-Rama étendit sur eux la vengeance dont il avait frappé les guerriers, enfans du soleil. Partout où il passa, il ôta l'empire aux guerriers pour le rendre aux Brahmanes. Enfin il ressuscite ses parens Jamadagni et Renuka (Iswara-Iswari), et, fatigué de carnage, il se retire sur le Caïlasa, près de Siva dont il est le favori.

Les Kshatryias si cruellement traités, se relèvent une seconde fois. Parasu-Rama les combat et les détruit en vingt batailles. Telle est la fureur avec laquelle il les poursuit, que les Brahmanes eux-mêmes, prenant parti contre le vainqueur, reçoivent les vaincus à leur table, fraternisent avec eux, les admettent dans leur communion. On sait que, d'après la loi écrite et primitive, les castes différentes ne devaient pas se mêler l'une à l'autre, ni manger à la même table, ni contracter alliance par le mariage; mais dans les temps anciens et modernes, cette loi a été enfreinte dans plus d'une circonstance remarquable, notamment dans les cérémonies commandées par la religion dans le temple de Jagannatha, sur la côte d'Orixa, et fort souvent aussi dans la province du Décan.

Parasu-Rama, après avoir une seconde fois rendu l'autorité aux Brahmanes, se retira de nouveau près de Mahadeva; mais il n'y fit pas un long séjour. Les Brahmanes, que le conquérant avait remis en possession de leur ancien pouvoir, se montrèrent ingrats envers leur sanguinaire bienfaiteur, et, sous prétexte qu'il avait trop versé de sang, ils refusèrent de le laisser s'établir dans un seul coin de terre de la péninsule.

Parasu gravit les Ghats , hautes montagnes du côté du Malabar , et demanda au dieu de la mer qu'il voulût lui accorder pour territoire seulement autant d'espace que sa flèche lancée en pourrait parcourir. Le dieu eut l'imprudence d'y consentir. Parasu tira , et la force de son bras ayant lancé le trait à une distance considérable , le dieu fut obligé de reculer ; la côte du Malabar sortit des ondes. On trouve dans les traditions des Germains , des Scandinaves , des Kynmris, des Irlandais , plus d'un récit absolument semblable , où le tir d'une flèche devient également un droit de conquête , et gagne des territoires.

Dans son indignation contre les ingrats Brahmanes, Parasu-Rama les bannit de la côte du Malabar , et leur lance sa malédiction. Il ne laisse pas cependant que de ployer les Naïrs sous le joug pontifical. Peu de temps après, il disparut de la terre. Mais quand le Kshatryia Rama Chandra, incarnation de Vishnou, et soutenu par la force invincible de ce dieu, eut brisé l'arc de Siva , Parasu , irrité de cette action , reparut pour lutter contre Rama Chandra en faveur de Siva. Rama resta vainqueur ; mais il rendit hommage et respect à celui dont il venait de triompher. Ce mythe est évidemment tout historique ; il *sue* l'histoire par tous les pores , si l'on peut ainsi parler. Dans aucune mythologie il ne se trouve autant d'histoire réelle que dans celle de l'Inde. Elle s'y trouve , il est vrai , tout enveloppée, et comme voilée d'une multitude de fables physiques et morales , cosmogoniques et mystiques.

Dans le Mahabharata , l'on voit reparaître encore le

même Parasu-Rama. Il est le précepteur et le soutien du fameux Bhishma, prince de la race lunaire, de la famille des Courous, qui combat les Pandous, famille également lunaire, mais attachée à Vishnou et Crishna, tandis que les Courous appuient Siva. Nous verrons bientôt se développer, sous des formes de plus en plus historiques, les fables épiques du vieil Indostan. N'anticipons pas sur ces événemens.

Nous voyons ainsi se dégager du nuage qui l'avait obscurcie, la lutte soulevée entre Vishnou et Siva. Ce n'est plus Vishnou, sous la forme de tortue (Kourma Avatara), Vishnou sous forme d'ours (Varaha-Avatara), Vishnou-lion (Narasingha-Avatara), Vishnou-nain, combattant Bali (Vamana-Avatara); c'est Vishnou-homme, Rama Chandra, qui s'oppose à Siva, le combat de nouveau comme Crishna, et ne cesse de le poursuivre jusqu'au moment de la pacification universelle, moment où leurs cultes se confondent dans le temple de Jaganatha. Le Ramayana donne, pour symbole de leur lutte, deux arcs, fabriqués par Wishwakarma, l'architecte, le sculpteur, l'artiste des dieux. Les deux arcs, dont les dieux donnèrent l'un à Siva et l'autre à Vishnou, étaient de même grandeur, de même bois et de même forme. Les dieux, voulant plaisanter, demandèrent à Siva lequel de ces arcs était le plus puissant. Il suscita, pour satisfaire les dieux, un combat entre lui et Vishnou. La lutte fut terrible, et Vishnou resta vainqueur. Ce sont les mêmes arcs avec lesquels combattent les deux Ramas, l'un qui doit son surnom à la hache (Parasu), et qui est Brahmane, l'autre, guerrier d'ori-

gine, et surnommé Chandra, fils de la lune, quoiqu'il tire son origine du soleil. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, par suite de l'arrangement panthéistique que le mythe a subi, l'arc de Siva tombe au pouvoir du guerrier vishnouviste, et celui de Vishnou devient l'arme du guerrier sivaïte.

§ III. *Des guerres soulevées entre Rama et Ravana, partisans de Vishnou et de Siva.*

De tous les pëmes indiens, le plus antique est le Ramayana de Valmiki. Quoique le poëme Tchandika, où sont célébrés les combats de Dourga contre Mahishasoura et les autres géans, contienne les élémens des mythes les plus anciens de l'Inde, cependant, sous le rapport de la rédaction, il est impossible de le considérer comme remontant à l'antiquité la plus reculée. C'est dans le Ramayana, poëme riche en épisodes que Valmiki a réunis, et qui appartiennent à une école tout entière de rhapsodes; c'est dans ce poëme, auquel le poète cité par nous a communiqué une sorte d'unité, qu'apparaît la première lueur historique dont on puisse apercevoir la trace vaste et incertaine au milieu des ténèbres mythologiques de l'Indostan. Le guerrier Rama, partisan de Vishnou, quitte Ayodhya (Oude), et va conquérir le Janasthana (le Decan) et l'île de Lanca (Ceylan), où dominaient les Rakshas, commandés par leur roi Ravana. La conquête s'accomplit à l'aide d'Hanouman et de ses singes. Ces derniers ne sont que les aborigènes du Décan, prenant parti pour les Kshatryias contre les Rakshas. Tel est, au fond, l'événement historique qui va se

perdre dans la ténébreuse nuit des temps, et auquel il est impossible d'assigner aucune date. Toutefois, il est certainement antérieur à l'arrivée de Krishna, et à l'introduction du Bouddhisme. D'après des calculs qui paraissent exacts, le dernier de ces systèmes a dû naître dans l'Indostan, à peu près mille années avant l'ère chrétienne. On pourrait donc placer Rama, environ quinze cents ans, et Crishna, à peu près douze cents ans avant cette époque; supputation qui s'appuie sur d'assez nombreuses vraisemblances, tirées, soit de la force même des choses, soit de circonstances étrangères.

L'enlèvement d'une autre Hélène, Sita, épouse de Rama, séduite et ravie par Ravana, forme le nœud de la fable du Ramayana. Sita présente un double caractère. C'est une simple mortelle, fille du roi Janaka; c'est une déesse, incarnation de Lakshmi, épouse de Vishnou. Vishnou s'est incarné dans la personne de Rama, époux de Sita. Rien de plus fréquent dans les poëmes épiques des anciens peuples, que les enlèvemens de femmes : on y voit toujours des noces sanglantes. Sans doute il y a là de l'histoire; mais il est impossible de ne pas y reconnaître aussi un type convenu. La cause première de la division qui s'est glissée dans l'univers, c'est la femme. Elle se présente sous une forme double : elle est vierge, elle est coupable. Elle possède une magie bienfaisante et malfaisante; son oreille s'ouvre à la fois aux accens de l'erreur et de la vérité. Ces idées, cette manière de considérer la femme se retrouvent partout : elles sont fondamentales. Je me contente de les indiquer.

Janaka le guerrier, roi de la cité de Mithila (Tirhut), cité qui appartient à une branche de la dynastie des enfans du soleil : Janaka est père de Sita, beauté qui allume la guerre entre Rama et Ravana. Le roi de Mithila est l'un des adorateurs les plus ardens de Siva. Suivant les Vishnouvistes, ce dieu lui prédit la descente de Rama Chandra auquel Sita doit être mariée un jour. En même temps Siva fait don à son adorateur de l'arc que Rama brise. Cet exploit, que Rama seul a pu accomplir, procure à ce dernier la main de Sita, que son rival Ravana sollicitait également.

Nous avons vu de saints personnages frapper de malédiction, chasser du ciel, et condamner à diverses transmigrations deux concierges de l'Olympe de Vishnou qui s'étaient montrés insolens envers ces personnages. Ces migrations appartiennent évidemment à l'arrangement systématique que subirent les fables primitives. Ils devinrent d'abord les deux frères Titans, Hyranyaksha et Hyranyakasipou, Sivaïtes terrassés par Vishnou, que Siva combat. La scène est transportée, par la suite, du Multan et du Guzurate, c'est-à-dire des régions de l'Inde occidentale, dans le Decan, et dans l'île de Ceylan, dans l'Inde orientale. Ravana et Kumbhikarna, autres incarnations de ces concierges, sont parens des deux autres Titans, ainsi que du fameux Taraka, dont nous avons déjà parlé.

Ravana et Kumbhikarna conquirent l'univers, et donnèrent l'assaut aux Swargas. Mais ils ne purent vaincre Indra qui leur résista toujours; Ravana eut honte de ce mauvais succès. Ce souverain de Lanca

(Ceylan), pour être plus heureux dans ses efforts, consacra cent années de sa longue existence au culte de Siva, la grande divinité de Lanca. Il lui sacrifia ses dix têtes; et jamais, comme nous l'avons déjà dit, Siva ne peut être insensible à un tel sacrifice. A l'instant même ce dieu lui rend ses dix têtes, plus formidables et plus puissantes qu'auparavant. Il lui rend aussi dix mains qui avaient eu tour à tour le sort des dix têtes. Alors les dieux, désespérés, adressèrent le sage Narada auprès de Ravana, que ce messager devait observer et pénétrer, afin de savoir, d'une manière bien précise, quelles faveurs Siva lui avait réellement accordées. Ravana apprit à Narada que le Dieu s'était montré à lui, et que malgré ses précédentes hésitations, il lui avait promis de lui accorder tout ce que Ravana lui demanderait; qu'en effet Ravana, lui ayant demandé la grace de n'être tué qu'après avoir eu un million de têtes abattues, avait obtenu cette faveur. « Il m'a même » accordé, ajouta ce dernier, de n'être jamais soumis » aux chefs des sept mondes, ni à Indra, ni à tel dieu » que ce puisse être. » Malheureusement Ravana avait oublié de demander au dieu qu'il lui accordât de ne pouvoir être vaincu par le fils de l'homme. Rama étant une incarnation de Vishnou, dieu conservateur, détruisit, en cette qualité, l'orgueilleux Ravana. C'est un de ces nombreux sauveurs, de ces héros libérateurs, qui apparaissent si fréquemment dans les religions anciennes : type de ce sauveur promis à l'homme, lors de sa chute originelle, idée fondamentale à laquelle on joint celle d'un bienfaiteur pour telle contrée spé-

ciale, d'un héros patriote, destructeur de la tyrannie étrangère, et qui abolit les sacrifices humains, en punissant les partisans d'un culte sanguinaire : tels furent Hercule, Thésée, Feridoun, Rama et Crishna.

Nous avons vu Narada, messager des dieux, chargé par eux de pénétrer les intentions de Ravana, se rendre auprès de ce géant, auquel il donne des conseils captieux. Il cherche à lui inspirer de la défiance. Il lui dit que Siva, dans son ivresse perpétuelle, jette au hasard mille paroles qu'il n'a ni l'intention ni le pouvoir de remplir. Ravana reste ferme dans sa croyance, et continue, en dépit de ces insinuations, à rendre hommage à Siva qui, à dater du moment où il apparaît à Ravana sous forme de Linga, prend le nom de Veidenath Iswara.

Nous avons parlé de Koumbha-Karna, frère de Ravana. A peine né, il étendit ses bras gigantesques, pour saisir tout ce qu'il rencontrerait, et le dévorer ensuite. Ce fut ainsi qu'il dévora cinq cents des Apsarasas, danseuses célestes de la cour d'Indra, sans compter les femmes de cent Mounis, et un nombre infini de vaches et de Brahmanes. Enfin Brahma le menaça de le détruire, s'il ne mettait des bornes à cette voracité qui menaçait d'engloutir la terre entière. Alors son appétit se modéra, et pendant un laps de dix mille ans, il adressa à la divinité de Brahma ses hommages dévots. Les dieux craignaient que la pratique de ces austérités ne lui valut une bénédiction qui lui conférât l'immortalité, et ils tremblèrent

violemment sur leurs trônes. Ils s'adressèrent à Brahma, et engagèrent l'épouse de ce dieu, Saraswati, déesse de la sagesse, à pénétrer dans le corps du géant, et à lui persuader de demander comme bénédiction une faveur funeste, le don de dormir nuit et jour. Brahma consentit à remplir les vœux du Raksha, qui fut ainsi sur le point de se plonger lui-même dans un sommeil éternel.

Mais les amis du géant, plus prudens que lui, eurent assez d'empire sur Brahma, pour que ce dernier, sur leur prière, changeât la destiné de Koumbhakarna. Le dieu statua que Koumbha dormirait six mois entiers, moins un jour : que pendant la moitié de ce jour, il lutterait victorieusement contre Brahma, Vishnou et Siva; et que, pendant la seconde moitié du même jour, il lui serait permis de dévorer tout ce qu'il pourrait saisir. En effet, il engloutit dans un seul repas six mille vaches, dix mille brebis, autant de chèvres, cinq cents buffles, cinq mille cerfs ; et il but quatre mille tonneaux de liqueur. Puis il entra en grand courroux contre Ravana, son frère, qu'il accusait de le laisser manquer de nourriture. Ce Koumbhakarna avait un palais de vingt milles lieues de longueur : son lit occupait toute la largeur de l'édifice. Ward observe que ce lit et ce palais eussent été fort difficiles à placer : car le Ramayana ne donne à l'île entière que huit cents milles de circonférence. On voit que cette fable, sans s'éloigner de son type primitif, a reçu des additions dans les temps postérieurs. Ailleurs, c'est

Siva et non Brahma qui accorde ces faveurs à Koumbhakarna, et y ajoute la permission de le vaincre lui-même dans un combat.

Dans le Ramayana, les deux frères Koumbhakarna et Ravana n'ont jamais été concierges de l'Olympe de Vishnou. Ravana est petit-fils du sage Pulastya. Ce dernier a engendré le sage Wisrava, père de Ravana et de Couvera. Couvera, dieu des trésors souterrains, obtient de Brahma, sur ses instances, et après de longues mortifications, la souveraineté de l'île de Lanca. Mais son frère Ravana le chasse, le dépossède: Kouvera se retire vers le Kaïlasa, près de Siva. C'est là qu'il demeure encore. Ravana, décidé à poursuivre son frère, soulève dans la paume de sa main la montagne d'argent, le Kaïlasa. Déjà Parvati ressent le premier mouvement de la secousse que cause Ravana. « Quelqu'un remue la montagne, dit-elle à Siva. » Alors Siva enfonce le Kaïlasa, y fait un trou avec le gros orteil de son pied, et le Kaïlasa creusé entoure le cou de Ravana, comme un collier. Il passe dix mille ans dans cette attitude, et avec cet ornement. Enfin Pulastya, son grand-père et petit-fils de Brahma, lui conseille d'adorer Siva, et de se livrer à des austérités religieuses. Ravana, depuis lors, voue à Siva un culte exclusif.

On trouve ailleurs des versions différentes de cette histoire du soulèvement de la montagne. Telle était la vigueur de Ravana, qu'un jour, ayant besoin de réveiller Siva, il se mit à le transporter avec le Kaïlasa, son Olympe, de l'île de Lanca, sur les hauteurs de

l'Himalaya. D'autres veulent, au contraire, que Ravana ait transporté le Kaïlasa du nord au midi, de l'Himalaya dans son séjour de Lanca.

Quoi qu'il en soit, Siva, contraint de fuir la tyrannie de son adorateur, ne put rester long-temps à Lanca. Il se retira décidément vers le nord, où il créa un Kaïlasa nouveau, portant cinq pics. Les douze Rishis le suivirent, et leur retour est diversement localisé dans les montagnes du nord, où nous les retrouverons par la suite.

Il y a là-dessus une remarque curieuse à faire. Le lac de Ravana est situé dans le petit Thibet (région de l'Ournadesa); des rapports ont donc existé entre les localités tibétaines et ceylanaises. Ensuite dans le Thibet comme dans le Decan, le culte du singe est en honneur: car les Thibétains prétendent avoir eu pour aïeul un singe, et les sujets de Ravana, dans le Décan, sont des singes qui se révoltent contre leur maître en faveur de Rama. Serait-on obligé de reconnaître qu'il y a eu dans le principe, non pas similitude d'origine entre les aborigènes du Boutan, du Thibet, du Décan et de l'île de Ceylan, dont les idiomes diffèrent entre eux d'une manière radicale; mais bien un rapprochement entre peuples de localités distantes, une parenté de croyances démoniaques et magiques? En d'autres termes, les aborigènes de l'Inde méridionale, arrivés du nord, auraient-ils ensuite été bannis de l'Inde centrale par les Kshatryias et les Brahmanes descendus des contrées du Kashmir, et venus originairement de la Perse orientale? Dans ce cas il ne fau-

drait plus considérer la conquête du Décan par Rama, que comme une suite de guerres antécédentes que nous ne connaissons pas, sur lesquelles les livres sacrés eux-mêmes gardent le silence, mais que tout rend probable. Les mythes de l'Inde centrale sont encore presque ignorés. C'est toujours au nord, vers les sources du Gange, ou dans le Pandjab, dans le Moultan, dans le Guzurate, dans le Décan, au Bengale, que les Pouranas placent le lieu de leur scène. Un immense territoire reste encore pour nous privé d'exploration mythologique.

Arrêtons notre attention sur un autre fait non moins curieux. Nous avons déjà observé dans quelles intentions, et par quels moyens les mythes originels de l'Inde furent compilés, combinés, interprétés, souvent falsifiés. A l'esprit de système se joignit le désir de pacifier tant de sectes discordantes, et de rétablir l'harmonie entre les peuples asservis et leurs vainqueurs. On transforma donc leurs ancêtres en dieux et en démons; puis dans l'impossibilité où l'on était d'effacer entièrement l'opposition des sectes, on les voit d'accord en dépit d'eux-mêmes, dans une vaste théorie panthéistique. Ainsi il est bien évident que Siva, originairement, est le dieu de Lanca, le dieu de Ravana, circonstance qu'il importait de cacher. Que fait-on? Sans méconnaître son alliance avec Ravana, on brahmanise son culte. On détruit les liens qui l'unissaient, sous son ancienne forme, à ses adorateurs. On va plus loin. Pour prouver que Vishnou et lui ne sont pas d'irréconciliables ennemis, on

le fait maudire Ravana. Tout ceci est fort inconséquent; mais rien de plus aisé que d'en deviner la cause, d'en saisir les véritables rapports. Ici la trame mythologique se trouve mise à nu.

C'est à Lanca que demeurent non-seulement Siva, mais encore Kartikaya son fils. C'est de là que le Bouddhisme, en émigrant, a transporté ce Dieu vers les régions septentrionales, et jusqu'au Thibet. Ravana inventa, dit-on, le jeu d'échecs pour amuser les loisirs de Kartikaya encore enfant. Peut-être avant Ravana, le culte de Siva et de Kartikaya remplaça-t-il le culte des sauvages indigènes de l'île.

Vishnou est enfin las des tyrannies de Ravana. Il résout de s'incarner dans le corps de Causalya, femme du roi Dasaratha, fils du soleil, qui gouverne la ville d'Ayodhya. Mais Ravana, qui apprend cette résolution de Vishnou, fait enlever Causalya par ses serviteurs, pour la plonger dans l'Océan. Vishnou la sauve et la préserve par miracle.

On trouve dans l'histoire de la corneille Bouchanda, un frappant indice de la manière dont se sont combinés et altérés mutuellement les mythes indiens. Cet oiseau amusait Rama, fils de Causalya, dans les jeux de son enfance. Narada, voyant que l'aigle Garouda, monture de Vishnou, est tout fier d'avoir délivré Rama du serpent issu du front de Ravana, et enlacé par ce dernier autour de Rama; Narada, dis-je, pour humilier l'orgueil de Garouda, et lui apprendre que tout dans ce bas-monde est illusion (comme les Védantistes l'enseignent), et que, par

conséquent, il ne faut s'enorgueillir de rien, lui raconte l'histoire de la corneille Bouchanda.

Jadis la corneille était homme. Un jour que, jeune encore, Bouchanda adorait Siva dans son temple, son instituteur, Brahmane qu'une piété sincère animait, entra dans le même temple. Bouchanda, qui croyait valoir mieux que le Brahmane, ne le salua pas. Alors Siva, irrité contre l'orgueilleux, le maudit, et le frappa de misère éternelle. Le Brahmane généreux intercéda pour son disciple, et reçut cette réponse : « Il » est juste qu'il soit puni ; mais, à ta considération, » j'adoucirai le châtiment. Il traversera mille transmi- » grations, privé de bonheur et non d'expérience ni » de sagesse. Il adorera constamment Vishnou, et in- » voquera toujours mon nom. »

Bouchanda mourut comme homme, et renaquit en serpent. Il adora Siva, puis devint Brahmane, et enivré d'une nouvelle bouffée d'orgueil, il oublia la leçon des temps anciens, et dit : « *Mieux vaut adorer un » dieu visible qu'un dieu invisible.* » Pour cette parole, il fut puni par le Rishi, son supérieur en grade, qui le métamorphosa en corneille.

Cependant Siva apaisa la colère du Rishi, et apprit à la corneille l'incarnation de Rama encore enfant. Lorsque le Sauveur vint à naître, la corneille Bouchanda vola vers le lieu de sa naissance, le servit sans relâche pendant cinq années, et, fixant constamment ses regards sur lui, les impregna, pour ainsi dire, d'une partie de l'éclat dont les yeux divins rayon-

naient. Quand la corneille approche de l'enfant, il rit; quand elle s'éloigne il pleure. « Cet enfant serait-il » donc le maître du monde, » se demande Bouchanda? Des doutes la tourmentent; l'illusion, la magie que développe Rama, l'environnent et offusquent sa pensée. Elle devient triste, pensive. L'enfant céleste sourit.

Un jour l'enfant Rama accourt pour saisir son oiseau. La corneille s'étonne de voir le corps de l'enfant tout noir, ses pieds tout rouges et saignans. Effrayée, et pensant avec peine aux douleurs que doit souffrir celui qu'elle aime, la corneille s'envole; mais le bras de Rama la suit. Elle élève son essor, et ce bras la poursuit toujours. Elle atteint le ciel de Brahma; toujours ce bras qui va la saisir. Elle se met en adoration, tombe en extase, se retrouve dans Ayodhya, devant Rama, au sein du palais du roi, et s'aperçoit qu'elle a rêvé. Toute confuse de son illusion, elle vole çà et là, et l'enfant, qui rit toujours de son embarras, ouvre la bouche, l'oiseau s'y précipite. Là Bouchanda vit des cieux, des bienheureux, des merveilles sans nombre. Elle y demeura pendant un nombre infini d'années, en visita toutes les parties, et rencontra partout le même Rama, l'enfant miraculeux et charmant. Un jour qu'elle retournait à sa demeure, située dans cette bouche, elle entend dire que Rama va déployer toute son énergie; agitée, tremblante, elle attend l'événement: Rama ouvre la bouche; l'oiseau en sort, s'abat aux pieds de l'enfant, l'implore, et le supplie de faire

cesser l'illusion qui l'obsède. Rama pose la main sur la tête de l'oiseau, et les souhaits de Bouchanda s'accomplissent.

Ce mythe ressemble à un passage du Bhagavat Gita, où Crishna déroule de grands spectacles aux yeux d'Arjouna. Le monde n'est qu'un jeu, un exercice de la divine magie. Dieu seul est réel. Il est tout. Il se retrouve partout. Panthéisme spiritualiste qui anéantit l'univers et l'homme. La corneille est l'homme déchu, le vieil homme, adorateur du serpent, illuminé par la divinité qui verse sur lui sa grace. Il est adorateur de Siva; mais Vishnou venant supplanter les dieux de cette vieille religion, Siva lui-même est le premier à annoncer ce culte nouveau. Toutes les religions payennes, ainsi que je l'ai déjà dit, attendent, avec un Sauveur, une religion nouvelle. Mais dans ce mythe, le Sivaïsme lui-même est soumis au Vishnouvisme dans un intérêt de secte, et non dans un intérêt de doctrine.

Il paraît que les Daityas ou Rakshas voulurent, sous leur roi Ravana, reconquérir les régions du Nord qu'ils avaient perdues. Souvahou et Maricha sont envoyés par le roi pour accomplir ce dessein. Ces deux Titans empêchent Wishwamitra (de guerrier devenu Brahmane) d'offrir le sacrifice. Alors ce même Wishwamitra qu'une voix intérieure avertit de la venue de Rama, et qui se trouve harcelé à la fois par Lavana fils de Madhou (géant vaincu par Vishnou, lors de la création), et par les fils de Sunda et d'Upasunda (géans dont l'histoire, antérieure à ces événemens, occupe un épisode du Mahabharata, dont Bopp a

donné la traduction), se retire à la cour d'Ayodhya, où il obtient que Rama devienne son disciple, et le suive dans la solitude.

L'ermitage de Wishwamitra est situé vers le confluent du Gange et du Sarayou. Une forêt occupe la rive méridionale de cette dernière rivière. Là s'élevèrent jadis les deux villes Malaya et Kourousha, où régnait Taraka, démon femelle, femme de Sunda, roi des géans, mère du terrible Maricha, chef des guerriers de Ravana, et que nous avons vu plus haut chargé d'arracher aux Kshatryias et aux Brahmanes la possession des régions septentrionales. Selon le Siva-Pourana, la forêt habitée par cette Taraka, voyageait avec elle, comme les cités de Tripoura voyageaient avec les fils du démon mâle Taraka, tué par Scanda. Taraka et sa suite vécurent en cannibales, et se retirèrent vers les bords de la mer. Là ils saisirent un des adorateurs les plus fervens de Siva. Ils allaient en faire leur proie, quand Siva et Parvati, accompagnés de Scanda, se glissant par une fente du rempart qui environnait le domaine de Taraka, vinrent au secours de leur adorateur. Parvati, pendant un certain temps, prit parti pour les Rakshasas. Enfin Siva se prononça également en leur faveur, et resta dans leur pays, sous le nom de Nagisa, le seigneur serpent. Rama tua Taraka.

Ici nous voyons Siva en lutte réelle avec Rama, quoiqu'il ne le combatte pas ouvertement. Siva est cannibale comme Parvati; et cette anthropophagie, commune aux Rakshasas, est en horreur aux Brah-

manes. Elle appartenait au culte des aborigènes, et l'on n'a pas osé l'effacer du Sivaïsme, non plus que l'excès de la débauche et de l'ivresse grossières auxquelles on s'est contenté de donner un sens mystique et védaïque.

Je supprime une foule d'exploits accomplis par Rama contre les agens de Ravana. Maricha, leur chef, est forcé de fuir seul : vaincu par un enfant, il se rend à Lanca. Le moment du mariage de Rama approche. Nous avons déjà parlé du père de sa fiancée, le roi Janaka, sectateur de Siva. Ce dieu lui a donné un arc; et tout prétendant à la main de sa fille ne peut l'obtenir qu'en soulevant et maniant l'arme céleste. C'est grace à cet arc que le faible Janaka échappe au tribut que voulait lui imposer Ravana. Ici se trouvent en opposition deux sectateurs du même Siva, un Kshatryia et un géant.

Ravana, furieux d'avoir échoué dans son projet de conquérir le royaume de Janaka, fait peser toute la cruauté de sa tyrannie sur les faibles Rishis, sur les anachorètes qui vivaient dans les bois, hommes pauvres et humbles, qui répondirent aux envoyés de l'oppresseur : « Nous n'avons que notre sang à lui offrir. » Ravana leur envoya un vase, pour y recueillir tout leur sang ; et les Rishis, forcés d'obéir, le maudirent, en prédisant que ce sang deviendrait le principe de sa chute. Ravana se rit de leur colère. Mais depuis ce moment, tous les fléaux, la peste, la famine, la sécheresse, vinrent désoler l'île de Lanca ; et le monstre se vit forcé de reconnaître les effets de la colère cé-

leste. Il consulta les pontifes qui, sans redouter son châtiment, osèrent lui dire la vérité. Il apprit d'eux que Lanca serait affligée de ces fléaux, tant que le sang des Rishis remplirait le vase. Ravana, instruit de la terrible magie, attachée à ce vase, le fit enterrer sur la frontière des Etats de Janaka, pour répandre sur Mithila les mêmes fléaux qui venaient de désoler Lanka. En effet, Janaka vit tous ses domaines dévastés. Il se soumit en vain aux austérités les plus rigides, et aux expiations les plus puissantes. Les Brahmanes lui conseillèrent de labourer la terre de sa propre main, tandis que sa femme, chargée d'apporter la nourriture au roi agriculteur, jetterait les grains dans les sillons tracés par sa charrue. Janaka, en creusant la terre, heurte, avec le soc de l'instrument du labourage, le vase fatal. Il en sort une petite fille d'une grande beauté. C'est Sita qu'il adopte pour fille, et qui obtient Rama pour époux.

Le sang des Rishis annonce une sanglante subversion de tous les principes moraux et physiques sur lesquels repose la nature et la société. De cette subversion émanent tous les genres de fléaux que fait cesser l'invention des arts de la paix. Sita, comme Lakshmi, déesse des moissons, est épouse de Vishnou. Elle sort de terre, sous le soc de la charrue, comme le nain Tagès, législateur des Etrusques. C'est un symbole de la terre purifiée, rendue à sa beauté native, et une figure de la doctrine sainte qui s'empare de l'ame humaine, et en chasse les maux qui l'affligeaient. Mariée au Sauveur des hommes, elle est destinée à rappeler les

jours d'une félicité sans mélange. Janaka a labouré dans un lieu saint, dans le lieu du sacrifice. Il a travaillé au bien-être religieux de ses sujets, et il se trouve récompensé par la découverte de la belle Sita, qui lui apporte la vérité et la prospérité. On sait que Janaka possédait un arc divin, présent de Siva. Sita, dès l'enfance, soulevait sans peine cette arme sacrée, que Rama devait un jour bander et briser, afin d'obtenir la main de Sita. Janaka, voyant la puissance de l'enfant Sita, se voit forcé de lui reconnaître une force supérieure même à celle de Parvati, femme du dieu Siva. Il voit en elle une incarnation de Lakshmi, épouse de Vishnou. De même, quand il voit Rama briser l'arc, il le juge supérieur à Siva, il le regarde comme Vishnou même.

Lorsque Sita fut d'âge nubile, Janaka ordonna un sacrifice, et convoqua les rois de la terre à cette cérémonie, en annonçant que celui qui briserait l'arc de Siva obtiendrait seul la main de sa fille. Wishwamitra vint présenter à Janaka le jeune Rama son disciple. Ravana, de son côté, oubliant pour une fois la profonde aversion que lui inspirent tous les actes de dévotion, se rend au lieu du sacrifice. Rama l'emporte, et Ravana lui jure une vengeance terrible. Nous savons déjà quel fut le résultat du combat qui eut lieu entre le Brahmana sivaïte, Parasu-Rama, et le guerrier vishnouviste, Tchandra, combat qui succéda aux noces de Rama, revenu, avec son épouse, dans les Etats de Dasaratha. Le Brahmane est forcé de s'humilier devant le Kshatryia. Par une confusion apparente,

dont nous avons déjà rendu compte, Parasu possède l'arc de Vishnou, et Tchandra celui de Siva.

Dasaratha, père de Rama, cédant aux suggestions de Kekaya, mère de Bharata et belle-mère de Rama, bannit ce dernier : son exil dure douze ans, précisément le même laps de temps que dure le bannissement des Pandous dans le Mahabharata. A la mort de Dasaratha, Rama refuse la couronne, la cède à son frère Bharata et continue à poursuivre les Daityas. Il les chasse jusqu'au Janasthana dans le Décan, qui faisait partie du domaine de Ravana, et où Shmuryanaka, sœur de ce dernier, gouvernait à la place de son frère. Elle s'éprend d'amour pour Rama, et tente de le séduire. Rama demeure insensible ; Shmuryanaka, furieuse de son dédain, excite son frère à la venger. Ce dernier enlève la belle épouse de Rama, la jeune Sita, qu'il tient captive dans la ville de Lanca sa capitale. Détails bizarres et curieux, qui ne peuvent trouver leur explication que dans une analyse du Ramayana.

Rama se met en marche pour arracher au ravisseur son épouse enlevée. Il s'enfonce dans la péninsule, et finit par arriver aux bords de la rivière Pampa, située dans les Etats de Sougriva, roi des singes. Plus haut, dans les combats que Dourga eut à soutenir, nous avons vu paraître un démon du même nom. Hanuman, allié à la famille de Sougriva, commande l'armée de ce dernier. Le royaume des singes est en proie à la guerre civile. Rama vint apaiser ces troubles, et les singes reconnaissans s'unissent avec lui contre les Rakshasas, leurs anciens maîtres, et Si-

vaïtes comme eux. Arrêtons-nous un peu sur ce sujet.

Hanuman est une incarnation de Siva, remarquable par sa force prodigieuse. Voici comment on raconte sa naissance.

Siva entendit parler un jour de l'irrésistible puissance de Mohini, magie, illusion de Vishnou. On sait que c'est sous cette forme que ce dieu verse aux Titans le prestige fatal des liqueurs enivrantes, et leur fait goûter les charmes d'une volupté perfide : tandis que sous la forme de Vishnou-Dhanwantara, magie de la vérité, médecin céleste, il verse aux dieux la boisson qui rend immortelle, la liqueur de vérité. Comme les Titans, Siva est curieux de connaître Mohini, et d'éprouver sa puissance. Il se laisse séduire comme eux par la beauté matérielle, ce qui prouve ses rapports et son alliance avec eux.

Il se rend donc, accompagné de Parvati, à la mer blanche, Cshiroda, océan de lait que les dieux et les géans ont battu et changé en beurre. Ce fut de là que sortirent, comme nous l'avons dit, les boissons enivrantes, et l'immortel Amrita. Après cette opération, l'on vit s'élever, du sein de ces flots de lait, la péninsule blanche qu'ils environnaient et frappaient; espèce de paradis, où Vishnou et Lakshmi furent unis. Ces deux divinités vont au-devant de Parvati et de Siva. Vishnou, qui connaît les intentions de ce dernier, veut, mais sans succès, le détourner d'une entreprise qui l'assimilerait aux Titans. Mohini apparaît au milieu du cercle que forment Vishnou et

Lakshmi assis d'un côté, Siva et Parvati de l'autre; c'était ainsi que se trouvaient placés les dieux et les Titans, lorsque Mohini leur versa tour à tour les deux boissons différentes.

Siva, à l'aspect de Mohini, conçoit une passion effrénée. Il se précipite sur ses pas, et elle le fuit. Ici nous retombons dans ces détails impudiques, qu'il est également impossible de supprimer et d'exprimer. *Siva, Mohinim persequens, semen in terram invitus effundit; quod a Vishnuvio cum summa reverentia colligitur, et ab ejusdem inhabitu intra aurem mulierculæ cujusdam inspiratur.* Cette jeune femme Anjani, faisait Tapasya ou pénitence. Le souffle de Vishnou, Vayou, ayant déposé de cette étrange manière le germe céleste, elle accouche d'un jeune garçon folâtre, pour qui le jeu est une passion violente. Un jour, prenant le soleil pour un magnifique joujou, ou pour un beau fruit suspendu aux branches de l'arbre des cieux, il s'élança comme Phaéton pour s'en emparer. Son bras saisit en effet le timon du char dans lequel voyage le dieu du jour; char qui se brisa, et entraîna l'imprudent enfant dans sa chute. On reconnaît Phaéton, Prométhée, l'homme déchu de la fable ancienne. Défiguré, disloqué par sa chute, qui lui brûla les cheveux et la peau, il reçut le nom d'Hanouman, titre qui se rapporte, dit-on, aux écorchures de sa peau, et qui me semble plutôt avoir trait à la fracture de son épine dorsale.

Hanouman est donc un symbole de l'homme déchu, engendré dans la folie de l'illusion, mais né pur et vierge, parce que, dans sa conception, le souffle de

vie de l'Eternel s'y était mêlé. On appliqua comme prototype et comme symbole cette grotesque création de l'imagination sivaïte : on l'appliqua, dis-je, à un peuple de sauvages aborigènes du Décan, de Tchandalas opprimés par les Rakshas. Probablement ils adoraient, sous figure de singe, une Divinité que la fable brahmanique idéalisa ensuite selon son esprit. Ces singes, qui environnent Rama, comme les Cercopes sauteurs environnent Hercule, comme les singes sacrés de la religion égyptienne, représentent, selon toute apparence, d'anciens mimes, bouffons de la cour. C'est à leur dieu Hanuman, ainsi qu'à eux, que l'on attribue l'invention des jeux dramatiques, attribués de même en Grèce aux Satyres et à Silène, et nés aux fêtes de Bacchus, comme leur berceau indien est placé pendant celles de Rama. Mais en même temps c'est aussi un peuple; ce sont les aborigènes des forêts, tombés dans le mépris dès avant la conquête, mais qui, à une époque plus éloignée encore, jouissaient d'une existence respectée, puisque l'on se servait alors d'eux pour combattre les Rakshas, leurs maîtres et leurs oppresseurs. Une foule d'idées mythologiques, infiniment curieuses, se rattachent à ces êtres bizarres, dont Lobeck, Welker, Creuzer, Hullmann, et d'autres, ont parlé savamment, sans les rattacher toutefois aux singes de Hanouman, et sans s'écarter des Cercopes helléniques.

On trouve dans Baldæus une tradition des côtes du Malabar, où la naissance de Hanouman est racontée avec des circonstances différentes. Siva et Parvati,

passionnés pour la danse, et danseurs habiles, s'exercent devant l'assemblée des dieux qu'ils amusent ainsi. Il faut voir chez ce danseur Siva, chez Parvati, la déesse aux pas légers, une image du rapide mouvement des choses célestes et terrestres, des révolutions des astres, et de la fuite de la vie qui s'écoule. Le théâtre où s'exécute cette danse, c'est l'univers; l'assemblée des assistans, ce sont les dieux physiques, incorporés sous forme élémentaire, et sous d'autres formes. On doit y voir aussi un symbole cosmique, une danse indiquant le mouvement des astres, et les voyages de l'ame à travers les corps célestes représentés par ces danses. La bouffonnerie antique ne manquait pas d'en confier la parodie aux gambades bizarres des singes.

Siva et Parvati, occupant la scène du monde à eux d'eux, voulurent donner aux dieux un nouveau spectacle de cette espèce: déjà ils étaient en scène, quand un singe mâle et un singe femelle vinrent s'ébattre sous leurs yeux. Parvati fut ravie de la gentillesse et de l'agilité de ces ébats, si bien qu'elle invita son époux à faire comme eux. Or, comme les singes ne font que parodier tout ce qu'ils voient, c'était exhorter son mari à se parodier lui-même. Siva et Parvati allèrent dans la forêt, s'y métamorphosèrent en singes, jouèrent et s'amusèrent à l'instar de ces animaux. Tous les dieux étaient accourus pour assister à cette danse; mais Parvati et Siva étaient introuvables. Parvati, montée sur un arbre bambou, était devenue mère. On envoya, pour les chercher, le dieu du vent,

Vayou. Ce dieu leur apprit que l'assemblée céleste les attendait. Alors Siva et Parvati reprirent leur forme véritable.

Parvati, qui se sentait dans l'état de grossesse, et qui savait, qu'ayant pris la forme d'un singe, elle accoucherait d'un animal de cette espèce, arracha l'enfant de son sein, et ordonna au dieu du vent de le transporter dans le sein d'une autre femme. Cet enfant-singe fut donc déposé dans le sein d'Anjani, épouse de l'un des dieux; et ce fut elle qui engendra le célèbre Hanuman. Siva et Parvati recommencèrent ensuite à danser. Un jour Parvati, ayant perdu au milieu du mouvement de la danse le bijou qui ornait sa chevelure, eut l'adresse de le ramasser avec l'orteil de son pied, et de le replacer si subtilement et si vite à sa première place, que personne ne s'en aperçut. Les femmes des Nayrs imitent encore cette danse; non-seulement elles exécutent des pas en public, mais elles laissent tomber, au milieu de leurs jeux, leurs bijoux, leurs bracelets, leurs vêtemens même, et finissent par rester, en face des assistans, dans un état de nudité complète. Débris de la religion aborigène, étrangère au sens réel des institutions brahmaniques.

Le Ramayana contient le même mythe sous d'autres formes. Mais dans le fond, toutes ces idées se ressemblent, et aboutissent à la même pensée fondamentale. Selon l'épopée que je viens de nommer, Vishnou ordonna aux dieux de créer des formes de singes, en s'unissant aux Apsaras, nymphes, et aux Gandhar-

vas, filles des musiciens célestes. Les autres filles des génies, auxquelles les dieux vont s'unir, sont d'une nature plus ambiguë. Ce sont les Yakshis, filles des gardiens auxquels est confiée la surveillance de l'or et des métaux au sein des montagnes. Quelquefois on les confond avec les Rakshasis. Le démon femelle Taraca est ainsi nommé une Yaskshi, femme d'un Yaksha. Ce ne sont pas seulement des Yakshis, mais aussi les filles des hydres, des ours (1), des Vidyádharis, des Kinnaris, êtres mythologiques, dont le ciel d'Indra est peuplé. Citons le texte entier ; on y verra Rama ayant pour alliés tous les habitans des vastes forêts du midi de l'Inde, qui vont, commandés par lui, combattre les Rakshasas, peuple civilisé qui habitait les villes et avait fondé des empires. Voici cet extrait du Ramayana (Livre I, sect. 16.).

« Quand Vishnou fut devenu le fils du grand roi Da» saratha, voici comment parla aux dieux assemblés, » Brahma, être divin, qui ne subsiste que par lui-même.

« Afin d'assister Vishnou, engagé maintenant pour » le salut commun dans une juste entreprise, créez-lui » de puissans alliés, capables de revêtir toutes les » formes, magiciens habiles, pleins de valeur, rapi» des comme le vent, doués d'intelligence, instruits » des préceptes de la vertu. Que leur puissance soit » semblable à celle de Vishnou même. Qu'ils soient in» vulnérables, fertiles en stratagèmes, doués de corps

(1) Ces animaux, ainsi que les singes, désignent les aborigènes des montagnes de la péninsule.

» célestes, adroits à manier toutes les armes. Qu'ils » soient immortels comme les dieux même dont l'am- » broisie est l'aliment. Unissez-vous aux nymphes prin- » cipales (Apsaras), aux principales musiciennes (Gan- » dharvas) , aux filles des mineurs (Yakshas), à celles » des hydres , des ours , des Vidyadharas et des Kin- » naras (1); unissez-vous également aux filles des autres » singes femelles , et vous engendrerez des fils à corps » de singe, dont la puissance sera égale à la vôtre. » Voyez ; ma bouche s'ouvre comme un gouffre, et » déjà en sort l'ours puissant, Jambouvan, dont le » grondement sourd annonce la venue. »

Ici, de même que dans l'autre mythe rapporté par Baldæus , les dieux produisent les singes en s'unissant à des êtres fantastiques, dont la plus grande partie vit au sein des forêts. Dans la fable de Crishna , nous verrons la tribu des ours jouer un rôle à peu près semblable à celui des singes dans la fable de Rama. Comme la force principale des Rakshas consiste dans l'usage qu'ils font de la magie , et que , pour attaquer les dieux, qui conservent toujours leur forme première , ils se métamorphosent de mille manières, il est nécessaire que les alliés des dieux soient également des magiciens. La démonologie et la magie noire sont la base du culte des Rakshas, des ours et des singes, c'est-à-dire de deux ou trois nations habitant l'Inde , et spé-

(1) Filles des Vidyadharas et Kinnaras. Les premiers possèdent le savoir. Le mot *Kinnara* vient de *Kin*, quoi, qu'est-ce ? et de *Nara*, homme. Ce sont des génies.

cialement l'Inde méridionale, avant que de nouvelles races ne fussent venues s'établir dans ces contrées. Mais continuons à rapporter le récit du poète.

« Quand les êtres célestes eurent entendu ces paroles du dieu, ils engendrèrent une postérité de singes. Des héros-singes naquirent des grands sages, des Siddhas (1), Vidyadharas, Hydres, Charanas (2). Indra procréa Vali, souverain des singes, dont la splendeur égale celle de son père illustre. Tapama, dieu du soleil, dont la dévotion est si ardente, eut pour fils Sougriva. Vrihaspati donna le jour au sage Tara, singe puissant, chef d'un nom illustre et sans égal. Le fils de Dhanada (3) fut l'heureux Gandha-Madana (4). Vishwakarma, l'architecte céleste, eut pour glorieuse progéniture, Nala, le vaillant singe. Le fils de Pavaka (le feu) fut Nila le fortuné. Son énergie, sa gloire, sa valeur resplendissaient au loin comme le feu. Les Aswinas (dieux gémeaux), dont on admire la beauté et l'agilité, mirent au monde Minda et Dwivida. Varouna devint père du singe Soushena. Le puissant Sharabha dut le jour à Paryanya, roi des nuages. Enfin le fils de Marut, le vent (5), fut Hanouman, l'être de prospérité, destructeur comme la foudre,

(1) Poètes des dieux.

(2) Panégyristes des dieux.

(3) Kouvera, dieu des richesses.

(4) Gandha-Madana est à la fois le nom d'un singe, et celui d'une haute montagne couverte de forêts.

(5) C'est le souffle de Vishnou, qui transporte chez Anjani le germe de Siva.

rapide comme Vinateya (1), il dépasse en sagesse et en force les singes les plus renommés et les plus puissans.

« Ainsi fut engendrée cette forte armée, destinée à détruire Ravana aux cinq têtes, et composée de héros, dont l'énergie n'avait aucunes bornes, et qui pouvaient revêtir toutes les formes tour à tour. Aussitôt se trouvèrent appelés à l'existence ces ours, singes, Gopouchchas (2), dont la haute taille les faisait ressembler à des éléphans ou à des montagnes : incarnations des puissances célestes. Chacun des dieux produisit un fils qui lui était semblable par la forme, par la force, par les habitudes. Tous ces dieux, ces sages, ces êtres célestes, parcourant les forêts, s'allièrent à un nombre égal de nymphes d'espèces diverses, qui devinrent mères de ces singes merveilleux, tigres et lions par l'orgueil et la force. Ils lancèrent dans la mêlée des rochers et des montagnes. Terribles, ils déchirèrent les ennemis avec leurs dents et avec leurs ongles. Habiles et rompus au métier des armes; sachant transpercer de flèches et briser les arbres les plus élevés ; doués d'une vélocité de course qui faisait honte aux flots de l'Océan : leurs pieds, arrachant la terre de ses bases, causaient l'inondation des mers ; leurs mains, s'élevant dans les airs, saisissaient les nuages. Ils s'emparaient sans crainte des éléphans qui, enivrés du suc des palmiers, parcouraient les forêts,

(1) L'aigle Garouda.

(2) Singes à queue de vache.

et faisaient tout trembler. A leurs redoutables cris, les oiseaux qui habitaient les cimes des arbres tombaient effrayés.

« Des milliers de singes vinrent habiter les montagnes peuplées par les ours. D'autres choisirent des forêts différentes pour lieux de leur résidence. Les principaux chefs se tinrent près des deux frères, Sougriva, fils du soleil, et Bali, fils d'Indra. D'autres se rangèrent près de Nala, de Nila et de Hanouman, parcourant les bois, poursuivant les lions et les tigres dans leurs retraites, effrayant par des cris les reptiles monstrueux. Le vaillant Bali, au bras puissant, protégea les ours et les singes. Ainsi furent peuplés les montagnes, les forêts, les bords de l'Océan et des rivières. Les chefs des singes, en se rassemblant, pouvaient se comparer à des nuages épais qui vont, en grondant, converger vers le point central des cieux, et à la vue desquels il se fait, sur la terre, un silence terrible, universel. »

Nous avons abrégé cette description d'une mythologie grandiose. Elle n'a pu naître que dans cette péninsule de l'Inde, où les tableaux d'une nature enchanteresse et terrible, avec ses convulsions, ses orages, ses sourires et ses grandeurs alternent d'une manière si étonnante. Il faut considérer, sous un triple point de vue, les singes qui jouent ici un si grand rôle: d'abord ce sont des animaux reputés sacrés par les aborigènes, qui transmirent ce culte aux Indiens ; ensuite ce sont des incarnations des dieux de la mythologie indienne, et des manifestations de la

puissance de ces dieux qui composent le grand ensemble, l'univers, accourant au secours de Rama, se concentrant dans son essence divine : enfin c'est un symbole des aborigènes eux-mêmes, qui, par haine contre les Rakshas, leurs anciens maîtres, appuyèrent les Kshatryias de la secte de Vishnou, les nouveaux conquérans. Ces mêmes singes, environnant Rama dans son triomphe, parodient ailleurs les dieux qui les ont engendrés. Ils paraissent comme bouffons, jongleurs, mimes satiriques à la cour des dieux, où ils représentent, sous forme dramatique, les exploits de Rama, et créent les Natakas, les drames de l'Inde. Ils offrent, sur une foule de points, une frappante analogie avec les Cercopes, les Cyclopes, les Faunes, les Silènes, les Satyres du mythe occidental. Ce sont des types communs appartenant à un paganisme primitif, et transportés dans des localités diverses.

D'abord Hanouman, gardien du jardin de Sougriva son maître, empêche le frère de Rama d'y cueillir des fruits pour secourir son frère épuisé de lassitude. Il y a hostilité entre les singes et les guerriers. Mais Hanouman se trouve bientôt éclairé sur ses vrais intérêts ; et alors il commence à chanter l'hymne de Vishnou. Il promet à Rama que les singes l'assisteront dans son expédition contre Ravana, pourvu que Rama lui-même veuille apaiser la guerre flagrante entre les deux frères Vali et Sougriva, rois de l'empire des singes. Ce Bali ou ce Vali, prince de la race des singes, antagoniste de Rama, est une vivante image de la guerre allumée entre les indigènes du Décan, guerre

dont les conquérans étrangers profitèrent. Nous avons vu plus haut qu'un autre Bali était chef des Asouras, quand la mer de lait fut battue, et qu'il régnait dans le Décan, où il perdit la vie sous le poignard de Vishnou métamorphosé en Brahmane. Ici Vishnou, métamorphosé en Kshatryia, égorge également le second Bali. Les deux Balis, le Titan et le singe, sont les représentans d'un puissant empire, élevé dans la même contrée. La fable panthéistique admet que les deux Balis, ayant été tués de la main de Vishnou, jouissent d'une félicité éternelle. Ainsi les sectateurs de Siva sont reçus parmi les serviteurs de Vishnou, et obtiennent, grace à lui, la béatitude. L'être qui succombe aux effets de la colère d'un dieu, est un objet de pitié pour ce dieu qui sait le récompenser magnifiquement.

Après la mort de Vali, Sougriva son frère obtint la royauté parmi les singes, et prit possession de Kiskindhya, royaume peuplé de ces animaux. Angada, fils de Vali, se soumet à Rama qui le met en faveur près de Sougriva son oncle. Nous verrons plus tard Crishna lui-même succomber sous une incarnation de Vali, qui ressuscite dans un autre corps. Preuve irrécusable, que dans la péninsule, l'assujettissement des indigènes a été lent, conditionnel et successif.

Rama, que l'enlèvement de Sita navre de jalousie, et qui est inquiet du sort de sa femme, s'adresse à Sougriva, qui députe vers les quatre points cardinaux de l'empire, possédé par le tyran Ravana, Hanouman et trois autres singes, au nombre desquels est Angada fils de Vali. Hanouman pénètre jusque dans l'intérieur

de Lanca. Là se déploie une série d'événemens que le poëme, où il est question de la conquête de Lanca par Kartikaya, imite visiblement du Ramayana, à moins que les deux poètes n'aient puisé à une source commune. Hanouman brûle la ville de Lanca, à l'exception du palais où Sita est enfermée; le singe se procure une entrevue avec elle. Il revient près de Rama, et l'armée des singes se met en mouvement; elle fait sa jonction avec l'armée des ours, que commande le sage Jambavan, émané de Brahma: d'une voix unanime on lui décerne le commandement de la double armée. Hanouman trouve un moyen extraordinaire de former un pont improvisé sur lequel l'armée passe: il enlace et accroche sa queue au rivage de la péninsule, où se tiennent les guerriers singes: puis s'élançant vers le bord opposé, il se cramponne avec ses pattes dans l'île de Ceylan. C'est ainsi que se bâtit le pont de Ramisseram: ce sont les îlots de rochers qui s'étendent et forment comme un pont naturel entre les deux contrées. D'autres traditions rapportent qu'Hanouman offrit seulement à l'armée ce moyen de transport, et que les singes et les ours, ayant rejeté sa proposition, apportèrent des rochers sur lesquels ils passèrent, et dont les débris subsistent encore.

Dans le Siva Pourana, où tout est arrangé selon les doctrines propres au Sivaïsme, on nomme Siva, Ramiswara Linga, et comme tel, il est adoré dans la région dont je parle, pour avoir exaucé la prière de Rama, campé avec l'armée des singes sur les bords de l'Océan, et demandant qu'il lui fût accordé de le tra-

verser. Rama est le héros vishnouviste. Iswara est Siva, le Seigneur. Dans le temple de Ramisseram (Ramiswara), Siva et Vishnou contractent une ligue contre Ravana, auquel Siva et Kartikaya prêtent leurs secours. Arrangement qui résulte (nous l'avons remarqué fréquemment) de la fusion pacifique des sectes, dont la réunion composa le vaste ensemble de la mythologie populaire, composée par des poètes brahmaniques.

Vibhishana, frère de Ravana, se sépare de la cause du géant, et passe dans le camp de Rama, où il adore Vishnou, qui lui transmet, après la mort du tyran, la souveraineté de Lanka. Cette guerre si remarquable ne peut être bien approfondie, je l'ai dit plus haut, que dans un examen de la religion de Vishnou, où le Ramayana serait analysé dans son ensemble. Qu'il nous suffise ici d'en avoir indiqué les grands traits dans l'intérêt du Sivaïsme. Ajoutons à ces traits une nouvelle scène qui nous révèlera encore mieux cette intention de pacifier les sectes discordantes, et d'élever, sur leur fusion définitive, le pouvoir brahmanique; intention qui a présidé à l'artificielle combinaison des croyances ennemies. Ce récit est tiré du Padma Pourana, poëme vishnouviste, section de Patala ou des régions infernales.

Rama est originaire de Saca, terre blanche, pays des Saces, paradis terrestre de la mythologie indienne, région où Vishnou, après que la mer de lait fut changée en beurre, épousa Lakshmi. De retour de ses longues courses à travers l'orient, le midi de l'Inde, et l'île de Ceylan, Rama désire revoir le paradis occi-

dental, patrie de Vishnou et des Vaishnavas. Rama monte avec Siva dans un char céleste, et atteint en peu de jours le Sacadwipa; Siva, il est vrai, s'était fait attendre long-temps. Caché avec la belle Parvati dans une grotte enchanteresse, il avait, ce qui lui arrive souvent, oublié l'univers, ses promesses, et, par sa distraction, mis en danger l'entreprise de Rama. Comme le soleil, en hiver et dans les temps pluvieux, s'éclipse fréquemment, il arrive de même à Siva de s'amuser pour son compte, et de disparaître à tous les regards.

Rama, ennuyé de l'attendre, voulait partir sans lui, lorsqu'un Rishi, sectateur de Siva, apparut à ses yeux. Ce Rishi enlevait alors une femme qui avait abandonné son époux, Mouni plein de piété, sectateur de Vishnou. Rama, dont le ravisseur adultère affronta les regards avec audace, ordonna au Rishi de renvoyer la femme vers son époux; ensuite, emmenant avec lui le saint personnage, son partisan, il visita les monts Localoca qui environnent l'univers: c'est le fameux Atlas, ce sont les Ryphées, c'est le Caf des Persans. Cependant Siva se ressouvient de sa promesse, un peu tard à la vérité; il monte sur son char céleste et atteint Rama; tous deux enfin, réunis, décrivent le tour des monts Localoca, sur les cimes desquels se trouve tracée la route des planètes. C'est le voyage du soleil des Vaishnavas, et du soleil des Saïvas, ou du Logos, force ordonnatrice de l'univers conçue de deux manières, et dans deux systèmes

différens; c'est le soleil accomplissant sa tournée annuelle, et parcourant le zodiaque.

Rama demande au Mouni qui l'a suivi ce qu'il a fait de sa femme qu'il vient de lui restituer : le Mouni répond qu'il l'a perdue de nouveau, qu'elle s'est rendue au Tamobhaga-Giri, à la montagne des ténèbres, de la sainte obscurité, dans le sein de la Divinité impénétrable, dans l'asile de la mort et de l'éternelle félicité. Siva console sa profonde tristesse, et lui dit : « C'est là que nous allons, tu nous accompagneras. » Assistés par la splendeur éblouissante de Sambhou (Siva), ils se rendent au pays des ténèbres, où nulle créature ne vit. Là étincelle seule la beauté de Vishnou, auquel Siva rend un perpétuel hommage.

Le mythe nous montre aussi le même Siva plongé dans une extase; il en sort enfin, retrouve le sentiment de lui-même, et Parvati veut savoir quel a été l'objet de sa contemplation. Siva lui apprend que c'est Rama-Chandra, incarnation de la Divinité. Parvati, qui croit que la Divinité n'a pas de formes visibles, et qu'une telle assertion serait contraire au texte des livres saints, prie son époux de l'éclairer et de lui dévoiler un si grand mystère. Siva y consent pourvu que son entretien à ce sujet ait lieu dans une vaste solitude, au sein du recueillement le plus profond. Il choisit à cet effet un bois sombre, obscur et lointain, d'où il chasse tous les animaux, spectateurs profanes, recommande à Parvati de fermer les yeux, afin d'éviter toute distraction, lui conseille de concentrer, sur

l'objet qui l'occupe, toute l'énergie de sa pensée, et de ne l'interrompre pour le questionner que toutes les fois où quelque mystère dépasserait les bornes de son intelligence.

Tous deux alors immobiles et les yeux fermés, se placent dans une attitude contemplative, et Siva commence à révéler ses secrets à Parvati, bien persuadé que personne ne l'écoute. Quant à Parvati, le désir de s'instruire combat en elle, mais combat vainement, l'ennui de la totale inaction où elle se trouve plongée. Elle écoute, réplique rarement, et à mesure que ses interrogations deviennent moins fréquentes, le sommeil s'empare d'elle. C'est une naïve parodie de la monotonie inhérente aux sublimes entretiens.

Siva, qui ne s'aperçoit pas de cette distraction de sa femme, continue à l'instruire. Il est d'autant moins disposé à soupçonner la vérité, que long-temps après le moment où elle a succombé au sommeil, les questions adressées à Siva par une voix semblable à celle de Parvati, ont continué. Enfin Parvati elle-même se réveille, et le premier mot qu'elle prononce atteste la longue absence de son esprit; elle fait une question à laquelle Siva a depuis long-temps répondu. Le dieu s'étonne et gronde sa femme. Elle avoue qu'elle a dormi; mais le dieu, qui sait qu'une voix a continué le rôle de Parvati, pendant l'assoupissement de cette dernière, soupçonne enfin qu'un animal de la forêt a écouté tout l'entretien.

En effet, au moment où le dieu chassa tous les hôtes des bois, un jeune perroquet sortit de l'œuf sans être

aperçu de Siva, et ne put quitter le nid qu'avait déjà abandonné sa mère. C'est ce perroquet (emblème du divin Cama, dieu de l'amour) qui a entendu tout ce que Siva avait dit à Parvati; c'est lui qui a continué les questions de la déesse. Siva est furieux, et veut punir le téméraire perroquet. En vain il allègue comme excuse, que lors de l'arrivée de Siva, il n'avait pas brisé sa coque, que, par conséquent, suivre sa mère lui avait été impossible, et qu'à peine éclos, au commencement des sublimes leçons, données par Siva à Parvati, il avait même ignoré la prohibition imposée par ce dernier. Ces excuses sont vaines. Le grand dieu, Mahadeva, jure qu'il sera vengé : l'oiseau épouvanté fuit, la terreur lui prête des ailes; et pour échapper à la colère de Siva, il va se réfugier dans le sein du célèbre Vyasa, compilateur du Mahabharata, poëme où les exploits de Crishna sont chantés, comme ceux de Rama font le sujet du Ramayana, épopée de Valmiki. L'oiseau supplie qu'on lui accorde asile, et dans sa terreur, sans attendre une réponse, il va se réfugier dans le corps de l'épouse du saint pénitent Vyasa. Ce dernier apaise Siva, et l'ame du perroquet, enfin délivrée de ses craintes, pénètre dans le corps de Shuka-Deva, fils de Vyasa. Polier raconte ses aventures, qu'il ne servirait à rien de rapporter ici. Shuka-Deva reçoit les leçons de Janaka, père de Sita, ancien sectateur de Siva, qui s'était converti au Vishnouvisme : de même qu'autrefois Siva lui avait accordé les biens terrestres, Vishnou lui prodigue maintenant les biens célestes. Ainsi s'accomplit l'entière

soumission de la secte sivaïte à la secte vishnouviste, soumission qui succède à la guerre chantée dans le Ramayana. Nous ne tarderons pas à voir le Sivaïsme, reprenant des forces, se préparer à une lutte nouvelle, et soutenir cette autre guerre chantée dans le Mahabharata.

(*La suite au numéro prochain.*)

MÉLANGES.

ŒUVRES DE SCHILLER.

Le génie de Schiller diffère en tout de celui de Gœthe. Le dernier poète est lyrique par excellence, l'autre ne possède pas même l'ombre du talent lyrique; il est constamment rhétoricien. Ce n'est qu'à force d'étude et de conception que Schiller est parvenu à dessiner quelques caractères qui sont dans le vrai, qui se retrouvent dans une nature idéale. Gœthe, au contraire, à force de se négliger et de peu soigner ses Œuvres dramatiques, a fini par dépeindre quelques caractères factices, quoiqu'il possédât spontanément et nativement le don divin de la création. Sous le rapport du style encore, les deux amis ne se ressemblent pas davantage; le style de l'auteur de Faust et du Tasse a été constamment à la hauteur de tous ses sujets; Racine n'est pas plus élégant, Shakespeare n'est pas plus énergique, Sophocle n'est pas

plus pur. Quant à Schiller, sa manière d'écrire fut d'abord lourde, monotone et extravagante; elle s'ennoblit en s'épurant, mais il lui resta toujours quelque chose d'emphatique et de peu harmonieux, de redondant dans le genre du prosateur Thomas.

Il y a deux époques marquantes dans la vie littéraire de Schiller. D'abord, on le voit armé d'une éloquence grotesque, déclarer la guerre à la société, comme s'il eût été poète de *la Constituante;* ensuite il revient à pas de géans vers la route sociale : sa poésie, d'abord vaguement déiste, ensuite médiocrement protestante, finit par se reposer avec force dans le catholicisme. La muse de Gœthe ne fut ni déiste, ni protestante ; elle alterna constamment entre le catholicisme et le panthéisme. Schiller est né avec plus de sérieux dans l'ame que Gœthe, et ce dernier avec plus de profondeur dans l'esprit que son rival de gloire. Schiller, né inquiet, et ne pouvant se contenter de son propre génie, creusa les questions, sinon à une grande profondeur, au moins avec une ardeur extrême. Gœthe, né positif, et clairvoyant par nature, dissipa un peu les dons du génie ramassés dans son esprit, se livra trop aux impulsions du dehors, et ne s'établit pas assez dans les questions, pour pouvoir rapidement les parcourir toutes.

Schiller leva, dans sa première jeunesse, son bouclier contre la société par son drame extravagant *des Brigands.* Il est hideusement écrit, le style en est tantôt pompeux jusqu'à la folie, tantôt plat jusqu'à l'excessive trivialité. Les caractères sont tracés avec une

extrême grossièreté, et se prononcent sur leurs opinions et sur leurs intérêts avec une brutale franchise. Le sujet intéresse par lui-même, c'est la parabole du *Fils perdu;* mais l'auteur allemand l'a trop fait descendre dans la sphère bourgeoise moderne, et l'époque du moyen âge, que le titre indique, n'y est nullement caractérisée. On voyait s'énoncer, par cet horrible mélodrame, un jeune homme de grandes espérances, d'un talent marquant, qui visait partout à la profondeur, soit dans la peinture des caractères, soit dans la conception du sujet. Le génie dramatique de Schiller y est déployé dans son germe, et plusieurs scènes pourraient être terribles et vraiment pathétiques, si le style n'en était constamment ou burlesque ou dégoûtant.

Fiesque, drame historique, et *Amour et Intrigue*, tragédie bourgeoise, ne valent pas mieux que *les Brigands*, quant au style, et leur sont très-inférieurs sous le rapport du génie. Il y a de la force dans ces deux tableaux: mais l'auteur s'y montre avec moins d'enthousiasme et de verve, il approfondit moins son sujet. L'intention dramatique des caractères est très-marquée ; mais tout est outré jusqu'à l'incroyable, et devient risible à force de vouloir atteindre au grand. La tragédie bourgeoise est, à mon avis, le pas le plus rétrograde que Schiller ait jamais fait dans la carrière des lettres.

Les poésies lyriques de notre poète, à cette première époque de sa carrière littéraire, sont dignes d'un forcené qui chercherait des extases au sein de l'ivrogne-

rie. Il a voulu se faire dithyrambique, mais il n'a rien compris à la véritable nature de ce genre de poésie. Quelques chansons d'amour indiquent déjà suffisamment, par leur excessive médiocrité, que Schiller n'a jamais su peindre ce sentiment, dans le tableau duquel Gœthe excelle.

Les compositions historiques que Schiller fit sous la même inspiration antisociale que les œuvres dont nous venons de parler, sont ce qu'il y a de moins approfondi en histoire. Le récit de la révolution des Pays-Bas contre le pouvoir espagnol, est faux d'un bout à l'autre, et nulle part puisé dans les sources; je n'ai pas besoin de dire qu'il est écrit de ce style inconcevable, dont les échantillons éclatent dans *les Brigands*, *Fiesque*, *Amour et Intrigue*, *etc.*

Nous arrivons à une époque intermédiaire, où Schiller est encore tout ce qu'il fut dans sa première jeunesse, mais où il commence déjà à s'épurer et à aspirer à l'*idéal*. Ce changement est marqué par le total abandon de la prose pour ses compositions dramatiques. *Don Carlos* est en vers. Le grotesque des caractères, marqués avec une rigueur excessive, existe, comme par le passé, mais le style s'est amélioré: sans cesser d'être bouffi et emphatique, il est devenu plus éloquent; les accens en sont plus nobles, et plus dignes de la muse tragique. Le héros de la pièce est le marquis de Posa, être imaginaire, sous le masque duquel Schiller a voulu peindre le prototype d'un *vertueux révolutionnaire*, une madame Roland devenue homme, et s'immolant à la Brutus, pour ce qu'elle

croit être la cause du genre humain. Ce marquis de Posa est d'une bizarrerie qui n'a pas d'égale au théâtre. C'est un enthousiaste de phrases, comme on en a pu étudier dans la faction girondine : seulement l'auteur allemand y a mêlé sa couleur fantasque, son vague et son incohérence.

Dans ses *Lettres sur Don Carlos*, Schiller commence déjà à *raisonner* son système dramatique, et à entrer dans la carrière de la haute critique. Il n'y a jamais été ni profond ni éminent; à cet égard les Allemands possèdent des chefs-d'œuvre de critique, vrais morceaux de haute littérature, tracés par Lessing et les deux frères Schlegel. Schiller, qui voudrait être subtil, est toujours pénible et torturé. C'était l'époque où commença la célébrité de la philosophie de Kant; Schiller l'embrassa avec ardeur, mais avec peu de succès; son esprit n'était pas classé pour les catégories et le génie mathématique du sage de Kœnigsberg, qui renversa la philosophie du siècle pour ne rien lui substituer. Le seul profit que Schiller retira de ses études philosophiques et critiques, fut d'acquérir insensiblement l'intime persuasion des fausses routes dans lesquelles il s'était égaré en poésie, en histoire et en morale. Il se rapprocha de Gœthe, et ce puissant génie le purifia à sa lumière.

Quand Schiller vit s'évanouir les rêves creux de sa jeunesse, et tout l'échafaudage de sa philanthropie révolutionnaire, une profonde mélancolie s'empara de son ame, et il exhala sa crainte de tomber dans le doute par un poëme tendre et touchant; il chercha *la*

Foi, ce bel enfant de l'Amour, comme le dit le poète, mais il n'était pas encore destiné à la trouver de si tôt.

Schiller, las des orgies révolutionnaires, goûta les avis de Gœthe, qui constamment s'était montré adversaire des principes de la révolution. Les deux amis entreprirent de la combattre conjointement dans le domaine de la littérature. Ils publièrent, sous le titre de *Xénies*, une suite d'épigrammes où ils firent main-basse sur tous les petits grands hommes du jour. Une insurrection universelle éclata contre eux sur tout le Parnasse allemand; *hommes à lumière* de Berlin, et *illuminés de Bavière*, jetèrent feu et flammes contre les audacieux qui osèrent se moquer de la révolution triomphante. Çà et là, quelques jugemens iniques, dictés par une inimitié personnelle, se sont glissés dans les *Xénies*, mais leur effet général fut salutaire; il prépara la voie au vaste système de critique des deux frères Schlegel : depuis lors, les Allemands se sont préservés du ridicule des autres nations de l'Europe qui encombrent le Panthéon des grands hommes d'une foule de noms inutiles. La Harpe eût été obligé, par exemple, de retrancher de son fameux ouvrage les trois quarts des célébrités qu'il y proclame.

Gœthe, ayant entraîné Schiller dans une réaction contre le siècle, le fit *païen* à sa suite. De là le sujet de leur guerre contre le comte de Stolberg, qui venait d'embrasser le catholicisme. On ne saurait nier que plusieurs des poésies lyriques de Schiller, écrites dans cet esprit, ne soient infiniment remarquables

sous le double rapport de la pensée et de l'exécution ; mais ce n'était qu'une poésie morte, qui ne résonnait pas au cœur du peuple allemand.

Il faut que je dise un mot d'un *Roman* et d'une *Nouvelle* de Schiller, publiés à la suite de *Don Carlos*. Il règne, dans le premier ouvrage, une sorte de terreur vague, de sombre profondeur, de mysticité exaltée, dont Schiller jusqu'alors n'avait fourni aucun exemple, et dont il n'a plus retracé la peinture. Lavater, Cagliostro et les Rosecroix avaient passagèrement frappé son ame. La *Nouvelle* est d'un effet terrible ; c'est la peinture très-dramatique d'un meurtrier, homme du peuple, qui parvient par gradation jusqu'au crime. Malheureusement le style en est encore grossier et boursoufflé.

Nous abordons maintenant la gloire littéraire de Schiller dans tout son éclat. *Wallenstein* fut l'œuvre de la force, si nous le comparons aux avortons dramatiques de sa première époque. Il y préluda par son *Histoire de la Guerre de Trente Ans*, ouvrage d'une excessive faiblesse, sous les rapports de l'érudition historique, mais écrit de ce style fleuri qui gagne à l'écrivain un grand nombre de lecteurs, peu capables de juger avec discernement, et de voir jusqu'au fond des choses.

La tragédie de Schiller est, par un bizarre contraste de l'imagination du poëte, plus réellement historique que sa pompeuse narration. Je m'explique : il y a deux manières d'être *vrai* en histoire ; ou, comme les historiens latins et leurs modernes imitateurs, on

insiste sur la chronologie la plus exacte, ou l'on présente le génie d'une époque, le tableau mouvant de ses mœurs et les grands caractères qui y dominent. Le poëme du Dante nous conduit bien plus en avant dans la *véritable* histoire du moyen âge, que l'éclatante introduction de Robertson à son *Histoire de Charles-Quint;* peu d'historiens le sont à tel degré que le vieil Homère, quoique la guerre de Troie manque probablement de base historique, et que le sujet en soit décidément mythologique. Thucydide, présentant la guerre du Péloponèse comme un drame dans le style énergique d'Eschyle, est plus vrai, quelque licence qu'il se soit permise avec les combinaisons des faits dans la forme de sa composition, que Tite-Live, qui note les époques avec toute l'exactitude dont on était capable de son temps. Ainsi Schiller nous a donné, dans sa tragédie de *Wallenstein*, un tableau plus réel de la guerre de Trente Ans, que dans la composition historique où il a voulu la retracer. On voit qu'il a eu en vue les pièces historiques de Shakespeare, où ce grand poète, tout en bouleversant la chronologie et les faits, nous introduit si vivement jusqu'au cœur des grandes actions de la guerre sanglante des deux roses.

Schiller, vivant dans un siècle raisonneur, et n'étant pas doué de ce tact prodigieux qui distingue Gœthe entre tous les contemporains, et qui lui fait dire tant de choses en paroles aussi simples et presque inaperçues, Schiller, dis-je, n'a pas su se rendre totalement maître de sa matière, et il lui a fallu un

énorme espace pour approfondir le sujet de sa tragédie. Le camp de *Wallenstein* est surtout manqué. Schiller n'a pas su dépeindre le peuple et le soldat avec cette vérité, cette force et cette naïveté dans lesquelles Shakespeare et Gœthe excellent; il y a un peu de monotonie causée par l'isolement de ce camp, placé comme prologue à la tête des deux autres tragédies dont *Wallenstein* est le héros. L'habile traducteur du poète allemand a déjà remarqué que la pièce eût gagné en intérêt et en vivacité, si la peinture du camp eût fait partie du poëme dramatique lui-même; mais Schiller croyait ainsi *épurer* le genre de Shakespeare, prouvant par là qu'il n'en connaissait pas encore le véritable esprit.

Le caractère du héros est grandement tracé: c'est bien le Wallenstein historique, avec son ame de fer, sa cruelle ambition, sa sombre rêverie, sa foi dans les astres, et son irrésolution finale quand il s'agit pour lui de poser la main sur la couronne impériale. Ses généraux sont pris dans la nature et groupés avec beaucoup d'art et de vivacité autour de lui. Piccolomini le père est un politique astucieux; son fils a toute l'impétuosité d'une noble jeunesse; sa hauteur, ses défauts mêmes se rapprochent trop de ses qualités pour ne pas attacher. Thecla, fille de Wallenstein, est la seule jeune fille que Schiller ait jamais dépeinte, et qui sache intéresser. Son amour est chaste et sévère; mais rien ne lui coûte, et l'ame de son père passe tout entière en elle, dès qu'elle a reçu la nouvelle des désastres de son amant.

Les longueurs, les disproportions et la manie de vouloir refaire le genre de Shakespeare pour l'*ennoblir* d'après une *fausse* idée de ce genre, ne sont pas les seuls défauts qui caractérisent *Wallenstein* en particulier, et les œuvres dramatiques de la plus belle époque de Schiller en général ; le poète mêle encore à tout cela des conceptions tirées du système d'ailleurs très-tragique de la *fatalité* chez les anciens. Il en résulte un manque d'harmonie dans l'ensemble de ses meilleurs drames. Vouloir confondre le génie du moyen âge avec celui des premiers temps du paganisme est une chose aussi fausse que monstrueuse ; aussi cette combinaison glace-t-elle souvent le spectateur dans les scènes les plus pathétiques de la muse du poète allemand. D'ailleurs Schiller ne devient jamais plus rhétoricien qu'avec le mot de fatalité en bouche. Shakespeare, tout en l'ignorant, s'est bien plus rapproché que son imitateur, du théâtre d'Eschyle, par son terrible *Macbeth*, quel que soit aussi le luxe de poésie que Schiller déploie.

Marie Stuart fut jouée après *Wallenstein*. Nulle part notre auteur n'a été plus dramatique, mais aussi nulle part n'a-t-il mis plus d'intention, et, si j'osais m'exprimer ainsi, plus d'*antithèses* dans l'arrangement des scènes, défaut qu'on est d'ailleurs plus habitué à reprocher à la tragédie française qu'à celle des autres nations ; c'est cependant le défaut constant de Schiller, quoique certainement il ne visât jamais à l'imitation de notre théâtre.

On a blâmé avec raison le dégoûtant épisode de Mortimer, et la querelle trop prolongée des deux reines, quoique l'effet de la dernière scène soit dramatique, et remue fortement l'ame. Le caractère d'Elisabeth est approfondi dans le genre de celui de Wallenstein ; les infortunes de la royale Marie sont dépeintes d'une manière touchante, et le dévouement de ses serviteurs est représenté sous des traits sublimes.

La Pucelle d'Orléans est un grand sujet qui a manqué sur la palette de Schiller, parce qu'il a cherché un effet *ultra-poétique* hors des limites de la tragédie historique. La vérité eût été bien plus tragique que le roman forgé par l'auteur allemand. Quoi qu'il en soit, il y a de nobles sentimens, de beaux passages, des scènes même d'un genre très-élevé dans cette pièce intitulée par l'auteur lui-même *romantique*. Jeanne est sublime jusqu'à son emprisonnement, où elle perd tout à coup son caractère et devient un être totalement fantasque. Son introduction près du Dauphin, et la scène du couronnement, sont d'un grand effet; les scènes militaires sont faibles, et Schiller est bien loin d'y avoir atteint au pathétique de son modèle Shakespeare, qui nous raconte d'une manière si déchirante les infortunes du terrible Talbot et de son héroïque fils.

Schiller, nuançant ses couleurs avec peu d'art et parlant constamment d'un ton un peu trop emphatique et trop solennel, prête malheureusement, par beaucoup de ses vers (surtout si on les lit dans l'original), à la

parodie; quelques-uns de ces traits défigurent *Wallenstein* et *Marie Stuart*, mais surtout *la Pucelle*.

La Fiancée de Messine est une autre tragédie de notre auteur où il dépeint un sujet semblable à celui des *Frères ennemis*, et tout aussi dramatique. Par malheur, Schiller a surchargé sa pièce de morceaux lyriques, qui forment le côté faible de son talent. Il n'était pas né avec des dispositions pour la poésie lyrique; son ton n'était pas assez simple; c'était d'ailleurs une malheureuse idée que de vouloir fondre, comme il a prétendu le faire, les couleurs et les idées de la religion chrétienne, du paganisme et de l'Alcoran. La religion chrétienne a bien adopté des rites et des institutions païennes, mais en les *métamorphosant*, en les absorbant dans son essence, tandis que Schiller veut leur laisser le coloris de l'antiquité. Pour ce qui est de la foi de Mahomet, rapprochée de nos saints mystères, ces deux croyances ont toujours *hurlé* de se trouver ensemble, selon l'expression d'un homme de génie (1).

Je ne nie pas que *la Fiancée de Messine* ne renferme de grandes beautés et une poésie très-élevée. Madame de Staël, avec ce tact propre à son sexe, a déjà remarqué la délicatesse de sentiment qui a inspiré au poète la peinture des mouvemens de jalousie de don César à l'aspect des larmes que Béatrice voue au corps assassiné de don Manuel. Il y a dans cette tragédie, d'ailleurs longue et un peu monotone, des mouvemens de terreur qui jettent sur tous les personnages comme un voile funèbre, et attestent le génie du poète.

(1) M. de Maistre, dans son ouvrage du *Pape*.

Guillaume Tell est le chef-d'œuvre dramatique de Schiller. La Suisse du moyen âge, telle que le grand historien Jean de Müller nous en a retracé le tableau, semble revivre sous le pinceau animé de notre dramaturge. Ce sont bien là ces paysans patriarches, ces gentilshommes agriculteurs, ces chevaliers superbes, ces hommes vertueux et ces grands criminels, tels qu'ils apparaissent dans les siècles encore neufs, voisins du berceau des nations. Là, Schiller a deviné le secret d'être *populaire*, ce qu'il ne prouve nulle part ailleurs. En quelques endroits même, il semble s'être élevé jusqu'à la sombre hauteur de Shakespeare; témoin la scène de la mort de Gessler, ouverte par une noce, et terminée d'une manière vraiment effrayante par le convoi des Frères de la Miséricorde, venant chercher le corps du criminel qui voulait interdire aux pâtres des Alpes les accens même de la joie la plus innocente.

Le dernier acte de *Guillaume Tell* est un hors-d'œuvre inconcevable. On voit que Schiller a été conduit à l'ajouter au reste de la pièce, pour nous montrer Tell, l'innocent meurtrier de l'assassin de ses enfans et du tyran de son pays, en opposition systématique avec le régicide Eschenbach, rejeté avec horreur par les bergers des montagnes. En général, le caractère de Tell, déjà péniblement *étudié* et *apprêté*, dans les premiers actes, se montre d'une manière tout-à-fait intolérable sur la fin, avec un jargon métaphysique, qui jamais n'a retenti dans l'ame du héros.

L'amour de Bertha et de Roudenz est encore un épisode manqué dans ce beau poëme, qui mérite d'ail-

leurs toute l'admiration et l'enthousiasme universel avec lequel il a été reçu dans sa patrie. C'était le chant du cygne ; car on ne possède, après ce grand drame, d'autres poëmes tragiques de Schiller que quelques scènes détachées d'œuvres auxquelles la Parque a empêché l'auteur de mettre la dernière main. Que n'aurait-on pas, d'ailleurs, dû attendre d'un tel poète mort à la fleur de l'âge? Il aspirait de plus en plus au vrai et au beau, et sa muse devenait constamment plus religieuse. Nul poète protestant n'a aussi dignement retracé les mystères du catholicisme, et on dirait que Marie Stuart a exercé sur lui ce charme tout-puissant qu'elle exerça, d'après son peintre éloquent, sur tous ses alentours.

DU SIÈCLE DE LA REINE ANNE.

Quoique le règne de la reine Anne présente un tout autre caractère que celui de Louis XIV, les Anglais sont convenus de l'appeler *classique* : ils ont donné à cette époque le nom de leur souveraine, et le siècle de la reine Anne est pour eux ce que le siècle de Louis XIV est pour les Français.

On était arrivé vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle à cette époque de la civilisation où une culture factice et toute d'emprunt, mise à la mode par les littérateurs et par quelques savans, finit par être préférée à une culture naturelle, originale et vraiment nationale. Nous avons déjà fait observer comment il arriva que la littérature française se ressentit moins de l'influence de ce goût factice que les autres littératures de l'Europe moderne. Corneille et Racine restèrent Français malgré leur tendance à ne vouloir passer que pour des anciens : c'est que leur génie l'emporta sur leur envie d'être classiques. Dryden, Pope et Adisson ne furent ni classiques, ni Anglais. Elégans et corrects, mais froids et inanimés, ils ont ouvert pour l'Angleterre une longue série de tristes et pompeux versificateurs qui y passent pour hommes de goût et de talent, mais qui, lus dans les salons, ne sont jamais devenus populaires.

Quand la littérature d'un peuple prend une teinte

aussi savante et aussi académique, et devient ce qu'était l'*école Alexandrine* chez les anciens, on peut assurer qu'une grande révolution s'est opérée dans les mœurs, au moins dans celles de la haute classe de la société, et que le génie national va être abandonné pour la froide et stérile imitation de l'étranger. La cour de Charles II, formée en France pendant l'exil de ce prince, avait rapporté en Angleterre cette prétention au bon goût, qui ne sied bien qu'aux Français, parce qu'elle tient à leur caractère propre, et à leur esprit de société. Le pédantisme classique de Ben Johnson est celui que Milton rapporta d'Italie, en y mêlant l'âpreté de son faux républicanisme, n'avaient pas tiré à conséquence; car même dans Ben Johnson, quelque lourd, quelque monotone et quelque fatigant qu'il soit, le génie national se fait jour à travers de ridicules prétentions, et l'esprit anglais triomphe, malgré les efforts de la pédanterie. Il n'en fut pas de même de l'école littéraire formée sous le règne de Charles II, et dont Dryden est le chef. A la manie classique se joignit encore la prétention à la correction et à l'élégance. On voulut être aimable et Français, on ne fut que froid et maniéré, et, qui pis est, on montra bien plus de mauvais goût, de grossièreté et de cynisme qu'on n'en avait reproché, à tort ou à raison, aux grands poètes nationaux qu'on traitait avec tant de dédain. Il régnait à la cour de Charles II un ton de licence et d'effronterie qui offrait un singulier contraste avec les efforts qu'on faisait pour prendre les airs de la cour de France : la littérature s'en ressentit.

Après l'expulsion des Stuarts, la littérature anglaise,

loin d'abandonner ses prétentions au genre classique et au genre français, ne fit au contraire que les outrer encore ; mais elle prit un peu plus de décence, et quelques auteurs en poussèrent même l'affectation jusqu'à la pruderie. De licencieux et d'impie qu'on avait été sous Charles II, on devint pédantesque et philosophique ; car ce fut du titre de philosophique qu'on décora cette littérature anglaise du siècle de la reine Anne. Le socinien Locke en est le véritable fondateur : elle s'empara de ses doctrines, et c'est là que Voltaire est allé prendre sa philosophie et sa sagesse. L'influence du siècle de la reine Anne s'est donc étendue au-delà de Londres ; elle s'est fait sentir en France, où elle a dénaturé la littérature que les grands maîtres du siècle de Louis XIV avaient établie avec tant d'éclat, et a donné naissance à cette littérature philosophique dont Voltaire fut le fondateur.

Locke était un esprit froid et rétréci qui n'aspirait qu'à classer un certain nombre d'idées avec clarté et méthode, mais il lui manquait la sagacité nécessaire pour parvenir même à ce but : son style est constamment aussi embrouillé que pénible ; il ne sait jamais être clair, même en se traînant sur les pensées les plus communes.

La grande célébrité que cet écrivain obtint en Angleterre, et qu'il a, depuis long-temps, perdue sur le continent, prouve une époque d'épuisement dans les hautes facultés de l'intelligence. Locke nous apprend que nos idées nous viennent des sens, que nous pensons parce que nous voyons, touchons, sentons ; que l'homme n'est pas une intelligence libre qui crée spontanément,

mais qu'il n'acquiert qu'avec peine toutes ses connaissances, et qu'il lui faut d'abord analyser tout ce que les sens lui révèlent, pour pouvoir jeter un regard sur lui-même. Il appelle raison l'action par laquelle nous décomposons les impressions qui nous parviennent d'une manière confuse et désordonnée. Selon lui, la raison n'est douée ni de perspicacité, ni de pénétration, mais de patience : elle établit les jugemens d'après une foule de raisonnemens subalternes qu'elle enchaîne en les déduisant les uns des autres, enchaînement sur lequel elle fonde ses démonstrations. Locke, comme tous les esprits d'un matérialisme superficiel, n'a jamais douté de rien : il proclame son système comme un dogme, sans en avoir sondé les bases, et sans examen préalable.

L'influence de la philosophie de Locke s'est étendue sur toutes les branches des connaissances humaines, et notamment sur la politique. Newton, quoiqu'il fût sincèrement religieux, et bien qu'il eût devant lui l'exemple du grand Képler, auquel il doit une partie importante de ses découvertes, Newton eut la faiblesse de se laisser séduire aux raisonnemens de Locke, et d'établir sur les principes de ce philosophe la base de son système physique. Il ne vit pas dans la nature un grand tout, régi par une grande ame ; il n'y aperçut qu'un jeu de forces aveugles, qu'un mécanisme de poids et de contre-poids, bon pour faire connaître les mouvemens d'une énorme machine, mais absolument incapable d'expliquer l'organisation et la vie de la nature. Aussi le siècle de la reine Anne, quand il veut s'ap-

puyer d'autorités imposantes, de vérités absolues et démontrées, cite-t-il toujours avec affectation Newton à côté de Locke, charlatanisme que Voltaire a su fidèlement imiter, quoiqu'il n'entendît rien à la philosophie et à la physique, qui avaient été toutes deux hors du cercle de ses études.

Appliquée à l'état social, nous pouvons observer deux sortes d'influence dans la philosophie de Locke: l'une qui agit sur la morale et la religion, et l'autre sur le régime politique proprement dit. Nous allons en faire l'objet de quelques réflexions.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer le cynisme et la dissolution dont on faisait parade à la cour de Charles II, par opposition au rigorisme sauvage et à la sombre exaltation des principes des puritains. Ces fougueux sectaires enchérissaient encore par leur fanatisme sur la morale de Calvin, dont la sécheresse aurait bientôt rebuté la multitude. L'école de Locke chercha un terme moyen entre la frivolité des uns et le pédantisme des autres; mais elle ne put éviter le reproche de suffisance et de pruderie. On doit louer une certaine probité qu'elle cherchait à remettre en honneur, en énervant toutefois le véritable courage, et en ne consultant que la prudence commune dans les circonstances extraordinaires. Rien n'était aussi étranger au stoïcisme que la morale de Locke : à cet égard, qu'il me soit permis de faire une simple observation.

Locke, esprit sage, réservé, et souvent même timide jusqu'au ridicule, parut à une époque où l'immoralité était encore de bon ton, où l'athéisme se prêchait sur les

toits, où la frivolité s'emparait de tous les hommes puissans pour les perdre; et ce fut cependant ce même Locke, en apparence si opposé aux grands de son époque, et démocrate au fond, malgré son attachement personnel à la famille royale, qui reçut d'eux les témoignages les plus emphatiques d'admiration : c'est une preuve que sa morale, quelque sévère qu'elle parût être, ne choquait nullement les libertins : elle ne prescrivait, en effet, aucun dévouement, aucune renonciation aux plaisirs ; elle n'avait point de base religieuse. D'ailleurs, la philosophie toute matérielle de Locke, cette théorie des sensations qui en est l'ame et le principal ressort, est ce qui convient le mieux aux ames frivoles qui passent par-dessus tout ce qu'elles traitent de petits scrupules.

Leibnitz devina sur-le-champ le génie de la philosophie de Locke et son influence morale. Ce grand homme l'apprécia et le réduisit à sa juste valeur : il ne vit dans son déisme qu'une régénération de l'athéisme de quelques-uns de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Locke avait voulu faire de la philosophie une chose à la portée de tout le monde, une véritable théorie de trivialités, à laquelle il s'était efforcé de donner un air de profondeur par la prolixité de ses raisonnemens, de ses déductions et de ses démonstrations. Il fut un des plus fameux partisans de cette argumentation empruntée de l'école des Sociniens, d'après lesquels l'existence de Dieu se laisse rigoureusement prouver, et mathématiquement démontrer au moyen d'un système de causalité. Locke, qui ne voyait que du mécanisme dans

le développement de la nature et dans celui de notre intelligence, Locke voulut s'élever jusqu'au déisme, en rattachant le mécanisme à une cause ou à un Être suprême. Mais c'est réduire Dieu à une simple abstraction, et le priver de toute action créatrice, de toute influence sur la nature et la vie. Le philosophe anglais avait étudié en Hollande, à l'école des Arminiens, qui avaient fini par se transformer en Sociniens purs et simples. Ces sectaires avaient voulu remplacer, par une sorte de *sensiblerie* religieuse et par des rêveries idéologiques, la croyance d'un Dieu, principe éternel d'action et de vie : mais qu'est-ce qu'un Être suprême qui n'est que le produit de la sensibilité nerveuse d'un fou, ou des rêves creux d'un idéologue? Qu'est-ce qu'un dieu auquel on n'adresse ni culte, ni prière, auquel on pense à peine une fois dans l'année, en passant, et qu'on croit honorer en ne songeant qu'à son bien-être individuel?

La religion de Locke n'est donc que le socinianisme, ou le déisme pur et simple, sans mystères, sans dogmes, sans articles de foi. C'est à ce système qu'il avait résolu, à l'instar des Sociniens, de réduire tout l'édifice du christianisme. La propagande socinienne agissait puissamment en Hollande, et son disciple tenta de transporter cette influence dans sa patrie, et de corrompre le clergé anglican par ces doctrines. On décora cette nouvelle religion du nom de *religion universelle*. Sa pratique consistait dans la *morale;* elle se manifestait par la *tolérance*, et son système de charité était la philosophie; cette religion naissante s'annonçait au nom des

lumières, s'élevait contre toute puissance mystique et mystérieuse, et appelait *réconciliation entre tous les chrétiens* le moment où toutes les sectes abjureraient leurs dogmes particuliers pour embrasser le même *indifférentisme*. Locke ne détestait que le catholicisme, parce que le catholicisme se disait la vérité par excellence. Il lui jura une guerre à mort, et aurait voulu voir exclure les catholiques de toute communion chrétienne. Il appelait *intolérance* la fixité des principes du catholicisme, qui l'empêchait de pactiser jamais avec les sectateurs de la religion nouvelle.

Ce vide des principes religieux de Locke fut précisément ce qui leur donna une si grande vogue parmi les gens du monde, occupés de plaisirs et de frivolités. La tolérance, la philanthropie devinrent des sentimens à l'ordre du jour, et que s'empressèrent d'afficher les esprits faibles et les gens médiocres. La philosophie, la religion et la morale de Locke exercèrent leur empire sur les grands comme sur les savans. L'influence de son système d'éducation et de politique ne fut pas moins remarquable.

Le système d'éducation de Locke a servi de modèle à l'*Émile*, comme sa politique a fait la base du *Contrat social:* il a ainsi puissamment influé sur les idées de deux hommes qui, environ un siècle plus tard, dominèrent toute leur époque. Voltaire a étudié à l'école de Locke la philosophie, et Rousseau la politique. L'auteur anglais est moins romanesque dans son système d'éducation que Jean-Jacques: il a moins d'a-

version pour les études graves et sérieuses, et, sous ce rapport, sa théorie l'emporte sur celle de son imitateur. En revanche, il procède méthodiquement à étouffer l'inspiration et l'instinct dans son élève : il veut en faire un simple homme d'affaires : c'est à quoi se borne l'idée qu'il a du véritable citoyen.

On doit à Locke ces fameuses distinctions entre les pouvoirs, auxquelles Montesquieu n'a pas craint de donner la sanction de son talent. Malheureusement l'auteur du *Traité du Gouvernement civil* vécut à une époque où il s'agissait déjà pour les Anglais d'entreprendre une réforme politique. Nous ne balançons pas à attribuer à l'influence systématique de Locke sur cette réforme, les défauts qui peuvent se trouver dans la Constitution anglaise, comme tous ses avantages sont dus aux anciennes mœurs et aux vieilles traditions dont elle sut s'approprier l'héritage. Quoique Locke fût partisan des Stuarts, et qu'il tînt à l'Eglise épiscopale d'Angleterre, le fond de sa pensée était démocratique, comme cela résulte de ses idées politiques; et on ne voit pas trop la différence qui existe entre son système et celui du démocrate Sidney, si ce n'est que le dernier était aussi ardent et aussi fougueux que Locke était froid et empesé.

Les distinctions que Locke a établies entre les pouvoirs furent entièrement inconnues aux républiques anciennes, dans le temps de leur unité morale, de leur force et de leur vie, quand la religion et la société n'avaient pas encore fait divorce ensemble. Mais

lorsque Clisthènes bouleversa, chez les Athéniens, l'ancien ordre de choses, on put déjà y remarquer l'inconvénient des classifications arbitraires, véritables distinctions systématiques entre les pouvoirs, dont l'apparente régularité ne fit que jeter la confusion dans Athènes, en introduisant les basses classes presque dans le Gouvernement, et en morcelant l'autorité entre plusieurs corps rivaux qui se disputaient la faveur du peuple, et perdaient l'Etat. Athènes cependant n'avait pas encore fait le sacrifice de ses anciens principes; la religion fixait et réglait encore l'ordre social; le spiritualisme, ce lien d'unité et d'harmonie sociale, n'avait pas encore disparu, malgré les efforts de Clistènes.

Ce n'est qu'au moment où la démocratie prit un caractère définitif, lorsqu'on vit à la fois des oligarques, des démocrates et des tyrans se disputer le pouvoir, et s'élever les uns sur les ruines des autres; lorsque enfin l'ordre social fut réduit à son *matériel*, et qu'il n'y eut plus que du *positif* dans les gouvernemens; que tous les anciens peuples, Athéniens et Lacédémoniens, et les Romains après la chute de Carthage, se trouvant mal à l'aise chez eux, et privés d'antécédens qui n'existaient plus, ou dont au moins la signification était perdue, se mirent à manier et à remanier ce qu'on appelle, de nos jours, leurs *constitutions*, comme le malade se tourne dans son lit, sans pouvoir trouver une position qui le soulage. Ce fut alors qu'on chercha partout des contre-poids aux di-

vers pouvoirs, sans savoir ce que l'on faisait réellement, et sans prévoir ce qui résulterait d'un pareil mécanisme, si contraire à la vie organique et à la véritable constitution d'une société. On n'enfanta que des factions, qui toutes firent place à un maître.

Les Anglais furent plus heureux. Le nouveau parlement oublia bientôt le jargon analytique, les distinctions frivoles et les vaines théories de Locke. Au lieu de se diviser, il s'unit; il remonta aux véritables principes de l'ordre social en Angleterre, ne voulut détruire que le système abject de l'obéissance passive, et chercha à confondre toutes les nuances des partis politiques dans un seul objet, l'intérêt national, en portant leur attention sur les événemens du dehors. Les véritables causes de la force et de la prépondérance du parti de la Couronne, ou des Torys, et de la faiblesse du parti autrefois si formidable de l'opposition ou des Whigs, doivent être attribuées à ce que le premier employa les voies de conciliation, et dirigea les esprits vers les affaires et les intérêts publics, tandis que le second, tout en affichant la popularité, la perdit en effet, parce qu'il tint trop à l'ancien langage systématique et à l'application des principes sociaux de Locke. Il tendait d'ailleurs, comme malgré lui, à la démocratie, quoiqu'il ait fini par acquérir des forces réelles et imposantes en se transformant en puissance aristocratique. Mais depuis lors aussi, les Whigs se sont divisés entre eux : la majorité tient, dans les grandes questions, à la Couronne,

tandis que la minorité conserve toujours son ancien penchant à la démocratie, qui tend à la classification systématique, et à la division analytique des pouvoirs.

L'influence de Locke fut encore plus grande sur l'établissement de quelques-unes des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord, qu'elle l'a été sur les principes constitutifs du parlement d'Angleterre. Lui et Shaftsbury travaillèrent conjointement à un plan de gouvernement pour les colonies anglaises, véritable type de toutes les constitutions écrites de l'époque actuelle. Il est vrai que les mœurs et les lois de la vieille Angleterre surent aussi triompher en Amérique des systèmes du philosophe : cependant il en resta toujours quelque chose, comme on peut le voir par la déclaration de principes que les Américains mirent à la tête de leur pacte social, au moment de leur affranchissement de la mère-patrie. La séparation complète de l'ordre religieux et de l'ordre politique, qui a lieu dans les Etats de l'Amérique du Nord, de chimériques idées sur l'égalité des rangs et des conditions, l'abolition de toute sorte de noblesse : tout cela est le résultat direct de l'impulsion première donnée aux colonies de l'Amérique par le philosophe anglais. Aussi l'ordre social y est-il réduit au dernier terme du matérialisme politique. Heureusement que, par une compensation salutaire, les mœurs, les coutumes et les usages de l'Angleterre y dominent toujours, et qu'il y règne encore, dans toute sa force, un esprit de corporations bourgeoises : enfin nulle entrave n'y est mise, du moins, au libre développe-

ment de l'esprit religieux. Sans tous ces tempéramens à la constitution américaine, les doctrines de Locke eussent déjà armé des factions oligarchiques et démocratiques, et un tyran aurait sans doute fini par mettre tout d'accord.

TABLE DES MATIÈRES.

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA.

MÉLANGES.

LE

CATHOLIQUE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

LE

CATHOLIQUE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE

DANS LEQUEL ON TRAITE

DE L'UNIVERSALITÉ DES CONNAISSANCES HUMAINES

SOUS LE POINT DE VUE DE L'UNITÉ DE DOCTRINE;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON D'ECKSTEIN.

TOME QUINZIÈME.



PARIS,

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.

1829.

LE

CATHOLIQUE.

VARIÉTÉS.

DE BECCARIA ET DE FILANGIERI.

Ce qu'on a appelé, de nos jours, *esprit philosophique*, c'est-à-dire un matérialisme décidé de la pensée, avait pris naissance en Italie, avec la *philosophie expérimentale* du célèbre Galilée, aussi grand observateur des phénomènes de la nature que mauvais appréciateur de leurs causes. C'est qu'il n'abandonna la routine de l'école que pour donner les premières leçons de ce matérialisme superficiel qui, après lui et son sectateur Gassendi, a compté tant de partisans presque aussi renommés que ces deux savans, dont ils n'avaient ni les connaissances ni le talent. Mais depuis Galilée, la philosophie italienne ne jeta plus un véritable éclat, comme s'il eût été impossible de pousser

(N° 43. — JUILLET 1829.)

LE CATHOLIQUE.

VARIÉTÉS.

DE BECCARIA ET DE FILANGIERI.

Ce qu'on a appelé, de nos jours, *esprit philosophique*, c'est-à-dire un matérialisme décidé de la pensée, avait pris naissance en Italie, avec la *philosophie expérimentale* du célèbre Galilée, aussi grand observateur des phénomènes de la nature que mauvais appréciateur de leurs causes. C'est qu'il n'abandonna la routine de l'école que pour donner les premières leçons de ce matérialisme superficiel qui, après lui et son sectateur Gassendi, a compté tant de partisans presque aussi renommés que ces deux savans, dont ils n'avaient ni les connaissances ni le talent. Mais depuis Galilée, la philosophie italienne ne jeta plus un véritable éclat, comme s'il eût été impossible de pousser

plus loin le don de la pensée; et l'Italie, oubliant qu'elle avait jadis porté dans son sein la grande école des Néoplatoniciens de Florence et le précurseur de Spinosa, le panthéiste Jordanes Bruno , s'endormit comme ayant assez de la gloire de Galilée. Elle crut de même, après Machiavel et Guicciardini, après Fra Paolo Sarpi, qui marcha sur leurs traces avec moins de talent que de mauvaise foi , avoir atteint les bornes de la science en histoire et en politique. On ne lui vit plus produire aucun auteur remarquable, jusqu'au moment où elle crut tout à coup posséder mieux que son philosophe , et que tous ses politiques et ses historiens. Deux nobles Italiens s'étaient mis à compulser l'esprit de Locke, et à interroger le génie des économistes et des encyclopédistes de France. Ils se levèrent gravement pour appliquer leur science nouvelle à la théorie de la jurisprudence et de l'économie politique, et l'Italie salua avec emphase et ostentation les nouveaux astres de Beccaria et de Filangieri.

D'où vient qu'aucun jurisconsulte , digne de ce nom, soit en France ou en Italie, et surtout en Angleterre et en Allemagne, n'a honoré de son suffrage ni même d'un simple regard le fameux traité *Des Délits et des Peines* de Beccaria, qui n'a trouvé d'admirateurs que parmi les littérateurs les plus ignorans de l'époque, comme l'abbé Morellet et M. Bentham? Comment se fait-il qu'il ait été le livre à la mode de tous faiseurs de projets d'innovation, de tous ces hommes remuans, qui n'ont jamais médité dans le silence de leurs passions, et que l'ouvrage d'un auteur qui se montre si

philanthrope pour les grands criminels, en ayant peur qu'il ne se glisse un innocent dans le nombre, soit devenu, avec le *Contrat social*, le code des bourreaux de la révolution? La raison en est facile à dire: prêchez aux hommes le relâchement moral et politique, et ils se jetteront bientôt dans tous les excès; ôtez la peine de mort à la société, c'est-à-dire encouragez les crimes, et le monde, au lieu de s'adoucir, se peuplera bientôt de brigands. Dans les temps de force et de simplicité, comme à l'époque où les Saxons et les Francs se réunissaient avec leurs juges dans des assemblées souveraines de propriétaires libres, on était, avec raison, avare du sang humain, la société s'arrogeait à peine le droit de vie et de mort sur ses semblables: c'est qu'ils participaient, par leurs actes et par leurs jugemens, à la puissance souveraine, et qu'il était alors presque inouï qu'un ancien, qu'un noble soit de la suite du prince, ou de ceux qui vivaient indépendans dans leur alleu, qu'un bourgeois cultivateur d'une terre libre et franche, que des propriétaires enfin, des hommes de la nation, commissent quelque délit grave, quelque attentat contre l'ordre public. Il fallait alors un ban de l'empire, un ban de la haute assemblée nationale, prononcé en présence des princes et des grands de l'Etat, pour mettre un citoyen noble ou bourgeois hors le droit public et la loi commune. On lui laissait ainsi le temps de fuir, après l'avoir dépouillé de sa propriété et de sa part de souveraineté, pour qu'il pût être jugé. Mais tout ce qui était en dehors du peuple souverain, tout ce qui n'appartenait

pas à la classe des citoyens propriétaires vivant indépendamment sur leurs alleus, ou attachés au service du prince par des biens reçus en fief, était passible de toute espèce de punition, et de la peine de mort, parce que la société naissante ne voyait aucune garantie de dévouement et d'intérêt à la chose publique dans les étrangers, les imposés et les serfs. Dans l'Inde, par une analogie assez frappante, on ne punit pas de mort les membres des castes supérieures, mais on les exclut de leur caste. Si l'on enfreint la loi de la petite république dont on fait partie, on est déchu de son rang, on est chassé et relégué honteusement parmi les vagabonds qui sont censés n'avoir pas de caste, et qui ne forment que des races mêlées. Mais la société, si jalouse de ses droits dans quelques cas, est inflexible pour tout crime commis hors du sein des castes, pour tout ce qui porte atteinte à sa liberté et à sa sûreté. Ce sont là des mœurs à la fois indulgentes et sévères, mais qui ne sont plus applicables aux époques où les intérêts se compliquent, où les assemblées souveraines deviennent impossibles, au milieu des flots d'une multitude tumultueuse qui les dominerait.

Le moyen âge, placé entre d'anciens souvenirs et d'anciens droits, et les besoins d'une population toujours croissante à laquelle ne convenait plus la législation des alleus, ni celle des fiefs, eut recours aux corporations où se conservèrent, avec l'antique discipline, des traditions d'honneur et d'indépendance.

Les garanties de l'inviolabilité de tous les membres

de ces nouvelles républiques y furent maintenues, comme elles existaient à des époques différentes, et sous différentes formes : mais elles restèrent aussi armées du glaive contre toutes les tentatives du dehors. Lorsque enfin les mœurs ne suffirent plus pour gouverner les hommes, et que le pouvoir d'un seul s'accrut insensiblement sur tous ; quand toute l'autorité vint à tomber dans les mains du souverain, et que, par suite de mille conflits de juridiction, élevés contre la compétence des seigneurs, des villes et des corporations, il sut attirer à lui le pouvoir judiciaire sans appel, la justice prit une autre forme pour les sujets devenus égaux devant la loi, c'est-à-dire déchus, chacun dans sa sphère, de sa part de souveraineté et assimilé, pour le droit, à la multitude. C'est la plus grande révolution que l'Europe ait insensiblement subie dès le temps du moyen âge, et c'est elle qui a amené les révolutions de notre époque.

La justice étant ainsi devenue une attribution exclusive de la couronne, le droit de vie et de mort, comme le droit de grace, appartint au souverain en personne, ou aux tribunaux institués en son nom à cet effet. Mais par l'ascendant des anciennes mœurs, les juges, créés dans le principe contre l'indépendance du peuple, et dévoués au Prince, surent reprendre quelques-uns des droits de la société détruite, et en se rendant inamovibles se rendre indépendans à leur tour. De là vint et s'établit la force du pouvoir judiciaire dans toute l'Europe, jusqu'à l'époque de la révolution française. Cette contre-révolution, opérée

dans le sein même des tribunaux formés comme des instrumens passifs de la puissance souveraine, épargna à l'Europe la honte de voir se relever des gouvernemens semblables aux monarchies assyriennes ou chinoises, sans le correctif de ces monarchies, c'est-à-dire sans un code religieux et sans une longue suite de formes et de rites que le souverain est obligé d'observer, s'il ne veut pas qu'on lui fasse expier son crime contre la constitution de l'Etat, par une mort violente ou une révolution populaire. Malheureusement, les princes, dans leurs tentatives pour s'emparer du pouvoir judiciaire, au moyen âge, s'étaient adressés à des jurisconsultes formés dans les écoles d'Italie, et habitués à la procédure inquisitoriale de l'empire romain. De là tout cet appareil de tyrannie introduit dans la législation du moyen âge : de là la torture et les autres supplices de ce genre. La loi des peuples germains était, il est vrai, dure envers tout ce qui n'exerçait pas, comme noble, comme bourgeois, ou, au moment de l'établissement des corporations, comme artisan, son droit de souveraineté; elle portait l'empreinte du génie des peuples anciens, aussi amoureux de l'indépendance que sévères dans leurs peines; car les crimes étaient envisagés par eux comme des atteintes portées à l'indépendance des citoyens : mais rien d'inquisitorial ne se mêlait au moins à une procédure toute publique, où aucune restriction n'était apportée à la défense de l'accusé, et dans laquelle il n'avait à craindre aucune interprétation insidieuse, au-delà de la portée de son délit. La procé-

dure romaine eut cela de particulier et d'horrible, qu'elle introduisait la corruption et l'espionnage dans l'accusation, et qu'elle armait encore plus le pouvoir, que la société contre le criminel, tandis que c'est surtout la société qu'il importe de venger des atteintes du crime, le prince pouvant succomber au désir de la vengeance, et substituer les intérêts de son agrandissement aux droits de la justice.

Aucun code politique n'a jamais demandé, avec calcul et réflexion, autant de sang que celui de Machiavel: mais ce n'était pas le criminel que l'auteur du *Prince* désirait voir punir; c'était l'homme politique, qui ne voulait pas se laisser impunément fouler aux pieds du pouvoir. Lorsque dans une monarchie bien réglée, comme le fut l'ancienne monarchie française, jusqu'à un certain point et pendant un temps de son existence, le prince ne fait plus *qu'un* avec son peuple, et qu'il en est, pour ainsi dire, l'image personnifiée, que Dieu a entourée d'une auréole de majesté religieuse, chaque attentat contre le prince en est un contre la société. Mais le prince de Machiavel, ne veut, comme un usurpateur contemporain, qui a poussé cette volonté au-delà de toutes les bornes, que se séparer du peuple avec lequel il est entièrement divisé d'intérêt: c'est alors qu'il est dangereux de lui laisser le glaive de la justice.

Nous avons cru cette digression nécessaire pour l'intelligence du livre de Beccaria, qui n'a aucun esprit d'indépendance, mais qui se montre si plein de tendresse pour les criminels. La société doit, sans contre-

dit, se venger de l'homme coupable : c'est à la religion à le réconcilier ensuite avec elle par l'acte mystérieux d'expiation qu'elle lui impose : mais ce n'est point la tâche de la société même ; elle n'est pas établie pour servir de tréteaux aux philanthropes de l'école moderne : elle est instituée pour se maintenir contre toute atteinte criminelle. L'abolition absolue de la peine de mort serait une des plus dangereuses qu'on pût porter à son indépendance ; mais ce n'est pas ce dont s'inquiètent les philanthropes de l'école de Locke, dont Beccaria fait partie, et qui veulent étouffer l'action du christianisme, sans doute pour réconcilier plus facilement le criminel avec la société, tandis qu'ils portent en même temps les coups les plus funestes à l'indépendance des sociétés, en soulevant les peuples, et en renversant les gouvernemens pour les reconstruire sur le niveau de la démocratie, et d'après la combinaison des rêveries idéologiques avec l'oligarchie financière. Criminels au premier chef envers la société, les philosophes qui, en excitant à la dissolution des antiques liens sociaux, font couler des flots de sang, osent cependant demander l'abolition de toute peine proportionnée à l'énormité des crimes ; les uns, comme Beccaria, par niaiserie philanthropique, les autres dans un but vraiment coupable. Commencez d'abord par ne plus agiter la société des tempêtes que vous formez dans son sein, et vous nous parlerez ensuite de l'abolition de la peine de mort.

Une érudition confuse et indigeste, mais point de science réelle ; les lieux communs à la mode, et les

phrases convenues d'humanité et de philanthropie au lieu de véritables idées philosophiques ; un style lâche et diffus, sans rien de ce qui donne de la vie et de la durée, voilà ce qu'on trouve dans l'ouvrage de Beccaria, que les adeptes de la philosophie moderne ont voulu égaler à Montesquieu. L'Italie et la France lui élevèrent des autels; Voltaire eut ses spasmes philosophiques de commande à l'apparition du fameux traité; Rousseau en vanta les principes, et un grand nombre d'économistes qui s'étaient faits encyclopédistes ne trouvèrent rien de plus admirable que d'attirer ce grand homme au sein de la ville des lumières, pour en faire l'épouvantail d'une tyrannie qui n'existait pas. Mais le caractère de l'Italien n'avait rien de bien saillant ni de bien prononcé ; les philosophes le laissèrent.

En prenant congé de Beccaria, nous abordons Filangieri, qui ne se distingue en rien de fondamental de l'autre écrivain. Pour l'apprécier, il faut s'orienter dans la politique de son époque.

Marie-Thérèse venait de mourir. Son fils, élevé peut-être dans cette contrainte qui fait qu'un jeune homme s'élance dans la carrière qu'on a voulu lui fermer, et né avec de grands talens et un penchant plus décidé pour l'arbitraire que pour le règne des lois, se fit initier à la philosophie moderne. Il y découvrit d'abord ce principe d'omnipotence pour un souverain qui s'élève au-dessus des formes du droit, appât séduisant que nos sages ont présenté au pouvoir. Pourvu qu'on sacrifiât les mœurs et les lois à leur utopie, ils n'exigeaient rien de plus. On vit en peu d'années Joseph II

fronder les lois de l'empire germanique, bouleverser l'antique constitution des Pays-Bas, attenter aux privilèges des Hongrois, et, se métamorphosant en *révolutionnaire*, s'étonner que les peuples qui ne voulaient pas de ces révolutions, parce qu'ils préféraient le maintien de leurs droits à de prétendues améliorations philosophiques, se levassent en armes contre lui.

Ce prince, qui par ses innovations s'était mis peu en peine de soulever des populations tout entières, fut un des partisans les plus outrés de la doctrine du traité *Des Délits et des Peines*, dont il voulut faire l'application à ses Etats. Il abolit la peine de mort, mais il ne tarda pas à s'apercevoir de tout ce que la société aurait à redouter de l'impunité des malfaiteurs et du relâchement des principes d'ordre public : ce qu'il eût été vraiment philanthropique de détruire, mais à quoi ne songea point le philanthrope Beccaria, entraîné sans doute par ses préjugés contre les établissemens féodaux, c'est la procédure romaine avec toutes ses formes inquisitoriales et son esprit d'espionnage ; mais c'est précisément d'après le matérialisme de l'école moderne, ce qui formait l'essence de ce système de bon ordre et de bonne police tant vanté par eux, et auquel le génie de la révolution française a apposé le sceau de la perfection.

Le frère de Joseph II, l'archiduc de Toscane, suivit les principes de son frère dans le gouvernement de ce pays. On a beaucoup vanté son administration : je la crois bonne ; mais enfin une machine d'administration n'est pas une grande œuvre politique ; il y a beaucoup

de différence entre régir les intérêts et gouverner les hommes. Léopold fit passer l'administration tout entière dans le gouvernement, méthode qui, depuis l'affaiblissement de tout ressort politique, pouvait être un bien pour un petit pays comme la Toscane, mais qui ne devait introduire dans de grands Etats que les formes du despotisme; et c'est ce qu'éprouvèrent les Brabançons, les Flamands et les Hongrois, lorsque Joseph voulut détruire leurs libertés sous prétexte de leur donner un gouvernement plus régulier et un meilleur système de finances. Voilà où mènent ces projets d'uniformité qui, selon Montesquieu, tentent les petits esprits, les arithméticiens politiques, mais qui répugnent aux ames élevées, aux hommes véritablement indépendans. C'est qu'il faut avoir une certaine hauteur de vues pour sentir que le caractère d'un peuple se trouve dans les institutions héréditaires qui lui ont été transmises de siècle en siècle, et que tout sacrifier à une apparente régularité, à une unité morte et stérile, c'est méconnaître l'unité morale qui est au fond des choses, c'est vouloir comprimer la sève d'une nature féconde et vigoureuse.

Léopold suivit surtout son frère dans tout ce qui tenait aux intérêts religieux : tous deux étaient décidément philosophes à la mode du jour; mais, moins adroits et moins tolérans que le roi de Prusse, ils voulurent convertir violemment leurs peuples à leur nouvelle croyance. Le célèbre historien des Suisses, dans son livre si court et si plein du *Voyage des papes*, Muller, protestant, avait élevé au sein de l'Allemagne une voix

éloquente et courageuse en faveur de Pie VI contre le descendant de tant d'empereurs catholiques. Il était juste et beau de la part de Joseph de maintenir toutes les anciennes capitulations en faveur des religionnaires de son empire : il était injuste et vexatoire de vouloir faire plier la religion catholique sous son joug, et de lui susciter de misérables querelles, en se laissant guider aveuglément par les impitoyables disciples de Jansénius. Tous les fils de Marie-Thérèse ont eu le tort de se jeter de gaieté de cœur, et pour plaire aux philosophes, dans d'éternels débats de religion et de discipline ecclésiastique, l'un en suscitant Febronius, l'autre en ameutant des professeurs de Louvain et des chanoines de Vienne, un troisième enfin, en convoquant un synode de jansénistes à Pistoie pour y fronder le pape. C'était fondre ensemble les doctrines machiavéliques de Fra Paolo, le publiciste de la très-machiavélique république de Venise, et les arguties des petits théologiens jansénistes, tout-à-fait indignes d'un grand souverain. Je reconnais toutes les grandes qualités des fils de Marie-Thérèse, la noblesse de leur ame et l'élévation de leur esprit : il faut s'en prendre au siècle qui a détourné de tels souverains des voies de la justice.

Filangieri est le second publiciste italien auquel les philosophes modernes, et Joseph et Léopold à leur tête, ont rendu un culte si fervent. Filangieri est plus jurisconsulte que Beccaria ; mais il est, si faire se peut, encore moins publiciste que lui. Voulant refaire la législation civile, comme Beccaria s'était proposé de refaire la législation criminelle, ses idées sont empreintes de

ce même caractère d'uniformité qui fait le fond des lois de la Prusse et des codes de la révolution française. Ce que Locke et Rousseau ont été aux yeux de l'école moderne pour les constitutions, Locke et Voltaire pour la philosophie et les lumières, les encyclopédistes pour la destruction des vieux préjugés, Beccaria et Filangieri le sont devenus pour la législation. Tous les légistes de la révolution française sont allés puiser à cette source, en y mêlant quelques notions confuses et infidèles des formes de la procédure anglo-américaine. Filangieri prétendait refaire Montesquieu, projet dont Beccaria avait eu aussi quelque démangeaison; et comme il avait réellement étudié le droit romain dans ses sources, sans voir néanmoins quelque chose au-delà, et sans saisir l'esprit d'une autre forme de législation quelconque, il voulait, comme les anciens jurisconsultes du temps des Césars, appuyer ses vues législatives sur des principes philosophiques. Voyant la faiblesse de Montesquieu sous ce rapport, il crut mieux faire, non pas en prenant pour guides Aristote, Zénon ou le divin Platon, comme l'avaient fait plusieurs des grands jurisconsultes de Rome, mais en se fondant sur les principes de Locke, ou sur ce qu'on appelait, dans le langage du temps, les principes de la *raison*, car on avait identifié le nom de la raison et celui de Locke.

Quoique Filangieri, par son savoir, qui cependant n'était pas très-étendu, se soit attiré de la part des jurisconsultes ses pairs un peu plus d'attention que Beccaria, il n'est cependant devenu pour eux ni un oracle, ni même un objet de respect, comme le prétendent les

Italiens ; il n'a été que l'idole des républicains improvisés du royaume de Naples. Beaucoup d'indices portent à croire que le publiciste napolitain était entré non pas dans la ligue anti-religieuse des philosophes, mais dans la conspiration sociale des illuminés de Bavière, qui, sous les auspices de la maison d'Autriche et par la protection réunie de la noblesse et des universités, s'affilièrent facilement aux académies de Milan, de Naples et de Turin. Un vieux levain de fausses idées d'indépendance restait encore au sein de plusieurs familles considérables, et parmi quelques jurisconsultes italiens, depuis les prédications de la propagande socinienne répandue en Italie après l'expulsion d'Ochin et de ses complices du royaume de Naples, et à la suite des tentatives de Campanella pour établir, avec l'assistance des Turcs et des renégats, une république calabraise fondée sur l'égalité et sur la haine du Christ. Il faut compter encore les fausses idées des littérateurs du pays sur le prétendu caractère *classique* des peuples de l'Italie opposé à la barbarie du reste de l'Europe, et leur manie de copier les anciennes républiques : enfin, les querelles suscitées chaque jour à Florence, à Naples et à Venise contre la cour de Rome, dans un temps où Rome n'avait plus de force. Tous ces élémens d'agitation fermentaient dans la partie la plus active des hautes classes en Italie ; et cet amas de mauvaises doctrines et de malheureux souvenirs prit enfin forme et consistance, quand les illuminés de Bavière firent connaître aux Italiens leur hiérarchie, leurs symboles et leurs signes maçonniques. Il y eut des loges qui tra-

vaillèrent très activement, d'abord auprès de la reine de Naples, sœur de Joseph II, pour l'entraîner dans la guerre contre l'ordre établi; ensuite auprès des chefs de la république française, après le renversement de la dynastie napolitaine. Filangieri avait été l'ame de tous ces mouvemens, qui, s'annonçant comme philanthropiques, finirent par devenir révolutionnaires.

Les rapports d'intrigues de la haute société de Naples avec les cercles philosophiques de Paris furent, en apparence, plus frivoles et moins liés à l'état social, que ses relations avec Vienne et Munich; cependant la coterie des encyclopédistes faisait tout pour accaparer les personnages importans d'Italie qui venaient en France, en s'empressant de les initier aux mystères de la société d'*Holbach*. Beccaria et Filangieri furent donc prônés et exaltés comme les oracles du siècle et les apôtres de la réforme complète du genre humain, réforme entreprise au nom *de la raison et des lumières*. Après eux, deux Napolitains très-spirituels, mais très-peu enclins à se mêler d'intrigues politiques, tous les deux disciples de Machiavel et d'Epicure, mais n'ayant ni l'un ni l'autre le fiel des philosophes, l'abbé Galiani et l'ambassadeur Carraccioli, furent chargés de la translation des lumières philosophiques dans le royaume de Naples; mais ils s'acquittèrent assez mal de leur mission; car, dans leur humeur caustique, ils étaient les premiers à décocher les traits piquans d'une maligne ironie contre leurs maîtres en science et en sagesse; preuve que, malgré toute leur frivolité apparente et leurs dangereuses doctrines, il y avait dans ces deux hommes

quelque chose de mieux que dans ceux qui s'étaient faits leurs pédagogues.

P. S. Nous insérons cet article, composé de vieille date, parce que, pour le fond, nos opinions sont demeurées les mêmes : mais l'ancien régime ayant disparu sans retour, il nous semble inutile que notre polémique se tourne de ce côté. C'est la liberté qu'elle doit défendre contre les attaques de la jurisprudence révolutionnaire ; c'est l'égalité qu'elle doit soutenir dans un esprit chrétien et social.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES THÉATRES ÉTRANGERS.

(*Paris*, *Ladvocat*; *22 volumes*.)

A toute œuvre il faut d'abord un plan, fût-ce même pour un assemblage de traductions. En parcourant les vingt-deux volumes de ce recueil, on se demande ce qu'on a prétendu faire. Donner les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers? Alors bon nombre d'auteurs eussent dû être rejetés de la collection, comme indignes de la plus simple analyse. L'éditeur a-t-il voulu nous faire connaître, par les pièces du procès, la naissance, le développement et la décadence de l'art dramatique chez les diverses nations? En ce cas, nous sommes fâchés d'être obligés de lui dire qu'il a encore plus mal réussi. Quoi qu'en aient affirmé des critiques pleins de bienveillance, la compilation qu'a publiée M. Ladvocat est due au hasard. Tel auteur a été oublié, et tel autre figure dans la collection, sans qu'il soit possible d'en assigner les motifs.

Il y a des peuples qui n'ont pas d'art dramatique, et qui n'en sont pas moins doués d'un certain génie poétique. Les Portugais, si riches en poètes grands et féconds; les Russes, qui ne possèdent de remarquable que les fragmens d'anciennes poésies natio-

nales; les Suédois, dont le trésor poétique est contenu dans les chants populaires du moyen âge; les Hollandais, peuple anti-poétique par excellence; les Italiens, dont les auteurs dramatiques n'occupent qu'un rang très-inférieur sur leur Parnasse; tous ces peuples ne sauraient réclamer de place, pour les traductions de leurs œuvres dramatiques, dans une collection qui nous annonce des chefs-d'œuvre. Il ne faut pas même les citer sous le rapport de l'histoire de l'art. Les théâtres russe, suédois, portugais, italien, n'ont rien d'original; tout y est emprunté, d'une manière plus ou moins marquée, à la littérature dramatique de leurs voisins.

Ce n'est pas que quelques pièces de théâtre, appartenant aux peuples que nous venons de nommer, ne soient dignes d'estime; les pièces patriotiques du Hollandais Vondel, lourd d'ailleurs et diffus, ne manquent pas d'un certain intérêt; le *Sune Jarl*, du Suédois Gyllenborg, tout faible qu'il est, n'est pas totalement dépouillé de mérite; la tragédie du *Comte de Carmagnole*, par l'Italien Manzoni, a obtenu les suffrages de Gœthe, qui, peut-être, a fait preuve d'un peu de complaisance dans cette appréciation. Enfin, il est surprenant que les traducteurs qui nous donnent Goldoni, n'aient pas jugé à propos de nous livrer la pièce vraiment originale de Machiavel, intitulée *la Mandragore*. D'autres comédies de l'ancien théâtre italien eussent peut-être aussi mérité quelque attention: il n'est surtout pas pardonnable d'avoir totalement oublié le comte Gozzi.

Parmi les théâtres secondaires, celui des Danois offrait plus d'intérêt que celui des Russes, des Suédois et des Hollandais ensemble. Holberg n'est pas sans verve comique, ni Ewald sans élévation tragique.

Le théâtre espagnol est d'une grande originalité, et je pense sur Calderon tout-à-fait comme M. A. G. Schlegel. La tâche du traducteur était difficile; il fallait réduire en prose française une poésie élevée, symbolique dans son expression, et orientale dans ses figures. On sent combien l'auteur espagnol a dû perdre par cette opération. Lope de Véga, poète également remarquable, mais inférieur à Calderon, a été rendu avec plus de bonheur; son style, moins poétique, permettait davantage une reproduction en prose. Mais que signifie le pitoyable Moratin dans la collection des chefs-d'œuvre du théâtre de sa nation, où il ne tient que la dernière place? Matos-Fragoso, Solis et beaucoup d'autres eussent certainement mérité l'honneur de la traduction; au moins n'ont-ils pas copié les drames larmoyans de l'étranger, à l'instar de Moratin.

Les mêmes remarques s'appliquent au théâtre anglais. Rien de Marston, Shirley, Decker, Marlowe, Massinger et autres contemporains ou prédécesseurs de Shakspeare. Si leurs pièces sont très-inférieures à celles du génie puissant qui, par son ascendant, écrase la littérature anglaise, s'il ne faut pas songer à les comparer aux productions de Shakspeare, au moins offrent-ils des scènes détachées d'une grande beauté, quelque chose de naïf, de saillant, de pathétique, et même parfois des traits comiques, qui rappellent les

écoles de peinture antérieures à Raphaël et à Michel-Ange.

On n'a pas traduit le *Volpone*, chef-d'œuvre du vieux Ben-Johnson, ce qui eût mieux valu que de nous livrer sa lourde comédie de *Chacun dans son caractère*. Beaumont et Fletcher, auteurs féconds et spirituels, n'occupent qu'une seule place. Rowe, dont on a traduit le chef-d'œuvre, et Otway, ont été plus favorablement traités; ils le méritaient sous quelques rapports: mais Southern aurait dû être admis au même titre qu'Otway. Nathanael Lée n'eût pas non plus été indigne de figurer dans la collection. On aurait pu se dispenser de nous faire faire connaissance avec Wycherley, Tobin, Sheridan, Cumberland, Bourgoyne, Goldsmith, Dodsley, Bickerstaff et John Home: ces copistes du théâtre français n'offrent aucun tableau nouveau ou intéressant. Le seul Farquhar fait exception; il est vif, spirituel, enjoué: M. Campenon l'a traduit avec bonheur.

Le théâtre allemand n'a pas été traité avec plus de discernement que les autres. Gœthe lui-même s'est moqué de sa sentimentale *Stella* et de son triste *Clavigo*: les drames de Diderot ont enfanté ces pièces. Le *Bourgeois-Général* est une bagatelle, qui ne méritait pas l'honneur de la traduction. Il en est autrement de *Gœtz*, d'*Iphigénie*, du *Tasse*, d'*Egmont*, et surtout de *Faust*, dont la traduction a été abrégée. Le *Triomphe de la sensibilité*, pièce dans le genre du théâtre d'Aristophane, brille par une ironie pleine de gaieté et de malice contre nos modernes partisans des lu-

mières. Les vaudevilles de Gœthe, chefs-d'œuvre dans leur genre, sont aussi intraduisibles que les charmantes productions de Favart, Collé et autres.

Emilia Galotti, de Lessing, est d'une froideur mortelle; *Nathan le sage*, du même auteur, dénote un esprit supérieur, mais non pas un poète : le rôle du Dervis est de main de maître. Les comédies de Lessing sont des imitations des drames du théâtre français; ils se distinguent par une grande affectation de style, qui rappelle le marivaudage. Lessing, critique spirituel, philosophe distingué, observateur profond, s'entendait peu à la poésie et aux beaux-arts. Sa poétique était celle de Diderot, auquel il ressemble par son originalité, mais qu'il surpasse en bonne foi et en profondeur.

Que dire des honneurs de la traduction accordés aux misérables productions d'un Müllner et d'un Kotzebue? Les personnages du premier sont des marionnettes montées sur des échasses. L'auteur a voulu les rendre romantiques, en les couvrant de haillons, empruntés à Werner et à Calderon. Je m'étonne qu'un homme d'autant d'esprit que M. de Saint-Aulaire ait pu accorder la moindre attention à ce Müllner. Kotzebue ne jouit d'aucune estime dans l'Allemagne littéraire; il est sans ombre de talent; ses tragédies et ses comédies ont toutes été compilées, sont toutes également décousues; le style en est continuellement plat et louche, les caractères sont nuls.

M. Charles de Rémusat a fait une notice sur Werner, où il juge une de ses tragédies avec force et vérité. Je ne

saurais en dire autant de M. Michel Berr : ce dernier a fait un chef-d'œuvre du drame de *Luther*, signalé en Allemagne, par les critiques de toutes les opinions, pour de nombreuses absurdités. Cependant, pour bien juger des poètes de l'époque, il faut leur tenir compte du *prosaïsme* de ce siècle. Les Allemands sont les seuls qui, de nos jours, ont vu fleurir une véritable poésie; la grande et belle poésie anglaise est comprise dans l'espace écoulé entre la vie de Spenser, Shakspeare et Milton; celle des Italiens finit avec Arioste, Guarini et le Tasse; les Espagnols n'ont plus rien après Calderon, et la poésie française est close avec le siècle du grand roi : Voltaire seul est encore poète distingué après cette époque. En Allemagne, la belle littérature se renouvelle (car il y avait déjà une poésie allemande aux siècles reculés du moyen âge) par Klopstock et par Gœthe. Gœthe est le seul qui, dans ses meilleures compositions, surtout dans ses compositions lyriques et dans les plus beaux passages de son drame de *Faust*, soit poète dans la force et la pureté du terme. Le siècle ne pèse pas sur lui là où il est parfait; c'est presque le seul des écrivains de sa patrie qui, dans ses vers, soit exempt de toute *manière*; mais on ne peut pas plus traduire Gœthe en français que Racine en allemand. La poésie tient non-seulement à la pensée, mais encore au langage : de là, la foule des faux jugemens des critiques français sur les Orientaux, sur Shakspeare et Calderon.

Werner a débuté fort tard par ses drames. Son éducation littéraire tombe avant l'époque de la révolution

que les frères Schlegel causèrent dans les lettres allemandes; mais on voit évidemment que ces deux penseurs lui ont imposé par leurs doctrines, et qu'il a cherché à modifier son génie d'après leurs principes; ce qui ne lui a pas parfaitement réussi. Il y a quelque chose de fort et de dramatique dans Werner qu'on rencontre rarement chez les poètes allemands. On voit néanmoins qu'il s'est laissé éblouir par la rhétorique dont Schiller a orné ses pièces. Il y a malheureusement encore une fausse sensiblerie dans quelques scènes de Werner, sensiblerie qui rappelle le genre du drame d'Ifland et de Kotzebue, écrivains misérables que je suis bien loin de vouloir confondre avec un aussi grand talent que l'était celui de notre auteur. L'insuffisance du poète à se soutenir à une grande hauteur d'énergie se prouve encore par les injonctions si fréquentes chez Werner, où il recommande, en style boursouflé, au comédien d'être sensible, terrible, et même effroyable. Les trois quarts des drames de Werner sont d'un convulsionnaire qui s'épuise vainement pour atteindre à la force et à la grandeur, et qui tombe d'une certaine hauteur dans des platitudes. Werner veut être ironique à la manière de Shakspeare, et plaisant comme Calderon; mais il n'est que grossier là où il s'efforce de paraître gai, et ses personnages comiques sont détestables.

Joignez à ces défauts un mysticisme particulier dont le genre est encore un secret; car Werner ne s'est jamais expliqué sur le véritable sens des personnages allégoriques qui traversent ses pièces; ajoutez que ce mys-

ticisme est souvent de faux aloi, que le style de l'auteur est des plus incorrects, des plus inégaux, tantôt ampoulé, tantôt plat, souvent excentrique dans sa force, et quelquefois ridicule par sa faiblesse : et vous direz que Werner est un poète médiocre. Vous vous tromperiez cependant.

Werner marque en première ligne dans le rang des hommes de génie dont le talent a été écrasé par l'esprit du temps, faussé dans sa direction et mutilé dans toutes ses parties. C'est un poète *malade* comme lord Byron, mais dans une autre direction. Schiller lui-même, quoiqu'il fût très-proche de sa guérison, depuis sa tragédie de *Wallenstein*, est tombé de temps à autre dans les paroxismes de sa vieille maladie; mais chez Werner la crise est extrême; il faut seulement admirer les beaux rêves de ce malade; il lui échappe des mots d'une grande vérité, d'une fine observation, des traits dignes d'un grand maître, et quelquefois des chants d'une divine mélodie.

On appelle, en France, cette poésie *maladive* la poésie *romantique*, mais à faux. MM. Schlegel ont introduit cette dénomination en Allemagne pour désigner la poésie chevaleresque du moyen âge; prise dans ce sens, l'expression est juste; et Gœthe, le plus vrai des poètes de l'époque actuelle, est, sous ce rapport, bien plus romantique que lord Byron, dont le genre est frénétique, malgré le génie de l'auteur. Il s'entend qu'on ne peut pas même décorer du nom de poésie maladive et frénétique les misérables rapsodies qui courent le monde sous le nom du romantisme. La médiocrité est

partout médiocre, qu'elle veuille paraître classique, romantique ou maladive et frénétique : elle n'est jamais ce qu'elle désirerait être.

Le premier acte de la tragédie d'*Attila*, de Werner, est grandiose et superbe, sauf les défauts dans la manière du poète; sa peinture de la méprisable cour de l'empereur Honorius est un chef-d'œuvre : Shakspeare eût mieux approfondi la matière, son style eût été supérieur à celui de l'Allemand; mais il n'eût pas mieux vu la chose, il n'eût pas conçu un plus grand ensemble. Schiller, le plus dramatique des poètes allemands, ne l'a jamais été au même degré.

Cette tragédie d'*Attila* est remplie de folies; mais il y a encore du poète dans ces extravagances; malheureusement l'intention a été plus poétique que l'exécution; là, comme ailleurs, Werner succombe sous la tâche qu'il s'est proposée. L'idée du caractère d'Hildegonde, personnage historico-mythologique, placé comme une Euménide à côté d'Attila, est grande et sublime; l'exécution est un ignoble travestissement.

Tout le talent dramatique de Werner éclate encore dans sa *Croix sur la Baltique* : les mœurs des païens de l'ancienne Prusse y sont indiquées de main de maître : mais la dernière main du poète ne s'y trouve pas.

Les Templiers font le sujet d'un poëme dramatique que Werner a le mieux soigné; cette pièce est pleine d'un grotesque fatras et de cette fausse rhétorique, empruntée, comme je l'ai dit, à Schiller. Là aussi se trouvent des scènes de famille d'une sensiblerie niaise

et sentimentale, dignes des palettes de M. Auguste Lafontaine.

Le Vingt-Quatre Février a été parfaitement jugé par M. Charles Rémuzat dans la notice mentionnée. Il aurait fallu une simplicité naïve pour faire de cette pièce un drame vraiment terrible, mais Werner n'a jamais ce ton ; néanmoins, c'est encore une tragédie éminemment remarquable, malgré ses grotesques défauts et les énormes disparates du langage.

Wanda excelle par des chants lyriques d'une grande douceur et d'une noble élévation. En général, les beautés lyriques et dramatiques abondent dans les pièces de Werner; mais jamais on ne jouit de presque aucun morceau sans être désagréablement affecté par quelque expression scurrile, impropre, et par les vains efforts du poète à satisfaire complètement à la grande idée qui s'est emparée de son imagination.

Nous nous sommes un peu longuement arrêté sur Werner, parce que ce poète n'est jugé, en France, que sur les pages enthousiastes de madame de Staël. Nous sommes forcé de nous borner à une simple indication de ce qui nous reste à dire.

Otto de Wittelsbach, de Babo; *Faust* et *Geneviève*, du peintre Müller; les comédies si originales de Lenz, ainsi que Müller, ami d'enfance de Gœthe; *la Famille de Schroffenstein*, *Catherine de Heilbronn*, et autres pièces de théâtre, de Henri de Kleist, et surtout les comédies et les tragi-comédies du célèbre Tiek, méritent, à beaucoup d'égards, d'attirer l'attention du connaisseur. Ils

sont loin d'être des modèles, mais ils offrent des traits de génie : ils ont été complètement oubliés dans cette prétendue collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. *Ugolino* et *Minona*, de Gerstenberg, les tragédies de Klinger n'ont pas été non plus traduites, quoiqu'elles méritassent cet honneur à plus d'un titre. Au moins ne fallait-il pas les oublier, pas plus que *la Bataille d'Hermann*, du célèbre Klopstock, lorsqu'on était en train de se ressouvenir des auteurs les plus subalternes.

DE LA SITUATION MORALE
DE L'ALLEMAGNE
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

La guerre de Trente Ans avait réduit l'Allemagne à une nullité complète dans l'ordre politique. L'Autriche commença dès-lors à se regarder comme étrangère à l'empire, et ne chercha plus qu'à consolider sa puissance dans ses propres Etats. Les cours de l'Allemagne méridionale tombèrent dans une sorte de dépendance de la France; dépendance habilement calculée par le cardinal de Richelieu, et préparée de longue main par le génie de Henri IV, un des premiers fauteurs des troubles qui devaient amener la guerre de Trente Ans. L'élévation de l'électeur de Brandebourg, devenu roi de Prusse, et l'avènement de la Maison de Hanovre au trône d'Angleterre achevèrent de détruire le lien d'unité morale qui jusqu'alors, et malgré la faiblesse du corps germanique, pouvait encore en réunir les différens membres. La Prusse, comme tout nouvel empire, fut militaire; l'Autriche conserva l'esprit diplomatique; tout le reste de l'Allemagne devint apathique et routinier. On vit seulement les petites cours du Midi

courir au-devant de la double corruption italienne et française.

L'idée du droit, poussé à un degré de scrupule inconnu partout ailleurs, et des sentimens religieux d'un genre spéculatif, distinguent les Allemands de tous les autres peuples de l'Europe. La philosophie du dix-huitième siècle avait donc de grands obstacles à vaincre pour s'emparer de ces idées et de ces sentimens, et pour y substituer son esprit autant que possible. Faire haïr aux Allemands leur passé, en le décriant par les vagues et insignifiantes qualifications de barbarie et de féodalité ; déraciner de leur cœur et de leur esprit un penchant naturel à la mysticité et à la contemplation, pour mettre à la place les sophismes et les doctrines de Voltaire et de Rousseau, était peut-être encore plus difficile. Mais le prétendu esprit philosophique étant destiné à tout envahir, il pénétra aussi en Allemagne, et y pervertit long-temps le caractère de la nation. Cependant il ne s'y répandit que peu à peu, et c'est une conquête qui lui est encore disputée.

Les petites cours de l'Allemagne méridionale se corrompirent par le mélange bizarre des vices à la mode à la cour de France, et des voluptés de la molle Italie. Le caractère allemand n'a rien de l'élégance française; il ne saurait s'y plier sans roideur et sans affectation, et sans devenir lourd ou maniéré. En revanche, il se passionne aisément pour l'exagération italienne qui lui demande moins d'efforts. C'est que les Allemands n'ayant plus, depuis la paix de Westphalie, d'intérêts politiques, comme les Italiens, de-

puis la chute de leurs républiques, toute l'activité morale et intellectuelle s'est portée, dans les deux pays, du côté des sciences, des beaux-arts et de la poésie : ce qui, en France, n'est qu'un simple délassement ou une affaire de mode, est devenu pour ces deux peuples une affaire d'intérêt public.

Cependant l'Allemagne présente, à cet égard, un caractère particulier. Les Etats du midi et le nouveau royaume de Prusse suivirent une marche indépendante du goût général de la nation. Les Allemands n'adoptèrent ni les mœurs, ni le ton des cours. Les princes de l'Allemagne méridionale, par une prétention ridicule, avaient abjuré tout esprit national pour prendre le ton de la cour de Louis XIV et les mœurs corrompues de celle de Louis XV. Qu'on ajoute à cela le règne des favorites prises parmi les virtuoses italiennes, et l'on aura un tableau complet des habitudes de tous ces petits souverains dans le dernier siècle. Ne vivant qu'avec leurs courtisans, ils dédaignèrent gauchement les sujets dont ils devaient faire le bonheur. Ils les tournaient même en ridicule comme des pédans, comme des gens bornés, parce que la corruption étrangère n'avait pas encore eu prise sur eux. Ces princes se conduisaient donc comme s'ils n'avaient pas eu d'Etats à gouverner. Heureusement que le peuple n'en perdit pas le respect de l'autorité. C'est qu'en exceptant quelques petites vexations, les formes de la justice étaient scrupuleusement observées, les impôts tolérables, et la puissance de chacun de ces souverains assez limitée. La multiplicité de ces petits

Etats permettait, d'ailleurs, de se soustraire facilement au régime de l'arbitraire. On vécut donc heureusement sous ces gouvernemens domestiques, quelle que fût la maladresse des gouvernans, et malgré le mépris et le dédain qu'ils affectaient pour leurs subordonnés.

Il n'en fut pas de même en Autriche. La cour s'y montra toujours uniquement occupée du bonheur du peuple, auquel elle se mêlait sans cesse. Les mœurs étrangères ne pouvaient avoir la même influence sur un aussi vaste territoire. Marie-Thérèse était l'idole de ses sujets, et l'objet du respect et de la vénération de toute l'Allemagne. Il est vrai que son fils, en lui succédant, perdit un peu la confiance des peuples, en se mettant violemment à la tête des innovations du siècle, mais ses qualités personnelles amortirent l'effet des doctrines philosophiques qu'il voulut introduire dans ses Etats. La générosité du prince répara l'imprudence du disciple des philosophistes, et mit un frein à la fureur systématique par laquelle il voulut détruire les droits, franchises et privilèges des habitans de ses provinces.

Un autre philosophe, un disciple de Voltaire, monta sur le trône de Prusse, dans la personne du grand Frédéric, et, pour son entrée dans la carrière sophistique, il s'empara, contre la foi des anciens traités, et contre toutes les lois de l'honneur national, d'une partie de l'héritage d'une noble orpheline, qui se trouva, d'abord, presque réduite à l'extrémité. Comme ce prince avait une volonté ferme, ce qui,

depuis la dissolution de l'ancien Empire germanique en une foule de petites principautés, et depuis la nullité du pouvoir impérial, était une grande nouveauté en Allemagne, il étonna d'abord les esprits, les entraîna à sa suite, et les fit passer par-dessus l'odieux de ses mesures. Un siècle plus tôt, ce n'eût été qu'un cri d'indignation contre l'envahissement de la Silésie, ostensiblement entrepris sous le prétexte de la convenance politique, comme toute l'Europe s'était noblement soulevée contre l'invasion du Palatinat. Cependant la bonté naturelle aux Allemands leur fit toujours partager leur admiration entre le roi de Prusse et l'Impératrice. Ils les applaudissaient tour à tour l'un et l'autre, donnant à Frédéric le titre de héros, et adorant Marie-Thérèse comme la mère de ses sujets. L'histoire n'offre pas, je crois, l'exemple d'un autre peuple s'enthousiasmant pour les deux adversaires à la fois.

L'attachement au droit, avec toutes ses formalités, et avec toutes ses minuties, voilà ce qui, jusqu'alors, avait distingué les Allemands. La rapide élévation du gouvernement militaire de la Prusse, et le système du grand Frédéric, donnèrent la première rude atteinte au caractère national. Il faut le dire, l'introduction du droit romain, imprudemment favorisée, au moyen âge, peut-être sans véritable but politique de la part des princes de la plupart des Etats de l'Allemagne, et surtout de l'Allemagne méridionale, fut un des plus grands fléaux qui ait jamais affligé ce pays. La procédure latine vint mêler, aux anciens usages des peuples de la Germanie, à leurs droits et aux ha-

bitudes indépendantes des grands corps du régime féodal, les formes serviles, inquisitoriales et vexatoires d'un dédale de lois. Cette confusion détruisit l'unité morale de l'Empire, et mit les mœurs et les lois en opposition, et quand le nouveau droit eut commencé à prendre le dessus, et que les anciennes coutumes furent dédaignées, le caractère de la nation s'en ressentit profondément : il devint gauche et timide, de fier et de libre qu'il avait été jadis. Les Allemands ne retrouvèrent presque plus leur vieille patrie que dans les universités.

Une armée de gens de lois couvrit l'Allemagne, et en fit sa proie. La chicane et les procès furent la lèpre de la bourgeoisie et des hautes classes de la société, comme l'usure des Juifs était le fléau des artisans et des cultivateurs. Heureux les pays de la Germanie qui avaient su conserver d'assez grandes portions de leur antique législation, et où l'on connaissait encore l'ancien mode de jugement par voie d'équité, au moyen de l'arbitrage de ses pairs! Il est juste cependant de dire que quelques débris au moins des anciennes franchises s'étaient conservés dans la majeure partie de l'Allemagne, et s'y manifestaient avec honneur et indépendance : la Westphalie, la Frise, le Holstein, et en général les Etats du Nord, se distinguaient particulièrement à cet égard. La noblesse avait su maintenir presque partout une partie importante de sa libre juridiction, et la bourgeoisie des villes libres, les universités, et quelques corporations d'artistes et d'artisans parvinrent aussi à sauver du

naufrage quelques débris de leurs généreuses institutions. Toutefois la conscience et la droiture des juges avaient de la peine à triompher des formalités de la justice; la législation était un véritable chaos. Frédéric voulut couper le nœud gordien dans ses Etats ; il donna un Code à la Prusse, pour l'assujétir, autant que possible, à un régime uniforme.

Mais ce n'était pas un code qu'il fallait, c'était la garantie des anciens droits et le maintien de juridictions honorables et indépendantes que les peuples demandaient. Soustraire la Prusse à l'empire des gens de loi eût été surtout un service signalé : mais ce ne devait pas être l'ouvrage du Code de Frédéric. En général, ce code n'eut point l'approbation des hommes réellement instruits, et le peuple ne le reçut pas comme un véritable bienfait. L'Allemagne possède dans ses universités, et parmi quelques-uns de ses hommes d'Etat, des jurisconsultes trop graves et trop profonds pour se laisser prendre au charlatanisme des codes; et ils pensent, à cet égard, comme les plus illustres savans de l'Angleterre et comme les hommes les plus éminens que la France ait produits au seizième siècle. Tous ces esprits distingués, qui avaient étudié à fond la législation romaine et celle de leur pays, ont depuis longtemps mis au jour l'intérêt qu'avaient tant de souverains absolus et despotiques, et la vanité qu'ils tiraient à commander ces compilations informes de coutumes et de lois de tout temps et de tout pays, pour y mettre fastueusement leur nom. Ils ont trouvé quelques gens de loi courtisans, complaisans, qui leur ont fait, tant

bien que mal, une division de chapitres, en ayant bien soin d'insérer, dans les introductions ou dans le texte de ces recueils, quelques dispositions favorables, non pas aux peuples, pour qui on avait l'air de faire le code, mais au pouvoir qui les publiait.

Pendant que les petites cours du Midi affectaient tant de mépris pour les Allemands, parce qu'ils n'avaient ni l'élégance française, ni la perfidie italienne, et que, dans les familles nobles retirées de la cour et au sein de la bourgeoisie, on voyait régner encore les anciennes mœurs tout-à-fait incompatibles avec le règne des courtisans, des maîtresses et des Soprani, Frédéric-le-Grand ne voyait qu'avec dédain ses sujets qui n'étaient pas aussi philosophes que lui. Ce prince, qui n'a jamais écrit avec talent en français, ne savait pas bien sa langue maternelle. L'allemand écorchait ses oreilles superbes, et semblait offenser son gosier délicat : c'est le seul point de ressemblance qu'il eut d'ailleurs avec les petits souverains du Midi. Capitaine habile, et misanthrope couronné, il n'oubliait jamais, au milieu des élucubrations de son cynisme philosophique, le bâton de commandement ; il ne s'en servait pas avec la majesté tranquille d'un prince affermi sur le trône, mais il le portait d'une main ferme et indépendante. Frédéric avait une force d'esprit peu commune. Voltaire ne lui en impose pas : il l'amuse ; mais il est loin de le dominer. Frédéric vit Joseph, emporté par les idées du siècle, suivre aveuglément l'impulsion d'une ame généreuse, mais égarée par des sophismes, et sans considération pour les anti-

ques privilèges de la nation, se mettre à la tête des illuminés de Bavière et des révolutionnaires. Le vieux roi de Prusse fut plus avisé ; il ne parle pas de tolérance, il la pratique : ses sujets catholiques jouissent de la libre communication avec Rome; il accueille même les Jésuites, qui sont chassés partout ; il songe à introduire un nouveau livre de prières dans l'esprit du siècle : ses sujets protestans s'y opposent ; il les laisse faire ; et cependant le même homme s'explique avec le mépris le plus révoltant sur la religion du Christ; il rit de ce qu'il appelle les préjugés, et se moque de ses peuples. Il méprisait assez les hommes pour ne pas leur faire du mal. La Prusse, dont il fit une vaste caserne, ne fut point esclave sous son règne : phénomène que le génie seul de Frédéric peut expliquer.

La colonie française établie en Prusse y forma, sous les auspices du roi, une coterie littéraire et philosophique, dont les principaux membres siégeaient dans l'académie de Berlin, institution nouvelle en Allemagne, et fondée sur le modèle de l'académie de Paris : ce fut la seule qui s'établit, originairement, dans un pays où les universités remplissent avec moins de faste le but de ces inutiles corporations, enseignes brillantes dont aime à s'entourer un prince qui semble vouloir encourager la littérature, et qui ne fait que jeter dans la république des lettres les hochets de la vanité. Bientôt un cercle de littérateurs prussiens se forma autour de cette académie de Berlin, toute française, et qui ne recevait que des Mémoires écrits en français. Frédéric

crut qu'elle aurait une grande influence sur la civilisation de ses Etats; mais on n'en parlait que dans quelques coteries de la capitale.

Pour bien apprécier les efforts des philosophes de Berlin, et surtout de ceux d'entre eux qui, en suivant les doctrines de Frédéric, ne voulurent pas abandonner la langue allemande, pour prouver à ce prince qu'on pouvait être *philosophe* et incrédule en allemand comme en français, il faut jeter un coup d'œil sur la situation des universités d'Allemagne et de la littérature allemande à cette époque : ce sera le sujet de quelques articles postérieurs.

ŒUVRES DE WIELAND.

Wieland commença, jeune encore, par l'imitation des poésies de Klopstock et de Bodmer, poésies que la muse épique de Milton avait fait éclore. Ces premiers essais ne se distinguent par aucune espèce de mérite littéraire.

Bientôt après, Wieland fit connaître aux Allemands les pièces de théâtre de Shakspeare, qui jusqu'alors leur avaient été totalement inconnues. Il acquit par là, et sans qu'il s'en doutât, une immense influence sur la marche littéraire adoptée depuis lors dans sa patrie, influence salutaire sous plusieurs rapports, parce qu'elle donna un tour indépendant aux accens poétiques des enfans de la Germanie : ceux-ci ayant été précédemment, presque sans exception, serviles copistes des chefs-d'œuvre du grand siècle.

Cependant, le même homme qui avait marché avec les anges de Klopstock au sein des nuages, pâle et décoloré comme eux, et qui semblait s'être réveillé au milieu du monde réel, en se transportant parmi les créations du plus grand poète dramatique qu'aient possédé les Anglais, retomba de la hauteur de ces imitations, dans le style de boudoir de Crébillon fils, et s'égara dans la voie du roman prétendu philosophique

de Voltaire. Après quelques légers tâtonnemens, ce fut là décidément que la muse de Wieland chercha à se reposer de toutes ses fatigues.

Il serait d'une extrême injustice de nier que le peintre d'Oberon ait eu des inspirations vraiment indépendantes. Il se rencontrait quelque chose dans son imagination de l'ironie si gaie et si divertissante de l'Arioste ; mais ce *je ne sais quoi*, est ce qu'il y a de plus intraduisible dans toutes les langues, et causera constamment le désespoir des traducteurs du chantre de Roland. Le langage poétique de Wieland est plus faible et plus prolixe que celui du favori des muses de l'Ausonie ; il ne manque pas cependant de tours riches et pittoresques, d'une grace molle et d'un *laisser aller* qu'on croirait étranger aux idiomes de la Germanie. La connaissance que Wieland possédait de quelques poëmes chevaleresques du moyen âge, ne fut pas non plus d'un médiocre secours pour son imagination enjouée, mais peu étendue et peu énergique. Malgré ses défauts et ses faiblesses, cet auteur est né poète ; on croit déjà l'apercevoir à la multiplicité des sujets qu'il a traités durant le cours d'une longue vie : on le remarque mieux encore, lorsqu'on porte ses regards sur les agréables fictions dont il est abondamment pourvu.

Le défaut capital de Wieland, dans ses meilleurs ouvrages, lui paraît être commun avec l'Arioste, auquel nous sommes, d'ailleurs, bien loin de le comparer. Il manque quelque chose de fort et de sérieux pour donner du relief aux tableaux d'une gaieté quel-

quefois piquante, et souvent licencieuse : l'imagination de l'auteur se joue de tous les sujets, mais ne les épuise nulle part. Cette merveilleuse harmonie d'un ensemble profondément médité, manque aux contes épiques et aux poésies chevaleresques de genre bouffon, par lesquelles s'est illustré le chantre d'*Obéron* et de *Géron-le-Courtois*. C'est cependant cette harmonie qui à jamais distinguera de tous ses rivaux l'auteur du *Don Quichotte*. Cervantes n'est pas seulement fou, il est encore profond : le héros de la Manche est un symbole frappant de tout ce que le genre humain renferme de noble et d'élevé, joint à toutes les fragilités humaines, qui rendent les qualités les plus précieuses souvent ridicules, sans jamais les avilir : le fidèle Sancho est un tableau, tracé à grands traits, des qualités inférieures du genre humain et de notre nature subalterne, réuni à tout ce que le bon sens et la raison droite du grand nombre peuvent y apporter d'heureuses modifications. Nulle part, une aussi grande pensée ne se développe dans l'Arioste, et surtout dans son imitateur Wieland.

Les romans prétendus philosophiques de Wieland présentent des parties très-disparates. Tantôt l'auteur a la prétention d'être Grec, dans le genre de Lucien, en y mêlant les doctrines d'Epicure, les systèmes de l'Ecole de Cyrène et de celle des Cyniques; tantôt il nous délaie du Swift, du Sterne, du Rabelais, du Crébillon et du Voltaire, le tout sans que l'imitation soit servile, mais aussi sans que l'originalité se montre frappante. Il y a, dans ces nombreux ouvrages, des

pages remplies d'une ironie réellement remarquable et d'une force de tète peu commune ; mais il faut les chercher au milieu d'une foule de déclamations rebattues et de verbiage inutile. Le style prosaïque de Wieland est aussi lourd et pénible que son style poétique est vif et heureux, lorsque l'auteur se livre à des inspirations réellement dignes de son talent, lorsqu'il ne reste pas au-dessous de lui-même.

Si le nom de Wieland a acquis une grande célébrité dans sa patrie et au dehors de l'Allemagne, il est, malgré cela, très-peu populaire, et l'on finit par ne plus le lire, parce que sa poésie n'est pas véritablement nationale. Partisan *des lumieres du siecle*, Wieland a constamment combattu contre la cause de la religion, sans y porter de l'aigreur et du fiel. Sa polémique littéraire fut insignifiante; regardé comme un transfuge, par l'école poétique de Klopstock et de ses jeunes amis, rassemblés à l'université de Gœttingue, il ne les ménagea pas, et fut foudroyé par leurs poétiques anathèmes. Gœthe se rapprocha un peu de celui qui avait applaudi aux premiers accens de sa lyre; mais il ne se trouva jamais d'accord avec lui. En revanche les *hommes à lumieres* de Berlin, le libraire Nicolaï à leur tête, et les *Illuminés de Baviere*, cherchèrent à ériger à Wieland des autels, comme à une espèce de Voltaire allemand : le vieux poète n'a trempé dans aucun complot honteux, et n'a souillé sa mémoire par aucune intrigue clandestine.

POÉSIE.

HAN KOONG TSEW

(*La douleur dans le palais de Han;* littéralement, « *l'automne dans le palais de Han* (1). »),

TRAGÉDIE CHINOISE.

Une traduction anglaise de la tragédie chinoise dont je viens de donner le titre a été publiée à Londres en 1829. M. Jean François Davis, auteur de cette traduction, dit dans sa préface, que *Han Koong Tsew* est tiré d'un recueil intitulé: *les cent drames de Yuen*, et d'où le père Premare a déjà tiré *l'Orphelin de Chaou*, imité par Voltaire sous le titre de *l'Orphelin de la Chine*. C'est également aux cent drames de Yuen qu'appartient la pièce traduite par M. Davis sous le titre de *The heir in his old age* (*le vieil Héritier*) et retraduite en français par M. Bruyère de Sorsum. D'après ces publications, il ne nous est pas tout-à-fait impossible d'apprécier le drame chinois.

(1) *Automne* est synonyme et symbole de chagrin; comme *Printemps* est synonyme de joie et de plaisir.

Davis a raison d'observer que l'époque à laquelle se rapporte *la Douleur dans le palais de Han* est une des ères mémorables de l'histoire chinoise. Il y a dans l'adhérence stricte avec laquelle le poète a conservé la vérité historique, une fidélité toute chinoise et singulièrement caractéristique. On y voit un gouvernement énervé par la mollesse et l'habitude des voluptés, une cour plongée dans les plaisirs, enhardir les peuples septentrionaux de race turque. En effet il arriva alors en Chine, ce qui deux siècles plus tard ou à peu près eut lieu dans l'empire romain. On voulut essayer de rendre utiles au service de la Chine, ces barbares dont on redoutait les armes indomptables. Une politique digne de Machiavel sema la discorde parmi eux. On arma l'une contre l'autre des tribus parentes mais ennemies : vains artifices ; les barbares pénétrèrent bientôt les intentions des ennemis qui les divisaient, et continuèrent à ériger en lois leurs prétentions et leurs exigences. Un tribut leur fut payé; et la même faiblesse impolitique qui présidait à toutes les démarches des Chinois, déguisa mal cette sujétion sous l'apparence d'une solde militaire. Cependant il fallut bien des siècles et une longue succession de générations; il fallut que des flots de barbares Coréens vinssent remplacer des flots de barbares de race turque; et qu'enfin des Thibétains non moins grossiers se fussent rendus formidables vers le midi : avant que les Mongols, élevant leur puissance sur la commune ruine des nations turques, coréennes et thibétaines réunies sous leur loi, fissent leur proie de l'*empire du milieu*. En des temps plus

rapprochés de nous, nous voyons les Mantchoux, tribu tongouse, détrôner les Mongols, et vieillir à leur tour dans cette Chine qui, plus heureuse que l'empire romain, jouit du privilège de modifier ses vainqueurs, au lieu d'être modifiée par eux.

Cette époque des Hans est fort importante pour les destinées de la race humaine. Près de deux cents ans avant Jésus-Christ, les Chinois avaient, pour la première fois, tenté des conquêtes, des négociations, des établissemens, vers les régions occidentales, du côté de la Sogdiane, dans les contrées voisines de la Perse, du Thibet, et de l'Inde. Cette fameuse Sérique, qui faisait le commerce avec les Romains par l'entremise des Parthes, ou par la voie de l'Inde, n'était autre que la région extérieure que je viens de signaler; véritable *excrescence* de la Chine réelle. Jamais dans ces contrées la civilisation ne s'éteignit totalement; pas même alors que la Sérique fut envahie par la barbarie turque. Continué sous les Sassanides, le commerce avec cette région fut revivifié par les Arabes, protégé même par les Mongols, lorsque après la sanglante domination exercée par les Thibétains, les Mongols eurent conquis la Sérique sur des tribus turques d'origine.

Sans parler de cette création primitive d'une Chine extérieure, l'époque dont je m'occupe a encore, sous d'autres rapports, une extrême importance : c'est à la fin de l'ère des Hans que se formèrent les empires turcs qui détruisirent ou plutôt assujettirent les établissemens chinois de la Sérique. Voisins des Parthes, des Romains, des Sassanides, enfin des Arabes, depuis

que ces derniers eurent assujetti la Perse; les hordes turques ont de près ou de loin, et à diverses époques, pesé dans la balance des humaines destinées. Des hordes turques, repoussées vers l'occident par d'autres hordes leurs parentes, ne se sont-elles pas mêlées dans les régions Ouraliennes, ainsi que dans les contrées qui bordent la mer Caspienne vers le nord, à des tribus finnoises? Ce mélange de Finnois, de Turcs, de Samoyèdes peut-être (on croit avoir remarqué de la similitude entre leur langage et celui de plusieurs peuplades du Caucase); ce mélange hétérogène n'aurait-il pas donné naissance à ces peuples connus sous le nom de Huns, effroi de l'Europe, et qui entraînèrent la ruine de l'empire romain? Cette grande question, affirmativement résolue, mais avec trop de légèreté, par de Guignes, niée par le savant Klaproth, a repris de la vraisemblance, depuis qu'un homme non moins savant, M. Abel de Rémusat, a soutenu l'affirmative. Toujours reste-t-il vrai que l'histoire des Han, aux jours de leur prospérité comme de leur infortune, n'a point été stérile pour les destinées de la race humaine, et qu'en bien comme en mal, elle mérite de fixer les regards de l'historien philosophe.

Le caractère particulier aux Chinois imprime à leurs œuvres dramatiques, non un but de poésie ou d'art, mais un but moral, ou ce que l'on peut nommer même un but prosaïque. Dans la tragédie chinoise que je vais analyser, l'auteur veut offrir le tableau des désordres qu'entraînent, au sein d'un grand empire, la dépravation des mœurs, la mollesse du souverain, la faiblesse

et la lâcheté de son ame. Dans l'*empire du milieu*, on flatte les rois vivans ; mais la plus ombrageuse politique ne parvient pas à étendre la même adulation sur leur tombe. L'empereur qui fait le sujet de cette pièce monta sur le trône près de quarante-deux ans avant l'ère chrétienne. La belle Chaoukeun, qui y joue un rôle important, est une des héroïnes que l'histoire traite avec la prédilection la plus vive ; c'est un nom devenu symbole : peintres, poètes, romanciers, ont traité à l'envi le sujet pathétique que leur offrait sa vie et sa destinée. Selon une tradition populaire que rapporte Davis, la tombe de Chaoukeun, toujours verdoyante, s'élève au milieu d'un désert aride, et conserve la fraîcheur éternelle d'une végétation riche et abondante : c'est peut-être quelque Oasis au milieu du désert, île de verdure où se seront célébrés des rits pieux en l'honneur de quelque déesse mythologique, dont les Chinois auront conservé la notion affaiblie. Au lieu de se confondre et de se combiner pour former, comme les mythes indiens et helléniques, un vaste ensemble de fables et de traditions, les mythes chinois se sont conservés presque tous dans un état de simplicité primitive et isolée.

M. Davis a choisi ce drame, nous dit-il, parmi beaucoup d'autres compositions chinoises, à cause de la gravité tragique du fonds, de l'intérêt qu'il renferme, et de l'élévation du sujet; d'ailleurs, c'est l'un des ouvrages de ce genre qui s'écartent le moins violemment du goût européen. C'est une pièce dont la brièveté étonne : dans l'original, le protagoniste du drame est chargé d'allonger l'action en chantant des vers irrégu-

liers, en rapport avec ses sentimens personnels, et accompagnés d'une musique douce, forte, bruyante, suivant l'expression diverse des paroles. Sans doute ces morceaux de récitatif, qui rappellent, quant à l'idée première, les strophes lyriques jetées à travers les pièces espagnoles, avaient fort peu de mérite en chinois ; dans la poésie de ce peuple, tout ce qui est d'ornement est immobile, convenu et comme *stéréotypé.* Nous pensons cependant que M. Davis n'eût pas mal fait de nous conserver ces chants, poétiques ou non.

Voici les personnages de la pièce chinoise :

Yuente, empereur de la Chine, de la dynastie des Han ;

Hanchenyu, khan des Tartars (Turcs) ;

Maouyenshow, mauvais ministre de l'empereur ;

Le président du conseil impérial ;

Un officier de la suite de l'empereur ;

Un envoyé du khan ;

Enfin, la belle Chaoukeun, élevée par l'empereur au rang de princesse de sa dynastie ;

Et une suite composée de guerriers tartars, d'eunuques de l'empereur, de femmes attachées au service de Chaoukeun.

La scène est d'abord dans le camp des Tartars, sur les frontières de la Chine. Elle change ensuite, et se trouve transportée dans le palais des Han.

L'ouvrage commence par un monologue du khan des Tartars, qui prononce quatre vers, pour débuter comme tous les personnages.

LE KHAN.

« A travers les herbes hautes, au milieu de nos tentes « de laine, le vent d'automne fait bruir son souffle sau- « vage ; lugubre harmonie qu'écoute la lune nocturne, « dont la lumière éclaire nos huttes rudes et grossières. « A moi seul obéissent, comme à leur chef, des guer- « riers sans nombre, les arcs tendus. Nos tribus sont « fameuses par leur alliance avec l'impériale famille « des Han. »

« Je suis Hanchenyu : seul chef de cette contrée du Nord, j'occupe ce désert de sable que ma race posséda de tout temps. Nous n'avons qu'un commerce, la chasse sauvage. Nous ne respirons que batailles et conquêtes. Devant nos tribus orientales, l'empereur Wunwong s'est enfui. L'Etat de Wey a tremblé devant nous, et a imploré notre amitié. Le temps, en s'écoulant, a grandi la puissance et le titre de nos chefs ; aujourd'hui ma force est redoutable. Tandis que les deux familles impériales des Tsin et des Han se disputèrent l'empire, nos tribus étaient là, puissantes, attentives ; leurs guerriers innombrables se tenaient debout, l'arc tendu. Pendant sept jours, mon ancêtre tint en échec l'empereur Kaoute lui-même et son armée. Enfin un ministre habile sut conclure la paix par un traité : depuis ce temps, les princesses chinoises sont données en mariage à nos khans. C'est une loi établie depuis l'époque de Hoeyte et de l'impératrice Leuhow : chaque génération s'y soumet, et l'on tient à honneur notre alliance avec les filles de la maison impériale. Pendant le règne

du dernier empereur Seuente, il y avait guerre entre mes frères et moi pour savoir à qui appartiendrait le gouvernement de cette nation ; pendant ces différends, notre prépondérance faiblissait ; j'ai obtenu la suprême puissance, et rétabli nos affaires : oui, c'est moi qui suis le vrai descendant de l'empire des Han.

« Cent mille guerriers armés m'obéissent ; ils me suivent, et déjà, pour réclamer la princesse du sang impérial, à laquelle je dois m'allier, j'approche des frontières chinoises ; j'ai député hier vers l'empereur un messager chargé de mes présens et de mes tributs, pour exiger l'accomplissement du traité. Cependant, l'empereur remplira-t-il son engagement, et consentira-t-il à le ratifier par les sermens accoutumés ? Entraînés par le charme de cette saison délicieuse, nos chefs se sont plongés dans les déserts de sable, où une grande chasse les occupe. Tartars, nous n'avons point de champs, nous ne connaissons pas l'agriculture : nos arcs, nos flèches, voilà les instrumens qui soutiennent notre vie. »

Telle est l'exposition ; grossière ébauche qui prouve combien les Chinois sont peu avancés dans l'art dramatique. Par sa rudesse sauvage, cette exposition, dénuée de poésie, a quelque chose qui plaît. L'auteur n'a pas fait le moindre frais d'imagination ; c'est la réalité dans son état brut ; et elle se trouve ici, par hasard, rencontrer quelques touches poétiques. Peinture minutieuse, exacte, *hollandaise*, dont l'étrangeté n'est pas sans charme, dont la nouveauté inouïe occupe notre esprit. C'est une poésie *technique*, qui convient parfaitement au personnage du khan des Tartars, et qui de-

vient nauséabonde dès que la même exactitude chinoise s'applique, ainsi qu'il arrive souvent, à des objets dont la nature répugne à la poésie.

La scène change : le ministre perfide, Maouyenshow, fait son entrée par le quatrain obligé.

MAOUYENSHOW.

« Il faut qu'un homme ait la serre de l'aigle et le « cœur du vautour ; il faut qu'il opprime ses inférieurs « et trompe ses supérieurs; qu'il soit à la fois flatteur, « insinuant, prodigue et avare : ces vices lui seront « utiles, et le serviront toute sa vie. »

« Je suis Maouyenshow, ministre de notre empereur; je l'ai abusé par une infinité de flatteries, de détours et de ruses. Maintenant je suis son appui, son soutien; il me porte dans son cœur : ce sont mes paroles qu'il écoute; c'est mon conseil qu'il suit. Dans ce palais et hors de ce palais, qui ne tremble, qui ne s'abaisse devant moi? Or voici quel art profond j'ai mis en usage; retenez-le, je vous l'apprends pour votre utilité : j'écarte du souverain ses plus sages conseillers ; je le livre aux caresses de ses femmes; ainsi ma puissance ne cesse de grandir. Mais l'empereur vient : taisons-nous ! »

L'EMPEREUR, *suivi de ses eunuques et de ses femmes.*

« Notre famille a occupé le trône pendant dix géné- « rations d'hommes, et seule elle a été, durant cette « époque, maîtresse des quatre cents districts dont se « compose l'univers. Il y a long-temps que des sermens « et des traités ont, comme un lien de paix, enlacé nos « frontières; et notre couche, depuis ce temps, a été « libre de cuisans chagrins. »

« Je suis Yuente, le grand empereur de la race des Han. Notre ancêtre Kaoute, du sein d'une condition humble et obscure, s'est élancé vers le trône; il y a élevé sa famille, en éteignant dans le sang la dynastie des Tsin : dix générations se sont écoulées jusqu'au moment où l'héritage conquis par l'épée de mon aïeul tomba entre mes mains. La paix a régné sur les quatre frontières de l'empire ; les huit régions ont pu se livrer au sommeil.

« Si tant de bonheur nous est arrivé, notre mérite personnel n'en est pas cause : nos chefs civils et militaires ont produit ces grands effets. Quand feu notre père quitta ses occupations terrestres ; quand le fils du Ciel remonta dans l'empyrée, on dispersa et chassa de ce palais toutes les femmes qui l'habitaient alors ; maintenant notre nuykoong (*harem*) est solitaire ; état de choses impossible à soutenir. »

MAOUYENSHOW.

« Sire, observez que le paysan lui-même, succombant sous l'ardeur du jour, peut concevoir le juste désir de changer de compagne. Pourquoi votre Majesté, dont l'univers entier est le domaine, et qui a pour titre *Fils du Ciel*, ne se donnerait-elle pas ce plaisir? Permettez-moi de vous donner un conseil : envoyez des messagers dans tout l'empire ; que ces messagers cherchent partout les plus belles femmes, quel que soit le rang de ces femmes ; qu'ils les choisissent entre l'âge de vingt et l'âge de quinze ans, et que votre palais se trouve ainsi repeuplé. »

L'EMPEREUR.

« Tu dis bien, ministre fidèle et bien-aimé ; reçois de nous une autorité sans borne. Cet écrit signé de notre main te la confère. Va, fais chercher dans notre vaste empire les femmes les plus belles ; choisis parmi elles, et que l'on me soumette tous les portraits de ces élues ; je fixerai mon choix sur celle qui me plaira le mieux. Que tes services soient tels que nous les attendons de toi, tu seras dignement récompensé à ton retour. »

— Ainsi finit la seconde scène, non moins naïve que la première. Les personnages ont une étrange ressemblance avec ceux de nos vieilles peintures dont le nom et l'état sont indiqués par un rouleau de parchemin qui leur sort de la bouche. Euripide, grand poète d'ailleurs, retombe par maladresse dans l'enfance de l'art, et ses expositions, tout aussi grossières et tout aussi gauches, sont moins naïves. Les acteurs des premiers Mystères s'annonçaient de la même manière, notamment ceux de Hans Sachs, fameux cordonnier de Nuremberg, contemporain de Luther, ami d'Albert Durer, et qui n'était pas sans génie. D'après la scène que je viens de rapporter, il paraît que les Chinois, gens madrés, comme chacun sait, portent une certaine naïveté piquante. Malgré la rigoureuse morale qu'on y enseigne, la fourberie y est un art dont on tire vanité comme au seizième siècle on tirait vanité des ruses machiavéliques imaginées pour perdre son ennemi. Louis XI, tout dissimulé qu'il fut, était un tyran naïf, et Brantôme, courtisan machiavéliste,

sans savoir ce qu'il est, nous étale ses mauvaises maximes comme autant de preuves de savoir-vivre et de courtoisie.

J'ai donné le *proemium* de ce drame, qui n'est pas de beaucoup inférieur aux prologues d'Euripide. Le caractère spécial des drames chinois en général, c'est que tout y est récit, et que dans un long monologue les acteurs ne manquent pas de se dire à eux-mêmes ce qui leur est advenu et ce qu'ils ont fait. C'est moins un développement de mœurs et de passions réelles, comme sur le théâtre indien et hellénique, qu'une sorte de narration personnelle, dans le genre des confessions et des mémoires.

Le premier acte succède au prologue. Voici le quatrain convenu par lequel tous les personnages débutent :

MAOUYENSHOW.

« J'accumule les lingots de l'or éblouissant. Je viole « et corromps les lois. Que des lacs de sang couvrent « la place publique, peu m'importe. Tant que je vi- « vrai, j'amasserai des trésors, j'y suis résolu. Que « me font les malédictions des hommes après ma « mort ! »

« L'empereur m'a chargé d'aller rechercher au loin les beautés les plus remarquables. J'en ai choisi quatre-vingt-dix, dont les familles, joyeuses d'acheter mon choix, m'ont largement payé : une bonne somme d'argent m'est provenue de ce commerce. Hier, non loin de la cité de Chingtoo, j'ai rencontré une fille si belle qu'elle n'a pas son égale dans l'empire tout entier ; ses

charmes éblouissent et pénètrent comme la flèche lancée. Son père, nommé Wongchang, est un paysan peu riche. Je demandai à ses parens cent onces d'or, et les pressai de me les donner sous condition que j'élèverais la jeune fille au rang de favorite. Ils me répondirent qu'ils étaient trop pauvres, et se fiant à la beauté de leur enfant, ils rejetèrent toutes mes offres : aussi les ai-je abandonnés. Mais je médite un projet plus adroit : présentons à l'empereur le portrait de la jeune fille tellement enlaidi, que Sa Majesté la laissera végéter toute sa vie, dans un coin obscur de son palais. Oui, toute sa vie elle sera malheureuse. Celui-là est une ame basse que la vengeance ne réjouit pas. »

Une nouvelle scène nous transporte dans l'appartement de Chaoukeun. Deux suivantes s'y trouvent avec elle. Il fait nuit.

CHAOUKEUN.

« Il y a long-temps que j'habite ce palais impérial, « sans qu'une fois il me soit arrivé d'apercevoir mon « souverain. La nuit est douce et belle. Délaissée que « je suis, mon luth, fidèle ami, charme seul ma so- « litude. »

« Je suis née dans la ville de Chingtoo ; mon père est un paysan. La nuit qui précéda ma naissance, ma mère rêva que la lune, après avoir brillé dans son sein, s'engloutissait aussitôt et s'évanouissait dans l'obscurité de la terre. C'est là l'emblème d'une vie brillante mais courte. On m'a conduit dans ce palais à dix-huit ans. Le ministre, pour se venger, a offert à l'empereur un portrait de moi peu ressemblant et défiguré. Dans

la demeure paternelle je charmais mes loisirs en chantant quelques airs que j'avais appris, et en les accompagnant des sons de ce luth. Il est minuit ; le silence est profond ; qu'un doux chant dissipe nos chagrins. (Elle joue du luth).

L'EMPEREUR, *suivi d'un eunuque qui porte un flambeau.*

« Après avoir fait chercher au loin tant de beautés destinées à orner notre palais, nous n'avons pu trouver dans ce nombre une seule qui fût digne de nos préférences. Quel dégoût! Quel désappointement est le nôtre! Toute cette journée s'est passée à la recherche de celle qui pourrait nous plaire. (*Il entend les sons du luth.*) C'est le bruit d'un luth touché par une jeune fille.

L'EUNUQUE.

« Cela est ainsi. Je cours l'avertir de l'approche de votre Majesté.

L'EMPEREUR.

« Arrête. Gardien de la porte jaune, découvre à quelle partie du palais appartient cette femme. Dis-lui d'approcher; mais sans lui causer la moindre alarme.

L'EUNUQUE, *s'avançant vers Chaoukeun.*

« Quelle femme joue ici du luth? L'empereur s'avance; venez au-devant de lui. (*Chaoukeun paraît.*)

L'EMPEREUR.

« Gardien de la porte jaune, conserve la flamme de ta lampe; qu'elle jette un plus vif éclat, et que le souffle du vent ne puisse l'éteindre. Avance la lumière de ce côté.

CHAOUKEUN.

« Votre esclave se serait empressée d'accourir, si elle eût su que Votre Majesté approchait. Veuillez lui pardonner cette lenteur.

L'EMPEREUR.

« Quelle beauté ! De quelle région nous vient-elle?

CHAOUKEUN.

« Je suis Chaoukeun. A Chingtoo mon père cultive le champ que lui ont légué ses pères. Née dans une condition obscure, j'ignore les usages des palais.

L'EMPEREUR.

« Comment n'avons-nous pas aperçu plus tôt une si éclatante beauté?

CHAOUKEUN.

« J'étais trop pauvre pour satisfaire le ministre qui m'avait choisie. Il défigura mon portrait en y ajoutant une cicatrice sous mes yeux. Voilà pourquoi j'ai été négligée.

L'EMPEREUR.

« Gardien de la porte jaune , donne ce portrait. (*Il contemple le portrait.*) Perle brillante comme les ondes en automne ! Comment a-t-il osé en souiller la pureté ! (*A l'eunuque*) Que l'officier de la garde tranche à l'instant même la tête de Maouyenshow, et que l'on vienne aussitôt nous apprendre qu'il a cessé de vivre.

CHAOUKEUN.

« Sire , mon père gémit sous les taxes qui écrasent le pauvre. Allégez ses charges. Daignez lui accorder vos faveurs.

L'EMPEREUR.

« Cela sera. Ecoute notre impériale volonté; nous te créons princesse dans ce palais.

CHAOUKEUN.

« Oh! combien votre esclave est peu digne d'un tel honneur? (*Elle exprime sa reconnaissance suivant les formes convenues de l'étiquette chinoise*). J'attendrai de grand matin les ordres de Votre Majesté dans cet endroit.

« Mais l'empereur est parti; que l'on ferme les portes. Je vais me reposer. »

— Ainsi finit le premier acte. Sous cette niaise platitude de langage, on y découvre un intérêt vraiment dramatique. Il y avait là matière à un drame de cour et de haute intrigue, telle que la comportent les mœurs asiatiques. La promptitude de la justice impériale, et ce ministre, décapité aussitôt que disgracié, peignent sans périphrase les habitudes de l'Orient. Partout la vérité est grossièrement indiquée; c'est une sculpture superficielle, mais ébauchée avec fidélité; quant au génie, nulle trace.

Au commencement du second acte paraît le khan des Tartars à la tête de ses troupes. Le ministre prévaricateur, prévenant le sort qui lui était réservé, a pris la fuite. Il vient présenter au khan l'image de Chaoukeun, afin de l'exciter à la demander en mariage à l'empereur. C'est là une donnée vraiment intéressante : il est possible qu'originairement elle se rattache à un mythe; car on retrouve chez une foule de nations primitives l'histoire d'une femme dont la beauté divise deux peuples et deux empires.

LE KHAN, *à la tête de ses troupes.*

Le messager que j'avais chargé de demander à l'empereur la main d'une princesse m'a apporté un refus formel : l'empereur me fait dire que la princesse est trop jeune ; mais n'a-t-il pas dans son palais des beautés sans nombre ; et ne peut-il m'en envoyer une, quelle qu'elle fût ; car l'honneur d'une telle alliance était le seul intérêt que j'y prisse. Hâtons-nous de rassembler nos troupes, et précipitons-nous sur les limites de l'empire. — Mais rompre si brusquement un armistice qui a si long-temps duré ! Non, je ne puis m'y résoudre : attendons l'événement.

MAOUYENSHOW, *approchant du khan.*

J'ai fui la mort et le bourreau ; mais je ne sais où reposer ma tête. Je vais offrir au khan des Tartars ce portrait de Chaoukeun ; je l'engagerai à la demander à l'empereur, qui se verra forcé de la lui céder. Oui, ces coursiers et ces soldats nombreux que je vois rassemblés ne me laissent pas douter qu'après une longue course je ne sois parvenu jusqu'au khan des Tartars. (*A son guide.*) Guide, va apprendre au roi Hanchenyu qu'un grand et puissant ministre de Han est arrivé ici, et attend ses ordres.

LE KHAN, *au guide.*

Ordonne-lui d'approcher. (*A Maouyenshow.*) Qui es-tu ?

MAOUYENSHOW.

Le ministre de Han. Dans le palais impérial de l'ouest réside Chaoukeun, dont la beauté est incomparable. L'empereur en est épris, et vous l'a refusée ; en vain je l'ai engagé à vous la céder : j'ai été jusqu'à lui adres-

ser d'amers reproches , jusqu'à lui demander si, pour la fragile beauté d'une femme, il aurait le cœur d'exposer la tranquillité de deux empires. Cette franchise fut sur le point de causer ma perte : l'empereur voulut que ma tête roulât à ses pieds. Pour moi, j'ai fui, emportant le portrait de cette femme. O grand roi ! contemplez-la ; que votre ambassadeur emporte cette peinture, et en réclame en votre nom l'original : on sera forcé de vous la céder.

LE KHAN.

Quoi ! une femme aussi belle existe ! Ah ! que je l'obtienne, je ne désire plus rien ! Je vais à l'instant même expédier le messager. Mes ministres écriront ma demande : avec elle, la paix ; sans elle, la guerre. Qu'il ose me refuser, la Chine va trembler sous mes pas ; ses montagnes s'abaisseront sous ma marche triomphante, et ses rivières à sec me livreront un facile passage ; mes guerriers, comme dans une grande chasse, couvriront et ravageront la contrée ; ils s'avanceront en silence, avec mystère, comme s'il s'agissait d'une joyeuse et paisible entreprise : puis ils paraîtront sur la frontière, et nous verrons alors, d'après la réponse, quelles armes il faudra que je déploie.

— La scène change, et représente le palais de l'empereur : la princesse Chaoukeun paraît.

LA PRINCESSE.

Il s'est écoulé beaucoup de temps depuis que le choix de l'empereur a mérité ma reconnaissance. La tendresse de l'empereur pour moi est si tendre, qu'il oublie tout, même l'étiquette de la cour. On m'a dit qu'il venait

de se rendre à la salle d'audience : soignons notre parure, et paraissons devant lui dans tout l'éclat de la beauté. (*Elle se place en face du miroir.*)

L'EMPEREUR.

Depuis le premier moment où nous l'avons aperçue, notre ivresse n'a pas cessé. Les affaires de l'Etat restent négligées ; et quand nous sommes entré dans notre salle d'audience, notre impatience a été si grande, qu'au lieu d'attendre l'instant où l'assemblée devait se séparer, nous volâmes vers ce lieu pour obtenir d'elle un seul regard. (*Il voit la princesse.*) Gardons-nous de l'alarmer ; mais surveillons en secret ce dont elle s'occupe. Son image, refletée dans le cercle de ce miroir, ressemble à la belle vierge qui apparut dans l'orbe de la lune (1).

(*On voit entrer le président du conseil avec un officier de la cour.*)

LE PRÉSIDENT.

Les ministres devraient veiller à la conservation du bon ordre dans l'empire; le bien public devrait seul les occuper dans la salle où ils siègent : c'est ce qu'ils ne font pas. Ils vont s'asseoir, paresseux qu'ils sont, à de riches tables. Quand est-il advenu que, par hasard, ils aient servi fidèlement leur prince pendant l'espace d'un seul jour?

Un envoyé du khan vient, au nom de son maître,

(1) La déesse de la lune, *Changngo*, donne son nom aux sourcils fins et taillés en arc, qui distinguent les femmes chinoises, et que l'on compare au croissant de la lune faible encore, et n'ayant que deux jours de date.

réclamer la main de Chaoukeun ; c'est à cette seule condition qu'il nous accorde la paix : mon devoir m'ordonne d'en instruire Sa Majesté. (*Il voit le roi*, *et s'approche.*)

« Sire, apprenez que Hanchenyu, chef des étrangers du Nord, vous adresse un ambassadeur pour vous apprendre que l'infidèle Maouyenshow lui a présenté le portrait de la princesse : ne refusez pas de la lui livrer, ou il mettra l'empire méridional à feu et à sang. »

L'EMPEREUR.

« Est-ce en vain que nous tenons sur pied, est-ce en vain que nous mettons en campagne de si grandes armées ? Est-ce en vain que notre cour est peuplée d'une multitude d'officiers civils et militaires ? Lequel de ces serviteurs chassera ces étrangers par amour de nous ? Quoi ! ils tremblent tous devant l'arc tartare !

LE PRÉSIDENT.

« Les étrangers disent que l'amour excessif qui embrase Votre Majesté pour la princesse cause la ruine de votre empire. Si vous refusez de leur accorder leur demande, ils menacent d'envahir la contrée. Sire, moi, votre humble serviteur, je pense, après y avoir mûrement réfléchi, que Votre Majesté peut trouver un exemple et un conseil salutaire dans le souvenir de Chowwong (1), qui, entraîné par son amour aveugle pour la belle Takee, perdit l'empire et la couronne. Notre

(1) Chowwong, tyran cruel et débauché, est comparé par Davis à Sardanapale. Le même écrivain compare Takee à Théodora. Au moment de perdre le trône, il monte sur un bûcher, et périt au milieu des flammes, et entouré de toute sa magnificence royale.

armée est faible ; il lui manque un général doué d'expérience et de talent : si nous engageons la guerre, et que les Tartars nous battent, quelle destinée sera la nôtre? Sauvez votre peuple en quittant la princesse! »

L'OFFICIER.

L'ambassadeur du khan est là qui attend et réclame une audience.

L'EMPEREUR.

Qu'il entre.

L'AMBASSADEUR, *entrant.*

Hanchenyu, khan des Tartars, m'envoie auprès de vous, moi, son ministre, afin d'apprendre au grand souverain de Han que depuis long-temps les tribus du Nord et l'empire du Midi ont été liés par les nœuds d'une amitié étroite. Deux fois il vous a adressé son messager; deux fois la main de la princesse lui a été refusée. Je me présente devant vous pour la troisième fois : Votre Majesté doit bien réfléchir à la décision qu'elle va prendre.

L'EMPEREUR.

Que l'envoyé se retire. Qu'il aille prendre du repos dans le logement qui lui est préparé. (*L'envoyé sort.*)

Que nos officiers civils et militaires s'assemblent, et qu'ils nous disent quel est le moyen le plus sûr de faire reculer l'étranger sans céder la princesse. S'ils osent tant réclamer, c'est qu'ils connaissent la douceur de la princesse. Ah! si la courageuse impératrice Leuhew vivait encore! Que la princesse daigne seulement faire entendre un mot, un seul mot! personne n'osera manifester une autre opinion que la sienne. A l'avenir,

au lieu d'avoir des serviteurs qui se disent ministres, il suffira d'avoir de belles femmes pour maintenir la paix dans le royaume.

LE PRÉSIDENT.

Le devoir de votre servante, est d'affronter la mort même pour vous : en retour des bontés dont Votre Majesté l'a comblée, c'est ce qu'elle peut faire de moins. Pour moi, je puis conseiller et nouer cette alliance, ramener la paix, et je suis sûr de laisser après moi un nom qui fleurira honorablement dans l'histoire. Mais comment me serait-il possible d'oublier un seul moment l'affection que je porte à la personne de Votre Majesté !

L'EMPEREUR.

Hélas, je ne le sais que trop; je ne peux mieux faire que ce que vous me conseillez (1).

LE PRÉSIDENT.

Je supplie Votre Majesté de sacrifier sa passion au salut de sa dynastie. Hâtez-vous d'envoyer la princesse.

L'EMPEREUR.

Qu'elle commence aujourd'hui même à se mettre en route; et qu'elle soit présentée à l'ambassadeur. Demain nous irons jusqu'au pont de Pahling; et pour lui faire nos adieux, nous lui donnerons une fête.

LE PRÉSIDENT.

Gardez-vous-en bien, Sire. Les barbares nous mépriseraient.

(1) Ici, comme le remarque très-bien Davis, le *Nous*, habituellement employé par l'empereur, se change en *Moi*, qui caractérise d'une manière singulièrement piquante, l'embarras où le réduit la nécessité de prendre conseil de sa propre insuffisance.

L'EMPEREUR.

Nous avons accédé à toutes les propositions de notre ministre. Pourquoi notre ministre, à son tour, n'accèderait-il pas à quelqu'un de nos désirs? Qu'il en soit comme on voudra ; nous y sommes résolu, nous serons témoin de son départ. Puis nous retournerons dans nos foyers, où nous punirons d'un juste châtiment le traître Maouyenshow.

LE PRÉSIDENT.

C'est contre mon propre gré que je conseille le sacrifice de la princesse. L'envoyé du khan est chargé par son maître de la recevoir seule, sans escorte. Combien de maux, depuis les plus anciens temps, la nation n'a-t-elle pas soufferts à cause de la beauté d'une femme! (*Alors s'avance la princesse, témoin muet de la scène.*

LA PRINCESSE.

Malheureuse de m'éloigner de Votre Majesté, je m'exile pour le bien du peuple.

Ici se termine le second acte. C'est l'esquisse la plus décharnée d'un tableau pathétique qui comportait un grand mouvement. On sait qu'en Chine il arrive quelquefois aux ministres de parler courageusement aux rois, à leurs risques et périls. Tout ministre honnête homme prend place dans les annales de l'empire, où son nom est accompagné d'un signe d'honneur. Tout ministre prévaricateur est taxé d'infamie. Dans la tragédie que nous analysons, le langage du président est empreint d'une noble hardiesse. Quant à l'empereur, il est faible, irascible, tendre, vindicatif.

Il menace, mais il cède; l'espoir d'une vengeance secrète le console : il espère châtier le traître qui lui a suscité de tels embarras. Les dernières paroles de la princesse respirent une simplicité noble. Du reste, c'est à peine une pièce. Vous diriez un squelette sans vie, un crâne dégarni de ses chairs, et où se reconnaissent seulement les proportions anatomiques des ossemens qui le composent. Cependant, chacun des traits employés par l'auteur porte l'empreinte d'une nationalité très-prononcée.

Dans le troisième acte, la princesse s'immole après que son amant l'a quittée : il y a là quelque poésie réelle, une pureté vraiment idéale; mais le poète s'est contenté d'indiquer, par les faits, cette poésie, au lieu de la faire vivre dans le mouvement de la parole. Le caractère de l'empereur se soutient avec beaucoup de vérité dans les moindres détails de sa conduite. Un personnage, dont tout le rôle eût été conçu et exécuté sous ce point de vue, eût été un chef-d'œuvre. En épuisant cette donnée heureuse, et reproduisant avec finesse ce manque d'énergie, cette ironie contre son peuple, et contre soi-même, on eût composé un tableau Shakspearien. Mais l'auteur, qui sait indiquer les traits avec une grande connaissance des idées, des mœurs chinoises, et du sujet de la pièce, manque de vigueur de pinceau, et ne sait point arrêter ses contours.

— On voit paraître, au commencement du troisième acte, l'envoyé du Khan, qui escorte la princesse, entourée d'une troupe de musiciens.

LA PRINCESSE.

Ainsi, en dépit du traître ministre qui défigura mon image, un grand prince m'a choisie. Le même perfide a offert à un de ces souverains du Nord, une image plus exacte de mes traits; et il est venu me demander à la tête d'une armée. Si je ne me livre, le pays est dévasté: je ne puis hésiter. Mon sacrifice est indispensable au salut de tous. Ah! comment supporter les outrages d'une si cruelle destinée! Comment ce corps délicat soutiendra-t-il les ouragans de ce désert de sables? Il y a long-temps qu'on l'a dit: « Souvent une » grande beauté a pour apanage une destinée cruelle. » Pleure donc, infortunée, donne un libre cours à tes gémissemens. A quoi te servirait de maudire les charmes funestes dont tu es dotée. (*On voit paraître l'empereur à la tête de ses officiers.*)

L'EMPEREUR.

C'est aujourd'hui que je prends congé de la princesse, près du pont de Pahling. (*Il se retourne vers ses ministres.*) Maintenant qu'il en est temps encore, indiquez-moi, de grace, un moyen de dissiper ces barbares, sans leur livrer la princesse. (*L'empereur descend de cheval. Il s'abandonne au désespoir ainsi que la princesse Chaoukeun.*)

L'EMPEREUR.

Que notre cortège s'arrête, et attende que nous ayons épuisé la coupe amère des adieux.

L'ENVOYÉ.

Princesse, hâtons-nous. La nuit s'approche, et le ciel se couvre de nuages sombres.

LA PRINCESSE.

Hélas! Quand mes yeux pourront-ils encore s'arrêter sur Votre Majesté! Je vais quitter mes brillans atours; ce luxe me sera désormais étranger. Ce matin encore, je régnais dans le palais de Han! — Demain, épouse d'un Tartare! — Non, ma beauté ne se parera plus de ces vêtemens splendides; ces ornemens magnifiques ne couvriront plus mon corps.

L'ENVOYÉ.

Nous vous supplions, princesse, de hâter votre départ. Voici déjà trop long-temps que nous nous arrêtons.

L'EMPEREUR.

C'en est fait. — Princesse, quand vous ne me verrez plus, que votre pensée ne s'arrête pas sur notre souvenir avec douleur ni avec colère.

(*La princesse part avec sa suite.*)

L'EMPEREUR.

Ah! Suis-je encore moi-même? Suis-je le grand empereur de la race des Han?

LE PRÉSIDENT.

Que Votre Majesté cesse d'appesantir sur ce sujet douloureux, ses tristes pensées.

L'EMPEREUR.

Elle est partie! C'est donc en vain que nous avions garni ces frontières d'une armée nombreuse. Ils se disent hommes! Et quand on leur parle de lances et de glaives, leur cœur tremble et palpite comme celui du jeune faon que le chasseur poursuit! Seule, la

princesse a fait aujourd'hui son devoir. Ce que nos soldats devaient faire elle l'a seule accompli. Et ces lâches ressemblent à des hommes.

LE PRÉSIDENT.

Que Votre Majesté veuille rentrer dans son palais, nous l'en supplions! Sire, ne vous abandonnez pas à vos regrets avec tant d'amertume. Elle est partie : que son image fuie de votre cœur.

L'EMPEREUR.

Ah! mon cœur serait d'acier, si je cessais de penser à elle. Les larmes que répand ma douleur, coulent par torrens. Ce soir même son portrait sera suspendu dans mon palais, et je lui offrirai des sacrifices. L'appartement qu'elle a quitté sera éclairé par la lumière argentée que versent mille flambeaux.

LE PRÉSIDENT.

La princesse est déjà loin. Que Votre Majesté se dirige vers son palais.

— Ici la scène change et représente le camp des Tartars. Leur chef, à la tête de ses troupes, conduit la princesse par la main.

LE KHAN.

L'empereur des Han, d'après les anciens traités, m'ayant cédé la princesse Chaoukeun, je l'accepte pour ma reine et mon épouse légitime. Que l'un et l'autre peuple jouisse du bonheur de la paix. (*Aux chefs de son armée.*) Chefs vaillans, levons nos tentes; donnez à vos bandes valeureuses l'ordre de se diriger vers le Nord!

— La scène change encore. L'armée tartare est en marche. Le théâtre représente les bords de la rivière Amour.

LA PRINCESSE.

Quel est ce lieu?

L'ENVOYÉ TARTARE.

C'est la rivière du Dragon noir, extrême limite qui sépare le territoire des Tartars de l'empire de la Chine. Au midi, de ce côté, s'étendent les domaines de l'empereur. Nos orgueilleuses possessions sont là devant vous, vers le Nord.

LA PRINCESSE, *au Khan.*

Grand roi! Je saisis une coupe pleine de vin, et je fais une libation du côté des régions méridionales; c'est mon dernier adieu à l'empereur. (*Elle verse le vin contenu dans la coupe,*) Empereur des Han, ma vie terrestre est finie; je vais chercher dans les cieux une autre existence. (*Elle se précipite dans le fleuve: le Khan essaie en vain de la sauver.*)

LE KHAN.

Hélas! elle a péri; plus de remède. Telle fut donc son aversion pour le barbare auquel elle allait s'unir! Que son tombeau s'élève sur la rive du fleuve: qu'on le nomme la *tombe verdoyante* (1). Elle n'est plus! En vain pour la conquérir, nos armes ont menacé l'empire des Han. La seule cause de tant de maux, c'est le traître Maouyenshow. (*A un des officiers de sa suite.*) Qu'on s'empare de Maouyenshow, qu'on le livre à

(1) Les Chinois croient qu'elle subsiste encore, et que le gazon qui la couvre est toujours verdoyant.

l'empereur son maître; et que mon alliance avec les Han soit rétablie et cimentée par cet acte. »

—Tel est le troisième acte, dont nous avons supprimé quelques répétitions, et qui offre une curieuse peinture de l'empire chinois, et de la lâcheté de ses défenseurs. Il se mêle à ce tableau une nuance d'ironie, comme nous l'avons indiqué. Quant à l'imagination de l'auteur, elle est on ne peut plus stérile. Le caractère du Khan s'était annoncé avec force, il se soutient mal; sauvage devenu chinois, barbare à l'eau rose, il est d'une honnêteté, d'une politesse, et d'une sensibilité charmantes. Cependant le sujet en lui-même a de la grandeur et du pathétique. Il offrait des ressources au poète qui aurait eu la force de dérouler un vaste tableau historique, tel que Werner a essayé de le tracer dans son *Attila*, pièce incomplète, dont le second acte renferme de remarquables beautés, mais dont le dénouement, non-sens perpétuel, ne présente qu'une mysticité bouffonne, convulsionnaire, et un mélange singulièrement repoussant d'affectation et de trivialité.

L'histoire de Chaoukeun semble en elle-même porter le caractère d'un ancien mythe. C'est une espèce d'Iphigénie; c'est aussi une Hélène; personnage qui se retrouve, comme nous l'avons dit, dans les traditions d'une foule de peuples, et qui est marqué d'un caractère profondément symbolique. Dans le drame chinois, Chaoukeun n'est pas dépourvu de toute poésie. Malheureusement, la brièveté sèche du langage et la fastidieuse répétition des mêmes faits, répétition que

nous avons dû omettre, font souvent ressembler les personnages du drame chinois, à ces marionettes qui arrivent en scène, l'occupent deux minutes, s'adressent au public, lui disent en parlant à la personne, et en termes fort clairs, leurs intentions présentes, passées et futures, puis s'éclipsent. L'art n'est pas chose comprise à la Chine; la poésie, il faut le dire, ne l'est pas davantage; c'est un peuple au sein duquel s'est opéré une merveilleuse fusion de la niaiserie la plus prononcée avec une apparence de vertu stoïque et le raffinement du génie de l'intrigue. Le bon sens y est pratiqué, mais les idées y sont étrangement mesquines. Cette nation de producteurs, qui a eu de grands moralistes, et même un philosophe profond, Laotseu, ne sortira jamais du moule stéréotypé, auquel le système de son écriture semble l'avoir condamné. Malgré les touchans souvenirs d'une religion patriarcale assez belle, et des traditions domestiques qui ne manquent pas de pureté, le défaut total de liberté intellectuelle semble condamner ce peuple à ne point s'émanciper de cette enfance prolongée dans laquelle il vieillit depuis tant de siècles. Mais occupons-nous du quatrième et dernier acte de la pièce; si l'on compte le prologue pour un acte, cette dernière partie peut passer pour un cinquième acte en forme aristotélique.

L'EMPEREUR, *suivi d'un eunuque.*

Depuis que la princesse a été livrée aux Tartares, nous n'avons pas accordé une seule audience. Le silence et la solitude nocturnes augmentent notre mé-

lancolie. Suspendons en ce lieu le portrait de cette femme charmante : faible consolation pour nos chagrins. (*à l'eunuque.*) Gardien de la porte jaune, vois, l'encens qui brûle dans ce vase est consumé; attise-s-en la flamme. Nous ne pouvons plus la voir : ah ! du moins que son ombre nous environne ! Tant que le souffle de la vie nous animera, que nos yeux captifs soient enchaînés par ses charmes ! Fatigué, abattu, nous désirons prendre un peu de repos.

L'EMPEREUR *s'endort, et la Princesse lui apparaît en songe.*

L'OMBRE DE LA PRINCESSE.

Cédée aux barbares pour les apaiser, et devenue leur captive, ils voulaient m'entraîner vers les régions boréales. Mais je les ai trompés; j'ai pris la fuite; me voici. N'aperçois-je pas l'empereur, mon maître? Jetez sur moi les yeux ; je vis encore.

UN GUERRIER TARTARE, *apparaissant dans le même songe.*

Je dormais quand la princesse, notre captive, s'est échappée pour retourner vers son palais. Je l'ai poursuivie jusqu'ici. Mais n'est-ce pas elle que je vois? (*Il l'entraîne.*)

L'EMPEREUR, *se réveillant.*

J'ai cru revoir la princesse. Hélas ! le vain songe s'est enfui. Quand notre voix l'appelait à la clarté du jour, elle ne répondait rien. Mais au milieu de notre sommeil agité, sous les clartés de l'aube, une vision s'est offerte à nous en ce lieu. C'était elle. (*Des cris d'oiseaux sauvages se font entendre.*) Écoutons. Les oiseaux sauvages qui passent en troupes, et qui fendent l'air, ont jeté à deux reprises un cri perçant et lugubre.

Savent-ils qu'il existe un être aussi malheureux que moi? (*les cris redoublent.*) Peut-être, dans leur détresse, affamés, et ne trouvant point d'alimens, gémissent-ils sur les larges réseaux qui les attendent au midi, et sur les arcs terribles qui les menacent du côté du nord. (*Les cris se prolongent.*) Les longues lamentations de ces oiseaux aquatiques ajoutent à notre profonde mélancolie.

L'EUNUQUE.

Que Votre Majesté cesse de s'affliger; qu'elle prenne pitié de sa personne sacrée!

L'EMPEREUR.

Mes douleurs passent toutes les bornes. Ne me reprochez pas l'excès de ma peine, hommes qui êtes sujets aux mêmes chagrins. Ah! ce cri lamentable n'est pas celui que fait retentir l'hirondelle sur les poutres sculptées des palais, ni le chant de l'oiseau au plumage de mille couleurs sur l'arbre couvert de fleurs. La princesse a quitté sa demeure : savez-vous où elle pleure, prêtant, comme moi, l'oreille aux cris de l'oiseau sauvage?

(*On voit entrer le président.*)

LE PRÉSIDENT.

Aujourd'hui, vers la fin du conseil, un envoyé de l'étranger s'est présenté, amenant avec lui le traître Maouyenshow chargé de fers, seul auteur, dit l'envoyé, de tous les maux que nous avons soufferts. La princesse a cessé de vivre. Le Khan désire qu'une paix solide unisse les deux peuples. L'envoyé attend avec respect votre décision impériale.

L'EMPEREUR.

Que la tête du perfide tombe, qu'on l'offre en sacrifice aux mânes de la princesse. Avant que l'ambassadeur retourne vers ceux qui l'envoient, qu'un splendide banquet soit préparé pour lui.

« A la chute des feuilles, quand le cri des oiseaux
« sauvages retentissait dans les profondeurs du palais,
« de tristes songes venaient visiter notre couche soli-
« taire : nous avons pensé à elle dans la nuit; sa *tombe*
« *verdoyante* reste seule. Mais elle, où la trouverons-
« nous? La tête du peintre perfide expiera l'outrage
« qu'il a fait à sa beauté. »

—Ainsi finit le drame. Entre les mains d'un Sophocle ou d'un Eschyle, il eût été profondément symbolique. L'action reposant sur la princesse même eût été environnée des grands intérêts des peuples, intérêts dont la lutte eût occupé des chœurs sublimes. On eût vu les caractères du Khan et de l'empereur se dessiner avec une majestueuse simplicité. Sur le théâtre indien, ce beau sujet se fût déployé avec un luxe plus oriental, et non moins de pathétique. Shakspeare eût pu s'en emparer pour nous montrer la barbarie, jeune, vigoureuse et vierge, aux prises avec la mollesse d'une civilisation efféminée. Le poète chinois, en traçant le caractère de l'empereur, a trouvé des nuances délicates et fines. La princesse est pure et virginale; c'est un caractère féminin assez poétique. Le conseiller fidèle contraste assez ingénieusement avec le ministre prévaricateur. La conduite du drame est à la fois sage et puérile: sage, dans la disposition générale; puérile, par la gau-

cherie du dialogue. On dirait que l'empereur ne couche jamais que la couronne sur le front, et que le cérémonial ne le quitte pas. Il est tendre, mélancolique, amoureux avec étiquette ; il l'exerce envers lui-même; il a l'air de se regarder comme une idole solennelle. C'est quelque chose de très-piquant que la nullité de son caractère, et la promptitude avec laquelle il prononce *la mort* de ceux qui lui déplaisent. Quant au ressort principal de l'ouvrage (le portrait), un poète grec ne s'en fût jamais avisé : c'est un moyen tout chinois, entièrement prosaïque ; c'est une partie intégrante des mœurs de la cour impériale.

P. S. M. Klaproth a inséré, dans l'*Universel* du 15 août, une notice intéressante sur la traduction anglaise de cet ouvrage. Le talent distingué de M. Ampère s'est exercé sur le même sujet, dans un article du *Globe*. Je crois devoir y renvoyer mes lecteurs, pour complèter ce que la présente annonce a de trop imparfait.

POLITIQUE.

SUR LES AFFAIRES D'ORIENT.

Avant-Propos.

J'avais publié quelques articles sur la guerre des Turcs et des Russes, dans le courant de l'année 1828. Je les reproduis ici, en les mettant en regard d'un article composé récemment, et inséré dans le *Correspondant* de l'année 1829. Les premiers avaient paru dans le *Journal des Débats*, celle de nos feuilles qui se lit le plus à l'étranger, et auquel la coopération du savant Malte-Brun avait assuré une grande importance en matière de politique étrangère.

2 mai 1828.

L'armée russe a-t-elle passé le Pruth? Va-t-elle s'arrêter sur les bords du Danube? Traversera-t-elle ce fleuve? Et si le Pruth est franchi, est-ce la stricte exécution du traité d'Ackerman dont elle fera la demande, en se montrant satisfaite d'une simple indemnité pour les frais de la guerre? Généreuse au-delà de toutes les

bornes, le seul affranchissement des Grecs pourra-t-il la satisfaire? Si le Danube n'oppose plus une barrière, la Moldavie et la Valachie demeureront-elles en garantie entre les mains du Moscovite? Le Sultan sera-t-il entièrement terrassé? Cette guerre devra-t-elle être considérée sous le point de vue spécial d'une lutte particulière à la Russie et à l'empire ottoman? Et jusqu'à quel point la politique européenne pourra-t-elle, au profit des angoisses de l'Angleterre et du *statu quo* de l'Autriche, rétrécir ainsi la marche d'événemens destinés à embrasser le Monde?

Tous les cabinets en semblent aujourd'hui là : faire en sorte que les événemens n'aient pas à signifier, au temps de leur développement, ce qu'ils signifient en germe; procurer, en quelque sorte, un avortement de l'avenir : tel est le but qu'on se propose. C'est la contre-épreuve de cette politique qui entraînait les puissances à se coaliser contre la révolution française et contre l'empire de Napoléon. Au lieu de se proposer de prime abord un but grand, large, étendu, on fermait les yeux pour ne pas voir les choses sous leur aspect réel, puis on s'effrayait quand une sévère réalité forçait à les entr'ouvrir. On se doutait bien de la présence d'un grand événement qui allait changer la face du Monde; mais on espérait faire reculer cet événement par des combinaisons intéressées et mesquines. De l'excès de la présomption on tombait dans l'excès du découragement.

Les plans de la Russie ne rencontrent pas, comme ceux de la Convention ou du Directoire, comme ceux

de Napoléon, consul et empereur, une résistance à face ouverte. C'est une guerre entièrement pacifique, une coalition d'attermoiemens qui se passe au fond des cabinets. Pitt et Cobourg sont remplacés par M. le prince de Metternich et M. le duc de Wellington. On met en avant toutes les ressources de la diplomatie pour paralyser l'action russe. Cette œuvre est facilement devinée à Saint-Pétersbourg, et accueillie par un profond sourire. Le Czar a laissé long-temps faire. Pourquoi se serait-il hâté? Il n'avait rien à perdre, rien à compromettre. Au contraire, plus il se reposait dans sa force, plus il maintenait de calme dans sa liberté, plus aussi il signalait, par le contraste, le mouvement inquiet des puissances jalouses, dont l'une s'intéressait au maintien de la paix en Europe, et l'autre à l'observation du *statu quo* en Asie.

L'habileté est une chose excellente, mais il faut qu'elle se mesure à la possibilité des événemens; sans cela elle trahit la faiblesse. C'est une crainte mal déguisée, c'est une honnête duperie qu'on exerce envers soi-même, croyant ainsi duper les autres; c'est un signe que l'avenir tient des événemens en réserve qu'on désespère de dompter et de maîtriser. Or en suivant la marche de la routine, telle qu'elle s'est établie dans les cours de la vieille Europe, que peut opposer l'Autriche à l'extension de la Russie sur notre continent, et l'Angleterre à celle de la Russie en Asie? L'une et l'autre puissance, en ne prenant le devant sur aucune des questions capitales qui se

présentent, laissent grandir ces événemens au moyen de cette même habileté, de ce jeu d'une diplomatie fine et rusée dont elles semblent s'enorgueillir. Mais quand les temps seront arrivés, quand le Czar semblera avoir épuisé toute la force de sa modération, comme dans la question de la Perse et de l'Empire ottoman, alors on demeurera tout ébahi en face de la Russie. Sans action contre elle, on continuera tout au plus, au bruit des victoires moscovites, ce jeu d'une politique suspensive qui cherche à enchaîner d'abord les pas de l'empereur sur les bords du Pruth, bientôt sur ceux du Danube, et ainsi de suite, d'une localité à une autre localité, où il fera autant de haltes qu'il plaira à la politique anglaise et autrichienne, jusqu'à ce qu'il ait prouvé sans réplique aux cours de Londres et de Vienne, que ce n'est pas sa faute si, franchissant le dernier pas, il se présente devant les murs de Constantinople.

La marche de la Russie fut constamment lente et conséquente avec elle-même. Cet Empire ne fut pas fondé comme les grandes monarchies que bâtissent les conquérans, comme la domination des Césars et des Alexandre, des Charlemagne et des Napoléon; une rapide extension de conquêtes n'y a pas eu sa part. Le colosse était tout formé quand la domination tartare s'écroula autour de son berceau. Pierre-le-Grand, qui a rendu la Russie européenne, d'orientale qu'elle fut en principe, a jeté aussi les fondemens de cette politique d'extension qui mesure ses progrès, et ne devance jamais imprudemment la ligne de civilisa-

tion dans laquelle elle veut se fortifier, avant d'aller au-delà. Consolidée vers la Prusse et la Scandinavie, la Russie a rôdé, pour ainsi dire, autour de la Perse et de l'Empire ottoman, avant de les entamer dans leurs provinces. Elle s'est fortifiée dans la Crimée et au mont Caucase ; et si la Pologne ne lui est pas moralement dévouée, toujours est-il sûr qu'elle a laissé en deçà de ce royaume d'autres puissances moins agréables encore au génie des Polonais : de sorte qu'on peut dire de la politique russe, qu'en dépit de la mobilité de la nation, elle n'a rien, depuis un siècle, livré, du côté de ses frontières, au hasard, ni témérairement tenté au sein de son Empire.

Le gouvernement russe a cherché, avant tout, à concilier les avantages de la civilisation européenne, l'ordre, la méthode, la stabilité, tout ce qui s'obtient par la discipline, avec les avantages de l'enthousiasme oriental, le rapide élan des masses soudaines, transportées à leur insu, concentrées sans leur volonté avec une élasticité, une mobilité qui tient de la vie sauvage, dans la haute sphère d'une opinion pour laquelle elles donnent leur vie, sans y réfléchir. En arrachant la Moscovie à son ancienne capitale, en la transportant, avec son gouvernement, au sein d'une nouvelle conquête, Pierre-le-Grand l'a organisée de manière à obtenir à volonté le double résultat que j'indique ; il s'est énergiquement emparé de tous les élémens slaves et tatares de son empire, pour en composer un tout formidable. Ce fut le problème de son règne, résolu avec une sagacité admirable.

Catherine II compose à elle seule une nouvelle ère dans les destinées de l'empire moscovite : elle rapproche la Russie des autres couronnes de l'Europe, et la mêle directement à tous les intérêts qui s'y débattent. Sa longue prévoyance se joue du tigre ottoman, et essaie jusqu'à quel point, quand il en sera temps, on pourra exciter sa peur ou sa fureur. Le partage de la Pologne, accompli de concert avec la Prusse et l'Autriche, s'il rend son nom odieux à Varsovie, ne laisse pas que d'y imprimer une haine plus profonde encore de l'ambition germanique. Malgré les Polonais, elle prépare ainsi une réunion plus intime de ce peuple avec la nation qu'elle gouverne.

Tout marche, mais lentement, mais avec maturité; pas un germe confié au sol de l'avenir qui n'y prospère. La modération d'Alexandre avance l'œuvre de la sagesse de Pierre et de la prudence de Catherine : il ne dédaigne pas l'avantage le plus mince qu'il peut retirer du traité de Tilsitt. Les destinées de la Crimée sont, de plus en plus, hâtées et avancées. Yermoloff, avec une volonté de fer, brise les rochers du Caucase, force les tribus barbares à plier sous les lois d'une discipline, acheminement vers la civilisation moscovite. Rien n'est négligé ni du côté de la Turquie, ni du côté de la Perse. Tout est arrangé pour montrer l'Ottomau perfide, le Persan traître et déraisonnable : au même instant, le chef visible de la Sainte-Alliance semble, dans la question de ses co religionnaires, plongé dans le sommeil d'une profonde léthargie; mais Nicolas va nous révé-

ler et nous révélera de plus en plus qu'Alexandre n'a rien oublié.

Qu'avons-nous vu ? La Russie, si pacifique, qui a su, durant des années, enchaîner une armée enthousiaste à la vue de son ennemi, a, presque à l'insu de la Grande-Bretagne, gagné les hauteurs de l'Arménie. Elle possède enfin cette contrée si enviée par les Romains dans leur guerre contre les Parthes, cette contrée pour laquelle Rome a sacrifié ses légions en Asie, comme elle en sacrifia d'autres, dans un intérêt non moins puissant, du côté de l'Allemagne. Des montagnes des Arméniens, des Kourdes et des Chalybes sont sortis les antiques conquérans de Babylone; les plus riches pachalics de la Turquie d'Asie sont dévorés d'un regard d'envie de la hauteur de ces cimes inaccessibles. On peut à loisir organiser, par une longue station, ses forces dans une semblable contrée, pour forger la foudre qui, de là, ira embraser l'horizon méridional.

Le traité avec la Perse assure à la Russie des débouchés de commerce immenses. Depuis long-temps cet empire a visé, sous les rapports commerciaux comme sous les rapports politiques, au solide. Maître du commerce de l'Arménie, possesseur de la Colchide, il voit s'ouvrir aujourd'hui devant lui la Perse et ses richesses. Les khanats de la Transoxane n'oseront plus long-temps lui refuser le passage; la Chine l'a accueilli avec plus de faveur que les autres puissances européennes; les caravanes russes se croisent avec les voyageurs anglais dans les riches possessions de l'ancienne Sérique. Mais

le commerce ouvre entre les peuples des voies de communication plus intimes encore que la possession par les armes. De tout temps il a préparé, en Orient, les conquêtes ; c'est ainsi que s'est opérée l'immense extension de l'empire britannique aux Indes. Les routes qui conduisent à Babylone, à Ecbatane, à Samarcande, étant ainsi diversement frayées, les Russes sauront donner aux Arméniens l'active impulsion de sujets dévoués, exploiter leur constance, et exciter peut-être l'héroïsme des montagnards. On ne se trompera pas, si l'on tire de cet état de choses des conclusions extrêmement embarrassantes pour l'avenir de la Grande-Bretagne en Asie.

Plus on y réfléchit, plus on est frappé du prodige qu'offre une puissance qui sait ainsi avancer et attendre, qui n'est pressée de rien, parce qu'elle n'est embarrassée de rien ; comptant sur un peuple fidèle, chez lequel elle maintient une grande simplicité de mœurs, en même temps qu'elle encourage l'accumulation des richesses. La classe marchande, en Russie, sans être entièrement affranchie de la servitude, se trouve considérée pour son industrie, pour une laborieuse patience, sans qu'aucune idée d'ambition, aucune doctrine du siècle la fasse sortir de ses limites, ce à quoi l'organisation militaire et civile de cet empire a mis bon ordre d'avance. Le monde slave ne passera pas par la même filière de développement que le monde germanique. L'industrie moscovite demeurera constamment orientale dans ses besoins comme dans ses

désirs : elle restera étrangère au mouvement politique de la démocratie occidentale.

On a fondé de grandes espérances sur le libéralisme de la noblesse moscovite. Elevée à l'école de la sagesse moderne, elle semble répudier tout système qui amènerait la barbarie par l'oppression des armes ; elle est, nous assure-t-on, essentiellement européenne. Les opinions qui ont cours en France, en Allemagne, en Angleterre, l'ont entièrement subjuguée. Le sang tartare qui coule dans les veines d'une partie de cette même noblesse a été épuisé : c'est aujourd'hui un sang moscovite pur; on fera des Russes, comme on a fait des Polonais, les Français du Nord. Une récente conspiration ne nous a-t-elle pas suffisamment démontré jusqu'à quel point fermentaient dans ses rangs les doctrines des salons de Paris et des clubs politiques de Londres? Je crains bien que ce ne soit là un de ces rêves dont nous nous berçons pour oublier que la Russie a encore devant elle un long avenir, et qu'elle n'a pas encore besoin de notre Europe, parce que toute sa vue est aujourd'hui portée du côté de la Perse et de la Porte ottomane.

Un système unique de puissance qui embrasserait à la fois les deux continens sera une chimère qui jamais ne se réalisera. Napoléon l'a rêvé, et a voulu faire entrer, pour sa part du partage dans les combinaisons de ce rêve, l'empereur Alexandre. Le Czar l'a laissé venir: mais il n'est pas plus au pouvoir des Moscovites de réaliser le plan d'une monarchie universelle, qu'il ne le

fut à aucune autre nation dont la prépondérance politique a décidé, pour un temps, des destinées du globe. Ce que la Russie pourrait effectuer, ce serait de se constituer une telle puissance qu'elle pût impunément s'immiscer dans les intérêts des nations européennes. L'arme de l'absolutisme, comme celle des idées libérales, fut tour à tour secouée par l'empereur Alexandre, et montrée de loin à l'espérance comme à la terreur des peuples. S'il a semblé désarmé sur la fin de son règne, c'est qu'il était tout entier à un plan de colonisation militaire dont l'Angleterre a surveillé les progrès avec une visible inquiétude.

Le Russe est Russe avant tout. A quoi lui servirait, dans sa patrie, la doctrine du libéralisme? Etrangère au peuple, elle n'y trouve de l'écho nulle part. La noblesse russe s'est énormément endettée, mais la couronne s'est portée à son secours avec une longue prévoyance. Plus, dans son impétuosité, le seigneur moscovite semblera épuiser les sources de son revenu, plus la couronne en profitera pour se trouver, dans un avenir calculé d'avance, la maîtresse prudente d'une grande partie des biens de ceux de ses sujets qui ont la libre et entière disposition de leur fortune. Nul doute qu'une espèce de vasselage ne vienne alors à s'établir : ce ne sera certainement pas l'antique féodalité européenne, mais le Czar en retiendra ce qu'elle offre d'avantageux à la puissance d'un seul pour restituer, sous la forme de redevances, des biens endettés à leurs propriétaires, qu'ils tiendront de seconde main de la munificence de leur souverain. Tandis que cette révolution s'opère in-

sensiblement parmi les grandes familles, la couronne tend à un autre affranchissement, celui de la classe moyenne, pour l'avoir plus immédiatement sous sa direction, et la maintenir plus énergiquement sous son obéissance.

Le Russe voit dans le Czar se réaliser la plus haute idée de puissance ; il le considère comme la source immédiate de sa fortune, et s'inféodera au trône avec une ardeur qu'il n'a due jusqu'ici qu'à la rigueur d'une écrasante discipline : c'est dans cet esprit que beaucoup de grandes existences s'absorbent de plus en plus dans la sphère de la couronne ; elles en attendent, dans les guerres de l'avenir, de riches donations, un sort qu'elles ne pourraient pas réclamer si elles étaient abandonnées à elles-mêmes. Tel est l'espoir raisonné, ou senti d'une manière instinctive, qui guide la noblesse moscovite, et la pousse vers des destinées futures.

24 octobre 1828.

Lorsque le fondateur de la civilisation des Moscovites fit massacrer les Strélitz, sa garde prétorienne, un cri d'horreur et d'admiration partit à la fois de toutes les contrées de l'Europe. C'était une aurore sanglante; mais c'était une aurore qui s'élevait sur l'horizon du nouvel empire. L'homme qui, à Saardam, pouvait se mêler aux rangs des ouvriers, n'avait rien qui pût étonner de sa part, en fait de volonté persévérante.

Mahmoud est aujourd'hui le Czar Pierre des Ottomans : grandi dans l'école du malheur, il a poursuivi tous les plans de son prédécesseur. Mais l'ame douce

de Sélim a rencontré en Mahmoud une ame de fer, qui ne recule devant aucun moyen d'assurer le triomphe de ses projets. Sélim avait voulu réformer les janissaires par la conviction ; il tomba en exécration à ses sujets révoltés ; Mahmoud les fait égorger, et aussitôt ces populations volent sous l'étendard du prophète.

Rien, dans ce monde, ne se tient isolé de la civilisation, quand elle est en marche progressive. Sous l'Empire romain, quand les Barbares l'envahirent, Rome et la Grèce devinrent barbares. Ni les arts, ni les lois n'assistèrent aucune de ces deux contrées devant l'ascendant de la vertu guerrière. Aujourd'hui que l'Europe a partout pénétré jusqu'aux portes de l'Asie, force est aux Asiatiques de se civiliser à l'européenne. Il a fallu moins d'un siècle pour opérer ce miracle en faveur des Moscovites ; il ne faudra que la durée d'une heureuse campagne pour transformer de même la routine des Ottomans. Hier, Mahmoud leur était encore odieux : ils conspiraient contre lui ; c'était l'ennemi de la coutume ancienne : aujourd'hui, Mahmoud est embrassé par eux comme leur idole : sans bruit, guidé par sa seule volonté, il les a conduits à la victoire. Ses réformes ont prospéré : on attribuera le succès au talisman de ses réformes.

Ne nous y trompons pas : ce ne sont pas nos constitutions, ce ne sont pas nos mœurs ni notre religion qui pénétreront en Turquie. Si jamais le christianisme y faisait des progrès, il faudrait encore des siècles pour déraciner la foi du prophète de la conviction ottomane, et ce ne pourrait être qu'à des conditions qui

éloigneraient à jamais les musulmans de nos institutions européennes, incompréhensibles aux Asiatiques, incompatibles avec les antécédens de leur vie entière. Mais le matériel de notre civilisation, nos arts, notre industrie y feront des progrès rapides, à la suite de cette organisation militaire à laquelle la fierté de Mahmoud ne manquera pas d'attribuer une partie de son triomphe. Déjà l'Orient recherche nos artilleurs, emprunte notre fabrication, emploie nos mathématiciens, estime nos mécaniciens, et nous dérobe jusqu'à notre lithographie. Ce qui s'était vu en Perse et en Egypte, ce que les Turcs avaient jusqu'ici opiniâtrément repoussé, Mahmoud saura le faire vouloir dans l'enceinte de sa capitale. D'ailleurs, le Sultan n'est pas absolument étranger à la culture de l'esprit. Il s'exprime très-bien en français, et n'ignore pas les détails de la politique européenne.

Mais quelle que soit la gloire, l'enivrement du Sultan, il a affaire à un ennemi qui ne lui cède en rien en opiniâtreté. L'empereur Nicolas a montré, dès son avènement au trône, ce que pouvait la force de volonté. Lui aussi a dompté ses gardes, quoique d'une manière moins désastreuse. Il est environné de l'enthousiasme de tout un peuple, et ce peuple vole pour lui aux plus grands sacrifices. Des milliers de Russes peuvent être moissonnés par la faim et la maladie; des milliers renaîtront comme la moisson du dragon. Ce ne sont pas de simples laboureurs que cette terre enfante, ce sont des soldats, dressés et disciplinés avec une incroyable rapidité.

Paskévitch a été plus heureux en Arménie et sur les frontières de l'Asie-Mineure. Si ses trophées sont sanglans, s'ils ont été chèrement achetés, l'extermination de populations entières entraînera pour long-temps la soumission des contrées que les Moscovites voudront retenir sous leur domination. Il serait, pour eux, d'une inestimable valeur de joindre la possession de l'Arménie turque à l'Arménie persane. La campagne peut être manquée en Occident, sans être perdue en Orient. Les Russes obtiendraient par là un vaste dédommagement de leurs frais de guerre.

On peut être certain d'une chose : ni l'Angleterre, ni aucune autre puissance européenne n'armera pour la défense des intérêts ottomans, compromis sur les frontières de l'Asie Mineure. Les Russes y font la guerre aux forteresses, parce que les forteresses y sont le pays. Ce n'est pas, comme dans notre Europe, un vaste territoire à occuper au moyen d'une administration régulière; ce ne sont pas les produits de notre culture, de notre civilisation, de nos arts; ce sont des points fortifiés avec lesquels on est à jamais maître du pays. Autre chose serait l'envahissement de l'Asie Mineure, jusqu'aux portes de Byzance, ce à quoi les Russes ne pourraient jamais songer. Là, dans les provinces asiatiques, est la force nationale des Ottomans : elle n'est pas dans l'Arménie chrétienne. Au moyen de l'Arménie seule, les Russes prennent une position en Asie, et s'assurent à jamais le Caucase contre les invasions des Persans et des Ottomans. L'Arménie deviendra leur citadelle. Cette Suisse asiatique

est le plus formidable rempart qu'éleva jamais la nature. La possession de l'Arménie ôterait aux Russes ce caractère sibérien qui semble inhérent à leur Empire. Elle jetterait les fondemens d'une nouvelle Russie, sur une base inexpugnable, dans des contrées où l'Asie et l'Europe conjurées ne viendraient jamais visiter les Moscovites. Tout dépend de cette persévérance de volonté qui ne saurait manquer à leur politique.

Il n'est pas probable qu'au moment du triomphe des Turcs et de la retraite des Russes, une paix se consolide et s'établisse. Toute l'activité turque se concentrera sur le Danube ; mais la prévoyance moscovite ne laissera pas en arrière l'Arménie. Nicolas se saignera à blanc plutôt que d'évacuer la Moldavie et la Valachie, et de se retirer sur son territoire : il lui faut un triomphe quelconque, puis une paix avec possession de l'Arménie. Reste à savoir si Mahmoud ne sera pas aussi opiniâtre dans un revers de fortune qu'il l'a été dans un moment de succès. Remarquez avec quelle prudence il a, jusqu'à présent, agi : il n'a pas même déployé l'étendard du prophète. C'est la réserve qu'il fera mouvoir, ou au moment de sa plus haute prospérité, ou au revers le plus sérieux de la fortune. On conçoit aisément qu'il répugne, non-seulement comme militaire, mais encore comme politique, à un moyen qui changerait l'enthousiasme de l'Ottoman en frénésie. Jusqu'à présent, Mahmoud a menagé le moyen de la religion, parce qu'il n'est pas sûr de le gouverner seul.

Mais dans ce conflit de deux puissans Empires, qui se heurtent ainsi de front, de deux nations dont les vagues tumultueuses se brisent les unes contre les autres, que fera l'Europe qui, l'arme au bras, voit ainsi la Russie et la Turquie s'assaillir? Elle ne bougera, nous l'avons dit, ni contre l'une ni contre l'autre puissance. Mais, si la Porte ottomane entendait jamais raison sur la question de l'Arménie, si une paix s'élevait jamais sur une semblable base, l'Angleterre resterait-elle muette? N'aurait-elle pas quelque moyen de *protéger* l'Egypte, qu'elle convoite depuis tant d'années? Et nous, que ferions-nous de notre occupation de la Morée? Livrer les Grecs aux Turcs serait un crime de lèse-humanité; mais si les Turcs se tirent passablement d'affaire en Europe, si leurs soldats ne rentrent pas dans leurs demeures sans quelques lauriers qui les enorgueillissent, on peut être sûr que leur énergie se portera contre les enfans de l'Hellade. Jusqu'à ce jour, les Turcs n'ont considéré cette guerre qu'avec les yeux de la fatalité: ils ont été inconcevables dans leur indifférence à cet égard. Rien ne semblait leur coûter pour envoyer, au renouvellement de chaque campagne, un pacha à la boucherie. Mais l'Europe les a éveillés sur l'importance d'une lutte qu'ils méprisaient plutôt qu'ils ne semblaient vouloir l'engager. Force nous est d'achever notre rôle dans la Morée. Les Turcs nous respecteront; ils ont besoin de nous; et comme rien ne peut arrêter la guerre moscovite dans ses suites, ils ne voudront pas nous avoir encore avec l'Angleterre sur les bras. La

France pourrait bien un jour être réservée à défendre la Morée autrement que d'une manière accidentelle.

5 novembre 1828.

Plus la guerre se prolongera entre la Russie et la Porte ottomane, plus elle prendra un caractère venimeux. Il n'est déjà plus possible à l'empereur Nicolas ni au Sultan de reculer. Le premier voudra-t-il avoir armé en pure perte? S'en ira-t-il avec les frais de la guerre, son armée réduite de moitié? Peut-il reculer comme co-religionnaire des Grecs? D'autre part, peut-on, dans les circonstances présentes, le torrent lancé, franchissant partout ses rives, parler encore à Mahmoud de concessions, d'indemnités? Son orgueil écoutera-t-il un langage auquel sa raison s'est refusée? Non : toutes les habiletés de la diplomatie sont ici en pure perte; l'Angleterre a beau *retenir* à Saint-Pétersbourg, l'Autriche à Constantinople, le sort en est jeté, deux puissans empires se heurteront jusqu'à ce que l'un des deux soit obligé de s'arrêter, de guerre las.

Il s'agit pour la Russie, de son rang, de sa position dans l'Europe : il ne s'agit plus pour elle de la guerre ottomane. Pour les Turcs, ce sont les paroles d'Hamlet : *Etre ou ne pas être.* Ce n'est déjà plus une chétive somme d'argent à réclamer, ni la navigation de la mer Noire à laisser entièrement libre. Les choses, de part et d'autre, ont été montées sur un trop haut ton : on a trop exclusivement concentré l'attention de l'Europe, que dis-je, de l'Asie même sur ce point unique, pour que la lutte entre la Porte et la puissance

moscovite puisse se terminer d'une part, à la satisfaction d'un mince amour-propre, d'autre part, au moyen de l'achat d'une paix grosse de guerres futures. C'est un moment décisif dans l'existence des deux peuples, dans la gloire des deux couronnes : Mahmoud et Nicolas ont mis un trop grand enjeu, les peuples se sont armés d'une haine trop exclusive, leurs croyances sont trop profondément engagées dans la lutte. Qu'on ne s'attende pas à voir terminer ces différends autrement que se sont terminés les grands débats de l'invasion des barbares dans l'Empire romain, de la réforme du seizième siècle et de la révolution dont nous fûmes tour à tour les auteurs, les acteurs, les victimes. La face des affaires se renouvellera; le cours des destinées va recevoir une nouvelle direction ; nous sommes placés sur cette ligne de passage, où le plus clairvoyant ne peut prévoir que les embarras de l'avenir, sans pouvoir y reconnaître une solution quelconque.

Nul doute que l'Autriche et l'Angleterre ne soient anti-moscovites par essence. L'Autriche ne bouge pas, car elle redoute sa position d'Italie, et il lui faudrait une invasion victorieuse de l'armée ottomane sur les bords du Danube, pour pouvoir se fier tant soit peu aux prospérités d'un allié non moins fameux par de grands revers que par d'immenses succès. Les Turcs sont le torrent qui déborde; ils ne tiennent pas long-temps le terrain envahi. Il n'en est pas de même des Russes: là règne un esprit d'ordre et de suite dont les autres sont encore bien éloignés, quoi qu'on dise. Si l'Autriche s'ébranlait sur ses frontières,

dans des intérêts anti-moscovites, elle aurait à craindre l'ardeur des Polonais, que l'ambition russe pourrait lancer tout entière sur ses flancs. La sagesse de tant d'années, le *statu quo* courrait risque de s'évanouir dans une vaine fumée. Il y a bien à parier que l'Autriche, en dépit de son inclination naturelle, en dépit même de ses passions, réfléchira longuement, mûrement, avant de se mêler de cette querelle.

Elle ne le tenterait pas d'ailleurs sans l'Angleterre. En Italie, la cause grecque paraît la cause moscovite même, l'Autriche est hostile aux Grecs; l'Angleterre a semblé les favoriser même, au fond pour que la Russie fût dispensée de ce rôle. Si l'Angleterre est l'alliée de l'Autriche, l'Italie restera probablement tranquille; les flottes anglaises n'auraient qu'à se montrer sur ses côtes, pour enlever aux plus hardis la volonté d'une défection ouverte; car l'Italie ne sera de long-temps mûre pour aucune des destinées qu'elle rêve, vers lesquelles elle s'élance. Je parle toujours dans la supposition d'une grande neutralité de la France, puissance, au premier aspect, la plus désintéressée dans cette querelle.

C'est définitivement à l'Angleterre qu'est réservé le rôle de changer, de modifier ou de compliquer la question ottomane. Si ses flottes triomphantes pénètrent dans la mer Noire, avec une intention hostile aux Moscovites, la Russie non-seulement aura à lutter sur le théâtre actuel de la guerre, mais encore sur les côtes de ses possessions asiatiques; la Porte pourra regagner une offensive dans des régions plus impor-

tantes pour l'intégrité de son existence, que la possession si souvent disputée de la Moldavie et de la Valachie.

C'est sur les frontières du Caucase que la question entre les Turcs et les Russes devient surtout vitale. Tous les projets des Russes tendent, depuis long-temps, à civiliser matériellement ces contrées du Caucase. Du jour où la Géorgie lui a rendu foi et hommage, la Russie a cessé d'être confinée dans les déserts de l'Orient: elle a menacé à la fois l'existence de deux grands empires: la Perse et la puissance ottomane.

La paix entre la Perse et le cabinet de Saint-Pétersbourg dépend, en de telles conjonctures, de la politique de la Grande-Bretagne. Les conseils de la Porte sont peut-être peu estimés à Téhéran; un manque de prévoyance peut éloigner les Persans des Turcs, qui déjà se haïssent par suite de leurs divisions religieuses. Mais l'Angleterre semble entièrement désintéressée dans la cause du Schah de Perse; une pure amitié paraît y serrer les nœuds de l'alliance. Si donc sa politique croit nécessaire d'ébranler la puissance moscovite dans ses possessions du Caucase, si elle croit avoir un intérêt majeur à fortifier la Perse et la Turquie de ce côté, elle y mettra toute sa puissance; et l'on verra alors si l'émancipation de l'Irlande, en tant que résolue dans les conseils de Saint-James, a seulement tenu à une question temporaire de nécessité, ou si elle ne résulte pas des combinaisons d'une plus large prévoyance, destinée à porter, au besoin, toutes les forces de l'Angleterre au dehors, avec au-

tant d'énergie qu'elle les a lancées sur le continent, quand il s'agissait de lutter corps à corps, par alliances ou autrement, avec la révolution française.

On ne saurait assez le répéter : il s'agit, pour l'Autriche, en cas de la continuation de la lutte avec avantage de la part des Moscovites, de toute sa sécurité à venir ; il s'agit, pour l'Angleterre, de ses longues prévisions dans les intérêts asiatiques, et plus encore des développemens immédiats de la puissance maritime russe au moyen de la domination sur la mer Noire. Mais il s'agit en même temps, pour la Russie, en quelque sorte de vaincre, avec prédominance sur les destinées de l'Europe, ou de se laisser rejeter, pour l'espace d'un siècle, en arrière. C'est comme s'il était question pour elle de la vie ou de la mort.

Qui doute que, dans ces circonstances, la France n'ait un rôle important à jouer? Toutefois on peut affirmer qu'elle s'engagera le plus tard possible dans ces débats, et qu'elle ne s'y engagera qu'avec de puissantes alliances.

Je suppose cependant que l'Europe soit appelée à voir les Russes et les Turcs s'entre-déchirer avec des forces immenses, à s'affaiblir les uns par les autres, de manière à ne pas se relever d'ici à long-temps d'aussi cruels échecs. Eh bien ! deux grands Empires ne s'épuisent jamais à tel point, en hommes et en argent, qu'on puisse les supposer anéantis par de semblables efforts. Au contraire, plus ils s'appauvriront, plus ils s'acharneront : il y a une inépuisable force dans la volonté humaine. Le théâtre de la guerre se

porterait, en se prolongeant indéfiniment, sur une foule de points qui alarmeraient spécialement les intérêts de l'Angleterre. De quelque manière donc qu'on envisage cette question, elle se présente sous des faces multiples, également menaçantes. Ce ne sont pas les petites combinaisons de quelques tacticiens qui en décideront; car la question n'est plus aujourd'hui renfermée dans les limites d'un plan de campagne.

9 novembre 1828.

Ne l'oublions jamais, mais aussi n'en faisons pas un épouvantail; que les imaginations malades et fantastiques ne grossissent pas le danger. Comme jadis la cité du Capitole, la Russie a une politique, *une*, grande, progressive. Elle l'a, parce qu'elle est en état de la posséder, et que, dans le monde moral comme dans le monde physique, les circonstances une fois données, toute chose, tout être accomplissent les lois de leur situation, qui deviennent des exigences de leur nature. La politique de la Russie n'est pas compliquée; voilà son avantage. Jetez les regards sur la carte géographique: la Russie a ses derrières assurés; des deux côtés, elle n'est plus accessible; ni les Mogols ni les Suédois ne sauraient plus l'envahir; elle est donc en position de s'avancer. Comme l'Océan tente l'habitant d'une grande surface de côtes, l'Europe et l'Asie doivent diversement tenter les regards de l'armée et du Czar de la Moscovie. Le contraire serait un prodige.

Mais aussi n'ayons pas la folie de croire qu'immédiatement, qu'aujourd'hui même, la Russie soit dangereuse. L'Europe est encore trop en force; il n'y a

pas de raison pour qu'à cet égard ses forces aillent en décroissant. D'abord une première muraille, la Prusse; si l'enceinte en est mal placée, les fortifications sont immenses; ensuite l'Autriche, boulevard moins aguerri, mais plus solidement élevé. N'oublions pas la France, centre et réserve de l'Europe, plus forte depuis qu'elle a cessé de déborder, depuis que cet Océan coule dans ses rives. La France a aussi son unité de territoire; si du côté des Pays-Bas elle a faibli, partout ailleurs elle s'est conservée dans ses limites naturelles.

D'autre part, l'Asie est trop immense pour qu'elle devienne au premier jour la proie de l'ambition moscovite. La Perse a ses déserts, non moins redoutables que les déserts de la Lybie. Il faudrait, comme Tamerlan, être placé sur le dos des montagnes de l'Indoustan, pour pouvoir y poser le pied. Or, ce ne sont pas des cosaques qui franchiront les plus grandes hauteurs du globe, ce pays des Afghans, vrai pendant oriental de l'Arménie.

Mais, si la Russie se garde d'agressions directes contre l'Europe militaire et l'Asie, elle fera tout par voie indirecte. Cette route lui a été tracée par le czar Pierre-le-Grand : cet homme extraordinaire, en fondant tout, a, dans l'immensité de son empire, su garder une juste mesure. Le rôle des Russes n'avait pas été brillant: il fallait qu'il devînt solide. Pour empêcher la légèreté de sa nation d'en compromettre les destinées, il plia cette facilité sous la loi de la discipline. La raideur prussienne fut mariée à la dureté moscovite : ce fer enflammé qui devait se durcir dans les

glaces du Nord avait été solidement travaillé. Catherine sut mettre à profit toute la politique de Pierre I. Ni Alexandre, ni Nicolas n'ont dégénéré. La Pologne, la Turquie, la Suède, la Perse, en ont successivement su quelque chose.

La Russie possède un excellent système de colonisation militaire : si je dis excellent, c'est qu'il l'est pour le pays auquel il est appliqué. La Russie va très-lentement en avant; elle ne semble jamais avoir rien gagné : on dirait qu'elle ne se soucie pas de la gloire; et cependant, invincible pour ainsi dire dans ses envahissemens, elle a dévoré des districts énormes, des districts pour elle de la plus haute importance. Mais elle n'aime pas les coups de force; elle évite le langage emphatique de Bonaparte. On n'entend jamais dans sa bouche résonner le nom du *grand Empire*. On dirait que la Turquie peut la blesser, la Pologne l'inquiéter, la Suède l'envahir, que dis-je? la Perse même lui présenter des dangers, tant elle connaît bien l'art de se rendre formidable en paraissant s'amoindrir. Aussi long-temps que la Russie parlera le langage de la modération, elle n'aura pas touché les colonnes d'Hercule.

Pourquoi la Russie ne préfère-t-elle pas le bruit à l'action? Parce que Pierre-le-Grand lui a implanté une idée de civilisation que jamais elle ne voudra compromettre. Effaroucher l'Europe, quand on a besoin de son enseignement, serait le comble de la folie. Il importe aux Moscovites d'élever un peu la culture de leur esprit, de placer leur art et leur industrie au niveau de l'Europe, du moins dans une certaine mesure.

C'est par la douceur qu'elle veut nous attirer. Il semblerait que nous avons à faire sa conquête, avant qu'elle nous impose ses lois. Rome s'était civilisée par les arts de la Grèce, avant de dominer ses royaumes et ses républiques.

D'ailleurs, si la Russie a d'immenses avantages de position, elle a aussi un grand désavantage. Moins favorisée que Rome antique, il lui manque un centre matériel. Saint-Pétersbourg ne saurait être un distributeur de force et de lumières. Bâtie en jalousie de la Suède, alors encore menaçante, du moins par l'esprit remuant de son armée, cette capitale de la Russie ne vaut pas Moscou pour la position. Aujourd'hui la Suède a dit adieu aux grandeurs de ce monde; elle s'est retirée dans son couvent du Nord, elle se tient forcément coite dans ses glaces. Pétersbourg aujourd'hui est un grand contre-sens. Les élémens ont failli le lui prouver il y a trois ans. Mais Moscou même n'est pas un appui suffisant pour une domination universelle. Un milieu est nécessaire à l'exécution de ce grand dessein; ainsi se sont maintenues Rome et la Perse, dans les temps anciens, Charlemagne au moyen-âge; Napoléon en avait l'idée, mais il n'a pas su l'exécuter; la France peut être un centre, la Russie ne peut l'être d'aucun côté. Aussi, si elle s'aventurait imprudemment, comme Gengis, elle déborderait pour périr dans un désert. Elle verserait des torrens grossis par les pluies d'hiver; ce ne serait pas le fleuve, toujours alimenté par sa source.

Répétons-le encore une fois, le danger est bien éloi-

gné ; c'est pour beaucoup de politiques comme s'il n'y avait pas de danger. L'Allemagne dormira en Europe, l'Angleterre en Asie, avant que la Russie les éveille. Ce repos est, pour le moment, de la raison, de la sûreté. Mais que l'Allemagne n'oublie pas que le Czar la serre de tout côté par ses alliances. Lui-même de race allemande, il est à Stuttgard et à Bade, à Berlin, à Weimar, dans l'Oldenbourg; le Danemarck et les Pays-Bas lui sont unis par la parenté. C'est le commencement d'une politique extérieure propre à la Russie, par laquelle elle se place en dehors du fameux équilibre, du *statu quo* de M. de Metternich et de la Grande-Bretagne. Cette politique du dehors est l'ouvrage avancé d'une politique intérieure, que le temps et la prudence bien reconnue de la Russie vont et doivent successivement élaborer.

Cette sagesse russe consiste à n'avoir pas attaqué depuis long-temps la Perse et l'Empire Ottoman, mais à avoir attendu sa consolidation dans les possessions de la Pologne et du Caucase. On a beau dire que la Pologne est désaffectionnée : elle est slave, elle n'est pas germanique. La Pologne est le premier pas fait en dehors de la vraie Russie; ce n'est qu'un pas : il s'en faut que la Pologne soit complète, même avec la possession des parties autrichienne et prussienne, ou avec le territoire semi-indépendant de Cracovie. L'Autriche sait très-bien, et la Prusse un peu aussi, que, pour compléter la Pologne, il y a des provinces slaves qui l'avoisinent, et qui n'ont jamais été polonaises. Il y a, du côté de la Pologne, la première possibilité d'un

démembrement de l'Empire moscovite ; ce serait un empire vassal, étroitement uni à la Russie par un système de finances, par une obligation d'assistance militaire. Le grand-duc Constantin semble mis en avant pour reconnaître ce que pourrait être une monarchie polonaise alliée de la Russie ; non pas qu'elle se réalise jamais dans sa personne, mais c'est une pierre d'attente pour l'avenir, si les destinées de l'Empire allaient mûrir.

La Russie gardera-t-elle la Valachie et la Moldavie ? Probablement non, car elles ne lui sont pas très-utiles ; du moins elles ne peuvent le devenir que sous des conditions aujourd'hui impossibles à réaliser. Il faut que le Sultan ait été affaibli dans ses positions les plus inaccessibles de l'Asie mineure, avant que Constantinople puisse être entamé. L'Arménie et l'ancienne Phrygie, comme appendices d'un empire du Caucase, et formant unité avec cet empire, composeraient pour les Russes un pachalik auquel ils accorderaient une certaine indépendance. La Russie caucasienne deviendra l'appendice de la Russie polonaise ; et cette sage manière de préparer à d'aussi immenses distances une sorte d'émancipation du centre, constituera à cet empire immense une force que ne lui donnera jamais le mécanisme d'une morte et stérile unité. Tranchons le mot : la Russie prépare contre la vieille Europe, et en expectative aussi, contre la vieille Asie, un système d'Etats et de gouvernemens, enchaînés aux intérêts d'une même destinée en opposition à l'équilibre des autres Etats de l'Europe.

Lorsque le temps sera venu de faire des couronnes,

la Russie saura mieux en profiter que l'Empereur Napoléon, qui se jouait un peu de celles dont il chargeait les membres de sa famille.

1 septembre 1829.

Quand l'empire ottoman sera démembré, à quel projet s'arrêtera la Russie? Le lion du Nord laissera-t-il le monstre terrible abattu sous ses coups achever de mourir au milieu des décombres amoncelés autour de lui en Afrique, en Europe, en Asie? ou le dévorera-t-il tranquillement à la vue de l'Europe immobile et frappée de stupeur?

La Russie sera momentanément embarrassée de ses conquêtes, rien n'est plus certain. Si un Napoléon, un Pierre-le-Grand, un Charlemagne, un Gengis-kan était assis sur le trône des Czars, la question ne serait pas long-temps douteuse; il se rirait de la politique de l'équilibre, comme Louis XIV s'en moqua en portant ses armes sur le Rhin; comme l'Angleterre s'en moqua en envahissant l'Inde, en s'emparant de la domination presque exclusive de l'Océan; comme Frédéric s'en moqua lorsqu'il prit la Silésie; comme s'en moquèrent les puissances entre lesquelles la Pologne fut partagée. Mais le nord comme le midi de l'Europe semblent aujourd'hui enlacés dans les liens de la convenance diplomatique; une politique de *statu quo* domine jusqu'à la Russie même, plus que nos journalistes ne se l'imaginent. Reste à savoir si le temps et les événemens ne nous enlèveront pas de force au *statu quo;* mais, comme nous nous y sommes façonnés depuis la chute de l'empire de Bonaparte, que ferons-nous alors, rois

et peuples, dans notre embarras mutuel? Si le temps est taillé pour les grandes choses, il est évident que les hommes ne le sont plus.

Ce que la Russie a cherché dans la guerre actuelle, ce n'est point à obtenir satisfaction pour quelques petits griefs, mais c'est à s'étendre en Asie, afin d'assurer sa position du Caucase contre le voisinage hostile de la Perse et de la Porte ottomane : elle a voulu aussi se réserver une liberté entière dans son commerce de la mer Noire; elle a voulu y être maîtresse de tous ses mouvemens; elle a voulu enfin resserrer les liens de protection qui l'unissaient à la partie slave, valaque, grecque de l'empire ottoman, pour contre-balancer la haine des Turcs et des Arnautes musulmans; mais jamais elle n'a pu vouloir, avec son gouvernement d'aujourd'hui, avec ses hommes d'aujourd'hui, après avoir écarté Constantin du trône, et dans l'absence du génie d'un Souvarow, le démembrement de l'empire du croissant.

Le voilà amené ce démembrement malgré la Russie, malgré l'Europe, à coups de sort, par l'entraînement seul de la guerre, grace à l'obstination très-peu diplomatique de Mahmoud, qui semble mieux aimer s'ensevelir sous les ruines de son empire, que végéter humblement dans ses décombres. Mélange de Sardanapale et de Pierre-le-Grand, Mahmoud a mis noblement son empire en jeu. Il perdait la couronne dans un massacre provoqué par les janissaires, s'il eût consenti à une paix ignominieuse dans tous les cas, à une paix qui eût écrasé la Turquie sous le poids des contributions de

guerre. Jamais prince ne se trouva placé dans une position plus désespérée : il s'agit pour lui de *vaincre ou de mourir*. Que le *statu quo* cesse de le maintenir en équilibre sur le penchant de cet abîme : habiles diplomates, que voulez-vous que Mahmoud fasse avec vos attermoiemens? Vous l'avez fait sortir de la route battue ; il s'est armé à l'européenne ; les guerres civiles eussent pu seules former l'esprit de ses nouveaux soldats : on l'a lancé prématurément dans la guerre étrangère. La paix lui est impossible, si avec la paix on ne lui accorde une retraite en Russie, ou bien, après la paix, mettrez-vous garnison européenne à Constantinople, pour l'aider à achever ses réformes?

Mais supposons l'impossible; supposons que Mahmoud, cerné dans sa capitale, abattu à Erzeroum, menacé à Trébizonde, obtienne une paix honteuse sans mourir sous la hache des janissaires, dont les ombres menaçantes errent autour du tombeau de l'empire; lui sera-t-il donné de maintenir encore l'unité parmi ces pachas, pour lesquels le charme qui seul semblait maintenir depuis longues années la sécurité de l'empire ottoman est irrévocablement brisé?

Voilà la Grèce, pour ainsi dire, ressuscitée. Le comte Capo d'Istria est un garant de l'intérêt que la Russie porte à cette cause : elle veut maintenant l'indépendance des Grecs, et non leur vasselage. Les Arméniens ont brisé violemment avec le croissant en livrant Erzeroum aux Russes. Ils étaient les financiers de l'empire; on ne saurait les livrer à la merci des musulmans : on est obligé de garantir leur indépendance ; de créer un

royaume de l'Arménie chrétienne ; et les Arnautes et les Bulgares, tout musulmans qu'ils sont, mais avec leur penchant à une sauvage indépendance, comment voudront-ils obéir, derechef, à un satrape qui leur sera adressé de Constantinople? La masse entière des Serviens ne se mettra-t-elle pas en mouvement, ne réclamera-t-elle pas l'indépendance? Le pacha d'Egypte restera-t-il en arrière? Les Anglais ne seront-ils pas les premiers à l'encourager à la révolte?

Dans ces circonstances, également désespérantes avant ou après la paix, si par un revers inattendu de fortune l'astre de Mahmoud ne reparaît triomphant sur l'horizon ; si l'Asie mineure, son unique ressource, ne s'ébranle pas à sa voix ; si (par impossible) l'esprit janissaire, oubliant ses ressentimens, ne seconde pas ses efforts, nous nous trouvons lancés dans l'avenir le plus incertain, le plus aventureux. La Turquie ne se civilisera plus par elle-même ; la Perse ne se fera plus européenne par sa propre vertu ; l'anarchie la plus affreuse régnera dans l'empire ottoman. La Perse se fera l'humble satellite de la Russie : elle ne songera plus à troubler le repos du Caucase ; elle enverra prendre l'ordre à Pétersbourg, et s'y montrera parfaitement humble.

On ne saurait le dissimuler : stimulées en Europe par l'Autriche, en Asie par l'Angleterre, ici la Perse, là la Turquie tendaient à se régénérer à l'européenne, pour se constituer de grandes armées permanentes, organisées sur un pied stable. On cherchait à éveiller à Constantinople et à Téhéran, la science européenne des finances ; quelque Rothschild se fût rencontré pour

assister le Shah ou le grand-seigneur. Il est évident qu'on désirait en faire des puissances robustes, capables d'arrêter les envahissemens d'un Pierre-le-Grand, d'un Souvarow à venir. C'en est fait de tous ces projets ; c'était peut-être une œuvre factice : le vieil esprit persan et ottoman ne se fût probablement pas longtemps façonné au joug de la discipline des *giaours* (1) ; toutefois le plan n'était pas conçu sans habileté : il fait honneur à ceux qui l'ont imaginé.

Aujourd'hui il faut dire un éternel adieu à toutes ces espérances. Quelle force a le Shah humilié? Le massacre de l'ambassadeur russe, accompli sous ses yeux à Téhéran en est la preuve. Dites encore à Mahmoud, au milieu de ses revers, d'organiser son armée à l'européenne. A Téhéran comme à Constantinople, on est forcément redevenu Asiatique; mais comment l'est-on redevenu? avec l'espoir du rétablissement de la splendeur orientale? Non, c'est en passant sous les fourches caudines, en subissant le joug honteux d'une populace lâche et superstitieuse. C'est par les Russes que désormais la civilisation européenne pénétrera en Asie; elle y pénétrera sans esprit libre, sous la férule du Cosaque, sous le fouet du Bashkir, jusqu'à ce qu'un rayon de science, parti de Saint-Pétersbourg, vienne éclairer les ténèbres des contrées les plus lointaines de l'Orient.

Une ère nouvelle va commencer pour l'Angleterre. Nous ne dirons pas qu'elle est menacée dans l'Inde, lieu commun d'une politique rebattue. Il faudrait plus

(1) *Infidèles*, nom que les Mahométans donnent aux Chrétiens.

d'un siècle pour pouvoir avec succès entamer la puissance britannique dans ces régions : mais la terreur des armes moscovites va sans cesse peser sur les destinées de la Perse et de la Turquie asiatique. Les Orientaux croient à la fatalité ; quand ils se livrent à cette idée, ils s'y plongent comme dans un lit de repos. Les Russes vont devenir pour les Asiatiques une idée *fatale*.

Que l'on se pénètre bien de la puissance d'une pareille idée ! Seule elle a paralysé la valeur des armées autrichiennes, elle a fait la fortune de la république, plus encore celle de Bonaparte. L'Europe cependant n'est pas superstitieuse; mais de toutes les croyances anciennes et modernes, la mahométane est la plus aveuglément fataliste : le Turc, paresseux, y trouve des prétextes pour son inaction ; il se pourrait même qu'en s'y livrant exclusivement, il y perdît toute son énergie : il ne pouvait se retremper qu'en devenant Européen par la volonté du monarque.

Mais si la Russie pèse ainsi sur la Perse et les débris de l'empire ottoman, que deviendra le crédit de l'Angleterre? Entourée de vassaux en Arménie, en Valachie, en Servie, dans la Grèce même, la Russie ne se servira-t-elle pas de tous ces moyens pour s'emparer des principales voies du commerce oriental? Aura-t-on à Bagdad une volonté qui ne soit pas moscovite? Une foule de questions importantes restent à résoudre ; car ici je n'ai fait que soulever un coin du voile.

Je sais que l'Angleterre se dédommagera provisoirement dans l'Egypte : elle ne restera pas long-temps sans tenter des combinaisons nouvelles ; elle fixera son

attention sur l'Asie mineure; elle cherchera à rivaliser avec la France commerciale dans les eaux du Levant; elle primera long-temps encore sur les Grecs; elle tiendra en respect la flotte russe stationnée dans la mer Noire. Elle n'est pas, comme Mahmoud, à son dernier enjeu : il est probable cependant qu'à la longue il lui faudra jouer *quitte ou double.*

Pour prouver toute la gravité de la question ottomane, il suffit d'annoncer un fait plus que probable : si Mahmoud fait la paix avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, il périra victime de la haine de ses sujets, trompés dans leurs illusions; sa famille sera massacrée, et le trône demeurera vacant. Quelque heureux pacha pourra occuper alors, pour quelques jours, le siège de la cité des Constantins, ou lever un étendard impuissant dans l'Asie mineure; mais de toute manière l'empire ottoman sera renversé. Si un événement miraculeux ne relève la fortune de Mahmoud, c'en est fait de la Turquie européenne.

HISTOIRE

DE L'IRLANDE
ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES*.

CHAPITRE III.

Des localités irlandaises, considérées dans leurs rapports avec l'histoire et la religion primitives.

§ I. — AVANT-PROPOS.

Pour peu que l'on ait étudié les temps antiques, on sait qu'avant de se généraliser, les croyances et les mœurs furent purement locales chez les diverses races d'hommes. Chaque famille, chaque tribu, s'isolaient dans leur territoire propre. Des familles, s'associant au moyen de mariages entre les parens les plus proches, formèrent les premiers Etats. Plus on s'enfonce dans

(*) Voyez le *Catholique* du mois de mai 1829.

la nuit des siècles, plus on voit ces liens de parenté se resserrer. La famille alors ne reposait pas sur les possessions et les héritages : nulle trace de ce droit de primogéniture que la loi romaine surveille et consacre : rien qui ressemble à des fidéi-commis; rien qui tende à concentrer la propriété dans une seule main. On ne trouve dans ces temps reculés que la *force du sang* : dans la famille, les idées de *paternité ;* dans les alliances matrimoniales, celles de *fraternité*. Ensuite cette unité se reproduit d'une manière fictive dans la tribu qui constitue la nation tout entière, ou, comme s'exprimerait M. Guizot, l'ancienne molécule nationale. Aussi, sous le rapport des mœurs, de l'esprit et des lois, ne faut-il chercher aucune ressemblance, soit entre l'existence civile, domestique, légale des temps plus raffinés, soit entre l'organisation plus ou moins féodale des époques guerrières et la famille patriarcale primitive. Le gouvernement de la famille (*Oikocratie*) ; l'union des Genètes (*Genos*); la parenté dans l'enceinte de la famille (*Patra*); puis la *Phratrie* (parenté entre beaux-frères, issus des mêmes races, et alliés par les femmes); enfin le *Demos*, localité occupée par le *Phylon*, la tribu en masse : telle est l'unité, la parenté, l'association, dont le modèle se représente sous des formes plus ou moins étendues, plus ou moins resserrées dans toutes les régions de l'Europe ancienne.

L'antique civilisation, la vieille société irlandaise a donc traversé deux époques radicalement différentes : l'une patriarcale, grossière, primitive, mais qui n'était pas dénuée d'arts, et où la culture des plantes

nutritives était pratiquée (époque des pontifes Nemèdes et Tuatha-Dadan) ; l'autre guerrière et sanglante, moins simple, moins originelle, et dont le raffinement aboutit à une certaine élégance, à des mœurs de cour et de palais. Ce fut sous cette seconde ère que les Scots, Mileadhs et Fins repoussèrent dans les rangs des tributaires les hommes de l'ancienne civilisation, qui dans certaines localités furent réduits à l'état d'Ilotes, et jouirent ailleurs d'un sort moins cruel, sans échapper à la sujétion universelle qui leur était imposée.

Quand les mains, occupées à cultiver le sol, furent enchaînées, et que le Clan militaire se fut emparé de la propriété du terrain, il ne régla pas mieux les héritages ; mais il concentra, d'une manière plus puissante, l'unité de la tribu entre les mains du chef. Auparavant, la société tenait exclusivement au sol, à la localité. Le Clan, par sa nature guerrière et aventureuse, était plus mobile. Cette haute importance attachée aux localités, dans les mœurs de l'ancienne famille patriarcale, s'efface nécessairement dans les croyances, l'histoire, la religion, les superstitions du Clan.

Pour épuiser le sujet difficile dont je vais tenter une légère esquisse, il faudrait avoir consulté des sources beaucoup plus nombreuses que celles dont l'accès m'a été permis, connaître à fond le vieil idiome d'Eirinn, et même avoir long-temps séjourné en Irlande. Le terrain que je me propose de parcourir est totalement inculte : les indications suivantes

seront des jalons placés dans ce désert, et destinés à frayer une route, informe sans doute, mais utile, et qu'une main plus heureuse achèvera quelque jour. Ce travail pénible a du moins le mérite de signaler, pour la première fois, la voie que l'on doit suivre à travers une contrée jusqu'ici impraticable, mais intéressante et féconde. Le vieux peuple d'Eirinn, qu'enveloppent de si profondes ténèbres, mérite bien que notre continent ne l'oublie pas.

§ II. *Des dénominations propres à l'ancienne Irlande.*

« La première femme, dont le pied délicat toucha la rive sauvage de l'île de Banba, fut Keasar, fille du bon Beatha : la main attentive de Sabhuill l'avait nourrie. »

Ainsi commence un vieux poëme, rapporté par Keating. Dans les chants bardiques, l'Irlande est appelée Banba. C'est un des titres de la triple déesse des Tuatha-Dadan ; c'est l'une des trois reines de ces Tuatha-Dadan, rois de l'Irlande, avant que les Mileadhs ne fussent venus les déposséder. Le *Leabhar dhroma sneachta* (livre blanc) rapporte aussi qu'à une époque où l'île était totalement inhabitée, trois femmes y abordèrent, et que la plus âgée des trois, Banba, lui donna son nom.

Quand le guerrier sanguinaire, Bartolam, aborda dans l'île de Banba, son débarquement eut lieu à Jnbher Sceine, vers la partie occidentale de ce que l'on nomme aujourd'hui province de Munster. C'est dans le même endroit que descendent les parens de

Bartolam, les Mileadh, guerriers ennemis des Tuatha-Dadan. Ils se dirigent ensuite vers une montagne du comté de Kerry, nommée Sliabh Mias, Mont-de-l'autel, lieu célèbre dans les fastes druïdiques, mais dont les traditions semblent effacées pour la plupart. Là demeurait la belle Banba, l'aînée de deux sœurs, reines et magiciennes comme elle. Le guide des Mileadh, ennemi des Tuatha-Dadan, Amhergin, Caiker ou pontife guerrier, ayant demandé à Banba quel était son nom, cette dernière répondit : « Je » suis Banba ; le pays se nomme Banba d'après moi. » Il paraît donc que ce nom n'a été conféré que par extension à la totalité de l'Irlande.

La contrée dont je m'occupe porte aussi le nom de Fodhla, *muse, déesse du chant;* dans le poëme bardique, ce titre est aussi célèbre que le premier. Un des héros de l'histoire fabuleuse irlandaise est surnommé *Ollamh Fodhla*, Barde parvenu au dernier degré de l'institution bardique, homme inspiré par *Fodhla* elle-même, muse qui lui dictait de sages lois et des chants pleins d'éloquence. Quand le Mileadh ou Milésien Amhergin eut traversé le pays de Banba, et pénétré jusqu'à *Sliabh Eibhline* (mont Eibhline, probablement situé dans l'*Ebh luin*, district de l'intérieur), il atteignit le territoire de Fodhla, seconde reine, déesse, magicienne des Tuatha-Dadan. Elle lui apprit que cette partie de la contrée se nommait d'après elle Fodhla. Peut-être adorait-on dans ce lieu quelque déesse poétique, ainsi surnommée : cette désignation purement locale fut appliquée par les Bardes à l'île tout en-

tière. Le mot Rinne, par lequel les mêmes Bardes désignèrent aussi l'Irlande , est absolument identique à celui de Fodhla; -il signifie l'intelligence. Nous avons lieu de penser que dans l'origine , au lieu de *Fodhla* , (nom qui n'appartient pas à la religion des Tuatha-Dadan, mais à celle des Bardes milésiens), il y avait *Ladhra*, une des premières femmes ou déesses qui abordèrent dans l'île; ce fut celle qui lui donna le nom d'*Ard-ladhran*. Du reste les appellations de Banba et de Fodhla ne semblent pas avoir jamais été populaires ; ce sont de pures désignations poétiques de la vieille Irlande.

Il est un troisième nom que l'Irlande porta sous la domination des Tuatha-Dadan, et qui est au contraire devenu populaire et général; c'est *Eirinn*, mot qui dérive de la déesse *Eire* , troisième reine , magicienne , grande déesse des Tuatha-Dadan. Elle avait sa résidence à *Ousneach*, la plus importante localité de l'antique religion d'Irlande , et située au centre de l'île. L'étymologie d'Ousneach, selon Beaufort, vient de *aïs*, feu , et *neach*, céleste. C'est le feu céleste, qu'y allumèrent les Tuatha-Dadan. Le mont Ousneach s'élève dans le Meath occidental. C'est le chef-lieu des Druïdes de l'île : là brilla pour la première fois le feu céleste, allumé par les Nemèdes , Neimhidh , pontifes et législateurs du pays. A un jour fixe, tous les feux de l'île s'éteignaient, et le feu qui brûlait à Ousneach servait à les rallumer.

Une coutume absolument semblable régnait à Lemnos; nous n'entrerons pas dans le champ de conjectures

qu'ouvre cette remarquable coïncidence ; et nous nous contenterons de renvoyer le lecteur au beau travail du savant Welker, sur l'île de Lemnos : travail inséré dans son *Prométhée*.

Fixons toute notre attention sur ce nom d'Eire, qui remonte à l'antiquité la plus haute, et n'a été que momentanément éclipsé par le mot *Scotia*, qu'imposèrent à l'Irlande les Scots ou Mileadh, oppresseurs des anciennes tribus agricoles. D'abord, il faut observer que les mots *Banba*, *Fodhla*, *Eire*, concourent tous à prouver la consécration de l'Irlande à une divinité du sexe féminin.

Aeri, *Eire*, *Eirinn :* telle est la plus célèbre désignation de la vieille Irlande; elle a retenti même dans l'antiquité classique. On a voulu faire dériver ce nom de *Jar*, l'Occident, et du mot *J*, île ; *J-iaruinn*, *Jerin* ; étymologie fausse et inadmissible. Il est vrai que les Kymris du pays de Galles, appellent l'Irlande dans leur idiôme, *Ywerdon*, contrée de l'Ouest ; mais ce titre n'a aucune connexion avec le mot Eirinn.

Un Génevois qui joint beaucoup d'érudition à beaucoup d'esprit, M. Pictet, dont le nom rappelle celui d'un homme également recommandable dans la science, a cherché à approfondir la signification du même mot. Guidé par une dissertation très-curieuse du célèbre Schelling, sur l'île de Samothrace, M. Pictet a mêlé à la profondeur des combinaisons, quelques hypothèses arbitraires. Selon lui, Eire, Eirin, désignent les ténèbres, la nuit obscure. Eirr, Ear, Earrin ; c'est la fin, le terme, le dernier degré, qui

va de l'existence au néant. Par conséquent, c'est aussi le premier degré vers l'existence, le premier anneau, la tête. Quant à la racine de ce mot, elle paraît signifier ce qui recule en arrière, ce qui se plonge dans l'obscurité. De là dérive aussi *Iar, Iarar*, l'Occident. *Jar* indique en outre ce qui est obscur, ce qui est sombre. *Jar* placé comme préposition, veut dire *après*, *en arrière*. La déesse Ire est identifiée à la lune, déesse de la nuit. D'après ces données, l'Irlande serait une terre lunaire, une lune, un paradis perdu. Du reste, comme nous l'avons vu, Eire est la même que Keasar, Ke-as-aire, l'illustre Aire, ou Ire, la première qui descendit dans le pays de Banba. Elle est *Danan*, la mère des Tuatha-Dadan ou Tuatha-Danan : d'où le mot Tuath-Danan, appliqué à l'Irlande par les Bardes.

Il faut attribuer à l'arrangement systématique d'une mythologie postérieure, l'existence simultanée des trois déesses, Banba, Fodhla, (Rinne) et Eire, femmes de trois Dieux, rois de l'île. Il n'y a, dans le fait, qu'une seule Eire, la grande divinité femelle de l'île, à laquelle on donna pour époux, un dieu également révéré des Tuatha-Dadan : on fit des diverses qualités qui distinguaient ce dieu et cette déesse, autant de divinités distinctes. Dans la suite, plusieurs cultes, appartenant à des localités diverses, se concentrèrent en un culte unique; et de cette fusion naquit la grande Eire, dans le sein de laquelle aboutissent des doctrines qui semblent hétérogènes. Cette question importante se représentera dans le chapitre que nous consacrerons à la religion irlandaise.

Nous avons dit plus haut que *Ladhra* devait dans l'origine remplacer Rinne ou Fodhla, dont le culte appartient à un bardisme milésien, élaboré dans les temps postérieurs. En effet *Ard-ladhra*, ou simplement *Ladhra* est un des vieux noms de l'Irlande. C'est une divinité femelle. Dans cette version du même mythe, suivant laquelle trois hommes abordent les premiers dans l'île inhabitée et précèdent leurs femmes, *Ladhra* est au nombre des femmes de ces trois rois ou dieux des Tuatha-Dadan. Elles sont ici au nombre de cinquante; nombre précisément le même que celui des compagnes de Keasar, première habitante de l'île et sœur de Ladhra, dont on fait, dans cette autre manière d'arranger la fable, un frère de Keasar. Du reste l'île entière n'a porté que par extension le nom d'Ard-ladhra ou Ard-ladhron : nom qui, dans l'origine, n'indiquait qu'une localité spéciale, un champ de bataille où les Milésiens s'étaient battus contre les Tuatha-Dadan.

Au temps où de vastes forêts couvraient l'Irlande, on la nomma l'*Ile des bois*, nom qui, probablement, précéda l'époque où l'agriculture vint défricher ces forêts et commencer la civilisation de l'île. On dit qu'un messager, Adhna, fils du dieu Beatha, ayant visité l'Irlande, la nomma l'Ile aux bois, « Inis na bhfiodh-bhuidhe. » Il n'est parlé que d'une seule plaine, où les oiseaux, dit la tradition, venaient recevoir les rayons du soleil, et qui dut à cette particularité le nom de Moynealta. Là mourut Bartolam. Là commença probablement la culture de l'île : de ce point

unique, la civilisation se répandit ensuite dans les autres régions de l'Irlande encore sauvage.

On appelait encore l'Irlande, la Terre voisine, et la Terre extrême, la terre de l'extrême Occident. Quoique de telles désignations se retrouvent en Irlande même, elles ne peuvent venir que des Celtes du continent ou de ceux de la Grande-Bretagne. Elle est dans ce sens *Crioch na Fuineach*, la terre de Fuineach, le voisin. *Fuine* en irlandais a la même signification que *finis*, extrémité, en latin. On supposait que l'Irlande occidentale occupait les limites du monde. *Fuin-trath*, signifie le *coucher du soleil*; et l'occident s'appelle de même *Fuin*, fin.

On dit que les Firbolg, Belges conquérans, donnèrent à l'île le nom d'Inis Alga, Ealga, île noble, île célèbre, île des conquérans, des guerriers. Nous avons vu ces Belges se diviser en deux portions dont l'une, dans les contrées où les indigènes parvinrent à les assujettir, se livra comme ces derniers à la culture de la terre, et s'identifiant à eux, tomba de même sous le joug milésien : et dont l'autre, restée souveraine, se confondit probablement avec les vainqueurs et entra dans la milice des Fins ou Féniens. Le mot Inis Alga désigne certainement l'époque où les Fins ou Milcadh ayant pris le dessus firent peser sur l'île la domination scotique.

Dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, on voit apparaître sous le nom de *Scotia*, terre des Milésiens, Féniens ou Scots, tribus militaires qui assujettirent les tribus agricoles, cette antique Jerne, Eirin, l'Ir-

lande. Probablement ce mot *Scotia* remonte lui-même à un temps beaucoup plus éloigné. Les documens que les géographes et historiens grecs et latins nous ont laissés sur l'Irlande sont extrêmement insuffisans. C'est Ptolémée qui consacre le plus de détails à ce sujet; encore est-il étrangement laconique. Scotia, disent les Irlandais, vient de *Scota*, mère des Scots. Mais jamais aucune divinité irlandaise ne porta ce nom : c'est une invention des moines qui voulurent donner une origine, une mère, aux Scots, aux guerriers.

Ith, Iath était un surnom de la déesse Eire, qui donna son nom à l'Irlande. On veut que le premier Milésien ou guerrier qui ait abordé dans cette île sous les Tuatha-Dadan, ait été Ith, et que la plaine où il fut, dit-on, assassiné se soit appelée *Magh Ith*, le champ d'*Ith*. Ainsi nous voyons une antique divinité des Tuatha-Dadan changer de sexe, de femelle devenir mâle, partager l'Irlande sous cette nouvelle forme, donner son nom à une localité, et ce même nom s'étendre ensuite à l'île tout entière.

Lorsque, pour venger la mort d'Ith, les Milésiens descendirent armés dans l'île, les Tuatha-Dadan se servirent de la magie pour se défendre. Ils s'avisèrent d'un moyen étrange, et firent si bien par leurs prestiges, que l'île tout entière, rapetissée et métamorphosée aux regards des Milésiens, leur apparut comme le dos d'un *pourceau*, Muc. Les Milésiens donnèrent à l'île le nom de *Muc Inis*, île du pourceau. Ce nom n'est autre que celui des Tuatha-Dadan, qui sont *Mucs* ou *Mages* et qui ont pour symbole le pourceau, *Muc*.

L'un des héros milésiens, les plus célèbres, Ir, périt sur la côte occidentale de Desmond, et fut enseveli dans l'île Sceilg Mithill, rocher magnétique, battu des flots de la mer, antique lieu de pèlerinage, consacré par le paganisme et, depuis, par le christianisme. On dit que les oiseaux qui volaient dans le ciel aux environs de Sceilg Mithill, se sentaient entraînés vers le rocher par une force d'attraction invincible. L'île est entourée de précipices horribles d'où s'élèvent d'affreux hurlemens : un chemin à peine praticable, et où cependant les pèlerins ont le courage de s'engager, conduit jusqu'au mystérieux sommet du rocher. Les héros de l'Ulster (*Clanna Rughraidhe*), prétendent descendre du fameux Ir. Rughraidhe était un héros des Firbolg, un fils de Bartolam, un des représentans de la race militaire du Nord, au sein de laquelle sont venus se confondre des pirates belges.

Cet Ir a aussi donné son nom à l'Irlande que l'on appella d'après lui *Fonn no Fearon Ir*, pays d'Ir, parce que cet Ir fut le premier Milésien enseveli en Irlande. On avait emporté en Espagne le cadavre d'Ith, qui fut montré aux Milésiens. Ces derniers jurèrent de venger sa mort sur les Tuatha-Dadan. Dans le livre d'Armagh, l'Irlande est célébrée sous le titre d'Ireo, *tombe d'Ir*. Il paraît que les Mileadh ou Milésiens remplacèrent le culte de la déesse Eire par celui d'un dieu héroïque, nommé Ir et qui fut assassiné dans la fleur de l'âge. Il y a une extrême analogie entre Eire et Ir qui semblent dérivés de la même racine fondamentale. Le culte d'un dieu mourant se retrouve chez une foule

de peuples : il appartient à une antique religion de la nature. Les Milésiens ont transformé en héros ce dieu-victime, et pour l'approprier aux mœurs d'une nation guerrière, ils l'ont placé à la tête d'une de leurs principales tribus. Espèce de métamorphose très-fréquente dans les croyances antiques. Beaucoup de divinités primitives qui appartenaient originairement à un culte pacifique, ont été adoptées par des peuples guerriers, qui, changeant le caractère ancien des croyances auxquelles ils s'attachaient, les ont empreintes de leur nuance propre.

§ III. *Des antiques divisions de l'Irlande.*

On fait descendre la primitive population de l'Irlande, de trois hommes, dieux des Tuatha-Dadan, et de trois femmes, leurs déesses. A ces dieux, à ces trois hommes, on donne aussi pour épouses cinquante femmes, y compris leurs trois principales épouses. Le déluge poursuit ces trois personnages et les atteint au lieu nommé, *Tuath Inbhir.* La carte de l'Irlande ancienne, dressée par Beaufort, est loin de donner tous les noms que cite Keating. Ces noms sont d'ailleurs écrits d'une manière tellement diverse, il règne dans cette topographie une si grande confusion que sur ce terrain encore mal exploré on ne peut avancer qu'en tremblant.

Quoi qu'il en soit, la première colonie, venant peut-être de la Celtibérie, semble avoir occupé le sud-ouest de l'Irlande. On cite *Dun na mbarc* comme lieu du débarquement. Cet endroit de la côte est situé dans la

partie du Munster oriental, nommée *Corcadou Ibhne* et quelquefois aussi *Aoibh Liathain*. Là s'élevait la forêt de Keasar, la grande déesse, la célèbre Ke-as-aire, ou simplement Ere. Tout le pays environnant reçut le nom de Ladhra, parce que le frère, ou, selon d'autres, la sœur de la déesse portait ce nom, et que ce personnage de l'un ou de l'autre sexe y mit, le premier, pied à terre.

Quant aux personnes composant la colonie de Keasar, ce ne sont que des noms de lieux, de forêts, de montagnes, transformés en êtres historiques, auxquels on a prétendu que ces localités diverses devaient leur appellation. C'est de la mythologie topographique s'il en fut. Beatha, père de Keasar, donne son nom à *Sliabh Beatha* (le mont Beatha). Le lieu appelé *Feart Fiontain*, doit le sien à *Fiontan*, époux de Keasar. Enfin cette déesse elle-même impose son propre nom à la forêt qui s'appelle ainsi. Dans la province de Conacht, à une distance considérable du lieu que j'ai indiqué, un monument nommé Karn Keasar est érigé en son honneur : topographie confuse et mensongère qui, je l'ai déjà dit, a besoin de beaucoup d'éclaircissemens.

Cette colonie primitive de Keasar s'étendit le long des côtes dans la direction du Nord-Est, et atteignit le confluent d'une triple rivière, située dans le territoire des Brigantes : Ptolémée la nomme Brigus, fleuve des Brigantes (*Breoghan Abhan*). Le plus occidental de ces affluens, le *Soir*, est connu aujourd'hui sous le nom anglisé de *Sure*; l'affluent central était le *Feorus* (*Abhan*

n Feor uis), dont les anglais ont fait le *Nore* ; et le plus oriental des trois, aujourd'hui le *Barrow*, s'appelait *Breba* ou *Berba*. Il faut remarquer que le lieu de débarquement de la colonie de Keasar, c'est-à-dire des dieux des Tuatha-Dadan, est le même où viennent aborder ensuite les Milésiens (Eibhear et Brigantes). C'est du midi de l'Irlande que datent les premiers efforts de sa civilisation. Peut-être cette île a-t-elle reçu de la Celtibérie une double population à deux époques distinctes : d'abord les Tuatha-Dadan, Celtes primitifs, peuple agricole et sacerdotal, ensuite les Brigantes, nation militaire. D'ailleurs, on n'ignore pas que dans les anciennes religions qui déterminaient les établissemens des peuples, la civilisation se fixait de préférence au confluent de deux et surtout de trois rivières.

Au confluent des trois rivières qui forment l'Abhan Breoghan, Beatha, père de Keasar, Fiontan son mari et Ladhra son frère, partagent entre eux les cinquante femmes dont j'ai parlé. Fiontan conserva Keasar, avec dix-sept autres femmes, en qualité de concubines. Beatha eut pour femme Barran et dix-sept autres compagnes. Ladhra garda Balbha son épouse, et se contenta de seize concubines, au lieu de dix-sept. Il s'établit à Ardhladhron, où il mourut. Balbha et les autres femmes qui composaient la famille de Ladhra se retirèrent auprès de Keasar ; Beatha eut pour sa part huit des concubines du défunt, et Fiontan huit autres. Beatha accompagné de ses huit nouvelles épouses, se retira au mont Beatha, *Sliabh Beatha*, où il mourut à son tour. Alors Fiontain eut en partage toutes ces

femmes, et embarrassé apparemment de cette nombreuse troupe de compagnes, il s'enfuit dans le Leinster. Keasar sa femme légitime, restée seule, fit à travers l'Irlande un immense chemin, se rendit au milieu de la forêt de Keasar, située dans le Conacht, et y mourut de chagrin. Tel est le récit qu'un vieux Barde a consigné dans l'ancien livre de Cashel, dont la rédaction la plus moderne remonte, dit-on, au dixième siècle.

Il est évident que l'on a confondu et identifié deux colonisations très-diverses de l'Irlande antique, celle qui partit du Conacht et celle qui eut son berceau dans le pays de Cork, et s'étendit sur le pays des Brigantes. Tous les noms propres appartiennent à la religion ancienne, et désignent des dieux, des déesses et le lieu de leur culte. Les moines chrétiens, en conservant ces souvenirs, leur ont donné une forme historique ; ils ont transformé en êtres vivans de pures idées ou des objets de croyance. Nous pensons que les cinquante femmes indiquent des divisions territoriales très-anciennes dans les localités dont j'ai parlé plus haut. Plus d'une fois le même nombre cinquante se reproduit dans les anciennes fables irlandaises ; mais les traces mythologiques de ces croyances sont trop effacées pour que l'on puisse en préciser la signification réelle. D'ailleurs cet examen appartient spécialement au chapitre de la religion.

Les nations celtiques semblent avoir spécialement adopté une croyance d'après laquelle la nuit, conçue sous forme d'humidité, de confusion des élémens, de

chaos, est considérée comme principe des choses. Cette croyance cosmogonique a été interprétée par les moines chrétiens, dans le sens de leurs propres croyances, et appliquée au déluge. Keasar s'est trouvée parente de Noé : elle a débarqué en Irlande avant le déluge ; elle y a péri avec sa race. Le seul Fiontan son époux, celui qui a fui les cinquante femmes dont Beatha et Ladhra lui ont légué le fardeau, a pu survivre à Keasar. Fiontan, survivant seul, traversant les grandes catastrophes que l'Irlande subit, et reparaissant toujours sous une forme nouvelle, est un emblème druïdique de la métempsycose. Après le déluge, Fiontan, accompagné de Fors, de Fearon et d'Andord, repeuple l'Irlande, que ces quatre personnages partagent entre eux; division fictive qui se représentera plus tard sous une nouvelle forme.

Ces quatre personnages sont les mêmes précisément que les quatre fils du guerrier Bartolam : Er, Orbha, Fearon et Feargna ; nés tous les quatre en Irlande. Ce sont aussi les mêmes que les quatre petits-fils de Miless, le guerrier des temps nouveaux, de même que Bartolam fut le guerrier des anciens jours. Ces quatre descendans de Miless portent absolument les mêmes noms que les fils de Bartolam. « L'Irlande était sauvage » (ainsi s'exprime le Barde qui chante le débarquement de Bartolam) : « quatre frères, qui s'aimaient « avec tendresse et qui étaient fils de Bartolam, défri- « chèrent l'île, et la divisèrent en quatre parties, dont « chacun eut une pour son lot. » L'aîné, Er, s'établit

dans Oileach Neid, pays situé dans l'Ulster septentrional. Son domaine s'étendit jusqu'au Leinstèr, où est aujourd'hui Dublin. Orbha ou Orua eut pour sa part le territoire qui s'étend depuis Leinster jusqu'à l'île de Barrymore, dans le Munster; région où s'était d'abord établie la colonie de Keasar. Quant à Fearon, il régna depuis Barrymore jusqu'aux environs de Galway, dans le Conacht. Enfin Feargna gouverna le territoire situé depuis Galway jusqu'à Oileach Neid, où le domaine d'Er, son frère aîné, commence. Les quatre petits-fils de Miless, qui portent les mêmes noms que les enfans de Bartolam, sont tous Celtibériens (Eibhears). Ils vivent et meurent dans le midi de l'Irlande. Ce n'est donc que dans cette région qu'il faut chercher les divisions territoriales auxquelles leurs noms ont pu appartenir autrefois. Nous verrons souvent l'île entière partagée ainsi en plusieurs grands districts : mais y a-t-il là quelque fondement historique? Ces divisions tiennent-elles à une distribution réelle du pouvoir politique? ou bien ne sont-ce pas plutôt des divisions sacerdotales, inventées par les Druïdes? C'est ce qu'il est impossible de déterminer d'après les notions si incomplètes et si décharnées qui nous restent. Il reste prouvé toutefois, que malgré l'autorité des Bardes, jamais les tribus primitives, agricoles ou pastorales, ne partagèrent entre elles le territoire comme on prétend qu'elles se le sont partagé.

Dans cette division des côtes de l'île en quatre portions, le point central, le point de départ était, comme nous l'avons vu, Oileagh ou Oileadh Neid. Là se te-

naient à la fois les trois frères Tuatl
rois, les trois dieux, époux des
comme nous l'avons dit, imposère
lande. Une dispute s'éleva entre eu
pectives de leurs possessions. Le Mi
cilia, et accomplit à l'amiable le
suscité cette querelle. Oileadh Neic
lité remarquable dans les fables
dans la fable historique et politiqu
lande. Les Tuatha-Dadan avaient d
de l'île le nom de Neid, nom de
vinités.

Une autre tradition nous montre
entre les trois petits-fils de Nemed.
cette division se trouve au nord du
dans le domaine des Pirates ou de
thach règne depuis Toirinis jusqu'à
débarqua le Firbolg Slainge. Inbl
jourd'hui la rivière Boyne dans
jusqu'au confluent des trois rivière
le Munster, s'étend le domaine
avons déjà vu la colonie de Keasa

est *Inbher Sceinc,* à l'embouchure du fleuv
comme l'appelle Ptolémée, aujourd'hui le S
le fleuve le plus considérable de tout le pay
Bratolam, des pirates ayant Ciocall pour chef,
infesté les côtes du Conacht et s'étaient établis
Domhnonn, dans le port des Damnoniens, l'
principales tribus irlandaises. On confond les
raicc, ou Afrigh (Africains, pirates comman
Ciocall), avec les Firbolg ou Belges : les un
autres débarquent au même endroit, à Inbher Do
mais on a bien certainement tort de transforme
niers en *Fir Domnhan*, ou Damnoniens. Ce pe
Ciocall a six vaisseaux, dont chacun porte ci
hommes et cinquante femmes. On voit appar
de nouveau le nombre cinquante, qui doit se ra
ainsi que nous l'avons indiqué déjà, à une
territoriale, et qui jouait tout à l'heure son r
la fable de Keasaire.

La tradition que nous avons rapportée, fixe l
sement de Bartolam au sud-ouest, à l'embouc
fleuve Sena. Mais une autre tradition le pla
Jnis Samer, l'île de Samor, située au milieu d
Abhan (la rivière *Samor* aujourd'hui *Lerne*, qu
dans la baie de Donegal.) De ces trois fils de Ba
entre lesquels l'Irlande est partagée, deux, Ru

par des Belges et Armoricains. Slainge le Firbolg avait débarqué à Inbher Slainge, (Wexford-Haven) non loin de l'embouchure de la Boyne.

Nous avons déjà dit que les Firbolg ou pirates belges, de race guerrière, avaient été confondus avec la race de Bartolam, ou les anciennes tribus belliqueuses de l'île. Ces mêmes Firbolg furent également confondus avec ceux que l'on nomme Foghmhoraicc, Afrigh, Africains, écumeurs de mer. La tradition rapporte que ces derniers débarquèrent à Torinis ou Tor-Conuing, dans l'Ulster, qu'ils s'assujettirent l'ancienne race sacerdotale et agricole, et opprimèrent le peuple, comme l'avaient déjà fait les guerriers de Bartolam, et comme le firent ensuite les Firbolg. Ces Foghmhoraicc portent les mêmes noms que trois des Firbolg, Gann, Geanann et Seangann. On a confondu toutes ces races originairement distinctes, pirates belges, pirates africains, pirates gaulois, guerriers oppresseurs; de là ces traditions sans ordre et sans suite que l'on n'a fait qu'embrouiller encore en voulant les soumettre à un arrangement systématique.

On dit que les Firbolg divisèrent en cinq parties le territoire irlandais, et s'emparèrent chacun d'une partie. Ces Firbolg, comme nous l'avons déjà remarqué, sont deux des fils de Bartolam (Slainge et Rughraidhe), et trois Foghmhoraicc (Gann, Geanann et Seangann). Le premier qui aborda en Irlande, Slainge, occupa la province de Leinster, depuis Inbher Colpa, près Drogheda, jusqu'au confluent des trois rivières, situé dans le pays des Brigantes, et dont nous avons parlé plus

haut. Gann, partant de ce point, envahit une portion de la province de Munster jusqu'à Bealach Conglais. De ce dernier endroit jusqu'à Limerick, dans le Conrigh Daire, s'étendit le domaine de Seangann, roi de l'autre partie du Munster. Geanann régna dans le Conacht, depuis Limerick jusqu'à Drobhaois; enfin, Rughraidhe (que nous rencontrons aussi parmi les Iriens de race milésienne) eut pour son lot l'Ulster, depuis Drobhaois jusqu'à Drogheda, où commençait le territoire de Slainge. Je n'ai pas besoin de dire que cet arrangement appartient à une époque de beaucoup postérieure, et se rapporte au temps où l'Irlande, partagée en cinq grandes provinces, obéissait à un souverain nominal de l'île entière, qui avait sur les rois provinciaux une sorte de prééminence. Plus tard, nous retrouverons cette même division en cinq parties.

Ouisneach, où brûlait le feu éternel; Ouisneach, siège principal du culte druïdique, était, dit-on, le point central où venaient aboutir les cinq provinces. Plus tard, on démembra une portion de chacune de ces cinq provinces, et de leur réunion l'on fit un territoire nouveau, dans lequel Ouisneach était enclavé; territoire sacré où résidaient les rois et les pontifes suprêmes. Ceci est une preuve nouvelle que, dans le partage fabuleux des firbolg, ce qui appartenait aux époques postérieures, a été appliqué à des temps d'une antiquité très-reculée.

Voici tout ce qu'il y a d'historique dans cette tradition. Inbher-Slainge, dans le Meath oriental, à l'embouchure de la Boyne, sur la côte orientale de l'Ir-

lande ; Inbher-Slainge , où l'on place et le fils de Bartolam , et le chef des Firbolg , tous deux nommés Slainge , n'indique pas un homme réel , mais le lieu de débarquement d'une colonie de pirates belges, qui ont fini par se confondre avec les aborigènes. Le second point historique est Jorrus Domhnoin, le port des Damnoniens , dans le Conacht ; là viennent débarquer des Africains ou Fomhoraicc, des Firbolg et des Fir-Domnhan , des Belges et des Damnoniens. Il nous semble que les Damnoniens appartiennent à la souche des aborigènes , confondus dans la suite avec les envahisseurs étrangers du Conacht , personnifiés sous les noms fabuleux de Gann et Seangann. Le troisième point historique , c'est le Tracht Rughraidhe , situé dans l'Ulster. On y place à la fois trois Rughraidhe , un fils de Bartolam, un Firbolg et un Irien de race milésienne. L'Ulster était occupé par le Clanna Rughraidhe , dont l'origine était milésienne. Il est probable que ce Clanna s'était incorporé d'anciens guerriers belges qui , après avoir pillé cette province, y avaient formé des établissemens.

Du reste , on prétend qu'à la suite des Firbolg , trois tribus d'origine obscure, et que l'on distingue de ces derniers , s'établirent en Irlande : les familles de Gabhrai , qui prirent possession de la contrée de Succa , dans le Conacht; celles de Taïrsi (de race ibérienne à ce que l'on affirme), qui s'établirent à Crioch O' Failge; enfin , celles de Gailan , qui se rendirent maîtresses de plusieurs districts du Leinster. Tout concourt à prouver que ces Gailans ne sont que des Armoricains.

Ainsi l'ancien peuple irlandais, pacifique et agricole,

était non-seulement en butte aux invasions des pirates qui ravageaient ses côtes, et qui venaient d'Espagne, des Gaules, de la Belgique et de la Grande-Bretagne, mais une partie des indigènes se joignait aux étrangers pour l'opprimer. Tel nous semble être le sens de l'histoire de Bartolam. Cependant, protégé par ses pontifes, il reprit le dessus. Déjà, dans les temps antérieurs, les anciens pontifes, les Neimidh, avaient succombé ; mais un peuple sorti du Tuirean était venu renforcer le culte de ces pontifes par des croyances nouvelles, et probablement par l'établissement de mystères dont tout indique que l'origine fut Tyrseno-Pélasgique. Renforcés par cette nouvelle colonie, les Neimidh devinrent les Tuatha-Dadan, et agirent sur les Belges envahisseurs par le prestige de croyances magiques. Les aborigènes, sous les auspices des Tuatha-Dadan, relevèrent la tête et respirèrent : bientôt ils devinrent libres, et dominèrent jusqu'à l'arrivée des Milésiens, Brigantes ou Celtibères, peuple guerrier qui abolit leur culte, ou plutôt le modifia et lui donna une nouvelle signification pour l'adopter ensuite. A l'arrivée de ces Mileadh, ils trouvèrent, comme nous l'avons dit, l'Irlande divisée en trois parties, gouvernée par les trois rois des Tuatha-Dadan et par les trois déesses leurs femmes.

Nous savons déjà que le Brigante Ith débarqua dans l'Ulster, et que, s'arrêtant à Oileagh Neid, il enseigna aux trois rois des Tuatha-Dadan comment ils pourraient partager entre eux, d'une manière égale, le gouvernement alternatif des trois domaines. Les Brigantes de la

race d'Ith, en revenant en Irlande sous le commandement de Lughaidh, prirent possession d'une contrée méridionale, située près du confluent de ces trois rivières, formant le Brigus, fleuve des Brigantes. Quant à Luighaidh, fils d'Ith, il s'établit dans le Corkaluighe, pays de Cork, situé dans le Munster oriental. Les autres Milésiens, appartenant à une race distincte de celle des Brigantes, quoique leur alliée, débarquèrent dans le Munster occidental, au lieu même où Bartolam avait débarqué, à Inbher Sceine; ensuite ils marchèrent vers le mont de l'autel (*Sliabh Mias*), dans le comté de Kerry, où régnait Banba, qui donna son nom à l'Irlande; de là ils se rendirent au mont Eibhline (*Sliabh Eibhline*), où résidait Fodhla; ensuite ils pénétrèrent jusqu'à Ouisneach, situé au centre de l'île. Là se trouvait la reine Eire, déesse principale des Tuatha-Dadan. Nous avons vu plus haut comment ils usurpèrent les domaines de ces déesses et leur autorité.

Les Milésiens, ou guerriers des temps héroïques de l'Irlande, se divisent en Ibériens (*Eibhear* : dans ce nombre sont compris les Brigantes), et en Heremoniens (*Eireamhon*) : les Brigantes occupaient la partie méridionale, les Heremoniens la partie septentrionale de l'île. Ces derniers avaient admis dans leurs rangs beaucoup de Belges. Il y aurait de la déraison à prétendre que tous les Clans militaires de l'Irlande, aient à la fois émigré de la Celtibérie. Il est possible que les Brigantes en soient sortis seuls. Seuls ils jouent un rôle actif dans le mythe : il n'y a qu'eux d'appelés d'une manière directe à venger le meurtre

d'Ith, leur dieu, leur roi, leur ancêtre. Il aura suffi de la présence de ces Brigantes pour communiquer aux Belges et autres guerriers précédemment dépouillés de l'empire, un vaste mouvement d'ambition. Après des siècles d'anarchie, la royauté héroïque est fondée; les mœurs se polissent sous l'inspiration d'une religion nouvelle; les institutions bardiques prennent de la vigueur; et quand le christianisme s'introduit en Irlande, il les trouve florissantes.

Probablement cet Heremon, débarquant à Inbher Colpa, situé sur la côte orientale, là où le Firbolg Slainge avait débarqué précédemment, indique un Clan militaire auquel les Belges donnèrent de l'ascendant quand ils reprirent les armes après avoir secoué le joug des pontifes magiciens, gardiens des mystères sacrés. D'autres traditions veulent que Heber et Amergin aient débarqué à Inbher Sceine, dont nous avons parlé plus haut : ce sont toujours les mêmes localités où se reproduisent de nouveaux événemens. Il est évident que l'accumulation de ces faits, dans des lieux identiques, est une surcharge oiseuse, une tautologie historique, et que l'on a répété plusieurs fois, sous diverses formes, le même événement et la même idée.

Depuis ce temps, l'Irlande a été divisée en deux grandes parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale, possédées par des tribus parentes et affiliées, mais d'origine différente, et presque toujours en état d'hostilité mutuelle. Toutefois, avant que ce partage de l'Irlande en deux moitiés, l'une dite hérémonienne, l'autre ibérienne, ait pris une certaine consistance,

d'autres établissemens eurent lieu, et se renfermèrent dans de moins vagues limites. L'Ulster était possédé par le Clanna Rughraidhe, et prétendait descendre du héros Ir, neveu des frères Héber et Hérémon. Ce Clanna Rughraidhe s'accrut en s'incorporant des Belges qu'il rencontra dans l'Ulster, ainsi qu'une antique tribu militaire de guerriers de Bartolam : mais il semble que, originairement, ce Clanna Rughraidhe ait tenu par une parenté plus étroite aux Ibériens du midi qu'aux Hérémoniens du nord. Du moins donne-t-on à Ir un fils nommé Eibhear, chef du Clanna Rughraidhe.

Nous avons déjà vu plus haut que les Brigantes s'emparèrent du comté de Cork, dans le Munster, aux lieux où la race d'Ith domina, où régna Lughaidh, fils d'Ith. Parmi les Hérémoniens et les Ibériens, ces Brigantes méridionaux et ce Clanna Rughraidhe, appartenant au Nord, se distinguèrent spécialement. Les uns et les autres se maintinrent isolés des autres tribus, et souvent même cherchèrent à s'étendre à leurs dépens.

On prétend que les Hérémoniens du nord, avant d'avoir vu leur puissance balancée par les Ibériens du midi, envahirent toutes les contrées méridionales. Héber, dit la tradition, se battit contre Hérémon, son frère, dans le Leinster, au milieu des plaines de Geisiol, et fut vaincu ; alors Hérémon partagea l'Irlande en cinq subdivisions, comme les Firbolg l'avaient fait auparavant : mais nous avons prouvé plus haut que cette division en cinq provinces se rapporte à une époque bien plus récente, à une époque où les institutions bardiques et militaires de l'Irlande comptaient déjà

beaucoup d'années d'existence, et où une espèce d'ordre permanent semblait établi au sein de cette anarchie. Hérémon place dans le Leinster un chef des Firbolg : ce qui prouve que les Belges y avaient conservé le pouvoir. Les quatre fils d'Eibhear (Er, Orbha, Fearon, Feargna), dont nous avons déjà parlé, partagèrent entre eux les deux Munster : ce qui signifie que les Brigantes et les Celtibères se maintinrent dans la possession du midi. Le Conacht devint l'apanage des Héréмoniens proprement dits, et l'Ulster fut donné au Clanna Rughraidhe. Cette dernière donnée prouve que, malgré la répression exercée par les tribus du nord contre les tribus du midi, chaque tribu se renferme à peu près dans ses limites anciennes.

Il semble, d'après les traditions irlandaises, que les Pictes, nommés *Peacti* ou *Crutine*, passèrent d'Ecosse en Irlande à une époque très-reculée, et s'emparèrent d'une partie de l'Ulster : plus tard, on les siguala par le nom de Dalrieda. Or ces Dalrieda ne sont qu'un Clan scotique qui fit une incursion en Ecosse vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, et, ligué avec les Pictes, subjugua les Calédoniens. Il n'est pas impossible que des Pictes, probablement d'origine kymrique, aient passé en Irlande après avoir conquis les terres basses d'Ecosse sur les Calédoniens, Caëls ou Galls-aborigènes, parens eux-mêmes des aborigènes d'Irlande. Cette émigration semble avoir coïncidé avec ce que l'on appelle la première époque Hérémonienne, époque où l'Irlande septentrionale fut conquise par les tribus guerrières. Mais il est possible aussi que cette

même migration ne soit qu'une fable inventée après la conquête de la Calédonie par les Dalriedas, ou Scots irlandais, que l'on voulut peut-être identifier ainsi avec les Pictes kymriques, leurs alliés, et bientôt après leurs ennemis.

En tout état de cause, cette première époque de l'occupation militaire de l'Irlande fut signalée par un désordre extrême. Au milieu de tous ces Clans ou tribus guerrières, de race pure ou hybride, il est impossible de se reconnaître, et de tracer avec précision la carte topographique du pays. Cependant à ne considérer les choses qu'en masse, on reconnaît trois grandes divisions de tribus : 1° Eibhear Fionn, dans le Munster, auprès d'Ith ou des Brigantes; probablement ce sont des Celtes Ibériens ou Celtibères parmi lesquels les Brigantes occupent une place distincte : 2° Eireamhon, dans le Conacht et dans le Leinster septentrional, surtout dans les deux Meath; c'est là surtout qu'il faut chercher les débris de Belges : 3° le Clanna Rughraidhe, les Iriens de l'Ulster; peut-être des Celtibères mêlés aux Belges. Ces diverses races tenaient dans l'oppression une population ancienne, sacerdotale et agricole. Quand le peuple militaire fut initié aux mystères druïdiques, la caste sacerdotale reprit une partie de son ascendant.

Il paraît que le Clanna Rughraidhe profita pour agrandir son territoire des divisions qui s'étaient élevées entre les Hérémoniens et les Ibériens, les Brigantes et les tribus de Leinster : ces guerriers finirent par s'assurer, dit-on, la suprématie de l'île toute entière.

Du moins est-ce à cette conquête réelle ou prétendue que l'on fait remonter l'artificielle division de l'Irlande en deuxparties, situées, l'une au nord de la ligne tracée depuis Inbher Colpa dans le Meath oriental (*Drogheda*) jusqu'à Limerick dans le Munster occidental, l'autre au midi de cette même ligne. La portion septentrionale fut appelée domaine de Sobhairce ; la portion méridionale, domaine de Cearmna. On attribue au fameux Eochaidh, surnommé Ollamh Fodhla (*le Druïde inspiré*), prince de cette race Irienne de l'Ulster, l'établissement des institutions bardiques et druïdiques, telles qu'elles furent élaborées sous les Mileadh, sous l'empire de la nation militaire. Rien n'est historique dans ce que l'on rapporte de cet Eochaidh, être fantastique, prince lettré et savant au milieu d'une nation guerrière. On a fait converger sur un point unique, sur une création imaginaire, sur un seul personnage fictif, toute cette organisation législative, politique, druïdique, de l'Irlande Milésienne, dont l'élaboration lente a occupé des siècles. On s'est plu à orner le règne d'Ollamh Fodhla de couleurs évidemment romanesques. Même en admettant que les institutions bardiques eussent acquis alors (comme cela est prouvé) un degré remarquable de raffinement, il n'en est pas moins vrai que des souvenirs scientifiques de lettrés chrétiens (moines scotiques) se sont joints à des souvenirs galans de chevalerie normande pour composer le roman de ce règne. Ici néanmoins, comme dans une foule d'autres traditions de l'Irlande antique, se découvre un vieux fonds de tradition et

d'organisation druïdiques, qu'il est nécessaire d'isoler et de distinguer avec soin.

Sous l'empire d'Ugaine More, prince hérémonien, les Clans guerriers de l'Irlande deviennent pirates, et vont piller les côtes des Gaules. Alors en proie à l'anarchie, cette île fut, dit-on, divisée en vingt-cinq sections, que se partagèrent les enfans d'Ugaine More, long-temps avant le partage de l'Irlande en cinq domaines. Pour se soustraire aux persécutions de ses parens, le fameux Luingseach, un des petits-fils d'Ugaine More, se vit forcé de se réfugier dans les Gaules. Il revint accompagné d'une troupe de Galls ou Armoricains qui s'établirent à main armée dans le Leinster, autrefois le Gailian. Ces Galls portaient de longues lances, *Laighne;* et le pays qu'ils occupèrent s'appela depuis *Laighean.* Laighne, selon la tradition, est un des premiers guerriers qui soient descendus en Irlande; les Fir Gailean sont venus ensuite avec les Firbolg et les Fir Domnhan. Il est évident que l'on rejette dans une époque fabuleuse des événemens dont la date est beaucoup plus récente. Les Gailean sont ces mêmes Galls, que la longueur de leurs lances fait nommer Laighne. Ce sont les Armoricains du temps de Luingseach, qui, s'introduisant à main armée, causèrent de nouvelles révolutions dans l'île, de nouveaux changemens dans la distribution du territoire, et dans les propriétés de chaque Clan. Auparavant, les tribus sacerdotales et agricoles avaient eu leur localité fixe, d'où elles ne s'étaient guère éloignées: mais les guerres fréquentes, suscitées entre

les Clans militaires obligèrent ces derniers à changer souvent de place, et l'arrivée des pirates étrangers ajouta encore à cette confusion et à cette nécessité de se déplacer.

S'il est possible d'entrevoir une lueur de vérité, au milieu de ce chaos de traditions, arrangées systématiquement, d'après une chronologie arbitrairement empruntée aux Saintes Ecritures; il paraît que les plus grands changemens dans la situation antique de l'Irlande furent causés par le Clanna Rughraidhe, lorsqu'il chassa du Conacht une partie des Earnai qui l'habitaient, et qui passèrent dans le Munster, où ils s'établirent temporairement. On rapporte à la même époque une division de l'île en un certain nombre de territoires dont les limites, souvent bouleversées par la fréquence des guerres qui eurent lieu entre les diverses tribus, étaient plus ou moins précises. Enfin l'on dit que Mogha Nuaghat, prince et législateur du midi de l'Irlande, établit entre la partie méridionale et la partie septentrionale une sorte d'équilibre; dès-lors la division de l'Irlande en Scotie du midi et Scotie du nord, eut quelque chose de plus fixe et de plus stable qu'auparavant.

L'existence réelle de Mogha Nuaghat, comme celle d'Ollamh Fodhla, semble assez problématique. Cependant la tradition attribue au premier de ces princes, des faits qui paraissent porter l'empreinte d'une réalité plus positive que les événemens dont on a embelli la vie d'Ollamh Fodhla. Mogha Nuaghat était rival de Conn aux cent batailles. Le père de ce dernier,

Tuathal Teachtmar, avait renouvelé les institutions d'Ollamh Fodhla, abolies par une insurrection populaire qui avait embrasé toute l'Irlande septentrionale. Il avait créé autour d'Ouisneach (centre de l'île où brûlait le feu éternel) un domaine particulier, composé de cinq portions de terrain, démembrement des cinq domaines que les Firbolg étaient censés avoir formés dans leur partage. Mogha Nuaghat, pour faire triompher l'ascendant des Eibhear (Ibériens) dont il était issu, chassa du Munster les Earnai, qui eurent Conn aux cent batailles pour défenseur. Le fameux partage définitif de l'Irlande en deux portions, se fit entre Conn et Mogha Nuaghat. Le Midi s'appela *moitié de Mogha*, Leath-Mogha (Mage); et le Nord, *moitié de Conn* (Leath Cuinu). Ici, comme cela arrive si fréquemment, les noms de territoires auront été métamorphosés en noms de héros. Du reste le vrai nom historique du personnage, qui vécut dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et que la tradition appelle Mogha Nuaghat, est Eogan Mor.

La division de l'Irlande en cinq grandes provinces, et la subdivision de chacune de ces provinces en cantons ou districts de terres labourées (*Ballibetaghs*), ne s'établirent d'une manière fixe qu'à une époque bien plus récente. C'est un sujet plein d'intérêt dont je ne puis m'occuper ici. Il demanderait un examen spécial de l'histoire de chaque province, et de chacun des Clans originaires de ces provinces, ou qui les ont envahies. Ce travail exigerait aussi un examen non moins approfondi de la législation agricole, et du sys-

tème des héritages de l'Irlande ancienne; plus tard, nous analyserons ces importantes matières. Au surplus, pour accomplir dans toute son étendue la tâche que j'indique, il faudrait s'entourer, avant tout, de matériaux qui ne pourraient être fournis que par des Irlandais établis sur les lieux: eux seuls pourraient puiser dans les documens du moyen-âge quelques vestiges de la géographie provinciale irlandaise, antérieure aux établissemens des Normands.

(*La suite à un autre numéro.*)

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA*.

§ IV.

Des guerres soutenues par Cansa contre Crishna, et de l'opposition qui éclate entre le culte de Siva et celui de Vishnou.

Les Brahmanes, qui aspiraient à dominer les aborigènes, s'empressèrent de façonner le culte de ces derniers, le Sivaïsme. Ce fut cette même croyance réformée et brahmanisée, qu'eux-mêmes embrassèrent lorsqu'ils abandonnèrent le culte de Brahma. Ils n'adoptèrent que long-temps après la secte de Vishnou. Il est vrai que Vishnou se métamorphosa en Brahmane sous le nom de Vamana (peut-être le *Bahmen* des Persans), et que, sous cette forme, il combattit Bali, le souverain de Guzurate. Cette mé-

(*) Voyez le *Catholique* du mois de juin.

tamorphose exceptée, je ne trouve chez les Brahmanes nulle trace réelle et profonde de Vishnouvisme. Ce dernier culte ne commença à triompher et à conquérir les Brahmanes qu'après l'époque de Rama, lorsque la caste militaire devenue vishnouviste lui eut assuré la prépondérance. Alors les Brahmanes traitèrent Vishnou comme ils avaient traité Siva; ils le brahmanisèrent à son tour.

Tout concourt à prouver que le culte de Vishnou est étranger aux Brahmanes ainsi qu'aux Rakshas; que son origine n'est ni brahmanique ni sivaïte. Cependant il se rapprochait plus que le Sivaïsme, de la donnée primitive des Védas, parce que son berceau avait été placé dans des contrés voisines de celles où s'était formé le Brahmanisme avant de s'introduire dans l'Inde. Le culte de Vishnou présente de frappantes analogies avec le culte persan de Mithra. Vishnou lui-même se nomme Mitra. La religion de Crishna vient du pays de Mitra, *Mitravan.* Son fils Samba introduit dans l'Inde, les Mages, Magas, nouvelles familles sacerdotales, distinctes des Brahmanes issus de Cashyapa : ces derniers étaient Kashmiriens d'origine, tandis que les Magas venaient de Saca, le pays des Saces.

Dans le Pandjab, dans le Guzurate, dans toutes les régions occidentales de l'Inde, le Vishnouvisme de Crishna fut repoussé par les Sivaïtes, comme le Vishnouvisme de Rama l'avait été dans le Décan et l'empire d'Ayodhya par les Brahmanes sivaïtes. Cette lutte eut lieu avant l'époque où le Vishnouvisme, ré-

formé par Crishna et protégé par les armes des Yadous et des Pandous, pénétra triomphant dans la péninsule et dans l'Inde orientale. Tel est en résumé le spectacle que nous avons à offrir à nos lecteurs. Nous allons subdiviser par grandes masses, les principaux faits de ce grand mouvement, qui constitua l'Inde sur de nouvelles bases, et créa, après des luttes prolongées, une pacification universelle, et la fusion des différens cultes dans une mythologie générale. Cette mythologie a pour expression les Pouranas, tels qu'ils furent rédigés pour la première fois. Il ne faut pas confondre cette rédaction originelle avec les Pouranas sous leur forme actuelle. Les grandes épopées nationales de l'Inde, qui sont aussi des Pouranas, vieilles traditions (mais dans lesquels on remarque plus d'un passage intercalé), offrent encore l'expression de la même mythologie générale.

On retrouve dans tous les Pouranas, l'histoire de Crishna. Elle est surtout détaillée dans le Shri Bhagavata, le plus moderne des Pouranas, car il n'y a probablement pas cinq cents ans qu'il est composé. Ce n'est pas que les fables qu'il raconte ne soient fort anciennes: tout prouve leur vétusté: et les excavations faites dans les temples de la péninsule, spécialement dans les pagodes de Mahabalipour; et les institutions antiques; et les cultes de Dwaraka et de Jagannatha; et la manière dont l'histoire de Crishna entre dans le Mahabharata comme épisode. Toutefois il faut distinguer les fables où Crishna n'est que l'auxiliaire des Pandous contre les Courous sivaïtes, de

celles où il lutte pour son propre compte et en son nom, contre les princes qui soutiennent le Sivaïsme. Occupons-nous de ces dernières et de leurs rapports avec le sujet qui nous intéresse; plus tard nous traiterons des autres.

Il est facile de remarquer dans l'histoire de Crishna un double caractère historique et mythologique. Cansa n'est point un géant comme l'était Ravana; c'est un homme ennemi de Vishnou, un tyran cruel. Les Yadous, le peuple de Crishna, ne sont pas des dieux; ni les Pandous des singes. On voit apparaître quelques ours seulement, quelques Rakshas, quelques Yakshas. Quant à Crishna, sa divinité est immense; elle s'étend plus loin que celle de Rama. Mais aussi son caractère purement humain a une teinte plus prononcée. A mesure que nous avançons, nous sentons le sol historique se raffermir sous nos pas.

La terre, sous la forme de la vache, porte plainte à Vishnou. Elle ne peut plus, dit-elle, supporter les iniquités des hommes. Si Vishnou ne lui prête pas son secours, elle va rentrer dans l'abîme. Vishnou lui promet de s'incarner dans le sein de Devaki, femme de Vasoudeva, et de revêtir le corps de Crishna. Cette incarnation aura lieu dans la cité de Mathoura. Crishna signifie le *noir*, le *sombre*. Vasoudeva, mari de Devaki, est Kshatrya, de la race d'Yadou, l'une des branches des enfans de la lune. La tribu Yadava ou des Yadous, habitait originairement Mathoura, cité située dans la province d'Agra, dans l'Inde centrale. Elle avait émi-

gré à Dwaraka dans le Guzurate. Elle venait du nord-ouest ou du Pandjab.

Marc Wilks parle d'un poëme ancien dont il fait l'éloge, et qui a pour sujet la guerre des Yadavas ou Yadous, tribus de pâtres guerriers, contre des fermiers, habitans de la péninsule indienne. Les fermiers cèdent aux pâtres les bois et les prairies, et se réservent à eux-mêmes le pays cultivé. Bientôt un troupeau descend d'un pâturage dans un champ de blé, et enfreint ainsi le contrat. Les agriculteurs se plaignent; et les pâtres, dans la naïveté de leur justification, assurent qu'ils ont pris le blé pour de l'herbe : ce qui suppose que l'usage du pain leur était inconnu. Ce fut au milieu de ces hommes simples et grossiers que Crishna vit le jour comme incarnation de Vishnou. Il les conduisit de Mathoura à Dwaraka dans le Guzurate. Guidés par ses successeurs, ils prirent possession du Décan, soit que (comme le veulent les mythes de l'Inde) une partie de la race de Yayati leur ancêtre y eût déjà formé plusieurs empires méridionaux, soit que les Yadous et Pandous (et cela est plus probable) y aient fondé le premier empire. Remarquons cette naissance d'un dieu, d'un héros, d'un sauveur, voyant le jour au milieu d'une tribu pastorale: cette donnée est commune parmi les anciens. L'Abel de la Genèse fut le type de Jésus-Christ: et une idée analogue s'est remuée dans toute l'antiquité.

Dans les guerres précédentes, les sectateurs de Siva

et ceux de Vishnou appartiennent à des races diverses; ce sont des démons et des dieux. Il n'y a qu'une guerre (celle de Parasou Rama, le Brahmane sivaïte opposé aux Kshatryas), qui se présente sous une forme historique. Dans les combats de Crishna et de Cansa au contraire, comme dans ceux des Courous et des Pandous, il est question de divisions intestines entre proches parens, entre Kshatryas de même famille. Les Courous et les Pandous sont deux branches issues de la même souche, de la dynastie lunaire. Les Courous, les aînés, s'allient avec des peuples montagnards, réputés barbares. Les Pandous s'allient aux Yadous, peuple de Crishna. Ce dernier, qui lui-même est Yadou, a pour antagoniste Cansa, Yadou également et son oncle maternel. Plus tard il demanda assistance à Jambavan, roi des ours, des montagnards; c'est la seule fois qu'un peuple mythologique apparaît dans ces combats. Nous assistons au spectacle des désordres que l'ambition des Pandous et le prosélytisme de Crishna fait naître dans les rangs des Courous et des Yadous même, leurs proches parens. Le récit des vainqueurs nous est seul parvenu; ce sont les Vishnouvistes attachés à une croyance plus haute, plus pure, plus intéressante; les annales des Sivaïtes vaincus ne nous ont pas été conservées.

Ougrasena, chef des Yadous, régnait à Mathoura, dans l'empire d'Agra. Un Yadou, son proche parent, nommé Sourasena, demeurait à Sourasena. Ougrasena donna le jour à Cansa, son fils, qui usurpa le trône, et à Devaki, sa fille, qui épousa un fils de Sourasena,

nommé Vasoudeva. Ainsi ces familles étaient doublement unies et par les liens d'une consanguinité étroite et par ceux du mariage. Cependant le Sivaïte Cansa est averti par une voix secrète que l'union de sa sœur Devaki avec Vasoudeva son parent le menace de grands dangers. Un pressentiment lui apprend qu'il mourra de la main du huitième enfant de sa sœur. Le jour même des noces, il veut immoler Devaki. Vasoudeva l'arrête. Le mariage a lieu : mais le tyran que rien ne peut guérir de sa frayeur superstitieuse, force les époux à demeurer à Mathoura sous ses propres yeux. Il fait égorger les six premiers enfans de Devaki ; et elle accouche du septième dans un cachot. Cet enfant est Bala Rama, frère chéri et compagnon d'armes de Crishna. Bala Rama est une incarnation du serpent Seshounaga sur lequel Vishnou repose. Crishna, le huitième enfant, est, comme nous le savons, une incarnation de Vishnou lui-même. Ces deux frères sont préservés miraculeusement des malheurs dont leurs aînés ont été victimes.

Dans ces récits, tels surtout que les Pouranas nous les présentent, la mythologie abonde évidemment ; nous nous sommes contentés d'en offrir le canevas historique. Cansa a quelque chose de typique. Il rappelle Astyage dans l'histoire duquel le mythe s'est introduit et incorporé de bonne heure pour en faire un autre Azdehak, Zohak roi des serpens. Un Coresh, être divin, s'est incorporé à Cyrus ainsi qu'à Crishna ; c'est ce qu'atteste le récit de la jeunesse de Cyrus, évidemment modelée d'après l'histoire de la jeunesse

de Féridoun, opprimé par l'Assyrien Zohak. Tout cela renferme des types. C'est Jupiter enfant. C'est Saturne son cruel parent. C'est Jupiter sauveur des dieux, et Saturne qui les opprime et favorise les Titans. De toutes parts se représente cet enfant miraculeusement préservé d'un massacre universel, comme Moïse en Egypte : enfant prédestiné, enfant des merveilles, sauveur, législateur, qu'on voulait étouffer à sa naissance, en l'enveloppant dans la destruction commune. Persée appartient à la même série de caractères et d'idées. Feridoun, Crishna, Cyrus, êtres historiques et réels, considérés comme purificateurs du culte, comme restaurateurs et sauveurs, ont reçu l'application de ces types anciens, types d'origine traditionnelle et qui remontent à la prophétie d'un sauveur des hommes, qui devait naître du sein de la vierge, échapper par merveille aux embûches du serpent, et l'écraser enfin de son pied vainqueur. Ainsi l'Assyrien Zohak, le Mède Astyage, le Yadou Cansa, sont devenus des êtres infernaux, des démons, parce qu'ils s'étaient opposés aux réformateurs de leur patrie et souvent aussi à ceux qui réussirent à introduire au sein de la société une révolution politique et religieuse.

Bhavani ou Parvati, qui prend toujours parti pour Crishna contre le Sivaïte Cansa, prête son secours à Bala Rama et Crishna naissant. On reconnaît ici une révolution survenue dans le Sivaïsme. La Shakti femelle se sépare du dieu mâle, dont elle est émanée, et embrasse la défense de Vishnou son ennemi. Nous avons vu plus haut les partisans de Siva lutter contre

ceux de Parvati; mais c'est une nouveauté fort remarquable que l'alliance de cette dernière avec Vishnou ennemi de Siva son mari.

Wilford suppose que des Chrétiens de Saint-Thomas, des Nestoriens et des Manichéens portèrent aux Indes, vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, les récits apocryphes sur la naissance de l'enfant Jésus. Ces apocryphes semblent d'origine arabe ou syriaque; et il n'est pas impossible que des fables indiennes s'y soient mêlées. On peut supposer aussi que les Brahmanes, voyant les progrès de ces Chrétiens que nous venons de nommer, les aient vaincus et dominés, pour façonner ensuite les doctrines chrétiennes, comme ils avaient façonné les mythes du Sivaïsme et du Vishnouvisme. Suivant cette hypothèse, on eût rapporté aux années de la jeunesse de Crishna certaines circonstances qui semblent appartenir à la vie de Jésus-Christ. Quant à la ressemblance des noms elle est fortuite, et Crishna signifie simplement le Dieu noir, le dieu sombre. C'est dans une telle intention que l'on aurait interpolé les Pouranas et le Mahabharata : toutefois c'est une supposition que j'aurais peine à admettre.

Wilford et ceux qui l'ont suivi pensent que le Bouddhisme a subi dans l'Inde la même altération. Il ne faut pas confondre le Bouddhisme indien avec les institutions du Lamaïsme thibétain, où l'on trouve de visibles traces des influences nestoriennes et manichéennes. Je professe, quant à la réforme prétendue que l'influence des Chrétiens aurait fait subir au culte

indien de Bouddha, le même scepticisme que j'ai témoigné quant au mélange qu'on suppose s'être opéré entre un christianisme corrompu et hétérodoxe, et le culte indien de Crishna. Je serais plutôt porté à croire que des Chrétiens arabes, faisant le commerce au Guzurate et sur les côtes du Malabar, y ayant entendu l'histoire de Crishna, furent frappés de l'analogie des mots, sans penser à la discordance des choses, et fabriquèrent ces apocryphes qui avaient cours surtout en Arabie et en Syrie. On sait que Manès fut disciple, d'autres disent même compagnon de l'Indien Bouddha ; c'est-à-dire que le Manichéisme lui-même a subi une influence indienne. D'ailleurs il est évident que le Manichéisme est né d'une fusion de l'ancienne religion des Persans avec le christianisme des Gnostiques et Docètes. Du temps de saint Clément d'Alexandrie, comme dans l'école du Syrien Bardésane, les religions buddhaïque et brahmanique avaient attiré l'attention des chrétiens orientaux, spécialement des Gnostiques d'origine syrienne. Au reste, ce qu'il semble se trouver d'analogie entre l'histoire de Crishna et celle du Christ n'appartient qu'à ce vieux type commun et traditionnel, qui s'est revêtu de mille formes depuis les premiers jours de l'humanité déchue et repentante.

La doctrine appelée Maïa, divine magie, est le fondement de la religion de Crishna. Tout est Crishna : le monde n'est que la Maïa de Crishna. Enlevez cette magie, ce prestige, vous êtes dans la réalité, vous et

tout ce qui existe : vous êtes en dieu , vous êtes dieu même. Mais quand la magie, la Maïa obscurcit votre intelligence, il y a le monde tel que nous le voyons. Des individualités seulement le remplissent. Quand la Maïa couvre les yeux des parens de Crishna , ils voient en lui leur fils ; ce n'est encore qu'un enfant ordinaire. Leurs paupières commencent-elles à se dessiller, ils reconnaissent le dieu. Plus tard, quand il se manifeste à eux dans la plénitude de son existence , Vasoudeva et Devaki disparaissent ; il n'a plus de père ni de mère. Crishna existe seul.

Les parens de Crishna le font élever au milieu des pâtres du Vrindavan , domaine de Nanda, roi-pasteur , dont la femme Yashoda donna son lait au petit Crishna. Cali, femme de Siva , est échangée mystérieusement contre le jeune Crishna , après être née comme fille d'Yashoda. On vient instruire Cansa , que sa sœur a donné le jour à son huitième enfant. Il s'élance de sa couche , court vers la prison , à demi nu , et reçoit des mains de la tremblante Devaki, la jeune fille, qui n'est que la déesse Cali sous cetté forme. « C'est une » fille , lui dit Devaki. » Mais le tyran ne l'entend pas. Il s'empare, en frémissant, de Cali , et va l'écraser contre la muraille , lorsque Cali, le repoussant avec violence , s'élève radieuse au sein des airs , et reprend la figure de Bhavani. «Ecoute , ô Cansa , lui dit-elle, » tes efforts sont vains ; tremble. Tu as voulu m'égor- » ger : je saurai te punir. Sache que ton meurtrier est » né. Au sein d'un impénétrable asile , il grandira ,

» pour revenir ceint du glaive de la justice. » Dans ce mythe, le sectateur de Siva est l'antagoniste de l'épouse de ce dieu.

Comme le Pharaon d'Egypte, et beaucoup de rois anciens, dont la tradition a conservé le souvenir, Cansa ordonne que tous les enfans en bas âge soient massacrés, pour envelopper Crishna dans la perte commune. Crishna égorge les Daityas qui, par ordre du tyran, veulent s'emparer de lui. Toutefois Nanda, ne se trouvant pas en sûreté, quitte Gokoula, et se retire à Nandagrama, dans une contrée plus éloignée de Mathoura. Des femmes-géantes, épouses des Titans et soumises aux ordres de Cansa, offrent à tous les enfans un lait empoisonné. L'une d'elles demande à Yashoda, nourrice de Crishna, la permission de l'alaiter : mais à peine a-t-elle donné le sein au dieu, qu'il la mord, et elle expire. Ce lait empoisonné, c'est le poison de la mauvaise doctrine : Crishna est le dieu qui, pour sauver le monde, en enlève le péché, en avale le poison. Les partisans de Cansa sont métamorphosés en monstres vénéneux. On voit qu'un événement local, d'un intérêt fort restreint, a reçu un sens universel ayant trait au péché de l'homme et à son salut, au moyen d'un Sauveur généralement annoncé.

Cansa dirige contre le jeune Crishna beaucoup d'autres poursuites que je ne détaille pas ici : c'est à un examen circonstancié de la secte de Vishnou que ce récit appartient. On y trouve une foule de scènes charmantes éminemment gracieuses et poétiques. Tels sont les récits des premières amours de Crishna et de

son séjour dans la région des pasteurs, où il vit comme Apollon chez Admète. Il tue le serpent Calinaga, symbole du passé, du vieil homme, en proie au serpent. Les bergères se livrent à Crishna, et invoquent Bhavani, qui leur permet d'être infidèles à leurs maris, par amour pour le dieu ; pasteurs et bergères quittent tout pour suivre Crishna, auquel ils dévouent leur vie entière. On voit l'alliance du culte de la Shakti sivaïte et du dieu Vishnou, devenir de plus en plus intime.

Le Vishnouvisme, et surtout la réforme de Crishna, ont porté au Brahmanisme védaïque de profondes blessures. Brahma essaie de tenter Crishna ; mais il échoue dans sa tentative. Crishna conseille aux bergers du Vrindavan réunis, de ne plus offrir de sacrifices à Indra pour obtenir la pluie fertilisant les champs, et la rosée céleste qui rafraîchit les ames ; il veut que les dons du sacrifice annuel, présentés au même Indra, grand dieu des Védas, soient distribués en aumônes. Puis, pour rendre superflue l'influence d'Indra dont il fait abolir le culte, il répand lui-même, dans les veines de la nature, le suc d'une vie nouvelle, qui rafraîchit et régénère dans leurs racines toutes les existences. Indra courroucé, veut d'abord engloutir dans un nouveau déluge Crishna et les habitans du Vrindavan; mais il finit par se soumettre et reconnaître la divinité de Crishna. Le dieu transporte au sein de son Olympe les bergers du Vrindavan, et se révèle à eux dans toute sa plénitude. Là se trouvent une foule de scènes gaies, comiques, naïves, pasionnées, sublimes, profondes, que je suis obligé de suppri-

mer avec tout leur développement mythologique, pour ne pas laisser le fil historique échapper de mes mains.

Crishna est entré dans l'adolescence. Cansa envoie pour le combattre, un Titan sous la forme de taureau, emblème du dieu Siva. Description grandiose de la lutte du taureau contre Crishna ; lutte dont l'issue est facile à prévoir. Les persécutions de Cansa recommencent et sont toujours vaines. Poussé par son fatal aveuglement, Cansa veut attirer Crishna dans sa cour, et le faire venir à Mathoura pour se rendre maître de lui. Il fait appeler son partisan Akroura, oncle maternel de Crishna, mais attaché à Cansa. « Je puis succomber, dit-il, mais je dois me défendre. Tout être » exposé à des attaques, agit de même. Je veux devenir maître de Crishna, de Bala Rama son frère, » de tous les pasteurs du Vrindavan. » Puis il ajoute, avec un sourire infernal : « Je triompherai ; j'écraserai mes ennemis. J'égorgerai mon beau-frère, ma » sœur, mon père lui-même. Ce sont des traîtres, qui » protègent mes adversaires. Quand je ne tremblerai » plus pour ma couronne, alors seulement je serai » vraiment roi. Nous partagerons entre nous deux » Jara-Sandha (1) mon beau-père, et moi, cette Inde » que je convoite. Nos amis, et toi à leur tête, Akroura, » auront part à nos largesses. Va, cours vers le Vrindavan et ne laisse pas soupçonner mes projets : dis » que j'aime mes neveux, que mon désir le plus vif

(1) Hercule Sandes, prince sivaïte de la dynastie lunaire qui avait donné sa fille en mariage à Cansa, et qui détestait Crishna.

» est de les voir ; que j'ai commandé de grandes fêtes, » des jeux où accourent tous les rois du monde. Fais » en sorte que Crishna et Bala-Rama viennent visiter » Mathoura. » Ainsi Cansa court à sa perte. Crishna accepte la perfide invitation de son oncle. Ce dernier, qui va succomber sous les coups du Dieu, désire et craint cependant l'arrivée de son ennemi. Il ressent un secret effroi, et se retire au fond de son palais.

Cansa le Sivaïte offre pour première épreuve à Crishna, l'arc Dhanouka que le dieu brise. La propriété de cet arc était de donner la mort au téméraire qui osait le bander. Mais Crishna, comme autrefois Rama, détruit le prestige : sa main puissante saisit l'arme fatale, la manie avec facilité, et la casse en se jouant. Au bruit que fait l'arc lorsqu'il se brise, le ciel et la terre retentissent, un fracas terrible parvient jusqu'aux oreilles des habitans des enfers. Le peuple de Mathoura applaudit à cet exploit ; mais les gardes du roi s'écrient : « Qu'on l'arrête, qu'on le terrasse; » il a brisé l'arc du roi. » Calme, tranquille, Crishna frappe de mort tous ceux qui osent le toucher, et sort de l'arène au milieu de la foule étonnée.

Terrible fut l'anxiété de Cansa. Tous les bruits qui résonnent autour de lui cessent de lui être perceptibles ; il n'aperçoit plus son image ni dans les eaux qui répètent les objets, ni dans le miroir qui les réfléchit. La lune lui apparaît déchirée, fendue. L'ombre de son corps lui semble percée de mille trous lumineux. Les arbres et la verdure lui apparaissent teints de nuances jaunes et pâles. Enfin le sommeil s'empare de lui; mais

ses tourmens augmentent. Pendant ses songes, il lui semble que son corps est frotté d'huile. Il se voit monté sur un âne; il a les pieds liés; sa tête est coupée; il est exposé à la risée publique. Il s'éveille : « Non, dit-il, ce n'est rien qu'un rêve détestable ! » Ensuite il fait préparer les joûtes où Crishna doit être exposé à une épreuve nouvelle, plus sanglante et plus périlleuse que la première.

Je passe sous silence un grand nombre de combats, où la richesse la plus poétique de l'imagination s'allie au grandiose de la mythologie indienne. Ce sont des gladiateurs, des éléphans qui remplissent la scène. L'artiste n'achève son tableau, qu'après en avoir terminé l'ensemble avec la plus éclatante vigueur. Cansa ne pouvant obtenir par la force la perte de son ennemi, a recours à la perfidie. Au moment où, sur la foi des traités, Crishna et ses partisans se trouvent près du roi, sans crainte, sans soupçon; il les fait entourer et assaillir. Mais ses satellites sont repoussés et sa déloyauté trouve son châtiment. Crishna s'avance seul vers Cansa. Le roi perfide reste pétrifié sur son trône; il fixe sur son ennemi d'immobiles regards; la terreur le rend de marbre. Il se laisse arracher sans résistance son arc et son glaive, et lui-même il tombe du trône. Crishna le terrasse, marche sur lui, enlève avec le pied sa couronne, le saisit par la chevelure, et le traîne par terre jusqu'à ce que son ame cruelle se soit envolée. Bala Rama, frère de Crishna, massacre ensuite tous les parens et tous les amis du tyran. Le père de Cansa, le grand-père de Crishna, Ougrasena

est tiré de prison et rétabli sur le trône de Mathoura. Enfin Crishna et Bala Rama sont reçus dans la caste des Kshatryias, au sein de laquelle ils étaient nés.

§ V. *Des guerres soutenues par Crishna contre le Sivaïte Jarasandha, beau-père de Cansa, et contre Cala Yavana et d'autres princes barbares, alliés de Jarasandha.*

Cansa, en mourant, laisse deux veuves, filles du vieux Sandha, le roi Jarasandha. On a cru reconnaître dans ce dernier l'Hercule indien, que les anciens nommaient Sandes. Dans le langage mythologique, Sandha était *Hara-Coula*, fils de Hara, le *seigneur*, c'est-à-dire adorateur de *Hara*, ou Siva. Wilford conjecture qu'il est question de ce Jarasandha, dans les Dionysiaques de Nonnus, et qu'il y apparaît sous le nom de Morrheus (*Maharaja*, *Maraj*), roi de l'Inde.

Quoi qu'il en soit, le Kshatryia Jara-Sandha, issu de la dynastie lunaire, régnait dans l'empire de Cicata, situé à l'orient de l'Inde, et appelé plus tard Magadha. Aujourd'hui cette région fait partie du *Vihar*, nommé communément *Bahar*, dont elle occupe la partie méridionale et dont la partie septentrionale est occupée par le Tirhut, autrefois Mithila, où nous avons vu résider le roi Janaka.

Jara-Sandha fait un sacrifice solennel, et jure de ne prendre aucune nourriture avant d'avoir vengé son gendre Cansa et exterminé la race des Yadous. Il assiège Mathoura. Mais son armée est détruite par Crishna. Jarasandha, plein de rage et honteux de sa

défaite, veut se vouer aux austérités, et par un culte constant, rendu à Brahma et Siva, obtenir de nouvelles forces. Mais les princes ses alliés, par les Etats desquels il passe en retournant dans son royaume après son désastre, le détournent de cette résolution pieuse. « Laisse aux dévots le repentir, lui disent-ils, vole » aux combats ; la victoire est journalière et capri» cieuse. » Il livre dix-sept combats et n'en est pas plus avancé qu'au commencement de la campagne. Alors le fameux Cala-Yavana, prince du Candahar dans la Perse orientale, lui envoie un renfort. Wilford, induit en erreur par le nom de ce prince, Deva-Cala Yavana, a cru reconnaître en lui Deucalion : hypothèse tout-à-fait risible. D'autre part une méprise également burlesque a fait de lui et de ses troupes, Alexandre et ses Macédoniens. Le nom de Yavanas a été donné successivement à beaucoup de nations différentes. Il est probable que sa signification réelle ne sera jamais bien clairement connue.

Dans ses *Monumens littéraires de l'Inde*, publiés à Paris en 1827, M. Langlois a inséré une histoire de Cala-Yavana, tirée du poëme célèbre qui a pour titre *Harivansa*. Gargya, le saint, avait obtenu de Siva, par une pénitence de douze années, un fils qui devait, grace à une faveur particulière de ce dieu, ne jamais succomber sous les armes des Yadous. Ce fils était Cala-Yavana ; c'est-à-dire le *Yavana* de *Cala*, du Temps, qui détruit tout. Siva se nomme aussi *Kala*, le Temps ; et *Parvati* sa femme, *Kali*. Les alliés de Jarasandha, persuadés que Cala-Yavana est destiné à triompher de

Chrisna, invoquent son assistance. Jarasandha, dont l'orgueil est blessé par la confiance accordée d'avance à Cala-Yavana, lui envoie cependant des ambassadeurs, que Cala-Yavana reçoit favorablement; ensuite il vole au combat avec transport. Cette scène est magnifique, même dans la version un peu pâle du savant M. Langlois.

Les Yadous, qui ne peuvent se maintenir plus longtemps dans le royaume de Mathoura (Agra), l'abandonnent pour se transporter dans le Guzurate. Crishna commence par chasser de cette contrée les Rakshasas sivaïtes; puis il évoque du sein de l'Océan et fonde la cité de Dwaraka. Comme Parasa-Rama fit sortir le Malabar des flots de la mer, en lançant une flèche dont la traversée dans l'air décrivit l'espace que cette nouvelle côte devait embrasser, Crishna, par une flèche également lancée, fit jaillir du sein des ondes la côte du Guzurate.

A la tête des rois barbares de l'Occident ligués contre Crishna et ses Yadous, et dorénavant alliés de la dynastie lunaire, s'avance Cala-Yavana, suivi des princes Saces (Sacas), Toucharas (du Tocharistan), Daradas (Dardæ), Paradas (Parthes), Khasas (montagnards de l'Imaüs), Pahlavas (Persans). Crishna renferme dans une urne un serpent noir (Crishna-Sarpa), imprime son sceau sur le vase, et l'envoie à Cala-Yavana. Le messager de Crishna, parvenu auprès de Cala-Yavana, ouvre le vase, et, lui montrant le serpent, lui dit: *Voilà Crishna!* Cala-Yavana remplit à son tour de fourmis de grosse espèce l'urne où est le serpent, et y imprimant son sceau, le renvoie au chef des Yadous.

Crishna, en rouvrant son urne, trouve le serpent dévoré par les fourmis, emblème de la multitude des troupes ennemies qui doivent dévorer l'armée des Yadous. M. Langlois rappelle ici avec raison la fameuse ambassade des Scythes, qui envoyèrent à Darius, lorsque ce roi envahit leur patrie, un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. C'est la même concision énigmatique dans le message et dans l'expression.

Cala-Yavana s'établit triomphant sur les ruines de Mathoura : mais Crishna se montre à lui comme fugitif, pour le tromper et l'engager à le poursuivre. En effet, Cala-Yavana se met sur les traces de Crishna, qui, fuyant toujours devant lui, l'attire dans la caverne où dormait Mouchoucountha, roi de la dynastie solaire. Ce Mouchoucountha avait aidé les dieux à combattre les Titans, et pour récompense il avait demandé la permission de dormir toujours jusqu'à la venue de Crishna. Il avait dit : « Si quelqu'un ose m'éveiller, « que la flamme de mes yeux irrités le dévore ! » Crishna entre dans la caverne, et a soin de se placer derrière la tête de Mouchoucounta, pour ne pas être exposé à ses regards. Cala-Yavana, en poursuivant Crishna, pousse avec rudesse les pieds du roi endormi ; aussitôt il est dévoré par les flammes, ainsi que son armée. Ce mythe rappelle l'histoire de la mer de lait battue par les dieux, qui tiennent la queue du serpent et échappent à son poison, tandis que les Titans, qui en tiennent la tête, sont exposés au venin mortel que sa bouche vomit.

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

VARIÉTÉS.

POÉSIE.

HAN KOONG TSEW.

POLITIQUE.

HISTOIRE.

DE L'IRLANDE ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES.

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA.

(N° 44. — AOUT 1829.)

LE CATHOLIQUE.

VARIÉTÉS.

De la fin dont on menace le Christianisme.

Nous voyons s'élever deux classes d'écrivains, dont l'une ne renie pas son origine protestante, dont l'autre n'a pour le protestantisme que du dédain. Les premiers prétendent que le christianisme ne mourra pas, mais qu'il *changera*. Si nous en croyons les autres, il ne changera pas, mais il *mourra*. M. Benjamin Constant est le représentant de la première classe, le *Globe*, celui de l'autre.

Voyons en quoi ils diffèrent et en quoi ils se rapprochent.

D'abord, si nous exceptons M. Guizot, l'origine des hommes qui participent directement ou indirectement à la rédaction du *Globe*, est catholique. Les uns, comme M. Jouffroy, pouvaient bien avoir eu, dans le

principe, une teinte de gallicanisme politique, empruntée de M. Royer-Collard ; mais cette teinte s'est promptement effacée, même lorsqu'elle leur est demeurée dans le tempérament. M. Jouffroy lui-même s'est laissé plus ou moins atteindre par l'éclectisme de M. Cousin, par la tolérance de M. Dubois. Il attend, comme il l'a dit, une religion nouvelle, une nouvelle ère de développement intellectuel pour le genre humain ; comme les autres rédacteurs du *Globe*, il pense que le christianisme a joué son rôle, mais il ne voudrait plus le persécuter dans sa tombe, pas même le *gallicaniser*.

Prenons acte de cette manière de voir plus large et plus généreuse, quand même elle se démentirait en quelques circonstances. Elle est due à une éducation catholique qui, même lorsqu'elle serait négligée, est toujours moins mesquine que l'éducation protestante la plus savante. De temps en temps percent, à la vérité, chez les écrivains du *Globe*, les maximes de la philosophie du dernier siècle. Ils voudraient ôter au clergé son budget, sous prétexte qu'il ne doit pas dépendre du gouvernement (ce qui est juste), mais en réalité parce qu'ils approuvent la confiscation des biens du clergé, et qu'ils ne veulent pas que ce budget soit regardé comme une indemnité que la Charte elle-même a consacrée. Il n'est pourtant pas autre chose. La nation s'est enrichie des biens du clergé, il est juste que la nation ait soin de ceux qu'elle a dépossédés.

On trouve aussi dans le *Globe* des restes d'intolé-

rance : ainsi il se réjouit des ordonnances qui ont expulsé les Jésuites et fermé les petits séminaires, non parce que ces ordonnances lui plaisent (il les blâme hautement), mais parce qu'elles lui semblent *légales*. Il proclame la liberté d'association, la liberté religieuse, et s'élève, au nom de l'ordre légal, contre les couvens. Ses doctrines flottent incertaines entre les idées de liberté, qui sont dans sa conviction, et l'esprit d'intolérance philosophique et janséniste, dont il ne s'est pas entièrement débarrassé.

Telles sont, sous un point de vue très-général, les dispositions des écrivains qui n'ont plus foi dans la durée du christianisme, écrivains qui produisent leurs opinions sans y mêler l'outrage comme les philosophes du dernier siècle, marchant ainsi dans une voie opposée au vulgaire des feuilles, des passions, des rhéteurs, des doctrines prétendues libérales.

M. Benjamin Constant arrive aux mêmes résultats par une tout autre route. M de Constant a reçu une éducation plus protestante encore que philosophique : il croit à la perpétuité d'un protestantisme réformé dans le sens des lumières du siècle ; il espère la ruine du catholicisme, et il l'espère avec toute la franchise de la haine. Je sais bien qu'il répondra, comme à la tribune de la chambre, par son respect pour les Gallicans, peut-être par son admiration pour les Jansénistes, voire même pour la constitution civile du clergé. Mais, comme, en dernière analyse, c'est le sacerdoce qu'il déteste dans le catholicisme, c'est l'Eglise qu'il attaque comme telle : peu importe qu'il

masque cette haine par son aversion contre les Jésuites, elle n'en est pas moins réelle.

M. de Constant se rapprocherait par là du vulgaire des libéraux, adeptes de la philosophie du dernier siècle, si cette haine n'avait pas une nuance plutôt protestante que philosophique. J'ose affirmer qu'il ignore complètement le catholicisme, qu'il n'a pas même le point de vue libéral des philosophes dont nous avons parlé. Il débite sur l'Eglise et le pontificat tous les lieux communs du clergé anglican et des professeurs de l'Allemagne protestante qui seraient le plus mal disposés pour la religion catholique. Rome et Babylone, c'est tout un à ses yeux ; le sacerdoce est l'objet de son aversion la plus prononcée.

Si M. de Constant était philosophe voltairien, je crois qu'il pourrait être dangereux pour le catholicisme : heureusement c'est un philosophe protestant, et comme tel, il y a trop peu d'écho pour lui dans la nation, pour que ses doctrines religieuses puissent y avoir quelque influence. Quelques Jansénistes seuls et des Gallicans à la façon de M. de Montlosier pourraient se réjouir de ses attaques contre la hiérarchie, parce qu'ils ont dans le sang quelque chose de protestant. Mais les opinions de ce genre vont de jour en jour diminuant dans les rangs du clergé et des fidèles.

A tout prendre donc, les opinions de M. de Constant n'enlèveront pas la palme aux doctrines du *Globe*. Maintenant que j'ai établi la différence qui se trouve dans leurs sentimens comme dans les allures de leur es-

prit, j'ai à prouver la coïncidence des systèmes d'une religion nouvelle, rêvée par MM. Guizot, de Constant, l'école du *Globe* et par M. Cousin lui-même, ainsi que j'essaierai de le démontrer.

Suivant M. de Constant, il n'y a de vrai, dans toutes les religions, que le sentiment : moins une religion a développé en elle le sentiment de l'infini, de la Divinité, plus elle est enveloppée de formes, plus elle se sert de symboles pour s'exprimer, plus elle a besoin d'interprètes, de prêtres, gardiens de ces formes, plus aussi elle est grossière et abusive. Chez les païens, les peuples qui n'avaient que des jongleurs pour pontifes étaient, en dépit de leur grossièreté, plus rapprochés de la vérité que les peuples à la religion sacerdotale, symbolique, les Indiens, les Persans, les Egyptiens : il y avait une religion plus naturelle, moins chargée d'intermédiaires entre l'homme et la Divinité chez les uns que chez les autres. Les Grecs, n'ayant que des poètes pour pontifes, étaient les plus éclairés. Si la religion chrétienne s'en fût tenue à la mission des apôtres, elle eût été la plus pure de toutes les *formes* par lesquelles a passé la vérité éternelle; malheureusement des prêtres vinrent la charger de dogmes et de rites; mais Luther commença la délivrance. Aujourd'hui il existe en Allemagne des théologiens éclairés qui, comme de Wette, réduisent le christianisme au sentiment, ou, comme Paulus, à la raison individuelle du philosophe, ou aussi qui combinent ce sentiment et cette raison, ce qui, à nos yeux, n'est pas difficile, car l'un et l'autre sont de même calibre.

Ce mysticisme d'un sentiment éclairé revient au rationalisme d'une raison sentimentale; c'est un retour au déisme de Locke et de Jean-Jacques Rousseau, que M. de Constant a embelli d'une teinte de rêverie vague, qu'il a enveloppée d'un nuage diaphane. Une pareille religion se prend comme un sorbet à la glace dans les chaleurs de la canicule.

M. Jouffroy est un esprit moins fin, mais plus serré dans le raisonnement. Il voit dans la religion autre chose que le sentiment et le raisonnement; comme M. Guizot, il y reconnaît maintenant le dogme. Mais la foi lui manque, et, à ce qu'il assure, elle manque à ses contemporains pris en masse. Désertant cette modeste école Ecossaise, dont le déisme protestant pouvait se teindre honnêtement d'un peu de jansénisme frondeur et de gallicanisme ministériel, M. Jouffroy a fait une incursion sur le domaine de l'éclectisme *cousiniste*. Il a trouvé ces *nécessités* de développement pour le genre humain, qui font que, dans leurs temps et lieux, toutes les doctrines sont pour le mieux du monde. L'idolâtrie fut nécessaire, le judaïsme l'a été également, il en fut de même du catholicisme, du protestantisme. Le crime est de rétrograder, de ne pas voir comment les dogmes finissent, de vouloir demeurer païen sous Constantin, catholique au dix-huitième, protestant au dix-neuvième siècle. M. de Constant a eu bien aussi quelque teinture de cette doctrine des nécessités, dont le germe est renfermé dans un écrit de Lessing sur la franc-maçonnerie, au sujet d'une éducation progressive du genre humain,

et dans le livre de Herder; mais chez M. de Constant, elle ne s'est pas fortement empreinte dans la pensée.

C'est M. Jouffroy qui le premier a lancé dans le *Globe* le grand mot d'une religion nouvelle, correspondante aux besoins de l'humanité. Seulement j'ai peur qu'il n'y croie pas; car il ne nous en a pas même tracé l'ABC, ni mystiquement, ni rationnellement, ni dogmatiquement parlant. Il y a, de la part de cet écrivain, plutôt espérance en un Messie de la philosophie, que foi entière en son apparition future. Remarquons toutefois que jusqu'à ce jour M. Jouffroy est en pleine contradiction avec lui-même. Il n'a pas encore lié ensemble son rationalisme écossais et le semi-mysticisme de l'école éclectique, dont il semble avoir adopté la base historique.

Le rédacteur en chef du *Globe*, M. Dubois, paraît animé, du moins temporairement, d'une autre espérance. Il professe dans ses articles un peu plus de respect pour la foi de ses pères; mais lui aussi croit que cette cause est désespérée, et que, si des hommes de talent s'y vouent, c'est folie de leur part. Cependant, comme M. Dubois semble ne pas avoir ignoré ce qu'est la foi, il croit un peu à cette conviction qui remue les ames. Dans son opinion, elle se reproduit toujours dans l'homme. Mais le catholicisme étant perdu faute de croyans et de pontifes zélés et éclairés, des nouvelles sectes se formeront. Ce sera, d'une part, l'école de M. de Saint-Simon, d'industrielle mémoire, qui veut former une petite église, et cherche un texte sur lequel elle puisse prêcher. C'est, d'autre part, une

école de *swédenborgiens* ou d'illuminés martinistes, qui exploite les mystères du somnambulisme magnétique. Enfin, c'est le piétisme d'outre-Rhin, avec sa vague mysticité, qui pourrait bien se reproduire en France. Tout cela, après quelques années de repos, se heurtera, s'agitera, puis pourrait bien conduire à quelque catastrophe par suite de laquelle les sectes s'entendraient sur une religion ou une révolution nouvelle. Les écrivains du *Globe* doivent renoncer à cette espérance par cela seul que les sectaires qui préoccupent leur esprit n'ont fait, jusqu'à ce jour, que coudre ensemble des lambeaux de doctrines depuis long-temps usées.

En général, et si nous exceptons M. Jouffroy, esprit positif et peu enclin à se perdre dans les champs de la poésie, le *Globe* semble mettre à la propagation des sectes à venir un intérêt presque romantique. Il y voit un appendice du *Dernier Jour d'un condamné* ou des poésies de M. Joseph Delorme. Ce n'est pas sous ce point de vue exclusivement romantique, que M. Cousin nous semble envisager les questions religieuses, et voilà pourquoi nous croyons pour un moment devoir fixer l'attention sur sa doctrine.

Reconnaissons-le hautement : il professe un profond respect pour le christianisme, je dirai presque pour le catholicisme. Si le Saint Père se trouvait à Paris, je ne doute pas un seul instant qu'il ne lui baisât la mule. Mais il nous affirme très-positivement que, si le catholicisme est la vérité *et toute la vérité*, c'est une vérité enveloppée de *symboles*, tandis que la phi-

losophie dégage la religion du nuage obscur qui la couvre. En un mot, la religion est une philosophie pour le peuple et les enfans ; la philosophie est une religion pour les hommes éclairés. Il n'y a pas de mystères, et les symboles de la religion ne sont que des allégories : c'est à la raison à en rendre compte.

En s'élevant dans la région de l'ontologie, M. Cousin fait dresser les cheveux à tous les psychologues qui, comme MM. Jouffroy et Damiron, restent au bas de la montagne; ce professeur a donné à la philosophie une teinte de mysticité néoplatonicienne, qui cause le désespoir des sectateurs de la raison pure. Si tel théologien de l'Allemagne protestante l'écoutait, il dirait infailliblement que M. Cousin est en route pour se faire Jésuite; ici on ne l'accuse que d'illuminisme. Je me trompe, un certain M. Marast, grand partisan de M. de Tracy et de sa philosophie, a vu dans le cours de M. Cousin tous les dangers réunis, une éclipse totale du siècle des lumières. Peu s'en faut qu'il ne se soit mis en marche avec l'Athénée en masse, pour donner l'assaut à la Sorbonne.

Il y a cependant de grands et de forts amendemens au catholicisme de M. Cousin. Nous avons parlé de leur caractère philosophique : disons un mot de leur génie historique. Ce partisan de la doctrine des nécessités sociales, qui se révèlent dans le génie d'un siècle, a circonscrit la sphère du catholicisme dans le moyen âge, où il a opéré son bien, où il a fait son époque. Il n'a pas été moins satisfait du rôle qu'a joué le protestantisme au dix-septième, la philosophie au dix-

huitième siècle. Le dix-neuvième sera l'époque d'un éclectisme emprunté à Platon, que M. Cousin entreprend de concilier avec Aristote, et de ramener à la pure lumière du christianisme, en dégageant le dogme de son obscurité, en perçant le voile du mystère.

M. Guizot est encore en arrière avec nous, en ce qui concerne ses convictions religieuses. Il analyse avec esprit, souvent avec sagacité, jamais avec élévation, grandeur ni profondeur, le développement des institutions ecclésiastiques au moyen âge. A en juger par ses opinions précédemment énoncées, il voudrait provisoirement un catholicisme *éclairé*, dont le *diable* serait banni, avec le consentement du pape; peut-être voudrait-il aussi, toujours en se mettant d'accord avec Sa Sainteté, le mariage des prêtres. Quoi qu'il en soit, c'est un esprit trop vigoureux pour s'en tenir à ce simple provisoire. Lui aussi doit *couver* cette religion nouvelle, vers laquelle convergent toutes les tendances de MM. Benjamin Constant, Jouffroy, Dubois, même de M. Cousin. Il y a certainement entre ces écrivains des nuances d'opinion assez tranchantes; l'ontologie de M. Cousin surtout doit exciter dans les rangs des autres un certain repoussement; mais au total, le résumé de leurs opinions est que le genre humain éprouve le besoin d'une religion nouvelle, à cause de l'inefficacité du christianisme protestant et catholique, tel qu'il est enseigné suivant les dogmes des sectes et de l'Eglise.

Nous allons maintenant examiner cette grande question de la durée du christianisme, question qui

des bancs de l'école a passé sur les bancs de la police correctionnelle, où l'a transportée, non pas la philosophie des *temps futurs*, mais un disciple des philosophes du dernier siècle.

Il règne malheureusement une grande ignorance sur le véritable génie du christianisme. Cette ignorance est due à la philosophie du dernier siècle, incorporée aux mœurs, aux opinions, aux préjugés du temps présent. Elle résulte encore de la décadence de la théologie, qui n'est plus étudié comme science, et dont l'enseignement est devenu trop exclusivement scolastique. Or, il faut davantage pour la connaissance du christianisme dans les circonstances présentes. Il faut la *science chrétienne*, opposée à la science anti-chrétienne. On prétend relever la Sorbonne. Si c'est sur les erremens du passé, il arrivera comme par le passé. Un peu de gallicanisme politique servira à dresser un clergé aux complaisances ministérielles, mais ne relèvera en aucune manière les hautes études ecclésiastiques. Celles-ci n'ont rien à faire avec l'enseignement des quatre articles; l'Eglise n'a pas besoin d'une théologie gallicane : c'est une théologie chrétienne qu'il lui faut. Ce n'est ni une politique factieuse, qui mette le pouvoir civil aux ordres de la puissance spirituelle; ni une politique servile, qui assujettisse l'Eglise aux commandemens de l'Etat : c'est une doctrine bien réellement catholique que nous ne cesserons de réclamer comme une des plus grandes nécessités de l'époque.

Les saintes Ecritures, les Pères, l'histoire de l'E-

glise : tels sont les fondemens de toute science véritablement ecclésiastique. Rien de cela n'est aujourd'hui possible , sans des études de haute philologie , de haute philosophie , sans un coup-d'œil vaste et général sur le développement moral et historique du genre humain. Contre de nouveaux ennemis il faut de nouvelles armes. La science que l'on possédait au temps de Bossuet ne suffirait plus seule (et malheureusement cette science même nous est étrangère).

Pour démontrer les changemens opérés , à cet égard, il suffit de jeter un coup-d'œil sur les sciences physiques qui , au siècle de Louis XIV, n'étaient guère dirigées contre la religion chrétienne. Elles devinrent une arme terrible entre les mains des sophistes du dernier siècle. Ignorans en physique , en histoire , en toutes choses, ils en savaient assez pour tourmenter les théologiens , qui avaient abandonné ces branches de la science humaine. C'est la physique qui a rendu les peuples incrédules, bien plus que les raisonnemens.

Aujourd'hui une révolution s'opère en sens contraire, au sein même des études physiques. L'attirail des atomes inanimés, le mécanisme de la formation dans le système des mondes , tout cela a disparu devant les découvertes du magnétisme et de l'électricité. Les forces d'attraction sont autrement comprises que par le passé. Newton et Galilée sont rectifiés , en ce qu'ils pouvaient prêter à l'incrédulité , bien contre les intentions de ces grands , de ces savans hommes. Nous marchons sur leurs traces , nous les admirons encore ;

mais des agens nous ont été révélés, dont ils ne semblent pas même avoir entrevu l'existence. Ainsi tombe cette frivole sagesse de Voltaire, ce déisme plus superficiel encore que l'athéisme des d'Holbach et des Diderot, devant les investigations de la chimie, de la physique, de l'astronomie modernes. Les mathématiques elles-mêmes sont comprises sur une plus vaste échelle.

La théologie n'entrera-t-elle pas à son tour dans cette étude de la création, par laquelle elle glorifierait le Créateur? Ces expériences frivoles, ces hochets avec lesquels on amuse la curiosité moderne, en lui faisant croire qu'on lui a révélé la nature, parce qu'on a occupé les écoliers de quelques découvertes ingénieuses, ne sont d'aucune utilité. Il ne suffit pas de répéter tout ce que nos savans nous ont enseigné avec tant de peines, il faut réfléchir sur leurs travaux, les continuer, les explorer, élever, pour ainsi dire, la création en holocauste au père de toutes choses. Qu'il y ait un Képler catholique, un homme qui devienne, pour nos jours, ce que Pythagore fut pour les jours de l'antiquité, et l'ensemble des connaissances physiques sera le prix légitime des conquêtes de la théologie.

Ce que nous avons avancé pour la physique, nous le répéterons pour l'histoire. Il n'y a pas soixante ans, que l'on riait, à gorge déployée, de la chronologie mosaïque. On ignorait alors ce symbolisme des chiffres primitifs, mis au grand jour par sa confrontation avec les chronologies orientales. Les jours de la création, l'époque anté-diluvienne, la généalogie des pa-

triarches, jusqu'aux commencemens de la véritable histoire hébraïque, tout cela sort présentement de l'étroite sphère où l'on a prétendu le renfermer, tout cela devient catholique, *universel.* De toutes parts se découvre l'analogie de la tradition primitive, qui se transforme en une révélation réelle. Découverte semblable à celle des Cuvier, des Brongniart, des Humboldt, dans la sphère de leurs investigations respectives.

Ce qui a été enveloppé de ténèbres s'élève lentement, mais successivement à la lumière du jour. Le chaos, auquel la nature a été arrachée ; le grand cataclysme sous lequel la terre a succombé; sa réapparition, du sein des eaux, en îles distinctes, en hautes montagnes ; la forme actuelle des continens, tout cela se révèle à la fois dans la double langue de la nature physique et de la tradition humaine. Un physicien, qui ne voudrait pas consulter la tradition, en la dégageant des fables dont elle est enveloppée, accomplirait aussi mal sa tâche, qu'un théologien qui resterait sourd à la voix de la nature.

L'histoire a encore un autre enseignement que celui des origines. Elle nous apprend les différentes phases par lesquelles a passé la nature humaine. C'est une haute instruction religieuse. On trouve dans les lois, dans les mœurs, dans les institutions, la philosophie pour ainsi dire pratique de l'humanité. On voit le genre humain écrasé sous le poids de cette fatalité qu'adorait l'antiquité païenne, Providence sinistre qui ployait l'homme sous l'ascendant de la faute qu'il

cherchait à expier, sans abandonner la voie de son orgueil. Cependant une lueur d'espérance perce cette nuit obscure. Tous les peuples attendent un sauveur, un libérateur, celui dont il avait été dit que, fils de la femme (et non enfant de l'homme), il écraserait le serpent et mourrait de la blessure que le serpent lui aurait faite.

Les religions cosmiques de l'antiquité ont trait à la création primitive, à la chute des esprits, au chaos, au Tartare, à la création nouvelle, à la chute de l'homme, au déluge, à la double ère patriarcale et gigantesque, anté-diluvienne et post-diluvienne. De ces religions se détachent les cultes héroïques, qui se rapportent à un sauveur, à un libérateur, à un Dieu conçu dans le sein d'une vierge chaste et pure, à un Dieu-homme, mourant pour la rédemption de l'humanité, de la nature entière.

Il faut donc fouiller dans les antiquités du paganisme, pour y retrouver ce christianisme *antérieur*, ce christianisme non accompli, mais existant en espérance et s'enlaçant profondément dans les destinées des nations anciennes. C'est ce que n'ignoraient ni saint Clément d'Alexandrie, ni le docte Origène. Quand Jésus-Christ apparut, il n'étonna pas les peuples, il en était attendu. Les héros avaient, pour ainsi dire, été *crucifiés* d'après l'idée universelle du *logos* céleste, du Verbe qui se ferait homme. Mais ils n'avaient pu relever le genre humain de sa déchéance. Bienfaiteurs d'une tribu, d'une localité, ils n'avaient pas ce carac-

tère d'universalité auquel se fit reconnaître le Christ véritable.

Tous les peuples savaient que le Christ était le *libérateur*, qu'il rétablirait la dignité de la nature humaine. Toujours les religions héroïques font des dieux qu'elles célèbrent, des dieux libérateurs. Cependant, dans leur esprit d'orgueil, ce n'étaient pas les hommes en général qu'elles prétendaient devoir être délivrés, c'était telle tribu, telle localité. Après des bienfaits momentanés, la chaîne de la fatalité resserrait le genre humain; Prométhée qui, tout en s'asseyant au banquet des dieux, retombait toujours dans son vieux péché. Hercule en vain avait été envoyé à sa délivrance. Mais Jésus appela à lui tous les enfans des hommes. S'offrant lui-même en holocauste, il les fait participer, en quelque sorte, à sa nature divine. Sans christianisme, pas de liberté : on retombe sous le joug des divinités fatales.

De nos jours reparaît cette plaie de l'antiquité : l'*orgueil*. On veut se faire dieu, on ne veut pas accepter de grace divine. Au lieu de s'unir dans le Christ, de s'identifier à lui, on s'éparpille dans son moi individuel. On s'y loge comme le preux dans son castel. De cette forteresse, on fait des excursions sur le sol moral, on veut y porter la semence de ses doctrines, pour en produire des hommes. Mais ce ne sont que les dents du dragon que Cadmus avait semées. Il en naît une race querelleuse qui déchire ses propres flancs.

Nous avons dit un mot de la nature physique, de l'antiquité païenne à explorer. L'histoire moderne, que nous datons du triomphe du christianisme, réclame une attention pour ainsi dire redoublée. Ce qui frappe dans l'Eglise, c'est son unité; ce qui repousse dans les sectes, c'est leur diversité. Cette diversité est indigence; elle n'est pas richesse, car la richesse est dans l'unité. Qu'est-ce que l'Eglise? Un édifice moral, institué par Jésus-Christ lui-même, comme règle et modératrice suprême de toutes les consciences, où sont également renfermées toutes les sciences, toutes les connaissances, rapportées du moi humain au créateur du moi, au suprême ordonnateur des mondes. Telle est la merveille de l'Eglise: elle comprend tout, elle n'exagère rien.

Si tous ceux qui s'intitulent aujourd'hui éclectiques, et qui prétendent faire un choix entre toutes les doctrines, pour éviter leurs exagérations réciproques, repoussaient celles qui sont fausses et funestes; si en même temps ils connaissaient bien réellement cette Eglise à laquelle ils se croient supérieurs en science, en instruction, en génie; ils verraient que ce qu'ils cherchent avec une sollicitude, en apparence bien grande, l'Eglise l'a mis constamment en pratique depuis le jour de son institution divine. Elle a *modéré* les Gnostiques et les Ebionites, les Ariens et les Pélagiens; elle a revendiqué les droits de la théosophie contre la raison, de la raison contre la théosophie; elle a concilié la grace divine avec la liberté humaine: mais elle a repoussé les théosophes, les rationalistes,

les faux mystiques, les esprits d'une folle licence.

Mais les désordres, dit-on, qui se sont introduits dans l'Eglise ! Mais les abus du clergé, son ambition, les crimes des pontifes ! Faut-il donc confondre l'œuvre de Dieu avec celle de l'homme ? Dieu a posé les fondemens de son Eglise; elle s'est lentement, successivement élaborée à travers les âges, jusqu'à ce que la hiérarchie fût définitivement constituée, jusqu'à ce que la puissance spirituelle pût appartenir entièrement à elle-même. C'est l'œuvre des temps, protégée par l'inspiration divine. Ici la main de Dieu est partout visible; l'édifice dont il a posé les bases s'achève sur des proportions majestueuses. Quant au reste, Dieu l'a abandonné à la liberté humaine.

Si donc un prêtre, je dirai même si, dans sa conduite privée ou publique, un sacerdoce entier s'égare, ceci retombe sur les faiblesses de la nature humaine, et les châtimens célestes ne se font jamais attendre. La réformation a montré aux pontifes que la vérité ne suffit pas, qu'il faut encore la soutenir par la sainteté. Premier enseignement terrible, que la révolution française est venue confirmer. Qu'en résulte-t-il en faveur des protestans, des révolutionnaires ? Absolument rien. Pour s'être élevés contre l'Eglise, ils se sont déchirés leur propre sein; la paix de Dieu les a fui.

Nous ne méconnaissons ni la liberté de l'intelligence, ni les droits de l'homme à des garanties justes et raisonnables. Jamais une inquisition religieuse ou politique n'a servi réellement la cause de l'Eglise. Outre

la réaction qu'elle entraîne, outre la paresse d'esprit et la négligence de conduite dans lesquelles elle n'encourage que trop facilement le sacerdoce, elle peut encore servir d'instrument à la puissance politique pour tourner contre le clergé les armes mêmes qu'il voudrait diriger contre les intelligences rebelles. L'expérience est aujourd'hui faite; elle est entièrement consommée : malheur à celui qui ne voudrait pas se laisser instruire par le passé.

Ne nous effrayons pas des humiliations que la philosophie contemporaine a voulu faire peser sur l'Eglise. Le christianisme étant la vérité fondamentale sur laquelle reposent tous les peuples, tous les temps, l'humanité, la création tout entière, quelle force humaine pourrait le déraciner, dût-elle creuser jusqu'aux fondemens de l'enfer? Nous pouvons avec tranquillité regarder les œuvres de nos ennemis : ces œuvres sont néant. Mais de notre côté, une tâche haute et difficile nous est réservée : celle de nous améliorer constamment nous-mêmes, de croître en science et en vertu dans la voie du christianisme. Veillons, ne dormons pas. Ayons confiance dans nos travaux puisque le Christ nous guide. Mais n'espérons rien des puissans de la terre et sachons nous suffire à nous-mêmes.

DE LA SITUATION MORALE ET LITTÉRAIRE

DE L'ANGLETERRE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le parti des Whigs s'était divisé, au sein de la vieille Angleterre, en deux fractions : la majorité, qui se rapprochait des Torys sur les grandes questions d'intérêt politique et de droits parlementaires ; et la minorité, toujours animée de l'esprit démocratique des factions qui avaient produit Algernon Sydney, et guidée plus ou moins par les raisonnemens de Locke. Le grand tort de ce parti, et le plus grand défaut de la constitution anglaise, depuis l'expulsion des Stuarts, est de former une opposition systématique, et d'introduire dans cet Etat la guerre des deux principes ; ce qui aurait depuis long-temps amené une crise terrible entre deux factions également ardentes, si la division ne régnait pas au sein des Whigs eux-mêmes. Une opposition systématique est un fléau ; elle empêche ceux qui y persistent de s'unir au gouvernement pour le bien du pays. Toute résistance devrait disparaître devant l'intérêt général, pour qu'il n'aille pas se dissoudre en intérêt de coterie et en fureur d'emplois : voilà ce que produit une opposition qui veut conserver son carac-

tère d'hostilité contre le gouvernement en dépit même de la raison. Conseiller le pouvoir, ne pas lui épargner les vérités s'il s'égare, c'est le devoir de tout citoyen que son rang appelle à la discussion des affaires publiques : le contrarier pour le supplanter, c'est l'effet de l'aveuglement et de l'opiniâtreté de l'esprit de parti. Le gouvernement n'est pas une loterie de places : mais l'exemple de l'opposition systématique des Whigs est devenu plus funeste encore depuis la révolution française.

La révolution d'Amérique ranima la vieille lutte des Whigs et des Torys : les uns s'empressèrent de soutenir l'indépendance des colonies que les autres ne voulurent point reconnaître ; mais ce n'était pas là le point le plus grave de la question sociale. Depuis que les Etats ne savent plus s'attacher leurs colonies, comme l'avaient su les républiques anciennes ; depuis que le christianisme, qui est une religion universelle, et non une secte locale, a fait perdre aux émigrans ce respect religieux inhérent à l'esprit du paganisme, cet amour filial pour la métropole où ils voyaient leurs dieux, leur asile et leur première patrie, on devait s'attendre à leur émancipation. Aujourd'hui l'esprit mercantile est le seul lien qui attache la métropole à ses colonies. Autrefois Tyr, Sidon, Carthage, Milet, Athènes, toutes les républiques païennes les plus florissantes, traitaient les leurs comme des enfans dont elles ne pouvaient trop payer l'amour. Déjà on remarque, dans l'antiquité, l'insurrection des colonies aux époques où, la religion n'exerçant plus son ancien empire, Athènes et Corinthe.

commencent à négliger la prospérité de leurs établissemens, et n'y cherchent plus que le profit de l'exploitation. L'émancipation des colonies anglaises devait donc arriver tôt ou tard : elle était dans la nature des choses. Voilà pourquoi la question *politique* de l'indépendance des Etats-Unis n'avait rien de dangereux pour l'ordre public. Il n'en fut pas de même des idées *démocratiques*, qui donnèrent à cette révolution une physionomie toute particulière.

Les Etats de l'Amérique du nord avaient reçu une foule de sectaires de toute espèce et de toute croyance, qui s'y établirent avec leurs mœurs, leurs doctrines et leurs préjugés. Locke et son disciple Shaftsbury avaient dressé, pour quelques-uns des émigrans, des plans de constitution. Ce sont ces plans qui, dans la révolte des colonies, furent agrandis et changés en lois générales destinées à diriger le nouvel état de choses dans son ensemble comme dans ses parties. Les bases en furent adoptées par la majorité des Etats formant la nouvelle confédération. Une révolution si subite, qui renversait l'ancien ordre de choses, quelque résistance qu'elle dût trouver dans les mœurs et les coutumes des habitans de l'Amérique anglaise, ne pouvait manquer d'opérer une prompte réaction sur l'esprit public en Angleterre. Une partie considérable de Whigs ne se contentaient pas d'applaudir à l'émancipation des colonies; ils se félicitaient surtout des maximes sociales, des principes d'ordre public adoptés par les Américains; ils s'en emparèrent dans l'espoir non-seulement d'en décorer le frontispice de l'Etat, mais encore pour

l'affermir sur la même base. C'est ici que l'on voit paraître le jeune Fox, celui de tous les membres de l'opposition qui, se précipitant dans la carrière des révolutions avec le plus d'ardeur, y montra aussi le plus grand talent, comme la plus déplorable persévérance. L'impulsion donnée par lui a faussé l'esprit d'une partie en elle-même très-honorable de l'opposition anglaise. Les Whigs, entraînés par son éloquence, ont applaudi à toutes les maximes de la révolution française, et soutenu jusqu'au gouvernement impérial. Whitbread, le dernier orateur héritier des principes de Fox, proclama même, pendant les cent jours, la nécessité pour l'Angleterre de se rallier à la cause de Buonaparte, qui en avait été l'ennemi le plus implacable.

Ce retour aux principes de Locke n'a eu pour les Whigs d'autres résultats que leur faiblesse politique et leur propre désunion. En effet, lorsqu'il fut démontré que ce n'était pas pour appuyer les droits, les libertés, l'indépendance des peuples étrangers qu'on applaudissait à toutes les révoltes, depuis celle de l'Amérique, mais seulement parce qu'on y voyait la destruction des vieilles mœurs nationales, les hommes les plus recommandables de l'opposition formèrent un parti mitoyen qui, pour toutes les questions d'ordre social, vote avec les Torys, et qui ne s'en sépare que dans les affaires d'ordre politique proprement dit. Les partisans de Fox veulent le bouleversement des anciennes sociétés, entrepris dans l'intérêt des classes financières, sans remarquer qu'une pareille révolution ne saurait se maintenir long-temps sans une réaction populaire, qui serait

l'ouvrage ou de soldats révoltés, ou de démagogues ardens à disputer sa proie à l'oligarchie bourgeoise. Ce n'est pas seulement en France qu'ils ont pu trouver la preuve de cette vérité, mais dans leur propre pays. Un parti radical, aussi opposé aux Whigs qu'aux Torys, s'y est formé à l'époque de l'insurrection d'Amérique, et a voulu niveler la société en renversant le parlement, lorsque les adhérens de Fox ont demandé une réforme parlementaire systématique pour concilier ce qu'ils s'imaginent être la véritable constitution anglaise avec les principes de Locke et avec les idées des démocrates, comme Sydney. Réformer sagement les abus, réparer successivement les parties de l'édifice qui en ont besoin, c'est un projet raisonnable; mais vouloir en changer les bases, et prétendre, comme les partisans de Fox, le faire sans que l'Etat soit bouleversé, c'est une folle et déplorable entreprise ; les démagogues du parti radical ne demanderaient pas mieux : ayant pour eux la force des bras, ils auraient bientôt celle de l'or et de l'industrie, dont se targuent les partisans d'une réforme systématique et générale.

Les idées politiques des Whigs trouvant un vaste champ pour s'exercer au dehors, ils devaient naturellement chercher à entrer en communication, ou plutôt à établir une espèce de *commérage* politique avec le continent : aussi est-ce leur parti qui a le plus contribué à pervertir le caractère national, et qui s'est le plus ressenti de l'influence de la philosophie du dernier siècle : non que cette influence ne se soit aussi étendue jusqu'aux Torys ; mais ils n'en ont pas souffert, au moins

sous le rapport politique. Voltaire et Rousseau ont été, pendant un temps, le double objet de l'admiration des hautes classes de la société en Angleterre. Voltaire surtout a exercé une grande influence sur l'esprit de deux hommes éminemment distingués, Hume et Gibbon. Rousseau a donné naissance à la philosophie morale des professeurs d'Edimbourg; et les défauts de Robertson tiennent en partie à une sorte de moralité banale, et au genre déclamatoire de l'école de Jean-Jacques.

La littérature anglaise de la dernière moitié du dix-huitième siècle vaut mieux, sous de certains rapports, que la littérature tant vantée du siècle de la reine Anne, que nous n'avons pu nous empêcher de représenter, à quelques légères exceptions près, comme froide, empesée et monotone, comme académique enfin. Ce n'est pas que la fureur de rimer et de faire des descriptions minutieuses d'objets plus minutieux encore eût cessé de dominer en Angleterre vers l'époque que nous décrivons. Mais un esprit hardi, essaya d'affranchir ses concitoyens du joug de la philosophie de Locke; des historiens qui, malgré tous leurs défauts, n'en ont pas moins de droits à l'estime, donnèrent un accent plus mâle à la littérature, et les grandes questions politiques furent traitées avec un véritable talent dans les écrits de quelques hommes d'Etat distingués.

L'Ecossais Hume fut le premier qui osa porter la main sur l'idole et renverser ses autels, en dépit de son maître Voltaire. L'*Histoire d'Angleterre* est depuis long-temps jugée. Ecrite avec une érudition presque

aussi peu approfondie que celle de l'auteur français que nous venons de nommer, elle n'est pas lisible jusqu'à l'époque de la dernière réforme ; elle ne devient intéressante que par le récit du malheur des Stuarts, pour lesquels Hume, si froid d'ailleurs, se passionne noblement comme tory et comme Ecossais, sans déguiser leurs erreurs et leurs fautes; mais dans les grandes compositions historiques, l'investigation et la juste appréciation des faits sont des qualités indispensables, auxquelles rien ne peut suppléer. D'ailleurs, cet historien, dominé par l'indifférence en matière de religion, ou par ce qu'on a appelé philosophie dans le jargon du dernier siècle, a flétri tout le passé avec l'animosité de Voltaire. Mais, comme philosophe, Hume a rendu de grands services à la science ; il a scruté les bases de la théorie des sensations, et détruit la doctrine de Locke de fond en comble. Il est vrai qu'il n'a su la remplacer que par un désolant scepticisme sans issue et sans fin ; mais son courage est toujours remarquable dans un siècle qui, au milieu de toutes ses prétentions à la hardiesse en philosophie, tremblait devant les oracles du jour, et ne se montrait brave que contre ceux qui ne pouvaient plus se défendre, et qui ne savaient pas manier les armes dont on s'était servi, dans les siècles précédens, pour repousser avec tant d'avantage les attaques des incrédules. Pour rendre un dernier hommage à la vérité, il faut reconnaître que si Hume marcha dans la voie de l'irréligion, ce ne fut point par respect humain, ou par crainte de l'anathème des philosophes fran-

çais ; mais parce qu'à une raison éminente il ne joignait pas les autres qualités de l'ame et de l'imagination, qui empêchent l'esprit philosophique d'avoir le dessus , et de nous égarer par ses fausses lumières.

Les philosophes écossais s'appuyèrent de l'autorité de leur compatriote qui avait réfuté ou plutôt pulvérisé les doctrines de Locke, pour élever l'édifice d'une philosophie purement morale sur les ruines de la théorie des sensations. Nous aurons occasion de revenir sur ces hommes recommandables, lorsque nous tracerons un tableau de la marche de la philosophie depuis l'époque de la révolution française.

La philosophie d'Edimbourg n'a eu que peu d'influence , si elle en a eu , sur le mouvement des esprits dans la Grande-Bretagne. Les principes délétères d'impiété, répandus d'abord par le déisme de Locke , et ensuite par les prédications philanthropiques de Rousseau et de Voltaire, brisèrent le ressort religieux qui avait fait toute la force des sectaires dans la révolution d'Angleterre. Ce royaume tomba dans l'*indifférentisme* des peuples du continent ; mais, plus sage qu'eux , il sentit l'importance de l'union de l'Eglise et de l'Etat ; il ne permit pas aux novateurs de dépouiller la religion dominante de ses hautes prérogatives , et de placer la hiérarchie en dehors de l'ordre public. La haine du christianisme, tout aussi ardente chez quelques Anglais que parmi les révolutionnaires du continent , n'est jamais allée jusqu'à vouloir séparer l'Eglise de l'Etat : ce que les seuls radicaux ont pu prétendre en Angleterre.

Les historiens supérieurs que ce pays produisit dans le dernier siècle, sont les plus beaux ornemens de la couronne littéraire à cette époque. Nous avons parlé de Hume; il nous reste à dire un mot de son rival, de Robertson. Plus déclamatoire, plus empesé, moins concis et moins élégant que Hume, Robertson lui est supérieur sous le rapport de l'érudition historique, quoiqu'il y ait encore beaucoup à rabattre, à cet égard, des éloges que lui ont prodigués ses admirateurs. L'auteur de l'*Histoire de Charles V* est un peu froid; mais il a de la conscience et de la modération : on doit lui tenir compte de l'intention qu'il a eue, dans l'introduction de cet ouvrage, de s'élever à une grande composition dans le goût des anciens. Cependant Robertson et Hume, se sont plutôt attachés à reproduire le genre diffus de Tite-Live que la manière large, majestueuse et éminemment dramatique de Thucydide et de Salluste. Ils ont aussi malheureusement suivi la division inventée par les historiens romains, et qui, par son ordre chronologique, empêche d'embrasser des masses d'événemens et de juger de leurs causes réelles. Robertson surtout est trop oratoire : il fatigue à force de réflexions dans le goût du siècle, et par lesquelles il se reporte sur le passé, non pour le juger dans son caractère propre, dans sa tendance particulière, mais à travers le présent trompeur des idées du dix-huitième siècle. Malgré ces reproches, les compositions historiques de Robertson, et surtout son *Histoire d'Écosse*, offrent des tableaux dignes d'éloges. L'amour de l'humanité dont l'auteur est animé entraîne doucement le

lecteur : on sent qu'il est sincère, et qu'il n'est point dicté par cette affectation philanthropique si fort en vogue de son temps.

Nous avouons que Gibbon nous paraît supérieur à ces deux célèbres historiens; il a conçu l'histoire en grand : il est vrai que son érudition est bornée sous plusieurs rapports. Il était étranger aux antiquités germaines, et n'avait qu'une connaissance superficielle des affaires de l'Orient et de l'histoire du mahométisme. D'étroits préjugés l'empêchaient peut-être d'approfondir suffisamment les questions religieuses et les controverses chrétiennes qui entraient dans son cadre : mais sous tous les autres rapports, il embrasse son sujet d'un vaste coup-d'œil, et le domine en homme de tête. On doit remarquer que, surtout pour un auteur du dix-huitième siècle, il n'est point rempli de ces déclamations philosophiques qui déparent l'*Essai sur les Mœurs*, qu'il paraît d'ailleurs s'être proposé pour modèle. Son style est, à la vérité, plein de faux brillans; mais il ne manque ni de dignité, ni d'intérêt, et l'on est forcé d'avouer qu'après Montesquieu, c'est l'écrivain qui, dans le dernier siècle, a eu le plus de poids et de gravité. Comme l'auteur de *l'Esprit des Lois*, il a su se placer au-dessus d'une foule de petits préjugés, pour apprécier les hommes et les choses, quoiqu'il appartînt à une école essentiellement frivole et irréligieuse. Cependant nous sommes bien loin de le comparer à Montesquieu pour l'extrême sagacité et la force des idées.

Nous avons déjà observé que les mœurs et la poli-

tique l'emportent en Angleterre sur la littérature. On y voit néanmoins les hommes marquans, les hommes publics ne pas dédaigner de prendre souvent la plume, sans être arrêtés par les ridicules préjugés du continent, où nul homme d'Etat n'oserait écrire, par la crainte d'être confondu dans la foule des littérateurs. Il en résulte que la littérature anglaise est à la fois plus grave et plus considérée que celle du continent. Les hommes de lettres de profession sont en petit nombre en Angleterre, et n'y font aucun bruit. Aucune nation n'a eu peut-être autant de versificateurs ridiculement inscrits par certaines biographies dans les fastes de la gloire; mais on les laisse rimer à leur aise, sans leur accorder plus d'importance qu'ils n'en méritent. En revanche, on n'y voit pas de cabale littéraire qui s'interpose entre un grand talent et le public.

Une branche de littérature qui a fait fortune dans la Grande-Bretagne, est le genre des romans. Un grand peintre de caractère, un homme d'un rare talent, Richardson, ouvrit la voie. Une foule d'auteurs subalternes, auxquels on a souvent fait une réputation ridicule, s'y précipitèrent après lui. Mais ce genre de composition en Angleterre ne séduit guère que les femmes : aussi y a-t-il dans ce pays un essaim de femmes auteurs, qui toutes sont célèbres dans leur coterie, et dont la postérité aura peut-être de la peine à se souvenir. L'esprit public et l'habitude de s'occuper de grands intérêts, ont préservé les Anglais des dangers de ce genre de lecture. La gaieté des Français

a été leur préservatif; mais en Allemagne, il est une époque où les romans ont énervé les esprits. Toutefois, si leur influence n'a pu porter atteinte en Angleterre au caractère national, elle n'en a pas moins exercé des ravages dans l'intérieur de la vie domestique, et les familles en ont même peut-être plus souffert dans ce pays qu'en Allemagne. La raison en est simple. Les Anglais ont conservé les mœurs indépendantes du moyen-âge, dont il n'y a plus aucune trace sur le continent. Chaque Anglais peut être libre et original impunément. Les romans de sensiblerie étant à la mode sur la fin du dernier siècle, plus d'un esprit romanesque transporta dans la vie privée les scènes d'une nature chimérique.

Au scizième siècle, on avait vu une révolution semblable dans les mœurs. Les romans de chevalerie étaient alors en vogue. La société se pénétra de leur esprit, jusqu'à ce que l'Arioste et Cervantes les eussent tournés en ridicule : mais leur influence communiquait au moins aux mœurs quelque chose de noble et de poétique, au lieu que les romans du dernier siècle produisirent un effet tout contraire. Le tour qu'ils donnèrent aux esprits ne fit que les affadir et les efféminer; la corruption se glissa dans les cœurs avec la sensiblerie, et les mœurs se pervertirent. Aucune lecture n'a porté plus d'atteintes au bonheur domestique, aucune n'a plus contribué à relâcher les liens du mariage, que celle des romans et des *tableaux de famille;* genre funeste, mis à la mode par Rousseau.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DE LA SITUATION MORALE

DE L'ITALIE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Au nombre des causes qui ont amené la nullité politique de l'Italie, on compte la chute de l'esprit républicain des villes et des fiefs du moyen âge; l'abaissement du pouvoir pontifical qui donnait jadis à tous les Etats italiens une unité morale, malgré les divisions du territoire; l'anéantissement du pouvoir impérial sur ces Etats depuis la nomination de Rodolphe de Habsbourg; la prépondérance exclusive de l'ombrageuse oligarchie de Venise; l'affaiblissement de la république de Gènes; l'invasion des Sforce, des Médicis, des Borgia, et en un mot de toutes les maisons souveraines qui, formées à l'école de Machiavel, faisaient une proie de leur patrie; la situation de cette belle contrée, présentée comme une pomme de discorde à deux dynasties étrangères, et devenant, suivant le sort des armes, le tombeau commun des Français et des Allemands; enfin le défaut d'esprit militaire, depuis que les Italiens ne se battaient plus qu'avec des troupes mercenaires. Toutes ces circonstances réunies avaient fini par faire d'eux un

peuple tout-à-fait étranger aux grands intérêts politiques de l'Europe. Ce n'est pas que l'Italie ne fût, au quinzième et au seizième siècles, une véritable pépinière d'hommes d'Etat. Elle fournissait toutes les cours de publicistes qui montraient aux autres peuples un caractère dégradé par l'habitude d'épuiser toutes les ressources de l'intrigue et de la corruption. Cette honteuse habileté, bonne tout au plus pour certains diplomates, ne saurait former des hommes supérieurs, justes appréciateurs du besoin des temps.

A l'esprit des affaires, on vit succéder en Italie le génie des arts, qui enflamma toute la nation. Non que les arts aiment la servitude et ne puissent s'accommoder de l'indépendance; ils avaient fleuri du temps de Giotto et de ses élèves, au milieu de la fureur des guerres civiles; mais ils furent un dernier refuge pour les Italiens jusqu'à l'invasion du genre académique, qui fut introduit par les Carrache, et qui perdit pour toujours le génie de la nation.

Nous avons vu ailleurs comment ces révolutions s'étaient opérées, et nous avons montré l'influence d'un des sophismes dangereux qui dénaturèrent le caractère de la plupart des peuples d'Italie, en leur offrant une fausse image de Rome et d'Athènes, qui flattait la manie démocratique du temps. La tendance d'Arnaud de Brescia, et de ceux qui l'ont précédé et suivi à Rome et dans le reste de l'Italie, ne nous a pas échappé; nous avons remarqué la dangereuse fermentation qu'excitèrent, dans plus d'une ville, les idées mal digérées de quelques savans du moyen âge, brûlant d'appliquer

leur érudition républicaine, et la croyant aussi facile à pratiquer qu'à acquérir. L'Italie fut en proie aux factions : on y vit la démocratie, l'oligarchie et la tyrannie se succéder en peu de temps, et corrompre Florence et les villes de la Lombardie : alors se réalisa le système de Machiavel, dont le matérialisme politique se reporte sans cesse au positif de la société, et ramène toujours l'Etat à de grossiers élémens. Depuis, il y eut en Italie des professeurs déclarés de despotisme et de démocratie ; et, comme nous l'avons vu, le despotisme s'arrêtant en route, la démocratie eut les avantages de la nouveauté ; mais Campanella chercha vainement, malgré l'insurrection dont il était le chef, à en faire l'essai sur la Calabre : l'alliance qu'il avait contractée dans ce but avec les Turcs fut en pure perte.

L'esprit du rationalisme, qui, appliqué aux affaires, penche vers les deux extrêmes de la tyrannie ou de la démocratie, embrasse, lorsqu'on le rapporte aux sciences et à la philosophie, le vaste ensemble de toutes les opinions irréligieuses, à commencer par un déisme abstrait, et à finir par un pur athéisme. Cet esprit se manifesta avec force, en Italie, par les prédications du moine Savanarole, et surtout par les intrigues d'Ochin et de la secte des Sociniens. Contrainte de fuir, cette propagande laissa, en s'éloignant, des traces profondes, et tous les politiques du pays lui vouèrent un culte secret. Fra-Paolo est plus qu'un hardi sectaire ; c'est un sceptique en fait de religion ; et l'oligarchie vénitienne le mit en avant pour sanctionner publiquement cette politique empruntée des Romains, que tout ce qui est

utile est permis. La philosophie naturelle de Galilée remit en vogue un épicurisme mitigé, qui avait déjà gagné, depuis quelque temps, les hautes classes, comme on peut le voir dans l'Arioste, poète favori des princes et des grands, et, quel que soit d'ailleurs l'éclat de son génie, suivant le système d'Epicure dans ses maximes et dans sa tendance.

Le dix-septième et le dix-huitième siècles ont été des époques de décadence pour l'Italie. Marini et Bernini, malgré leur faux goût, sont ceux dans qui l'on a vu briller les dernières étincelles du génie. Après eux on ne vit plus, dans la divine Hespérie, qu'un triste assemblage de pauvres rimeurs, de peintres froids et maniérés, et d'académiciens emphatiques : c'était un vide complet qui ne pouvait plus servir à cacher l'éclat d'une gloire passée, dont chaque jour affaiblissait la trace. La musique seule ranima un peu le génie éteint de la nation, empêcha l'enthousiasme des Italiens, qui avait été tout de convention, à cette époque, de rester sans objet.

C'est surtout la musique par excellence, la musique sacrée qui fournit les plus sublimes inspirations à Leo, à Durante, à Jomelli et à Pergolèse. La raison en est naturelle : c'est que la religion n'étant pas une affaire de morale et d'opinion, mais une chose vraie en elle-même, et par conséquent éternelle, échappait, dans ses rapports avec cet art, à l'influence de la philosophie et des doctrines nouvelles, et que les fausses idées qui corrompent la peinture, la sculpture, l'architecture et la poésie, ne purent avoir de prise sur la mu-

sique religieuse, qui ne se nourrit que d'accords divins. L'amour de la musique se changea, il est vrai, en *manie* dans la molle Italie; cela devait arriver chez des peuples dont les esprits n'étant pas portés aux affaires, et ne trouvant d'autre carrière que celle des intrigues de cour, se jetèrent avec fureur dans la seule issue ouverte à leur activité. Malheureusement, comme rien n'était plus placé dans son vrai jour, et qu'il ne restait aucune trace du grand, du simple et du beau, il fallut fausser même les accens de la vérité; et, de cette affectation, de ce goût factice et maniéré transporté dans la musique, dut résulter cette ridicule *mélomanie* qui a donné une si singulière teinte d'exagération au caractère italien, et qui a été poussée au même excès que le goût des autres frivolités littéraires. Tout était de commande, l'amour des beaux-arts, de la musique et de la poésie; au milieu de cet engouement, le sentiment du beau avait de la peine à se conserver, même à l'époque la plus brillante du génie musical.

Les académies d'Italie ont dû leur naissance à cet enthousiasme tout en paroles, à cette redondance ambitieuse d'expressions boursouflées qui ont jeté les Italiens dans les *concetti* et les bouts-rimés, qui ont réduit leur littérature à des opéras, et produit tant de mauvais ouvrages dans tous les arts, pendant la plus grande partie du dernier siècle. Les Italiens ont toujours été aussi démonstratifs sous certains rapports, qu'ils sont concentrés d'ailleurs. Quand ils virent qu'il n'y avait rien à faire chez eux; lorsque la première école d'hommes d'Etat, formée par Machiavel, eut été remplacée par

une foule d'intrigans subalternes, et que le pays devint le pourvoyeur des charlatans, des maîtresses, des soprani et des maîtres de chapelle pour la France, la Russie et l'Allemagne; lorsque enfin, après les Carrache et depuis Bernini, elle ne produisit plus de grands peintres, de grands sculpteurs, ni de grands architectes, et que les fades esquisses d'Albani et de Carlo Maratti, et les ébauches désordonnées de Pierre de Cortone furent mises au-dessus des chefs-d'œuvre des Pérugin et des Léonard, des Raphaël et des Corrège : l'enthousiasme de la nation fut bien obligé de se porter sur ces nouvelles institutions qui devaient relever la gloire des sciences et des beaux-arts. On vit, au dix-septième siècle, des académies sans nombre en Italie. Ici se réunissaient des grammairiens, dont la ridicule prétention était de fixer une langue avec des dictionnaires, livres d'honneur pour les paroles conservées, mais livres de mort pour toutes les autres, qui en étaient despotiquement exclues; là des dilettanti de toute espèce, faisant assaut d'improvisations poétiques, récitaient les vers les plus plats, pillés partout où ils pouvaient en trouver: ailleurs, on avait pour but d'encourager la sculpture, la philosophie et la physique; et toutes ces pompeuses institutions furent souvent décorées des titres les plus emphatiques, dont l'exagération peut être comparée aux pretintailles des costumes du dix-huitième siècle.

Les académies italiennes sont ce qu'il y a de plus opposé au véritable génie de la science et de l'art, tel qu'il existait dans les écoles des *Homérides*, des grands tragiques et des grands philosophes de la Grèce, dans

les monastères de l'Irlande, au huitième siècle, dans les universités et les sociétés maçonniques du moyen âge, et dans les écoles de peinture de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et des Pays-Bas, depuis le Giotto jusqu'au temps des Carrache. Enfin, rien n'est plus opposé au genre académique que toutes les époques où il s'est formé une véritable école de philosophie, de littérature ou de beaux-arts. Partout où l'on voulut introduire le despotisme, pour user les ressorts de ce vieil esprit d'indépendance qui se nourrissait dans les écoles, sans avoir besoin de faveur ni de commande, on essaya de transporter l'échafaudage des institutions scientifiques et littéraires des Italiens; c'est ce que fit pour la France le cardinal de Richelieu, mais avec une sorte de puissance et de dignité inconnues au-delà des monts.

L'impulsion que les Italiens avaient donnée à l'Europe, tant par la *philosophie expérimentale* et mécanique de Galilée et de ses partisans, que par les doctrines de Machiavel, renforcées de la politique vénitienne et de tous les sophismes hardis de Fra-Paolo, s'affaiblissait tous les jours, et n'existait plus que dans l'influence exercée par ses académies sur le reste de l'Europe, qui en établit d'après ce modèle. Le moment vint où l'Italie reçut à son tour, ainsi que tous les autres peuples, une impulsion étrangère: celle de la littérature française du siècle de Louis XIV et de Louis XV. Les cours d'Italie, il est vrai, habituées à donner autrefois le ton à l'Europe, ne se pressèrent pas de copier la cour de Versailles, et la *mode fran-*

çaise proprement dite y fit moins de progrès que dans les cours d'Allemagne ; mais les gens de lettres abandonnant tout à coup le clinquant des *cinquecentistes*, cherchèrent à devenir ce qu'ils appelaient *classiques*, en se traînant péniblement à la suite des grands poètes de France, et des petits littérateurs de cette nation, auxquels on avait fait une réputation gigantesque. Méconnaissant le génie de leur langue, comme le caractère national, ils se mirent à *franciser* leur langue, la corrompant avec méthode comme les auteurs espagnols, anglais et allemands, d'une partie du siècle dernier, avaient gâté la leur ; et l'italien ne perdit son ancienne emphase que pour devenir froid et monotone. La même prétention au genre classique, qui avait mis en France quelques entraves au génie du grand Corneille, perdit en Italie une foule de poètes médiocres, presque tous antérieurs à l'auteur du *Cid*. Maffei, grammairien de peu de talent, se mit à imiter Euripide et Sophocle, Corneille, Racine et Voltaire, qu'il se piquait de refaire. Ses idées prévalurent ; on vit se former une école de misérables critiques littéraires, qui, dans leur purisme, lancèrent anathème contre le génie assez audacieux pour oser plus que ne le permettaient leurs petites règles. Les Tiraboschi, les Gravina, les Césarotti, les Bétinelli et *tutti quanti* peuvent avoir plus ou moins de mérite comme compilateurs ; on peut trouver dans leurs écrits des notions plus ou moins précieuses sur les antiquités littéraires de leur patrie ; mais comme penseurs, ils ne sont rien, et ne s'élèvent pas même à la hauteur de Le Batteux

et des littérateurs de sa trempe. La littérature italienne languissait, frappée de ce froid mortel qui engourdit une société oisive, quand elle éprouva tout à coup, dans le dernier siècle, une révolution qui, quoique peu importante en elle-même, agita cependant les esprits dans cette belle partie de l'Europe, et eut une si grande influence sur les opinions philosophiques et politiques des Italiens.

L'Italie crut avoir retrouvé son ancien génie, ses poètes, ses politiques et ses hommes d'Etat, lorsqu'elle vit arriver quelques disciples de l'école française, répétant les maximes de la philosophie moderne, et affichant la prétention de surpasser les anciens et les modernes dans toutes les carrières, en philosophie, en littérature comme en sagesse. On mit Métastase au niveau de Racine, et Alfiéri sur la même ligne que Corneille, tandis que ce sont deux auteurs également dépourvus d'idées; mais cette stérilité qui leur est commune, ils emploient pour la déguiser, l'un, la fadeur d'un langage efféminé, l'autre, l'âpreté du style le plus rocailleux. Ils ont tous deux fait école en Italie. Alfiéri y est devenu le dieu d'une espèce de républicains, et Métastase l'idole des hommes de cour. Il est difficile d'être plus prolixe que Métastase, et plus concis qu'Alfiéri, et ils sont pourtant aussi monotones l'un que l'autre. Les confidens et les confidentes et toute la valetaille de l'un, ne paraissent pas dans l'autre; mais si le premier a des princes galans et des empereurs amoureux, l'autre a des tyrans sanguinaires et des républicains farouches, comme on en

voit sur les tréteaux du mélodrame. Métastase, accueilli à Vienne, fut le modèle des faiseurs d'opéras, et la providence de tous les compositeurs de l'Europe; Alfiéri n'eut pas, comme lui, les honneurs de l'universalité; mais il volcanisa des têtes vides; et quoiqu'il ait fini par devenir un des plus ardens adversaires de la révolution française, les républicains d'Italie le reconnurent pour chef.

Formés sur le modèle des démocrates français, avec un peu plus de prétention à ressusciter les anciens Romains, et avec quelques forfanteries de plus pour soutenir leur rôle de Brutus, mieux que ne l'avaient fait les Girondins, ils étaient évidemment taillés sur le patron des héros d'Alfiéri, dont cet auteur avait fait des patriotes à la romaine, en drapant tant bien que mal la toge antique sur leurs petites épaules. Cependant, pour être juste, même envers ceux qu'on serait tenté de traiter avec le plus de rigueur, en voyant le fol engouement de leurs contemporains, on ne saurait nier que Métastase, quoique inférieur même à Quinault, n'offre, dans quelques parties de ses ouvrages, des beautés vraiment poétiques. On trouve aussi quelquefois dans les froides tragédies d'Alfiéri des inspirations qui en font oublier la sécheresse : ceci soit dit pour apaiser le courroux des adorateurs de ces deux divinités littéraires.

(*La suite à un autre numéro.*)

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA*.

CHAPITRE VI.

§ VI. *Suite des guerres de Jarasandha. — Mort de ce roi et de Shishoupala.*

Les Pouranas, cités par Polier, ne placent pas les événemens dans la même série où ils sont placés dans le Harivansa. D'ailleurs les fables sont les mêmes, et l'ordre dans lequel se succèdent les incidens qui les composent, n'est pas d'une très-grande importance. Dans le Harivansa, dont M. Langlois donne un extrait, la mort de Cala Yavana n'a lieu qu'après les noces de Crishna et Roukmini. Dans les Pouranas, ce mariage semble postérieur à la mort de Cala Yavana. La même remarque est applicable au combat de Jarasandha

(*) Voyez le *Catholique* du mois de juillet.

contre les deux frères Crishna et Bala Rama qui échappent à l'incendie dans les flammes duquel Jarasandha espère les envelopper.

Bala Rama épouse Revati, fille du roi Reva. Le Reva est un fleuve qui descend des monts Revata, mont qui fait partie de la chaîne du Vindhya, et en occupe la région occidentale. A l'extrémité du Vindhya, s'étend le pays de Dwaraka, où Crishna est établi. Ainsi Bala Rama occupe les hauteurs du Guzurate, dont Crishna occupe les côtes. C'est là le vrai sens qu'on doit donner au mariage allégorique de Bala Rama. Il est possible cependant qu'il soit réellement devenu l'époux de la fille d'un prince indigène : il arrive souvent qu'en de pareilles traditions, le mythe serve d'expression à la vérité. Quant à Crishna, il se rend à Vidarbha, ville située au sud-ouest du Bengale, dans une contrée du même nom. Là régnait Bhishmaka, roi qui avait cinq fils et une fille extrêmement belle, du nom de Roukmini, c'est-à-dire la *dorée*.

Crishna et Roukmini brûlent, sans se connaître, d'un amour mutuel. Mais le frère aîné de la princesse la destine à un autre prince, Sivaïte ardent, Shishoupala, roi de Tchedi. Ce Shishoupala est, avec Dantavaktra (à l'énorme dent), l'un des ennemis les plus acharnés de Vishnou, par conséquent de Crishna, que Roukmi, frère de Roukmini, déteste également. Ces deux adversaires de Crishna, Shishoupala et Dantavaktra sont regardés comme des incarnations des géans Hiranyaksha et Hiranyakasipou, lesquels avaient transmigré, ainsi que nous l'avons vu plus haut, dans

les corps de Ravana et de Khoumbikarna. C'est ici que commence cette allégorie qui représente, sous le symbole des diverses épouses de Crishna, les divers pays où se répand son culte qu'adoptent les partisans de la Shakti, de Parvati, devenus les ennemis du Sivaïsme et les alliés de la doctrine nouvelle. Shishoupala est parent de Jarasandha et son ami. Tchedi, sa patrie et son royaume, se trouve situé près de l'empire de Cicata, et fait partie du Behar.

La princesse Roukmini envoie un message à Crishna qu'elle engage à venir briguer sa main et sa personne, dont Shishoupala doit bientôt devenir maître. Elle se mariera dans le temple de Parvati, où elle invite Crishna à l'enlever à son fiancé. Mais Shishoupala est sur ses gardes, ainsi que ses alliés et ses défenseurs, au premier rang desquels on distingue Roukmi, fils du roi de Vidarbha, et surtout Jarasandha. Tous s'écrient: « Nous embrassons la querelle de Shishoupala ; » nous l'avons juré, nous combattrons les héros en- » fans d'Yadou, s'ils se présentent pour enlever Rouk- » mini. » Le peuple se range du côté de Crishna, et les Kshatryias du côté de Shishoupala. Crishna, malgré sa naissance et son titre de Kshatryia, est avant tout le dieu, le héros du peuple. Il anéantit, comme Parasou Rama, les nobles de race héroïque, tout en embrassant la défense d'une partie de ces mêmes guerriers. On sait que les deux grandes branches des Kshatryias indiens se composent de la dynastie lunaire et de la dynastie solaire.

Roukmini, arrivée dans le temple de Parvati se

prosterne, et dans le silence de son ame, elle adresse à la déesse la prière suivante: « Déesse! je t'adore! » Epouse de Siva! je t'adore, toi et Ganesha ton fils. » Fais en sorte que Crishna m'enlève à mes rivaux. » Fais qu'il devienne mon époux. » En effet, Crishna escorté des guerriers de Bala Rama, enlève Roukmini, sous les yeux de Shishoupala lui-même, et se retire ensuite à pas lents, comme le chasseur qui vient d'enlever aux léopards la proie qu'ils allaient dévorer. Après un moment de consternation et de troubles muets, Jarasandha et les autres princes sentent leur fierté s'irriter, et la honte s'emparer de leurs ames: « Malheureux que nous sommes! s'écrient-ils; c'en est » fait de notre gloire. Les guerriers sont vaincus par » des bergers! Les biches timides ont triomphé des » lions. »

On ne doit pas perdre de vue que Crishna fut élevé parmi les pasteurs, qu'il est leur dieu, leur héros; que Vaisyas et Soudras l'adorent: et que tout Kshatryia qu'il est, c'est surtout des classes inférieures qu'il s'appuie pour opérer sa réforme. Il paraît que du temps de Crishna, Bhavani recevait les adorations de ces classes, et Siva était l'objet spécial du culte des guerriers.

Les frères de Roukmini, les fils de Bhishmaka, ou périssent en poursuivant le ravisseur audacieux, ou subissent une dégradation dont le signe extérieur consiste à porter la tête rase et les cheveux courts. On avait jadis infligé la même peine aux Saces, aux Persans, à divers ennemis des rois et des dieux de l'Inde:

ce châtiment rappelle la manière dont les Germains et les Scandinaves traitaient leurs adversaires vaincus. Le bruit de l'enlèvement de Roukmini se répandit au loin, et sema la terreur dans l'ame des Kshatryias. Quant aux princesses du sang royal, elles portaient une secrète envie à Roukmini, dont la destinée excitait leur jalousie. De toutes parts des filles de souverains se séparant de leurs pères et de la caste guerrière, leur ancien appui, pour voler vers Crishna, indiquent les divers pays qui se détachèrent de leurs maîtres pour se joindre aux domaines du conquérant. Je ne m'occupe ici que du sens historique de ces amours, et je laisse de côté leur signification mystique.

Il paraît que les hostilités furent interrompues pendant assez long-temps, car Crishna avait eu de Roukmini un fils déjà adolescent, au moment où plusieurs rois de l'Inde implorent son appui contre Jarasandha, leur oppresseur. Pendant l'intervalle, Crishna s'était allié aux Pandous, ses cousins : Jarasandha et Shishoupala avaient au contraire pris parti pour les Courous, frères aînés des Pandous. Nous savons déjà que Courous et Pandous étaient des Kshatryias de la dynastie lunaire, et que Jarasandha et Shishoupala appartenaient à une de leurs branches. Ceux-ci, ainsi que les Courous, étaient Sivaïtes, sectateurs de la religion ancienne. Les Pandous au contraire avaient embrassé la nouvelle croyance, la doctrine de Crishna.

Jarasandha, Shishoupala et les autres fils de la lune, alliés aux Courous, de la dynastie lunaire, veulent empêcher les Pandous d'offrir un grand sacrifice au-

quel Crishna lui-même assiste. Ils attaquent les Pandous et sont tous vaincus, excepté Jarasandha. Pour subjuguer ce dernier ennemi, les Pandous mettent en jeu la ruse. Crishna et les siens se déguisent en Brahmanes, et s'approchent de Jarasandha qui les reconnaît sous ce déguisement : « Que voulez-vous de » moi, leur demande-t-il, Brahmanes ? Quoique vous » soyez autres que ce que vous semblez, il suffit pour » que je vous accorde l'objet de vos vœux, que vous » ayez emprunté l'habit de Brahmane. Parlez! » Crishna demande à Jarasandha le combat singulier. Souriant avec un profond mépris, celui-ci se retourne vers les siens : « J'admire, leur dit-il, l'insolence de ce con- » ducteur de bœufs. Jamais il ne me résista : je l'ai » toujours vu fuir. Il me serait par trop odieux, je l'a- » voue, de me battre contre toi que j'ai poursuivi jus- » qu'au sein de l'Océan, alors que tu évoquas du mi- » lieu des flots, Dwaraka, pour y cacher ta honte. J'ac- » corde cependant le combat, mais non à toi. Sois mon » adversaire, ô Bhima, Pandava courageux. Voyons. » A-t-il autant de valeur qu'il l'assure? qu'il le prouve. » Que d'autres vêtemens lui soient donnés. Il a le choix » des armes. » A ces mots, Bhima s'empare de sa massue et s'apprête à combattre.

L'orgueilleux Jarasandha s'adore lui-même avant l'action, comme étant une incarnation du dieu Siva. Il baise ses propres mains et s'humilie devant sa personne sacrée. Sa massue frappe avec fracas la massue de Bhima; les armes tonnantes des combattans volent

en débris ; la voûte des cieux est ébranlée. Les deux héros s'attaquent tour à tour de la lance, de la hache, de l'épée, et leur lutte terrible dure tout un jour. Le soir, les Pandous s'asseyent à la table de Jarasandha et dorment sous le même toit que lui. Le combat se renouvelle le lendemain, plus terrible encore. Vingt-sept journées se passent de la sorte et ne produisent aucun résultat. Enfin Crishna, par un signe de la main, indique à Bhima comment ce dernier doit se saisir de son adversaire, pour déchirer le corps de Jarasandha en deux parts égales, et celui-ci succombe.

On adore encore dans l'Inde ce vieux Sandha, dont le tombeau est un objet de pèlerinage. Crishna, après avoir couronné son fils, retourna au sacrifice dont les Pandous, comme nous l'avons dit plus haut, avaient commencé la célébration. Cependant Shishoupala y paraît, et s'oppose aux honneurs divins que l'on veut accorder à Crishna. Il s'engage une lutte nouvelle, plus formidable encore que les luttes précédentes, et dont Shishoupala finit par être la victime. Sa mort est célébrée dans un poëme épique spécial, très-fameux dans l'Inde. Ainsi tombèrent les appuis formidables que le Sivaïsme comptait parmi les Kshatryias de l'Inde orientale. La lutte contre les Courons, Kshatryias de l'Inde occidentale, fut encore plus longue et plus sinistre. Il semble qu'alors, à la voix de Crishna, aidé des Yadous et Pandous, deux branches de guerriers qui se séparèrent de leur caste originelle, l'Inde se soit soulevée tout entière contre les Kshatryias. Quant

aux Brahmanes, Crishna, ayant pour appuis les Vaisyas et même les Soudras, paraît les avoir éclipsés momentanément.

C'est ici que je dois parler d'une nouvelle classe de Brahmanes qui s'introduisirent dans l'Inde. Ils vinrent du pays des Saces; on les nomma Mages ou Magas. Ce fut à Samba, fils de Crishna, qu'ils durent leur introduction. Jarasandha les retint dans le royaume de Cicata où ils s'établirent, et auquel ils donnèrent le nom de Maghada. Ces pontifes commencèrent l'ère d'une religion nouvelle dans la partie orientale de l'Inde, qui devint plus tard la patrie d'un Bouddhisme réformé, émanation du Vishnouvisme, mais émanation qui n'a point été greffée sur le Sivaïsme, comme l'a été le Bouddhisme de la Péninsule. Je ne puis m'expliquer comment le Sivaïte Jarasandha accueillit ces Magas, qui appartiennent au culte de Vishnou. On dit, il est vrai, que Samba tendit à introduire une scission dans cette religion; scission que l'on exprime par un symbole: Samba, dit-on, voulut débaucher les femmes de Crishna son père. Néanmoins le Sivaïsme de Jarasandha offrait un trop grand contraste avec le Vishnouvisme de Samba, pour que cette alliance semble explicable. Je crois donc pouvoir affirmer que ce ne fut qu'après la mort de Jarasandha seulement que le pays de Cicata se trouva transformé en Maghada, patrie des Mages, d'origine Sace, ou Scytho-Persane.

§ VII. *Les armes des Yadous répandent la religion de Crishna dans les diverses parties de l'Inde.*

Il faut, avant de parler de la grande guerre, qui fait le sujet du *Mahabharata*, dire un mot des conquêtes, des mariages de Crishna et de la guerre qu'il livre aux Ours de la Péninsule et aux rois de diverses parties de l'Inde centrale et orientale. Commençons par Jambavan, ours respectable, fils de Brahma, le même qui aida Rama à conquérir l'île de Ceylan, le même qui succomba sous les armes de Crishna : ce dernier, en revanche, épousa sa fille qui donna le jour à Samba, ce mauvais sujet dont nous avons parlé.

Le dieu du soleil, auquel Satyajit avait rendu les hommages d'un culte fervent, lui fit cadeau d'un escarboucle magique. Ce roi avait pour domaine un lieu voisin de Dwaraka. Crishna aperçut l'escarboucle de Satyajit et chercha à lui faire comprendre qu'il désirait la posséder ; mais Satyajit fit semblant de ne pas comprendre. Le roi, de retour chez lui, confia cette précieuse pierre, à son frère Pra-Sana qui l'emporta, la mit dans son turban, alla à la chasse et ne revint plus. L'escarboucle fut perdue. Satyajit accusa sourdement Crishna d'avoir assassiné Pra-Sana, pour lui dérober l'escarboucle. Alors Crishna, pour se laver de tout soupçon, emmena Satyajit dans les forêts où Pra-Sana avait chassé : on découvrit le cadavre de ce dernier ; mais le turban avait disparu. Les deux princes poursuivirent les traces d'un tigre gigantesque, qu'ils trouvèrent mort dans les environs. En avançant ils ren-

contrèrent les vestiges d'un ours également énorme, sous les griffes duquel le tigre semblait avoir expiré. Ces traces les conduisirent enfin au fond d'une caverne immense. Crishna y pénétra seul et déclara que son absence durerait douze jours.

Ailleurs cette caverne est nommée la Lune; et l'on y place la descente aux enfers. Mais il ne s'agit pas maintenant de l'allégorie mystico-astronomique. Nous avons seulement à nous occuper du combat avec l'ours Jambavan, dans le domaine duquel Crishna a pénétré, et de son mariage avec Jambavati, fille du roi des Ours. Les ours rendent hommage à Crishna dans leurs vastes Etats. L'escarboucle retrouvée par le Dieu est rendue par lui à Satyajit, qui lui donne en mariage Satya-Bhama sa fille. Partout, jusque dans les régions où Rama Chandra a pénétré sans y laisser de traces, le culte de Crishna s'établit. Quant à l'escarboucle, elle causa l'assassinat de Satyajit et brouilla les deux frères Crishna et Bala Rama. Reconnaissons ici la Richesse, source de division dans le monde; et la soif des conquêtes, besoin, ardeur de Crishna, passion que lui-même il expie.

Nous avons dit plus haut, qu'après la mort de Shishoupala rien n'arrêta le cours des triomphes de Crishna : triomphes marqués par ses nombreux mariages avec les filles des rois Sivaïtes de diverses régions de l'Inde. M. Langlois veut voir dans la personne de Crishna un sultan oriental, doué d'un génie voluptueux et tendre. Soit; mais à compter ses nombreuses concubines, il aurait été doué d'une sensibilité plus

expansive et plus puissante que tous les sultans qui ont existé depuis la création du monde. Je pense, avec cet orientaliste, que l'on a raffiné dans des temps plus modernes, le mysticisme védantiste qui joue un si grand rôle dans les fables de Crishna : ce dernier, en effet, est le Dieu vraiment populaire, le seul Dieu que l'on puisse nommer toujours vivant dans le paganisme de l'Inde. Ses amours ressemblent tout-à-fait aux amours des Soufis ou mystiques persans, dans leurs poëmes érotico-mystiques. C'est une volupté ineffable et divine, dont, malgré la pureté qui caractérise ordinairement la pensée première, l'expression est fort dangereuse pour l'imagination, surtout pour l'ardente rêverie de l'Orient ; c'est une pente couverte de fleurs, qui mène à un abîme.

Le type primitif des amours de Crishna est dans la Sakti son épouse, Lakshmi femme de Vishnou, la grace divine, émanant du maître universel de toutes choses. C'est la seconde nature. Le caractère de Lakshmi était originairement mystique. Une teinte de mysticisme se répandit de bonne heure sur Vishnou lui-même, quoiqu'il fût le dieu des héros. On ne doit pas confondre ce mysticisme avec l'ascétisme védaïque, lequel en diffère totalement. Après le triomphe de la religion de Crishna, le Sivaïsme, qui déjà avait reçu une empreinte ascético-brahmanique, contraire à sa nature primitive, devint mystique dans le sens des Vishnouvistes : de là une grotesque et bizarre profanation des sentimens les plus élevés de l'ame, unis aux plus impétueux désirs des sens. On a jeté sur Siva une

teinte du caractère de Vishnou et même de celui de Crishna. Les couleurs propres à Lakshmi se sont confondues avec celles qui distinguaient, dans l'origine, le caractère de Parvati. Mais cette fusion n'a pu avoir lieu qu'après que les premiers élémens sur lesquels reposaient les religions de l'Inde eurent été totalement méconnus et en proie à un oubli à la fois systématique et poétique.

Après tout, les princesses adoratrices de Parvati que Crishna enlève à leurs pères, les rois sivaïtes, pour les épouser ensuite, ne sont, comme nous l'avons dit plus haut, que des personnifications de pays conquis à la foi nouvelle. Ce sont les diverses régions où, malgré la résistance des Kshatryias, Crishna ou ses pontifes, soutenus par les armes des Yadous et Pandous, et encouragés par les Vaysyas et Soudras, introduisent cette nouvelle religion qui changea totalement l'état des esprits et bouleversa même les institutions originelles de l'Inde, où elle cherchait à introduire la confusion. Ainsi ces princesses doivent être considérées à la fois comme symboles de culte et de territoire; elles ont d'une part un sens local, géographique, historique; d'une autre, un sens mystique.

Entre ces princesses, séduites ou conquises par Crishna, l'une des premières est Sita, d'autres disent Laganajiti, fille du roi d'Ayodhya, de la dynastie solaire. Le monarque fait proclamer que l'époux de sa fille sera celui qui domptera sept taureaux sauvages et ploiera leurs fronts sous le joug. Le taureau sert d'emblème à Siva : les Rakshas se métamorphosent sou-

vent en taureaux. On reconnaît ici un mythe analogue à celui de l'arc du grand Dieu, de Siva, arme divine qu'il faut, selon les ordres de Janaka, roi de Mithila, briser pour obtenir la main de Sita sa fille. C'est un défi envoyé aux princes d'une religion contraire. Un Sivaïte pourra seul devenir l'époux de la fille des rois. Mais Crishna, comme avant lui Rama, en ont autrement décidé.

Crishna se partage lui-même en sept Crishnas, pour dompter les sept taureaux à la fois. Le prix de sa prouesse lui est accordé et il l'emporte déjà sur son char, lorsque furieux de son triomphe, les Kshatryias, ses rivaux, le poursuivent, comme après l'enlèvement de Roukmini. Tel est l'effet produit par la magie de Crishna, qu'une révolution subite a lieu dans l'ame de ces guerriers. Transformés soudainement en mendians humbles, en misérables vagabonds, ils s'approchent du Dieu, le front courbé dans la poussière. Arjouna, compagnon de Crishna, soulève avec le pouce, l'arc de la divine colère. Toute cette troupe s'enfuit comme fuit un troupeau de chèvres sauvages, à l'aspect du loup qui les menace.

Crishna triomphant, se rend d'Ayodhya à Bojapoura. Là il enlève de même à de nombreux rivaux Bhadra, fille du roi du pays. A Ouyjayini, Mitravinda devient sa proie; il enlève à Marva, la belle Lakshmana : ces trois princesses, jointes à Sita, à Roukmini, à Jambavati, fille du roi des Ours, à Satya-Bhama, fille de Satyajit (le possesseur de l'escarboucle), et à Kalindi, composent les huit épouses favorites du Dieu. On les

nomme Nayicas et on les distingue des simples bergères, amantes de sa jeunesse, à la tête desquelles se montre Radha, et dont le caractère est purement mystique.

§ VIII. *Le Sivaïte Shalya combat Pradyumna, fils de Crishna, qui reste vainqueur.*

On se souvient que Siva, courroucé contre Cama, dieu de l'Amour, qui l'avait blessé en lançant contre lui un regard de la belle Parvati, se vengea en réduisant Cama en cendres. Cama renaît dans la personne de Pradyumna, fils de Crishna et de Roukmini. Le Titan Sambara veut séduire Rati, épouse de Cama; elle lui résiste; et il la condamne à subir dans sa demeure les travaux de la domesticité. Dès que Pradyumna est né, Sambara, que sa magie instruit de la vérité, et qui sait que l'enfant n'est qu'une renaissance de Cama, si regretté de sa femme, l'enlève et le jette dans l'Océan. Un poisson avale Cama ou Pradyumna. Ce poisson est pris et porté dans les cuisines du géant. Rati l'ouvre, découvre l'enfant dans son ventre, le nourrit secrètement, et apprend enfin que c'est Cama lui-même, son époux. Rati lui donne des leçons de magie infernale, art qu'il employa toujours dans la suite et qui lui servit d'abord à tuer Sambara, son persécuteur et celui de Rati. Ensuite les deux amans s'élèvent au sein des airs, pour aller descendre à Dwaraka, où Crishna et Roukmini les reconnaissent. C'est ainsi que le culte et la divinité de Cama, que Siva avait étouffés, renaissent, grace à Vishnou ou Crishna. Ce

culte dont la racine primitive tenait au Brahmanisme védaïque, prit une nouvelle forme, en s'alliant à la religion de Crishna. Observons que Pradyumna, pour combattre les géans, leur emprunte les armes de la magie qui leur est propre, tandis que Crishna opère toujours par la Maïa qui lui est inhérente et non par la magie ou métamorphose des démons.

Au nombre des amis de ce roi Sishoupala, dont nous avons conté les malheurs, se trouvait le roi Shalya, qui, lié à Sishoupala par une affection intime, avait juré de venger sa mort. « Si je n'extermine cette race » des Yadous, je renonce, s'écrie-t-il, à l'honneur » d'être Kshatrya ! » Dans la soif ardente de vengeance qui le dévorait, Shalya ne pouvait vivre sans se baigner aux flots du sang de son ennemi. Lorsqu'il vit que Crishna ne pouvait être vaincu par nulle puissance humaine, il eut recours à Siva, et, pendant une année entière, se soumit aux mortifications les plus cruelles, jeûnant tout le jour, et le soir mangeant une poignée de terre. Siva lui apparut enfin : « Que me veux-tu? » — Je veux vengeance de mes ennemis. — Tu l'auras, » à mesure pleine. »

Plus magicien encore que guerrier, Shalya saisit le moment de l'absence de Crishna pour porter la guerre devant Dwaraka. De continuels combats se succèdent, pendant lesquels Shalya et Pradyumna, qui commande à Dwaraka, font assaut de magie. On croirait lire un combat des Mileadh irlandais contre les Tuatha-Dadan du même pays. Crishna revient enfin, au moment où les prestiges de Shalya vont être funestes à

Pradyumna. Le dieu dissipe ces illusions. La force de la vérité, seul prestige mis en usage par Crishna dans ses combats, paraît avoir détruit du même coup, la magie de Siva, le culte des démons. Deux frères de Shishoupala, entre autres Dantavaktra, mordent la poussière. Ainsi meurt et s'éteint cette ligue formée par Cansa, et dont les acteurs principaux ont été Jarasandha, Cala Yavana, Shishoupala, Shalya et Dantavaktra. Les seules armes des Courous protègent dorénavant le Sivaïsme. Le terrain change; et une lutte nouvelle va commencer. Cependant avant que le nouveau culte étende paisiblement son empire, même dans les contrées soumises à sa puissance, bien des difficultés restent encore à aplanir.

§ IX. *Crishna achève d'assujettir les Kshatryias de la partie orientale de l'Inde. Il y établit les enfans de son frère Bala Rama, et affermit le système de ses conquêtes.*

Le souverain de Prayaga (1), Poundarica, qui dispute à Crishna la qualité d'être une incarnation de Vishnou, lui adresse un envoyé. Crishna, assis sur son trône, reçoit cet ambassadeur qui lui parle en ces termes, de la part de son maître : « Moi, Poundarica, » je suis le véritable Crishna, fils de Vasoudéva. C'est » moi qui suis venu pour arracher la terre à l'oppres- » sion sous laquelle elle gémit. Imposteur ! de quel » droit oses-tu usurper le rang qui m'appartient? Je

(1) Allahabad.

» connais la noirceur de ta scélératesse. Mais, veille » sur toi-même. Qu'un combat singulier décide à la » face de l'univers, lequel de nous deux est le dieu vé- » ritable. »

Crishna marche contre Poundarica, qui a pour allié Bhoumassoura son frère, celui des Daityas qui a juré la plus violente haine à Crishna. Ici se trouve parfaitement accomplie la fusion des Daityas et des Kshatryias. Siva lui-même combattant pour Poundarica, se trouve présent sur le champ de bataille. Crishna est vainqueur. « Souviens-toi de ton message, crie-t-il à celui » qui usurpe sa ressemblance. Dis, qui de nous deux » est l'imposteur? Renonce à te parer de mes insignes : » je t'accorderai mes faveurs et mes graces. Sans cela, » tremble! Mon châtiment t'attend. » Poundarica s'obstine dans son orgueilleuse prétention. Il est anéanti.

Deux des Nayicas, Roukmini, la première d'entre elles, et Satyabhama, la troisième, ne cessaient de se disputer le cœur de Crishna. Satyabhama engage son époux à combattre Indra, pour lui enlever l'arbre de la sagesse et le planter ensuite dans le jardin de Satyabhama : c'est encore elle qui porte Crishna à s'armer contre les parens de Roukmini qu'il écrase de son pouvoir. Crishna fait ensuite avec Satyabhama le tour de l'Inde (de la terre et des cieux). Ils arrivent aux Etats du titan Bhoumassoura : c'est le frère de ce faux Crishna que nous avons appris à connaître sous le nom de Poundarica. La terre s'appelle Bhoumi ; et Bhoumassoura est le maître de la terre (de l'Inde). Après avoir détrôné Indra, ce Titan gouvernait les cieux et retenait

en captivité seize mille princesses, filles de rois, dont il avait usurpé la puissance. C'est le même roi que Naraka, souverain de Pragyotisha, sur les frontières de l'Asam. Crishna le tue et rend ses Etats à son fils Bhagadatta. Le Bhagavat Pourana (dont Ouseley nous a donné un extrait, d'après une traduction persane), attribue à Naraka tout ce qui, dans Polier, se trouve attribué à Bhoumassoura. Bhoumi, la terre, mère de Naraka ou Bhoumassoura, va se plaindre auprès de Crishna, de la méchanceté de son fils. Le dieu se résout à lui prêter secours.

Satyabhama, épouse de Crishna, désire voir le fort aux sept enceintes, que Naraka occupe. Ces sept enceintes sont une reproduction des sept étages de l'univers, des sept cieux, des sept terres, des sept mers qui le composent. Bhoumassoura refuse à Crishna d'entrer dans le monde ou dans son royaume. Il lui oppose sept généraux, sept puissances, sept génies. Crishna les bat en sept combats, ou sept époques (Manwantaras, époques de la création). On sait que les Etats de l'antiquité représentaient des mondes et que leurs souverains étaient les dieux de ces mondes.

Après la prise des sept forteresses, Bhoumassoura aux cinq têtes (symbole des cinq élémens), est tué. La déesse de la terre est émue de douleur à cette nouvelle, malgré la méchanceté et l'ingratitude de son fils. Toute éplorée, elle se jette aux pieds de Crishna et lui demande à grands cris la grace de son petit-fils; elle supplie aussi Satyabhama, épouse du Dieu, de se joindre à ses prières, et lui offre, pour la rendre favo-

rable à son dessein, un riche collier de pierreries. Crishna accorde à la terre la grace qu'elle lui demande, et inaugure lui-même le jeune homme en le plaçant sur le trône de ses ancêtres. Crishna délivre ensuite les seize mille prisonnières, les épouse toutes et les conduit à Dwaraka. Son Harem se compose alors de seize mille et huit sultanes, en y comprenant les huit Nayicas. Satyabhama, compagne de Crishna, dans ce voyage allégorique, obtint d'Indra cet arbre de la sagesse que, suivant une autre leçon du même mythe, Crishna lui avait enlevé par la violence.

Ce n'est pas, je le répète, l'interprétation mystique de ces fables qui m'occupe. Je veux seulement saisir le fil historique des faits. Plus tard, le reste trouvera sa place dans une exposition du Vishnouvisme.

Crishna prête ensuite son secours à Bala ou Bala Rama, son frère, contre Banasura, souverain de l'Allahabad. Ici commence une ère spécialement remarquable dans l'histoire de l'Inde antique. Les enfans du soleil cessent de gouverner la contrée des Prasiens, le Prachi, les régions orientales. Ils sont remplacés par les Balipoutras, fils de Bala ou Bala Rama, le Yadava, le Yadou d'origine. Auprès de l'empire de Cicata, dont les premiers maîtres religieux avaient été les Brahmanes, issus de Kashyapa, venus du Kashmir, dans la nuit des temps reculés, et remplacés ensuite par les Magas ou Mages, du pays de Saca, des Sacas; auprès de cet empire de Cicata, s'éleva l'empire de Palibothra, célèbre par ses relations avec Alexandre-le-Grand et ses successeurs. Ces Magas qui adoraient Vishnou,

sous le nom de Mitra, avaient quitté la Bactriane (Saca-Dwipa) pour se rendre sur les bords du Gange, et s'étaient établis à Canycoubja (Canoje), antique cité de l'Agra, située à peu de distance de Mathoura. De là, ces mêmes Mages avaient étendu leurs rameaux dans plusieurs régions de l'Inde orientale. Il faut que l'on se rappelle ici ce que nous avons dit d'eux, quand nous avons raconté les derniers momens de Jarasandha.

Canoge, qui s'écrit en langue sanskrite Canyacoubja, dut le surnom de Gadipoura, à un frère de Crishna et de Bala Rama, nommé Gada. Quand les fils de Gada partagèrent entre eux les contrées orientales, ils obtinrent une partie de l'Allahabad, et le district de Gadipoura (Gazipour) fut nommé d'après eux. Ainsi les Vishnouvistes de l'Orient, qui tous sont venus de Canoge avec leur culte, se divisent en deux grandes branches qui possèdent l'Allahabad, et dont l'une descend d'Angada, fils de Gada ; l'autre d'Angada, fils de Bali, Bala ou Bala Rama. Les deux Angada étaient fils de deux frères de Crishna, et par conséquent neveux de ce Dieu. Il paraît que le second des Angada, s'est confondu avec un troisième Angada, être mythologique, fils de Vali, singe vaincu par Rama, et dont nous avons fait mention, à propos du Ramayana.

Trois grandes cités, bâties par Banassoura, furent détruites par Bala Rama, qui les releva, et y fit régner une croyance nouvelle. Ceci rappelle Tripoura et la triple cité des trois géans, parmi lesquels nous avons remarqué Sourapurpana leur aîné. Selon Wilford, ces

cités seraient Mahabalipour sur la côte de Coromandel, cité que Siva et Crishna se disputèrent dans de sanglans combats : Balipoura, dans la province de Beder, située dans l'intérieur du Décan : et enfin Palipoutra sur le Gange. Cette dernière ville dont on croit que la moderne Patna occupe le site, devint, comme nous l'avons vu, Palibothra, capitale célèbre des Prasiens. Il paraît que les desceudans de Jarasandha y ont supplanté par la suite les Balipoutras. Bélus, l'Hercule indien, qui fonda cette ville, selon Cicéron, doit être le même que Bala ou Balas, frère de Crishna.

Le Sivaïte Vanasoura ou Banasoura, régnait à *Casi*, (Benarès), métropole de l'antique Sivaïsme, où le Vishnouvisme n'a jamais pu se consolider. Ce Titan, fils du soleil, avait fait enlever le fils de Pradyumna, petit-fils de Crishna. Sa propre fille devint, ainsi que toutes les princesses, adoratrices de Bhavani, éperduement amoureuse du jeune homme, et l'enleva à son tour. Vanasoura en est instruit; cet orgueilleux, que Siva avait doté de facultés surnaturelles, se croit invincible, et ne craint qu'une chose, c'est de ne pas rencontrer d'adversaires dignes de lui. « Tranquillise-» toi, lui dit Siva. Quand tu verras tomber ce drapeau » qui flotte au sommet de mon temple, il se trouvera » un ennemi que tu pourras combattre. » En effet, Vanasoura apprend l'infidélité de sa fille; et au même instant le drapeau tombe. Les amans plongés dans une profonde sécurité sont renfermés dans leur appartement, quand Vanasoura vient les surprendre. La prin-

cesse fuit; le jeune homme, qui ignore le métier des armes, est jeté en prison. Crishna accourt pour le délivrer.

La lutte s'engage alors entre le roi de Casi et les Yadous. Les forces de ce dernier diminuent chaque jour : il invoque Siva, qui paraît avec des troupes nombreuses, toutes composées de ses adorateurs les plus fidèles, les plus exaltés. Siva vaincu s'enfuit dans Casi; Vanasoura est puni de son obstination par la privation de toutes les facultés extraordinaires que Siva lui avait communiquées. Il eût subi un châtiment plus rigoureux, si Siva n'eût pas fléchi le genou, et pour lui-même, et pour Vanasoura, dont la fille épouse enfin, d'une manière légitime et solennelle, le petit-fils de Crishna.

Ce que nous venons d'indiquer, suffit pour faire comprendre quel genre de triomphe obtint le Vishnouvisme sur le Sivaïsme, et combien cette croyance est intimement alliée à l'antique histoire de l'Inde.

§ X. *Alliance de Crishna et des Pandous contre les Courous ; et symptômes qui annoncent la grande guerre* (Mahabharata), *guerre dont l'objet était la possession de l'Inde* (Bharata).

La guerre dont je vais parler, décida des destinées du Sivaïsme qui fut vaincu dans l'Inde tout entière. Ce culte se rétablit, mais ne retrouva jamais la splendeur de sa domination antique. Sous ce rapport le Siva Pourana est extrêmement curieux à étudier. Tout en avouant la défaite du culte de Siva, défaite

qu'il ne peut nier, il essaie de lui imputer à honneur ce désastre même. Aussi les Pouranas vishnouvistes, témoignages de la victoire du Vishnouvisme, se rapprochent-ils davantage de la vérité historique.

Santanou, descendant de Courou, frère de Yadou, et le grand ancêtre de la dynastie lunaire était le bisaïeul des deux branches des Courous et des Pandous, dont le nom figure dans le Mahabharata d'une manière si tragique. Santanou, dans une existence précédente, avait été Gana ou disciple de Siva, et se rendait fréquemment au Cailasa pour rendre hommage à ce dieu. Sous cette forme, et dans cette première existence, ce Gana eut le malheur de concevoir une passion indomptable pour Ganga, la déesse du Gange, fille et épouse de Siva. Ganga répondit aux ardens regards du dévot Gana, par des œillades plus ardentes encore : Siva le punit de sa témérité, en le métamorphosant en singe ; puis il répudia Ganga comme adultère, la força de s'unir à son amant devenu singe, et chassa pour jamais les deux coupables de sa présence.

Ganga suit le singe dans la forêt : mais comme elle redoute la colère de son époux, elle demeure chaste à ses côtés. Le Gana meurt, et Ganga se brûle sur son cadavre. Siva n'est pas encore fléchi ; l'ame des deux coupables n'obtient pas encore grace devant ses yeux. Il condamna Ganga et le Gana à subir une transmigration nouvelle, dans laquelle ils donneront le jour à des enfans. Le Gana renaît sous la forme de Santanou. Ganga est trouvée sur les bords du fleuve Gange. Le roi de Canyacoubja (Canoje) l'adopte. Elle

épouse Santanou, sous condition qu'il la laisserait maîtresse du sort de ses enfans. Elle agit alors comme Cansa dont nous avons parlé plus haut, et les mêmes événemens lui arrivent. Elle noie ses six premiers enfans ; mais Santanou préserve le septième, et viole ainsi sa promesse. Ganga disparaît aussitôt dans les flots du Gange. Ce septième fils est Bhishma : de tous les personnages qui se meuvent dans le Mahabharata, c'est la figure la plus imposante.

Bhishma, quoique Kshatryia, est élevé par Parasou Rama, le Brahmane sivaïte, destructeur des Kshatryias. Voici comment Bhishma, blessé à mort sur le champ de bataille, à un âge qui dépasse de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, raconte à son arrière-petit-neveu, Sivaïte comme lui (Duryodhana, chef des Courous), l'éducation qu'il a reçue dans les bois.

« J'étais très-jeune encore, lorsque Parasou Rama, le célèbre archer, vint trouver le roi Santanou mon père. Ce dernier le pria de m'apprendre l'art de bander un arc, et je devins son disciple.

» Douze ans s'écoulèrent, et mon précepteur parut pour la seconde fois à la cour de mon père. Là il parla avec mépris des Kshatryias, dont un grand nombre avait succombé à l'effort de son bras, sans qu'un seul se fût trouvé capable de se mesurer avec lui. Je fus choqué du dédain dont il accablait notre caste, et je blâmai vivement son orgueil. « Certes, » m'écriai-je, Dieu aura créé des êtres plus puissans » que vous, et l'humilité vous conviendrait davan-

» tage. » — « Je te défie, me répliqua Parasou Rama, » de me citer qui que ce puisse être qui se trouve au-» dessus de moi. » Il mêla ensuite l'ironie à ce superbe discours. « Je combattrai ceux que tu voudras me dé-» signer. » Courroucé, je m'offris à le combattre moi-même, et je ne me laissai pas ébranler par la dérision avec laquelle il traitait ce qu'il nommait ma téméraire audace.

« Notre lutte dura douze ans. Les chances du combat demeuraient égales, si bien que les dieux Brahma et Vishnou, accompagnés de Siva, descendirent des Swargas, et nous offrirent leur médiation. Parasou Rama voulait que je lui fisse des soumissions. Les dieux, pour m'engager à y consentir, me représentaient que mon ennemi était Brahmane, et l'incarnation d'un dieu. — « Je ne le nie point, répondis-je, mais l'objet » de notre lutte n'est point ce titre que je suis loin de » lui contester. Quels sont, répondez, les devoirs pre-» scrits aux Brahmanes par les livres sacrés, et ceux » prescrits aux Kshatryias par les mêmes livres? » — « Les Brahmanes doivent se livrer à la prière, les » Kshatryias au métier des armes. » — « Si vos livres, » qui imposent ces lois, sont d'origine divine, forcez » Parasou Rama le Brahmane, à me céder le prix du » combat, à moi Kshatryia de naissance : ou bien jetez » aux flammes ces livres qui n'ont rien de sacré, et je » me jette aux pieds de Parasou Rama, devant lequel » je dépose mes armes. » Les dieux se tournèrent alors vers Parasou Rama, et s'écrièrent : « Il a dit vrai. Les » Sastras l'ordonnent ainsi. Si tu continues à brandir

» les armes, l'autorité des livres saints est en danger. »
Alors Parasou Rama me céda la victoire, et ma gloire retentit dans toutes les régions de l'univers. »

Ce passage et plusieurs autres, où les Brahmanes sont représentés comme abandonnant Parasou Rama à cause du sang qu'il a versé, prouvent évidemment qu'ils ont été forcés de relever l'ordre abattu des Kshatryias, sinon par humanité, du moins par politique. Peut-être ont-ils craint que les aborigènes ne se prévalussent contre la caste brahmanique elle-même, de la destruction de la caste guerrière. Peut-être ont-ils cru nécessaire de ne pas pousser au désespoir les Kshatryias, toujours redoutables, même dans leur chute.

Le même Bhishma dont nous venons de parler, accomplit un voyage céleste, dans lequel se trouve indiquée de la manière la plus précise la position inférieure du Sivaïsme par rapport au Vishnouvisme. Nous insérons ici ce fragment, d'après l'extrait abrégé que Polier a donné du Mahabharata :

Bhishma eut la curiosité d'assister à une entrevue entre Brahm, l'Etre suprême, et les trois dieux de la Trimourtti. Brahma et Siva parviennent au pays des ténèbres, et ne peuvent plus avancer. Vishnou est obligé d'illuminer l'espace pour leur faire retrouver leur route. Plus loin, le taureau de Siva, le cygne de Brahma, succombent de fatigue. Vishnou prend les deux dieux en croupe sur son aigle Garouda. Arrivés à la région de la lumière, Siva et Brahma sont éblouis, et ne savent dans quel lieu ils se trouvent.

Vishnou arrête ses regards sur cette clarté : « C'est là, leur dit-il, la résidence du dieu suprême. »

Ensuite Siva et Brahma demandent une audience qui leur est refusée. Ils disent leurs noms et croient obtenir un facile accès ; mais l'Être-Suprême n'a jamais entendu parler ni de l'un ni de l'autre. Vishnou approche : son corps se consume à l'instant même, et ne fait plus qu'un avec l'Etre-Suprême, Brahm. Ensuite, recevant l'ordre de s'incarner en Crishna, Vishnou reparaît sous sa forme première et conduit les Dieux, ses collègues, au Vaicountha, son propre paradis, son Olympe. Ils traversent des milliers de salles, dans lesquelles Siva et Brahma s'étonnent de trouver mille Sivas, mille Brahmas, tous absolument différens de leurs homonymes. Partout cependant il n'y avait qu'un seul Vishnou. Les deux collègues de ce Dieu, humiliés par ce spectacle, comprirent que leur importance n'était rien, comparée avec celle de Vishnou, puisqu'il existait seul, tandis qu'une foule de créatures portaient leurs noms et leurs attributs.

Bhishma, guerrier athlétique, était en même temps un saint d'un ascétisme gigantesque, semblable à celui des Rishis. Son refus constant de se marier désespérait sa famille. Enfin il choisit une nouvelle épouse à Santanou son père, et cette femme donna naissance à une race nouvelle. Son extrême austérité finit par le pousser au même excès qu'Origène, et par lui faire accomplir le plus bizarre sacrifice dont un guerrier de nom illustre se soit jamais avisé. Sa pudeur alla plus

loin encore et devint même la cause de sa mort. Quand il combattit Crishna, à la tête des Courous, toutes les générations de mortels, qui s'étaient succédé depuis Parasou Rama jusqu'à Crishna, lui apparurent pour disparaître : et cet aspect lui rappelant les idées de mariage qu'il ne cessait de combattre, il succomba.

La fille d'un roi voisin des Etats de Santanou, nommée Sikhandi, devint éperduement amoureuse de ce Bhishma qui repoussa avec douceur, mais avec une sévérité inflexible, les avances de la princesse. Elle jura de ne jamais épouser d'autre homme que lui, et sa vie se consuma dans le célibat. Humiliée et indignée, elle jura vengeance contre Bhishma, et fit serment de ne prendre de repos qu'après lui avoir arraché le jour. Cette femme outragée se dévoue à la mère des Dieux, Bhavani, qu'elle invoque en lui demandant le pouvoir de se venger. La déesse l'exauce, mais ne lui accorde cette faculté qu'à l'époque de la guerre du Mahabharata. La victoire des Pandous contre les Courous, dépend de la mort de Bhishma. Sikhandi se déguise en homme, et prend rang dans l'armée des Pandous. C'est elle qui un jour commande la bataille. Bhavani pousse son bras furieux. Bhishma tombe. Le sort des Courous est décidé. Ici, comme ailleurs, l'union de la Shakti et de ses partisans (de la religion populaire) avec le culte de Crishna, entraîne la chute des Kshatryias et de leur Sivaïsme. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

Un fils de Santanou, enfant d'un second lit, Vichitravirya eut, de trois de ses femmes, trois fils. Après

s'être brûlé vivant, en expiation des soupçons qu'il avait conçus contre sa propre mère qu'il croyait coupable d'inceste avec Bhishma, fils de son époux et de sa première femme Ganga, il laissa ses trois femmes enceintes. Leurs trois fils furent Dhritarashtra, Pandou et Vidoura. La mère de ce dernier était une esclave, et Vidoura ne pouvait prétendre à la puissance de son père. Bhishma, leur oncle, devint leur tuteur.

L'aîné, Dhritarashtra, donna le jour à cent un fils, nommés les Courous, et dont l'aîné était Duryodhana, ce Deriades que Nonnus a placé dans ses Dionysiaques. Bhishma, oncle de ce Dhritarashtra, qui était aveugle, et dont l'intelligence était débile, chargea des soins du gouvernement Pandou le fils cadet, jeune homme d'un grand caractère et d'un talent remarquable. Ce fut la première source des divisions qui déchirèrent cette famille.

Pandou épousa la sœur du père de Crishna, Vasoudeva. Elle s'appellait Kounti. Cette Kounti, avant son mariage, était une des ardentes sectatrices de Bhavani qui lui apprit des *mantras*, ou formules magiques, dont la princesse voulut un jour essayer la puissance. Elle évoqua le dieu du soleil, qui apparut en effet, mais qui exigea de la princesse un prix de sa complaisance et la rendit mère de Karna. Ce Karna fut d'abord le plus fidèle allié de Jarasandha. Ensuite il s'unit aux Courous, quoique sa mère, devenue femme de Pandou, eût mis au monde les Pandous. Bhishma qui savait seul le secret de la naissance de Karna, le fit élever mystérieusement à la cour des Courous. Il y gran-

dit ; et c'est lui que nous voyons dans le Mahabharata commander contre Crishna une grande bataille. Ainsi nous possédons dans la personne de Karna une incarnation de l'ancien dieu du soleil, Sourya, allié à la fois du Brahmanisme et du Sivaïsme. Crishna au contraire est une incarnation du nouveau dieu du soleil, Mitra ou Bhagavan, qui n'est autre que Vasou ou Vishnou.

Pandou, égaré à la chasse, se fit un jour attendre long-temps. Sa femme Kounti, à laquelle les soins domestiques étaient confiés, craignit que son époux ne dépassât l'heure où le soleil éclaire encore l'horizon et se trouvât hors d'état de prendre son repas. Pour retarder la marche de l'astre du jour, elle s'avisa d'un moyen bizarre. Connaissant la galanterie de Sourya, dieu du soleil, elle pria Madri, seconde femme de Pandou, de monter sur la terrasse du palais et d'attirer sur elle les regards amoureux de Sourya. En effet le Dieu, séduit par les charmes de la belle Madri, s'arrêta pour la contempler, et retarda son coucher de plus d'une heure. Le roi revint, mais chargé du poids d'une malédiction. Pendant cette chasse, dont le plaisir trop vif avait égaré ses pas dans la forêt, il avait lancé son dard sur un saint pénitent, en croyant frapper une bête fauve ; et le pénitent l'avait maudit en lui prédisant qu'il trouverait la mort au sein de l'amour même, et dans les bras de ses deux épouses.

Depuis ce moment Pandou resta chaste : mais sa race allait s'éteindre. Kounti, pour remédier à un malheur dont elle sentait toute l'étendue, s'avisa de recourir

aux dons magiques que lui avait faits Bhavani. Elle dit à son époux comment elle en avait déjà fait usage, et quel en avait été le résultat. Pandou l'autorisa à employer ce facile moyen de continuer sa race. Elle invoqua donc Yama, dieu de la mort et de la justice, et donna naissance à Youddhisthira : Vayou, dieu du vent, qui fut père de Bhima, plus fort à lui seul que Siva et Brahma; enfin Indra, dieu de l'atmosphère, qui la rendit mère d'Arjouna. Ces trois enfans sont les aînés des cinq Pandous. Madri, seconde épouse de Pandou, obtint ensuite de Kounti l'un des précieux dons de Bhavani, évoqua à son tour les deux Aswins ou Gémeaux célestes, et mit au monde Nakoula et Sahadeva, les deux derniers Pandous. Tels sont les cinq Pandous, cousins et antagonistes des Courous. Après la mort de Pandou, Duryodhana lui succéda et gouverna à la place de son père aveugle. Alors les Courous, qui détestaient les Pandous, commencèrent à les persécuter cruellement, et ces derniers furent dépouillés de toutes leurs possessions par Duryodhana. Alors Crishna indigné, manifesta, pour la première fois, la mission qui lui était confiée, et prenant hautement le parti des Pandous, se rendit à la cité d'Hastinapoura, siège de l'empire des Courous.

Lorsque Duryodhana vit Crishna se porter arbitre dans la querelle des Pandous et des Courous, il lui parla ainsi : « A quel titre oses-tu, Crishna, te faire
» juge de ces dissensions de famille? Comment oses-tu
» devenir juge des Kshatryias, toi pâtre, élevé parmi
» les pâtres (Gauvansas); toi, conducteur de bœufs,

» toi dont la jeunesse a grandi au milieu des trou-
» peaux, et qui ne sais que les conduire au pâturage?
» Ne sois pas assez téméraire pour me reparler en
» leur faveur. Quiconque aime la vie suivra le même
» conseil. » Crishna lui répond par des menaces, et exhorte les Pandous à se préparer au combat et à la vengeance.

Dans cette guerre, comme dans celle de Jarasandha, on voit qu'il n'est pas seulement question d'une religion nouvelle, mais d'un soulèvement des Vaisyas contre les Kshatryias : les pâtres font partie de la caste des Vaisyas. Il est évident que les Kshatryias appartenaient à la race conquérante et les Vaisyas à cette portion de la race conquise, qui n'avait pas été totalement asservie, mais qui avait conservé une portion de ses terres et de ses pâturages. Quand l'industrie, l'agriculture, eurent accru la puissance des Vaisyas, ils secouèrent le joug des vainqueurs. Cette révolution à laquelle les tribus pastorales semblent avoir donné l'impulsion, aura occasioné ces conquêtes, migrations et établissemens des Yadous, Yadavas (Kshatryias de naissance, mais alliés aux pasteurs ou Gauvansas), conquêtes et établissemens dont nous avons déjà fait mention à l'occasion de l'envahissement du Guzurate, de diverses parties du Decan dans l'Inde méridionale et de l'Allahabad, dans l'Inde orientale.

Cependant Duryodhana qui redoute Crishna et ne veut pas employer la force ouverte, tente de réussir par la ruse. Il comble de faveurs et de caresses les Pandous, qui, attirés dans un piège, ont l'adresse de

lui échapper. Crishna accourt pour demander raison à Duryodhana, et au lieu de se loger chez lui, va demeurer chez un oncle du roi, nommé Vidoura, homme pieux et pauvre, fils d'une femme esclave et de Vichitravirya, et que Duryodhana dédaigne comme enfant bâtard : « Comment as-tu pu demeurer avec le fils de » l'esclave de mon grand-père ? demande Duryodhana » à Crishna. » — « J'aurais été demeurer chez toi, si à » travers ton accueil magnifique, je n'avais pas distin- » gué la haine que tu me portes. Je reste chez le pauvre » Vidoura parce qu'il m'aime. » Duryodhana témoigne à Crishna une indignation mêlée de mépris. Crishna se décide à lever l'étendard de la guerre. On voit se dessiner ici le caractère tout populaire de cette révolution à la fois politique et religieuse. Crishna s'y montre comme le précurseur de cette ère du Bouddhisme, qui tenta de renverser le régime des Castes. Victorieuse sur une foule de points, cette révolution a cependant échoué sous quelques rapports : au lieu d'être complète, elle a été entravée par ses propres auteurs. Le régime des Castes, que venaient abolir les Yadous, Pandous, Gauvansas, Vaysias, Magas et Sacas, guerriers, pasteurs et pontifes de Crishna, s'est relevé sur de nouvelles bases : eux-mêmes y ont ajouté des rouages nouveaux, et l'ont compliqué d'après un nouveau système. Plus tard, les mœurs de l'Inde, si profondément enracinées, ont opposé le même obstacle aux Jaïnas qui se sont trouvés forcés de capituler avec elles : les Bouddhistes commencèrent par s'affranchir de ces entraves, mais ils finirent par succomber.

Karna et les autres princes alliés de Jarasandha et de Duryodhana, briguent à la fois la main de Draupati, fille du roi Draupata, qui règne à Thanusar, ville de la province de Dehli. Mais les Pandous exilés, au nombre de cinq, conquièrent la même épouse qui devient commune à tous les cinq. Cette polyandrie rappelle les mœurs du Thibet, et celles des Naïrs de la côte de Malabar. Du reste, il n'y a rien d'historique dans le caractère de Draupati, fondamental dans le Mahabharata, mais purement allégorique, et dont l'explication appartient à une autre division de notre travail.

Nous ne poursuivrons pas les Pandous dans leurs nombreuses excursions. Ils combattent et exterminent une foule d'êtres mythologiques, habitans des forêts: Rakshas, Danavas, Nagas, Ouragas, Yakshas; emblèmes de races sauvages, habitant les contrées montagneuses de l'Inde centrale, et que les Pandous subjuguèrent. Arjouna combat Indra: ici, comme auparavant, ce dernier est ennemi de Crishna. Quant à Bala Rama, frère de ce dernier, et jusqu'ici son compagnon fidèle, un mauvais génie le détache de son frère qu'il abandonne, pour aller se joindre à son ennemi Duryodhana. Il contracte avec ce roi une alliance étroite. Duryodhana somme plusieurs rois ses vassaux, et entre autres Draupata, de marcher sous ses bannières contre les Pandous. Draupata, qui leur a donné sa fille, se refuse à cette sommation. Le chef des Courous se voit obligé de poser les armes, et de céder à ses ennemis la moitié de son royaume. Depuis

ce temps, les Pandous résidèrent à Indraprastha, non loin de Dehli.

Nous avons parlé, en passant, du grand sacrifice que les Pandous célébrèrent à Indraprastha en l'honneur de Pandou, leur père. C'est là que fut adoré pour la première fois Crishna, témoin de ce sacrifice. Jarasandha et Shishoupala s'en indignent. Nous avons vu les suites de leur colère et de leurs efforts inutiles. Enfin l'aîné des Pandous, Youddhishtira, est sacré roi des rois par l'assistance de Crishna. Duryodhana voit cette cérémonie avec une jalousie profonde et secrète : il sent sa haine se rallumer avec une violence nouvelle.

Samba, fils de Crishna et de la fille du roi des Ours, Jambavati, a (comme on l'a vu plus haut) appelé les Magas ou Sacas de la Bactriane, dans l'Inde : il séduit les femmes de son père ; faute que l'indulgence paternelle lui pardonne. Alors il enlève la fille de Duryodhana, qui le poursuit et le plonge dans les fers. Bala Rama, oncle de ce Samba, et frère de Crishna, dont il a trahi la cause, réclame en vain la liberté de son neveu. Pour se venger de ce refus, il enfonce dans la terre, au nord de la ville d'Hastinapoura, un soc de charrue qui lui sert de massue, et ébranle ainsi la cité dans ses fondemens. Duryodhana, forcé de céder, consent au mariage de Samba avec sa fille. Ainsi se glisse au cœur même des Etats sivaïtes une branche parasite du Vishnouvisme, qui s'y trouve investie d'une sorte de pouvoir.

La grande querelle des Courous et des Pandous s'en-

venime de nouveau. Duryodhana, redevenu maître des Etats de ses cousins, les condamne à douze années d'exil. Les détails de ces événemens, que nous devons supprimer ici, appartiennent à une analyse du Mahabharata. Arjouna monte au ciel d'Indra pour y chercher des armes contre Duryodhana : épisode magnifique, traduit par le savant Bopp, et que nous espérons soumettre bientôt à nos lecteurs.

D'après le Siva Pourana, Duryodhana envoie le Daitya Mouka sous forme d'ours (*varaha*), pour s'opposer à l'entreprise d'Arjouna. On sait que Brahma, ainsi que Vishnou, se revêtent de la figure de cet animal. L'ours, placé entre Arjouna et Siva, est en butte à l'un et à l'autre, ce qui n'est pas dans l'esprit du Vishnouvisme. Leurs flèches le blessent à la fois, et se croisent de la manière la plus bizarre : la flèche de Siva entre par la queue du monstre et ressort par sa bouche ; la flèche d'Arjouna entre par sa bouche et ressort par sa queue. Le Titan roule dans son sang et reprend sa forme originelle; mais à l'instant même une violente dispute s'élève entre Arjouna et Siva, qui ne reconnaissent pas leurs flèches. Arjouna commence par chasser les Ganas et autres sectateurs de Siva; puis les deux combattans s'attaquent à coups de flèches et luttent corps à corps; enfin, Siva trouve que la vaillance d'Arjouna mérite récompense, et le comble de faveurs. Le saint Vyasa enseigne à Arjouna le Pouja, ou l'offrande qu'il doit présenter à Siva, pour obtenir ses graces. C'est une tournure favorable au Sivaïsme, qui n'appartient point à la fable origi-

nelle, mais aux sectateurs d'un Sivaïsme renouvelé postérieurement. Suivant la version primitive, Arjouna, dans son voyage pour arriver au ciel d'Indra, fait la connaissance d'un fauconnier, incarnation de Siva. Tous deux, ils rencontrent ensuite le Titan Mouka, et se disputent l'honneur de le combattre. Quant au rôle brillant et supérieur que Siva joue dans le Siva Pourana, il est contraire à l'histoire.

En général, dans le Siva Pourana, les Pandous et Crishna se montrent infiniment humbles devant Siva; ce qui n'empêche pas le lecteur d'entrevoir la situation réelle des choses. Quand les Pandous ont été exilés par Duryodhana, ce dernier imagine un moyen de les perdre, en attirant sur leurs têtes la malédiction d'un saint glouton et colère, Dourvasas. Il sait que les Pandous pauvres ont à peine de quoi vivre, et leur envoie ce gastronome Dourvasas, pour que leur refus les expose à son anathème; en effet, Dourvasas se présente au moment même où les Pandous ont achevé leur repas; mais Siva prend leur sort en pitié, et, pendant que Dourvasas se baigne, il leur envoie une énorme quantité de comestibles pour satisfaire l'appétit du saint homme.

Dans le Siva Pourana, Crishna, pour obtenir de Siva l'objet de ses vœux, a recours à sept mois de prières à Dwaraka. Pendant les sept mois, il adore le Linga, qu'il couvre chaque jour de fruits et de fleurs. Ces offrandes, entassées ensuite, forment un monceau au milieu duquel Siva lui-même finit par apparaître sous l'auguste nom de Balishwara, seigneur Bala.

Il est probable que ce Balishwara est le même que Bala Rama, incarnation du serpent, frère de Crishna, qu'il a quitté pour Duryodhana et les Courous, protecteur du ravisseur Samba. C'est un Sivaïte, allié à Crishna, et considéré comme son frère du temps de la pacification des sectes. La grande bataille entre les Courous et les Pandous n'a lieu que pendant l'absence de Bala Rama. C'est Crishna qui donne ce conseil et choisit le moment où Duryodhana est privé d'un si puissant appui.

On a déjà vu paraître Hanoumanou, incarnation de Siva, singe qui commence par combattre Rama, ou plutôt son frère Lakshmana, pour devenir ensuite leur allié. Hanoumanou essaie ses forces contre Bhima, dont la vigueur était si célèbre, qu'on le croyait capable de vaincre à la fois Brahma et Siva. Il se refuse à reconnaître que Crishna est dieu, et identique avec Rama Chandra. Enfin cependant Crishna se révèle à lui, et ils concluent une alliance. Ici se trouve indiquée une secrète dissension entre les Vishnouvistes anciens et les nouveaux. Glissons sur le reste des particularités qui se rattachent à l'exil des Pandous, et dénotent une lutte entre les sectes sivaïte et vishnouviste. Les douze années d'exil sont écoulées ; les rois de Virata et de Thanousar appuient la réintégration des Pandous dans leur territoire, et l'accomplissent les armes à la main.

Un saint personnage a jeté sa malédiction sur Arjouna, qui, par l'effet de cette malédiction, est devenu femme. Il est forcé d'avoir recours aux eaux célestes dans les

cieux et sur la terre, pour retrouver sa force virile. Pendant la saison pluvieuse, il cherche asile à Dwaraka, et, malgré sa dégradation, il s'éprend d'amour pour Soubhadra, incarnation de Cali, sœur de Crishna et de Bala Rama. Crishna veut la marier à Arjouna. Bala Rama veut qu'elle soit l'épouse de Duryodhana. Ainsi se trouve de nouveau en lutte et en balance la puissance des deux frères. D'après le conseil de son ami céleste, Arjouna enlève la belle Soubhadra, et aussitôt la virilité lui est rendue; la malédiction de l'ascète sivaïte s'évanouit. Je ne cite ce mythe que pour indiquer sous une forme nouvelle la constante opposition des deux principes.

§ XI. *La grande guerre* (Mahabharata).

Bala Rama, qui a le meurtre d'un Brahmane à expier, est parti pour un pèlerinage : Crishna profite de ce moment, où Duryodhana se trouve privé de son soutien le plus utile, pour exhorter les Pandous à exiger du roi que les affaires soient remises sur le même pied où elles étaient du temps de Pandou leur père. Bhishma engage le fils de son neveu, l'aveugle Dhritarashtra, à céder à l'ascendant de Crishna. Duryodhana repousse ce conseil avec indignation. Bhishma reste cependant fidèle à son neveu, au sort duquel il est attaché, et dont il continue de diriger les délibérations en temps de paix comme en temps de guerre.

Le chef des Pandous envoie au loin des émissaires, chargés de choisir un champ de bataille, et de ne le choisir que dans le lieu où les habitans se distinguent

par les mœurs les plus cruelles. Les envoyés arrivent à une vaste plaine où un homme ouvre et ferme tour à tour les écluses pour arroser le champ qui lui appartient. A côté de lui est son fils. Une des écluses vient à se rompre, et l'eau fait irruption dans le domaine de l'ouvrier. Il cherche en vain un objet propre à arrêter le cours de l'eau et à boucher la digue. Il n'a sous la main ni pierre ni bois, et d'un coup de bûche, abattant la tête de son fils, il s'en sert à cet usage. Ainsi se trouve inauguré par le meurtre ce lieu choisi pour champ de bataille, situé près de Dehli, et nommé Couroukshatra. Déjà autrefois Parasu Rama y avait versé à flots le sang des Kshatryias. C'est là le théâtre de cette guerre terrible, sujet des chants de plusieurs Homères, qui semblent avoir lutté de poésie et de terreur dans plus d'une Iliade. Entre tous les tableaux épiques, le Mahabharata s'offre à nos sens sous les proportions les plus colossales. C'est à la fois un Ragnarokur scandinave, où dieux et démons périssent confondus dans un déluge de sang; et une Nibelungen-Noth germanique, dont une flamme ardente et sanglante a tracé les gigantesques caractères.

Crishna essaie en vain de se porter médiateur entre les deux partis, et finit par donner son armée aux Courous, et devenir chef des Pandons. Une autre tradition rapporte que le dieu doit donner son secours à celui qui lui parlera le premier à son réveil. C'est Duryodhana qui entre le premier dans la tente de Crishna; mais il a la maladresse de se placer à la tête du lit. Arjouna, au contraire, prit sa place au pied du lit;

Crishna, en se réveillant, reçut les hommages de ce dernier. On se souvient que, pendant l'opération qui consista à battre la mer de lait pour la changer en beurre, les Titans prirent aussi la tête, et les dieux la queue du serpent. On se rappelle de même que Crishna se mit derrière la tête de Mouchoucountha endormi, et que Cala Yavana se plaça à ses pieds; de sorte que ce dernier fut consumé par l'ardeur du regard du roi à son réveil. Crishna promit de ne pas combattre lui-même, mais seulement de conduire, pendant la bataille, le char d'Arjouna.

On sait que le sort de la bataille dépendait de la vie de Bhishma. Le dixième jour, il est blessé, comme nous l'avons dit, par cette femme à l'amour de laquelle il a refusé de répondre. Il obtient cependant de jouir encore du bienfait de la vie jusqu'à la fin de la guerre. Arjouna le fait déposer sur un lit de flèches, au milieu des deux camps; et pendant les huit derniers jours il reste spectateur de ces combats qui décident enfin la victoire. Le dix-septième jour Karna succombe, Karna, fils du soleil et de Kounti, enfant mystérieux, ami d'Indra, et pupille de Bhishma; l'astre des Courous pâlit. Enfin au dix-huitième et dernier jour de la bataille, Bhima lutte, la massue à la main, contre Duryodhana, et frappe à mort ce dernier, qui n'est vulnérable qu'à la cuisse. Bala Rama revient de son pélerinage avant la mort de Duryodhana qui, prêt à expirer, lui reproche de l'avoir abandonné, et l'accable de malédictions.

Crishna conduit, pendant la nuit, les Pandous au

temple de Bhavani, pour remercier cette grande déesse; cette *Asa Devi*, qui couronne les vœux des hommes; cette *Jayini Devi* (qui donne la victoire); Bhavani, fidèle alliée de Crishna, contre Siva son époux; déesse tutélaire des castes inférieures, protectrice et des Yadous et des Pandous, ses vaillans guerriers.

Pendant l'absence des Pandous, la garde du camp est laissée à Siva, à la loyauté et à la prudence duquel Crishna se fie trop légèrement. Quelques restes de l'armée des Courous, qui avaient échappé au carnage, tentèrent un dernier effort, sous le commandement d'Ashwatthama. D'abord Siva avec son trident défend le camp avec avantage, et repousse les flèches ennemies; mais quand il voit Ashwatthama soulever l'arbre Roudraksha (œil de Roudra ou Siva) pour le lancer contre lui, il imagine que les Courous veulent lui rendre hommage, les remercie de leur offrande, et leur livre passage. Tous les Pandous restés dans le camp sont égorgés. Les cinq frères, que Crishna a conduits dans le temple de Bhavani, échappent seuls à ce massacre.

Les cinq Pandous viennent rendre hommage à l'aveugle Dhritarashtra, père des Courous. Ils reçoivent leur pardon, excepté Bhima, que le vieillard a résolu d'étouffer, en feignant de l'embrasser; mais quand il croit tenir dans ses bras, et écraser dans ses étreintes le meurtrier de Duryodhana, il ne presse qu'une statue de fer qu'on a substituée à Bhima. La femme de Dhritarashtra pardonne enfin à Bhima. Mais elle mau-

dit Crishna et les Yadous; Crishna, comme instigateur de Bhima, auquel il a conseillé le meurtre de Duryodhana; les Yadous, comme les alliés, amis, enfans de Crishna, et appartenant à la même tribu. « Qu'ils meurent, s'écrie-t-elle, comme les Courous » ont péri! » Cette prédiction s'accomplit dans la suite des temps.

§ XII. *Destruction des Yadous. Désordres dans le gouvernement de l'Inde.*

Cependant les Pandous règnent sans contestation. Ils se partagent l'Inde. Siva a plié; Rama est effacé. Le nom de Brahma n'apparaît plus dans ces luttes. Une ère nouvelle commence, et l'Inde ancienne a changé d'aspect. Il ne nous reste plus qu'à voir l'accomplissement de la malédiction lancée sur les Yadous, par la malheureuse mère de Duryodhana.

Crishna était vieux. Il songeait à retourner bientôt au Vaicountha, sa céleste demeure. Retiré à Dwaraka, et voyant que les Yadous, dont le nombre et la puissance n'avaient cessé de s'accroître, devenaient plus arrogans et plus méchans chaque jour, il résolut de les punir, eux ses enfans, comme autrefois il avait châtié ses ennemis, les Kshatryias et les Daityas. Samba, fils de Crishna, soutenu autrefois par Bala Rama et Jarasandha, et que nous avons vu infidèle à son père, continue à se mal conduire. Ce n'est point ici le lieu de développer le mythe qui se rattache à ce Samba. Souvent nous avons eu soin de le redire: notre but est borné; nous ne voulons que poser sur

des bases historiques la question de la lutte entre la religion de Siva et celle de Vishnou. Qu'il nous suffise d'énoncer que les folies de Samba et des autres Yadous retombent sur leurs têtes, et qu'ils s'entr'égorgent dans un jeu cruel. Toutefois cette tribu n'a pu être complètement anéantie. Elle a poussé de nombreux rejetons dans le Coutch, dans le Guzurate, et même dans la péninsule de l'Inde.

Témoin de la destruction des Yadous, Bala Rama reprend la forme de serpent, et rentre dans le séjour céleste. Il y précède Crishna, tué comme Achille, par suite d'une blessure au talon, seule partie vulnérable de son corps. Crishna avait écrasé le serpent avec son talon. La flèche, qui atteignit le dieu, avait été lancée par un chasseur qui ne voulait point le frapper. Ce chasseur Angada avait pour père Vali, singe tué par Rama, lorsque ce dernier fit monter sur le trône Sougriva, frère de Vali. Angada, après plusieurs transmigrations, entra dans le corps du chasseur, meurtrier innocent de Crishna, qui expia par sa mort l'homicide, dont Rama s'était rendu coupable. Rama, c'est le vieil homme, l'ancien Vishnou, dont l'homme nouveau, le jeune Vishnou expie les crimes. Conception dont la trace se retrouve dans la lutte de Hanoumanou contre Bhima. Hanoumanou le cède en force à Bhima, comme Rama le cède en vertu à Crishna. Après la mort de ce dernier, Dwaraka est détruit.

Il paraît que vers cette époque, l'affaiblissement de la caste guerrière permit aux aborigènes de se relever dans plusieurs régions de l'Inde, et surtout dans les

montagnes où apparaissent une foule de tribus sauvages. Peut-être la mort de Crishna, la destruction des Yadous, et celle de Dwaraka, ont-elles trait à cette révolution. Arjouna, qui avait conduit à Hastinapoura les cent huit femmes de Crishna, pour les sauver après la chute de Dwaraka, est attaqué par une des tribus aborigènes de l'Inde centrale et du Guzurate, les Bhils, peuple étranger aux Rakshas et aux Tchandalas. On les nomme Palis en langue sanskrite : le major général Malcolm a consacré une notice spéciale à cette remarquable tribu. Les Bhils enchaînent Arjouna, favori de Crishna, et enlèvent les cent huit veuves de ce dernier. Tout cela prouve qu'après l'extermination des Courous, l'Inde fut loin de jouir de la paix et de la prospérité; et que plusieurs régions furent même sur le point de retomber dans la barbarie.

En de si fâcheuses circonstances, une amnistie, ou plutôt une pacification générale devenait nécessaire. Elle eut lieu sous le règne de Paricshita, monarque des Pandous, et successeur de Youddhishthira.

§ XIII. *L'âge de fer* (Caliyouga).

Wilson, dans son analyse de l'histoire du Kashmir (1), a très-bien traité la question de l'origine des Pandous. Il paraît probable que la Sogdiane ou la Bactriane fut leur berceau, et que, unis aux Yadous établis dans l'Agra, ils se répandirent par degrés,

(1) Asiatic Researches, t. xv.

du Kashmir et des régions environnantes, dans le Pandjab, jusqu'aux territoires de Dehli et d'Agra. De là une de leurs branches, repoussée par Jarasandha et ses alliés, s'est étendue vers le midi, où elle a occupé le Cutch et le Guzurate. Car nous trouvons à la fois dans ces régions, des Yadous et des Pandous, inséparables alliés. Ils usurpèrent également l'Orient, quand l'étoile de Jarasandha vint à pâlir. Enfin les Pandous s'établirent dans la péninsule, où ils fondèrent une ville brillante, qui prospéra bientôt sous le nom de Mathoura, et qu'il ne faut point confondre avec le Mathoura originel dans l'Agra. Cette seconde Mathoura jeta sur les régions méridionales de la péninsule un grand éclat par le commerce et les armes. Les géographes de l'antiquité grecque et romaine nous parlent des Pandous, Sourasenas et Yadous, situés dans toutes ces régions. Leur ère est celle d'une conquête véritable, envahissement lent probablement, et successif, de l'Inde centrale, orientale et méridionale, par une race d'enfans de *la lune* ou de l'Occident, race indo-persane, distincte de celle des enfans du *soleil* ou de l'Orient.

Les Courous, parens des Pandous et Yadous, paraissent avoir formé la branche aînée de cette race pastorale et guerrière. Venus long-temps avant l'établissement des autres, ils embrassèrent le Sivaïsme, et se sont brahmanisés de bonne heure. Les Pandous, arrivés plus tard, voulurent partager le territoire avec eux, et leur enlever l'empire.

De là cette guerre politique qui se rattacha à une

guerre religieuse, guerre d'envahissement comme l'autre. Pour les sectateurs de Vishnou, le règne des Pandous fut l'ère de la félicité terrestre. Mais les règnes de Parickshita et de Janameyaya leurs descendans, règnes qui semblent clore l'ère véritablement mythologique de l'Inde ancienne, prouvent assez que cette félicité prétendue n'est qu'une chimère.

Le chef des Pandous, le sage Youddhisthira, abdiqua en faveur de son neveu Parikshita, qui tient sa cour dans la ville d'Hastinapoura. Ce dernier rencontra un taureau et une vache sur les bords de la rivière Sarasvati, fleuve de la sagesse, dont les ondes vont se confondre avec celles du Gange. Le taureau, emblème des quatre âges, ne marchait plus que sur un seul de ses pieds. C'était le dieu de la justice devenue boiteuse et chancelante. La vache, son épouse, était l'ancienne déesse de la félicité terrestre et céleste; elle pleurait l'arrivée prochaine du Caliyouga, âge de fer. Caliyouga voulut ecraser le taureau de la justice; mais Parickshita sut encore le dompter pendant le reste de son règne. Tel est le récit symbolique du Bhagavat Pourana. On trouve dans Polier une autre allégorie morale non moins curieuse, qui a rapport au même sujet.

Parickshita était assis sur son trône, d'où il écoutait toutes les plaintes, attentif à faire fleurir la religion et l'humanité dans ses Etats. Un jour se présentèrent devant lui deux hommes pris de querelle, et qui demandaient justice en poussant de grands cris. L'un des deux, nommé Cali, avait acheté la maison

de l'autre. Il y avait fait des réparations, et y avait découvert un trésor caché dans diverses parties de l'édifice. C'était un honnête homme ; il alla chez le vendeur, et le pria de reprendre cet argent trouvé dans sa maison. — « Non, dit celui-ci, je n'eusse pas cédé ma maison, si j'avais deviné qu'elle renfermât un trésor. Maintenant je l'ai vendue, le trésor t'appartient. » — Ainsi s'établit entre eux une lutte de générosité. Les antagonistes viennent supplier le roi d'y mettre un terme, en s'emparant lui-même de la somme trouvée, et la confisquant au profit du trésor royal. Parickshita ne fut pas moins généreux que ces plaideurs de l'âge d'or, et refusa la somme.

La querelle allait recommencer. Parickshita dit aux plaideurs de se présenter devant lui le lendemain matin. Cependant une mouche, en voltigeant çà et là, vient changer la face des choses : c'est le démon Cali (Cali Youga, l'âge de fer), qui, sous cette forme, vient frapper de son aiguillon le front du monarque. Aussitôt sa générosité l'abandonne ; il regrette le désintéressement qu'il a montré. Il fait rappeler les deux adversaires, chez lesquels le même changement s'est opéré : leur querelle, beaucoup plus violente, n'est plus une lutte de vertu et de probité, mais d'avarice. Chacun d'eux réclame le trésor auquel le roi prétend de son côté. Tous trois ils apportent des raisons spécieuses. Cependant il reste assez de jugement à Parickshita, pour qu'il s'étonne de la révolution survenue dans les dispositions de chaque acteur de cette scène. Il fait assembler un conseil de Brahmanes, qui

avertissent le monarque de l'arrivée du Cali Youga, et lui disent que le seul moyen de retarder un peu cette arrivée, c'est d'offrir un grand sacrifice.

Pendant que Parickshita ordonne les préparatifs de ce sacrifice, Cali Youga parcourt le globe, profite du mélange de bien et de mal que le troisième âge a introduit dans le monde, et hâte les progrès du vice et de l'anarchie. Il quitte la forme d'une mouche, se revêt de celle d'un homme, et rencontre un Kshatryia traversant une vaste plaine. Haletant, épuisé, ce dernier demande à Cali de quoi se rafraîchir. — « Ce que tu cherches est près de toi. Vois ce champ de melons. » — « S'ils étaient à moi, j'en cueillerais un. » — « Imbécile ! Le *tien* et le *mien* ne sont que chimères. Tout est dans l'adresse de l'homme et dans l'art d'observer les convenances. » — Le Kshatryia, que la soif domine, ne cède cependant qu'à moitié aux insinuations de Cali Youga. Il cueille tour à tour sept melons, mais il dépose à la place de chacun de ces fruits, l'argent qui en constitue la valeur ordinaire. Après quoi il se rend à la ville voisine.

Il va y entrer quand un inconnu l'arrête en s'écriant : « Il a égorgé mes sept enfans ! » et le désigne à la fureur du peuple. Le Kshatryia est traîné devant les juges. On trouve les têtes de sept enfans cachées dans ses poches. L'horreur est universelle. Il est condamné à mort. Alors le Cali Youga, qui n'est autre que l'accusateur de l'honnête Kshatryia, reprend sa première forme, lui apparaît de nouveau, tourne en ridicule ses scrupules, lui apprend quelle est sa mis-

sion, et lui dit qu'il est venu pour intervertir toute notion morale. « Aucun accident ne te serait arrivé » lui dit-il, si tu avais suivi mes conseils et dévasté » le champ de melons. Admire comment je sais chan- » ger le mal en bien, et le bien en mal. » Le Kshatryia fait alors serment d'embrasser cette utile et démoniaque doctrine. L'accusé reparaît devant le juge ; et l'accusateur, feignant de céder à un mouvement de générosité, pardonne, et remet au Kshatryia un châtiment qui ne lui rendrait pas ses enfans.

Ainsi les Indiens font coïncider l'âge de la justice, qu'ils personnifient sous la figure de l'aîné des Pandous appelé Dharmaraja, le roi juste, et sous celle de Paricshita son neveu : ils font, dis-je, coïncider cet âge avec celui de l'infortune. Ils divinisent les Pandous comme nouveaux maîtres, et rois équitables; et ils reconnaissent cependant les malheurs que leur avènement au pouvoir entraîna.

§ XIV. *De Crishna, considéré comme opposé aux Kshatryias ou à la caste guerrière, et comme soutien du bas peuple.*

Avant d'entretenir mes lecteurs du caractère de Crishna comme Jaganatha, je dois fixer leur attention sur un autre caractère spécial et très-important de cette Divinité. Son culte, probablement mithriaque, me semble né parmi les tribus pastorales du Kandahar, région habitée de tout temps par des nations indiennes et particulièrement par le peuple connu sous le nom de Youts. Ce peuple est le même qui, dans le

Radjasthan, exerce aujourd'hui l'agriculture. Ces Youts sont vaisemblablement les mêmes que les Yadous. Il serait facile de les suivre dans leurs divers établissemens à travers diverses parties du Kandahar, du Beloutchistan, jusque dans le Pandjab indien. Ils ont adopté la vie guerrière; et comme ils adoraient une divinité sombre (Crishna, le dieu *sombre*), on a fait d'eux des fils de la nuit, des enfans de la lune; puis on a établi une liaison fausse et forcée entre ces guerriers qu'on a nommés Yadous, et la dynastie lunaire des Kshatryias de l'Occident indien, divisés originairement en Courous et en Pandous. Crishna et les Yadous ne tiennent à la caste des Kshatryias que d'une manière accidentelle et non intime. Leur origine est pastorale. Ce sont des Gauvansas dont le principal établissement fut situé dans le Vrindavan, d'où ils envahirent Mathoura. Ce n'est que par une fusion mensongère, quoique très-usitée dans les formes postérieures de la mythologie, que l'on a trasformé Cansa, le guerrier, en Yadou, pâtre et parent de Crishna. Le caractère réel de Cansa se manifeste par sa parenté et son alliance étroite avec Jarasandha, le Kshatryia, l'ennemi déclaré de Crishna.

Du temps de Crishna, c'est-à-dire à l'époque où se propagea la croyance au dieu populaire, par suite d'une invasion à main armée, les Kshatryias semblent divisés entre eux. Bala Rama, frère de Crishna, est un Kshatryia véritable, qui n'est devenu frère du dieu que lorsqu'il a été question d'unir leur culte dans le temple de Jaganatha. Car Bala Rama est au fond

sectateur de Siva. Il soutient la cause des Courous contre les Pandous : jamais, au contraire, il ne se joint à Crishna contre les Courous. Il s'éloigne au moment de la grande guerre. Son emblème est le serpent de Siva. Lui-même il est le serpent, symbole de l'ancienne caste des propriétaires du sol, des Kshatryias qui avaient réduit en servitude les cultivateurs aborigènes, les Vaisyas, dont ils avaient usurpé les droits.

L'union de Crishna et de Bhavani, épouse de Siva, mais adverse à son époux, indique que les basses classes des aborigènes participèrent au triomphe de Crishna et des Yadous envahisseurs. En effet, la déesse, adorée par les basses classes, était Parvati ; et Siva, au contraire, était le dieu des hautes classes qui les opprimaient. Ici les basses classes représentent les Vaisyas, cultivateurs des terres des Kshatryias, anciens possesseurs du sol, dont les guerriers leur avaient enlevé la possession. Aussi voit-on la terre, sous la forme de vache, venir se plaindre à Crishna de l'oppression de ses enfans, agriculteurs, marchands, pasteurs, en y comprenant les Soudras, les artisans et les domestiques. L'arrivée des Yadous, ou l'introduction du culte du dieu pasteur, dieu étranger, causa ce soulèvement populaire contre les Kshatryias oppresseurs qu'une proscription universelle menaça.

Une faible partie de ces mêmes Kshatryias, les Pandous, pour éviter la proscription, ou par suite de divisions intestines, se rangèrent du parti populaire, et fondèrent des établissemens dans la pénin-

sule. On a confondu et assimilé dans le récit de ces événemens, des époques probablement très-éloignées les unes des autres. C'est ce qui arrive souvent dans les anciennes mythologies. Cependant fixons un moment les yeux sur un caractère spécial du génie de ce même Crishna, qui joue un si grand rôle dans l'histoire, la religion et la mythologie indienne.

C'est à la fois un dieu très-ancien et très-nouveau : très-ancien comme divinité de la nature, des pâtres, de la classe inférieure : très-nouveau, comme réunissant dans sa personne toutes les divinités, survivant, pour ainsi dire, seul sur les ruines des anciennes divinités de l'Inde, et les éclipsant presque entièrement. Il faut d'abord établir une distinction très-prononcée entre lui et Rama, le héros des Kshatryias, lequel n'est autre que Vishnou sous forme héroïque. Crishna peut avoir été adopté par les Vishnouvistes. Mais originairement, il n'est pas Vishnou même. Il y a dans son ancienne histoire plus de traits qui attestent sa parenté avec un Sivaïsme primitif, qu'avec le Vishnouvisme héroïque. Toutefois n'oublions pas d'observer que la religion de Vishnou ne fut très-probablement qu'une métamorphose d'un Vishnouvisme plus ancien, métamorphose due aux Kshatryias qui adoptèrent Vishnou sous forme de Rama, comme dieu héroïque.

Le caractère de Crishna, n'a en lui-même rien d'héroïque. Lui-même ne combat pas dans la Grande Guerre. Il est spectateur du combat livré par les Yadous, qu'il exhorte à la guerre. Protégé par Bhavani épouse

de Siva, il participe au caractère de ce dernier, par la sensualité de l'amour physique. Rama n'a qu'une épouse. Crishna en possède dix mille. Rama épouse solennellement Sita suivant le cérémonial usité dans les noces des Kshatryias. Crishna enlève toutes ses épouses, qui fuient, pour le suivre, les Kshatryias leurs pères, leurs frères et leurs fiancés. C'est ainsi que les Rakshasas ou démons impurs, se procurent des épouses, comme le disent les lois de Manou. Nous avons déjà indiqué que les épouses de Crishna sont les terres, les contrées qu'il arrache aux Kshatryias. On voit que c'est le bas peuple, adonné au culte de Parvati, qui devient infidèle aux maîtres du sol, et embrasse le parti de Crishna. Ce bas peuple, ce sont les Vaysias, agriculteurs; c'est la race des artisans Soudras, dont Crishna épouse la cause. Chacune des femmes de Crishna est une Bhavani, une Parvati. Chacune d'elles adore Parvati. Ce n'est que par contre-coup (lorsque l'on a identifié Crishna avec Vishnou) que cette Parvati s'est trouvée changée en épouse de Vishnou, en une sorte de Lakshmi. Rama est chaste; Crishna est sensuel, selon le caractère du Sivaïsme originel; le Vishnouvisme héroïque est au contraire un culte pudique.

Quand les Brahmanes embrassent le Sivaïsme, ils l'adoptent comme culte de la nature, mais en le brahmanisant, en lui imposant le génie des Védas. C'est ainsi qu'ils métamorphosent le Vishnouvisme originel. Les Kshatryias sivaïtes donnent au culte de Siva une tournure guerrière. C'est Cartikaya qu'ils adorent, le Dieu des batailles, le fils de Siva. Ils ôtent à ce dernier

sa sensualité physique, qui tient au mysticisme d'une religion de la nature. Ils lui prêtent quelque chose de la pureté héroïque du culte de Vishnou, mais ils lui laissent l'empreinte sanglante qui lui est propre. Les Vaisyas tant Sivaïtes que Vishnouvites professent chacune de ces deux doctrines dans leur grossièreté originelle, comme deux religions de la nature, dont la nuance et les dogmes sont en opposition constante. Le Vishnouvisme, doctrine plus pure, trahit une origine persane. Le Sivaïsme au contraire, déifiant l'orgueil, l'extase des voluptés, l'ivresse du sang se lie au culte du serpent, symbole des cultivateurs autochtones de l'Inde; car le serpent enlaçant la terre sert d'emblème à la terre elle-même, aux désirs et aux appétits terrestres. Il y a, sans doute, en principe, un élément d'analogie fondamentale entre le culte de Crishna et l'exubérance de la doctrine sivaïte telle qu'elle a existé parmi les classes populaires. Mais ce culte, revêtu de bonne heure d'une forme vishnouviste, a repoussé les dogmes sanglans de Siva, sans parvenir à les effacer tout-à-fait. La couleur noire de Crishna et son nom lugubre suffisent pour indiquer une divinité nocturne, dont les autels furent arrosés de sang.

Comme pâtre, comme enfant, Crishna est le dieu des pasteurs, le bouvier. Il protège et garde les troupeaux. Le printemps renaît à sa voix. C'est l'époque de ses amours; alors ont lieu les brillantes fêtes des pâtres du Vrindavan. Il marche à leur tête. Il ébranle la cité de Mathoura, le trône de Cansa. Les Kshatryias du nord-ouest et du sud-est se liguent contre lui, et

volent au secours de Cansa, ou plutôt vengent sa mort. Crishna éprouve des revers à Dwaraka. Mais sa fortune se rétablit par suite de son alliance avec les Pandous, qui s'unissent à sa cause dans la guerre des Courous du nord. Dwaraka (ce mot signifie une *Porte*); c'est la porte par la quelle Crishna est entré dans le monde. Il est né sous deux formes: comme pasteur du Vrindavan, et comme souverain de Dwaraka. Il sort de Dwaraka (1) (la Porte) comme un libérateur, affranchissant les peuples et enlevant aux Kshatryias des diverses régions de l'Inde centrale, leurs filles, leurs sœurs, leurs fiancées, qu'il épouse. L'histoire des mariages de Crishna est celle des établissemens de son culte dans différentes régions, où il appela à la liberté les classes inférieures, sectatrices de Bhavani. C'est absolument le Dionysus des pâtres de la Grèce. C'est un Eleuthère.

Tous les Kshatryias le méprisent, comme les rois de la Thrace, de la Béotie, de l'Attique, de l'Argolide méprisent Dionysus. Il proclame l'abolition des castes; ce que prouve, entre autres indices, son culte de Jaganatha dont je parlerai plus tard. Mais il était réservé au Buddhaïsme d'accomplir, bien que momentanément, la réforme préparée par Crishna. Non-seulement ce dernier lutte contre les Kshatryias, mais il s'élève contre les Brahmanes. Il rejette les Védas, non-seulement dans sa doctrine secrète et mystique qui en proclame hautement l'abolition, mais dans les doctrines qu'il répand parmi le

(1) Région du Guzurate.

peuple. Seul il complète toute la science. Sectateurs de Siva ou des Védas, les Brahmanes ne sont rien à ses yeux. Il paraît qu'à une époque postérieure les Védas furent commentés par les Védantistes dans un esprit vishnouviste, emprunté à Crishna : aussi ce commentaire s'éloigne-t-il singulièrement de l'original des livres saints et de leur génie primitif. Enfin pour se convaincre du caractère tout populaire dont la religion de Crishna est empreinte, et de la haine que ce culte avait vouée au régime des castes, on n'a qu'à réfléchir sur son intime alliance avec le culte de la Sakti sivaïte. Cette même Sakti, cette Bhavani, épouse de Siva, est honorée par des cérémonies étranges, et un culte licencieux, où tous les rangs se confondent en de nocturnes orgies ; comme au temple de Jagannatha, tous les rangs s'asseyent à la fois à la même table du festin.

Il serait fort curieux d'examiner comment, après le triomphe de la doctrine de Crishna, le Sivaïsme brahmanisé est parvenu, malgré l'extinction presque totale de la caste des anciens Kshatryias, à se relever ainsi que le culte de Rama, ou le Vishnouvisme héroïque. Nous savons qu'il y a eu des Brahmanes Vaisyas, de même que, dans la péninsule, on a vu des Brahmanes appartenant à la classe même des Soudras, Brahmanes impurs que les Brahmanes réels et légitimes ont en horreur. Il y a de même des Kshatryias, Radjas, rois, princes, guerriers, issus, non de la race des Kshatryias, mais de celles des Vaisyas ou des Soudras. Or, ce qui est singu-

lier c'est que les mêmes Brahmanes, qui refusaient de s'assimiler aux Brahmanes de race adultérine, n'ont pas blâmé la même mésalliance chez les Kshatryias, et se sont attachés d'une manière intime à ces nouveaux Kshatryias qui, sans être issus d'un sang noble et de race guerrière, ont envahi, par suite des guerres des Yadous, la profession des armes. Ainsi, après l'abolition partielle du régime primitif des castes, ce régime a été reconstitué dans les rangs même du peuple. C'est contre ce régime de castes réformées et subdivisées à l'infini qu'est venu échouer le Bouddhisme, lorsqu'il tenta d'établir l'égalité absolue. Son mauvais succès semble devoir être attribué à la jalousie des pontifes, tant anciens que nouveaux, qui jouissaient d'un grand crédit auprès des rois, comme du peuple, et qui craignaient que la conversion des souverains à la nouvelle croyance ne nuisît à leurs intérêts.

En étudiant l'idiome, certaines institutions civiles et religieuses, la mythologie, et le développement successif des croyances de l'Inde, ainsi que la philosophie de cette contrée, on est frappé des analogies les plus puissantes, les plus remarquables entre ces divers sujets d'observation, et la langue, les mœurs, les mythes, les croyances des Pélasgues, même des Hellènes. Ces ressemblances suffiraient pour qu'une critique superficielle supposât, entre les deux contrées, une liaison directe. Mais avant la guerre des Perses, il est constant que les Grecs n'avaient jamais entendu parler de l'Inde. Euripide, le premier, transporte

dans la Bactriane le Dionysus des pâtres de la Thrace béotienne, identifié par les Orphiques des temps postérieurs avec l'Osiris égyptien. Il n'y a que les écrivains du temps d'Alexandre qui connaissent un Dionysus indien. Nonnus parle de Deriades et de Morrheus. L'un est peut-être le Duryodhana, l'autre le Maharaja (Jarasandha) du poëme épique du Mahabharata. Ce Jarasandha est l'Hercule-Sandes, dont parlent les écrivains grecs et latins. Mais rien de tout cela ne prouve que le culte dionysiaque ait pris naissance dans l'Inde.

C'est errer également, et dans un sens opposé, que d'isoler complètement l'Inde d'une part dans son territoire, et d'une autre la Grèce. Si les rapports entre ces deux contrées ne sont pas aussi directs que l'on pourrait le croire, la ressemblance seule des idiomes suffit pour attester qu'il y a parenté entre elles. Suivant nous, les Pélasgues tiennent d'assez près aux nations brahmaniques primitives, les Hellènes aux Kshatryias guerriers. Il y a plus d'un trait qui révèle une sorte de parenté entre les classes d'artisans de la Grèce antique, les pasteurs des montagnes (entre autres les *Aigikoreis* de l'Attique), et des peuplades de Soudras indiens. Pline ou Ptolémée (ma mémoire ne me rappelle pas ici lequel de ces deux auteurs) place vers le Caucase indien une nation de *Soudræ*, qui est évidemment une ramification de cette caste, émigrée de sa patrie. La Grèce pélasgique ne fut pas étrangère au régime des castes, sinon sous la forme rigide adoptée par l'Inde ancienne, au moins sous

une forme approximative. La différence capitale, le point de scission entre les deux peuples, c'est que ni la théocratie des Pélasgues, ni la religion héroïque des Hellènes ne donnèrent naissance à ce sacerdoce patriarcal, qui s'est établi dans l'Inde, et dont la puissance a survécu à toutes les révolutions de cette contrée. L'omnipotence du sacerdoce indien est une des grandes causes qui ont empêché les institutions démocratiques de s'y développer, quoique ces mêmes institutions eussent commencé à y germer sous l'influence de Crishna.

Je n'ai parlé que des grandes analogies. Quant aux différences, elles sont énormes, et me semblent résulter surtout du contraste des climats. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce sujet; et l'on a vu avec combien de puissance les feux de la zone torride ont imprimé à la religion indienne l'empreinte de cette brûlante latitude. M. Windishman, dans son bel ouvrage, donne là-dessus des développemens remplis d'intérêt.

§ XV. *Fondation du temple de Jagannatha.*

Epuisées de lassitude, les sectes, et probablement aussi les peuples (à cette époque, un peuple n'était souvent qu'une secte), sentirent l'absolue nécessité de cette pacification universelle qui ne pouvait s'opérer qu'au moyen d'une identification complète de toutes les doctrines. De là naquit ce panthéisme destiné à rallier les croyances hétérogènes, à établir une harmonie forcée entre les grandes divinités Brahma, Vish-

nou, Siva ou Mahadeva, à réunir Rama et Crishna; enfin à interpréter toutes les doctrines préexistantes, non plus dans le sens du Sivaïsme de Capila, qui lui-même avait expliqué les Védas en les détournant de leur sens primitif, mais dans le sens d'un nouveau Védantisme. Telle fut la source de ce système de mythologie, populaire à la fois et métaphysique, qui devait servir et aux besoins du peuple, et à ceux des Brahmanes; à ceux du peuple pour lui faire oublier une longue oppression, de longs combats, de longues infortunes, nées de ses dissensions acharnées; à ceux des Brahmanes, pour les convaincre de la futilité de ces mêmes dissensions, en leur inculquant une doctrine éclectique qui embrassât toutes les nuances d'opinion et les modifiât en les confondant. Ensuite, chacune des sectes, modifiée dans son principe, mais sans cesser de se conserver distincte, profita de cette tolérance pour introduire dans son église les divinités rivales, qu'elle eut soin toutefois de subordonner à ses dieux favoris. Siva adopta Brahma, Vishnou, Rama et Crishna. Vishnou à son tour adopta Siva et Brahma. Les Saktis reçurent dans leur temple les autres dieux qui les adoptèrent en revanche. Chacun des Pouranas qui expose ces mythes et ces doctrines ne manque pas de les exposer ou sous un point de vue sivaïte, ou sous un point de vue vishnouviste, selon la secte à laquelle ils appartiennent.

Avant l'ère du Bouddhisme, et après l'époque de Crishna, l'on trouve déjà tout formés tous les élémens de la mythologie indienne. Le Bouddhisme ne fit guère

que se les approprier en les outrant sous beaucoup de rapports. Car la partie mythologique du Bouddhisme n'est presque qu'une ridicule exagération des fables brahmaniques, déjà si exagérées elles-mêmes. Seulement il arrive que ces fables devenues hors-d'œuvre, perdent, dans la doctrine du Bouddhisme, le sens profond et souvent poétique qu'elles avaient dans le Brahmanisme. C'est ce dont nous reparlerons quand nous traiterons de Siva et de Bouddha considérés dans leurs mutuels rapports.

Il faut distinguer en première ligne, dans ces mythes brahmaniques, les personnages cosmiques et les patriarches, rois et saints qui figurent dans les Védas : tels sont Indra, Pradjapati, les Rishis et un certain nombre de princes orientaux et occidentaux des dynasties du soleil et de la lune. On y voit ensuite apparaître Siva ou Roudra, les serpens, les géans, les Titans, une foule de personnages, dont le caractère primitif est le Sivaïsme, et que la fable indienne a complètement défigurés. Enfin vient Vishnou le héros, célèbre sous forme de Rama et de Crishna. Tous ces personnages ont eu leurs traits et leur existence mythologiques, antérieurement à l'ère du Bouddhisme. Depuis cette époque, la source mythologique, si elle n'a pas tout-à-fait tari, a singulièrement ralenti son cours. On n'y trouve plus qu'une mythologie postiche et d'emprunt, imitation de l'ancienne. Il est vrai que les Pouranas ont subi de fréquens remaniemens, même depuis l'ère chrétienne; qu'ils ont été amplifiés, chargés d'ornemens et aug-

mentés d'apocryphes. Mais on ne les a pas essentiellement modifiés. Les sculptures des temples souterrains de l'Inde, les plus anciennes inscriptions de cette contrée, les notions peu nombreuses que les auteurs classiques nous on transmises à ce sujet, et l'existence avérée des Pandous et des Yadous, antérieurement à l'ère chrétienne, prouvent l'authenticité des fables mythologiques dans leurs traits généraux.

La mythologie indienne a dû sa naissance, comme la mythologie grecque, à une multitude de fables locales. Mais les poètes indiens trouvant ces fables déjà consacrées par les Brahmanes, et devenues typiques, se sont contentés de les orner, et y ont ajouté beaucoup moins d'évènemens arbitraires que les poètes grecs. La doctrine des Avataras et de la transmigration des ames en fait un corps de doctrine plus systématique, plus complet, dont toutes les parties sont liées par des rapports plus intimes que dans les fables helléniques. Les époques où la Divinité descend sur la terre, les Avataras indiens, indiquent d'une manière plus exacte les véritables époques historiques : la tradition locale s'est ensuite mêlée à ces mêmes époques, qui s'y sont rattachées arbitrairement. La doctrine de la transmigration est toute systématique. Ainsi, quand les Pouranas font de Rama le meurtrier du singe Vali, c'est pour que le fils de Vali renaisse dans la personne d'un chasseur qui devient à son tour le meurtrier de Crishna. C'est là bien certainement une combinaison faite après coup; et si elle rappelle une des doctrines principales de la reli-

gion indienne, elle fait voir aussi de quelle manière et avec combien peu de scrupule on en a fondu l'ensemble pour le réduire en un système nouveau.

Après ces réflexions épisodiques, mais indispensables, occupons-nous de la fondation du temple de Jagannatha, première époque de la fusion de toutes les doctrines, ère créatrice en quelque sorte d'une mythologie générale qui même, jusqu'à un certain point, jeta les germes des phénomènes que le Bouddhisme fit naître dans la suite. On peut consulter à ce sujet la dissertation sur le pays d'Orissa, que Stirling a fait insérer dans les *Recherches asiatiques* (1)

D'après les probabilités les plus fortes et la supputation généralement admise, Indradhyumna, roi d'Outcala ou Orissa, suivant les uns, d'Oujajjini, suivant les autres, fut contemporain de Parickshita, avec lequel on a voulu l'identifier, peut-être mal à propos. Crishna donna au premier de ces rois l'ordre de bâtir un temple, où il pût recevoir sa Divinité. Le Scanda Pourana (2) raconte comment l'image de Crishna, sous le nom de Jagan-Natha, fut inaugurée dans le Jaganath-Kshatra, qui fait partie de l'Outcala ou d'Orissa.

Indradhyumna charge le Brahmane Vidyapati de se rendre à l'endroit sacré. Le Tchandala Vishwavasou l'indique au Brahmane, qui voue une amitié étroite à ce Tchandala. Déjà au siècle de Rama, un roi des

(1) As. Res. t. XV.

(2) Section Outcala-Khanda.

Tchandalas, Gouhya, avait trouvé grace aux yeux de la Divinité. On voit que la secte héroïque de Vishnou chercha l'appui de la nation la plus opprimée parmi les aborigènes, et l'arma contre les Rakshas et Kshatryias sivaïtes, qui s'étaient érigés en dominateurs du pays. Le Tchandala Vishwavasou (un des surnoms de Vishnou) et le Brahmane Vidyapati (seigneur de la science) s'unissent sur le sol sacré de Jaganatha : emblème manifeste de la fusion des castes qui s'y accomplit momentanément.

Le Brahmane revient chez le roi, et lui dit qu'il a été au lieu sacré, mais que Jaganatha est invisible. Indradhyumna part avec sa suite pour se rendre au lieu désigné. Il rencontre sur sa route deux images de Siva, Villashwara et Kapotaswhara. Narada lui conseille de remplacer le Jaganatha absent, par une image en bois. Pendant la nuit, les serviteurs du roi aperçoivent l'arbre Vata (arbre de sagesse) sur les bords de l'Océan. L'artiste des dieux s'en sert pour former les images de Jaganatha (Crishna), de Balbhadra, le serpent (Bala Rama), frère de Crishna, et de Soubhadra sa sœur. Crishna est bleu comme Vishnou, Balbhadra blanc comme Siva, Soubhadra jaune comme Cali ou Parvati, femme de Siva.

Ainsi Bala Rama, partisan de Duryodhana le Sivaïte, est une incarnation de Siva. On l'a joint en qualité de frère aîné à Crishna, pour commencer ainsi l'union des sectes. Soubhadra épouse le Pandou Arjouna, grand-père de Parikshita. Elle est, comme nous l'avons dit, la Sakti de Siva. Au moyen de cette

triple idole, la secte de Vishnou, soutenue par les Yadous et Pandous , la secte de Siva soutenue par les enfans de la lune ou les Courous , la secte de la Sakti , soutenue par les Vaisyas et les Soudras , se trouvent ralliées à un principe commun, placé en Vishnou , identifié avec Siva , et même avec Brahma. Telle est la première base d'un édifice de la mythologie générale.

Indradhyumna fait élever le temple de Jaganatha , où les trois idoles doivent être installées : il invite tous les dieux à la cérémonie de l'inauguration. Brahma les introduit auprès du roi, et proclame leurs noms. Ainsi chaque secte conduite par son chef céleste, se trouve confondue avec les autres dans un commun sacrifice. Jaganatha et Bala Rama apparaissent quelquefois sous la figure de Ganesha , pour indiquer que, sous un grand nombre de formes, il n'y a qu'un seul dieu. Crishna établit que tous ceux qui viendront faire leurs dévotions à Jaganatha , mangeront à la même table , sans distinction de sectes , de tribus , ni de castes. Les sectes populaires de la péninsule , adoratrices de la Sakti , sont les seules qui aient imité cet usage, réputé saint sur la côte d'Orissa , et qui passe pour impie dans le Décan.

On voit dans le mythe scandinave, un forgeron imposer aux dieux , dont il construit la demeure , l'obligation de ne pas voir son ouvrage avant qu'il ne l'ait terminé ; le palais ne s'achève pas , parce que la curiosité des dieux viole la consigne de l'architecte. De même, dans le mythe indien , le divin architecte, Vishwakarma , n'achève pas son ouvrage, parce que

Godarnath, chef des Yoguis sivaïtes, a enfoncé les portes du temple, et vu les statues encore imparfaites auxquelles Vishwakarma travaillait. Le roi est désespéré de la fuite de l'architecte. Dans un rêve il voit Crishna lui apparaître. Ce dieu le console, et lui ordonne de bannir à perpétuité du temple, la race fanatique des Yoguis, Sivaïtes d'origine. On voit que la pacification générale rencontra plus d'un obstacle.

Le bois des statues de Jaganatha contient les reliques du corps de Crishna. On renouvelle ces statues tous les trois ans, dans le même état d'imperfection où Vishwakarma les a laissées. L'ancienne religion indienne ignorait le culte des reliques. Il a eu son origine dans l'adoration de la forme terrestre du dieu Crishna, et s'est perpétué dans le Bouddhisme.

§ XVI. *Destruction du culte sivaïte des Nagas ou Serpens, sous le roi Janamejaya.*

L'adoration des serpens a passé, du culte sauvage des aborigènes de diverses contrées de l'Indostan, dans la religion sivaïte des Rakshas ou Danavas; peu à peu elle a enlacé de ses replis toutes les formes du culte indien. Cependant les Nagas, anciens dieux du Kashmir et d'autres régions sivaïtes, n'en furent pas moins privés du haut rang qu'ils occupaient dans l'origine, et rejetés dans les enfers, Narak.

Un jour Parickshita adressa la parole à un saint homme, un Mouni, qui, plongé dans la contemplation, ne lui répondit pas. Le roi, indigné de ce silence obstiné, jeta un serpent mort autour du cou du Mouni. Quand le fils du saint revint et vit ce collier, il jeta

sa malédiction sur Parickhita. En effet, ce dernier mourut piqué par un serpent. Janamejaya, fils du roi, jura de venger son père en exterminant tous les Nagas dans un sacrifice solennel. On trouve ici un nouvel indice des commotions religieuses qui se perpétuèrent encore quelque temps après la pacification universelle de Jagannatha. Nous allons offrir au lecteur l'analyse d'une partie de cette histoire, extraite du Mahabharata. Wilkins a inséré dans les *Annales de littérature orientales* (1) une traduction anglaise du fragment de ce poëme, qui contient l'épisode suivant. On fait remonter à l'époque de Janamejaya lui-même la première rédaction du Mahabharata, qui fut, dit-on, encouragée par ses suffrages. On prétend même qu'on en fit une lecture solennelle et publique, pendant le grand sacrifice qui eut lieu à Kourouskhatra, lieu du combat, où tous les serpens de l'Inde furent immolés.

« Janamejaya et ses trois frères étaient occupés à préparer le grand sacrifice de Kouroukshatra, lorsqu'un enfant, fils de Sarama, se présenta devant eux. Les frères du roi le repoussèrent en le frappant; et l'enfant battu courut vers sa mère en criant. « Pourquoi pousses-tu des cris? lui demanda-t-elle. » — « Les frères de Janamejaya m'ont battu. » — « Tu as sans doute commis quelque faute? » — « Aucune. Je n'ai pas même jeté un coup d'œil sur les provisions, encore moins y ai-je goûté. » Sarama la tendre mère, fut blessée au cœur de l'injure reçue par son fils; elle se

(1) London, 1820.

rendit au lieu où Janameyaya, aidé de ses frères, accomplissait le grand sacrifice. Elle lui dit dans sa colère : « Cet enfant n'a fait aucun mal; il n'a pas touché aux offrandes, il ne les a même pas convoitées du regard; pourquoi l'as-tu frappé? » On ne répondit rien à Sarama, qui éleva la voix et dit : « Puisque mon pauvre petit enfant a été battu sans l'avoir mérité, il viendra un temps où la terreur panique vous saisira quand vous vous y attendrez le moins. »

« Janameyana fut saisi de terreur à ces mots prononcés par la femme inspirée. Quand le sacrifice fut achevé, il se rendit à la ville d'Hastinapoura, où il espérait trouver un saint Pourohita qui éloignât de sa tête, par l'absolution, la faute quil avait commise et le danger qui le menaçait.

« Il chassait un jour sur ses domaines, quand il aperçut un ermitage, où Sruta-Srava, saint Rishi, était assis. Près de lui Soma-Srava son fils se livrait à des pratiques de mortification. Le roi s'approcha de Sruta-Srava et lui dit qu'il cherchait un saint Pourohita. « Que ton fils, ajouta-t-il en saluant le Rishi, remplisse auprès de moi l'office de Pourohita. » — « Sache, ô Janamejaya, répondit le Rishi, que mon fils est né d'une *sarpi* (serpent femelle). Il est pieux, studieux, et j'ai ajouté à ses mérites ceux que ma propre dévotion a pu obtenir. Il est dans le cas de t'absoudre de tous tes péchés, ceux exceptés que tu peux commettre envers Mahadeva (Siva). Je dois te prévenir seulement d'une coutume qui lui est propre. Toutes les fois qu'un Brahmane lui fait une demande,

il la lui accorde, quelle qu'elle puisse être ; si tu peux t'accommoder de cela, prends-le. » — « Qu'il en soit ainsi, répondit Janamejaya. » Soma-Srava devint le Pourohita du roi, qui, de retour au palais, dit à ses frères : « Voici l'homme que j'ai choisi comme mon guide spirituel. Vous devez exécuter ses ordres sans les examiner. » Ses frères y consentirent. Il marcha ensuite contre Takshyasila (1), qu'il soumit à son empire. »

Au lieu de conduire et d'égarer mes lecteurs dans le labyrinthe de détails où la fable indienne se complaît, je me contenterai d'analyser brièvement l'action suivante. Dhaumya Ayoda, Rishi, a trois disciples dont la vertu exemplaire est célébrée par le Mahabharata en style patriarcal. Cet épisode fait entrer le lecteur dans l'intérieur d'une école de l'Indostan, à la fois philosophique, spéculative et de morale pratique. Ces trois disciples se nommeut Oupamanyou, Arouni et Véda. Les rois Janamejaya et Paushpa vont rendre visite à Véda. Ce dernier avait un disciple nommé Outanka, auquel il avait confié la garde de sa demeure sacerdotale. Outanka s'acquitta de cet office à la satisfaction de son maître qui, pour le récompenser, lui donna son émancipation. Outanka voulait à son tour témoigner à son maître sa reconnaissance, et lui demanda par quel don il pourrait la lui prouver. Véda refusa le cadeau pour lui-même, et renvoya le disciple à sa femme.

(1) Le royaume des Taxilas (*Takshyasyalas*), fameux dans l'histoire des guerres d'Alexandre.

Cette dernière devait assister à une grande cérémonie religieuse, et son désir le plus vif était d'obtenir de la reine (Rani), femme du roi Paushpa, la permission de porter pendant cette fête les pendans d'oreilles de la Rani. Outanka les alla demander à la reine, qui les lui accorda en lui disant : « Takshaka, prince des Sarpas (serpens), cherchera à s'emparer de ces pendans d'oreilles par violence ou par ruse. Prends-y bien garde, et conserve-les avec le plus grand soin.

« — Reine, ne craignez rien, reprit Outanka ; Takshaka prince des serpens n'est pas capable de me les arracher. » Il partit ensuite, et la première chose qu'il vit ce fut un homme assis sur un taureau. Cet homme lui montra de la fiente de cet animal, et l'engagea à s'en nourrir. Outanka obéit.

« Ensuite il vit venir à lui un mendiant, nu des pieds à la tête, qui se montrait un instant, puis disparaissait tout à coup. Outanka ayant besoin de puiser de l'eau dans un étang, et ne voyant personne près de lui, déposa les pendans d'oreilles dans un endroit écarté. Le mendiant revint, enleva les pendans d'oreilles, et disparut avec l'agilité du reptile. Outanka courut après lui, et l'atteignit après beaucoup d'obstacles. Mais alors le mendiant prétendu se revêtit de sa forme réelle, comme serpent et roi des serpens (Takshaka); aussi comme roi des serpens il s'enfonça en sifflant dans un large trou creusé en terre; c'était là l'entrée de son empire, le Nagaloka, région des serpens.

« Alors Outanka se rappela trop tard les avertissemens que lui avait donnés la reine. Il plongea son

bâton dans le trou afin de l'élargir, mais sans succès. Indra, qui voit l'embarras du disciple, ordonne à sa foudre, Vajra, de venir à son secours. La foudre s'enfonça dans l'ouverture, et frayant passage à Outanka, lui permit d'entrer dans l'immense région des serpens. Il y vit des villes et des palais innombrables, des places publiques consacrées aux divertissemens et aux jeux : puis il adressa aux Sarpas (Serpens) l'adjuration suivante :

« O vous, serpens, sujets du roi Airavata (1); vous étincelez au milieu de la mêlée, comme ces nuages dont les éclairs sillonnent les flancs sombres au milieu de l'orage. La beauté vous appartient! D'innombrables couleurs vous font rayonner! O enfans d'Airavata, vous qui, ornés d'anneaux aux nuances infinies, resplendissez comme le soleil, quand il s'élève sous le dôme des cieux ! Sur les rives septentrionales du fleuve Gange, vos demeures s'élèvent en grand nombre : mon usage est d'aller y adorer les serpens. Qui oserait, sans l'appui d'Airavata, paraître à la clarté du jour, marcher sous l'éclatante bannière du soleil, se mêler à l'armée resplendissante des cieux ! Quand ce Dhritarashtra (2), dans sa beauté sans égale, parcourt les airs, vingt-huit mille serpens lui servent de brides. A

(1) C'est le nom de l'éléphant sur lequel Indra est monté. Les éléphans se nomment aussi Nagas ou Takshakas à cause de l'agilité et de la souplesse de leur trompe. Les serpens indiens sont hommes sous une forme, reptiles sous une autre. Ce sont des dieux, c'est un peuple, ce sont des animaux.

(2) Surnom du soleil.

vous, frères aînés d'Airavata, j'offre mon humble adoration, soit que vos mouvemens se rapprochent du soleil, soit que vous vous éloigniez de la route qu'il parcourt. Je rends également hommage au nom de Takshaka, roi des serpens, qui habita jadis Kandava, région de Kouroukshatra, sur les rives du fleuve Bhikshoumati, conjointement avec Aswasena, qui ne le quittait jamais. Le noble Sroutasena, frère cadet du roi des serpens, demeurait à Mahadyumni, et briguait la souveraineté des serpens. Devant cet être magnanime, je m'incline dans l'espérance que les pendans d'oreilles me seront remis. »

« Cependant on ne rendait pas au Brahmane les bijoux qu'il réclamait. Il réfléchit profondément, et ses méditations lui apprirent que son acte d'adoration serait inutile. Il regarda autour de lui, et vit deux femmes occupées à tisser de la toile, avec une navette d'un beau travail. Des fils blancs et noirs étaient disposés sur le métier. Il aperçut aussi une roue avec douze crans; six jeunes garçons la faisaient tourner. A ses yeux parut aussi un homme sur un beau cheval. Il se mit à chanter ainsi leurs louanges.

« Le nombre trois cent soixante est placé au centre de cette roue, dont les crans et les espaces vides forment vingt-quatre subdivisions, et que six jeunes garçons font tourner éternellement autour de cet axe. Le mouvement de cette navette sur le métier est également éternel : les deux jeunes filles ne cessent pas de tisser un vêtement blanc, puis un noir, dans une alternative éternelle, et c'est ainsi qu'elles introduisent à jamais

dans le cercle de l'existence le monde et les êtres qui l'habitent. Adoration, adoration à celui qui tient la foudre, à celui qui gouverne le monde, à celui qui détruit le démon Vritra, à celui qui anéantit Namoucha, au grand esprit dont le sombre nuage est la résidence (Indra)! Adoration à lui qui, dans ce monde, distingue l'erreur de la vérité; à lui qui monte sur le coursier Vaiswanara, véhicule du vieux temps, fils de l'Océan (1)! Adoration au seigneur de l'univers, roi des trois régions, à lui qui foudroie les cités!»

«L'homme qui était monté sur le cheval, prit alors la parole: «Je suis reconnaissant de tes éloges et satisfait de ton adoration. Quelle grace puis-je t'accorder? — «Détruire les serpens, répondit Outanka.» L'homme répliqua: «Souffle dans ce cheval.» Il souffla. Des flammes et une épaisse fumée sortirent du corps de l'animal sacré. Toute la région des serpens en fut éclairée, et Takshaka s'étonna de cette lumière et de cet incendie. Déjà l'ardeur du feu l'étouffait; il saisit les pendans d'oreilles, et cria en s'enfuyant: «Outanka, reprends tes bijoux!»

«Outanka, redevenu maître des pendans d'oreilles, se ressouvint que c'était le jour de la cérémonie à la-

(1) C'est le cheval qui sert de monture à Indra, dieu du firmament. Les rois qui veulent faire le sacrifice du cheval, Aswamedha, pour gouverner le monde entier, cherchent à lui enlever cette monture, à le détrôner. Au temps de Janaméjaya, l'âge de fer ayant commencé, comme nous le verrons plus tard, le sacrifice du cheval n'était plus permis. On ne pouvait plus aspirer à la même gloire, aux mêmes honneurs que dans les jours du monde primitif.

quelle la femme de son maître devait assister. La demeure de Véda était fort éloignée; et Outanka ne savait comment faire ce voyage. «Monte sur ce cheval, lui dit le même homme; en un clin d'œil tu seras chez ton maître.» Il obéit, et se trouva aussitôt dans la maison de Véda.

«La maîtresse du logis sortait du bain; elle était assise bouclant ses cheveux. Déjà elle s'apprêtait à maudire Outanka, qui tardait si long-temps, quand elle le vit entrer, lui offrir ses hommages et remettre ses boucles d'oreilles. «Sois le bien-venu, lui dit-elle. Tu arrives bien. Quoique tu sois innocent, j'allais te maudire. Honneurs et bien-être te sont réservés. Va, croîs en perfections! Outanka se rendit alors vers son maître, qui lui dit: «Mon cher enfant, tu es le bien-venu. Pourquoi as-tu été si long-temps absent?» — «Maître, répondit-il, le roi des serpens m'a forcé de pénétrer dans sa demeure. J'y ai vu deux jeunes filles assises près d'un métier, et occupées à tisser des vêtemens avec des fils noirs et blancs. J'y ai vu aussi une roue à douze crans, que six jeunes gens faisaient tourner; un homme à cheval sur un coursier gigantesque. Que signifie tout cela, et qui étaient cet homme et ce cheval? Avant d'arriver, je rencontrai sur ma route un taureau monté par un homme, et cet homme me dit: «Outanka, nourris-toi des excrémens de ce taureau; ton maître s'en est nourri.» J'ai fait ce qu'il m'ordonnait; mais qui était-ce? Veuillez m'expliquer ces choses?»

«Le maître lui répondit: «Les deux femmes sont Dhata et Vidhata. Les fils blancs et noirs désignent le

jour et la nuit. La roue à douze crans, que six garçons font tourner est l'année divisée en six saisons. L'homme était Parjanya, dieu de la pluie. Le cheval était Agni, dieu du feu. Le taureau que tu as rencontré, c'était Airavata, chef des éléphans. L'homme qui le montait était le dieu Indra lui-même. La fiente de ce taureau était l'ambroisie (*Amrita*) dont tu t'es nourri. Cette ambroisie t'a préservé de la mort dans la région des serpens. Indra a eu pitié de toi. Sa faveur seule t'a fait rendre les pendans d'oreilles, et t'a procuré un heureux retour. Maintenant, mon enfant, tu peux me quitter. Sois ton propre maître. Va ; le bonheur suivra tes pas. »

Ici j'interromps encore le récit, pour l'abréger et le présenter sous sa forme la plus claire. Outanka, dans son désir de se venger du serpent, se rend à la ville d'Hastinapoura, où le roi Janamejaya venait de rentrer triomphant après la conquête de Takshasila (Taxila). Ce conquérant s'offre aux yeux d'Outanka dans une pompe brillante, et entouré de ses ministres. Outanka lui parle ainsi :

« Prince très-saint, tu as accompli tes conquêtes avec plus de promptitude que tu n'as agi dans une autre affaire, qui aurait dû cependant t'occuper dès ton enfance ! » Le roi salua le Brahmane, et lui dit : « Je chéris mes sujets. N'est-ce pas ainsi que je dois accomplir les devoirs imposés à ma noble tribu ? Quel sujet t'amène ici ; réponds. Qu'ai-je oublié ? »

« Voici comment répondit le plus noble des Brahmanes, questionné par le plus grand des rois, par le

prince dont la gloire est pure et sans tache. « Roi des hommes, veille sur tes intérêts. Attaque Takshaka, ce monstrueux reptile, assassin de ton père. Le moment est venu d'offrir les sacrifices que commande la loi divine. Va, sacrifie aux mânes, en l'honneur de ton père magnanime. Mordu par ce vil serpent, auquel il n'avait fait aucune injure, son corps rentra au sein des élémens qui lui avaient donné naissance, comme l'arbre tombe en cendres, consumé par la foudre. Semblable aux immortels, il protégeait les saints de race souveraine; et l'assassinat de l'odieux serpent Takshaka, qui l'a privé de la vie sans motif, est une action horrible. Ce méchant empêcha ensuite Kasyapa de venir au secours de ton père. Immole ce monstre dans les flammes allumées par toi au *sarpa-satra* (sacrifice des serpens). Ordonne les cérémonies de ce sacrifice, et tu auras accompli les rites funéraires que réclament les mânes paternels. Tu me vengeras en même temps : le monstre m'a interrompu dans ma recherche, lorsque je m'occupais de porter un cadeau à mon guide spirituel. »

« Ces paroles allumèrent, chez le roi, un grand courroux contre le prince des serpens. Ainsi brûle le feu du sacrifice, quand l'huile le nourrit, et pénètre la flamme pour augmenter sa violence. Janamejaya consulta ses ministres en présence d'Outanka sur toutes les circonstances du voyage de son père au séjour des bienheureux : et quand ils eurent appuyé le récit d'Outanka une douleur profonde s'empara de l'ame du prince. » —

Le sens de ce mythe se trouve expliqué en partie par le maître d'Outanka lui-même. On voit d'abord que les serpens représentent un peuple de Takshakas, peuple artiste : on les nomme aussi Airavatas. Ce sont des serpens ou des éléphans, et, selon Wilford, on leur attribue la plupart des grandes routes commerciales de l'Inde. C'étaient donc des Vaisyas, artistes, architectes, joailliers : ils sont célèbres à ces différens titres. Ils adoraient le serpent et l'éléphant, ou plutôt Siva sous ces deux formes. Ici l'allégorie morale s'est trouvée d'elle-même et s'est fondue naturellement avec le symbole historique. Car, dans les religions anciennes, le serpent était l'emblème du démon qui enlace le monde pour le corrompre. C'est lui qui blesse l'homme au talon et qui doit être écrasé par son pied vengeur. Le Sivaïsme, déjà poursuivi dans les rangs des Kshatryias, au temps de Crishna, qui eut de si longues luttes à soutenir contre les serpens, fut combattu sous Janamejaya dans les rangs des Vaisyas autochthones, cultivateurs du sol, dont le symbole était le serpent. Alors fut anéanti dans l'Inde presque entière ce culte odieux, hideux, non par son objet, qui était l'ancienne agriculture, mais par le symbole qu'il avait choisi. Kouroukshatra, ou plutôt Kandava, situé dans les environs, non loin du lieu où avaient succombé les Courous, soutiens du Sivaïsme, est assigné comme le lieu où s'accomplit cette destruction qui se propagea dans le Kashmir et ailleurs.

Le roi Janamejaya est vainqueur des Taksha-Silas, ou Taxilas, qui habitent les bords du Vitasta, de

l'Hystaspe, et que leur roi Taxila représente à l'époque d'Alexandre-le-Grand. Leur nom indique le culte du serpent Taksha ou Takshaka, et il serait curieux d'approfondir leur origine. Wilford affirme qu'aujourd'hui même les ruines de la ville de Takshaila couvrent une vaste étendue de terrain.

(La suite à un autre numéro.)

HISTOIRE.

DE L'IRLANDE
ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES*.

§ IV. *Des montagnes, des forêts, des lacs, et des plaines de l'Irlande ancienne.*

Selon la tradition, le dieu Beatha, le bon Beatha, père de Eire-la-Grande (Keasaire); et qui lui-même n'est autre que Dealbhaoit, la grande divinité des Tuatha Dadan, a donné son nom au Sliabh Beatha, au mont Beatha; montagne qui doit être située dans le comté de Cork, où Keasar débarqua, et la forêt de Keasar doit en être voisine. Non loin de là, d'après la même fable, se trouve Féart Fiontain, lieu qui doit son nom à Fiontain, époux de Keasar. Il paraît que ce Fiontain est encore Beatha ou Bith lui-même; car on le nomme aussi Bith Fiontain. Il réside dans l'île d'Eirinn comme génie de l'île, ou plutôt comme emblème druï-

(1) Voir le *Catholique* du mois de juillet.

dique de la population de l'île qui se survit à elle-même en passant par diverses métamorphoses.

Déjà nous avons eu occasion de parler de Ladhra, frère de Keasar : il mourut à Ardhladhron, lieu célèbre par le combat que les Miléadh ou guerriers du Nord livrèrent à ceux du Midi. On le prend tantôt pour un homme, tantôt pour une femme. C'est sous ce dernier titre qu'il donna son nom à toute l'île, ainsi qu'on a pu le voir. Beatha mourut à Sliabh Beatha. Les montagnes de l'île considérées comme tombeaux des divinités de l'île, se montrent à nous pour la première fois sous cet aspect qui indique un fait important; ce sont des montagnes sacrées : elles recouvrent un dieu mort, et servent à la fois de sépulcre à ses cendres et d'autel à son culte. Quand le père et le frère de Keasar furent morts et que son époux eut pris la fuite, effrayé comme on a pu le voir par le nombre de ses femmes, Keasar elle-même alla dans la forêt de Keasar située dans le Conacht : là est le Karn Keasar, temple de Keasar. Arrivée à cet endroit son cœur se brisa de douleur. Elle est la déesse des bois, elle meurt en hiver, quand le bon Beatha repose sous la montagne, quand Fiontain a fui loin d'elle, quand les légitimes plaisirs de l'amour conjugal lui sont refusés.

Il paraît qu'au milieu des forêts qui couvraient l'Irlande, surnommée alors l'Ile aux bois, le seul endroit découvert était la plaine de Moynealta, où mourut Bartolam. Il est dit que Adhna, fils de Beatha, excepta d'une manière expresse et isola ainsi cette plaine à laquelle le même surnom n'appartenait pas. Cette plaine qui

se nomme aujourd'hui Clountarffe, a dû ce nom de Moynealta, à la multitude d'oiseaux sauvages qui venaient y recevoir les rayons du soleil. Peut-être un symbole religieux dont le sens m'échappe, se cache-t-il sous cette appellation. Peut-être aussi n'est-ce que le souvenir d'un fait purement physique.

Le guerrier (Scot) Bartolam rencontra en Irlande les pirates que l'on nommait Ciocall. Vallancey prétend que Ciocall signifie *homme mortel*, par opposition aux héros immortels, *Anchioll*. *Ciaciall*, *Ciacioll* dériverait de *Cia*, homme, et de *Cioll*, *Ciall*, mortel. *An* est la préposition négative. En admettant cette étymologie, il faudrait reconnaître ici une confusion des pirates étrangers avec les cultivateurs indigènes qu'on nommait les *hommes mortels*, par opposition aux guerriers de Bartolam, héros immortels. Ciocall tirait, dit-on, son origine d'Uadhmoir, qui donna son nom à *Sliabh Uadhmoir*, au mont Uadhmoir. Bartolam et ses guerriers mirent à contribution le peuple de Ciocall, qui fut obligé de fournir à leur subsistance.

Bartolam fonda un établissement dans l'île de Samer, au milieu de la rivière de Samer, aujourd'hui l'Erne qui tombe dans la baie de Donegal. Le nom de cette île lui vient d'un sacrifice que Bartolam y fit; il y égorgea un lévrier (Samer). Dans notre chapitre sur la religion nous traiterons du mythe auquel ce sacrifice a rapport. On sait que le chien servait d'emblème de l'ordre des Druïdes. Dans le mythe kymrique, la déesse Ceridwen elle-même se métamorphose en lévrier : il y a dans une des provinces du pays de Galles

(le Carmarthenshire) un vaste monument, nommé la *couche du levrier*. On dit que la femme de Bartolam préféra un homme du peuple à son époux, et que ce dernier dans sa fureur lui arracha le lévrier favori qu'elle tenait sur son sein, et le lançant au loin lui brisa le crâne. La femme de Bartolam est le symbole du pays dont le guerrier est le maître : après avoir opprimé les basses classes, il fait taire aussi les pontifes de l'ancienne religion, représentés par le lévrier. Il est impossible que quelque circonstance particulièrement remarquable ne se soit pas rattachée à cette île de Samer.

Certaines traditions, en contradiction avec les autres, prétendent que dix-sept ans après l'arrivée de Bartolam, le premier homme qui mourut dans l'île fut un fils de Tartan, nommé Feadha : l'endroit où il périt s'appella Magh-Feadha, plaine de Feadha. Des souvenirs religieux doivent également se rattacher à cette localité.

Pendant le temps que Bartolam vécut, sept lacs (Lochs) apparurent tout à coup. Loch en irlandais est un mot générique pour l'élément igné, le feu, et pour l'élément humide, l'eau. Dans les antiques croyances irlandaises le feu et l'eau jouent un rôle très-important. Les lacs y sont en grande vénération ; souvent les noms qu'ils portent sont mystérieux, et une multitude de fables très-remarquables se rapportent à plusieurs d'entre eux. On dit que deux fils de Bartolam, Laighline qui représente les *Fir Galion* (*Galls Armoricains* du Leinster), et Rughraidhe (qui représente les *Firbolg et Milésiens de race irienne*) se noyèrent dans deux de

ces lacs, et leur laissèrent leurs noms. Il est dit aussi que ces lacs jaillirent de leur fosse creusée pour les ensevelir. Ainsi les lacs comme les montagnes sont les tombeaux, les profondes demeures des divinités de l'île. Quant à Slainge, autre fils de Bartolam (il y a aussi un Firbolg qui se nomme ainsi), il fut enseveli sous le mont Slainge qui reçut son nom.

Quand Bartolam aborda dans l'île d'Eirinn, il n'y trouva, dit-on, que neuf rivières et trois lacs. Dans l'ancien druïdisme, tous ces nombres ont leur signification symbolique. Bartolam vécut trente ans en Irlande, et mourut dans la plaine de Moynealta, où il fut enseveli. Depuis ce temps cette plaine fut nommée *Sean-Mhagh-Ealta-Eadair*. Pour réduire à leur valeur historique toutes les métamorphoses que les moines chrétiens ont fait subir aux fables druïdiques, il faudrait, je le répète, examiner en détail toutes les localités elles-mêmes, et les comparer aux traditions du pays.

Nous avons déjà fait observer que la colonie de Nemed n'est que l'ancienne caste sacerdotale des législateurs de l'île, qui réglèrent les institutions agricoles, comme leurs successeurs, les Tuatha Dadan, fondèrent un culte magique et en réglèrent les cérémonies mystérieuses.

Les premiers (ce qui n'est pas expressément indiqué, mais ce que la nature des choses atteste), sont opprimés par le Scot Bartolam, par les guerriers des anciens jours, désignés comme pirates, comme Fomhoraicc; les autres le sont par les Milésiens, guer-

riers plus modernes. On rapporte que les Nemèdes commencèrent à détruire une partie des forêts dont l'Irlande était couverte, et que, pour échapper à leurs ennemis, ils s'entourèrent de murailles.

Nemed eut quatre fils entre lesquels l'île fut partagée. De leur temps, quatre lacs ou Lochs jaillirent pour la première fois de terre. L'un de ces Lochs apparut quand on creusa la tombe d'Ainnin, dans la plaine de Mor (Magh-Mor), située dans le Meath. Ainnin est l'un des dieux des Tuatha Dadan. C'est encore ici la divinité à laquelle le lac sert de tombe ; c'est celle dont il a été question quand nous nous sommes occupés des prétendus fils de Bartolam. La femme de Nemed mourut avant Ainnin son fils. C'est la célèbre Macha, qui au temps des Milésiens prend place elle-même au nombre des reines de l'île. Des traditions mythologiques infiniment curieuses se rapportent à cette Macha. Elle est une des principales déesses des Tuatha Dadan ; faits qui suffisent pour attester les intentions de ceux qui transformèrent en personnages historiques les idées religieuses. Tout en voulant détruire le paganisme et l'effacer des souvenirs, on conserva, sous une forme historique, une partie des noms de la religion ancienne et quelques mythes effacés. En effet, on avait vu les Grecs et les Romains transformer leurs dieux en hommes, surtout dans le système d'Evhémère, et l'on vit partout dans les dieux des personnifications d'hommes. Macha est enterrée, dit-on, à *Ard-Mach*, siège métropolitain de l'Irlande, dont on attribue la fondation à saint Patrick. Probablement il y

avait là un temple de la déesse Macha, où les Païens se rendaient en foule; et l'on sait que, pour habituer par degrés les idolâtres à substituer le culte du vrai Dieu à celui de leurs dieux, les chrétiens construisaient leurs temples dans les lieux voués à l'ancienne religion.

La reine Macha nous servira de texte pour prouver par ce seul exemple avec quelle déraison l'on a mutilé, divisé et métamorphosé d'antiques fables, identiques dans leur origine, pour en composer cette prétendue histoire de l'Irlande que nous possédons. Cherchons en même temps la signification réelle de ces fables.

Trois princes issus d'Ir, prétendus monarques de toute l'Irlande, et fils de trois frères qui gouvernaient le royaume d'Ulster, régnaient chacun à leur tour, pendant vingt ou vingt-un ans. C'est là une disposition systématique, particulière à cet arrangement de l'histoire irlandaise, et qui s'y reproduit constamment. On y voit toujours trois princes de la même race prendre alternativement les rênes du gouvernement pendant un espace de temps donné ou se succéder régulièrement : et tous périssent de mort violente. Cette artificielle combinaison ne laisse aucun doute à quiconque a étudié l'antiquité.

Après s'être long-temps disputé l'empire, les trois princes dont nous parlons convinrent de régner sept années chacun, et de se céder le trône à l'amiable : ces sept années répétées trois fois, composent le total de vingt-un ans accordés à chacun des rois. De même, quand les Milésiens abordèrent en Irlande, trois

dieux des Tuatha-Dadan, trois frères y régnèrent ; ils se disputèrent l'empire jusqu'à ce que la même convention d'alterner le pouvoir au lieu de le partager les eût pacifiés et réconciliés.

La reine Macha était fille de l'aîné, femme du cadet de ces frères. Elle se nommait Mong-Ruadh, aux *cheveux rouges ;* son père, Aodh Ruadh, se nommait aussi *le rouge* (Ruadh).

Le second des deux frères a cinq fils qui disputent l'empire à Macha, et ne veulent pas qu'une femme soit maîtresse du gouvernement. L'héroïne Macha, redoutable Amazone, triomphe des cinq princes rebelles. Observons encore ce nombre de cinq constamment reproduit dans ces mythes irlandais dont on a fait de l'histoire. Par exemple, le père de Macha tue les cinq Lughaidh qui se ressemblaient de figure comme de nom. Ces cinq Lughaidh rencontrent dans la forêt une sorcière décrépite ; ils la touchent, elle devient jeune et belle. Macha se rend aussi dans la forêt où se sont cachés les cinq ennemis qu'elle a vaincus. Pour se rendre méconnaissable elle voila ses cheveux rouges, puis elle s'approcha de l'endroit où les frères venaient de faire rôtir un ours sauvage. Les jeunes gens la regardèrent avec étonnement, et l'invitèrent à partager leur repas, ce qu'elle accepta. Un des princes, épris de ses charmes, lui demande une entrevue secrète qu'elle lui accorde. Dans ce rendez-vous Macha saisit le prince, le garotte, l'attache à un arbre, et revient trouver les quatre frères, qu'elle séduit tour à tour, attire dans des lieux écartés, et enchaîne sé-

parément. Ensuite les ministres de Macha condamnent les princes à mort, mais Macha leur laisse la vie, sous la condition qu'ils lui bâtiront un palais. Elle se sert de la grande aiguille qui rattache ses cheveux pour tracer le plan de cet édifice, nommé *Eomuin* (Eamhuin) *Macha*, du nom de l'instrument employé pour en faire le tracé. Ce fut ensuite la résidence des rois de l'Ulster.

Suivant une autre version de la même fable, Macha est femme de Cruin, fils d'Adnamhuin. Il faut savoir que Nemed, époux de Macha, est aussi le fils de cet Adnamhuin, l'une des divinités des Tuatha-Dadan. Ainsi Cruin n'est que Nemed lui-même sous une nouvelle forme. Connor, roi de l'Ulster, contraignit Macha à entrer en lice pour disputer le prix de la course à ses chevaux. Elle emporta le prix, et arriva la première au lieu où fut bâti le palais qui porte son nom. Elle était grosse, et accoucha de deux jumeaux, d'un garçon et d'une fille. Dans les douleurs de l'enfantement, saisie d'indignation contre la barbarie de Connor, elle lança une malédiction contre les guerriers de l'Ulster. Pendant long-temps les héros du Clanna Rughraidhe furent en proie à des douleurs qui ressemblaient à celles de l'enfantement. C'est le souvenir effacé d'un mythe fréquent dans les religions antiques et qui se rattache à la doctrine d'une nature active et passive, tour à tour souffrante et réhabilitée. Suivant cette croyance, les dieux changent de sexe, d'hommes deviennent femmes, de femmes hommes, et leurs sectateurs les imitent.

Cette Macha, déesse des Némèdes et des Tuatha-Dadan, des pontifes et des agriculteurs de l'ancienne Irlande, est transformée en Amazone dans l'Irlande guerrière. Elle devient reine, elle reste établie dans l'Ulster, introduite dans son histoire, et cependant, même à travers cette métamorphose, on voit encore percer le caractère de la vieille divinité, d'une déesse de la nature passive et active, au génie hermaphroditique. Au sexe de la femme, Macha joint le génie de l'homme : elle est la seule femme qui ait gouverné l'Irlande ; elle adopte, encore enfant, Ugaine More, ce grand roi qui porte les armes milésiennes sur les rives de la Gaule et de l'Ibérie, où il exerce ses pirateries.

Pour dernière preuve de l'identité de Macha avec la déesse des Némèdes, ajoutons que dans l'histoire de celle-ci on voit également paraître quatre frères, quatre architectes. Ce sont quatre Fomhoraïcc, ou Pirates, établis dans l'Ulster; ils oppriment Némed et Macha son épouse. Ils sont vaincus et forcés de construire un palais pour Némed. Deux de ses frères ou architectes se nomment Bog et Robhog : ce sont les Robogdii de l'Ulster, dont parle Ptolémée. Quand les Milésiens devinrent maîtres de l'empire, une partie des anciens Pirates qui avaient quitté leur métier pour se confondre avec les aborigènes et devenir agriculteurs, furent contraints de bâtir des forteresses pour les conquérans; de même que dans les temps antérieurs ils avaient été forcés de construire des temples pour les Druïdes. Tel est le sens de ce mythe défiguré des Pirates architectes. Némed fit égorger, selon la tradition, ces qua-

tre architectes, le lendemain du jour où le palais fut achevé. Il craignait qu'ils ne construisissent pour d'autres des palais aussi magnifiques que le sien. Doire Lighe fut le théâtre de ce meurtre, accompli au lieu même où ils avaient terminé leur édifice, monument de leur génie. Chez beaucoup de peuples anciens on retrouve la même fable : souvent le sang d'un homme arrose et consacre les murs du palais bâti pour un prince. Souvent aussi, le cadavre même de l'architecte lui sert de fondement. Des traditions toutes semblables se retrouvent parmi les Russes, les Scandinaves et les Serviens. Chaque temple où réside le Dieu de l'Univers, chaque palais où demeure le roi, pontife-guerrier qui représente cette divinité, offre le symbole du monde entier, qui, selon beaucoup de mythes, a été cimenté par le sang d'un dieu, créateur de l'univers, offert en holocauste pour conserver sa propre création.

Les Fomhoraïcc ou Pirates enseignèrent, dit-on, aux Némèdes l'art de construire des maisons. Ensuite Némed défricha douze forêts, douze *Maghs*. Il faut faire attention à ce mot qui désigne ordinairement un *Mage* (*prêtre*), puis un lieu de culte, le Dieu adoré dans la forêt. Ce nom, perdant sa signification primitive, s'est ensuite attaché au lieu ainsi défriché. Un de ces défrichemens s'appelle *Magh-Macha*, le Magh de Macha, dans le pays d'Oirgialladh. Ce serait à une histoire spéciale de l'Irlande qu'appartiendrait la désignation exacte de tous les lieux indiqués.

Némed, après avoir été défait par les Fomhoraïcc,

qui opprimèrent le pays et l'accablèrent d'impôts, mourut avec tous les siens à *Oilean-Arda-Nemhid*, où il fut enseveli. Némed, c'est la loi, le culte personnifié, ainsi que l'indique son nom. Le lieu de son sépulcre est l'île Barrymore, dans le comté de Cork, situé dans le Munster. Németl périt de douleur comme Keasar.

Les Fomhoraïcc s'établissent à *Torinis* ou *Tor Conuing*, dans le Nord, et, de même que Bartolam et les Mileadh, ils mettent à contribution les agriculteurs, et forcent les habitans de toutes les parties de l'Irlande à déposer ce produit de leurs récoltes à *Magh Gceidne*, c'est-à-dire dans le champ de violence et des exactions. Une partie de leurs enfans qu'ils y conduisent également devinrent esclaves des Fomhoraïcc. C'est le premier novembre que ces cruelles lois s'exécutent, et que chaque Irlandais livre à ses maîtres un revenu et une partie de sa famille : c'est à ce même jour que les Mileadh prélevaient les taxes, comme nous le verrons quand il sera question des finances, des impôts de l'Irlande, et de l'assujettissement des tribus agricoles.

Les Fomhoraïcc, Belges, Gaïlian, Pirates qui s'emparèrent des côtes de l'île et se confondirent en partie avec les agriculteurs des temps des Neimhidh et des Tuatha-Dadan, mais qui sous les Scots et les Fins reprirent en partie le métier des armes, ont donné lieu à des contradictions et des erreurs bizarres, résultat de ces événemens qui les avaient mêlés et pour ainsi dire enlacés d'une manière si complexe et si intime dans l'histoire de l'ancienne Irlande. Le

législateur Eochaidh, fils d'Eirc, probablement Eric, (ce mot signifie *amende* expiatoire du meurtre) : cet être allégorique s'est transformé en roi des Firbolg. On veut que la postérité des Neimhid ou Nemèdes, ou, selon une autre version, les Tuatha-Dadan, l'aient égorgé. Mais ce sont au contraire les Nemèdes qui forment la classe pacifique des législateurs, et les Belges sont les agresseurs. Il serait cependant possible que le système de l'Eiric (semblable au Werigyld germanique) fût d'origine belge, ou, peut-être encore, d'origine kymrique en Irlande, et que les Mileadh l'eussent emprunté aux mœurs et aux usages des Belges ; mais cette circonstance n'offre aucune certitude.

On dit qu'Eochaidh épousa Tailte, fille de Magh-Mor, le Celtibère. La sépulture de la femme d'Eochaidh est à Tailtean, lieu de culte célèbre dans l'Irlande ancienne. Ici se reproduisent nos observations précédentes à propos de la reine Macha : un nouvel exemple va les confirmer.

Luighaidh Lamhfada (*Luighaigh-à-la-longue-main*), était l'un des Tuatha-Dadan ou Mages d'Irlande. Nous ne pourrons éclaircir son histoire que dans le chapitre où nous traiterons de la religion de cette île. Bornons-nous à parler ici de ce qui se rapporte à Tailte, veuve d'Eochaidh, que Luighaidh épousa. Il ordonna qu'on tiendrait en son honneur l'assemblée législative de Tailtean. Nous avons dit plus haut que Tailte était veuve du législateur Eochaidh, que le Mage-à-la-longue-main supplanta. La religion des Tuatha-Dadan, avec ses mystères, succéda au culte

simple des Nemèdes, modifié cependant par la législation guerrière des Firbolg auxquels appartenait le système de l'Eiric, expiation du sang versé, amende payée pour le meurtre.

On donne à Tailte un troisième époux, Duach-Doil, général des Firbolg; elle l'épousa, dit-on, quand le Tuatha-Dadan vint à mourir. Dans d'autres versions, on prétend que ce Tuatha-Dadan l'a ensevelie lui-même. Selon d'autres, Luighaidh fut élevé par Tailte, comme le jeune Démophon par Cérès, comme Orus par Isis. Elle est sa nourrice, elle lui apprend l'art de gouverner et la magie. Il l'épouse ensuite, et après sa mort il l'ensevelit, comme nous l'avons vu, à Tailtean, où il ordonna que des joutes guerrières auraient lieu en son honneur, le premier août de chaque année. Ce jour se nomme encore aujourd'hui Lughnasa, fête (*Nasa*) de Lugh (Luighaidh). Ce Tuatha-Dadan, époux de Tailte, vint de Chrotun, par l'océan de Tuireann. Nous avons cru y reconnaître un symbole des Pélasgues tyrrhéniens, pirates de la mer Tyrrhénienne et fondateurs du culte cabirique qu'ils portèrent en beaucoup de lieux. Or ce culte, comme nous le prouverons plus tard, se trouve en Irlande.

Cette même Tailte apparaît encore sous une forme semblable à la première dans l'histoire de Tuathal Téachtmar le Milésien, descendant d'Ugaine More, fils adoptif de la reine Macha. Tuathal relève les affaires des Milésiens, contre lesquels il y avait eu une longue réaction populaire. Il fonde le palais de Tailtean dans la province de Meath. Il avait formé

cette province autour de Ouisnéach où brûle le feu éternel, ce feu qui sert à rallumer tous les foyers de l'île, éteints simultanément à certain jour de l'année. C'était à Ouisneach, centre de l'Irlande, qu'aboutissaient les cinq provinces, ou subdivisions de l'île, subdivisons qui appartiennent sans doute à une époque moderne. Tailtean fut fondé dans cette partie de la province de Meath, qui avait fait précédemment partie de l'Ulster, où la reine Macha régnait. A Tailtean se tenait un marché célèbre où, comme dans d'autres contrées antiques, les mariages se concluaient à des jours fixes. Les jeunes gens des deux sexes, amenés par leurs parens, étaient placés sur deux lignes parallèles; et l'on stipulait l'union de ceux qui se convenaient mutuellement. Tailte est la protectrice des noces; elle ne peut rester veuve. Elle préside également au commerce et aux échanges. Car Tailtean est le principal marché de l'île. Le fondateur de Tailtean, Tuathal a pour fils ce Conn aux cent batailles, qui eut tant à lutter contre les Eibhear du Sud; ce fut de son temps, vers le second siècle de l'ère chrétienne, que les Scots se divisèrent définitivement en Scots du Nord et Scots du Midi.

Schlœzer a dit quelque part que les noms anciens sont singulièrement *vivaces*. En effet les diverses métamorphoses de Tailte, et son nom imposé à une localité, attestent cette permanence, et prouvent avec quelle opiniâtreté se reproduisent, sous mille formes diverses, avec des souvenirs du culte à demi-effacés,

les dénominations anciennes. Du reste c'est à l'examen de l'ancienne religion irlandaise qu'appartiennent toutes les observations qui nous restent à faire sur le caractère de Tailte, et sur celui de Macha.

Il est difficile de voir clair dans ce mélange de pontifes indigènes, d'agriculteurs, de pirates étrangers, qui vinrent se confondre dans la masse nationale : pour atteindre quelques résultats vraiment lumineux, il faut faire la plus grande attention au sens des noms propres, et aux diverses spécialités de ces mythes gâtés et altérés. Par exemple, Dealbhaoit (Beatha), est appelé *Fomhaire*, pirate; et on lui donne pour fille Ere ou Eire (Keasar), que l'on dit être magicienne, Tuatha-Dadan. Tout cela est impossible, et nous le savons déjà. Baath est une des grandes divinités des Tuatha-Dadan, qui repoussent et domptent les pirates et les Firbolg. Renforcés par les pontifes du Tuirean, ils rétablissent l'antique pouvoir des Némèdes, sous une forme nouvelle. Neid est leur ancêtre. Une grande partie de l'Irlande septentrionale porte le nom de Neid: elle est consacrée à cette Divinité des Tuatha-Dadan. De Neid descend, au second degré, Dealbhaoit, père de Danan, qui a trois fils, lesquels sont les trois dieux des Tuatha-Danan. Toute cette généalogie n'est qu'une falsification historique, tendant, non pas à systématiser les divinités des Tuatha-Dadan, mais à les transformer en hommes. Au fond, Danan est la même que Eire, que Macha, que Tailte. Les Tuatha-Dadan s'appellent aussi Tuatha-Danan, nom qui me semble rap-

peler ceux de plusieurs autres nations antiques, entre autres les Danavas indiens, les Danaëns grecs, les Dans scandinaves.

Deux montagnes situées dans le Desmond à Luachair Dheagha, tirent leur nom de Danan, mère des trois Tuatha-Danan, des trois dieux, des trois Mages. Elles s'appellent *Da-Chiodh-Danan*. La rivière Nanou (*Nany Water*, entre Dublin et Drogheda) doit son nom à Ith Nanou, appelée Mathar, la mère, la cause universelle, et qui, du moins dans une identification panthéistique des temps postérieurs, ne fait qu'un avec Danan, Eire, etc. Les dieux et les déesses des Tuatha-Dadan ont ainsi imposé leurs noms à un grand nombre de localités, de montagnes, de sources, de fleuves, de ruisseaux, de plaines, dont l'énumération serait fastidieuse, si elle n'était suivie d'une profonde connaissance de chaque localité. Parmi les Maithe ou grands dieux des Tuatha-Dadan, l'on distingue, entre autres, Mananan Mac Lir; Mananan, l'homme de l'Océan; dieu qui fut adoré dans l'île de Man, où l'on parle un dialecte de l'irlandais. Ce Manan ou Mananan portait aussi le nom d'Oirbhsion. Lorsqu'on creusa son sépulcre, le lac (Loch) Oirbhsion en jaillit, comme il arriva quand la fosse des enfans de Bartolam et de Nemed fut creusée. Preuve irrécusable que les colonies prétendues, dont l'Irlande fut peuplée successivement, doivent être regardées comme les symboles de diverses révolutions, et de changemens de gouvernement survenus chez le même peuple.

Beaucoup de fables relatives aux Tuatha-Dadan sont

nées de diverses localités, et des idées et consécrations religieuses qui s'y rattachaient. Choisissons pour exemple, entre autres, une tradition populaire empreinte d'une physionomie assez originale.

Un lac du Meath occidental, nommé le lac du *Temps*, fut autrefois consacré par les Druïdes à quelque divinité, oubliée aujourd'hui. C'est le lac Foyle. Le mot *Foyle* indique l'action d'emprunter un objet, avec promesse de le restituer à une époque précise. Ainsi ce lac a été prêté pour un certain laps de temps, à charge de restitution.

Deux sœurs magiciennes (Tuatha-Dadan, filles de Danan), demeuraient l'une dans le Meath occidental, l'autre dans le Conacht, comté de Roscommon. Le fleuve Shannon les séparait l'une de l'autre. La sœur, habitante du Meath, envoya prier sa sœur habitante du Conacht de lui prêter pour un certain temps le lac que cette dernière possédait dans son domaine. Cette dernière y consentit, et le lac envoyé à son adresse, traversa les vallées et les monts pour se rendre chez l'emprunteuse. Mais dès que cette dernière eut le lac sous sa main, elle ne voulut plus le rendre. En vain la magicienne du Conacht apparut sous la forme d'un ouragan et réclama son bien. Le lac disparu, ne reprit jamais son ancienne place, et l'on montre encore aujourd'hui le lit qu'il a quitté. De ce lac emprunté, situé au centre du Meath occidental, sortent deux rivières, la Main-d'Or et la Main-d'Argent; ce sont deux noms des principaux chefs et magiciens des Tuatha-Dadan.

Les fables celtiques, franques, scandinaves, nous offrent souvent de ces merveilles. Ce sont des îles, des rivières, des lacs qui changent de maîtres, traversent les airs, et vont s'établir dans une localité nouvelle. Il n'est pas impossible que des convulsions de la nature, survenues dans des lieux différens à la même époque, aient fourni la première idée de ces fictions : mais il est évident qu'elles se sont compliquées de beaucoup d'autres circonstances.

La race des Milésiens n'a pas imprimé sur le sol irlandais et dans l'histoire de l'Irlande une trace moins profonde que les races précédentes. Quand les Celtibères (Brigantes) abordent en Irlande, le fils de Breogan, Ith (ce nom est aussi l'un de ceux de la déesse Eire), excite la jalousie des Tuatha-Dadan qui assassinent le chef des Brigantes. Enlevé par ses compagnons, son cadavre est reporté dans sa patrie, et sur ce cadavre les Brigantes jurent vengeance. C'est le fils d'Ith, Lughaidh, qui exécute cette vengeance. Plus haut, nous avons vu parmi les Tuatha-Dadan un Lughaidh, mari de Tailte la Celtibérienne. Un jour de l'année porte son nom qui se rapporte à des fêtes, à des institutions religieuses. Ainsi tombent de toutes parts les enveloppes et comme les langes historiques dont on a voulu entourer ces personnages.

Les Mileadh, commandés par le guerrier Miless, et parens d'Ith et des Brigantes, ne restent pas oisifs dans cette expédition. On les partage dans la suite, en Scots du Nord et Scots du Midi. Ith, mort dans l'Ulster, égorgé sur la plaine d'Ith qui porte son nom (*Magh-*

Ith) est l'un des dieux de la race milésienne : c'est une métamorphose de l'ancienne Ith, déesse des Tuatha-Dadan. Une nation héroïque a transformé la déesse passive (conçue, également, sous un rapport actif; nous l'avons vue se changer en homme son époux); cette nation, dis-je, a transformé la déesse en dieu héroïque, qui meurt à la fleur de l'âge, et dont la perte éveille la vengeance des guerriers ses enfans. Ce héros, mort au champ d'Ith, va ressusciter dans la personne de ses enfans qui couvrirent l'Irlande entière. Le Luighaidh des Tuatha-Dadan, effacé de la liste des dieux, cède sa place au Luighaidh, fils d'Ith, guerrier redoutable. Au caractère sacerdotal succède le caractère héroïque. C'est le guerrier d'Ith, le second de ces Luighaidh, qui donne son nom au Corka-Luighe dans le Munster, région des fils de Breogan, des Brigantes.

Les Mileadh débarquent à Jnbher-Sceine. C'est le même endroit où est venu aborder Bartolam, Scot ainsi que les Mileadh. Nous avons suivi leur marche par trois différentes routes, et nous les avons vus pénétrer d'abord dans les domaines de Banba, ensuite dans ceux de Fodhla, puis dans ceux de la reine Eire, et pénétrer enfin dans le chef-lieu des Tuatha-Dadan, Teamair. Le Milésien Ir, jeté par la tempête sur la côte occidentale du Desmond, y trouve la mort. On l'enterre dans une petite île, dont nous avons parlé. L'Irlande est nommée Ireo, tombe d'Ir. Cet Ir est encore un autre Ith : c'est une transformation de la déesse Eire, changée en Ir, divinité mâle. L'ancienne déesse Eire-Ith devient le nouveau dieu Ir-Ith, qui meurt à la fleur

de l'âge, type d'une race de héros à laquelle il sert de modèle et qui lui rend un culte.

Heremon aborde à Jnbher-Colpa, lieu du débarquement des Firbolg, commandés par Slainge. Ce dernier est encore un fils de Bartolam. Les héros milésiens et les héros belges s'identifient dans la personne de cet Heremon. L'homme de l'épée (Colpa, frère d'Heremon) se noie à Jnbher-Colpa (*Drogheda*), et donne son nom à l'embouchure de la rivière. On reconnaît ici le pendant de l'autre fable, selon laquelle Ir se noie sur la côte opposée. Il y a encore d'autres Milésiens qui font naufrage et qui donnent leurs noms à des îles, des lacs, des embouchures de rivières. Tels sont Arranann, Donn et plusieurs autres. Tous ces malheurs sont causés par les magiciens, les Tuatha-Dadan, qui versent une profonde obscurité sur l'île entière et suscitent des tempêtes sur tous les rivages. On voit ainsi se métamorphoser en hommes, et devenir tour à tour Milésiens, Heremoniens, Ibériens, les dieux de la nature, adorés dans l'ancienne religion sacerdotale, comme dieux des rivières, démons des tempêtes, génies des lacs, etc. etc. Ils meurent pour se survivre dans les souvenirs locaux. Tous ces points obscurs de l'ancienne fable irlandaise appartiennent au chapitre de la religion.

Les Tuatha-Dadan sont décidement vaincus dans la bataille du Mont de l'Autel, Sliabh-Mias. C'est une lutte de religion, semblable à celle des Tuatha-Dadan contre les Firbolg ou Belges qui furent défaits dans les deux batailles des Mages, dans le Magh-Tuirrion du Nord

et le Magh-Tuirion du Midi. Les Nemèdes opprimés, qui forcés de céder aux Belges victorieux, s'allièrent ensuite au peuple de Tuirion et reconquirent la supériorité comme Tuatha-Dadan, la perdirent de nouveau et succombèrent en définitive sous le glaive milésien. Le pays entier est soumis au joug; les terres sont taxées. Il faut bien du temps avant qu'un nouveau Druïdisme ne s'organise sur les débris de l'ancien culte et n'offre ce système que Jules-César étudia dans les Gaules complet et qui paraît se rapporter à une origine *kymro-belge.*

La vallée de Fais (Glean-Fais), située au pied du Mont de l'Autel (Sliabh-Mias) est le théâtre du combat. Elle doit ce nom qu'elle porte à l'amazone Fais, épouse du héros milésien, *Un-Mac-Vighe.* La mère des Scots, Scota, cet être de raison, ce personnage idéal qui remplace Eire, meurt aussi en Amazone, et la vallée témoin de sa mort se nomme, d'après elle, Glean-Scoïthin. C'est à peu de distance de la mer, sur le penchant septentrional de la montagne, qu'elle est ensevelie. Uir et Eithir, deux Druïdes de race milésienne, succombent aussi dans les mêmes régions, et l'on célèbre en leur honneur des rites funèbres.

D'autres Milésiennes qui ne sont point Amazones périssent aussi, mais sans que leur héroïsme ait provoqué leur mort. L'embouchure de la rivière Sceine dans le comté de Kerry est consacrée par la mort de Sceine qui s'y noie. Cette Sceine est femme du Milésien Amhergin, Druïde et type du Druïdisme milésien, chef religieux, Caiker, prophète de l'expédition guerrière de la croyance nouvelle, ennemi déclaré du

sacerdoce des Tuatha-Dadan. C'est là sans aucun doute l'ancienne divinité du fleuve conservée sous une forme historique dans le souvenir des Milésiens et que l'on a rattachée à leur race. Fial, l'épouse de Lughaidh, héros ithien, est une beauté chaste qui meurt de honte et de chagrin de ce que son époux l'a vue se baigner nue dans la rivière de Feil, nommée depuis *Jnbher-Feile*. Mythe poétique et remarquable, où cette déesse de la pudeur et de la beauté s'est gauchement revêtue des couleurs de l'histoire réelle.

Quand les Milésiens détruisirent les débris des Tuatha-Dadan, plusieurs des héros vainqueurs succombèrent. Entre autres, Cualgue, fils de Breogan, mourut près du mont Cuailgne: son frère Fuad près du mont Fuaid, et ainsi des autres. Le catalogue d'une multitude de localités irlandaises qui se rapportent à de pareilles étymologies, expliquerait seul d'une manière suffisante toutes les transformations subies par l'ancien culte des montagnes et des lacs, changé en un culte nouveau de la divinité guerrière, systématiquement combiné par un panthéisme postérieur et recevant alors mille dénominations, mille formes diverses aboutissant toutes à l'unité d'une idée centrale et générale.

Les Milésiens après avoir accompli leur conquête, introduisirent leur civilisation propre. Au lieu de ces grands villages groupés autour du temple des anciennes divinités et dont l'enceinte était tout ouverte, on voit s'élever des maisons fortifiées, *Raths*, décorées du titre pompeux de palais par les Bardes du moyen âge. Il est vraisemblable qu'un grand nombre de ces Raths

remonte à une époque antérieure à l'ère historique; mais ils ont disparu, et la tradition postérieure s'est plu à donner des dates très-anciennes à d'autres constructions bien plus modernes. S'il reste encore quelques ruines de la véritable époque milésienne, l'inspection des lieux et de ces débris pourrait seule nous aider à les distinguer des édifices danois et normands ou des constructions de l'époque chrétienne.

L'un des Raths les plus célèbres de l'Irlande est *Airgiodros*, situé près de la rivière Feoir dans le comté d'Ossory. C'est le Rath Beotach, le palais d'Heremon (*Eireamhon*). Le Rath Loamhuin est attribué à Eibhear (*Heber*), dans le Leinster. La fille de Lughaidh, descendant d'Ith, Tea, épouse d'Heremon, fonde Teamhair qui porte son nom; *mur* signifie siège, palais. C'est encore ici la vieille déesse des Tuatha-Dadan, qui eux-mêmes résidaient à Teamhair, un des principaux lieux consacrés par l'ancien culte. Tea est un être de même genre que Macha, la reine milésienne, la fondatrice d'Eamhain dont nous avons déjà parlé, et où les rois de l'Ulster ont le siège de leur puissance.

Les Tuatha-Dadan s'étaient affilié une tribu d'artistes au culte magique et sacerdotal, habiles à travailler les métaux. Les vainqueurs les employèrent à forger leurs armes; les anciens Grecs assignèrent le même emploi aux enfans d'Héphæste. Ils eurent aussi des Bardes, forgerons du chant, qui célébrèrent leurs exploits. Depuis cette époque, les artistes, spécialement les forgerons, quoique appartenant à la classe sujette, se trouvèrent affiliés aux institutions des Bardes. Il est

dit que vingt-quatre paysans cultivèrent vingt-quatre districts, où ils élevèrent des troupeaux de vaches. Encore aujourd'hui leurs noms rustiques restent imposés à ces vingt-quatre territoires. Si l'on traduit cette fable historique et qu'on lui assigne le sens réel qui s'y cache, on reconnaîtra que l'ancienne agriculture fut consacrée au service des vainqueurs. Quant au cultivateur, il cessa de faire partie du peuple souverain. Assujetti aux vengeances et soumis aux caprices d'un maître impérieux, il perdit toute son ancienne considération.

On voit se reproduire dans l'empire des Milésiens, ces phénomènes naturels, ou plutôt ces mythes inventés pour les représenter, que nous avons déjà observés sous les Nemèdes. D'abord apparaissent les neuf rivières d'Eile et les trois rivières de Va-Niolliolo; puis neuf Lochs ou lacs; puis, dans le Conacht, les trois fleuves nommés Succa et ainsi du reste. Ici dominent toujours les nombres 9 et 3, nombres druïdiques. Le culte des Druïdes choisissait spécialement pour lieux consacrés à ses rites des forêts sombres et très-humides, des lacs, de petites îles, des rochers isolés à l'embouchure des fleuves. Probablement, quand le sacerdoce se vit frappé de déchéance par les vainqueurs, une grande partie de ses membres échappèrent à leur sort en se réfugiant dans les rangs des Milésiens eux-mêmes, et se pliant aux intérêts des conquérans. Nous retrouvons au nombre des fils d'Eireamhon, ce Laighne, l'un des premiers colons de l'île, l'un des trois pêcheurs celtibériens qui vivaient déjà sous Keasar. C'est

vraisemblablement ce Laighean, l'homme à la longue lance, un habitant du Leinster, un Fir Galion, Gall ou Armoricain, introduit d'une manière postiche dans les souvenirs d'un autre ordre de choses. De même parmi les enfans d'Eibhear, on compte Er, Orbha, Fearon, Feargna, quatre noms des petits-fils de Bartolam sur lesquels nous avons donné de suffisantes explications.

Les descendans d'Eibhear et d'Heremon, imitent l'exemple de leurs ancêtres. Au temps d'*Iriail Faid*, le prophète (Faid, Vates) fils d'Heremon, quatorze forêts sont livrées à la culture. Il fonde sept forteresses, Raths. Peu de temps après naissent trois rivières, nommées les trois Fins de l'Ulster. Cet Irial régnait à Sliabh-Mias, au Mont de l'Autel, et à Macha, Ard-Mach, siège du pouvoir de la déesse Macha. Je ne puis reconnaître là qu'une personnification pontificale du dieu Ir. Al est un autre nom de la Divinité parmi les anciens Irlandais. Eithrial, fils d'Irial, fait aussi abattre sept forêts dont le sol est ensuite cultivé.

Si l'on se livrait avec une critique attentive à l'examen des généalogies héroïques des chefs milésiens, on y découvrirait à chaque instant les dieux des Tuatha-Dadan métamorphosés en hommes; non que dans certaines parties de ces généalogies on ne puisse retrouver des noms propres et des faits authentiques; mais le criterium pour distinguer l'erreur de la vérité nous manque dans cette recherche. Par exemple, Conmaol fils d'Eibhear-Fionn n'est qu'un pontife des Tuatha-Dadan. Conmaol est le prêtre desservant, l'adorateur. Ce nom reçoit en outre diverses formes qui rappellent peut-

être les divinités cabiriques, Cadmaol, Coismaol. Il est le pontife de Samhan, une des grandes divinités de l'île. On dit que le fils de Tigher-Mass égorgea Conmaol à Aonagh-Macha, où la déesse Macha fut adorée. Il est enseveli du côté du midi, dans un lieu qui s'appelle *Feart-Chonmaoïl*, le tombeau (*Feart*) de Conmaoil.

Nous venons de citer le petit-fils d'Eithriall et l'arrière petit-fils d'Iriall, Tighermas, surnommé Mog-Ruth, le Mage des roues, ou aussi Mac-Follamhaim, le fils de Follain. C'est un autre nom religieux. Neuf lacs ou Lochs apparurent de son temps : alors jaillirent aussi Fubno, Torruin, Calluin, les trois rivières noires. C'est à Tighermas que l'on attribue la création des lois somptuaires de l'Irlande. On le nomme le premier idolâtre, le premier adorateur de Crom-Cruadh, divinité des Tuatha-Dadan. Il est empreint d'un caractère pontifical et non milésien. Plus vous faites de chemin dans cet examen des antiquités irlandaises, plus vous avez lieu de vous étonner que les faits les plus évidens n'aient point frappé les yeux de la critique.

Ces remarques pourraient s'étendre à l'infini. En général, on peut diviser en trois grandes catégories les noms propres de ces généalogies milésiennes, antérieures à l'époque historique. Ou ils n'offrent qu'un nom sans réalité, désignation vide et privée de vie, indiquant des princes dont on ne rapporte aucun acte, aucune particularité ; ou bien ce sont évidemment des personnages de l'ancienne religion, transformés en héros, en législateurs ; ou même ce sont des êtres de

convention, des noms systématiquement groupés ensemble, ordinairement trois par trois, quelquefois quatre, cinq ou neuf ensemble, et destinés à représenter les lois de l'hérédité, telles qu'elles régnaient dans les Clans militaires de l'ancienne Irlande, et la manière dont le commandement du Clan se transmettait, non de père en fils, ni par droit de succession naturelle, mais par simple droit d'ancienneté. Ce système se trouve présenté sous toutes ses faces, enseigné sous mille formes, et se combine en outre avec un autre système de partage du pouvoir entre les chefs de la même famille, système artificiel, comme le prouve la régularité symétrique des chiffres et des dates. Selon cet arrangement, trois frères, trois parens se succèdent l'un après l'autre dans le gouvernement, à tour de rôle, du vivant de chacun d'eux, le tout, avec une monotonie et un ordre admirablement réglé. Il serait à désirer que ces listes fussent soumises à la critique savante et profonde que le docte Dahlmann a fait subir aux listes de Saxon le Grammairien, ou qu'il se trouvât en Irlande un érudit, qui, doué de ce sang-froid judicieux, de cette patiente raison d'un Ledebur ou d'un Lehrberg, arpentât pour ainsi dire le domaine entier de l'histoire et des localités de l'Irlande milésienne. Malheureusement cette haute, cette savante critique que les de Sacy, les Rémusat, les Saint-Martin ont popularisée en France, n'a pas encore pénétré parmi les savans de la Grande-Bretagne.

L'Irlande est peuplée du souvenir des antiques divinités de l'île, localisées dans les divers territoires.

Cependant ces mêmes localités ont gardé peu de traces du culte milésien, forme héroïque qu'adoptèrent les anciens dieux cosmiques, les dieux de la nature physique. Ce dernier se survit plutôt dans les chants bardiques, que malheureusement nous ne possédons que de septième à huitième main. Cependant il y a dans le recueil de Keating des morceaux d'une poésie héroïque fort remarquable, où l'on voit se trahir encore, bien que défiguré et altéré, le génie des anciens dieux héroïques du paganisme.

Quand nous traiterons de l'ancienne religion irlandaise, nous aurons occasion de revenir sur ces « monts du feu de Bal, » *Sliabh Balteinne*, sur ces « grandes maisons de Bal, » *Baltimor*, sur ce « feu du mystère de Bal, » *Bal-Tinne-Glas;* enfin, sur tous ces lieux où un Druïdisme nouveau, entièrement achevé sous sa forme milésienne (appliquant au nouvel ordre social, où sa position n'était plus la même, les souvenirs de la vieille religion némédienne des Tuatha-Dadan), consacra et concentra ces souvenirs. Je dois ici me contenter, comme je l'ai dit plusieurs fois, de ces indications ; et j'espère que leur nouveauté donnera courage à quelque jeune et ardent disciple de la muse historique, assez hardi pour s'élancer dans une région si intéressante et si peu connue.

(*La suite à un autre numéro.*)

POLITIQUE.

DE L'ÉCLECTISME MODERNE.

Je vais parler de l'éclectisme moderne, et pourtant je dois confesser que je n'en ai pas une idée bien distincte. Il s'annonce avec la prétention hautement avouée de se substituer à l'Eglise, ou, plutôt, de jouer le rôle de l'Eglise, sous forme philosophique. Jusqu'à présent il n'a pas encore sa hiérarchie, mais des hommes de beaucoup d'esprit, de talent, de sagacité, s'enthousiasment pour cette entreprise. M. Guizot nous prêche l'*impartialité* en histoire, M. Cousin en philosophie, les rédacteurs du *Globe* en poésie, en politique, en littérature. Partout on aspire à se rendre maître des opinions les plus hétérogènes, pour les épurer les unes par les autres, les obliger de s'entendre, en former une sorte de moyenne proportionnelle. Ici on annonce cette doctrine avec plus de clarté; là elle ne semble pas encore posséder la conscience d'elle-même: toujours est-il vrai de dire qu'elle

affiche hautement la prétention au gouvernement des esprits, à la domination du monde.

Jusqu'à présent, c'était le christianisme, tel que l'entend l'Eglise romaine, qui avait joué le rôle de cet éclectisme éclairé. Les chrétiens avaient pour principe de tout examiner à la lumière de la doctrine chrétienne, et de ne rejeter que ce qui était faux en soi; que ce qui était anti-chrétien par essence. On les avait vus rendre justice aux nations anciennes et modernes, à leurs écoles, à leurs doctrines ; ils les avaient considérées sous le point de vue d'une tendance plus ou moins marquée, soit vers la morale, soit vers les grandes vérités du christianisme. Comme des hommes avaient entrepris cet examen, il pouvait, à différentes époques, porter l'empreinte des préjugés, des erreurs de ces hommes; mais le *criterium* en lui-même n'en restait pas moins infaillible. Aujourd'hui l'on ne veut plus qu'il en soit de même. On dit au christianisme qu'il a fait son *temps*, on lui substitue l'éclectisme, *nouvelle forme* par laquelle doit passer l'intelligence humaine.

Nous devons l'avouer; la haine brutale du christianisme n'existe pas dans les rangs de l'école éclectique moderne. Peu ou point de foi, mais une appréciation assez équitable, quant au passé, des effets du christianisme, quelque justice rendue à l'Eglise catholique, voire même aux doctrines ultramontaines. Ce ne sont plus les préjugés des protestans, des parlementaires, des jansénistes, des gallicans, des philosophes du

dernier siècle. C'est l'essai d'une erreur nouvelle, légèrement teinte d'une nuance de néoplatonisme. C'est une philosophie jusqu'à présent assez rationaliste, mais qui, si on la laissait faire, courrait peut-être risque d'aller se perdre jusque dans le mysticisme.

Il est à remarquer que cette école, riche en talens, et où règne une instruction variée, ne nous a pas encore donné la théorie de cet éclectisme, mais que sans cesse elle le suppose, elle l'annonce. A l'en croire, ce sera le *siècle* qui se mettra à l'œuvre, le siècle, plus savant que les plus savans hommes. En général, il est du caractère de cette secte de beaucoup attribuer au temps, ou à ce qu'elle appelle les choses. Il est vrai que le temps est riche en expériences : mais ce n'est pas ainsi qu'elle l'entend. Elle considère le temps comme roulant le flot des opinions humaines vers un océan de gloire, où navigueront, pavillon déployé, tous ces esprits qui se sont faits les prédicateurs du présent, les prophètes de l'avenir. Dans leur opinion, c'est le siècle qui les forme eux-mêmes, et la sagesse de l'époque vaut mieux que leur science particulière, ou plutôt leur science particulière n'est qu'un reflet de la sagesse de l'époque. Au fond de cette humilité il y a un excès d'orgueil. Ils se proclament les organes du temps, pour se substituer au temps lui-même. L'homme perce à travers cette abdication de son indépendance en faveur des lumières de la multitude. Nos philosophes, qui se disent si actifs, si indépendans, sont cependant

dominés par les circonstances. Ils obéissent, non à la leçon du temps, non à l'expérience de l'époque, mais à l'époque elle-même. C'est-à-dire, qu'à travers leur raison particulière, ils adoptent la voix du peuple, ou, pour parler plus exactement, ce qu'on appelle l'opinion publique; ils y voient un arrêt de la fatalité même. Leur souveraineté de la raison se résout, à leur insu peut-être, en une véritable souveraineté populaire. De là, en dépit de leur raison, un état réellement passif, vis-à-vis l'opinion du grand nombre. Ils veulent se séparer de la foule, et ils caressent la foule. Ils sont inquiets de l'opinion. Leur éclectisme est dominé par un élément supérieur à cet éclectisme.

Quand j'étudie les ouvrages de Kant ou d'Aristote, les écrits de Machiavel, de Kepler, de Leibnitz, je ne vois, dans aucun de ces écrivains, percer le *qu'en dira-t-on?* S'il y a fascination dans leur manière de considérer la philosophie, la science, la politique, du moins cette fascination est-elle dans leur esprit propre, ne leur vient-elle jamais du dehors. Dans le cercle de leurs doctrines, leur indépendance est entière. C'est cette indépendance dont on a souvent à regretter l'absence parmi nos éclectiques. Pas un d'eux qui se suffise entièrement à lui-même; pas un d'eux qui n'ait pas besoin de quelques applaudissemens. Il est vrai que l'esprit de coterie ne les contente pas; qu'ils sont généralement au-dessus du génie académique: mais sont-ils placés également au-dessus de la manie de faire école? Est-ce une influence

d'homme à homme qu'il leur faut, ou plutôt ne veulent-ils pas jouer le rôle d'un maître vis-à-vis de ses disciples? Surtout, peuvent-ils se soutenir sans faveur populaire? Ont-ils le courage de toutes leurs opinions? peuvent-ils les penser tout entières? ou n'ont-ils pas besoin plutôt du public pour mener à bout leurs entreprises? On obtient ainsi des triomphes momentanés, non pas des succès durables.

Je crains qu'il n'y ait dans cet éclectisme moderne un principe bien peu philosophique en lui-même. Il a fallu du nouveau; la philosophie du dernier siècle, quoique populaire, était bien ancienne. On bâillait avec M. de Tracy, on dormait avec M. Daunou, on rêvait tout haut avec M. Say et M. Comte. La philosophie écossaise, sur laquelle on s'était jeté dans le principe, n'était pas assez piquante. Quand on possède Montaigne, La Rochefoucault, La Bruyère même, le moyen de s'amuser avec Reid, avec Dugald Steward, avec leurs amis et leurs collègues! M. Cousin est un homme d'une imagination forte, d'une rare éloquence, d'une dialectique souple et déliée; il a des qualités qui tiennent du génie même. M. Guizot est consciencieux dans ses recherches, doué d'une grande sagacité et d'un esprit net, clair et ferme. Les principaux rédacteurs du *Globe* ont quelques-unes de ces qualités; ils s'intéressent de plus, avec la vivacité de l'esprit français, tempérée par la gravité de l'école, à une foule de questions littéraires, qui occupent la curiosité des feuilles du jour; on a recours à l'étranger, à l'antiquité, au moyen âge; on cherche à raviver un peu, par une science nouvelle,

par une philosophie nouvelle, par une poésie nouvelle, la politique du jour, la sagesse contemporaine, *les lumières du siècle;* mais, en tout cela, y a-t-il un amour bien sérieux de la vérité, une passion consciencieuse pour la science ? Y a-t-il indépendance enfin dans le sens réel du mot ? ou n'y a-t-il pas plutôt une nécessité impérieuse de cajoler à la fois et de dominer le public, de le servir en apparence pour s'en rendre maître ? En un mot, l'électisme moderne n'est-il pas plutôt de la *politique* que de la philosophie?

C'est avec un vif intérêt que j'ai suivi tous les progrès de l'école moderne. J'eusse désiré être mis au fait de tous ses développemens pour pouvoir l'attaquer dans sa philosophie propre, et dans les systèmes qui en dérivent en politique, en poésie, dans les sciences et dans les arts. Mais jusqu'à présent je n'ai vu que l'affiche de cet éclectisme, colporté de journal en journal, d'école en école, mais non pas encore réduit en doctrine positive. Je devine bien où tend M. Cousin, ou plutôt où tendent certaines de ses idées et de ses paroles; car il a des ménagemens à l'infini, et des hardiesses qui vont à travers ces ménagemens, et qui confondent jusqu'aux partisans les plus prononcés de ses doctrines. Mais si je devine l'esprit de quelques-unes de ses opinions, je ne puis pas encore me rendre compte de sa doctrine réelle. Je reconnais en lui un mélange de Kant et de Hegel ; je le trouve écrivain supérieur, dialecticien plein d'esprit, serré, vif et pressant ; mais quand je cherche à saisir l'ensemble, la

trame même de sa pensée, tout s'échappe entre mes mains, en fils décousus, qui souvent se rompent. L'inquiétude pour ainsi dire fiévreuse, propre à l'esprit de l'auteur, passe dans mon ame par une sorte de commotion électrique.

Chez M. Guizot c'est tout autre chose : il est en pleine possession de lui-même. Il a certainement aussi sa philosophie ; car c'est un esprit judicieux, un homme qui a médité avec connoissance de cause ; mais cette philosophie me semble subordonnée à sa position politique, à la place qu'il veut occuper, et qu'il est en droit d'occuper dans l'avenir de son pays. M. Guizot, se mesurant davantage lui-même, étranger aux témérités de M. Cousin, n'a pas besoin de faire, comme son rival de gloire, des professions de foi politiques, ni de rassurer, comme lui, certain public sur ses intentions réelles. Il peut hardiment rendre justice à des temps autres que le nôtre, sans paraître un déserteur de la cause du jour. Cependant lui aussi a beaucoup de précautions à prendre pour ne pas devenir impopulaire. Le *Globe* enfin, dévoré à la fois et au plus au haut point du besoin de réussir, et de celui d'être *nouveau*, c'est-à-dire de sortir de la route battue par la philosophie du siècle, trépigne de colère et d'impatience quand on signale chez lui la tendance qui l'éloignerait de la popularité. Il se rejette alors, avec des démonstrations dont la *Tribune des départemens* est tout-à-fait déconcertée, sur Béranger, sur La Fayette, sur la reconnaissance des droits de l'homme, voire même

sur la gloire de l'empire. La position de l'éclectisme ne me semble donc franche, ni vis-à-vis de l'opinion ni vis-à-vis de lui-même. De grands talens sont dépensés à des entreprises souvent stériles. C'est parce qu'on ambitionne deux choses inconciliables. On veut être soi-même, et hardiment soi-même; on veut être l'homme du temps; parfois l'homme indépendant l'emporte sur l'esclave du jour, d'autres fois ce dernier triomphe, et l'indépendant succombe.

TABLE DES MATIÈRES.

VARIÉTÉS.

ANTIQUITÉS.

DU SIVA POURANA.

HISTOIRE.

DE L'IRLANDE ET DES ANTIQUITÉS IRLANDAISES.

POLITIQUE.



(N° 45. — SEPTEMBRE 1829.)

LE CATHOLIQUE.

ANTIQUITÉS.

CHAPITRE VI.

DES ÉLÉMENS SIVAÏTES DU BOUDDHISME.

§ I. *Avant-propos.*

La religion de Bouddha est une émanation de celle de Crishna. Elle abolit le régime des castes que Crishna avait déjà ébranlé et mis en péril en établissant le culte de Jagannatha. Il paraît que le berceau du Bouddhisme fut placé parmi les Magas ou Sacas du Magadha, tribu de pontifes que Samba, fils de Crishna, introduisit dans l'Inde. Samba venait du Saca ou de la région du Mitravan, de la contrée des Saces, de la Sogdiane, de la Bactriane ou Perse orientale. Une fois introduites dans l'Inde, ces doctrines se greffèrent sur

le Vishnouvisme. Dans le Décan, elles rencontrèrent le culte des Rakshas qui s'était incorporé sous la forme d'un culte des Démons au Sivaïsme réformé. Il y avait eu, parmi les dieux adorés par le Sivaïsme, un autre Bouddha, élève du pontife des Daityas, exerçant la magie, et ancêtre de la dynastie lunaire. Le même culte avait adoré Scanda et Kartikaya comme chef des célestes armées. Quand le Bouddhisme s'introduisit dans l'île de Ceylan, il adopta, comme dans le Décan, la mythologie des Rakshas du Sivaïsme réformé. On la retrouve dans le Bouddhisme du Thibet, qui semble se rapprocher de celui de l'île de Ceylan, et s'éloigner du Bouddhisme purement vishnouviste de l'empire de Magadha. Quoi qu'il en puisse être, rien de plus difficile que de saisir le fil historique, au milieu de cette extrême complication. Faute d'une critique assez haute et assez sévère, des hommes distingués ne sont parvenus qu'à tout confondre dans l'ordre des idées et des temps : c'est ce qui est arrivé à M. Ritter et à M. Rhode en Allemagne, à M. Erskine et à d'autres en Angleterre. Ils ont fait du Bouddhisme vishnouviste la religion des Rakshas, celle des aborigènes de l'Inde. D'un seul coup de baguette ils ont transformé en guerres de Brahmanes étrangers et de Bouddhistes aborigènes, toutes les guerres des sectes sivaïtes et vishnouvistes. Cependant le Brahmanisme vishnouviste et sivaïte est évidemment d'une date antérieure, comme le prouve jusqu'à l'évidence le plus léger examen de la géographie, de la mythologie et spécialement de la métaphysique extrêmement raffinée des

Bouddhistes : en effet, le Brahmanisme renferme dans sa cosmogonie, et dans les deux systèmes Vedanta, (émané de Vyasa le Vishnouviste), et Sankhya (dû à Capila le Sivaïte,) renferme, dis-je, tous les types de la doctrine bouddhiste. De toutes les religions de l'Inde, c'est le Bouddhisme qui ressemble le plus à un système philosophique, et le moins à une croyance religieuse. Au lieu d'adorer des dieux, il rend hommage à des saints, à des patriarches, à des philosophes, à peu près comme la religion des Taosse et de Confucius à la Chine. Née et élaborée dans le Magadha, cette doctrine pourrait remonter cependant à une origine purement bactrienne. Les motifs sur lesquels cette opinion s'appuie appartiennent à un autre ordre de discussions.

§ II. *De la philosophie sivaïte de Capila, considérée comme l'une des sources du Bouddhisme.*

Dans le système Vedanta de Crishna, la matière, c'est Maïa, c'est l'illusion, ce n'est rien. Au contraire, la Sankhya de Capila reconnaît l'éternité de la matière. Selon les Védantistes, la matière a été créée comme une fantasmagorie ; selon la Sankhya, elle est immortelle et increéée. Cependant on a introduit la Maïa vishnouviste dans le Sivaïsme originel des Pouranas. Devi, femme de Siva, qui n'est que Prakriti, la nature première, s'est métamorphosée en Maha Maïa, grande illusion, et sa signification originelle a été totalement changée. Pour éclairer complètement l'évidence de cette proposition, nous ajouterons à ce que nous

avons déjà dit à ce sujet, un examen détaillé des doctrines du Sivaïsme.

Le Bouddhisme, comme la Sankhya, adopte une matière éternelle. Cependant il fait naître Bouddha de Maïa ou Mahamaïa, ce qui est une doctrine védantiste. Rien de plus inconséquent que l'effort mythologique des auteurs des Pouranas sivaïtes, pour changer en Maïa la Shakti de Siva, la déesse Dévi, et que l'effort des philosophes bouddhistes pour présenter Bouddha, non dans sa forme réelle comme fils de la nature existante, domptée par la puissance de l'esprit, mais comme issu originairement de Maïa, de l'illusion. Toutefois cette inconséquence se montre dans le Sivaïsme d'une manière beaucoup plus grossière que dans le Bouddhisme, qui, si nous mettons de côté sa mythologie d'emprunt, aussi peu intéressante que peu instructive, contient une métaphysique singulièrement curieuse par son raffinement.

Quoi qu'il en soit, il est nécessaire de faire précéder cet examen d'une brève analyse de la Sankhya de Capila, telle que Colebrooke nous la révèle. Ici nous ne devons la considérer que comme une doctrine sivaïte, comme une philosophie systématisée par une secte de Brahmanes, qui l'a tirée d'un Sivaïsme antérieur. Ainsi ce n'est pas des développemens de la Sankhya, mais de ses principes que nous nous occupons.

La Sankhya n'est pas ouvertement hétérodoxe. Elle ne prétend pas contredire les Védas. Mais comme elle renferme en principe un matérialisme anti-théolo-

gique, cette orthodoxie dont elle se pare n'a rien de réel. Au lieu de se rattacher par le sens intime au culte des divinités de l'Inde, comme le font les doctrines Mimansa et Védanta, elle ne s'en rapproche que sous un rapport mythologique et accessoire. Aussi la Sankhya est-elle la commune source d'où sont dérivées la plupart des sectes athéistiques de l'Inde.

Un matérialisme fondamental se révèle dans la double divinité de Siva et de Parvati. Considéré sous le rapport le plus élevé, Siva est le feu vital et sacré qui circule dans les veines de la nature; Parvati est cette nature même, animée, embrasée par cette flamme. On les voit ensuite se reproduire dans le soleil et la lune, comme symboles du ciel et de la terre, et spécialement dans la mystérieuse union des sexes, au moyen de laquelle les espèces se perpétuent. L'ensemble du système rentre dans le cercle éternel de la mort; et ce cercle n'est lui-même que celui de la vie: car tout se combine dans une éternelle fluctuation entre la vie et la mort.

Concevez le Sivaïsme dans sa nudité abstractive; dépouillez-le de cette sève, pour ainsi dire céleste, qui le pénètre encore; que Siva ne soit plus une incarnation divine; que, privé du Logos, de l'intelligence créatrice, ce ne soit plus le dieu-homme, devenu le dieu-monde; bannissez de même de la conception de Parvati, l'idée de l'esprit céleste, divine colombe, souffle amoureux de la créature, incarné comme Kosmos dans la nature première, comme harmonie des parties avec le tout, comme ame du monde : vous ar-

riverez à un pur et absolu matérialisme, à une opposition de la vie et de la matière, l'une active, l'autre passive; l'une imprimant à l'autre ses formes ou ses figures. Le Sivaïsme, corrigé par le système Sankhya, s'est ainsi trouvé moins impur, mais moins vigoureux. Son matérialisme profanateur des idées et des choses sacrées est devenu moins corrupteur, mais il a perdu sa signification profonde.

Il y a deux Sankhyas; d'abord celle de Patandjali, qui renferme le mysticisme des Yoguis et des Sonnyasis. Là se trouve la doctrine védaïque du Tapasya, appliquée au Sivaïsme avec une gigantesque exagération. Comme cette espèce de mysticité ne s'est point mêlée au Bouddhisme, du moins sous cette forme, nous ne nous en occuperons pas ici. Pour nous, il s'agit maintenant, non de la théologie de Patandjali, mais de la doctrine physique de Capila.

Ce Capila est un être mythologique, incarnation de Vishnou, selon les uns, d'Aghni, selon les autres. Les Pouranas le comptent au nombre des Rishis. Dans le caractère mythologique de Capila, rien ne rappelle l'ascétisme vishnouviste; tout y est empreint du génie d'un Sivaïsme prononcé. Du reste, les légendes consacrées à ce philosophe, appartiennent, en grande partie, aux amplifications des poètes postérieurs. Son système, quel qu'il soit, remonte à une haute antiquité. Les Pouranas sivaïtes ont adopté sa philosophie, comme les Pouranas vishnouvistes ont adopté la Védanta.

Tous les systèmes indiens, sans en excepter un, ad-

mettent une cosmogonie. Mais dans les différentes théories, elle diffère radicalement. Les Védas, le Mimansa, la Védanta, les Vishnouvistes, reconnaissent un créateur, mais d'une manière très-diverse. Seulement il arrive quelquefois que le Créateur s'identifie à la créature. Dans la loi de Brahma, l'un et l'autre sont presque confondus. Celle de Vishnou, par une interprétation brahmanique et exagérée de son principe héroïque, fait disparaître le Créateur dans le sein de la Maïa divine, unit au Sauveur des hommes l'humanité, la nature entière. Ce Sauveur vient rétablir la nature dans sa pureté primitive, et absorbe tout au sein de l'essence divine, comme une fantasmagorie passagère. Cette Maïa n'est pas védaïque, sous ce rapport du moins. Elle est vishnouviste et védantiste; elle appartient, non aux Védas, mais à la Védanta.

Dans le Sivaïsme tel qu'il existe, il y a bien aussi un Créateur, auquel on a voulu donner une teinte mystique; mais ce Créateur n'est au fond que le Producteur. La cosmogonie n'y est autre chose que le mouvement alternatif et périodique de la vie et de la mort, de la mort et de la vie. Après la grande et universelle destruction des êtres et des choses, les principes matériels survivent dans un chaos, ou aussi dans le Linga, lien des choses, grande force productrice; ou bien encore, selon les adorateurs de Parvati, dans la Yoni, mère des êtres, abîme et fond dont tous les êtres sortent. Au contraire, dans les Védas, la mystérieuse unité de l'essence divine finit par tout absorber, quand les principes matériels, sur lesquels repose le monde, se

détruisent. Non-seulement le Vishnouvisme (dont les fondemens même ont été altérés par le mysticisme qui en a fait disparaître le principe même sur lequel il porte, c'est-à-dire la doctrine des deux principes éternellement opposés), le Vishnouvisme, dis-je, non-seulement fait tout disparaître au sein de la divine unité, mais encore il déclare expressément que rien dans l'univers n'est réel, si ce n'est cette essence toute spirituelle, diamétralement opposée au Lingam sivaïte et à la Yoni des Saktis. Ce sont les poètes qui ont confondu ensuite toutes ces données contradictoires.

Occupons-nous maintenant de la philosophie de Capila. Elle est aussi cosmogonique, mais seulement dans le sens physique, et d'une manière bien plus prononcée que la religion de Siva et des Saktis, qui lui a servi de base. Dans son principe (et non pas dans l'extravagante fantasmagorie mythologique dont on l'a enrichie), la cosmogonie bouddhiste s'en tient à la donnée du système de Capila, et rejette, d'une manière expresse, la présence du Créateur. Les Jaïnas, qui s'appuient spécialement sur le Charvaka, l'une des branches parasites de la philosophie Sankhya, s'énoncent à cet égard d'une manière formelle. Chaque Jina et chaque Bouddha, chaque saint divinisé, devient réellement l'essence pure de l'univers, qui s'immatérialise et se spiritualise en quelque sorte dans son ame : ainsi l'ame des saints est bien réellement l'ame du monde.

La Sankhya de Capila a essayé de se rendre védaïque : de même que les religions de Siva, de Vish-

nou, de Parvati ont été en quelque sorte védaïsées, d'une manière évidemment et directement contraire à leur génie propre. Crishna seul attaque ouvertement les Védas. Il nie les trois Gounas, la réalité de cet univers; tandis que les Jainas et les Bouddhistes, qui n'admettent point l'unité d'une essence divine supérieure, et qui par conséquent sont bien plus réellement hostiles aux Védas, ne rejettent pas la réalité originaire des choses. Tout cela s'est appelé tantôt du déisme, tantôt de l'athéisme; termes fort incorrects et fort inexacts, que l'on ne peut, sans erreur, emprunter à une philosophie éclairée par le Christianisme, pour les appliquer aux doctrines païennes. Le déisme des Védas n'est pas sans mélange de matérialisme, sinon dans son principe, du moins dans la manière dont il expose le développement successif et postérieur de l'univers. L'athéisme des Bouddhistes n'est pas dénué de spiritualisme: car chaque Bouddha, chaque Jina, en atteignant une perfection plus sublime, devient l'ame même du monde, esprit pur, esprit suprême, mais non créateur, et qui n'a rien de commun avec la Providence de cet univers. Laissons donc de côté des désignations incertaines, et contemplons toutes ces doctrines dans le génie particulier qui les caractérise.

Le Sivaïsme place le Linga, lien universel des choses, feu sacré, feu de la production, à la tête de toutes les existences. C'est la pure essence de Siva. Les sectateurs de la Sakti son épouse, remplacent le Linga par la Yoni, sein maternel de toutes les existences, nuit

originelle, unité divine, résidant au fond de cette nuit même. Ensuite ce Linga, cette Yoni, deviennent Pouroush et Prakriti, le génie mâle et le génie femelle, l'intelligence et la matière, la forme et la vie de cet univers. Le Sivaïsme, ainsi que le Vishnouvisme, a emprunté Pouroush et Prakriti à la théologie des Védas, mais dans un sens fort différent de celui que les livres sacrés assignent à ces êtres allégoriques. Dans les Védas, Brahma le créateur, émane de Brahm, l'essence divine; le créateur se divise en mâle et en femelle, en Pouroush et Prakriti, en force active et force passive de l'univers, double puissance qui se manifeste dans le monde inorganique par une primitive unité hermaphroditique, et dans le monde organique par la division des sexes. Le Sivaïsme identifie avec le Linga, l'être suprême Siva, considéré comme Brahm. Le Vishnouvisme métamorphose Brahm en Vishnou, et le fait agir par le moyen de la Maïa, force d'illusion qui lui est inhérente. Pouroush et Prakriti, en émanant du Linga dans le Sivaïsme, de la Maïa dans le Vishnouvisme, revêtent des caractères aussi opposés entre eux, que contraires au génie propre des Védas. Il est vrai que les rédacteurs des Pouranas, fort peu conséquens avec leurs doctrines avouées, ont souvent confondu la Vedanta et la Sankhya, Maïa et Prakriti, l'illusion céleste et la matière première.

Chez Capila, comme dans le Sivaïsme, Prakriti est l'être essentiel, tandis que chez Vyasa, et parmi les Védantistes, elle n'est que l'illusion même. Capila con-

sidère Prakriti comme la source plastique qui imprime ses formes à toutes choses. Elle est ce qui produit, sans avoir été produite ; elle est la Sakti, l'unité elle-même. Considérée sous ce point de vue, la doctrine de la Sankhya semble pencher plutôt vers l'adoration de la Sakti, mère de Siva, que vers le culte de Siva lui-même, considéré comme principe igné, comme époux de la Sakti.

De Prakriti, selon Capila, est issu Bouddhi, l'intelligence, ou Mahat, la grande unité. C'est réellement Siva, considéré comme source d'une triple existence figurée par la Trimourtti, de cette triple existence, que les Védantistes rejettent, et dont l'expression se rencontre dans le triple mode d'existence, auquel les Védas donnent le nom des trois Gounas, des trois apparitions, du triple monde phénoménal, mais réel dans son essence.

Bouddhi, la grande unité intellectuelle, qui réside dans toutes les formes de l'univers, la sagesse distributive et l'ordre général des phénomènes, tel qu'il existe en principe dans la force plastique de l'univers; Bouddhi, après cette diffusion universelle de son être, s'isole, se reconnaît, se distingue lui-même. Il dit : *Je suis !* Ce mot, qui se retrouve chez Capila comme dans le Sivaïsme, est rejeté avec horreur par les Védantistes. Ils rejettent le *Moi*, comme source de l'individualisation, de l'erreur personnelle, qui rend les hommes incapables de percer les voiles de la Maïa divine et d'atteindre l'unité essentielle, fondamentale, la

seule existence réelle. C'est aux Védas qu'est emprun tée cette réflexion de la force intelligible de l'univers. Ils montrent Bouddhi, le dieu qui s'est identifié à l'ame du monde, réfléchissant sur cette métamorphose qu'il a subie, et cherchant à s'y reconnaître lui-même. Il se demande : *Qui suis-je?* Puis, en m'adressant cette question : *Quel est l'acte que j'accomplis? — Je pense*, se répond-il à lui-même, *je médite, je contemple, donc je m'isole et me reconnais; j'ai mon individualité, donc je suis; je suis l'être qui voit cela* (Idam-dra), *l'être qui se reconnaît, le Moi, l'individualité!* Ainsi l'intelligence qui se découvre au fond de cet univers, est à la fois l'être qui s'aperçoit lui-même (*Idam-dra, Indra*), et *Ahankara*, le *Moi*, l'individualité. Descartes n'a pas dit autre chose; mais son expression et sa pensée sont loin d'être aussi complètes ni aussi profondes.

Ainsi, de Bouddhi mâle est issue Ahankara femelle. Ensuite vient le développement philosophique des élémens, conforme à la théorie des Védas, et qui s'est appliqué tour à tour à tous les systèmes de religion et de métaphysique indiennes. Quand le *Moi* se reconnaît dans cet univers, où il est ame du monde, dieu incarné; et dans le Moi humain, où il s'individualise sur une moindre échelle; il reconnaît en lui une existence élémentaire, subtile, les Tanmatra, cinq principes sensitifs suprêmes qui en émanent. Ces principes se sont produits et développés en lui, au moyen du grme contenu dans la nature plastique, que la réflexion vient exalter. Ces Tanmatra sont les types

éthérés des élémens plus grossiers : ce sont les sens primitifs d'où émanent la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther.

La fonction d'Ahankara, du Moi universel, comme du Moi individuel, ne se borne pas à cette seule production ou perception des Tanmatra et des élémens. Ahankara donne encore naissance à onze organes; cinq organes des sens; cinq organes de l'action; et *Manas*, l'ame humaine, le principe de l'homme, ce qui constitue dans le Moi humain, le lien de la sensation et de la volonté. Manas seul est un principe d'organisme intime : tandis que les dix organes des sens et de l'action se rapportent aux différentes parties du corps, que l'ame ou la volonté, quelque organique qu'elle soit, dirige dans ses opérations. Manas, l'ame humaine, n'est au fond un organe, qu'à cause de sa sympathie avec les organes, et de l'affinité qui naît de cette sympathie.

Des Tanmatras ou des sens émanent les élémens de la nature grossière. Dans l'ensemble de ce système, qui, en principe, a pour origine Prakriti, la nature première, on voit se manifester l'ame du monde, Pourousha, que les Sivaïtes considèrent comme la manifestation du Linga, comme Siva, époux de la Sakti, de Prakriti. Comme Prakriti, Pourousha est increéé, mais Prakriti engendre; Pourousha, qui s'unit à la substance de cette dernière, n'engendre pas. Il existe en tout, il est dans l'individualité, dans la sensation. Partout identique avec lui-même, toujours immortel, toujours immatériel; c'est bien réellement le Linga,

le feu sacré. Selon Patandjali, Pourousha est Siva ou Iswara lui-même. Chez Capila, de même que chez Patandjali, l'univers se meut dans le cercle éternel que décrit l'union de Pourousha et de Prakriti.

D'après Capila, le Linga constitue la personnalité même, personnalité dont se revêt la nature première dans ses créations. Dans cette manifestation primitive, la nature première est le Linga, qui, avant de s'envelopper d'une matière plus grossière, emprunte un corps éthéréen (Anushthana Sarira). Ainsi, sans dépasser les limites du monde matériel, elle se montre à la fois dans les individualités et dans la généralité de l'existence. Mais il y a encore sous l'enveloppe de ce monde de l'individualité, devenue corps, un autre monde qui se meut; celui de la pensée immatérielle, dans lequel se manifeste Pouroush, comme Prakriti s'est manifestée dans le premier. C'est dans cette autre existence que se révèle l'ame, Manas.

Capila n'admet pas Iswara en qualité de Siva suprême. Mais il admet Pourousha comme ame manifestée au sein de l'univers, tant dans l'existence générale qu'individuelle. Il enlève au Sivaïsme sa mysticité, portée au plus haut degré par Patandjali. Il le réduit à la manifestation des deux principes, l'un matériel (Prakriti), l'autre immatériel (Pourousha), qui se révèlent éternellement dans cet univers, l'un par la puissance de produire, l'autre par l'affinité ou la sympathie. Si d'une part le Sivaïsme a perdu, chez Capila, quelque chose de la divine puissance qui l'animait, il a gagné d'ailleurs, en ce que cette doctrine a distingué

positivement l'ame de la matière : c'est à cette distinction que les Jaïnas et les Bouddhistes se sont rattachés quand ils ont adopté la théorie de Capila.

Les emprunts que les mêmes sectaires ont faits au Vishnouvisme du dieu Crishna et à la philosophie Vedanta n'entrent pas dans le cercle de notre examen actuel.

§ III. *Du Boudha sivaïte, patriarche de la dynastie de la lune.*

Ritter, et surtout Rhode, dans leurs conjectures hardies, ont fait de ce Bouddha qui abolit l'autorité des Védas, un dieu des Rakshas ou Daityas de la péninsule. Tour à tour ils l'ont identifié à Siva, Kartikaya, Ganesa ; un autre Boudha, génie de la planète Mercure, absolument distinct du réformateur Bouddha, leur a servi à motiver cette assimilation. Cependant, comme le Sivaïsme de la péninsule s'incorpora au Bouddhisme d'une manière subalterne, de même que dans les parties orientales de l'Inde, les Bouddhistes se mêlèrent au Vishnouvisme, on ne peut s'étonner de voir le grand panthéon du Bouddhisme hétérodoxe, admettre dans son enceinte les mythes de Siva, de Kartikaya, de Ganesa, de l'ancien Boudha sivaïte d'une part, et d'une autre les mythes de Rama et de Crishna. En faisant quelques concessions mythologiques, qui n'altéraient point d'ailleurs le fond des doctrines, les Bouddhistes cherchèrent à captiver les peuples qui adhéraient à l'ancienne religion.

Le dieu de la lune, Chandra enlève Tara, femme

de Vrihaspati, pontife des dieux. Ce dernier se plaint à Indra, qui attaque le dieu de la lune. Chandra s'allie aux Daityas (Titans), et à leur pontife Soucra. Soucra est identifié à la planète Vénus, comme Vrihaspati l'est à la planète de Jupiter. Le ravisseur est obligé de rendre Tara à son époux : mais, au milieu de ces événemens, elle devient grosse de Boudha, génie de la planète Mercure. Chandra et Vrihaspati se disputent la possession de l'enfant. Les dieux accordent à Chandra les honneurs de cette paternité douteuse ; et Vrihaspati, avant de recevoir dans sa couche son épouse enlevée, lui ordonne de rejeter un enfant qu'il n'a pas engendré. Elle accouche donc avant le terme. Mais son mari, que la beauté de l'enfant séduit, se livre à d'amers regrets.

Vrihaspati éleva Boudha jusqu'à sa douzième année, et lui apprit toute la science des dieux. Ensuite le pontife des Titans, Soucra, prit Boudha à son école, et lui enseigna tout ce que les Géans savent. Alarmés de ces soins que prend le pontife pour instruire un étranger dans la science des Titans, science qui fait leur pouvoir, les Daityas vont porter plainte à Sounda leur souverain, qui ordonne à Soucra de répudier l'enfant. Soucra, au contraire, veut le marier à sa fille, l'adopter, et le destine à le remplacer un jour, comme pontife des démons.

Remplis de défiance, les Titans accusent de folie leur pontife. L'un d'eux abat la tête de Boudha. Soucra la lui rend au moyen d'évocations magiques. Un autre déchire et jette au loin ses membres, comme

ceux de Bacchus et d'Osiris. Soucra les rassemble et reconstitue Boudha. En vain les Daityas l'ensevelissent et brûlent son corps; Soucra le ressuscite à l'instant même. Enfin les Titans irrités réduisent ses ossemens en une poudre impalpable, et la font boire à Soucra, qui avale dans un breuvage le corps de son disciple, ainsi réduit en atomes. Le Pontife, qui ne sait pas ce qui vient de lui arriver, a recours à de nouvelles évocations. Des tourmens affreux en résultent. Boudha ressuscite dans son propre sein. Ainsi renaissent Absyrte, le vieux Pelée et tant de dieux de la fable de Médée et Jason. Le désir de sauver son élève, la crainte de mourir lui-même, sa répugnance à révéler le mystère inconnu de l'incantation, jettent Soucra dans un embarras extrême. Enfin, sur les instances de sa fille, il prend une résolution grande et hardie. Soucra enseigne à Boudha l'incantation des morts. Il déchire son propre sein. Boudha en sort, et à l'instant même, employant les mots magiques dont on vient de l'instruire, il ressuscite son maître. D'après le conseil de Soucra, il va ensuite retrouver les dieux, qui le reçoivent avec enthousiasme.

Il s'agit ici d'une doctrine de régénération, d'un culte de magie, dont le génie et le fonds sont sivaïtes. Ce Boudha sivaïte, quoique placé à la tête de la dynastie lunaire, et incorporé à la planète Mercure; ce Boudha, qui figure comme tel dans les cantiques des Védas, n'en est pas moins considéré avec peu de bienveillance par les sectateurs du Brahmanisme. On respecte sa science, mais on rejette sa doctrine. Elle est

double : divine d'un côté, pure, idéale ; d'un autre, démoniaque, impure et magique. De même le Bouddha des Bouddhistes est regardé comme un Avatar, une incarnation de Vishnou, estimée comme telle, et dont cependant on rejeta les systèmes. Cette antique religion du Boudha sivaïte a subi l'oppression. On l'a rejetée dans l'ombre : mais le génie originel se laisse deviner.

Boudha, se trouvant parmi les dieux, découvrit le mystère de sa naissance, au moyen d'évocations magiques. Fils d'un Kshatryia, comme rejeton du dieu guerrier de la lune, il refusa la main de la jeune Brahmane, fille de Soucra. Cette dernière le maudit, et lui souhaita l'affaiblissement de sa gloire. En conséquence de cette malédiction, Boudha ne jouit pas de toute l'illustration due à son mérite. Il maudit à son tour la fille du Brahmane Soucra, et lui souhaita d'épouser un Kshatryia. En effet, elle s'unit à Yayati, arrière-petit-fils de Pourou, fils de Boudha, ancêtre des Kshatryias occidentaux, nommés enfans de la lune. Nous avons déjà parlé de la parenté qui les rattache aux Daityas et aux Rakshas, dont ils embrassèrent le Sivaïsme et les doctrines.

Boudha épouse ensuite Ila, fille de Vaivasouata, ancêtre des enfans du soleil. Un jour que Siva et Parvati, se croyant sans témoins, se livraient aux douceurs de l'amour, dans la forêt de Gauri, ils furent surpris par les Rishis. Aussitôt Siva établit pour loi, que quiconque entrerait dans la forêt changerait de sexe. Ila, fille de Vaivasouata, que le pontife de son

père avait changée en garçon à sa naissance, chassait un jour dans ces bois; elle y redevint fille. Chandra, le dieu de la lune, s'était auparavant transformé en déesse (Chandri), pour avoir mis le pied dans la même forêt. Siva lui rendit son sexe en plaçant sur sa tête le croissant de la lune. Pourou, ce fils de Boudha, cet ancêtre de la dynastie des Pauravas (Porus) de Shangala et Pratishthana, dans l'Inde occidentale, passa par les mêmes phases de sexes divers, que sa mère Ila avait subies. Ce changement de sexe, particulier à la race lunaire, offre un symbole de la croyance aux deux principes du Lingam et de la Yoni, tantôt unis, tantôt divisés dans cette guerre des sectateurs de Siva et de Parvati, guerre que nous avons esquissée plus haut. C'est un indice de plus du caractère originellement sivaïte de ce Boudha dont nous venons de parler. Du reste, comme nous l'avons dit, la planète de Mercure (Boudha) est invoquée dans le rite védaïque que les Brahmanes récitent. Mais le caractère que les Védas donnent à ce Boudha, diffère complètement de celui que les Pouranas lui attribuent. Le Boudha sivaïte ne ressemble à l'autre que parce qu'on l'avait identifié à la planète Mercure, célébrée dans les Védas, et que cette désignation les aura confondus.

§ IV. *Du culte des Rakshasas ou démons, devenus parties intégrantes du Bouddhisme hétérodoxe.*

Comme on a remarqué que les Rakshas, Daytias et Nagas, jouaient un grand rôle dans la mythologie bouddhiste, on s'est cru en droit de conclure que le

Bouddhisme lui-même était une émanation du culte des peuples de la péninsule et de l'île de Ceylan, désignés sous ces noms. Rien de plus faux. Dans les mythes bouddhiques, ces êtres symboliques et historiques jouent un rôle d'emprunt. Boudha abolit à Ceylan le culte des dieux-serpens, des Nagas, culte introduit par Kartikaya, soutenu par Ravana, combattu par Rama, et définitivement anéanti par Boudha. Au reste, le culte originel des peuples de la péninsule, cette croyance aux maléfices, étrangère aux Védas et à la religion originelle des Perses, a jeté chez ces peuples les racines les plus profondes. Il fallut bien que les Bouddhistes l'adoptassent, surtout à Ceylan, sous le point de vue mythologique, bien qu'il n'y eût aucune espèce de réelle affinité entre ce système et le Bouddhisme. Identifié mal à propos au Bouddhisme ceylanais, ce culte démoniaque se nomme Kappouisme. C'est une branche de superstitions aussi antique dans son origine que curieuse à explorer, mais qui ne se rattache que d'une manière éloignée au sujet actuel de nos études. Nous avons vu plus haut Siva et, surtout, Parvati combattant les démons ; mais dans la suite ils s'allièrent à ces mêmes démons, pour repousser le Vishnouvisme qui envahissait la péninsule.

§ V. *Des fables sivaïtes relatives à Kartikaya et à Ganesa, et que l'on a introduites dans la mythologie bouddhiste.*

Toutes ces questions ne pourraient ici être traitées que d'une manière très-succincte. Nous n'avons sur le

Bouddhisme que des notions, non-seulement incomplètes, mais très-insuffisantes, et qui diffèrent même selon les divers pays d'où ces documens nous sont venus. Malgré la multitude d'êtres mythologiques qui surchargent le système commun aux Jaïnas et Bouddhistes de la péninsule, de Ceylan, de l'Indo-Chine, du Thibet, de la Tartarie, du Japon, de la Chine; ce système constitue plus réellement une philosophie, il est au fond moins idolâtre que les autres doctrines païennes; aussi conserve-t-il des points de ressemblance évidente sous toutes les zônes, dans tous les climats. Les personnages mythologiques, qui encombrent ce système, ne sont qu'une superfétation; le fond des croyances demeure identique depuis le Japon jusqu'au Thibet et à l'île de Ceylan, bien que les formes des mêmes croyances varient à l'infini. Ici les mythes vishnouvistes, là les mythes sivaïtes se sont mêlés, dans une plus grande proportion, au Bouddhisme de diverses contrées. Partout il semble mû par un génie de prosélytisme étranger à l'antiquité. De là une sorte de ressemblance mensongère avec l'apostolat chrétien et son zèle ardent. Après avoir renversé l'ensemble de cette idolâtrie sivaïte et vishnouviste, il a voulu la reprendre en sous-œuvre.

Boudha, surnommé le lion de la maison de Sakya (Sakya-Sinha), naquit dans le Magadha, contrée des Sacas ou Magas. Sa mère fut Maha-Maïa, c'est-à-dire la Sakti, l'épouse de Siva, devenue la grande *illusion*, dans le sens vishnouviste, ou plutôt védantiste et hypermystique. Son père reçut le nom de Souddhodana,

roi de Capila. C'est le Soudadouni, Southadannah des Mongols, des Thibétains, des Cingulais, qui ont diversement altéré cette appellation sanskretane. Une inscription découverte dans une caverne près d'Islamabad, nomme ce prince souverain du Cailasa; c'est Siva lui-même, comme époux de Maha-Maïa. Le Bouddhisme présente les dieux de l'Inde sous la forme de simples mortels. Mahamaïa n'est plus qu'une reine; le dieu du Cailasa n'est plus qu'un roi. C'est un Evhémérisme véritable. Au reste, tout en repoussant la doctrine de Bouddha avec la même horreur que les Sivaïtes, les Vishnouvistes font de ce dernier une incarnation de Vishnou. La doctrine du Bouddhisme a résulté d'une philosophie sivaïte empruntée à Capila, et mariée tant bien que mal à une philosophie védantiste.

Selon Rhode, plusieurs circonstances de la naissance de Boudha rappellent la naissance de Kartikaya; ce dernier est le Sauveur des dieux, comme Boudha est censé le Sauveur des hommes. On n'ignore pas que Kartikaya est fils de Siva et de Parvati. Bouddha et Kartikaya se rendent également dans l'île de Ceylan. Bouddha y accomplit des exploits analogues à ceux de Rama. Il est évident que le Bouddhisme, interprétant à sa manière le Sivaïsme et le Vishnouvisme, a voulu mettre à profit leurs antécédens.

M. Klaproth a placé à la tête de son *Asia polyglotta* l'histoire de *Shakia-Mouni* (Gautama ou Bouddha), traduite d'après les livres mongols. La même narration se trouve dans les *Asiatic Researches* conforme aux documens de l'île de Ceylan, des Barmas et d'autres con-

trées. Kæmpfer, Laloubère, etc., l'ont retrouvée au Japon, à Siam, etc. On y voit Sakya combattre Devatashtah ou Devatwashtah, l'architecte de la cité divine, le céleste artiste; dans les Pouranas il est identifié à Viswakarma, le dieu artiste, métamorphosé en homme, en oncle de Sakya, par les Bouddhistes. Il semble que l'on retrouve ici une indication des guerres du Bouddhisme et du Brahmanisme. Selon Wilford, Tevetat serait devenu un symbole du Manichéisme luttant contre le Bouddhisme indien. On ne peut douter que le Manichéisme n'ait beaucoup emprunté aux Bouddhistes : Mani s'est donné pour disciple de Bouddha. Mais il est bien moins facile de fixer ce que le Bouddhisme aura pu, dans le laps des temps, emprunter au Manichéisme, qui pénétra dans l'Inde méridionale. Quoi qu'il en puisse être, le Siva Pourana prouve assez que les guerres primitives du Bouddhisme ne furent pas dirigées contre les Manichéens, mais contre les Sivaïtes. On y voit Scanda détruire Tripoura, métropole des Bouddhistes dans l'Inde orientale. Il y a certainement ici une extension du sens originel de Tripoura; dans l'origine, ce n'était pas la ville des Arhatas et Saugatas (Jaïnas et Bouddhistes), mais la cité des Daityas et Rakshas.

Le singe Hanouman nourrit Sakya dans le désert : la joie du singe, assez heureux pour donner l'hospitalité à ce grand personnage, est extrême ; il la manifeste par des sauts et des gambades, qui tournent mal pour lui : car il tombe dans le lac, et se noie. De-

vatwashtah (Tevetat) enivre un éléphant, symbole de Ganesa, qu'il excite à combattre Sakya. Ce dernier, appelé le lion, vainqueur de l'éléphant, prend la figure du lion, et regarde son adversaire. Boudha choisit Varanasi (Benarès) Kasi, pour y prêcher sa doctrine. C'était la métropole de la religion de Siva. Plus tard, Boudha trouva dans cette même ville une opposition à vaincre. Son oncle Tevetat emprunta aux Persans une religion nouvelle. Telles sont les documens fournis par les livres mongols, qui ont, sans doute, voulu indiquer les guerres du Manichéisme et du Bouddhisme, guerres bien plus récentes que le septième siècle avant l'ère chrétienne, époque où Sakya paraît avoir vécu.

Sakya ne fut que le réformateur d'un Bouddhisme originel qui remonte, dit-on, à un millier d'années avant Jésus-Christ. Jadis ce Bouddhisme avait pénétré jusque chez les Gètes : leur culte de Salmolxis, venu d'Asie en Europe, porte une empreinte essentiellement bouddhiste. On sait que des missions, envoyées soit dans l'intérieur de l'Inde, soit à l'étranger, propagèrent, dès le principe, la religion de Boudha. De toutes les religions de l'antiquité c'est la seule qui, professant une doctrine vraiment morale et philosophique, et se frayant une route un peu indépendante, à travers l'enveloppe, et pour ainsi dire la prison du symbolisme, se soit ainsi propagée par la voie du prosélytisme. Des Saces de la Transoxane, les missions bouddhistes gagnèrent les Gètes de la Thrace. Mais

dans cette longue transmigration à travers des peuples de races différentes, elles subirent certainement un nombre presque infini de modifications.

On a supposé que l'influence du Bouddhisme s'est étendue jusqu'aux Druïdes, jusqu'aux pontifes d'Odin, jusqu'aux prêtres de Romove dans la Lithuanie. Peut-on souscrire à cette conjecture? non, sans doute, s'il est question du Bouddhisme indien originel : car rien n'est plus dissemblable que ce culte oriental, auquel l'effusion du sang est en horreur, et la religion meurtrière de l'Occident. Mais il est possible qu'en traversant de nombreux intermédiaires, subissant de nombreuses métamorphoses, à des époques fort éloignées, quelque chose de la hiérarchie sacerdotale du Bouddhisme, de sa doctrine de renaissance dans un grand-prêtre immortel, se soit propagé jusqu'aux limites de l'Occident.

§ VI. *Guerres de Siva et de Boudha.*

On a soulevé, et longuement discuté la question de savoir si les Bouddhistes sont antérieurs ou postérieurs aux Jaïnas. Question qui reste indécise. Il y a des raisons également fortes pour ces deux solutions. Dans la chronologie indienne, Jina précède Boudha. Mais ce n'est point une preuve assez forte; car cette chronologie n'est elle-même qu'une fiction. On a fait remarquer, pour confirmer cette antériorité, que les Jainas essayèrent à peine de dissoudre ou même de relâcher le lien des castes, que les Bouddhistes, plus hardis, et continuateurs des faibles efforts des Jainas, brisèrent en-

tièrement. Mais est-il impossible que les Jaïnas aient abandonné la route que les Bouddhistes ont parcourue, et que, pour échapper à la proscription et à l'exil dont ces derniers se trouvèrent frappés, ils aient embrassé dans la suite le régime des castes, détruit auparavant par leurs doctrines ? Pour résoudre ce problème, il faudrait posséder dans leur intégrité les livres des Jaïnas et des Bauddhas. Au reste les Jaïnas prétendent se rattacher (mais c'est un artifice systématique) à d'anciens rois indiens, qui professèrent le culte brahmanique, à Sagara et à d'autres. Ils revendiquent, comme leur appartenant, les Titans Taraka, Bali, Ravana, le Sivaïte Jarasandha, mais sans aucun autre fondement que le besoin de disposer artificiellement leur système. C'est avec intention que les Jaïnas et les Bouddhistes ont falsifié la mythologie historique et théologique. Ce sont des fabricateurs d'apocryphes, des espèces de faussaires systématiques. Détournant de leur sens primitif les données originelles des Brahmanes, ils les étendent et les amplifient dans cette vue. Sous ce rapport, ils peuvent se comparer aux prétendus Orphiques de l'antique Grèce, qui fabriquaient à plaisir des cosmogonies et autres poëmes sous le nom d'Orphée, de Musée, de Linus, et d'autres poètes primitifs.

Nous avons déjà vu que Ravana, prince des Daityas, adorait à Ceylan Swami Kartikaya, conquérant de cette île, où il établit le culte de Siva. Substituant habilement au Sauveur sivaïte, au dieu de la guerre, Gomateswara Swami, leur principal Jina, les Jaïnas prétendent que ce dernier fut l'objet du culte de ce

monarque. Supposition absurde. Car il est dit expressément que Sakya ou Gautama, lorsque son culte se propagea dans l'île de Ceylan, y combattit la religion des Nagas ou serpens, dont le chef était Kartikaya, ennemi de Garouda, ou de l'aigle de Vishnou. Avant la conquête passagère de Ceylan par Rama, conquête qui semble n'avoir eu aucune suite, Kartikaya y introduisit le Sivaïsme; Boudha vint ensuite le détruire, et soumit à sa loi les Rakshas, partisans de cette doctrine. Dans la réalité, Boudha se vit forcé de capituler avec le culte populaire, et non-seulement les démons d'ordre inférieur, mais Kartikaya lui-même, font partie de la mythologie bouddhiste. On voit souvent dans la péninsule, à Ceylan, au Thibet, Boudha être accompagné de Cali ou Dourga, de Siva, de Kartikaya, de Ganesha, ce qui est très-contraire au génie de la doctrine bouddhiste.

La propagation du culte des Jaïnas et des Bauddhas constitua une véritable réaction contre le régime des castes, favorisé par les Brahmanes auxquels les Kshatryias étaient asservis. Une véritable insurrection philosophique contre le paganisme antique, eut certainement lieu dans l'Inde, sept cents ans au moins, peut-être mille ans, peut-être douze cents ans avant l'ère chrétienne. Les rois, guerriers, Vaisyas, reçurent avec avidité les dogmes nouveaux. Les Soudras et castes inférieures restèrent attachés aux Brahmanes, qui faisaient peser le joug avec plus de tyrannie sur les Vaisyas et les guerriers. Là où la réaction brahmanique prit un caractère très-prononcé, les Sou-

dras, sortant de leur obscurité, montèrent sur le trône, et remplacèrent les Kshatryias. Le régime des castes se rétablit ; et le principe même qui semblait devoir l'anéantir, lui servit de base nouvelle. Telle est l'éternelle contradiction que présentent les humaines destinées.

Je sens au reste combien un sujet si rempli d'intérêt perd à être ainsi écourté.

Nous avons remarqué plus haut que l'empire de Cicata, après le règne de Jarasandha, prit le nom de Magadha. Boudha vit le jour dans cet empire. Le Sivaïte Bala Rama, frère de Crishna, fonda dans cette contrée des Prasiens, un empire de Bali Poutras. Mais la dynastie de Jarasandha reprit le dessus ; de cette dynastie naquit Pouranjaya ou Ripounjaya, souverain de Magadha, le premier roi bouddhiste de cette contrée. Ceci explique les efforts que Jaïnas et Bouddhistes ont également tentés paur représenter Jarasandha le Sivaïte, aïeul de Pouranjaya, comme attaché au Bouddhisme.

On trouve chez Wilford un récit falsifié par son Pandit, mais qui se trouve d'accord avec le récit de la destruction de Tripoura, et autres mythes de même ordre. Ce que W. Jones rapporte au sujet du même Ripounjaya est également d'accord avec la narration que je rappelle. Si l'on prend soin de la dégager de ces accessoires égyptiens, dont le rusé Pandit l'avait enveloppée, pour la mystification de Wilford, on trouve les faits suivans :

Ripounjaya se rendit à Kasi (Benarès), la *Kassidia* de

Ptolomée, siège et métropole du Sivaïsme. Brahma lui offrit le gouvernement de l'univers, et pour capitale Kasi. Il lui dit que, depuis ce moment, son nom serait Divodasa, serviteur des cieux, titre qui semble bouddhiste. Le sage prince répondit qu'il ne pouvait accepter cet honneur, que sous la condition de régner exclusivement à Kasi, d'où toute autre divinité serait bannie. On sait que Jaïnas et Bouddhistes, rejetant la Divinité suprême, métamorphosent en hommes Siva et Vishnou, et ne reconnaissent pour dieux que des hommes sanctifiés, des Jaïnas, des Bauddhas.

Brahma fut obligé d'accéder à cette demande. Alors il fallut que Siva lui-même, et ses serviteurs, abandonnassent Kasi, leur demeure favorite, et se retirassent au Caïlasa. Divodasa chargea de nouvelles divinités du soin de diriger le soleil et la lune. Il institua une nouvelle espèce d'adoration du feu. Les dieux furent saisis de terreur: mais il fit régner la vertu, et son peuple fut heureux.

Les Dieux furent jâloux de ce monarque, et Siva, impatient de revoir Kasi, sa demeure bien-aimée, se revêtit de divers déguisemens, et exhorta les dieux à l'imiter et à séduire le roi et le peuple de cette contrée. Son épouse Devi marcha sur ses traces, et tenta de corrompre la fidélité des habitans de Casi. Elle revêtit, pour ce dessein, des vêtemens de soixante-quatre différentes Yoginis, ermites femelles, sectatrices de la Sakti. Ensuite Ganesha, instruit dans les ressources de la ruse par Siva son père, se fit astronome, et prêcha aux hommes sa fausse doctrine, que Ganeshi son

épouse répandait en même temps parmi les femmes. On sait que les Ganas sont les partisans du Sivaïsme. Ces efforts réussirent ; et les dispositions du peuple changèrent. Le retour des trois dieux de la Trimourtti fut préparé.

Dans cette fable, comme dans celle de Tripoura, un fait remarquable trahit l'embarras d'un Brahmanisme qui ne veut pas avouer sa défaite et le triomphe du Bouddhisme. C'est l'étrange expédient dont se sont avisés les auteurs des Pouranas, afin d'expliquer ce succès obtenu par les Bouddhistes dans le Magadha. Ils veulent que Jina et Boudha soient des métamorphoses de Vishnou ou de Siva ; ce qui ne les empêche pas de condamner les doctrines de ces deux incarnations de leurs divinités. C'est aux dépens du bon sens, que l'orgueil brahmanique essaie de cacher son humiliation. On voit en même temps comment Jaïnas et Bouddhistes ont prétendu se rattacher à la double philosophie sivaïte et vishnouviste, à la Sankhya et à la Vedanta.

Vishnou se montre le premier comme Jina. Son épouse est Jayadevi, déesse du triomphe, qui prêche aux femmes la nouvelle croyance. Parmi les religions païennes, le Bouddhisme se fait remarquer par une spécialité unique : son prosélytisme s'étend aux deux sexes. Les habitans de Kasi ont conçu des doutes et des scrupules ; mais ils ne sont pas convaincus, ni entraînés. Siva apparaît ensuite comme Arhan ou Mahiman (Boudha), avec sa femme Mahimanya, ou Mahamaya. Jina tombe aux pieds de ce Bouddha,

dont il reconnaît la supériorité. La doctrine hétérodoxe de l'un et de l'autre envahit le globe entier. Ensuite Brahma, comme un autre Boudha, assisté de Vinya son épouse, pervertit les Brahmanes des deux sexes. Les Brahmanes même deviennent Bouddhistes.

Divodasa écoute les nouveaux docteurs. Il se laisse séduire. Alors il succombe. Siva, autrefois détrôné, n'avait tenté de le corrompre que pour l'abattre. Siva répudie alors la fausse doctrine et fait sa rentrée à Kasi, non plus en qualité de Boudha, mais sous la forme de Siva lui-même. Peut-être ce Ripounjaya ou Divodasa est-il le même que le prétendu père de Gautama Bouddha, nommé Souddhodana. Quoi qu'il en soit, la partie historique des mythes relatifs à la naissance de Bouddha, à la destinée de Ripounjaya, à la destruction de Tripoura, tourne dans un seul cercle. Nous y voyons le Bouddhisme triompher de Vishnou, et surtout de Siva, et Siva cependant regagner ensuite l'ascendant qu'il avait perdu. Les poètes brahmaniques, empressés d'effacer la trace du Bouddhisme, ont passé sans cérémonie par-dessus des siècles entiers. Ils ont rayé de la chronologie les années de l'empire bouddhiste, et rattaché l'origine de la nouvelle doctrine à l'époque même de sa ruine. Enfin, Sankara-Acharya, qui vivait dans le moyen âge de l'ère chrétienne, et releva le Sivaïsme sur les ruines du Bouddhisme, fut rejeté plusieurs siècles au-delà de sa naissance. C'était un moyen d'en finir avec ces Bouddhistes odieux aux Brahmanes. Cependant on ne peut se tromper sur l'ère de Sankara, et l'on n'ignore pas que l'empire de Ma-

gadha fut long-temps possédé par les souverains bouddhistes, quoiqu'il paraisse que les Brahmanes y suscitèrent plus d'une révolution politique et religieuse. Ils élevèrent des Soudras sur le trône des Prasiens, et les opposèrent aux Kshatryias bouddhistes. Au nombre de ces Soudras fut Chandragoupta; le Sandracoptus, si fameux dans l'histoire des Grecs de la Bactriane.

§ VII. *De la situation où se trouvèrent, par rapport au Brahmanisme sivaïte et au Bouddhisme, les sectes gnostiques et manichéennes introduites dans l'Inde, vers les premiers siècles de l'ère chrétienne.*

Wilford a porté une critique bien insuffisante dans l'examen de cette question qu'il a soulevée. Dans toute la mythologie de l'Inde, il n'est rien de plus obscur. Les missionnaires ont fréquemment confondu avec le Christ, le Sauveur chrétien, Crishna, c'est-à-dire le Noir. De même, ils ont vu dans Brahma, Abraham; dans Saraswati, déesse de la sagesse, Saraj, femme d'Abraham. Les guerriers de Crishna, les Yadous, sont devenus les Youdæi, les Juifs. Toutes ces transformations ne sont qu'absurdes. Cependant il est très-vrai que les dogmes apocryphes des Gnostiques, venus d'Arabie, des Manichéens, sortis de la Perse, se répandirent dans l'Inde, et suscitèrent de longues querelles entre ces Chrétiens à demi païens, les Bouddhistes, les Sivaïtes et les Vishnouvistes. Il est à croire que leur influence se sera exercée de quelque manière sur le Bouddhisme indien. Des fables manichéennes auront également été incorporées aux Pouranas sous

une forme brahmanique. On peut se convaincre, par l'exemple des Grecs, des Romains, par celui des Slaves de Rhetra et par beaucoup d'autres, de la facilité avec laquelle les pontifes du paganisme accueillaient, dans leur vaste panthéisme, toutes les divinités appartenant aux croyances les plus hétérogènes, totalement défigurées, il est vrai. En confondant toutes les doctrines dans une fausse unité, le paganisme des derniers temps cherchait à se maintenir par cet éclectisme ou plutôt par ce syncrétisme systématique; rien de plus reconnaissable, rien de moins analogue au génie du paganisme ancien.

Toutefois, si l'on admet que l'influence manichéenne ait pénétré dans l'Inde, l'influence indienne ayant à son tour altéré le Manichéisme, ce dernier n'a pu étendre sa puissance que sur quelques mythes, où l'on remarque de l'analogie avec ce que nous connaissons des livres apocryphes chrétiens (perdus pour la plupart) et avec les fables du Brahmanisme. Il est possible que le Bouddhisme ait fait de plus nombreux emprunts au christianisme dont il se rapprochait davantage en sa qualité de religion morale et philosophique. Les savantes recherches de M. Abel Rémusat ont mis hors de doute l'influence des Nestoriens sur le Lamisme du Thibet, qui n'est qu'une branche dégénérée du Bouddhisme indien. Il est possible que ce qui est arrivé, à cet égard, en des temps plus modernes, ait eu lieu précédemment, surtout à l'époque où les Brahmanes persécutaient les Chrétiens dans l'Inde, et les envelop-

paient sans doute dans la même proscription dont ils frappaient les Bouddhistes.

Le monarque le plus puissant de l'Inde, peu de temps avant l'ère chrétienne, fut le grand Vicrama (*Vicramaditya*). Il ne faut pas confondre avec lui plusieurs autres rois du même nom, postérieurs à lui et beaucoup plus obscurs. Ce Vicrama donna son nom à une ère de l'Inde, non moins célèbre que l'ère de Saca, Hala ou Salivahana, un peu plus moderne. Le grand Vicrama, attaché au Brahmanisme, combattit le Bouddhiste Salivahana. Il y eut aussi plusieurs rois du nom de Salivahana. Wilford nous donne un vrai déluge de citations contradictoires dont il n'est point parvenu à éclaircir e chaos.

Vicramaditya fut une manifestation de Siva ou de Mahadeva dans toute son énergie. Il fit Tapasya avec une solennité extraordinaire, afin d'obtenir une longue vie et un pouvoir absolu par la faveur de la déesse Cali, femme de Siva. A l'instar des anciens Saïvas, de Ravana et des Géans, il s'était dix fois coupé la tête, et dix fois la déesse vint remplacer cette tête par une tête nouvelle et meilleure. Il reçut d'elle mille années de puissance. Ensuite elle lui dit qu'il naîtrait un enfant céleste, Salivahana, fils d'une vierge et du divin serpent, du grand artiste, de Takshaka, et que cet enfant le priverait de la vie. Le mythe principal est ici environné d'une multitude de fables accessoires, trop longues à rapporter, et où Wilford aperçoit une confusion du Manichéisme et du Bouddhisme. Quant

au fond même des faits, il semble avoir deviné juste : car l'histoire d'Hérode et du massacre des Innocens se retrouve dans celle de Vicrama. Les légendes sur Mahomet se retrouvent elles-mêmes dans l'histoire des Salivahanas et des Vicramas, qui vécurent plus tard, à l'époque où les Mahométans conquirent l'Inde.

Jadis Siva et Vishnou s'étaient manifestés tour à tour dans la personne de Scanda, dans celles de Rama et de Crishna pour combattre les Titans, les Daityas. Au temps des Vicramas, Siva reparut sous leurs formes pour repousser les Mlechhas, c'est-à-dire les Manichéens de la Perse, les Bouddhistes, les Mahométans, qui traînaient à leur suite des étrangers barbares, généralement compris sous les noms de Sacas, Yavanas et autres : noms antiques, appartenant à des régions d'où l'ancien ennemi de la foi indienne avait fait irruption, et conservés aux peuples modernes et aux sectaires venus plus récemment de ces mêmes contrées. Les Vicramas représentent donc les rois orthodoxes de l'Inde, Sivaïtes d'origine, ennemis des sectes hétérodoxes et étrangères depuis l'ère chrétienne jusqu'à la conquête mahométane. Le grand Vicrama, du règne duquel date l'ère nouvelle, régnait à Oujjayini. Siva s'était incarné en lui sous une forme triple, Acrama, Pracrama, Vicrama ; ces trois noms désignent une énergie, une puissance triples : et on le nomme aussi Tri-Vicrama.

Il est souvent arrivé aux Indiens de confondre les deux antagonistes, Vicramaditya et Salivahana ; le Sivaïte et le Bouddhiste pur, ou, si l'on veut, le Si-

vaïte et le Manichéen. Salivahana est devenu pour eux une manifestation de la Trimourtti, révélée en Brahma, en Vishnou et en Siva. Comme destructeur des méchans et des démons, il est Siva. Sous d'autres rapports, il est Brahma et Vishnou. Au reste, les Bouddhistes l'identifient souvent avec Jina et Bouddha. Ils en font également Devetat, Deva-Twashtah ou Deva-Tashta, le dieu artiste, le Takshaka, le serpent, le fils de l'Artiste céleste. Les Bouddhistes l'ont tour à tour pour ami et pour adversaire. Je me contenterai de ces indications. Sans les textes originaux et sans l'étude la plus approfondie d'une matière dont les élémens n'ont pas été réunis, il serait impossible de débrouiller l'inextricable nœud que Wilford s'est plu à former et à compliquer.

§ VIII. *Du renouvellement de la secte Sivaïte, relevée par Sankara-Acharya, destructeur du Bouddhisme.*

Dans le Ramayana, Siva est nommé Sankara. Au septième ou huitième siècle de l'ère chrétienne, ce nom est porté par un philosophe célèbre de la religion brahmanique. Ce fut lui qui imprima au Sivaïsme sa dernière forme, y fit entrer probablement la Sankhya de Pataudjali, et pratiqua d'une manière grandiose et systématique le Mysticisme des Yogis. Il commanda la grande persécution dirigée contre les Bauddhas. C'est de lui que date leur véritable proscription des régions de l'Inde. Les Jaïnas au contraire florissaient encore dans la Péninsule long-temps après cette proscription. Il paraît que cet homme, que le fanatisme

rendit cruel, fut doué d'une élévation d'esprit et d'une force d'ame surprenantes. Il serait à désirer qu'une traduction de ses œuvres philosophiques et philologiques, accompagnée de commentaires et des détails de sa vie politique et religieuse, nous le fît mieux connaître.

Vers le onzième siècle Ramanouja releva l'étendard de Vishnou; la doctrine de Sankara, qui avait déjà perdu beaucoup de son crédit, s'affaiblit encore davantage devant cet adversaire. Depuis cette époque les sectes vishnouvistes continuèrent de posséder un ascendant immense que les Saktis ou partisans de Parvati partagèrent avec eux. Ces derniers se sont subdivisés en une foule de ramifications, livrées à des rites, des pratiques, des doctrines hétérodoxes, dont le matérialisme fondamental touche d'assez près au système des Jaïnas et des Bouddhistes.

Je n'ai pu offrir ici qu'une esquisse rapide, une notice abrégée. Dans la vaste route qui me reste encore à parcourir, j'aurai à examiner encore successivement le caractère théologique de Siva, de Parvati, des dieux et déesses de leur sphère, les rites et sacrifices de ces divinités, leur influence sur les arts et la poésie. La route est immense; elle est hérissée de difficultés. Mais j'ai la conscience d'avoir le premier frayé un sentier praticable dans cette forêt sauvage. J'espère moi-même, dans une investigation prochaine, suivre les indications que j'ai jetées dans ce désert, les jalons que j'y ai posés.

(*La suite au numéro prochain.*)

HISTOIRE.

INTRODUCTION GÉNÉRALE
A L'HISTOIRE DU DROIT,

Par M. E. Lerminier.

(*Paris*, *Alexandre Mesnier*, 1829.)

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Je me propose d'examiner successivement, avec beaucoup d'attention, les divers chapitres de cet ouvrage digne d'un haut intérêt. L'esprit qui s'y révèle est nouveau pour le public français ; c'est un esprit renouvelé des jurisconsultes du seizième siècle. On le voit poindre dans la science du droit, comme il cherche à se faire jour dans les investigations historiques de M. Guizot, dans les travaux philosophiques de M. Cousin. L'impulsion heureuse, qui porte ces trois écrivains à élargir les vues de la philosophie, de l'histoire et de la jurisprudence, émane évidemment de l'Allemagne. Ce dernier pays ne pouvait rencontrer de meilleurs interprètes.

Tel est le mouvement naturel des doctrines. L'Europe savante forme un tout homogène : elle est solidaire de sa science. Demander quelle est la nationalité de telle ou telle branche d'érudition, historique, politique, philologique, c'est montrer l'esprit le plus étroit et le plus arriéré. Les peuples ont dans leurs origines une science distincte, une véritable nationalité philosophique et isolée. En avançant dans les voies de la civilisation, ils perdent graduellement le caractère spécial, et finissent par confondre leurs lumières dans cette vaste nationalité européenne, où les investigations des régions les plus éloignées concourent au même but, appartiennent à une même patrie. Nous ne faisons que d'entrer dans cette voie; mais nous y marchons à pas de géans. Honneur à MM. Guizot, Cousin et Lerminier, qui, se débarrassant de quelques préjugés étroits, aujourd'hui hors de mise, ont repoussé du domaine de la science cette nationalité prétendue, et l'ont considérée comme le lien commun de l'Europe.

Avant l'invention de l'imprimerie, pendant le moyen âge, et dans l'antiquité, les savans allaient étudier dans les divers pays de l'Europe. L'invention de l'art typographique a facilité et multiplié ces communications. Même au seizièmesiècle, les savans italiens, français, anglais, allemands, suisses, hollandais, ne composaient qu'une famille : si bien que les princes de toutes les contrées appelaient à l'envi dans leurs Etats, les hommes distingués des régions étrangères. Leur mérite les naturalisait dans cette nouvelle patrie ; ou

plutôt la science leur faisait une patrie de toute l'Europe, et pas une réclamation ne s'élevait à cet égard. Mais le dix-huitième siècle vit s'éclipser ce noble et généreux esprit. Les coteries littéraires, avec leurs prétentions exclusives, envahirent tout, et forcèrent la science de reculer sur le dernier plan. Dans ces derniers temps, les sciences physiques seules ont repris un caractère universel et européen. On voit les autres branches du savoir continuer aujourd'hui ce mouvement louable. Graces soient rendues, il faut le répéter, à MM. Guizot, Cousin, Lerminier, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de secte, de coterie, et même de parti, n'ont pas craint d'aller puiser une instruction nouvelle dans cette Allemagne, qui s'est toujours fait gloire d'avoir beaucoup appris des savans français, et qui mérite bien de n'être pas dépréciée aujourd'hui par ces mêmes savans.

CHAPITRE PREMIER.

Origine historique des législations primitives.

Les primitives législations ne nous sont guère connues que sous la forme de codes; pour les extraire de ces codes, rédigés à des époques postérieures, une critique comparative, très-attentive, très-minutieuse nous est nécessaire. Tantôt ce ne sont que des compilations, tantôt des modifications systématiques, où les lois particulières à des tribus diverses, et vivant d'une manière différente, ont été soumises à une révision uniforme. Tantôt on a assigné à chacune des castes ses devoirs et ses droits : tantôt les lois ont été prises dans une acception plus abstraite, plus générale, et l'on n'a tenu aucun compte de cette division par castes, originairement étrangère à l'Occident, et orientale au fond. Toutefois cette forme générale laisse encore apercevoir les rapports sociaux établis primitivement chez les tribus distinctes. Tels sont les codes de la plus haute antiquité, même quand on ne les a recueillis que fort tard : ils n'offrent pas cette science du droit qui se rencontre dans les législations philosophiques.

Pour étudier, dans leurs bases, les lois des Indiens, des Chinois, des Persans, des Hébreux, toutes les lois des nations orientales, qui nous ont laissé des

codes entiers, ou des fragmens de codes, la première opération nécessaire est donc une opération analytique. Il faut isoler les unes des autres toutes les parties constitutives de ces recueils. Ainsi réduisez à ses élémens primitifs la loi de Manou, vous y trouverez; pour base antique et originelle, la constitution de la famille brahmanique, les cultes des Mânes, Lares, Pénates, dieux domestiques; les liens du sang, les rapports de parenté, les droits de l'hospitalité, toutes choses qui se rapportent à peu près à l'époque la plus ancienne du monde. Quant aux autres rapports, établis par ce même code entre les Brahmanes, marchands, guerriers, et tributaires, ce ne sont plus des rapports primordiaux, mais les résultats de grandes révolutions qui ont bouleversé les castes. Il est facile d'y reconnaître diverses époques, diverses exigences, même des systèmes et des idées contradictoires, preuves évidentes des élémens hétérogènes, dont la compilation fut composée. La constitution de la famille brahmanique remonte à une époque beaucoup plus ancienne que celle de la famille guerrière, telle que nous la trouvons dans la loi de Manou. Cette dernière suppose l'existence d'une royauté établie sur la sujétion de la caste tributaire, et à laquelle les Brahmanes servent de conseil : deux choses que la constitution brahmanique, toute patriarcale, ne suppose point. En observant avec plus d'attention encore les diverses parties de ce code, nous y trouvons des maximes politiques, propres à un temps de diplomatie raffinée, et de machiavélisme dépravé. Cepen-

dant il y a dans ces lois même beaucoup de formes de mariage et d'autres coutumes, qui dénotent l'antiquité originelle de la constitution de la famille guerrière, antiquité moins haute que celle de la famille patriarcale, mais fort reculée dans les annales du temps.

La famille des agriculteurs, ou Vaisyas, offre dans ce code à peu près le même phénomène que la famille brahmanique. Il s'y trouve un ordre d'idées très-anciennes, rattaché à un ordre politique beaucoup plus moderne; et le tout a été réduit en un système favorable à la domination brahmanique. Si l'on analysait dans ses élémens fondamentaux le code de Manou; si l'on isolait ces parties diverses, que le compilateur a confondues malgré leur répulsion mutuelle, ou qu'on a réunies dans l'intérêt de la domination des Brahmanes; ce travail suffirait pour éclairer l'histoire des peuples de l'Inde, d'une lumière plus vaste et plus utile que les conjectures des indianistes anglais, que leurs rapprochemens hasardés, ou que la philosophie systématique du docteur Gans, homme plein d'érudition et d'esprit, qui trop souvent fabrique, avec cette érudition même, une législation *à priori*, dont aucune trace ne se trouve dans l'histoire.

Il faut donc distinguer, dans les primitives législations, la partie vraiment antique, vraiment élémentaire, tout ce qui a trait à la vie des tribus isolées, aux occupations particulières des hommes: y étudier les formes du mariage, la religion domestique, la société fondée sur le culte des ancêtres, les rapports entre les parens et les enfans, sous les auspices des

dieux pénates, enfin tout ce qui constitue spécialement la famille, la race, la parenté ou fraternité (*Phratria*), la tribu; et les modes d'occupation usités dans ces familles, races, associations fraternelles par alliances du sang, et tribus antiques. Il faut y chercher, dans leur germe même, les institutions agricoles et guerrières, les établissemens des artisans, des marchands et des pasteurs.

Après avoir accompli cette analyse, la partie la plus importante de la tâche, on devrait étudier l'histoire d'un pays dans les divers rapports établis entre les diverses classes; rapports volontaires ou forcés; relations de respect ou d'obéissance, de commandement ou de contributions à payer ou à recevoir. Il est évident que ces relations datent d'une époque moins éloignée: alors la vie locale commence à s'effacer sous la prépondérance d'une vie nationale, dure et oppressive sans doute, si vous la comparez à l'indépendance patriarcale, mais qui n'isolait plus les hommes, et les contraignait, par la force des armes, de composer une société unie par des liens mutuels de soumission et d'autorité.

J'examinerais ensuite, si une magistrature, ou civile ou religieuse, est venue systématiser cet état de choses; et s'il y a eu un droit public. L'existence de ce droit est de beaucoup postérieure aux deux époques de civilisation que nous venons de signaler. Ici l'intérêt que présentent les codes de l'antiquité primitive, devient immense. On y voit l'histoire des peuples, mise pour ainsi dire à nu. Par exemple, il n'est pas

vrai de dire que l'autorité des Védas ait façonné, dès l'origine, la vie civile, religieuse et politique des castes et tribus de l'Inde : mais les Brahmanes sont venus après coup, armés de l'autorité des Védas, pour imposer cette loi, donner une sanction sacrée à une civilisation hétérogène, et en systématiser l'ensemble. Les législations, attribuées à Dracon et à Lycurgue, ne présentent pas moins d'intérêt. Si on les examinait historiquement, si l'on remarquait que, au lieu de rien créer de nouveau, elles ont consacré de vieilles coutumes, remontant à une époque immémoriale, donné à ces coutumes une forme nouvelle, en harmonie avec de nouveaux intérêts, et à une domination spéciale, ces codes s'offriraient sous un tout autre aspect.

On a tort d'envisager comme un tout indivisible les anciennes législations, tant de l'Orient que de l'Occident, surtout lorsque ces législations appartiennent à une époque antérieure à l'élaboration d'une philosophie du droit. Cette dernière commence déjà à poindre dans la théologie brahmanique, et dans les institutions semi-théologiques, semi-aristocratiques de Lycurgue et de Dracon. On n'a systématisé ces codes qu'imparfaitement et après coup, bien que, dans le code de Manou, l'on distingue facilement l'intérêt brahmanique; dans le code de Lycurgue, l'intérêt du peuple dorien dominateur; dans le code de Dracon, l'intérêt du corps des Ephètes, qui faisaient partie des Eupatrides ou familles dominantes dans Athènes, pendant l'ère ionienne.

Dans cet ensemble de lois, d'institutions, qui ré-

gissent la race (Gènos), la famille (Patra), les alliances (Phratria), la tribu (Phylon); dans les mœurs particulières à chacune de ces familles et tribus; dans les lois correspondantes, qui régissent la propriété agricole, les troupeaux, vergers, vignes, prairies, métiers, arts et marchandises; dans cette immense variété d'établissemens simples et patriarcaux: peut-on découvrir quelque loi secrète, universelle, plus haute, plus étendue que celle de la seule nécessité? Un principe supérieur domine-t-il les mœurs et les institutions primitives, soumises à ses conditions, à son influence, à sa puissance déterminante sous quelques rapports? Je répondrai affirmativement; et cette décision résulte d'un examen attentif des constitutions de l'antiquité. Dans les plus anciens temps, et sous les formes les plus grossières, sous l'apparence la plus naïve, je retrouve un fonds d'idées éternelles, qui se trouve intimement allié à toutes ces institutions, et revêt une forme essentiellement symbolique. Au-delà des besoins de la nature, et des affections de l'homme moral, il y a encore quelque chose de consacré: et cette consécration ne résulte nullement d'un culte public; elle est, au contraire, antérieure, et à toute religion publique, et au gouvernement de l'Etat. C'est ce fond d'idées générales, cette antique et primitive philosophie du droit, qu'il est important d'examiner et d'approfondir.

Dans l'antiquité, nulle maison n'était fondée, sans posséder son feu sacré, allumé dans le foyer domestique. Ce foyer était un véritable autel. Là tous les

mets étaient présentés, consacrés par le père de famille. Le repas était donc réellement une communion, une participation de l'homme à la nourriture offerte à la Divinité. C'était elle qui était censée assister réellement aux repas, et agréer les sacrifices. On présentait des offrandes pures, et des offrandes sanglantes: les premières étaient des offrandes, dans la signification exacte de ce mot; les secondes étaient des victimes expiatoires. La première espèce d'offrandes appartenait spécialement aux tribus agricoles, et dont les institutions se rapportaient à l'établissement de l'agriculture. La seconde était présentée par les tribus pastorales, et dont l'institution se rapportait à la conservation des troupeaux. Dans le monde antique, il paraît que ces deux formes de l'existence furent simultanées, bien que totalement distinctes. L'origine des familles brahmaniques est agricole; celle des familles de Vaisyas est pastorale. Les Brahmanes n'abandonnèrent l'agriculture qu'à une époque postérieure, quand, parvenus au pouvoir, ils formèrent une caste sacerdotale dans le sens réel de ce mot. Alors les Vaisyas adoptèrent à la fois les occupations rurales et le commerce. Mais dans le principe, c'est à des institutions agraires que les idées brahmaniques se rattachent; elles n'ont été modifiées que plus tard, et par les institutions pastorales, reposant sur l'idée de victimes sanglantes. Les mœurs brahmaniques, et l'établissement de la famille des Brahmanes, sont anté rieurs à tout le système de la théologie brahmanique.

On retrouve chez les Persans des institutions ana-

logues à ces vieilles institutions de la tribu agricole et pastorale dans l'Inde. Disons mieux : l'état agricole de la famille brahmanique ne s'est conservé d'une manière exclusive et complète que pendant le séjour originel de cette famille dans la Perse orientale. Son autorité sacrée a commencé avec sa première invasion de l'Inde, et s'est étendue en dehors de la famille à mesure que cette invasion a fait des progrès. Elle a d'abord contracté alliance avec un peuple de Vaisyas ou de pasteurs dont elle a usurpé le pontificat, en rejetant dans l'ombre leur culte originel et domestique. Il s'est écoulé beaucoup de temps, et de longues luttes ont eu lieu avant que les Brahmanes, devenus tribu sacerdotale, aient pu s'allier au peuple militaire des Kshatryias, également originaires de la Perse orientale.

Aussi haut que l'on remonte dans les souvenirs de la race humaine, on retrouve ces deux formes antiques de la vie des peuples, l'agriculture et le soin des troupeaux. La Genèse les identifie à l'histoire du pasteur Abel, de l'agriculteur Caïn, vrais symboles de deux modes d'existence diamétralement contraires ; ils se résolvent en unité dans la personne d'Adam, l'homme primitif, le premier qui dompta les animaux et cultiva la terre. En un mot, la plus vieille histoire du genre humain participa de deux principes, partit de deux points différens, la culture des céréales, le soin des troupeaux.

En Grèce nous rencontrons les mêmes institutions et les idées qui s'y rattachent, mais mêlées d'idées particulières chez les Pélasgues du Péloponèse, de

la Thessalie, de la Béotie, surtout de l'Attique. Ainsi la famille des Cécropides, qui avait pour symbole la cigale, la famille des agriculteurs, se regardant elle-même comme propriétaire du sol attique qu'elle cultivait, se disait Autochthone. Dans la suite, elle se divisa en deux grandes branches : dans la maison souveraine des Erechthéides, qui parvinrent à réunir sous leur tutelle les tribus diverses de l'ancienne Attique, et à les rassembler dans une Amphictyonie commune, ainsi que dans la maison sacerdotale des Butades. Les Erechthéides, comme les Butades, ne sont que des subdivisions de la famille ou tribu des agriculteurs, des Cécropiens Autochthones.

Près de ces Cécropiens vivaient originairement dans l'Attique ancienne des Pélasgues Cranaëns, des montagnards, gardiens de troupeaux, célèbres sous le nom d'Aigikoreis, pasteurs de chèvres, et qui conduisaient aussi des bœufs dans les pâturages. Les chefs des familles cécropiennes (agricoles) et des familles ægicores (pastorales) unirent leurs sacerdoces, en contractant non une alliance de familles, mais une alliance politique : union exprimée symboliquement par le mariage de Hersæ, fille de Cécrops, avec le dieu des pasteurs, Hermès-Ityphallicus. Alors les Cécropiens, qui jusqu'alors n'avaient présenté que de pures offrandes, commencèrent à offrir aussi de sanglantes victimes. Les gâteaux de blé présentés à l'autel par Cécrops furent dévorés par les bœufs. Les pâtres et pontifes Boutypoi y amenaient les victimes, et les frappaient. Le soin de distribuer la viande et de l'ap-

prêter était réservé aux Dætri, autres pontifes des pasteurs. Le culte, de privé et domestique qu'il avait été, devint public. Il y eut des prêtres de l'Etat, Butades, qui adoraient Athænæ, l'ancienne déesse de l'agriculture et non la déesse de la sagesse. Il y eut aussi des prêtres de l'Etat, serviteurs de Hermès, les Boutypoi, chargés de conduire la victime à l'autel, des Thaulonides pour la tuer, des Dætroi pour cuire la viande et la partager : ces trois dernières espèces appartenaient également à la famille pastorale des Thaulonides. Dès-lors il y eut un *foyer de l'Etat*, Prytanée, maison commune, autel de Hestia, qui cessa d'être la déesse du foyer domestique, et devint la protectrice du foyer commun, de l'autel public, Hestia-Prytanitis.

Une autre subdivision du genre humain, d'une antiquité très-reculée, mais moins haute que les deux précédentes, inventa les arts. C'est celle que la Genèse désigne par des noms d'hommes et de femmes, à la tête desquels elle place Tubalcaïn. Les femmes s'occupaient à tisser le Péplos, vêtement sacré de la déesse Nature, ou plutôt de la nature mystérieuse, manifestation de la divine grace. Les hommes forgeaient les métaux ; par eux furent inventés les instrumens de musique.

Ces tribus nouvelles d'artistes et d'artisans avaient, avec d'autres dieux, d'autres symboles, une autre occupation pour les femmes. De bonne heure elles formèrent des associations artistes, auxquelles elles rattachèrent un sacerdoce domestique. Vishwakarma était le symbole des artistes indiens, ainsi que Kouvera, dieu des richesses acquises par l'industrie. C'était la

tribu des Takshakas, dont tous les ouvriers en métaux sont issus, et qui formèrent une vaste confédération, tandis que l'existence des pasteurs et agriculteurs fut absolument isolée. Il paraît que ces artistes ont fondé des colonies anciennes. Du moins les voyons-nous affiliés les uns aux autres à de très-grandes distances. L'antique Perse les place sous l'empire de Hushengkh. Ce sont les Dactyles et Telchines de la Grèce primitive. A Athènes, nous pouvons les étudier spécialement dans la classe des Ergadéis ; les femmes adoraient Athænæ Erganæ (Minerve l'ouvrière), et les hommes se réunissaient sous les auspices d'Hæphaïstos (*Vulcain*). Ils restèrent séparés ; mais on les admit de bonne heure dans la communauté de l'Etat. On dit que Hæphaïstos (Vulcain) fut amoureux d'Athænæ la Cécropienne (de Minerve, déesse de l'agriculture antique), et la rendit mère d'Erichthonius, qui participe au double génie des agriculteurs et des artisans. Depuis cette époque les chefs de famille de ces Ergadéis furent également considérés comme pontifes de l'Etat. Les célèbres Dædalides, auxquels la Grèce des temps postérieurs a dû les premiers pas dans la carrière des beaux-arts, était une des subdivisions de ces Eupalamoi, à la main prompte et facile, enfans d'Hæphaïstos ou de Vulcain.

Les architectes, les fondateurs de temples, ceux qui construisaient les murailles des villes, qui bâtissaient les forteresses ou Acropoles, les maisons communes ou Prytanées, étaient alliés de très-près à ces Ergadéis. On les nomme Pélasgues-Tyrséniens, en Béo-

tie et dans l'Attique, Cyclopes, dans l'Argolide. Nous ignorons entièrement leurs institutions primitives, qui se sont confondues dans les sacerdoces réunis des agriculteurs et des artistes, fusion dont le culte des Cabires, tel que nous le connaissons, présente des traces visibles.

La plantation de la vigne se rapporte à une époque bien plus moderne de la civilisation humaine. La Genèse dit que Noë en fut l'auteur, nouvel Adam qui s'enivra de la liqueur née de son industrie, et s'exposa dans un état de nudité aux railleries de ses enfans. Dans l'Inde la loi des Brahmanes prohibe sévèrement l'usage des boissons enivrantes. Plus d'un mythe les voue à l'exécration. Il n'en est pas de même en Grèce. Le culte de Dyonisos y est né, non pas dans la Thrace barbare, mais à une très-grande distance de cette contrée, à Daulis, séjour de Térée, parmi les pâtres de la Thrace béotienne. Ce culte subit postérieurement beaucoup de modifications, et une extension qu'il ne faut pas confondre avec son état primitif. Introduit dans l'Attique, il fut adopté par les Aigikoréis, les pasteurs : plusieurs révolutions sociales subies à diverses époques par l'Attique, ainsi que par la Grèce pélasgique et la Grèce hellénique, furent causées par les pontifes thraces de Dionysos.

Dans la Genèse les conquérans sont regardés comme des chasseurs. Ils ont pour symbole Nimrod. Ce sont les forts de la terre qui détruisirent la vie antique, assujettirent les agriculteurs, les artisans, les pasteurs, et les forcèrent de payer tribut. Tels apparaissent les

Kshatryias de l'Inde, les Pahlavas de la Perse, les Hellènes de l'ancienne Grèce. D'abord ce sont les Minyens ou Phlégyens en Béotie; on les nomme Æolides; les Achéens dans le Péloponèse, les Ioniens dans l'Isthme et dans l'Attique. Plus tard, ce sont les Doriens et les Thessaliens de race illyrienne, ainsi que les Béotiens de race éolienne, sortis de la Thessalie. Telle est la riche variété que présente le genre humain dans cette double époque primitive, l'une patriarcale, l'autre héroïque. Les guerriers à leur tour forment un Etat nouveau, mais fondé sur d'autres bases. Les anciens cultes sont abolis ou reçoivent une signification nouvelle. Les limites des Etats se trouvent reculées. Les races guerrières forment des alliances en dehors des limites de leur territoire. Il s'établit de plus vastes fédérations, des associations sur une plus grande échelle. Enfin il arrive un moment où l'oppression commence à disparaître, où tout se règle et se coordonne mieux, où la vie civile apparaît. C'est ainsi qu'Athènes, après avoir vu s'anéantir le pouvoir des rois Hoplètes, des hommes de guerre et de cheval, des conquérans Métionides, vit naître le régime plus doux et plus régulier des Eupatrides ou des Hoplites, dont les familles s'étaient agrandies par une alliance avec les *Téléontes*, ou anciens pontifes pélasgiques qui occupaient les premières fonctions de l'Etat (Telæ), et devinrent *Géléontes* (illustres) depuis leur alliance avec les Hoplètes. Sous l'empire de la loi de Dracon cet état de choses parvint à son apogée. Plus tard les artisans ressaisirent le pouvoir, et les tribus pas-

torales commencèrent à relever la tête. Les législations de Solon et de Clisthènes portent l'empreinte de ces révolutions sociales. Alors se développa cette démocratie athénienne, où tout sembla être confondu, mais où se conservèrent, du moins quant aux formes et quant à l'exercice de certaines fonctions, le sacerdoce des Butades et l'archontat des Hoplètes. Alors tous les citoyens d'Athènes se trouvèrent unis par une commune existence appuyée sur la foule des esclaves étrangers.

On conçoit aisément que ces antiques modes d'existence ne purent jamais subsister sans des formules de mœurs, sans des consécrations revêtues de la forme de lois. Ce culte s'agrandit peu à peu. Sous la royauté héroïque, il quitta la forme cosmique pour revêtir la forme humaine et héroïque. La moralité de la société nouvelle eut un caractère plus déterminé que celle des temps patriarcaux. Mais à aucune époque le genre humain n'a pu subsister sans morale. Les notions du juste et de l'injuste sont trop profondément gravées dans l'esprit de l'homme. Témoin les lois et institutions de l'Attique agricole, connues sous le nom de lois de Triptolème; celles de l'Attique pastorale, connues sous le nom de Buzygés; celles de l'Attique héroïque où le Polémarque rendait la justice dans le temple d'Apollon Lycéen, vengeur des iniquités : témoin encore la loi Draconienne des Ephètes et la loi plus humaine de Solon, consacrée par Epiménide. Ici nous touchons, pour ainsi dire, à l'extrême frontière de l'établissement de la législation antique; nous

touchons aux temps où le droit philosophique naquit.

Le même cercle que nous venons de parcourir rapidement, tant en Orient que dans la Grèce, nous pourrions le parcourir de nouveau dans l'Italie antique : la législation de Numa y offre comme le point culminant de la vie antique; et pour le fond des idées, la législation des Décemvirs pourrait rappeler le gouvernement d'Athènes sous les Eupatrides. En Italie, le droit est resté sacerdotal jusqu'à l'époque où la philosophie grecque y fut introduite. La loi au contraire, de fort bonne heure, eut un caractère plébéien. Pour distinguer avec certitude le génie primitif et le génie militaire, il faudrait examiner en détail et mettre en parallèle les codes des Bréhons irlandais, le code Kymrique, les codes du Nord scandinave et ceux qui furent compilés du temps de la Germanie barbare, soit en contact avec l'empire romain, soit sans contact avec lui. Sous ce rapport, les codes scandinaves et surtout la législation irlandaise offrent un puissant intérêt. Le savant Grimm (dans une compilation récente Deutsche-Rechtsalterthümer) a fait faire des pas de géans à cette science nouvelle qui ne fait que de naître, et qui a encore devant elle un long avenir et plus d'un progrès à faire.

CHAPITRE II.

Origine philosophique des législations savantes.

L'Orient a-t-il été privé de toute législation savante? Nous ne le pensons pas. Les codes indiens, publiés par Colebrooke et d'autres Anglais, traitent de diverses parties du droit, et notamment du droit des héritages. Dans une antiquité reculée, on appliqua à la science du droit le système de philosophie nommé Mimansa et sa morale spéciale; il semble aussi que la dialectique de la philosophie, connue sous le nom de Nyaya, n'y fut pas étrangère. D'ailleurs les lois de l'Inde ont eu de nombreux et savans commentateurs. Il y a plus, la législation de Manou offre des traces de la philosophie Sankhja. C'est une preuve nouvelle de la rédaction moderne de ce code, bien qu'une partie considérable des élémens qu'il renferme remontent à une très-haute antiquité.

Mais comme la philosophie et le droit indien n'ont été cultivés que par des Bradmanes, du moins dans l'antiquité, le droit philosophique n'a jamais pris dans l'Inde cette autorité magistrale et doctorale, dont il s'est revêtu à Rome, sous les empereurs, et en France sous le règne des parlemens. On peut dire la même chose du Koran, source du droit mahométan. Les philosophes arabes en ont fait ressortir un système de

droit complet, où l'on a cru reconnaître une influence talmudiste, que je ne suis pas à portée d'apprécier; car je n'ai sur cette matière que des données superficielles. Or, comme le savant Gans l'a très-bien démontré, on trouve déjà dans le droit talmudique une alliance de la législation mosaïque et du droit romain, tout saturé d'imaginations rabbiniques. En tout ceci cependant la seule autorité, la seule vraie loi, c'est la parole du prophète. Chez les Indiens, comme chez les Mahométans, on ne voit pas la législation philosophique parvenir à une complète indépendance. Quant à la législation chinoise, les études et les documens me manquent aussi; et quoiqu'elle soit très-digne de remarque, je n'en ai rien dit. On sait qu'elle a été de bonne heure réduite en système par la morale philosophique de Confucius, sans que les fondemens de la vie patriarcale des anciens jours en aient été ébranlés.

Ainsi ce serait une souveraine injustice que de refuser à l'Orient une science du droit, en dehors de l'autorité sacrée de ses codes. Il faut dire simplement que les circonstances dans lesquelles se sont trouvés placés les peuples de cette partie du monde, n'ont pas favorisé la domination exclusive de la philosophie législative. Le mode de l'existence antique s'y est conservé plus pur qu'ailleurs, bien qu'avec de grandes modifications.

Les tribus doriennes ont gardé pendant très-long temps les antiques législations de la Grèce. Ce que l'on a nommé la législation de Lycurgue n'est autre

chose que la constitution héroïque de la nation dorienne, telle que l'exprimèrent les lois d'Ægimios. Ces dernières ne composent nullement un ordre d'idées arbitraires, imposé à une tribu de son plein consentement, comme l'ont été les chartes du moyen âge, ou concédée par la seule autorité royale, comme la charte française. Les lois d'Ægimios ne sont que les vieilles formes de l'existence des tribus doriennes, formes renouvelées par Lycurgue, et appliquées par lui à un état de civilisation qui, fondé sur les établissemens des guerriers doriens à l'étranger, différait nécessairement de la primitive civilisation dorienne. Lycurgue n'est nullement un législateur philosophe. Les lois de Lycurgue, mot plus fabuleux qu'historique, représentent un ordre d'idées qui prend racine dans le culte d'Apollon, dans les institutions militaires et civiles qui en émanent. Apollon était Polémarque, chef des armées : il était l'Apollon Lycéen, le dieu clairvoyant, le chef de la justice, type sacré dont Lycurgue lui-même n'était que l'expression profane. Ce dieu était adoré par tous les Hellènes de l'époque héroïque, spécialement par les Athéniens, qui cependant ne lui conservèrent pas une exclusive prépondérance. Toutes les traditions de l'ancienne existence Pélasgique ne furent point abolies chez eux; et dans les temps plus modernes, le culte et les institutions dionysiaques y firent prévaloir une égalité toute démocratique.

Il y a, il est vrai, un système dans la législation des Hoplètts ioniens et des conquérans doriens. D'a-

bord ce système est militaire et conquérant; il a trait ensuite à la soumission des nations conquises. Mais un tel système est loin de constituer une complète philosophie de droit. On peut appliquer à Dracon ce que nous venons d'avancer à propos de Lycurgue. Sous les Erechthéides, la cité d'Athènes avait possédé son Aréopage, lequel, selon toute probabilité, ressortait du Prytanée. Il y eut aussi une Amphictyonie pélasgique : ce qui signifie que des sacrifices communs réunirent les Cécropiens, les Cranaëns (Ægicores), et les artisans du Démos des Hephæstiadæ. Sans confondre leurs familles par les alliances et les nœuds du sang, ils établirent un pacte entre Athænæ (Minerve), Hephaïstos (Vulcain), et Hermès Ityphallicus (Mercure), dieu de la génération, gardien des troupeaux. Durant l'ère ionienne, toute la justice passa sous des formes nouvelles, entre les mains des rois, Polémarques ou Archontes. Dans la suite quelques-unes des anciennes familles pélasgiques entrèrent dans cette alliance, et furent classées dans le nombre des Eupatrides. L'Aréopage, le Prytanée, la justice rendue sous le nom de l'Apollon Lycéen, présentèrent un ensemble de formidable oligarchie qui a pu rappeler, dans l'exercice du pouvoir, le Décemvirat romain. Dracon resserra encore les liens de ce pouvoir en le concentrant d'une manière presque exclusive entre les mains des Ephètes qui existaient déjà avant lui. Nous reconnaissons en tout ceci, non un mouvement de législation combinée *à priori*, mais un mouvement de puissance sociale inconnue à ces écrivains

qui ne connaissent que d'après Plutarque les grands noms de Dracon et de Lycurgue, et n'appliquaient point à cette étude si superficiellement commencée, une connaissance plus étendue, plus approfondie des mœurs, des idées de l'antiquité.

Ainsi, quand on parle de ces législations improvisées, de ces lois données d'en-haut et imposées par les pontifes ou par les législateurs laïcs, il faut beaucoup rabattre de ces idées. Les plus anciennes lois, ce sont les mœurs, dans leur intime alliance avec la manière d'exister, avec les occupations publiques et domestiques des tribus de l'antiquité. Quand ces tribus, en se rapprochant, ont contracté alliance comme dans la Grèce pélasgique; quand un peuple militaire les a subjuguées comme dans la Grèce hellénique, il est devenu nécessaire d'établir, entre les mœurs respectives des tribus diverses, des liens et des lois de dépendance ou d'alliance, de fraternité ou de soumission. Ainsi naquirent ces réglemens que la tradition conserva d'abord, que l'on écrivit ensuite. D'abord renfermées dans le cercle de la vie domestique, devenues ensuite publiques et politiques, ces lois n'ont régi que très-tard la vie civile proprement dite. Car même sous l'empire d'une législation politique, les familles conservaient leurs droits héréditaires, leur législation particulière, si elles n'étaient pas réduites à un complet esclavage. Les chefs de famille étaient les juges dans l'enceinte de leurs familles, de leurs races, de leurs Phratries, de leurs Phyles ou tribus. Seulement ce qui appartenait aux droits de la souveraineté,

se décidait par la nation conquérante, par ses chefs, ses rois ou ses juges (les guerriers réunis en tribunal); la puissance royale s'y manifestait avec une extension plus ou moins grande. A une époque plus ancienne, tout ce qui concernait la souveraineté commune se jugeait par une Amphictyonie primitive : là se trouvaient rassemblés, à Athènes, les pontifes des agriculteurs, ceux des artisans, ceux des pasteurs ou les représentans de ces tribus diverses.

La vie civile, dans le sens réel attaché à ce mot, ne résulta dans l'antiquité que de l'égalité des droits, d'une justice commune à tous, les esclaves exceptés. Elle se développa dans Athènes plus promptement que partout ailleurs, parce que l'empire des lois spéciales fut contrarié, et celui des lois générales favorisé à la fois par la timocratie et la démocratie; par la timocratie ou autorité du cens introduite par Solon, consacrée par Epiménide (qui cependant conserva les formes extérieures de l'ancien ordre de choses); par la démocratie ou autorité du nombre, système de majorité mis à exécution par Clisthènes, qui eut soin de le placer également sous la consécration religieuse. Le peuple s'introduisit en même temps dans le gouvernement et dans les tribunaux : ordre de choses qui avait ses avantages, mais qui entraîna des désordres affreux, auxquels les Athéniens, ivres d'orgueil démocratique, durent leur ruine définitive.

Ainsi ce fut avec la vie civile, avec l'établissement des magistrats de la vie civile, que se développa parmi les habitans de l'ancienne Athènes la science philosophique du droit. Elle acquit de plus en plus le carac-

tère de l'Agora populaire, de la place où la multitude s'assemblait, du conseil (Boulæ), où se réunissaient les représentans et les délégués de cette multitude. Cependant on vit se conserver sous des formes diverses la jurisprudence de l'époque pélasgique et celle de l'époque ionienne : de même que l'antique religion se conserva en se combinant, en acquérant de l'extension, en se stabilisant sous la forme de ces institutions nommées Mystères, qui fleurirent surtout avant la guerre des Perses. On sait que pendant fort longtemps la secte des Orphiques s'empara de ces Mystères, et qu'elle les pénétra de ses systèmes, probablement dans un but secret de domination semblable à celle que les Pythagoriciens tentèrent d'exercer dans les Etats doriens : mais les Orphiques échouèrent dans Athènes, comme les Pythagoriciens en Italie. Telle fut la dernière tentative faite pour ramener l'Etat antique à une forme sacrée, pour lui conférer une expression philosophique émanée d'une école sacerdotale.

Après la vaine tentative des Orphiques les Mystères restèrent à part, et cessèrent d'exercer aucune influence sur l'état social des Athéniens. Les idées de souveraineté populaire s'emparèrent de la société, et l'imprégnèrent pour ainsi dire de plus en plus. Deux classes d'hommes mettaient en œuvre ces idées ; les tyrans, d'une part, qui presque tous appartenaient à de grandes familles, et qui, devenus les sycophantes du peuple, conspiraient contre leur ordre, et les rhéteurs qui prenaient le nom de Sophistes. Aucune acception odieuse n'était attachée originairement à cette double dénomination : et dans ce sens favorable Périclès ré-

unit en lui-même les qualités et le caractère du sophiste et du tyran, du rhéteur et du noble devenu courtisan du peuple. Presque toutes les lois émanées de cette double source ont une tendance démocratique très-prononcée. Parmi ces sophistes et ces tyrans, il y eût de grands hommes, quoiqu'en général la race n'en valût rien. C'était une coquetterie perpétuelle envers la multitude, un abaissement devant ses caprices, un art continuel de flatter ses passions, de s'insinuer auprès d'elle, une sycophantie trop abjecte. Tandis que les intelligences supérieures voulaient dominer le peuple par l'ascendant de la sagesse et de la raison, il se trouvait toujours d'autres sycophantes prêts à exciter le courroux de la foule contre ses guides, et s'élever sur les ruines de ces derniers. Alors la science du droit se métamorphosa en rhétorique; et pour la ramener à quelque chose de précis, il ne fallut rien moins que le génie rationnel d'Aristote. Platon au contraire, embrassa une politique idéale, repoussa avec dégoût la justice athénienne, et admira la sagesse des Doriens.

Les cités doriennes de la Grèce, de la Sicile, de l'Italie, virent s'élever dans leur sein une foule de législateurs. On peut les diviser en deux classes : celle des législateurs qui voulaient ou maintenir l'ancien ordre dorien vacillant, ou le rétablir après sa destruction ; celle des législateurs sycophantes, amis des tyrans et de la populace, souvent rhéteurs et sophistes, tous désirant voir l'ancien ordre de choses renversé, tous démocrates sous des formes diverses : dans leur

nombre se trouvèrent mêlés à des égoïstes, guidés par leur intérêt, des hommes qui dans des temps difficiles firent pour le mieux.

Il manquait à toutes ces tentatives l'autorité d'une magistrature stable et permanente, assez forte pour créer une véritable philosophie du droit. La démocratie se trouvait mêlée à la magistrature comme à la vie civile. L'autorité ne pouvait s'y rencontrer; les précédens ne pouvaient se former, ni les traditions acquérir aucune force. Il y avait dans la Grèce ancienne, une loi civile que faisait exécuter non une magistrature indépendante, mais (comme le recommande Bentham) un tribunal démocratique, et entièrement soumis au principe de l'élection. Certes, si Bentham avait profondément étudié l'antiquité, s'il avait étudié l'histoire, ses idées absolues se seraient beaucoup modifiées.

Rome a eu cette autorité magistrale que la Grèce ne possédait pas. Dès que les jurisconsultes romains sortirent des formes de ce droit symbolique de la haute antiquité; dès qu'ils reconnurent un droit indépendant de ces formes, ils l'étudièrent à la fois et sous le point de vue pratique avec l'activité du génie romain, et sous le point de vue philosophique. Les uns appliquèrent au droit les systèmes d'Aristote, les autres (en plus grand nombre) y appliquèrent les théories des Stoïciens et d'Epicure. C'est là le droit romain : non celui qui exista réellement, en principe, dans les anciennes constitutions romaines, mais celui qu'il est, avant tout, important de considérer sous le point

de vue philosophique d'un droit à la fois scientifique et pratique, mais le droit romain, tel que les jurisconsultes de Rome l'ont fait. Éternel honneur de ces magistrats qui, au milieu de la corruption de l'Empire, conservèrent souvent la fermeté stoïque de la vertu. Ce droit romain a eu toutefois ses superstitieux et ses fanatiques, qui, en faveur d'une forme exclusive de droit privé, méconnurent la législation des autres peuples. En appliquant les maximes et la procédure romaines au régime public des monarchies modernes, on a commis un contre-sens. On y a puisé des leçons de police et d'administration impériale. Souvent on a interprété d'une manière mesquine, très-contraire à la philosophie du droit, la législation romaine : il ne faut excepter de ce blâme que les grands jurisconsultes du seizième siècle et leurs successeurs actuels en Allemagne. Sans examiner le droit romain dans ses bases, sans l'apprécier dans sa valeur réelle, on s'est contenté de le copier servilement. Quels résultats a-t-il produits pour nous ? Comment a-t-il développé, en bien ou en mal, retardé ou avancé une civilisation vraiment européenne ? Cette question est immense. Il nous semble que M. de Savigny, tout en prouvant que l'influence du droit romain n'a jamais cessé d'exister, sous certains points de vue, a un peu exagéré l'importance des parties de ce droit qui s'étaient conservées avant le douzième siècle. Selon nous, il a bien plus exagéré encore l'influence de la législation municipale des Romains sur la formation des communes du moyen âge. A cet égard, nous avons

déjà eu l'occasion d'exprimer notre pensée en traitant des ouvrages de M. Guizot, écrivain consciencieux, homme d'un talent fort et réel à la fois. Nous ne pouvons différer d'opinion avec lui, sans que ce dissentiment même ne soit une source d'instruction pour nous.

CHAPITRE III.

De la législation selon les principes du christianisme.

L'Ancien Testament a donné naissance à une loi mosaïque, résumé des mœurs et des institutions de la famille patriarcale, combinée avec les besoins d'un Etat social placé sous la domination de Jéhovah, Dieu du peuple Elu, inspirateur des prophètes, Dieu des Juges d'Israël, chef des armées qui conduisaient David à la victoire. Les Rabbins ont augmenté cette loi mosaïque, qui s'est accrue soit de leurs propres rêveries, soit des traditions réelles du Sanhédrin Juif, soit de la loi romaine, hébraïquement interprétée. C'est ainsi que les docteurs arabes ont tiré du Coran une législation tout entière, où une scholastique aristotélicienne joue souvent un grand rôle. Il n'y a que le Nouveau Testament que l'on n'ait pas changé en législation souveraine. L'Eglise même, dans ses Canons, n'en a pas déduit la loi civile : elle ne s'est pas du moins emparée de la totalité de l'Evangile. Cependant le christianisme a exercé une réaction prodigieuse sur la législation tant romaine que germanique, en modifiant la manière de les exercer. D'ailleurs, c'est à lui seul ou plutôt à sa morale, vraiment divine, qu'il faut attribuer la création d'un droit des gens, d'un génie européen, inconnu aux nations antiques.

Le droit canonique a pour bases les décisions des Conciles et les préceptes de l'Evangile : mais le fonds et la substance se retrouvent presque toujours dans la législation romaine. Le christianisme, sous le rapport scientifique, s'était développé parallèlement aux institutions des derniers grands jurisconsultes de l'empire romain. L'esprit de ces derniers n'était pas tout-à-fait étranger à l'épiscopat des Visigoths de la Gaule méridionale, et surtout de l'Espagne. Quant au droit germanique proprement dit, l'influence du christianisme s'y est fait sentir par l'adoucissement apporté aux rigueurs de l'esclavage. Ensuite il s'est emparé des mariages qu'il a réglés, des naissances qu'il a consacrées, des sépultures qu'il a purifiées. Sous ce rapport, il a exercé une vaste puissance sur les formes et les décisions de la vie civile. Mais il a peu modifié la législation même : les dispositions de la loi germanique ou romaine sont généralement demeurées intactes.

Une action réelle, indépendante de toute autre influence, et que le christianisme exerça sur la législation des peuples, ce fut celle qui, opposée au Machiavélisme du quinzième siècle, créa le droit des gens. Ici la morale de l'Evangile reçut une application pratique : on fonda positivement, dans un sens contraire à la législation romaine, le droit public sur la vérité éternelle, sur la puissance de l'humanité inspirée par la justice et la vertu, non plus sur le pouvoir politique des Etats, sur le droit de l'autorité temporelle. Le génie des temps, où ce droit fut élaboré, génie auquel l'inspiration manquait déjà, fut seul cause du caractère

peu grandiose qui lui fut imprimé. En même temps les jurisconsultes allèrent plus loin. Selden conçut le projet d'un droit réellement biblique, fondé sur les dogmes de l'Ancien et Nouveau Testament, tentative qui correspondait avec des idées mystiques, mises en mouvement par la Réforme, en même temps que des idées rationnelles ; et qui ne pouvait aboutir à aucun résultat durable. Il eût fallu que la société chrétienne, arrachée à tous ses antécédens germaniques et romains, eût fait entrer le christianisme tout entier dans la constitution de l'Etat pour que cette révolution s'accomplît. En revanche, le christianisme, devenant politique et législatif d'une manière absolue, eût donné naissance à un nouveau symbolisme : cet esprit d'indépendance dont l'Eglise est animée comme société à part de la société temporelle, s'en fût ressentie d'une manière fâcheuse. L'Etat serait devenu théocratie : il n'y aurait plus eu d'Eglise.

Post-scriptum.

Ces observations préliminaires ont eu pour objet de poser les bases de notre examen. Nous nous servirons de ce travail préparatoire pour nous livrer entièrement à l'analyse du bel ouvrage de M. Lerminier ; et nous ne pouvons que témoigner notre reconnaissance envers un beau talent et cette instruction consciencieuse qui brillent à chaque page de ses écrits.

(*La suite au prochain numéro.*)

POÉSIE.

SHAKESPEARE ET SON SIÈCLE.

VOLTAIRE a traité Shakespeare de *sauvage ivre :* il n'en croyait pas un mot. Voltaire était poète et homme du monde. Poète, il sentait, il comprenait Shakespeare : homme du monde, il ne le comprenait plus. Shakespeare est aussi homme du monde ; mais il l'est dans un sens plus élevé que Voltaire. Il n'est pas l'homme de la civilisation factice du dix-huitième siècle. Les convenances qu'il observe ne lui ont pas été imposées par un raffinement prosaïque de pures conventions sociales. L'*esprit de salon* ne domine pas dans Shakespeare comme dans Voltaire. Or, au dix-huitième siècle, le monde c'était le salon, avec ses délicatesses, ses préjugés. C'était une élégance maniérée, et par conséquent factice, qui, malgré l'aisance du ton et la facilité de la conduite, régissait les salons du siècle de Voltaire. L'élégance shakespearienne, car Shakespeare a aussi la sienne, tient du grand style des peintres, des sculpteurs, des artistes, des hommes

de cour, du siècle dans lequel Shakespeare vivait. Car s'il n'était pas tout-à-fait contemporain des Raphaël, des Michel-Ange, des Bramante, des Albert Durer, des courtisans qui brillaient à la cour des Médicis et de Charles-Quint, il vivait à une époque encore tout empreinte de leurs traditions. Les Sidney, les Raleigh, les Southampton, les Leicester, les Essex, tous les grands seigneurs de la cour d'Élisabeth, ces fameux guerriers, ces hommes d'Etat célèbres, élevés en partie sur le continent, et qui s'étaient fait remarquer dans les cours de l'Italie, quelques-uns poètes eux-mêmes, et poètes distingués, toute cette élite d'hommes admettait Shakespeare dans son intimité. Veut-on connaître Shakespeare dans les plus intimes replis de son ame : veut-on connaître *Shakespeare-Pétrarque*, si l'on me permet cette alliance de mots hasardée? que l'on lise ses *Sonnets*, le meilleur commentaire de son admirable *Roméo*, de ces pièces si aériennes, si diaphanes, et auxquelles lui-même a donné le nom de *pastorales*, mais que ses éditeurs ont décorées du nom de *comédies*, pièces toutes empreintes du génie du Tasse, de Guarini, de Camoëns. Alors on saura qu'il y a eu un Shakespeare homme du monde, un Shakespeare qui observait toutes les convenances; mais le Shakespeare d'un siècle aux manières poétiques, le Shakespeare d'un siècle éminemment philosophique, d'une époque placée entre les dernières lueurs d'un Marsile Ficin et le réveil du grand Bacon. Que l'on cesse donc de répéter, après Voltaire, ces

mots de *sauvage ivre;* car vraiment c'est de l'enfantillage.

Madame du Deffant avait certainement beaucoup d'esprit; mais qu'est-ce que madame du Deffant en présence de Vittoria Colonna, de ce Pétrarque femelle, épouse du grand marquis de Pescaire, de Vittoria Colonna, qui meurt en amazone, en conduisant des troupes au secours de son époux! Certainement d'Alembert était un mathématicien distingué; mais qu'est-ce que d'Alembert opposé à Galilée, à Galilée le créateur de toute la physique moderne! Le maréchal de Richelieu était un fin courtisan; mais qu'est-ce que le maréchal de Richelieu, comparé à Castiglione, à Sidney, à Essex, à la fleur des courtisans du seizième siècle! Qu'on en finisse donc avec ces ridicules exagérations de la civilisation du siècle dernier, par contraste avec la barbarie du seizième, car Shakespeare est l'homme du seizième, et le dix-septième, quoiqu'il ait son intérêt, est, pour la civilisation, les lumières, le bon ton, l'enthousiasme des arts, bien loin derrière lui. Il a fallu Louis XIV pour nous arracher à la barbarie des guerres civiles; l'Allemagne ne s'est relevée de sa guerre de Trente Ans que dans les temps modernes, et l'Angleterre de Cromwell, des Puritains, mélangée avec l'Angleterre de Charles II, avec la pruderie des Locke, des Addisson, est si loin du siècle d'Elisabeth, que je n'ose pas même les comparer.

J'espère en avoir assez dit sur le *sauvage ivre*, cour-

tisan d'Elisabeth, instruit à la civilisation italienne, la plus brillante des temps modernes, parce qu'elle a été la plus polie par les arts, le bon goût, la haute élégance qui marche de pair avec une haute culture d'esprit. Passons à d'autres, qui me font du grand Shakespeare une espèce de compagnon de table, trinquent avec lui, et font, avec ce qu'ils appellent le *vieux William*, de la *camaraderie poétique*. J'honore de jeunes talens, je les suis avec intérêt, même en blâmant de rudes écarts; il y a de la sagacité, de la finesse d'aperçus dans les spirituelles critiques du *Globe*, mais avec le *vieux Shakespeare*, ils m'ont tout-à fait désorienté. C'est la manière dont le considèrent les Anglais modernes, les Anglais du Plumpudding, du *comfortable*, du *fashionable*, et non les Anglais de la vieille et brillante époque de la reine Elisabeth, époque très-peu intelligible pour les marchands de la cité moderne, voire même pour les Lords qui admirent le babil de Lady Morgan, et font du papillotage avec les romans posés sur la toilette des dames.

Je ne le nie pas, le poète de l'Avon est la gloire éternelle de la vieille Angleterre, et en ce sens, je veux bien qu'on l'appelle William, le vieux William; mais il ne faut pas s'en approcher de trop près, il ne faut pas trop vouloir se familiariser avec lui, quand on n'est pas profondément initié dans les mystères de son génie; il ne faut pas lui dire : « Viens avec nous, » William, joue avec nous. Qu'as-tu donc, Will, l'ami

» Will, avec ton humeur sombre? Viens courir avec
» nous, par monts et par vaux, avec nous folâtre jeu-
» nesse, qui parfois méconnaissons notre vocation,
» et recherchons une simplicité systématiquement tri-
» viale; eh ! l'ami Will, vieux Will, mets-toi donc en
» marche ! » Respect au tombeau d'un grand homme ! ne touchez pas aux cendres d'un philosophe doué d'une aussi haute, d'une aussi facile ironie; car ses cendres frémiraient sous votre main, et qui sait si le vieux Will ne s'élèverait pas lui-même de sa tombe, pour vous apprendre, malgré votre esprit, en dépit de vos talens, que vous êtes encore bien loin d'être ses *camarades ?*

En général, on est dans une étrange erreur sur la prétendue *popularité* de Shakespeare. On veut que Shakespeare ait écrit pour la *foule*, parce qu'il n'a pas écrit pour les salons du dix-huitième siècle. Ah ! si Shakespeare avait écrit pour la foule, et si une *foule* capable de comprendre un poète aussi délicat, un philosophe aussi profond, pouvait se rencontrer, je me lèverais, plein de respect, devant une semblable foule, comme devant le *peuple-roi.*

Il est vrai que les artisans de l'époque de Raphaël, de Durer, de Michel-Ange, de Spenser, de Sydney, de Shakespeare n'étaient pas comme les artisans des temps modernes, sans notions du beau. La vie seule de Benvenuto Cellini, artiste et artisan, pourrait apprendre le contraire. Dans ces temps, les beaux-arts n'étaient, en aucune manière, étrangers aux arts utiles.

Les statuts seuls des cordonniers de Nuremberg, patrie des Durer et des Hans Sachs, prouvent, qu'à cette époque, le goût de la poésie, comme celui des beaux-arts, était répandu jusque dans les derniers rangs du peuple. Ces statuts sont pédantesques, mais ils ne le sont, ni plus ni moins, que les statuts des académiciens qui brillaient sous le cardinal de Richelieu. La différence est dans le *ton* et non pas dans le *fond* des choses. Je souhaiterais d'ailleurs à la coterie du grand cardinal, qui savait si peu apprécier le grand Corneille, d'avoir possédé un poète tel que le cordonnier Hans Sachs, ami du grand peintre Durer, le plus naïf des hommes, mais qui savait un peu plus de grec et de latin, que tous les beaux-esprits qui s'assemblaient dans les salons des belles dames du dix-huitième siècle.

Cependant la foule reste toujours la foule, quelque chose de grossier, de matériel, d'hébété dans sa manière de comprendre, poussé à toutes les opinions contraires par tous les vents contraires. Et qui mieux que le vieux Will, ce grand, ce profond connaisseur de l'humanité, cet ardent mais sévère ami des hommes, ce juge inexorable, quoique prudent, de leurs faiblesses, de leurs folies, de leurs crimes, qui mieux, dis-je, que le vieux Will rompait en visière à la foule, qui la méprisait plus hautement et lui disait plus de ces vérités dures à entendre, difficiles à digérer? Connaît-on un écrivain, Aristophane excepté, qui ait dit plus crûment son fait au grand nombre?

Voici ce qu'il y a de vrai dans toutes ces assertions contraires. Shakespeare écrivait *solitairement*, non en vue du public, mais comme tout grand artiste, comme tout grand poète, comme tout grand philosophe, en face de sa pensée propre. On peut positivement démontrer que, dans aucune de ses pièces, il n'a recherché les combinaisons théâtrales. Il ne les a pas évitées, quand elles se trouvaient sous sa main, mais il n'a jamais visé à l'effet scénique. C'est là une des causes pour lesquelles l'acteur Garrick a cru devoir risiblement ajouter certaines scènes à quelques-unes de ses compositions, pour que cet effet ne fût pas manqué. Mal en est arrivé à Garrick et à tous les arrangeurs de Shakespeare en général. Pour *arranger* Shakespeare, il ne faut rien moins que Shakespeare.

Toutefois, Shakespeare, malgré le grand isolement où se tenait son génie, comme l'aigle au sein des Alpes, réunissait, au plus haut degré, deux qualités qui semblent s'exclure. Il était l'homme de la cour de la reine Elisabeth ; il était l'homme du peuple, en quelque sorte, car il était le poète *national* de l'Angleterre. D'une part Shakespeare est le poète de tous les hommes, sans distinction de peuples ; d'autre part il a une nationalité anglaise très-positive, qui flattait diversement et les grands et le peuple, sans que l'on puisse dire de Shakespeare qu'il ait été exclusivement ni l'homme des grands, ni l'homme du peuple. Telle est la manière de le considérer avec impartialité, avec justice.

C'est une idée bouffonne que de faire des spectateurs des pièces de Shakespeare des hommes grossiers, ignorans. Il est notoire qu'à cette époque le théâtre était envahi par la cour, était un amusement de grands seigneurs. Les mœurs bourgeoises, quoique accessibles à la gaieté, ouvertes au patriotisme comme au bonheur domestique, étaient cependant presque généralement concentrées dans l'intérieur des maisons : elles ne se mettaient que peu en contact avec le monde. La foule courait aux marionnettes, et n'allait pas au théâtre de Shakespeare.

Toutefois, comme nous l'avons déjà dit, dans ces temps que l'on traite de barbares, beaucoup d'ouvriers, de chefs de maîtrises, de membres des corporations bourgeoises participaient à une civilisation commune, qui ne manquait ni du génie des beaux-arts, ni de la compréhension de la poésie. Tout cela fut étouffé postérieurement par le puritanisme, qui a fait reculer la civilisation de la vieille Angleterre, comme, dans un genre opposé, le machiavélisme a fait reculer celle de la vieille Italie. Cette partie du peuple qui prenait plaisir aux jeux du théâtre, à l'époque de Shakespeare, se composait de sincères admirateurs du poète, connaisseurs à leur manière, et non pas de matelots ivres, jetant des pommes cuites sur la scène, comme cela arrive à l'Angleterre des *fashionables* de l'époque. Alors aussi on ne se dandinait pas dans des *routs*, où brillent d'élégans *dandys*, et où tous les plaisirs et toutes les graces se ras-

semblent *en cohue*, mode anglaise malheureusement exportée sur le continent.

Je n'ai rien dit de Shakespeare poète. Une autre fois je me hasarderai dans le sanctuaire de ce puissant génie. Pour aujourd'hui il m'a suffi de le défendre de quelques attaques malveillantes et de quelques admirations presque ridicules.

CHANTS POPULAIRES
DES RUSSES.

Aucune des nations qui peuplent le globe n'est plus naturellement lyrique, plus portée à chanter ses plaisirs et ses peines, que la race slave. Un penchant inné pour la poésie populaire la distingue entre toutes les races humaines. A défaut d'une littérature cultivée et nationale, que nulle des subdivisions de cette race n'a possédée jusqu'ici, c'est le peuple en masse qui s'est montré poète. De tout temps, et dans la plus haute antiquité, il a eu ses chants héroïques, répétés par de grossiers rhapsodes; ses hymnes de fêtes et de noces, entonnés par les bardes rustiques; ses odes plaintives, et ses élégies mélodieuses, émanées du sein naïf des jeunes garçons amoureux, et des jeunes filles au cœur tendre. Du nord au midi de l'Europe, partout où la population slave est dispersée, une vive source de mélodie semble jaillir naturellement de ces ames toutes lyriques. On reconnaît le même génie au milieu d'une foule de variations locales. Il s'est conservé, sous les modifications diverses que lui ont fait subir, ici l'oppression tartare, plus loin la lutte contre les Turcs, ailleurs le joug d'un maître sévère, ailleurs encore un souvenir lointain d'indépendance et de fierté guerrières.

Les anciennes calamités politiques et domestiques, sous lesquelles les races slavonnes ont gémi, semblent expliquer l'absence de toute littérature nationale parmi elles. Les Slaves de la Germanie ont été domptés par les Allemands, ceux de Hongrie par les Hongrois (*Madjars*), ceux de la Grèce par les empereurs grecs, puis par les Ottomans; ceux de la Russie par l'invasion tartare et mongole. Les seuls Polonais sont parvenus à maintenir long-temps cette indépendance nationale, qu'ils ont payée si cher, au prix de leur bonheur domestique. Partout où l'exclusive prépondérance du Wojwode, du Bojar slave, des seigneurs ou Pans, s'est établie, partout où le peuple agricole a eu le dessous, il n'y a pas eu de formation du Tiers-Etat. Novogorod fut moins une cité slave qu'une ville germanique. Les autres nations slaves n'ont dû à leur commerce aucune véritable indépendance nationale et privée. Quant à cette nouvelle littérature polonaise et russe, dont la tentative appartient aux temps modernes, comme elle n'a rien de slave dans son essence, et qu'elle ne vit que d'emprunts faits à l'étranger, il est impossible d'en tenir compte sous le rapport philosophique et poétique. C'est simplement une curiosité littéraire, qui n'a pas dû être sans influence sur les progrès du langage et son perfectionnement matériel, mais qui n'a pu créer une littérature réelle. Je ne parle pas ici de quelques chroniques en prose, qui remontent aux temps de l'antiquité slave : monumeus très-remarquables du vieil idiome de cette race, mais où l'on ne peut chercher

ni reconnaître une littérature tout entière. Nestor, l'Hérodote russe, a ses charmes et sa naïveté. Mais il est impossible de le classer, quant au style, à la composition et à l'art de narrer, au même rang que les chroniqueurs italiens du moyen âge, Villani, Dino Compagni et plusieurs autres.

Les seuls monumens remarquables du génie national, les poésies populaires des Slaves, se sont empreintes d'une teinte allemande, parmi les Slaves d'Allemagne, d'une teinte grecque parmi ceux de la Grèce et de l'Orient : mais partout, même au milieu de ces nuances d'emprunt, c'est encore la nationalité slavonne qui perce et domine, qui donne pour ainsi dire le ton à la poésie. Dans sa manifestation native et première, dans son génie lyrique, la muse slave se rapproche bien plus de la muse hellénique que de la muse germanique. Elle s'occupe moins des événemens et des caractères que des sentimens. Il y a chez les Slaves moins de grandeur que de délicatesse. Leur héroïsme même a quelque chose de patriarcal. Il tient au foyer domestique, à la maison, à la famille. L'origine des races slaves n'est pas héroïque, mais agricole : une partie d'entre elles fut peut-être pastorale. Ils se rapprochent moins des populations guerrières de l'antiquité, des Kshatryias et Pahlavas de l'Inde et de la Perse ; des Achéens, Ioniens et Doriens en Grèce ; des Germains et des Kymris ; des Mileadhs ou Scots de l'Irlande, que des Vaysias ou agriculteurs hindous, et des Pélasgues. D'un autre côté, l'on trouve entre leurs mœurs et celles des plus anciens peuples de l'Italie si-

kélienne, pélasgique d'origine, une analogie frappante.

L'antiquité reculée des Slaves offre de grands problèmes. C'est après la destruction de l'empire gothique d'Ermanaric, et après le démembrement de l'empire d'Attila, qu'ils apparaissent dans l'orient de l'Europe. On ne sait d'où ils viennent. Tout semble concourir à prouver que ce fut un peuple agricole, existant depuis une époque immémoriale, en diverses parties de la Russie, vers les côtes de la mer Baltique, et dans la Germanie orientale, sous la puissance des Hons et des Goths. S'ils émigrent, leur émigration ne ressemble point à celle des bandes guerrières : ils ne tentent point d'aventureuses entreprises. On ne les voit recourir aux armes que si la nécessité les y force. Au lieu de faire cultiver leur territoire par des mains esclaves, comme les Germains le pratiquaient, ou du moins par des Lites, dont la sujétion n'était qu'un esclavage adouci dans les formes, ils se livrent à l'agriculture et au commerce. Ce furent les occupations des Wendes, quand ils s'étendirent le long de la mer Baltique, jusqu'aux régions des Saxons et des Scandinaves. En tout les Germains et les Slaves diffèrent. Peut-être cependant doit-on regarder la classe des Lites ou agriculteurs germaniques, comme le débris d'une ancienne population analogue aux Slaves dans ses institutions et ses mœurs, mais subjuguée par les hommes d'armes, la caste guerrière, les Germains proprement dits.

Les anciennes institutions slaves, mais non le lan-

gage de ces peuples, offrent aussi quelque analogie avec les primitives populations gaéliques, également adonnées à l'agriculture avant que les Kymris, dans la Grande-Bretagne, les Fins, les Miléadhs, les Scots, dans l'Irlande, ne fussent venus les asservir. En général, tout concourt à prouver que l'ancienne Europe eut son époque patriarcale, et que les institutions agricoles s'y étaient répandues à l'aide d'un antique sacerdoce. On découvre la trace de ces institutions parmi les Pélasgues de la Grèce, les Sikèles de l'Italie, les anciens Ibères, les Gaëls, les Lites germaniques, enfin parmi les Slaves. Ordre de choses primitif, que sont venus interrompre les peuples guerriers nommés Achéens, Raséna ou Etrusques, Miléadh, Kymris et Germains. Les institutions agricoles furent modifiées par les institutions héroïques, et les tribus anciennes assujetties. Ici je me contente de tracer l'esquisse d'un grand tableau, dont je donnerai plus tard les développemens.

Quoi qu'il en soit, il n'y a rien de guerrier dans le génie slave originel. Ce n'est que dans des temps de trouble et d'anarchie générale que les Slaves ont adopté l'existence militaire. Leurs Woyvodes, Pans et Bojars étaient dans le principe des agriculteurs, des Anciens, que l'on peut comparer aux Sheikhs arabes, aux rois-pasteurs des Pélasgues, aux Neiméadhs d'Irlande. Dans ces institutions militaires même que la force des choses leur a imposées, et que le choc de la migration houno-gothique a seul pu leur communiquer, on voit reparaître encore l'ancien génie

patriarcal. Il n'y a que de faibles indices d'une religion héroïque dans le peu que nous savons de la mythologie slavonne. C'est une religion de la nature qui y prédomine. Cette doctrine des deux principes qui sert de base aux croyances héroïques et aux institutions guerrières des Persans et des autres nations militaires de l'antiquité ; cette croyance, très-prononcée parmi les Slaves, ne porte point chez ces derniers l'empreinte d'idées éthiques, d'une activité morale et héroïque, mais simplement celle d'idées physico-cosmiques. Bien que ce soit la même doctrine que l'on voit apparaître chez les Scandinaves, dans la lutte des *Alfr* noirs et des *Alfr* blancs, génies de ténèbres et de lumières : on ne reconnaît pas chez les Slaves un seul indice de cette mythologie héroïque que les Scandinaves possèdent.

Sans doute l'héroïsme respire dans certains chants des Polonais, des Bohêmes, des Serviens ; mais cet héroïsme n'est pas agresseur. Il est provoqué par la lutte contre une oppression étrangère, qui a forcé les Slaves à quitter la charrue pour le glaive. Ce sont les Polonais et les Russes qui présentent les plus nombreuses et les plus vives empreintes de mœurs et d'idées originairement héroïques ; mais les chants polonais prouvent que les anciennes races de Pologne ont subi l'influence gothique. Les familles de race antique polonaise, les Schlachtnicié, s'allièrent probablement aux familles gothiques, fondues dans la nation polonaise. Quant aux héros russes, ils descendent de

Rurik. Ils sont Scandinaves d'origine, quoique leur prompte fusion avec la nationalité moscovite ait effacé leur ancienne nationalité scandinave.

Le génie lyrique respire donc plutôt que le génie épique dans les chants héroïques des nations slavonnes. Par le style, ils se rapprochent de la poésie des Hellènes; mais les événemens racontés ont quelque chose du caractère des Moallakats, chants héroïques des Arabes. Ces incidens n'ont rien de ce mouvement dramatique qui signale les poëmes héroïques des Germains. Ce peuple ne semble jamais agresseur. Il se tient sur la défensive. On aperçoit dans ses mœurs moins de royauté héroïque que de brigandage, et même au milieu d'une certaine férocité de mœurs, quelque chose de patriarcal, de simple, de naïf, de gracieux. Les Germains n'ont rien de cette douceur, de cette délicatesse. Il y a chez les Slaves, avec moins de civilisation réelle et accomplie, une aptitude plus grande à la sociabilité.

Cependant le Marco-Kraljewitsch des chants serbes a quelque chose de l'attitude d'Hercule. C'est la grossière et naïve sculpture d'un héros, d'un Roland, tel que nous l'offre la chronique de l'archevêque Turpin. Le caractère servien s'est modifié par le continuel exercice des armes; et par une alliance hardie il en est venu à combiner et unir le génie héroïque avec le génie patriarcal, pastoral, agricole et primitif. Dans cet héroïsme slave un trait spécial se fait remarquer: il ne s'allie point à la liberté des femmes. Jamais elles n'ont dans la poésie slave ce rôle principal, ce rôle mytho-

logique, assigné aux filles libres des Kshatryas, des Pahlavas, aux héroïnes achéennes, germaniques et kymriques. Rien de chevaleresque parmi les Slaves; et cela seul prouve leur origine patriarcale. Nulle liberté pour les femmes: de l'amour sans galanterie. Ce sont les mœurs de la tente arabe ou de la maison cécropienne, dans l'Attique pélasgique.

Les Slaves possèdent beaucoup de chants domestiques, d'hymnes de famille, inconnues aux peuples héroïques, et spécialement aux Germains. Parmi les vestiges les plus remarquables de cette ancienne poésie se trouvent ces chants de festins et de noces, qui ont quelque chose de la pureté de l'idylle hellénique : elles rappellent ces mœurs des Hyperboréens, que les auteurs grecs citent en plus d'un endroit. On y reconnaît certaines analogies avec les mythes, les emblèmes, les chants et les danses pélasgiques, conservés et modifiés dans la Grèce héroïque ; mais la gaieté dont ces chants sont empreints s'éloigne beaucoup du caractère de la gaieté hellénique. On y découvre des rapports avec cette manière naïve d'exprimer des sentimens vifs, et comme une gaieté qui déborde chez les peuples de race finoise ; c'est le caractère scythique et non hellénique qui s'y révèle.

Les chants d'amour slaves sont des idylles ravissantes de naïveté. On y découvre le génie slave dans toute sa pureté. Rien qui rappelle ni la puissante imagination des peuples germains, ni la grossièreté de leurs mœurs. Citons une preuve et un indice certains de ce caractère originel de la poésie slave. Dans les temps

modernes quand les Russes ont voulu se faire une littérature d'emprunt, cette manière étrangère qu'ils venaient d'adopter ne les a pas empêchés de conserver souvent une certaine *douceur slave*, une naïveté, une grace simple de sentiment, qui rappelle les impressions populaires. Sous ce rapport, tel long poëme russe ou polonais savant, imité des muses étrangères, offre bien moins d'intérêt véritable que telle petite ode naïve de l'impératrice Elizabeth.

Une étude faite avec zèle et amour, de ces fragmens de la poésie slave, qui n'ont pas été inaccessibles à nos recherches, nous a suggéré ces réflexions préliminaires. Maintenant parcourons avec quelques développemens les vestiges de poésie nationale (sous forme populaire) que le peuple russe possède. Quoique ces fragmens soient peu de chose, un intérêt bien réel et bien puissant s'attache à ces débris si simples d'une poésie antique.

§ II. *Vestiges de la poésie héroïque russe.*

Les vues précédentes nous ont appris d'avance à connaître quel genre de poëme héroïque nous devons nous attendre à rencontrer chez les anciens Russes. Parmi les vieilles tribus qui portent le nom Moscovite, Rurik et ses Scandinaves sont les seuls qui forment une époque vraiment héroïque. Encore cet héroïsme du génie scandinave n'a-t-il guère tardé à céder à une nationalité patriarcale, d'un caractère tout-à-fait opposé. Ce grand mouvement connu sous le nom de migration des peuples; ce déluge qui a ébranlé l'Eu-

rope et l'a reconstruite sur de nouvelles bases, n'ont pas entraîné les tribus slaves. Les Russes, et les Slaves en général, n'ont porté que de faibles coups à l'Europe germanique, même à l'empire d'Orient. Nous voyons les hordes slaves, facilement assujetties, peu disposées à conquérir et à dominer, se porter du nord au midi de l'Europe, sans imprimer au milieu des nationalités étrangères les traces d'une nationalité originale et victorieuse. Les Russes se soumettent à Rurik et aux Scandinaves. Ensuite ils succombent sous les invasions successives des Petshenègues, des Khazars, des Komans, d'une foule de hordes tartares; enfin sous la grande invasion mongole. A proprement parler, l'ère des Slaves et le temps où ils commencent à marquer dans l'histoire ne datent que de Pierre-le-Grand. Peut-être dans l'avenir de notre Occident de grandes destinées sont-elles réservées aux populations slaves. Mais pour qu'elles atteignent ce but, elles auront à renverser plus d'une barrière : il leur faudra plus d'un Souwarow.

Il y a près de deux ans, nous avons inséré dans *le Catholique* une traduction abrégée du chant d'Igor, héros moscovite, engagé dans une expédition contre les Polovtses, de race tartare. Ce chant est évidemment la production savante de quelque ecclésiastique de la *petite Russie*. Il paraît avoir vécu au quatorzième siècle; mais son esprit s'était pour ainsi dire imprégné du génie national; et lorsqu'il célébra cette expédition guerrière, qui remonte à l'année 1185, sans doute quelque vieux chant se reproduisit dans sa mémoire. Son poëme, quelque rude et inachevé qu'il paraisse,

ne manque pas d'une certaine poésie ; le ton barbare du poëte contraste d'une manière piquante avec ces habitudes claustrales, attestées par les allocutions du poëte, et par la manière dont il agence et met en jeu les détails de son ouvrage. D'ailleurs je ne puis que renvoyer le lecteur au numéro du *Catholique* où se trouve cette analyse.

Excepté ce chant d'Igor, il ne s'est pas retrouvé en Russie un seul fragment de poésie épique qui remontât à une certaine antiquité ; en Bohême, au contraire, le nombre de ces fragmens est plus considérable.

Kirscha-Danilow, Cosaque de nation, et contemporain de Pierre-le-Grand, compila, retravailla et défigura probablement de vieilles poésies moscovites, auxquelles il enleva une grande partie de leur naïveté poétique. C'étaient d'antiques traditions épiques sur le Czar Wladimir, et les guerriers ou chefs de tribus qui affluaient autour de son trône. Danilow, s'emparant de ces vieux poëmes, n'a pas craint de s'y mettre lui-même en jeu. Pour satisfaire sa vanité personnelle, il a encore renchéri sur les anachronismes de la poésie populaire. Sous le rapport du mérite poétique, il est nul, et ses répétitions sont fastidieuses. Il y a cependant au milieu de ce travestissement un vieux germe national et une réelle tradition populaire. Par le sujet, les pensées et les expressions, ces vieux poëmes coïncident fréquemment avec les contes et les fables qui ont cours parmi le peuple russe. Ces récits se rapportent à Wladimir et à ses Knjäs et Bojars : souvent des ecclésiastiques les ont écrits pour ainsi dire sous la

dictée du peuple, pour les lui rendre ensuite sous la forme de narrations populaires.

Aucune de ces poésies ne remonte certainement à une antiquité fort reculée. L'invasion mongole a effacé le souvenir des temps précédens : et ces traditions fabuleuses n'en offrent que le pâle reflet, semblables au soleil du nord, qui semble dans les jours d'hiver ne nous échauffer que de souvenir.

Plusieurs des chants compilés par Danilow, ont trait aux événemens survenus en Sibérie, quand l'Ataman Jermak eut envahi cette contrée. Gœtze observe avec raison que les Cosaques de la Sibérie en furent probablement les auteurs. Nous suivrons le savant que nous venons de nommer ; et nous indiquerons brièvement les sujets traités par Danilow, ou du moins compris dans son recueil. Ensuite nous ferons connaître les imitations un peu libres que M. de Busse a données de quelques-uns de ces poëmes nationaux pour le fonds, mais qui, pour la forme, peuvent réclamer la paternité du Cosaque Danilow.

La compilation de ce dernier a pour but spécial de célébrer le grand Knjäse Wladimir, et les guerriers *admirables*, *merveilleux*, *sublimes*, les Knjäses et Bojars, qui se groupaient autour de lui, non comme vassaux ni même comme compagnons, mais comme chefs de tribus rassemblés autour du prince qui est le plus ancien en rang, en fortune et en dignité.

Une victoire est-elle remportée? Une noce se fait-elle? Un ambassadeur arrive-t-il des pays lointains? Aussitôt (c'est Danilow qui parle et sert d'organe à la pen-

sée du peuple russe), « Aussitôt Wladimir, le Knjäse bienveillant, le prince cordial, ordonne un grand repas dans sa capitale de Kiew; festin d'honneur, digne des hôtes qu'on va fêter, et de nature à honorer celui qui l'offre. A ce repas assistent beaucoup de Knjâses, de Bojars et des héros russes puissans. »

Le plus grand nombre de ces héros sont des êtres chimériques. Dobryna Nikititsch est le seul guerrier réellement contemporain de Wladimir. Il était frère d'une femme qui gardait les clefs de la demeure de la célèbre Olga, régente de Kiew. Cette femme, nommée Maljuscha, était mère de Wladimir lui-même. Dobryna Nikititsch devint Possadnik, ou gardien de la ville de Novogorod. On célébra son dévouement à la cause du Knjäse son oncle. Son nom païen s'est conservé; mais la chronique ne nous fait point connaître le nom nouveau qu'il porta, depuis qu'il eut embrassé le christianisme.

On ne peut affirmer l'existence historique réelle d'un autre de ces héros, Aljoscha (Alexandre) Popovitsch. A ce sujet, la chronique de Nikon rapporte un fait apocryphe. Selon cette chronique, ce fut Popovitsch qui, vers l'an mil de Jésus-Christ, assaillit, pendant la nuit, le traître Wolodar, Russe de naissance, qui avait conduit, devant la ville de Kiew assiégée, les ennemis, les Petshénègues : il dispersa les barbares, dit le même chroniqueur, et tua le traître de ses propres mains. Aussi Wladimir lui donna-t-il pour récompense une Griwna d'or qu'il attacha de sa propre main au

cou du héros; il le nomma en outre Welmosh, un des chefs préposés à la garde de sa demeure.

Un autre de ces chefs, c'est Ilja Murometz de la cité de Murom, voisine de cette fameuse forêt de Mürom, où se cachent des brigands nombreux. La tradition populaire parle d'Ilja comme d'un héros célèbre, pour avoir détruit un brigand redoutable surnommé le *Rossignol.* Orateurs, poètes, pontifes, tous ceux qu'une élocution persuasive distingue éminemment, recevaient chez les anciens Russes le surnom de cet oiseau. Quant à ce prétendu brigand, c'est un prêtre païen du nom de Bogomil, dont Nestor ne fait pas mention, mais que cite la chronique de Joakim, et qui, par ses prédications, arma le peuple contre la foi chrétienne, que Wladimir favorisait. Il paraît que Murometz le combattit et resta vainqueur. De là tous les contes populaires sur le brigand surnommé Rossignol, et la défaite qu'il éprouva. Dans le souvenir et la tradition populaire, l'idée des poètes, des pontifes et des orateurs plébéiens se sera confondue avec celle des brigands de la forêt de Murom, doués également, selon la chronique, d'une rare éloquence.

Le même Ilja Murometz se convertit au christianisme; et le peuple russe le regarde encore comme un grand saint. Le 19 décembre de chaque année, on offre à la vénération des fidèles les ossemens d'Ilja Murometz, conservés dans les cryptes de la ville de Kiew, et qui, dit-on, échappèrent à la destruction du temps. Mais revenons à Danilow. Voici sous quel

point de vue il a considéré ce Bojar célèbre, et quels exploits il lui attribue.

Ilja quitte le village de Korotshajew, situé dans le pays de Murom, et se rend à Kiew. Près de Brænsk, dans la forêt de Murom, il rencontre le Rossignol, assis sur neuf chênes gigantesques. Le brigand commençait par pousser de longs sifflemens qui étourdissaient les voyageurs, et les égorgeait ensuite. Le vaillant Bojar Ilja ne succomba pas à cette épreuve. Il lança contre le Rossignol une flèche qui lui perça l'œil droit. Puis l'attachant avec des câbles, il le posa sur son coursier et le mena à Kiew. Murometz l'invita, une fois arrivé, à faire entendre sa voix devant Wladimir et les Bojars qui l'entourent. Le brigand parla : un bruit horrible, confus, des sifflemens, des cris d'animaux, des hurlemens, des rugissemens épouvantables, frappant les oreilles du Knjäs, de sa femme et de ses Bojars, furent sur le point de les faire périr de terreur. C'était passer la plaisanterie. Le grand Wladimir fit cesser ce divertissement dangereux. M. de Busse a imité librement, d'après Danilow, cette tradition, qu'il semble avoir aussi recueillie de la bouche même des paysans russes.

« Au sein des épaisses forêts de Murom, dans le »village de Karatshajeff, était assis Ilja le Bojar. Im»mobile comme un enfant nouveau-né, il resta trente »ans sur son siège sans changer de place. Son père, »d'une voix sévère, lui reprochait sa paresse, où le »jeune homme s'obstinait. Il lui disait en vain : « Lève»toi. Apprends à travailler. » Ni ses bras, ni ses pieds

» ne remuaient ; on eût dit qu'il était né décrépit et
» caduque.

« Mais le ciel voulait que ce grand guerrier recueillît » et concentrât toutes ses forces dans un profond et re» doutable silence ; il voulait que ce courage, dont » l'avenir devait s'étonner, se préparât ainsi dans le » repos.

« Trente ans viennent de s'accomplir. Ilja se lève » de son siège. Il est debout, Bojar gigantesque, la » joie et l'étonnement de ses parens. — « Donne-moi » un cheval, mon père, dit-il ; voici assez long-temps » que je reste assis ; je veux voir le pays. »

« Mon fils, je n'ai point de cheval à te donner : celui » que j'ai est mauvais et vieux. Reste à la maison, crois» moi ; apprends à travailler. Pourquoi vas-tu ainsi » courir les champs ? »

« Le jeune Bojar persiste. Il demande le vieux che» val, dont il veut faire son coursier de bataille. C'est » un animal hors de service. Pendant trois nuits, il le » monte, et le mène sur une prairie, devant le village, » où il le baigne dans la rosée matinale, et le frotte avec » l'herbe humide. Le cheval caduque reprend des » forces ; il est capable d'entreprendre un long voyage. » Ilja se présente alors devant ses parens, qu'il supplie » de lui accorder leur bénédiction. Cette bénédiction » sera son glaive : *elle ceindra ses reins*. Il prend congé » d'eux avec tendresse, se tourne vers les quatre points » cardinaux, s'incline humblement et prie ; puis il s'é» lance gaiement sur son coursier et quitte le sol natal.

« Ilja frappe son cheval de grands coups de son » Kantshug enrichi d'or ; aussitôt le cheval prend un » élan de cinq werstes. Son second élan embrasse un » plus grand espace encore. Le Bojar se dirige droit » vers Kiew, à travers les sombres forêts de Brinsk et le » marais profond de Smolensk. Il a résolu d'arriver à » Kiew, en dépit de tous les obstacles.

« Depuis trente années un brigand hardi obstruait » la route ; terreur des voyageurs, il se plaçait sur le » sommet des arbres, d'où il poussait de longs siffle- » mens : on le nommait le Rossignol. Ilja poursuivait » gaiement son chemin quand ces sifflemens frappèrent » son oreille. Bientôt ce qui ressemblait à un seul » coup de sifflet, se change en une multitude de siffle- » mens affreux, qui paraissent lancés par les dards » enflammés de cent serpens. Puis ces bruits se trans- » forment en longs hurlemens, comme ceux que cent » loups feraient entendre. Le cheval s'effraie et se » cabre. Le Bojar reste immobile, et gronde son cheval.

— « Vieille rosse ! ne reconnais-tu pas le sifflement » des oiseaux ? Le sifflement des serpens t'effraie-t-il ? » Les hurlemens du loup te font-ils trembler ? Où est-il » ce brigand ? Où le vois-tu ? —

« Il veut avancer ; alors roule du haut de neuf cimes » de vieux chênes enlacés le Rossignol, le brigand qui » s'oppose au passage du guerrier.

— « D'où viens-tu, jeune homme ? Où vas-tu à tra- » vers ces bois ? Voici trente ans que je m'oppose à ce » que l'on passe par cette route, et il en sera toujours » de même.

— « Si tu m'avais adressé des questions honnêtes et » bienveillantes, réplique le Bojar, je te répondrais de » même. Mais ton insolence ne mérite pas d'autre ré- » ponse que celle-ci: Hors de mon chemin. Range-toi » devant mon cheval et son maître ! »

« Le Rossignol, aussi leste que le jeune oiseau, remonte sur la cime des arbres, et de là, lançant au loin sa flèche, il poursuit de ce dard inutile le guerrier de Murom. Le Bojar alors saisit son arc puissant: sa flèche vole et ne manque pas son but. Elle traverse neuf puissans rameaux de chêne, et va s'enfoncer dans l'œil droit du brigand, qui tombe et roule à terre en gémissant. Ilja lui jette un lacet autour du cou, l'attache à sa selle et l'entraîne.

— « Plus loin, dans les ténèbres de la forêt, au sein d'un fort qui résiste à l'attaque, habitent la femme du Rossignol et ses fils. Du haut de cette forteresse, elle voit la défaite de son époux. Elle court vers ses enfans, en pleurant : « Mes fils, armez-vous, secourez » votre père ! Un étranger, un Bojar l'entraîne prisonnier ! » Et les fils, ils étaient neuf, tous vaillans guerriers, saisissent leur épée, revêtent une armure noire et sombre. Ils couvrent leur chevelure d'un bonnet, sous forme d'une tête de corbeau, au bec menaçant. On dirait qu'ils volent à travers la forêt, comme une troupe d'oiseaux, pour délivrer leur père. La menace sur les lèvres, ils réclament sa liberté. La femme s'approche aussi, mais elle est suppliante. Elle apporte l'or et les pierres précieuses pour racheter son époux.

«Ilja dit : «Vos menaces, j'en fais autant de cas que du croassement des corbeaux. Votre or, je n'en ai pas besoin ; et il appartient de droit au vainqueur. Quant au Rossignol, quant à ce brigand, je l'emmène avec moi à Kiew, où le bon roi Wladimir le jugera. Je me le suis juré, j'accomplirai mon serment.»

« Il dit, pousse son cheval, qui vole comme le faucon, et disparaît comme l'éclair.

« Ilja arrête son bon coursier dans la large cour du Knjäs ; il le rattache aux piliers de chêne, s'avance vers la salle gaie et splendide, fait sa prière devant l'image du Sauveur ; et salue ensuite le Knjâs et sa femme. Wladimir, le Knjâs, est à table, entouré de ses puissans Bojars. Il ordonne. Les serviteurs apportent une coupe pleine de vin et la présentent au guerrier étranger. Cette coupe a la forme et la profondeur d'une outre. Ilja la saisit d'une main et la vide d'un coup. Le Knjâs Wladimir parle ensuite :

— « Bojar étranger, ton nom, ta race? Apprends-les-»moi, que je puisse te nommer par ton nom, et te »traiter selon la noblesse et l'éclat de ta tribu. » — « Je »suis Ilja de Murom, du village de Karatshageff. Je suis »venu de là, en droite ligne, à Kiew, pour t'offrir mes »services. »

«Il dit, tous les Bojars s'écrient : « Bon prince Wladi-»mir, voici un étranger qui nous dit des folies. Il pré-»tend être venu de chez lui en droite ligne jusqu'ici, »et depuis trente ans le Rossignol, ce fameux brigand, »obstrue le chemin. »

« Soleil lumineux, répond le Bojar de Murom,

» Knjâs Wladimir, regarde par cette fenêtre élevée, et » vois ce que j'ai fait, moi, étranger ! Dans ta cour se » trouve le brigand lui-même, le Rossignol, vaincu et » enchaîné. »

« Le Knjâs Wladimir et les Bojars descendent dans la cour. Ilja parle en ces mots au brigand : « Rossignol, » siffle comme un oiseau ; ensuite tu siffleras comme le » serpent ; puis tu mugiras comme les taureaux mu- » gissent, afin d'amuser le Knjâs. « Rossignol obéit, siffle : vous diriez l'ouragan. Il redouble d'efforts ; il mugit ; le Knjâs et les Bojars pâlissent : « Ecoute, dit alors le Knjâs Wladimir, serviteur vaillant, serviteur nouveau, je reçois tes services avec plaisir ; viens, assieds-toi à ma table, reste dans mes salles, bois le vin de mes coupes, sois mon ami et l'ami de ma race. »

« Et Ilja, guerrier de Murom, assis autrefois comme l'enfant nouveau-né, faible et imbécile, devient à la cour du Knjâs Wladimir un vaillant et célèbre Bojar, qui triompha de plus d'une armée, renversa plus d'une forteresse, sur le compte duquel on a chanté plus d'une chanson, et celle-ci entre autres. »

Ce poëme n'est assurément pas de l'invention de Danilow. La tradition coïncide avec lui. Il est empreint de la couleur spéciale de tous les chants héroïques slaves. L'accent national y respire au plus haut degré. Il ne déparerait pas le récit des aventures du Servien Marco. D'ailleurs des caractères intimes d'authenticité que nous allons développer, prouvent que si les paroles ne sont pas antiques, les idées appartiennent incontestablement aux anciens jours.

Citons d'abord les trente ans d'inactivité et de silence d'Ilja, opposés aux trente années de brigandage et d'activité du Rossignol : ils offrent le même caractère symbolique qu'une foule de poésies anciennes. Il en est de même de ce nombre neuf qui reparaît si souvent. Rossignol est assis sur neuf chênes ; il a neuf enfans ; la flèche d'Ilja traverse neuf rameaux. Ce passage rappelle le coup de flèche de Rama dans la poésie épique des Indiens, et le trait lancé par l'un des frères Pandous dans le Mahabharata. Neuf arbres y sont également traversés par une seule flèche.

Pendant trente ans, Ilja reste muet, silencieux, inactif. Ainsi, dans la fable saxonne et jutlandaise, le fils du roi Wermund, Olaf ou Oluf, ne recouvre l'usage de la parole, n'acquiert de l'énergie, de l'esprit et de l'activité qu'au moment où il voit son vieux père offensé, et où son imbécillité, sa léthargie sont des objets de raillerie et de mépris. Sans doute, dans la tradition, il y avait rapport entre le moment où Ilja se réveille et quelque méfait nouveau du Rossignol, qui peut-être avait offensé les parens d'Ilja. Danilow aura perdu le fil de cette tradition.

La poésie épique des peuples anciens, et surtout des Persans, nous offre plus d'un héros choisissant et éprouvant son coursier, comme le fait Ilja. Rusthem choisit son coursier Raksh d'une manière tout aussi originale. On retrouve également dans le Shahnameh le lacet dont Ilja serre le col du vaincu pour l'entraîner avec lui. Ainsi combattent les Saces (Sakas), les Pahlavas (héros Mèdes), les Sarmates, les Parthes, les

Roxolans. Les Turcs et les Mongols avaient adopté la même coutume.

Ilja monte son coursier à la manière russe et persane, sans éperon; il le pousse, et du premier élan lui fait traverser cinq werstes; du second, un espace plus grand encore, que Danilow ne spécifie pas. Rien de plus fréquent que ces élans du coursier dans la poésie persane. Dans le poëme indien du Mahabharata, Nala fait également parcourir une vaste étendue de terrain d'un seul bond aux coursiers attelés à son char. Ces différens traits et la répétition fréquente du nombre cinq offrent des souvenirs effacés, le léger vestige d'une poésie antique, dont Danilow a conservé la faible empreinte dans sa poésie grossière, mais originale.

Comme Rusthem et Thésée, Ilja délivre le pays de monstres. C'est lui qui fonde et fraie la route de Murom à Kiew, de même que Thésée fraie celle qui traverse l'Isthme, et va de Trœzène à Athènes. Comme ce dernier, Ilja est la terreur des brigands. Le Rossignol siffle comme un oiseau. Le bonnet que portent ses neuf fils ressemble par la forme à la tête et au bec d'un corbeau. Il siffle aussi comme un serpent, hurle comme le loup, mugit comme le taureau. Ces animaux, dont le brigand imite la voix, sont le symbole de monstres des bois, et rappellent ceux que Thésée, Hercule et les autres demi-dieux antiques domptèrent. Il n'y a, je l'ai déjà dit, dans les poésies de Danilow qu'un pâle reflet de tout cela; mais ce reflet invite à la méditation, et excite puissamment la curiosité.

La femme du Rossignol veut séduire Ilja par l'appât de l'or. Ses fils essaient d'effrayer le héros par leurs menaces. Mais la cupidité ni la terreur n'empêchent le Bojar d'accomplir son entreprise. Il ne cède pas sa conquête. Ces traits en rappellent d'autres qui leur sont analogues dans les vieilles traditions épiques de différens peuples. N'oublions pas ces voix et ces hurlemens terribles de cent serpens et de cent loups, ni ce fréquent retour des nombres symboliques indiqués plus haut.

Dans ce poëme, d'un génie tout païen, l'on voit apparaître le christianisme sous une forme grossière et naïve. Ilja n'a pas d'épée. Armé à la vieille mode des Slaves, des Parthes et des Tartares, il n'a que l'arbalète et le lacet. La bénédiction de ses parens lui sert d'épée. Trait touchant qui caractérise la foi naïve du poète. Ilja, avant de saluer le Knjäs, s'incline devant l'image du Sauveur. A cette douceur chrétienne correspondent la grace habituelle et la douceur caractéristique de la nationalité slave. Il n'y a chez tous ces héros, ni emportement, ni rage, ni colère. Wladimir est toujours le doux, le bienveillant, le généreux Wladimir. La salle du festin est la salle splendide et gaie, qu'une lumière douce éclaire. Les Bojars ne donnent pas un démenti formel à Ilja ; ils se contentent de le persifler. Si le Rossignol n'eût pas adressé des questions insolentes à Ilja, ce dernier lui eût répondu. Indices spéciaux du caractère national, généralement enjoué, facile, qui se rapproche moins des mœurs germaniques que des mœurs helléniques, à la poésie près toutefois :

car, chez les Russes, les paroles ne sont guère poétiques, si les pensées le sont; et le sentiment domine plutôt que l'imagination.

Les mœurs de la cour de Wladimir sont celles des Varègues scandinaves, modifiées par la coutume moscovite. La constitution de la famille des trois frères Varègues qui fondèrent l'empire russe est purement scandinave ; mais le génie héroïque des conquérans s'est plié au caractère patriarcal des chefs de tribus russes. Je ne suis pas entièrement d'accord à ce sujet avec le savant Ewers, qui a publié un excellent ouvrage sur le droit des anciens Russes (1). Il ne me semble pas qu'il ait assez fortement distingué de la constitution originelle des chefs de tribus russes, tant Knjäs que Bojars, la constitution de la famille de Ruric, Scandinave dans l'origine, mais modifiée par la suite.

A la cour de Wladimir, tout est simple, naïf et grossier. Le cérémonial et le ton des Varègues et des Scandinaves y sont effacés. Le ton et les mœurs russes y dominent. L'hospitalité est d'abord offerte à Ilja, que le prince questionne ensuite. Coutume patriacale qui remonte à une très-haute antiquité, et qui se retrouve dans une foule de poëmes des temps primitifs. Ilja vide son outre, comme le Servien Marco. Nouvelle preuve que Danilow n'a pas créé ces détails qui abondent dans toutes les traditions épiques des peuples slaves.

Sous sa forme présente, ce chant est-il ancien? Il

(1) Dans un des prochains numéros du *Catholique*, je m'occuperai de cet ouvrage.

s'agit de s'entendre sur ce point. Les élémens dont le poëme se compose et que nous venons d'analyser prouvent que c'est un vestige très effacé d'une antiquité fort reculée. Jusqu'au moment où Danilow en a recueilli les débris, il a pu exister sous un grand nombre de formes et de variations. Bien des choses qui ont dû appartenir à la poésie originale manquent à ce morceau. Mais ces choses même sont-elles russes d'origine? La question est différente.

Les peuples de l'antiquité ont subi des influences multiples, sans que leur nationalité distincte s'effaçât. Tout porte à croire que les nations slaves appartiennent à la grande famille sarmate, voisine de la Scythie d'Europe, du Caucase et de Thrace. Une partie de ces Sarmates, pressée par le choc des nations gothiques, se sera retirée vers le nord où les Gètes semblent s'être survécu dans la nation lithuanienne. Cette dernière adorait *Givaleisis*, « celui qui donne le repos, » l'un des noms de Zamolxis, Dieu et législateur gète, nommé par Hérodote *Gebeleisis*. Originairement les Sarmates étaient agriculteurs, et nullement guerriers. L'habitude des armes leur vint des nations barbares qui les environnaient, nations d'origine finnoise et gothique. Je n'ai pas besoin de faire observer au lecteur judicieux que les Gètes et les Goths ne doivent pas être confondus. Probablement les Lithuaniens sont un débris des Gètes. Les Goths au contraire parlent l'idiome germanique.

Ce rapide exposé prouve combien furent étendues originairement et de toute antiquité les relations des

populations sarmatico-slavones. Influences médiques primitives, influences pélasgiques, influences helléniques, le voisinage des Gètes, des Scythes, des Finnois, des Goths, tout a dû contribuer à donner aux tribus slaves une foule de souvenirs, épars dans la mémoire de ce peuple, sans que les descendans des anciens Sarmates abdiquassent leur génie propre et national. Il n'y a pas dans le caractère slave une grande force de résistance, ni une haute élévation d'esprit. C'est un génie doux et facile, singulièrement propre aux choses d'industrie. Tout-à-fait contraire au génie germaniqne, il s'ouvre aisément aux impressions les plus diverses. Mais en dépit de la faiblesse apparente du caractère slave, en dépit de sa prodigieuse souplesse, il suit toujours une ligne constamment la même. Il ne perd rien de sa naïveté, de sa simplicité, malgré le grand nombre d'influences diverses qu'il est susceptible de recevoir. Tout s'imprime aisément dans la mémoire. Rien ne reste profondément gravé dans l'ame.

C'est ainsi que des idées héroïques, d'origine diverse, nous semblent avoir pris de la consistance et, se réunissant, s'être identifiées à la nationalité russe. Le Persan, le Grec, le Turc, le Scandinave ont imprégné de leurs souvenirs le caractère moscovite qui les a revêtus de son propre génie. Le peuple a voué un culte à des Bojars heroïques. Sans doute ces derniers n'ont pas pu sauver leur patrie divisée, malgré la forte constitution de la famille scandinave qui régissait l'Etat. Mais du moins ils ont combattu avec vaillance les Grecs, les Normans, les Polovtses, les Petshenègues. De tout

cela s'est composé, sur des types anciens et effacés, un ensemble de tradions poétiquement remarquables.

Nous avons déjà nommé Dobryna Nikititsch, oncle de Wladimir du côté maternel. Dans la liste des Bojars que chante Danilow, c'est le seul dont le nom soit positivement historique. On lui donne pour amante la magicienne Marina. C'est probablement la même que la fameuse Marina Mnischek, femme du faux Démétrius, et qui appartient à une toute autre époque. Dans un des poëmes de Danilow, on voit cette Marina se métamorphoser en *pie*, pendant une émeute populaire: elle prend cette forme et s'envole du palais du Czar. Ce poëme, auquel Goetze fait allusion, n'est pas sous mes yeux, et je ne puis savoir d'une manière précise si cette Marina est la même que la magicienne Marina que M. de Busse nous fait connaître dans un autre des chants qu'il a imités de Danilow. Il est facile de voir, en lisant ce morceau, que la Marina de l'histoire n'a de commun que le nom avec la vieille magicienne; et l'on croit reconnaître dans cette dernière, un débris ou souvenir effacé d'une déesse païenne, espèce de Circé ou de Pasiphaë. C'est ce qu'indique le chant suivant, où le lecteur remarquera également le retour périodique du nombre neuf ou dix, dans la numération des taureaux.

« Depuis long-tems Dobryna résidait dans la forte-
» resse éclatante de Kiew. Le jour était clair et pur.
» Il alla se promener dans les rues. Il avait, dit-on, ses
» motifs pour agir ainsi. Le guerrier aimait Marina,
» dame et veuve. Elle était jeune. Ses enchantemens

»l'avaient enrichie. Dobryna se promenait sous les »fenêtres de la veuve ; et pour obtenir son amour, il »levait sans cesse les yeux vers ses fenêtres. Mais elle »le traitait avec rigueur.

« Un jour qu'il se promenait ainsi, il aperçut deux »tourterelles qui, perchées sur la fenêtre, se réchauf- »faient avec amour dans le sein l'une de l'autre. «Veu- »lent-elles se moquer de moi? s'écria-t-il. » Il saisit »aussitôt son arc, ajuste la flèche qui ne manque »jamais d'atteindre son but, et tire. Dans son cour- »roux, un de ses pieds glisse. La flèche va de côté, »et frappe les fenêtres de Marina. Les fondemens de »l'édifice s'ébranlent de la force du coup.

« Marina s'élance vers la fenêtre, voit Dobryna avec »son arc, et s'enflamme d'une rage brûlante. « Est-ce »ainsi que tu veux me prouver ton amour? s'écrie »la femme au cœur malfaisant. Est-ce ainsi que tu »brigues ma main? Je t'empêcherai de porter doré- »navant de pareils coups. »

«Elle prononce de mystérieuses paroles, et s'écrie : »Va, promène-toi sous la forme d'un taureau dans »la prairie de Kiew. Tu y rencontreras neuf autres »taureaux, jadis Bojars comme toi. Sois le chef du »troupeau. Mugis, tu ne lanceras plus de flèches.»

« Dix taureaux paissent les vastes paturages de Kiew : tous puissans et gigantesques. L'un deux par sa formidable stature s'élève au-dessus des autres. C'est le guerrier Dobryna. On le cherche dans le fort. De rapides messagers traversent le pays. Personne ne peut donner de ses nouvelles. Le Knjâs Wladimir

s'afflige. Sa belle femme s'afflige. Cependant la veuve reste paisible dans sa maison.

« Mais il arrive bien des événemens que nous ne prévoyons pas. Marina, qui n'avait que de la haine pour Dobryna sous la forme humaine, l'aime quand il est devenu taureau. Elle eût voulu le rendre à son ancien état; mais le charme qu'elle a pu opérer elle est impuissante à le détruire.

« Affligée, elle se repent de ce qu'elle a fait; elle ne veut pas prendre de nourriture. Ses joues si fraîches se fanent. L'amour la tourmente jour et nuit. Souvent elle vole à travers les champs comme un corbeau noir; elle se pose sur le dos du taureau, lui adresse les plus tendres paroles, s'accuse, pleure. Dobryna ne peut lui répondre que par ses mugissemens.

« Elle finit par confier ses chagrins à un sage prêtre. Ce dernier la dirige et la console : « Mon enfant, lui » dit-il, l'œuvre de Satan a transformé ce Bojar en tau- » reau. Satan le conserve sous cette forme. Renonce à » ton art que tu tiens de l'astuce du démon. Tourne tes » regards vers la demeure de Dieu. Adresse-toi au Sau- » veur, qui a beaucoup souffert. Détruis la puissance et » l'œuvre de Satan. Dobryna, redevenu homme, se pro- » mènera de nouveau sous cette forme sur la terre de » Dieu. »

« La lumière divine éclaire de ses rayons l'ame de Marina ; la grace de la Vierge céleste change son cœur. Elle renonce aux arts du démon, jette au feu les herbes vénéneuses, les boissons malfaisantes, les instrumens de dommage. Les taureaux se changent aussitôt en

hommes. Dobryna redevient un héros à taille gigantesque. Alors Marina, humble, timide, les yeux baissés vers la terre, se place sur la route du Bojar. Elle était belle. Quand la grace suprême rayonna dans son sein, elle devint plus belle encore. Cependant elle n'osait fixer son regard sur l'œil clair et pur du Bojar.

« Il la reconnaît, il soupire, il se détourne. Le charme odieux dont il a été victime remplit son ame d'horreur. — « Grand guerrier ! s'écrie-t-elle, ne fuis pas celle que tu as aimée. Oublie ton offense, tourne tes regards vers ta servante. » — « Oh ! Marina, réplique le guer- » rier, tu remplis mon cœur d'épouvante. Tu ne con- » nais ni Dieu, ni le Christ, qui a souffert pour nous » sauver. Ta vie est infame ; elle est vouée à Satan, qui » t'enseigna un art odieux. »

— « Par amour de toi, reprit la veuve, ainsi que pour » mon propre salut, j'ai renoncé à tout maléfice. Rends- » moi cet amour que tu m'avais jadis accordé ! »

« Dobryna écoute avec joie ce discours. Il introduit Marina dans la salle de sa demeure, et bientôt leurs joyeuses noces sont célébrées. Le Knjâs Wladimir et son épouse prennent part à la fête. Pendant trois jours ils restent assis près de tables chargées de mets délicats et rares. Dans toute la cité de Kiew, ce ne fut qu'une acclamation de joie. » —

Marina, nouvelle Circé, comme nous l'avons dit plus haut, magicienne, qui fait servir à ses prestiges les incantations, les filtres, les poisons, les instrumens de sorcellerie, peut bien métamorphoser celui qu'elle hait, mais non restituer sa première forme à celui

qu'elle aime. C'est une déesse, une magicienne du paganisme. Le don de la grace chrétienne lui est refusé. Son art est l'œuvre de Satan. Ici l'on reconnaît la métamorphose chrétienne d'une poésie païenne. Les bornes qui limitent le pouvoir magique de Marina, Satan, le Sauveur : tout cela n'est certainement pas antique ; mais cela caractérise profondément la manière dont les pontifes de la nouvelle croyance traitaient les pontifes et les croyances du paganisme. Marina, la pie, est le pendant du Rossignol, Bogomil ; une flèche détruit les enchantemens du Rossignol; une flèche provoque ceux de Marina. Le nombre des neuf taureaux correspond à celui des neuf corbeaux de l'autre poëme. En comptant Dobryna, ce sont dix taureaux ; dix oiseaux, en comptant le Rossignol. Les tourterelles elles-mêmes appartiennent à un langage symbolique. Marina-Pasiphaë aime le taureau ; elle le courtise sous sa forme de pie. C'est le vestige faible d'un vieux mythe, dont le souvenir s'est effacé, dont les débris ont été pour ainsi dire disloqués et épars. Du reste, il est bien possible que Marina, la magicienne néfaste, puissante comme Circé, impuissante comme Pasiphaë, se soit trouvée dans la poésie originale. Je n'ai pas besoin d'insister sur la grace naïve de la fin de ce poëme.

Voyons se réunir dans une de leurs courses d'aventures, Ilja et Dobryna, deux héros que nous avons admirés plus haut ; l'un personnage à demi fabuleux, l'autre, oncle de Wladimir et qui occupe une place distinguée dans l'histoire.

« De la citadelle radieuse de Kiew, partent deux

Bojars célèbres, tous deux d'humeur gaie et d'une vaillance éprouvée aux combats. C'est le héros Dobryna, de Novogorod, c'est Ilja, le guerrier de Murom. Ils veulent au milieu du vaste champ se réjouir de leur force, depuis long-temps connue. Montés sur leurs coursiers, ils traversent le ruisseau Tscherega et arrivent à la rivière Sophat. Alors Ilja de Murom s'exprime dans les termes suivans :

« Frère, ami, compagnon d'armes, écoute! Je reste » ici, au bord du fleuve. Elance-toi vers les montagnes.» Suivant cet avis Dobryna court rapidement vers les montagnes. A peine y a-t-il fait quelques pas, une tente s'offre à ses yeux. Là se trouve Gorinka la géante, ivre de combat et dont le bras est puissant. Gorinka voit le guerrier, et ne respire que la guerre; Dobryna de son côté saute de cheval, et une lutte violente s'engage entre lui et la femme gigantesque. Dobryna frappe avec sa lourde massue de fer. Elle répond à ses coups par des coups de massue non moins formidables. Tous deux au sein des montagnes se livrent ce féroce combat.

« Quant à Ilja qui veut aussi éprouver son ancienne puissance, il parcourt la plaine à cheval. Dans les vastes champs, il aperçoit une tente, et près de cette tente un coursier. Un guerrier, Sbouta, le fils du Knjâs repose dans la tente. Pour la première fois, il avait endossé l'armure. Quand il vit le vieux Ilja, ce géant redoutable, il devint sérieux, et se prépara, tout pensif, à cette lutte, où il ne s'agissait pas moins pour lui que de la vie et de la mort. Il donna la liberté à son chien, et lui dit: « Toi qui aimes la chasse, toi qui

» folâtres et te joues si légèrement, va parcourir les » forêts profondes. Ce n'est pas le temps des plaisirs. » Une lutte sérieuse va commencer. » Il laisse ensuite son faucon s'envoler. « Faucon léger, lui dit-il, « vole » librement dans l'air pur et bleu. Que ton œil sagace » y plonge son regard indépendant. Le temps de » chasser n'est pas venu ; car voici que le géant Ilja » m'attaque à l'improviste. »

« Sbouta choisit une flèche acérée, la pose sur le bois recourbé de l'arc, la fait voler et frappe le guerrier. Quant à Ilja, il laisse reposer l'arc, il ne soulève point la massue. Il saisit son adversaire par les hanches, presse sa taille svelte, et le jette dans les airs, aussi haut que la cime des arbres. Ensuite pour le protéger contre les dangers de la chute, il le reçoit dans ses bras, et le pose doucement sur la terre. « Apprends-moi ton nom, jeune guerrier, dit le héros; fais-moi savoir quelle est ta race. » Sbouta lui dit son nom, lui apprend quel vaste empire sa mère a sous sa loi. Ilja le regarde avec attendrissement, et les yeux du vieillard se mouillent de larmes. « O mon fils, mon cher » fils, s'écrie-t-il, que mes entrailles se réjouissent! » Apprends que dans mes entreprises lointaines, il » m'est arrivé de faire un séjour de bien des mois à la » cour de ta mère. Je l'aimais d'amour et je lui étais » fidèle. Tu naquis alors. Maintenant mes yeux te re» voient guerrier d'humeur fière et joyeuse. Remonte » sur ton coursier, retourne vers ta mère. Offre lui de » ma part le salut cordial. Qu'elle sache que tu as éprouvé » ton courage contre moi, contre Ilja de Murom. »

« Ilja se dirige ensuite vers la montagne, à la recherche de son compagnon. Il voit le Bojar Dobryna engagé dans une lutte violente contre la femme Gorinka. Les adversaires se portent l'un à l'autre les plus terribles coups. Le combat est violent ; le succès en est incertain. C'est l'artifice des enfers qui protège la femme. Le héros de Murom pousse son cheval vers les combattans, et dit à Dobryna : « Cher camarade, mon bon ami, écoute le bon conseil que je te donne. Tu as combattu une adversaire formidable ; mais tu ignores de quels moyens il faut se servir pour la réduire. Ne la frappe point de ta massue, ni de ta large épée, ce sont des armes dont on se sert contre les hommes. Que ta main frappe son visage, que ton pied la repousse, qu'il la foule ; ainsi les femmes apprennent l'obéissance. »

« A peine ces mots ont frappé l'oreille de la femme, elle cesse de combattre, et se rend prisonnière. « O Ilja ! s'écria-t-elle, un seul mot t'a suffi pour me vaincre. Jamais les armes de ton camarade d'armes n'eussent suffi pour me dompter. » Elle dit et conduit les Bojars vers la caverne creusée au sein des rochers profonds. C'est là qu'elle garde ses trésors, beaucoup de richesses et de précieux vêtemens. Elle cède tout cela aux guerriers. Ils chargent leurs coursiers de ces trésors, montent à cheval, retournent à Kiew, et s'asseyent à la table que Wladimir a couverte de mets excellens. Les propos joyeux circulent ; on remplit jusqu'aux bords la corne immense où le vin est versé. »

Tel est ce curieux poëme ; nous y remarquons, ainsi que dans le morceau que nous avons soumis plus haut

à notre analyse, l'affaiblissement d'un mythe presque effacé dont les principaux traits se sont conservés. C'est le ton et l'inspiration vraiment slaves : partout respire une joie douce; le héros est gai, les amis sont joyeux, les frères le sont : bonté, légèreté d'ame, facilité de caractère, amour des plaisirs. En même temps les femmes sont soumises au plus dur esclavage ; rien n'est moins germanique : aucune trace de galanterie. Gorinka cède, mais sans délicatesse, et cette grossièreté contraste avec la grace que montre Ilja dans sa conduite avec le jeune guerrier, son ennemi. Cette peinture est charmante; elle est complète. Le vieux guerrier quitte ses armes ; et pour éprouver l'adolescent, il le fait voler dans les airs pour le recevoir dans ses bras et le poser doucement sur la terre. Trait plein de délicatesse et de naïveté, qui achève le tableau de cette lutte entre la grossièrete et la grace. Rien ne caractérise d'une manière plus profonde les mœurs des Slaves et la dure condition des femmes, qui, en général, sont soumises à un sort extrêmement dur parmi les tribus finnoises et autres de la Russie orientale.

Quant au mythe originel, il est probable qu'il établissait un rapport quelconque entre Gorinka et le jeune guerrier; cependant il serait également possible que la source de cette fable fût double, et que deux mythes distincts eussent été combinés et fondus. La montagne que l'Amazone habite est en contraste avec la plaine où repose le jeune guerrier. Ilja est le héros véritable de la fable. C'est lui qui dompte réellement l'Amazone, comme il a triomphé du jeune guerrier.

Gorinka rappelle Brynhild, qui, victorieuse de Gunther, est vaincue par Sigfrid. Ce dernier, sous la figure de Gunther, conquiert à la fois Brynhild et le trésor des Nibelungen. Brynhild est sorcière, comme Gorinka. Toutes deux possèdent de grandes richesses. A peine toutefois la fable slave a-t-elle conservé une seule trace de l'ancien mythe. Ce dernier était-il original ou emprunté? Nous ne saurions en décider.

Comme il paraît que le jeune héros, dont les premiers exploits arrachent à Ilja de si naïves larmes, est réellement le fils de ce vieux guerrier ; il y a là un trait de ressemblance avec l'histoire de Rustem et de son fils Sohrab, dans la fable persane, et celle de Cuchullin et de son fils, dans la fable irlandaise. Ce sont partout des héros qui combattent leur père sans le reconnaître et sans être reconnu. Danilow n'a rien inventé. Il s'est contenté d'être fidèle rapporteur : peut-être même a-t-il beaucoup oublié.

Nous allons voir Dobryna, sans secours et sans autre appui que son épée, conquérir, pour son neveu Wladimir, la femme que ce dernier désirait, et qui semblait favoriser la recherche de Jaropolk, frère de Wladimir. C'était une jeune fille Varègue (Norwégienne). Les princes de la race de Ruric se sont fréquemment entr'égorgés. Jaropolk, frère de Wladimir, ayant assassiné un de ses frères, fut puni par Wladimir lui-même, qui lui ôta la vie. Dans la législation des temps barbares ce n'est pas là meurtre, c'est justice. C'est le devoir sacré du parent, forcé de venger le sang d'un parent, et de frapper de mort le meurtrier quel qu'il

puisse être. Toutefois la mort des deux frères de Wladimir servit son ambition. Cet indice laconique de la haine des frères et l'amour effréné de Wladimir pour les femmes, dont il avait réuni un grand nombre pour servir à ses voluptés avant sa conversion au christianisme, ne sont pas les seuls vestiges historiques que le poëme renferme. En lui-même, et nous ne tarderons pas à le reconnaître, le poëme est vraiment historique.

« A Polotsk, régnait Rogwold le Varègue (le guerrier normand). Il habitait une forteresse élevée, et de là gouvernait un empire conquis par son épée. Protégé par le fer de Rogwold, le pays était florissant. Une paix profonde y répandait la gaieté. Plus charmante encore et plus gaie se montrait la jeune fille de Rogwold, vierge d'une tendre beauté, qui se tenait dans les hauts appartemens de la forteresse. Au milieu des hommes du combat, des guerriers de sang et d'audace, à la voix forte et hardie, on voyait fleurir les charmes délicats de Rogneda, comme au sein des forêts sombres, où la tempête abaisse le tronc inflexible des sapins, une fleur solitaire brille, en se pressant sur le tronc de l'arbre. La gracieuse vierge ne partagea point la férocité sauvage des hommes qui l'entouraient; mais elle prit quelque chose de leur orgueil et de leur hauteur.

« Le renom de la beauté de Rogneda s'étendit au loin, dans tout le pays des Russes. Wladimir et Jaropolk gouvernaient paisiblement les villes russes. Tous deux envoient leurs messagers vers Rogneda; l'un de Novogorod, l'autre de Kiew. Les envoyés du Knjäs

Wladimir demandent pour leur maître la main de la belle princesse. Ils vantent le courage de leur Knjâs, sa taille élancée et svelte. « A toi seule, ma fille, s'a- » dresse cette demande, dit le vieux Norman Rogwold. » La fière Rogneda répond en ces termes dédaigneux et froids aux messagers de Wladimir : « Dites à celui qui » vous envoie que la fille d'un prince ne délie point sa » ceinture pour un esclave. Mon époux sera le Knjâs » Jaropolk ; Wladimir n'est que son serviteur. »

« Les messagers reviennent tristes. Ils répètent à Wladimir, qui les attend, les paroles de la princesse : eux-mêmes eussent préféré se taire, et ne pas redire ces mots. Mais comment l'auraient-ils pu ? Ce message audacieux l'offense doublement. Des plaies profondes de son orgueil irrité jaillissent les flammes d'une redoutable colère. Une rage quatre fois plus épouvantable est le résultat des douleurs de son amour humilié. Un cri sauvage et perçant parcourt sa demeure. Les hautes voûtes de la salle gémissent, l'airain des armes résonne. Wladimir convoque, par ses clameurs, les Bojars ses compatriotes. De même que dans les défilés des montagnes, on voit se réunir des sources isolées, qui se gonflent avec rapidité, et finissent par ne former qu'une rivière grondant à travers la plaine avec l'éclat du tonnerre : de même à la voix du Knjâs formidable, la foule des guerriers attachés à son service se rassemblent ; c'est une armée. Mais qu'est-ce qu'une armée sans chef ?

« Wladimir le Knjâs, jette autour de lui des regards pleins de soucis. « A qui, se demande-t-il, confierai-je

cette troupe? » Il lui manque plusieurs de ces Bojars, dont il éprouvera plus tard le courage, et qu'il réunira autour de lui à Kiew dans une noble assemblée. Son regard s'arrête sur Dobryna, son oncle, guerrier dont la valeur a déjà éclaté plus d'une fois : « Frère de » ma mère, commande à cette troupe. Va réclamer » mon épouse. Puis-je confier à des mains plus puis- » santes mon armée et tout l'attirail de guerre? Puis-je » recevoir mon épouse d'une main plus dévouée et plus » amie? »

« Devant le Knjâs son neveu, Dobryna s'incline. « Le serviteur obéit à tes ordres : le parent te remercie » de ta confiance; je vais marcher contre Rogwold, » faire à cet orgueilleux une guerre terrible : mon » épée réclamera sa fille. Puisse la victoire fleurir sous » mon glaive! Puisses-tu cueillir la fleur de l'amour! »

« Haut de stature, étincelant sous ses armes, Dobryna marche en avant de l'armée. Le vaillant serviteur Torop, accompagne son maître à la guerre. A leur suite marche une armée innombrable. Et comment la force et le nombre ne remporteraient-ils pas la victoire, quand la sagesse leur sert de guide?

« L'armée de Wladimir va camper devant Polotsk, dans une vaste plaine; elle investit de toutes parts la forteresse. Le vieux Rogwold subira la peine des discours orgueilleux de sa fille. Sa tête tombe sous le fer de Dobryna; à ses côtés tombent ses fils. La forteresse est détruite. Le vainqueur remporte des dépouilles nombreuses; son trophée le plus riche, c'est Rogneda. La tête et le regard penchés, elle suit la volonté du

vainqueur. Mais dès que la beauté se montre, elle règne. La douleur même lui sert d'ornement. Quoique prisonnière elle semble reine de tout ce qui l'environne. Wladimir tombe à ses pieds, lui offre son cœur et son empire. Un vainqueur qui implore peut-il être refusé? La valeur est plus puissante peut-être sur le cœur des femmes que la beauté des traits. Rogneda prête l'oreille aux discours du beau Wladimir, dont elle partage l'empire et la couche. » —

Rogneda n'a rien de commun avec Gorinka. Elle est Scandinave et non Slave. Jusque dans les fers, elle se sent souveraine. Son père ne la donne pas. Elle choisit elle-même son époux. Il faut s'incliner devant elle, solliciter son consentement. Le suzerain lui convient seul pour époux; elle repousse l'homme-lige. Wladimir le cadet, est sacrifié par elle à l'aîné Jaropolk. De même Brynhild excite Gunther le souverain contre Sigfrid l'homme-lige; ce dernier ne lui inspire qu'une secrète et mystérieuse horreur, causée par son orgueil de femme, orgueil qui plus tard fera naître chez elle l'amour pour ce même Sigfrid. Dans les fables germaniques, c'est souvent à la pointe de l'épée qu'il faut conquérir les femmes. Ce sont des guerrières. On voit par le ton fier et exalté de ce poëme, et par le genre de soumission altière de Rogneda quelle a été la puissance du génie varègue sur le caractère slave et quelle impression il a laissée. Toute cette histoire est racontée de la manière suivante par Nestor, et c'est peut-être ce chroniqueur, plutôt que la tradition populaire, qui a servi de base au poëme de Danilow.

« Wladimir envoya vers Ragnwald, ses messagers (vers l'année 980). Ils étaient chargés de dire à ce dernier : « Wladimir veut prendre ta fille pour femme. » Acceptes-tu Wladimir ? » Ce fut la fille qui répondit: « Je ne *déchausserai* pas le fils d'une servante. Je veux » Jaropolk pour époux. » Ragnwald, qui était venu des régions situées par-delà les mers, avait son territoire à Polotzk. Les jeunes garçons serviteurs de Wladimir revinrent vers lui et lui rapportèrent tout le discours de Rogneda fille de Ragnwald prince de Polotzk. Wladimir rassembla grand nombre de guerriers, choisis parmi les Warjages, Slaves, Tshoudes et Kriwitshes; puis il marcha contre Ragnwald. Il arriva au moment où Rogneda allait être conduite vers Jaropolk. Il tua Ragnwald et ses deux fils. Quant à sa fille, il la prit derrière lui sur son coursier, et l'emmena.»

Quelques explications sont nécessaires pour éclaircir ce que ce passage a d'obscur. Nous n'ignorons pas que la mère de Wladimir était de basse naissance. De là tous les mépris de Rogneda la Norwégienne. La famille de Rurik, tout en conservant l'empreinte du génie normand, avait adopté les mœurs slaves, entre autres cette singulière coutume d'après laquelle la nouvelle mariée déchaussait son époux avant la première nuit des noces; usage qui indique la soumission, l'obéissance, et dont il se trouve ailleurs des indices. Le pâtre Egée place sa chaussure sous une pierre. Thésée son fils, en signe d'obéissance filiale et de soumission, retire le soulier de l'endroit ou il était caché; ce qui en même temps est un aveu de sa naissance. Il a chaussé et dé-

chaussé son père. Egée le prétendu roi d'Athènes est, comme on sait, le symbole des Ægicores, des pasteurs. Le caractère de Thesée est double. Il est le héros ionien, poséidonien. Il est aussi fils de pasteur, démocrate. Dans l'histoire de Persée, on voit encore une chaussure héroïque jouer son rôle. Les hommes des anciens temps marchèrent pieds nus. Une chaussure indiquait une origine noble. Déchausser le héros, le guerrier, serait reconnaître sa supériorité, se soumettre à lui. En général la femme slave est asservie à son époux; mais l'action à laquelle Rogneda se soumet n'a rien d'abject dans les mœurs héroïques. Danilow, dans son poëme, nous montre Rogneda refusant de dénouer sa ceinture devant celui qu'elle refuse pour maître et pour époux. Les peuples antiques considéraient la ceinture comme le symbole de la pureté virginale. Quand les vierges de Trœzène allaient se marier, elles déposaient leur ceinture sur l'autel de la déesse Apatouria qui gouverne les familles.

On conduisit solennellement les femmes vers leurs époux : forme de mariage des Slaves païens, usitée parmi un grand nombre de nations antiques. Rogneda, suivant le chroniqueur Nestor, fut conduite de cette manière vers Wladimir : ce qui contredit le récit de son enlèvement, tel que le même historien l'a raconté. L'enlèvement, usité parmi beaucoup de peuples anciens, comme forme de mariage, était, il est vrai, très-décrié.

Wladimir, dans la suite, répudia Rogneda, et lui donna la cité de Lübed, pour y demeurer. Quant

aux principaux traits, la manière dont Nestor rapporte la répudiation de Rogneda, coïncide avec la tradition suivie par Danilow ; ou plutôt ce dernier n'aura fait qu'imiter le récit du chroniqueur. Quoi qu'il en soit, la narration de l'historien et celle du poète, si elles ne renferment pas une vérité bien absolue et historiquement complète, caractérisent bien le temps où Wladimir régnait.

« Wladimir s'attacha, en outre, à beaucoup d'autres femmes ; et Rogneda en conçut un dépit violent. Un jour Wladimir vint la trouver, et s'endormit sur son sein. Rogneda était prête à l'égorger, quand le Knjâs, s'éveillant, arrêta sa main qui tenait le couteau levé. Elle éclata en reproches, et dit : « Tu as tué mon père » pour me conquérir. Tu as dévasté son pays ; et main- » tenant tu ne m'aimes plus, ni moi, ni cet enfant. »

« Wladimir donna ordre qu'on la parât de tous les ornemens d'une Zarine, et qu'elle fût revêtue des mêmes vêtemens que le jour où le présent *matinal* (nuptial) lui avait été apporté. Il voulut ensuite qu'on la fît asseoir dans sa demeure sur un coussin magnifique. Son intention était de venir lui-même l'égorger. Elle le sut, et dit à son fils Isjaslaw, dans la main duquel elle plaça une épée : « Si ton père vient, tu t'a- » vanceras vers lui, et tu lui diras : *Père, veux-tu donc* » *vivre seul, ou crois-tu vivre toujours ? Prends cette épée,* » *plonge-la d'abord dans mon sein, afin que je ne voie pas* » *la mort de ma mère.* » — Il fut ainsi fait, et Wladimir s'écria : « Qui eût pensé que tu fusses ici ? » Il rejeta son glaive, assembla ses Bojars, et leur dit ce qui venait

d'arriver. Ceux-ci lui dirent : « Ne la tue pas à cause » de son enfant ; mais rends-lui en même temps son » fils et l'héritage de son père. »

— On pourrait trouver quelque analogie entre cette histoire et celle d'Attila, assassiné par une femme pendant la nuit des noces : tradition qui a elle-même quelque chose de douteux : car elle se retrouve dans la fable scandinave. Mais regardons comme vrai dans tous ses points le récit de Nestor ; et voyons sous quelle forme Danilow le reproduit.

« Dans le fort, situé près de la rivière Lybed, vit Rogneda, fille de Rogwold. C'est là que Wladimir l'a envoyée, lorsqu'il l'éloigna de sa cour. Elle ne porte plus le nom de Rogneda ; mais celui de *Gorislawa*, la *gloire dans le désespoir*. son infortune la rend célèbre. Son père et ses frères ont succombé. Son époux la répudie. Elle vit dans la douleur.

« Un jour le Knjâs Wladimir était à la chasse. Il s'écarta de ses compagnons, et atteignit les rives du Lybed. La tour solitaire de Rogneda frappa ses regards, et, désirant goûter le repos, il lança son coursier vers la demeure de la femme abandonnée. Dès qu'elle aperçut du haut de la tour l'hôte si rare qui venait vers sa demeure, elle se hâta de descendre pour recevoir son époux. Elle conduit vers lui son fils Jsjaslaw, enfant plein de graces. Depuis longues années le plaisir n'a pas brillé dans ces yeux, que le bonheur fait étinceler de nouveau. Mais Wladimir, souverain si affable, si doux pour les autres, s'avance vers elle d'un air sombre et glacé. — Son cœur est-il aliéné

à jamais? — D'une voix de maître impérieux, il ordonne que la nourriture et le lit de repos soient préparés, et daigne à peine jeter un regard sur la Zarine.»

« Pauvre Zarine ! Ta joie s'est changée en douleur amère. Oui, ton nom c'est Gorislawa. Cependant elle cache avec soin le chagrin profond dont elle est dévorée. Elle court, elle apprête elle-même le repas; elle le sert de ses propres mains. Jamais femme de plus noble naissance ne rendit de pareils soins. Wladimir, cet astre majestueux et doux, ressemble aujourd'hui à un ciel chargé d'orages. Sombre, concentré, il ne fait aucune attention aux nobles services de Rogneda. Le repas s'achève, il s'endort, et ne regarde pas son épouse.

« Le cœur d'une Zarine peut se briser aussi, lorsqu'un chagrin trop violent l'accable. Dans son humiliation profonde, des torrens de pleurs s'échappent des yeux de l'infortunée. Son affreuse destinée apparaît tout entière à ses regards obscurcis par les larmes. Tous ses chagrins occupent son esprit, et le remplissent. La mort prématurée de ses frères pénètre son ame d'une amertume cruelle. L'ombre de son père lui apparaît sanglante, le crâne ouvert, livrant passage à un fleuve de sang. Ses sens s'égarent, le désespoir brûle son sein. Dans son cœur germe une pensée de sang. Son ange l'abandonne; le démon s'empare d'elle.

« Un meurtre est-il résolu? Le poignard est bientôt trouvé. Déjà brille sur le front du Knjäs l'instrument obscur du meurtre, tenu par la main délicate de la Zarine. Elle hésite. Ses mains ne sont pas faites au

meurtre ; ses pensées n'y sont point accoutumées. Ballottée par ses agitations secrètes, elle voit Wladimir ouvrir doucement les yeux. Il s'éveille, aperçoit la pointe du fer, s'élance, et dans sa colère : « Crime infernal ! serpent maudit ! c'est donc ton époux, ton Zar, ton maître, que tu veux égorger dans son sommeil ! Non, jamais personne n'osera plus se livrer au repos. Qui a pu te pousser à une telle action ? Parle ! Réponds ! »

« Elle se tait ; ses yeux restent fixes ; ses lèvres ne laissent échapper aucun son. Malheureuse Zarine ! ton crime est découvert ; ton désespoir se cache ; ton cœur oppressé par le chagrin reste muet : l'orgueil t'ordonne le silence. Oui, ton nom, c'est Gorislawa.

« Wladimir le Knjâs fixe sur elle un œil sévère. Il est Zar, époux et juge. Le crime est évident ; la peine doi le suivre ; mais la coupable est Zarine. « Oui ! s'écrie Wladimir, profondément agité, il faut que je juge, il faut que je punisse. Je ne puis livrer à des mains obscures un tel sacrifice. Ce sera moi qui donnerai la mort. Qu'elle expire en Zarine.

« Femme, apprête-toi à la mort. Prie celui qui délivre du péché ; demande-lui le pardon de ton crime, et fais connaître ta volonté dernière. Ensuite revêts-toi de toute ta splendeur ; apparais éclatante comme une Zarine. Orne-toi de tes bijoux, que la soie te couvre, et attends ma sentence. » Rogneda s'incline humblement, et, toujours silencieuse, quitte l'appartement d'un pas chancelant et faible.

« Dans le fort qui s'élève sur les rives du Lybed,

dans la chambre ornée d'or, se trouve Rogneda, assise sur les coussins tissus d'or, brillante et belle comme la jeune fiancée, ornée de riches habits. Mais celui qu'attend la jeune fiancée, ce n'est pas un jeune homme plein d'amour et de gaieté; c'est la mort, la mort qui la convie à la dernière fête. Son lit nuptial est le cercueil. O pauvre fiancée de la mort, ton nom est bien Gorislawa !

« A travers les salles s'avance Wladimir, Zar et juge, à l'inflexible regard. Il marche vers le lieu où l'attend la fiancée de la mort; il entre; il est prêt à achever son terrible office. Elle est assise et immobile, le regard fixe et baissé, l'infortunée Rogneda.

« Isjaslaw, l'enfant plein de grace, a accompagné sa mère, curieux d'admirer ses habits, les plus beaux qu'il ait jamais vus. Il se tient près d'elle en silence et la voit qui pleure. Alors il se tient tranquille dans un coin de la salle. Le regard menaçant, l'épée nue, le Zar approche de la Zarine. L'enfant s'élance entre les deux époux. Mon père ! s'écrie-t-il, ne pense pas que tu sois seul dans ce lieu et que tu puisses tuer ainsi ma mère. Si tu veux me la prendre, ah ! commence donc alors par m'arracher la vie ! »

« Devant les paroles de l'enfant toute la sévérité du juge s'évanouit. Le Knjâs sent son cœur frappé d'un attendrissement soudain aux cris de douleur du jeune garçon. « Ah ! mon cher enfant ! s'écrie-t-il, je ne croyais pas que tu fusses ici. Que le crime et le châtiment soient également oubliés ! Que ta mère vive, qu'elle chérisse ton père ! »

« Ce fut vers Polotsk, ancien empire du père de Rogneda, que le Knjâs, suivant le conseil de ses Bojares, envoya son épouse, accompagnée de son enfant Isjaslaw. Il lui donna tout ce territoire : et l'enfant grandit, et devint un Knjâs courageux et sage, un Bojar à l'épée puissante. »

— Jaropolk, meurtrier d'un frère, avait été tué par Wladimir, son autre frère. Ce dernier avait accompli un devoir et non commis un meurtre. Il avait vengé le sang. Parmi les Grecs de l'époque héroïque, comme parmi les Germains, les Slaves et beaucoup d'autres nations antiques, les tribunaux qui condamnaient à mort n'étaient point publics, mais appartenaient à la famille. Le proche parent était juge et bourreau de son parent, sauf à subir la purification pour avoir versé juridiquement le sang de son parent. Aussi est-ce Wladimir qui se réserve la sentence et la punition de Rogneda. S'il assemble ses Bojars, ce n'est pas pour la juger, droit qui lui est acquis, mais pour lui assigner un douaire. Tel était alors l'ordre naturel des choses : cela était sanguinaire, barbare, horrible, mais parfaitement conforme à la sévérité antique.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer ici les beautés nombreuses, le pathétique profond, la naïveté admirable de cette composition. Rien de plus touchant que cet ensemble, l'orgueil et la noblesse d'ame de Gorislawa, dont le nom se représente avec une intention si poétique, sa douleur muette, sa faiblesse de femme, sa magnanimité de Zarine, la naïveté de l'enfant; ses paroles simples, douces, candides, sa

jeune curiosité. Là l'intérêt du drame s'unit à celui de l'épopée. Malgré son caractère slavo-norman, le poëme rappelle de loin les antiques romances héroïques des Castillans, sous le rapport de cette simplicité naïve et grande qui semble appartenir à une influence arabe et patriarcale, mais non, il est vrai, sous le rapport des mœurs chevaleresques et galantes, dont aucune trace ne se trouve dans ce morceau vraiment admirable.

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

ANTIQUITÉS.

HISTOIRE.

POÉSIE.

